(table des gravures à faire)

Fragmens 220 sqq + portrait

Lamartine p. 163-165 (portrait et Notice)

Père-la chaise 148-151 + gravure

Saint Sulpice p 186-189 (gravure et note

Lamennais (Paroles d'un Croyant) pp 198-

(1840)

LE CATHOLIQUE,

MAGASIN RELIGIEUX.

Cimetière Père-Lachaise pp 148-151 + grav

(voir les 3 tables "in fine")
mais la table des gravures reste à faire !)

Le même volume a été republié en 1847 avec
un titre de relais différent et cette fois
l'accent a été mis sur Lamartine
et l'enseignement religieux

Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

Sortie d'Egypte. (Roberts – voir p. 93 et 180)

LE CATHOLIQUE,

MAGASIN RELIGIEUX.

RECUEIL VARIÉ DE NOUVELLES INÉDITES,
D'HISTOIRES ÉDIFIANTES, DE RÉCITS ET MORCEAUX CHOISIS, TIRÉS DES PLUS CÉLÈBRES ÉCRIVAINS RELIGIEUX ANCIENS ET MODERNES, SUR L'HISTOIRE, LES ENSEIGNEMENTS ET LES BEAUTÉS DE LA RELIGION.

OUVRAGE ORNÉ DE SOIXANTE-DIX FIGURES GRAVÉES SUR ACIER, D'APRÈS LES TABLEAUX DES PLUS GRANDS MAÎTRES.

Nouvelle Edition.

PARIS,
CHEZ PHILIPPE, LIBRAIRE,
RUE FURSTEMBERG, N° 8 TER.

1840.

LE CATHOLIQUE,

MAGASIN RELIGIEUX,

Dédié au Clergé de tous les Pays.

INTRODUCTION.

Ceci est un recueil destiné à rendre populaires l'histoire, les enseignemens et les beautés de la Religion Chrétienne.

Nous avons pensé qu'à une époque où toutes les connaissances humaines quittent le sanctuaire des savans et la poudre des Bibliothèques, pour descendre dans la foule et se mettre à la portée de tout le monde; à une époque où il surgit de toutes parts des journaux, des revues, des recueils adressés à tant d'intérêts, de conditions, de spécialités, on pouvait fonder un ouvrage exclusivement consacré au culte qui domine en France et en Europe.

Le moment nous paraît bien choisi pour une pareille entreprise. Il se fait maintenant un grand travail de recomposition morale dans la société : on a assez comme cela de désastres, de renversemens et de ruines; et c'est surtout au milieu des révolutions qu'on éprouve la nécessité d'avoir des astres à suivre et des croyances autour desquelles se rallier. Dans les tristes jours où nous sommes, cette nécessité se fait sentir plus que jamais. Aussi la Religion Chrétienne, long-temps attaquée par toutes les armes du dédain, de l'incrédulité, de la fureur, est sortie de ces longues épreuves triomphante comme le visage d'un martyr; et de même qu'autrefois elle a grandi et s'est fortifiée dans des baptêmes de feu et de sang, aujourd'hui elle s'est, pour ainsi dire, rajeunie au milieu de la persécution et de l'insulte. La réaction est commencée. Si les Zénons du dix-huitième siècle renaissaient avec leur académie, la solitude règnerait autour de leurs paroles et sous leurs portiques : car on a goûté leurs fruits brillans comme les fruits du Jourdain, et on les a trouvés remplis de cendre. La réaction est commencée : car l'inscription tracée sur la Basilique de Sainte-Geneviève ne l'empêchera pas de rester fermée aux vanités des hommes, et le marteau démolisseur des Vandales n'empêchera pas Saint-Germain-l'Auxerrois de rouvrir ses ruines au culte de Dieu.

Au reste, cet ouvrage n'est pas seulement entrepris pour remplir une lacune : une pensée féconde a présidé à sa conception et planera sur son exécution.

Prouver par des récits, par des études d'histoire et d'art, par toutes les leçons du présent et par tous les souvenirs du passé, que la Religion Chrétienne est la seule et véritable source de toute vertu, de tout dévouement et de toute grandeur; qu'elle a créé chez les peuples modernes différens genres d'héroïsme que les peuples antiques ne pouvaient même soupçonner; prouver qu'elle a inspiré tout ce que les hommes ont de bon dans leurs mœurs, de juste dans leurs lois, de vrai dans leurs arts et de sublime dans leur poésie; prouver que cette religion, tant de fois accusée de vouloir l'ignorance et les ténèbres, est depuis dix-huit cents ans le foyer de toute science et de toute lumière : telle est la mission que nous avons prise.

Ainsi, nos récits embrasseront la chaîne de tous les siècles. Nos enseignemens seront entassés pêle-mêle en apparence, mais avec un ordre secret : à côté d'une page de l'Ancien Testament, nous écrirons une page de l'histoire moderne; à côté de la vie d'un martyr sous Dioclétien, la vie d'un martyr sous la Convention; à côté du schisme d'Arius, le schisme de Calvin; à côté des missions de saint Paul dans la Grèce, les missions des Jésuites au Paraguay. Un article sur saint Augustin, la terreur de l'idolâtrie, sera suivi d'un article sur Bossuet la terreur de l'hérésie; un article sur Raphael, le peintre des Évangiles, d'un article sur M. de Lamartine, le poète des Évangiles; un hymne sur les malheurs de Sion exilée au bord de l'Euphrate, d'un hymne sur la destruction de nos croix et sur la dévastation de nos temples; et partout, et toujours, visible ou invisible, la présence de Dieu et l'influence de la Croix se feront sentir.

Mais l'histoire des choses est aussi féconde que

l'histoire des hommes : auprès des œuvres que le génie chrétien a tracées sur des toiles vivantes ou sur des pages sublimes, il y a celles qui sont sculptées sur les pierres, écrites sur les édifices. Auprès d'un nom, il y a un monument; auprès d'un tombeau, une ruine. L'histoire et la description de tous les monumens religieux occupent une large place dans le plan que nous avons à suivre. Nous essaierons de reproduire avec leur aspect, leurs souvenirs, leur poésie, tout ce que nous avons de remarquable parmi nos temples debout et nos temples renversés, nos basiliques anciennes et nos cathédrales des temps nouveaux, nos cloîtres déserts et nos communautés peuplées. Hélas ! toutes nos richesses du moyen âge s'en vont en poussière ; ce que le temps épargne, la bande noire le renverse. Débris sacrés où le génie consolant de la Religion éclate en si touchans caractères, il faut se hâter si l'on veut vous donner un dernier regard et vous dire un dernier adieu !

Nous croyons inutile d'entrer dans de plus longs détails sur la nature et sur le plan de cet ouvrage ; la mine où nous allons puiser est immense, et nous avons à peine levé un coin du voile qui en couvre tous les trésors. Au reste, tout ne sera pas histoire et recherches scientifiques dans ce recueil : des contes moraux, des scènes où l'imagination sera réglée par un goût religieux et pur, et qui auront toujours un enseignement grave, ajouteront à la variété de nos matières ; des poètes nous confieront des inspirations prises dans les livres sacrés ; des artistes qui éprouvent l'influence de la foi dans les arts, nous apporteront des articles sur la musique et sur la peinture. Enfin, nous essaierons de montrer dans toutes nos pages l'affinité de l'art et de la religion : la religion, cette révélation de la Divinité ; l'art, cette révélation du Christianisme.

On voit que le *Catholique* ne fera point de la propagande religieuse, comme *l'Avenir, l'Ami de la Religion, le Conservateur;* ce n'est pas un journal, ce n'est pas une tribune ; c'est une chaire où le Christianisme sera prêché dans sa poétique et dans son histoire ; c'est un répertoire instructif de lectures pieuses. Nous espérons qu'il paraîtra fait pour toutes les conditions et pour tous les âges ; nous l'espérons, car nous aurons toujours devant les yeux un divin modèle : l'Évangile, ce livre de tous les temps, de tous les lieux et de tous les hommes.

CHRONIQUE

DE L'ABBAYE DE SAINT-DENIS.

§ I. L'ÉGLISE ET L'ABBAYE.

Saint Denis, apôtre des Gaules et premier evêque de Lutèce, souffrit le martyre à Montmartre (*Mons Martyrii*) avec saint Rustique, prêtre, et saint Éleuthère, diacre. Une dame, nommée Catulle, et dont l'âme était encore plongée dans les ténèbres du paganisme, fut cependant touchée de la fin glorieuse de ces martyrs; elle fit enlever secrètement leurs restes, et les enterra à deux lieues de Lutèce, dans un champ qui lui appartenait. La fureur de la persécution s'étant apaisée, les fidèles exhumèrent ces restes précieux, et sur le tombeau qu'ils construisirent à saint Denis et à ses compagnons, ils élevèrent une basilique. C'est là l'origine de l'église actuelle de Saint-Denis ; depuis seize siècles qu'elle est fondee, elle a subi bien des transformations ; mais elle n'a jamais changé de place.

Cette basilique fut détruite lors de l'invasion des Barbares dans les Gaules et dans l'empire Romain, au commencement du cinquième siècle. Sainte Geneviève, aidée sans doute par sainte Clotilde, reine de France, et favorisée par des temps plus doux pour les fidèles, sainte Geneviève fit bâtir une église nouvelle sur les ruines de celle que les peuples du Nord avaient renversée. Les reliques des trois martyrs furent placées dans des châsses magnifiques, et, de toutes les parties de la Gaule, on commença à venir en pélerinage pour les voir et pour les honorer ; Dieu leur accorda le don des miracles : devant elles, des hydropiques furent guéris, des aveugles saluèrent le jour, des paralytiques marchèrent. Saint Grégoire de Tours a consacré l'histoire d'un soldat qui porta une main sacrilége sur les offrandes précieuses dont les ossemens des martyrs étaient entourés ; un ange invisible repoussa l'impie; il tomba sur sa lance qu'il avait posée contre l'autel, et mourut au pied des reliques qu'il avait voulu profaner.

Dagobert Ier avait une grande dévotion pour saint Denis. Dès sa plus tendre enfance il l'avait choisi pour protecteur de sa personne ; dès son avénement à la couronne, il le choisit pour protecteur de ses États. Afin d'honorer dignement son patron, il fit reconstruire son église sur un plan tout-à-fait nouveau. Il ne reste pas une pierre de l'édifice du roi Dagobert; mais la forme n'a pas été changée. C'était une basilique pleine de magnificence et de majesté ; Frédégaire en a laissé de pompeuses descriptions. C'est dans le chœur de cette église que les fidèles des premiers siècles admirèrent long-temps un magnifique tombeau tout couvert d'or et de pierreries, et qui contenait les

reliques de saint Denis et de ses compagnons; l'architecture de ce tombeau était due à saint Éloi.

Après avoir comblé de richesses l'église et l'abbaye de Saint-Denis, Dagobert Ier, mortellement malade, se fit transporter dans le temple qu'il avait fondé, et rendit le dernier soupir au milieu des moines. Par sa volonté, formellement exprimée dans son testament, il fut inhumé à Saint-Denis; c'est depuis sa mort que cette église est le lieu des sépultures royales. C'est le nom de Dagobert qui ouvre cette longue liste de princes et de monarques dont les restes sont descendus dans les caveaux de Saint-Denis.

Le culte que Dagobert avait voué au premier apôtre des Gaules se perpétua parmi ses successeurs, et le patron qu'il avait choisi fut adopté par tous les rois de France. L'oriflamme, bannière de Saint-Denis, devint leur drapeau; le nom de saint Denis devint leur cri de guerre; et l'église de Saint-Denis fut en peu de temps la plus riche et la plus célèbre du royaume. Depuis Dagobert jusqu'à Louis IX, c'est-à-dire dans un espace d'environ six siècles, elle fut défaite et refaite trois fois; mais à dater de Charlemagne, l'histoire de ses révolutions est écrite sur ses murailles. Le portail, les deux premières arcades et la plus haute tour ont été construites par ce prince, et datent de 775; le rond-point, les chapelles du chevet et la seconde tour sont de l'abbé Suger; le reste est de Mathieu de Vendôme, et fut achevé sous Louis IX et Philippe le Hardi. On voit encore sur les clefs des voûtes les armes de Blanche de Castille et de Marguerite de Provence, la mère et la femme du plus pieux de tous nos rois.

Plusieurs siècles s'écoulèrent sans apporter des changemens notables dans l'église de Saint-Denis. Les rois continuèrent à enrichir le lieu de leur sépulture de superbes ornemens et de précieuses reliques, mais l'œuvre de Mathieu de Vendôme ne fut pas retouché. Au seizième siècle, les Valois y firent ajouter une chapelle qui prit leur nom et qui reçut leur tombeau; mais la forme de cette chapelle et son architecture florentine ayant dérangé toute l'harmonie de l'édifice, elle fut démolie, et on remit les choses en leur premier état. Enfin, l'heure de la révolution sonna aux horloges de la Providence; les portes de Saint-Denis furent brisées, ses sculptures mutilées, ses trésors livrés au pillage, ses monarques arrachés de leurs cercueils; et comme le temple des rois de Jérusalem, la basilique des rois de France disparut de la surface de l'univers.

Napoléon la fit sortir de ses ruines : il avait relevé le trône pour s'y asseoir, il voulut relever Saint-Denis pour y reposer; car prenant tout à l'ancienne monarchie, il devait lui prendre aussi ses tombeaux. Par ses ordres, on répara les voûtes où l'eau du ciel commençait à pénétrer; on reconstruisit les portes, on déblaya le sanctuaire qui avait été changé en une halle; puis 1814 arriva, et celui qui devait dormir dans les caveaux où soixante rois avaient dormi, s'en alla mourir sur un misérable rocher. Les Bourbons achevèrent son œuvre réparatrice; le temple fondé par Dagobert rouvrit son enceinte aux cérémonies du culte et ses souterrains aux cercueils des monarques.

La principale entrée de la cathédrale de Saint-Denis regarde le couchant; sa façade ressemble à celle de Notre-Dame : toutes deux sont en effet dans le style de l'architecture romane, et datent du même roi; cependant la façade de Saint-Denis est beaucoup moins sculptée que celle de Notre-Dame On arrive dans la nef par trois degrés et par trois portes : la porte du milieu est couronnée de quatre cordons de statuettes très-délicatement travaillées; les portes latérales sont très-simples. On reconnaît de loin la tour de Charlemagne à son dôme byzantin, tout couvert de croix grecques; cette tour se détache bizarrement du reste de l'édifice : on dirait un des clochers de Sainte-Sophie à Constantinople.

Sitôt qu'on est entré, le premier objet qui frappe les regards est le tombeau de Dagobert. Autrefois, il était placé sous la première arcade du chœur à droite du maître-autel, et c'est là que les restes de ce roi furent ensevelis; maintenant il est descendu jusque sous la première arcade de la nef à gauche de l'entrée. Le tombeau de la reine Nanthilde est vis-à-vis du sien; ce sont deux cénotaphes couverts de sculptures très-singulières : elles datent de l'abbé Suger. En avançant dans la nef, on aperçoit d'un côté le tombeau de Louis XII, de l'autre, celui de François Ier et celui des Valois (1); ces trois mausolées sont d'une grande beauté.

Voici une description de l'église de Saint-Denis, prise mot à mot dans un historien du temps de Louis XIV :

« L'église de Saint-Denis ayant été bâtie à « plusieurs fois, elle est composée de différentes « parties dont le goût est celui de différens « siècles. L'entrée de cet auguste temple est un « reste de l'ancien bâtiment construit par Char- « lemagne, et sert comme de vestibule à l'église « de saint Louis, qui est d'une structure infini- « ment plus délicate; car ce qu'il y a de plus « grossier dans cet édifice peut passer en géné- « ral pour le moins moderne. Tout l'ouvrage

(1) Henri II, Catherine de Médicis et leur postérité.

« néanmoins est gothique, mais d'un de ces beaux « gothiques qu'on a eu raison de comparer à ces ou- « vrages délicats qu'on nomme filigranes, ou à ces « feuillées d'arbres que l'on voit dans les bois. En « effet, tout ce magnifique bâtiment, quelque so- « lide qu'il soit, semble ne se soutenir que par « une infinité de colonnes fort menues et de pe- « tits cordons qui, comme autant de rameaux, « paraissent sortir de chaque pilier ainsi que de « leurs tiges.

« Toute l'église est divisée en trois parties : « savoir, la nef, le chœur et le chevet ou rond- « point; elle est éclairée par trois rangs de fe- « nêtres placés l'un sur l'autre. Les plus grandes, « au nombre de trente-sept, sont au-dessus des « galeries; elles ont environ quarante pieds de « hauteur, et se touchent de si près qu'il n'y « a pas plus de trois pieds entre chacune. Quoi- « que l'église soit percée de tous côtés avec une « hardiesse surprenante, la peinture et l'épaisseur « des verres de couleur tempèrent le jour de « telle sorte, qu'on y trouve toujours cette demi- « obscurité si favorable au recueillement. La « *croisée* (1) a, dans ses deux extrémités, deux « grandes rosaces d'environ quarante pieds de « diamètre, et qui regardent le nord et le midi; « la hardiesse et la beauté du travail rendent « cet ouvrage l'un des plus considérables du « genre.

« La nef comprend les deux arcades de l'an- « cienne église joignant le portail et cinq autres « de la nouvelle : ce qui fait une longueur de « vingt-deux toises jusqu'à la porte du chœur. « Le chœur est assez grand pour contenir cent « religieux; le chœur et la nef sont accompagnés, « de chaque côté, d'une aile simple qui se pro- « longe encore autour du rond-point. C'est dans « le rond-point et dans les ailes de l'église que « sont élevées les chapelles dédiées aux saints. »

Cette description est encore fidèle; seulement le chœur a disparu avec les religieux et s'est confondu dans la nef, et le deuxième rang des fenêtres a été muré. Les vitraux de couleur, dont les peintures étaient célèbres dans toute la chrétienté, ont disparu aussi sans laisser aucun vestige; mais le temps et les révolutions, plus barbares que le temps, se sont en vain acharnés sur le reste de l'édifice : il a résisté dans son ensemble et dans la plupart de ses détails. Ainsi les deux grandes roses de la croisée, si fines, si déliées, si légères, qu'elles semblent travaillées comme une dentelle, et qu'on ne sait si le verre les soutient ou si elles soutiennent le verre; ces deux roses ont été battues en brèche par des poutres, dont on se servait comme de béliers, et sont sorties victorieuses de cette lutte impie. Véritable image de la Religion Chrétienne qui n'est jamais si forte que dans sa faiblesse, et qui trouve toujours des sujets de triomphes dans les épreuves qui semblaient devoir la renverser

Les trésors de l'ancienne église de Saint-Denis ont été confisqués par un décret de la Convention. Il ne reste plus rien de ces innombrables richesses qui couvraient ses innombrables autels. Cependant, sous la restauration, on a rendu aux autels une partie de leur éclat. Une riche balustrade de bronze entoure le sanctuaire, et d'ailleurs le plus précieux des trésors que renfermait cette basilique, miraculeusement conservé par la Providence divine et la piété de quelques chrétiens courageux, a été remis à son ancienne place. Les reliques de saint Denis et de ses compagnons, sauvées du pillage de Saint-Denis, ont été retrouvées en 1819 et rapportées dans le sanctuaire, derrière le maître-autel.

Deux constructions récentes ont été ajoutées au vaisseau de l'église de Saint-Denis. Une sacristie où l'histoire de l'abbaye est retracée sur des tableaux remarquables, et une petite chapelle dans le style gothique. Le meilleur tableau de la sacristie est de M. Gros, et représente François Ier conduisant Charles-Quint dans les caveaux de la première race. La petite chapelle a des fenêtres ogives qui donnent sur l'aile gauche de l'église : c'est un chef-d'œuvre de délicatesse et de goût.

Une longue suite de bâtimens (1) s'élève à côté de l'église de Saint-Denis : ce sont les cloîtres de l'ancienne abbaye. On ne sait quelle est la date précise de sa fondation; mais il est certain qu'elle existait avant Dagobert : une charte de Clotaire II en fait mention. Les religieux de Saint-Denis appartenaient à l'ordre de saint Benoît, cet ordre fameux qui, pendant douze siècles, a rendu de si grands services aux lettres, aux sciences, à la religion.

Ils ont eu quatre rois de France pour abbés laïques : Charles le Chauve, Eudes Ier, Robert Ier, Hugues Capet. Dans les murs de leur abbaye, Abailard et saint Gérard ont porté l'habit de moine. Suger en est sorti pour occuper la place de régent de France et faire bénir aux peuples son administration paternelle, et le cardinal de Retz y vint oublier les souvenirs de la Fronde et les turbulens écarts de sa jeunesse : ce fut le dernier abbé de Saint-Denis. En 1686, Louis XIV supprima ce titre, et attacha les revenus de la mense abbatiale à la maison de Saint-Cyr. La communauté n'en resta

(1) C'est le travers qui forme les deux bras d'une église bâtie en croix.

(1) Ils sont maintenant occupés par la maison royale de Saint-Denis.

La création du Monde.

Godefroy de Bouillon au Saint-Sépulcre.

pas moins très-florissante jusqu'en 1791 ; époque a laquelle un décret de l'Assemblée Constituante ayant dissous toutes les sociétés religieuses, les moines de Saint-Denis furent obligés de se séparer. Lorsque l'église fut rouverte, on créa pour elle un chapitre de chanoines (1) qui subsiste encore ; mais il va s'éteindre ; dans la session de 1832, la Chambre des Députés a défendu de pourvoir aux vacances. Dans la session de 1833, elle a voté une somme de treize cent cinquante mille francs pour la réparation de l'église de Saint-Denis. On est maintenant occupé à employer cette somme ; mais il est à craindre qu'en voulant embellir on n'enlève à la célèbre basilique son caractère de grandeur et d'antiquité.

Voilà l'histoire de l'église et de l'abbaye de Saint-Denis ; nous donnerons bientôt l'histoire des caveaux et des sépultures.

SUR LA CRÉATION DU MONDE.

Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut ; Qu'il y ait un firmament, et il y en eut un ; Que les eaux s'assemblent, et elles furent assemblées ; Qu'il s'allume deux grands luminaires, et ils s'allumèrent ; Qu'il sorte des animaux, et il en sortit ; » et ainsi du reste. Il a dit, et les choses ont été faites ; il a commandé, et elles ont été créées. Rien ne résiste à sa voix, et l'ombre ne suit pas plus vite le corps que la nature entière ne suit le commandement du Tout-Puissant...

O Dieu, la belle et riche aumône que vous avez faite en créant le monde ! Que la terre était pauvre sous les eaux, et qu'elle était vide dans sa sécheresse, avant que vous en eussiez fait germer les plantes avec tant de fruits et de vertus différentes ; avant la naissance des forêts ; avant que vous l'eussiez comme tapissée d'herbes et de fleurs ; et avant encore que vous l'eussiez couverte de tant d'animaux ! Que le ciel était pauvre avant que vous l'eussiez semé d'étoiles, et que vous eussiez allumé le soleil pour présider au jour, et la lune pour présider à la nuit ! Que toute la majesté de l'univers était informe lorsque la lumière lui manquait ! Mais vous, Seigneur, qui étiez de tout temps, et qui portiez tout en votre toute-puissance, vous n'avez fait qu'ouvrir votre main, et vous avez rempli de bénédiction le ciel et la terre !

(Bossuet, *Élévations.*)

Sur la perte de l'Ami.

Ah ! faut-il s'étonner que les empires tombent,
Que de nos faibles mains les ouvrages succombent,
Quand ce que la nature avait fait éternel
S'altère par degrés et meurt comme un mortel !
Quand un fleuve écumant qu'ont vu couler les âges
Disparaît tout à coup et laisse ses rivages !
Un fleuve a disparu ! Mais ces trônes du jour,
Ces gigantesques monts crouleront à leur tour ;
Mais dans les cieux semés de leur sable splendide
Tous ces astres éteints laisseront la nuit vide ;
Mais cet espace même à la fin périra,
Et de tout ce qui fut, un jour rien ne sera
Rien ne sera, Seigneur ? Mais toi, source des mondes,
Qui fais briller les feux, qui fais couler les ondes,
Qui sur l'axe des temps fais circuler les jours,
Tu seras, tu seras ce que tu fus toujours !
Tous ces astres éteints, ces fleuves qui tarissent,
Ces sommets écroulés, ces mondes qui périssent,
Dans l'abîme des temps ces siècles engloutis,
Ce temps et cet espace eux-même anéantis,
Ce pouvoir qui se rit de ses propres ouvrages :
A celui qui survit ce sont autant d'hommages ;
Et chaque être mortel, par le temps emporté
Est un hymne de plus à ton éternité !

Alphonse de Lamartine.

HISTOIRE.

PRISE DE JÉRUSALEM PAR LES CROISÉS (1099).

On a beaucoup écrit contre les croisades ; on a cherché à rendre la religion responsable des maux réels ou supposés dont elles furent la cause. « Ces guerres, a-t-on dit, ces guerres, inspirées par un zèle de religion mal entendu, ont coûté à l'Europe deux millions d'hommes, et n'ont abouti qu'à transporter en Asie des sommes immenses, à enrichir le clergé et les moines, à ruiner la noblesse, à augmenter la puissance des papes. » Tout cela est-il vu de haut ? tout cela est-il juste ?

Il y périt, si l'on veut, deux millions d'hommes libres, mais qui opprimaient vingt millions de serfs ; des sommes immenses furent transportées en Asie, mais on apprit le secret d'en faire entrer en Europe de plus considérables par le commerce. Le clergé et les moines s'enrichirent en achetant des terres, mais ces terres demeuraient en friche, et dans leurs mains elles devinrent fécondes ; la noblesse se ruina, mais elle perdit l'habitude du brigandage et de l'indépendance féodale ; si la puissance des papes augmenta pour quelque temps, celle des Mahométans, assurément plus redoutable, fut réprimée et mise hors d'état d'envahir de nouveau l'Europe entière. Quand on aura pesé ces différentes considérations, on verra de quel côté doit pencher la balance.

L'histoire des croisades est l'épopée de l'Europe chrétienne comme l'Iliade est l'épopée de la Grèce païenne. C'est un mélange de barbarie et de grandeur, de vertus sublimes et de passions désordonnées, un poème dont la moitié semble écrite par un

(1) Ce chapitre était composé de dix évêques. Le grand-aumônier de France en était *primicier*.

ange et l'autre moitié par un démon. Tristes mystères de la nature humaine! Ce contraste n'est peut-être jamais plus visible que dans le récit de la prise de Jérusalem.

Les croisés arrivèrent devant cette ville le septième de juin 1099. De cette innombrable multitude de soldats, de chevaliers, de barons, de guerriers de toutes conditions et de tout âge, qui avaient quitté l'Europe, il ne restait plus que vingt mille hommes de pied et quinze cents chevaux. A leur approche, le lieutenant du calife, commandant suprême de Jérusalem, avait fait combler ou empoisonner les citernes, et s'était environné d'un désert où les Chrétiens devaient se trouver en proie à toutes sortes de misères. Les vivres, les provisions nécessaires à un long siége, avaient été transportés dans la place. Un grand nombre d'ouvriers s'occupait jour et nuit de creuser les fossés, de réparer les tours et les remparts. La garnison s'élevait à quarante mille hommes, et vingt mille habitans avaient pris les armes. Les assiégés avaient donc de grands moyens de défense ; mais les assiégeans avaient un enthousiasme qui tenait du délire, et une audace que rien ne pouvait étonner.

Ils débutèrent cependant par un revers. Exaltés par les discours d'un grand nombre de Chrétiens que les Musulmans avaient chassés de Jérusalem, par les prédictions d'un ermite de la montagne des Oliviers, surtout par la vue de la ville sainte, et par tous les souvenirs qu'ils retrouvaient dans ses environs, les moins crédules espérèrent que Dieu seconderait leur bravoure par des miracles, et sans avoir préparé une seule machine de guerre, ils osèrent livrer un premier assaut. Les uns, réunis en bataillons serrés, se couvraient de leurs boucliers, qui formaient sur leurs têtes une voûte impénétrable, et s'efforçaient d'ébranler les murailles à coups de piques et de marteaux ; les autres, restés à quelque distance, se servaient de la fronde et de l'arbalète pour écarter les ennemis du haut de leurs remparts. Déjà malgré la poix bouillante, les grosses pierres, les énormes poutres qu'on faisait pleuvoir sur eux, l'avant-mur s'était écroulé ; mais la muraille intérieure leur opposait une résistance invincible. La voie de l'escalade fut tentée quoiqu'il ne se trouvât qu'une seule échelle de la hauteur des murailles. Mais tant de bravoure fut inutile. Le petit nombre de chevaliers qui était parvenu sur les remparts ne put s'y maintenir. L'armée fut obligée de se retirer en déplorant son imprudence, et avec la certitude qu'il fallait attendre et construire des machines de guerre, avant de tenter une nouvelle attaque contre Jérusalem.

Il fallut donc se procurer le bois et les matériaux nécessaires ; on faisait de tous côtés des recherches toujours longues et pénibles, souvent infructueuses. La disette vint se joindre aux plus brûlantes chaleurs de l'été pour abattre la résolution et les forces des croisés. Un soleil dévorant et les vents du midi, chargés de la poussière du désert, embrasaient l'horizon. Les plantes, les animaux, périssaient ; le torrent de Cédron était desséché. La fontaine de Siloë, qui ne coulait que par intervalles, ne suffisait qu'aux besoins d'un petit nombre ; enfin, sous un ciel de feu, au milieu d'une campagne aride et brûlante, l'armée chrétienne se trouva bientôt exposée à toutes les horreurs de la soif.

Le découragement et le désespoir allaient peut-être s'emparer des assiégeans, lorsqu'on apprit qu'une flotte génoise était entrée dans le port de Joppé, chargée de provisions et de munitions de toute espèce. Un corps de trois cents hommes se détacha du camp pour aller au devant du convoi, dont l'arrivée semblait être un coup de la Providence. En arrivant à Joppé, qui se trouvait occupé par les Génois, les croisés apprirent que la flotte chrétienne venait d'être surprise et brûlée par les infidèles, mais qu'on avait eu le temps d'en retirer les vivres et une grande quantité d'instrumens propres à construire des machines de guerre. Tout ce qu'on avait pu sauver fut transporté au camp des Chrétiens. Ce secours ranima leur énergie, et dès ce moment les travaux du siége marchèrent avec une grande activité.

Parmi les machines qui furent construites, on remarquait trois énormes tours d'une forme tout à fait nouvelle. Chacune de ces tours avait trois étages : le premier, destiné aux ouvriers qui en dirigeaient les mouvemens ; le second et le troisième, aux guerriers qui devaient livrer un assaut. Ces trois forteresses roulantes s'élevaient plus haut que les murailles de la ville assiégée. On avait adapté à leur sommet une espèce de pont-levis qu'on pouvait abattre sur le rempart, et qui devait offrir un chemin pour pénétrer dans la place.

Dans la nuit du 11 au 12 juillet, Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine, chef général des croisés, fit transporter toutes les machines de guerre en face des murailles qu'il voulait attaquer ; ce transport fut opéré en trois jours au milieu des plus grands dangers, et malgré des ravins qu'il fallut combler. Le 14 juillet, les clairons retentirent et le signal de l'assaut fut donné : tous les croisés volèrent aux armes, toutes les machines s'ébranlèrent à la fois. Des pierriers et des mangonneaux vomissaient une grêle de cailloux contre l'ennemi, tandis qu'à l'aide des tortues et des galeries couvertes, les béliers s'approchaient des murailles. Au midi, au nord et à l'orient de la ville, les trois tours roulantes s'avançaient vers le rempart ; et sur la plate-forme de ces forteresses, les chefs de l'armée animaient leurs soldats par la voix et par l'exemple :

mais ils trouvèrent partout une résistance opiniâtre. Les flèches, les javelots, les feux grégeois, l'huile bouillante, quatorze machines que les Sarrasins avaient eu le temps d'opposer à celles de leurs ennemis, repoussèrent de tous côtés l'attaque et les efforts des assaillans. Bien plus, les infidèles, sortis par une brèche faite à leurs remparts, détruisirent en partie les machines des Chrétiens et portèrent la confusion dans les rangs de leur armée. La nuit vint séparer les combattans.

Le lendemain, 15 juillet, le combat recommença de part et d'autre avec une égale rage. Les croisés, confondus de trouver dans les assiégés dix fois plus de ressources et de courage qu'ils n'avaient pensé, allaient peut-être perdre courage. Tout à coup un cavalier paraît sur le mont des Oliviers; il agite sa lance et donne le signal pour entrer dans la ville. Godefroy de Bouillon, Raymond de Toulouse, l'aperçoivent des premiers, et s'écrient que saint Georges vient au secours des Chrétiens. Le tumulte du combat n'admet ni réflexion ni examen; la vue du cavalier céleste embrase les croisés d'une ardeur irrésistible; les tours roulantes sont poussées vers les remparts par une multitude de bras, et une pluie de dards enflammés vole contre les machines des assiégés, contre les sacs de paille et les ballots de laine qui recouvraient les dernières murailles de la ville; le vent allume l'incendie et pousse la flamme sur les Sarrasins. Le pont-levis de la tour de Godefroy s'abaisse; le valeureux chef s'élance le premier; les infidèles, enveloppés de tourbillons de flamme et de fumée, menacés de toutes parts par les lances et les épées chrétiennes, s'épouvantent enfin, reculent, et Jérusalem tombe au pouvoir des croisés.

La première ivresse de la victoire fut terrible. Les croisés, exaspérés par la longue résistance des assiégés, furent sans pitié : femmes, enfans, vieillards, rien de ce qui tomba sous leurs mains ne fut épargné. Les Musulmans, voyant qu'ils n'avaient aucune grâce à espérer de vainqueurs aussi farouches, se retranchèrent encore dans leurs maisons, dans leurs rues, dans leurs temples, et combattirent avec tout le courage du désespoir. Inutiles efforts! Jérusalem entendit le dernier soupir du dernier d'entre eux, et dans l'ancien temple de Salomon, dont ils avaient fait leur principale mosquée, il y eut un si grand carnage, que, suivant les auteurs contemporains, les chevaux avaient du sang jusqu'au ventre.

Cependant, dès que la victoire avait été assurée, Godefroy de Bouillon, laissant ses compagnons souiller leur triomphe par ces horribles massacres, Godefroy, suivi seulement de trois serviteurs, se rendit, sans armes et nu-pieds, dans l'église du Saint-Sépulcre, et par une évidente combinaison de la Providence, le plus illustre des princes croisés fut le premier à prosterner son front devant le tombeau sacré qu'ils étaient venus conquérir.

Cet acte de dévotion, dont le bruit se répandit sur-le-champ, édifia toute l'armée et lui rappela ses devoirs. Aussitôt toutes les vengeances, toutes les fureurs, s'apaisent; les croisés se dépouillent de leurs habits sanglans, font retentir Jérusalem de leurs gémissemens, de leurs sanglots, et, conduits par le clergé, marchent ensemble, les pieds nus, la tête découverte, dans l'église de la Résurrection.

Lorsque l'armée chrétienne fut ainsi réunie sur le Calvaire, la nuit commençait à tomber, le silence régnait sur les places publiques, et autour des remparts on n'entendait plus dans la ville sainte que les cantiques de la pénitence et les paroles d'Isaïe : *Vous qui aimez Jérusalem, réjouissez-vous avec elle!* Les croisés montrèrent alors une dévotion si vive et si tendre, qu'on eût dit que ces hommes qui venaient de prendre une ville d'assaut, et de faire un affreux carnage, sortaient d'une longue retraite et d'une profonde méditation sur les saints mystères. Pourquoi faut-il que cette pieuse ferveur n'ait fait que suspendre ces scènes de carnage et ces déplorables excès que ne peuvent justifier, ni la barbarie des temps, ni les longues insultes des Sarrasins, ni les maux que les croisés avaient soufferts pendant le siége!

L'histoire a justement remarqué que les chrétiens étaient entrés dans Jérusalem un vendredi à trois heures; c'étaient le jour et l'heure où Jésus-Christ expira pour le salut des hommes.

LES TROIS RELIGIEUSES

DE CAMBRAY.

Dans les premiers temps du christianisme, lorsque les apôtres s'adressaient à des hommes plongés depuis des siècles dans la nuit de l'idolâtrie, Dieu accorda le don des miracles à ceux qui venaient prêcher sa foi; afin qu'on ne doutât point de leur mission, pour qu'on reconnût en eux des hommes d'une vertu plus qu'humaine, il leur permit de changer les lois de la nature. Mais lorsque la religion de Jésus-Christ, attestée par d'innombrables prodiges, devint la religion de l'univers; lorsqu'à des persécutions sanglantes, qui ne laissaient au néophyte qu'un jour et souvent qu'une heure entre sa conversion et son supplice, eurent succédé des temps moins rigoureux; lorsque la foi nouvelle fut librement prêchée dans les

temples, le Seigneur, qui veut plus encore que l'on vienne à lui avec la conviction du cœur qu'avec l'étonnement de la raison, permit moins souvent les témoignages des miracles.

Mais dans les temps d'épreuve, durant les baptêmes de sang qui reviennent d'intervalles en intervalles régénérer la foi languissante, lorsque le découragement ou le doute pourraient s'emparer des plus fidèles, alors le Tout-Puissant fait un signe de sa main, et les règles qui régissent le monde sont encore interrompues ; l'avenir lève ses voiles, de nouveaux prodiges éclatent.

Le fait que nous allons rapporter ici est à la connaissance de milliers d'individus ; et quoiqu'il soit déjà vieux de quarante années, aucune voix ne s'élèvera contre l'authenticité de notre récit. Du reste, nous en empruntons tous les détails à la lettre qu'un ecclésiastique, captif dans les prisons de la terreur, écrivait, en 1794, à l'un de ses parens.

« Cambray, juillet.....

« Écoutez ce qui s'est passé dans cette ville, le 8 thermidor an II, comme ils disent, et louez Dieu, mon cher parent; la miséricorde suprême nous annonce de meilleurs jours.

« Le 8 thermidor, dès le matin, une foule considérable de nouveaux détenus avait été conduite à la prison de Cambray, et cependant l'accusateur public, nommé *Cambrière,* attendait encore d'autres victimes ; mais n'ayant plus de cachots où les mettre, il avait ordonné que ce jour-là trente-deux prisonniers seraient conduits au tribunal révolutionnaire et du tribunal à l'échafaud.

« Il était encore à la prison, et s'occupait à dresser la liste des noms qu'il voulait faire appeler, lorsqu'une charrette, venant d'Arras, amena trois religieuses hospitalières de la maison d'arrêt de cette ville, et un fermier du prince de Vaudemont. « Où faut-il les mettre, demanda le geô-« lier ; je n'ai plus de place où loger ces aristo-« crates. — Ne te mets pas en peine, lui répondit « Cambrière, je vais les envoyer tout droit au tribu-« nal, et ils m'y trouveront. » Ce qui fut dit fut fait. La charrette, au lieu de descendre les quatre victimes à la prison, les descendit dans le lieu où Cambrière tenait ses audiences. Une heure après, la même charrette les conduisit, les mains liées et les cheveux coupés, à la guillotine de la place d'Armes.

« Les religieuses n'étaient vêtues que de robes noires, car on avait arraché de dessus leur tête le voile blanc dont elles s'étaient enveloppées. Lorsqu'elles furent montées sur l'échafaud, toutes les trois s'agenouillèrent, et il se fit un grand silence dans la foule qui les environnait, tant il y avait de ferveur dans leur prière et de majesté sur leur visage. La plus vieille des trois, Magdeleine Fontaine, âgée de soixante-onze ans, se releva, en criant avec force : « Chrétiens, écoutez-moi ; nous « sommes les dernières victimes de la terreur ; Dieu « vous l'annonce par ma voix. Demain la persécu-« tion aura cessé ; l'échafaud sera détruit, et les au-« tels de Jésus se relèveront glorieux ! » Au même instant, un bruit sourd se fit entendre : c'était le couteau qui venait d'abattre la tête de Jeanne Gérard. Thérèse Simon la suivit, et après elle, la sainte femme qui venait de prophétiser apporta sa tête à la hache.

« La prédiction de sœur Magdeleine Fontaine fournit à Lebon, à Cambrière et à leurs complices un inépuisable sujet de plaisanteries ; mais le surlendemain de la mort de cette sainte femme, pâles et consternés, ils ont appris la révolution du 9 thermidor, qui brise leurs pouvoirs et les menace de l'échafaud où tant de leurs victimes ont péri. Que Dieu leur épargne ce châtiment !

« Soyez donc plein d'espérance, et croyez que le reste de sa merveilleuse prédiction s'accomplira. *Les autels de Jésus se relèveront glorieux.* »

Il ne faut jamais se plaindre d'avoir fait beaucoup d'ingrats ; c'est une preuve qu'on a fait beaucoup de bien.

Le plus ignorant n'est pas celui qui ne sait pas, c'est celui qui faussement croit savoir : de là naissent les plus ridicules et les plus funestes prétentions. « Quoi! je n'aurai qu'une légère teinture des lettres humaines, et je m'arrogerai le droit de juger les anciens et les modernes comme le littérateur le plus profond ? Je serai à peine initié à l'étude des lois, et je me croirai un jurisconsulte aussi habile que Domat et d'Aguesseau ! Où est ici le bon sens ? Je ressemble à celui qui, placé au pied de la montagne, croirait jouir d'un horizon aussi vaste que celui qui en occuperait le sommet. Maintenant, jugez vous-mêmes de ce qu'il faut penser de ces esprits téméraires qui ne connaissent la religion que par de faux portraits ; qui, vains de quelques vieux argumens qu'ils croient une découverte, se permettent de combattre le Christianisme, et s'exposent à le calomnier sans le savoir. Comment, avec une connaissance légère de la religion, de ses fondemens, de sa doctrine, de son histoire, ose-t-on prononcer contre elle en faveur de l'incrédulité ? Dans les affaires qui intéressent l'honneur, la vie, la fortune même, oserait-on se conduire avec cette pitoyable légèreté ? »

M. de Frayssinous, *Défense du Christianisme.*

L'IMAGE DE LA VIERGE,

NOUVELLE.

Près de Villefranche, à très-peu de distance de la grande route, est une petite masure abandonnée qu'habitaient, il y a environ trente ans, une malheureuse veuve, infirme et sexagénaire, et sa fille unique, âgée de seize ans.

Ces deux pauvres femmes vivaient de faibles aumônes et du travail de leurs mains. Françonnette, c'était le nom de la jeune fille, s'occupait à toutes sortes de travaux et allait en journée dans les environs; sa mère coupait de l'herbe pour nourrir une chèvre, ou ramassait du bois pour leur petit ménage, ou filait un peu de lin quand il faisait trop mauvais pour sortir. Elles vivaient ainsi : heureuses à tout prendre, puisqu'elles s'aimaient et qu'elles avaient foi dans une vie meilleure.

L'intérieur de leur cabane était pourtant bien misérable : figurez-vous quatre murs enfumés et qui menaçaient ruine, avec un lit vermoulu, trois escabelles, une table et un coffre pour tous meubles. Il y avait dans un coin un peu de paille où la chèvre couchait : le lit de ses maîtresses n'était guère meilleur; mais elles devaient le trouver excellent, puisqu'elles y goûtaient un sommeil pur. Au chevet de ce lit, Marianous avait placé une petite image de la Vierge; c'était une emplette faite depuis longues années, et qui n'avait pas coûté grand'-chose. La mère et la fille avaient une grande dévotion pour cette image, mais surtout la mère, qui adorait en elle la figure divine de sa patronne, et qui croyait devoir à son influence tout le bonheur dont elle avait joui sur la terre. Le soir, quand l'ombre était descendue sur les genêts de la montagne, et que l'heure du couvre-feu avait sonné au hameau voisin, elles s'agenouillaient toutes deux devant la Vierge et la remerciaient de leur avoir donné le pain du jour; le matin, quand les premiers rayons de l'aurore pénétraient sous leur toit de chaume, elles s'agenouillaient encore et remerciaient la Vierge de leur avoir donné le sommeil de la nuit.

Marianous ne bornait pas à ces prières du matin et du soir son culte pour la céleste image : dès que son travail la fatiguait, et elle était fatiguée bien vite, elle poussait son escabeau contre le lit, et, les mains jointes, priant ou ne priant pas, elle contemplait avec une rêverie extatique les traits si doux de sa patronne. Elle allait tous les dimanches à l'église de sa paroisse, où il y avait un très-beau tableau de l'Annonciation qu'on venait voir de dix lieues à la ronde, mais elle aimait mieux son image; elle avait fait trois fois le voyage de Villefranche, et trois fois elle avait vu dans la cathédrale de cette ville une Sainte Famille d'un peintre italien très-célèbre, mais elle aimait encore mieux son image. Il faut dire que ce n'était pas un de ces morceaux de papier enluminé comme on en vend chez les libraires et dans les foires : c'était une peinture véritable; le temps l'avait un peu altérée, mais Marianous ne s'en doutait pas. La Sainte Vierge se détachait si blanche et si pure sur le fond sombre qui l'entourait! l'Enfant Jésus avait sur son visage un si beau caractère d'innocence et de divinité! « Vois-tu, disait-elle souvent à sa fille, vois-tu « comme ma patronne nous regarde avec bonté! « C'est elle qui veille sur nous, j'en suis sûre : que « je suis fâchée de ne t'avoir pas donné son nom! « Comme son voile est beau! Comme les broderies « de son manteau sont riches! Comme son enfant « est entouré d'une brillante auréole de gloire! Il « me semble te voir lorsque tu étais petite et que « j'avais mis sur ton front une couronne de bluets. « Sois toujours dévote en la Sainte Vierge, Fran- « çonnette; la mère du Christ est notre mère à « tous; mais elle est surtout celle des malheureux « qui souffrent et qui pleurent! »

Et les deux femmes tombaient dans les bras l'une de l'autre, au pied de l'humble image; puis elles renouvelaient le bouquet de buis ou la guirlante d'immortelles qui formait toutes leurs offrandes; mais la Sainte Vierge était en effet plus honorée dans cette pauvre demeure que dans bien des riches cathédrales. Les larmes qui viennent d'un cœur pur, les prières que murmure une voix innocente, lui sont plus agréables que les pompes les plus éclatantes et que les plus magnifiques présens.

Cependant, la douce tranquillité de Marianous et de sa fille allait bientôt être troublée : Dieu envoie souvent des épreuves pénibles et des jours difficiles même à ceux qui suivent le plus fidèlement sa loi. Heureux celui qui souffre sur la terre! au jour des récompenses divines il aura une bien plus forte part! Il advint une année mauvaise dans le pays de Villefranche et dans tous les alentours : les blés furent ravagés par un terrible orage, les prairies inondées, les vendanges détruites; toutes les moissons manquèrent à la fois; et comme un malheur n'arrive jamais seul, cet été si stérile fut suivi d'un hiver si rigoureux, que les plus anciens de la contrée ne se souvenaient pas d'en avoir subi un pareil. La misère fut générale, même parmi ceux qui avaient auparavant quelque aisance; et les riches, inquiets sur l'avenir, et croyant n'avoir jamais assez d'argent pour eux, interrompirent tous les travaux.

Marianous et sa fille, qui n'avaient jamais pu faire de provisions ni d'économies, et qui vivaient au jour le jour, se soutinrent pendant cet hiver on ne sait comment. Elles vendirent leur chèvre,

qui leur était si nécessaire et qu'elles aimaient tant! elles reçurent quelques aumônes que leur faisait parvenir le curé de leur paroisse ; mais que ces aumônes étaient faibles! le nombre des bienfaiteurs était si petit, le nombre des malheureux si grand! Sans doute, elles ne durent la vie qu'à la protection de la Sainte Vierge, qui veillait sur elles, et dont elles honoraient si pieusement l'image. « Sainte Vierge, patronne de ma mère, disait Fran- « çonnette, ne la laissez pas mourir si misérable- « ment!—Sainte Vierge, patronne des affligés, di- « sait Marianous, n'abandonnez pas ma fille ; elle « est encore trop jeune pour mourir! »

Le printemps revint, et avec lui l'espoir de jours meilleurs pénétra dans le cœur des deux femmes : Françonnette pourrait reprendre ses travaux; la vieille Marianous ne sentirait plus ses mains se crisper de froid, en se mettant à son rouet. Vaines espérances! Un matin que Françonnette était sortie pour aller cueillir une guirlande de primevères dont elle voulait entourer l'image de la Vierge, le propriétaire de la cabane qu'habitait la veuve se présenta devant elle : c'était un homme impérieux et dur, qui n'avait pas plus de crainte en Dieu que de pitié pour les hommes. « Çà, lui « dit-il, l'année de votre loyer est échue. Les temps « ont été mauvais, et comme je n'ai pas d'argent « je viens vous en demander. — Hélas, répondit « Marianous, les temps ont été plus mauvais encore « pour moi que pour vous. Ma fille et moi, nous « manquons souvent de pain; jugez s'il m'est pos- « sible de vous satisfaire. — Alors, répliqua le « méchant homme, tâchez de trouver un asile où « quelque âme charitable veuille bien vous rece- « voir pour l'amour de Dieu ; car je retournerai « demain à la ville, et vous serez sûrement hors « de chez moi avant que je sois hors de ce vil- « lage » ; et il frappa du pied avec colère.

« Mon Dieu! mon Dieu! cria la pauvre femme ; « laissez-nous du moins quelques jours de répit pour « trouver un asile pour l'amour de Dieu, comme « vous dites. Nous ne serons pas long-temps à « chercher, je l'espère ; car ma vieillesse et la « jeunesse de ma fille intéresseront quelqu'un, sans « doute. Est-ce que je puis laisser ainsi dans le « chemin mon lit, ma vieille table, les trois chai- « ses qui me restent?

« — Votre lit, vos chaises, votre vieille table! « mais vous êtes folle, bonne femme. Croyez-vous « donc les emporter? Et qui me paierait de ce que « vous me devez? Je vais les faire vendre, et au « plus tôt.

« — Vendre mon lit! que dites-vous-là? Vous « allez donc me réduire à mourir sur la paille?

« — Vous mourrez où vous voudrez; cela m'in- « quiète peu. Ce qui m'importe, c'est d'être payé, « et je doute que je le sois avec ces misérables mor- « ceaux de bois vermoulu. J'essaierai toujours. » Et comme l'infortunée cherchait à lui prendre les mains et s'apprêtait à le supplier, il la repoussa, et, ouvrant la porte pour sortir : « Je vous ai préve- « nue, cria-t-il; demain, vous aurez à répondre à « l'huissier qui se présentera. »

Marianous demeura muette à cette dernière parole. Elle se vit, ou plutôt elle vit sa fille errante, sans abri, sans asile : pareille à ces pauvres mendiantes qui se rassemblent plusieurs pour passer la nuit dans un grenier où elles ne trouvent qu'un peu de paille froide et pas de couvertures. Et quand Françonnette rentra, une chanson sur les lèvres et un bouquet de fleurs à la main, elle ne put que se jeter dans ses bras et pleurer.

La journée s'écoula, triste et longue, et sans qu'elle eût le courage d'annoncer à sa fille le malheur qui leur était arrivé. Le soir, elle pria sa patronne avec plus de ferveur que jamais, et s'étant réveillée au milieu de la nuit, elle vit la Sainte Vierge tout éclatante de lumière : c'était la lune qui se glissait à travers une fente du toit et couvrait de rayons la pieuse image. A cet aspect, Marianous sentit le calme renaître dans son cœur. « Oh! Sainte Vierge, dit-elle tout bas, pour ne pas réveiller sa fille; Sainte Vierge, la mère des mères et ma glorieuse patronne, je vois bien que vous m'avez exaucée; je savais bien que vous ne m'abandonneriez pas dans un si grand malheur! »

Après cette prière, Marianous se rendormit presque consolée. Elle rêva que la Vierge lui tendait les bras, éloignant d'elle et de sa fille tous ceux qui voulaient leur faire du mal; elle rêva qu'on lui présentait une bourse pleine d'or, de beaux meubles, des habillemens tout neufs et du pain blanc; enfin tout ce dont la pauvre veuve avait si grand besoin. Puis elle revit la figure de son propriétaire, accompagné d'hommes de loi, et elle se réveilla en sursaut, vivement agitée par son rêve dont la fin la reportait à la triste réalité.

Il faisait déjà grand jour : Françonnette était levée et travaillait depuis long-temps. « Comme tu « as dormi cette nuit! dit-elle à sa mère. —Ah! ré- « pondit Marianous, c'est la dernière nuit que j'au- « rai passée dans cette chaumière, et dans ce lit où « j'ai dormi depuis quarante ans. O ma fille! ô ma « fille! à dater de ce jour, nous n'avons plus un « asile où reposer notre tête : la pierre des champs « sera notre siége et notre chevet! » Et alors elle lui raconta la visite que le propriétaire de leur cabane lui avait faite, sa dureté, ses menaces, ses cruelles menaces qui allaient si vite s'accomplir.

Elle avait à peine achevé son récit qu'elle entendit s'avancer plusieurs personnes, et son propriétaire parut accompagné des gens de la justice. On

s'établit sur la table pour écrire, puis on sortit les meubles en dehors de la maison, et on commença l'enchère devant un petit nombre de personnes que ce triste spectacle avait attirées. D'abord on mit en vente les objets de plus haute valeur, mais de quelle valeur, bon Dieu! si modique, si nulle, que le propriétaire commençait à craindre que les frais ne fussent à sa charge. Il n'y avait pourtant que vingt-quatre francs à payer.

La vente n'avait encore produit que les deux tiers de cette somme, et il ne restait plus qu'un petit miroir, si noirci, si dépoli, si rayé, que le recors avait hésité s'il devait le prendre, et puis la vieille image de la Vierge tenant encore par quatre clous. Au pied de l'image, Marianous et sa fille étaient agenouillées, tremblantes, l'oreille attentive à tous les détails de cette vente fatale, et comparant leur sort à celui de Joseph qui voit ses frères partager ses habits, ou à celui de Notre-Seigneur qui voit du haut de la croix les deux soldats romains jouer aux dés sa robe de misère.

« N'y a-t-il plus rien? dit le crieur, ennuyé d'a-« voir une si mince vacation. Voyez de nouveau et « cherchez; faisons encore quelques sous. »

Un des hommes entra et fit une recherche minutieuse; il enleva le miroir et se mit à détacher l'image. A ce moment, les deux femmes jetèrent un cri de désespoir et de terreur. « Comment, « dit Marianous épouvantée, vous m'ôtez aussi « la sainte figure de ma patronne! Hélas! hélas! « voici le plus grand de tous mes malheurs! Vous « n'aurez rien de cette pauvre image, et vous vou-« lez me la ravir! Mais c'est mon dernier bien, ma « dernière consolation! Ma fille, fais comme moi, « tombe à leurs genoux; qu'ils soient touchés de « nos prières! » Et tandis que Françonnette tombait aux pieds de cet homme, sa mère s'était placée devant l'image chérie et cherchait à la défendre de ses faibles mains.

Cette altercation attira le propriétaire, qui, déjà mécontent de voir le mauvais succès de la vente, entra d'un air brutal. La pauvre femme courut à lui : « Monsieur, monsieur, vous m'avez tout « enlevé, et je vous le pardonne : car enfin mon « bien était devenu le vôtre, puisque je ne peux pas « vous payer; mais on veut m'ôter cette image! « c'est celle de ma sainte patronne, devant laquelle « je fais mes prières depuis quarante ans. C'est cette « image qui reçut le premier regard de ma fille, et le « dernier regard de mon mari! Car je l'ai mise à cette « place le jour de mes noces, et c'est tout ce qui me « reste de lui! Grâce! pitié! laissez-moi cette image. « Qu'en voudriez-vous faire, à présent qu'elle est « aussi vieille que je suis vieille, aussi prête à s'en « aller en lambeaux que je suis prête à m'en aller « en poussière? » Et ses larmes coupèrent sa voix.

Le méchant homme ne daigna pas même lui répondre. Il avait silencieusement ouvert son couteau pour arracher les clous qui retenaient la feuille, et y étant parvenu, il l'apporta sur la place. « Qui « veut cette superbe peinture pour deux sous? » dit le crieur. « Deux sous; pas davantage; personne « ne parle? »

Il l'approcha des spectateurs, parmi lesquels se trouvait un groupe de plusieurs messieurs de la ville qui se promenaient sur les bords de l'Aveyron, et que la curiosité avait arrêtés un moment pour voir la vente. Les deux habitantes de la chaumière n'assistaient pas à cette profanation précieuse de leur image. Marianous s'était presque évanouie de douleur, et sa fille lui donnait des soins en pleurant.

« Deux sous! répéta le crieur; deux sous! n'y « a-t-il personne ici dont la Sainte Vierge soit la « patronne? enchérissez. »

« Trois sous! » s'écria une jeune fille qui s'appelait Marianette.

« Cinq francs! » répondit un des messieurs de la ville qui, pour la première fois, venait de jeter les yeux sur la figure de la Madone. Le crieur fut tellement interdit qu'il resta muet; ses bras en tombèrent d'étonnement. Il regarda l'enchérisseur d'une manière si plaisante, que tout le monde se prit à rire.

« Vingt francs! » ajouta une seconde voix, partie du même groupe.

« Vingt francs! » murmura le crieur avec la voix et la figure d'un homme qui fait un rêve.

« Trente francs! » cria la première voix.

« Quarante francs! » ajouta la seconde.

« Cent francs!

« Deux cents francs!

« Cent écus!

« Cinq cents francs!

« Cinq cents francs! » répéta le crieur. Il y avait un murmure confus parmi les villageois.

« Huit cents francs! » interrompit l'un des enchérisseurs, avec un empressement qu'il voulait combattre.

« J'en donne mille écus, » ajouta l'autre, impassible. Il y eut un moment de silence après lequel le crieur dit deux fois lentement : « Mille « écus! mille écus! personne ne dit rien? adjugé. »

« Monsieur, » dit le jeune peintre qui avait reconnu au premier coup d'œil le chef-d'œuvre qui se présentait à lui, « vous avez là un admirable « Murillo; j'aurais donné ma fortune d'artiste pour « vous le disputer, mais vous avez à votre disposi-« tion la fortune du gouvernement : vous deviez « l'emporter sur moi. A mon retour à Paris, j'irai au « Musée (1) voir cette merveille, ajouta-t-il en sou-

(1) Ce tableau est effectivement dans la galerie du Louvre.

« riant; là, du moins, elle sera presque à moi. » Puis il s'éloigna, jetant un regard d'envie sur la sublime peinture que son antagoniste serrait avec soin dans son porte-feuille, en échange de trois billets de mille francs que les assistans regardaient avec de grands yeux stupides.

Quand Marianous revint à elle, et qu'on lui conta cette merveilleuse histoire, elle ne put et ne voulut l'expliquer que par un miracle de sa patronne. On juge si elle et sa fille furent heureuses toute leur vie avec tant d'argent. Elles connurent l'aisance; chaque année, à l'anniversaire du jour où l'on avait vendu ses meubles, Marianous faisait dire une messe et brûler un cierge à la chapelle de la Vierge. Elle avait acheté une nouvelle image qui représentait la mère du Sauveur enlevée au ciel au milieu d'une nuée de têtes d'anges; mais cette image lui rappelait bien souvent celle qu'elle avait perdue, et malgré tout le bonheur qu'elle devait à sa petite fortune, un regret entrait dans son cœur, une larme effleurait ses yeux, et elle disait à sa fille : « Ma belle image de la « Vierge! »

Assurément, il n'y a pas de miracle dans cette histoire, et cependant on peut y voir une récompense céleste de la dévotion de cette pauvre femme, qui disait de si grand cœur, heureuse ou malheureuse : « Sainte Marie, j'espère en vous! »

Catholique, terme dérivé d'un mot grec (1), signifie *universel*. L'Église est nommée catholique, non-seulement pour marquer qu'elle est répandue sur toute la terre, dans toutes les nations, mais pour exprimer la profession qu'elle fait de croire et d'enseigner partout la même doctrine, de prendre pour règle de sa foi l'universalité de croyances : tel est le caractère qui distingue la véritable église de Jésus-Christ d'avec les sectes qui se sont séparées d'elle.

C'est l'idée qu'en donnait saint Irénée dès la fin du second siècle. « L'Église, dit-il, quoique dis- « persée par tout le monde, conserve avec le plus « grand soin la foi et la doctrine qu'elle a re- « çues des apôtres et de leurs disciples. Semblable « à une seule famille qui n'a qu'un cœur, qu'une « âme, qu'une même voix, elle croit, enseigne et « prêche partout de même d'un consentement una- « nime; partout la tradition est uniforme, malgré « la distance des lieux et la diversité des langues. »

L'expression de *catholique* est donc appliquée à l'Église romaine dans deux sens : l'un exprime son étendue matérielle, l'autre son éternelle immuabilité.

(1) Καθολον, partout.

HISTOIRE

LES DEUX PESTES

L'intervention du christianisme n'a jamais eu plus de puissance que dans les grandes calamités; la céleste origine de la religion ne se fait voir nulle part avec autant d'éclat qu'au milieu des désastres, lorsqu'il s'agit de consoler, de soutenir et de réparer. Quand tous les esprits sont vaincus par la force du mal, que tous les fronts se prosternent dans la poussière, que l'espoir et toutes les consolations humaines ont disparu, alors l'œuvre du christianisme commence; sa parole rend le courage aux affligés et leur fait lever les yeux vers le ciel, et sa main soutient les nations tremblantes pendant qu'elles cheminent à travers les mauvaises journées de leurs pélerinages. Mission sublime que la religion s'est toujours attribuée! Les archives des siècles fournissent des preuves innombrables de ces vérités. Nous en citerons aujourd'hui deux exemples : l'un puisé dans l'histoire moderne, l'autre dans l'histoire de nos jours.

Au mois d'août 1720, la peste d'Orient éclata à Marseille; elle y avait été apportée dès le 25 mai de cette année par le capitaine Chataud, venu de Tripoli. Il est impossible, à moins de lire l'histoire détaillée de ce fléau, de se figurer par quel concours de circonstances fatales, par quel aveuglement des magistrats, des médecins, des intendans de santé, la contagion se glissa au sein de Marseille, s'y développa lentement, mais sans obstacles, jusqu'à l'heure enfin où, comme un torrent qui rompt toutes ses digues, elle déborda sur la ville entière, frappant des deux mains et de toutes parts comme l'Ange exterminateur, et criant d'une voix terrible à l'oreille des insensés qui voulaient nier sa présence : « Ce jour est votre dernier jour! »

Autant la sécurité avait été grande dans les premiers jours de la maladie, autant la terreur fut inouïe lorsque le nombre de ses victimes ne permit plus de la méconnaître. Les magistrats et les habitans perdirent courage dès qu'ils eurent envisagé en face l'horrible réalité. On ne vit plus qu'un moyen de salut, la fuite; et la moitié de la population l'employa. Les riches se hâtèrent de rassembler des provisions et de regagner celles de leurs bastides qui étaient situées dans l'intérieur du cordon sanitaire qu'on venait de tracer autour de Marseille; les pauvres quittèrent la ville en grand nombre, et se réfugièrent dans des rochers, dans des cavernes, et sous des tentes dressées à la hâte. Les gens de mer s'embarquèrent avec leurs familles sur des vaisseaux et sur des barques, formant, pour ainsi dire, dans le port et dans la rade, une

Mr. de Belzunce au milieu des pestiférés.

M.r de Quélen au milieu des cholériques.

ville flottante au milieu d'une ville immobile. Vaines précautions! La plupart de ces malheureux avaient emporté avec eux le germe mortel, et la contagion s'enfuyait à leur suite; mais l'émigration n'en était pas moins générale, et les officiers de justice, les directeurs des hôpitaux, les intendans de la santé, les conseillers de ville, tous les officiers municipaux, excepté les échevins, eurent bientôt disparu.

Il y avait alors à la tête du clergé marseillais un homme dont le nom rappelle en un seul mot tout ce qu'il y a de plus noble, de plus courageux, de plus dévoué, de plus sublime dans les vertus qu'inspire la religion chrétienne, et dont on ne peut lire l'histoire sans larmes et sans frissons; ce prélat, ce confesseur, cet apôtre, s'appelait Belzunce. C'était un homme d'une naissance illustre, d'une grande éloquence, d'une science universelle; mais on ne se souvient que de sa charité. M. de Belzunce était depuis douze ans évêque de Marseille. Dès que la contagion eut éclaté, il comprit sa position comme saint Charles Borromée avait compris la sienne, et sortant de son palais épiscopal, le front calme et avec un sourire sur les lèvres, il alla droit à la peste; et commença avec le fléau envoyé par l'enfer une lutte terrible dont l'envoyé de Dieu sortit vainqueur. A sa voix, les chanoines de son chapitre, les curés et les vicaires de son diocèse, les religieux de toutes les communautés, tout ce qu'il y avait de prêtres à Marseille, comprit qu'il s'agissait du martyre, et courut se ranger autour de lui. Il n'y a pas d'éloges à donner à un dévouement pareil, il suffit de le raconter. A toutes les heures du jour et de la nuit, déjà malades, ou bien portans encore, ces dignes ministres du Dieu qui but le calice du jardin des Olives, se répandaient dans les quartiers les plus infectés de la ville. Comme des anges consolateurs, ils apparaissaient au chevet des malades avec les secours de l'art et les secours de la religion; car un grand nombre de médecins, et entre autres ceux que le régent avait envoyés, avaient tremblé à l'aspect de la contagion, et s'étaient éloignés de Marseille. Animé par la charité, la plus féconde des vertus évangéliques, M. de Belzunce semblait se multiplier. Partout il s'avançait à la tête de son clergé, et son titre d'évêque ne lui servait qu'à réclamer une plus grande part de fatigues et de dangers. La plupart des pestiférés, chassés de tous côtés, traqués comme des bêtes fauves, se réfugient sur le port, dans les promenades et dans les rues : c'était là que M. de Belzunce venait les assister. Des prêtres le suivaient chargés de provisions et de médicamens. Aux malades qu'il avait espérance de sauver, il prodiguait des soins et des encouragemens; à ceux dont la vie semblait condamnée, il montrait le ciel, et de ses mains tremblantes il administrait les saints sacremens. La mort était de toutes parts autour de lui! la mort, il la respirait dans le dernier soupir des malades sur lesquels il était penché; il la touchait en pansant leurs horribles plaies, et marchait sur elle en foulant aux pieds leurs habits pestiférés. La mort! à chaque instant elle frappait quelqu'un des prêtres qui lui servaient de cortége; elle tournait autour de lui comme une bête farouche autour de sa proie, et semblait ne l'épargner si long-temps que pour jouir de son agonie. Il fut sauvé pourtant; mais quelle autre religion pourra jamais offrir d'aussi magnanimes spectacles, inspirer d'aussi courageux sacrifices!

Ce fut au mois de septembre que la contagion acquit le plus de violence; il mourait mille personnes par jour. Les rues étaient encombrées de cadavres : on avait bien mis en liberté un grand nombre de galériens pour les charger du soin des funérailles; mais ils n'y pouvaient suffire, et la mortalité augmentait au fur et à mesure de la putridité de l'air. Marseille offrait alors un spectacle qui est admirablement peint dans un mandement que M. de Belzunce écrivit pour prescrire des pénitences et des prières :

« Malheur à nous et à vous, mes très-chers frè-
« res, si tout ce que nous voyons, tout ce que nous
« éprouvons depuis long-temps n'est pas encore ca-
« pable de nous faire rentrer en nous-mêmes! Une
« quantité prodigieuse de familles sont entièrement
« éteintes par la contagion; le deuil et les larmes sont
« introduits dans toutes les maisons; un nombre
« infini de victimes est déjà immolé à la justice d'un
« Dieu irrité; et nous, qui ne sommes peut-être
« pas moins coupables que ceux de nos frères sur
« lesquels le Seigneur vient d'exercer ses plus re-
« doutables vengeances, nous pourrions être tran-
« quilles, ne rien craindre pour nous-mêmes, et
« ne pas faire tous nos efforts pour tâcher, par
« notre prompte pénitence, d'échapper au glaive
« de l'Ange exterminateur!

« De quel spectacle affreux n'avons-nous pas été
« et ne sommes-nous pas encore les tristes témoins!
« Nous avons vu tout à la fois les rues de cette vaste
« cité bordées des deux côtés de morts à demi
« pourris, si remplies de hardes, de meubles pes-
« tiférés jetés par les fenêtres, que nous ne sa-
« vions plus où mettre les pieds. Nous avons vu
« une infinité de malades devenir un objet d'hor-
« reur et d'effroi pour les personnes mêmes à qui
« la nature devait inspirer pour eux les sentimens
« les plus tendres et les plus respectueux, aban-
« donnés de tout ce qu'ils avaient de plus proche;
« jetés inhumainement hors de leur propre mai-
« son; placés sans aucun secours dans les rues
« parmi les morts, dont la vue et la puanteur

« étaient insupportables. O combien de fois, dans « notre très-amère douleur, nous avons vu ces « moribonds tendre vers nous leurs mains trem- « blantes pour nous témoigner leur joie de nous « revoir encore une fois avant de mourir, et nous « demander ensuite avec larmes, et dans tous les « sentimens que la foi, la pénitence et la résigna- « tion la plus parfaite peuvent inspirer, notre bé- « nédiction et l'absolution de leurs péchés! Com- « bien de fois aussi n'avons-nous pas eu le regret « d'en voir expirer presque sous nos yeux, faute de « secours!....

« Nous avons vu les corps de quelques riches du « siècle, enveloppés d'un simple drap, mêlés et « confondus avec ceux des plus pauvres et des plus « méprisables en apparence, jetés comme eux dans « de vils et infâmes tombereaux, et traînés avec « eux sans distinction aucune dans une sépulture « profane, hors de l'enceinte de nos murs. Mar- « seille, cette ville si florissante, si superbe, si peu- « plée, il y a peu de mois; cette ville si chérie dont « vous aimiez à faire remarquer et admirer aux « étrangers les différentes beautés, dont vous van- « tiez si souvent et avec tant de complaisance la « magnificence; cette ville dont le commerce s'é- « tendait d'un bout de l'univers à l'autre, où tou- « tes les nations, même les plus barbares et les « plus reculées, venaient aborder chaque jour; « Marseille est tout à coup abattue, dénuée de « tout secours, abandonnée de la plupart de ses « habitans. Toute la France, toute l'Europe est en « garde contre eux; ils sont devenus odieux au « reste des mortels! Quel étrange changement! « et le Seigneur fit-il jamais éclater sa vengeance « d'une manière plus terrible et plus marquée? »

Le jour de la Toussaint, M. de Belzunce fit dresser un autel funèbre au milieu du Cours, et dès le matin, étant sorti de son palais, pieds nus, un flambeau à la main, il alla, dans cet appareil de suppliant, jusqu'à l'endroit où il voulait implorer la miséricorde céleste. Le glas des morts sonnait à toutes volées; le bruit sourd des canons se faisait entendre; tout un peuple pâle et désolé s'était prosterné sur le Cours et dans toutes les rues d'où l'on pouvait voir l'autel. Tous les yeux qui pouvaient encore pleurer étaient remplis de larmes, toutes les poitrines étaient gonflées de sanglots, toutes les voix répétaient les paroles du prophète: *Seigneur, Seigneur! j'ai crié vers vous du fond de l'abîme!* et sur l'autel du Cours, tendu de noires draperies, le chef spirituel de tous ces infortunés célébrait le saint sacrifice, et tout bas offrait sa vie pour désarmer la colère divine.

Tant de prières, tant de vertus, tant de larmes apaisèrent en effet la Providence. La fureur de la maladie décrut rapidement; mais elle resta près d'une année à disparaître entièrement de Marseille; elle y avait fait cinquante mille victimes.

Il y a deux années, un fléau venu aussi de l'Orient a déployé ses ailes sur notre grande ville. Le choléra, plus terrible que la peste, puisque sa cause est encore un mystère, et que tous les efforts de l'art se sont brisés contre lui; le choléra, rompant toutes les prévisions, déjouant tous les calculs, apparut tout à coup au milieu de nous, par une tiède journée de printemps, sous un ciel pur, dans un air embaumé de la végétation naissante. En peu de jours le nombre des victimes fut immense. Le deuil entra dans toutes les familles; les hôpitaux regorgèrent de malades; les rues furent encombrées de corbillards. Alors un prélat, qui vivait obscur, caché, pour ainsi dire proscrit, ignoré de tout le monde, excepté des pauvres, ce prélat sortit de sa retraite, et s'avança vers les murailles de l'Hôtel-Dieu. Il ne se souvenait point s'il y avait eu des Borromée et des Belzunce; il suivait leur exemple, parce qu'il obéissait au cri de ses entrailles et à la voix de la religion. Il entra dans la salle des malades, et à cette époque on ne savait pas encore si le choléra était une contagion ou une épidémie. Il s'approcha du lit des moribonds et les toucha de ses mains, et il leur dit de ces paroles consolantes et douces qui détachent de la vie et qui font espérer dans la mort. Parmi ceux auxquels il prodiguait ses soins évangéliques, plusieurs avaient contribué sans doute à le chasser de son palais; plusieurs avaient demandé sa tête avec des hurlemens de cannibales; plusieurs avaient démoli sa maison derrière Notre-Dame et sa maison de Conflans. Mais lui, s'il se souvenait de ces momens d'épreuve, c'était pour être plus affectueux encore auprès de ceux qui lui avaient valu de si mauvais jours. Il leur disait: « Espérez, mes fils; » et puis il leur montrait le crucifix où le Sauveur des hommes avait souffert tant de tortures; et quand il se retira, au milieu d'un concert de bénédictions, au milieu d'un déluge de larmes, les médecins qui l'avaient suivi, les infirmiers qui avaient reçu ses largesses, tout le monde disait: « Est-ce là cet « homme sur la tête duquel les partis ont assumé « tant de haines? Qui donc a donné à ses paroles « tant d'onction et de douceur? Les orages politi- « ques l'ont fait presque pauvre: où donc a-t-il « trouvé toutes les aumônes qu'il nous a faites? »

A dater de ce jour, jusqu'à la fin de l'épidémie, la vie de ce prélat fut une suite d'œuvres évangéliques. A plusieurs reprises, tous les hôpitaux de Paris furent visités par lui, et chacune de ses visites était marquée par des aumônes nouvelles; et chaque fois qu'il sortait d'une salle de malades, il y en avait qui répétaient en pleurant ses paroles, et qui bénissaient les consolations puissantes de la

religion. On fut obligé d'élever des hôpitaux provisoires, des ambulances; aussitôt il écrivit aux ministres, et mit à leur disposition les couvens, les séminaires de Paris et sa maison de campagne de Conflans à peine relevée. Cet exemple fut suivi par le clergé de tout son diocèse. Les séminaristes de Saint-Sulpice, les prêtres de Saint-Lazare, s'offrirent pour être infirmiers des malades; enfin le génie de la religion chrétienne se montra, comme autrefois, de tous les côtés, sous toutes ses formes, avec toute son abnégation, tout son oubli des injures, toute son inépuisable charité. Pures vertus qui avez lui dans ces temps d'orage, rapides éclairs de lumière qui avez passé dans cette nuit sombre, avez-vous appris aux peuples quelle route ils devraient suivre et quelle bannière devrait les rallier?

M. de Belzunce fut nommé à l'archevêché d'Aix; mais il refusa de quitter son diocèse et ses ouailles chéries. Tant de souvenirs devaient l'y rattacher! et puis il savait que les vertus chrétiennes ne peuvent être récompensées par les hommes. Le prélat qui est à la tête du clergé de Paris le sait aussi.

DE LA SECTE DES ANABAPTISTES.

Les Anabaptistes proprement dits sont une secte de protestans qui parut d'abord, vers l'an 1525, en quelques contrées d'Allemagne, et particulièrement en Westphalie, où ils commirent d'horribles excès. Ils enseignaient que prêter serment était un crime, qu'un véritable chrétien ne pouvait être soldat ni magistrat. Ils prêchaient la communauté des biens et la sédition contre toutes les puissances de la terre; mais leur plus grande hérésie était relative au sacrement du baptême : ils soutenaient qu'il ne faut point baptiser les enfans avant l'âge de raison, ou qu'à cet âge il faut leur réitérer le baptême.

L'opinion la plus commune est que cette secte doit son origine à Thomas Muncer et à Nicolas Storch, deux Allemands, deux anciens disciples de Luther, dont ils s'étaient séparés sous prétexte que sa doctrine n'était pas assez parfaite, qu'il n'avait fait que préparer les voies à la réformation, et que pour parvenir à établir la véritable religion de Jésus-Christ, il fallait que la révélation vînt à l'appui de la lettre morte de l'Écriture.

Sleidan est l'auteur qui détermine le plus précisément l'origine des Anabaptistes dans ses commentaires historiques. Il observe que Luther avait prêché avec tant de force pour ce qu'il appelait *la liberté évangélique*, que les paysans de la Souabe se liguèrent ensemble sous prétexte de défendre la doctrine évangélique et de secouer le joug de la servitude. Ils se rendirent coupables de grands désordres : la noblesse, qu'ils voulaient exterminer, se ligua contre eux et les obligea bientôt à poser les armes, excepté dans la Thuringe, où Muncer avait fixé le siége de son empire chimérique, à Muhlhausen. Luther leur écrivit pour les engager à quitter les armes, mais toujours inutilement; ils rétorquèrent contre lui sa propre doctrine, et soutinrent que puisqu'ils avaient été rendus libres par le sang de Jésus-Christ, ils ne pouvaient rester vassaux de la noblesse. Telles étaient les suites de l'anarchie où Luther avait plongé l'Allemagne par la licence de ses opinions. Il crut aller au-devant des reproches qu'on pouvait lui faire en publiant un livre dans lequel il invitait les princes à prendre les armes contre ces séditieux qui abusaient ainsi de la parole divine; cette lâcheté fut condamnée, même en ce temps-là, par ses disciples les plus fanatiques. Le comte de Mansfeld, soutenu par les princes et la noblesse d'Allemagne, réunit en effet des troupes et dispersa les bandes des rebelles. Mais la secte des Anabaptistes ne fut pas pour cela détruite : en 1534, ils se trouvèrent assez puissans pour s'emparer de Munster, et y soutenir un siége sous la conduite de Jean de Leyde, tailleur d'habits, qui se fit déclarer leur roi. La ville fut bientôt reprise sur eux par l'évêque de Munster; Jean de Leyde fut mis à mort, et, depuis cet échec, la secte dont il avait été le chef n'osa plus se montrer ouvertement en Allemagne.

Cependant deux Anabaptistes, nommés Gabriel et Hutter, trouvèrent moyen de se réfugier en Moravie. Ils y rassemblèrent le plus grand nombre qu'ils purent de leurs partisans; Hutter leur donna un symbole et des lois. Il leur enseigna : 1° qu'ils étaient la nation sainte que le Seigneur avait choisie pour la rendre dépositaire du vrai culte; 2° que toutes les sociétés qui ne mettent pas leurs biens en commun sont impies; 3° que les chrétiens ne doivent point reconnaître d'autres magistrats que les pasteurs ecclésiastiques; 4° que Jésus-Christ n'est pas Dieu, mais prophète; 5° que tous ceux qui ne sont pas rebaptisés sont des infidèles, et que le nouveau baptême annule les mariages contractés auparavant; enfin que le baptême n'est point administré pour effacer le péché originel, mais que c'est un signe par lequel un fidèle s'unit à l'Église. Ainsi les hérésies des protestans étaient toujours la base de celles des Anabaptistes.

Hutter ne conserva parmi ses sectateurs qu'une seule pratique de religion : le baptême des adultes. Il ne leur fit célébrer la cène que deux fois l'année. Il leur persuada de mettre en commun tous leurs biens, même les enfans, afin que tous fussent élevés de même. Cette république singulière forma d'abord une société de cultivateurs laborieux, sobres,

paisibles, réglés dans leurs mœurs; mais la corruption et l'irréligion ne tardèrent pas à s'y introduire; Hutter et Gabriel ne purent s'accorder long-temps. Le premier ne cessait d'invectiver contre les magistrats et contre toute espèce d'autorité; le second, plus modéré, voulait que l'on se conformât aux lois du pays où l'on était. Il se forma ainsi deux partis, l'un de *Gabriélites*, l'autre de *Huttérites*, qui s'excommunièrent mutuellement. Après la mort de Hutter, qui fut puni du dernier supplice comme hérétique séditieux, les deux sectes se réunirent sous le gouvernement de Gabriel; mais il ne put y rétablir l'ordre ni la régularité des mœurs. Il devint odieux à toute la secte, qui le fit chasser de la Moravie. Il se retira en Pologne et mourut dans la misère. De leur côté, *les frères Moraves* ne tardèrent pas à se disperser.

Vers l'an 1536, Simon Menno, prêtre apostat, essaya de faire en Hollande ce que Gabriel et Hutter avaient fait en Moravie. Il entreprit de réunir les différentes sectes d'Anabaptistes. Par ses prédications, par ses écrits, par ses voyages continuels, il en vint à bout jusqu'à un certain point, et il leur inspira des sentimens plus modérés que ceux de leurs chefs précédens. Maintenant les Anabaptistes sont à peu près tous *Mennonites* : leur croyance se réduit aux points suivans. Ils n'administrent point le baptême aux enfans, mais seulement aux adultes capables de rendre compte de leur foi. Ils prétendent que Jésus-Christ n'est pas réellement dans l'Eucharistie : ils s'abstiennent des sermens; leur simple parole leur en tient lieu devant les magistrats. Ils regardent la guerre et la profession des armes comme illicites; mais ils contribuent de leurs armes à la défense de la patrie. Ils ne condamnent plus absolument les charges de la magistrature, mais ils s'abstiennent d'en exercer aucune. On dit qu'en général leurs mœurs sont douces et pures; mais comme beaucoup d'entre eux se sont enrichis par l'agriculture et par le commerce, ils se sont relâchés de la morale sévère de leurs ancêtres. Il y en a dans quelques parties de l'Allemagne, un très-grand nombre en Hollande, plusieurs en Amérique et dans les États-Unis. On n'en voit pour ainsi dire pas en France.

Quoique leurs doctrines se rapprochent beaucoup de celle des Quakers, ils ne fraternisent pas cependant : ces doctrines ont fini par ne plus ressembler en rien à la religion catholique. Exiler les enfans du royaume des cieux, c'est oublier l'un des plus touchans enseignemens de l'Évangile. Qu'importe le raisonnement à celui qui a l'innocence? Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « *Sinite parvulos venire ad* « *me*. Laissez les enfans venir à moi? »

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA 1re QUINZAINE DU MOIS DE DÉCEMBRE.

1er décembre 1521. Mort du pape Léon X.

2 décembre 1552. Mort de saint François Xavier.

2 décembre 1719. Mort du père Quesnel, théologien janséniste français. C'est l'auteur du livre des *Réflexions morales*, à propos duquel fut conçue et rédigée la fameuse bulle Unigenitus. Le bruit causé par ce livre dura long-temps après la mort de l'auteur. Né à Paris, le père Quesnel mourut à Amsterdam. Il avait passé quatre-vingt-six ans dans des agitations continuelles et dans les travaux les plus assidus.

4 décembre 1642. Mort du cardinal de Richelieu.

6 décembre 1352. Mort du pape Clément VI. Il résida à Avignon. Ce fut sous son pontificat qu'arriva la révolte de Rienzi. Il acheta à Jeanne de Naples la souveraineté d'Avignon, moyennant quatre-vingt mille florins. Clément VI se nommait civilement Pierre Roger, et appartenait au clergé français. Il avait été docteur de Paris, bénédictin de La Chaise-Dieu en Auvergne, évêque d'Arras, archevêque de Rouen, et il tenait les sceaux de France sous Philippe de Valois, lorsqu'il remplaça le pape Benoît XII.

13 décembre 1545. Ouverture du concile de Trente. Ce concile avait pour principale mission de ramener l'unité dans l'Église et la paix dans l'Europe, que troublaient les schismes de la réforme. Il dura vingt-un ans.

14 décembre 1515. Signature du concordat entre le pape Léon X et François Ier, roi de France.

TOMBEAU DE NÉRON.

Selon une tradition populaire qui court à Rome, il y avait autrefois à la *porta del Popolo* un grand arbre sur lequel venait constamment se percher un corbeau. On creusa la terre au pied de cet arbre, et l'on trouva une urne avec une inscription qui disait que cette urne renfermait les cendres de Néron; on jeta les cendres au vent, et l'on bâtit sur le lieu où l'on avait trouvé l'urne, l'église connue aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marie du Peuple. Le monument appelé le Tombeau de Néron, que l'on voit à deux lieues de Rome, sur la route de Toscane, n'est point le tombeau de Néron.

Le stoïcisme ne nous a donné qu'un seul Épictète, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'Épictètes qui ne savent pas qu'ils le sont, et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même.

VOLTAIRE, *Correspondance générale.*

HISTOIRE DE BOSSUET (1).

Il y a dans le siècle de Louis XIV un homme qui le domine de toute sa hauteur, un homme qui est grand par excellence dans ce siècle de grandes choses et de grands hommes, un homme dont le nom résume toute cette époque comme son génie en résume tous les génies, qui a touché du pied à toutes les gloires, et qui a toujours voulu vivre dans la retraite, orateur, historien, théologien, philosophe, éloquent comme saint Augustin, vertueux comme saint Vincent de Paul, et qui n'a que ses œuvres d'égales à ses écrits : cet homme est Bossuet.

Il y a deux hommes à considérer dans Bossuet : le prélat dont les vertus jetèrent un éclat si pur, et l'écrivain sacré dont les œuvres se confondent dans nos bibliothèques avec les œuvres les plus sublimes des Pères de l'Église. Ceci n'est qu'une notice sur la vie privée de Bossuet; nous publierons plus tard un article qui contiendra l'énumération de ses ouvrages, et quelques-unes des impressions que leur lecture fait éprouver.

Jacques-Bénigne Bossuet naquit à Dijon le 28 septembre 1627, d'une famille originaire de Bourgogne, et qui comptait plusieurs membres dans les parlemens de Metz et de Dijon. Il fut élevé par un oncle paternel, et destiné dès l'âge de huit ans à l'état ecclésiastique. Ses premiers succès (2) donnèrent tant d'espérances, qu'on ne voulut rien négliger pour développer des talens qui s'annonçaient d'une manière si brillante. Il fut envoyé à Paris et placé au collége de Navarre, le plus célèbre alors de la capitale, et qui avait pour grand-maître Nicolas Cornet, docteur illustre à cette époque par sa science et par sa piété, illustre encore maintenant par l'amitié que Bossuet lui a portée.

Bossuet avait à peine seize ans quand il fut choisi par la Sorbonne pour soutenir une thèse publique, et dans une circonstance très-solennelle; cette thèse fit un tel éclat, que bientôt on parla du jeune élève comme d'un prodige. On voulut le voir à l'hôtel Rambouillet, où se réunissaient, chez le duc de Nevers, les plus beaux esprits du temps; il y fut amené par le marquis de Feuquières, et là, sans préparation aucune et devant une assemblée de juges bien redoutables, il improvisa un sermon qui fut accueilli par l'admiration générale. C'est à ce propos que le poète Voiture, célèbre autrefois par ses bons mots, faisant allusion à l'heure très-avancée de la soirée, et à l'extrême jeunesse du prédicateur, s'écria qu'il n'avait jamais entendu prêcher si tôt ni si tard; cette plaisanterie ne valait peut-être pas la peine d'être si souvent répétée.

Nous n'avons pas l'intention de suivre Bossuet dans tous ses triomphes universitaires; importans pour tout autre, ils ne sauraient l'être pour lui. Il en est un cependant auquel se rattache l'origine de ses relations avec le grand Condé; nous ne saurions le passer sous silence. A l'âge de vingt ans, Bossuet avait été admis dans la corporation du collége de Navarre, avant même d'avoir soutenu sa thèse de tentative, ce qui était une grave infraction à la règle; mais il remplit bientôt cette formalité, et dédia sa thèse au prince de Condé. Ce nom était alors dans toutes les bouches; la paix de Westphalie allait se conclure, et le jeune héros de Rocroy et de Nordlingue était entouré de l'auréole de la victoire. Il entre tout à coup dans la grande salle du collége de Navarre, accompagné d'un magnifique cortége de courtisans et de frères d'armes. Bossuet était au milieu de sa thèse; le sujet qu'il avait choisi était le néant des gloires de la terre, à côté du bonheur qui attend le juste. Sans s'interrompre, il paya un noble tribut de louanges au jeune vainqueur qui venait de remporter de si beaux triomphes; mais il sut aussi lui dire avec une sorte d'autorité que lui donnait son génie, sinon son âge, combien cette gloire était vaine et périssable. Quarante ans après, sur le cercueil de ce prince, il répétait les mêmes vérités; et par une coïncidence remarquable, c'est devant le grand Condé que l'éloquence de Bossuet commençait sa carrière, c'est devant lui qu'elle devait la terminer.

Bossuet reçut la prêtrise au carême de 1652 : pour s'y disposer saintement, il fit sa retraite à Saint-Lazare, sous la direction de saint Vincent de Paul, dont il resta l'ami. A peine ordonné prêtre, une occasion s'offrit à lui de se fixer à Paris, où ses premiers succès et l'intérêt de son avenir semblaient devoir le retenir; mais ces considérations touchèrent peu Bossuet. Séduit par l'espérance d'une vie obscure et tranquille, d'une vie toute d'études et de charité, il quitta la capitale et alla remplir les simples fonctions de chanoine dans le chapitre de Metz. Il resta dans cette ville jusqu'en 1659. C'est là qu'il amassa dans le silence et dans la retraite cette multitude de connaissances, cette érudition inouïe qui fait de la collection de ses ouvrages l'abrégé de toutes les sciences humaines. C'est là que penché sur les livres sacrés, entouré de la Bible et des Pères de l'Église, il fit de son génie un génie primitif, et de son éloquence, l'éloquence des anciens jours.

Les protestans de Metz avaient alors pour principal ministre *Paul Ferri*. Ce ministre réunissait

(1) La plus grande partie de cette notice est extraite de l'excellent ouvrage de M. de Beausset, le digne historien de Bossuet et de Fénelon.

(2) Au collége des Jésuites de Dijon.

des connaissances étendues et variées à une aménité et à une pureté de mœurs qui le rendaient aussi recommandable aux catholiques qu'aux protestans. Cette conformité d'études et de sentimens attacha Bossuet au ministre *Ferri;* ils devinrent amis : l'un et l'autre étaient doués de cette sagesse et de cette modération que les hommes droits et sincères savent apporter dans leurs relations, lors même qu'ils n'ont pas une façon de penser uniforme sur des points qui intéressent leur conscience. Telles étaient les relations de Bossuet avec *Paul Ferri*, lorsque ce dernier publia un catéchisme où il se proposait de démontrer :

1° *Que la réformation avait été nécessaire;* 2° *qu'encore qu'avant la réformation on pût se sauver dans l'Église romaine, on ne le pouvait plus depuis la réformation.* La question, présentée sous ce point de vue, offrait un intérêt immense et tout palpitant. Bossuet prit aussitôt la plume, et écrivit *la Réfutation du Catéchisme de Paul Ferri.* C'est là son premier ouvrage, et dès qu'il eut paru, l'Europe catholique comprit la mission que Dieu avait donnée à cet homme providentiel; on prévit qu'il avait été suscité pour terrasser l'hérésie que le siècle précédent avait vue naître.

Bossuet plaça en tête de ce livre un avertissement destiné à faire connaître l'esprit qu'il devait apporter dans cette controverse. « Je conjure mes adversaires, dit-il, de lire cet écrit en esprit de paix, et d'en peser les raisonnemens avec l'attention et le soin que méritent des matières de cette importance; j'espère que la lecture leur fera connaître que je parle contre leur doctrine sans aucune intention d'aigreur contre leurs personnes, et qu'outre la nature qui nous est commune, je sais encore honorer en eux le baptême de Jésus-Christ qui n'est pas effacé. » C'est par des paroles empreintes d'un sentiment si pur de charité chrétienne que Bossuet préludait à sa carrière de controverse et de discussion. Plus ses répliques aux argumens des protestans étaient décisives et victorieuses, plus il se croyait obligé d'apporter dans son langage de la simplicité, de la douceur, de l'esprit de conciliation. De semblables paroles font un honneur pareil à celui qui les prononça et au sentiment qui les a dictées; elles peignent un homme et une religion.

Bossuet fut obligé de revenir à Paris en 1658 pour surveiller quelques affaires dont le chapitre de Metz l'avait chargé. La reine-mère, la jeune reine Thérèse d'Autriche, Louis XIV lui-même, manifestèrent bientôt l'intention d'entendre cet orateur dont le nom était déjà si célèbre. Le roi voulut que Bossuet prêchât devant lui dans la chapelle du Louvre. Ce prince, dont le goût était si pur et si délicat, et qui avait reçu de la nature le sentiment de tout ce qui était grand, noble et sublime, fut si touché de la parole bibliqu et de la puissante éloquence de ce nouveau prédicateur, qu'il lui en donna sur-le-champ un témoignage dont Louis XIV seul pouvait concevoir la pensée, et qu'il n'accorda jamais qu'à un seul homme; il fit écrire au père de Bossuet pour le féliciter *d'avoir un tel fils.*

Ce fut surtout dans l'intervalle qui s'écoula de 1659 à 1669 que Bossuet s'éleva à ce haut rang qu'il occupe dans l'Église universelle, à la tête de l'Église gallicane. C'est dans ces dix années qu'il fit ce grand nombre de prédications dont la renommée se répandit dans toute l'Europe, qu'il prononça le panégyrique de saint Vincent de Paul et ses premières oraisons funèbres, et qu'il publia enfin l'*Exposition de la foi catholique*, ce livre si simple, si sincère, si beau. Bossuet avait composé cet ouvrage pour la conversion de Turenne. Le génie de l'apôtre s'y place encore plus haut que le nom du néophyte.

Bossuet venait d'être nommé évêque de Condom et membre de l'Académie-Française, lorsque Louis XIV lui donna la place de précepteur de son fils. Le nouveau prélat voulut se livrer aux devoirs que lui imposaient les fonctions de précepteur du Dauphin avec la conscience qu'il apportait à tout : il se démit de son évêché, et n'accepta en indemnité qu'un modeste bénéfice.

Bossuet n'aurait pas d'autres titres que celui de précepteur du fils de Louis XIV, et les ouvrages qu'il composa pour cette éducation, que son nom n'en irait pas moins à la postérité la plus reculée. C'est pour le Dauphin qu'il écrivit le *Discours sur l'Histoire universelle,* le plus connu de ses chefs-d'œuvre, et une quantité d'autres ouvrages sur l'histoire, les sciences, la philosophie. On s'étonne que l'esprit d'un seul homme ait pu suffire à tant de travaux; on s'afflige que tant de travaux aient été inutiles : les efforts d'un pareil instituteur devaient être couronnés d'un meilleur succès.

L'éducation du Dauphin étant terminée, Bossuet fut nommé premier aumônier de la Dauphine, puis évêque de Meaux. Louis XIV avait déjà confié de son propre mouvement l'éducation de son fils à Bossuet; le mérite d'avoir donné à l'Église gallicane l'évêque qui devait en étendre la gloire sur la longue suite des siècles, appartient également à Louis XIV seul.

Cependant la célèbre assemblée de 1682 s'ouvrit; et comme il fallait que tous les pas de Bossuet dans sa glorieuse carrière fussent pour ainsi dire marqués par quelque honorable exception, l'assemblée métropolitaine de Paris le nomma député à l'assemblée générale du clergé, quoiqu'il n'eût pas encore reçu ses bulles de l'évêché de Meaux, et il fut

immédiatement désigné pour faire le sermon d'ouverture de cette assemblée.

Il n'entre point dans les proportions de cette notice de faire ici l'histoire de l'assemblée de 1682; c'est au reste une histoire d'un intérêt assez grave pour que nous lui consacrions un article spécial. Bossuet joua un rôle très-important dans cette assemblée, et ce fut, à proprement parler, son influence qui présida à toutes les délibérations. Ce fut lui qui rédigea les quatre fameux articles sur les libertés de l'Église gallicane. Ces articles étaient entièrement composés des propres paroles répandues dans les écrits des Pères de l'Église, dans les canons des conciles et dans les lettres mêmes des souverains pontifes.

L'assemblée de 1682 s'étant séparée, Bossuet devint libre de se livrer tout entier à l'administration de son diocèse. Il le fit pendant vingt-huit ans avec un zèle et une ardeur que ne refroidirent jamais ni l'âge ni les infirmités. Il s'imposa la loi d'officier exactement dans son église à toutes les fêtes solennelles, et la suivit avec tant d'assiduité, qu'après sa mort le chapitre de Meaux, dans un procès qu'il eut avec l'abbé Bossuet, héritier de son oncle, fit entrer les réparations des ornemens dans l'état de ses réclamations, tant ces ornemens avaient servi de fois. Il ne s'absentait de son diocèse que pour remplir les devoirs les plus importans de sa charge d'aumônier de la Dauphine, et pour faire des voyages à l'abbaye de la Trappe, où il était attiré par son inclination pour la vie religieuse et par son amitié pour l'abbé de Rancé. On voyait souvent ce prélat, dont les moindres paroles étaient accueillies avec enthousiasme par la cour la plus spirituelle de l'Europe, et dont l'éloquence avait effacé tout ce qu'on avait gardé de plus beau des orateurs païens et des orateurs sacrés, se mêler à de petits enfans et à d'humbles femmes pour leur prêcher la parole de celui qui exalte le faible et qui abaisse le fort. Touchant spectacle! on le voyait à l'abbaye de la Trappe, vieillard déjà septuagénaire, prendre l'habit des moines, et se soumettre comme eux aux austérités de la règle la plus austère.

Nous ne parlerons point ici de l'affaire du quiétisme, ni des discussions que Bossuet eut avec Fénelon, son ancien élève et son ancien ami. Ces deux noms nous sont également sacrés, et nous croyons que chacun d'eux agissait et pensait suivant le caractère et suivant le génie qu'il avait reçus de Dieu; l'un était l'aigle, l'autre le cygne. Désunis seulement pendant quelques années de leur vie, l'Église et la postérité doivent les confondre dans le même culte et dans le même amour. Mais ce que nous nous garderons d'omettre, c'est la conduite paternelle de Bossuet envers les protestans après la révocation de l'édit de Nantes. Beaucoup de protestans ont conservé de fortes préventions contre ce grand homme, parce qu'ils négligent de s'instruire de ce qu'il pensait, de ce qu'il faisait pour eux, en même temps qu'il combattait leur doctrine. Uniquement frappés de la véhémence de son langage, ils confondent l'homme avec le Père de l'Église; ils se persuadent qu'il portait dans l'habitude de la vie, dans l'influence de ses conseils, ce caractère de domination qu'aurait pu lui donner la conscience de sa supériorité; mais ce même orateur, si ardent, si animé, si accoutumé à dominer par la force du génie et l'empire de l'éloquence, était le plus facile, était le plus doux de tous les hommes. Ce prélat, si respecté dans toute l'Europe, a vu Jurieu proférer contre lui les plus odieuses calomnies, et ne s'en est vengé qu'en les publiant lui-même sans daigner les réfuter. Cet écrivain si zélé contre la doctrine des protestans, a été le premier à gémir sur les mesures violentes et insensées du marquis de Louvois, et à rappeler Louis XIV à des actes plus conformes à la générosité de sa grande âme. Il n'a jamais demandé à ce prince un acte de rigueur contre un seul protestant; il a combattu leur hérésie et plaint leurs erreurs, en adoucissant leurs souffrances, en réclamant contre les lois qui les opprimaient; digne conduite du ministre d'une religion qui a pris pour base l'Évangile, pour règle de ramener les âmes à Dieu par la conviction et non par la violence.

Bossuet fut lié avec un très-grand nombre des hommes illustres de son siècle. Il aimait ses amis sous le rapport de leurs vertus, de leur science, de l'utilité dont ils pouvaient être à la religion : il appelait de ce nom l'abbé de Rancé, que nous avons déjà cité; le grand Condé, dont il accompagna, pour ainsi dire, la vie et la mort; le maréchal de Schomberg, protecteur de sa jeunesse, et dont il gardait un souvenir si tendre qu'il ne passait jamais devant la maison de campagne où M. de Schomberg était enseveli, *sans aller verser sur son tombeau des pleurs et des prières* (1); le géomètre Sauveur; La Bruyère, dont il fut le premier à deviner le génie, La Bruyère, dont la reconnaissance décerna à son bienfaiteur le titre de Père de l'Église, que la postérité lui a conservé par acclamation; Boileau, qui lui soumettait toutes ses œuvres; Racine, qu'il consola du mauvais succès d'*Athalie* en lui donnant son approbation; Santeuil, qui lui a adressé ses plus beaux vers, et qui s'inspirait au pied de sa chaire; l'abbé Fleury, Nicole, Arnauld, et tous ces solitaires de Port-Royal, dont Bossuet avait blâmé les doctrines, mais en qui il aimait les savans et

(1) Expression de Bossuet.

vertueux disciples de saint Augustin, celui des écrivains sacrés qu'il préférait.

Le 12 avril 1704, Bossuet mourut à l'âge de 76 ans 6 mois et 16 jours. Sa dernière parole fut : *Que votre volonté soit faite!* Il conserva jusqu'au bout son courage et sa présence d'esprit; il avait pourtant souffert de grandes douleurs, car l'ouverture de son corps ayant été faite, on reconnut qu'il était mort de la pierre.

Bossuet avait indiqué dans son testament la cathédrale de son diocèse pour lieu de sa sépulture : ses vœux furent remplis, et l'on voit encore aujourd'hui, derrière le maître-autel, la plaque de marbre qui couvre son tombeau. Bourdaloue ne lui survécut que de quelques semaines; mais Fénelon vivait encore, et l'étoile de Massillon commençait à briller sur l'Église.

ODE

SUR LA DESTRUCTION DES CROIX (1).

Février 1831.

Eh quoi! ma lèvre ardente est-elle donc scellée
Comme un marbre immobile au seuil d'un mausolée!
N'ai-je donc pas mon luth qui me sert de tocsin?...
Ne pourrai-je, ô mon Dieu! quand ta lueur m'éclaire,
Rompre enfin toute digue à ce flot de colère
Qui bat les parois de mon sein.

Je verrai mettre à nu le fond du sanctuaire,
Les plus saints monumens mutilés pierre à pierre,
La croix foulée aux pieds et le temple proscrit;
Je verrai lois et mœurs pourrir à chaque place,
Et je n'oserai, moi, jeter avec audace
Toute mon âme dans un cri!...

Oh! ce cri sortira : ma poitrine est trop pleine,
Et l'indignation enfle trop chaque veine
Pour que mon cœur brisé se taise plus long-temps;
Oui, l'anathême enfin jaillira de ma bouche :
Je veux marquer d'un sceau cette horde farouche
De triomphateurs insultans.

C'est qu'à travers ces bruits, ces rumeurs effrénées,
Malgré l'impur limon qui souille nos années,
Quand tout s'abâtardit, les peuples et les rois,
Méconnu comme Dieu, le Christ restait notre hôte;
Et le cœur le plus fier, la tête la plus haute,
Pliaient en face de la croix.

Et voilà qu'elle tombe! — et c'est quelques bras d'hommes
Qui s'en vont l'attaquer jusque sur ces vieux dômes
Où l'antique ferveur tant de fois éclata :
Elle tombe! — la foule haletante s'arrête,
Et, dans les plus hauts cieux, l'ange voile sa tête
Devant un nouveau Golgotha.

La croix, signe de deuil et signe d'espérances,
Où l'on vit apparaître, à travers les souffrances,
Le Sauveur annoncé, l'Élu mystérieux!
La croix, signe divin, que toute langue nomme,
Où le dernier soupir de Jéhovah fait homme
Rapprocha la terre des cieux!

Mais, après tout, qu'importe une croix renversée?...
Ton image est en nous brillante, ineffacée,
O toi! Dieu de nos cœurs qu'on ne saurait bannir;
O Christ, soleil vivant dont le passé s'éclaire,
Et qui seul jette encore un faisceau de lumière
Dans les ombres de l'avenir!

Ta merveilleuse foi que le vulgaire outrage
Est un grand monument cimenté d'âge en âge :
Hommes du siècle, en vain vous raidissez vos bras.
Le ciseau destructeur s'émoussera sur elle;
Car elle est de tout temps. — Que peut l'aquilon frêle
Contre les cimes de l'Atlas?

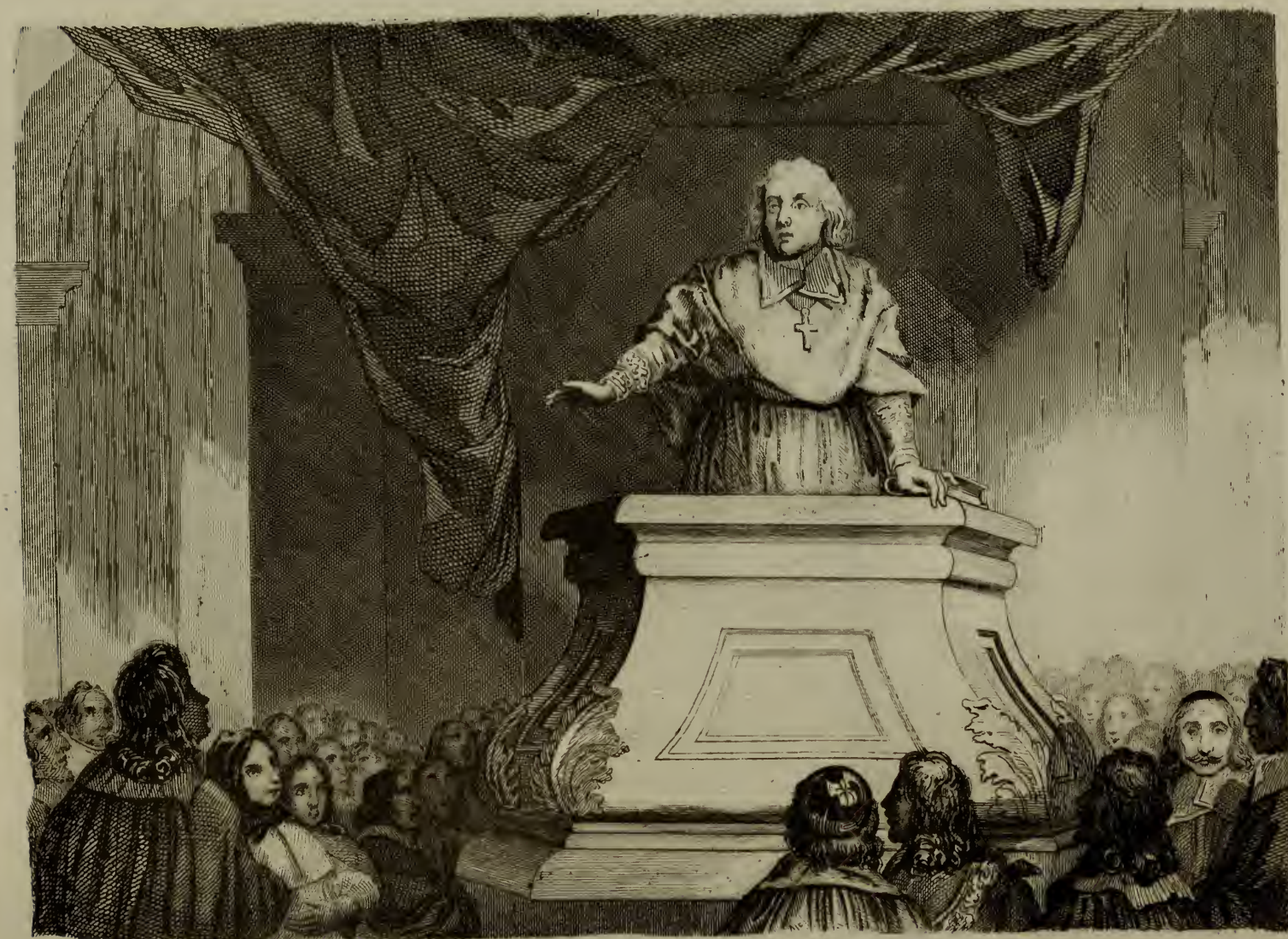
Va donc jusqu'au saint lieu, va donc, ô plèbe vile,
Frappe les croix du temple, arrache-les par mille;
Nos lèvres baiseront ces emblêmes meurtris.
On peut rompre l'airain, anéantir la pierre;
Mais on ne peut briser l'aile de la prière
Qui s'élève sur des débris!

Édouard Turquéty.

(1) Cette ode est empruntée à un recueil de poésies que vient de publier M. Édouard Turquéty. Ce livre a fait une grande sensation dans le monde littéraire et religieux. De tous les jeunes hommes qui se sont élancés à la suite de M. de Lamartine sur la route que ce poète sublime a tracée, M. Éd. Turquéty est incontestablement celui qui se rapproche le plus de son modèle. Il y a dans son livre un grand nombre de vers que pourrait signer l'auteur des *Harmonies* et des *Méditations*. On se souvient des événemens déplorables à propos desquels cette ode fut écrite. Au mois de février 1831, l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, envahie, pendant le carnaval, par une bande de furieux, fut presque entièrement démolie. Le ministère d'alors donna une approbation légale à ce sacrilége en inscrivant sur les ruines de l'antique paroisse de nos monarques : Mairie du 4e arrondissement. Cette profanation fut le signal d'une longue suite de profanations à Paris et dans toutes les provinces du Midi et de l'Ouest; les croix furent abattues sur les places, sur les chemins, sur les cathédrales. Le signe sacré d'une religion qui dure depuis dix-huit siècles fut proscrit comme auraient pu l'être des hommes et des opinions d'un jour.

Sur l'Avent.

L'Avent, ou avénement, était, dans les premiers temps de l'Église, le nom de la fête de la naissance de Jésus-Christ, appelée maintenant Noël; depuis, ce nom a été appliqué aux semaines qui précèdent cette grande solennité. On nomme



Bossuet prêchant devant la cour de Louis XIV.

Apparition de St. Nicolas à Constantin.

donc Avent le temps consacré par l'Église pour se préparer à célébrer dignement la naissance de notre divin Rédempteur.

Ce temps dure aujourd'hui quatre semaines; autrefois il en durait six. Les Capitulaires de Charlemagne portent qu'on faisait un carême de quarante jours avant Noël, et c'est ce qui est appelé dans quelques anciens auteurs le Carême de la Saint-Martin. Cette abstinence avait d'abord été instituée pour trois jours par semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi, et c'est ainsi que l'avait ordonné le premier concile de Mâcon, tenu en 581. Depuis, la piété des fidèles étendit cette abstinence à tous les jours de la semaine; mais elle n'était pas constamment observée dans toutes les églises, ni si fidèlement suivie par les laïques que par les clercs. Chez les Grecs, l'usage n'était pas plus uniforme: les uns commençaient le jeûne de l'Avent dès le 15 novembre, d'autres le 6 décembre et d'autres le 20. Dans Constantinople même, l'observation de l'Avent dépendait de la dévotion des particuliers, qui le commençaient tantôt trois, tantôt six semaines, et quelquefois une seulement avant Noël. En Angleterre, les tribunaux de judicature étaient fermés dans ce temps-là. Il y a une déclaration du roi Jean qui porte défense expresse de vaquer aux affaires du barreau dans le cours de l'Avent.

Au quatorzième siècle, Urbain V, pape, prescrivit à tous les ecclésiastiques d'observer le jeûne trois fois la semaine pendant l'Avent; mais cette abstinence n'était pas imposée aux laïques. Aujourd'hui l'on n'observe plus guère cette pieuse pratique que dans quelques couvens.

Les prédicateurs les plus célèbres ont prononcé des sermons sur les quatre dimanches qui précèdent la fête de Noël. On peut lire à ce sujet Bossuet, Massillon, Bourdaloue.

CORNEILLE SCHUT.

A l'époque où Rubens illustrait l'école flamande, on connaissait à Anvers un jeune peintre doué d'une imagination ardente et rêveuse : il se nommait Corneille Schut. La renommée, si souvent injuste et capricieuse, a laissé son talent s'user dans l'obscurité et les misères d'une vie triste et mélancolique.

Le laconisme insensible des biographes de cet artiste infortuné ne permet pas de douter qu'il appartenait à une famille pauvre et inconnue, et que sa vie a été courte; ils signalent néanmoins quelques-uns de ses ouvrages comme les inspirations d'un génie brillant et poétique. Mais la religion, à laquelle Corneille Schut, dans sa douleur et son enthousiasme, vint demander des consolations et de la gloire, la religion chrétienne, mère commune des infortunés et protectrice des beaux-arts, accueillit ses prières et couronna ses travaux.

Corneille Schut, qui sentait son génie, ne pouvait s'expliquer l'abandon dans lequel les hommes le laissaient; dans l'amertume de sa tristesse, il accusa Rubens d'une jalousie hostile, qui probablement ne déshonora jamais le caractère de ce grand artiste : aussi ne se vengea-t-il de l'injuste prévention du jeune homme qu'en l'accablant de bienfaits, et en lui procurant des travaux que l'autorité de son approbation plaçait au rang des productions les plus remarquables de ce siècle, où les arts s'élevaient si haut dans leur féconde virilité.

En répandant des bruits outrageans sur le caractère et la réputation de Rubens, Schut avait moins cédé sans doute aux conseils d'une basse envie qu'à cet entraînement inexplicable, à cette colère passionnée qui vient saisir dans la solitude le talent injustement oublié. Il fut profondément affecté de la conduite du maître qu'il avait cru son ennemi; mais il comprit en même temps, comme on éprouve un sentiment douloureux, le degré d'infériorité où le plaçaient d'aussi nobles procédés. La tristesse à laquelle il était en proie ne fit que s'accroître. Dans le désespoir où le jetait l'isolement de son génie, il quitta la société des artistes, et comme un pélerin agité par des pensées d'expiation, il parcourut les monastères et les églises de son pays. La religion, qui adoucissait l'amertume de ses ressentimens contre les hommes, devint aussi pour lui une source de hautes inspirations. Corneille Schut dota d'un grand nombre de chefs-d'œuvre les églises de Flandre et les cloîtres où il allait demander et où il recevait l'hospitalité. Nous ne nous occuperons ici que d'une seule de ces productions, dans laquelle se révèle, d'une manière large et grande, la puissance de ce talent malheureux, et dont Schut a trouvé le sujet dans quelque ancienne légende peu connue.

Un soir qu'il priait dans l'église de Willebroeck, et devant une petite chapelle dédiée à saint Nicolas, il éprouva une de ces extases que procure la prière faite avec ferveur, et qui se manifestent avec plus ou moins d'expansion, suivant les caractères des hommes. Le peintre crut voir s'animer l'image grossière du saint, œuvre de quelque vulgaire artiste; elle revêtit des formes majestueuses et brillantes, et Corneille Schut vit, dit-on, le saint évêque de Myre tel qu'il le peignit dans le tableau dont il conçut alors l'idée, et dont il fit hommage à la paroisse de Willebroeck. Voici quel en est le sujet:

Constantin, fils de Léon l'Isaurien, et surnommé Copronyme, fut, comme son père, un ardent

persécuteur des catholiques demeurés fidèles au culte des images; c'était un de ces princes dont la vie est un fléau, et qui déchirent le monde dans le seul but de satisfaire un instinct cruel et sanguinaire. Vers l'an 762, il renouvela les ordres de son prédécesseur et les siens contre ceux qui violeraient les décrets relatifs aux images. Soudain la persécution promena dans tout l'empire le spectacle désolant des supplices; les délateurs et les fanatiques sectaires de l'empereur iconoclaste remplirent l'Orient de deuil et de larmes. Les moines étaient arrachés à la paix du cloître et plongés dans les cachots après avoir subi les plus horribles mutilations. Aux uns on coupait le nez, aux autres les mains, à ceux-ci on arrachait les yeux, pour n'avoir point voulu souscrire au décret contre les images. La persécution, quelque cruelle qu'elle fût contre les ministres de Dieu, ne s'arrêtait point à eux; les plus riches comme les plus obscurs citoyens de Constantinople y étaient soumis. A cette époque, trois tribuns militaires furent dénoncés à Constantin comme pratiquant le culte des images; l'empereur les fit arrêter à la tête de leurs légions, et les condamna à mort sans vouloir même les entendre.

La prison dans laquelle ces officiers furent jetés en attendant le moment du supplice, était remplie de catholiques qui avaient déjà été mutilés ou qui se résignaient à souffrir pour la même cause. Ils s'agenouillèrent devant une image de saint Nicolas qu'ils étaient parvenus à cacher aux yeux vigilans des geôliers de l'empereur. On sait que la dévotion à ce saint évêque était fort répandue dans l'Orient depuis le sixième siècle. Il est probable que les tribuns condamnés par Constantin l'avaient pratiquée, et qu'ils s'y étaient livrés assez publiquement pour exciter le zèle d'un délateur. Durant la nuit qui devait précéder leur supplice, ils invoquèrent le saint avec une ferveur particulière, et le supplièrent, non de les sauver, mais de toucher le cœur de leur empereur. Le lendemain ils furent rendus à la liberté au lieu d'être conduits à la mort. Le sommeil de Constantin avait été troublé par une vision. Saint Nicolas, couvert des vêtemens épiscopaux, et brillant de toute la gloire des bienheureux, lui était tout à coup apparu; Constantin épouvanté avait appelé à son secours les gardes qui veillaient aux portes de l'appartement impérial; mais la voix courroucée du saint avait seule retenti à son oreille pour lui prédire le châtiment que Dieu réservait à sa cruauté, si un prompt et véritable repentir ne venait lui mériter son pardon.

Telle est la scène merveilleuse que Corneille Schut a réalisée sur la toile. Son tableau est remarquable par la correction du dessin et la pose des personnages; l'effroi de Constantin et la majesté sévère de saint Nicolas forment un contraste plein d'art et de poésie. Ce chef-d'œuvre a été reproduit dans une gravure devenue rare, et dont le *Magasin religieux* a dû enrichir sa collection.

On ignore l'époque précise de la naissance de Corneille Schut; on ne sait pas mieux celle de sa mort; mais ce qui nous reste de son talent lui assigne un rang distingué parmi les artistes du dix-septième siècle.

VIE DE SAINT BONIFACE,

MARTYR.

(L'Église célèbre la fête de ce saint le 14 mai.)

Vers le commencement du quatrième siècle, et sous le règne de l'empereur Dioclétien, il y avait à Rome une femme jeune, belle et riche, et du nom d'Aglaé. Elle était fille d'Acace, de race patricienne, et qui avait été proconsul. Sa fortune était si considérable, qu'elle avait soixante-treize intendans pour l'administrer, et qu'elle avait donné trois fois les jeux publics à ses dépens. Il n'était question dans Rome que de son esprit, de ses grâces, des magnificences de son palais et du splendide appareil de ses fêtes. Aglaé, étourdie par le tourbillon du monde et des plaisirs, et peut-être aussi parce qu'elle n'avait point de règles certaines de morale, avait lié un commerce coupable avec son principal intendant, Boniface. Celui-ci, homme abandonné aux délices, avait néanmoins trois qualités excellentes: l'hospitalité, la libéralité, la compassion. La nuit, en sortant des orgies et des festins, il allait par les places secourir les voyageurs, les étrangers et les pauvres, et leur prodiguer des aumônes puisées dans les trésors de sa maîtresse. Souvent Aglaé participait à ces œuvres charitables, et toujours, au milieu de ses désordres, elle avait porté un grand respect aux fidèles et une foi simple aux reliques des martyrs.

Dieu fut touché de ce qu'il y avait de bon et de pur dans ces deux âmes pécheresses; car la charité est une des vertus qui le disposent le plus facilement à la clémence. Il résolut de les amener à son culte et de se faire glorifier par leur éclatante conversion. Un jour donc, Aglaé, que la grâce touchait depuis quelque temps, fit venir Boniface et lui dit:

« Je ne sais ce que j'éprouve, Boniface, mais « j'ai cessé d'être heureuse; je ne trouve plus que « de la tristesse dans nos joies, de l'ennui dans nos « fêtes, des remords dans notre amour. Ces riches-

« ses qui s'étalent autour de moi, ces parures dont « j'aimais à me couvrir, cette cour d'amis et de « flatteurs dont je suis environnée, Rome et ses « splendeurs, l'Italie et ses merveilles, toutes ces « choses ont perdu leur charme à mes yeux. Main- « tenant j'ai besoin de retraite et de solitude; et « je n'éprouve un soulagement à l'inquiétude qui « m'oppresse, que lorsque je puis me recueillir en « moi-même et pleurer. Le bonheur n'est-il donc « pas où jusqu'ici nous avons cru qu'il devait être? « Est-ce pour des plaisirs plus purs et plus relevés « que les dieux nous ont donné le jour? Je serais « tentée de le croire, à ne consulter que mon dé- « goût soudain pour tous les biens qui m'avaient « charmée, mes vagues rêveries, et les larmes que « je verse lorsque je songe à notre amour. Toi, « dont l'âme fut long-temps le miroir de la mienne, « éprouves-tu ce que j'éprouve? partages-tu mes « ennuis, mes incertitudes, mes terreurs? »

Boniface lui répondit :

« Aglaé, depuis quelques jours ma préoccupa- « tion m'a empêché de m'apercevoir de la vôtre; « mais vous venez d'exprimer tout ce que je sens. « Il y a quelque chose d'étrange dans ces rapports, « et sans doute il va s'opérer un grand change- « ment dans notre destinée. Ce que je vais vous « dire va jeter peut-être un peu de jour dans les « ténèbres de votre âme. Hier, pendant que je se- « courais un malheureux infirme qui s'était éva- « noui dans un des quartiers reculés de Rome, un « vieillard qui se nomme Marcellin, et que les Chré- « tiens appellent, je crois, leur évêque, est passé « près de moi, et m'a dit : « Courage, mon fils! Dieu « récompensera tant de compassion et de charité, « en vous appelant au nombre de ses justes. »

« — Hé bien! dit Aglaé, commençons donc par « une œuvre qui puisse lui plaire. Je viens d'ap- « prendre qu'il y a maintenant en Orient des ser- « viteurs de J.-C. qui répandent leur sang pour « la gloire du Dieu qui a versé le sien pour le salut « du genre humain; ils livrent leurs corps aux tour- « mens plutôt que d'adorer le nom de Jupiter et « de goûter aux viandes des sacrifices. Fais préparer « une galère, prends de l'or, des toiles fines, de la « myrrhe, toutes sortes de parfums; emporte mes « plus beaux coffres de bois de cèdre et de bois d'é- « bène; tu iras dans les pays où les Chrétiens sont « persécutés, et tu nous apporteras des reliques de « saints martyrs. Nous les honorerons avec ferveur, « et nous leur bâtirons des oratoires : car j'ai ouï « dire aux Chrétiens que si quelqu'un sert les « saints qui combattent pour J.-C., celui-là ac- « quiert les indulgences du Ciel et se fait remettre « ses fautes. Rapporte-nous donc des reliques, et « que par ce moyen nous soyons sauvés, nous et plu- sieurs autres. Peut-être alors serai-je éclairée de la « grâce divine, et trouverai-je dans l'existence de la « religion chrétienne le bonheur où j'aspire, et « la douce paix qui m'a quittée! »

Boniface, ayant entendu ces paroles, alla donner des ordres pour son prochain départ; il prit quantité d'or pour acheter des reliques et pour donner aux pauvres, avec douze chevaux, trois litières et divers parfums. Puis il dit à Aglaé, en rêvant et en souriant. « Madame, si je trouve des reliques de « martyrs, je vous les apporterai; mais si mes restes « vous arrivent sous le nom de reliques d'un saint « martyr, recevez-les. » Et la galère ayant été frétée, il partit du port Auguste avec un nombreux cortége.

Cependant une révolution complète se faisait dans les idées et dans les mœurs de Boniface, car le souffle de Dieu était sur lui. Pendant tout le voyage, il resta comme isolé au milieu de ses compagnons, et s'abstint avec soin de chair et de vin : tant il était déjà pénétré de la mission sainte qu'il allait remplir! Il joignait à ses jeûnes des prières, des larmes et d'autres œuvres de pénitence. Plus il approchait du but de son voyage, et plus la grâce se faisait sentir à son âme, plus les nuages qui lui avaient voilé la vérité commençaient à se dissiper devant ses yeux. Enfin le vaisseau, ayant traversé le détroit dangereux de Charybde et passé devant les îles de Crète et de Chypre, antiques berceaux de l'idolâtrie où l'idolâtrie était expirante, arriva dans le port de Tarse, capitale de la Cilicie.

L'Église d'Occident jouissait alors d'une paix profonde, mais celle d'Orient était en proie à la persécution qu'avait commencée Dioclétien, et que Maximien Galère et Maximien Daïa continuaient avec la plus grande cruauté. C'était surtout dans la Cilicie, dont le gouverneur se nommait Simplicius, que les Chrétiens étaient en butte à la rage des persécuteurs. Dès que Boniface eut touché le sol de l'Asie-Mineure, et qu'il fut entré dans l'antique ville de Tarse : « Mes frères, dit-il à ceux « qui l'accompagnaient, allez chercher une hôtel- « lerie et faites reposer les chevaux; il y a mainte- « nant des martyrs qui combattent; je vais les voir. » Il se rendit alors chez le gouverneur, qu'il trouva assis sur son tribunal. Simplicius était entouré de bourreaux et de martyrs; l'un était pendu par les pieds et il y avait un brasier sous son visage, un autre était scié par les exécuteurs, un autre était étendu sur quatre pieux, un quatrième avait les mains coupées : ils étaient jusqu'au nombre de vingt, et leurs tourmens faisaient frissonner les spectateurs. Ce spectacle acheva la conversion de Boniface; il s'approcha des martyrs en criant : « Qu'il est grand le Dieu des chrétiens! qu'il est « grand le Dieu des martyrs! Serviteurs de Jésus-

« Christ, priez pour moi, et que le vrai Dieu m'ac-« corde la grâce de glorifier son nom comme vous « le faites. » Puis il se jeta à leurs pieds et couvrit de baisers leurs liens et leurs blessures.

Le gouverneur ayant porté les yeux sur le peuple, aperçut Boniface : « Quel est cet audacieux qui brave « ainsi ma puissance et celle des dieux? Qu'on l'a-« mène devant moi! » Et quand cet ordre fut exécuté : « Qui es-tu, demanda-t-il, qui es-tu, toi qui mépri-« ses la splendeur de mon siége? — Je suis chrétien, « répondit le confesseur transporté d'une indigna-« tion sainte, et n'ayant pas d'autre maître que « J.-C., je vous méprise, vous et votre tribunal. » Alors le gouverneur fit aiguiser des roseaux et les fit enfoncer sous les ongles de Boniface, puis il commanda qu'on lui ouvrît la bouche et qu'on y versât du plomb bouillant. Cependant Boniface regardait le ciel, et remerciait J.-C. d'avoir permis qu'il souffrît pour son nom, et les martyrs qui l'environnaient l'exhortaient de leur exemple et de leurs paroles : « Le Seigneur enverra son ange « pour vous délivrer de vos tortures, il achèvera « dans peu votre épreuve, et placera votre nom en-« tre les premiers nés. » Le peuple, témoin de tant de cruautés et de courage, s'émut soudainement, et, criant gloire au fils de Dieu et anathême aux idoles, il courut renverser l'autel, et se mit à jeter des pierres au gouverneur. Simplicius effrayé se retira.

Le lendemain il s'assit sur son tribunal et se fit amener Boniface. Le martyr, étant resté inébranlable dans sa foi, fut condamné à avoir la tête tranchée. Quand la sentence eut été prononcée, il demanda un délai de quelques instans, et s'étant tourné vers l'Orient, il pria. Sa prière achevée, il présenta sa tête au bourreau, et reçut le coup de la mort.

Cependant les compagnons de Boniface le cherchaient partout, et se disaient l'un à l'autre : « Il est « sans doute à se réjouir, tandis que nous nous in-« quiétons de son absence ; » et discourant ainsi, ils rencontrèrent le frère du geôlier et lui dirent : « N'avez-vous point vu ici un étranger venu de « Rome?—Hier, dit le frère du geôlier, il y eut un « étranger martyrisé pour J.-C. et le gouverneur lui « a fait trancher la tête.—Celui que nous cherchons, « répondirent en riant les compagnons de Boniface, « est un homme de plaisir et de fêtes, et qui ne songe « pas à la couronne de martyr. Mais conduisez-« nous jusque dans l'arène et montrez-nous votre « inconnu; que nous honorions ses reliques. » Quand ils furent devant le corps de Boniface, et que le frère du geôlier leur eut apporté la tête du martyr, ils devinrent pâles, et tombèrent à genoux en le reconnaissant. « Saint Boniface, s'écrièrent-ils, « oubliez le mal que nous avons dit de vous, et par-« donnez-nous de vous avoir si mal jugé, serviteur « de J.-C. » Puis ils dirent au frère du geôlier : « Voilà « celui que nous cherchons ; mettez un prix à ses « restes, et permettez-nous de l'emporter. » Et l'ayant payé environ trente pièces d'or, ils l'embaumèrent, l'enveloppèrent de linges précieux et reprirent le chemin de Rome, en louant Dieu de l'heureuse fin du martyr.

La nuit qui précéda leur arrivée, un ange apparut à Aglaé, qui se consumait dans les veilles, dans les prières et dans les larmes, et s'accusait peut-être de donner tant de regrets au souvenir de celui qu'elle avait aimé. L'envoyé du Tout-Puissant lui dit : « Celui qui était votre esclave est maintenant « notre frère ; recevez-le comme votre seigneur, et « faites-lui élever un tombeau digne de sa mort, car « tous vos péchés vous seront remis par son interces-« sion.—Il est mort, dit Aglaé en entendant les pa-« roles de l'ange ; » et quelques instans après : « Il est « dans le ciel ! Que la volonté du Très-Haut soit glo-« rifiée! » Elle se leva, et ayant pris des habits de fête, elle envoya chercher des ecclésiastiques pieux, et ils s'en allèrent tous au devant des saintes reliques avec des cierges et des parfums. Le cortége d'Aglaé rencontra celui de Boniface sur la voie Latine, à cinquante stades de Rome. Alors elle se ressouvint des paroles que le martyr lui avait adressées au moment de la quitter ; et voyant le doigt de Dieu marqué dans toute cette aventure, elle résolut de se consacrer entièrement à son service. A la place où elle avait rencontré les reliques de Boniface, Aglaé fit bâtir un superbe oratoire; et après avoir affranchi ses esclaves et donné tout son bien aux pauvres, elle se retira dans la retraite avec quelques filles de sa suite qui renoncèrent au monde comme elle. Elle vécut encore treize ans dans des œuvres de piété et de charité; puis elle s'endormit en paix après avoir eu la joie de voir l'avénement de Constantin à l'empire, et le triomphe de la religion chrétienne; elle fut enterrée auprès de saint Boniface.

— En 1603, on découvrit à Rome les reliques de saint Boniface et celles de saint Alexis, dans l'église qui portait anciennement le nom du premier de ces saints, et qui porte maintenant le nom du second : elles sont sous le grand autel dans deux riches tombeaux de marbre.

Il faut plaindre ceux qui s'égarent et non pas les maudire. On ne doit haïr ici-bas qu'une chose, la haine.

S. THOMAS BECKET,

FRAGMENT SUR L'HISTOIRE D'ANGLETERRE AU DOUZIÈME SIÈCLE.

§ I.

Ce jour-là.... décembre 1170, il y avait une grande rumeur et un grand mouvement dans la vieille cité de Londres ; les ateliers étaient déserts et les boutiques fermées, comme pour l'une des quatre grandes fêtes de l'année. Une partie de la ville était entièrement solitaire ; il y avait dans l'autre tant d'ouvriers, de manans, de bourgeois de toute fortune et de toute condition, qu'il était devenu presque impossible de circuler dans les rues. Hors de Londres, sur la route qui conduit à Canterbury, un espace de plus de deux milles était occupé par des groupes aussi nombreux. Au costume gothique des différentes personnes qui composaient ces groupes, à l'air de leurs visages, et surtout à l'accent indigène de leurs paroles, il était facile de reconnaître les enfans de cette race que Guillaume le Conquérant avait soumise : presque tous étaient Anglo-Saxons. Il y avait peut-être dans la foule quelques clercs, quelques moines d'origine normande ; mais ils se perdaient parmi cette multitude comme des gouttes d'eau dans la mer. Une seule pensée planait sur ces immenses rassemblemens du populaire et des bourgeois de la cité de Londres ; un seul nom était dans toutes les bouches : ce nom, qu'on accompagnait d'un concert unanime de bénédictions, était celui de Thomas Becket, archevêque de Canterbury, primat d'Angleterre, qui venait de rentrer dans sa patrie après sept années d'absence, ou plutôt après sept années d'exil ; cette pensée était l'espoir plus ou moins partagé que les déplorables débats de ce prélat et du roi Henri II étaient enfin terminés.

L'intérêt que le peuple de Londres et de toute l'Angleterre prenait à la cause et à la personne de Thomas Becket avait deux motifs : le premier, c'était la réputation de charité et de sainteté de l'illustre archevêque ; le second, c'était son origine saxonne. Thomas Becket était le premier Anglais de race qui eût occupé le siége de saint Dunstan depuis la conquête ; Thomas Becket était le seul grand seigneur de ce temps-là près de qui les humbles et les faibles trouvassent protection et appui. Né, pour ainsi dire, dans le peuple, il n'avait point oublié son origine, et l'immense pouvoir dont il jouissait comme primat d'Angleterre, n'avait jamais servi qu'à arrêter les envahissemens du prince, à protéger les droits de l'Eglise, à punir les exactions tyranniques des barons ; car les souvenirs encore fort récens de la conquête faisaient que les seigneurs normands, et le roi à leur tête, traitaient tous les anciens habitans de l'Angleterre comme une population de vaincus.

Après une longue suite de revers, de désastres et de toutes sortes d'épreuves où le courage du primat ne l'avait jamais abandonné, Louis VII, roi de France, et le pape Alexandre III, qui rendaient tous les deux une justice éclatante à Thomas Becket, avaient fini par faire plier l'orgueil intraitable de Henri II, et par le réconcilier tant bien que mal avec le primat. Les amis de l'archevêque ne croyaient pas cette réconciliation sincère, et ses ennemis non plus. L'orage qui avait grondé si long-temps sur sa tête était donc loin d'être apaisé ; mais le peuple, tout entier à la joie de le revoir, s'occupait peu des chances défavorables que lui réservait l'avenir.

Dans un groupe arrêté sur les bords de la grande route, à un demi-mille de Londres, Élias Gurth, Danois de naissance, et l'un des meilleurs ouvriers ciseleurs de la Cité, adressait la parole en ces termes à son voisin Joannès Willibudlie, célèbre rubricateur, dont les Bibles, ornées d'images et de majuscules peintes, se vendaient à un fort grand prix dans toute l'Angleterre et même au-delà du détroit.

« Frère, je suis de Danemark, vous le savez ; et « il y a peu de temps que j'ai quitté mon pays « pour venir exercer l'état de ciseleur d'épées dans « votre bonne ville de Londres ; nous sommes voi- « sins et nous sommes amis. Ce matin, avant le « premier tintement de l'Angélus, vous êtes entré « dans ma chambre, et vous m'avez dit : « Élias « Gurth, lève-toi : ce jour est un beau jour pour « la vieille Angleterre, dont te voilà maintenant « l'enfant adoptif. Thomas Becket, l'archevêque « de Canterbury, le bras droit de l'Église anglaise « et le protecteur des opprimés, Thomas Becket « est de retour à Canterbury depuis deux semaines. « Il vient à Londres aujourd'hui pour voir notre « sire Henri le Jeune, son ancien disciple, fils aîné « du roi Henri II, qui l'a admis depuis peu au « partage de son titre et de sa couronne. Lève-toi « donc; tout le peuple de Londres est déjà sur pied. « Nous ne savons comment le jeune roi et les ba- « rons recevront l'évêque depuis si long-temps « exilé; mais qu'il soit reçu par nous avec des bé- « nédictions et des cris de joie ! » Je me suis levé et « je vous ai suivi, frère : car, dès mon arrivée à Lon- « dres, j'avais appris de vous tous à respecter et à « aimer votre primat persécuté ; et, quoique la sai- « son soit rigoureuse et le vent de la Tamise glacé, « je ne me repens pas d'être venu. Mais celui que « nous attendons ne paraît pas encore ; abrégez pour « moi le temps de l'attente en me racontant l'his- « toire de ses malheurs et l'histoire de ses vertus : on

« m'en a parlé souvent, mais sans entrer dans de « longs détails, et dans une pareille vie tout doit « être d'un intérêt édifiant et grave, tout doit être « important à savoir. Faites-moi donc le récit que « je vous demande et satisfaites une si juste curiosité.

« — Élias Gurth, répondit Joannès, tu es un hon- « nête homme, un ouvrier habile et un chrétien « exact à ses devoirs, comme nous tous; ces titres « suffiraient pour que je fusse disposé à te complaire, « lors même que je ne serais pas ton ami. Je vais te « dire ce que je sais de l'histoire de messire l'arche- « vêque Thomas Becket; d'abord sa naissance, et « c'est une chose bien connue, puisqu'on l'a mise en « romance et qu'on la chante dans tous les quartiers « de Londres; puis son éducation, puis son éléva- « tion, puis son exil. Je te dirai aussi les charités « qu'il faisait aux pauvres, et l'appui qu'il prêtait « aux faibles; mais quant aux différends qui se sont « élevés entre ce saint homme et notre roi Henri II, « que Dieu conserve toutefois! ce révérend père bé- « nédictin qui nous écoute connaît ces affaires beau- « coup mieux que moi, et se chargera de nous les « expliquer, si tel est son bon plaisir. Enveloppons- « nous bien dans nos manteaux; asseyons-nous sur « ces trois pierres qui ont été posées là du temps « de Julius César, et prête l'oreille à mon récit.

« Sous le règne du feu roi Henri I, il y avait à « Londres un homme appelé Gilbert Beck, et dont « le nom se prononçait par diminution Becket ou « Beckie. Fils d'une famille saxonne ancienne, « mais que les spoliations de la conquête avaient « réduite à la misère, ce Gilbert Becket, ne pouvant « faire comme nous œuvre de ses mains, entra « comme écuyer au service d'un grand seigneur « normand. Voilà où en étaient réduits les nobles « saxons; juge où en était réduit le peuple. Gilbert « suivit son maître en Palestine lors de la grande « croisade qui fut prêchée par Pierre, ermite fran- « çais: il allait chercher fortune dans le royaume « de Jérusalem, comme les Normands sont venus « chercher fortune autrefois dans le royaume « d'Angleterre; mais, moins heureux que nos en- « nemis, au lieu de devenir riche et puissant, il « fut pris et réduit en esclavage.

« Tout malheureux et méprisé qu'il pouvait être « parmi cette race de païens qui ne croient qu'à l'Al- « coran, l'esclave anglais inspira de l'amour à la fille « d'un chef sarrasin. Il lui expliqua les mystères de « notre sainte religion, et elle fut si touchée de ses « discours qu'elle se sentit un grand désir de devenir « chrétienne. Il s'évada par le secours de cette fem- « me avant que sa conversion fût accomplie, et il « revint dans notre vieille Angleterre; mais sa libé- « ratrice ne pouvant vivre sans lui et sans le Dieu « qu'elle ne connaissait qu'à demi, abandonna bien- « tôt la maison paternelle pour courir à la recherche « de Gilbert. Elle ne savait que deux mots des lan- « gues de l'Occident: c'étaient *Londres* et *Gilbert*. « A l'aide du premier, elle arriva dans notre ville « sur un vaisseau de marchands et de pélerins, et « par le moyen du second, à force d'errer dans les « rues, et de répéter en pleurant Gilbert! Gilbert! « à la foule qui l'entourait, elle retrouva l'homme « qu'elle aimait. Par saint Willibald! ce fut un « touchant spectacle que cette rencontre! un spec- « tacle à tirer des larmes des yeux les plus secs. « Je le tiens de mon père qui en fut témoin.

« Gilbert Becket, après avoir pris sur cet inci- « dent miraculeux les conseils de plusieurs véné- « rables évêques, fit instruire et baptiser cette « noble et courageuse jeune fille, changea le nom « qu'elle portait au pays sarrasinois en celui de Ma- « thilde, et l'épousa. Londres entière applaudit à « cette union. Dieu la bénit aussi, sans doute; car, « en l'an 1119, Gilbert et Mathilde eurent un fils. « Cet enfant, Élias, ce fils de la Sarrasine et du « Saxon, c'est le saint archevêque que nous allons « voir passer; c'est Thomas Becket. Est-ce que le « doigt de Dieu n'est pas marqué dans l'histoire « de sa naissance?

« — Comme dans l'histoire de son existence en- « tière, » observa le religieux bénédictin. Élias et Joannès s'inclinèrent en signe d'assentiment, et se signèrent avec piété. Le rubricateur continua :

« Gilbert Becket mourut dans les fonctions de shé- « rif de Londres en 1138. Son fils n'avait pas encore « vingt ans; mais c'était un jeune homme déjà célè- « bre dans l'université d'Oxford, par sa science, sa « vertu, sa piété. Il avait été recommandé par son « père à messire Thibaut, archevêque de Canter- « bury, ancien protecteur de leur famille. Thibaut « n'ayant pas tardé à s'apercevoir du grand mérite « de Thomas Becket, le nomma son archidiacre, « peu de temps après qu'il eut embrassé les ordres. « Quinze ans après, Henri II étant monté sur le « trône, l'archevêque Thibaut, l'un de ceux qui « avaient le plus contribué à l'y placer, lui parla « avec tant d'éloges de son archidiacre, que le roi « éleva sur-le-champ Thomas Becket à la dignité « de chancelier d'Angleterre; c'est dans cette place, « Élias, qu'il commença à se faire bénir par tout le « peuple et haïr de tous les barons. Le roi prit pour « lui une telle affection, qu'il le chargea bientôt « de l'éducation du prince Henri, celui qui est « maintenant à Londres avec le titre de roi; bien « plus, en 1160 l'archevêque de Canterbury étant « mort, Thomas Becket fut élu pour le rempla- « cer. Dès qu'il fut arrivé dans son diocèse, il se « sentit incapable de remplir à la fois ses fonctions « d'évêque et ses fonctions de chancelier; il en- « voya donc au roi Henri II sa démission de cette « dernière place, et se livra tout entier aux devoirs

« de la première. L'Angleterre fut édifiée du bruit « de sa charité et de ses bonnes œuvres; lui qui « avait été le premier et l'un des plus brillans sei- « gneurs de la cour, prit tout à coup l'humble ha- « bit des moines de sa cathédrale. A cette époque, « je fus obligé de faire un voyage à Canterbury, et « j'ai vu de mes yeux l'ancien chancelier, le primat « de toute l'Angleterre, agenouillé devant treize « pauvres et leur lavant les pieds. Les immenses « revenus de son diocèse passaient tout entiers en « aumônes; il redressait les injustices des grands, « il réparait les malheurs des petits; enfin ce fut « bientôt une bénédiction générale sur son nom, « partout où il y avait des opprimés à secourir et « des misères à consoler.

« Dieu qui nous éprouve et qui punit l'avilis- « sement des Saxons dégénérés, ne nous laissa pas « long-temps ce protecteur.

« Un jour le bruit se répandit que des mésintel- « ligences avaient éclaté entre le primat d'Angle- « terre et le roi Henri II, son ancien ami; un autre « jour on apprit qu'une assemblée d'évêques, « réunie à Northampton, l'avait condamné à une « amende de quarante mille marcs; un autre jour « un édit du roi, crié à son de cor dans toutes les « villes, apprit au peuple que Thomas Becket, « archevêque de Canterbury, traître et rebelle, « s'étant dérobé par la fuite à la justice de son « souverain, tout ce qu'il avait de parens, même « les vieillards, les femmes enceintes et les enfans « en bas âge, étaient condamnés au bannissement. « Depuis cet arrêt funeste, sept ans se sont écou- « lés : parler de Thomas Becket était un crime « puni de l'exil; correspondre avec lui ou les siens, « un crime puni de mort. Le peuple n'a eu que de « loin en loin de ses nouvelles; les bouches étaient « fermées par la crainte; mais pour tous les véri- « tables Anglais il ne se passait pas un seul jour « sans que des bénédictions fussent envoyées vers « l'archevêque en exil, et des prières ardentes « adressées pour son retour à celui qui tient le « cœur des rois dans sa main! »

Joannès Willibudlie s'arrêta; de grosses larmes roulaient dans ses yeux et dans les yeux du ciseleur. Le religieux bénédictin regardait le ciel; après un silence de quelques instans, il prit la parole.

Il raconta l'origine des mésintelligences qui avaient éclaté entre le roi Henri II et le primat d'Angleterre. Henri II, en favorisant l'élection de Thomas Becket au siége archiépiscopal de Canterbury, avait cru faire tomber la première dignité de ses États entre les mains d'un homme tout-à-fait dévoué à la personne du roi, et beaucoup plus disposé à complaire au souverain terrestre qui lui prodiguait tant de marques de sa faveur, qu'au souverain céleste, qui est pourtant la source de toute grandeur et de toute élévation. Il pensait que des souvenirs de reconnaissance et d'amitié étoufferaient dans le cœur du primat le cri de ses devoirs, et qu'avec un homme pareil à la tête du clergé anglais, il aurait bon marché des droits, des priviléges et des immunités de l'Église. Un grand nombre d'occasions, que le roi faisait naître lui-même, ne tardèrent pas à lui dessiller les yeux. Ainsi Henri II laissait vacans depuis plusieurs années les évêchés de Worcester et d'Hereford, afin de s'en approprier les revenus : le primat d'Angleterre l'obligea à remplir ces siéges. Henri II, voulant accaparer à lui seul tous les arrêts de la justice, faisait assigner des prêtres devant des juges laïques; le primat s'éleva contre cette violation des chartes religieuses, et rendit les ecclésiastiques à leurs pairs. Henri II autorisait, par son silence et par son exemple, ses officiers et ses barons à retenir les biens de l'Église et à opprimer les vassaux et le clergé de leurs terres; le primat déploya un zèle intrépide contre toutes ces tyrannies. En peu de temps, l'affection que le roi avait portée à Thomas Becket se changea en une haine violente; il voulut briser cet obstacle élevé sans cesse contre ses volontés injustes, et pour parvenir à ce but, il ne se montra difficile ni sur le choix des instrumens ni sur le choix des moyens. On exigea du chef de l'Église anglicane des sermens qu'il ne pouvait prêter; on lui suscita un procès en paiement d'une somme qu'il n'avait jamais due; enfin, l'animosité du roi contre son ancien chancelier devint telle, que ses jours furent menacés, et qu'il fut obligé de quitter l'Angleterre.

Le religieux en était là de son récit, lorsqu'il fut interrompu par une immense rumeur qui s'éleva sur la route. On venait d'apercevoir le cortége de Thomas Becket. Le front du prélat était sillonné de rides prématurées; ses cheveux avaient blanchi avant l'âge; tous ses traits accusaient cependant le sentiment d'émotion et de reconnaissance que lui faisaient éprouver les témoignages d'affection qu'il recevait de toutes parts. Il avait bien rencontré çà et là quelques visages menaçans, mais c'étaient de faibles ombres au plaisir qu'il éprouvait en songeant qu'une si longue absence ne l'avait pas fait oublier. Il était revêtu de ses habits épiscopaux : sous ces insignes, on voyait pourtant l'humble robe de moine qu'il ne quittait pas. Il n'avait avec lui qu'une très-faible suite; quelques religieux de sa cathédrale, et deux frères de l'ordre de Cîteaux, qui l'avaient toujours accompagné dans son exil : l'un, Anglais de race, s'appelait Skaiman; l'autre, d'origine française, se nommait Robert de Caune.

Robert de Caune, qui chevauchait à côté de lui, ne partageait pas toute la sécurité de l'archevê-

que : « Monseigneur, disait-il, puissé-je me « tromper ! mais je n'ai que des malheurs à vous « prédire. Bien des ennemis nous attendent à Lon- « dres; pourquoi n'être pas resté à Canterbury au « milieu de vos fidèles?

« — Mon fils, répondit le primat, ne sommes- « nous pas l'évêque de toute l'Angleterre? mes fi- « dèles sont à Londres comme à Canterbury. Le « pasteur a été absent sept années; il veut revoir « toutes les brebis de son troupeau.

« — Savez-vous seulement comment vous ac- « cueillera le jeune roi auquel vous allez vous « présenter? Je ne le prévois que trop, pour moi. « Richard, prieur de Saint-Martin de Douvres, en- « voyé par vous à ce prince, pour lui expliquer les « motifs de la bulle d'interdiction lancée contre « l'archevêque d'York, l'évêque de Londres et les « autres prélats, n'a-t-il pas été reçu comme un « ennemi? D'ailleurs, vous consacrez par votre pré- « sence l'irrégularité du couronnement de Henri « le Jeune. Vous seul, primat d'Angleterre, aviez « le droit de le sacrer.

« — Hé bien! plaise à Dieu que notre démar- « che soit ainsi interprétée! Je suis venu ici pour « apporter la paix et non pour continuer la « guerre.

« — Mais vos ennemis considèrent-ils la guerre « comme finie? Renouf de Broc n'a-t-il pas dit « que vous n'auriez pas le temps de manger un « pain en Angleterre? L'archevêque de Rouen, qui « devait vous accompagner, était-il dans la bar- « que furtive qui vous a ramené? Le roi Henri II « n'a-t-il pas toujours éludé de vous donner le « baiser de paix?

« — Mais n'avons-nous pas sa parole royale? « et quant à la prédiction de Renouf de Broc, s'est- « elle réalisée?.... Au surplus, que la volonté de « Dieu soit faite! qu'il dispose de son serviteur! « Si ma vie ne peut rendre la paix à l'Angleterre, « et qu'il faille pour cela ma mort, j'offre le sacri- « fice de mes jours à Dieu et à ma patrie. »

Cependant le cortége du prélat approchait de Londres : il marchait à pas lents; la foule s'ouvrait et se refermait sur son passage, et faisait entendre des cris d'enthousiasme et d'amour. Le primat d'Angleterre allait franchir la première porte de la ville, quand tout à coup on entendit le son du cor qui précède les messagers du roi. Une troupe de gens d'armes, commandée par un chevalier, s'avança à la rencontre de l'évêque, et quand ils furent vis-à-vis les uns des autres, le chevalier, sans porter la main à sa visière : « Halte- « là! Thomas Becket, archevêque de Canterbury, « dit-il d'une voix forte et dédaigneuse; le roi, « mon maître, vous défend d'avancer plus loin. Il « vous donne l'ordre de retourner dans votre ville « métropolitaine et de ne plus en sortir. »

Un long frémissement d'indignation parcourut la foule. Thomas Becket fit un geste pour l'apaiser, et après un moment de silence : « Il est écrit « qu'il faut rendre à César ce qui est dû à César. « Allez dire au roi Henri le Jeune que j'exécuterai « ses ordres. » Puis il se retourna vers Robert de Caune : « Le jour de Noël approche, lui dit-il, il faut « rentrer dans mon diocèse pour célébrer cette « grande fête. Demain je monterai dans ma chaire « et je prêcherai sur ce texte : Je suis venu vers « vous pour mourir au milieu de vous. »

En ce moment, Élias Gurth et le rubricateur sortirent de la foule. « Monseigneur, dit Joannès, « bénissez-moi; car votre bénédiction aura sans « doute le pouvoir de balancer mes fautes au jour « de mon jugement. Je vous prédis que vous mour- « rez martyr! »

. . . . . .

§ II.

. . . . . .

Quelques jours après que cette scène se fut passée, au grand scandale de Londres et de toute l'Angleterre, Gilbert Foliot, évêque de Londres, et l'archevêque d'York, implacables ennemis de Thomas Becket, dont les vertus censuraient trop directement leur conduite, passèrent le détroit et s'en allèrent en Normandie trouver le roi Henri II. Dès qu'ils furent entrés dans son palais de la bonne ville de Rouen, et que ce prince les eut aperçus, il marcha en toute hâte au-devant d'eux. Il était entouré d'un grand nombre de seigneurs anglo-normands, tous ennemis acharnés du prélat de Canterbury : parmi les plus violens on pouvait remarquer quatre chevaliers du palais, Richard le Breton, Hugues de Morville, Guillaume de Tracy et Regnault, fils d'Ours.

« Hé bien! dit Henri II aux évêques de Londres « et d'York, quelles nouvelles m'apportez-vous de « l'Angleterre? la paix y est-elle enfin rétablie? « Le retour de Thomas Becket a-t-il enfin apaisé « ce peuple si difficile à contenir pendant son ab- « sence? Parlez.

« — Sire, répondit l'archevêque d'York, nous « osons à peine nous présenter devant vous. Nous « ne sommes plus évêques : le primat d'Angleterre « nous a excommuniés.

« — Et quel est votre crime? » dit le prince en pâlissant.

« — D'avoir obéi à votre Majesté, poursuivit l'ar- « chevêque d'York en s'inclinant. Mon crime est « d'avoir posé une couronne sur le front de votre « fils aîné, notre très-gracieux maître. Le crime

Meurtre de St. Thomas Becket

Pénitence du Roi Henri II.

« de Gilbert Foliot est de m'avoir assisté dans « cette cérémonie. C'est le crime de tous les pré- « lats de votre royaume. »

L'ennemi de Thomas Becket se gardait bien de dire que le primat lui avait offert de l'absoudre, lui et tous les évêques interdits, si, conformément aux canons de l'Église, ils voulaient se soumettre à la légère pénitence qui leur serait prescrite; il se gardait bien de dire que le primat n'avait agi que d'après les ordres du pape.

« Vous êtes excommuniés! s'écria Henri II en « mordant son gantelet avec fureur; mais si tous « ceux qui ont participé au sacre de mon fils sont « excommuniés, par les yeux de Dieu! je le suis « aussi.... Et c'est tout?

« — Non, sire, dit Gilbert Foliot. L'homme qui « vous fait de si cruelles injures va mettre le « royaume en feu. Il marche avec des troupes de « cavaliers et de piétons armés, rôde autour des « forteresses et cherche à se les faire ouvrir. »

La vérité, encore une fois déguisée, était que des troupes de gens du peuple, voulant préserver le primat des attaques dont il pouvait être l'objet, et des insultes de ses ennemis, l'avaient escorté jusqu'à Canterbury avec des faux et des piques. En entendant le récit exagéré de Gilbert Foliot, le roi fut saisi d'un de ces accès de frénésie auxquels il était sujet.

« Quoi! cria-t-il en se roulant sur son lit et en « mordant le crin de ses matelas; quoi! un mi- « sérable qui a mangé mon pain, un mendiant qui « est venu à ma cour sur un cheval boiteux, et « portant son bien derrière lui, insulte son roi, la « famille royale et tout le royaume, et pas un de « ces lâches chevaliers que je nourris à ma table « n'ira me délivrer de ce prêtre détesté! » Les paroles d'un roi tombent rarement; celles-ci furent vivement relevées. Richard le Breton, Hugues de Morville, Guillaume de Tracy, et Regnault, fils d'Ours, crurent y voir l'arrêt de mort du primat d'Angleterre. Ils partirent subitement, et tandis qu'ils galoppaient en toute hâte vers la mer, le conseil des barons de Normandie, assemblé par le roi, nomma trois commissaires chargés d'aller saisir et emprisonner Thomas Becket, comme prévenu de haute trahison; mais les quatre chevaliers qui avaient pris les devans ne laissèrent rien à faire aux commissaires royaux.

Cinq jours après la fête de Noël, le 29 décembre 1170, ils arrivèrent à Canterbury; ils s'étaient associé douze chevaliers et l'impie Renouf de Broc. Ils entrèrent dans le palais archiépiscopal au moment où Becket venait d'achever son repas. Le primat salua les chevaliers et demanda le sujet de leur visite; ceux-ci ne lui firent aucune réponse, s'assirent et le regardèrent fixement pendant quelques minutes. Regnault, fils d'Ours, prit enfin la parole : « Nous venons, dit-il, de la part du roi, « pour que les évêques suspendus soient rétablis, et « que vous-même rendiez raison de vos desseins con- « tre le roi. — Ce n'est pas moi, répondit Thomas, « c'est le souverain pontife lui-même qui a ex- « communié l'archevêque d'York; mais je suis prêt « à le rétablir, lui et les autres, au premier signe de « soumission qu'ils viendront me faire. — Mais de « qui donc, demanda Regnault, tenez-vous votre « archevêché? est-ce du roi ou du pape? — J'en « tiens les droits spirituels de Dieu et du pape, et « les droits temporels du roi. — Quoi! ce n'est pas « le roi qui vous a tout donné? — Non, » répondit Becket. Les Normands murmurèrent à cette réponse, et s'agitèrent sur leurs siéges en tourmentant la poignée de leurs dagues. « Vous « me menacez, dit le primat, mais c'est inutile- « ment : quand toutes les épées de l'Angleterre « seraient levées sur ma tête, vous ne me feriez « jamais transiger avec ma conscience. — Aussi « ferons-nous mieux que menacer, » répliqua le fils d'Ours se levant tout à coup; et les autres le suivirent en criant : « Aux armes! »

La porte de l'appartement fut fermée aussitôt derrière eux. Regnault s'arma dans l'avant-cour, et prenant une hache des mains d'un charpentier qui travaillait, il frappa contre la porte pour l'ouvrir ou pour la briser. Les gens de la maison, entendant les coups de hache, supplièrent le primat de se réfugier dans l'église, qui communiquait à son appartement par un cloître ou une galerie; il ne le voulut pas, et on allait l'y entraîner de force quand un des assistans fit remarquer que l'heure des vêpres avait sonné. « Puisque c'est l'heure de « mon devoir, j'irai à l'église, » dit l'archevêque; et faisant porter sa croix devant lui, il traversa le cloître à pas lents, puis marcha vers le grand autel, séparé de la nef par une grille entr'ouverte. A peine il avait le pied sur les marches de l'autel, que Regnault parut à l'autre bout de l'église, revêtu de sa cotte de mailles, tenant à la main sa large épée à deux tranchans, en criant : « A moi! à « moi! à moi! loyaux servans du roi! » Les autres conjurés le suivirent de près, armés comme lui de la tête aux pieds, et brandissant leurs épées. Une voix cria : « Où est le traître? » Personne ne répondit. « Où est l'archevêque? — C'est « moi, répondit Becket, en s'avançant impas- « sible; mais il n'y a pas de traître ici : que ve- « nez-vous faire dans la maison de Dieu avec un « pareil vêtement? Quel est votre dessein? — Que « tu meures! — Je m'y résigne : vous ne me verrez « point fuir devant vos épées; mais, au nom de « Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher « à aucun de mes compagnons, clerc ou laïque, « grand ou petit. » Dans ce moment, il reçut par

derrière un coup de plat d'épée entre les épaules, et celui qui le lui porta lui dit : « Fuis ou tu es « mort. » Il ne fit pas un mouvement; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, se faisant scrupule de l'y tuer. L'archevêque se jeta sur l'autel et l'embrassa. Alors les assassins écartèrent les clercs et les moines qui environnaient le martyr, et le crime fut accompli. . . . . .

. . . . . .

§ III.

Trois ans après les événemens que nous venons de raconter, la justice de Dieu s'était appesantie sur les quatre assassins du primat et sur tous ceux qui avaient participé à sa mort. Thomas Becket avait été canonisé par le souverain pontife, et dans toutes les parties de l'Angleterre sa mémoire était l'objet d'un culte pieux. Richard, Regnault, Hugues de Morville, Guillaume de Tracy, excommuniés par le saint Père, chassés de toutes les villes, en exécration au monde entier, avaient enfin pris le parti d'aller se jeter aux pieds de celui qui lie et qui délie sur la terre. Le pape Alexandre III leur avait prescrit des pénitences qui devaient durer toute leur vie. Obéissant à cet ordre suprême, trois d'entre eux étaient allés mourir à Jérusalem dans les remords et dans la prière ; le quatrième, qui avait différé de commencer sa pénitence, était mort à Cosenza, ville d'Italie, dans des souffrances horribles, et comme si l'ange du mal eût étendu la main sur lui. Quant au roi Henri II, dont les violences et les injustices avaient causé l'assassinat de l'archevêque, excommunié comme ses quatre chevaliers, il n'avait obtenu son absolution qu'à force de repentir, de soumission et de pénitence. Mais la justice divine n'était point satisfaite : elle frappa Henri II du coup qu'elle savait devoir lui être le plus sensible; elle lui retira la tendresse et la reconnaissance de ses fils. Ils prirent successivement les armes contre leur père. Richard réclamait le comté de Poitiers; Geoffroy, le duché de Bretagne, et Henri le Jeune enfin, celui que son père avait le plus aimé, celui avec qui il avait partagé sa couronne, réclamait pour lui seul l'exercice de la puissance royale dans toute l'Angleterre. Des partis nombreux s'étaient formés pour ces princes, plutôt encore par haine du père que par amour pour les fils, et le vieil Henri II, abandonné de tous, sans amis, sans flatteurs, sans puissance, après avoir perdu, dans différentes batailles, presque toutes ses possessions sur la terre ferme, se vit au moment de perdre aussi l'Angleterre. Il fut éclairé par tant de châtimens qui l'accablaient à la fois, et reconnut la main de la Providence. Il résolut donc de la fléchir par une pénitence exemplaire, et par une humiliation sans bornes. Quittant la Normandie, il se dirigea vers Canterbury, avec un grand cortége de barons, d'évêques et d'abbés. Du plus loin qu'il eut aperçu l'église métropolitaine de l'ancien primat d'Angleterre, c'est-à-dire à trois milles de distance, il descendit de cheval, quitta ses habits de soie, dénoua sa chaussure et se mit à marcher nu-pieds sur le pavé rocailleux et couvert de boue. Arrivé dans l'église où saint Thomas Becket avait été assassiné et enseveli, il s'y prosterna la face contre terre, pleurant et sanglotant en présence de tout le peuple de la ville rassemblé par le son des cloches. Un évêque monta en chaire et dit à l'assistance : « Vous tous « ici présens, sachez que Henri, roi d'Angleterre, « invoquant, pour le salut de son âme, Dieu et le « saint martyr, proteste devant vous n'avoir ni « voulu, ni causé, ni ordonné, ni souhaité dans « son cœur la mort du bienheureux primat; mais « comme il serait possible que les meurtriers se « prévalussent de quelques paroles prononcées « par lui imprudemment, il déclare implorer sa « pénitence des évêques ici rassemblés, et consen- « tir à soumettre sa chair nue à la discipline des « verges. »

En effet, le roi, accompagné de tout son cortége, et de tous les clercs normands et saxons du chapitre de Canterbury, descendit dans l'église souterraine où l'on avait été obligé d'enfermer, comme dans un fort, le cadavre de l'archevêque, pour le soustraire aux insultes des officiers royaux. Là, s'agenouillant sur la pierre de la tombe, et se dépouillant de tous ses vêtemens, il se plaça le dos nu dans la posture où naguère ses justiciers avaient fait placer les Anglais publiquement flagellés pour avoir accueilli Thomas Becket à son retour de l'exil. Il présenta la discipline aux prêtres qui l'environnaient, et tous, évêques, abbés, simples clercs, en déchargèrent plusieurs coups sur les épaules du roi en disant : « De même que le Ré- « dempteur a été flagellé pour les péchés des hom- « mes, de même sois-le pour ton propre péché. » Le roi passa encore quelques jours en prières dans l'église de Canterbury, et puis il partit après avoir fait de magnifiques présens au tombeau du saint.

Le jour de son départ, deux hommes du peuple de Londres, qui étaient venus prier sur les reliques de l'archevêque, quittaient aussi Canterbury pour retourner dans leur demeure.

« Eh bien! Joannès, disait l'un d'eux, tu as vu « l'humiliation du roi.

« — Je l'ai vue, Élias Gurth.

« — Tu as entendu raconter tous les détails de « sa pénitence?

« — Cela est vrai.

« — Es-tu sûr maintenant qu'il n'ait pas trempé « ses mains dans le sang de son ancien ami ? crois- « tu que Dieu lui pardonne et lui rende son « royaume?

« — Qui rendra au peuple saxon le protecteur « qu'il a perdu? murmura Joannès avec l'accent du désespoir.

« — Regarde le Ciel et espère, » répondit Élias Gurth....

Henri II obtint en effet le pardon suprême : ses fils rentrèrent dans le devoir ou furent à leur tour abandonnés par leurs partisans. Quant à saint Thomas Becket, son nom resta long-temps dans le souvenir des pauvres et de ces malheureux Saxons dont il avait été l'appui. Ce nom est encore en vénération chez tous les fidèles, comme un parfait symbole de charité et de courage.

LES FÊTES DE NOEL

AU MOYEN AGE.

Voici venir un de ces jours qui, au souvenir des mystères les plus augustes, unissent le charme touchant et l'ineffable douceur attachés aux fêtes de la famille que la religion avait consacrées. « Ces « fêtes chrétiennes avaient d'autant plus de charme, « dit M. de Châteaubriand, qu'elles existaient de « toute antiquité; et l'on trouvait avec plaisir, en « montant dans le passé, que nos aïeux s'étaient « réjouis à la même époque que nous..... Malgré « les chagrins de la vie, la religion avait trouvé « moyen de donner de race en race, à des millions « d'infortunés, quelques momens de bonheur. »

En effet, c'est au moment où la terre est dépouillée de sa parure et les familles assemblées autour du foyer paternel, que la fête de la naissance de Jésus vient réjouir le cœur des chrétiens. Nuit de salut et de miracle que les prophètes avaient depuis long-temps promise; nuit céleste, où l'étoile messagère amena les rois au berceau d'un Dieu rédempteur ! pour la célébrer, le village allume des brandons, les jeunes filles chantent des hymnes pastorales, et les petits enfans, étonnés de veiller encore au milieu de son obscurité, en gardent toujours le souvenir.

La plus belle fête de la religion catholique devait être la plus belle des fêtes de la famille; et, dans tous les âges, à toutes les époques, on retrouve les fêtes de Noël avec un caractère différent, mais toujours naïves et innocentes. Voici quelques détails sur la manière dont elles se célébraient au moyen âge.

Dès le matin, le seigneur et tous ses vassaux se paraient de leurs plus riches vêtemens, et l'on faisait entrer les *hautbois de l'Avent !* on appelait ainsi, en plusieurs provinces, les musiciens qui jouaient du hautbois de maison en maison, depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit, durant les quatre dimanches qui précèdent la fête de Noël; de là, musique en tête, on se rendait en grand cortége au parc des *coulpes* forestiers (délits forestiers). Ce parc clôt une enceinte voisine du château où l'on renfermait les bêtes prises en dommage dans l'étendue des domaines seigneuriaux. Le prevôt et le sénéchal, après avoir fait le signe de la croix et dit trois fois à haute et intelligible voix, *Pax sit inter vos*, faisaient sortir et rendaient à leurs maîtres les bœufs et les ânons; car ces animaux sont, pendant les trois jours de la fête, en grande vénération, en souvenir de l'âne et du bœuf qui se trouvaient dans la crèche. A la nuit tombante commençaient d'autres réjouissances. Dès que la dernière lueur du jour s'était fondue dans l'ombre, tous les habitans du pays avaient grand soin d'éteindre leurs foyers, puis ils allaient en foule allumer des brandons à la lampe qui brûlait dans l'église en l'honneur de la mère de Jésus. Un prêtre bénissait les brandons; l'on allait aussitôt les promener par les champs : c'est ce que l'on appelait la fête des *Flambarts*. Ces flambarts portaient ainsi le seul feu qui régnât dans le village; c'était le feu béni et régénéré qui devait jeter de jeunes étincelles sur l'âtre ranimé.

Cependant le père de famille, accompagné de ses enfans et de ses serviteurs, allait à l'endroit du logis où l'année précédente, à la même époque, ils avaient mis en réserve les restes de la bûche de Noël. Ils rapportaient solennellement ces tisons; l'aïeul les déposait dans le foyer et tout le monde se mettait à genoux, récitait le *Pater*, tandis que deux forts valets de ferme apportaient lentement la bûche nouvelle. On disait la bûche première, la bûche seconde, la vingtième, la trentième : ce qui signifiait que le père de famille avait déjà présidé une fois, deux fois, vingt fois, trente fois, semblable solennité. La bûche nouvelle était toujours la plus grosse que l'on eût pu trouver; c'était la plus forte partie du tronc de l'arbre ou même la souche : on appelait cela la *coque* de Noël; on y mettait le feu, et les petits enfans allaient prier dans un coin de la chambre, afin, leur disait-on, que la souche leur fît des présens; et tandis qu'ils priaient, on mettait aux deux bouts de la bûche des paquets de bonbons et des fruits confits.

A minuit, tous les jeux et les plaisirs cessaient. Dès les premiers tintemens de la cloche, on se rendait à l'église, en longues files, et des torches à la main. Le prêtre, avant de chanter la Préface,

prenait une petite assiette sur laquelle étaient un morceau de pain et une fiole de vin, et les présentait au seigneur, qui, après avoir bu et mangé, rendait l'assiette et la fiole au prêtre, lequel les reportait sur l'autel et continuait le sacrifice.

Après la messe, tous les assistans entonnaient des cantiques, et l'on revenait au logis se chauffer à la chaleur de la bûche de Noël et faire le *réveillon*, à l'aide d'un grand et somptueux souper. Outre les lumières accoutumées, deux grands cierges animaient l'ordonnance du repas.

Dès le cinquième siècle, il y avait trois messes destinées pour la nuit et le jour de Noël. A la fin du siècle suivant, cet usage est expressément marqué par saint Grégoire, qui témoigne que la solennité de ces trois messes l'obligeait d'abréger le discours qu'il adressait au peuple sur cette fête. Ces trois messes se disaient à Rome aux trois stations qui étaient indiquées par ce pape pour le service divin : la première à l'église de Sainte-Marie, pour la nuit; la seconde pour le point du jour, à l'église de Sainte-Anastasie, dont la mémoire est honorée en ce jour; et la troisième à l'église de Saint-Pierre, pour l'heure des grandes fêtes. La première des trois messes a pour objet d'honorer particulièrement le moment de la naissance du Sauveur; dans la seconde, l'Église nous propose sa manifestation aux Anges dans la crèche; dans la troisième, elle nous occupe de toute la grandeur du mystère par lequel le fils de Dieu s'est fait homme pour sauver les hommes.

Noël! Noël! a été long-temps le cri de joie des Français. Non-seulement il était en usage à la fin de l'Avent, mais encore dans la plupart des circonstances d'éclat; il correspondait à notre exclamation de *Vive le roi!* On criait *Noël*, surtout au couronnement, aux entrées des rois et des reines, et à toutes les grandes fêtes.

Par noël, on entend aussi un cantique en l'honneur de la nativité du Sauveur. On chantait des noëls dans les patois des différentes parties de la France, à ces espèces de mystères ou de cérémonies qui, sous le nom de Bethléem, se célèbrent encore dans quelques provinces.

M. Louis de la Rochejacquelein a été tué dernièrement devant Lisbonne, dans les rangs de Don Miguel. Voici quelques passages d'une lettre de M. le comte de Marcellus, relative à la mort fatale de ce noble jeune homme.

« Il est tombé en pensant à son doux pays, à sa mère... sa mère, autre *Rachel, qui pleure ses enfans et ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus.* Comme son père, comme son oncle, il avait semblé pressentir son dernier jour, en se munissant de tous les secours qu'offre au guerrier chrétien la religion du Dieu des armées, et l'on peut dire de lui ce qu'un grand orateur disait d'un homme de bien (1) aussi illustre par ses vertus et par sa foi que par son nom : *Il s'est évanoui dans les bras de son Dieu.*

« Famille de saints et de preux, famille incomparable qui, toutes les fois que le trône de son roi est renversé, sacrifie un de ses membres sur les autels de la fidélité; nouveaux Machabées qui s'immolent tour à tour et se succèdent pour la défense de la cause sainte et du temple du vrai Dieu!

« Et moi, moi, qui autrefois, à la tribune, osai me nommer l'admirateur et l'ami de l'héroïque père de ce jeune héros; moi qui commençai ma carrière législative en célébrant la gloire, en recommandant à la France le sort de cette noble et vaillante race, j'étais donc destiné à pleurer avec elle la mort d'un enfant que j'avais vu jouer sur les genoux de sa mère, à gémir, dans ce nouveau désastre, sur la vanité de la gloire, sur la réalité de la douleur, et à envoyer pour seule consolation ces tristes lignes à une illustre et déplorable famille qui me permet de m'honorer du nom de son ami!

« Ah! dit Massillon, il n'est que le Dieu de toute consolation qui sache parler au cœur. Il offre à l'âme affligée et soumise les espérances de la foi du chrétien, de cette foi si bien appelée, par le plus aimable des saints, la grande amie de l'esprit, et j'ose ajouter du cœur de l'homme! »

Deux nouveaux organes de la religion catholique viennent d'être fondés dans les Etats-Unis : l'un à New-York, l'autre à Washington. Il est à remarquer que, dans ce pays, chaque pas dans la civilisation est un pas vers la religion véritable.

(*Gazette de France* du 3 décembre 1833.)

Si quelqu'un se flatte de bien savoir quelque chose, il ne sait encore rien comme on doit le savoir.

(*Epître de saint Paul aux Corinthiens.*)

La religion est proportionnée à toutes sortes d'esprits. Le commun des hommes s'arrête à l'état ou à l'établissement où elle est, et cette religion est telle, que son seul établissement suffit pour en prouver la vérité. Les autres vont jusqu'aux apôtres. Les plus instruits vont jusqu'au commencement du monde. Les anges la voient encore mieux et de plus loin, puisqu'ils la voient en Dieu même.

(*Pensées de Pascal.*)

---

(1) M. le duc Mathieu de Montmorency.

LE VRAI COURAGE,

NOUVELLE.

C'était au milieu de l'année 18..... vers le soir : une foule nombreuse circulait dans les rues et sur les promenades, car la chaleur avait été accablante dans la journée, et chacun semblait avide de se rafraîchir au souffle d'une brise légère qui venait de s'élever.

Cependant des masses de vapeur se balançaient dans les airs, comme de lourdes montagnes prêtes à se résoudre en torrens de pluie. En effet, Paris fut bientôt inondé par une de ces averses qui ôtent aux piétons attardés le loisir de se montrer difficiles sur le choix d'un abri.

Donc, trois jeunes gens qui se promenaient sur les boulevards furent charmés de trouver un refuge dans un cabinet de lecture, où la pluie avait attiré plus de monde qu'il ne pouvait raisonnablement en contenir. Au lieu de suivre l'exemple général, de prendre un livre ou une gazette, ils s'engagèrent dans une conversation qui bientôt devint si bruyante, que chacun des assistans leur lança un regard mécontent; car c'est une véritable infraction à la liberté individuelle, que le bruit dans un cabinet de lecture.

Cependant un lecteur seul n'avait encore donné aucune marque de déplaisir aux trois amis, bien qu'il fût assis à quelques pas d'eux, ce qui devait lui rendre leur présence d'autant plus incommode. Un énorme in-quarto était ouvert devant lui, sur le tapis vert de la table, et ses yeux ne le quittaient que pour se reporter sur un cahier de papier où il prenait des notes.

C'était un homme d'une trentaine d'années environ, à l'air calme et méditatif, au front saillant et développé, dont les rides précoces trahissaient des veilles laborieuses, les nobles efforts d'une intelligence vaste et féconde. Il y avait dans toute sa personne un cachet de distinction difficile à méconnaître; cependant ses vêtemens, quoique d'un drap très-fin, n'indiquaient aucune prétention au luxe ou à l'élégance, car la couleur en était sombre et la coupe sévère.

De temps en temps il abandonnait son travail pour se livrer à ses pensées, et parfois ses yeux s'animaient d'une de ces expressions qui décèlent une âme ardente et énergique; mais aussitôt il les baissait vers la terre comme honteux de lui-même, et ses traits reprenaient la gravité qui leur était habituelle.

Son extérieur contrastait singulièrement avec celui des trois jeunes gens que nous venons de citer : ceux-ci continuaient à causer et à rire, sans s'inquiéter des murmures qu'une conduite si inconvenante excitait dans l'assemblée. Leur visage enflammé accusait les suites de l'intempérance; néanmoins il était évident, à leur tournure et à leur langage choisi, qu'ils appartenaient à une classe élevée de la société.

L'un d'eux, Ernest Dosmon, qui se faisait remarquer par la vivacité et la finesse de ses réparties, jetait souvent un coup d'œil furtif sur l'étranger; puis une expression de dépit froissait ses lèvres, car il ne pouvait se dissimuler que ses traits d'esprit ne produisaient aucun effet sur lui; cependant il voulait à tout prix attirer son attention, et, se penchant sur son épaule :

« Monsieur, lui dit-il, cet ouvrage doit être bien intéressant, car il paraît absorber toutes vos facultés? »

Cette question, faite d'un ton assez impertinent, ne reçut point de réponse. Tout le sang d'Ernest se porta à son visage; il avait surpris un sourire railleur sur celui de ses amis.

« Mon cheval bai est à toi, lui dit l'un d'eux, si tu parviens à obtenir une parole de cet homme impassible.

« — Pourriez-vous reculer votre siége, monsieur? Il me gêne. »

Ces mots furent prononcés par Ernest, qui venait effrontément d'approcher son tabouret de celui de l'étranger.

« J'ai eu l'honneur de vous dire que vous me gêniez, monsieur, » répéta-t-il avec un accent provocateur.

Celui auquel il s'adressait leva alors la tête, et Ernest put lire dans ses yeux fixés sur lui plus de compassion que de colère. Exaspéré au dernier point par cette modération, qu'il prit pour du dédain, il poussa rudement l'étranger avec son coude. Ce dernier se leva aussitôt dans l'intention de se retirer; mais le mouvement qu'il fit ayant ébranlé la table, l'écritoire dont il s'était servi roula sur Ernest, et ses habits furent inondés d'encre.

« S'il vous fallait une offense envers moi, s'écria-t-il en se dressant, pâle de courroux, devant sa victime, vous pouviez la choisir plus noble, monsieur : ceci est une basse insulte, et je ne souffrirai pas... »

Ses amis, voyant que les choses prenaient une tournure aussi sérieuse, l'interrompirent et cherchèrent à l'apaiser; mais il les repoussa rudement.

« Monsieur, dit à son tour l'étranger d'un ton calme, bien qu'un léger tremblement agitât ses lèvres, recevez mes excuses pour un accident que le hasard seul a causé. Quant au mot insulte, dont vous venez de vous servir, il me semble que si l'un de nous peut se l'appliquer, ce n'est pas vous. »

Et son regard incisif parut sonder la conscience d'Ernest. Le jeune homme eut besoin de faire un violent effort sur lui-même, afin de soutenir ce regard sans confusion; mais il s'était trop avancé pour consentir à reculer; d'ailleurs, humilié de la supériorité que l'étranger conservait sur lui, sa fureur ne connut plus de bornes.

« Monsieur, s'écria-t-il, je persiste à dire que je suis l'offensé, et vous m'en rendrez raison autrement que par de vaines excuses.

« — C'est cependant la seule réparation qu'il soit en mon pouvoir de vous faire : l'offense dont vous vous plaignez a été involontaire : je vous le répète, monsieur; n'est-ce point assez?

« — Et moi, je vous répète que cette réparation est insuffisante; vous m'avez blessé dans mon honneur par un outrage détourné, et cette affaire ne peut se vider que les armes à la main.

« — Je ne me bats point en duel!

« — Alors, vous êtes un lâche! »

L'étranger pâlit, ses beaux traits se contractèrent visiblement, et les témoins de cette scène croyaient déjà entendre sortir de sa bouche les expressions d'une colère long-temps comprimée, lorsqu'après avoir appuyé avec force la main sur son cœur, pour en étouffer les battemens, il dit d'une voix émue, mais douce, en se tournant vers son agresseur :

« Vous m'avez insulté, jeune homme, grièvement insulté; mais puissiez-vous vous le pardonner comme je vous le pardonne! »

Puis il s'ouvrit un passage à travers la foule, et disparut.

Le sourire de triomphe qui se jouait sur les lèvres d'Ernest s'évanouit aux dernières paroles de l'étranger, et quand ses yeux, en le suivant, eurent cessé de le voir, il resta stupéfait, anéanti, entre ses deux amis, qui ne savaient s'ils devaient le féliciter ou le plaindre de sa victoire; tant la révolution qui s'était opérée en lui était évidente et subite.

D'où provenait donc l'ascendant qu'exerçait sur son esprit un homme qui avait souffert qu'on l'accusât de lâcheté sans laisser échapper le moindre signe de colère?.... Manquer de courage était un crime monstrueux pour Ernest, et cependant une secrète intuition lui révélait dans l'étranger une âme noble et élevée, un de ces êtres d'élite dont on serait fier d'obtenir l'estime, qu'on voudrait pouvoir nommer son ami.

« Ah! s'il n'était pas lâche, pensait-il, si ce mot flétrissant ne se plaçait pas entre nous, avec quelle joie j'irais lui dire que j'accepte son pardon, que je l'implore une seconde fois, qu'il m'est nécessaire pour calmer les reproches de ma conscience; car vainement je chercherais à me le dissimuler, tous les torts ont été de mon côté : du moins cette sotte incartade me guérit à jamais de l'intempérance. »

On voit que les qualités qu'Ernest devait à la nature et à une bonne éducation avaient été plutôt altérées que détruites par une vie mondaine et dissipée. S'étant séparé de ses amis à la porte du cabinet de lecture, il prit la première rue qui s'offrit à lui et arriva insensiblement dans un quartier sombre et désert. Tout entier à ses réflexions, sans but arrêté, il marchait d'un pas rapide, ne regardant pas même autour de lui; il ne put donc remarquer qu'un homme de mauvaise mine épiait sa démarche.

Bientôt cet homme l'aborde et lui demande l'heure. « La nuit est trop obscure, répond étourdiment Ernest, pour que je consulte ma montre; mais je suppose qu'il n'est pas loin de dix heures. »

Cette phrase à peine achevée, il se sent saisir au collet par un bras nerveux, son chapeau vole sur le pavé, et il reçoit sur le crâne un coup violent qui l'étourdit. « Au voleur! à l'assassin! » s'écrie-t-il. Puis une lutte inégale s'engage entre lui et les scélérats, car maintenant ils sont deux.

Déjà il n'a plus de montre, mais sa bourse est encore en sa possession. « Finissons-en avec lui, « dit l'un des voleurs; ses cris vont nous perdre! Puis soudain la pointe affilée d'un couteau est dirigée sur la poitrine du malheureux Ernest : il se croit perdu, lorsqu'il échappe au danger par un secours inespéré. Un homme armé d'une canne à épée fond tout à coup sur les malfaiteurs, et, comme la lâcheté accompagne généralement le crime, il ne tarde pas à les mettre en fuite; mais son sang coule, car il a reçu une blessure au côté.

« Homme généreux, s'écrie Ernest en lui serrant la main avec force, vous avez exposé votre vie pour sauver la mienne.... dites, comment puis-je reconnaître un tel service?

« — C'est à Dieu seul que votre reconnaissance doit s'adresser, répond son libérateur; je n'ai été que l'instrument de sa volonté. »

Au son de cette voix, Ernest se frappe le front avec violence.

« Infâme que j'étais, s'écrie-t-il, et moi qui l'accusais de lâcheté!... Monsieur, poursuit-il en se tournant vers l'étranger qui vient aussi de le reconnaître, mon indigne conduite envers vous, la noblesse de la vôtre, m'ôtent tout moyen de justification : en opposant le pardon à l'injure, en m'enseignant ce que c'est que le vrai courage, vous m'avez rendu bien vil à mes yeux : n'importe, je vous remercie de la leçon, car je sens qu'elle ne sortira jamais de ma mémoire.

« — Ne parlons plus du passé, réplique son compagnon d'un ton affectueux : il n'est point de fautes qu'un sincère repentir n'efface, et le léger tort que vous croyez avoir à vous reprocher envers moi cesse d'en être un dès que vous l'avouez avec tant de franchise.

« — J'accepte votre pardon, dit Ernest en saisissant la main que lui présentait l'étranger : toute la générosité doit être de votre côté; cependant, si je n'ai aucun droit à votre estime, croyez du moins que je sais apprécier, honorer la vertu. »

Tout plein de son émotion, Ernest suivait son libérateur sans s'apercevoir qu'il se dirigeait dans un quartier opposé au sien; ce n'est qu'en le voyant s'arrêter devant une maison située dans le faubourg Saint-Germain qu'il reconnut sa distraction; mais, avant de le quitter, il lui demanda la permission de venir lui rendre ses devoirs le lendemain.

« Vous ignorez que c'est vous engager à monter quatre étages, » répondit l'étranger en souriant.

« Bon! se dit Ernest, il est pauvre, je suis riche... » Puis, charmé de cette découverte et de la pensée qu'elle lui avait suggérée, il se disposa à prendre congé de son compagnon. En ce moment la lumière d'un réverbère l'éclairait en entier. Ernest le vit pâle et chancelant, et il remarqua pour la première fois que son linge était taché de sang.

« Vous êtes blessé! s'écria-t-il. Oh! veuillez accepter l'appui de mon bras jusque chez vous : c'est comme une grâce que je vous le demande. »

Et tous deux entrèrent en silence dans la maison. Arrivé à son appartement, l'étranger se laissa tomber sur un siége, car sa blessure, bien que légère, avait épuisé ses forces. Ernest effrayé tira le cordon d'une sonnette, et presque aussitôt un vieillard, à l'aspect vénérable, se montra sur le seuil de la porte restée ouverte.

« Qu'est-ce? s'écria-t-il en se précipitant vers le blessé; bonté divine! qui vous a mis en cet état, monsieur le comte? »

Puis il jeta sur Ernest un regard interrogateur et soupçonneux.

« Tranquillisez-vous, mon vieil ami, dit son maître, ce n'est qu'une égratignure : voyez! » Il voulut entr'ouvrir ses vêtemens; mais il lui prit une défaillance qui l'en empêcha.

« Il appelle cela une égratignure! reprit le vieillard en visitant la blessure. J'avais bien dit qu'il finirait par tomber dans quelque guet-apens, s'il persistait à aller seul la nuit dans ces quartiers déserts, vrais repaires de bandits! Mais monsieur ne veut pas que je l'accompagne; il prétend faire ses bonnes œuvres lui-même et en secret; il craint, dit-il, d'exposer la vie de son vieil intendant, une vie qui n'est utile à personne, tandis que la sienne....! O mon Dieu! mon Dieu! comme son sang coule!... Ingrat enfant que j'ai tenu tout petit dans mes bras, qui fait toute la joie de ma vieillesse, et dire que j'ai peut-être à trembler pour ses jours! »

Pendant ce colloque, l'intendant déchirait à la hâte des ligatures dont il bandait la plaie de son maître; puis il lui frottait les tempes avec du vinaigre. « Au nom du Ciel! monsieur le comte, poursuivit-il, répondez à votre pauvre serviteur; dites que vous voulez vivre pour lui, que vous ne vous exposerez plus!

« — Si j'allais chercher un médecin? » s'écria Ernest, qui ne pouvait retenir les larmes que lui arrachaient à la fois le remords et l'attendrissement.

« Non, c'est inutile, dit le blessé, qui ouvrit les yeux, je me sens mieux. » Puis il ajouta, en serrant la main de l'intendant : « Ne craignez rien, mon digne ami : une bonne nuit réparera mes forces, demain il n'y paraîtra plus.

« — Et vous rêverez à quelque nouvelle imprudence! Mais je déclare, moi, que si ce train de vie continue, j'en instruirai madame votre tante, qui vous aime comme son fils, et elle vous déshéritera; oui, monsieur le comte, elle vous déshéritera! Vous serez bien avancé, quand toute votre fortune aura été dissipée en charités! il ne vous restera plus rien pour soulager les pauvres; vos enfans, comme vous les appelez, mourront de faim!.... Oh! vous avez beau me faire des signes, poursuivit l'intendant qui s'échauffait de plus en plus, je ne me tairai pas : c'est une juste punition pour les inquiétudes que vous me causez tous les jours. Oui, monsieur, dit-il en se tournant vers Ernest, M. le comte de Vaudrec, que vous voyez logé dans ce modeste appartement, a cinquante mille livres de rentes; et savez-vous à quoi il les emploie?... A nourrir de malheureuses familles qu'il va dénicher, Dieu sait où, et lui se laisserait presque manquer du nécessaire, si je n'y mettais bon ordre en grapillant de côté et d'autre sur les fonds qui me passent par les mains; car, comme il ne peut se multiplier, il faut bien qu'il me charge d'une partie de la distribution de ses aumônes... Oh! c'est un noble jeune homme, monsieur, la bénédiction des pauvres, la gloire de sa famille! »

Et l'intendant, vaincu par son émotion, s'essuya les yeux; mais il est probable qu'il ne se serait pas arrêté en si bon chemin, si le comte, qui avait recouvré entièrement ses sens, ne lui eût imposé silence.

Pendant ce temps Ernest était en proie à une violente agitation; tout son corps tremblait, et de

grosses larmes inondaient ses joues; enfin, incapable de se maîtriser davantage, il saisit la main de M. de Vaudrec, et la portant avec respect à ses lèvres :

«—Oh! votre pardon! s'écria-t-il, votre pardon! je veux encore l'entendre; car je sens que, sans lui, je vivrais misérable; mais apprenez-moi aussi où vous puisez tant de vertu? »

Le comte leva ses regards sur un Christ d'ivoire suspendu à la muraille, puis il les reporta avec humilité vers la terre.

« Eh bien! je servirai le même maître, poursuivit le jeune homme avec enthousiasme : j'abjure mes erreurs; vous serez mon guide, vous me ramènerez dans la bonne voie. Oh! dites que vous consentez à devenir mon ami, mon frère...! »

M. de Vaudrec, pour toute réponse, ouvrit ses bras à Ernest, qui se précipita sur son sein.

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Ce fut l'an 4004 de la création, un peu plus de mille ans depuis la fondation du temple, l'an 754 de Rome, vingt-neuf ans après la bataille d'Actium, que Jésus-Christ, *fils de Dieu dans l'éternité, fils d'Abraham et de David dans le temps, naquit d'une vierge* (1). L'univers était plongé depuis douze ans dans une paix générale. La monarchie romaine, la dernière des quatre grandes monarchies que Daniel avait prédites devoir se succéder avant la naissance du Messie, la monarchie romaine venait de s'établir sur les ruines de la république. Octave-Auguste était maître des Romains, de Rome, et de toute la terre. Hérode était tétrarque de la Galilée.

En ce temps-là, l'empereur publia un édit par lequel il ordonna à tous les sujets de son empire de se faire enregistrer dans les lieux qui leur seraient indiqués, suivant leurs provinces, leurs villes et leurs familles. Ce dénombrement général avait pour but de faire connaître les forces et les richesses de chaque province. Le proconsul Quirinus fut chargé de le faire dans la Syrie et dans la Palestine. Les descendans de David eurent ordre de se faire enregistrer à Bethléem, petite ville de la tribu de Juda, à deux lieues de Jérusalem. La Providence ménageait toutes ces circonstances afin de montrer à tout l'univers que Jésus-Christ était de la maison de David et de la tribu de Juda, ainsi que l'avaient écrit les prophètes.

Joseph et Marie, obéissant, comme le reste de la terre, aux ordres de l'empereur, quittèrent Nazareth où ils étaient fixés, et se mirent en marche pour Bethléem. Marie était déjà presque au terme de sa grossesse. Après un pénible voyage qui dura plusieurs jours, et qui fut fait dans un pays rempli de montagnes, ils arrivèrent à Bethléem; mais cette ville était si petite, et il s'y rendait tant de monde, que la sainte Vierge et son mari ne purent trouver à se loger. D'ailleurs ils étaient pauvres, et les personnes qui ne peuvent faire qu'une petite dépense ne sont pas celles qu'on reçoit le plus volontiers dans les hôtelleries.

Joseph et Marie supportèrent patiemment ce contre-temps, et ils se retirèrent avec beaucoup d'autres voyageurs dans une espèce de halle publique, en attendant que leur tour fût venu de faire enregistrer leurs noms. Il fallait qu'il ne restât plus dans Bethléem aucune famille issue de celle de David, ou que le patrimoine de cette famille fût entièrement dissipé, puisque Joseph et Marie, qui en étaient descendans, ne trouvèrent aucun parent qui pût les recevoir. Il n'est pas moins étonnant que la grossesse de Marie n'ait touché personne; mais tout cela était dans les desseins de Dieu. Il voulait que son fils, venant au monde pour apprendre aux hommes l'humilité et pour leur donner d'éclatantes leçons sur le néant de tous les biens de la terre, rencontrât dès ses premiers pas dans la vie la pauvreté, l'isolement, le mépris.

Marie fut donc contrainte de se retirer avec Joseph dans un lieu ouvert à tout le monde. Ils entrèrent dans une caverne creusée dans le rocher, et qui servait d'étable à l'hôtellerie publique. C'est dans ce triste lieu que la mère de Dieu fut surprise par le moment de l'enfantement : elle mit son fils au monde sans ressentir les douleurs qu'éprouvent les autres mères; mais elle n'avait pas même un misérable berceau à lui donner. Elle l'emmaillota comme elle put, et le coucha dans une crèche. Ainsi se trouvaient déjà justifiées les paroles que Jésus-Christ a dites depuis : *Le fils de l'homme n'a pas une place à lui, pas un asile où reposer sa tête.*

Mais d'un autre côté, Dieu relevait par deux miracles l'humble naissance de son fils. Des mages, conduits par une étoile, venaient des pays de l'Orient pour se prosterner devant le berceau d'un enfant et l'entourer de parfums et d'hommages. Puis, un ange apparut à des bergers occupés à garder leurs troupeaux et leur dit : « Aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un sauveur qui est le Christ. Voici la marque pour le reconnaître : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

---

(1) Bossuet.

La Nativité de Jésus-Christ.

Une Messe dans les Catacombes.

Ainsi les bergers et les mages, les premiers et les derniers de la terre étaient convoqués dans une étable pour glorifier le fils du Roi des rois. Quel abaissement et quelle grandeur! Quel sujet de réflexions profondes! Et si tous ces événemens n'étaient pas une de ces choses sacrées qu'on n'écoute qu'en baissant la tête, où trouverait-on des enseignemens plus frappans et plus sublimes?

Suivant tous les Pères de l'Église, l'incarnation du Fils de Dieu est par-dessus tout un mystère d'amour. L'amour de Dieu, l'amour du prochain, est le principal tribut que le Seigneur nous demande à l'anniversaire de cette incarnation céleste. Voici la fin d'un sermon de Massillon, prononcé le jour de Noël :

« La naissance de Jésus-Christ réconcilie les hommes avec son père; elle réunit les Gentils et les Juifs; elle anéantit toutes ces distinctions odieuses de Grec et de Barbare, de Romain et de Scythe; elle éteint toutes les inimitiés et toutes les haines : de tous les peuples elle ne fait plus qu'un peuple, de tous ses disciples qu'un cœur et qu'une âme : dernier genre de paix qu'elle vient apporter aux hommes. Ils n'étaient liés auparavant entre eux ni par le culte, ni par une espérance commune, ni par l'alliance nouvelle qui dans un ennemi nous découvre un frère..... Jésus-Christ est devenu notre paix, notre réconciliation, la pierre angulaire qui assemble tout l'édifice, le chef vivifiant qui unit tous ses membres et n'en fait qu'un même corps... Et cependant tant de liens sacrés n'ont pu réussir à nous unir ensemble!... Oh! mes frères, Jésus-Christ est donc descendu en vain sur la terre! Il est venu nous apporter la paix; il nous l'a laissée comme un héritage; il ne nous a rien tant recommandé que de nous aimer; et l'union et la paix semblent bannies du milieu de nous! et les haines partagent encore la cour, la ville, les familles! et ceux que les places, que les intérêts de l'État, que les bienséances même, que le sang du moins devrait unir, se déchirent, se dévorent, et voudraient s'élever sur les ruines les uns des autres!... Unissez-vous donc à Jésus-Christ naissant : entrez dans l'esprit de ce mystère; rendons à Dieu avec lui la gloire qui lui est due : c'est le seul moyen de nous rendre à nous-mêmes la paix que nos passions nous avaient ôtée! »

HISTOIRE.

L'EXPIATION.

A quelque distance de Rome et de la voie Appienne, au milieu d'une campagne abandonnée, une caverne, déserte en apparence, ouvre ses mystérieuses profondeurs. Sitôt que les ombres du soir s'étendent sur les sept coteaux de la ville éternelle, des troupes d'hommes, de femmes et d'enfans, enveloppés dans des habits de couleur sombre et marchant le front baissé comme s'ils méditaient un crime, arrivent à cette caverne comme à un rendez-vous donné, et s'enfoncent sous des voûtes ténébreuses. Cette caverne, c'est l'entrée des Catacombes; ce peuple qui fuit et qui se cache, ce sont des chrétiens qui vont remplir les devoirs de leur religion.

Après bien des détours, après avoir traversé une multitude de galeries qui se croisent en tous sens, les fidèles arrivent enfin dans l'enceinte consacrée où le mystère divin va s'accomplir. L'autel est taillé dans le roc; deux cierges, une lampe suspendue à la voûte, jettent à peine assez de clarté dans ces lieux funèbres pour rendre l'obscurité plus visible. Un prêtre, revêtu des habits épiscopaux, et dont les mains tremblent, non de crainte, mais de vieillesse, commence le saint sacrifice.

Deux femmes couvertes de longs voiles blancs sont agenouillées au pied de l'autel. L'une, pâle et languissante, est à la fleur de l'âge; elle semble courbée sous le poids de la vie, comme sous un fardeau trop fort pour elle; l'autre a plus d'années et de courage, elle soutient sa tremblante compagne. C'est la fille et la mère : d'où vient qu'elles sont placées au premier rang? Dans les assemblées des chrétiens l'égalité règne; il n'y a ni premiers ni derniers; est-ce le hasard qui leur a donné cette place?

Non, c'est la modestie des fidèles; les fidèles veulent rendre cet hommage aux deux nouvelles néophytes. Quelle victoire remportée par les ministres du vrai Dieu sur les prêtres des idoles! Ces deux femmes qui viennent prier dans les Catacombes, furtivement, presque seules, c'est la femme et la fille du maître de la terre, de l'empereur Dioclétien. Prisca et Valérie courbent leur front impérial devant l'autel où le Christ va descendre dans le sacrement de l'Eucharistie.

Cependant deux émissaires de Galérius, le futur gendre et le favori de Dioclétien, ont suivi les princesses. Ils se sont mêlés au flot des fidèles et sont arrivés avec lui jusque dans le sanctuaire. Le pieux recueillement des chrétiens qui joignent les mains et tiennent leurs yeux baissés vers la terre, les empêche de remarquer l'insolence des espions de leur persécuteur. « Tout est connu maintenant, dit l'un d'eux à l'oreille de son compagnon; tu vois que les premiers rapports qui ont été faits à Galérius ne l'avaient pas trompé. L'impératrice et sa fille ont embrassé la religion de ces vils esclaves! O tache éternelle sur le manteau des Césars! Viens, allons

achever notre mission; allons tout apprendre à Galérius. »

Les deux délateurs s'éloignent. L'Esprit du mal, qui sourit à leurs projets, les guide à travers les inextricables galeries des Catacombes et les empêche de s'égarer. Le saint sacrifice n'est pas plus troublé par leur sortie qu'il ne l'avait été par leur présence. Des voix de jeunes filles s'élèvent fraîches et pures sous ces voûtes funéraires, et les anges portent aux pieds de l'Éternel les prières et les larmes des fidèles persécutés.

La quatrième heure de la nuit a sonné. Les chrétiens se dispersent. Prisca et Valérie, suivies seulement d'une de leurs femmes et d'un officier, chrétien comme elles, sont rentrées par une porte secrète dans le palais des empereurs. Au point du jour, un des principaux officiers de la cour est introduit auprès d'elles, et leur annonce que Dioclétien désire leur parler. Les désirs du maître du monde sont des ordres auxquels personne ne doit essayer de se soustraire. Les princesses osent à peine se confier dans un regard leurs craintes mutuelles. Elles arrivent dans l'appartement de Dioclétien; il est seul et se promène d'un air agité.

Après avoir éloigné d'un geste l'officier qui accompagne sa femme et sa fille, il s'arrête menaçant devant elles.

« Prisca, Valérie, une troupe de fanatiques qui adorent je ne sais quel Juif, né dans une étable et mort sur une croix, trouble le repos de Rome et de l'empire. Sous prétexte de prêcher leur religion, ils propagent l'esprit de révolte. Ce sont les ennemis de tous les dieux de l'Olympe et de moi, qui suis César et tout-puissant! Jusqu'ici cette secte misérable n'a fait de prosélytes que parmi les esclaves et les insensés, parmi la lie du peuple et la lie de l'armée. Croirai-je qu'ils aient obtenu des succès plus importans, que le venin de leurs détestables maximes se soit glissé jusque sous la pourpre impériale? S'il était vrai, malheur à ces impurs insectes que mon pied dédaigne d'écraser! malheur à tous ceux qui se font les ennemis de César, fussent-ils de la famille même de César! »

L'impératrice ramène vivement sa fille sur son sein : elle veut parler; mais terrifiée par les menaces de son époux et plus encore par ses regards sévères, elle sent sa voix expirer sur ses lèvres. Valérie est cette fois plus courageuse que sa mère.

« Seigneur, dit-elle, ou plutôt mon père, puisqu'il ne m'est pas encore défendu de vous donner ce nom, ceux dont vous parlez ne sont pas vos ennemis; bien loin de là, vous n'avez pas dans tout l'empire de sujets plus dévoués et plus fidèles, et nous le savons, nous qui prenons part à toutes leurs prières. Nous savons qu'ils supplient le Ciel, non de vous maudire, mais de vous éclairer!

« — Ainsi, a repris Dioclétien, il ne m'est plus permis de douter de votre honte et de mon malheur; vous êtes chrétiennes?

« — Nous sommes chrétiennes, répond Valérie en joignant les mains et en levant les yeux vers le ciel.

« — Ah! ma fille, quel aveu viens-tu de faire? s'est écriée l'impératrice : c'est l'arrêt de notre perte. » Et elle tombe éperdue aux genoux de César; celui-ci la repousse froidement.

« Demain, dit-il, un pompeux sacrifice sera offert au maître des dieux pour le remercier d'une victoire récente que le César Constance a remportée dans les Gaules. Demain vous m'accompagnerez au temple de Jupiter, ou bien, déchues de votre rang, déshéritées de mon nom, vous serez conduites dans une de mes forteresses de la Numidie. Cet exil ne finira jamais. L'empereur ne veut pas que son trône soit partagé par une femme que l'univers entier saurait avoir été chrétienne. Ni pleurs, ni prières; cette sentence est inflexible comme celles du Destin. Retournez dans votre appartement; l'officier qui vous a conduites ici est chargé de veiller à votre porte et d'avoir soin que vous soyez seules toute cette journée et toute la nuit qui la suivra : vous aurez le temps de réfléchir à mes paroles. A demain. »

Dioclétien a disparu. On ramène chez elles les deux princesses, qui peuvent à peine se soutenir. Prisca arrache son diadème, son voile blanc semé d'abeilles d'or, le riche manteau qui lui couvre les épaules, et tous les attributs de la grandeur souveraine. « O ma fille! renoncerai-je pour toujours à cette couronne?

« — Ma mère, répond Valérie, le Christ vous en promet une plus belle.

« — Oui, celle du martyre. L'exil en Numidie, c'est la mort pour toutes deux. N'est-ce pas, c'est là ce que tu veux dire? O Valérie, pourquoi tout avouer à l'empereur? ne pouvions-nous adorer le Christ en secret, comme nous l'avons fait jusqu'ici?

« — Adorer le Christ après l'avoir renié!

« — Ah! tu as raison, et moi je suis une pauvre insensée; tu me fais rougir de moi-même. Eh bien! prions, prions avec ardeur, et que mes génies protecteurs m'inspirent ce que je dois faire. Quelle que soit ma résolution, tu suivras mon exemple, n'est-il pas vrai, Valérie? »

Les deux princesses s'embrassent et se mettent à prier; mais les vœux qu'elles adressent au Ciel sont pleins de souvenirs et de distractions mondaines : elles songeaient involontairement à cette chère Italie, à cette cour brillante qu'il fallait abandonner pour une prison solitaire au milieu des sables de l'Afrique, sous le ciel étouffant de la Numidie. Ce

n'était pas ainsi que priaient les martyrs dans la nuit qui précédait leur supplice ; tout entiers à la joie d'offrir leur sang à Jésus-Christ, ils ne s'occupaient que de la Jérusalem éternelle où leurs âmes allaient être emportées, et non de ce globe périssable où leurs corps allaient être livrés à la torture : celui qui doute, celui qui hésite, n'est pas mûr encore pour le royaume des cieux. L'impératrice et sa fille, chrétiennes depuis peu de temps, n'avaient pas cette foi ardente qui met dans le cœur un profond dédain de toutes les choses humaines. La colère de Dioclétien les effrayait presque autant que la colère de Dieu. Valérie avait cependant plus de courage que l'impératrice; Valérie seule aurait eu la force d'accepter le martyre ; elle n'eut pas la force de séparer sa destinée d'avec celle de sa mère.

Oh ! si le prêtre vénérable qui les a instruites dans la religion avait pu pénétrer jusqu'à elles ! si sa voix avait pu retentir à leur oreille et les entretenir des félicités du ciel, dans ce palais où tout les entretenait des félicités de la terre ! peut-être, affermies dans la foi qu'elles avaient embrassée, elles auraient pris, sans effroi, le chemin de la Numidie... Mais seules ! seules tout ce jour ! seules toute cette nuit! seules avec leurs souvenirs, leurs terreurs, leur faiblesse !... elles succombent. Quand Dioclétien vient prendre leur main pour les conduire au temple de Jupiter, elles n'opposent presque point de résistance, et les anges que l'Éternel avait commis à leur garde s'envolent en gémissant.

Autant la joie des fidèles a été grande en apprenant la conversion des princesses, autant leur désespoir est profond en apprenant qu'elles apostasient ; ils prosternent leur front dans la cendre et demandent encore à Dieu de pardonner aux deux femmes coupables qui jettent tant de scandale dans son Église. Mais le Seigneur a résolu d'en faire un éclatant exemple ; il a résolu de précipiter Prisca et Valérie du rang le plus élevé dans le rang le plus misérable, afin de prouver qu'en lui seul subsistent la grandeur et la durée. Ce n'est pas à une époque où les martyrs de la foi versent leur sang de toutes parts, qu'il peut laisser l'apostasie heureuse et triomphante ; et puis le jour va luire où, renvoyant la persécution aux persécuteurs, il doit épouvanter de leur supplice l'univers, qui a été témoin de leur cruauté.

Dioclétien a choisi pour gendre Galérius, le Dace farouche, tyran par instinct, sanguinaire avec volupté. La triste Valérie est obligée de s'unir à ce monstre : Quelle résistance pourrait-elle opposer à son père ? elle qui n'a pas eu la force de refuser la perte de son âme, peut-elle refuser le don de sa main ? Prisca voit le malheur de sa fille et comprend que c'est la première vengeance de l'Éternel. Bientôt l'impatiente ambition de Galérius force Dioclétien d'abdiquer le titre d'empereur. Galérius parle en maître ; il veut commander seul à toute la terre, et Dioclétien, redevenu le simple Dioclès, va cacher sa rage et ses inutiles regrets dans les jardins de Salone.

De ce jour, Valérie et Prisca n'ont plus de protecteur. Valérie, esclave plutôt qu'épouse de Galérius, est reléguée au fond de son palais, et n'a plus qu'une liberté : celle de verser des larmes. Son mariage, maudit de Dieu, est frappé de stérilité, et lorsqu'enfin éclairées par tous les désastres qui fondent sur elles et ne leur laissent pas le temps de respirer, les princesses se mettent à genoux et veulent prononcer le nom du Dieu qu'elles ont renié, leur voix meurt, leurs yeux se troublent, un frisson terrible les saisit, et elles tombent prosternées sous le poids de l'anathême....

. . . . . .

Dix ans se sont écoulés ; la face de la terre est changée. Constantin règne à Rome et dans tout l'Occident. Licinius est César des parties orientales de l'empire ; Licinius, l'heureux compagnon de Constantin, mais qui n'a ni son génie ni ses vertus ; Licinius, dont l'âme reste obstinément fermée aux clartés de la religion victorieuse. Deux femmes errantes, couvertes d'habits misérables, et qui mangent le pain de la pitié, sont arrivées à Thessalonique. L'une de ces femmes est jeune encore, l'autre est sur le déclin de l'âge. A travers leurs traits flétris par le malheur, on distingue un air de grandeur et de majesté. O vicissitudes des choses de la terre! ô terribles décrets de la Providence ! ces deux femmes qui sont descendues au dernier degré de la misère, ont porté sur leur tête une couronne d'impératrice ; c'est Prisca et Valérie ; c'est la veuve de Dioclétien et la veuve de Galérius. Les soldats de Licinius les reconnaissent et les traînent à son palais devant le tyran qui les fait poursuivre depuis quinze mois. « Valérie ! a-t-il crié d'une voix farouche, avec un infernal sourire. Hé bien ! veuve de Galérius, te voilà donc en ma puissance ! Ta mère et toi, vous allez donc payer tout ce que j'ai de haine sur vous et sur votre famille ! Valérie, il y a trois ans, tu as refusé ta main à Licinius ; aujourd'hui Licinius te livre au bourreau. A la mort ces deux femmes ! » Il dit, et la mère et la fille sont conduites au supplice.

Quand elles sont arrivées sur la place de Thessalonique, au milieu du peuple qui s'attendrit sur leur sort, en considérant d'où elles sont tombées : « Ma mère, dit Valérie, le Ciel m'éclaire. C'est le Dieu des Chrétiens qui nous frappe et qui nous punit. Notre crime fut sans exemple ; mais nos malheurs le disposeront peut-être à la

clémence. Ma mère, à cette heure suprême, à cette heure de mort, élevons notre âme vers ce Christ que nous avons prié autrefois dans les Catacombes! Offrons-lui notre sang qui va couler, et confessons en mourant la justice de notre mort! Peut-être sera-t-il touché de notre repentir; peut-être les désastres que nous avons éprouvés dans ce monde nous vaudront-ils la félicité éternelle dans l'autre!

« — Ma fille, ma fille! a répondu l'impératrice, oh! j'atteste ce Dieu que nous avons tant outragé, je l'atteste que je vais mourir sans me plaindre. Est-ce que je ne meurs pas avec toi, ma fille? Hé bien! oui, prions le Christ, prions-le d'être miséricordieux envers nous! Demandons-lui surtout de n'être pas séparées dans l'éternité!.... »

Elles se mirent à genoux devant les bourreaux, à qui ce spectacle ôtait toute leur fureur. L'anathème avait cessé; l'Éternel permit qu'elles pussent achever leurs prières.... Quand elles eurent fini, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et leur visage s'illumina d'une joie céleste....

Puis on leur trancha la tête, et leurs corps furent jetés à la mer.

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA DEUXIÈME QUINZAINE DE DÉCEMBRE.

16 décembre 1745. Mort de l'abbé Desfontaines, littérateur savant et laborieux. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : les plus connus sont les traductions de Virgile et d'Horace.

19 décembre 1370. Mort du pape Urbain V, successeur d'Innocent VI. Il résidait à Avignon; il fonda à Montpellier un collége pour douze étudians en médecine, et signala son pontificat par un grand nombre de réglemens utiles.

20 décembre 1765. Mort du grand-dauphin, père de Louis XVI, fils de Louis XV; c'est de lui qu'on a dit : Fils de roi, père de roi, jamais roi. C'était un prince qui joignait à beaucoup de talens naturels des connaissances étendues et des vertus rares. On a gardé de lui une réponse qui fait voir assez de quel monarque son trépas a privé la France. Il avait tracé de sa main des plans de palais et de jardins magnifiques; ceux à qui il les montra en louèrent la beauté : « Ce qu'ils ont de plus beau, dit le dauphin, c'est qu'ils ne coûteront rien au peuple; ils ne seront jamais exécutés. »

22 décembre 1522. Les Turcs enlèvent l'île de Rhodes aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, appelés aujourd'hui chevaliers de Malte.

25 décembre 795. Mort du pape Adrien Ier, ami de Charlemagne. Ce fut sous son pontificat que Charlemagne détruisit le royaume des Lombards et fit don à l'Église de Rome de l'exarchat de Ravenne, du duché de Pérouse et de six fortes villes de la Toscane.

25 décembre 496. Baptême de Chlovis.

28 décembre 1622. Mort de saint François de Sales.

SUR LA PAUVRETÉ.

Pénétrons-nous de la philosophie chrétienne, ô mes bien-aimés, et la pauvreté n'aura nulle prise sur nous! elle nous sera même profitable en donnant un nouveau lustre à notre vertu, et nous donnera bien plus que toutes les richesses. Qu'y avait-il, dites-moi, de plus pauvre que le prophète Élie? Mais c'était sa pauvreté même qui l'élevait au-dessus de tous les riches. Riche de trésors spirituels, ne voyant rien dans les biens terrestres qui ne fût au-dessous de la grandeur de ses pensées, rien qui fût digne de la sublime philosophie qu'il avait embrassée, il choisit de préférence à tout la pauvreté, et, foulant sous les pieds toutes les pompes de la vanité humaine, il se réduisit à n'avoir pour tout bien qu'un manteau. Ce fut à sa pauvreté qu'il dut les hommages des rois. Ce pauvre, il s'était rendu nécessaire au monarque de Juda, qui venait avec toutes ses richesses tomber aux pieds du plus misérable de ses sujets. Il y avait donc dans ce vil manteau quelque chose de plus riche que la pourpre, et dans la caverne de ce juste plus de magnificence que dans le palais d'un roi. Aussi le jour qu'il s'éleva dans le ciel, le prophète ne laissa-t-il à son disciple d'autre richesse que son manteau. « Avec cette arme, dit-il, j'ai combattu le démon; avec elle tu en triompheras aussi bien que moi. » Quel bouclier! mes frères, quel glaive! quel inexpugnable rempart! Élisée reçoit avec ce manteau le plus riche de tous les héritages, plus précieux mille fois que tous les trésors : c'était Élie se reproduisant dans son disciple, Élie tout à la fois dans le ciel et sur la terre! Ah! sans doute, vous applaudissez au bonheur du prophète; chacun de vous souhaiterait de lui ressembler : mais écoutez-moi. Les saints mystères auxquels nous sommes initiés nous donnent quelque chose encore de plus merveilleux. Élie, quittant son disciple, ne lui laissa qu'un manteau; le Fils de Dieu, en remontant vers son père, nous a laissé sa divine chair. Élie se dépouille de son vêtement pour le léguer à Élisée; Jésus-Christ nous transmet sa chair sans la perdre. Avec un semblable présent, cessons de nous croire malheureux, cessons d'accuser nos calamités et de craindre les disgrâces du temps.

(*Homélies de saint Jean Chrysostôme.*)

SOUVENIRS DE LA GRANDE-CHARTREUSE.

Et, étant tombé par terre, il entendit une voix qui lui dit: « Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ? »
(ACTES DES APÔTRES, chap. IX.)

(JUIN 1816.)

I.

Ceci n'est point un jeu de l'esprit, l'œuvre d'un vain caprice de l'imagination. C'est le simple, mais fidèle récit de quelques impressions de jeunesse, l'histoire naïve d'un sentiment intime, mais grave comme toutes les pensées religieuses, et qui a exercé une influence protectrice sur la vie intellectuelle d'un homme obscur que j'ai par hasard rencontré dans le monde. Voilà tout; cependant une grande leçon ressort peut-être du développement de cette scène de la solitude. Un jeune homme, doué d'une grande énergie de pensée, entraîné par la nature de ses études dans le tourbillon des idées du siècle, reconnaît tout à coup, dans la société de quelques vieillards, pauvres, oubliés, séparés du monde, le néant des doctrines qui repoussent les consolations et les lumières de la foi. Ce serait sans doute un tableau digne d'une plus vaste toile et d'un pinceau plus habile, que celui où l'on montrerait l'incrédulité moderne, luttant vainement contre la puissance créatrice et la parole de Dieu, au milieu des pompes sauvages du désert et en présence des austérités du cloître! Je n'ai pas songé à réaliser une aussi grande pensée en esquissant ces souvenirs dont une fois seulement j'ai pu entendre le récit, mais qui jamais ne sortiront de ma mémoire. Dans le sentiment religieux qui l'anime, celui de qui je tiens ces précieux aveux me pardonnera sans doute de leur donner une publicité que je crois utile, et dont sa modeste simplicité se serait alarmée.

Ce fut ainsi qu'il parla :

« Je n'avais pas dix-neuf ans, mais j'étais déjà vieux! J'avais épuisé la coupe amère des joies et des déceptions de ce monde. Nourri, dès mon enfance, des dogmes les plus hardis de la philosophie du dix-huitième siècle, science funeste, semblable à ces liqueurs fortes qui enivrent et qui brûlent le sang dans les veines, à la vue des misères de mon temps, j'avais senti mon âme se flétrir et ma raison s'engourdir dans un sombre désespoir. Ainsi j'étais découragé, accablé sous le poids d'amers souvenirs; car je n'avais plus d'espérances pour cette vie, et je ne croyais pas à celles de l'autre. Travailleur de peu de foi et de peu de courage, au commencement de la journée, j'aspirais déjà au repos du soir : comme ces plantes hatives qui ne voient qu'un soleil et qui tombent avant la fin du jour, penchées sur leur tige débile et inféconde. Je n'avais pas dix-neuf ans, et je ne croyais plus à l'avenir. Oh! j'étais déjà vieux!

« Les événemens récens de 1815 avaient complètement renversé les espérances de mon éducation. Je m'étais d'abord destiné à la carrière du barreau, pour obéir aux vœux de mes parens; mais des circonstances qui se rattachent aux bouleversemens politiques de cette époque, et qui sont étrangères au sujet de ce récit, me forcèrent d'abandonner tous les projets que précédemment j'avais pu faire sur mon avenir, et j'acceptai un emploi inférieur dans la conservation des eaux et forêts de Grenoble. Ce fut à peu près dans ce temps que le Gouvernement sanctionna le rétablissement de quelques maisons religieuses, et qu'en vertu de cet acte d'autorité, que je ne fus pas un des moins ardens à blâmer, les Chartreux qui avaient survécu aux orages révolutionnaires de la France, furent remis en possession du monastère célèbre qui porte le nom de Grande-Chartreuse, et qui est le chef-lieu de cet ordre antique.

« Ils étaient peu nombreux : huit ou dix Pères seulement, accompagnés de quelques frères servans, revinrent de Rome, où ils s'étaient réfugiés depuis 1790, sous la conduite du Père procureur-général de l'ordre; ils revinrent dans ces murs si long-temps profanés et dépouillés de la splendeur que la piété des siècles passés y avait rassemblée. Oh! quelle dut être la profonde émotion de ces pieux cénobites, en saluant de nouveau, après un si long exil, les murailles dégradées de leur patrie religieuse, de la Jérusalem de leur ordre! Hélas! la désolation y régnait comme sur l'autre Sion. L'orage dévastateur des révolutions semblait rugir encore dans son enceinte, dont les échos, insultés par des voix sacriléges, avaient oublié les accens de la prière et le bruit harmonieux des louanges du Seigneur. La maison conventuelle ressemblait ainsi, au milieu des décombres qui gisaient autour d'elle, à une veuve des anciens jours, pleurant, sous le cilice et la cendre, sur les tombes de son époux et de ses fils. On dit que d'aussi loin que les religieux purent découvrir la toiture de la demeure où, dans leur jeunesse, ils s'étaient voués à Dieu, ils tombèrent à genoux saisis d'un douloureux et saint enthousiasme et versèrent d'abondantes larmes sur les chemins pierreux du désert : car ils retrouvaient à tous les pas quelques souvenirs d'une autre époque, conservés pieusement dans l'exil comme de saintes reliques d'une terre sacrée.

« Que les temps étaient changés! La hache avait éclairci ces belles et majestueuses forêts, si bien

aménagées autrefois par les religieux, dont elles étaient la propriété. De nombreuses clairières se montraient là où autrefois les solitaires venaient prier et méditer sous d'épais ombrages. L'habitant des montagnes, enrichi de leurs dépouilles, ne venait plus comme autrefois recevoir leurs bénédictions; il les voyait maintenant passer dans un sombre silence, agité qu'il était par les haines révolutionnaires et par les craintes vagues que l'esprit de faction avait su lui suggérer.

« Un acte bien naturel, quoique peu réfléchi, de ces Pères, ignorans encore du nouveau droit public de la France, vint tout à coup fournir un prétexte à peu près plausible à ces déplorables calomnies. Les maisons de cette contrée sont couvertes en lattes de bois de sapin: c'est la conservation de cet usage qui occasionne si souvent dans les villages de ces montagnes de si terribles désastres; mais la difficulté des transports et l'absence de tout autre moyen local ne permettent guère d'avoir recours à une matière qui fournisse moins d'alimens à l'incendie. Lorsque les religieux arrivèrent à la Grande-Chartreuse, toutes les toitures du monastère, qui n'avaient subi depuis long-temps aucune réparation, étaient entièrement à jour. Il faut avoir habité sous le climat sévère de ce canton, placé à peu près à 2,000 toises au-dessus du niveau de la mer, envahi durant neuf mois de l'année par des neiges abondantes, pour se faire une idée des souffrances que l'intempérie des saisons dut faire éprouver à ces pauvres solitaires. Le Père procureur pensa, avec raison, que son premier soin devait être de mettre ses religieux à l'abri; en conséquence, comme à l'époque où l'Ordre était propriétaire légitime de toutes les forêts voisines, il y fit abattre par des frères servans une certaine quantité de sapins, qui furent aussitôt sciés et réduits en planches pour réparer la couverture du monastère.

« Les agens forestiers sévirent contre les religieux et s'opposèrent, au nom des lois, à la continuation de leurs travaux. Cela fit grand bruit dans le pays, et les autorités principales du département de l'Isère n'osèrent prendre sur elles l'arrangement d'une affaire à laquelle l'esprit de parti s'efforçait de donner de la gravité; cependant le Père procureur ne vint pas s'asseoir sur les bancs de la police correctionnelle. On écrivit à Paris; la réponse ministérielle se fit attendre durant un mois, que les religieux ne purent employer à se garantir contre le vent glacial qui soufflait de toutes parts sur leurs têtes. On prescrivait la cessation immédiate des poursuites dirigées contre eux, et l'on donnait en même temps l'ordre de leur dépêcher un agent ferme et éclairé, pour leur faire connaître leur position réelle et leur livrer la quantité de bois nécessaire aux réparations les plus urgentes. On désirait néanmoins que cet agent sût concilier, dans cette circonstance, la rigueur de ses devoirs avec le respect et la considération que méritaient les Pères: ce fut moi qu'on choisit pour remplir cette mission.

« Je partis de Grenoble par une belle matinée de juin, et pour pouvoir pénétrer à cheval jusqu'au monastère, je pris la route du Sappey. Il y avait dans mon cœur une sorte de satisfaction orgueilleuse, une joie cruelle, qu'y faisait naître la pensée du pouvoir dont j'étais momentanément investi. Mes préjugés politiques et ceux de ma prétendue philosophie s'unissaient en moi pour m'inspirer les sentimens les plus hostiles aux religieux; l'idée qu'il m'était permis d'humilier des moines me causait une satisfaction inexprimable. Si jeune, mais inspiré par une haine frénétique, j'allais ainsi de gaîté de cœur, et croyant rendre hommage à d'honorables principes, fouler aux pieds le respect qu'on doit à la vieillesse et à la piété!... Le souvenir du coupable dessein dont il plut à Dieu de purger bientôt après mon cœur égaré, a souvent pesé sur ma mémoire de tout le poids d'un remords; mais souvent aussi j'ai admiré, en relisant cette triste page de ma vie, par quelles voies admirables la Providence rappelle aux immortelles clartés de sa loi les hommes qui la maudissent dans les ténèbres. »

(La suite à la page 49.)

DES MISSIONS EN GÉNÉRAL,

ET

DES MISSIONS DU PARAGUAY

EN PARTICULIER.

L'origine des missions remonte aux paroles prononcées par Jésus-Christ le jour où, prêt à retourner au ciel, il assembla ses apôtres et leur dit: *Allez prêcher l'Évangile et baptiser toutes les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*

Fidèles aux ordres de leur maître, ces douze pauvres pêcheurs sur lesquels l'Esprit Saint venait de descendre, laissèrent là leurs filets, et se dispersèrent dans le monde pour accomplir leur divine mission. Rome, la Grèce, l'Asie, l'Égypte, les Indes et les îles les plus éloignées devinrent le théâtre de leurs prédications. C'est à ces premiers missionnaires de la religion chrétienne que le monde fut redevable de la lumière évangélique. C'est alors que tous les systèmes d'une fausse sa-

gesse s'écroulèrent devant une doctrine prêchée par quelques Juifs ignorés, et que l'aréopage athénien entendit le missionnaire saint Paul lui dire : « Le Dieu inconnu auquel vous avez consacré une inscription (1) est le vrai Dieu, le seul Dieu qu'il faut croire et qu'il faut adorer. »

Le sang des martyrs faisait naître des martyrs ; la parole des apôtres fit naître des apôtres. L'étoile du christianisme se leva successivement sur les Gaules, sur les Espagnes et sur plusieurs autres pays de l'Occident. Saint Irénée éclaira les peuples de Lyon et des bords du Rhône; saint Denis et ses compagnons, les Parisiens et les nations gauloises qui peuplaient les rives de la Seine et de la Marne; saint Waast, les provinces de la Flandre. Bientôt cette étoile de la religion du Christ, d'abord si faible, si timide, si souvent obscurcie de vapeurs sanglantes, devint un foyer de lumière éclatante dont les rayons se répandirent sur la plus grande partie de l'univers, pour le rajeunir et pour le vivifier.

Au cinquième siècle, lorsque les barbares se répandirent sur toute la surface de l'Europe, le clergé sentit la nécessité de travailler à les instruire, afin de les guérir de leur férocité; et à force de persévérance il en vint à bout. Sur la fin du sixième siècle, saint Grégoire-le-Grand envoya des missionnaires en Angleterre pour amener à la foi chrétienne les Saxons et les autres barbares qui s'étaient emparés de ce pays. Au huitième, des missionnaires apprirent l'Évangile à une grande partie de l'Allemagne. Au neuvième, les missions furent poussés jusqu'en Suède et en Danemark, et s'étendirent sur les deux bords du Danube. Au dixième, le christianisme s'établit dans la Pologne, la Russie et la Norvège, pendant que des moines nestoriens le portaient en Tartarie et jusqu'à la Chine. Ces divers travaux ont été continués pendant les siècles suivans, et toujours avec le zèle, la charité, le courage des premiers apôtres de la religion chrétienne.

Au commencement du seizième siècle, l'Amérique fut découverte, et bientôt une troupe de missionnaires accourut pour réparer les ravages que l'ambition et la soif de l'or causaient dans le Nouveau-Monde. Le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, découvert en même temps par les Portugais, donna plus de facilité pour pénétrer dans les parties les plus orientales de l'Asie et dans les plus méridionales de l'Afrique; peu à peu l'on fit des missions dans les Indes, au Tonquin, à la Chine, au Japon; il n'est presque plus aucune partie du monde dans laquelle des missionnaires n'aient pénétré; plusieurs ont été plus loin que les voyageurs et les navigateurs les plus intrépides; « et, comme autrefois, les royaumes manquaient à l'ambition d'Alexandre, la terre manque à leur charité (1). »

L'histoire des missions n'offre rien de plus intéressant que les pages consacrées aux missions des jésuites dans le Paraguay. La puissance de la religion chrétienne s'y montre dans toute sa plénitude et dans toute sa splendeur. C'est un peuple sans lois, sans mœurs, sans culte, sans société, qui se rassemble, s'instruit, se discipline, et se civilise à la voix de quelques pauvres missionnaires. C'est le monde fait avec le chaos; c'est un gouvernement plus sage que ceux de Solon et de Lycurgue, formé avec la Croix et l'Évangile.

Le Paraguay est un immense pays, plein de forêts et de pâturages, qui commence au pied des Cordillières et s'étend fort avant dans l'Amérique méridionale entre l'Orénoque et le *Rio de la Plata*, entre le Pérou et le Brésil ; son nom lui vient d'un grand fleuve qui le traverse. *Paraguay*, dans la langue des sauvages, signifie le fleuve couronné, parce qu'il prend sa source dans le lac *Xarayès* qui lui sert comme de couronne ; avant d'aller grossir les eaux du *Rio de la Plata,* ce fleuve reçoit le *Parana* et l'*Uraguay*. « Des forêts qui renferment dans leur sein d'autres forêts tombées de vieillesse, des marais et des plaines entièrement inondées dans la saison des pluies, des montagnes qui élèvent des déserts sur des déserts, forment une partie des régions que le Paraguay arrose. Le gibier de toute espèce y abonde, ainsi que les tigres et les ours. Les bois sont remplis d'abeilles qui font une cire fort blanche et un miel très-parfumé. On y voit des oiseaux d'un plumage éclatant, et qui ressemblent à de grandes fleurs rouges et bleues sur la verdure des arbres.

« Les Indiens que l'on rencontrait dans ces retraites ne leur ressemblaient que par le côté affreux. Race indolente, stupide et féroce, elle montrait dans toute sa laideur l'homme primitif dégradé par sa chute. Rien ne prouve mieux la dégénération de la nature humaine que la petitesse du sauvage dans la grandeur du désert. »

Les premières entreprises des missionnaires se bornèrent à de simples excursions. Ils convertissaient de temps en temps quelques Indiens; mais il ne se formait pas de peuplades chrétiennes. Le principal et presque l'unique fruit que l'on recueillait alors de ces pieux travaux, c'était de baptiser quelques enfans moribonds. On retirait du milieu des sauvages les adultes qui embrassaient

(1) *Diis ignotis,* Aux dieux inconnus.

(1) Toutes les parties de cet article qui sont renfermées entre des guillemets sont empruntées à M. de Châteaubriand.

la foi, et on les engageait à venir demeurer sur les terres occupées par des chrétiens.

Vers l'an 1680, les Pères de la compagnie de Jésus, lassés d'obtenir si peu de résultats, écrivirent à la cour d'Espagne que le peu de succès de leurs missions tenait à la brutalité des Espagnols et à la haine que leur insolence inspirait aux Indiens, partout où ils se montraient. Ils assurèrent que, sans cet obstacle, le christianisme ferait des progrès immenses dans les parties les plus inconnues de l'Amérique, et que tout le Paraguay pourrait être amené sous la domination du monarque d'Espagne et des Indes, sans dépense et presque sans effusion de sang.

La demande des missionnaires fut bien accueillie; l'espace où ils devaient agir leur fut tracé, et on leur donna tous les pouvoirs nécessaires. Il fut enjoint aux gouverneurs des provinces adjacentes de ne jamais interrompre dans leurs travaux les apôtres du Paraguay, et de ne laisser pénétrer aucun Espagnol dans le pays qu'ils allaient catéchiser, à moins du consentement exprès des Pères. Ceux-ci promirent, de leur côté, de payer une certaine capitation en proportion du nombre de leurs prosélytes, et de les soumettre à la puissance du roi Catholique. Ces conventions ayant été faites, les jésuites s'embarquèrent sur la rivière *de la Plata*, et, entrant dans les eaux du Paraguay, se dispersèrent dans les bois.

« Les anciennes relations nous les représentent un bréviaire sous le bras gauche, une grande croix à la main droite, et sans autres provisions que leur confiance en Dieu. Ils nous les peignent se faisant jour à travers les forêts, marchant dans des terres marécageuses où ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des roches escarpées et furetant dans les antres et les précipices, au risque de trouver des serpens et des bêtes féroces au lieu des hommes qu'ils y cherchaient.

« Plusieurs d'entre eux moururent de faim et de fatigue; d'autres furent massacrés et dévorés par les sauvages. Le Père *Lizardi* fut trouvé percé de flèches sur un rocher; son corps était à demi déchiré par les oiseaux de proie, et son bréviaire était ouvert auprès de lui à l'Office des morts. Quand un missionnaire rencontrait ainsi les restes d'un de ses compagnons, il s'empressait de leur rendre les honneurs funèbres; et plein d'une grande joie, il chantait un *Te deum* solitaire sur le tombeau du martyr.

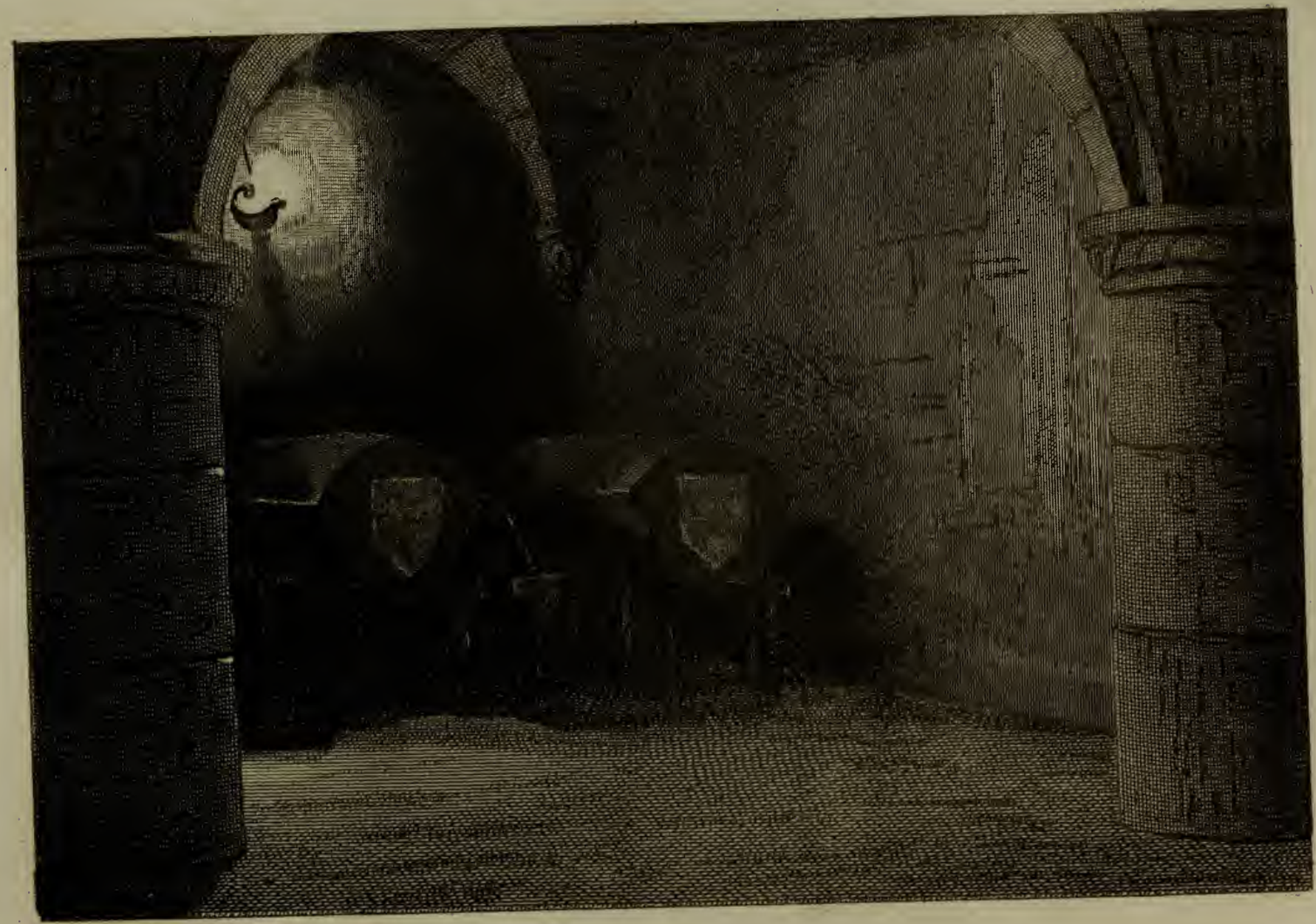
« De pareilles scènes, renouvelées à chaque instant, étonnaient les hordes barbares. Quelquefois elles s'arrêtaient autour du prêtre inconnu qui leur parlait de Dieu, et elles regardaient le ciel que l'apôtre leur montrait; quelquefois elles le fuyaient comme un enchanteur, et se sentaient saisies d'une frayeur étrange; le religieux les suivait en leur tendant les mains au nom de Jésus-Christ. S'il ne pouvait les arrêter, il plantait sa croix dans un lieu découvert et s'allait cacher dans les bois. Les sauvages s'approchaient peu à peu pour examiner l'étendard de paix élevé dans la solitude; un aimant secret semblait les attirer à ce signe de salut. Alors le missionnaire sortant tout à coup de son embuscade, et profitant de la surprise des barbares, les invitait à quitter une vie misérable pour jouir des douceurs de la société.

« Quand les jésuites se furent attaché quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner des âmes. Ils avaient remarqué que les sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique; on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes; ils remontèrent les fleuves en chantant des cantiques. Les néophytes répétaient les airs comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent point de venir se prendre au doux piége. Ils descendaient de leurs montagnes et accouraient au bord des fleuves pour mieux écouter ces accens; plusieurs d'entre eux se jetaient dans les ondes et suivaient à la nage la nacelle enchantée. L'arc et la flèche échappaient à la main du sauvage : l'avant-goût des vertus sociales et les premières douceurs de l'humanité entraient dans son âme confuse; il voyait sa femme et son enfant pleurer d'une joie inconnue; bientôt subjugué par un attrait irrésistible, il tombait au pied de la croix et mêlait des torrens de larmes aux eaux régénératrices qui coulaient sur sa tête. »

C'est ainsi que le christianisme s'infiltra dans le cœur de ces tribus errantes. Pour mieux travailler au salut de leur âme, les missionnaires dûrent s'occuper de les rassembler en état de société; ils firent venir de *Buénos-Ayres* des bœufs, des moutons, toutes sortes de bestiaux, qui se multipliaient en si peu de temps qu'on eut bientôt ce qui suffisait pour la subsistance des néophytes. On commença dès-lors à former des peuplades; on apporta de Buénos-Ayres tous les outils nécessaires soit pour couper du bois et mettre en œuvre les pierres et les métaux, soit pour défricher et cultiver les terres. On fit provision de blé, de légumes et de différentes sortes de grains. On enseigna aux Indiens la manière de faire la brique et la chaux; on leur traça le plan des maisons qu'il fallait construire; et les missionnaires, tour à tour prédicateurs, législateurs, ouvriers, eurent bientôt la consolation de voir plusieurs bourgades habitées.

Ces nouveaux citoyens, animés de l'esprit de charité que la vraie religion inspire, s'empressèrent de faire part à leurs parens et à leurs compa-

Les Jésuites au Paraguay.



Caveaux de St. Denis.

triotes du bonheur dont ils jouissaient. Ils faisaient des excursions dans les lieux les plus écartés, et ne revenaient jamais sans amener avec eux un grand nombre d'infidèles. La douceur avec laquelle ils étaient reçus, et les témoignages de tendresse qu'on leur prodiguait apprivoisaient insensiblement ces barbares. Tous les habitans des bourgades s'empressaient à leur bâtir des demeures, tandis que les missionnaires les disposaient à recevoir le sacrement du baptême. Le nombre des Indiens s'était accru dans chaque bourgade; on songea à en former d'autres; les peuplades qui étaient déjà fondées fournissaient tout ce qui était nécessaire aux nouvelles qu'on voulait établir. « On en compta jusqu'à trente en peu d'années, et elles formèrent entre elles cette république chrétienne qui semblait un reste de l'antiquité découvert au Nouveau-Monde. Elles ont confirmé sous nos yeux cette vérité connue de Rome et de la Grèce, que c'est avec la religion, et non avec des principes abstraits de philosophie, qu'on civilise les hommes et qu'on fonde les empires. »

A mesure que de nouvelles peuplades s'établissaient, on en fixait les limites, afin de prévenir les plaintes et les murmures; il y en eut à qui l'on assigna des territoires dont le rayon avait plus de quarante lieues. Dans chaque peuplade, on examina la différence des terres et à quoi elles étaient propres : on mit les bestiaux dans celles qui pouvaient fournir le pâturage; on destina les autres à être ensemencées. On fit venir de Buénos-Ayres des ouvriers pour apprendre aux Indiens les métiers les plus nécessaires à la société civile; leur application et le génie qu'ils ont pour les arts leur faisaient apprendre aisément ce qu'on leur enseignait; avec le temps et l'expérience, ils étaient parvenus à exceller dans un grand nombre de métiers. « Enfin, les missionnaires, en bornant la foule aux premières nécessités de la vie, avaient su distinguer dans le troupeau les enfans que la nature avait marqués pour de plus hautes destinées : ils avaient, ainsi que le conseilla Platon, mis à part ceux qui annonçaient du génie, afin de les initier dans les sciences et les lettres. Ces enfans choisis s'appelaient la *Congrégation;* ils étaient élevés dans une espèce de séminaire et soumis à la rigidité du silence, de la retraite et des études des disciples de Pythagore. Il régnait entre eux une si grande émulation, que la seule menace d'être renvoyé aux écoles communes jetait un élève dans le désespoir. C'était de cette troupe excellente que devaient sortir un jour les prêtres, les magistrats et les héros de la patrie.

« Les femmes travaillaient séparées des hommes dans l'intérieur de leurs ménages. Au commencement de chaque semaine, on leur distribuait une certaine quantité de laine et de coton, qu'elles devaient rendre le samedi au soir toute prête à être mise en œuvre; elles s'employaient aussi à des soins champêtres qui occupaient leurs loisirs sans surpasser leurs forces.

« Il n'y avait point de marché public dans les bourgades. A certains jours fixes, on donnait à chaque famille les choses nécessaires à la vie. Un missionnaire veillait à ce que les parts fussent proportionnées au nombre d'individus qui se trouvaient dans chaque cabane.

« Les bourgades indiennes occupaient un assez grand terrain, généralement au bord d'un fleuve et sur un beau site. Les maisons étaient uniformes, à un seul étage et bâties en pierre. Les rues étaient larges et tirées au cordeau. Au centre de la bourgade se trouvait la place publique, formée par l'église, la maison des Pères, l'arsenal, le grenier commun, la maison de refuge et l'hospice pour les étrangers. Les églises étaient fort belles et fort ornées; des tableaux, séparés par des festons de verdure naturelle, couvraient les murs. Les jours de fête, on répandait des eaux de senteur dans la nef, et le sanctuaire était jonché de fleurs de lianes effeuillées. »

A cette peinture poétique et fidèle des temples du Paraguay, il faut ajouter un tableau de la piété des Indiens. Voici, suivant un témoin oculaire, la manière dont ces peuples observaient la religion chrétienne :

« On sonne la cloche dès la pointe du jour pour appeler le peuple à l'église; un missionnaire fait la prière du matin et dit ensuite la messe, après quoi chacun se retire pour vaquer à ses occupations. A huit heures, tous les enfans âgés de moins de douze ans se rendent à l'église, où, après avoir fait la prière du matin, ils récitent par cœur et à haute voix le catéchisme. Les garçons, placés dans le sanctuaire, commencent; et les filles, rangées dans la nef, répètent ce que les garçons ont dit. Ils entendent ensuite la messe, après la messe le catéchisme, et puis ils s'en vont, deux à deux, à leurs écoles. On est attendri en voyant la modestie et la piété de ces jeunes enfans. Au soleil couchant, on sonne la prière du soir, après laquelle on récite le chapelet à deux chœurs; peu de personnes se dispensent de cet exercice, et ceux que de fortes raisons empêchent de venir à l'église, ne manquent pas de réciter la prière dans leurs maisons.

« Les dimanches et les fêtes, on célèbre trois messes hautes; à chaque messe, il y a prédication. Tous les jeudis on donne la bénédiction du Saint-Sacrement, selon la permission qu'on en a obtenue du pape; et, à voir le concours des fidèles qui s'y rendent, on croirait que tous les jeudis de l'an-

née sont autant de fêtes. Toutes les fois que l'on porte le viatique aux malades, un certain nombre des membres de la confrérie du Saint-Sacrement doivent accompagner Notre Seigneur avec des flambeaux. Leur foi est si vive, que la pénitence à laquelle ils sont le plus sensibles quand ils ont commis quelque faute, c'est d'être privés de cet honneur. »

Le caractère des Indiens convertis était parfaitement conforme à l'idée qu'en donnent ces habitudes de douce piété. Les missionnaires avaient établi des lois pénales dont la mansuétude devrait être un sujet de réflexion pour les législateurs de l'Europe, et, pendant tout le temps que durèrent les républiques du Paraguay, il se présenta deux ou trois cas à peine où ces lois fussent applicables dans toute leur sévérité. Le livre de Dieu et l'exemple des missionnaires opéraient ces miracles parmi des hordes naguère si féroces. Leurs mœurs étaient devenues si tranquilles et si pures, que l'évêque de Buénos-Ayres écrivait à Philippe V qu'il ne croyait pas que, dans toutes les bourgades indiennes, il se commît jamais un seul péché mortel.

Telle était la société que les jésuites avaient établie dans le Paraguay. Voilà pour quelles œuvres les philosophes du dix-huitième siècle les ont chargés de calomnies. Pourquoi ces calomnies ont-elles prévalu? c'est le secret de la Providence. Les Indiens des peuplades payaient exactement leurs tributs; ils se joignaient aux armées espagnoles dans toutes les guerres; c'étaient des sujets libres mais fidèles; et, cependant, en 1757, la cour de Madrid les donna comme un troupeau d'esclaves à la cour de Portugal. Les Indiens ne voulurent pas se laisser transférer d'un maître à un autre et prirent les armes; ils furent bientôt défaits. La promptitude de cette défaite prouva qu'il n'y avait parmi eux ni union ni chef, et cependant les jésuites, accusés d'avoir pris part au mouvement, furent chassés en 1767 de toute l'Amérique espagnole. Leurs malheureux néophytes furent réduits en esclavage comme les autres habitans de ce pays. Voilà quel fut l'ouvrage des prédicateurs de la liberté philosophique; que tous les hommes de bonne foi le comparent avec l'ouvrage des apôtres de la liberté chrétienne!

A moins qu'il ne plaise aux Dieux de vous envoyer quelqu'un pour vous instruire de leur part, n'espérer pas réussir jamais à réformer les mœurs des hommes.

PLATON, *Apologie de Socrate.*

CHRONIQUE

DE L'ABBAYE DE SAINT-DENIS.

§ II. LES CAVEAUX.

(Voir la première livraison, page 2.)

Les caveaux de l'église de Saint-Denis ne s'ouvrent que pour les rois et les reines, et leur postérité jusqu'au troisième degré. Les abbés et les grands-prieurs y avaient leur sépulture, mais en dehors du chœur. Les autres personnes qu'on y a inhumées sont en petit nombre, et ces exceptions étaient régularisées par des ordonnances spéciales de nos rois.

Jusqu'à Charles V, les inhumations furent faites, çà et là, dans le sanctuaire et dans le chœur. Les cercueils des rois n'étaient qu'une grande pierre creusée et tapissée de lames de plomb. On y mettait, avec leur cadavre, le sceptre, la main de justice, la couronne et quelquefois le manteau royal. On plaçait dans le cercueil des reines une couronne, des joyaux et des fuseaux, ou bien une quenouille de bois doré. Les cénotaphes étaient fort simples: on y représentait les rois et les reines en marbre blanc, couchés sur des tables de marbre noir, la tête couronnée et revêtus de leurs habillemens.

Charles V est le premier roi dont le corps ait été déposé dans un caveau au lieu d'être enterré dans une fosse comme celui de ses prédécesseurs. On déposa près de lui, dans le même caveau, sous la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, qui prit le nom de chapelle des Charles, les restes de Charles VI et de Charles VII. François Ier, avec sa mère et sa femme; Henri II et Catherine de Médicis, avec toute leur postérité, furent ensevelis aussi dans des caveaux séparés.

Henri IV fit construire dans le chœur un souterrain destiné à servir de sépulture à lui et à ses descendans: c'est là que les corps de tous les Bourbons ont été déposés. On plaçait les cercueils à côté les uns des autres sur des tréteaux de fer. A la porte du caveau, au bas d'un escalier de huit marches, le dernier roi mort attendait que son successeur, descendant à son tour dans la tombe, vînt le chasser au fond du sépulcre: c'était comme une seconde royauté.

Les abbés et les grands-prieurs de Saint-Denis étaient enterrés dans des fosses ou déposés dans des niches pratiquées le long des murailles. Turenne avait un magnifique tombeau dans une chapelle particulière; Bertrand Duguesclin reposait dans le sépulcre du roi Charles V.

A la fin de 1793, un décret de la Convention

nationale ordonna la destruction des tombeaux de Saint-Denis. Cette assemblée envoyait la hache et le bourreau jusque dans le royaume des morts. Il est inouï qu'il se soit trouvé des hommes pour voter une telle loi ; il est encore plus inouï qu'il s'en soit trouvé pour l'exécuter. La profanation commença le 12 octobre et dura quatorze jours. Tous les caveaux furent ouverts ; tous les rois furent arrachés de leurs tombes, depuis Dagobert et Nanthilde jusqu'au premier Dauphin, fils de Louis XVI. A la place où avait été construite l'ancienne chapelle des Valois, on creusa une grande fosse, et les trois dynasties des rois de France y furent précipitées. Un religieux de l'abbaye de Saint-Denis, témoin oculaire de cette horrible cérémonie, en a fait un récit dont voici quelques fragmens.

« Le samedi 12 octobre 1793, on a ouvert le caveau des Bourbons, du côté des chapelles souterraines, et on a commencé par en tirer le cercueil du roi Henri IV. Son corps s'est trouvé bien conservé, et les traits du visage parfaitement reconnaissables. Un soldat s'est approché de lui, a coupé une mèche de sa barbe, et s'est écrié : *Maintenant je suis sûr de vaincre : je ne porterai plus d'autre moustache !* Chacun a eu la liberté de voir le corps jusqu'au lundi 14, auquel jour on l'a transporté dans le cimetière dit des Valois.

« Le lundi 14 octobre, après le dîner des ouvriers, on a continué l'extraction des autres cercueils ; on a ouvert celui de Louis XIII, celui d'Anne d'Autriche, sa femme, et celui de Marie de Médicis, sa mère ; celui de Louis XIV, celui de Marie-Thérèse, infante d'Espagne, sa femme, et celui de Louis, grand-dauphin, leur fils aîné. Quelques-uns de ces corps étaient bien conservés, surtout celui de Louis XIII, reconnaissable à sa moustache ; Louis XIV l'était aussi par ses grands traits.

« Le 16 octobre, à onze heures du matin, dans le moment où la reine de France, veuve de Louis XVI, eut la tête tranchée, on a enlevé le cercueil de Louis XV...

Le 17, on a fouillé dans le tombeau de Charles VI et dans celui d'Isabeau de Bavière, sa femme ; on n'a trouvé dans leurs cercueils que des ossemens desséchés.... On a mis en pièces leurs belles statues de marbre, et on a pillé ce qui pouvait être précieux dans leurs cercueils....

« Le 18, on a été au milieu du chœur découvrir la fosse de Charles-le-Chauve, mort en 877. On n'a trouvé, bien avant dans la terre, qu'une espèce d'auge en pierre, dans laquelle était un petit coffre qui contenait le reste de ses cendres.

« Le soir, à la lumière, on a ouvert le tombeau de pierre du roi Dagobert, mort en 638 ; il avait plus de six pieds de long ; sa pierre était creusée pour recevoir la tête, qui était séparée du corps. On a trouvé un coffre de bois d'environ deux pieds de long qui renfermait les os de ce prince et ceux de Nanthilde, sa femme, morte en 642. Les ossemens étaient enveloppés dans une touffe de soie, et séparés les uns des autres par une planche intermédiaire qui partageait le coffre en deux parties. Sur un des côtés de ce coffre était une lame de plomb avec cette inscription : *Hic jacet corpus Dagoberti* ; sur l'autre côté, une lame de plomb portait : *Hic jacet corpus Nanthildis.* »

Dans la nuit du 11 au 12 septembre 1793, par ordre du conseil du département, en présence du commissaire du district de la municipalité de Saint-Denis, on avait enlevé du trésor tout ce qui y était, châsses, reliques, vases sacrés, etc. : tout avait été mis dans de grandes caisses de bois et porté à la Convention.

Les ossemens du connétable Duguesclin furent jetés pêle-mêle avec ceux des rois ; ceux de Turenne furent sauvés : la fureur révolutionnaire respecta aussi son tombeau. Envoyé d'abord par le Directoire au musée des Monumens français, Bonaparte le fit transférer à l'hôtel des Invalides. On chercha vainement le cercueil du cardinal de Retz ; il échappa lui seul à cette abominable proscription des morts.

Vingt-deux années s'écoulèrent pendant lesquelles l'herbe des champs crut et reverdit sur la fosse où trois dynasties de rois étaient entassées. Quand Louis XVIII remonta sur le trône de ses pères, il songea d'abord aux mânes de ses pères, si indignement outragés, et le sacrilége révolutionnaire fut réparé autant qu'il était au pouvoir des hommes de le faire. Devant une assemblée composée de princes du sang et des premiers dignitaires de la France, on ouvrit la fosse du *Champ des Valois*, et tous les ossemens qui s'y trouvèrent encore furent transportés dans la galerie souterraine de l'église de Saint-Denis. Dans cette galerie on avait construit un caveau dont la porte s'ouvrit pour recevoir ce qui restait de tant de monarques, et se referma sur eux pour toujours. Ce caveau est muré et scellé avec une grande table de marbre noir.

A la même époque, le caveau des Bourbons fut rouvert et réparé ; les ossemens de Louis XVI et de Marie-Antoinette, exhumés de la fosse où l'échafaud de 93 avait jeté ces nobles victimes, furent apportés à l'église de Saint-Denis, le jour du 21 janvier. Chaque année, à cet anniversaire mémorable, un magnifique catalfaque s'élevait dans le chœur ; la nef et les ailes étaient tendues de draperies noires ; une musique sombre et déchirante se faisait entendre, et l'on célébrait une

messe expiatoire devant une assemblée où toute l'Europe avait des représentans. Puis, un prêtre montait dans une chaire, et lisait le testament du roi martyr. La même cérémonie se répétait dans toutes les églises de France; mais une loi récente vient d'abolir ces prières. Fera-t-on aussi une loi pour rayer la date du 21 janvier de notre histoire?

Depuis la Restauration, le duc de Berry assassiné le 13 février 1820, et avant lui un enfant mort en naissant, ont été déposés dans le caveau des Bourbons. Louis XVIII, mort en 1824, est placé, suivant l'antique usage, à l'entrée du souterrain, au pied de la huitième marche.

On a rétabli dans les galeries souterraines de l'église de Saint-Denis, les cénotaphes de tous les rois des dix premiers siècles de la monarchie. Il règne constamment dans ces galeries une demi-obscurité qui leur donne un aspect sévère, et pourtant on pourrait les parcourir sans éprouver d'impressions profondes, puisque toutes les tombes devant lesquelles on passe sont veuves de leurs ossemens; mais au bout de la galerie, au fond d'un corridor humide et sombre, un spectacle s'offre aux yeux, qui rappelle vivement à toutes les terribles réalités de la mort. Un gardien indifférent vous conduit devant un caveau bas et noir, fermé par une simple grille de fer, éclairé par une seule lampe. Dans ce caveau, deux cercueils, couverts d'un velours noir aux armes de France, sont posés sur des tréteaux; ces cercueils contiennent les corps des derniers rejetons du vainqueur de Lens : le duc de Bourbon et le prince de Condé, le père et l'aïeul du duc d'Enghien.

Ce qui fait que la vérité se montre presque toujours inutilement à nous, c'est que nous n'en jugeons pas par les lumières qu'elle laisse dans notre âme, mais par l'impression qu'elle fait sur le reste des hommes au milieu desquels nous vivons.

(Massillon, *Pensées diverses.*)

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA PREMIÈRE QUINZAINE DE JANVIER.

1er Janvier 1723. Mort de l'abbé de Dangeau, de l'Académie française. Né de parens protestans qui l'avaient élevé dans leur croyance, il fut converti par Bossuet.

2 Janvier 1492. Prise de Grenade par Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon. Destruction de l'empire des Maures en Espagne.

2 Janvier 139. Mort du pape saint Télesphore. Télesphore, le septième pasteur de l'Église de Rome depuis les apôtres, fut placé sur le siége pontifical vers la fin de l'an 127. Suivant Eusèbe et saint Irénée, il est mort martyr. Plusieurs écrivains du moyen âge lui attribuent le *Gloria in excelsis.*

4 Janvier 536. Deux moines arrivés des Indes à Constantinople apprennent aux Grecs à fabriquer la soie.

6 Janvier 1755. Mort du cardinal Quirini, noble vénitien également célèbre par son érudition, et par les relations qu'il entretint avec tout le monde littéraire.

7 Janvier 1715. Mort de Fénelon.

10 Janvier 1276. Mort du pape Grégoire X. C'est lui qui ordonna le premier qu'après la mort du pape les cardinaux seraient enfermés dans un conclave d'où ils ne sortiraient qu'après avoir élu son successeur. Il acquit au Saint-Siége le comtat Venaissin.

12 Janvier 1706. Mort d'Adrien Baillet. Adrien Baillet fut un des critiques les plus érudits du siècle de Louis XIV. Le plus estimé de ses ouvrages est une Vie des Saints, en 10 vol. in-4°.

13 Janvier 1152. Mort de Suger, abbé de Saint-Denis, régent de France. Louis-le-Jeune et le peuple de France lui décernèrent le titre de *père de la patrie.*

L'*Albion*, journal anglais, rend compte d'un refus de serment motivé sur l'athéisme et de l'horreur témoignée par les juges et le public, en entendant l'excuse du témoin.

Dans un procès pour le vol d'une fourrure, par un nommé Henri Berthold, comparaissait comme témoin un homme de moyen âge, qui refusait de prêter serment. Le juge Philipps : Vous refusez de jurer? — Hibbert : Oui. Il y a deux ans, j'ai fait de même, et j'ai refusé de témoigner. — M. Philipps : De quelle croyance êtes-vous? — D'aucune. — Êtes-vous déiste? — Non. — Athée? — Oui. Le témoin s'en allait, lorsque le magistrat le rappela pour lui faire répéter sa déclaration. — Vous avez dit que vous étiez athée? Savez-vous ce qu'on entend par ce mot? — Oui. — Ne croyez-vous pas à l'Être-Suprême? — Non. Un autre témoin comparaît; il fait les mêmes réponses. Des cris violens accueillent ces professions d'absence complète de foi. M. Philipps, avec indignation : Sortez; quittez sur-le-champ ce lieu : après ce dégoûtant spectacle, après les observations révoltantes de ces témoins, je ne me sens pas le courage et je ne ferai pas à un jury anglais l'affront d'entendre la déposition de pareils êtres. Après ce débat, la cause a continué.

SOUVENIRS DE LA GRANDE-CHARTREUSE.

II

Il existe un nombre considérable de descriptions de la Grande-Chartreuse; mais toutes, suivant moi, sont restées fort au-dessous de la vérité. Je ne crois pas que l'art puisse jamais atteindre à la majesté incomparable d'un tel sujet. La nature, si grande, si féconde dans la sublimité terrible qu'elle a répandue sur ce désert, s'y montrera toujours supérieure aux plus nobles inspirations du génie, à ses conceptions les plus hardies, les plus imprévues. L'art demeure muet et stérile, étonné de son impuissance, au sein de ces âpres solitudes où la main du Créateur a semé tant de prodiges, et l'artiste, émerveillé, s'agenouille dans une pieuse et poétique admiration en levant ses yeux vers le ciel, où sa pensée remonte vers le principe éternel de toute harmonie et de toute beauté. Ce sont donc plutôt les étonnemens d'un voyageur au sein des grandes savanes alpines, que les émotions d'un poète dont je vais essayer de retracer en quelques mots les imparfaites et fugitives images.

Le vieux mot dauphinois de *Chartreux* signifie littéralement *reclus*, et par extension un désert; quoi qu'il en soit de l'exactitude de cette étymologie, aucun monument antérieur à l'arrivée de saint Bruno et de ses compagnons dans cette contrée alors sauvage et inhabitée, ne peut attester si les religieux imposèrent au pays le nom de leur ordre ou s'ils le prirent de lui : ceci est peu important. La vallée de la Grande-Chartreuse est un prolongement de celle de Saint-Laurent-du-Pont; elle est comme encadrée dans une enceinte de hautes montagnes calcaires dont les sommets sont couverts de neiges éternelles. On y pénètre par deux routes, dont l'une, qui coupe le mont Eynard, a pris son nom du village du Sappey, bâti à l'entrée de la vallée sur le versant nord de cette montagne ; l'autre passe par Saint-Laurent-du-Pont, bourg important dont les Chartreux étaient autrefois les *seigneurs*. De ce côté, la nature a prodigué les scènes les plus terribles : une voie étroite et souvent inondée par les eaux qui proviennent de la fonte des neiges, est bordée de tous côtés d'affreux précipices, au fond desquels mugissent les eaux des torrens dont la grande voix, répercutée par mille échos, remplit la solitude de sa sauvage harmonie. Les rochers qui dominent cette route offrent dans leurs déchirures et leurs anfractuosités multipliées une tradition éloquente de quelque lutte antique entre les élémens : ici des pics aigus qui portent au-dessus des nuages leurs cimes tristes et mornes; là de vastes surfaces, unies par les tempêtes de plusieurs siècles, étendent au loin leurs masses calcaires dépourvues de végétation et de vie; là des montagnes couvertes de la verdure triste des sapins semblent sortir comme des îles du sein de cet océan immobile, où des tempêtes plus anciennes que l'homme ont laissé des traces éternelles de leur passage.

La route du Sappey, qu'on sait être celle suivie par saint Bruno, lorsque, inspiré de Dieu, il alla à la découverte de ce monde alors inconnu, offre une plus grande variété d'accidens pittoresques, dont l'ensemble harmonieux dispose l'âme à d'autres émotions. De ce côté, du moins, on ne parcourt aucune zône absolument stérile : partout la nature, agreste et sévère, montre aussi de temps en temps quelques sourires de verdure et de fleurs. Les flancs de la montagne que la route côtoie sont couverts de hauts sapins, et les limpides eaux du Guiers qui en baignent la base et qu'on traverse sur un pont hardiment jeté sur deux rochers élevés, pour arriver aux portes de l'ancien enclos des Chartreux, viennent bientôt réjouir la vue et mêler leur murmure à celui des brises parfumées qui descendent des hauteurs.

Ce fut vers l'année 1084, sous le pontificat du célèbre Urbain II, et lorsque le siége de Grenoble était occupé par saint Hugues, qu'un jeune homme de noble lignée vint avec quelques-uns de ses compagnons fonder le monastère de la Grande-Chartreuse. L'histoire touchante de cet apôtre, reproduite sur la toile de Lesueur, ne peut être rappelée ici sans perdre de sa beauté : c'est un sujet qui réclame un travail particulier et des méditations toutes spéciales. De nombreuses vicissitudes ont frappé ce monument de la ferveur des temps anciens, détruit par le feu à diverses reprises, entièrement dévasté et brûlé deux fois par les calvinistes : il a été constamment reconstruit sur les fondemens posés par saint Bruno. Il offre encore dans quelques-unes de ses parties des traces de son origine ; mais partout la main du temps, comme celle de l'homme, a apporté des changemens qui témoignent des agitations de cette vie périssable.

Le monastère est assis au pied d'une haute montagne qui décrit au loin une grande courbe, de façon qu'en l'abritant contre les vents du nord elle en masque la vue; il faut en être déjà très-près pour l'apercevoir, et la croix de son clocher, qui semble s'élancer du sein de la forêt, s'offre comme un signe de salut placé là entre le ciel et la terre. C'est un vaste polygone d'où les accidens nombreux du sol bannissent toute régularité. Le cloître a près de trois cents pas d'étendue, et les cellules des religieux, pratiquées sur ses parallèles, le peuplent dans toute sa longueur. Divers passages qui aboutissent à cette ligne centrale conduisent à la salle

du chapitre et à l'église, édifice qui occupe un plan élevé au milieu de cette foule de constructions, qui donnent à la Grande-Chartreuse l'aspect d'une petite ville. Une colonne de fumée qui trace dans l'air un sillon solitaire, s'élance du sommet de l'édifice; c'est le seul indice de la présence de l'homme au sein de ces murailles silencieuses.

L'époque de l'année à laquelle je traversai cette contrée à la fois sombre et sauvage, riante et belle, devait me présenter des contrastes frappans de température et de végétation, que je remarquai et qui commencèrent cette chaîne puissante d'émotions sous lesquelles je me sens heureux d'avoir succombé. Tandis que l'été, dans toute la splendeur de sa richesse, étalait dans la vallée de Grésivaudan, sur le versant méridional du mont Eynard, les pompes de la fructuation; que déjà le cerisier et l'abricotier avaient été dépouillés de leurs délicieuses productions; que la vigne chargée de pampres fleuris grimpait forte et joyeuse autour des ormes, suivant la manière dont on la cultive dans ce pays, je trouvai sur le versant opposé une nature paresseuse, qui semblait seulement sortir d'un long sommeil. J'entrai d'abord dans une contrée entièrement forestière, avant d'arriver au Sappey. Je me trouvai un moment après sur un plateau élevé où le froment sortait de terre, où le cerisier était en fleurs, où les arbres n'avaient pas encore entièrement revêtu leur verdoyante parure. Les haies d'aubépine fleuries semblaient couvertes de flocons de neige, et sur le bord des ravins, à l'entrée des bois, je remarquai les campanules à la tige flexible et les giroflées odorantes qui commençaient seulement à montrer leurs couleurs diaprées au sein du gazon émaillé de violettes.

A une lieue du Sappey, en suivant une route ombragée de *bois noirs*, comme on les appelle dans le pays, je sentis une brise piquante qui m'annonçait le voisinage des neiges. J'entrai alors dans l'enclos des Chartreux, et je vis que le printemps y annonçait à peine le retour de sa féconde beauté. Mais quelle scène ravissante m'entourait! Bien que dans la langue géographique la Grande-Chartreuse ne soit qu'à deux myriamètres, ou quatre lieues, de Grenoble, ce n'est pas trop de la journée d'un cavalier pour en parcourir la distance, si bizarrement coupée dans ses mille détours par des passages difficiles et des chemins escarpés. Déjà les rayons pâlissans du soleil ne laissaient plus tomber que des clartés douteuses sur les pitons neigeux des Alpes; le bruissement sonore du Guiers retentissait au loin et semblait se perdre dans les mystères des vieilles forêts que je traversais; le chant mélancolique de la pivoine saluait l'heure du soir; cette vague harmonie qui est un des prestiges les plus puissans des lieux solitaires, le calme majestueux des bois, la sérénité du ciel dont les vapeurs blanchâtres du crépuscule commençaient à ternir l'azur, le parfum des bruyères et des fleurs que Dieu a semées dans le désert, comme il a mis l'espérance dans le cœur des malheureux; toutes ces grandeurs d'une nature si belle dans sa sublime tristesse, remplirent mon cœur d'émotions inconnues et dont je ne m'expliquais pas les puissantes réalités. Je sentais s'éteindre ma haine et ma colère, comme la flamme d'une lampe dont l'aliment est usé; j'admirais la patience et le dévouement des hommes qui, les premiers, étaient venus fertiliser quelques plages de ce désert. Je ne comprenais pas encore la puissance créatrice de la foi; mais déjà quelques-uns de ses prodiges se révélaient à moi, et mon esprit s'humiliait devant la suprême intelligence dont l'œuvre se déployait sous mes yeux.

A mesure que l'ombre devenait plus intense, il me semblait que le silence harmonieux des forêts devenait aussi plus solennel. Je tressaillais quand des milliers de voix inconnues répétaient un soupir qui s'exhalait péniblement de ma poitrine. Dans cette contrée sonore, le moindre bruit est aussitôt répété par les échos cachés dans les rochers et les grèves; ce phénomène est occasioné par les capricieux accidens du sol, et nulle part il ne produit des effets plus merveilleux. Le bruit des pas d'un seul homme, celui de sa voix, semblent exciter la joie d'êtres invisibles qui s'unissent à lui, ou plutôt on dirait que c'est l'esprit de la solitude qui accueille la présence de l'homme avec des chants mélancoliques. Tout à coup j'aperçus les toits dégradés du monastère, et le son argentin de la cloche qui annonçait l'angélus retentit dans les airs. Oh! je ne puis exprimer la sensation rapide et instantanée que j'éprouvai dans ce moment. Une sorte de frémissement magnétique parcourut tout mon cœur, mes lèvres se contractèrent, mon cœur se serra, et des larmes inondèrent mes yeux.... Malgré moi, je me rappelai cette douce prière qu'on m'avait apprise dès mon enfance, *Je vous salue, Marie, pleine de grâce!* et j'en murmurais les dernières paroles lorsque je soulevai le lourd marteau de fer de la grande porte, dont le choc retentit au loin dans les vastes cours du monastère.

L'hospitalité envers les voyageurs et les pélerins était prescrite aux Chartreux par les statuts de saint Bruno, comme un devoir sacré. Ils en remplissaient autrefois toutes les obligations avec une étrange libéralité. L'homme qui venait frapper à leur porte, car il n'y avait pour eux ni fortune, ni distinctions sociales, était accueilli avec un pieux empressement à toutes les heures du jour et de la nuit, à toutes les époques de l'année. Les frères observaient le silence le plus rigoureux : ils n'ou-

vraient la bouche que pour prier, et les seuls mots qu'ils pussent prononcer étaient adressés à Dieu; mais les frères servans, dont les vœux n'étaient que provisoires, et qui achetaient par de laborieuses épreuves l'espérance du noviciat, étaient chargés de répandre les bienfaits de l'ordre, et commençaient ainsi par la charité la vie de méditations et d'austérités à laquelle ils allaient se vouer.

Mais à l'époque où remontent ces souvenirs, dépouillés de leurs anciens domaines, vivant d'aumônes, et en proie à toutes les privations, dans un séjour qui ressemblait plus à une ruine qu'au berceau de leur ordre, les pères Chartreux ne pouvaient accomplir leur vœu d'hospitalité. Étrange légèreté du cœur de l'homme! Un instant auparavant, vivement ému des grandes scènes de la solitude, soumis à l'influence religieuse de la cloche dont la voix symbolique annonce l'arrivée et l'adieu des chrétiens dans ce monde, j'étais disposé aux plus nobles sentimens. Les observations du frère servant, faites cependant avec une angélique douceur, peut-être la vue de sa robe brune que dans mon égarement j'étais habitué à considérer comme la livrée d'une ignoble superstition, réveillèrent en moi tous mes préjugés. Je lui parlai avec colère...., avec insolence! Je lui appris en peu de mots l'objet de ma mission, et je l'invitai d'un ton bref à annoncer immédiatement mon arrivée au Père procureur. Le frère croisa ses bras sur sa poitrine, baissa les yeux vers la terre et garda un moment le silence. C'était un jeune homme fort et vigoureux, et sans doute que, dans ce moment, ma hauteur et ma dureté lui rappelant le monde d'où il venait seulement de sortir, il priait Dieu de me pardonner et d'étouffer dans son cœur le sentiment de juste indignation que j'y faisais naître. Ensuite il me salua, en se courbant jusqu'à terre, prit mon cheval, qu'il attacha à un anneau de fer sous un appentis construit à la hâte, et qui servait provisoirement d'écurie et de remise; puis il me fit entrer dans un parloir et s'éloigna. J'avais jusqu'alors gardé mon chapeau sur ma tête; la douceur et la résignation de ce religieux me firent rougir, et je me découvris en entrant dans cette petite pièce, réparée à la hâte, dont le principal ornement était une croix de bois.

Un moment après, le Père procureur parut: c'était un vieillard grand et majestueux; le capuchon de sa tunique blanche était jeté en arrière, sa tête était entièrement rasée; ses traits nobles, et remarquables par une expression indéfinissable de calme et de douceur, étaient pâles et amaigris; mais sa vieillesse n'avait rien de débile et de souffrant, elle me parut encore douée d'une grande énergie. Je fus ému de sa présence, et je le saluai avec les marques d'un profond respect. Le Père s'excusa sur la pauvreté de l'ordre, qui ne lui permettait pas de me rendre moins pénible le séjour que je devais faire au monastère où j'étais cependant le bienvenu. Je le remerciai avec une entière franchise de la bienveillance de son accueil, et je lui exposai les ordres dont j'étais porteur; il reconnut aussitôt la faute qu'il avait commise, et s'en déclara seul coupable.

« Mon frère, me dit-il, les hommes doivent nous pardonner, car nous n'avons eu nulle intention de violer les lois établies. L'erreur dans laquelle je suis tombé est celle d'un père qui verrait périr ses enfans sans pouvoir les secourir; mais on ne peut punir l'ordre entier d'une faute dont je suis le seul auteur. Je me soumets donc d'avance à subir toutes les rigueurs de la punition que j'ai encourue; déjà je me suis réconcilié avec Dieu, et nos Pères m'ont absous: il ne me reste plus qu'à recevoir mon pardon de la justice humaine. »

J'étais vivement touché de l'onction et de l'ineffable candeur avec laquelle le saint vieillard s'humiliait devant moi. Je m'empressai de le rassurer sur les suites d'un incident dont il s'exagérait la gravité, et je lui déclarai que j'étais entièrement disposé à satisfaire à tous les désirs qu'il me manifesterait au sujet des besoins de la communauté, me conformant au reste en cela aux intentions de l'administration; il me remercia avec effusion. La conversation continua sur ce sujet, et particulièrement sur les bruits que la réapparition de l'ordre avait fait naître dans le pays; il en parut profondément affecté, et repoussa avec une éloquence si douce et si persuasive ces injurieuses appréhensions, que je ne pus conserver aucun doute sur la pureté de ses intentions et sur l'esprit de charité et d'abnégation dans lequel les religieux revenaient habiter le vénérable berceau de leur ordre. Au commencement de notre entretien, je l'appelai *monsieur;* mais l'admiration et le respect qu'il m'inspira, vinrent au secours de mon ignorance, car je ne savais nullement alors le ton que les convenances exigeaient que je prisse avec lui, et bientôt je lui donnai le doux nom de Père. Il me tendit la main avec bonté, et obéissant à un entraînement invincible, j'y appliquai mes lèvres avec une respectueuse émotion.

Le Père procureur me conduisit alors dans une cellule nouvellement réparée, et que je devais habiter tant que dureraient les opérations que j'étais chargé de surveiller. Les Chartreux couchent sur un lit en planches, et n'ont, quelle que soit la saison, aucune des douceurs et des commodités de la vie que leur rendraient si nécessaires cependant les aspérités de ce climat et l'âge avancé de la plupart d'entre eux; ce lit, qui ressemble à un cercueil, est enfermé dans une espèce d'alcove ou plu-

tôt d'armoire en planches, qui le dérobe à la vue. Je demandai des matelas et du linge; le vieillard sourit tristement et donna quelques ordres à voix basse au frère servant qui nous accompagnait. Je fus satisfait peu de temps après, et l'on me servit un repas simple et frugal, dont j'avais besoin; car la fatigue du voyage et les impressions morales que j'avais subies avaient brisé mon corps.

La fin à la page 57.)

HISTOIRE.

ATTILA DEVANT LÉON LE GRAND.

(AN DU CHRIST 452.)

L'empire romain tombait en ruines. Rome, la métropole de l'univers, la maîtresse orgueilleuse de toutes les cités, le centre rayonnant autour duquel l'histoire de tous les peuples avait tourbillonné pendant huit siècles, Rome n'était plus que le fantôme d'elle-même, et ses habitans n'étaient que les fantômes des anciens Romains. Du jour où le barbare Alaric avait fait camper ses soldats dans l'enceinte de la ville immortelle, de ce jour Rome avait perdu, aux yeux des nations, son auréole de victoire et son prestige de grandeur; de ce jour Rome et l'empire avaient cessé d'être.

Il est superflu d'énumérer ici les causes accidentelles de la décadence de l'empire des Césars. La monarchie romaine devait tomber, parce que toutes les choses qui ont un commencement doivent aussi avoir une fin. Tout ce que Dieu établit sur la terre porte en soi, par le fait seul de sa création, des germes de développement et de mort. Les hommes comme les sociétés gravissent une haute montagne · quand on est parvenu au sommet, il faut descendre. La religion seule ne peut périr, parce qu'elle émane directement de Dieu et qu'elle était de toute éternité dans sa pensée.

Au reste, la chute de l'empire romain s'accordait merveilleusement bien avec l'établissement du christianisme. A une religion nouvelle, il faut des sociétés nouvelles. La corruption des vainqueurs du monde avait jeté de fatales semences parmi tous les peuples vaincus; Dieu laissa tomber l'empire romain et suscita les invasions des Barbares pour punir et régénérer les hommes : autrefois, et dans un même but, il avait suscité le déluge.

De tous les chefs de ces hordes féroces qui, du fond des glaces et des forêts septentrionales, débordèrent, comme un torrent dévastateur, sur les fertiles contrées du midi, celui qui laissa de plus longs et de plus terribles souvenirs dans le cœur des nations tremblantes, ce fut Attila, surnommé le *Fléau de Dieu;* Attila, qui ravagea toute l'Europe, brûla et détruisit plus de cinq cents villes, et se vantait que l'herbe ne pouvait croître dans les chemins où son cheval avait passé.

Attila, fils de Mandras, régnait sur des peuples d'origine scythe, et qui s'étaient établis dans la Pannonie. Son élévation avait commencé par un fratricide; c'était le seul maître d'un peuple qui adorait la Divinité sous le symbole d'une épée, chez lequel les enfans entraient en fureur au récit des exploits de leurs pères, et chez lequel les pères versaient des larmes de rage quand ils ne pouvaient suivre leurs enfans au combat. En peu d'années il étendit sa domination sur toutes les provinces de l'Allemagne et de la Russie : les Vandales, les Ostrogoths, les Gépides, devinrent ses alliés, et il fut proclamé le monarque universel des Barbares.

Les Francs, et une partie des Gaules, avaient alors pour chef Mérovée; l'empire d'Orient, Théodose le jeune; l'empire d'Occident, Valentinien III. Théodose fut le premier vers lequel Attila tourna ses armes. Il entra dans ses états par l'Illyrie, et mit toutes ses provinces à feu et à sang, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Adriatique. Théodose rassembla une armée pour s'opposer aux ravages de ce terrible ennemi; mais dans trois batailles sanglantes la victoire se déclara pour les Barbares. Constantinople ne dut son salut qu'à la hauteur de ses murailles et à l'ignorance des compagnons d'Attila dans l'art des siéges; Théodose n'obtint leur retraite qu'à force d'humiliations, de tributs et de sacrifices.

Au sortir des contrées de la Grèce et de l'Orient, Attila conduisit ses troupes dans les Gaules. Là, son astre sanglant pâlit devant l'étoile naissante de la monarchie française; il fut défait par Aétius et Mérovée dans les plaines de la Champagne. Forcé à la retraite, Attila se retira lentement dans la Thuringe, en laissant partout de cruelles marques de son passage, comme un lion poursuivi par des chasseurs, et qui rentre à reculons dans sa caverne. Puis il franchit les Alpes et se jeta sur l'Italie.

Une seule ville lui résista. Aquilée, prise d'assaut après un siége de trois mois, fut punie de sa généreuse défense par le pillage et l'incendie. Padoue, Vérone, Pavie, Milan, craignirent un sort pareil et se soumirent. Chacun, loin d'oser défendre sa patrie, ne songeait qu'à l'abandonner. Valentinien lui-même, cédant à ses terreurs, s'enfuit de Ravenne et se retira à Rome avec le dessein d'abdiquer. Il proposa lâchement au sénat et au peuple de quitter avec lui l'Italie; mais on ne lui permit pas de suivre ce projet pusillanime, et comme on ne pouvait le décider à tenter le sort des armes, on lui conseilla d'essayer la voie des négociations.

Attila devant Léon le Grand.

Mort de Saint Joseph.

Le pontife qui occupait alors le siége de saint Pierre était Léon le Grand; grand en effet par sa piété, par son zèle contre l'hérésie, par son éloquence, par son courage. Valentinien le fit appeler dans son palais. « Mon père, lui dit-il, tout fuit et tout abandonne l'empereur. Hélas! l'empereur s'est abandonné lui-même! Quelle résistance opposer à cet Attila, à ce Barbare qui accepte avec orgueil le titre de fléau de Dieu? S'il est vrai qu'en effet Dieu l'ait suscité contre les hommes dans un moment de colère, vous seul pouvez arrêter et conjurer cet envoyé funeste, vous que l'Éternel a jeté parmi nous dans un moment de bonté! La voix qui a renversé l'hérésie d'Eutychès ne peut-elle calmer la fureur d'un Barbare? Allez donc au devant de lui, et par tous les moyens tâchez de le fléchir. Rome a pu survivre à l'invasion d'Alaric, survivrait-elle à l'invasion d'Attila? Oh! sauvez l'empereur et le peuple! Mon père, n'avez-vous pas dit bien des fois *que dans les calamités publiques un bon pasteur est la meilleure ressource de son troupeau* (1).

« —J'espère prouver avant peu la vérité de mes paroles, répondit saint Léon à Valentinien, et j'allais moi-même proposer à César la démarche qu'il vient de m'ordonner. Je vais au devant de ce Scythe farouche. Adieu, César! Ne craignez rien pour ma vie, c'est Dieu qui en est le maître; Attila seul ne peut rien contre moi. »

Peu d'instans après cet entretien, saint Léon sortit de Rome, accompagné seulement d'Aviénus, personnage consulaire, et de Trigétius, préfet du prétoire. Les trois ambassadeurs rencontrèrent Attila près de Ravenne, au passage du Mincio. Par un contraste qui faisait cruellement sentir la différence des temps et l'abaissement de Rome, Attila était campé sur l'héritage que César Auguste avait donné à Virgile. Léon le Grand s'avança vers lui. « Grand roi, lui dit-il, l'empereur et le peuple romain, autrefois le vainqueur du monde comme vous l'êtes aujourd'hui, m'envoient implorer votre clémence. Je le fais sans rougir, car c'est pour la vie de mon troupeau que je vous conjure, et je suis le ministre du Dieu qui relève ceux qui s'humilient : ce Dieu, qui protége le faible, abandonne souvent l'orgueilleux. N'abusez pas de vos forces et de la terreur de ce malheureux peuple. Contentez-vous d'avoir vu le chef de l'Église apostolique et l'ambassadeur des Romains abaissé devant vous. De tous les événemens qui ont illustré votre vie, c'est le plus mémorable et le plus glorieux. »

Pendant que saint Léon parlait ainsi, une expression divine animait son visage. Le roi des Huns admirait avec un étonnement et un trouble dont il ne pouvait se défendre la majesté sereine du pontife, et la douceur éloquente de ses paroles. Tout à coup, au dire de plusieurs écrivains sacrés, deux personnages célestes (1) apparurent au-dessus de Léon le Grand; ils agitaient dans leurs mains des épées flamboyantes, et d'un geste menaçant ils montraient à Attila le nord d'où il était venu. Le roi barbare fut saisi de consternation et de frayeur. « Qui que tu sois, dit-il à saint Léon, homme ou ange, Rome et l'Italie te devront leur salut. Vieillard, tu as plus fait en un instant et avec quelques paroles que Valentinien et le sénat n'auraient pu faire avec toutes leurs armées. Rends-en grâce au Dieu que tu sers; Attila se reconnaît vaincu par toi et par lui! »

En peu de jours la paix fut conclue. Attila repassa les Alpes et se retira dans la Pannonie, sur les bords du Danube. Un matin il fut trouvé mort dans son lit à la suite d'une hémorragie.

L'Église a enregistré avec soin dans ses annales le souvenir de cette scène merveilleuse; le pinceau divin de Raphaël l'a consacrée dans une des fresques du Vatican. C'est de cette fresque que le *Magasin Religieux* donne aujourd'hui la copie.

(1) Sermons de saint Léon.

(1) Saint Pierre et saint Paul.

LA MORT DE SAINT JOSEPH,

Par Joseph Ribera, dit *l'Espagnolet.*

Saint Joseph descendait en droite ligne des plus grands rois de Juda et des plus illustres d'entre les anciens patriarches; mais il tire sa principale gloire de ses vertus, et surtout de son humilité. Aucun historien n'a écrit sa vie, et nous ne savons de lui que ce que le Saint-Esprit a bien voulu nous apprendre. Dieu, l'ayant destiné à être le père nourricier de son fils, le donna pour époux à la sainte Vierge. Quelques auteurs ont avancé qu'il était veuf d'une première femme dont il avait eu plusieurs enfans, savoir : Jacques *le Mineur* et ceux que l'Évangile appelle les *Frères du Seigneur;* mais ils se trompent. Ces frères du Seigneur étaient les cousins germains de Jésus-Christ, étant nés du mariage de Marie, sœur de la sainte Vierge, avec Alphée, lequel vivait encore quand le Sauveur fut crucifié.

Lorsque saint Joseph s'aperçut de la grossesse de Marie, la conduite qu'il avait tenue avec elle et l'éminente sainteté de la Vierge firent naître en lui des réflexions qui le jetèrent dans un grand trouble. Comme il était *juste* et rempli de charité

pour le prochain, il résolut de quitter secrètement sa femme, sans la condamner et sans même l'accuser. De pareilles dispositions ne restèrent pas sans récompense. Lorsqu'il se préparait à exécuter son dessein, un ange lui apparut en songe. Cet ange venait, non pour lui faire des reproches, mais pour dissiper ses doutes et ses craintes en lui révélant que la grossesse de Marie était miraculeuse, et que la seule vertu du Très-Haut avait formé dans son sein le corps adorable du Sauveur. La conduite de saint Joseph est bien propre à confondre tous ceux qui, sur de simples conjectures ou sur le témoignage trompeur des sens, se livrent aux soupçons les plus injurieux et déchirent impitoyablement la réputation de leurs frères.

Ce qu'il y a de plus admirable dans saint Joseph, c'est qu'au milieu des grâces les plus extraordinaires dont il est comblé par le Seigneur, il conserve l'humilité la plus profonde. Son existence est un parfait modèle de modestie et de simplicité. Il vit dans l'obscurité comme le dernier des hommes; il cache les faveurs ineffables dont il est honoré; il ne publie rien des mystères incompréhensibles qui s'accomplissent sous ses yeux; il ne cherche point à les pénétrer, et laisse à Dieu le soin de les manifester dans le temps fixé par ses décrets. Quoique descendant des rois de Juda, il se plaît dans une condition vile aux yeux du monde, et n'a d'autre ambition que de fournir, par le travail de ses mains, à la subsistance de la sainte famille. Suivant saint Justin, l'occupation de Joseph était de faire des charrues et des jougs pour les bœufs.

Joseph surveilla l'enfance de Jésus avec la tendresse et les soins d'un père. C'est lui qui le conduisit en Égypte pour le sauver de la fureur d'Hérode; c'est lui qui le ramena dans le pays de ses aïeux après la mort du tyran. A dater de la douzième année du Sauveur, l'Écriture sainte ne nous apprend plus rien de saint Joseph. L'opinion des Pères est qu'il mourut avant les noces de Cana et le commencement de la mission publique de Jésus. On ne peut douter qu'il n'ait eu le bonheur d'expirer entre les bras de la Vierge et du Messie. C'est pour cela qu'on invoque saint Joseph pour obtenir la grâce d'une bonne mort et la présence spirituelle du Sauveur à cette heure qui décide de l'éternité.

Ribera, dit *l'Espagnolet,* l'un des plus grands peintres de sa patrie (le premier après Murillo), a retracé sur une toile sublime les derniers momens de saint Joseph. Le père nourricier du Sauveur est étendu sur un lit où, sans doute, il n'est assiégé par aucune souffrance, car son visage est pur comme son âme. Il se penche vers le Christ et le regarde avec des yeux pleins de tendresse et de mélancolie. Le Sauveur des hommes lui montre le ciel et lui parle sans doute du bonheur qui l'attend dans le ciel. Une branche de lis est placée auprès de saint Joseph comme un symbole de son innocence. A quelques pas de lui, la Vierge essuie ses larmes et prépare une potion qui ne pourra pas le ranimer. Ce tableau est plein de recueillement et de silence; c'est bien la mort d'un juste. L'original est fort peu connu, et fait partie d'une galerie particulière de Dresde.

L'Espagnolet peignait au dix-septième siècle. C'était un élève de Michel-Ange de Caravage, dont il conserva dans ses tableaux l'énergie et la couleur. Sa réputation est fondée sur un grand nombre d'ouvrages qui sont pour la plupart à Naples, à Rome et dans le palais du roi d'Espagne. Le Musée français en possède deux des plus magnifiques : *l'Adoration des Bergers* et *la Mère de douleur.*

Le Dimanche.

A l'homme fatigué par les rudes travaux du corps, il faut un jour de relâche qui lui permette de reposer ses membres et de réparer leurs forces affaiblies.

Cette pensée, les Grecs et les Romains cherchèrent à la mettre à exécution; mais, guidés seulement par la raison humaine et non par la révélation divine, ils n'avaient point placé, comme les Juifs, ce jour de repos à une époque périodique, constamment après six jours accomplis. Ils divisaient bien la semaine en sept jours, dont chacun portait le nom d'une planète, mais ils n'avaient d'autre jour de repos que les fêtes diverses de leur culte, fêtes qui revenaient à des temps inégaux.

L'institution d'un jour de repos à époque fixe et périodique, après six jours de travail, est due aux Juifs seuls, qui ont voulu honorer le Créateur, dans cet espace composé des six jours de la création et du septième, qui est celui du repos du Seigneur; ce jour se nommait *Sabbat.*

Les chrétiens, ayant réglé la police ou l'économie de l'Église, retinrent le même ordre et se contentèrent de transporter ce repos et la fête du *Sabbat* au Dimanche, pour honorer la résurrection du Sauveur du monde.

C'est le Dimanche que s'est accompli ce grand mystère de notre rédemption; le retour périodique du dimanche dans la semaine sert à nous en rappeler constamment la mémoire. On lui a donné pour cela le nom de Jour du Seigneur (*Dies Dominica*).

Le nom de *Dimanche* a été adopté dès les premiers temps de l'Église, puisqu'il se trouve employé dans l'Apocalypse, comme d'un usage déjà

consacré parmi les fidèles : l'apôtre saint Jean témoigne que ce fut en ce jour qu'il reçut ses révélations dans l'île de Pathmos, où l'empereur Domitien l'avait relégué. Cela suffit, ce nous semble, pour prouver que le Dimanche a été consacré par les apôtres à la mémoire de la résurrection du Sauveur. Nous ne devons pas douter non plus que ce n'aient été ces mêmes apôtres qui l'aient érigé en fête et destiné aux assemblées des fidèles et aux actes publics du culte.

Il n'y avait que vingt-cinq ans que Jésus-Christ était ressuscité, et tous les apôtres, hors saint Jacques le Majeur, existaient encore, lorsque saint Paul passant par Troade en Phrygie pour aller à Jérusalem, les fidèles du lieu s'assemblèrent le Dimanche, ou le premier jour de la semaine, *pour rompre le pain*, c'est-à-dire pour assister et pour participer au saint sacrifice. Saint Paul prêcha et ressuscita un mort (1).

La plupart des chrétiens, surtout ceux qui avaient été convertis du judaïsme, observaient encore le *sabbat* ou le samedi, et ils réservaient au lendemain les asssemblées où ils rendaient en commun leur culte au Dieu rédempteur. Cet usage, dont on attribuait l'établissement aux apôtres, s'est continué quelque temps, puis il a fait place peu à peu à l'observance du Dimanche seul. Saint Justin le Philosophe, qui fut martyrisé sous Marc-Aurèle, rend témoignage de la pratique de l'Église à cet égard dans le passage suivant :

« Au jour du Dimanche, dit-il, que l'on appelle chez les païens *le jour du soleil*, tous ceux qui demeurent dans les villes ou à la campagne s'assemblent en un même lieu ; on y lit les écrits des apôtres ou les livres des prophètes, autant que le temps le permet. Le lecteur ayant fini, celui qui préside l'assemblée prend la parole et fait une exhortation pour animer les assistans à pratiquer les belles choses que l'on a lues. Nous nous levons ensuite tous ensemble pour prier. La prière finie, on offre le pain avec le vin et l'eau que l'on distribue aux fidèles après la consécration et les actions de grâces. Avant de se séparer, ceux qui possèdent quelque chose contribuent, selon leur volonté, au soulagement des pauvres et à la délivrance des prisonniers. Nous avons choisi le Dimanche pour nous assembler, parce que c'est le premier jour de la création du monde et celui de la résurrection de Jésus-Christ notre Seigneur. »

Constantin, après avoir rendu la paix à l'Église, fit une loi par laquelle il ordonna que le Dimanche serait célébré dans tout l'empire romain ; mais cette loi ne prouve rien contre ce que nous avons établi tout à l'heure. La loi de Constantin est spéciale à l'obligation d'observer la fête du Dimanche, et non à l'établissement du Dimanche ; observance qui n'était pas encore devenue complètement générale à cause des persécutions que l'Église avait eues à supporter. Et puis, bien que les chrétiens, depuis les apôtres, eussent toujours observé le Dimanche afin de faire leurs assemblées et les exercices communs de leur religion, il est vraisemblable que plusieurs auront cru jusque-là pouvoir se conformer à l'usage des autres citoyens pour le travail, pour le négoce et pour les autres occupations séculières, après s'être acquittés de leurs devoirs religieux. Constantin ne fit donc que sanctionner l'usage de l'Église par son édit publié le 7 mars 321, et rendre d'obligation indispensable ce que l'Église n'avait peut-être point jugé à propos d'exiger à la rigueur et partout, sous les empereurs païens.

Constantin voulut que la loi eût également force dans les armées romaines, et il ordonna aux soldats chrétiens d'observer le Dimanche, comme les autres citoyens de l'empire, les déchargeant, pour ce jour-là, de leur service militaire. Par un second édit, il voulut même que les soldats païens sortissent en pleine campagne le Dimanche, et que là ils fissent en commun les prières qu'on leur désignerait, afin qu'ils apprissent au moins à révérer ce jour mystérieux que les chrétiens entouraient de tant de vénération.

Vers la fin du règne de Constance, fils et successeur de Constantin, le concile de Laodicée renouvela l'ordre d'observer le Dimanche, prescrivant son repos à tous les particuliers, *autant que la chose serait en leur pouvoir :* ce qui formait une exception pour les cas d'urgente nécessité. Environ cent ans après, l'empereur Léon publia une nouvelle ordonnance pour défendre de faire, le Dimanche, aucun acte de justice ou de plaidoirie. Cette ordonnance interdisait également aux magistrats de faire, le Dimanche, les exécutions voulues par la loi.

Depuis ce temps, le Dimanche fut observé partout où s'étendait le nom chrétien : c'était une des premières lois que l'on faisait adopter aux peuples qui se convertissaient du paganisme à la foi catholique. Saint Théodore de Cantorbéry voulant, au huitième siècle, introduire dans l'Église d'Angleterre l'observance du Dimanche telle qu'elle se pratiquait dans l'Église romaine, dit « qu'en ce jour on ne se mettait point en mer, on ne montait point à cheval, on ne cuisait pas le pain, on ne voiturait pas, si ce n'est pour mener à l'église ceux qui n'y pouvaient aller à pied, et qu'outre cela, chez les Grecs, on ne prenait pas de bain et on n'écrivait pas pour le public. » Ces usages s'observent encore, pour la plupart, en Irlande et

(1) *Actes des apôtres*, cap. 20, ℣. 7.

dans la partie catholique de l'Angleterre bien plus rigoureusement qu'à Rome même : l'hérésie et le schisme n'ont point prévalu contre les pieux préceptes de saint Théodore, et, en s'écartant de la véritable voie de l'Église, les protestans et les calvinistes ont continué à observer le Dimanche comme l'enseignait saint Théodore.

L'obligation d'observer la fête du Dimanche était tellement sainte autrefois que l'on faisait terminer toute œuvre servile le samedi, à l'heure de Vêpres, parce que cet office est le premier office de la fête du Dimanche. Ainsi en ordonnèrent plusieurs conciles de l'Occident, tenus au huitième et au neuvième siècle. En France, au moyen âge, les magistrats de la police des villes faisaient fermer toutes les boutiques le samedi soir, au premier coup de cloche annonçant Vêpres.

Cet usage de commencer le saint repos du Dimanche dès la veille au soir, avait passé de la Synagogue dans l'Église ; Dieu l'avait prescrit lui-même en ordonnant à Moïse de faire observer le Sabbat depuis le soir de la veille jusqu'au soir du lendemain.

Ce n'est pas, du reste, dans la seule cessation des œuvres serviles que l'Église fait consister la fête du Dimanche ; elle a établi encore, dans l'observation de ce jour, diverses pratiques, soit pour en relever la sainteté, soit pour le distinguer de tous les autres jours de la semaine par des marques d'une réjouissance spirituelle. C'est dans cette vue qu'elle a ordonné que l'on ne jeûnerait point le Dimanche, et que l'on suspendrait les autres signes de la pénitence. On peut y rapporter aussi les *agapes* ou festins de charité, qui se faisaient principalement le Dimanche à l'issue des assemblées des fidèles, parmi les Chrétiens primitifs. L'abus qui s'est glissé depuis dans ces *agapes* en a fait retrancher l'usage presque partout dès le quatrième siècle ; mais la pratique de ne point jeûner le Dimanche est demeurée jusqu'aujourd'hui. Elle a toujours été regardée non pas comme une simple liberté réservée à la volonté des fidèles, mais comme une obligation si étroite, que, dès le temps de Tertullien, le jeûne un jour de Dimanche passait pour un péché. Des conciles ont même fulminé l'anathême contre ceux qui, malgré les défenses de l'Église, persévéraient à jeûner le Dimanche

Le Dimanche traversa le moyen âge sans que rien vînt altérer la vénération avec laquelle on observait sa fête. « C'est un jour d'esbattement et de repos, écrit un vieux chroniqueur du temps de Louis IX ; jour des bonnes pensées, et durant lequel on se débarrasse du fardeau de labeurs et des soucis du commerce. Le Dimanche, on ne livre point de bataille, on n'emprisonne point les debteurs, on ne met point à mort les criminels ; il y a paix sur la terre, et l'on dirait qu'une lueur de la céleste lumière se reflète sur la terre, et la rend moins triste et moins redoutable. Chez les gens de haut lignage, après avoir ouï la parole de Dieu annoncée par un chapelain, on rentre dans la grand'salle, où l'on termine la journée en propos joyeux et d'édification, tournant du moins à l'instruction de l'esprit les paroles que l'on ne tourne point à s'enseigner de l'un à l'autre la vraie foi chrétienne. Chez les petites gens et menus vassaux, il y a auprès du foyer aussi de bons propos, et ils se croisent les bras, oubliant que le lendemain le travail les rappellera, ou plutôt ils se préparent joyeusement à ce travail, et s'en donnent dru et sans réserve, car ils sont sûrs d'en être récompensés au bout de la semaine par le relâche du Dimanche. »

Il en fut ainsi du Dimanche jusqu'à l'époque de la révolution. « Alors, dit M. de Châteaubriand, cette journée de la bénédiction de la terre, cette journée du repos de Jéhovah, choqua les esprits d'une Convention qui avait fait alliance avec la mort, parce qu'elle était digne d'une telle société. »

On abolit le Dimanche et l'on établit des *décades*, ou le repos après dix jours ; mais il fallut bientôt reconnaître que le cinq est un jour trop près et le dix un jour trop loin ; en vain on menaça et l'on punit de mort ceux qui continuèrent à respecter la fête du Dimanche, rien ne parvint à obtenir la profanation du saint jour : « Nos bœufs, disaient les paysans, ne peuvent labourer neuf jours de suite : au bout du sixième, leurs mugissemens demandent du repos. »

Bientôt le Dimanche recouvra sa solennité, et de nos jours il a retrouvé tout le respect que l'on doit à cette sage institution chrétienne.

Du reste, l'Église, en suspendant chez les fidèles la plupart des fonctions qui leur sont permises les autres jours de la semaine, n'a point voulu par là établir ni l'oisiveté ni la mollesse ; son intention est de leur faire consacrer toutes les heures du Dimanche à l'oraison, soit dans les offices publics du service divin, soit dans les exercices particuliers et domestiques de la piété, sans en excepter d'autres momens que ceux exigés pour la préparation de la nourriture et pour le repas. « Nous ne trouvons pas, dit un Père de l'Église, que l'on ait, jusqu'à présent, fait une exception en faveur de ceux qui se croient suffisamment acquittés des devoirs du Dimanche lorsque, de vingt-quatre heures que doit durer la fête de ce jour, ils en donnent une à Dieu, qu'ils veulent bien employer en assistant à la messe, et en se réservant le reste pour leurs plaisirs ou leurs intérêts personnels. »

SOUVENIRS DE LA GRANDE-CHARTREUSE.

III.

La nuit avait répandu ses voiles sur le désert, le silence de la tombe régnait autour de moi; mais Il me fut impossible de goûter aucun repos. Je me levai et j'ouvris la croisée de ma cellule. La vue s'étendait au loin sur l'*espatiement*, grande prairie qui avoisine le monastère, et où les religieux ont la faculté de se livrer aux plaisirs d'une promenade solitaire. Au-dessous de moi s'étendait un terrain semé de croix en pierre brute, la plupart renversées par le temps et l'impiété des hommes qui sont venus visiter ces lieux durant l'exil des disciples de saint Bruno. La lune brillait à cette heure de la nuit sur la vallée mélancolique. Les cônes blanchis des hautes montagnes, frappés de ses rayons, ressemblaient dans le lointain à de pâles et gigantesques fantômes; quelques brouillards grisâtres, vapeurs condensées des torrens voisins, s'étendaient sous mille formes fantastiques au-dessus des sombres forêts; les étoiles scintillaient dans le ciel bleu; quelques rafales d'un vent tiède et parfumé m'apportaient de temps en temps les délices du désert. J'étais tombé dans une méditation profonde et extatique; un trouble inconnu, mais qui n'était pas sans charmes, remplissait mon cœur, et je versais d'abondantes larmes sans que je pusse me rendre compte ni de ma douleur, ni des rêves merveilleux qui venaient m'assaillir.

Un léger bruit qui se fit entendre au-dessous de moi m'arracha à la méditation et attira toute mon attention. Il me sembla que deux ombres, avec leurs linceuls blancs, erraient au pied des murs du monastère : c'étaient deux religieux, qui, bravant le sommeil, se livraient à quelques pieux travaux. L'un d'eux soulevait avec peine les croix brisées dont les fragmens étaient jetés çà et là; il s'efforçait de les réunir et de leur rendre leur première forme. L'autre, qui me parut d'un âge très-avancé, se servait de la pioche et de la bêche.... Je reconnus le lendemain, qu'obéissant aux statuts de son ordre, c'était sa tombe qu'il creusait..... C'était une prévision de son avenir qui agitait ce vieillard, car peu de jours après, et durant mon séjour à la Grande-Chartreuse, il mourut et fut déposé dans le tombeau que ses mains tremblantes venaient à peine d'achever.

Les émotions qui résultent de pareilles scènes ne peuvent être reproduites; il faut se contenter de les indiquer et renoncer à en retracer la mystérieuse puissance. O joies du monde! vains plaisirs qui amusez l'ennui et les chagrins de l'homme, qu'êtes-vous en présence des joies religieuses et des occupations saintes de la vie solitaire?... Là, tout rappelle au chrétien le néant du présent et les grandeurs de l'avenir; le secret de sa destination lui est révélé, l'immortalité sourit à toutes ses pensées de mort; c'est là que, pur de toutes souillures, il s'endort paisible au milieu de ses frères pour revivre à jamais dans un monde sans misères et sans crimes, où toutes ses larmes ont été conservées, où toutes ses douleurs ont été appréciées, où la connaissance de Dieu lui assure une éternité d'ineffables délices.....

Et je pleurais en priant, et déjà les jours passés de ma jeune vie revenaient à ma mémoire comme des songes douloureux, et je les secouais en les jetant loin de moi comme un vêtement souillé. En ce moment les sons de la cloche frappèrent les airs; chacune de leurs vibrations retentissait jusqu'au fond de mon cœur. Les deux vieillards s'éloignèrent aussitôt d'un pas grave et mesuré, les bras croisés sur leur poitrine; le bruit des portes qui se refermaient était répété par les échos des longs corridors, une clarté soudaine brilla au travers des vitraux coloriés de l'église, et j'entendis l'harmonie lointaine de plusieurs voix d'hommes. Je me couvris à la hâte de mes vêtemens pour connaître la cause de ce mouvement inattendu au milieu de la nuit. Ce n'était cependant plus de la curiosité; il y avait en moi une pensée nouvelle, et il me semblait qu'une main invisible arrachait de mes yeux l'épais bandeau qui les couvrait. Inspiré par ce sentiment, je traversai heureusement de longs passages qui m'étaient inconnus, et j'entrai dans la chapelle.... Les Pères et les frères servans étaient agenouillés sur la pierre humide autour de l'autel; il n'y avait plus parmi eux ni premier ni dernier. Le Père procureur célébrait le saint sacrifice, et quand il éleva l'hostie, tous les religieux tombèrent la face contre terre et restèrent dans cette position jusqu'au moment du dernier Évangile..... J'étais vaincu; je m'humiliai et je priai avec ferveur.

Quelques jours après, en parcourant les diverses constructions dont se compose le monastère, j'entrai dans l'infirmerie. Un Père, atteint d'un rhumatisme aigu, était couché sur quelques planches mal jointes; il souffrait avec une angélique résignation, et si la maladie brûlante qui le déchirait n'avait imprimé les traces de son passage sur ses traits pâles et affaiblis, il eût été difficile de croire à sa violence. Je m'approchai du malade avec intérêt et je lui parlai de l'état douloureux dans lequel il était. Il ne me répondit pas, mais il tourna péniblement les yeux vers un Christ placé en face de son lit; ce regard, plus éloquent que des paroles, me fit tressaillir, car je le compris. Touché néanmoins de la situation pénible du

Père, je demandai au frère servant (c'était celui qui m'avait ouvert la porte du monastère) si la règle s'opposait à ce que le malade fût couché plus commodément. Il me répondit avec modestie que non; mais que dans la maison il n'y avait encore que deux matelas, qu'on avait dû ôter au Père pour me les donner..... Je devins pâle d'étonnement et de regret; je courus aussitôt à ma cellule, j'enlevai les matelas et les draps et je rentrai bientôt après dans l'infirmerie chargé de leur poids qui m'avait paru léger. Le frère servant ne me fit aucune observation. Je lui en sus gré, car il m'honorait en me croyant capable aussi d'un sacrifice qui lui aurait été facile; il m'aida à préparer le lit et nous y plaçâmes le religieux souffrant qui ne put me bénir, ses bras étant paralysés : mais je vis rouler une larme dans ses yeux, et je l'essuyai pieusement avec mon mouchoir que je baisai ensuite avec attendrissement.

J'ai cru inutile de vous entretenir du but special de mon voyage : il était accompli et déjà oublié par moi. Jusqu'alors cependant les saints exemples des religieux avaient plus parlé sans doute à mes sens qu'à ma raison. Mon cœur, qui n'était qu'égaré, avait été facilement guéri; mes préjugés s'effaçaient, mes anciennes convictions étaient ébranlées; mais peut-être cette réaction intellectuelle ne devait-elle avoir en moi d'autre durée que celle de mon séjour au monastère. Deux jours auraient dû suffire à la conclusion de l'affaire dont j'avais été chargé; plus d'une semaine s'était écoulée, et je ne parlais point de mon départ : je n'osais y penser. Je pressais les travaux, je me mêlais aux ouvriers, je maniais la hache et la scie comme un apprenti, mais avec un zèle qui faisait sourire les bons Pères. Je sollicitais la faveur de les accompagner dans leurs promenades, et j'assistais à tous les offices. Je jouissais du calme qui régnait dans ces lieux, vers lesquels du sein des orages du monde, j'ai bien souvent depuis tourné des yeux pleins de larmes. Les rapports continuels que les Pères étaient obligés d'avoir avec des étrangers dans ce moment de rénovation de leur ordre, ne leur permettaient pas d'en suivre encore exactement les règles sévères; ils avaient reçu à cet égard des dispenses de leur général et du Saint Père. J'étais donc admis à partager le repas qu'ils faisaient alors en commun. Je ne pourrais que faiblement exprimer tout le charme qui régnait dans les entretiens que j'ai eus avec ces excellens vieillards. Leur innocence et leur naïveté m'étonnaient bien souvent; ils étaient tous Français, mais ils avaient passé à la Chartreuse de Rome toutes les années de la révolution et de l'empire : ils en ignoraient complètement même les principaux événemens. Je leur parlais de Napoléon avec l'enthousiasme d'un jeune homme; je leur racontais les grandes batailles qu'il avait gagnées, les guerres désastreuses que la France avait soutenues depuis vingt-cinq ans : tout cela était nouveau pour eux, et ils m'écoutaient avec une attention et un intérêt qui attestaient à la fois leur profonde insouciance des choses de ce monde, et ce vieux et saint amour pour la terre natale qui ne peut mourir dans l'homme.

Le Père procureur s'était pris pour moi d'une tendre affection, dont il me donnait souvent des marques, et qui sera toujours un de mes plus doux souvenirs. Il me permettait de l'accompagner dans ses excursions hors du monastère; sa conversation n'avait rien de la monotonie qu'on suppose être le partage de cette existence dont tous les instans sont marqués par l'observance de quelque pratique religieuse. C'était un homme profondément instruit et d'une amabilité que je n'ai jamais rencontrée dans le monde; il y avait surtout une grâce touchante dans la naïveté avec laquelle il m'avouait sa complète ignorance des habitudes de la société : il avait la science d'un sage et l'innocence d'un enfant. Un soir, après un pélerinage que nous fîmes ensemble à l'oratoire de Saint-Bruno, monument précieux de la piété du fondateur de l'ordre des Chartreux, et qui, caché dans les dernières hauteurs accessibles de la montagne, a échappé aux tempêtes comme à la fureur des hommes, je le priai de recevoir ma confession....

C'en était fait : une nouvelle vie avait commencé pour moi; ce reste d'orgueil et de doute qui m'agitait encore, était enfin dissipé..... La bénédiction d'un vieillard m'avait rendu à l'innocence et à la ferveur de mes premières années.

Cependant les jours succédaient aux jours avec une rapidité dont je m'émerveillais, les travaux étaient activement poussés, et déjà la maison conventuelle sortait de ses ruines et prenait un nouvel aspect. On attendait à tout moment l'arrivée du révérend Père général de l'ordre. Cet événement ne se réalisa que quelque temps après. Ce vieillard vénérable, âgé de près d'un siècle, se rendit au vœu de ses frères; il quitta Rome et passa les monts pour venir mourir au désert sanctifié par le souvenir de saint Bruno. Je recevais lettre sur lettre de l'administration à laquelle j'appartenais; ma famille commençait à s'inquiéter de ma longue absence. Il n'y avait plus à hésiter.

Un matin, à l'issue de l'office, quinze jours après mon arrivée à la Chartreuse, je suivis dans sa cellule le Père procureur-général. Il avait lu dans l'agitation de mes traits que quelque profonde pensée m'occupait et que j'avais une confidence à lui faire. Il me tendit un siége et me fit signe de m'asseoir; mais moi, je m'agenouillai devant lui.

« Mon père, lui dis-je d'une voix entrecoupée par les sanglots, ne rejetez pas la prière que je viens vous adresser, sauvez-moi! sauvez-moi! J'ai besoin de vivre de votre vie et de me nourrir de votre parole : vous avez brisé les liens qui m'attachaient au monde, je suis un orphelin qui vous demande un protecteur, ne me repoussez pas de votre sein paternel. Daignez m'admettre au nombre de vos frères servans, quelque indigne que je sois de cette faveur; je rachèterai mes fautes par mon zèle et mon obéissance. Voici une lettre qui informe mes parens de ma détermination, permettez-moi de la leur faire parvenir. »

Je me tus alors, et déposant ma lettre sur ses genoux, je croisai mes mains sur mon cœur, et j'attendis, dans l'attitude d'un suppliant, qu'il prononçât sur mon sort. Il garda un moment le silence, leva les yeux vers le ciel tandis qu'un doux sourire effleurait ses lèvres.

« Mon fils, me répondit-il avec émotion, je garde cette lettre, je la déposerai dans le cartulaire de l'ordre. Que Dieu soit loué pour la grâce qu'il vous a accordée en dessillant vos yeux fascinés par la science perfide des hommes; mais je lui dois compte des âmes qu'il me confie, et le sort de la vôtre me touche vivement. Allez, mon enfant chéri, retournez dans le monde où vous attendent encore des passions et des infortunes.... Ne pleurez pas ainsi, mon enfant, réjouissez-vous plutôt d'avoir reçu des armes pour combattre, car il dépend de vous de vous conserver pur et sans tache au milieu des séductions de la vie que vous allez reprendre. Vous en deviendrez plus digne du sacrifice que vous voulez faire à Dieu. Si dans cinq ans vous avez encore les mêmes intentions, si le même vœu est resté dans votre cœur, revenez auprès de nous : nous vous accueillerons avec une douce joie, nous ne vous recevrons pas parmi nos frères servans, vos épreuves seront finies; nous vous revêtirons de la robe blanche des novices... Allez, mon enfant, vous serez toujours présent à mon souvenir, je ne vous oublierai pas dans mes prières. »

Je partis!... La prévoyance paternelle du vieillard n'a point, hélas! été trompée; je suis resté dans le monde où sont venus m'enchaîner des devoirs sacrés, où Dieu m'a donné une autre destinée à accomplir.

Heureux et saints habitans du monastère que j'ai visité dans ma jeunesse! ces paroles empreintes de ma reconnaissance et de mon amour ne parviendront point jusqu'à vous, vous ne saurez jamais quel touchant et pieux souvenir j'ai gardé dans mon cœur des saintes leçons que vous m'avez enseignées.... Je n'ai pu me donner à vous, je n'ai pu depuis respirer les brises du désert; mais au milieu des malheurs qui ont flétri ma jeunesse et qui pèsent encore sur mon âge mûr, mon esprit a souvent volé vers votre paisible retraite, et j'ai supporté avec plus de courage les longues misères qui m'ont accablé, en songeant que quelquefois encore vous m'avez recommandé au Dieu qui vous bénit, et que vous parliez de moi dans vos prières.

LA CAPTIVITÉ DE SAINT LOUIS.

(An du Christ 1250.)

Le roi saint Louis était captif. Dieu faisait à ce prince déjà si grand par sa valeur, par son génie et par le trône qu'il occupait, une vie toute de souffrances et d'épreuves, afin d'édifier les chrétiens d'alors et les chrétiens à venir, par l'exemple de son courage et de sa résignation évangélique. Aussi le caractère de saint Louis réunit toutes les qualités qui font les rois illustres et les saints illustres, et sa vie est également pleine de leçons pour ceux qui sont appelés à gouverner les empires, et pour ceux qui ne sont appelés qu'à gouverner leurs passions.

La septième croisade, commencée par la prise de Damiette et par d'autres brillans avantages, finissait au milieu de grands désastres. Le comte d'Artois, frère du roi, n'était plus; la moitié de l'armée chrétienne était détruite, l'autre moitié dans les fers; et le roi de France, qui avait refusé d'abandonner les chevaliers avec lesquels il était venu en Egypte, le roi de France était captif! Les croisés ne possédaient plus que Damiette, à peine défendue par ses remparts, par des soldats découragés et par quelques marchands italiens; Damiette, où la reine venait d'accoucher d'un prince qu'elle avait appelé *Jean-Tristan*, à cause des circonstances de deuil et de larmes au milieu desquelles il avait vu le jour.

Le roi de France avait été traité de premier abord comme le dernier de ses chevaliers. On lui avait mis les chaînes aux pieds et aux mains, et quoiqu'il fût presque mourant, un seul domestique le servait et le soignait dans sa maladie (1). Il n'avait pour se couvrir qu'une casaque grossière qu'il tenait de la charité d'un prisonnier, et de toutes ses richesses il n'avait sauvé que le livre des psaumes, richesse sans valeur aux yeux des Sarrasins. Abandonné de tout le monde, le saint roi se consolait de son infortune en lisant ces hymnes des prophètes où Dieu lui-même parle de sa justice et de sa miséricorde, rassure ceux qui souffrent en son nom et menace de sa colère ceux qui

(1) Isambert. *Grand maître queux* de France; office qui répond à celui de premier maître d'hôtel.

abusent de leur triomphe. Il supportait avec moins de courage les malheurs des chevaliers chrétiens qui gémissaient loin de lui, et les sacriléges imprécations que ses gardiens proféraient contre Jésus-Christ et ses défenseurs.

Cependant le sultan du Caire parut adoucir les rigueurs de sa politique. Il envoya au roi de France ses plus habiles médecins et fit tout pour conserver un prince qu'il destinait à orner son triomphe et dont il espérait obtenir les avantages attachés à sa victoire. On ne tarda pas à proposer à Louis de briser ses fers à condition qu'il rendrait Damiette et les villes de la Palestine qui se trouvaient encore au pouvoir des Francs. Louis répondit que les villes chrétiennes de la Palestine ne lui appartenaient point, que Dieu avait mis récemment la place de Damiette entre les mains des fidèles, et qu'aucune puissance ne pouvait en disposer. Le sultan, irrité de ce refus, résolut d'employer la violence : tantôt il menaçait Louis IX de l'envoyer au calife de Bagdad qui le ferait mourir en prison; tantôt il annonçait le projet de promener son illustre captif en Orient et de montrer à toute l'Asie un roi chrétien réduit en servitude. Enfin il alla jusqu'à le menacer de le faire mettre aux bernicles (1), supplice affreux et réservé aux plus grands criminels. Louis se montrait inébranlable et se contentait de répondre à toutes ces menaces : « Je suis prisonnier du sultan, il peut faire de moi ce qu'il voudra. »

Tandis que le sultan du Caire faisait ainsi de vaines tentatives pour dompter la fierté ou amollir le courage de Louis IX, ses favoris pressaient leur maître de conclure promptement la paix. « Vous avez, lui disaient-ils, des ennemis plus dangereux que les chrétiens; ce sont vos émirs, si puissans sous le sultan Negmeddin votre père, si humiliés aujourd'hui. Ils conspirent sûrement votre perte, ou s'ils vous laissent le trône, ce sera à la condition de régner à votre place. Ne parlent-ils pas sans cesse de leurs victoires comme si vous n'aviez pas vous-même vaincu les Francs, comme si le dieu de Mahomet n'avait pas envoyé la peste et la famine pour vous aider à triompher des défenseurs du Christ. Hâtez-vous donc de terminer la guerre pour affermir au dedans votre pouvoir, et ne soyez pas si exigeant dans vos conditions. » Ces discours, qui flattaient l'orgueil d'Almoadam et dont, au reste, il comprenait la justesse, le décidèrent à faire au roi des propositions plus raisonnables. Il se borna à demander Damiette et un million de besans d'or pour la rançon du roi et pour celle des autres prisonniers. Louis, instruit que Damiette n'était pas en état de se défendre, fit répondre qu'il donnerait cette ville pour sa personne, attendu qu'un roi de France ne se rachetait point pour de l'argent; et que, quant au million de besans d'or, il le donnerait pour la délivrance de son armée. Dès qu'il eut reçu cette réponse, le sultan se hâta de tout préparer pour la conclusion du traité. Les deux souverains désignèrent le samedi qui précède l'Ascension pour la reddition de Damiette et la mise en liberté de tous les captifs.

Cependant la plupart des émirs d'Almoadam songeaient à se venger des injures qu'ils avaient reçues de leur nouveau maître et à ressaisir le pouvoir dont ils avaient joui sous son père. Parmi les mécontens, on remarquait surtout les Mameluks et leur chef. Cette milice, dont l'origine remontait à Saladin, aïeul d'Almoadam, avait, sous les règnes précédens, obtenu les plus grands priviléges. Ils reprochaient au sultan de préférer de jeunes favoris à de vieux guerriers, soutiens du trône et sauveurs de l'Égypte. Ils lui reprochaient d'avoir conclu la paix sans consulter ceux qui avaient supporté le poids de la guerre, d'avoir distribué les dépouilles des vaincus à des courtisans inutiles; on lui supposait même les projets les plus sinistres, et la rebellion naissante s'échauffait au récit des persécutions futures. On citait les émirs qui devaient mourir; les instrumens du supplice, le jour de l'exécution, tout était marqué, tout était prêt. Les conjurés résolurent de prévenir ces dangers réels ou imaginaires, et de frapper Almoadam avant d'en être frappés. Une occasion favorable se présenta.

Deux jours avant la conclusion de la trève, le sultan du Caire voulut donner un festin aux principaux officiers de son armée. Vers la fin du repas, les conjurés fondent sur lui l'épée à la main; Bondocdar lui porte le premier coup. Almoadam n'ayant été blessé qu'à la main, se relève tout éperdu, s'échappe à travers sa garde immobile, et cherche à rallier quelques défenseurs. En effet, les tambours se font entendre et donnent le signal pour rassembler les troupes; mais les chefs du complot disent aux soldats que Damiette est prise; et toute l'armée se précipite vers cette ville, laissant le sultan seul avec ceux qui en voulaient à sa vie. Les Mameluks l'accusent et le menacent. Il veut se justifier; ses paroles se perdent dans le tumulte. Il s'échappe enfin tout sanglant des mains des conjurés qui l'ont atteint de nouveau, se jette dans le Nil et cherche à gagner quelques navires qui semblaient s'approcher de la rive pour le recevoir, ou peut-être l'une des galères où il avait fait entasser les chevaliers chrétiens; neuf Mame-

(1) Suivant Joinville, c'était une espèce de chevalet sur lequel on étendait les criminels.

Le 21 Janvier.

La Captivité de St. Louis.

luks le suivent dans le fleuve et le percent de coups à la vue de la galère où se trouvait Joinville. Ainsi la Providence rendait les persécutés témoins de la ruine et de la chute de leur persécuteur.

Louis, enfermé dans une tente qu'on avait dressée à la hâte sur les bords du Nil et dans laquelle le traité devait se conclure, avait entendu le tumulte. Ne sachant rien, il crut qu'on massacrait les prisonniers français ou que les musulmans avaient pris Damiette. Il était en proie à ces inquiétudes lorsqu'il vit entrer dans sa tente Octaï, le chef des Mameluks et le chef de la conjuration. Octaï fait retirer les gardes de saint Louis, et, lui montrant un glaive ensanglanté : « Almoadam n'est plus, dit-il; que me donneras-tu pour t'avoir délivré d'un ennemi qui méditait ta perte et la nôtre? » Louis, indigné, ne répondit rien. Alors, présentant la pointe de son épée : « Est-ce que tu ne sais pas, ajouta l'émir furieux, que je suis maître de ta personne? Fais-moi chevalier, ou tu es mort. — Fais-toi chrétien, répliqua le monarque, et je te ferai chevalier. » Frappé de cette réponse et de la contenance impassible de Louis, Octaï se retire. Il va rejoindre ses compagnons qui viennent de renverser leur maître, mais ne savent qui désigner pour lui succéder. Les plus sages d'entre eux s'effraient à l'idée de régner sur un pays rempli de troubles, et de commander à une armée livrée à l'esprit de sédition. Ils ne se sentent, pour cette mission dangereuse, ni assez de fermeté ni assez de génie. Tout agités par ces réflexions, ils se précipitent dans la tente du roi, tenant encore dans leurs mains leurs épées toutes fumantes du sang d'Almoadam. Louis les voit entrer sans émotion, s'assied, et les regarde avec une dignité simple et fière. On ne sait quel prodige s'opéra tout à coup dans l'esprit de ces Mameluks farouches, mais ils se jettent aux pieds du roi de France, et, comme s'ils éprouvaient en sa présence le besoin de se justifier, ils lui expliquent qu'ils ont été forcés de tuer un tyran qui voulait les perdre et qui voulait perdre les chrétiens; puis ils offrent à saint Louis de régner à la place de leur victime (1).

Joinville ne nous a pas conservé la réponse du pieux monarque. Sans doute il ne pouvait accepter une semblable proposition; mais un autre peut-être aurait profité de l'enthousiasme des Mameluks pour obtenir des conditions de paix plus favorables, ou du moins une captivité moins rigoureuse. Le caractère de saint Louis se refusait à ces détours. Il rejeta sans orgueil, mais sans hésitation, l'offre des Mameluks, et se résigna à toutes les conséquences que ce refus pouvait entraîner; mais l'impression qu'il avait faite sur les infidèles était trop forte et trop récente pour qu'il courût quelque danger. Les émirs ratifièrent les conditions faites par le soudan; ils exigèrent seulement qu'avant d'être mis en liberté le roi rendrait Damiette, et qu'avant de quitter le Nil, il paierait la moitié de la somme fixée pour la rançon de son armée.

C'était par de semblables vicissitudes que la Providence éprouvait la vertu de saint Louis. Les dispositions de ses ennemis devaient encore changer. Sa vie devait être encore menacée avant qu'il vît tomber ses fers; et, pour comble d'infortunes, ce n'était point dans le royaume de ses pères qu'il devait rendre le dernier soupir.

(1) L'authenticité de ce fait est contestée par l'illustre auteur des Croisades. Quelque respect qu'une telle autorité nous inspire, nous croyons qu'on peut être, dans cette circonstance, d'une opinion différente de la sienne. Les émirs étaient si embarrassés sur le choix d'un maître, qu'ils furent obligés d'asseoir une femme sur le trône des Soudans, exemple inouï dans les annales musulmanes. Évidemment, ils n'ont pu offrir le trône à saint Louis qu'avec la condition qu'il embrasserait le mahométisme.

LE 21 JANVIER.

Depuis long-temps la politique a tout dit sur cet acte inouï auquel on pourrait appliquer ce mot si profond de Fouché sur la mort du duc d'Enghien : *C'est un crime et même une faute.* Nous, dont la mission est d'éteindre les haines et non de les rallumer, nous ne reviendrons pas sur les détails de ce procès monstrueux où les accusateurs étaient juges; et de tous les tableaux de ce drame sanglant, nous n'offrirons à nos lecteurs que le dernier : celui où la religion a brillé dans tout son éclat, en faisant d'un homme un héros, d'un héros un martyr, et en donnant à celui qui n'avait pas eu la force de régner en prince, le courage de mourir en roi.

Louis XVI n'avait pas encore neuf ans, lorsque le Dauphin son père fit renouveler pour lui la cérémonie du baptême; il lui montra son nom inscrit sur les registres de la paroisse, à côté de ceux des plus pauvres habitans de Versailles. « Mon fils, lui dit-il, l'instant de la naissance et celui de la mort nous confondent avec les autres hommes; élevé au-dessus d'eux durant le cours de la vie, votre devoir est de travailler à leur bonheur; vous répondrez devant Dieu de l'accomplissement de ce devoir. » Trente ans plus tard, forcé par ceux qui s'étaient faits ses ennemis, de subir un interrogatoire et de justifier tous les actes de sa vie, Louis se souvint des leçons paternelles,

consulta sa conscience, n'en reçut aucun reproche, et entendit sans s'émouvoir les outrages de la calomnie.

La Convention avait prononcé : elle avait disposé, à la majorité de cinq voix, de la vie d'un roi de France; le prisonnier du Temple ignorait encore l'arrêt fatal, lorsque son fidèle Cléry lui annonça que Garat, qui avait le titre de ministre de la justice, et Grouvelle, ancien secrétaire des commandemens du prince de Condé, étaient arrivés. Le premier entre le chapeau sur la tête, lui lit sa sentence, et lorsqu'il prononce le mot de *peine de mort*, la victime jette sur ceux qui l'environnent un regard céleste, comme pour les assurer que la mort est sans terreurs pour l'innocence.

Quelques minutes après, le roi remit à Garat la note suivante : « Je demande un délai de trois jours « *pour me préparer à paraître en présence de* « *Dieu*. Je désire pour cela voir librement la per- « sonne que j'indiquerai aux commissaires de la « commune, et je demande que cette personne « soit à l'abri de toute crainte et de toute in- « quiétude pour cet *acte de charité* qu'elle rem- « plira près de moi. »

Deux heures après, Santerre entra d'un air riant et annonça à Louis XVI que le sursis de trois jours était refusé. Louis XVI dit à Cléry : « Je croyais à l'air de Santerre qu'il venait m'annoncer que le sursis était accordé. »

Le prisonnier se mit à déjeûner aussi tranquillement que de coutume, sa surprise fut grande lorsqu'il s'aperçut qu'on lui avait enlevé son couteau. On lui communiqua un arrêté de la municipalité, ainsi conçu : « Louis ne se servira point de « couteau ni de fourchette à ses repas; il sera con- « fié un couteau à son valet de chambre pour lui « couper son pain et sa viande, en présence de deux « commissaires, et ensuite le couteau sera retiré. » « — Les malheureux! s'écria Louis XVI, quelle idée ont-ils de moi? quand je serais assez lâche pour me donner la mort, ne savent-ils pas que la religion me le défend? »

Le 20 janvier, à midi, l'abbé Edgeworth de Firmont reçoit l'invitation de se rendre aux Tuileries où le conseil exécutif tenait ses séances; il ne perd pas un instant; on lui remet la lettre que l'auguste captif lui écrivait pour lui demander les secours spirituels. « Votre intention, lui dit Garat, est-elle d'aller au Temple? — C'est pour moi un devoir et un honneur, » répondit le digne prêtre. Le ministre le fait monter dans sa voiture et le conduit à la prison : que le trajet dut sembler long à ce vénérable confesseur de la foi! Il fut très-surpris d'entendre Garat faire un éloge pompeux de Louis XVI. « Non, lui disait-il, la nature toute seule ne saurait donner tant de force; il y a quelque chose de surhumain dans son courage. » Quel empire n'a pas une religion dont les ennemis eux-mêmes reconnaissent ainsi la puissance!....

Une scène du plus haut intérêt, du pathétique le plus déchirant, se passa bientôt après au Temple. Le prêtre de Jésus-Christ qui venait pour prêter l'appui de ses exhortations à la royale victime, et pour lui rendre des forces qu'un long combat devait avoir épuisées, sent lui-même défaillir son courage à l'aspect d'une si haute infortune. Saisi d'un respect douloureux, il tombe à ses genoux, il ne trouve plus de paroles, il ne trouve que des larmes, et c'est le prisonnier qui se voit forcé de prodiguer des consolations et des soins à celui dont il attendait de pieux discours et des conseils salutaires.

Remis de son premier trouble, M. de Firmont s'enferme avec le roi, qui lui demande avec empressement des nouvelles de l'archevêque de Paris. « Assurez-le, je vous prie, lui dit-il, que je meurs dans sa communion, et que je n'ai jamais reconnu d'autre pasteur que lui. » La conversation tomba aussi sur le duc d'Orléans : « Qu'ai-je donc fait à mon cousin, disait Louis XVI, pour qu'il me poursuive ainsi? Au reste, je ne dois pas lui en vouloir, il est plus à plaindre que moi : ma position est triste, sans doute; mais le fût-elle encore davantage, non, très-certainement, je ne voudrais pas changer avec lui. »

Aussitôt après cette conférence, l'abbé de Firmont eut l'idée de solliciter des municipaux-geôliers, la permission que Louis XVI entendît la messe le lendemain, avant d'aller au supplice; mais il n'en parla pas au prisonnier, afin de ne pas lui causer, en cas de refus, une émotion trop forte. L'entrevue qu'il eut avec les commissaires fut longue et orageuse; ils multipliaient les objections et les difficultés. « Ce que vous demandez n'est pas possible, disaient-ils : pour dire la messe il faut un prêtre. — Cet obstacle n'en est pas un, répondait M. de Firmont, le prêtre est devant vos yeux. — Et d'ailleurs, ajoutaient-ils, cela serait sujet aux plus graves inconvéniens; car, sous prétexte de faire communier *Capet*, on pourrait l'empoisonner : l'histoire fourmille d'exemples de ce genre. — Ne craignez pas qu'on empoisonne votre prisonnier, répondait le vénérable prêtre; ce crime ne pourrait être commis que par moi, et je consens à rester entre vos mains jusqu'au moment où vous serez complètement rassurés. » La persistance imperturbable de M. de Firmont triompha de la malveillance, et la permission fut accordée; dès que le roi en fut informé, il versa des larmes de reconnaissance et embrassa avec effusion son confesseur, pour le remercier d'un si grand bienfait. C'est aussi dans cette

journée qu'il obtint la faveur cruelle de voir la reine, madame Élisabeth et ses enfans : entretien muet où les larmes et les sanglots remplacèrent les paroles.

Le 21 janvier (jour d'horrible mémoire), le roi, après avoir été très-calme toute la nuit, dit à Cléry : « Cinq heures sont-elles sonnées? — Sire, elles le sont à plusieurs horloges, mais pas encore à la pendule. — J'ai bien dormi, ajouta le prince, et j'en avais besoin ; la journée d'hier m'avait fatigué ; où est M. de Firmont? — Sur mon lit, Sire. — Et vous, où avez-vous donc passé la nuit? — Sur une chaise, Sire. — Oh ! j'en suis fâché. — Sire, puis-je penser à moi dans un pareil moment? » Le roi se leva et donna ordre à Cléry de prévenir son confesseur. Aussitôt on prépare une commode en forme d'autel. Dès que le prêtre fut entré, les municipaux se retirèrent dans l'antichambre ; on ferma un des battans de la porte, et la messe commença. Il était alors six heures du matin. Pendant toute cette cérémonie il régna un profond silence, et Louis XVI avait l'attitude la plus noble et le plus saint recueillement. A sept heures il passa dans son cabinet avec M. de Firmont, et lui dit : « Que je suis heureux d'avoir conservé mes principes ! Sans eux, où en serais-je maintenant? mais avec eux, que la mort me paraît douce ! Oui, il existe là-haut un juge incorruptible qui saura bien me rendre la justice que les hommes me refusent. » Cléry entra bientôt, appelé par le roi, qui, lui prenant les deux mains, lui dit : « Je suis très-content de vous. — Ah ! mon maître, s'écria celui-ci en se précipitant aux genoux du roi, si le dévouement le plus absolu, si mon zèle et mes soins ont pu vous satisfaire, la seule récompense que je demande à Votre Majesté c'est de recevoir sa bénédiction ; ne la refusez pas, Sire, au dernier Français resté près de vous. » En disant ces mots, il se prosterna devant le roi, qui le bénit et lui dit : « Faites-en part à toutes les personnes qui me sont attachées ; dites aussi à Turgy (1) que je suis content de lui. »

Neuf heures sonnent ; les portes s'ouvrent avec fracas ; Santerre, accompagné de sept ou huit municipaux, entre à la tête de dix gendarmes et les range sur deux lignes ; Louis XVI, avec plus de fermeté qu'il n'en avait aux Tuileries, lui dit : « Attendez un moment ; » puis, amenant son confesseur dans la pièce où il avait dit la messe, il se jette à genoux et prononce ces belles paroles : « Tout est consommé ; donnez-moi votre dernière bénédiction et priez Dieu qu'il me soutienne jusqu'à la fin. » Cléry fondait en larmes, et Santerre attendait sa proie ; l'auguste prisonnier s'avançant alors avec noblesse, lui dit : « Partons. » On avait d'abord promis à son fidèle serviteur qu'il accompagnerait son maître pour le déshabiller, mais un municipal eut la lâcheté de lui dire : « Tu resteras ; le bourreau est assez bon pour lui. » C'est alors que le roi, déjà martyr, prononça un mot qui n'a jamais été recueilli, un de ces mots qui révèlent toute une âme, et qui prouvent à quel degré sublime la religion peut élever la résignation qu'elle inspire. Arrivé à la porte de la rue, et apercevant la voiture qui devait le conduire au lieu de l'exécution, il s'écria : « Quoi! ce n'est pas un tombereau? » Quelle parole dans la bouche du petit-fils d'Henri IV ! Le temps était horrible. Ce trajet morne et silencieux a été peint admirablement par un de nos meilleurs poètes :

D'autres du jour fatal retraceront l'image ;
Dans ce vaste Paris le calme du cercueil ;
Les citoyens cachés dans leurs maisons en deuil,
Croyant sur eux du Ciel voir tomber la vengeance ;
Le char affreux roulant dans un profond silence,
Ce char qui, plus terrible entendu de moins près,
Du crime, en s'éloignant, annonce les apprêts ;
L'échafaud régicide et la hache fumante,
Cette tête sacrée et de sang dégouttante
Dans les mains du bourreau, de son crime effrayé :
Ces tableaux font horreur, et je peins la Pitié (1) !
La pitié pour Louis !... Il n'est plus fait pour elle.
O vous qui l'observez de la voûte éternelle !
Anges, applaudissez, il prend vers vous l'essor :
Commencez vos concerts, prenez vos lyres d'or ;
Déjà son nom s'inscrit aux célestes annales :
Préparez, préparez vos palmes triomphales ;
De la lutte sanglante il sort victorieux :
L'échafaud n'est pour lui qu'un degré vers les cieux.

Pendant toute la route, le roi récita les prières funèbres, auxquelles répondait M. de Firmont ; en descendant de voiture, plus occupé de son confesseur que de lui-même, il dit aux municipaux, d'un ton de maître : « Messieurs, je vous recommande monsieur que voilà ; ayez soin qu'après ma mort il ne lui soit fait aucune insulte. »

Il monta sur l'échafaud d'un pas ferme, ôta lui-même ses habits, et ensuite, comme un des bourreaux voulait lui lier les mains : « Me lier ! lui dit-il avec indignation, me lier ! je n'y consentirai jamais ; faites ce qui vous est commandé, mais vous ne me lierez pas : renoncez-y. » Les bourreaux insistèrent et semblaient appeler du secours pour lier le roi de force ; dans cette horrible extrémité, ce fut encore la religion qui vint à son secours. Il regarda M. de Firmont, qui lui dit en fondant en larmes :

(1) Turgy a reçu depuis la restauration des lettres de noblesse, et il a été nommé officier de la maison de Madame la Dauphine ; il est mort en 1827.

(1) Delille, *Poème de la Pitié*, chant III.

« Sire, je ne vois dans ce nouvel outrage qu'un dernier trait de ressemblance entre Votre Majesté et le Dieu qui vous appelle à lui. » Aussitôt il leva les yeux au ciel avec une expression de douleur impossible à rendre, et, se retournant vers ses bourreaux : « Faites ce que vous voudrez, je boirai le calice jusqu'à la lie. » Les bourreaux lièrent les mains de l'héritier de soixante rois. Il prit alors la parole, et dit avec force : « Je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute ; je pardonne aux auteurs de ma mort ; je prie Dieu que le sang que vous allez répandre ne retombe pas sur la France. »

Santerre fit faire un roulement de tambours qui couvrit la voix du prince ; M. de Firmont s'écria : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! » et la tête du martyr fut montrée au peuple.

Ainsi, jusqu'au dernier moment, cette religion sainte que Louis XVI avait honorée tant qu'il fut sur le trône, le consola et fortifia son âme ; deux jours avant sa mort, elle lui avait inspiré cet admirable testament qui ne semble pas avoir été écrit sur la terre, monument impérissable de bonté, de vertu, de courage et de clémence, le plus bel ouvrage enfin qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en est pas.

LA SOEUR DE CHARITÉ.

A MADAME. . . . .

Il en est cependant des anges adonnées
A l'Univers souffrant, qui veulent être nées
Pour entendre couler des pleurs ;
Des femmes d'entre nous, de célestes colombes,
Qui s'envolent au loin pour vivre sur des tombes
Comme y croissent de pâles fleurs !

Celles-là mieux que nous ont des droits à la gloire,
Qui sans bruit, sans éclat, sans rêves de mémoire,
Sans vaines caresses d'orgueil,
Aux rires de la vie ont préféré les larmes,
Aux plaisirs les travaux, au repos les alarmes,
Aux sofas dorés le cercueil !

Celles dont l'existence est comme l'onde pure
Qui glisse obscurément dans la vallée obscure
Où nul arbre ne peut fleurir ;
Qui voilent leur beauté d'une bure grossière ;
Dont les pieds délicats blanchissent de poussière
A force d'aller secourir !

Celles qui ne seront jamais épouses, mères ;
Qui, fuyant l'égoïsme et cherchant des misères,
Épousent les moindres douleurs !
Celles que saint Vincent adopte pour ses filles,
Qui chez les indigens se forment des familles,
Divine charité, tes sœurs !

Les sœurs que la pitié guide dans les hospices,
Où l'aurore en naissant ramène les supplices
De l'agonie et de la mort ;
Surmontant le dégoût de leurs salles impures,
Leur blanche et douce main verse dans les blessures
Un saint baume qui les endort.

Tous leurs jours sont jetés en proie à la souffrance :
Au désespoir qui doute apportant l'espérance
Qui berce et promet de guérir,
Elles parlent de Dieu, dont la bonté dispense
Les maux de cette vie, et qui fait récompense
A celui qu'il a fait souffrir.

Et comme Jésus-Christ d'un seul mot de sa bouche
Ressuscitait les morts, une voix d'ange touche
Le pauvre malade abattu !
Il rouvre à cet accent sa pesante paupière,
Il redemande à vivre, et mêle sa prière
Aux prières de la vertu.

Puis à ces orphelins qui, même au plus jeune âge,
N'ont jamais d'une mère entrevu le visage
Ni senti les tendres baisers,
Elles portent leurs soins, et chastes bienfaitrices,
Dans ce monde perdu sont les seules nourrices
De ces cœurs sourdement brisés.

Puis encore aux prisons, dans cet enfer du crime,
Où l'homme condamné n'est plus qu'une victime
Qu'il faut et plaindre et secourir,
A l'exemple puissant de leur divin courage,
Dans ces cœurs pervertis vient, au lieu de la rage,
Le remords avant de mourir.

Vous dites au méchant qui n'a plus de cœur : Frère !
Il est un Dieu pour tous, attends, espère, espère !
Vers sa bonté tourne tes pas.
Puis ils pensent à vous, à vous, ô saintes femmes,
Qui les avez guéris, à vous, si belles d'âmes !
A vous qui ne maudissez pas !

Oh ! mais aussi ce Dieu vous voit et vous contemple ;
Près de ses saints martyrs il vous réserve un temple,
Un temple au séjour éternel !
Car il sait toute chose ! et ceux qu'avec mystère
Vous secourez ici, se taisent sur la terre,
Mais vont tout raconter au ciel.

HERMANCE SANDRIN.

Que votre paix ne dépende point de la langue des hommes ; car, soit qu'ils interprètent vos actions en bien ou en mal, vous n'en êtes pas pour cela un autre homme. Où est la vraie paix et la véritable gloire ? n'est-ce pas en Jésus-Christ ?

Celui qui ne désire pas de plaire aux hommes, et qui ne craint point de leur déplaire, jouit d'une grande paix.

(*Imitation de Jésus-Christ.*)

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

DE LA CHARITÉ ET DE LA PHILANTHROPIE.

Quand la philosophie du dernier siècle eut porté le trouble dans toutes les croyances, et que, semblable à l'ange rebelle, elle eut jeté sur l'œuvre de son orgueil et de son ignorance un regard de satisfaction et de joie, elle sentit néanmoins que cette œuvre de destruction n'était pas complète. L'insociabilité de ses doctrines devait compromettre leur durée ; elle vit qu'en établissant dogmatiquement l'égoïsme comme principe de toute organisation, elle avait en effet brisé tous les liens qui attachent l'homme à l'homme. Elle comprit enfin qu'elle avait étouffé en lui tous les sentimens dont la faiblesse de sa longue enfance et les misères de sa vie ne peuvent répudier le secours. Ce résultat des préceptes de l'école encyclopédique était logique et inévitable.

Si la destination finale de l'homme doit s'accomplir sur la terre, en d'autres termes, si sa raison n'est qu'un phénomène organique, si tout ce qu'il y a d'intellectuel en lui doit finir en même temps que sa forme matérielle, il est évident qu'il doit être à lui-même son but spécial et unique. Vivre est la première condition que son intelligence lui soumette ; vivre en satisfaisant pleinement ses sens et ses passions est nécessairement le complément de cette condition absolue. Dans cette situation, l'homme, sans s'inquiéter des circonstances qui ont accompagné son enfance, ou plutôt n'attribuant qu'à un instinct commun à tous les animaux les soins dont ses parens ont entouré son berceau, peut consciencieusement demeurer étranger aux maux de ses semblables. Les lois sociales lui prescrivent de ne leur faire aucun mal ; dans la crainte des peines qu'elles portent, il obéira à cette défense ; mais sa loi morale ne le porte nullement à leur faire du bien. Entre un autre homme et lui, il y a le néant.

La philosophie dut donc être effrayée de la progression irrésistible de ces fatales idées ; il fallait y remédier. La société s'arrêtant à l'entrée de l'aride désert au travers duquel on voulait la conduire, pouvait briser le joug qu'on lui imposait, et se soustraire à l'influence de pareilles doctrines par le profond dégoût qu'elles inspirent. La philosophie songea à créer une vertu, ou du moins une pratique qui en eût l'apparence, mais dont la source fût dans l'égoïsme même, et qui cependant satisfît à quelques-uns des besoins sociaux de l'homme, en s'exerçant en dehors de lui-même et sur d'autres êtres ses égaux ou ses semblables. La philanthropie fut appelée à résoudre ce problème ; elle venait pour tenir lieu de la charité chrétienne, comme s'il dépendait des hommes de couvrir les vices de la terre de la blanche robe des vertus célestes ! Mais la philanthropie et la charité n'ont jamais pu se confondre : l'une et l'autre de ces doctrines sont demeurées profondément empreintes du principe dont elles découlent ; elles forment dans la morale deux pôles opposés avec un caractère spécial et formel, dont le point de convergence ne saurait être trouvé, parce qu'il n'existe en effet ni dans la raison pure, ni dans le transcendantalisme de la foi.

La philanthropie, comme on vient de l'énoncer, est une œuvre de l'égoïsme, de cet amour intéressé du *moi*, essentiellement lié à ce qu'il y a de matériel dans l'homme, et qui existe en dehors de toute loi morale. La charité est au contraire l'œuvre de cette abnégation complète du *moi*, dont l'Évangile est venu poser l'enseignement sublime ; de cet amour pur essentiellement lié à tout ce qu'il y a d'intellectuel dans l'homme, et qui existe en vertu des lois de la morale absolue, c'est-à-dire révélée.

De la démonstration rigoureuse de ces deux propositions vont ressortir à la fois la supériorité rationnelle des vertus religieuses sur les pratiques purement humaines, et celle des doctrines évangéliques, considérées seulement du point de vue philosophique, sur les doctrines sociales de la philosophie vulgaire.

Pour apprécier sûrement la moralité d'une action, il faut bien connaître le sentiment d'où elle découle et le but réel dans lequel elle est accomplie. Ces deux choses s'enchaînent d'une manière si intime, que l'une sert presque toujours de critérium pour l'autre, et qu'on peut indifféremment expliquer le sentiment par le but ou le but par le sentiment. Ainsi, admettons que le but de la philanthropie soit en effet d'éclairer les hommes d'après des principes qu'il est inutile de mettre en discussion ; admettons qu'elle ait également pour but d'améliorer leur condition sociale sur la terre et de les guider vers la réalisation la plus complète du bonheur philosophique ; au premier aspect il doit paraître hardi, aux personnes surtout dont la culture intellectuelle est peu avancée, de présenter comme une œuvre de l'égoïsme une doctrine qui apprend à faire du bien aux hommes. Mais outre que le bien n'est point arbitrairement abandonné aux appréciations individuelles, et qu'il a en lui un caractère absolu de haute moralité dont on ne peut le dépouiller, il est certain que l'amour du *moi*, dans l'ordre social, doit s'étendre logiquement à une foule de faits qui ne dépendent point de la volonté du *moi*. Quand la philanthropie enseigne à l'homme pauvre les moyens

de s'enrichir en lui facilitant, par exemple, l'intelligence d'une découverte nouvelle, elle ne veut que jeter en lui une espérance qui atténue le sentiment de jalousie que la vue de la richesse des autres, acquise sans effort, peut lui inspirer. C'est dans le même but qu'elle s'efforce de l'instruire, parce que, d'après son dogme générateur, tout finissant pour l'homme sur la terre, le bonheur ou plutôt les jouissances de cette vie ne peuvent être conservées par le petit nombre de ceux qui les possèdent, qu'à la condition expresse que l'excessive misère du plus grand nombre ne les portera pas à s'emparer d'une situation meilleure. Nécessairement, dans le développement logique du même principe, le pauvre a toujours le droit de demander compte au riche, non-seulement de son superflu, mais encore de tout ce qu'il y a d'injuste et de choquant dans l'inégalité de leur position. On voit qu'ici le but de la philanthropie, qui est bien évident, révèle le sentiment d'où surgit le prétendu bien qu'elle fait : elle donne pour conserver; et si ce n'est point là une œuvre d'égoïsme, il faut briser toutes les lois de la logique. Etrange philosophie que celle qui, plaçant le bonheur de l'homme dans la possession des jouissances terrestres, n'a point de paroles pour expliquer l'injustice de la répartition de ces jouissances !

Examinons maintenant les procédés de la charité d'après une méthode toute contraire, c'est-à-dire cherchons dans le sentiment qui l'inspire le but qu'elle se propose.

La philosophie chrétienne ne peut défendre à l'homme de chercher, par tous les moyens qui ne violent pas la loi morale d'où elle provient, à améliorer les conditions de sa vie terrestre ; aussi la charité s'applique-t-elle à toutes les œuvres de la philanthropie, elle y apporte seulement des vues plus élevées et plus généreuses, car son but à elle n'est pas dans ce monde. Sa religion enseigne le mépris des richesses et le néant des jouissances éphémères de nos sens. Cette grande idée, qui domine toutes les idées du chrétien, épure aussi tout ce qu'il pourrait y avoir de passionné dans ses désirs, et dirige par conséquent tous ses sentimens vers des fins hyperphysiques. Mais la charité brille surtout d'une beauté céleste dans les actions dont la philanthropie ne devine pas le but, parce qu'elle n'en comprend pas l'inspiration. La charité descend au fond des cachots le sourire de l'espérance sur les lèvres ; elle prie avec les malheureux, elle console les coupables et les accompagne jusque sur l'échafaud où la société, qui se sépare d'eux, va les livrer au fer des bourreaux ; elle donne du pain au pauvre, un bâton à l'aveugle, en leur parlant des richesses inépuisables de l'autre vie et des clartés du royaume éternel. Et ce sentiment si pur, si élevé, qui l'attire vers toutes les douleurs, vers toutes les infortunes, pourrait-il être entaché de quelque pensée d'égoïsme? « Oui, répondra la philosophie : vous faites du bien aux hommes, parce que vous croyez que ce bien vous sera compté ailleurs, et si l'amour du *moi* s'élève en vous vers un bien insaisissable sur la terre, il n'en conserve pas moins son caractère humain, puisque vos vertus sont également intéressées. » A cela le chrétien répond : « Comment cela serait-il, puisque le caractère véritable de la charité est de s'ignorer elle-même? Comment cela serait-il, puisque notre divin législateur a dit : Que votre main gauche ignore ce qu'a donné votre main droite. Si vous faites une bonne action et que vous en soyez glorieux, elle ne vous sera point comptée dans le ciel ; vous vous serez payé vous-même. »

Ce sentiment de la charité révèle donc son but, qui est de préparer l'homme à ses hautes destinées et de le prémunir contre une chute nouvelle : ainsi s'expliquent d'une manière logique et inévitable le caractère et les buts divergens de la philanthropie et de la charité.

La philanthropie procède de cette idée, que le bonheur est le but de la vie humaine, et que ce but peut être atteint sur cette terre. Si cela était vrai, il faudrait avouer que la vie serait une amère déception pour des myriades de races humaines qui passent malheureuses et souffrantes dans ce monde où elles ne peuvent même entrevoir ce prétendu but de leur destination. Et ces innombrables générations passées qui dorment dans la tombe, qui ont dû subir la loi rigoureuse des faits, qui ont été décimées par d'affreuses maladies ou ravagées par la guerre, et parmi lesquelles tant d'innocens et tant d'êtres vertueux ont succombé dans les misères de leur temps, qu'en fait votre philosophie? Votre principe ne s'appliquant qu'à ceux qui sont ou qui seront, et laissant dans l'oubli de leurs linceuls ceux qui ne sont plus, ne révèle-t-il pas son origine humaine ?.... Cela est donc faux, parce que cela est injuste, et que Dieu, source auguste de toute harmonie, est aussi la source de toute justice.

La charité procède de cette idée, que si le bonheur est un des buts de l'homme, ce n'est qu'au-delà de cette vie qu'il peut l'accomplir. La satisfaction intime et paisible qu'éprouve le chrétien sur cette terre, quand il a rempli ses devoirs et marqué ses jours par de bonnes œuvres, n'est point ce bonheur ineffable que sa philosophie lui promet après la douloureuse épreuve de ce monde.

Aussi la philanthropie s'exerce davantage en faveur des masses, la charité en faveur des individus ; la première agit d'une manière souveraine et législative, la seconde d'une manière fraternelle. La philanthropie a la prétention de faire des heu-

reux, la charité ne veut que soulager des infortunes; la philanthropie rêve pour le malheureux un avenir brillant, la charité prend une part du fardeau du malheureux pour qu'il soit moins accablé sous son poids. La philanthropie n'est que de la prudence, la charité est une vertu; l'une est fille de l'orgueil de l'homme, l'autre est un bienfait du ciel.

Si l'on demandait aux arts la personnification allégorique de ces deux doctrines opposées, il faudrait représenter la philanthropie sous les traits d'un vieillard qui sème sur ses pas quelques pièces d'or, afin qu'on ne songe point à lui ravir le trésor qu'il cache dans son sein; il faudrait représenter la charité sous les traits d'une vierge, un bandeau sur les yeux et la main ouverte.

LE TABLEAU DU MOINE.

La vie de peu d'hommes a été mieux remplie de fortune, d'hommages, de gloire, que la vie du peintre flamand Pierre-Paul Rubens, artiste déjà célèbre à l'âge où d'autres ne sont encore que des enfans frivoles. Recherché avidement par les plus grands princes, qui couvraient d'or ses chefs-d'œuvre et se disputaient l'honneur de le fixer à leur cour, il vit ensuite rendre à la noblesse de son caractère, à la haute portée de ses connaissances, les témoignages les plus flatteurs. Le duc de Buckingham ayant fait connaître à Rubens tout le chagrin que lui causait la mésintelligence survenue entre les cours d'Angleterre et d'Espagne, le chargea de communiquer ses desseins de réconciliation à l'infante Isabelle, veuve de l'archiduc Albert. Rubens se rendit à Bruxelles près de cette princesse, atteignit bientôt le but de sa négociation, et gagna si bien les bonnes grâces de l'infante, qu'elle l'envoya au roi d'Espagne, Philippe IV, avec commission de proposer des moyens de paix et de recevoir les instructions du monarque. Philippe IV, frappé du mérite de Rubens, le fit chevalier et lui donna la charge de secrétaire de son conseil privé. Rubens revint à Bruxelles rendre compte à l'infante Isabelle des résultats de sa mission; ensuite il passa en Angleterre avec les commissions du roi catholique, et conclut la paix au gré des deux puissances. Le roi Charles Ier combla d'honneurs Pierre-Paul Rubens, lui conféra ses ordres, et tira, en plein parlement, l'épée qu'il portait, pour la donner à l'illustre négociateur. Enfin il retourna en Espagne, où il fut décoré de la Clef d'Or, fait gentilhomme de la chambre et nommé secrétaire du conseil d'état dans les Pays-Bas. Une année auparavant il avait épousé Hélène *Forment,* jeune fille de grande beauté, de haute naissance, et qui l'avait rendu père d'un fils, après dix mois d'union.

Enivré de tant de bonheur et fier d'une position qu'il ne devait qu'à lui-même, Rubens s'était entouré de faste, et jamais il ne marchait sans une suite brillante, nombreuse et digne d'un prince. Ses élèves, qui l'avaient habitué à une sorte de culte, l'accompagnaient sans cesse et lui formaient un noble cortége. C'est ainsi que Rubens, durant ses voyages, allait de cloître en cloître et d'église en église visiter les chefs-d'œuvre que renfermaient ces édifices; car, à l'époque dont nous parlons, les arts, inspirés par la religion, recevaient du clergé de puissans encouragemens. Plus d'un artiste qui serait mort pauvre et inconnu, doit sa gloire et sa fortune à l'aide généreuse que lui a offerte le clergé du dix-septième siècle; et comme le disait Rubens lui-même, la protection d'un moine valait, pour un peintre, la protection d'un roi.

Un jour, Rubens, parcourant les environs de Madrid, entra dans un couvent de règle fort austère, et remarqua, non sans surprise, dans le chœur pauvre et humble du monastère, un tableau qui révélait le talent le plus sublime. Cette peinture représentait la mort d'un moine. Rubens appela ses élèves, leur montra le tableau, et tous partagèrent son admiration.

« Et quel peut être l'auteur de cette œuvre? demanda Van-Dyck, l'élève favori de Rubens.

« — Un nom était écrit au bas du tableau, mais on l'a soigneusement effacé, répondit Van Tulden. »

Rubens fit engager le prieur à venir lui parler, et demanda au vieux moine le nom de l'artiste auquel il devait son admiration.

Celui-ci croisa les bras, fit un sourire, et répondit :

« Le peintre n'est plus de ce monde.

« — Mort! s'écria Rubens, mort! et personne ne l'a connu jusqu'ici; personne n'a redit avec admiration son nom qui devrait être immortel; son nom devant lequel s'effacerait peut-être le mien! et pourtant, ajouta l'artiste avec un noble orgueil, pourtant, mon père, je suis Pierre-Paul Rubens. »

A ce nom le visage pâle du prieur s'anima d'une chaleur inconnue. Ses yeux étincelèrent, et il attacha sur Rubens des regards où se révélait plus que de la curiosité : mais cette exaltation ne dura qu'un moment. Le moine baissa les yeux, croisa sur sa poitrine les bras qu'il avait élevés vers le Ciel dans un moment d'enthousiasme, et il répéta :

« L'artiste n'est plus de ce monde. »

« — Son nom, mon père, son nom, que je puisse l'apprendre à l'univers, que je puisse lui donner la gloire qui lui est due? » Et Rubens, Van Dyck, Diepenback, Jacques Jordaens, Juste van Nuel, Van Tulden, ses élèves, j'allais presque dire ses

rivaux, entouraient le prieur, et le suppliaient instamment de leur nommer l'auteur de ce tableau.

Le moine tremblait; une sueur froide coulait de son front sur ses joues amaigries, et ses lèvres se contractaient convulsivement, comme prêtes à révéler ce mystère dont il possédait le secret.

« Son nom! son nom! répéta Rubens. »

Le moine fit de la main un geste solennel.

« Écoutez-moi, dit-il : vous m'avez mal compris. Je vous ai dit que l'auteur de ce tableau n'était plus de ce monde; mais je n'ai point voulu dire qu'il fût mort.

« — Il vit, il vit! Oh! faites-le-nous connaître! faites-le-nous connaître.

« — Il a renoncé aux choses de la terre; il est dans un cloître, il est moine.

« — Moine? mon père! moine! Oh! dites-moi dans quel couvent, car il faut qu'il en sorte. Quand Dieu marque un homme du sceau du génie, il ne faut point que cet homme s'ensevelisse dans une solitude. Dieu lui a donné une mission sublime; il faut qu'il l'accomplisse. Nommez-moi le cloître où il se cache, et j'irai l'en tirer et lui montrer la gloire qui l'attend! S'il me refuse, voyez-vous, je lui ferai ordonner par notre saint père le pape de rentrer dans le monde et de reprendre ses pinceaux. Le pape m'aime, mon père; le pape écoutera ma voix.

« — Je ne vous dirai ni son nom ni le cloître où il s'est réfugié, répliqua le moine d'un ton résolu.

« — Le pape vous en donnera l'ordre, s'écria Rubens exaspéré.

« — Écoutez-moi, dit le moine; écoutez-moi, au nom du Ciel. Croyez-vous que cet homme, avant de quitter le monde, avant de renoncer à la fortune et à la gloire, n'ait point fortement lutté contre une résolution semblable? Croyez-vous qu'il n'ait point fallu d'amères déceptions, de cruelles douleurs, pour qu'il reconnût enfin, en se frappant la poitrine, que tout ici-bas n'était que vanité? Laissez-le donc mourir dans l'asile qu'il a trouvé contre le monde et ses désespoirs. Du reste, vos efforts n'aboutiraient à rien : c'est une tentation dont il sortirait victorieux, ajouta-t-il en faisant le signe de la croix, car Dieu ne lui retirera point son aide; Dieu qui, dans sa miséricorde, a daigné l'appeler à lui, ne le chassera point de sa présence.

« — Mais mon père, c'est à l'immortalité qu'il renonce!

« — L'immortalité n'est rien en présence de l'éternité. »

Et le moine rabattit son capuchon sur son visage et changea d'entretien, de manière à empêcher Rubens d'insister davantage.

Le célèbre Flamand sortit du cloître avec son brillant cortége d'élèves, et tous retournèrent à Madrid rêveurs et silencieux.

Le prieur, rentré dans sa cellule, se mit à genoux sur la natte de paille qui lui servait de lit, et fit à Dieu une fervente prière; ensuite il rassembla des pinceaux, des couleurs et un chevalet gisant dans un coin de la cellule, et les jeta dans la rivière qui passait sous ses fenêtres. Il regarda quelque temps avec mélancolie l'eau qui entraînait ces objets avec elle.

Quand ils eurent disparu, il vint se remettre en oraison sur sa natte de paille et devant son crucifix de bois.

De la prétendue antiquité des Chinois.

On sait que les Chinois s'attribuent une antiquité très-reculée; si les faits qu'ils affirment étaient fondés, il en résulterait que la chronologie de Moïse est fausse. Mais on est redevable à l'astronomie moderne d'une découverte qui démontre que l'histoire chinoise est comprise dans les limites de la chronologie mosaïque. Les Chinois ont toujours eu soin d'indiquer dans leurs calendriers les éclipses remarquables et les conjonctions des planètes, en y ajoutant les noms des empereurs sous le règne desquels ces phénomènes ont été observés. C'est aussi d'après ces phénomènes qu'ils déterminent leurs dates. Leurs annales faisant mention d'une conjonction très-remarquable du soleil, de la lune et de plusieurs autres planètes, qui, selon eux, a eu lieu à l'époque la plus reculée de leur histoire, le célèbre astronome Cassini a voulu s'assurer du fait, et a reconnu que cette conjonction extraordinaire a réellement dû avoir lieu en Chine le 26 février de l'an 1012 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire 400 ans après le déluge, et peu de temps après la naissance d'Abraham. Il résulte de là deux faits importans : le premier, que les Chinois sont effectivement une nation très-ancienne; le second que leur prétention à une antiquité qui remonterait au-delà des temps mentionnés par Moïse est sans fondement, puisqu'un phénomène qu'ils placent eux-mêmes à l'origine de leur histoire, a eu lieu à une époque comprise dans le récit et la chronologie de la Bible.

HISTOIRE DE JUDITH.

(An du monde 3348, suivant les calculs chronologiques de D. Calmet.)

Judith était une veuve de la tribu de Ruben; elle habitait la ville de Béthulie : depuis la mort de son mari elle vivait dans la solitude, et s'appli-

Judith.

Le Tableau du Moine.

quait tout entière à des exercices de piété. Elle était cependant d'une beauté rare et son mari lui avait laissé de grandes richesses.

Il y avait déjà plusieurs années que Judith menait une existence toute composée d'aumônes, de jeûnes et de prières, et qu'elle édifiait ses concitoyens par sa modestie et sa vertu, lorsque Holoferne, général des armées de Nabuchodonosor, vint mettre le siége devant Béthulie. Holoferne marchait à la conquête de l'Égypte et voulait soumettre en passant la Judée, dans laquelle il ne s'était pas attendu à trouver de la résistance. Il fit investir les remparts de Béthulie, arrêter les eaux qui allaient dans cette ville, et combler les citernes des alentours. Les assiégés, qui n'avaient à lui opposer que des remparts et presque point de soldats, furent bientôt réduits à une telle extrémité, qu'ils promirent de livrer Béthulie au bout de cinq jours, s'il ne leur arrivait aucun secours du centre de la Judée.

Judith, ayant appris cette nouvelle, fit venir deux anciens du peuple et leur dit : « Comment Ozias, le premier de Béthulie, et qui devrait être le dernier à désespérer de notre salut, a-t-il consenti de livrer la ville aux Assyriens, s'il ne nous venait point de secours d'ici à cinq jours? Qui êtes-vous pour tenter ainsi le Seigneur? Ce n'est pas là le moyen d'attirer sa miséricorde, mais bien plutôt d'exciter sa colère. Ce qu'il nous reste à faire, c'est de recourir à la clémence du Seigneur, de nous humilier devant lui et d'attendre patiemment les effets de la protection qu'il a toujours accordée aux fils des Israélites. » Après un moment de silence, elle ajouta : « Je vous exhorte à prier. Pour moi, j'ai résolu de sortir cette nuit de la ville avec ma servante. Vous vous tiendrez à la porte de Béthulie; vous m'ouvrirez et vous me laisserez aller, sans vous informer de mon dessein. Dans quelques jours, je viendrai moi-même vous dire de mes nouvelles. »

Ayant ainsi parlé, Judith congédia les deux anciens et entra dans son oratoire. Elle se revêtit d'un cilice, se jeta de la cendre sur le front, et demanda au Seigneur qu'il lui plût de punir Holoferne et de garantir son peuple de tous les dangers qui le menaçaient. Après sa prière, elle quitta son cilice et ses vêtemens de veuve; elle se leva, se parfuma, et se couvrit de riches habits. Dieu augmenta encore sa beauté, afin qu'elle charmât plus sûrement les yeux d'Holoferne. Puis elle chargea sa servante des provisions nécessaires pour le voyage, et sortit des portes de la ville après avoir reçu les vœux des anciens pour le succès de son entreprise.

Comme elle descendait la montagne qui conduisait au camp des Assyriens, les gardes avancées la rencontrèrent et la menèrent à la tente de leur général. Dès qu'elle y fut entrée, Judith se prosterna aux pieds d'Holoferne, qui demeura frappé de sa beauté. « Ne craignez rien, lui dit-il, et relevez-vous. Je ne veux faire de mal à aucun de ceux qui se soumettent au roi d'Assyrie. Dites-nous seulement ce qui vous a portée à quitter Béthulie et à venir dans mon camp. »

Judith lui répondit qu'elle s'était retirée du milieu des Hébreux, premièrement parce qu'elle savait que Dieu, irrité par leurs crimes, avait résolu de les abandonner aux Assyriens; et secondement parce qu'elle n'avait pas cru pouvoir rendre à lui, Holoferne, un service plus grand que de l'informer de l'état désespéré de ses ennemis. Alors Holoferne ordonna qu'on entourât de toutes sortes d'honneurs la veuve de Béthulie, et lui donna pour demeure une de ses tentes les plus magnifiques. Avant de le quitter, Judith lui demanda la permission de sortir du camp toutes les nuits pour aller faire sa prière; ce qui lui fut accordé. Elle vécut de cette manière pendant quatre jours sans que l'on conçût aucune défiance contre elle, en la voyant sortir du camp et y rentrer après s'être lavée dans la fontaine et avoir fait sa prière.

Mais le quatrième jour Holoferne la fit prier d'assister à un festin qu'il donnait aux officiers de son armée. Judith y alla parée de tous ses ornemens. Elle pria Holoferne de trouver bon qu'elle mangeât seulement des viandes que sa servante avait préparées. Ainsi cette pieuse veuve observait encore la loi de Dieu, même au milieu de ses ennemis. La nuit étant venue, tous les officiers de l'armée assyrienne se retirèrent, et Judith resta seule avec sa servante et Holoferne, que l'excès de son intempérance avait déjà plongé dans un profond sommeil. Elle ordonna à sa servante de se tenir hors de la tente et d'y faire sentinelle, et en même temps, faisant sa prière à Dieu, elle détacha le sabre d'Holoferne qui pendait au chevet de son lit, et lui coupa la tête. Puis elle enveloppa cette tête dans un morceau de la tenture d'Holoferne, alla rejoindre sa servante, et toutes deux sortirent du camp comme pour aller prier, suivant leur coutume.

Étant arrivée à la porte de Béthulie, Judith cria : « Ouvrez les portes; Dieu a signalé sa puissance dans Israel. » On lui ouvrit, et en peu de temps toute la ville fut rassemblée autour d'elle. Elle se mit sur un lieu éminent, et montrant au peuple la tête d'Holoferne, elle raconta tout ce qu'elle avait fait. Ensuite elle leur dit : « Pendez cette tête aux murailles, et aussitôt que le soleil sera levé, que chacun prenne ses armes et sorte avec un grand bruit; mais ne descendez pas jusqu'au bas de la montagne, et faites seulement semblant de vouloir attaquer les ennemis. Alors il faudra que les Assyriens aillent éveiller leur général, et quand ils le trouveront mort et nageant dans son sang, la

frayeur les saisira, et ils prendront tous la fuite. Alors marchez sur eux, car le Seigneur les livrera entre vos mains. »

On suivit ce conseil, et l'événement arriva comme Judith l'avait prédit. Dès que les Assyriens surent qu'Holoferne avait été tué, ils ne songèrent plus qu'à fuir; les Hébreux se mirent à les poursuivre. En même temps, Ozias envoya dans les villes d'Israel pour les avertir de ce qui s'était passé, afin que de tous côtés on courût sus aux Assyriens. La défaite fut extraordinaire, et tout le pays fut enrichi des dépouilles que l'on gagna dans cette occasion. Quand le calme fut rentré dans sa patrie, Judith, pour rendre grâce à l'Éternel qui lui avait inspiré le moyen de sauver son peuple, chanta en son honneur un cantique, et prenant toutes les armes d'Holoferne dont on lui avait fait présent, elle les consacra au Seigneur. Le nom de cette sainte veuve devint très-célèbre dans Israel. Elle rentra dans sa solitude et dans son obscurité; mais les jours de fête elle paraissait en public avec une grande gloire, et quand elle mourut au bout d'une longue suite d'années, tout le peuple la pleura publiquement pendant sept jours.

L'histoire de Judith forme un livre particulier des Écritures saintes; l'auteur en est inconnu. Saint Jérôme prétend que Judith l'écrivit elle-même; mais cette opinion n'est fondée sur aucune preuve; il paraît résulter au contraire de plusieurs expressions de l'écrivain sacré, qu'il racontait l'histoire de Judith long-temps après qu'elle s'était passée : ainsi il fait observer que de son temps on célébrait encore dans Israël la fête de la victoire de Judith.

Le sujet de Judith a été traité par un grand nombre de peintres. La gravure que donne aujourd'hui le *Magasin Religieux* est copiée d'un tableau de Rubens. C'est un de ses ouvrages les plus fermes et les plus vigoureux. Le personnage tout entier de Judith est sublime; la fierté de sa pose et le caractère énergique de son visage expriment parfaitement tout ce qu'il fallut à la veuve de Béthulie, de résolution, de foi en Dieu et d'amour de la patrie, pour accomplir son courageux dessein.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE.

CHRONIQUE DE PRAGUE.

L'empereur Charles IV, prince renommé par sa sagesse et par sa piété, mourut à Prague en 1378, après un règne de trente-deux ans. Il fut universellement regretté de ses sujets, car quoiqu'il n'eût point fait d'action d'éclat dans le cours de sa vie, il s'était toujours montré plein de zèle pour l'Église et de bonté pour son peuple. La Providence, qui envoie souvent des épreuves aux nations comme aux individus, lui donna pour successeur un impie et un mauvais roi. Wenceslas, quatrième du nom, fut placé sur le trône impérial un an après la mort de son père; mais Charles IV ne lui avait légué que sa couronne et pas une de ses vertus.

En 1392, Wenceslas avait épousé la princesse Sophie, de la maison de Bavière. Le caractère de l'impératrice offrait un parfait contraste avec celui de son époux. Elle essuyait les pleurs que Wenceslas se plaisait à voir répandre, et sa piété consolait l'Église de Bohême du scandale qu'y apportaient les déréglemens de l'empereur. Sa conduite était irréprochable et pure comme ses sentimens; Wenceslas osa pourtant la soupçonner. Malheureux et jaloux comme tous les impies, il ne pouvait supporter la vénération dont l'impératrice était l'objet; il résolut de la trouver coupable, afin de l'abaisser au même niveau que lui.

La princesse Sophie avait choisi pour confesseur Jean Népomucène, grand-vicaire de l'archevêque de Prague. C'était un des prêtres les plus célèbres de la Bohême, par sa science, sa douceur et sa charité; digne en tout de la haute confiance dont il avait été l'objet. L'empereur, qui depuis quelque temps faisait épier en vain toutes les démarches de son épouse, et n'y voyait que sainteté et pureté, osa croire qu'il obtiendrait de Jean Népomucène des éclaircissemens et des aveux plus conformes à ses soupçons; il osa croire que le confesseur de l'impératrice trahirait devant lui un secret que le pécheur ne confie qu'à Dieu en le déposant aux pieds de ses ministres. Un jour donc que la princesse avait comparu au tribunal de la pénitence, Wenceslas fait inviter le grand-vicaire à venir le trouver.

Népomucène obéit sur-le-champ : il se présente devant son souverain avec respect, mais avec cette noble fermeté que donne toujours une conscience sans reproche. L'empereur s'était flatté que l'ordre inattendu de paraître devant lui devait intimider le grand-vicaire; mais la douce majesté qui respire sur ses traits et dans son maintien, lui fait sentir tout à coup que si les serviteurs de l'Église se plaisent à donner aux peuples l'exemple de l'obéissance à la volonté des souverains pour tout ce qui concerne la terre, leur devoir les force à résister à cette même volonté dès qu'elle est contraire aux intérêts du ciel. Le puissant empereur, dont les caprices mêmes sont des lois pour de grands princes, hésite, et ose à peine répondre au modeste prêtre qui le prie de vouloir bien lui faire connaître ses ordres.

Le démon de l'orgueil étouffe bientôt le sentiment de respect religieux que la vue du grand-

vicaire avait un instant éveillé dans l'âme de l'empereur. Cependant il se borne à lui parler en termes durs et hautains des soupçons qu'il a conçus contre l'impératrice. Cette nouvelle preuve de l'injustice de Wenceslas afflige le digne vicaire. Sans oublier le respect qu'il doit à son souverain, il lui représente qu'en s'abandonnant à de pareils pensées il offense une épouse vertueuse, il offense Dieu lui-même.

Ces pieuses représentations excitent la colère de l'empereur.

« Le cœur d'une femme, dit-il, vous devez le savoir, est un labyrinthe dont un seul homme peut connaître les détours secrets ; cet homme, c'est un confesseur ! L'impératrice vous confie ses fautes.... Je vous donne ma parole impériale que, quel que soit le prix que vous mettiez à votre complaisance, il vous sera accordé. J'espère que vous me comprenez ?

« — Non ! s'écrie Népomucène, il est impossible qu'un empereur du saint empire ose proposer à un ministre des autels de se souiller d'un parjure, d'un sacrilége. »

L'empereur n'a plus la force de se contenir. C'est avec cet emportement qui accompagne toujours l'injustice qu'il ordonne enfin au grand-vicaire de lui révéler la confession de l'impératrice.

Les nombreuses preuves que Wenceslas avait données de son peu de respect pour l'Église et ses serviteurs, ne permettent pas à Népomucène de douter du sort qu'il se prépare en persistant dans ses refus; mais cette conviction ne saurait ni l'ébranler ni le faire hésiter. Il sait que la foi des Bohémiens a été refroidie par le funeste exemple d'un monarque impie, et qu'elle se raffermira par une preuve éclatante et publique de cette force surnaturelle que Dieu prête toujours à ceux qui se confient en lui. Il s'efforce néanmoins de faire comprendre à l'empereur l'énormité du crime qu'il commettrait s'il osait employer la violence contre lui ; car, si loin de craindre les tourmens qui l'attendent il s'en réjouit, il sait aussi que son sacrifice ne saurait être agréable à Dieu que lorsqu'il aura fait tous ses efforts pour empêcher Wenceslas de se souiller d'un pareil forfait.

Loin d'être touché par les pieuses exhortations de Népomucène, Wenceslas le livre aux mains des bourreaux pour lui arracher par la torture le secret de la confession de son auguste pénitente.

Ames faibles et timides, pourquoi vous plaindre sans cesse qu'il est sur la terre des êtres toujours prêts à seconder les impies dans les persécutions qu'ils font éprouver aux fidèles ? Dites-nous quelle valeur auraient dans le ciel les sublimes dévouemens que la religion inspire, si, sur la terre, ils conduisaient toujours au bonheur ?

Les tourmens n'ont pu arracher à Népomucène un secret que Dieu lui ordonne de taire. Les bourreaux le conduisent sur le pont de Prague, où l'empereur l'attend afin de dompter cette volonte plus puissante que la sienne, puisqu'elle ose lui résister.

Un peuple immense s'est assemblé sur les deux rives de la Moldau. La vue du grand-vicaire, dont le corps est à demi brisé par la torture, a vivement touché tous les témoins de son martyre : ils blâment la cruauté de l'empereur, mais ils le craignent trop pour manifester hautement la pitié et l'admiration que leur inspirent les souffrances et la fermeté du confesseur ; ils se taisent.

Qu'il est effrayant le silence de la multitude pour le prince qui s'est rendu indigne de la protection du Ciel ! Une terreur insurmontable a saisi Wenceslas ; mais sa fureur se ranime à l'aspect du faible prêtre qui, en face de tout un peuple, ose lui prouver que les ordres des rois ne sont que de vaines paroles quand Dieu défend de les écouter.

Le visage du grand-vicaire est pâle et défait ; ses membres torturés le soutiennent à peine : il est plutôt porté que conduit par ses bourreaux.

« Vous le voyez, les forces humaines ont des bornes, dit Wenceslas en s'adressant au grand-vicaire avec un sourire ironique ; obéissez enfin à mes ordres, et je vous fais transporter dans mon palais, je vous comble de dignités, de bienfaits ! »

Népomucène presse d'une main contre son cœur le crucifix qu'il porte dans ses bras ; de l'autre il bénit l'empereur, ses bourreaux et la foule silencieuse.

« Wenceslas ! dit-il, c'est de Dieu que les rois tiennent leurs priviléges ; aussi est-ce à Dieu seul qu'il appartient de les punir quand ils deviennent coupables. S'ils donnent des ordres contraires à ceux de notre sainte Église, le chrétien est forcé de désobéir ; mais il doit se soumettre sans murmurer au châtiment que cette désobéissance peut lui attirer en ce monde.

« — Le connais-tu, ce châtiment ? s'écrie l'empereur ; regarde ces vagues qui se brisent contre les arches du pont qui nous porte ; elles t'apprêtent un tombeau ! »

Népomucène se jette à genoux, récite d'une voix ferme les prières des agonisans, se relève, se tourne vers ses bourreaux, et leur pardonne ses souffrances et sa mort. Il est entre leurs mains, ils vont le précipiter dans le fleuve. Wenceslas les arrête ; saisissant le bras du grand-vicaire :

« Avec quel démon, s'écria-t-il, as-tu fait un pacte pour conserver une volonté inébranlable en dépit des souffrances qui ont brisé ton corps ?

« — La force du crime est dans la chair; celle qui nous sauve vient de ce Dieu qui est mort pour nous sur la croix! » dit Népomucène en pressant de nouveau le crucifix sur son sein.

L'empereur furieux arrache avec violence le signe sacré de la rédemption des bras du martyr, et d'une main sacrilége, il le lance dans le fleuve en vomissant des blasphêmes horribles. La foule pousse un cri d'indignation et de terreur. Les bourreaux viennent d'exécuter l'ordre barbare de Wenceslas; la Moldau a reçu Népomucène! Sa tête, qu'entoure déjà une auréole céleste, est seule encore visible; elle va disparaître, quand tout à coup les flots poussent le crucifix vers le saint martyr. Il le saisit d'une main, de l'autre il bénit une dernière fois ses meurtriers, l'empereur et la foule, qui, frappés par une puissance surnaturelle, se sont prosternés le front contre terre.

Wenceslas en se relevant jette un regard inquiet et farouche sur la Moldau. Elle roule paisiblement ses flots limpides à la place même où Népomucène vient de disparaître. Un doux parfum embaume l'air; la nature semble célébrer une fête, et la Bohême comprend qu'un de ses enfans vient de recevoir la palme du martyre.....

Saint Jean Népomucène est depuis sa mort le patron de la Bohême. Sa statue fait l'ornement du superbe pont de Prague. Son mausolée, placé dans la cathédrale de cette ville, est à la fois l'objet de l'admiration des artistes et de la vénération des chrétiens. Sa fête est une des plus touchantes du culte catholique. Il est peu de maisons en Bohême où la statue de ce martyr n'ait trouvé une place. Le jour de la saint Jean Népomucène, des chapelles magnifiques s'élèvent autour de son image; la population entière de la ville ou du hameau les visite tour à tour. Les ferventes prières qui, de ces différens sanctuaires, s'élèvent vers le Ciel, ne manquent jamais de porter dans les âmes les plus frivoles une ardeur nouvelle pour une religion divine, puisqu'elle seule inspire cette vertu sans mélange d'orgueil et d'égoïsme, dont les siècles qui ont précédé l'ère chrétienne ne soupçonnaient pas même l'existence.

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA SECONDE QUINZAINE DE JANVIER.

17 janvier. Fête de saint Antoine, patriarche des Cénobites.

20 janvier 1365. Mort de Jacques Lainez, second général des jésuites. Né en Espagne, il fut un des premiers compagnons de saint Ignace; ses talens et ses vastes connaissances le portèrent au généralat après la mort du fondateur de la société. C'est à lui que l'on attribue les constitutions des jésuites. Le Père Lainez n'avait point d'ambition personnelle; il refusa la pourpre que le pape lui offrit.

21 janvier 1535. Genève se sépare de la communion romaine et appelle Calvin et Farel pour en faire ses pasteurs.

26 janvier 1721. Mort de Pierre-Daniel Huet, né à Caen en 1630, évêque d'Avranches et membre de l'Académie française, l'un des prélats les plus savans qui aient illustré l'église gallicane.

27 janvier 672. Mort du Pape Vitalien. C'est sous son pontificat qu'on a commencé à faire usage des orgues dans les églises.

28 janvier 804. Mort de saint Charlemagne, roi de France et empereur d'Allemagne.

28 janvier 1613. Déclaration de Louis XIII contre les duels.

29 janvier 1743. Mort du cardinal de Fleury, évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV, premier ministre. Le cardinal de Fleury répara à force de patience, de sagesse et d'économie, les maux qu'avaient produits les désordres de la régence. C'est au ministère du cardinal de Fleury que l'abbé de Boesmont a fait cette heureuse application d'un passage du prophète Ézéchiel, qui exprime parfaitement bien la situation déplorable où se trouvait le royaume lors de l'arrivée de Fleury aux affaires, et l'état prospère où il le laissa.

« Soufflez sur ces morts afin qu'ils se raniment... Tout à coup un esprit de vie coule dans ces ossemens arides et desséchés, tous les membres épars de ce grand corps se rapprochent et se rejoignent ensemble. »

---

29 janvier 1763. Mort de Louis Racine, auteur du beau poème de la Religion. Son fils unique avait péri lors du tremblement de terre qui bouleversa Lisbonne et se fit sentir dans plusieurs parties de l'Espagne. Ce fils fut entraîné par le gonflement subit des eaux de la mer, au moment où, sortant de Cadix, il passait le long du rivage pour se rendre à une fête où il était invité. Avec Louis Racine s'éteignit la postérité de l'auteur d'Athalie.

On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien; il est bon de s'accoutumer à profiter du mal, puisqu'il est si ordinaire, tandis que le bien est si rare!

(*Pensées de Pascal.*)

DE L'ÉTUDE DES ÉCRITURES SAINTES.

PREMIER ARTICLE.

Ce vaste univers, dit saint Augustin, est comme un grand volume dans lequel Dieu a imprimé tous les caractères de sa divinité. Depuis les merveilles qui se développent dans l'existence des plus petits insectes, jusqu'aux lois admirables qui régissent ces myriades de globes errant dans l'immensité, tout porte l'empreinte de ce pouvoir sans limites devant lequel la raison orgueilleuse de l'homme ne peut que s'abaisser. Il est un autre livre où le Créateur se révèle intimement à nous : c'est la conscience. Dans ce for intérieur, rien ne le sépare plus de notre intelligence; il lui parle sans intermédiaire, lui dicte ses devoirs, l'éclaire incessamment (1), et si nous n'entendons pas toujours sa voix, c'est que les ténèbres des passions ont obscurci nos cœurs à un tel point, que l'ignorance et la faiblesse sont devenues notre partage. En se livrant sans frein aux insinuations de ces enfans de la mort et du péché, en subordonnant son esprit, créé à l'image de Dieu, à cette chair matérielle qui l'enveloppe dans cette vie, l'homme perd son plus bel attribut, la liberté (2); il se ravale à la condition des brutes et s'isole entièrement de la toute-puissance créatrice, hors de laquelle il n'existe plus pour lui aucune réalité.

Mais Dieu, dans sa bonté infinie, ne nous a point abandonnés sans secours aux suites funestes de notre dépravation héréditaire : non-seulement il nous parle sans cesse par la voix de notre conscience, mais encore il nous a parlé par lui-même et par ses prophètes de la manière la plus claire et la plus sensible. Il nous a dévoilé ses mystères les plus cachés; il nous a expliqué ses volontés dans toute leur étendue; enfin il nous a fait présent d'un livre dans lequel nous pouvons, sans crainte d'être trompés, lire sans cesse les règles de notre conduite, tant par rapport à cet auteur de notre être que par rapport à nous-mêmes et au reste des créatures. Ce livre des livres, qui, malgré les efforts de l'impiété, demeure au milieu des hommes comme un monument impérissable, c'est la SAINTE BIBLE. Il n'y a pas dans les divines Écritures une seule ligne qui ne porte le caractère de sa céleste origine. Tout ce que la philosophie la plus profonde a cru découvrir, tout ce que la science la plus élevée a pu produire, n'est pas capable d'y ajouter ou d'en retrancher un paragraphe, et le seul critérium absolu que nous possédions aujourd'hui de la vérité, c'est l'identité que nous pouvons reconnaître entre ses saints enseignemens et les découvertes non contestables de la sagesse humaine.

L'étude de l'Écriture sainte est donc la plus importante de toutes les études, et, cependant, nous devons le dire avec douleur, c'est aujourd'hui la plus négligée. Combien d'esprits superbes sourient de dédain au seul nom de la Bible! Que de préjugés, de mensonges, de fausses interprétations, ont été accumulés depuis un siècle contre ce divin ouvrage! Que de recherches pénibles ont été entreprises pour le convaincre de fausseté! Les uns ont cru ruiner l'édifice tout entier et le frapper dans ses fondemens, en faisant remonter l'existence de l'homme sur la terre à un temps bien antérieur à celui qu'a fixé Moïse; les autres se sont épuisés à démontrer l'impossibilité de certains faits principaux sur lesquels repose toute l'histoire du genre humain. Ceux-ci ont combattu l'authenticité des écrits; ceux-là ont nié jusqu'à l'existence des auteurs. Qu'est-il résulté de tant de travaux insensés? L'esprit de doute et d'irréligion s'est étendu sur la société comme une lèpre dévorante; l'athéisme, cette affreuse doctrine qui résout le problème de l'existence humaine par le néant d'un tombeau, s'est infiltré peu à peu dans les cœurs, et l'indifférence la plus coupable pour les matières religieuses est devenue pour ainsi dire la philosophie à la mode. Singulière philosophie, qui tranche toujours et n'examine jamais! Bizarres philosophes, qui rejettent la parole de Dieu, ne veulent *croire* que sur des démonstrations mathématiques, et adoptent aveuglément toutes les rêveries d'une prétendue science vide et absurde

Les encyclopédistes, dont le but, avoué hautement par eux, était de détruire la religion, et à qui nous devons en effet la décadence de l'esprit religieux en France, n'ont obtenu ce funeste succès qu'en imprimant à la multitude une profonde vénération pour leurs connaissances scientifiques. Ils venaient, disaient-ils, rompre les chaînes de la raison, la forcer à se replier sur elle-même, briser cette foi aveugle qui croit tout, et faire triompher l'esprit de doute qui peut seul, suivant eux, conduire à la découverte de la vérité. Où sont aujourd'hui toutes ces grandes prétentions? Qu'est devenue cette vaste science? Y a-t-il encore un esprit un peu cultivé qui se laissera séduire par les argumens du *Système de la nature* ou par toute autre production de cette ignorante école? La haute antiquité des Chinois a disparu comme celle du fameux zodiaque de Dendérah, et les dé-

(1) *Le royaume de Dieu est en vous.* Saint Luc, ch. 17, ℣ 21.

(2) *La vérité vous rendra libre. — Celui qui commet le péché est esclave du péché.* Saint Jean, chap. VIII, § 32 et 34.

couvertes modernes de la géologie nous ont brusquement ramenés à cette chronologie de la Genèse qu'on croyait avoir si victorieusement réfutée. La génération qui s'élève est certes bien supérieure à celle qui finit, sous le rapport de la culture intellectuelle; mais qu'est cette culture sans la religion? où est le but de la vie? Qui nous expliquera l'énigme de l'univers? Qui fera connaître l'homme à l'homme, lui révèlera le secret de ses misères, de ses souffrances, de sa destinée? Ce n'est point à la science humaine qu'il faut adresser de si palpitantes questions, elle ne répondrait que par le doute; le doute! mot cruel et désolant qui laisse l'homme sans appui sur cette terre de douleur.

Douter, est-ce donc là le dernier effort de la raison humaine, le fruit de ses travaux, le terme de sa science? Oui, ce doute absolu est le plus haut degré auquel puisse parvenir l'intelligence de l'homme isolé de son Créateur; l'homme qui ne croit pas en Dieu doit douter de tout, car rien n'existe que par Dieu : privé de cet éternel support, l'univers n'est qu'un assemblage de phénomènes sans réalité, et la vie, qu'un songe sans réveil. Mais si la science humaine nous conduit à un tel abîme, la science divine est là pour nous le faire franchir. Fatigués du néant de la philosophie, vous que le doute accable, ouvrez le livre saint que vous avez trop long-temps méconnu, apportez à son étude un esprit libre de préjugés, abordez avec un cœur humble la recherche de la vérité, et bientôt elle se manifestera d'une manière éclatante à vos regards.

Que peut-il y avoir en effet de plus intéressant pour les hommes que l'étude de l'Écriture sainte? C'est elle qui nous apprend à vivre selon les règles de la loi éternelle, de la droite raison, de la volonté du souverain législateur; c'est elle qui nous fait connaître Dieu en lui-même et dans ses communications avec les créatures; c'est elle enfin qui nous enseigne le but de l'humanité et nous révèle les moyens d'y atteindre. Si nous employons toutes nos facultés pour soutenir notre vie terrestre, si nous recherchons avec tant de soins les alimens qui lui sont nécessaires, que d'efforts ne devons-nous pas tenter pour soutenir notre vie intellectuelle, pour alimenter cette âme immatérielle qui doit un jour quitter son enveloppe périssable! Or, la nourriture de l'âme c'est la parole de Dieu; car, ainsi que l'a dit le Sauveur du monde : *L'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de Dieu* (1). Ayons donc autant de soin de la vie de notre âme que nous en avons de celle de notre corps, et n'épargnons pas plus à l'une qu'à l'autre sa véritable nourriture.

Nous examinerons dans un autre article la manière d'étudier avec fruit l'Écriture sainte, et nous exposerons alors plusieurs propositions qui peuvent en faciliter l'intelligence. Quant à la nécessité de se livrer à cette étude, nous espérons que les réflexions qui précèdent l'auront suffisamment fait entrevoir.

(1) Saint Mathieu, chap. IV, § 4.

L'ABBÉ AURAIN.

« Au milieu des landes de la Bretagne, sur une hauteur entre La Roche-Bernard et Redon, s'élève le petit bourg de Fégréac. L'esprit des habitans de ce village s'était conservé si religieux et si pur, même au plus fort de la terreur, que leur curé, l'abbé Aurain, n'avait point été obligé de fuir; il était resté parmi ses paroissiens; il leur parlait de Dieu et leur enseignait la vertu comme il l'avait fait aux temps de paix et de bonheur.

Fégréac, ainsi rafraîchi par la rosée céleste, semblait une oasis dans l'aridité du désert; les fidèles des paroisses voisines y venaient en secret pour assister aux saints mystères, et se désaltérer aux eaux vives de l'Évangile.

Quand le prêtre allait célébrer la messe, des enfans, qui menaient avec eux des troupeaux, étaient postés par leurs parens sur les hauteurs de la route. Chacun d'eux avait une de ces cornes que l'on entend à midi et le soir dans nos campagnes, pour rappeler les laboureurs à la ferme; ils s'en servaient pour avertir que des soldats paraissaient sur le chemin. A ce signal convenu, on fermait les portes de l'église, les paysans reprenaient leur ouvrage, et les étrangers armés traversaient le hameau sans se douter qu'on y adorait encore le Dieu qu'avaient adoré nos pères.

Un jour, c'était une de ces grandes fêtes célébrées jadis avec solennité, les habitans de Fégréac et de pieux chrétiens des environs remplissaient l'église; l'abbé Aurain était à l'autel, il venait de prononcer sur l'hostie les paroles sacrées; Dieu était descendu de la gloire du ciel dans le temple rustique; la foule recueillie adorait en silence; le signal d'alarme retentit tout à coup.... Les femmes s'effraient, s'agitent; les hommes se lèvent. Le prêtre seul ne montre aucun effroi. « Le saint sacrifice est commencé, il faut qu'il s'achève, dit-il. Dieu est avec nous; prions, mes frères. » Alors, se penchant sur l'autel, il s'humilia, se frappa la poitrine, et consomma l'hostie et le vin consacrés.

Le bruit augmentait au dehors, les paysans sortaient de l'église, un enfant s'y précipite en criant :

« Sauvez monsieur le curé! Les bleus sont entrés dans le village; ils me suivent de près! » Le prêtre venait de déposer sa chasuble, son étole et son aube. Deux dragons de la république paraissent à la grande porte de l'église; le curé les voit, et descendant rapidement les degrés de l'autel, se sauve par la sacristie dans le cimetière. Il rencontre deux autres soldats qui veulent le saisir, il les évite; il franchit le petit mur du cimetière et gagne la campagne. Les républicains le poursuivent. Agile et vigoureux, il saute par-dessus les échalliers et les clôtures des champs. A quelque distance derrière lui, ses ennemis franchissent aussi les obstacles... Il est arrivé sur le bord d'une petite rivière: il n'hésite point, il s'y précipite, et la traverse en nageant. Parvenu au bord opposé, il se retourne, il voit les deux soldats toujours acharnés à le poursuivre; un d'eux se jette à la nage... L'abbé Aurain reprend sa course et gravit le coteau; il gagne de vitesse; déjà il est hors de la vue et de l'atteinte de ceux qui avaient juré sa mort... Il était sauvé, il entend des cris, des cris de détresse, il revient sur ses pas : du haut du coteau il voit un des dragons qui se débattait dans les eaux, et ne pouvant plus lutter contre elles, allait être englouti... Le prêtre qui avait enseigné la charité, prêché le pardon et commandé aux hommes de rendre le bien pour le mal, ne fut pas sourd à la voix d'un ennemi qui appelait au secours. Avec cette même vitesse qu'il avait mise à se sauver lui-même, il redescend le flanc de la colline pour arracher le républicain à la mort. Parvenu au bord de la rivière, il s'y jette de nouveau, il plonge et replonge encore pour ressaisir le malheureux qui se noie; enfin il reparaît sur l'eau; il ramène au rivage le corps glacé du dragon; il le réchauffe, lui rend la vie!...

Le soldat de la république a repris l'usage de ses sens; il s'écrie, en s'adressant au curé de Fégréac: « Eh quoi! C'est vous qui m'avez sauvé, vous que je poursuivais, vous dont j'ai juré la mort!

« — Me voici, lui répondit le prêtre, je suis votre prisonnier : je n'ai plus de force pour vous échapper, me voici, me ferez-vous mourir?

« — Que je meure plutôt, répondit le dragon français, je ne porterai point la main sur vous. On nous trompe donc? On nous répète sans cesse que les prêtres sont nos plus cruels ennemis, qu'ils veulent du sang et ne respirent que vengeance.

« — Mon ami, vous voyez si nous ne respirons que vengeance, répliqua l'abbé Aurain; en vous sauvant je n'ai fait que mon devoir : tout prêtre, tout chrétien devait faire ce que j'ai fait pour vous; j'ai été heureux, voilà tout; j'en remercie le Ciel, remerciez-le aussi, et ne persécutez plus ceux qui servent Dieu et qui croient en lui.

« — Allez-vous-en, allez-vous-en vite, voici mes camarades, dit le dragon : nous autres soldats, nous ne savons qu'obéir... Sauvez-vous, je m'en vais à leur rencontre, et je leur dirai que vous êtes échappé; eux ne seraient pas aussi humains que moi. Adieu, adieu, je ne vous oublierai jamais; ils s'approchent, sauvez-vous. »

Ils se séparèrent: le curé, exténué de fatigue, se cacha. Le républicain rejoignit ses compagnons d'armes, et l'égarement de ces hommes de la révolution était si grand, que celui qui venait d'être sauvé n'osa parler de son sauveur, et garda le silence sur le héros de la religion chrétienne. La crainte rendit muette la reconnaissance que le soldat sentait au dedans de lui (1). »

LE JUGEMENT DE SALOMON.

Salomon, dans l'éclat de sa naissante gloire,
Sur les degrés soyeux de son trône d'ivoire
Était assis, tandis qu'autour de lui pressés
Des femmes, des vieillards, courbant leurs fronts baissés,
Ou d'un œil de respect admirant sa puissance,
Adoraient l'Éternel dans sa magnificence.
Voilà qu'au pied du trône entouré de splendeur,
Deux femmes, dont la vie offense le Seigneur,
Le front rouge de honte et la tête inclinée,
S'avancent au milieu de la foule étonnée....
Elles tombent, le cœur plein d'un effroi mortel,
Aux genoux de leur juge et du roi d'Israël;
Et la première : « Hélas, Seigneur! (et sa voix tremble)

« Dans le même logis nous habitions ensemble,
« Cette femme et moi, faible et misérable aussi,
« C'est là que j'accouchai de l'enfant que voici. »
Et pâle, elle donnait des baisers pleins d'alarmes
A l'enfant qui jouait et riait à ses larmes.

Et le peuple écoutait.

« Après le second jour,
« Cette femme d'un fils devint mère à son tour :
« Nous n'étions que nous deux, et nul jusqu'à cette heure
« Avec nous n'occupa notre pauvre demeure.
« Une nuit, par mégarde, au milieu du sommeil,
« Elle étouffa son fils mort avant son réveil;
« Et voilà qu'à minuit soudain elle se lève,
« Tandis que reposait ta servante : elle enlève
« Mon fils, et, pour cacher son coupable larcin,
« Elle prend son fils mort et le place en mon sein.
« Je dormais sans soupçon. Tout à coup je m'éveille :
« Je regarde, jamais terreur ne fut pareille :
« Celui que je trouvai tout froid à mon côté,
« Ce n'était pas le fils que j'avais enfanté! »

Et le peuple souffrait de sa douleur amère,
Car toute âme est sensible aux plaintes d'une mère.

---

(1) Ce touchant récit est extrait des *Lettres Vendéennes*. L'abbé Aurain est encore vivant; il est aujourd'hui curé de la commune de Derval.

Mais l'autre répondait : Cela n'est pas ainsi,
« Mon enfant est vivant, et le tien que voici
« Est mort. » Mais d'un accent que la terreur inspire :
« Ton fils n'est plus, dit l'autre, et le mien seul respire :
« Ton fils est mort ! celui qui respire est à moi ! »

Ainsi toutes les deux parlaient devant le roi.

Mais le roi, d'un front calme et serein : « Cette femm
« Jure qu'on lui ravit l'enfant qu'elle réclame ;
« L'autre répond : Mon fils respire, et non le tien.
« L'enfant mort est à toi : le vivant est le mien.
« Laquelle ment des deux et laquelle est trompée ? »

Et le roi dit alors : « Qu'on m'apporte une épée ! »

On apporta l'épée au roi qui dit : « Je veux
« Qu'on saisisse l'enfant, qu'on le partage en deux,
« Pour qu'une part au moins à la mère appartienne,
« Et dans ces deux moitiés chacune aura la sienne. »
Soudain le cœur serré de tendresse et d'effroi,
La plus jeune, tombant à genoux, dit au roi :
« Hélas ! ô mon Seigneur ! ce que ta bouche ordonne
« Est trop horrible. Eh bien ! je consens, qu'on lui donne
« Mon fils ! que mon enfant ne soit pas égorgé ! »
Et l'autre répondait : « Il sera partagé ! »
Mais le roi se levant avec un front sévère :
« Qu'on rende à celle-ci l'enfant : voici sa mère ! »

Car celle-là vraiment dut lui donner le jour
Dont l'âme avait pour lui tant de crainte et d'amour !

Tout le peuple admira sa justice profonde :
Le bruit s'en répandit dans tous les lieux du monde,
Et les fils d'Israël, qui marchaient dans la foi,
Bénirent le Seigneur et craignirent le roi.

LESGUILLON.

HISTOIRE NATURELLE.

DE L'ENCENS.

L'encens est une substance résineuse qu'on brûle communément dans les églises pour en purifier l'air et pour honorer la divinité ; son odeur ne ressemble à aucune autre : elle est aromatique, pénétrante et douce ; elle inspire ou rappelle des idées religieuses.

Les botanistes ont long-temps ignoré quel est l'arbre d'où découle cette résine précieuse. Linnœus a avancé sans preuve que c'était le genévrier de Lycie qui la donnait ; mais Roxburg a appris, d'une manière positive, que c'était la *brossvallie dentelée*, arbre de l'Inde, qui fournissait la véritable au commerce.

Il résulte des informations que prit Bruce dans son voyage en Abyssinie, que l'encens vient dans le royaume d'Adel, sur les côtes du détroit de Bab-el-Mandeb ; de là il est transporté à Moka, et acheté par les Arabes et les Anglais de l'Inde, qui l'envoient ensuite en Europe, soit par l'Égypte et la Turquie, soit par le cap de Bonne-Espérance.

L'encens est une substance sèche, concrète et fragile, d'un jaune pâle ou blanchâtre, à peine demi-transparente, farineuse en dehors, brillante en dedans, d'une saveur médiocrement âcre et amère. Lorsqu'on le jette sur le feu, il devient aussitôt ardent ; il exhale une vapeur odorante et répand une flamme vive qui a peine à s'éteindre. L'encens véritable est rare ; beaucoup de résines parfumées qui découlent de diverses sortes de pins sont vendues sous ce nom.

L'usage des parfums et surtout de l'encens est très-ancien dans les pays de l'Orient. Celui des pays de Saba était le plus estimé des Juifs. Présenter l'encens était une fonction propre aux prêtres israélites. Ils entraient dans le sanctuaire tous les jours, le matin et le soir, pour y brûler les parfums. Le jour de l'Expiation solennelle, ils prenaient une cuillerée d'encens et la jetaient sur le feu, au moment où ils entraient dans le sanctuaire, afin que le nuage de fumée qui s'élevait de l'encensoir les empêchât de considérer l'arche avec trop de curiosité. Dieu les menace de mort s'ils manquent à cette cérémonie. Il n'appartenait pas aux simples lévites de mettre la main à l'encensoir ; Coré, Dathan et Abiron éprouvèrent une punition terrible pour avoir voulu s'arroger cet honneur.

Il est fort souvent question de l'encens dans les Écritures saintes : la reine de Saba en envoya à Salomon avec de riches présens ; Isaïe prédit que les étrangers viendront rendre à Dieu leurs hommages dans son temple, et y apporteront de l'or et de l'encens ; les mages en offrent à Jésus enfant, comme une marque de respect.

Ainsi que nous l'avons dit au commencement de cet article, l'encens est pour les fidèles un parfum et un symbole. Si l'on n'avait dessein, en brûlant de l'encens, que de purifier les églises, on placerait ce parfum dans des cassolettes, sans aucune cérémonie ; mais c'est le célébrant qui *encense* l'autel et les dons sacrés, et qui prononce des prières relatives à l'action qu'il fait. Ces prières attestent même que l'encens est non-seulement un hommage rendu à Dieu, mais une image de la pureté de nos désirs et de la bonne odeur que notre conduite doit répandre. Telle est l'idée qu'en ont eue tous les Pères et tous les auteurs qui en ont parlé. Et quel est le chrétien qui ne se soit imaginé dans des momens de ferveur, que ses prières s'envolaient vers le trône de l'Éternel avec les nuages aromatiques de l'encens ?

Comme l'encensement est une marque d'honneur, on encensait et l'on encense encore dans différens pays les rois et les grands. Mais la vanité des hommes se glisse malheureusement partout, et cet encensement est souvent devenu un droit honorifique, une prétention féodale, un

Jugement de Salomon.

Baptême de Clovis.

sujet de procès. Cependant cet abus ne prouve rien contre l'usage de l'encens. Dans la liturgie française, on encense à certaines parties des offices les ministres de l'autel et les assistans.

Les encensoirs des anciens Hébreux étaient fort différens des nôtres. Ils ne pendaient pas à de grandes chaînes; c'étaient des espèces de réchauds ou tout simplement des plats d'or.

MARIAGE ET BAPTÊME

DU ROI DES FRANKS HLODE-WIG (1).

(496.)

I.

Dieu s'était retiré des empereurs et des rois, des nations entières étaient frappées d'aveuglement, et de toutes parts le fléau de l'hérésie désolait la sainte église du Christ. En ce temps-là, l'empereur Anastase-Dicore professait dans l'Orient les dangereuses erreurs d'Eutychès. Parvenu au trône à un âge déjà avancé, et à une époque où l'empire, envahi par les hommes du Nord, était en proie à la dévastation et à l'anarchie, Anastase déploya, il est vrai, un caractère et un courage qui depuis trop long-temps manquaient à l'éclat de la pourpre impériale. Les historiens ont donc pu louer ses vertus politiques ; mais son règne fut néanmoins pour l'Église un temps d'épreuves, de scandales et de persécutions qui accuseront à jamais la mémoire de cet empereur. Les Barbares, nouvellement convertis au christianisme, et qui depuis un demi-siècle s'étaient simultanément jetés sur les Gaules, l'Italie et l'Espagne, avaient déjà embrassé l'hérésie d'Arius. Le puissant Thiod-Rike, roi des Goths de l'Est, en Italie (Est-Goths, Ostrogoths); All-Rike, roi des Goths de l'Ouest, en Aquitaine (West-Goths, Visigoths); Gund-Bald et son frère God-Ghésèle, roi des Burgondes (Burg-Gund, Bourguignons); les chefs des Van-Dall (Vandales) en Afrique, des Suewes en Espagne, étaient Ariens comme toutes les tribus auxquelles ils commandaient. Enfin les Franks, dont les essaims guerriers commençaient à pénétrer dans les cantons du nord des Gaules, dans les provinces Germanique et Belgique, étaient encore idolâtres.

Les évêques italiens et gaulois déployaient en vain, au sein des afflictions et des misères de ces temps déplorables, un courage apostolique que le martyre récompensait trop souvent. Les populations nationales, soumises au glaive des vainqueurs, tournaient vainement vers leurs pères dans la foi des yeux mouillés de larmes. Les temples étaient profanés, les autels insultés, et l'hérésie triomphante achevait de désoler les contrées où le glaive des Barbares avait passé comme une faux tranchante ou comme un incendie dévastateur.

Dans ces tristes conjonctures, Dieu laissa tomber un regard de miséricorde sur son église en deuil et sur les peuples des Gaules, si cruellement et à tant de reprises décimés par la guerre. Pour accomplir ses grands desseins sur le monde, il fit choix d'un jeune chef Barbare qui commandait à une tribu peu nombreuse, mais renommée par sa bravoure, son intrépidité, sa hardiesse. Ce jeune homme avait nom Hlode-Wig. Il n'avait que quinze ans lorsque les guerriers franks de la tribu des Saliens l'élevèrent sur un bouclier et le saluèrent du nom de roi, par respect pour sa longue chevelure qui le désignait à leur choix comme le descendant d'un de leurs anciens héros appelé Mére-Wig. Ce jeune homme annonça de bonne heure un caractère entreprenant et des vues profondément audacieuses. Il ne tarda pas à pénétrer plus avant dans les Gaules et à conduire les Franks à des succès qui firent présager dès-lors la haute fortune de leur race.

L'état des Gaules à cette époque, et celui de ses futurs dominateurs, sont, en général, mal exposés par les historiens modernes, qui ont jugé l'œuvre par ses résultats, et n'ont eu aucun égard à l'influence divine sur les grands événemens qu'elle a vus surgir. Depuis la sanglante conquête de César, les Gaules étaient devenues une province romaine livrée, sous l'administration des empereurs, à d'avides préteurs; elles avaient supporté toutes les exactions de ce gouvernement fiscal. La nationalité gauloise avait disparu; la population des campagnes, continuellement soumise à des vexations de tout genre, avait cherché un refuge dans les vastes forêts qui couvraient la plus grande partie du sol. Il n'y avait dans les Gaules ni chemins tracés, ni lien entre les habitans des diverses contrées; le commerce, l'industrie, la vie sociale tout entière, s'étaient réfugiés dans l'enceinte de quelques villes que le séjour des magistrats romains avait contribué à conserver et à agrandir. Mais quand les hommes du Nord se jetèrent par myriades sur cette terre désolée, on vit alors se combler la mesure des

(1) Par corruption Clovis, dont on a fait Louis. On a cru devoir rétablir ici l'orthographe teutonique des noms barbares, pour conserver à ce récit sa physionomie originale, quoiqu'on ait entièrement rajeuni le style des chroniqueurs dont il est tiré. (*Voyez* Gloss. teuton d'Yre. Thesaurum ling. septentrionalium. — Hikelio auct. — Grégoire de Tours, liv. II et suiv., *Abrégé de Frédégaire.*—Rorico Gesta franc epistolæ Anastasii et Aviti ad Clodoveum. — *Chroniques de Saint-Denys*, liv. I, chap. 19, etc. (*Note de l'auteur.*)

maux qui semblaient au-dessus de toute force humaine. Les villes furent brûlées, les églises pillées, des populations passées au fil de l'épée ou réduites en esclavage. Il y eut alors des déserts immenses au sein des Gaules, et l'héritage de simples particuliers se composa de territoires qui forment aujourd'hui de grandes provinces. Les Burgondes et les West-Goths s'établirent, avec l'agrément des empereurs, dans les pays les plus favorisés à l'est et au sud, et l'empire n'était plus représenté, au moment où Hlode-Wig et les Franks s'élancèrent au nord, que par Affranius-Syagrius, qui était parvenu à former un état dont Soissons était le chef-lieu.

Hlode-Wig ne régnait pas sur toutes les tribus des Franks : il ne commandait qu'à celle des Saliens, qui était maîtresse de Tournay. L'invasion de ces peuplades, d'origine teutonique, ne ressemblait pas à celle des autres hordes qui les avaient précédées dans les Gaules. A cette époque, l'horrible anarchie ayant dévoré le grand empire romain avait diminué considérablement le nombre des hommes, les armées étaient peu nombreuses, et il est certain que Hlode-Wig n'opposa pas plus de quatre à cinq mille guerriers aux légions affaiblies de Syagrius, à la bataille de Soissons. Les Franks, comme les autres barbares, ne conduisaient point avec eux leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards ; c'étaient des soldats aventureux qui se ruaient sur un pays, le pillaient, et rentraient dans les camps retranchés qu'ils avaient formés des villes en leur pouvoir.

Tels étaient l'homme et la nation qui allaient prendre une si grande place dans l'histoire et changer la forme du monde. Après la bataille de Soissons, ce qui restait des soldats gaulois échappés au glaive des Franks, et un grand nombre d'hommes des autres tribus teutoniques, vinrent se rallier sous les étendards de Hlode-Wig, chef heureux, et dont la hardiesse leur promettait le pillage d'une grande étendue de pays. Le roi des Franks Saliens put ainsi former en peu d'années un état assez important, et il commença à être nommé parmi les rois barbares qui occupaient les Gaules.

II.

Or, le roi Hlode-Wig résolut de prendre une épouse, et, suivant la coutume des chefs de sa race, il envoya des ambassadeurs aux rois des Burgondes et des West-Goths pour demander une fille de leur sang. A la tête de ces gens, auxquels il donna des anneaux, des colliers d'or et d'autres joyaux, pour les offrir à la jeune vierge qu'ils croiraient digne de sa couche royale, était un chrétien d'origine gallique, nommé Aurélianus, dans lequel le roi Hlode-Wig avait une entière confiance. Il se dirigea avec ses compagnons franks vers le pays des Burgondes, où régnait Gund-Bald. Quand ils furent arrivés auprès de Vienne, où il faisait sa résidence, ils ouïrent parler parmi le peuple, avec de merveilleux éloges, de la jeune princesse Hlode-Hilde, nièce du roi Gund-Bald, et fille du malheureux Hilpe-Rike, mis à mort par son frère quelques années auparavant.

La nation des Burgondes venait d'éprouver d'étranges et sanglantes révolutions. Après la mort de Gund-Ker, dont le règne avait duré plus de cinquante ans, car il avait été le premier chef de cette tribu qui eût franchi le Rhin et se fût établi dans les Gaules, du consentement de l'empereur Honorius, ses quatre fils Gund-Bald, Hilpe-Rike, God-Ghésèle et God-Mark se partagèrent son autorité et prirent tous le titre de chef ou de roi. Une cruelle discorde éclata bientôt entre eux, et leur mit les armes à la main. Hilpe-Rike et God-Mark appelèrent à leur secours une tribu d'All-Man et attaquèrent leur frère Gund-Bald. Celui-ci fut vaincu; il erra long-temps dans les Gaules sans secours et sans protection ; mais à peine les All-Man se furent-ils retirés, que Gund-Bald reparut tout à coup parmi les Burgondes: il rassembla ses partisans et surprit dans Vienne son frère Hilpe-Rike. Il le tua de sa main, quoiqu'il se fût rendu prisonnier, fit noyer sa femme dans le Rhône et trancher la tête à ses deux fils. Sa colère s'arrêta devant deux jeunes filles, restes innocens de la famille de Hilpe-Rike, et dont l'une était la princesse Hlode-Hilde. Gode-Mark n'éprouva pas un sort plus heureux que son frère : il s'était réfugié dans une tour à laquelle Gund-Bald fit mettre le feu, et où il fut brûlé vif avec tous ses compagnons.

Tels étaient les malheurs qui avaient désolé l'enfance de Hlode-Hilde, élevée par sa mère dans la foi catholique. Aurélianus fut frappé de sa ravissante beauté, de l'éclat de ses vertus, et revint promptement auprès du roi des Franks, dont l'imagination s'enflamma aussitôt, d'après le portrait qu'il lui en fit.

« Ami Aurélianus, se prit à dire Hlode-Wig, retourne au pays des Burgondes de toute la vitesse de mon meilleur coursier, et porte mon amour aux pieds de cette jeune fille si belle ! »

Alors il mit à son doigt un brillant anneau, et Aurélianus revint au pays des Burgondes. Il laissa ses compagnons dans un bois voisin de la tour où Hlode-Hilde était gardée, quitta les riches habits de son rang et revêtit des haillons de mendiant, puis il se mêla à la foule de ceux à qui la pieuse fille de Hilpe-Rike distribuait des aumônes à l'issue de l'office divin. Lorsque vint son tour

de recevoir le denier de cuivre qui lui était destiné, il saisit la main de la princesse, releva la manche qui la couvrait, et y appliqua un baiser respectueux. La vierge fut vivement émue de cet acte de hardiesse, et une pudique rougeur colora son visage. Néanmoins, comme l'action du pauvre n'était point chose ordinaire, la princesse, dont tous les mouvemens étaient observés par les gens du seigneur Gund-Bald, résolut d'obtenir, au moment où elle serait seule, l'explication d'une conduite si étrange. Lorsqu'elle fut rentrée dans la tour, elle envoya donc chercher le pauvre par sa plus intime compagne. Aurélianus était encore assis sur un banc de pierre aux portes de la tour, et il se rendit avec empressement à l'invitation de la jeune fille, qui vint à lui.

« Homme, lui dit la princesse en langue romaine, car elle pensa bien qu'il était de basse condition, qui t'a fait si hardi pour appliquer tes lèvres sur ma main toute nue?

« — Noble fille de Hilpe-Rike, répartit Aurélianus en s'agenouillant devant elle, reçois-moi s'il te plaît en ta merci. Je suis envoyé auprès de toi par le roi chevelu Hlode-Wig, de la forte race des Mére-Wig, et qui commande à la vaillante tribu des Franks Saliens; reçois cet anneau en signe de la vérité de mes paroles et de l'amour du roi des Franks: car il te demande cette main que j'ai osé baiser en son nom. »

La jeune princesse reçut l'anneau d'une main tremblante; puis, pour cacher la rougeur de son front, elle laissa tomber son voile sur son visage.

Alors elle ajouta:

« Je reçois avec une joie respectueuse, et comme cela convient à une pauvre orpheline, le message de Hlode-Wig le roi chevelu. Tu es sans doute un de ses fidèles: pardonne l'erreur que m'a fait commettre le déguisement sous lequel tu as caché ta dignité.

« — Tes paroles, noble princesse, dit Aurélianus, tombent sur moi comme les grâces d'un maître sur un serviteur indigne. Si je t'ai trompée un moment en revêtant ces lambeaux indignes de mon rang, c'était dans l'espoir de pouvoir plus facilement ainsi te parler sans témoins. Apprends, fille de Hilpe-Rike, que mon roi est puissant et qu'il commande à de vaillans guerriers; mais il n'a pas voulu que ta main lui fût accordée par d'autres que par toi; il a désiré savoir si ton cœur était libre.....

« — J'ai ouï parler du roi des Franks, noble Leude, continua Hlode-Hilde: la renommée de ses exploits a retenti dans ma solitude. Mais j'ai ouï dire aussi que l'eau sainte du baptême n'avait point encore été répandue sur son front, et qu'il demeurait attaché aux dieux de ses pères.

« — On t'a dit la vérité, la princesse! répliqua tristement Aurélianus, Hlode-Wig et ses guerriers inclinent encore leurs fronts victorieux devant l'idole insensible d'Herr-Mann-Saul. Mais, écoute, fille de Hilpe-Rike, toi qui seule es restée pure au milieu de ta nation, reçois favorablement les vœux du roi des Franks. Par la permission de Dieu, la timide et faible gazelle adoucira le lion superbe. Viens parmi ces Barbares apporter les paroles de l'Évangile, ô reine! ta douceur et ta piété seront plus puissantes sur eux que les prédications de nos saints évêques. Que le seigneur soit avec toi et t'inspire une résolution qui consolera l'Église affligée et qui recommandera ton nom aux prières des chrétiens dans la postérité la plus reculée! »

Hlode-Hilde étendit la main vers Aurélianus pour lui prescrire le silence et lui ordonner de quitter la position de suppliant qu'il avait conservée. Elle s'agenouilla ensuite elle-même devant une croix et pria avec ferveur le Dieu des rois et des peuples. Puis elle se leva tout à coup et dit:

« Que la volonté de Dieu soit faite, et qu'il advienne de sa servante tout ce qu'il commandera! va donc trouver mon oncle Gund-Bald, fais-lui part du message du roi chevelu, car je consens à te suivre auprès de lui. Oui, mon frère dans le Seigneur, j'ai eu souvent des visions dans le mystère des nuits, qui m'ont annoncé cet événement, et le saint évêque de Vienne, Avitus, me les a expliquées en me disant que le fruit de mon ventre serait béni; que la volonté de Dieu soit faite! »

Le roi Gund-Bald saisit avec empressement la circonstance qui se présentait de former ainsi alliance avec le puissant Hlode-Wig; et les Franks, guidés par Aurélianus, vinrent chercher la princesse, et dirent, en inclinant leurs armes devant elle: « Nous te saluons reine des Franks. »

III.

Hlode-Hilde fut accueillie avec amour par son époux, et elle ne tarda pas à exercer sur la nation des Franks cet empire irrésistible que Dieu a mis dans la vertu. Elle protégea les saints lieux et les prêtres du Seigneur contre la fureur des soldats, et comme dans la tour solitaire où elle avait passé sa jeunesse, elle devint la mère des pauvres et des affligés. Les Franks se disaient entre eux, émerveillés de sa grâce et de sa bonté: « Cette fille des Burgondes n'adore point notre Dieu Herr-Mann-Saul; elle ne chante point les sagas de nos ancêtres, mais elle est parmi nous comme un esprit protecteur. Elle prie pour nous, et son Dieu nous donne la victoire; elle secourt les infortunés, elle visite les blessés et leur dit des paroles mystérieuses qui

endorment leurs douleurs. Quel est donc le Dieu des chrétiens que notre reine Hlode-Hilde adore?...»

Chaque jour elle parlait de l'Évangile au roi des Franks, elle lui montrait son ange marchant à la tête de ses bataillons et lui soumettant tous ses ennemis. Puis elle le conjurait les larmes aux yeux de renoncer à l'idole sanglante à laquelle les Franks rendaient hommage. Le roi Hlode-Wig était ému, mais il n'osait renoncer aux croyances de ses ancêtres, dans la crainte que les Franks, irrités, cessassent de suivre sa bannière. Cependant il permit à Hlode-Hilde de faire baptiser le premier fruit de leur union, un fils qui mourut au berceau.

Enfin Dieu, qui voulait mettre un terme au deuil de son église, touché des prières de Hlode-Hilde, fit naître une circonstance où le roi des Franks put reconnaître la protection qu'il lui accordait. En l'an 496, de nombreuses tribus d'All-Man franchirent le Rhin et tentèrent de chasser les Franks des établissemens qu'ils avaient formés dans les Gaules. Hlode-Wig prit les armes et s'unit, pour les repousser, à Sigh-Bhert, roi des Franks Ripuaires. Les deux hordes barbares se rencontrèrent à quelques lieues d'Agrippa Colonia (Cologne), en un lieu qu'on appelait alors Tolbiach. Le premier choc fut terrible : cette fois les Franks n'avaient point à combattre des légions romaines composées de soldats découragés et dégénérés; ils combattaient contre des hommes de leur sang et pour des intérêts auxquels le sort de toutes leurs tribus était attaché. Ils reculèrent d'abord et éprouvèrent de grandes pertes; le roi Sigh-Bhert tomba grièvement blessé sur le champ de bataille, et l'armée des Franks commença à se débander. Alors Hlode-Wig se jette au milieu de ses soldats épouvantés; sa voix puissante les rallie, et levant les mains vers le ciel : « Je vois bien, s'écria-t-il, que les dieux de mes pères sont devenus impuissans..... ô Dieu de Hlode-Hilde, fais-moi triompher de ces All-Man qui m'ont injustement attaqué, et je te promets de croire en toi et d'embrasser ton culte. » Il dit, et conduit de nouveau ses soldats à l'ennemi. Peu d'instans après le roi des All-Man est tué, ses guerriers fuient de toutes parts; puis, jetant leurs armes, ils reviennent auprès de Hlode-Wig, se soumettent à lui et le reconnaissent pour roi.

Cette victoire de Tolbiach, qui éleva haut la puissance de Hlode-Wig, remplit de joie le cœur de sa sainte épouse; elle appela au milieu des Franks saint Remigius, évêque de Reims, et tous deux leur prêchèrent la foi du Christ durant plusieurs mois.

Le jour de Noël de l'an 496, un grand événement eut lieu dans l'église de Reims. Le roi Hlode-Wig, suivi de l'élite de sa nation, se présenta aux portes de la cathédrale pour demander le baptême et adorer le Dieu des chrétiens qui lui avait donné la victoire. A cette époque, et suivant l'usage de la primitive Église, la cuve du baptistère était placée sous une voûte extérieure des temples; ce n'était qu'après avoir été inondés de ses eaux salutaires que les catéchumènes pouvaient entrer dans l'église et assister à l'office divin.

Saint Remigius s'avança, suivi de tout son clergé qui portait la croix et les reliques des saints; il trouva le roi Hlode-Wig et les Franks rangés auprès de la cuve. Ce fut le chef de ces guerriers qui reçut le premier le baptême, et saint Remigius lui adressa ces paroles, qui auraient autrefois révolté sa fierté :

« Courbe ta tête avec humilité, ô Sicambre! adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré »

L'Église, heureuse de cette conversion qui lui permit d'adoucir les maux de la population gauloise, a néanmoins laissé à l'histoire peu de lumières sur cette grande cérémonie. Les évêques Anastase et Avitus en ont consacré la mémoire dans plusieurs lettres adressées au roi des Franks, et qui ont heureusement échappé au naufrage des temps; mais les détails nous manquent, et il n'est pas permis d'ajouter au récit d'un événement où le doigt de la Providence est imprimé d'une manière si évidente.

La reine Hlode-Hilde, qui servait d'instrument à la divine Providence dans cette grande circonstance, après une vie toute chrétienne, a été mise au rang des saintes. L'église célèbre sa fête le 3 juin.

UNE ANECDOTE DE LA VIE DE GREGOIRE XVI.

Un trait récent de notre Saint-Père le pape Grégoire XVI atteste l'esprit de conciliation de Sa Sainteté, et son penchant à favoriser les arts dans Rome.

M. le baron Camuccini, grand peintre, avait à se plaindre, dit-on, de quelques mortifications injustes, relativement à des questions d'art où son talent avait été méconnu par des contradicteurs qui n'étaient pas des sujets de la cour romaine. Le Saint-Père apprend l'affliction de M. Camuccini; il vient publiquement visiter l'illustre artiste, et par cet honneur inattendu ramène le calme dans son esprit. Ce sont là de ces à-propos faits pour plaire à Rome et dans tous les pays où l'on honore les artistes et les arts.

DE L'ETUDE DES ÉCRITURES SAINTES.

DEUXIÈME ARTICLE.

Nous avons essayé, dans un article précédent, de montrer la haute importance de l'étude des Écritures saintes; nous allons maintenant jeter un coup d'œil rapide sur les diverses parties qui composent ces Écritures, et nous exposerons ensuite les règles qui peuvent en faciliter l'intelligence.

La Bible se divise en deux parties principales, nommées l'une et l'autre Testament, parce que la première fut confirmée par le sang des victimes et la seconde par celui de Jésus-Christ. Le Nouveau-Testament, nommé aussi Évangile, c'est-à-dire heureuse nouvelle, est propre aux chrétiens; l'Ancien Testament appartient aux Juifs, et c'est d'eux qu'il faut apprendre le détail des livres qui le composent.

Josèphe et Philon comptent dans l'Ancien-Testament vingt-deux livres canoniques, autant qu'il y a de lettres dans l'alphabet des Hébreux. Quelques rabbins font deux livres différens de l'histoire de Ruth et des lamentations de Jérémie : ainsi ils en comptent vingt-quatre. Mais pour faire correspondre ce nombre à celui de l'alphabet, ils répètent trois fois le *Iod,* en l'honneur, disent-ils, du nom de Dieu, parce que parmi les Chaldéens trois Iod de suite expriment ce nom auguste (1).

De quelque manière qu'on compte les livres canoniques, les Juifs les divisent en trois classes. La première contient la loi; la seconde, les prophètes; la troisième, ce qu'ils appellent livres sacrés ou agiographes. Jésus-Christ semble faire allusion à ce partage des livres de l'Écriture, lorsqu'il dit dans saint Luc : *Il faut que tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, les prophètes et les psaumes, s'accomplisse.* La loi comprend le Pentateuque de Moïse, c'est-à-dire la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome. Il y a huit livres prophétiques : Josué, les Juges, dont l'histoire de Ruth fait une partie; Samuel, qui comprend le premier et le second livre des Rois; les deux autres livres des Rois, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et les douze petits prophètes. Les livres sacrés en comprennent neuf : Job, les Psaumes de David, les Proverbes de Salomon, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, Daniel, les Paralipomènes, Esdras et Esther. On sera sans doute surpris de voir Daniel hors du nombre des prophètes, Jésus-Christ lui ayant donné ce nom, et son livre étant rempli de prophéties très-claires sur la venue du Messie; mais les Juifs ne lui donnent rang que parmi les auteurs sacrés. Cependant cela ne les empêche pas de croire qu'il a été inspiré de Dieu en tout ce qu'il a écrit; mais comme ils placent parmi les livres des prophètes plusieurs livres historiques, il paraît qu'ils n'accordaient le nom de prophètes qu'aux membres d'un certain collége, chargés d'écrire les annales.

Tel est le partage des livres canoniques parmi les Juifs; mais ils divisent encore le Pentateuque, qu'ils sont obligés de lire chaque année, en paragraphes ou sections. Il y en a de deux sortes, de grandes et de petites : les grandes comprennent ce qu'on a coutume de lire dans une semaine. On en compte cinquante-quatre, parce que les années intercalaires des Juifs ont cinquante-quatre semaines. Dans les années communes on joint deux de ces sections, pour ne plus en avoir que cinquante-deux. Les petites sections sont certains endroits qui concernent diverses matières. Les sections, soit grandes, soit petites, sont désignées par le premier mot qui les commence. Ainsi la première de toutes s'appelle *Béréchit,* qui est le premier mot de la Genèse.

A ces livres, dont les Hébreux composent le canon de l'Écriture, l'Église a encore ajouté ceux-ci : les Additions d'Esther, Tobie, Judith, Baruch, l'Épître de Jérémie, la Sagesse de Salomon, l'Ecclésiastique, la Prière d'Azarias, l'Hymne des enfans de la fournaise, l'Histoire de Suzanne, celle de Bel, les deux premiers livres des Machabées.

Le Nouveau-Testament peut se partager en livres historiques et didactiques : les premiers comprennent les évangiles et les actes des apôtres, et les seconds les épîtres.

S'il y a quelque incertitude sur les auteurs de plusieurs des livres de l'Ancien-Testament, il n'en est pas de même de ceux du Nouveau. Saint Mathieu a écrit son Évangile six ans après la passion de Jésus-Christ, ou l'an 39 de l'ère vulgaire; saint Marc a écrit le sien l'an 43; saint Paul a écrit sa première épître l'an 52; saint Luc composa son Évangile l'an 56, et les Actes l'an 63; enfin saint Jean écrivit l'Apocalypse l'an 94; deux ans après il composa son Évangile, et ses trois épîtres ont été écrites vers la fin de sa vie, dans l'année 98.

Les savans font trois ordres de livres sacrés : ils placent dans le premier ceux dont on n'a jamais douté dans l'Église catholique, et qui étaient appelés proprement canoniques; dans le second ils mettent ceux dont on n'est pas d'abord convenu, mais qu'on lisait dans les assemblées comme édifians et utiles, et qui à cause de cela étaient appelés livres ecclésiastiques; ils rejettent dans le troisième les livres apocryphes, c'est-à-dire ceux dont non-seulement on ignore les auteurs, mais

(1) C'est encore un des symboles de la Trinité. On en trouve à chaque pas dans l'histoire du monde, et principalement dans les Écritures saintes.

que l'Église a jugés n'être pas l'ouvrage du Saint-Esprit.

Ainsi tous les livres de l'Ancien-Testament dont l'original hébreu existe, et qui sont dans le canon des Juifs, appartiennent au premier ordre. Le Nouveau-Testament tout entier appartient également au premier ordre, sauf le dernier chapitre de saint Marc, l'histoire de la femme adultère, l'épître de saint Paul aux Hébreux, celle de saint Jacques, la seconde de saint Pierre, l'épître de saint Jude et l'Apocalypse, qui sont placés dans le second ordre. Il serait inutile de parler des livres apocryphes, puisqu'ils sont retranchés de la Bible, à l'exception de la prière de Manassé et des troisième et quatrième livres d'Esdras, dont l'origine incertaine s'y trouve d'ailleurs indiquée.

Toutes les parties de la Bible sont donc revêtues du plus haut degré d'authenticité, et c'est avec une entière confiance qu'on peut aborder son étude. Mais ce qui distingue ce livre de tous les autres livres, c'est que, outre le sens littéral, il en a un autre tout spirituel. L'un est le sens des mots, l'autre est en quelque sorte le sens de l'auteur. Le premier n'a pas besoin d'explication; le second se divise en allégorique, anagogique et tropologique. Le sens est allégorique lorsque dans une chose exprimée il faut en entendre une autre : ainsi souvent sous les noms de David et Salomon, celui de Jésus-Christ se trouve caché; ces paroles du psaume : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite*, s'entendent de David lorsqu'il choisit Salomon pour lui succéder; mais elles sont plus justes à l'égard de Jésus-Christ. Car, ainsi qu'il le dit lui-même, *Comment David peut-il appeler son propre fils son Seigneur?*

Le sens est anagogique lorsque les objets matériels ne sont que les emblèmes de choses spirituelles. Ainsi la Terre promise, c'est le ciel; la Jérusalem de la terre, c'est la Jérusalem céleste; l'homme, formé d'abord de la terre, animé ensuite du souffle de Dieu, c'est l'image de l'homme revêtu maintenant d'un corps corruptible qui ressuscitera au jour immortel.

Enfin le sens est tropologique ou moral, lorsque la lettre de l'Écriture cache un précepte ou une obligation. Par exemple, saint Paul se sert de l'article de la loi qui défend de lier la bouche du bœuf qui bat le blé, pour établir l'obligation qu'ont les fidèles de fournir aux ministres de l'Évangile tout ce qui leur est nécessaire. Les Pères de l'Église se sont beaucoup attachés au sens tropologique de l'Ancien-Testament.

Pour bien saisir le sens véritable des Écritures saintes, il est important de se pénétrer des règles suivantes :

I. La première règle et la plus essentielle pour entendre l'Écriture, c'est de s'attacher au sens que l'Église lui donne, principalement dans les matières de la foi. Nous entendons par l'Église les décisions des conciles et le consentement des saints Pères : car les apôtres n'ont pas donné à l'Église la seule lettre, ils y ont joint l'esprit; ils ont eu le soin de laisser à leurs disciples l'intelligence de leurs écrits, afin qu'à leur tour ils la laissassent à leurs successeurs, et qu'ainsi leur doctrine se conservât pure, et passât jusqu'aux derniers siècles à l'aide de la tradition. C'est ce que saint Paul dit expressément à Timothée (Ép. 2, § 2) : *Gardez avec soin ce que je vous ai enseigné en présence de beaucoup de témoins, et donnez-le en dépôt à des personnes capables d'enseigner les autres.*

II. Les auteurs des livres sacrés non-seulement ont dit la vérité, ils ont encore parlé d'une manière sensée et raisonnable; lors donc que le sens littéral de leurs paroles ne renferme aucune obscurité, c'est le véritable sens, et l'on ne doit recourir à l'allégorie et à la métaphore que lorsque le sens propre n'a aucune valeur.

III. Lorsque la même chose est exprimée obscurément dans un endroit, et clairement dans un autre, ce qui est clair doit servir de règle pour expliquer ce qui est obscur.

IV. Le but de l'Ancien-Testament est de représenter Jésus-Christ, mais Jésus-Christ caché sous le voile des figures et sous l'obscurité des prophéties. Le but du Nouveau-Testament est de montrer Jésus-Christ à découvert, et de faire voir qu'il est la vérité des figures et l'accomplissement des prophéties; ainsi les deux Testamens se regardent et s'expliquent l'un l'autre. Le Nouveau-Testament, dit saint Augustin, est caché dans l'Ancien, et l'Ancien se manifeste dans le Nouveau. C'est donc une règle très-importante de regarder Jésus-Christ dans l'Écriture de deux manières, et comme caché dans la loi, et comme manifesté dans l'Évangile.

V. Lorsqu'un passage est obscur, il faut porter une grande attention sur ce qui précède et sur ce qui suit. Cet examen et ce rapport découvrent le véritable sens.

VI. L'Écriture paraît quelquefois se contredire, mais ces contraditions ne sont qu'apparentes, et c'est alors qu'il faut quitter le sens littéral pour s'attacher au sens spirituel. Par exemple, Jésus-Christ dit (Saint-Math., 18, 3) : *Si vous ne devenez des enfans, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* Et Saint-Paul dit (1, Cor., 14) : *Gardez-vous de devenir des enfans.* Ces deux propositions ne sont contradictoires qu'en apparence, car Jésus-Christ veut que nous devenions des enfans pour la pureté du cœur, et Saint-Paul nous

défend de devenir des enfans pour l'ignorance et la conduite.

Telles sont les règles principales que les Pères de l'Église ont posées, mais quelque secours qu'on puisse en tirer, ce serait une témérité assez grande que de s'engager dans une étude aussi profonde que celle des Écritures saintes, sur ses seules lumières et si l'on ne suit quelque guide. Nous ne pouvons en indiquer de meilleur que les écrits de ces mêmes Pères; et quant à tout ce qui peut paraître incertain, la foi catholique nous ordonne de nous en rapporter aux décisions de l'Église. C'est certainement une tâche pénible que de remonter aux sources primitives, mais le prix qu'on doit en recueillir est trop excellent pour ne pas tenter de l'obtenir et pour se rebuter devant les premiers obstacles qu'on peut rencontrer. C'est ce que saint Jérôme exprime si bien dans son admirable lettre adressée à Paulin pour l'exhorter à l'étude de la Bible. « Je vous prie, mon cher frère (lui dit-il après lui avoir fait l'exposé des objets contenus dans les Écritures saintes), de vivre et de vous nourrir de ces merveilles, de les méditer et de ne chercher rien autre chose. Ne vous semble-t-il pas avoir déjà trouvé sur la terre une demeure céleste? Je ne veux pas que la simplicité ou la bassesse des expressions que vous trouverez dans l'Écriture sainte vous dégoûte : vous devez croire que cela vient de la faute des traducteurs, ou que cela s'est fait par une secrète raison, afin de pouvoir mieux instruire ceux qui sont sans étude, et qu'un même mot fût autrement reçu d'un ignorant et d'un savant. Je ne suis pas si peu raisonnable que de me vanter d'entendre tous ces mystères ni de pouvoir cueillir sur la terre les fruits de ces arbres qui ont leurs racines dans le ciel; mais je vous avoue que je le souhaite de tout mon cœur. Je crois faire mieux que si je ne faisais rien, lorsque, refusant la qualité de maître, je m'offre d'être votre condisciple. On donne à celui qui demande, on ouvre à celui qui frappe à la porte; et celui qui cherche trouve. Apprenons donc sur la terre ce que nous ne devons pas oublier dans le ciel. »

LE MAL DES ARDENS (1).

La châsse de sainte Geneviève.

En 1129, sous le règne de Louis le Gros, sixième du nom, Paris et ses alentours furent affligés d'une maladie qu'on appelait *le mal des ardens*. Au moyen âge, c'était une chose fréquente à Paris, que les contagions et les épidémies. La malpropreté des rues, le voisinage des cimetières, et l'encombrement de population dans des quartiers resserrés, entretenaient une grande insalubrité dans la ville. Aussi, dès qu'il éclatait une peste ou tout autre fléau contagieux, le nombre des victimes était bientôt considérable; et le défaut de soins, l'incurie des magistrats, s'unissaient à la maladie pour amener d'effroyables mortalités.

La médecine a conservé peu de notions sur *le mal des ardens :* c'était un feu intérieur qui dévorait les entrailles et faisait pousser au dehors des tumeurs qui dégénéraient en ulcères incurables. Ce mal affreux, contre lequel tout l'art des médecins était inutile, emportait des milliers d'hommes qui mouraient en désespérés sans avoir pu trouver aucun soulagement à leurs douleurs. L'évêque de Paris, Étienne, ancien chancelier du roi Louis le Gros, prélat d'une grande vertu, prescrivit des prières et des jeûnes pour la cessation de la maladie; mais les prières de la religion étaient infructueuses comme les recherches de la science, et quatorze mille personnes furent frappées de mort en moins d'un mois.

Alors Étienne résolut d'avoir recours à l'intercession de celle que la ville de Paris avait coutume d'invoquer à l'heure des grands désastres, à l'intercession de la vierge céleste qui avait toujours écouté la voix suppliante de la cité dont elle était patronne, à l'intercession de sainte Geneviève. Ses reliques étaient déposées derrière le maître-autel de l'église qui portait son nom, dans une châsse magnifique qu'avait enrichie la piété des fidèles, car c'est un souvenir des plus anciens de la monarchie française, que la vénération des Parisiens pour la mémoire de leur patronne. Étienne ordonna qu'une procession solennelle partirait de Notre-Dame pour aller chercher à l'église de Sainte-Geneviève la châsse qui contenait ses reliques, et que cette châsse serait apportée à Notre-Dame avec de grandes prières et une pompeuse cérémonie.

Au jour fixé pour la procession, un nombre considérable de Parisiens sortirent de leurs maisons, où la crainte les tenait enfermés. Ils étaient tous en habits de deuil. Les uns attendaient la châsse miraculeuse dans l'église de Notre-Dame, les autres s'étaient joints au cortége qui allait la chercher. L'évêque Étienne marchait en tête avec tous les prêtres de sa métropole et tous les moines des diverses communautés de Paris. Quand les saintes reliques eurent été enlevées de la place qu'elles occupaient depuis huit siècles, et que la procession se fut remise en marche pour Notre-Dame, des voix s'élevèrent du milieu des assistans, et ce cantique se fit entendre :

(1) *Voyez* Sauval, l'abbé Lebœuf.

« Vierge de Nanterre, patronne de Paris, sainte du ciel, priez pour nous!

« Geneviève, dès vos plus tendres années, l'Éternel jeta sur vous un regard de bénédiction et d'amour. Tout enfant, vous conduisiez vos troupeaux sur les rives fleuries de la Seine et sur les coteaux fertiles dont elle est couronnée; votre âme s'élevait vers le créateur à l'aspect de ses divins ouvrages, et vous lui rendiez grâces dans le silence de la solitude. Geneviève, l'Éternel n'avait mis dans vos mains que la houlette d'une bergère, vous n'étiez pas puissante dans ce monde, mais vous êtes puissante là-haut.

« Vierge de Nanterre, patronne de Paris, sainte du ciel, priez pour nous!

« Votre existence, ô Geneviève, fut une existence de dévouement et de charité, et pendant votre passage sur la terre vous n'avez fait qu'essuyer des larmes et guérir des plaies. Déjà, dans ce temps, Dieu accordait des miracles à vos ferventes prières. Pendant que les jeunes filles de Nanterre, la joie dans les yeux et des fleurs sur le front, se livraient dans les prairies aux divertissemens de leur âge, vous, jeune comme elles, mais recueillie et pensive, vous pénétriez dans les prisons, dans les maladreries, dans les cabanes. Aux accens de votre voix le malade oubliait ses douleurs, l'indigent son indigence, le paralytique ses infirmités; et, non contente de verser un baume sur les blessures de leur âme, vous guérissiez toujours les souffrances de leur corps!

« Vierge de Nanterre, patronne de Paris, sainte du ciel, priez pour nous!

« Ce n'est pas sans raison, ô Geneviève, que la ville de Paris vous a choisie pour patronne : c'est à vous qu'elle doit d'avoir échappé à sa ruine; sans vous, les ronces sauvages croîtraient parmi des débris, à la place où nos maisons s'élèvent. Les Barbares du Nord avaient traîné leur camp jusque sous les murailles de Lutèce; déjà nos pères, frappés de terreur au nom seul d'Attila, voulaient abandonner leurs foyers : vous osâtes leur conseiller la résistance, car l'Éternel vous avait suscitée, comme Débora et Judith, pour sauver votre malheureux pays! votre voix se fit entendre dans les rues, dans les églises, sur les remparts, où la foule se réunissait autour de vous : « Espérez en Dieu, disiez-vous; désarmez sa colère à force de prières et de larmes; il ne permettra pas que l'empire auquel il a promis de si brillantes destinées soit écrasé en naissant par le pied insolent d'un Barbare. Priez Dieu de jeter un bandeau sur les yeux de ces hordes farouches, et de les empêcher de voir notre ville; mais s'il faut tirer le glaive, s'il faut combattre, osez le faire avec une grande foi dans la justice du Ciel. Je vous prédis que vous triompherez! » C'est ainsi, Geneviève, que vous arrêtâtes nos aïeux au moment qu'ils consommaient leur perte; c'est ainsi que vous leur rendîtes le courage et l'espoir. Attila s'éloigna de Lutèce sans livrer l'assaut à ses murailles; et qu'il faille attribuer cette retraite à la contenance ferme de ses habitans ou à un miracle de la Providence, c'est toujours à vous qu'ils durent leur salut!

« Vierge de Nanterre, patronne de Paris, sainte du ciel, priez pour nous!

« Aujourd'hui un fléau plus terrible que l'invasion des Barbares s'est appesanti sur la ville qu'autrefois vous avez sauvée : nous mourons d'un mal inconnu, et nous sommes plus malheureux que nos aïeux, puisqu'ils pouvaient prendre les armes et se défendre. Contre la contagion qui nous décime l'art n'a point de remède; que votre intercession obtienne donc un miracle du Ciel irrité contre nous! Sainte-Geneviève, si votre mémoire a toujours été dignement honorée dans la ville dont vous êtes la patronne, si les fidèles se sont toujours empressés autour de vos reliques pour les couvrir de prières et de présens, si dès leur plus tendre jeunesse nos enfans apprennent à bénir et à vénérer votre nom, priez pour nous! Obtenez de Dieu qu'il purifie l'air que nous respirons et qui nous empoisonne; éteignez le feu qui dévore nos entrailles, fermez la tombe immense qui menace de nous engloutir! Vous avez sauvé nos pères, sauvez leurs tristes descendans! »

C'est ainsi que cette foule désolée appelait sur elle la protection de Sainte-Geneviève. Les six clercs qui portaient ses reliques avaient peine à marcher, tant il se pressait de monde autour d'eux pour toucher et pour voir la châsse toute resplendissante de pierreries. Enfin le cortége arriva sous les voûtes sombres de Notre-Dame; la châsse de Sainte-Geneviève fut placée sur le maître-autel, et l'évêque Étienne répéta une dernière fois avec tous les assistans :

« Vierge de Nanterre, patronne de Paris, sainte du ciel, priez pour nous! »

La réponse de celle qu'on implorait ne se fit pas attendre: tout à coup les visages des malades s'éclaircissent, un air plus pur pénètre dans leur poitrine, leurs membres accablés reprennent de la force et de la souplesse; ils se relèvent en louant Dieu et sainte Geneviève de leur miraculeuse guérison, et ce ne sont plus des larmes de douleur qui tombent de leurs yeux, ce sont des larmes de reconnaissance et de joie. Le soir de cette mémorable journée, tous ceux qui étaient attaqués du *mal des ardens* avaient recouvré la santé; excepté trois d'entre eux, qui sans doute avaient manqué de foi.

Le pape Innocent II vint en France l'année qui

Ste Geneviève harangue les habitans de Paris.

Intronisation du Pape Léon XII.

suivit ce miracle : après en avoir constaté la vérité, le souverain Pontife ordonna que tous les ans, au 26 novembre, on en célébrerait la mémoire ; et l'église anciennement appelée *Sainte-Geneviève la Petite* prit le nom de *Sainte-Geneviève des Ardens* (1).

POÉSIE.

ÉPITAPHE.

Qui que tu sois, passant, que le hasard amène
Dans ce funèbre enclos, sur ce tertre isolé
Où pleure et se balance un saule échevelé
Dont le feuillage épais cache une croix d'ébène ;

Que Dieu file tes jours ou de soie ou de lin,
Que la vie à ton cœur soit douce ou soit amère,
Si tu n'as pas été dès l'enfance orphelin,
Si tu sais, ô passant, ce que c'est qu'une mère !

Soulève ce rideau de verdure et de fleurs ;
Regarde ce gazon qui ne fait que de naître,
Et cette croix humide où tu liras peut-être
Un nom presqu'effacé par des torrens de pleurs :

Et si dans les cités tu n'es pas solitaire,
Si ton âme regrette ou rêve de beaux jours,
Si tu crois que les morts endormis sous la terr
Ne sont pas des vivans séparés pour toujours ;

Si tu gardes en toi le souvenir céleste
Du sein qui t'a nourri, des bras qui t'ont porté,
Aussi pieusement qu'une vierge modeste
Garde d'un saint flambeau la rêveuse clarté ;

Si tu n'as qu'un amour qui t'aide et te soutienne,
Si ce n'est pas pour toi que tu crains le trépas,
Si ta mère est heureuse et ne te cherche pas,
Arrête : — prie et pleure un moment pour la mienne !

TULLIUS.

INTRONISATION DU PAPE LÉON XII.

HORACE VERNET.

Nous donnons aujourd'hui la copie d'un des plus beaux tableaux d'Horace Vernet et du musée du Luxembourg : l'*Intronisation du pape Léon XII* (2).

M. Horace Vernet est né à Paris le 30 juin 1789, les galeries du Louvre ont été son berceau : c'est là que demeuraient son père et son grand-père. Le génie se transmet avec le nom dans cette célèbre famille ; c'est un patrimoine que le père lègue au fils, et qui s'augmente de génération en génération. Arrière-petit-fils d'Antoine Vernet, l'un des bons peintres du siècle de Louis XIV, petit-fils de Joseph Vernet, peintre de marines, fils de Carle Vernet, peintre de batailles, Horace Vernet réunit tous les talens de ses aïeux. Paysages, marines, intérieurs, tableaux d'histoire et tableaux de chevalet, il peint tout avec un merveilleux éclat, avec une admirable facilité ; il sait donner à tous les sujets qu'il traite un intérêt qui émeut, une vivacité qui entraîne, un coloris qui fascine. Le caractère distinctif de son talent, c'est l'aptitude à tous les genres ; c'est une fécondité qui égale peut-être celle de Raphael et de Rubens. La foule, toujours empressée autour de ses tableaux, se laisse surprendre à leur éclat magique, et ne sait qu'admirer et battre des mains ; mais les artistes, tout en rendant hommage à la puissance de ses pinceaux, lui reprochent avec justice les défauts de ses qualités. M. Horace Vernet, homme de son siècle avant tout, peintre populaire par excellence, écoute trop les goûts passagers des époques à travers lesquelles il passe, et pas assez les inspirations de sa conscience d'artiste. Ce qui lui manque, c'est d'apporter plus de bonne foi, plus de sérieux dans l'art. Il devrait se faire consciencieusement homme de la Bible, du moyen âge, de tous les sujets qu'il veut peindre, et ne point laisser percer dans chacun de ses ouvrages cette insouciance élégante, ce laisser-aller d'homme du monde, cette facilité dangereuse peut-être, qui donnent la vogue, mais qui ne donnent pas la gloire. M. Horace Vernet a fait de longues et profondes études : pourquoi ne veut-il pas en profiter ? Il a un éclat qui enchante, mais il manque de solidité. Il a le présent, mais il n'a pas encore l'avenir.

Ces réflexions nous sont suggérées par l'admiration sincère que nous inspire le talent de ce peintre illustre ; peut-être nous aurions dû les garder pour une autre occasion, et ne pas les faire à pro-

(1) Cette église a été démolie en 1747. On a bâti à sa place l'hôpital des Enfans-Trouvés.

(2) Annibal della Genga, qui prit à son avénement à la papauté le nom de Léon XII, est né en 1760, près de Spolette. Il fut nommé archevêque de Tyr par Pie VII et envoyé par lui à Ratisbonne pour concerter, avec les princes allemands, les mesures qui devaient rendre son éclat à l'Église du Saint Empire, et ranimer la foi des fidèles de l'Allemagne. La guerre qui s'alluma à cette époque dans toutes ces contrées interrompit les conférences. L'archevêque de Tyr revint à Rome, où il fut créé cardinal en 1816, et chargé d'une partie de l'administration spirituelle de l'Église. Pie VII étant mort, le cardinal della Genga fut élu au trône de saint Pierre, le 28 septembre 1823. Son règne fut marqué par des encouragemens donnés aux arts, par des embellissemens faits dans Rome, par de sages mesures d'administration, et surtout par la destruction des bandes de brigands qui infestaient les États romains ; Léon XII est également célèbre par ses lumières et par sa charité. Il mourut le 10 février 1828.

pos d'une page pour ainsi dire sans reproche. L'*Intronisation de Léon XII* a eu le plus beau succès du salon de 1831, où il y eut tant de beaux succès. On admira d'abord dans ce tableau l'ordonnance si pittoresque des personnages, puis le caractère de grandeur et de bonté qui est empreint sur le visage du souverain Pontife, puis la beauté vraiment romaine des dignitaires qui le soutiennent, puis enfin cet art merveilleux de faire descendre la lumière par masses transparentes qui noient, sans les confondre, dans une même atmosphère de clarté, les vêtemens blancs du pape, son front blanc et plissé comme ses vêtemens, les larges éventails de plumes blanches qui s'agitent derrière lui, et les murs blancs de la vaste basilique tout inondée d'encens et de soleil. Cette fois les acclamations de la foule furent sanctionnées par le jugement des artistes, et l'*Intronisation de Léon XII* fut mise au premier rang parmi les tableaux de l'école moderne.

C'est à Rome que M. Horace Vernet a composé cette peinture. Directeur de l'académie de France en Italie, il a été témoin de la scène qu'il a représentée; il a copié d'après nature le jour éclatant qu'il peignait. M. Horace Vernet n'est point encore de retour à Paris. Tous ses amis, tous les admirateurs de son talent (et ils sont nombreux), attendent avec impatience l'envoi de ses nouveaux ouvrages. Ils espèrent que le voisinage des peintures de Raphael, de Michel-Ange, de Bartholomeo di Piombo, donnera enfin à son pinceau plus de fidélité et de pureté. Ils espèrent qu'à l'exemple de ces grands maîtres, M. Horace Vernet comprendra qu'on ne se fait un véritable renom dans les arts qu'à l'aide d'une conviction profonde, et que le flambeau du génie ne jette un éclat immortel que s'il s'allume au flambeau de la foi.

Des Cloches.

On fait venir le mot français *cloche* de *cloca*, vieux mot gaulois qui est employé avec ce sens dans les Capitulaires de Charlemagne.

L'usage des cloches était connu des anciens. Il fut introduit dans les cérémonies de l'Église catholique par saint Paulin, évêque de Nole; mais il ne paraît pas qu'il ait été établi dans les églises d'Occident avant le sixième siècle. En 610, saint Loup, évêque, dispersa l'armée de Clothaire au bruit des cloches de Sens; fait qui prouve à la fois l'existence des cloches et leur existence récente, puisque les oreilles n'étaient pas encore accoutumées à leur bruit. Au reste, la fonte des cloches est certainement un art postérieur de bien des siècles à la fonte des statues, et plus ancien d'onze à douze cents ans que la fonte des canons.

L'Église, qui veut que tout ce qui a quelque part au culte du Souverain-Être soit consacré par des cérémonies, bénit les cloches nouvelles; et comme elles sont présentées à l'Église ainsi que les enfans nouveaux-nés, qu'elles ont leurs parrains et leurs marraines, et qu'on leur impose des noms, on a donné le nom de *baptême* à cette bénédiction.

Le baptême des cloches, dont il est parlé dans Alcuin, précepteur de Charlemagne, comme d'un usage antérieur à l'année 770, se célèbre de la manière suivante, d'après le pontifical romain : le prêtre prie; après quelques prières il dit : *Que cette cloche soit sanctifiée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Il prie encore; il asperge la cloche en dedans et en dehors avec de l'eau bénite; il fait à l'extérieur sept croix avec l'huile des malades, et quatre à l'intérieur avec le saint chrême; puis il l'encense, et enfin il la nomme.

La grosse cloche de la cathédrale de Rouen, que l'on nommait *Georges d'Amboise,* et qui avait été fondue sous le règne de Louis XII, pesait plus de trente-six mille livres; celle de Paris, appelée *Emmanuelle,* et qui avait été jetée en moule en 1682, était du poids de trente et un milliers (1); mais leur énorme dimension n'était rien encore auprès de celle des cloches de Nankin et de Pékin, dont le Père Lecomte, missionnaire, a donné la pesanteur dans ses Mémoires : celle de Nankin pèse cinquante milliers, et celle de Pékin plus de cent vingt milliers. Quant au son et à la matière, ces cloches sont moins bonnes que celles d'Europe.

L'usage des cloches a cessé presque entièrement en Orient après la prise de Constantinople. Les Turcs l'abolirent, sous prétexte que le bruit des cloches troublait le repos des âmes qui erraient dans l'air, mais véritablement dans la crainte qu'elles ne pussent donner un jour le signal de la révolte au peuple qu'ils avaient subjugué. Les chrétiens de ces contrées suppléent aux cloches par des maillets de bois ou par une plaque de fer appelée *le fer sacré,* qu'on frappe avec des marteaux.

L'Église annonce au bruit des cloches toutes ses cérémonies et tous les actes de la vie d'un chrétien : aussi les cloches ont un langage que comprennent tous les fidèles. Écoutez : cette volée qui vient à vous, portée par les ailes du vent, vous avertit que le jour vient de naître, et qu'il faut adresser à Dieu les prières du matin; cette autre vous avertit que la lumière va fuir, et qu'il est temps de rendre grâces au Seigneur, parce qu'il a veillé

---

(1) Ces deux cloches ont été fondues pendant la révolution.

sur vous pendant la journée ; celle-ci vous apprend qu'un enfant est venu au monde ; celle-là, qu'un de vos frères est à l'agonie. Priez pour ceux qui naissent et pour ceux qui meurent ; priez, car vous savez, grâce au bruit des cloches, qu'à la même heure, au même instant que vous, tous les ministres de Dieu s'agenouillent devant les autels, toutes les âmes fidèles adressent leurs vœux au Seigneur, et les prières qui partent en se donnant la main arrivent plus vite aux pieds du trône céleste.

« Le caractère le plus remarquable du son des cloches, écrivait M. de Châteaubriand à une époque où leur usage était proscrit, c'est qu'il avait une foule de relations secrètes avec nous. Combien de fois, dans le calme des nuits, les tintemens d'une agonie, semblables aux lentes pulsations d'un cœur expirant, n'ont-ils pas surpris l'oreille d'une épouse adultère ! Combien de fois ne sont-ils pas parvenus jusqu'à l'athée, qui dans sa veille impie osait peut-être écrire qu'il n'y a point de Dieu ! La plume échappe de sa main ; il écoute avec effroi le glas de la mort qui semble lui dire : *Est-ce qu'il n'y a point de Dieu?*..... Étrange religion, qui au seul coup d'un airain magique peut changer en tourmens les plaisirs, ébranler l'athée et faire tomber le poignard des mains de l'assassin ! »

La charité chrétienne a employé le bruit des cloches comme un moyen d'annoncer sa présence au malheureux qui a besoin de secours. Dans un grand nombre de couvens situés au bord de la mer on agitait et l'on agite encore les cloches au sein des nuits de tempêtes ; elles avertissent le pilote effrayé, du chemin qu'il doit prendre, des écueils qu'il doit éviter. Et dans ces nuits non moins terribles où l'avalanche suspendue aux sommets des Alpes se précipite dans les vallées, dans ces nuits où le voyageur perdu au milieu des neiges sent un froid mortel se glisser dans ses veines, ses genoux fléchir et son courage l'abandonner, c'est encore le son des cloches qui, du monastère du mont Saint-Bernard, vient lui rendre la force et l'espoir. A ce bruit qui retentit dans le silence comme la voix de la charité, il retrouve assez d'énergie pour résister au sommeil perfide qui s'emparait de lui ; il marche vers le lieu d'où partent ces sons libérateurs ; un religieux s'élance au-devant de ses pas, le soutient, le rassure.... Mais sans le bruit des cloches le religieux serait peut-être arrivé trop tard ; c'est par elles que le voyageur a été sauvé !

On sait que les cloches ont aussi des chants de fête pour célébrer nos victoires. Elles retentissaient pendant les *Te Deum*, et leur bruit ajoutait à l'allégresse publique. Dans nos jours de désastres et de discordes civiles, elles ont sonné à toutes volées et ont mêlé leur glas lugubre au bruit des vives fusillades. Puissent-elles à l'avenir ne plus s'ébranler dans des circonstances pareilles ! Qu'elles apportent aux fidèles des idées consolantes et douces comme la religion dont elles annoncent les cérémonies ; qu'elles arrivent à l'oreille de ceux qui souffrent, pour leur annoncer la fin de leurs misères ; qu'elles soient encore agitées dans les campagnes pour écarter l'orage dont les récoltes sont menacées, mais qu'elles ne retentissent plus dans nos villes désolées comme des voix lamentables, ou comme la trompette de l'ange du jugement dernier !

LES DEUX RACINE.

Dieu n'appelle point à lui tout d'un coup, et sans les avoir soumis à des épreuves, les âmes supérieures. Avant de faire briller à leurs yeux la lumière divine, il les abandonne au milieu des ténèbres ; avant de les faire entrer dans le port, il les laisse agiter par la tempête. Ainsi, les passions humaines n'ont plus de prestiges qui puissent troubler ceux qu'elles ont cruellement blessés ; ils goûtent mieux la paix et l'ineffable repos que l'on trouve à l'ombre de la main protectrice qui s'étend sur eux.

Parmi les hommes privilégiés qui sont venus se jeter dans les bras de la religion après des épreuves longues et douloureuses, il faut citer *Jean Racine*.

Né d'une famille noble, mais pauvre, de La Ferté-Milon, il reçut une éducation pieuse, et qui d'abord lui inspira la pensée d'entrer dans un cloître, et de s'y consacrer tout-à-fait à Dieu. Le succès d'une pièce de vers qu'il publia lors du mariage de Louis XIV, le détourna de ces saints projets, et le jeta dans le tourbillon du monde et de la cour ; mais loin de trouver du bonheur au milieu de cette existence de gloire, il sentait constamment au fond de son cœur un vide immense, que ni l'éclat de son nom, ni la faveur du Grand Roi ne pouvaient combler. En vain, il se livra aux passions les plus enivrantes ; une voix mystérieuse se faisait toujours entendre, qui lui criait comme Jésus à ses apôtres : « Laissez là toutes ces choses et suivez-moi. »

Plusieurs fois il voulut écouter cette voix, renoncer à tous ces prestiges, et chercher dans la solitude et la religion un abri contre les envieux qui changent le succès en désespoir, contre les passions qui déchirent au lieu de caresser, contre les caprices des rois qui repoussent si bas ce qu'ils élevaient naguère jusques à eux. Après la représentation de *Phèdre*, il fut sur le point de se faire Chartreux. Son directeur, en apprenant le dessein qu'il avait

pris de renoncer au monde et au théâtre, lui conseilla de chercher un abri plutôt dans un mariage chrétien que dans une retraite absolue. Racine suivit ce conseil, et il ne tarda point à épouser une jeune femme, pieuse, douce, qui lui donna, en échange d'une vie agitée, les joies intimes de la vie domestique et le bonheur tranquille du foyer.

Dès-lors, Racine ne consacra plus ses travaux qu'à la religion. Il fit deux admirables tragédies empruntées aux Livres Saints, *Esther* et *Athalie*, et se mit à remplir les devoirs de père de famille avec une simplicité digne des temps de la Bible.

Les lettres qu'il écrivait à son fils sont un témoignage irrécusable de ce que nous avançons :

« Vous avez pu voir, mon cher enfant, par les lettres que j'écris à votre mère, combien je suis touché de votre maladie, et la peine extrême que je ressens de n'être pas auprès de vous pour vous consoler. Je vois que vous prenez avec beaucoup de patience le mal que Dieu vous envoie, et que vous êtes exact à faire tout ce qu'on vous dit.... Adieu, mon cher enfant; offrez bien au bon Dieu tout le mal que vous souffrez, et remettez-vous entièrement à sa sainte volonté : assurez-vous qu'on ne peut vous aimer plus que je vous aime, et que j'ai une fort grande impatience de vous embrasser.....

« Dites à vos sœurs que je suis fort aise qu'elles se souviennent de moi et qu'elles souhaitent de me revoir. Je les exhorte à bien servir Dieu, et vous surtout, afin que, pendant cette année de rhétorique, il vous soutienne et vous fasse la grâce de vous avancer de plus en plus dans sa connaissance et dans son amour. Croyez-moi, c'est là ce qu'il y a de plus solide au monde; tout le reste est bien frivole.....

« Je ne saurais m'empêcher de vous dire, mon cher fils, que je suis très-content de tout ce que votre mère m'écrit de vous. Je vois par ses lettres que vous êtes fort attaché à bien faire, mais surtout que vous craignez Dieu, et que vous prenez bien du plaisir à le servir. C'est la plus grande satisfaction que je puisse recevoir, et en même temps la meilleure fortune que je puisse vous souhaiter. J'espère que plus vous irez en avant, plus vous trouverez qu'il n'y a de véritable bonheur que celui-là... J'ai vu votre sœur, dont on est très-content aux Carmélites, et qui témoigne une grande envie de s'y consacrer à Dieu. Votre sœur Manette nous accable tous les jours de lettres pour nous obliger de consentir à la laisser entrer au noviciat. J'ai bien des grâces à rendre à Dieu d'avoir inspiré à vos sœurs tant de ferveur pour son service, et un si grand désir de se sauver. Je voudrais de tout mon cœur que de tels exemples vous touchassent assez pour vous donner envie d'être bon chrétien. Voici un temps où vous voulez bien que je vous exhorte, par toute la tendresse que j'ai pour vous, à faire quelques réflexions un peu sérieuses sur la nécessité qu'il y a de travailler à son salut, à quelque état que l'on soit appelé. »

Nous bornerons ici nos citations. Celles que nous avons faites démontrent suffisamment combien Racine avait trouvé de calme et de consolations, combien il se trouvait à l'abri des regrets de sa gloire dans le sein de la religion. Ce fut en de pareils sentimens qu'il mourut. Tous ceux qui assistèrent à ses derniers momens bénirent le Très-Haut qui avait su consoler et satisfaire cette âme délicate et ardente, et la guérir des blessures sans nombre que le monde lui avait faites.

Louis Racine, auquel le grand poète écrivait les lettres que nous avons transcrites, se montra digne des leçons qu'il avait reçues de son père. Il hérita de ses vertus et d'une partie de ses talens.

Nous offrons ces deux illustres noms en exemple aux jeunes gens qui, trompés par des paradoxes grossiers, seraient tentés de croire que la religion catholique n'est l'apanage que des âmes faibles et peu supérieures. La religion catholique est la religion de tout ce qui est grand et sublime : elle a consolé le grand Racine; elle a fait Bossuet, Pascal et Massillon.

DES CONVERSATIONS.

Comme le bois est l'aliment du feu, ainsi les mauvais discours sont les alimens des mauvaises pensées. Ne laissez donc pas échapper de votre bouche toutes les pensées que conçoit votre cœur : faites-vous un rigoureux devoir d'en bannir tout ce qui est contre la bienséance et les bonnes mœurs; que si des pensées mauvaises viennent brusquement assaillir votre imagination, ne permettez pas à votre langue de les exprimer, mais étouffez-les en n'en parlant point. Quand des bêtes venimeuses, des serpens, viennent à tomber dans une fosse, s'ils rencontrent quelque issue par où s'échapper, ils s'élancent avec une nouvelle fureur; mais s'ils y sont renfermés de manière à n'en pouvoir sortir, ils y périssent. Votre bouche est l'issue par laquelle les mauvaises pensées se feront jour, en laissant au fond de votre cœur une flamme dévorante; comprimez-les donc par le silence : vous leur ôtez tout aliment, vous les anéantissez.

(*Homélies de Saint-Jean Chrysostôme.*)

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro les éphémérides pour la première quinzaine de février.

LA PREMIÈRE COMMUNION.

Il est dans la vie du chrétien un jour qui apporte avec lui des joies ineffables et dont le souvenir reste doux; un jour qui se lève calme et riant sur son enfance virginale, comme une belle aurore apparaît dans un ciel pur et bleu que n'attriste aucun nuage. C'est celui où, pour la première fois, il est admis au banquet du Seigneur; c'est celui où le plus saint des mystères lui est ouvert; où se réalisent pour lui ces pensées d'espérance, d'amour et d'immortalité, que la foi lui avait annoncées.

Oh! que ce jour est beau, que son soleil est doux, et quels brillans sillons de lumière il laisse après lui! Oh! pourquoi quitter la blanche robe du néophyte, symbole d'innocence et de pureté, pour se couvrir des vêtemens souillés du monde? Pourquoi quitter, en parcourant la vie, cette voie fleurie qui ne s'ouvre qu'une fois sur nos pas, pour prendre en aveugle l'aride chemin des jouissances vides, où les passions vont bientôt nous entraîner?...

Dans les temps d'austère ferveur, alors que le christianisme commençait à se révéler au monde par la puissance de la parole apostolique et le dévouement de ses martyrs, l'Église n'admettait à la Communion que les fidèles éprouvés par les années et les constantes pratiques d'une piété sincère. Si quelquefois elle modifiait la sévérité de ses coutumes, c'était en faveur du chrétien mourant ou persécuté, parce qu'il avait alors mouillé ses lèvres à ce calice d'amertume que Jésus, au Jardin des Olives, épuisa, dans son amour pour les hommes. Mais depuis bien des jours, l'Église affligée des progrès toujours croissans de l'infidélité aux promesses du baptême, et cependant toujours mère tendre et prévoyante, appelle surtout à la célébration du mystère eucharistique l'enfance innocente et pure encore des vices du monde. Elle espère que le lien de la Communion, formé dans un âge où ses enseignemens sont encore si présens à la pensée du néophyte, ne sera pas facilement brisé, et que, comme un guide fidèle et sûr, le souvenir de cet acte de foi et d'amour marchera devant lui au bord de l'abîme que l'esprit d'indifférence ou d'incrédulité creusera sur sa route.

Toutes les institutions sacramentelles consacrées par l'Église catholique offrent une alliance merveilleuse de simplicité majestueuse et de naïve grandeur. Depuis le moment où une voix s'écrie : « Un enfant nous est né! » jusqu'à celui où d'autres voix répètent sur sa dépouille mortelle ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, je m'écrie vers vous du profond abîme où je suis ; Seigneur, écoutez ma voix! » L'Église veille sur le chrétien; elle a des consolations pour toutes ses douleurs, des espérances pour toutes ses craintes, des secours pour toutes ses misères. A toutes les époques de sa vie elle s'offre à lui avec ses enseignemens profonds, ses prières et ses fêtes, pour l'aider dans ses peines, souffrir de ses souffrances et épurer ses joies. Mais au milieu de toutes les prévisions touchantes dont l'Église entoure le fidèle, la première Communion forme comme l'anneau principal de cette longue chaîne de pratiques chrétiennes qui rattache l'homme à l'éternité, lui dont la vie sur la terre est si passagère et si triste! elle prépare patiemment à cette œuvre décisive les enfans que, comme Jésus, elle a prié qu'on laissât aller à elle. L'instruction dure souvent plus d'une année; elle est entièrement consacrée à l'explication des mystères et des croyances de la religion, exposée dans le catéchisme avec ces formes simples et ce langage tour à tour si naïf et si élevé que l'Église sait prendre pour toutes les intelligences.

L'instruction religieuse est complète, les néophytes se sont approchés du tribunal de la pénitence, le pardon du confesseur va bientôt effacer toutes leurs fautes; il dépendra d'eux de conserver durant toute la vie cette précieuse pureté dont la contrition et l'absolution vont les revêtir. Alors le prêtre qui a dirigé leur enseignement apparaît au milieu d'eux, et, comme celui qui doit au dernier jour du monde apparaître au sein des nuées, il dit aux bons : « Passez à ma droite; passez à ma gauche, aux indociles et aux joueurs. » Ceux-ci devront durant le cours d'une autre année se préparer de nouveau, dans l'étude et le recueillement, à mériter leur pardon; car la religion, toute de miséricorde et d'espérance, a toujours un avenir pour le coupable comme pour le malheureux.

A cette époque commence la retraite, dernière épreuve dont le jeune néophyte doive sortir vainqueur pour s'approcher de la sainte table. Adieu donc aux plaisirs, aux jeux même les plus innocens! Adieu aux bruyantes réunions sur la vaste pelouse du jardin; adieu aux promenades si douces dans la campagne fleurie! Une autre vie commence pour l'enfant chrétien, et une seule idée doit le préoccuper maintenant, celle de se rendre digne, par la prière et la méditation, de l'alliance qu'il va contracter avec Dieu et son Église. Mais enfin le jour est venu où la religion, heureuse et satisfaite, va tenir toutes ses promesses et briser les digues du fleuve de bénédictions et de bienfaits qu'elle recèle dans son sein. Le premier soleil qui se lèvera verra couronner les pieux enfans que sa parole a rendus semblables à l'agneau sans tache. O nuit

qui précède ces momens fortunés, que tu es lente à finir! Et combien tu recueilles de ferventes prières dans le mystère de ta marche délicieuse!

A peine les premiers rayons de l'aurore font-ils pâlir la clarté des étoiles, que la cloche paroissiale retentit dans les airs. Ses sons graves et solennels qui se font entendre au loin comme de grandes voix répercutées par les échos, vont faire battre bien des cœurs purs devant le Seigneur.

Revêtez vos robes et vos longs voiles de lin, jeunes vierges dont les paupières appesanties comme des fleurs encore humides de la rosée du matin, se sont à peine fermées durant la nuit qui vient de finir. Quel doux songe vous a bercées!... Comme les filles d'Israel exilées à Babylone, avez-vous rêvé de la sainte Sion et des bords harmonieux du Jourdain? ou plutôt n'est-ce point la patrie céleste qui vous est apparue? N'avez-vous pas eu quelque consolante révélation de la vie éternelle et des inexprimables délices que la contemplation de Dieu doit verser sur les justes? N'avez-vous pas entendu les concerts des anges; et cette mélodie suave dont la terre ne peut concevoir la puissance ne vous a-t-elle pas plongées dans un ravissement qu'aucune félicité humaine n'égale en douceurs et en réalités. Revêtez donc vos robes et vos longs voiles de lin, attachez sur votre front ces blanches couronnes, symboles de candeur et d'innocence, et puis agenouillées devant la sainte image de la mère du Sauveur, implorez sa protection par ces douces paroles : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous! »

Et vous, jeunes hommes que les jours rians de l'enfance n'ont pas encore quittés, n'éprouvez-vous point les mêmes joies, ne concevez-vous pas les mêmes espérances, n'êtes-vous point heureux de la même félicité?... Levez-vous! levez-vous! la trompette sacrée a retenti aux portes du temple, elle appelle aux solennités du Seigneur la jeune milice qui a grandi sous la bannière de la foi : ce jour sera beau dans votre mémoire!... Aucune pensée suggérée par les brûlantes passions qui vous attendent, hélas! au sortir du banquet sacré, n'en troublera la sérénité; votre avenir vous paraîtra doux, vous n'y verrez poindre aucun orage: car la vie du chrétien demeuré fidèle aux vœux que vous allez prononcer se peint tout entière, avec ses espérances et ses enchantemens, dans la paix actuelle de vos cœurs.

Déjà une foule nombreuse remplit l'enceinte de la vieille basilique; dans cette foule il y a surtout des mères: elles viennent suivre d'un œil attendri ceux de leurs enfans qui sont admis à la Communion. La majesté du sanctuaire semble briller d'un éclat inaccoutumé;... c'est que l'Église, dans ce jour de bonheur, a revêtu ses habits de fête; elle est parée comme une fiancée..... Quelle douce joie règne dans son sein! La puissance de ses solennités, l'harmonie de ses hymnes d'amour, n'ont jamais mieux manifesté la divinité de sa mission. Voyez quelle sainte et vive allégresse brille sur le front de ces heureux enfans. Ce n'est pas cette crispation qui trahit la satisfaction mondaine, ce rire expansif, bruyant, qui ressemble au délire de quelque affection maladive; non, la joie du chrétien conserve comme sa douleur un grand caractère de mélancolie et d'amour: c'est une sorte de ravissement paisible, une douce et tendre affection de l'âme, qui réagit sur nos sens, s'empare de toutes nos pensées, et nous plonge dans une extase rêveuse qui est sans doute une révélation du Ciel.

Le saint sacrifice est commencé : les néophytes et les assistans, dans un pieux recueillement, répètent les paroles de l'officiant et semblent suivre les diverses phases du symbole de la Rédemption, comme jadis quelques élus suivirent au Calvaire le Sauveur accablé sous le poids de sa croix. On dirait qu'unis par la prière avec le pontife, ils participent de la grandeur qui l'environne en ce moment suprême.

Quand l'heure est proche où les paroles solennelles de la consécration doivent être prononcées, un prêtre apparaît dans la chaire évangélique; c'est habituellement le curé de la paroisse; sa voix amie rappelle aux néophytes une foule de doux souvenirs, car cette voix leur a souvent été indulgente et facile : aussi la parole du curé se répand au milieu d'eux comme une rosée bienfaisante sur une terre fertile. Avec quelle touchante bonté il parle à ces enfans qui sont devenus les siens! Avec quelle éloquente simplicité il leur retrace la grandeur de l'action qu'ils vont accomplir! Ce sont les derniers conseils d'un père tendre et confiant au fils bien-aimé avec lequel il partage ses biens les plus précieux.

Mais silence! le Verbe s'est fait chair et il vient encore habiter parmi nous! Les saintes paroles ont ouvert le ciel, et les sons harmonieux et mélancoliques de l'orgue remplacent les accens de la voix humaine. Allez, jeunes enfans, allez vous asseoir au banquet de vie; allez prendre cette nourriture céleste, ce pain de l'éternité, gage des augustes promesses du divin Rédempteur! Oh! quelle soudaine et puissante émotion vient saisir le cœur à cette heure de mystère et d'affranchissement! Au ravissement délicieux, à la joie chaste et pure de cet instant si court, mais si précieux, si grand dans la vie, se mêle la crainte vague de n'être point digne d'un tel bonheur, de n'être point assez préparé à cette œuvre dont la grandeur étonne l'imagination. Cette crainte salutaire et providentielle est une des manifestations de la vérité de notre foi. Ces

terreurs n'assiégent que rarement l'enfance, dont le calme virginal, dont la pureté angélique, n'ont dans ce moment que des pensées d'espérance. Et cependant quelle sensation profonde, inexplicable, quel saint frémissement éprouve le néophyte, quand la voix du prêtre laisse tomber à son oreille ces paroles traditionnelles : « Recevez le corps et le sang de Jésus-Christ!... »

Quel est le chrétien, même égaré dans le désert de la vie et des passions humaines, qui n'a pas un souvenir pour cette sainte journée et pour cette heure de sa première Communion, où il a eu une perception si vive de son Dieu, où il a senti son âme?... Combien de fois, hélas! le jeune homme poursuivi par l'amer regret d'une faute a-t-il reporté sa pensée vers cette heure propice, et tourné des yeux mouillés de larmes vers ce port tranquille d'où, nocher imprudent, il s'est élancé sur des flots inconnus!

Malheur donc à celui que ce retour sur lui-même trouvera sans émotion, et qui n'aura plus de larmes à donner à son innocence perdue pour jamais!...

L'Église peut à son gré verser sur nous le trésor de ses grâces, mais elle ne peut l'épuiser. Après la Communion, après que des cantiques empreints de la joie qu'elle a fait naître, ont retenti dans le temple, elle a encore de douces paroles à prononcer et du bien à donner. Le curé se montre de nouveau dans la chaire; il vient dire adieu à ces enfans chéris que des devoirs impérieux et la destinée commune à tous les hommes appelleront bientôt dans le monde. Il leur rappelle d'une voix attendrie les promesses qu'ils ont faites à Dieu, il les conjure en son nom de ne jamais y faillir..... Alors, entr'ouvrant ses bras comme pour les presser tous à la fois sur son cœur, il laisse tomber sur eux la bénédiction paternelle....

Et puis tout est fini :... les chants sacrés ne montent plus vers les arceaux sonores de la voûte du temple, les derniers murmures de l'orgue semblent s'évanouir dans le lointain, la foule s'écoule lentement, la lumière des cierges s'éteint, et un silence mélancolique et sublime règne dans l'enceinte sacrée où le mystère s'est accompli.

UN TRAIT DE LA VIE DE PIE V.

L'une des gravures que nous donnons aujourd'hui représente une touchante anecdote de la vie de Pie V.

Pie V, connu sous le nom de cardinal Alexandrin avant d'être élevé à la papauté, monta sur le trône pontifical le 7 janvier 1566. Il réunissait toutes les qualités des papes les plus illustres. Il déploya autant de génie pour soutenir dignement le rôle que la Providence l'appela à jouer dans les affaires de son temps, qu'il mit de charité et de vertu à accomplir ses devoirs de chrétien et de successeur de saint Pierre. Son humilité était admirable. Il allait souvent dans les quartiers les plus reculés de Rome pour prodiguer des secours aux pauvres et aux malades. Un jour qu'il s'était arrêté devant un malheureux lépreux couché contre une borne, ainsi que cela est d'usage en Italie, un jeune seigneur anglais, protestant de religion, vint à passer; à la vue du souverain pontife occupé à bander les plaies d'un des plus misérables de ses sujets, ce seigneur frappé d'admiration tomba à genoux, et l'impression que ce spectacle fit sur lui fut telle, qu'il se convertit à la religion catholique.

Pie V a été canonisé en 1712.

LE FESTIN DE BALTHAZAR,

RÉCIT BIBLIQUE.

(An du monde 3466. — Avant J.-C. 538.)

I.

C'était l'heure du soir... L'étoile brillante des pasteurs scintillait dans l'azur du ciel, et les filles d'Israel, agenouillées sur le rivage du fleuve de Babylone, mariaient aux sons de leurs harpes d'harmonieuses paroles pleines du nom de l'Éternel et de celui de Jérusalem, leur patrie désolée.

Et souvent, penchées sur les eaux, semblables dans leurs voiles blancs à des cygnes voyageurs, elles pleuraient sur les misères et les péchés de la royale maison de Juda. Alors il se faisait un grand silence sur les deux rives et sur les collines, où le vent du soir emportait leurs derniers chants avec les vagues murmures du fleuve.

Mais de temps en temps un bruit confus semblait s'élever du sein de Babylone, plongée dans l'ivresse des fêtes. C'était comme un ricanement sinistre, comme une voix insultante et moqueuse qui venait railler la douleur du peuple captif. Oh! Babylone était fière dans sa majestueuse beauté! La grande reine d'Assyrie s'émerveillait de sa force; des milliers de flambeaux rayonnaient sur les portiques de ses palais et brillaient au sommet de ses tours élevées, et une foule insensée circulait dans ses places et sur ses voies arrosées de parfums et revêtues de marbre. Il avait été annoncé par les prophètes que la grande Babylone périrait par l'épée; mais elle se riait des paroles de Dieu, et elle

se croyait à l'abri du vent de sa colère, derrière les fortes murailles dont le roi Nabuchodonosor avait garni sa vaste enceinte.

Et, lorsque les filles d'Israel entendaient cette grande voix qui semblait s'élever du sein de Babylone, elles étaient tremblantes comme les feuilles sveltes du palmier qu'agite le moindre souffle du vent; et, timides comme des gazelles du désert, elles se serraient les unes contre les autres en levant leurs yeux vers le ciel. « O mes sœurs! disaient-elles, n'est-ce pas la voix impie de Baal qui gronde dans le lointain et qui résonne sous les voûtes d'airain de son temple ?... Prions l'Éternel, le Dieu de nos pères !... » Et, disant cela, elles étaient tremblantes comme les feuilles sveltes du palmier.

En ce moment il y avait parmi les vierges captives d'Israel un vieillard au front chauve, et dont la barbe, blanchie par les années, tombait jusque sur la ceinture de sa robe. Il se leva tout à coup au milieu d'elles, grand et majestueux comme le cèdre antique dont les tempêtes ont brisé les plus hautes branches. C'était Daniel, le prophète du Seigneur, et il leur dit ces paroles :

« Pourquoi tremblez-vous, ô mes filles? Pourquoi fuyez-vous comme les gazelles timides? le Dieu d'Israel est en vous, et sa force est grande! Son souffle déracine les hautes montagnes et renverse les plus épaisses murailles.

« Jeunes filles de Jérusalem, qui pleurez au bord du fleuve, louez et bénissez le Seigneur.... Voici : vous n'avez jamais vu la ville de vos pères; jamais vos pieds n'ont foulé les bruyères des vallées que Dieu a rendues fécondes pour la race venue d'Abraham et de Jacob. Vous êtes nées captives à cause du péché de votre peuple, que la colère du Seigneur a chassé dans la terre étrangère comme les nuées du ciel, ou comme les grains de sable que soulève le vent du désert. Pauvres jeunes fleurs! vous n'avez point vécu des rosées bienfaisantes de la terre natale!... Mais moi, j'ai vu la ville de nos pères, je me suis assis sur les bords du Cédron, j'ai lavé mes pieds dans ses ondes qui ont aussi étanché ma soif, je me suis reposé au sommet des collines qui ressemblent aux mamelles de Jérusalem, notre mère; j'ai prié dans la maison que Salomon a bâtie pour l'Éternel, et j'ai vu de tristes jours se répandre sur Israel comme un voile de deuil. Jérusalem! Jérusalem!... »

Et toutes les jeunes filles, émues des paroles du saint vieillard, s'écriaient : « Jérusalem! Jérusalem! »

Alors Daniel, sentant que l'esprit de Dieu venait en lui, leur dit encore : « Il y a bien des années, c'était au temps où les mères de vos mères étaient jeunes et timides ainsi que vous l'êtes, que l'Éternel étant irrité contre son peuple, le livra au fer de Nabuchodonosor.... J'ai vu couler le sang de nos rois, et j'étais jeune avec mes jeunes compagnons, qui, attachés deux à deux comme des bêtes de somme, furent emmenés à Babylone.

« Éternel! que ton nom soit glorifié! Ne pleurez plus, filles de son peuple, car l'heure est proche où la parole des prophètes sera accomplie, et où Israel aura trouvé grâce devant le Seigneur son Dieu... Et vous verrez Jérusalem dans la joie d'une jeune épouse; vos pieds fouleront les bruyères des vallées que Dieu a rendues fécondes pour la race venue d'Abraham et de Jacob! Mais les vieux ossemens de Daniel, son serviteur, seront ensevelis dans la terre étrangère.

« N'ayez donc plus de craintes, ô mes filles! cette grande voix que vous entendez ne vient pas de Babylone : c'est le vent d'orient qui l'apporte.... Malheur à toi, Babylone! tu as rempli de tes iniquités la coupe où tu t'enivres, et un pied puissant va t'écraser, comme jadis tu as écrasé Jérusalem. Tu as fermé l'oreille à ses cris de désespoir, et tes cris, Babylone, n'auront point d'échos sur la terre ni dans le ciel. En ce moment la colère de Dieu descend sur toi, et l'arrêt de ton roi est écrit en lettres de feu sur les murailles de son palais, souillé par ses débauches; et ses sages consternés ne peuvent expliquer ces caractères terribles! »

Ce fut ainsi que parla Daniel.

II.

C'était l'heure du soir.... Balthazar avait convié à son festin mille de ses principaux seigneurs, et il était là, avec eux, entouré de ses ennuques et de ses folles concubines : ils buvaient le vin dans les coupes d'or; et les tables et les lits moelleux s'étendaient au loin sous les voûtes immenses du palais.

La clarté des lampes allumées sur les corniches recourbées des colonnes massives, sur le fronton des galeries colossales et autour de son trône éblouissant d'or, de pierreries et de soie, remplace les rayons du soleil. L'étoile brillante des pasteurs n'apparaît plus que comme une lueur nébuleuse dans l'azur du ciel qui se déroule silencieux sur la salle des festins.

Ne sont-ce point les fortes mains des premiers fils de Nemrod qui ont amoncelé ces gigantesques masses de granit et de porphyre, et qui ont jeté les hardis fondemens de ce palais, où les rois de Babylone ont établi leur demeure? Le portique menaçant cache son front dans les nues et s'ouvre sur une vaste enceinte au milieu de laquelle des foules d'hommes ressemblent à ces insectes éphémères

Un Trait de la vie du Pape Pie V.

Le Festin de Balthazar. (Martin – voir p. 180)

qui bourdonnent dans l'air où le soleil d'été les a fait éclore. De nombreuses colonnades superposées soutiennent d'immenses galeries, au-dessus desquelles de spacieux jardins nourrissent une verdure éternelle et des fleurs à odeurs suaves. Le trône du roi domine dans cette enceinte, et l'on ne peut y arriver qu'en gravissant une longue rangée de marches que l'œil ne peut compter. En face du trône s'élève l'image de Baal; le prince du mal et des ténèbres se roule sous la forme d'un serpent d'airain autour d'une colonne d'or, et des flammes semblent sortir de sa gueule béante....

Telle est la salle des festins du palais de Balthazar, bâti pour une race de géans : aussi les fils de Babylone disent-ils, dans leur orgueil, que les génies soumis à Baal ont pu seuls construire ce merveilleux édifice.

Les convives du roi, couchés sur de riches tapis, se saturent des mets et des vins qui couvrent les tables de cèdre. Les parfums qui brûlent dans des cassolettes d'or répandent autour d'eux une atmosphère enivrante, et déjà les femmes et les concubines de Balthazar, en murmurant des chants impies, s'agitent au pied de son trône et se livrent à des danses profanes.

Alors le roi, en proie au caprice de l'ivresse, ordonne à ses serviteurs d'apporter à son festin les vases que Nabuchodonosor a osé prendre dans la maison de Dieu quand Jérusalem lui fut livrée, et il en fait hommage à Baal et à ses dieux de la Chaldée, dieux muets et impuissans, sortis de la fournaise ou du ciseau des sculpteurs; et Balthazar et les seigneurs de Babylone, et les concubines de Balthazar, se versent encore du vin et boivent dans ces vases d'or consacrés au Dieu d'Israel.....

Tout à coup une nuée mystérieuse enveloppe la salle du festin; un long et sombre gémissement retentit dans cette enceinte, dont les masses, ébranlées par une main inconnue, semblent prêtes à s'écrouler; et cette main, visible pour Balthazar lui seul, écrit sur les murailles du palais des caractères rayonnans comme les feux du soleil.

Une profonde terreur s'empare du roi; son visage pâlit, ses dents claquèrent, son sang circula plus froid dans ses veines, la sueur ruissela de son front, ses genoux s'entre-choquèrent et tremblèrent sous le poids de son corps quand il voulut fuir; et ses serviteurs oublièrent de soutenir les pans de sa longue robe de pourpre; puis tous les convives virent aussi ces caractères sacrés, et ils maudirent le jour de leur naissance : ils tombèrent anéantis ou essayèrent de fuir en désordre.... Et les concubines du roi, pâles, échevelées, poussèrent des cris lamentables.... Et les prêtres de Baal, se voilant le front avec leurs robes, n'osèrent considérer ce prodige menaçant.

En vain le roi a mandé auprès de lui les sages et les devins de Babylone, nul d'entre eux ne peut lire l'écriture fatale vers laquelle Balthazar porte sans cesse, et malgré lui, ses regards fauves et égarés.

Alors la reine, ayant ouï parler des choses étranges qui étaient dans le palais, accourut tremblante auprès de son royal époux; elle l'adora et lui rappela que parmi les Hébreux captifs à Babylone était encore le sage Daniel, qui jadis avait expliqué le songe du grand roi Nabuchodonosor.

Et aussitôt Balthazar envoya un messager à Daniel, le prophète du Seigneur; et le messager trouva Daniel sur les bords du fleuve et parmi les jeunes vierges d'Israel qui chantaient les louanges de l'Éternel.

Babylone! que sont devenues ton audace et ta fierté? Tes seigneurs fastueux, le front dans la poussière; tes princes et ton roi naguères si superbes, pâles et consternés, attendent maintenant de la bouche d'un vieillard captif quelques paroles d'espérance?.... Mais c'est leur arrêt qu'il va prononcer!

Daniel s'avance dans la salle du festin d'un pas libre et majestueux, et les convives cherchent d'un œil inquiet à lire leur avenir sur son front sévère. C'est lui! c'est Daniel qui semble être maintenant le seigneur de la fête et le roi de Babylone: car l'esprit de l'Éternel est en lui....

Et le roi s'inclina devant Daniel, son esclave, lui disant : « Je te donnerai la troisième partie de mon empire, et tu seras le second après moi. » Mais Daniel répondit : « O roi! garde ces présens. Je viens ici pour interpréter ces sacrés caractères, et voilà ce que mon Dieu, le Dieu d'Israel, t'a réservé au jour de sa justice qui s'est levé sur toi.....

« Écoute, Balthazar, fils de Nabuchodonosor (1), tu as agi comme ton père, à qui l'Éternel avait donné la force et la puissance; tu as abusé de ses dons; tu seras châtié comme lui. Tu t'es élevé contre le Seigneur des cieux, tu as fait profaner les vases qui lui sont consacrés; et tes esclaves, tes concubines, ont bu comme toi dans ces vases. A cause de ces choses, le Seigneur a soufflé sur toi, et te voilà dans la poussière. Voici donc pourquoi *cette écriture a été écrite*, et voici ces trois mots : MANE', THEKEL, PHARE'S.

Et voici maintenant l'interprétation de ces paroles : MANE', *Dieu a calculé ton règne, et il y a mis fin.*

THEKEL, *tu as été pesé dans la balance, et tu as été trouvé trop léger.*

---

(1) *Voyez* Daniel, chap. V. Tous les mots soulignés sont extraits du texte sacré.

Phare's, *ton royaume a été divisé, et a été donné aux Mèdes et aux Perses.* »

Le roi Balthazar et ses mille convives, et ses femmes, et ses concubines, tombèrent la face contre terre et pleurèrent dans leur cœur. Le roi ordonna qu'on vêtit Daniel d'une robe d'écarlate; mais les arrêts du Seigneur des cieux sont prononcés pour l'éternité.....

Et durant cette nuit même, Balthazar, roi de Chaldée, fut tué, et Cyrus, l'envoyé de Dieu, se présenta devant Babylone, et la grande voix qui venait d'Orient retentit dans son sein.

Et la parole du prophète s'accomplit.... Israel avait trouvé grâce devant le Seigneur son Dieu, et les jeunes vierges qui avaient pleuré sur le fleuve de Babylone virent Jérusalem dans la joie d'une jeune épouse, et leurs pieds foulèrent les bruyères des vallées que Dieu a rendues fécondes pour la race venue d'Abraham et de Jacob. Mais les vieux ossemens de Daniel, son serviteur, furent ensevelis dans la terre étrangère.

BEAUX-ARTS.

LA PEINTURE SUR VERRE (1).

La cathédrale gothique est la véritable église du catholicisme. La cathédrale gothique avec ses proportions majestueuses et hardies, ses ogives élancées, ses couronnes de colonnettes au milieu desquelles le jour nage librement, ses murs semés d'arabesques et de sculptures symboliques, ses guivres, ses monstres béans, ses tourelles sveltes et minces qui semblent se soutenir par miracle, forme un *tout* harmonieux qui représente merveilleusement bien la grandeur de la religion catholique, sa poésie, son unité, ses mystères et sa confiance entière dans les vues providentielles. C'est un type qui reste parmi nous comme une preuve immortelle de ce que le génie de l'art, soumis aux croyances de la religion, peut acquérir de majesté et de puissance; c'est un vieux témoin qui redit chaque jour tout ce qu'il y avait au moyen âge de science, de patience et de piété.

La peinture sur verre est l'un des arts que le moyen âge appela avec le plus de bonheur à l'embellissement de ses basiliques. Quelques ravages que la révolution ait faits dans nos temples, nous avons encore des cathédrales où les vitraux peints ont été conservés; il nous reste encore quelques-unes de ces magnifiques rosaces aux verres de mille couleurs, et que le soleil fait briller comme d'immenses gerbes de pierreries. Nous savons combien a de mélancolie et de douceur le jour qui pénètre dans les églises à travers ces vitraux coloriés, et comme il jette sur le front du sanctuaire un caractère imposant de mystère et de recueillement!

Inventée depuis plusieurs siècles, la peinture sur verre ne commença à fleurir que sous l'abbé Suger, et c'est à peu près à cette époque que les artistes font remonter son origine. Dès-lors, elle prit un caractère exclusivement religieux; on s'en servit non-seulement pour verser dans les cathédrales cette demi-obscurité si favorable aux sentimens pieux, mais encore pour retracer à l'imagination des fidèles les magnificences de la Jérusalem céleste. Dans le principe, ce genre de peinture se rapprochait assez de la mosaïque: c'était un assemblage de différens morceaux teints chacun d'une seule couleur. Les contours extérieurs étaient formés par le plomb dans lequel le verre se trouvait enchâssé; les ombres étaient seulement indiquées par quelques lignes noires, tracées après coup sur la surface, et la composition n'embrassait généralement qu'une ou deux figures; mais l'éclat du tableau compensait amplement cette simplicité de dessin.

Au quinzième siècle, tous les arts commencèrent à prendre un grand développement; la peinture sur verre fit aussi de grands progrès. C'est alors que John van Eyck, l'un de ceux qui travaillèrent le plus à son avancement, découvrit le moyen d'émailler sur verre, c'est-à-dire de fixer, avec le secours du feu, des couleurs minérales sur la surface du verre; les ombres et les demi-teintes étaient ensuite appliquées par derrière. Ce perfectionnement eut pour résultat de donner aux figures une vie et un relief qu'elles n'avaient pas auparavant. Alors aussi on commença à traiter des sujets plus étendus, et auxquels le contraste de la lumière et des ombres communiquait encore un effet plus puissant; mais on se borna à déposer une seule couleur sur chaque morceau de verre, car l'artiste n'avait d'autre but que de donner à ses tableaux de riches reflets bien nuancés. Les peintures sur verre exécutées en France d'après ce système, au temps de Primaticcio et sous la direction de Jean Cousin, de Pinaigrier et de quelques autres artistes célèbres du quinzième siècle, ne sont pas inférieures, pour la composition, à celles de l'école italienne, et ont en outre plus de vivacité dans le coloris.

A la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, les occasions d'exécuter de grands travaux d'église devenant de plus en plus rares, les artistes s'adonnèrent aux petites compositions. C'est alors que se produisit en France et dans les Pays-Bas la troisième méthode, appelée *peinture en apprêt*: elle consistait à peindre

(1) Une partie de cet article est puisée dans une excellente dissertation qui a été publiée récemment par la *Revue Britannique*.

tout un sujet, avec ses différentes masses de couleurs et leurs demi-teintes sur un seul morceau de verre que l'on cuisait ensuite. Quoique cette nouvelle méthode parût un grand progrès, elle avait néanmoins de graves inconvéniens; le procédé exigeait les plus grands soins et la plus grande dextérité, et il arrivait rarement que les teintes fussent parfaites.

Alors l'ensemble des compositions devint moins harmonieux, les couleurs moins durables; l'art déchut peu à peu, et sa décadence ne se fit pas sentir seulement dans les petites compositions dont nous avons parlé, elle se manifesta aussi dans les grands travaux : on peut en citer pour preuve les peintures exécutées dans l'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles, par Diepenback, et celles exécutées dans la chapelle du collége d'Oxford, par Abraham van Linge. Dans la première, les couleurs ont presque toutes disparu; dans la seconde, les couleurs vertes sont les seules qui se soient conservées. Celles de la cathédrale de Strasbourg, qui sont de trois cents ans plus vieilles, ont encore toute leur vigueur et tout leur éclat. Ces exemples concourent à démontrer, d'une manière évidente, la décadence de cet art au dix-septième siècle. Il n'y a de bon que ce qui a de la durée.

L'Angleterre se distingua au dix-huitième siècle par les soins qu'elle donna à ce genre de peinture; mais on suivit un système diamétralement opposé à celui des anciens artistes. On ne se proposa plus exclusivement de reproduire un coloris brillant, pur et original; tous les efforts se dirigèrent vers l'imitation aussi exacte que possible des tons de la peinture à l'huile. Les compositions sur verre ne furent plus que des copies transparentes des tableaux des grands maîtres. Eginton et Jarvis contribuèrent surtout à réduire la peinture sur verre à n'être plus qu'une servile imitation de l'autre peinture.

Vers le milieu du siècle passé, cet art, qui avait été cultivé avec tant d'ardeur dans la France et dans les Pays-Bas, finit par y tomber dans un tel discrédit, que Levieil, le dernier qui le pratiqua, crut nécessaire de le recommander à l'attention publique dans un ouvrage où il en retraça l'histoire. Mais ses recommandations furent inutiles : l'art de la peinture sur verre tomba dans l'oubli. C'est en Bavière qu'un souverain éclairé l'a fait sortir de ses cendres. En 1821, le roi Louis ordonna que les croisées de la cathédrale de Ratisbonne, dont le chœur possédait déjà de très-beaux ouvrages des anciens maîtres, seraient ornées de peintures sur verre. Une habile direction fut donnée à ces travaux; des artistes distingués furent choisis pour les exécuter, et le succès qu'on a obtenu est tel, que l'art n'est plus au-dessous de ce qu'il était dans les quinzième et seizième siècles. Il est même en progrès sous un grand nombre de rapports.

Cette entreprise a ramené la peinture sur verre à son but primitif : elle a empêché ceux auxquels son exécution a été confiée, de tomber dans la même erreur que les artistes anglais, faibles imitateurs des peintures à l'huile; elle lui a conservé par conséquent le caractère particulier qui doit toujours distinguer les productions de ce genre. Comme les dessins des premières croisées s'accordaient avec le style gothique de l'architecture, on désira vivement imiter la richesse du coloris des vitraux peints aux meilleures époques, et dans cette vue on adopta l'ancien mode d'exécution. On ne brûla sur le même morceau de verre qu'une seule couleur ou deux tout au plus, et les jointures des vitraux furent faites de manière à suivre les contours des diverses parties. On fut très-satisfait de ces peintures comme premiers essais, et on les plaça sur le fronton de la cathédrale de Ratisbonne; mais en les comparant aux anciens ouvrages, on trouva qu'elles leur étaient inférieures pour la puissance du coloris, et cela, à cause de leur grande transparence. Ce défaut provenait de ce que le côté extérieur du verre n'avait pas été dépoli. Aussi les croisées nouvelles étaient-elles trop éblouissantes et sans harmonie avec les anciennes. Les artistes se décidèrent en conséquence à modifier leurs travaux d'après ces diverses observations. Une suite d'expériences dirigées avec le plus grand soin par M. Frank, le plus distingué d'entre eux, lui a permis d'égaler et même de surpasser quelquefois les anciens maîtres, sous le rapport de la pureté et de la richesse des couleurs.

En 1829, trois nouvelles croisées étroites, hautes de vingt pieds, après avoir été exposées à l'académie de Munich, furent placées sur la façade de la cathédrale de cette ville. Elles représentent l'*Annonciation, l'Adoration des Rois, la Présentation au Temple;* et au-dessus de ces sujets des figures de prophètes et d'apôtres. Cette fois l'éclat plus brillant et l'harmonie plus complète des couleurs, une plus grande précision apportée dans la jointure des morceaux de verre, la variété infinie et la gradation parfaitement ménagée des teintes, contribuèrent à donner à ces tableaux un aspect ravissant.

En 1830, on acheva deux nouvelles croisées d'après les dessins de Christophe Ruben, jeune artiste du plus grand avenir. Ces dessins représentaient la naissance de saint Jean-Baptiste et sa prédication dans le désert, avec des figures de quatre Pères de l'Église. Ces peintures s'harmonisent parfaitement, dans leur effet général, avec les plus anciens tableaux sur verre, et les surpassent de beaucoup par le fini de l'exécution. Ces succès ont

fait naître à Munich une émulation générale, et l'on y prépare en ce moment un grand nombre de travaux.

On ne peut s'empêcher de reconnaître que, dans la peinture sur verre, les figures isolées produisent un meilleur effet que les grandes compositions. Celles-ci sont trop remplies, trop chargées; elles ressemblent trop à un simple tableau placé dans une croisée ; puis elles ne se rapprochent pas assez du style architectonique qu'on ne doit jamais perdre de vue dans la composition d'une croisée peinte ; enfin elles donnent à une croisée l'apparence d'un *tout* absolu, tandis qu'on ne doit y reconnaître qu'une *partie* se rapportant au monument entier. Les professeurs, instruits par l'expérience, ont posé en principe qu'il fallait, autant que possible, éviter les paysages comme fonds de tableaux, et se rapprocher d'un style plus simple de composition.

Les croisées des cathédrales de Munich et de Ratisbonne semblent prouver que les anciens maîtres n'ont que faiblement profité du pouvoir particulier qui est inhérent à la peinture sur verre. Cet art, tel que l'ont pratiqué les peintres de la Bavière, se montre sous une face très-nouvelle et dont on pourrait tirer les plus admirables résultats. Il produit des effets magiques, de délicieux contrastes d'ombre et de lumière, que la peinture à l'huile est loin de représenter avec la même puissance. La lumière du jour, en passant à travers les couleurs, leur donne, quand elles sont bien disposées, du relief, de la vie, presque du mouvement : c'est ce qui fait qu'aucun autre genre de peinture n'est aussi propre à représenter les surfaces légères et lumineuses, la clarté du soleil, l'air et l'eau, l'éclat des riches soieries, des pierres précieuses et des métaux.

Cette impulsion nouvelle donnée à la peinture sur verre mérite encore, sous un autre point de vue, d'être enregistrée avec soin. C'est un fait de plus à ajouter à tant de faits qui prouvent la tendance du siècle à retourner vers les idées religieuses. Ces idées envahissent déjà les mœurs, les arts, la littérature; leur influence sera bientôt universelle.

Le gouvernement français, placé à la tête d'une nation qui a l'habitude de marcher la première dans la voie de tous les progrès, devrait songer à réhabiliter chez nous la peinture sur verre; nous ne lui conseillons pas de mettre des vitraux coloriés aux églises nouvelles qu'il fait bâtir : ce serait un contre-sens. Puisqu'on élève des basiliques chrétiennes sur le modèle du Parthénon et des temples païens, qu'on ne leur ôte rien de leur caractère; la France catholique jugera, en parfaite connaissance de cause, entre l'art antique et l'art gothique appliqués à la construction de nos temples; mais ne pourrait-on ordonner des travaux pour les croisées de quelques-unes des magnifiques cathédrales que nous a léguées le moyen âge? pour Notre-Dame de Paris, par exemple, pour cette reine de nos basiliques, autrefois si pompeuse, aujourd'hui si déchue de ses splendeurs?

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA PREMIÈRE QUINZAINE DE FÉVRIER.

1er février 1761. Mort du père Charlevoix, jésuite, né à Saint-Quentin le 9 octobre 1682. Il professa la philosophie avec distinction, et travailla durant vingt-deux ans au journal de Trévoux. Il a publié plusieurs ouvrages : les meilleurs sont une *Histoire du Japon* et une *Histoire générale de la Nouvelle-France*. Ce dernier livre est excellent.

2 février 1300. Établissement du jubilé par le pape Boniface VIII.

3 février 1689. Esther, tragédie de Racine, est représentée pour la première fois au couvent de Saint-Cyr.

5 février 1727. Mort de Jean Truchet, plus connu sous le nom du père Sébastien, très-grand machiniste et membre de l'Académie des Sciences. Il était de la communauté des religieux carmes.

6 février 1593. Mort de Jacques Amyot, évêque d'Auxerre, traducteur de Plutarque, et précepteur de trois rois, François II, Charles IX, Henri III.

6 février 1740. Mort du pape Clément XII. Tous ses revenus furent consacrés aux pauvres. Son trésorier lui ayant un jour rendu ses comptes, il vit qu'il n'avait pas quinze cents écus en caisse. « Comment, dit le pontife, j'étais plus riche étant cardinal que je ne le suis étant pape! » Après sa mort, le peuple de Rome, reconnaissant, lui érigea une statue de bronze qui fut placée dans une des salles du Capitole.

12 février 1396. Déclaration du roi de France Charles VI, qui abolit la coutume de refuser des confesseurs aux criminels condamnés à mort.

12 février. Arrêt du parlement de Paris, portant que le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* ne serait plus imprimé sous le nom de Jean Gersen, mais sous celui de Thomas-à-Kempis.—Au reste, cet arrêt n'a pas tranché la question aux yeux de la postérité, et l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* demeurera éternellement inconnu.

A nos souscripteurs.

Le *Magasin Religieux* est parvenu à sa treizième livraison. Le succès de ce recueil n'a point trompé les espérances de ses fondateurs ; c'est pour eux un devoir de témoigner ici leur vive reconnaissance pour les excellens avis et les honorables encouragemens qu'ils ont reçus de toutes parts.

Notre pensée a été comprise. Des revues religieuses se sont élevées en même temps que notre recueil ; mais le public a parfaitement distingué ce qui nous donne une physionomie à part, et ce qui fait que, dans la carrière où nous sommes entrés, nous n'avons pas encore de concurrens. L'une de ces revues s'est exclusivement consacrée à envisager le catholicisme dans ses rapports avec l'art : c'est à peu près *l'Artiste Religieux ;* l'autre n'ouvre guère ses colonnes qu'aux discussions abstraites, à la controverse sévère. Nous, nous avons pris un cadre plus large et une tâche moins élevée : nous apportons une plus humble pierre au pieux monument que le dix-neuvième siècle verra se relever ; nous faisons l'*Histoire pittoresque du Christianisme.*

Il ne s'agit plus pour nous que de continuer notre œuvre en cherchant à l'améliorer. Fidèles aux promesses que nous avons faites, autant qu'on a pu l'être jusqu'ici, nous avons montré comment nous entendions faire ressortir l'enseignement religieux de l'histoire, des arts, de la poésie. Nous avons déjà présenté quelques hautes leçons de morale dans des compositions littéraires, dont l'imagination, épurée par de pieuses convictions, a dicté les sujets et modelé les formes : et, nous croyons être en droit de le dire, chacun de nos articles, si peu de valeur qu'il eût d'ailleurs, a toujours prouvé quelque chose en faveur de la véritable religion. C'est là le but que les écrivains du *Magasin Religieux* auront constamment en vue. Ils n'oublieront pas non plus que leur livre est fait pour tout le monde, et que toutes les intelligences doivent en tirer quelque fruit. Nous voulons qu'il soit également lu dans la France par les prêtres et par les laïques, et dans la famille par le père et par les enfans.

Instruire en intéressant, prêcher avant tout par l'exemple, raconter des faits plutôt que des théories, telle est notre mission, notre règle, notre pensée.

On conçoit que notre œuvre est à peine à son commencement. L'histoire, la science, les arts, nous fourniront des sujets intarissables. Ainsi, dans le second trimestre, nous publierons tour à tour des articles sur la législation ecclésiastique, sur la géographie de la Terre-Sainte, sur la musique religieuse ; une notice sur M. l'archevêque de Bordeaux, qui a été retardée par un portrait que nous voulons donner de ce vénérable prélat ; une sur M. de Lamartine, dont une gravure représentera aussi les traits, et une suite de scènes historiques ou imaginaires, où nous aurons toujours soin de faire ressortir quelques-unes des vertus douces et héroïques qui naissent du sentiment religieux.

Nous sommes naturellement amenés ici à parler de l'exécution matérielle de notre œuvre. Le pinceau consciencieux et fécond qui a fourni jusqu'ici les sujets de nos gravures, continuera à nous prêter son appui. Nous avons à regretter que tous les dessins de M. Émile Wattier, à qui nous sommes heureux d'offrir publiquement nos remercîmens, n'aient pas été reproduits par le burin avec une égale fidélité. C'est un des inconvéniens inévitables d'une entreprise qui commence, et qui avait quelque hâte de commencer ; mais le *Magasin Religieux* ne conservera pas ces taches. Toutes les gravures où la pensée de notre excellent artiste n'a pas été assez habilement rendue, seront remplacées d'ici à la fin de l'année, et envoyées sans frais à nos abonnés. Maintenant, au reste, nous avons fait un choix parmi nos graveurs. Les derniers dessins que nous avons publiés, *l'Exaltation de Léon XII, sainte Geneviève, le Festin de Balthazar,* et ceux qui accompagnent cette livraison, indiquent ce que nous ferons à l'avenir. Sous tous les rapports, les fondateurs du *Magasin Religieux* tâcheront de se rendre dignes de la faveur qui accueille leur ouvrage.

Et puissions-nous ne pas nous flatter d'un espoir trop présomptueux, en croyant que ce recueil aura peut-être quelque influence dans le mouvement qui agite la société ; si faible que soit cette influence, n'est-ce pas déjà une grande gloire que d'avoir été des premiers à marcher dans cette réaction régénératrice? Il n'a pas été donné à tous les apôtres de convertir autant d'infidèles que saint Paul ; et pourvu que nos travaux continuent à passer pour une œuvre de piété et de charité parmi ceux dont nous ambitionnons le suffrage, nous nous croirons suffisamment récompensés.

La Providence veille sur nous.

En 1562, par une de ces froides et brumeuses après-dînées d'automne, où les vapeurs blanches de la Seine jettent sur les revers de ce fleuve et sur les édifices qui le bordent une sorte de nuit grisâtre qui précède l'obscurité et se confond bientôt avec elle, un jeune homme, d'une haute taille,

et pauvrement vêtu, marchait le long du Louvre, lentement et la tête baissée.

Déjà les sculpteurs soumis aux ordres de Jean Goujon avaient suspendu les immenses travaux qu'ils exécutaient dans ce noble et vaste édifice : sauf des sentinelles disposées de loin en loin, sauf quelque passant attardé qui, la main sur sa dague, se hâtait de regagner son logis, personne ne troublait la solitude et le silence de cette partie déserte de la vieille Lutèce, comme disaient alors les beaux parleurs. Personne ne s'étonna donc lorsque le jeune homme dont nous parlons s'arrêta devant l'endroit le plus escarpé de la Seine, et y plongea des regards égarés et pleins d'une résolution désespérée.

« Mourir, s'écria-t-il! mourir quand je suis si jeune! quand j'ai là tant de choses qui me promettent de la gloire! mourir quand j'ai tout quitté pour suivre une vocation impérieuse et sainte! Il n'y a donc point de Providence, puisque de telles choses arrivent! » Et il s'élançait dans la Seine, quand un cri, jeté derrière lui, l'arrêta et lui fit tourner la tête.

C'était un vieillard qui accourait hors d'haleine. Il saisit le jeune homme par le bras, pour mieux l'empêcher de mettre à exécution le funeste dessein qu'il méditait.

« Jeune homme, dit-il, est-ce à votre âge que l'on blasphème? Douter de Dieu et vouloir mourir! Qui donc peut vous pousser à de si coupables extrémités?

« La misère.

« La misère, enfant!... Mais cette misère qui vous accable aujourd'hui, savez-vous si la Providence, dans ses voies miséricordieuses, ne vous l'a point envoyée comme une épreuve, comme un moyen peut-être de changer votre position et de la rendre heureuse? Ce ne sont point les jeunes hommes, naïfs comme vous semblez l'être, que Dieu repousse de sa main : ce sont les pécheurs endurcis qu'il abandonne au triste sort qu'ils ont mérité. Vous paraissez honnête et je ne sais pourquoi, mais vous m'inspirez une bonne estime de votre éducation et de votre naissance. Venez avec moi, je veux aujourd'hui vous donner un asile ; vous me conterez votre histoire, et si vous êtes digne d'intérêt, je pourrai vous être, je l'espère du moins, de quelque utilité. Holà, vous autres!»

Deux domestiques, qui se tenaient près de là, vinrent à la voix de leur maître, et ouvrirent une petite porte qui introduisait dans le Louvre. Là, ils allumèrent une torche et précédèrent le vieillard et le jeune homme dans un riche appartement dont une immense bibliothèque tapissait les murailles. Le vieillard s'établit dans un grand fauteuil, fit apporter à manger pour son hôte, et lorsque ce dernier eut satisfait un appétit des moins ordinaires, et qui semblait beaucoup amuser le vieillard, ces deux personnes si bizarrement réunies se regardèrent avec curiosité.

Le jeune homme avait une de ces physionomies candides et pures qui caractérisent les Flamands ; ses cheveux noirs et courts laissaient à découvert un grand front plein de poésie ; il s'exprimait avec candeur. A certaines syllabes qu'il prononçait mal à propos, longues ou brèves, on reconnaissait un habitant de la Flandre.

Le vieillard portait des vêtemens épiscopaux ; sa taille petite paraissait courbée plus encore par les travaux de l'étude que par le poids de l'âge; son œil étincelait comme un diamant, et sa parole sentencieuse et dogmatique, en outre de l'homme âgé, annonçait une personne habituée à se voir écouter respectueusement.

« Vous désespérez de la bonté divine, mon enfant, dit-il après un moment de silence, et c'est la misère qui en est cause! Moi aussi j'ai désespéré de la bonté divine! moi aussi j'ai méconnu ses merveilleux desseins! moi aussi j'ai été pauvre et prêt à me donner la mort! et cependant.... Tenez, c'est une histoire que je veux vous conter, ma confiance encouragera la vôtre. Je ne puis encore m'expliquer l'intérêt que je ressens pour vous ; cependant j'ai là une voix qui semble me dire : Tu changeras sa destinée, Dieu t'a choisi pour cela.

Le vieillard se recueillit un instant, et commença de la manière suivante:

« Mon père était un pauvre boucher de Melun ; sa famille nombreuse lui donnait beaucoup de soucis et l'obligeait à de rudes travaux ; il exigeait (et cela avec beaucoup de justice) que ses enfans travaillassent comme lui ; mais, il faut vous l'avouer, j'étais fort paresseux.

« Las de remontrances inutiles, un jour mon père me châtia sévèrement. Exaspéré de ce traitement, au lieu de m'en prendre à ma paresse, j'accusai mon père d'être injuste, et je pris la fuite. Après une journée de vagabondage, je tombai malade de fatigue, de faim et de froid : un cavalier me trouva sans connaissance et presque mort dans un champ ; il prit pitié de ma jeunesse, me chargea sur son cheval et me conduisit de la sorte dans un hôpital d'Orléans. Là, je reçus des soins qui me rappelèrent à la vie ; et après deux mois de souffrances je sortis de l'hôpital, vêtu de haillons et avec une petite somme que me donnèrent les religieuses hospitalières, en m'engageant à retourner au logis paternel.

« Hélas! mon père était mort.

« Ce fut alors que je conçus, comme vous, la funeste pensée de mourir, et que je m'approchai, comme vous, d'une rivière afin de m'y précipiter.

« Cependant les pieuses leçons que j'avais reçues des bonnes religieuses d'Orléans me soutinrent dans

cette horrible épreuve. Je fis le signe de la croix, je m'éloignai de l'eau avec vitesse, et je me mis à genoux en priant Dieu et la sainte Vierge de ne point m'abandonner. Plus fort après cette prière, je partis courageusement à pied pour Paris, demandant du pain sur la route, et obtenant parfois de quelque voiturier la permission de monter dans sa charrette.

« Arrivé à Paris, et perdu dans cette ville immense, le désespoir revint encore serrer mon cœur et me rendre de coupables pensées. J'appelai de nouveau la prière à mon aide, j'entrai dans une église, et agenouillé devant l'autel, je laissai, dans l'exaltation où j'étais, échapper quelques paroles qu'entendit une dame placée près de moi. Ces paroles lui apprirent ma situation; elle m'appela, me fit des questions, et finit par me proposer d'entrer chez elle comme domestique de ses fils.

« Une de mes principales occupations était de conduire ces jeunes gens au collége, et de veiller sur eux pendant toute la durée de la leçon. J'écoutais avec attention les régens, et comme le bon Dieu m'a doué d'une excellente mémoire, je profitais plus que mes maîtres de ce qu'on leur enseignait. On s'aperçut de mes efforts pour acquérir de la science, on m'encouragea, et bientôt, grâce à la protection des professeurs, je sortis de la domesticité et je devins un écolier boursier.

« Alors un gentilhomme du Berry me proposa de faire l'éducation de ses fils; j'acceptai, comme bien vous le pensez, et je demeurai chez lui jusqu'au moment où le roi Henri II vint visiter le pays que j'habitais.

« Mes élèves présentèrent au monarque une épigramme grecque de ma composition. Le chancelier de Lhôpital trouva bien ce petit ouvrage, me prit en affection, et engagea le roi à me choisir pour précepteur de ses enfans. Ma fortune était faite.

« Dès-lors tout me sourit, et la main du Seigneur me soutint au faîte où elle avait daigné m'élever. Je fus nommé à l'abbaye de Bellozane. Henri II me confia une mission honorable et m'envoya en Italie près du concile. A mon retour, la charge de grand-aumônier vint à vaquer et elle fut pour moi. Puis enfin, je reçus la mître d'évêque d'Auxerre.

« Vous le voyez, enfant, si j'avais comme vous douté de la miséricorde divine, si j'avais été assez lâche et assez impie pour me donner la mort, au lieu de couler une vie douce et honorée, au lieu de pouvoir fonder plusieurs hôpitaux, de soulager les pauvres, et d'être utile à quelques jeunes gens désespérés comme vous, j'aurais fait avorter mon existence en ce monde, et je me serais damné pour l'éternité dans l'autre, car Dieu ne pardonne point à ceux qui rejettent l'existence qu'il leur a imposée. Le suicide est un crime, et l'ange qui marque au front les réprouvés, impose le sceau de malédiction à l'homicide qui se frappe lui-même comme à l'assassin qui frappe un de ses frères.

« Maintenant que *Jacques* Amyot vous a dit son histoire, ne voulez-vous pas lui dire la vôtre? »

Le jeune homme, confus de se trouver devant un aussi grand personnage que monseigneur l'évêque Jacques Amyot, précepteur des enfans du roi et l'un des flambeaux de la science, rougit à cette question du vieillard et balbutia quelques paroles embarrassées. L'air de bonté et les encouragemens de l'homme célèbre l'enhardirent néanmoins, et d'abord d'une voix faible et timide, puis ensuite avec fermeté et chaleur :

« Je suis Flamand, monseigneur, dit-il au précepteur des enfans du roi; ma famille est une des plus nobles du Cambrésis et de l'Artois. Mon père, le sire de Franqueville, possède de grands biens.

« J'ai reçu une éducation brillante; et mon père a fortement encouragé chez moi le goût des belles-lettres, jusqu'au moment où, malgré les soins que je prenais de le lui cacher, il découvrit dans un galetas inhabité de son château l'atelier que j'étais parvenu à m'y disposer. Là, monseigneur, entraîné par un penchant irrésistible, je passais les journées entières à dessiner et à modeler des figures avec de la terre.

« — Je ne veux point de sculpteurs dans ma famille, s'écria mon père; le sang des Franqueville ne doit point déroger. » Et il brisa toutes mes statues.

« D'abord, je voulus obéir à mon père; eh bien! malgré moi, monseigneur, un pouvoir irrésistible m'entraînait dans mon atelier et m'y forçait à reprendre mes travaux chéris.

« Surpris de nouveau par mon père, je reçus de son courroux les plus terribles témoignages; il me frappa, monseigneur!

« Alors, désespéré et sans savoir ce que je faisais, je pris la fuite.

« Le soir, quand je me vis seul, loin de la maison paternelle, sans abri, sans pain, j'aurais bien voulu retourner au château; mais je connaissais la rigueur inflexible de mon père, et je n'osais.

« Bref, monseigneur, je suis venu de la Flandre à Paris, marchant le jour, me couchant, la nuit, sur quelques seuils de fermes, ou bien obtenant, par pitié, un asile dans une grange : heureux quand une bonne femme, prenant en commisération ma jeunesse et mon dénuement, me donnait un peu de pain noir et de laitage, et pourtant j'étais habitué, monseigneur, au luxe et à l'aisance de la maison paternelle. Mon Dieu, mon Dieu! que j'ai souffert!

« Arrivé à Paris, je résolus d'aller trouver le statuaire Jean Goujon, et de lui demander son aide et

du travail; mais il voulut à peine m'écouter, et il me renvoya sans me donner la moindre espérance.

« Ce fut alors, monseigneur, que j'ai pris la résolution de mourir, et que vous m'avez rencontré.

«—Vous avez désobéi à votre père, mon enfant, cela est mal, bien mal, et les souffrances que vous avez eues à supporter sont un juste châtiment de si grandes fautes.

« Cependant il ne faut pas vous désespérer : je vais écrire à votre père, peut-être accordera-t-il votre pardon aux prières du grand-aumônier de France ; peut-être même permettra-t-il que vous vous consacriez à l'art du statuaire. Mais, il faut que vous me le juriez, sur votre plus sainte croyance: si nous n'obtenons point cela de votre père, vous retournerez en Flandre et vous lui obéirez en tout ce qu'il vous ordonnera.»

Pierre de Franqueville fit à monseigneur Jacques Amyot les promesses que lui demandait ce dernier, et il se retira dans l'appartement que lui avait fait préparer l'évêque. Là, bercé par les plus douces espérances, le jeune homme s'endormit profondément, et répara, par un sommeil de douze heures, les fatigues et les souffrances qu'il avait supportées durant trois semaines.

Après une courte attente, la réponse du seigneur de Franqueville arriva. Elle était favorable. Il pardonnait à Pierre et il lui permettait de suivre sa vocation pour les arts, sous la protection de monseigneur Jacques Amyot.

Celui-ci fit appeler son jeune ami, et lui donnant une bourse pleine d'or :

« Pierre, dit-il, vous allez partir pour le Tyrol ; vous trouverez là un maître habile qui soignera vos études et vous mettra à même de développer le germe précieux que le Très-Haut a déposé dans votre sein. De là vous irez en Italie, et, je n'en doute point, vous deviendrez un sculpteur célèbre ; vous ajouterez une gloire nouvelle à l'antique gloire de votre famille.

« Partez donc, mon enfant; mais ayez toujours présentes à la mémoire les dernières paroles d'un ami qui sans doute ne doit plus vous revoir que dans le ciel; car il est bien vieux, et la mort ne tardera pas à le frapper. N'oubliez jamais, jeune homme, par quelles voies miséricordieuses Dieu vous a conduit au libre développement de votre vocation ; consacrez donc à lui tout entier votre talent et votre génie. D'ailleurs, Pierre, il n'y a de vraiment grand dans les arts que les chefs-d'œuvre inspirés par la religion. Avec elle, mon enfant, avec elle seule peut jaillir le sublime, comme jaillit, dans le désert, l'eau du rocher, sous la baguette sainte de Moïse. »

Pierre de Franqueville suivit les pieux enseignemens de son bienfaiteur, et fut surtout remarquable comme statuaire chrétien. Pour le prouver nous citerons les statues des quatre évangélistes, de saint Ambroise et de sainte Stéphanie, que possède l'église *del Castellato*, à Florence; et les autres belles figures que l'on voit dans la chapelle de la Sainte-Croix, et qui représentent Moïse, Aaron et les personnifications de l'Humilité, de la Virginité et de la Prudence.

Les deux premières ont une noblesse et une assurance dont il est difficile de se faire idée. Moïse a toute la grandeur, toute la sublimité du prophète; son visage est celui de l'inspiré. Le statuaire, se demande-t-on, a-t-il vu le fils d'Amram et de Joshabed, descendant du mont Sinaï, et porteur de la loi sainte ? Qui lui a révélé les traits mâles, hardis, énergiques, qu'il a donnés au grand-prêtre Aaron? Ce saint ministre du vrai Dieu parle : son éloquence s'adresse-t-elle à Pharaon et à son peuple? Reproche-t-il aux Juifs leurs crimes envers le Dieu d'Israel, lorsque par ses prières il les a délivrés du feu dévorant dont les menaçait la juste colère de Dieu?

Les honneurs que la ville de Florence rendit à son archevêque saint Antonin, en 1588, furent encore pour Pierre de Franqueville une heureuse occasion de montrer son talent. Les six statues de saint Dominique, de saint Jean-Baptiste, de saint Thomas d'Aquin, de saint Antoine, de saint Philippe, de saint Édouard, qu'il fit d'après les dessins de Jean de Bologne, pour la décoration de la chapelle élevée à saint Antonin, sont très-estimées.

Lorsque madame Christine de Lorraine, femme du grand-duc Ferdinand Ier, fit son entrée, en 1589, à Florence, on découvrit six statues colossales en pierre, commandées à Franqueville, et qui sont placées à l'entrée de la cathédrale. Elles représentent les évêques florentins, et portent l'empreinte d'un talent mûri et dès long-temps exercé.

Nous avons énuméré cette longue suite de travaux inspirés par le christianisme, parce qu'ils sont les plus beaux titres de gloire acquis par Pierre de Franqueville, et qu'ils laissent bien loin derrière eux les œuvres profanes, et peu nombreuses du reste, qu'a laissées le célèbre Flamand.

Pierre de Franqueville revint en France vers 1601. Henri IV le nomma son premier statuaire.

Pierre de Franqueville, durant sa longue carrière, se montra constamment pieux et charitable. Marié à une Florentine qui partageait la ferveur de ses sentimens religieux, il donna à ses deux filles une éducation chrétienne et modeste. Ce fut dans leurs bras qu'il s'éteignit, en bénissant Dieu et en redisant combien ses voies sont merveilleuses et infinies.

St. Ambroise et Théodose. (d'après Rubens)

La prise de Voile.

LA PRISE DE VOILE,

CHANT SACRÉ.

RÉCITATIF

I.

De la gothique nef l'encens voile le faîte ;
L'orgue mélodieux murmure un chant de fête ;
Voici l'heure où, tremblante au pied du saint autel,
La Novice va prendre un époux immortel,
Et, consacrant à Dieu sa destinée austère,
Renoncer pour toujours aux pompes de la terre.....
Les filles du Très-Haut, mêlant leurs voix en chœur,
Chantent cette prière à leur nouvelle sœur :

CANTABILE.

II.

« Heureuse celle qu'environne
« Un horizon tranquille et doux,
« Qui s'embellit et se couronne
« De l'amour du divin époux!
« Loin des orages de la terre
« Ses jours passent comme un ruisseau;
« Elle s'éteint dans la prière,
« Comme à l'ombre du sanctuaire
« La clarté d'un pieux flambeau!

III.

De superbes habits la Novice est parée ;
Une dernière fois, pour cette ange adorée,
Sa mère a réuni de pompeux ornemens,
Et son front virginal est ceint de diamans.
Bientôt, au fer cruel livrant sa chevelure,
Elle verra tomber sa plus belle parure,
Comme un tendre rosier, dans la triste saison,
Voit sa robe de fleurs tomber sur le gazon.

IV.

« Celle qui meurt dans notre enceinte
« S'envole vers l'éternité
« Avec la robe blanche et sainte
« Et le voile de pureté.
« Les Anges, joyeux à sa vue,
« La conduisent sur une nue
« Au pied du trône du Seigneur,
« Et dans l'hymne de bienvenue,
« L'appellent du doux nom de sœur!

V.

Sur les marbres sacrés la vierge agenouillée
Lève vers ses parens sa paupière mouillée....
Elle leur dit tout bas un doux et triste adieu,
Comme un juste qui va paraître devant Dieu :
Sa pauvre mère, hélas! qui l'avait tant chérie,
Pleure, et la recommande à la Vierge Marie ;
Son père a murmuré : Que Dieu soit avec vous!
Et sa petite sœur veut se mettre à genoux,

VI.

« Un monde rempli de misères
« Te garde de nombreux parens :
« Les indigens seront tes frères,
« Et les orphelins tes enfans!
« Oh! parmi nous viens sans alarmes,
« Un bonheur pur t'est destiné,
« Quand tu sauras avec quels charmes
« La charité mêle ses larmes
« Aux larmes d'un infortuné!.....

VII.

Maintenant tout est fait : sur la vierge en prière
Le voile consacré tombe comme un suaire,
Et réservant son âme aux voluptés du Ciel,
Met entre elle et le monde un rempart éternel ;
Qu'il remplisse la nef, le cantique sublime
Que chantèrent les Juifs en rentrant dans Solyme ;
Car à ce pur hymen l'Éternel a souscrit,
Et bénit la compagne offerte à Jésus-Christ!

CH. LAFONT.

LE MASSACRE DE THESSALONIQUE.

(An du Christ 390.)

Théodose fut associé par Gratien à l'empire en l'an 379. Il est mis au rang des princes qui ont occupé avec éclat le trône du Bas-Empire. L'histoire lui a décerné le surnom de Grand, et il avait en effet la plupart des qualités qui font un héros. Illustre par ses victoires, il repoussa plusieurs fois les invasions des Barbares, qui commençaient déjà à tourner les yeux vers l'Empire romain ; illustre par sa sagesse, il dota ses sujets d'un grand nombre d'excellentes lois ; illustre par sa piété, il est présenté par saint Augustin comme un parfait modèle des princes chrétiens, et pendant son règne il combattit avec fermeté les premières hérésies qui troublaient le sein de l'Église.

Mais la mémoire de Théodose est couverte d'une tache qui aurait attiré sur cet empereur une malédiction éternelle, si la réparation de cette faute n'avait pas été si éclatante : nous voulons parler du massacre de Thessalonique. L'histoire des causes et des suites de ce massacre forme un récit digne à la fois des méditations de ceux qui ne cherchent dans l'histoire que des leçons philosophiques ou politiques, et de ceux qui, guidés par un désir pieux, veulent y trouver des enseignemens évangéliques et des sujets d'édification.

Théodose était à Milan, occupé à régler les affaires de l'empire d'Occident, et songeait déjà à retourner à Constantinople, lorsqu'il apprit la nouvelle d'une sédition qui venait d'éclater à Thessalonique, l'une des villes les plus florissantes de la Macédoine. Bothéric, gouverneur de Thessalonique,

ayant fait emprisonner un cocher du cirque qui avait séduit une jeune fille attachée à sa maison, le peuple voulut obtenir la liberté de ce cocher, qui était célèbre entre tous par son adresse et par sa grâce. Les lois de la religion et de l'empire avaient été outragées par cet homme; il fallait une réparation : Bothéric refusa de lui rendre la liberté. Pour une cause si légère, une partie du peuple entra en fureur et se porta à de grands excès. Plusieurs soldats et plusieurs officiers de l'empereur furent tués, et Bothéric lui-même, ayant voulu sortir de son palais pour apaiser la révolte, tomba percé de coups. Alors les factieux, effrayés de leur ouvrage, s'arrêtèrent : Thessalonique rentra dans le devoir.

Cette sédition n'était pas la première dont le règne de Théodose eût été témoin. Il avait déjà pardonné plusieurs fois; mais sa patience était épuisée. En apprenant le désordre de Thessalonique, il fut saisi d'un tel accès de colère, qu'il jura de perdre cette ville rebelle, et prononça la sentence de mort d'un grand nombre de ses habitans. Mais l'empereur avait alors auprès de lui saint Ambroise, archevêque de Milan; ce saint qui, pour son éloquence et sa vertu, avait été surnommé par les païens le Platon du Christianisme, et qui se tenait à la droite de l'empereur, comme un ange bienfaisant toujours prêt à calmer les résolutions violentes que lui suggérait quelquefois l'emportement de son caractère. Jaloux plus que tout autre de la véritable gloire de Théodose, et vivement touché de pitié pour un si grand nombre d'innocens qui allaient être punis du crime de quelques-uns, saint Ambroise alla trouver l'empereur, lui parla avec tant de force et tant d'éloquence du crime qu'il allait commettre, et lui inspira si à propos des sentimens de douceur et de piété, qu'il lui fit révoquer un arrêt prononcé dans la première ardeur de la colère. Plusieurs autres prélats joignirent leurs remontrances et leurs prières à celles du pieux archevêque, et ils obtinrent de l'empereur qu'il sauverait la vie à tous les coupables.

Mais ses principaux officiers, et surtout Ruffin, grand-maître du palais, qui avait un fort ascendant sur son esprit, lui représentèrent qu'il était bien temps de réprimer la licence toujours croissante de ses peuples; qu'il n'avait déjà que trop pardonné, puisqu'il ne restait plus de respect pour les lois, ni de sûreté pour ses plus fidèles serviteurs; que les évêques étaient nécessairement obligés de prêcher la douceur, mais qu'un empire ne se gouvernait pas comme un diocèse, et que l'Église et l'État avaient des maximes bien différentes. Ils rappelèrent ensuite à l'empereur les statues de l'impératrice renversées à Antioche, le palais du patriarche brûlé par les Ariens à Constantinople, et plusieurs autres révoltes que Théodose avait traitées avec indulgence, mais dont il conservait un amer souvenir. Ils firent tant, qu'ils rallumèrent sa colère mal éteinte, et que la résolution fut prise d'abandonner Thessalonique à la fureur d'une légion qu'on y envoya. L'empereur sortit même de Milan pour éviter de nouvelles remontrances de la part des évêques, et se plaignit dans son conseil de ceux qui avaient soin d'informer saint Ambroise de toutes les résolutions qu'on y prenait.

Ce fut peu de temps après qu'eut lieu cet horrible massacre de Thessalonique, qui occupe une page si sanglante dans l'histoire du Bas-Empire. On choisit, pour exécuter l'ordre barbare de Théodose, le moment où le peuple assistait aux jeux du cirque. Les soldats se jetèrent sur ces malheureux qui n'avaient aucun moyen de s'enfuir ni de se défendre, et massacrèrent tout ce qui tomba sous leurs mains. Cette boucherie dura quatre heures, et sept mille hommes y périrent. On cite, parmi les plus tristes épisodes de cette journée, l'histoire de ce père qui, voyant ses deux fils prêts à recevoir le coup mortel, se jeta aux pieds de leurs assassins. Il les attendrit à demi par ses larmes, et obtint la promesse de la vie pour un de ses enfans, avec l'ordre de faire immédiatement son choix. Ce malheureux père, que sa tendresse empêchait de faire ce choix, courait à l'un de ses fils, et puis courait à l'autre, et ne pouvait se résoudre à désigner celui qu'il fallait sauver; alors les soldats, impatiens du délai, ôtèrent la vie à tous les deux.

La nouvelle et les détails de ce carnage, qui aurait souillé les annales des peuples les plus ignorans et les plus barbares, se répandit bientôt dans l'Orient et dans l'Italie. De toutes parts un long cri de réprobation s'éleva contre ceux qui avaient exécuté cet ordre, et surtout contre l'empereur qui l'avait donné. L'Église chrétienne se voila le front en signe de deuil, et tous les évêques jetèrent un regard de tendresse et d'alarmes sur leur troupeau, que la Providence abandonnait aux caprices d'un maître aussi farouche. On oublia la grandeur de l'offense pour ne parler que de l'horreur du châtiment; et saint Ambroise désespéré écrivit à Théodose pour lui reprocher et son parjure et son forfait. Nous avons cette lettre; elle est pleine d'une éloquence sévère et pathétique. Après avoir exhorté l'empereur à faire pénitence, l'illustre archevêque lui déclare qu'il ne pourra recevoir son offrande ni offrir les divins mystères en sa présence, jusqu'à ce qu'il ait satisfait à la justice divine. Cette lettre d'un homme dont l'Univers entier admirait la sainte vie et que Théodose lui-même avait appris depuis

long-temps à aimer et à respecter, fit sur lui l'impression la plus profonde. Le bandeau qui couvrait ses yeux tomba; il vit son crime, il en eut horreur et se mit précipitamment en route pour Milan, afin d'obtenir son pardon de celui qui lui semblait le plus propre à attirer sur sa tête les trésors de la miséricorde céleste.

Aussitôt qu'il fut arrivé, Théodose ne pensa qu'à donner des marques de sa piété et de son repentir. Pour cela, il voulut aller à la cathédrale assister aux prières publiques et participer aux sacrés mystères. Saint Ambroise en fut averti, et, sortant du chœur de l'église, il marcha jusqu'au-delà du vestibule pour attendre l'empereur. Dès qu'il le vit paraître, il fit quelques pas au-devant de lui, et l'arrêtant de la main, il lui dit, avec cette autorité que lui donnaient son caractère et la sainteté de sa vie :

« Il est à croire, ô empereur, que vous ne comprenez pas encore l'énormité de votre crime, puisque vous osez vous présenter ici. Vous êtes peut-être assez prévenu de la grandeur de votre dignité pour vous cacher à vous-même vos faiblesses, et votre orgueil aveugle votre raison. Mais songez que vous êtes d'une nature fragile, que vous avez été tiré d'un peu de poussière comme les autres hommes, et que vous retournerez en poussière comme eux. Ne vous laissez pas éblouir à l'éclat de cette pourpre qui couvre un corps infirme et mortel. Ceux à qui vous commandez sont de la même nature que vous, et vous servez avec eux le même Dieu, qui est le maître des sujets et des souverains. Comment donc entreprenez-vous d'entrer dans son temple? Oseriez-vous étendre vos mains encore teintes du sang innocent que vous avez répandu, pour prendre le corps sacré de Jésus-Christ? Oseriez-vous recevoir son sang adorable en cette bouche qui a commandé tant de meurtres? Retirez-vous donc, et n'ajoutez pas un nouveau crime à celui que vous avez déjà commis. Recevez plutôt avec soumission la sentence que je prononce contre vous au nom du Dieu de la terre et du ciel. Puisse cette sentence vous engager à rentrer en vous-même et vous faire songer à votre salut! »

L'archevêque prononça ces paroles éloquentes avec une douceur paternelle qui en tempérait un peu la terrible sévérité. Théodose interdit balbutia quelques excuses. Il déclara qu'il reconnaissait son crime, mais qu'il espérait que Dieu serait touché de son repentir; que d'ailleurs il avait péché moins par cruauté que par faiblesse; et comme il alléguait l'exemple de David qui avait commis tout ensemble un homicide et un adultère, saint Ambroise lui répondit : « Vous l'avez imité dans son crime; imitez-le dans sa pénitence. » Alors ce prince, qui était parfaitement instruit des maximes de la religion, et qui dès son enfance s'était incliné avec respect devant l'autorité salutaire de la sainte Église, reconnut la justice de l'anathême qui était lancé contre lui. Il se retira dans son palais, les larmes aux yeux, et demeura huit mois entiers éloigné des sacrés mystères, vivant comme un pénitent et ne s'apercevant presque pas qu'il fût empereur.

Cependant la fête de la naissance de notre Seigneur étant arrivée, Théodose, pénétré d'une vive douleur, se leva plus matin que de coutume, et comme il ne pouvait avoir aucune part à la solennité de ce jour, il se préparait à le passer dans une grande tristesse. Ruffin étant entré dans sa chambre, le trouva dans cet abattement et lui en demanda la cause : « Hélas! lui répondit l'empereur, n'ai-je pas sujet d'être grandement affligé quand je pense que les moindres de mes sujets vont aujourd'hui faire leur prière aux pieds des autels, et que je suis le seul à qui l'on interdit non-seulement l'entrée de l'église, mais encore celle du ciel, suivant cette parole de l'Évangile : Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié de même dans les cieux! » Alors Ruffin essaya de le consoler, en insinuant qu'après tout, le péché n'était pas si grand qu'on le disait; que peut-être il n'avait pas agi comme un chrétien aurait dû le faire, mais qu'assurément il avait tenu la conduite qui convenait à l'empereur; qu'il y avait du danger à s'assujétir aux censures de gens qui n'entendaient rien aux lois qui gouvernent les états, et qu'enfin il était prêt, lui Ruffin, à aller trouver saint Ambroise, et à l'obliger, par ses remontrances et ses prières, à lever la sentence de l'excommunication.

La pratique ordinaire qu'avait l'Église de ne recevoir les pénitens que vers les fêtes de Pâques, et de tenir les meurtriers volontaires en état d'interdiction pendant plusieurs années, faisait croire à l'empereur que cette tentative serait inutile. Il reconnaissait d'ailleurs que le jugement de l'archevêque était juste, et qu'il valait mieux achever d'expier son péché que de demander en vain la grâce d'une absolution précipitée. Toutefois Ruffin le pressa si vivement de sortir de l'accablement où il était, que ce prince finit par concevoir quelque espérance dans la clémence de l'archevêque; il permit à son ministre d'aller trouver saint Ambroise et résolut de le suivre lui-même peu de temps après. Ruffin s'acquitta de sa mission avec beaucoup d'adresse; mais l'archevêque s'apercevant qu'il voulait faire une négociation d'état d'une réconciliation ecclésiastique, l'interrompit avec sa liberté ordinaire : « Seigneur, lui dit-il,

vous êtes le premier auteur du massacre de Thessalonique, et à ce titre, vous ne deviez pas être l'entremetteur de l'absolution que l'empereur réclame. Pour peu qu'il vous reste dans le cœur de pudeur humaine et de crainte des jugemens de Dieu, vous ne devriez songer au crime de votre maître, que pour pleurer les mauvais conseils que vous lui avez donnés. L'empereur, dites-vous, se propose d'entrer dans mon église; pour la seconde fois, je vais l'attendre à la porte et lui défendre de passer outre. Si c'est encore un empereur chrétien, il ne voudra pas violer les lois de sa religion; si ce n'est plus qu'un tyran, il peut ajouter la mort d'un évêque à celles de tant d'innocens qu'il a déjà fait mourir. »

Sur ces entrefaites, on vint annoncer à l'archevêque que Théodose était à la porte de l'église. Saint Ambroise s'avança vers lui plus imposant encore et plus sévère que la première fois : on eut dit l'ange flamboyant qui chassa Adam et Ève de l'Éden, après le crime dont nous subissons toujours la peine. « Venez-vous forcer mon église, dit-il à l'empereur; avez-vous le projet de vous révolter contre Dieu même et de fouler aux pieds ses lois éternelles!

« — Mon dessein, répondit humblement Théodose, n'est point d'entrer par force dans la maison de Dieu; je viens seulement vous prier de révoquer l'anathême que vous avez lancé contre moi, et de m'ouvrir la porte du salut, au nom de Jésus-Christ qui a ouvert celle de sa miséricorde aux pécheurs qui se repentent sincèrement. » Alors saint Ambroise lui représenta le malheur d'un prince qui ne réglait pas ses passions et s'exposait à rendre des jugemens injustes et à répandre le sang innocent. Il lui ordonna de faire une loi qui pût servir de frein à sa colère et à celle de ses successeurs. Cette loi portait que si les empereurs, contre leur coutume, étaient obligés d'user envers quelqu'un d'une extrême sévérité, après avoir prononcé la sentence de mort, ils en feraient différer l'exécution d'un mois entier, afin qu'ils eussent le temps de revoir leur jugement, et qu'il pussent discerner l'innocent d'avec le coupable; Théodose fit écrire sur-le-champ cette loi, la signa et promit de l'observer.

Cela fait, il fut absous; et ayant été admis dans l'église, il se prosterna, et commença sa prière par le cantique d'un roi pécheur et pénitent comme lui : *Mon âme est demeurée attachée à la terre; Seigneur, rendez-moi la vie, suivant votre promesse.* Puis il se frappa la poitrine, éleva la voix vers le ciel pour lui demander grâce, et pleura son péché à la vue de tout le peuple, qui était attendri de son repentir, et qui mêlait ses larmes aux larmes de l'empereur. Cinq ans après, Théodose mourut dans les bras de saint Ambroise avec les sentimens de la piété la plus parfaite; et dans cette même cathédrale qui avait été témoin de sa pénitence, l'archevêque de Milan prononça son oraison funèbre. Ce discours, qui est arrivé jusqu'à nous, est un des plus magnifiques chefs-d'œuvre de l'éloquence sacrée.

L'Église catholique est encore édifiée de la docilité et de la foi de Théodose. Les écrits des Saints Pères ont justement exalté la mémoire de ce prince, et par l'exemple que nous venons de raconter, ils ont averti tous les souverains de régler leur autorité par la justice et non par leurs passions; de discerner les bons conseils d'avec les mauvais, et d'avoir plus de honte des péchés qu'ils font, que de la pénitence qu'ils en doivent faire. Une réflexion qui vient encore à la suite de ce récit, c'est qu'on est forcé de reconnaître combien les peuples trouvaient de protection et d'appui dans l'autorité tutélaire des évêques de l'église primitive, et combien cette autorité a servi de fois à réparer ou à prévenir les malheurs et les injustices qu'entraînait la puissance sans borne des empereurs.

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA SECONDE QUINZAINE DE FÉVRIER.

15 février 1802. — Le corps de Pie VI est reporté à Rome par monseigneur Spina, archevêque de Corinthe. Après avoir été chassé de Rome et traîné de prison en prison par le gouvernement du Directoire, l'infortuné Pie VI était enfin arrivé à Valence, où il avait succombé sous le poids de ses infirmités et de ses malheurs. Après la journée du 18 brumaire, les nouveaux maîtres de la France s'empressèrent de réparer, autant qu'il était en eux, les violences de leurs prédécesseurs. Ils ordonnèrent qu'on rendît les honneurs aux cendres du pontife qui était mort sur la terre d'exil, et qu'on les portât dans la capitale du monde chrétien. Ces vénérables restes furent reçus dans Rome avec la plus grande solennité; ils furent transférés dans la basilique du Vatican.

16 février 1710, mort de Fléchier.

18 février 1587, la reine Élisabeth d'Angleterre fait décapiter Marie Stuart, reine d'Écosse.

18 février 1546, mort de Luther.

20 février 1655, la reine Anne d'Autriche pose la première pierre de l'église de Saint-Sulpice à Paris.

26 février 208, mort de Tertullien, célèbre philosophe chrétien, l'auteur de l'*Apologétique*. M. de Châteaubriand l'appelle le Bossuet africain.

29 février 1563, les Jésuites ouvrent leur collége à Paris, rue Saint-Jacques.

LA VIE DE LA TRAPPE.

Nous extrayons d'un livre qui vient de paraître à la librairie d'Eugène Renduel, un excellent chapitre sur la *vie de la Trappe*. Ce livre est *la Sainte-Baume*. L'auteur, M. Joseph d'Ortigue, est l'un des jeunes hommes qui se sont placés avec le plus de distinction dans les rangs de cette littérature qui a écrit sur sa bannière : *Espérance et conviction*, en opposition de la littérature qui avait écrit sur la sienne : *Doute et désespoir*. *La Sainte-Baume* est une belle œuvre et une belle action. Nous ne pouvons en faire ici l'appréciation critique, ce serait sortir du cadre que nous nous sommes tracé. Nous dirons seulement que la forme de ce livre est aussi chaste que le fond en est grave, et qu'il est écrit d'un style aussi pur que le sentiment qui l'a inspiré. C'est un double phénomène dans l'époque où nous sommes.

Ce morceau sur la *vie de la Trappe* peut être considéré comme le complément des articles que nous avons publiés sous ce titre : *Souvenirs de la Grande-Chartreuse*. Nous avons donné la vie *poétique* des monastères de notre siècle, nous en donnons aujourd'hui, pour ainsi dire, la vie *matérielle*. On ne lira pas sans édification et sans intérêt ces détails d'une discipline qui eût étonné par son austérité aux époques les plus ferventes de l'Église, et qui doit étonner bien davantage au milieu d'une civilisation si pleine de luxe, d'égoïsme et d'indifférence.

. . . . . .

« Le père abbé ayant appris la détermination qu'Anatole et le chevalier de Seneaux avaient prise de passer encore vingt-quatre heures au monastère, les accueillit avec bonté, et se félicita de pouvoir les traiter plus convenablement qu'on n'avait fait la veille. Il leur donna la chambre dont on avait disposé en faveur des étrangers qui les avaient précédés, et les engagea à prendre quelque nourriture en attendant le repas de la communauté. Ils passèrent donc au réfectoire des pères, où une collation leur fut servie. Ils rejoignirent ensuite les religieux à leurs différens exercices. Ils montèrent à la chapelle, divisée, comme le réfectoire, en deux parties : l'une, inférieure, destinée aux frères convers; l'autre, qui est le chœur, où se rangent les pères. Deux chaises étaient destinées à nos pélerins dans le sanctuaire, à quelque distance du lutrin. Grâce à cette disposition, ils pouvaient contempler la majesté des cérémonies; mais Anatole se trouvait par là privé de la vue du frère Paul, sur qui ses pensées se portaient constamment.

« Il ne faut pas chercher le luxe là où le nécessaire manque. Ces religieux étaient alors réduits à un tel état de dénuement, que deux vieux tonneaux servaient d'appui à la table sur laquelle ils rangeaient leurs habits sacerdotaux et leurs ornemens sacrés. Néanmoins, ne pouvant donner à leurs solemnités la pompe et l'éclat qui entourent le culte dans les paroisses des grandes cités, ils y suppléaient par une gravité sévère et par une imposante lenteur. Cette dignité était relevée par l'image de la pauvreté : c'était simple et sublime à la fois. On offrit aux deux laïques des livres pour suivre l'office. Un trappiste placé auprès d'eux leur en indiquait soigneusement toutes les parties. Ces pères étaient rangés autour de l'autel, vêtus de blanc, le front nu, le visage pâle, immobiles, les mains croisées sur la poitrine, les yeux attachés à la terre, ne s'asseyant jamais; ils chantèrent *vêpres et complies*. Il y a quelque chose de saisissant dans l'explosion unanime de ces voix condamnées à un silence éternel, qui ne recouvrent la parole qu'en face de Dieu pour exalter ses louanges, et qui se réunissent dans la même pensée, le même sentiment, le même amour, le même langage, et jusque dans la même intonation; comme si cette masse d'individus n'avait qu'un unique organe et une seule âme! comme si elle n'avait qu'une seule idée à exprimer! comme si ces religieux, morts pour eux-mêmes, et n'ayant rien à se dire sur la terre, ressuscitaient en présence des saints tabernacles, image de la Jérusalem céleste, où, revêtus de corps immortels, ils entonneront le cantique sans fin!

« C'était ordinairement le père abbé et les plus âgés qui alternativement entonnaient les psaumes. Un ou deux seulement avaient conservé une voix assez forte. Elle était tellement altérée chez la plupart d'entre eux, qu'on était incertain s'ils pourraient achever le verset commencé; elle s'éteignait et tombait à chaque parole, et il fallait un pénible effort de poitrine pour la ranimer. Mais rien ne peut donner une idée de la beauté de leur *Salve Regina*. Cette prière dura près de vingt minutes : c'est un chant soutenu, austère, majestueux, prolongé, entrecoupé de pauses. On ne saurait décrire l'effet magique de ces alternatives de silence et de vibrations pleines et sonores; c'est comme une mélodie tranquille et grave qui plane lentement et s'en va, et à laquelle succède un autre flot musical. Ainsi la vague se forme dans le lointain, s'avance grossissant et grandissant pour venir crever sur le sable désert du rivage, qui se découvre peu à peu et se montre à nu jusqu'à ce qu'il soit englouti sous une seconde masse d'eau. Dans ce flux et reflux de paroles accentuées, dans ces ondulations de sons périodiques, on ne sait lequel est

le plus sublime, ou de cet unisson massif qui s'élève du milieu du silence, ou de ce vaste silence dans lequel s'éteint l'unisson ; image symbolique d'une âme qui s'anéantit dans la pierre, se tourne vers le ciel, se prosterne dans l'adoration, succombe dans l'extase, et se relève forte pour succomber encore. Arrivé à ces délicieuses paroles qui terminent l'antienne à la Vierge : *O clemens! ô pia! ô dulcis virgo Maria!* Le chœur des Trappistes fait une longue et profonde génuflexion à chacune de ces exclamations : en contemplant ces moines, jusqu'alors debout et immobiles ; se courber et se redresser à trois reprises différentes, on est saisi de cet étrange sentiment qu'on éprouverait en voyant une statue parler et se mouvoir tout à coup.

« Le Bréviaire romain est le seul adopté par les Trappistes de la Réforme à laquelle appartient le couvent de la Sainte-Baume. Leur plain-chant est le chant Grégorien.

« Après l'heure du travail qui suivit l'office, on se rendit à la grande salle pour entendre une lecture spirituelle ; cette lecture finie, le père abbé adressa aux religieux une courte allocution.

« Vers les sept heures, la cloche appela les religieux au réfectoire : on plaça les deux hôtes à la table du père abbé. L'ordinaire de celui-ci est absolument le même que celui de la communauté. Il mange, comme ses confrères, dans une écuelle de bois. On servit aux voyageurs des œufs, des légumes à l'huile, du laitage et du vin. Pendant la collation, un des pères monte en chaire et fait une lecture des *Vies des Saints*. A un signal que le père abbé donne en frappant la table avec son couteau, le lecteur ferme le livre, chaque religieux interrompt son repas pour s'élever en esprit vers celui qui leur donne le *pain quotidien*, et il attend la répétition du même signal pour continuer de manger. Il faut ajouter qu'ils ne boivent pas non plus à volonté et suivant le besoin qu'ils éprouvent, mais seulement lorsque le père abbé agite sa sonnette. Ces hommes, qui ont trouvé le moyen d'étouffer jusqu'à ce sentiment de satisfaction que la nature ressent dans l'acte le plus nécessaire à l'existence, qui en ont fait au contraire un acte d'expiation, et qui ne nourrissent leur corps que pour le mortifier, ont les attentions les plus délicates, les égards les plus minutieux pour les étrangers qu'ils admettent à leur table, et auxquels ils offrent de si rigides exemples.

« Nous ne devons pas omettre une circonstance qui toucha vivement les deux convives. Trois des religieux mangèrent à genoux au milieu du réfectoire ; ils étaient tournés du côté du père abbé et des deux étrangers, sans doute pour s'humilier davantage en présence de ces derniers. Ils portaient sur leurs poitrines une feuille de carton sur laquelle était écrit le mot qui caractérisait la faute qu'ils expiaient de cette manière. Sur la feuille du premier, on lisait : *orgueilleux ;* il ne commença à manger qu'après être resté un quart d'heure les bras en croix ; son repas ne se composa que de pain et d'eau. Sur la feuille du second, on lisait : *sensualité*. Peut-être, accablé de lassitude, il s'était, pendant l'office, légèrement appuyé contre le mur. Lorsque, dans la longueur des exercices, l'un d'eux, vaincu par le sommeil, vient à s'endormir, son voisin le réveille charitablement. Il lui semble alors entendre la voix d'un père lui dire : « Tu te reposeras dans la maison paternelle, *in domum æternitatis*. » On perd ainsi tout droit de propriété sur son corps. Enfin le troisième portait sur sa poitrine le mot *dissipation*. Anatole reconnut en lui le frère Paul, le redoutable Adolphe Darcé, et il pensa qu'il avait voulu probablement ainsi s'accuser des souvenirs mondains dont il avait été poursuivi le matin de cette journée, pendant le récit qu'il avait fait de son histoire. Mais les yeux des deux étrangers se mouillèrent lorsqu'ils virent un des pères les plus âgés, dont la figure noble et distinguée les avait déjà frappés pendant l'office, quitter sa place, venir se prosterner devant le père abbé, puis abaisser sa tête chauve jusqu'aux pieds de chacun de ses frères, qu'il baisa en se traînant au-dessous des tables comme le dernier des hommes. C'est la punition qu'ils s'infligent eux-mêmes pour une distraction involontaire.

« Outre ces pénitences publiques, ils ont encore l'usage de *se proclamer*, ce qui signifie dire ses coulpes, et faire à haute voix l'accusation volontaire de ses fautes. Ils se proclament aussi réciproquement, et l'on ne peut s'excuser, quand même l'on serait innocent. Le motif de cet acte rigoureux est d'entretenir dans leur âme une humilité profonde.

« Après les grâces, tous les religieux se rendirent dans le plus grand ordre à la chapelle, pour la prière du soir. Lorsqu'elle fut finie, ils entrèrent une seconde fois dans la grande salle pour réciter le *Miserere*. C'était un lugubre spectacle de voir, à la faveur des faibles rayons d'un jour tombant, cinquante religieux étendus à terre, sans mouvement, comme des cadavres, réciter en silence le psaume du repentir, et terminer leur journée par l'image de la mort ! Ils se lèvent ensuite, et vont lentement retrouver leurs couches ; on dirait des ombres errant autour de leurs tombeaux : ainsi tout respire la mort au couvent de la Trappe. C'est la grande, l'unique pensée dont on y est frappé. Toutes les autres en sont bannies ; celle-là seule y est vivante.

« Anatole et le chevalier passèrent la nuit dans la chambre destinée aux étrangers, qu'ils occupèrent

seuls. Le sommeil les retenait encore dans leurs lits au moment où la cloche sonna le lever des trappistes; ils se levèrent après l'office de Matines, allèrent faire leurs prières dans la chapelle, où ils assistèrent à la messe de la communauté. Jusqu'au dîner, leur temps fut employé à suivre les religieux dans leurs divers exercices; ils furent témoins de leurs travaux, qui consistent dans le labourage, la garde du troupeau, les lessives, le soin des écuries, le balaiement des cloîtres. Ils ont des ateliers de menuiserie, font des cuillères de buis et des écuelles, des corbeilles et des paniers. Ils s'occupent encore à des reliûres et à copier des livres de plain-chant. Cependant, à l'époque dont nous parlons, la maison employait tous leurs bras. Ils avaient en outre loué une trentaine de journaliers qu'ils étaient obligés de nourrir. La récolte du blé est la plus considérable; ils ne peuvent cultiver la vigne, à cause du froid qui règne à cette élévation. Les deux hôtes parcoururent leurs champs pour examiner les divers genres d'exploitation; ils considéraient de loin ces religieux-pasteurs, couverts de leurs capuchons, les uns conduisant la charrue, d'autres allumant des fourneaux, le plus grand nombre faisant des gerbes et les chargeant sur une lourde charrette attelée de bœufs; plus loin, le frère gardien priant, tête nue, à genoux, au milieu de son troupeau, tandis que sur la lisière de la forêt, les vaches paissaient sous la conduite d'un autre trappiste armé d'une longue perche, qui les suivait lentement à travers les touffes de verdure.

« Pendant le travail, le plus âgé frappe des mains de temps en temps; alors tous les religieux se découvrent, lèvent les yeux au ciel, et prient. Cet exercice leur fait supporter la fatigue, la chaleur ou le froid, et ils en éprouvent un véritable soulagement. Telle est l'institution de la Trappe : la prière pour récréation. Si la pluie vient à les surprendre, ils sont obligés de laisser sécher leurs habits sur leurs corps, et il n'est pas rare de les voir, en hiver, porter des flocons de neige et des glaçons suspendus jusqu'à ce que la chaleur naturelle les ait fait fondre. Ils dorment tout habillés et ne quittent leurs vêtemens que pour les laver. Les dimanches et les fêtes, ils se lèvent à onze heures dans la nuit. Leur réveil précède ainsi le jour du repos qui, par la continuité de leurs exercices et de leurs prières, deviendrait une journée accablante, s'ils ne trouvaient leur repos le plus doux à chanter les louanges du Seigneur. Mais ce qui paraîtra incroyable aux gens du monde, même les moins soucieux des raffinemens de l'existence, c'est que pendant le carême ces moines se lèvent à la même heure, chantent l'office durant toute la nuit, debout ou à genoux, entendent la messe, travaillent une grande partie du jour, et ne font qu'un seul repas à quatre heures du soir : en sorte qu'ils ont quatre heures de sommeil sur vingt d'exercices ou de travaux, et qu'ils en restent vingt-trois sans nourriture.

« Les trappistes ne creusent pas journellement leur fosse, ainsi qu'on l'a dit; seulement il y en a toujours une prête. Lorsqu'un d'entre eux meurt, on en bêche une nouvelle qui reste ouverte jusqu'au plus prochain décès. Un usage analogue était suivi pour les sépultures des rois de France.

« Ces religieux n'ont jamais recours à un médecin étranger; ils ne sont admis à l'infirmerie que dans des cas extrêmement graves, et ne peuvent faire usage de bouillon gras qu'après plusieurs accès de fièvre. Alors seulement il leur est permis de demander ce dont ils ont besoin. On en a vu qui ont préféré mourir plutôt que de violer la loi du silence. Quelle que soit leur souffrance ou leur faiblesse, ils doivent se lever au moins trois heures par jour, tant qu'il ne leur est pas absolument impossible de marcher. Lorsqu'ils sentent approcher la mort, ils se font transporter dans la chapelle, reçoivent les sacremens; puis on les étend sur la paille et la cendre. Alors toute la communauté se range en cercle autour du mourant; il fait sa confession à haute voix, adresse à ses frères une exhortation, leur fait des adieux touchans, et continue à leur parler de la mort du corps, de la vie de l'âme, et des douces espérances de l'éternité, jusqu'à ce que ses forces l'abandonnant tout-à-fait, il rende le dernier soupir. Ce n'est pas de la douleur qu'éprouvent les assistans; c'est une joie pure et ineffable, pareille à cette joie mêlée d'impatience, il est vrai, que ressentent des prisonniers en voyant un de leurs compagnons d'infortunes délivré de ses chaînes et rendu à la liberté, certains eux-mêmes que le moment de la délivrance viendra pour chacun. Ils écoutent avec amour et consolation cette voix qu'ils n'entendront plus, et qui, faible et languissante, ranime leur force et leur courage. Cet homme, qui a déjà un pied sur le seuil de l'immortalité, leur raconte les merveilles qu'il entrevoit dans la perspective de l'infini, et ces grandes choses que l'œil de l'homme n'a jamais vues, que l'oreille n'a jamais ouïes, que l'intelligence ne peut comprendre sur la terre. Et après avoir laissé tomber sur eux quelqu'une de ces paroles prophétiques dont chacun attend l'accomplissement, après leur avoir laissé l'héritage de son exemple et une haute leçon à méditer, il prend congé d'eux en leur disant : « Adieu, mes frères, au revoir demain dans la maison de Dieu, *in domum æternitatis*. Priez pour moi. » Au moment où il vient d'expirer, le plus ancien, le plus voisin de la tombe, lui ferme les

yeux. Tous les religieux se prosternent pour réciter le *De profundis*. En voyant tous ces corps étendus, on ne saurait dire quel est le cadavre. Le lendemain ils chantent une messe de jubilation pour célébrer la venue au ciel d'un nouveau saint, devant lequel les portes de l'éternité se sont ouvertes glorieuses.

« Voilà la vie de la Trappe. Néanmoins, tous les couvens de trappistes ne sont pas soumis à un régime aussi sévère. Les uns, comme ceux de Laval et de Meilleray, n'ont pas adopté la réforme de l'abbé de Rancé, continuée de nos jours par l'abbé de l'Estrange à la Sainte-Baume, ainsi que dans plusieurs autres localités : ils s'en tiennent à l'ancienne règle de saint Benoît et à l'observance de Cîteaux. Aussi leur vie est-elle moins dure, leur nourriture plus saine et plus abondante, leurs occupations moins rudes, leurs pénitences moins rigides. Cette sorte de hiérarchie dans les ordres religieux ayant la même origine, correspond à un besoin social, puisque tous les hommes ne sont pas également capables des mêmes sacrifices et des mêmes mortifications.

« Le monastère de la Sainte-Baume a été fondé au mois de juillet 1824, par le révérendissime abbé dom Augustin de l'Estrange, supérieur immédiat de tous les couvens de Notre-Dame de la Trappe. Il a été secondé par le père Joseph, ancien père-maître du tiers-ordre de Saint-Benoît, à Aiguebelle. »

On trouve dans la morale chrétienne une règle pour toutes les situations, des consolations pour toutes les peines de la vie.

Il faut que le sentiment de la divinité soit bien naturel à l'homme, puisque l'idée d'un être infini entre si facilement dans une intelligence bornée comme celle d'un enfant. Avant de pouvoir comprendre des choses qui nous paraissent bien simples, l'homme conçoit déjà le Créateur souverain. Cette pensée m'a toujours frappé, et m'a en quelque sorte démontré l'existence de Dieu.

JOSEPH D'ORTIGUE.

LE CHRIST AUX ENFANS.

SAINT MATHIEU, CHAP. XIX.

En ce temps-là Jésus partit de Galilée et vint aux confins de la Judée, par-delà le Jourdain ; une grande foule l'avait suivi.

Et après qu'il eut fait plusieurs miracles en guérissant des malades, on lui amena des petits enfans, afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât pour eux.

Mais comme la foule était grande, et que Jésus-Christ pouvait être fatigué, ses disciples voulurent empêcher ceux qui conduisaient ces petits enfans de les lui présenter.

Les apôtres ne faisaient point cela par manque de charité ni par dureté d'âme ; mais une pensée trop humaine et des égards mal entendus pour leur maître, les faisaient repousser de pauvres parens qui étaient venus de bien loin, peut-être, pour que le Messie, en bénissant leurs enfans, leur donnât un gage de félicité éternelle.

Mais Jésus ayant distingué ces enfans au milieu de la foule, dit à ses disciples : « Laissez là ces enfans et ne les empêchez pas de venir à moi, *car le royaume du ciel est pour ceux qui leur ressemblent.* » Alors les enfans approchèrent, et le Seigneur les embrassa, puis il étendit les mains sur leur tête.

Et les apôtres apprirent par là que les deux vertus les plus agréables au Seigneur sont l'innocence et l'humilité ; qu'il ne faut pas croire que l'on s'élève au-dessus des hommes parce qu'on leur est supérieur en esprit ou en vertu, et qu'enfin le soin du véritable chrétien doit être de se cacher toujours et d'être bien aise que les autres paraissent.

LE CURÉ DE CAMPAGNE.

Le temps des martyres n'est point passé, et s'il n'y a plus de persécutions, si l'on ne verse plus le sang des apôtres et des confesseurs, si l'on n'invente plus contre eux de supplices et de tortures, il y a toujours des croix à porter ; il y a l'indifférence du siècle à combattre, des joies temporelles à repousser, des misères humaines à racheter, d'amers calices à boire jusqu'à la lie. Oui, pour le prêtre qui comprend et remplit sa mission, notre temps est encore le temps des martyres.

Et c'est surtout pour le curé de campagne que le sacerdoce a des couronnes d'épines, que la tâche est rude, la croix lourde.

Comme tous les chrétiens courageux qui se dévouent à porter l'héritage de saint Pierre, le curé de campagne n'a pas d'enfance ; dès ses plus jeunes ans, les austères études du séminaire compriment les bonds impatiens de son jeune cœur, ses innocens caprices, ses joies naïves. Comme ses frères aussi, il n'a pas de jeunesse ; et s'il connaît quelquefois les angoisses des impétueuses passions, il ignore toujours leurs plaisirs, et ne les étudie que pour en apprécier les dangers et pour les combattre avec avantage dans le cœur des autres. Mais quand on l'a investi de son humble royau-

Le Christ aux enfants.

On présente à Léon X le Livre de Henri VIII.

té; quand, détaché de ses collègues dont le contact échauffait son émulation, enlevé aux combats théologiques qui l'aguerrissaient, et loin des villes où le culte est souvent dédaigné, mais où les âmes intelligentes sont nombreuses et où la parole sainte peut être comprise; quand, séparé de toutes ces choses, il se voit seul parmi d'incultes campagnards dont la langue est à peine intelligible pour lui, dont les préventions sont aveugles, ah! c'est alors qu'il doit ceindre vigoureusement ses reins, s'armer d'un inébranlable courage, d'une foi vive, d'une charité ardente, d'une espérance invincible!

Seul! C'est bien cruel, voyez-vous, pour une âme chrétienne, une âme vraiment charitable et aimante, une âme qui, tout en se nourrissant de fraternité et de pitié, tout en épanchant des parfums spirituels et des consolations, et en se faisant heureuse du bonheur des autres, a besoin aussi d'être comprise, appréciée, aimée. Car, il faut l'avouer, ce n'est pas toujours assez, même pour une âme de pasteur, que la reconnaissance de son troupeau; quoique dégagée des espérances et des amours de ce monde, cette âme a parfois ses faiblesses et veut s'épancher dans des âmes intelligentes, des âmes parallèles; et c'est alors que, se trouvant seule, elle se soulève, et gémit, et soupire.

Mais, brisé dès long-temps à tous les sacrifices, le curé de campagne finit par triompher de l'isolement et ne plus demander aux jouissances du cœur que ce qu'elles ont de désintéressé, de céleste; il va s'efforcer de combler l'intervalle qui le sépare de ses ouailles, et, descendant des hauteurs de la pensée où il se rapprochait de son Dieu, relever et soutenir de pauvres êtres qui rampent asservis aux besoins grossiers du corps et aux ténèbres de l'instinct et de l'ignorance.

La tâche qu'il va entreprendre ne sera pas seulement une œuvre de charité, ce sera une œuvre de civilisation; il guérira les plaies morales des villageois et améliorera leur condition matérielle. Dans le cœur des hommes il détruira l'envie, les rivalités, les haines; il agrandira leur raison, déracinera leurs préjugés, les accoutumera à s'aider les uns les autres; il leur donnera dans le malheur le courage de la religion, les ressources d'une théorie éclairée; il les dotera enfin d'un double bien-être. Aux épouses, aux mères, il redira leurs devoirs et comment on élève des enfans pour la terre et pour le ciel; aux enfans il apprendra à prier, à lire; en un mot, le curé de campagne sera à la fois l'apôtre des hommes et l'apôtre de Dieu.

Il est en chaire: écoutez sa parole, sa parole simple et familière, et qui semble si facile, quoiqu'il l'ait péniblement travaillée pour la réduire à ce degré de naïveté et de clarté; écoutez: comme il entre dans tous les besoins, toutes les idées de ces bonnes gens! qu'il pénètre profondément leur rebelle nature! qu'il glisse avec souplesse à travers les ronces de leur intelligence! Humble et puissante éloquence qui n'a pour s'inspirer ni les hautes infortunes des rois, ni les grandes calamités des villes, ni la présence émouvante d'une vaste foule mondaine et lettrée! gloire éphémère qui ne dépasse pas la dernière chaumière du village, qui meurt comme le bluet des champs, mais qui resplendit au ciel à l'égal des gloires de Bossuet et de Massillon!

Il porte le pain de l'aumône dans la cabane du pauvre, et souvent même les alimens qu'il a dérobés à son propre foyer, à son foyer solitaire et froid; et si parfois il s'assied à la table du fermier, c'est pour tempérer par sa bénigne présence les élans désordonnés des convives, leur rappeler que c'est Dieu qui leur fit les dons de leur table, et qu'ils en doivent une part aux malheureux.

Au lit des malades, il est souvent le médecin de l'âme et du corps. A l'apparition d'un fléau épidémique, une autre tâche commence pour lui: il faut combattre la peur, l'égoïsme, la superstition; remplacer au chevet des mourans le fils, l'époux, le père, qui ont fui la contagion; traîner seul au cimetière la bière abandonnée du cholérique, et quelquefois mourir lui-même, ingratement délaissé et sans secours.

Ainsi les dévouemens du curé de campagne sont de tous les jours, et Dieu seul les voit, les comprend, les récompense. Oh! nous sommes toujours au temps des martyres!

LE LIVRE DE HENRI VIII.

Schisme d'Angleterre.

Ce fut vers le commencement de l'année 1517, que Martin Luther, moine saxon, de l'obédience de saint Augustin, prêcha dans quelques villes d'Allemagne contre les indulgences accordées aux fidèles par le pape Léon X, de glorieuse mémoire. L'effroyable incendie qu'alluma sa parole rebelle ne tarda pas à se communiquer de ville en ville, et à porter le trouble et la destruction au sein de l'Église. Nous examinerons tout à l'heure dans quelles circonstances éclata ce grand schisme qui afflige encore la chrétienté, en nous humiliant devant les secrètes voies de la Providence, qui a permis qu'un triomphe si douloureux récompensât l'audace des ennemis de la foi.

Alors Henri, huitième du nom, et second prince de la maison de Tudor, régnait sur l'Angleterre.

Dieu, qui avait voulu mettre un terme aux luttes sanglantes qui depuis plus d'un siècle affligeaient ce pays, plaça Henri dans la situation politique la plus heureuse; car il réunissait dans sa personne tous les droits des deux maisons rivales de Lancastre et d'York. La révolte de Luther contre le Saint-Siége, dont les funestes doctrines commençaient à faire du bruit en Europe, trouva d'abord peu de partisans en Angleterre. On sait que cet hérésiarque avait dirigé ses premières attaques contre l'influence temporelle du Saint-Siége et du clergé; mais jamais cette influence, en supposant qu'elle justifiât quelque part les récriminations dont elle a été l'objet, n'avait dominé en Angleterre une aristocratie puissante et jalouse qui, en général maîtresse du sol, ne souffrait pas le partage de son autorité héréditaire. Lors de la conquête de Guillaume, et sous tous les princes qui lui succédèrent jusqu'à la fin des guerres civiles et l'avénement de Henri VIII, le clergé anglais avait été continuellement sacrifié à la colère des partis, et ses biens ajoutés au butin des vainqueurs. On voit donc qu'en adoptant comme justes les bases des opinions de Luther, les prétextes de sa séparation d'avec l'Église ne se trouvaient même pas en Angleterre.

Henri, qui à cette époque se montrait aussi zélé pour le bien de la foi, que respectueux envers le Saint-Siége, prit lui-même la plume pour défendre, contre l'audacieux Luther, les droits de l'Église et les antiques croyances dont elle a reçu le dépôt. On pense que sa royale colère fut surtout allumée par la manière méprisante avec laquelle l'hérésiarque parlait de saint Thomas d'Aquin, dont les écrits étaient la lecture favorite de Henri. Il composa un livre intitulé *Défense des sept Sacremens, contre Martin Luther, hérétique*. Cet ouvrage, écrit en latin, renferme des objections très-vives contre les assertions des prétendus réformateurs; mais il est inférieur au plus grand nombre de dissertations théologiques qu'inspirèrent les mêmes circonstances. Il est du moins demeuré comme un monument remarquable de la faiblesse des motifs qui déterminèrent, quelques années plus tard et sous le règne du même prince, le schisme d'Angleterre.

Le livre du roi Henri VIII fut présenté au pape en plein consistoire. On croit que les ambassadeurs de Henri, qui vinrent en grande pompe le déposer aux pieds du souverain pontife, étaient ces mêmes Fitcher et Cranmer, dont le premier fut depuis, ainsi que Thomas Morus, le noble martyr des vérités dont le roi s'était fait l'apôtre; et le second, le plus cruel persécuteur de l'Église fidèle d'Angleterre.

Léon X accueillit avec bienveillance l'œuvre de Henri VIII. L'Église se trouvait heureuse, dans ces temps d'épreuve, que le chef d'un puissant état se fît le champion de la vérité, et descendît dans la lutte avec d'autres armes que celles de sa puissance humaine. Léon X, dans sa joie paternelle, compara le livre du monarque anglais aux écrits de saint Jérôme et de saint Augustin; et un bref souscrit par vingt-sept cardinaux déféra à Henri VIII le titre glorieux de *défenseur de la foi*. C'est en vertu de ce bref, que les rois d'Angleterre se parent encore aujourd'hui d'un titre dans lequel la véritable Église de Jésus-Christ ne saurait voir qu'une amère dérision.

La présentation du livre de Henri VIII à Léon X eut lieu en 1521, et nous en possédons une édition faite à Rome, à la même époque, dont voici le titre exact: *Assertio septem sacramentorum, adversus Martinum Lutherum, heresiarchon, autore Henrico VIII, Angliæ rege. Præfixa est epistola Leonis X, qua titulus Defensoris fidei Henrico VIII attribuitur. Editio prima, Romæ*, 1521, *in*-4°.

Une autre édition de cet ouvrage, que nous présumons avoir été faite en Angleterre, quoiqu'elle ne porte aucune indication de lieu, parut en 1523; elle est précédée de diverses lettres de Henri VIII à Luther sur le même sujet: mais il n'est pas inutile de faire observer ici que ces lettres, empreintes des violentes passions qui germaient alors dans le cœur du roi, s'écartent entièrement de cette mesure et de cette charité qui doivent présider aux enseignemens de la religion.

Le même ouvrage fut de nouveau imprimé en 1561, à Lyon, avec une préface de Gab. de Saconay, également in-4°, chez Guill. Ravilius.

Enfin, en 1562, sous le règne de Charles IX, et à l'époque du fameux colloque de Poissy, Jean Raffeu en donna à Paris une édition in-12, chez Guill. Duboys.

Ces détails bibliographiques n'ont été rapportés ici que pour attester l'importance que l'Église attacha au livre de Henri VIII; importance qui grandit encore lorsque la révolte de ce roi contre l'autorité spirituelle du Saint-Siége eut produit le schisme d'Angleterre. Elle ne put alors qu'opposer Henri fidèle à Henri dominé par de criminelles passions, que la fidélité du Saint-Siége aux pures doctrines de la foi ne lui permettait pas d'approuver.

L'histoire du schisme d'Angleterre prouve, jusqu'à la dernière évidence, combien il est facile de s'égarer en suivant la trompeuse clarté des lumières humaines. Certes, cet événement fut grave et douloureux pour l'Église; mais il plaça haut la foi catholique dans la raison comme dans le respect des hommes, et il est permis de croire, quand on l'a étudié dans toutes ses manifestations, que Dieu

avait placé derrière ce grand désastre une leçon immense pour l'humanité, et un triomphe réel pour la religion. Telle est la philosophie de l'histoire du seizième siècle. Nous n'avons pas l'espoir de retracer en quelques lignes, d'une manière assez concluante, ce résultat prodigieux d'un siècle dont l'étrange puissance n'a pas encore subi la loi commune aux œuvres humaines : ce n'est point d'ailleurs notre intention. Nous consacrerons à cette tâche quelques pages graves et sévères, où toute notre attention sera concentrée dans cette dissertation imposante. Alors, aidés de la simple mais puissante inspiration de la foi, nous aborderons franchement la solution des plus hauts problèmes historiques de ce temps; nous entrerons d'un pas ferme et hardi dans ce seizième siècle, tour à tour créateur et destructeur ; dans ce siècle de deuil et de sang, de grandeur et de gloire, illustré par de si grands génies, marqué par tant de catastrophes et de si admirables travaux; dans ce siècle où un monde entier fut retrouvé par-delà les immenses solitudes de l'Océan, où l'art typographique permit à un seul homme de faire entendre sa parole à une foule innombrable, où les arts devenus tout-puissans se dépouillèrent de leurs vêtemens de l'enfance, où le vieux joug des lois féodales fut brisé, et où l'homme audacieux, embarrassé de la liberté qu'il venait de conquérir, après avoir brisé tous les monumens de ses pères, osa porter les mains sur l'œuvre de Dieu même!

Nous entreprendrons ce travail sans aucune crainte, sans aucune arrière-pensée; car nous montrerons l'Église fécondant partout le bien qui a pu résulter de ce grand mouvement de l'esprit humain, et opposant partout aussi au mal qu'il a produit la barrière insurmontable de ses hautes lumières et de ses vertus. Dans ce moment, nous devons nous borner, dans une courte démonstration, à faire ressortir la bizarre contradiction qui se rencontre dans l'origine du schisme d'Angleterre.

On ne peut révoquer en doute aujourd'hui le peu de conviction qui présida aux premières attaques de Luther contre le Saint-Siége. Ce ne fut point de sa part une œuvre de conscience, mais une œuvre de colère et de haine qui dut nécessairement l'entraîner dans les voies de l'hérésie, où il est bien constant que d'abord il n'eut point l'intention d'entrer; mais la logique des principes est une massue de fer qu'il faut briser si l'on ne veut plier sous elle avec sa raison.

Il en fut à peu près de même de Henri VIII, et le schisme auquel il a eu le malheur d'attacher son nom ne procède pas d'une base plus juste ou plus rationnelle. Uni depuis dix-huit ans avec la douce Catherine d'Aragon, qui l'avait rendu père de plusieurs enfans, Henri Tudor conçut tout à coup de prétendus scrupules sur la légitimité d'un hymen qui avait long-temps modifié son caractère indomptable et passionné. La cause réelle de ces scrupules était dans l'amour criminel que lui avait inspiré Anne de Boleyn, fille d'honneur de la reine. Si le roi d'Angleterre avait été de bonne foi lorsqu'il consulta le Saint-Siége et lui demanda son approbation au divorce qu'il méditait, il aurait respecté sa décision, qui devait le rassurer sur ses prétendus scrupules.

Clément VIII avait succédé à Léon X sur le siége pontifical; le nouveau père des fidèles, après avoir tenté tous les efforts pour ramener à de meilleurs desseins un roi catholique, condamna solennellement ses prétentions. Alors le bouillant Henri ne garda plus de mesure; un parlement servile approuva ses desseins et osa lui décerner le titre de *protecteur et de chef suprême de l'église d'Angleterre*.

Cette seconde partie de la vie de Henri VIII offre des détails si repoussans, qu'il nous semble convenable de les abandonner aux flétrissures impérissables dont l'histoire les a marqués. Le schisme était consommé ; mais à peine l'ancienne et légitime hiérarchie ecclésiastique eut-elle été brisée pour favoriser les passions brutales de ce souverain, que les dogmes de la religion furent abandonnés à l'audace des novateurs à qui sa conduite désordonnée ouvrit les portes de son royaume. Aussi bizarre alors dans ses tergiversations religieuses que capricieux dans ses sanglantes amours, le roi d'Angleterre persécuta tour à tour, et souvent en même temps, les catholiques et les protestans. Il voulut remplacer la croyance du monde chrétien dans l'infaillibilité du pape, par une autre croyance à la fois mystique et politique, qu'il appela la *suprématie royale*. La loi des six articles institua d'horribles supplices pour des crimes dont l'Église seule était juge, et un nombre considérable de malheureux furent livrés aux flammes pour avoir nié, ou plutôt pour n'avoir pas compris l'abus de la force et d'une exécrable tyrannie, cachée sous le titre spécieux de suprématie de la couronne.

S'il était dangereux alors pour les Anglais de n'être pas de l'avis du roi en matière de religion, il n'était pas moins funeste pour eux d'adopter ses opinions; car, d'un jour à l'autre, Henri changeait de foi ou de croyance, et il punissait par d'affreux supplices la manifestation des idées que sa cour servile avait adoptées la veille.

Telles furent l'origine et les conséquences du schisme d'Angleterre. En présence de tels faits, est-il encore possible de mettre en balance la sagesse traditionnelle de l'Église avec ces débordemens inco-

hérens de l'esprit de faction. Mais une observation grave et importante doit surtout dominer ces rapides réflexions: c'est que l'exemple de Luther et celui de Henri VIII confirment, de la manière la plus éclatante, la supériorité auguste du pouvoir de l'Église. L'un et l'autre ne voulurent en effet que combattre les prétendus abus du pouvoir pontifical; mais après avoir porté ces coups sacriléges, l'un et l'autre furent forcés de mettre la main sur le dogme, et de se séparer de l'Église: tant il est vrai que dans la communion catholique le pouvoir est inaltérablement uni à la vérité!

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA PREMIÈRE QUINZAINE DE MARS.

1er mars 1678. Conférence entre Bossuet et Claude, ministre protestant, en présence de mademoiselle de Duras. A l'issue de cette conférence, mademoiselle de Duras se convertit à la religion catholique.

3 mars 1605. Mort du pape Clément VIII. Il régna treize ans. Les actes les plus remarquables de son pontificat sont l'absolution du roi de France, Henri IV, et le triomphe qu'il avait préparé au Tasse.

4 mars 1193. Mort du sultan Saladin, que les guerres des croisades ont rendu si célèbre.

5 mars. Les Juifs célèbrent la fête d'Esther, instituée par Mardochée. Ce jour-là on lit dans toutes les synagogues l'histoire de la libératrice du peuple de Dieu; et toutes les fois que le lecteur prononce le nom d'Aman, les assistans frappent à coups de maillet les bancs sur lesquels ils sont assis.

7 mars 966. Wenceslas, roi de Pologne, embrasse la religion catholique et reçoit le baptême. Il fait ensuite publier un édit par lequel il ordonne de briser toutes les idoles, et fonde les évêchés de Cracovie et de Gnesne.

7 mars 1274. Mort de saint Thomas d'Aquin.

9 mars 1661. Mort du cardinal Mazarin.

12 mars 604. Mort de saint Grégoire le Grand.

14 mars 1800. Le cardinal Chiaramonte est élu pape, et prend le nom de Pie VII.

L'Angélus.

L'*Angélus* est une prière que récitent les catholiques romains, surtout en France, où l'usage en fut introduit par Louis XI, qui ordonna que trois fois par jour, le matin, à midi, et le soir, on sonnerait une cloche pour avertir les fidèles de réciter cette prière en l'honneur de la sainte Vierge, et pour remercier Dieu du mystère de l'Incarnation.

Elle est composée de trois versets, d'autant d'*Ave Maria*, et d'une oraison par laquelle on demande à Dieu sa grâce et le salut éternel par les mérites de Jésus-Christ. Le nom de cette prière vient du premier mot du premier verset : *Angelus Domini, etc.*; elle se nomme aussi le *Pardon*, parce que plusieurs souverains pontifes y ont attaché des indulgences. Ceux qui regardent cette pratique et plusieurs autres semblables comme des dévotions *populaires*, sont persuadés sans doute que le peuple seul doit se souvenir qu'il est chrétien. Remercier Dieu des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption du monde, adorer le Verbe divin dans le sein de Marie, implorer le secours de cette sainte mère de Dieu, c'est certainement une dévotion très-solide, et de laquelle aucun chrétien ne doit rougir.

PENSÉES DIVERSES.

1. Ce qui prouve que nous sommes faits pour la vertu, c'est que toutes les vertus se tiennent et sont compatibles ensemble, et non tous les vices.

2. Toutes les passions font mentir.

3. Quand on est heureux, loué, porté par le vent de la faveur publique, il faudrait faire sa prière constante de ces paroles : Seigneur, une épine de ta couronne!

4. Le Christianisme a fait suer à la nature humaine toute sa méchanceté.

5. On disait des premiers chrétiens : Voyez comme ils s'aiment! Qu'on ne dise jamais : Voyez comme ils se flattent!

6. La respiration s'allie à tous les mouvemens du corps, et la prière à tous les mouvemens de la vie.

7. L'humilité est comme la cendre qui couvre le feu et qui l'entretient.

8. Voulez-vous donner le spectacle d'une vraie reconnaissance? Faites l'aumône à la vanité.

9. De tous les lambeaux de vérité qui pendent à toutes les erreurs, on ne fait pas la vérité. La vérité est comme la robe de Notre-Seigneur, elle n'a point de couture. (Extrait du *Semeur*.)

On nous prie d'ouvrir dans nos bureaux une souscription pour la construction d'une église paroissiale à *la Machine* (Nièvre). Nous nous empressons d'annoncer à nos lecteurs que nous recevrons les offrandes de tous ceux qui voudront s'unir à cet acte de charité.

ÉTUDES SUR LE ONZIÈME SIÈCLE.

LA TRÈVE DE DIEU ET L'INTERDIT.

L'histoire du moyen âge a été de nos jours l'objet d'études assez importantes, assez générales, pour qu'elles aient pu influer d'une manière remarquable sur la littérature, les arts, et même sur les mœurs publiques. D'où est venu à notre siècle, si navré de douleurs, si ému quelquefois par de grandes passions, et cependant si découragé, l'étrange pensée de se réfugier dans une époque sociale dont il ne reste plus que des ruines et des tombeaux profanés! Serait-ce donc que cette civilisation dont nous sommes si fiers, a cessé d'avoir des prestiges pour nos sens et des espérances pour nos besoins? Serait-ce donc qu'un retour vers la barbarie doit être le résultat logique des progrès essayés en dehors de toute direction supérieure, dans le cercle borné de la spontanéité humaine?

L'appréciation plus intime de ce mouvement intellectuel est une chose grave et qui implique l'examen des plus hautes questions sociales. Ce sera l'œuvre de l'histoire et de la philosophie, lorsque cette dernière science, qui doit donner la loi de toutes les autres, se sera élevée, par son union plus entière avec la religion, jusqu'à l'intelligence du véritable principe qui dirige le monde moral. Nous ne pouvons dès aujourd'hui qu'éclaircir quelques points difficiles de cette partie de l'histoire du moyen âge où la religion, représentée par l'Église, se trouve plus intéressée. La laborieuse érudition des écrivains qui se sont passionnés pour l'étude de cette époque nous paraît avoir sacrifié trop souvent la vérité aux exigences fantastiques de l'art, dont les séductions sont si dangereuses. C'est mal se poser en effet, pour juger une période aussi importante de l'histoire, que d'y chercher seulement des tableaux que l'imagination colore au gré de ses caprices.

Le onzième siècle ne compte que bien peu d'historiens : il n'est guère mentionné dans la plupart de nos annales que comme transition chronologique au siècle suivant, et pour ainsi dire en passant. Dans le mystère du moyen âge, ce siècle n'apparaît que d'une manière vague, et enveloppé de voiles plus épais. Aucune époque historique ne fut cependant plus pleine, plus agitée, plus fertile en avenir. Le silence de l'histoire sur cette intéressante période peut être attribué à deux causes principales. La première, et probablement la plus influente, fut l'extrême préoccupation des idées et la révolution morale qui s'opérait alors; révolution dont toutes les parties de l'organisation sociale ne tardèrent pas à être affectées. La seconde fut la nullité complète des premiers Capétiens; car, à cette époque, l'histoire, presque entièrement consacrée à la biographie des rois, demeurait muette en présence des grands mouvemens de l'humanité.

Ce fut néanmoins durant le onzième siècle que quelques aventuriers normands, plaçant haut la chevalerie au sortir du berceau, allèrent fonder une dynastie à Naples et en Sicile. Ce fut aussi dans le même temps que la race scandinave, abandonnant les champs de la Néustrie, alla remplacer la race saxonne en Angleterre. Si ces événemens ne furent que des incidens généraux sans influence sur la marche intellectuelle de la France, il n'en est pas de même des révolutions prodigieuses dont ce pays fut le théâtre, et qui se rattachent à la même époque. La naissance de la chevalerie, institution qui repose essentiellement sur une idée religieuse; l'ébranlement de la féodalité par l'établissement violent des communes; la fixation d'une langue nouvelle par la poésie, qui constitua la nationalité de la France en faisant disparaître à jamais les dernières traces de la conquête teutonique, et enfin les croisades, sont sans contredit des événemens sociaux dignes de toutes les méditations de l'histoire, par l'influence immense qu'ils ont exercée.

De tous les faits remarquables du onzième siècle, l'un des plus graves et des plus caractéristiques, que nous avons à dessein passé sous silence, fut la proclamation de la *Trève de Dieu;* institution puissante et civilisatrice, comme toutes celles dont l'Église catholique peut revendiquer la pensée.

Vers la fin du dixième siècle et dans le cours du onzième, la féodalité, ou plutôt le système féodal, s'était éloigné de son principe, et démentait, par l'oppression cruelle qu'il avait produite, l'esprit de liberté et de civilisation dans lequel il avait été conçu. Cette longue chaîne de devoirs réciproques qu'il avait établie ne pouvait plus le maintenir dans les bornes sociales où il avait été placé. La foi aux sermens qui en formait la base était violée de toutes parts; en perdant son caractère politique, il s'était dépouillé de son caractère moral, et ce fut alors que la grande voix de la religion dut s'élever contre lui.

Les écrivains qui ont fait à l'Église le grave reproche d'être entrée dans le système féodal, ne considèrent ce système que comme un révoltant abus de la force, et appliquent ainsi à son origine le caractère qui n'appartient qu'à sa décadence et à l'oubli de ses formes primitives. Leur reproche tombe nécessairement si cette objection est juste, c'est-à-dire si le système féodal fut une institution qu'ils n'ont pas comprise et dont ils ont jugé

l'esprit général sur quelques faits isolés, qu'au surplus ils ont été obligés d'emprunter à la dernière période de son existence forte et vivace.

La féodalité, loin d'avoir été établie comme un droit exceptionnel par la force et l'usurpation, fut au contraire une réaction des idées d'ordre et de justice contre la force et la violence. Ce système sans doute n'a pas été créé tout à coup, car il n'y a pas d'institution humaine qui, avant d'être consacrée par la législation, n'ait d'abord fait invasion dans les coutumes ou les mœurs des peuples. Le système féodal peut donc être envisagé comme une filiation du régime des bénéfices militaires, institué sous la puissance des lois saliques. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a une révolution entre l'établissement des bénéfices sous les premiers rois franks et celui que leur donne Charles Martel, et qu'une révolution plus importante encore marque la différence qui existe entre cette dernière institution et celle des fiefs. On comprendra que nous ne pouvons donner ici à ces principes généraux du droit féodal des développemens bien étendus; nous ne ferons que rétablir l'autorité des faits.

La vieille et fausse idée que le système féodal fut importé en France par les races teutoniques est aujourd'hui complètement ruinée par la critique historique : voici, au reste, en le rattachant à la conquête même, les modifications qu'il aurait subies. Les premiers bénéfices, donnés à temps, demeuraient toujours à la disposition des rois; leurs détenteurs en pouvaient être dépouillés sans qu'ils eussent à se plaindre, et ils constituaient alors une magistrature plutôt qu'une propriété. Ces dons royaux devinrent patrimoniaux dans la suite, et c'est ainsi que le décida une assemblée de seigneurs franks, tenue à Paris en l'année 615, après le supplice de la reine Brune-Hilde (Brunehaut); mais le serment de fidélité que prêtaient alors au roi les donataires de bénéfices était vague, et ne ressemblait nullement à celui que Charles Martel imposa à ses compagnons, à qui il distribua de nouveaux bénéfices, pris en grande partie sur les biens de l'Église. Ces bénéfices, qui furent nommés *précaires* sous Pepin, furent donnés à charge d'un service militaire.

Telle était, sous Charlemagne, la situation des choses, et il est facile d'embrasser d'un coup d'œil les funestes résultats que pouvait avoir une pareille législation. L'immense étendue de l'empire des Franks et l'incertitude de tous les droits de propriété permettaient aux seigneurs riches et puissans les usurpations les plus flagrantes; la justice n'était qu'un vain mot; les petits propriétaires, les habitans des villes se *recommandaient* vainement, suivant l'expression du temps, au seigneur qu'ils croyaient le plus à même de les protéger; il n'existait aucune autorité qui pût faire respecter le contrat. Le bras fort de Charlemagne servit quelque temps de contre-poids à ces élémens d'anarchie; son caractère personnel, sa puissance, l'auréole de gloire dont il était environné, arrêtèrent momentanément la licence et la barbarie qui menaçaient les Gaules : mais son règne et les institutions qu'il fonda furent sans influence sur l'avenir, et ce grand homme apparaît dans le lointain des âges comme une exception passagère, comme un de ces corps lumineux qui sillonnent un moment l'obscurité des nuits. L'autorité, qui était en lui, descendit avec lui dans la tombe; elle ne passa point à ses faibles successeurs, et l'anarchie dévorante s'étendit rapidement comme un effroyable incendie sur cette France qu'il avait faite si grande. La société, dépouillée de toutes garanties, en proie à l'aveugle loi de la force sans limite et sans frein, trouva son salut dans la faiblesse même du caractère de Charles le Chauve, quatrième roi de la dynastie nouvelle.

Les dernières traces de l'administration du grand Charles étaient effacées : partout la fraude et la violence avaient remplacé l'ordre et la justice; les seigneurs, qui ne pouvaient plus être contenus par la puissance royale avilie, se livraient à tous les excès; les monastères et les églises étaient sans cesse exposés au pillage; le commerce et l'industrie avaient fui du sein des villes, les campagnes étaient désertes, et la nationalité française allait périr. Les célèbres assemblées de Mursen et de Quierzy-sur-Oise mirent un terme à ces calamités. Il est à remarquer que les évêques et les abbés qui siégèrent avec les seigneurs dans ces assemblées, dernières traditions des champs-de-mai des Franks, exercèrent sur les résolutions qui y furent adoptées une influence dont la religion peut revendiquer les bienfaits. Ce fut dans ces deux grandes réunions que la législation des fiefs fut définitivement établie : on décida à Mursen l'hérédité irrévocable des bénéfices; à Quierzy, on fit plus encore, on régularisa la recommandation, en créant la vassalité et l'arrière-vassalité. Cette suite d'obligations et de devoirs qui commençait au simple possesseur de terres, aboutissait au roi, qui se trouvait ainsi le chef d'une puissante aristocratie (1).

Ce vaste système mit un terme à l'anarchie en établissant du moins un gouvernement régulier. Peu à peu les campagnes se repeuplèrent, les villes devinrent des centres plus actifs de travail et d'industrie. Les besoins du commerce exigèrent la créa-

(1) *Cap.*, an 847; *ad marsnam*, id. an 877. Baluze, t. I, pl. 44 et suiv., 259 et suiv.

tion de grandes routes ; on disait sans doute alors : Point de terre sans seigneur ; mais on disait aussi : Point de seigneuries sans justice, et cette première liberté des peuples devint pour eux une garantie plus réelle. Les vicissitudes de la propriété donnèrent naissance à l'étude du droit ancien, qui, écrit dans la langue des Romains, devint à peu près le privilége des descendans de la race conquise. Les relations entre les seigneurs et les vassaux, devenues plus intimes et plus fréquentes, adoucirent peu à peu la rudesse des mœurs. L'égalité qui existait parmi les nobles établit entre eux des communications moins hostiles ; ils se reçurent mutuellement dans leurs châteaux, qu'ils appelaient leurs *cours*, et c'est de ce mot qu'est venu celui de courtoisie, dont le nom est resté en France à une qualité nationale.

Tels furent les premiers bienfaits du système féodal, et l'on conçoit maintenant que l'Église ait dû entrer dans cette législation devenue nécessaire et conservatrice de tous les intérêts sociaux. Malheureusement le droit de guerre privée, qu'on avait dû accorder aux seigneurs pour maintenir l'intégrité de leur indépendance, mais qui d'abord n'avait dû être réellement qu'un droit négatif, c'est-à-dire un moyen de conserver la prépondérance royale sur tout le système féodal, et la balance entre les seigneurs féodaux, dégénéra bientôt en abus et devint une source inépuisable de luttes sanglantes et de désordres de toute espèce. Ces désordres et ces abus avaient acquis, vers la trentième année du onzième siècle, une effrayante intensité. Peu s'en fallut alors que la France, sauvée de la barbarie et de l'anarchie par la féodalité, n'y retombât plus avant par la féodalité elle-même. Vainement quelques villes avaient rétabli, par l'insurrection, l'ancien droit de cité des Romains. Les guerres des seigneurs, qui menaçaient les institutions nouvelles qu'on appela *Communes*, rendaient impossibles les relations commerciales et portaient la dévastation dans les campagnes. Tout allait périr; mais les cris douloureux de la France opprimée trouvèrent un écho, et l'Église se leva pour tout sauver. L'Église, qui avait adopté le système féodal, l'avait pratiqué avec la douceur inhérente à la religion ; sa justice était plus juste, parce que ses tribunaux étaient plus éclairés que ceux des seigneurs ; ses vassaux étaient traités avec plus d'humanité et se trouvaient moins exposés aux résultats des querelles violentes qui s'élevaient entre les autres feudataires. Elle vint au secours de la France ; et dès 1035 les évêques prêchèrent la *paix de Dieu* au milieu des bénédictions des peuples, rendus tout à coup à l'espérance d'un meilleur avenir.

Voici comment s'exprime à cet égard un chroniqueur contemporain dont nous empruntons la traduction à l'un de nos plus habiles historiens : « En cette année, les évêques Bérald, de Soissons, « et Guarin, de Beauvais, voyant que, par l'imbé- « cillité du roi (Robert) et les péchés du peuple, « le royaume marchait à sa ruine ; que les droits « étaient confondus, que les coutumes nationales « étaient profanées et tout ordre de justice détruit, « résolurent, pour secourir *la république* (1), de « suivre l'*exemple des évêques de Bourgogne*. « Ceux-ci, ne relevant plus d'aucune autorité, « avaient fait un décret par lequel ils liaient tous « les hommes à observer la paix et la justice. Bé- « rald et Guarin, excités par un tel exemple, et « appuyés par les *autres évêques* de la Gaule su- « périeure, invitèrent l'évêque Girard, de Cambray, « à se réunir à eux... Celui-ci s'y refusa d'abord « par des motifs pieux ;.... mais l'événement « prouva la justice de ses craintes, puisqu'il y eut « bien peu de gens qui ne se trouvassent, ensuite « de ce décret, enveloppés dans le parjure. »

Cette première et sainte tentative de l'Église, pour mettre fin aux sanglantes calamités des guerres privées, fut d'abord couronnée de quelque succès. Un grand nombre de seigneurs déposèrent les armes, et s'engagèrent par serment, au nom *de Dieu, de la sainte Vierge et de l'Église*, à ne lever, durant cinq ans, la lance ni la bannière pour leur propre cause. Mais soit que cet engagement n'eût pas été pris dans des circonstances assez solennelles, soit que le zèle des évêques eût agi d'une manière trop restreinte, et que leurs prédications, bornées à leur diocèse, n'eussent pas reçu la sanction d'une grande réunion du clergé, la paix fut mal gardée, et les désordres recommencèrent. Des habitudes de violence, trop fortement enracinées, et que la chevalerie naissante n'avait pas encore modifiées par ses principes d'honneur et de loyauté, ne purent plier tout à coup devant les instances paternelles des évêques.

Cependant l'Église affligée ne renonçait pas à l'espoir de triompher par sa parole des mœurs brutales de ce siècle. Elle opposa d'abord la prière et la force dans un grand nombre de circonstances; elles voulurent seulement en régulariser l'emploi. En conséquence, à la paix de 1035, on substitua heureusement la *trève de Dieu*, qui ne devait pas l'exhortation aux violences des seigneurs parjures. Plus que jamais elle offrit le refuge inviolable du sanctuaire aux victimes malheureuses des désordres sanglans qu'elle n'avait pu réprimer, et de la

(1) On voit qu'on avait au onzième siecle une idée juste du système féodal ; cette expression est littéralement extraite de la chronique que nous citons. Voyez *Balderici Chron. cameracense*, lib. II, cap. 27, pag. 201.

justice des seigneurs, qui ressemblait trop souvent à la vengeance; elle intervint entre les oppresseurs et les opprimés, toutes les fois qu'elle put faire entendre sa voix au milieu de tant de luttes et de misères.

En l'année 1041, les prédications pour le rétablissement de la paix et de la justice recommencèrent simultanément dans toute la France. Émus d'une touchante pitié pour les maux de leurs troupeaux, et inspirés d'un nouveau zèle, les évêques firent retentir les chaires de leurs plaintes; tout le clergé les imita, et bientôt il n'y eut pas un seul hameau où la parole de Dieu ne portât à la fois l'espérance pour le malheureux et la menace contre les violateurs de la paix publique. Parmi les hommes pieux qui se dévouèrent à cette œuvre avec le plus d'ardeur et de succès, l'histoire nomme saint Odilon, abbé de Cluny, dont l'éloquence persuasive et la vie pure et irréprochable furent d'un grand secours pour l'Église dans ces grandes circonstances.

Éclairés par la fâcheuse expérience des années précédentes, les évêques résolurent de donner à leurs prédications et à leurs défenses l'autorité d'une législation; ce fut dans ce but qu'un grand nombre de conciles provinciaux s'assemblèrent à cette époque. Les réunions d'évêques et d'abbés, environnées du respect public, et dont nul n'aurait pu alors contester la légalité, agirent toutes dans un esprit uniforme de conciliation et de sagesse qui produisit les plus heureux résultats. Elles comprirent fort bien qu'il n'était pas possible, en l'absence de toute justice et de toute autorité supérieure, d'obtenir la cessation entière de l'appel à la force dans un grand nombre de circonstances; elles voulurent seulement en régulariser l'emploi. En conséquence, à la paix de 1035, on substitua heureusement la *trève de Dieu*, qui ne devait pas mettre un terme absolu aux désordres, mais qui devait en borner le cours : c'était alors un immense bienfait; les décrets des conciles interdirent toute attaque, tout acte militaire, toute effusion de sang, depuis le coucher du soleil, le mercredi soir, jusqu'à son lever, le lundi matin. Trois jours et deux nuits par semaine furent ainsi abandonnés aux anciennes coutumes. L'interdiction des violences privées fut étendue à tous les jours des grandes solennités religieuses qui ne se trouvaient pas compris dans les temps de durée de la trève, et aux saisons de jeûne, comme l'avent et le carême. Il fut arrêté que, pendant ces jours de paix et de prière, on ne pourrait élever aucunes fortifications nouvelles, ni travailler aux anciennes, à moins que ces travaux n'eussent été entrepris quinze jours avant l'ouverture du jeûne ou le premier jour du carême. Les abbayes, les églises et les cimetières furent mis, ainsi que les clercs, les moines et les religieuses, sous la sauvegarde de la trève de Dieu. Cette sauvegarde fut étendue à l'agriculture : il ne fut plus permis de tuer ou de blesser ni même d'arrêter les paysans d'une seigneurie rivale, et le droit de guerre dut respecter en tout temps ces populations laborieuses, ainsi que les outils nécessaires au labourage, le bétail, et les productions de la terre.

Les seigneurs et les hommes de guerre venaient devant les conciles, et juraient sur l'Évangile, la tête découverte et agenouillés, de respecter la trève de Dieu, aux dépens du salut de leur âme. On décida en outre que de fréquentes réunions d'évêques seraient chargées de surveiller l'exécution des décrets des conciles, et de prononcer contre les rebelles les peines ecclésiastiques qu'ils auraient encourues.

Cette époque est une des plus belles de l'histoire de l'Église au moyen âge. Il est beau, en effet, de voir ces hommes désarmés, ces vieillards, ces prêtres consacrés à la prière et à la solitude des monastères, venir se jeter dans le monde au nom d'un Dieu de paix, au milieu des luttes les plus acharnées, et imposer silence à ces barons couverts de fer, habitués à en appeler à leur épée, et dont aucun pouvoir humain ne pouvait balancer les volontés absolues.

La législation protectrice que venait d'établir l'Église aurait été infructueuse, si une pénalité rigoureuse, conforme aux mœurs et aux convictions religieuses du temps, n'avait protégé ses décrets. Dès les temps les plus reculés, l'interdiction des sacremens avait été prononcée par les évêques contre les fidèles qui s'étaient rendus coupables de quelque grave attentat. Cette peine, plus efficace que les châtimens corporels, pour réprimer les fautes commises contre la discipline ecclésiastique, s'offrit naturellement à la pensée des fondateurs de la trève de Dieu, et ils durent l'introduire dans le droit public, en l'appliquant même, suivant les circonstances, à toute une contrée. Quand l'interdit était prononcé, le service divin cessait tout à coup, l'Église semblait s'envelopper d'un long voile de deuil; les prêtres, portant des cierges renversés, venaient écouter au pied de l'autel la formule terrible prononcée par l'évêque. Alors la lumière s'éteignait dans le temple, le chant des hymnes ne retentissait plus sous ses voûtes, l'encens ne fumait plus dans son enceinte, les reliques des saints étaient jetées à terre, les malades et les enfans, les pauvres et les riches, ne recevaient plus aucun secours spirituel, la dépouille des morts demeurait abandonnée, et la douleur profonde des ministres du Seigneur, interprètes de sa colère, se répandait au loin sur tout le pays où la foi

La Trêve de Dieu.

L'Interdit.

des sermens avait été méconnue, où le sang de l'innocent avait coulé.

Ce tableau sombre et sublime de la sévérité de l'Église, que nous aimons surtout à voir miséricordieuse et clémente, ne saurait être séparé des circonstances et des temps qui lui donnent un haut caractère de justice et de nécessité. Le seigneur féodal, l'homme de guerre et de violence, qui, dans un moment d'exaltation et de colère, avaient pu braver les décrets des conciles, n'échappaient pas, derrière les remparts de leurs manoirs, à la voix terrible de l'interdit. Leur famille, leurs serviteurs, leurs soldats, en étaient frappés comme eux, et les remords se faisaient jour ainsi dans ces cœurs fiers et indomptables qui, tout-puissans sur la terre, ne concevaient qu'une pensée supérieure à leur volonté, celle de Dieu. D'ailleurs, dans ces tristes jours, il faut surtout voir l'Église prenant le parti de la société opprimée, et se conformant, pour conserver son autorité bienfaisante, aux mœurs des temps où elle a besoin de la déployer. Comme nous l'avons dit en commençant, à une époque où l'étude de l'histoire du moyen âge est devenue si générale, il était de notre devoir d'examiner la part que la religion a prise au mouvement de ces vieux siècles. Nous n'avons pu que préparer la discussion en posant les vrais principes du système féodal; mais déjà du moins nous avons montré l'Église législatrice, protégeant, par la trève de Dieu, les populations en proie à tous les maux, faisant bénir ainsi le Dieu dont elle est l'interprète, et ouvrant dans ce siècle lointain une large porte à la civilisation. Nous avons dû ensuite la représenter dans ses jours de justice, et punissant par l'interdit la violation du droit des gens.

C'est le sujet des deux gravures qui accompagnent cette livraison du *Catholique*.

POÉSIE.

Notre-Dame-de-Grâce.

Notre-Dame-de-Grâce est une petite chapelle située sur un plateau assez élevé qui domine la mer au nord-ouest de la ville d'Honfleur. Elle avait d'abord été bâtie sur une place plus rapprochée des eaux; mais les éboulemens du terrain la détruisirent. On l'éleva sur un lieu plus sûr, et les pélerins et les offrandes y vinrent de tous les points de la Normandie. Notre-Dame-de-Grâce était une chapelle fort riche à l'époque de la révolution : aussi devint-elle bientôt la proie des vandales de 93, qui ne respectèrent que les murs. La pauvre chapelle, où tant de marins étaient venus remercier la Vierge, qui d'un regard apaise les orages, fut transformée en taverne; aujourd'hui elle est rendue à sa pieuse destination.

Les savans attribuent la fondation de Notre-Dame-de-Grâce à un duc de Normandie, nommé Robert le Magnifique; mais la tradition populaire l'attribue à un simple matelot. C'est cette tradition que M. Édouard d'Anglemont a suivie dans la pièce suivante, que nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs. Poète-voyageur, M. d'Anglemont s'inspire beaucoup plus des souvenirs conservés parmi les habitans des pays qu'il visite, que des assertions de l'histoire; ses récits y gagnent en couleur et en simplicité. *Notre-Dame-de-Grâce* fait partie d'un recueil de poésies intitulé : *Pélerinages*, et qui sera bientôt publié.

Ave maris, Stella.

La Seine a sur ses bords une côte sauvage
D'où l'on peut voir la mer et le double rivage
Si varié, si beau, du fleuve qui se teint
Et de jaune et de vert, s'élargit et s'éteint;
D'où l'œil peut naviguer des phares de la Hève
Aux paisibles vallons que j'aime et dont je rêve,
Et d'Harfleur, dont la foudre a mordu le clocher,
Aux bois du mont Courel, aux falaises d'Orcher.

Là se montre, au-dessus de terres volcaniques,
Une vieille chapelle, au dire des chroniques,
Saint ex-voto construit au sortir du danger
Par un jeune Normand qui faillit naufrager
Au retour d'outre-mer, riche d'or, d'espérance;
Parti chagrin, laissant dans le pays de France
La vierge qu'il aimait de cet amour divin
Qui grandit en souffrant, contre qui tout est vain,
La vierge dont le père un jour lui fit entendre :
« Fais fortune, jeune homme, et tu seras mon gendre! »
Là, depuis, aux genoux de la mère de Dieu,
A qui le fondateur a voué ce saint lieu,
Que de marins, pieds nus, se découvrant la tête,
Ont acquitté des vœux éclos de la tempête!
Et moi, dont le vaisseau s'égare, aventureux,
Sur une mer d'écueils, sous un ciel ténébreux,
Qui n'ai pour me guider, dans ma route incertaine,
Que le rêver si doux d'une étoile lointaine,
Dont le vaisseau parfois s'entr'ouvre aux flots amers,
A l'arche d'alliance, à l'étoile des mers;
Moi, j'ai recours aussi : Notre-Dame, ô Marie!
Toi qui prends en pitié l'affligé qui te prie,
Toi qui sauvas jadis ce jeune Neustrien
Dont le sort jusque-là ressemble tant au mien,
Conduis-moi dans le port que tout mon être appelle;
Et j'en fais vœu, j'irai dans ta sainte chapelle,
Prosterner devant toi, mère du Tout-Puissant
La pieuse oraison d'un cœur reconnaissant;
J'irai, mère du pauvre, avec la cire ardente,
Déposer à tes pieds une aumône abondante
Dont tu feras des parts aux premiers matelots
Qui, hors la vie, auront tout perdu dans les flots.

Édouard D'ANGLEMONT.

LES OUVRAGES DE BOSSUET (1).

Nous avons raconté la vie de Bossuet; nous avons dit quelle grande et salutaire influence il exerça sur son époque; nous l'avons envisagé comme homme et comme évêque; aujourd'hui nous allons l'envisager comme écrivain et comme Père de l'Église : c'est surtout pour nos lecteurs qu'une pareille étude est utile à faire. Les ouvrages de Bossuet, dont nous allons donner une énumération complète, serviront de fanal jusqu'à la fin des siècles à ceux qui veulent marcher sans s'égarer dans les voies véritables de la religion catholique.

Le premier livre que publia Bossuet fut l'Exposition de la foi catholique (1671).

Résumé court et très-précis, l'Exposition de la foi catholique offre la présentation claire et exacte des principes de l'Église romaine, sur les questions de controverse agitées depuis le seizième siècle. Bossuet les sépare, avec une attention scrupuleuse, de toutes les opinions particulières des théologiens, et de tout ce que la crédulité ou une piété peu éclairée avaient cru pouvoir y ajouter. Il ne veut demander à la foi que ce que l'Église enseigne comme de foi. « En un mot, dit le « cardinal de Bausset, le sentiment qui anima « Bossuet dans l'exécution de cette belle idée, fut « inspiré par cette sage maxime qui devrait tou- « jours servir de règle de conduite aux hommes, « partout où ils sont divisés d'opinion : *Dans tout « ce qui est douteux, la liberté; dans tous les cas, « la charité.* »

Le livre de l'*Exposition*, le moins étendu de ceux que Bossuet ait écrits, a été le plus utile peut-être par le bien qu'il a produit, et par le mouvement général qu'il a imprimé aux esprits. Il obtint du pape Innocent XI l'approbation la plus éclatante; ce pontife donna mission à l'abbé de Saint-Luc de faire connaître à l'auteur combien il était satisfait.

Bossuet composa plusieurs livres destinés à l'enseignement du Dauphin.

Dans le Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même, Bossuet semble avoir atteint et posé les bornes de l'entendement humain. Jamais aucun philosophe n'a professé, sur cet important sujet des méditations de l'homme, une doctrine plus simple dans son composé, mieux démontrée dans ses preuves, plus satisfaisante dans ses résultats, plus consolante dans ses espérances. Il n'emploie que des expressions simples, accessibles à l'intelligence, et s'adresse à la raison seule, dédaignant de parler à l'imagination. Le choix de l'expression seconde constamment, et d'une façon merveilleuse, l'ordre admirable des idées.

Dans une lettre qu'il adresse au pape Innocent XI, sur l'éducation de son royal élève, Bossuet s'exprime ainsi (1679) :

« Maintenant que le cours de ses études est « presque achevé, nous avons cru devoir travail- « ler à trois choses :

« Premièrement à une histoire universelle, qui « eût deux parties, dont la première comprit « depuis l'origine du monde jusqu'à la chute de « l'ancien empire Romain et au commencement de « Charlemagne; et la seconde, depuis ce nouvel « empire établi par les Français.

« Il y avait déjà long-temps que nous l'avions « composée et même que nous l'avions fait lire au « prince; mais nous la repassons maintenant, et « nous avons ajouté de nouvelles réflexions, qui « font entendre toute la suite de la religion et les « changemens des empires, avec leurs causes pro- « fondes, que nous reprenons dès leur origine.

« Dans cet ouvrage on voit paraître la religion « toujours ferme et inébranlable depuis le com- « mencement du monde; le rapport des deux Tes- « tamens lui donne cette force, et l'Évangile, « qu'on voit s'élever sur les fondemens de la loi, « montre une solidité que l'on reconnaît aisément « à toute épreuve. On voit la vérité toujours vic- « torieuse, les hérésies renversées; l'Église fondée « sur la pierre, les abattre par le seul poids d'une « autorité si bien établie, et s'affermir avec le « temps; pendant qu'on voit, au contraire, les « empires les plus florissans, non-seulement s'af- « faiblir par la suite des années, mais encore « se défaire mutuellement et tomber les uns sur « les autres.

« Nous montrons d'où vient, d'un côté, une si « ferme consistance, et de l'autre, un état tou- « jours changeant et des ruines inévitables.

« Cette dernière recherche nous engage à ex- « pliquer en peu de mots les lois et les coutumes « des Égyptiens, des Assyriens et des Perses; celles « des Grecs, celles des Romains et celles des temps « suivans; ce que chaque nation a eu dans les « siennes, qui ait été fatal aux autres et à elle- « même, et les exemples que leurs progrès ou leur « décadence ont donnés aux siècles futurs.

» Ainsi, nous tirons deux fruits de l'Histoire- « Nouvelle :

« Le premier est de faire voir tout ensemble « l'autorité et la sainteté de la religion par sa pro- « pre stabilité et sa durée perpétuelle; le second « est que, connaissant ce qui a causé la ruine de « chaque empire, nous pouvons, sur leur exem- « ple, trouver les moyens de soutenir les États, si « fragiles de leur nature, sans toutefois oublier

(1) Voir la troisième livraison.

« que ces soutiens mêmes sont sujets à la loi com-
« mune de la mortalité, qui est attachée aux
« choses humaines, et qu'il faut porter plus haut
« ses espérances. »

Ce travail admirable était, de l'aveu de Bossuet, une pensée qui le préoccupait depuis sa plus tendre jeunesse, et le résumé des études de toute sa vie. *L'Histoire universelle* parle à tous les peuples, à tous les siècles, à toutes les communions; Bossuet embrasse dans ce vaste tableau du monde, tout ce qui doit exalter l'âme et l'imagination. Par la grandeur des événemens, la magnificence des images et la majesté des oracles qu'il puise dans les livres saints, il donne à la sagesse et à la raison les accens de l'inspiration et du génie. Enfin il enchaîne tout l'ordre des événemens qui ont si souvent changé la face du monde, à l'ordre immuable des desseins de Dieu pour l'établissement de la religion, et donne par là au christianisme la plus auguste de toutes les sanctions.

Bossuet fit suivre son Discours sur l'Histoire universelle de la Politique sacrée.

Dans ce livre il découvre les secrets de la politique, les maximes de l'art de gouverner, et les sources du droit, dans la doctrine et dans les exemples de l'Écriture Sainte. On y voit non-seulement avec quelle piété il faut que les rois servent Dieu, ou le fléchissent après l'avoir offensé; avec quel zèle ils sont obligés de défendre la foi de l'Église, mais encore l'origine de la vie civile; de quelle manière les hommes ont commencé à former leur société; avec quelle adresse il faut manier les esprits; comment il faut former le dessein de conduire une guerre; ne pas l'entreprendre sans justice; faire une paix, soutenir l'autorité, faire des lois et régler un état: ce qui fait voir clairement que l'Écriture Sainte surpasse, autant en prudence qu'en autorité, tous les autres livres qui donnent des préceptes pour la vie civile, et qu'on ne trouve en aucun autre endroit des maximes aussi sûres pour le gouvernement.

Bossuet voulut compléter cette œuvre immense par un troisième ouvrage sur les lois et les coutumes particulières du royaume de France, en comparant ce royaume avec tous les autres. Commença-t-il ce livre? On n'en a rien trouvé parmi ses manuscrits.

En 1691, Bossuet publia ses Notes et Dissertations sur plusieurs parties de la Bible.

Il fit paraître d'abord ses Notes sur les Psaumes, comme pouvant être d'une utilité plus générale. Ces chants sacrés, qui depuis trois mille ans ont été redits par tant de générations, dans tant de langues différentes, et qui se répètent encore chaque jour dans toutes les parties de la terre, forment la partie de la Bible dont l'Église nourrit chaque jour la piété des fidèles. Bossuet les fait suivre d'une dissertation où se trouve tout ce qu'il importe à la plupart des chrétiens de savoir à ce sujet. Rien n'égale la précision, l'ordre et l'exactitude de ces notes. *Arnaud* trouvait cette dissertation admirable, et « surtout le dernier chapitre, qui traite de « l'usage que l'on peut faire des psaumes dans tous « les états de la vie. »

Bossuet distingue différentes sortes de psaumes; les *psaumes moraux*, qui contiennent des exhortations, des reproches, des préceptes et des conseils;

Les *déprécatifs*, qui ont pour objet d'implorer la miséricorde et les grâces de la bonté divine;

Enfin les *historiques* et les *prophétiques*.

Nous l'avons dit: les notes que Bossuet ajoute aux psaumes pour en faciliter l'intelligence sont courtes, mais judicieuses et exactes. Il a surtout évité un vain étalage d'érudition, l'ambition d'y trouver des sens éloignés et cachés, et la manie de hasarder des interprétations vaines ou imaginaires.

Deux ans après, Bossuet publia ses Préfaces *et ses notes sur le livre de Salomon* (1693.)

Le livre des *Proverbes*, celui de *la Sagesse*, *l'Ecclésiaste* et *l'Ecclésiastique* ont quelquefois exigé une certaine étendue dans les notes. Pour bien éclaircir le sens historique, et défendre des points de dogme contre des interprètes qui s'écartaient des règles de la foi, et rejetaient les sentimens des Pères, Bossuet a suivi à peu près le même plan qu'il avait adopté pour l'explication des psaumes. Il a également fait usage des différentes versions propres à développer le texte, et il s'est principalement servi des traductions de saint Jérôme.

Le génie de Bossuet, quelque élevé qu'il fût, savait s'abaisser quand il le fallait, pour se mettre à la portée de toutes les classes, de toutes les conditions, de tous les âges, et parler aux enfans même une langue accessible à leur faible intelligence. C'est ce qu'on peut observer dans le Catéchisme qu'il donna au diocèse de Meaux.

Le Catéchisme de Bossuet renferme, pour ainsi dire, trois catéchismes. Le premier ne s'adresse qu'à ceux qui commencent. Il se borne aux premiers élémens de la religion et aux dispositions nécessaires pour les mettre en état de recevoir la confirmation avec les sentimens de piété et de raison compatibles avec le premier âge de la vie.

Le second catéchisme est destiné à ceux que l'on dispose à recevoir la communion. Il est beaucoup plus développé, sans jamais s'écarter de la précision nécessaire à l'âge où l'on peut beaucoup apprendre et où l'on ne peut pas tout savoir. Bossuet y expose toute la suite de la doctrine chrétienne; il a l'attention de la distribuer en plusieurs parties qui

se lient et s'enchaînent les unes aux autres, de manière cependant à laisser des intervalles assez marqués pour ne pas effrayer ces jeunes intelligences par l'étendue de la carrière qu'on leur présente à parcourir.

A ces deux catéchismes Bossuet en ajoute un troisième d'un genre un peu plus relevé : il le publia dans son Synode de 1686. Il a pour objet tout ce qui concerne l'institution des fêtes et leur célébration ; c'est un composé de toute la législation de l'Église sur le culte public et sur les solennités religieuses.

Bossuet publia encore, pour l'instruction de son diocèse et pour la conversion des calvinistes qui s'y trouvaient :

Une Instruction des nouveaux convertis ;

Et une Lettre pastorale sur la communion pascale.

Rien n'égale la charité, la douceur et l'onction paternelles de ces écrits. Comme Jésus-Christ, il n'abandonne pas les brebis égarées, mais il va les chercher au désert, il les rappelle et il les *rapporte sur ses épaules*.

Nous devons également à la sollicitude de Bossuet pour les religieuses de son diocèse, les Élévations sur les Mystères et les Méditations sur l'Évangile.

Dans les *Élévations*, Bossuet considère la religion dès son origine, et il la suit dans tous ses âges jusqu'à la prédication du Sauveur.

Dans les *Méditations*, Bossuet développe les vérités que la philosophie profane avait méconnues ou altérées, et que Jésus-Christ est venu apprendre aux hommes. Il approfondit l'ouvrage de la rédemption dans son principe, ses moyens et ses effets.

Le style des *Méditations* est plus simple que celui des *Elévations :* la nature du sujet le demandait. Tout, dans les *Méditations*, respire Jésus-Christ crucifié ; tout annonce dans les *révélations* la grandeur d'un Dieu qui montre sa toute-puissance dans ce qu'il laisse voir et dans ce qu'il dérobe à notre vue ; qui accorde aux hommes sur la terre l'intelligence nécessaire pour le connaître et l'aimer, et qui leur réserve, pour prix de leur foi et de leur soumission, la faculté de le comprendre et de le posséder dans l'autre vie.

Bossuet, dans le même temps, composa, pour madame de Luynes, un petit écrit sur la Vie cachée en Dieu. Madame de Luynes, religieuse de l'abbaye de Jouarre, avait prié le prélat de lui écrire ce que Dieu lui inspirerait, pour son édification, sur ces paroles de saint Paul : *Vous êtes mort et votre vie est cachée en Dieu*. Bossuet lui envoya le discours dont nous avons cité plus haut le titre. Il y montre en quoi consiste la mort à laquelle le chrétien s'engage par son état, et il passe ensuite au grand mystère de la vie cachée en Dieu.

Bossuet composa, en 1688, son Histoire des Variations des églises protestantes.

La pensée d'un tel ouvrage et son exécution demandaient à la fois le concours du génie et les connaissances les plus profondes dans l'histoire, la religion et la politique. Il fallait réunir, sous un seul point de vue, dans un tableau historique dont le cadre était naturellement circonscrit, le récit des révolutions religieuses et politiques qui avaient ébranlé en même temps toutes les parties de l'Europe chrétienne, lorsque, du fond de la Saxe, Luther donna le signal de ces terribles discordes qui ravagèrent l'Europe pendant cent cinquante ans.

Luther avait porté le premier coup aux institutions consacrées par le respect des siècles. Bientôt, à son exemple, ses disciples lui disputèrent l'autorité qu'il avait conquise, et, après avoir combattu, pour lui, ils combattirent contre lui. La réforme naissante fut divisée en deux partis aussi acharnés l'un contre l'autre qu'ils l'étaient contre l'Église romaine ; et ces deux grandes branches du protestantisme se sous-divisèrent en une multitude de sectes différentes, qui se prodiguèrent les violences.

C'est ce que montra Bossuet, mais en se plaçant avec l'Église romaine comme simple spectateur des débats de ces innombrables sectes. Il se borne à les mettre aux prises les unes avec les autres, et il renverse ensuite chacune d'elles, en lui opposant les actes publics et contradictoires de ses propres symboles. Il ne pouvait appartenir qu'à Bossuet d'apporter, dans l'exposé de ces questions obscures, une clarté dont elles ne paraissaient pas susceptibles, et une exactitude qui devait être si fatale à la cause des églises protestantes.

Ses Avertissemens aux protestans furent les résultats d'une polémique dans laquelle les prétendus réformés essayèrent de combattre et de réfuter l'*Histoire des Variations*. Ces *Avertissemens* complétèrent un travail aussi inouï d'études et de science chrétiennes.

Après le troisième *Avertissement* parut l'Explication de l'Apocalypse, ouvrage destiné à la réfutation de l'hérésiarque Jurieu (1689).

En mars 1697, parut l'Instruction sur les états d'oraison, prélude de la lutte entre Bossuet et Fénelon, sur le quiétisme, et *les Maximes des Saints*. Suivit la Relation sur le quiétisme.

En 1700, Bossuet remit à Louis XIV deux mémoires intitulés, l'un de l'État présent de l'Église, et l'autre sur la Morale relachée. Ils étaient dirigés contre le jansénisme.

(Suite.)

Telle est à peu près la liste complète des ouvrages de Bossuet. Nous n'avons omis que plusieurs mandemens, quelques livres spéciaux composés pour l'éducation du Dauphin, et cinq ou six brochures de controverse.

Après avoir montré Bossuet comme historien, comme théologien et comme catéchiste, puisqu'il ne dédaigna point de remplir jusqu'aux moindres fonctions du prêtre, et qu'il le fit avec la ferveur et la patience du plus humble diacre, il nous reste à l'envisager comme orateur chrétien.

C'est là sa gloire, sinon la plus grande (car Bossuet a fait l'*Histoire universelle*), du moins la plus populaire, et celle qui a fait parvenir le nom de l'évêque de Meaux jusqu'à ceux-là qui sont le plus étrangers aux saintes croyances de la religion catholique.

Bossuet n'a presque jamais élevé la voix que le pied sur une tombe royale. Aussi traite-t-il avec une sévérité pleine de tristesse les vanités du monde; aussi ne parle-t-il qu'avec amertume des grandeurs passagères, et qui, à un signe du doigt de Dieu, s'effacent comme une ombre. C'est à la fois Jérémie qui pleure et Moïse qui s'indigne contre le culte de la gloire et de la puissance, ces idoles d'un or si périssable : c'est le prophète qui vient crier devant Ninive : « Encore quarante jours, et tu seras détruite. » Il rassemble et les enseignemens du passé, et les désespoirs du présent, et les terreurs de l'avenir ; près de la tombe qui va se refermer, il en montre une autre prête à s'ouvrir. Quand tout s'incline devant un regard de Louis XIV, ce grand roi, élevé si haut par Dieu, Bossuet pressent que bientôt la main qui le tient au-dessus de la foule, le rejettera et le brisera : Bossuet lui crie, en présence du tombeau d'Henriette d'Angleterre, reine déchue, exilée, sans patrie, veuve d'un monarque frappé par le bourreau : « *Maintenant, ô « rois, apprenez, et instruisez-vous!* Celui qui « règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les « empires, à qui seul appartient la gloire, la ma- « jesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se « glorifie de faire la loi aux rois et de leur don- « ner, quand il lui plaît, de grandes et de terri- « bles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il « les abaisse, soit qu'il communique sa puissance « aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et « ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur « apprend leurs devoirs d'une manière souveraine « et digne de lui. »

Et puis, pour confirmer ces paroles terribles, il montre le cadavre qui gît à ses pieds : vaine poussière qui fut reine de trois royaumes, qui fut fille, femme et mère de rois. Il fait voir dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines, le trône et la misère, la couronne et l'échafaud.

A côté d'une reine morte, il montre un royaume qui se débat au milieu d'horribles convulsions : debout, près de ce grand corps qui a brisé son prince en se débattant, il met la figure de Cromwell, parti de si bas, et qui a fait tant de choses, parce qu'il était la verge dont le Seigneur frappait une nation infidèle à sa loi. Il répète sans cesse que Dieu seul a voulu ces lamentables merveilles; il montre sans cesse Dieu partout et en tout : écrasant ainsi l'orgueil, assimilant ainsi la puissance contre laquelle se brise un empire au frêle grain de sable qui arrête et brise la mer en fureur.

Huit mois se sont à peine écoulés, que Bossuet remonte dans la chaire de Saint-Denis.

Ce sont les mêmes auditeurs qui se pressaient naguère pour l'écouter.

Toutes les places sont remplies.

Toutes... Seulement à la place d'une jeune princesse se trouve un cercueil : Bossuet le montre du doigt, et, la voix étouffée par les sanglots, il fait succéder à ces paroles de menaces et de néant : *Vanité des vanités, tout est vanité*, une plainte touchante : car la victime était belle et heureuse ; elle entrait à peine dans la vie. Il regrette de se voir forcé de lever le linceul qui la recouvre, et d'enseigner en face de ce front que décompose déjà la mort :

« Elle que j'avais vue si attentive pendant que « je rendais le même devoir à la reine sa mère, « devait être si tôt après le sujet d'un discours « semblable, et ma triste voix était réservée à ce « déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mor- « tels ignorans de leur destinée! l'eût-elle cru « il y a huit mois, et vous, messieurs, eussiez-vous « pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes « en ce lieu, qu'elle dût si tôt vous y rassembler « pour la pleurer elle-même. »

Bossuet parcourt toute la vie de la princesse; il n'y montre que de l'éclat, du bonheur, de la puissance. Elle va en Angleterre, et elle *en rapporte de la gloire et de l'espérance;* les plaisirs, les grâces lui sourient et la comblent de faveurs; elle console les pauvres, car elle n'a qu'à puiser dans des trésors immenses ouverts à sa main. Louis XIV lui confie ses secrets les plus importans.... Au milieu de cette fastueuse énumération, quand chacun baisse des yeux éblouis de tant de splendeur, et oublie presque à de tels souvenirs les lieux où il se trouve : « Madame se meurt, madame « est morte! » s'écrie-t-il; et l'auditoire se lève, pâle et jetant des cris, comme la nuit effroyable, la nuit désastreuse où cette étonnante nouvelle retentit, semblable à un coup de tonnerre.

Terrible devant le cercueil de la reine d'Angleterre tombée d'un trône; gémissant devant les

restes de Madame, « qui a passé comme l'herbe des champs, » il soulève le manteau royal de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, pour nous montrer, sous son hermine et son or, une femme chrétienne, humble de cœur, pure d'âme, et sans tache devant le trône de Dieu. Sa voix n'a plus ni menaces ni sanglots : elle est douce, mélancolique, reposée. Il ne pleure pas, il ne recule point avec terreur, il éprouve et fait éprouver cette tristesse sans amertume que laisse après lui un ange qui s'en va de la terre qu'il est venu consoler.

Jetée au milieu du monde et de ses agitations, détournée long-temps, par les attraits de ce monde, de la vue véritable du salut, et enfin amenée par des moyens merveilleux, et presque des miracles, au repentir, la princesse palatine se jetant dans les bras de Dieu offrait à Bossuet une nouvelle occasion de détruire tout ce vain échafaudage de vanité qui s'élève entre nous et notre salut.

Michel Letellier, magistrat vertueux vivant dans le Seigneur et passant toute une vie pieuse à remplir ses hauts devoirs de magistrat, toujours calme au milieu des secousses, toujours pur quand chacun flétrit sa robe nuptiale, fit développer par Bossuet cette pensée des *Proverbes :* « Possédez la « sagesse et acquérez la prudence : si vous la « cherchez avec ardeur, elle vous élèvera et vous « remplira de gloire quand vous l'aurez embras- « sée. »

Mais dans ces deux oraisons funèbres, le génie de Bossuet se montre moins sublime et moins éclatant. Sans doute, c'est toujours un orateur, et nul autre ne saurait ni penser ni exprimer les enseignemens qu'il donne; néanmoins on n'éprouve plus à sa voix ces frissons dont tressaillent tous les membres; la terreur ne pâlit plus les fronts. Attendez! le prince de Condé se meurt! attendez! voici que Bossuet monte dans la chaire de Notre-Dame! Ses cheveux ont blanchi, sa voix tremble; l'aigle de l'Évangile se trouve devant les restes de l'aigle de la guerre : génie à génie, puissance à puissance ; seulement l'un est mort et l'autre se meurt.

Nous ne suivrons point Bossuet dans le cours magnifique de son admirable oraison funèbre. Tout ce que l'écrivain de l'*Histoire universelle* a de grandes vues et de vaste intelligence, tout ce que l'orateur chrétien a d'éloquence sublime, se trouve réuni dans les paroles que le prélat prononce *devant ces vains restes de ce qui n'est plus*. Il marche devant Condé, un flambeau à la main; il fait revivre sur ce visage éteint toutes les splendeurs de sa vie de conquêtes; puis il éteint le flambeau : et le cadavre, qui semblait revivre glorieux, apparaît de nouveau froid et mort.

Comme si ce n'était point assez que tout cela pour démontrer la vanité des choses terrestres, Bossuet termine par des paroles où il annonce que désormais il renonce lui aussi à la gloire, et qu'il meurt au monde : « Heureux, dit-il, si, averti « par ces cheveux blancs du compte que je dois « rendre de mon administration, je réserve au « troupeau que je dois nourrir de la parole de « vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ar- « deur qui s'éteint. »

En effet, Bossuet ne remonta plus solennellement en chaire qu'une seule fois, et bien long-temps après : ce fut pour la prise de voile de madame de la Vallière.

Outre les Oraisons funèbres citées dans cette notice, Bossuet a composé celles du R. P. Bourgoing, supérieur général de la congrégation de l'Oratoire; de madame Yolande de Monterby, abbesse d'un couvent des Bernardines; et d'un seigneur de Talange de Louyn-sur-Seille, nommé Henri de Gornay.

NOTICE SUR M. DE CHÉVERUS,

ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

M. Jean-Lefebvre de Chéverus est né à Mayenne, capitale de l'ancienne province du Bas-Maine, le 28 janvier 1768. Il montra de fort bonne heure une vocation prononcée pour l'état ecclésiastique; à l'âge de quatorze ans il obtint un bénéfice, et reçut la prêtrise le 18 décembre 1790, dans la dernière ordination publique qui eut lieu à Paris sous le règne de Louis XVI. Il n'avait pas encore vingt-trois ans, mais on avait obtenu pour lui les dispenses nécessaires du saint-siége; car en ce temps-là l'Église catholique de France se hâtait d'appeler à elle tous les jeunes ministres qui par leur génie ou par leur vertu semblaient appelés à soutenir la cause de la religion contre les orages qui commençaient à la menacer.

A peine ordonné prêtre, M. de Chéverus fut nommé vicaire-général du Mans. La loi sur la constitution civile du clergé ne tarda pas à être promulguée : M. de Chéverus refusa le serment qu'elle demandait. Il résista à toutes les promesses comme à toutes les menaces. Les autorités municipales du Mans s'étant présentées à l'église pour arrêter le grand-vicaire pendant l'exercice divin, l'exaspération des fidèles les contraignit de se retirer; car M. de Chéverus avait déjà su rallier autour de lui tous les gens honnêtes. On peut dire que dans tous les pays qu'il a parcourus, même les moins civilisés, dans toutes les villes qu'il a habitées, même les moins chré-

tiennes, il lui a suffi de paraître pour se faire aimer.

Peu de jours après ce premier acte de violence, le bruit se répandit dans la ville du Mans qu'on voulait enlever secrètement le grand-vicaire. Aussitôt la maison qu'il habitait fut entourée par un grand nombre d'habitans armés qui étaient résolus de défendre jusqu'au dernier souffle de leur vie le jeune pasteur resté fidèle à sa foi; et qu'on ne s'étonne pas qu'un ministre de la religion ait pu inspirer un pareil dévouement à une époque où la religion recevait tant d'outrages : Dieu a dispensé sa grâce et sa bonté au prélat dont nous écrivons la vie : avec de pareils dons on fait des miracles. Ce ne fut qu'avec un grand déchirement de cœur que M. de Chéverus se détermina à quitter le diocèse; mais il craignit de faire retomber sur ses ouailles et sur sa famille les persécutions dont il était l'objet. Cette considération l'emporta sur toutes ses affections de pasteur et de parent. Il partit. Avec quelle douleur profonde il dut invoquer les secours de la foi et de la Providence, quand il vit disparaître derrière lui cette ville où il avait commencé à remplir les devoirs de sa mission évangélique, quand il vit se déployer devant lui ce long avenir de proscription et d'exil dans lequel il allait entrer !

M. de Chéverus se rendit à Paris. L'orage révolutionnaire grondait alors dans toute sa violence : le trône du fils de saint Louis fut renversé et la France plongée dans les désordres de l'anarchie. M. de Chéverus n'échappa que par une faveur spéciale du Ciel aux massacres du 3 septembre. Muni d'un passe-port sous le nom de son frère, officier de la marine militaire, il parvint à fuir la France et les échafauds, et toucha le sol de l'Angleterre au commencement de l'année 1793. Un ministre protestant, dont nous regrettons de ne pouvoir citer le nom, lui offrit un asile qui fut accepté. Le noble proscrit conserva toujours un souvenir pieux de son hôte, et la différence de religion ne l'a jamais empêché de rendre justice à son humanité. Il chercha toutefois à se rendre utile en donnant des leçons de mathématiques, et toujours aussi zélé que tolérant, il consacrait le temps dont il pouvait disposer à célébrer les offices divins pour les catholiques des environs que le fanatisme anglais laissait privés de pasteurs.

Le temps approchait où une existence nouvelle allait commencer pour M. de Chéverus. Apôtre de la foi chez des peuples usés par les excès de la civilisation, il était à la veille de porter la parole sainte parmi des nations encore plongées dans les ténèbres de la barbarie. En 1795, M. de Matignon, ancien ami de M. de Chéverus, et qui résidait à Boston, fut instruit de ses infortunes et de son exil. Il lui écrivit aussitôt pour l'inviter à venir aux États-Unis. « Vous partagerez, lui disait-il, mes joies et mes peines, mes prières et mes travaux. » M. de Chéverus se rendit à cette invitation touchante, après avoir obtenu l'autorisation de l'évêque du Mans, exilé comme lui, et arriva à Boston le 8 octobre 1796. L'Évêque Karolle lui offrit la cure de Sainte-Marie à Philadelphie; mais M. de Chéverus ne pouvait plus se séparer de M. de Matignon : il refusa le riche bénéfice qui lui était proposé. Une vénération universelle entoura bientôt les deux apôtres français; leur éloquence persuasive et profonde attirait une foule immense à leurs prédications. On les cita, dans tous les États-Unis, comme des modèles de piété, d'amitié, de talent. Un ministre protestant voulut les convertir à ses doctrines. Après de longs efforts, il reconnut la nécessité de renoncer à son dessein. « Ils sont si instruits, disait-il, qu'il n'y a rien à gagner sur eux; et si purs dans leur vie, qu'il n'y a rien à leur reprocher. »

C'est à cette époque que M. de Chéverus commença ses missions parmi les Sauvages. Les bornes de cette notice ne permettent point d'entrer dans des détails circonstanciés sur ses pieux voyages parmi les tribus indiennes. D'ailleurs cette partie de son histoire n'a point un caractère particulier. On sait tout ce qu'il faut aux missionnaires de vertu, de foi, de courage; on sait ce qu'ils ont de dangers à courir, de haines à combattre, de difficultés à vaincre : l'histoire d'un seul est l'histoire de tous. Nous ne parlons donc ici des missions de M. de Chéverus que pour constater le succès qu'elles obtinrent et pour montrer combien la vie de ce prélat illustre est pleine de dévouement et de travaux. Chaque fois qu'il rentrait à Boston, il était accueilli par une joie unanime; chaque fois qu'il en sortait, il était accompagné par les vœux universels. Il acquit une autorité morale semblable à celle que les évêques chrétiens exerçaient dans l'Église primitive. De toutes parts on venait le consulter dans les affaires difficiles, car on avait acquis l'expérience que sa science était égale à sa vertu; on épanchait dans son sein les douleurs les plus secrètes, et il reçut sans doute plus de confidences intimes hors du confessionnal que dans le confessionnal même. Son esprit profondément éclairé savait descendre quand il le fallait au langage le plus simple : aussi l'influence de sa parole se faisait également sentir dans toutes les conditions, pour tous les caractères. Il sut inspirer une telle estime, même aux Américains qui professaient une autre religion que la sienne, qu'une nouvelle Église catholique étant devenue nécessaire, tous les protestans de Boston souscrivirent pour sa construction.

Après le Concordat de 1801, les amis que M. de Chéverus avait conservés en France l'invitèrent à y revenir; mais avec quelque amour qu'il tournât les yeux vers sa patrie, trop de liens et trop de devoirs le retenaient en Amérique pour qu'il songeât à la quitter. Il savait déjà par lui-même tout ce qu'il y a de douleurs dans l'âme d'un pasteur qui se sépare de son troupeau. Il savait encore qu'il serait plus utile à la cause de la religion en Amérique qu'en France: il resta donc dans le pays qui l'avait recueilli; il devint pour ainsi dire un citoyen des États-Unis, et quand la dernière guerre avec les Anglais força les habitans de Boston de fortifier leur cité, on le vit travailler de ses mains à la construction des forts.

En 1808 l'évêché de Boston étant devenu vacant, les catholiques de cette ville saisirent avec empressement l'occasion d'y placer M. de Chéverus; mais cette dignité ne changea rien à la simplicité de ses manières et à la facilité qu'on avait toujours eue de pénétrer jusqu'à sa personne. Nous citerons une réponse de lui qui fait voir tout ce que cette simplicité avait de patriarcal et d'antique. Un Français qui voyageait en Amérique lui fut présenté. Après l'accueil le plus affectueux : « Vous voyez le palais épiscopal, lui dit M. de Chéverus en souriant et en montrant l'uniqne chambre qu'il occupait dans une vaste maison; il est ouvert à tout le monde. »

Pendant que l'évêque de Boston continuait au bruit d'un concert de bénédictions sa mission évangélique, sa mission de paix et de charité, de nouvelles révolutions bouleversaient la France et le continent. Un ciel plus doux sortit de cette tempête, des jours plus favorables pour la religion commencèrent, et le trône que M. de Chéverus avait vu renverser se releva. M. Hyde de Neuville, qui sait faire admirer en lui l'alliance d'un si noble caractère et d'un si beau talent, fut envoyé aux États-Unis avec la qualité de ministre de France. Il fit la connaissance de M. de Chéverus, et lorsqu'il revint auprès de Louis XVIII, il peignit avec des couleurs si vraies et si vives les vertus de ce prélat et la gloire qu'il devait répandre sur l'épiscopat français, qu'une ordonnance du 1er janvier 1823 appela l'évêque de Boston à l'évêché de Montauban. M. de Chéverus hésita long-temps avant d'accepter : les Américains lui étaient toujours aussi chers; mais depuis la restauration l'amour de la patrie s'était réveillé dans son cœur avec une puissance toute nouvelle; une considération décisive le détermina : il n'avait pas renoncé au titre de Français; il crut que son devoir était d'obéir au roi de France.

Quand le bruit se répandit parmi les habitans de Boston que leur évêque allait les quitter pour toujours, la consternation fut générale. Tous l'accompagnèrent jusqu'au vaisseau sur lequel il devait s'embarquer. Un morne désespoir rendait les uns muets et immobiles; les autres éclataient en sanglots et cherchaient à retenir le pasteur qui les conduisait dans la voie de Dieu depuis vingt-sept années. Ainsi quand saint Jean Bouche d'Or fut envoyé en exil, Constantinople tout entière se pressait autour de lui pour entendre ses dernières paroles et recevoir ses dernières bénédictions. Ce spectacle ébranla la fermeté de M. de Chéverus: des larmes coulèrent sur ses joues et trahirent son émotion. On crut un instant qu'il allait rester; mais le sacrifice était décidé : il eut la force de l'accomplir.

Une dernière épreuve l'attendait à la vue du sol français. Le vaisseau qui le portait, et sur lequel il avait fait une traversée rapide et heureuse, fut assailli tout à coup par une violente tempête et jeté sur les côtes du Calvados. La terreur s'empara des passagers et gagna bientôt tout l'équipage. Le désordre était à son comble quand M. de Chéverus parut sur le pont. Il y avait sur son front non pas l'indifférence affectée d'un philosophe, mais ce mélange de résignation et de confiance qui fait la force d'un chrétien. Il donna sa bénédiction à tous ces infortunés qui croyaient leur mort certaine, car le vaisseau faisait eau de toutes parts et commençait à sombrer; puis il s'écria : « Quand tous les moyens de salut sont enlevés à l'homme, il lui reste encore le recours vers le Ciel : adressons-lui nos prières. » A ces mots, tous les marins et les passagers se prosternèrent autour de lui, et tandis que le navire s'enfonçait lentement dans la mer, la voix des naufragés s'élevait vers le ciel pour implorer la miséricorde divine. Cette voix fut entendue. On vint à leur secours, et l'équipage entier fut sauvé.

Le voyage de M. de Chéverus vers son nouveau diocèse fut une véritable marche triomphale, car sa renommée l'avait précédé. Les vertus qui ont immortalisé son souvenir aux États-Unis l'ont rendu cher à toute la France. Les distinctions et les honneurs vinrent le chercher sans qu'il songeât même à les solliciter. Tour à tour nommé archevêque de Bordeaux, pair de France et chevalier du Saint-Esprit, il a honoré ces dignités plus qu'il n'en a été honoré lui-même. Il est aimé et admiré à Bordeaux comme il l'a été à Montauban, en Amérique et partout. Ses douces exhortations font pratiquer la religion aux plus indifférens; son éloquence et ses principes tolérans la font aimer de tous ceux qui peuvent l'entendre. Il prêche la modération à ceux qui sont prospères; au milieu des orages politiques il recommande la concorde et la paix. Il dit aux infortunés, quelle que

Monseigneur l'Archevêque de Bordeaux.

Vue intérieure de la Chapelle du St. Sépulcre à Caudebec.

soit la nature de leur malheur : « Souffrez l'injustice, n'en commettez jamais, et vous pourrez lever des regards tranquilles vers le ciel. »

Au mois d'août 1830 une déclaration de la chambre des députés priva du titre de pair tous ceux à qui Charles X avait conféré la pairie. M. de Chéverus fut compris dans l'exclusion. Il ne nous appartient pas de qualifier cet acte; mais nous donnons ici la déclaration que le digne prélat fit à ce sujet. Il est impossible de mieux terminer une notice où l'on a essayé de faire ressortir tout ce qu'il y a d'onction et de charité dans le caractère de Monseigneur l'archevêque de Bordeaux :

« Sans approuver l'exclusion prononcée contre les pairs nommés par le roi Charles X, je me réjouis de me trouver hors de la carrière politique, et j'ai pris la ferme résolution de ne pas y rentrer et de n'accepter aucune place ni aucune fonction. Je désire rester au milieu de mon troupeau et continuer à y exercer un ministère de charité, de paix et d'union. Je prêcherai la soumission au gouvernement; j'en donnerai l'exemple, et nous ne cesserons, mon clergé et moi, de prier avec nos ouailles pour la prospérité de notre chère patrie.

« Je me sens de plus en plus attaché aux habitans de Bordeaux. Je les remercie de l'amitié qu'ils me témoignent. Le vœu de mon cœur est de vivre et de mourir au milieu d'eux, mais sans autre titre que celui de leur archevêque et ami. »

LE PÉNITENT,

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

Lors du voyage que Pie VII fit à Paris en 1804, il y avait un homme dont il rencontrait partout le visage, qu'il sortît ou qu'il rentrât, qu'il se penchât à la portière de sa voiture ou à l'une des fenêtres de son palais, qu'il vînt des Tuileries ou de Notre-Dame. Cet homme qui se trouvait toujours devant le saint Père paraissait avoir trente ans; mais sa figure était flétrie et ses cheveux blanchissaient déjà. Son extérieur était négligé sans annoncer l'indigence; il n'avait conservé de la jeunesse que des yeux vifs, mais sombres, et qui prenaient une expression indicible quand il les fixait sur le souverain pontife.

Pie VII remerciait souvent la Providence dont les desseins impénétrables l'avaient conduit en France. Il s'attendait à n'y rencontrer que l'insulte ou l'indifférence, et de tous côtés les hommages étaient arrivés à lui. Des hommes qui s'étaient souillés de toutes sortes de crimes pendant les orages de la révolution, saisis à sa vue de respect, de terreur et de repentir, venaient tomber à ses pieds en se confessant et en criant grâce! Des savans qui niaient l'âme et se faisaient gloire de professer l'athéisme, subjugués par une de ses paroles ou par un de ses regards, s'agenouillaient subitement sur son passage et recevaient en pleurant sa bénédiction apostolique. Pie VII goûtait avec une joie douce ce triomphe inattendu, et rendait intérieurement grâce au Dieu tout-puissant qui avait mis sur son front et qui avait donné à sa bouche les deux attributs de la grandeur céleste : la douceur et la majesté Il comprit bientôt que l'homme qui était si obstiné à le poursuivre avait, lui aussi, quelque étrange révélation à lui faire. Un jour donc qu'il se rendait à Saint-Cloud, il fit arrêter sa voiture à l'entrée des Champs-Élysées, et s'étant assuré par un coup d'œil que l'inconnu était encore sur ses traces, il lui envoya dire par un de ses officiers que le pape voulait lui parler.

L'homme avança à pas lents. Quand il fut devant la voiture, il tomba à genoux et baissa la tête sans rien dire. Le pape se pencha vers lui avec bonté. « Il y a long-temps que vous nous suivez, mon fils; dans quel dessein? Qu'avez-vous à nous demander? est-ce notre bénédiction paternelle? »

L'inconnu secoua la tête avec un signe négatif.

« Quel est votre nom? »

L'inconnu remua les lèvres, mais le pape seul entendit sa réponse.

« Vous voulez vous confesser à nous?

«—Oui, mon père : mon crime est si grand, que je suis persuadé qu'un seul homme au monde a reçu de Dieu assez de pouvoir pour me dicter une pénitence et me donner une absolution; cet homme, c'est vous.

« — Mon fils, dit gravement Pie VII, il ne faut jamais douter de la miséricorde céleste. Votre faute est peut-être bien grande; mais sûrement Dieu est bien bon.

« — Après ce que j'ai fait, répondit l'inconnu, dont la voix devenait de plus en plus faible, après ce que j'ai fait, c'est peut-être outrager le Ciel que d'espérer qu'il me pardonnera.

« — C'est une pareille pensée qui est un outrage à la clémence divine; si vous vivez encore, c'est, vous le voyez bien, que Dieu veut vous laisser le temps de vous repentir. Je vous entendrai ce soir.

« — Mon père, armez-vous de courage; faites que nous soyons bien seuls, que les portes soient bien closes, que les murs étouffent mes paroles! »

Pie VII rêva un instant et jeta sur l'inconnu un regard qui pénétra les replis les plus profonds de son cœur; puis, après un silence : « Prenez ce papier, mon fils; avec ce laissez-passer signé de

notre main, à toute heure vous serez admis auprès de nous. »

L'inconnu prit le papier, le cacha dans sa poitrine, s'inclina jusqu'à terre et disparut.

Le soir de cette même journée il eut avec le souverain pontife un entretien qui dura plus de deux heures. Aucun être humain ne saura jamais ce qui fut dit de part et d'autre dans cet entretien solennel; mais quand il fut achevé, et que le pape eut sonné pour qu'on vînt à lui, le cardinal P...., qui entra le premier, fut effrayé de sa pâleur et voulut donner ordre d'arrêter l'inconnu. D'un geste Pie VII retint le cardinal; d'un autre geste il congédia celui dont il venait d'entendre la confession.

« Nous vous écrirons de Rome, lui dit-il d'une voix brève et qui semblait avoir perdu son inflexion ordinaire de douceur; attendez notre décision et observez votre pénitence. Moi, vicaire de Dieu sur la terre, et le cardinal ici présent, tous les jours nous ferons une prière pour vous. »

Deux mois après cette scène, un étranger se présenta devant le maire de la petite ville de ***, et déclara qu'il venait y fixer son domicile. La conduite de cet homme devint tout à coup le sujet de la curiosité universelle. Il s'installa au bout de la ville dans une masure isolée et devant laquelle il ne passait pas trois personnes en un jour. Une femme qu'il payait exactement lui apportait le matin sa provision de la journée : un pain et de l'eau. Il couchait sur deux planches, et quoiqu'à cette époque l'hiver fût d'une grande rigueur, il ne faisait point de feu chez lui. Son mobilier se composait d'une table, d'une chaise et d'un grand crucifix; il avait en outre un livre sur lequel il méditait fort souvent : c'était la Bible. Les solitaires de la Thébaïde ne vivaient pas avec plus d'austérité.

L'étonnement fut bien plus grand encore quand, le jour du dimanche étant arrivé, on vit cet homme sortir de chez lui, tout en noir, les yeux baissés, se diriger vers l'église paroissiale, et quand il fut parvenu sous le portique, que soutenaient deux lourds piliers d'architecture romane, s'arrêter à côté d'un de ces piliers, se mettre à genoux sur la dalle et assister de la sorte au saint sacrifice. La messe achevée, il s'éloigna lentement et sans paraître s'apercevoir de la rumeur qu'il avait soulevée autour de lui; seulement son front était d'une pâleur extraordinaire. Le lendemain et les jours suivans la même scène se renouvela : il revint à sa place sous le portique. Le curé alla l'y trouver. « Mon fils, lui demanda-t-il, avez-vous besoin de secours ou de consolations? — Mon père, répondit l'inconnu, je n'ai besoin que de prières. — Votre pénitence sera-t-elle longue? — Elle doit l'être : l'expiation est toujours proportionnée au crime. »

On fit courir sur ce personnage mystérieux les bruits les plus contradictoires. Plusieurs habitans de *** voulurent lui parler. Il fit entendre qu'il s'était prescrit de ne point prononcer pendant toute la durée de sa pénitence une seule parole inutile. D'ailleurs ses manières graves imposaient aux plus hardis. Il avait d'abord été un objet de curiosité, il finit par devenir un objet de pitié. Au bout d'une année on ne s'en occupa plus; seulement, quand un étranger entrait dans l'église paroissiale et demandait quel était cet homme agenouillé sous le portique, immobile, et la figure dans les mains, on faisait le signe de la croix et on répondait : *C'est le pénitent.*

Il y avait dix ans que le pénitent habitait ***, et depuis long-temps on avait cessé de songer à lui, quand le vicaire de la paroisse mourut. Le prêtre qui fut appelé à lui succéder était entré tout nouvellement dans les ordres et s'appelait Stéphen. C'était un jeune homme austère et mélancolique, et qui, dès son premier pas dans la vie, avait eu à soutenir une lutte acharnée avec le malheur. Après avoir jeté la sonde dans toutes les connaissances humaines, il avait reconnu que c'était une énigme sans mot, un abîme sans fond, et s'était réfugié avec un abandon complet dans les bras d'une religion qui explique par ses mystères les mystères de la science, et qui offre à toutes les infortunes un port assuré contre les tempêtes du monde. Dieu l'avait doué d'une imagination ardente et contemplative, mais ses méditations ne s'exerçaient plus que sur les choses divines; et la poésie qui remplissait son âme avait trouvé une sœur dans la poésie du christianisme. Il avait une douce éloquence et des manières qui le faisaient aimer. Ces manières étaient empreintes d'une telle simplicité, qu'on le prenait pour un homme simple, et il étouffait avec tant de soin toutes les étincelles de son génie, que nul ne pouvait soupçonner quel éclatant foyer de lumière brûlait au dedans de lui.

La première fois que Stéphen vit le pénitent, il se sentit entraîné vers lui par des rapports invisibles et par une inexplicable sympathie. Il s'informa de son histoire; on lui apprit tout ce qu'on en savait, peu de chose; mais les détails qu'on lui donna sur son existence austère et mystérieuse ajoutèrent à l'intérêt que le pénitent lui avait tout d'abord inspiré. Il n'osait pas lui parler, mais chaque fois qu'en entrant à l'église il passait devant lui et que ses yeux rencontraient les yeux de l'inconnu, ses regards prenaient une sublime expression de consolation et de pitié qui semblait dire : Je joins mes prières aux vôtres; espérez!

La Providence rassembla ces deux hommes. Un jour le pénitent entra chez Stéphen. « Monsieur le vicaire, lui dit-il, il y a dix ans, j'ai donné tout mon bien aux pauvres... Oh! je n'ai point eu de mérite à faire cela; j'exécutais un ordre : on m'avait permis de conserver une petite rente qui suffisait à ma chétive existence; mais une faillite vient de m'enlever cette dernière ressource. Il faut maintenant que je travaille pour gagner mon pain. Je ne murmure pas de ce coup dont le Ciel me frappe; loin de là; s'il s'occupe encore de moi pour me punir, peut-être s'en occupera-t-il un jour pour me pardonner. Je viens vous demander de me procurer du travail, et je m'adresse à vous plutôt qu'à tout autre, parce que vous paraissez prendre quelque intérêt à mon sort. Je ne mérite pas cet intérêt, monsieur le vicaire; je vous conjure cependant d'avoir pitié de moi. Je tiens à la vie, voyez-vous, non pour elle-même...; mais si je mourais à présent, si je mourais avant d'être relevé de ma pénitence, je serais damné sans ressource, damné pour l'éternité!... Monsieur, faites que je vive!...

« — J'ignore quelle faute vous avez commise, répondit Stéphen, dont l'émotion était à son comble, et c'est un secret que je ne vous demanderai jamais; mais dix années de repentir vous donnent droit à toute l'indulgence des hommes, sinon encore au pardon du Ciel. Comptez donc sur le zèle que je veux mettre à vous être utile. Vous vivrez; vous vivrez pour recevoir l'absolution que vous attendez; vous vivrez après l'avoir reçue.

« — Si le Ciel m'accorde cette première grâce, interrompit le pénitent, je lui en demanderai une seconde.

« — Et laquelle?

« — Une mort prompte.

« — Vous n'avez donc point d'avenir sur la terre?

« — Et peut-être je n'en ai pas dans le Ciel.

« — Prenez-y garde, monsieur; la vie est un présent de Dieu : il faut le respecter comme tout ce qu'il nous donne.

« — Quand j'aurai reçu l'absolution que j'attends, la vie ne sera pour moi qu'un pesant fardeau. Je ne concevrai jamais la pensée de m'en délivrer; mais ferai-je un crime en demandant à Dieu qu'il m'appelle à lui? »

Stéphen se tut : ce n'était pas le moment de donner au pénitent des leçons ni des consolations. Il espéra d'ailleurs qu'il trouverait à l'avenir assez d'occasions de se faire entendre à lui. Il s'informa des travaux auxquels il était propre, et afin de ne rien changer aux habitudes de silence et d'isolement qu'il avait prises, il lui offrit de copier des manuscrits. Cette proposition fut acceptée.

A dater de ce jour, des relations assez suivies s'établirent entre le pénitent et le jeune vicaire.

C'est que la conduite de Stéphen était pleine de soins si affectueux, d'attentions si fraternelles, que le pénitent finit par en être touché. Cet homme, dont l'âme semblait fermée pour toujours à toutes les affections humaines, connut pour la première fois l'amitié.

Il disait parfois au jeune prêtre : « Je m'étais fait une loi de ne parler à personne pendant ma pénitence; cette loi je l'ai observée dix ans de suite; depuis que je vous vois, il m'a été impossible de la garder encore. Mais vous, comment ai-je pu vous inspirer l'intérêt que vous me témoignez? Comment votre main ose-t-elle serrer la mienne? Vous qui êtes pur et sans tache devant le Seigneur, comment approchez-vous d'un misérable pécheur tout souillé de crimes? »

Stéphen lui répondait : « C'est que la robe du repentir est presque aussi blanche que la robe de l'innocence; c'est que nous sommes tous pécheurs et fragiles; c'est que la charité est de toutes les vertus du Ciel celle que Dieu aime le mieux voir pratiquer aux hommes.

« — Savez-vous une pensée qui me vient malgré moi, continuait le pénitent, c'est que Dieu ne vous aurait pas envoyé dans mon chemin s'il n'avait pas eu envie de me pardonner un jour. Vous êtes pour moi comme la colombe qui vint rapporter à l'arche une branche de palmier en témoignage que le déluge allait cesser. Vous êtes un ange dont la mission est de me soutenir jusqu'au bout de mon pélerinage.

« — Non, disait Stéphen, je suis un homme comme vous; je vous aime et je vous plains. »

Et puis ils priaient ensemble. Le pénitent croyait que ses prières étaient mieux accueillies par le Seigneur quand elles montaient vers le Ciel avec celles de Stéphen.

Malgré les soins que le jeune vicaire prenait pour cacher les visites qu'il faisait au pénitent, toute la ville de *** en fut bientôt instruite. La curiosité publique se réveilla : on se demanda quelles relations avaient pu s'établir entre deux hommes si différens, et la conduite du prêtre charitable donna lieu aux insinuations les plus malveillantes; mais la vie de Stéphen était si pure, que ces bruits finirent par tomber d'eux-mêmes.

Souvent, en quittant le pénitent, Stéphen était pris par d'involontaires rêveries; il se demandait comment il se pouvait qu'un crime eût été commis par un homme en qui l'on ne voyait plus l'ombre d'une mauvaise pensée. Il se demandait quel était ce grand crime qui exigeait une si terrible pénitence? Quelquefois, et malgré lui, ces réflexions le poursuivaient jusqu'auprès de celui qui en était l'objet. Un jour le pénitent s'en aperçut.

« Écoutez, lui dit-il, si vous n'étiez pas un prêtre, il y a long-temps que je vous aurais raconté toute mon histoire. C'est un exemple, voyez-vous, dont vous auriez pu faire profiter un jour des jeunes gens insensés et aveugles comme je le fus; c'est un calice de honte que je serais bien aise de boire afin d'offrir à Dieu une expiation de plus. Mais vous êtes prêtre : une pareille confidence aurait tous les caractères d'une confession, et le pape m'a défendu d'approcher d'aucun sacrement pendant toute la durée de ma pénitence.

« — Le pape? interrompit Stéphen.

« — Lui-même : c'est à lui que j'ai confié mon crime; c'est lui seul qui avait assez de pouvoir pour m'en donner l'absolution, lui à qui il a été dit : « Ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le Ciel. » Alors le pénitent raconta comment il avait suivi Pie VII, comment il était parvenu à lui parler, et l'audience que lui avait accordée le saint Père. « J'entrai dans son palais, poursuivit-il, tremblant et pâle comme un assassin qui se glisse au chevet de sa victime; on m'introduisit auprès de lui et je tombai tout d'abord à genoux... Et puis quand nous fûmes seuls... »

Il s'arrêta. Une sueur froide coula de son front; il regarda Stéphen en face, et il y eut un silence solennel entre ces deux hommes.

« Je ne puis vous dire ce qui se passa dans cet entretien, reprit le pénitent d'une voix rauque; il vous suffira de savoir qu'après m'avoir entendu, le pape ressuscita pour moi la pénitence la plus sévère des premiers temps du christianisme. Il m'ordonna de tout quitter, parens, amis, fortune; d'aller me cacher dans un coin de la France et d'observer la pénitence que vous me voyez faire. « A ces conditions, me dit-il, un jour peut-être nous pourrons vous absoudre. » Je voulus lui baiser les pieds, car je n'osais espérer une pareille grâce; mais il recula. « Vous nous écrirez tous les ans, me dit-il d'un ton sévère, et vous nous rendrez un compte exact de l'emploi de votre vie; je croirai à vos paroles, car je crois à la sincérité de votre repentir. Vous recevrez une lettre signée de notre main quand la justice du Ciel sera apaisée. Alors seulement vous pourrez entrer dans l'église et vous asseoir à la table des chrétiens. » Un mois après, j'avais brisé tous les liens qui m'attachaient à la vie. Ma famille me croit mort, et en effet je suis mort pour elle.

— « Et il y a dix ans que votre pénitence dure?

— « Dix ans. C'est peu.

— « Vous n'avez pas eu de nouvelles du saint Père?

— « Aucune. »

Stéphen baissa la tête. Il n'eut pas la force de prononcer une parole, serra la main du pénitent et partit.

A quelque temps de là, le pénitent tomba malade. Il refusa de faire attention à une indisposition légère, car il croyait sa complexion toujours aussi forte. Mais le jeûne, les veilles, les austérités, l'avaient ruinée. Un jour qu'il s'était traîné jusqu'à sa place accoutumée, sous le portique de la cathédrale, il n'eut pas la force de revenir dans sa demeure; on fut obligé de l'y rapporter. A dater de ce jour, sa maladie devint grave; Stéphen accourut auprès de lui.

Dès qu'il se vit en danger de mort, cet homme perdit sa résignation et sa fermeté. Il désespéra d'obtenir le pardon du Ciel. L'agitation de son esprit rendit inutiles tous les secours de l'art et le mit bientôt dans un état désespéré.

« Sauvez-moi, disait-il à Stéphen; sauvez-moi; il ne faut pas que je meure. Oh! si je meurs sans l'absolution, je suis perdu! je suis damné! Pitié! sauvez-moi! Oh! l'absolution! l'absolution! je veux vivre jusqu'à l'absolution! »

Stéphen écrivit en cour de Rome, mais il n'espérait pas que sa lettre arriverait à temps.

Comme le jeune vicaire avait ses devoirs à remplir, il fallut quelqu'un pour le remplacer auprès du pénitent pendant les absences qu'il était forcé de faire. Ce fut moi qu'il choisit, et je ne puis songer sans un peu de fierté à cette marque de son estime.

Je m'installai auprès du chevet du pénitent et je ne le quittai plus. On l'avait obligé d'accepter un matelas et une couverture. Stéphen et moi nous l'entourions des soins les plus empressés et les plus inutiles. Le jour, il goûtait un peu de repos, mais la nuit il tombait dans un horrible délire. Stéphen faisait tout ce qu'il pouvait pour le raffermir et lui donner de l'espoir dans la miséricorde céleste.

« Vous ne mourrez pas, lui disait-il; c'est votre agitation seule qui entretient votre danger. Vous ne mourrez pas; et d'ailleurs dix années d'une pénitence telle que la vôtre sont une expiation suffisante pour tous les crimes.

« — Pour tous excepté pour le mien, criait le pénitent en se tordant les bras.

« — Homme de peu de foi, continuait le vicaire, ne voyez-vous pas comme vous outragez le Ciel en doutant de sa bonté? Écoutez donc maintenant. Si à votre dernière heure l'absolution du pape n'est pas arrivée (et plaise à Dieu qu'elle arrive!) vous vous confesserez à moi, et, sur le salut de mon âme, je prendrai la responsabilité de votre absolution! »

(Suite.)

Mais cette promesse solennelle ne devait pas être exécutée.... le repentir et les douleurs du pénitent avaient apaisé la Providence ; son pardon allait arriver.....

C'était à la fin d'une journée que le malade avait passée avec plus de tranquillité qu'à l'ordinaire, mais qui n'en était pas moins à mes yeux une journée d'agonie... Nous n'attendions plus la lettre du pape... Stéphen venait de sortir... Il ne devait revenir qu'avec ses habits d'officiant et pour administrer au malade les derniers sacremens...

Tout à coup j'entends sur la route déserte un bruit de pas précipités... la porte s'ouvre : Stéphen entre vivement. « Voici une lettre de Rome, cria-t-il. » Une rougeur subite passa sur les joues pâles du pénitent, et ses yeux mourans jetèrent une vive étincelle. « De Rome ! répéta-t-il d'une voix faible...! de Rome.... Donnez, donnez ! O Dieu ! est-ce le jour de mon trépas que vous avez choisi pour en faire le jour de votre miséricorde? ce serait une double grâce, ô mon Dieu ! » Il se leva sur son séant, prit la lettre et voulut rompre le cachet ; mais ses mains tremblantes s'y refusèrent. Alors il la tendit à Stéphen : « Lisez, c'est mon arrêt, je n'ai pas la force d'ouvrir cette lettre, et mes yeux voilés d'un nuage ne pourraient en déchiffrer les caractères. Ah ! lisez. » Stéphen lut. La lettre contenait l'absolution du souverain pontife ; elle était signée de Pie VII lui-même. Il annonçait au pénitent qu'il pouvait rentrer dans l'église et s'approcher des saints sacremens. « L'anathème est levé, dit Stéphen ; rendons grâce au Seigneur qui a été touché de votre repentir ; » et il tomba à genoux en saisissant la main du pénitent. Cette main était glacée. L'infortuné venait de s'évanouir.

Je courus chercher du secours. On eut toutes les peines du monde à le faire revenir à lui. Quand il rouvrit les yeux. « Je faisais un rêve si doux, nous dit-il à voix basse, pourquoi m'avez-vous réveillé ? il me semblait qu'on avait délivré ma poitrine d'un poids qui l'oppressait depuis bien des années !—Ce n'est point un rêve, » murmura doucement Stéphen en montrant le bref apostolique, et puis il le lut une seconde fois. Quand il eut achevé, le pénitent était si pâle que nous crûmes qu'il allait expirer. Il prit cependant la lettre et la porta silencieusement à ses lèvres.

« Mon frère, continua Stéphen, vos forces sont épuisées ; une plus longue émotion vous serait dangereuse, et il faut vous conserver pour la vie nouvelle dans laquelle vous allez entrer ; je me retire et je vais rendre grâce à Dieu dans son temple parce qu'il a été clément envers vous. Voici un médecin qui vous donnera les secours que votre position exige ; à demain. » Le pénitent nous fit signe de rester, et après avoir recueilli ses esprits :

« Je me meurs, dit-il, ne cherchez pas à me faire illusion sur le peu d'instans qui me restent. Oh ! c'est une grande faveur que me fait l'Éternel de m'enlever de la terre aujourd'hui qu'il m'a pardonné. Mon frère, car à présent je puis vous donner ce nom ; mon frère, les volontés des mourans sont sacrées, vous ne pouvez refuser la demande que je vais vous faire : ordonnez qu'on me transporte dans cette église à la porte de laquelle j'ai gémi si long-temps, au pied de cet autel que j'ai regardé tant de fois avec des yeux d'envie ! Oh ! par pitié, donnez cet ordre ! Il n'y a pas un moment à perdre. Je suis un exilé qui veux rendre le dernier soupir dans sa patrie : je veux mourir dans la terre promise.

« —Mais vous êtes si faible ! balbutia Stéphen d'une voix entrecoupée par ses pleurs : Demain....

« —Demain il ne sera plus temps, s'écria douloureusement le malade. O mon Dieu ! si je pouvais seulement me rendre à votre temple sans avoir besoin d'être soutenu...! » Il rassembla ses forces dans un mouvement convulsif et se leva tout droit. .. puis il fit quelques pas en chancelant... Mais ses genoux fléchirent, il tomba dans nos bras. Stéphen échangea un regard rapide avec le médecin. Celui-ci s'approcha, prit la main du pénitent, et après un moment de silence : « Faites tout ce qu'il voudra, » dit-il en hochant la tête. Le malade entendit cet arrêt et serra la main de celui qui l'avait prononcé. Alors Stéphen donna des ordres : on apporta un brancard sur lequel on plaça le pénitent, et nous prîmes lentement le chemin de l'église.

Je me rappelle parfaitement cette soirée : c'était au mois de mai ; le Ciel était d'une pureté sublime ; des bouffées d'un vent frais répandaient dans l'air tous les parfums de la végétation fleurie du printemps. Les teintes orangées de l'horizon annonçaient le coucher prochain du soleil.

Quand nous fûmes arrivés sous le portique de la cathédrale, Stéphen fit signe d'arrêter un instant. Le pénitent priait avec ferveur ; il aperçut la pierre sur laquelle il s'était agenouillé pleurant pendant de si longues années, le pilier sur lequel il s'appuyait quand son corps ne pouvait résister à la fatigue, et la Vierge dans sa niche, qui était placée sur la porte de l'église et qu'il avait suppliée tant de fois. A cette vue ses yeux s'emplirent de larmes et son visage étincela d'une joie céleste. On entra dans la nef : elle était presque déserte. Quelques fidèles priaient çà et là, agenouillés dans l'ombre des petites chapelles. L'orgue répétait doucement la partition d'une messe en musique qui devait être chantée le lendemain. Les derniers

rayons du soleil glissaient comme une poussière d'or à travers les vitraux coloriés. Cette solitude, cette harmonie voilée, ce demi-jour mystérieux, préparaient l'âme aux plus saintes émotions. On déposa le brancard auprès de la grille du chœur, et Stéphen alla revêtir ses habits de prêtre. En voyant l'autel, les cierges qui brûlaient, les vases sacrés qu'on retirait du tabernacle, le pénitent fut saisi d'un tremblement convulsif, d'une indicible terreur; il s'agitait dans nos bras, il se cachait le front dans les mains, et des exclamations inarticulées s'échappaient de sa poitrine. Il nous fit entendre qu'il voulait absolument qu'on le mît à genoux; quand ce désir fut rempli: « Grâce! cria-t-il en prosternant son front sur la pierre; grâce, ô mon Dieu! le sacrilége fut horrible, j'ai trahi comme Judas avait trahi; mais j'ai tant pleuré! grâce! » Et il murmurait d'autres paroles qu'on ne pouvait entendre, mais dont l'accent nous remplissait d'effroi.

Stéphen revint. Sa présence fit rentrer un peu de calme dans l'âme du pénitent; il avait d'ailleurs épuisé toutes ses forces dans cette dernière convulsion. Stéphen se pencha à son oreille et lui parla long-temps. A sa voix on voyait le front du pénitent s'éclaircir, ses yeux reprendre de l'espoir, ses terreurs se dissiper. « Mon frère, dit-il d'une voix qui s'éteignait, le moment est venu de vous confesser mon crime. Que tous ceux qui sont ici s'approchent... que ce dernier châtiment.... » Stéphen l'interrompit. « Mon frère, notre saint Père le pape vous a pardonné; oubliez donc un passé que nous ne voulons pas apprendre, et préparez-vous à recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ que je m'en vais vous donner.

Alors nous nous mîmes tous en prières, et puis le pénitent communia. Quand il eut reçu la sainte hostie, un frisson passa sur son visage... Il regarda le ciel, pressa la main de Stéphen avec un doux sourire, et puis un faible soupir sortit de sa bouche... C'était le dernier.

Le lendemain dans la nuit nous enterrâmes le pénitent. Stéphen choisit ce moment pour que la mort de cet infortuné fût aussi ignorée que l'avait été sa vie. Il n'y avait au convoi mortuaire que les porteurs, Stéphen et moi. Nous marchions en silence; le ciel était couvert de nuages; un fossoyeur nous attendait à la porte du cimetière. Il nous conduisit à travers un labyrinthe de tombes à la place où celle du pénitent avait été creusée. C'était au pied d'un bouquet de pins. Stéphen se mit à réciter à haute voix les prières des morts. Le silence, l'obscurité, l'impénétrable mystère qui enveloppait la destinée de celui pour lequel on récitait ces prières, tout imprimait à cette scène je ne sais quoi d'étrange, de terrible et de solennel. Le bruit d'une poignée de terre qui fut jetée sur les planches du cercueil m'arracha aux réflexions dans lesquelles j'étais plongé; le cercueil venait de descendre dans la fosse. En ce moment les nuages s'écartèrent, et laissèrent un intervalle libre dans le ciel. La lune couvrit de sa douce clarté toute l'étendue du cimetière; un de ses rayons perça le feuillage noir des pins et se plongea dans la fosse du pénitent, comme le mélancolique adieu de la création. « Stéphen, dis-je à voix basse, ne voyez-vous pas dans ce rayon de la lune qui descend sur ce cercueil que la terre va couvrir, une image du pardon de Dieu qui est descendu sur le pénitent au moment où il allait expirer? » Au bout de quelques minutes la fosse fut comblée. Alors Stéphen prit des mains du fossoyeur une croix de bois que je n'avais pas encore vue, et l'enfonça dans la terre. « Maintenant, dit-il, voulez-vous savoir le nom du pénitent; il me l'a révélé quelques instans avant son trépas. Lisez. » Et il approcha une torche de la croix qu'il avait plantée. L'épitaphe était composée de ces mots:

ÉTIENNE ROBERT.
REQUIESCAT IN PACE.

Une heure après, nous reprîmes silencieusement le chemin du presbytère.

Mais le nom de Robert m'avait frappé. Quand je fus rentré chez moi, je me mis à faire des recherches dans une liasse de journaux de la révolution qui étaient jetés dans un coin de ma bibliothèque, et que j'avais rassemblés autrefois afin d'étudier dans les écrivains contemporains cette période de notre histoire. Ces recherches ne furent pas infructueuses. Je trouvai l'article suivant dans un journal du 15 brumaire an II.

« On écrit de D..., département du *** : Aujourd'hui le club des *Vengeurs*, ayant à sa tête son jeune président, le citoyen Robert, s'est rendu dans la ci-devant cathédrale de notre ville. Le curé et l'un de ses vicaires, poussés par un fanatisme insensé, ont voulu défendre ce qu'ils appellent la maison de Dieu; mais ils ont été arrêtés sur-le-champ et conduits sous bonne escorte aux prisons du tribunal révolutionnaire. Cela fait, le club des *Vengeurs* s'est trouvé maître de l'église. Ils en ont enlevé tous les ornemens qui avaient quelque valeur, et puis on a cherché les vases sacrés sur l'autel. Mais ils avaient disparu; et c'est le digne citoyen Robert qui, ayant été long-temps étudiant dans le séminaire de notre ville et en relation avec tous les prêtres de la paroisse, a deviné l'endroit où on pouvait les avoir cachés. Il a été les chercher lui-même, et les a rapportés en triomphe. Bien plus, pour montrer à quel point il avait abjuré les préjugés de sa première jeunesse,

et malgré les répugnances peu éclairées de quelques-uns des assistans, il a bu dans les vases sacrés à la mort des prêtres et à la santé de la république. Le tonnerre n'est point tombé sur l'église pour punir cette *profanation*, comme on aurait dit autrefois. Le conseil municipal a fait fondre l'or et l'argent des vases, et a décrété que la cathédrale serait changée en marché à farine à l'usage de la cité. »

C'est ainsi que j'appris le secret du pénitent. J'ai jeté le journal au feu, et je ne ferai jamais part à Stéphen de cette découverte (1).

UNE GRAVURE

DE ROMYN DE HOOGHE.

C'est un jour de fête à Madrid, un beau jour dont le soleil passera trop vite sur cette cité royale, au gré de sa population joyeuse. Oh! qui reconnaîtrait dans cette Madrid si vivante et si belle, dans cette Madrid jonchée de fleurs et retentissant du bruit des instrumens et des chansons harmonieuses, la fille sombre et triste de l'austère Philippe? Personne, personne. Une foule élégante et impatiente de plaisir inonde la rue d'Alcala, depuis la *Puerta del Sol*, que le peuple affectionne et où il s'agite et bourdonne comme un essaim d'abeilles, jusqu'au Prado, dont les allées verdoyantes sont peuplées maintenant de señoras en basquines élégantes, en mantilles de dentelle, et de jeunes nobles qui, montés sur de fringans andalous, s'étudient avec fierté à montrer la grâce et l'habileté que sait déployer un cavalier espagnol. Le roi lui-même, avec la reine, avec les grands au titre de Castille, doit venir au Prado; les carrosses dorés de la cour traverseront ces belles promenades et se mêleront aux équipages non moins brillans de la noblesse. Ce sera un beau coup d'œil, et en effet le soleil de ce jour passera trop vite sur cette royale cité.

Mais la douleur n'a-t-elle pas toujours une part dans les fêtes humaines? Parmi tant de cœurs joyeux ou indifférens, n'y a-t-il pas toujours un cœur triste et souffrant? parmi tant de voix qui jettent au loin d'inutiles et mondaines paroles, n'y a-t-il pas une voix suppliante qui s'élève vers le Ciel pour lui demander une grâce?..... Voilà une jeune fille pâle, agitée, qui descend la rue d'Atocha: « Place, place! dit-elle d'une voix étouffée par les sanglots, mon père se meurt! » Mais la foule qui s'éloigne d'elle un instant, la foule qui court vers le Prado, se jette bientôt sur ses pas en flots plus pressés, plus compactes, et ces paroles déchirantes: « Mon père se meurt! » ne sortent plus qu'avec peine de sa poitrine haletante.

Encore quelques instans, et la religion viendra au secours de la piété filiale, car la religion est plus puissante sur le peuple de Madrid que le plaisir et la joie des fêtes. La religion imposera silence à cette foule, qui ouvrira respectueusement, devant ses ministres, ses rangs pressés et confus, quoique ce jour soit beau et que le roi et la cour doivent venir au Prado dans des carrosses dorés.

Cependant la jeune fille, haletante, le front inondé de sueur, est parvenue jusqu'à l'entrée de Notre-Dame d'Atocha. A peine sa main tremblante a-t-elle pu toucher les marbres sacrés du portique, qu'une force nouvelle descend dans son cœur, et que l'espérance ranime son courage épuisé. Un prêtre traverse en ce moment la nef de l'église; elle court à lui, elle tombe à ses pieds. Le prêtre se penche vers elle pour l'aider à se relever; elle profite de cet instant pour se nommer, pour faire connaître son malheur, indiquer la demeure de sa famille. Le prêtre la rassure et la bénit...

La pauvre jeune fille est venue demander le viatique pour son père, et en peu d'instans tout est prêt pour l'accomplissement de cette œuvre de charité et de foi. La religion va s'asseoir au chevet du chrétien mourant; un de ses ministres porte l'ostensoir qui renferme le pain de la vie éternelle, l'hostie consacrée par de saintes paroles. Il marche sous un dais et précédé d'un officier de l'église, qui, de temps en temps, frappe les airs du bruit d'une sonnette...

« Place, place, mon père se meurt! » La foule est encore une fois insensible à ces déchirantes paroles de la jeune fille, qui maintenant voudrait arriver à la maison paternelle avant le saint cortége... Mais le bruit de la sonnette retentit tout à coup dans la grande rue d'Alcala, et soudain la foule s'arrête et s'agenouille avec respect; elle s'écarte de tous côtés pour faire place au ministre du Seigneur, et la foule qui prie oublie un moment les plaisirs qui l'attendent au Prado.

« O mon Dieu! voici les hallebardiers et les gardes du corps! voici les carrosses dorés de la cour!... N'est-ce pas le roi, notre seigneur, qui traverse la rue d'Alcala et qui sort de son palais? Le prêtre n'arrivera pas à temps, et Dieu apparaîtra trop tard dans notre demeure... Il ne descendra pas comme un dernier rayon de soleil sur les lèvres pâles de mon père. »

Et elle se désolait, elle pleurait, elle meurtrissait son sein... « Va, ne crains rien, jeune fille, le

(1) On conçoit facilement qu'on n'a pu inventer l'histoire du *Pénitent*. Le fond de cette nouvelle et la plupart de ses détails sont de la plus exacte vérité; mais on a dû changer les noms.

roi, ton seigneur, avec ses hallebardiers et ses gardes-du-corps, est dans ce moment l'égal de ton père mourant.»

C'est en effet le roi des Espagnes, accompagné d'une suite brillante, et dont le carrosse peut à peine avancer au milieu de la foule ivre de sa présence et qui fait retentir l'air de ses cris de joie.

Mais au premier bruit de la sonnette, les cavaliers s'arrêtent et mettent pied à terre, la portière du carrosse s'ouvre, et le roi catholique descend et s'agenouille dans la rue... Puis il fait monter le prêtre dans sa voiture et le conduit lui-même vers le malade qui attend les derniers sacremens.

Cet hommage rendu à Dieu par un roi puissant, au milieu d'un peuple animé des mêmes convictions, est le sujet d'une très-belle gravure hollandaise dont nous donnons aujourd'hui la copie. Romyn de Hooghe, auteur de cette gravure, était né à La Haye vers 1640. Une imagination brillante, un génie facile et heureux, un travail constant, tel est le caractère de ce graveur à qui ses contemporains ne reprochaient qu'un dessin peu correct. Le roi d'Espagne dont il est question dans cet article est Charles II. La gravure est fort célèbre sous le nom de *Carrosse de Romyn de Hooghe.*

SUR L'INSTITUTION DU CARÊME.

Le Carême (*quadragesima*) est un jeûne de quarante jours que les catholiques observent pour sanctifier l'année et se préparer saintement à la fête de Pâques.

L'Église a pensé de tout temps que le jeûne était un excellent remède contre le péché; soit qu'on le regardât comme un moyen de disposer nos âmes à la contemplation des choses célestes, comme une vertu qui communique une grande efficacité à nos prières, ou comme un frein capable de réprimer nos passions et de rendre notre chair plus docile aux lois de la raison et de l'Évangile. L'expérience des siècles et la science de l'humanité ont rendu ces vérités incontestables; elles ont prouvé aussi que les jeûnes généraux et réguliers sont d'une efficacité bien supérieure aux jeûnes individuels, à cause de l'exemple mutuel que se donnent les fidèles, et de l'émulation qui les porte à redoubler de ferveur et de componction. Lorsque cette pieuse émulation manque, comme chez les protestans, la pratique du jeûne est à peine connue.

Les ennemis du christianisme ont attaqué la sage institution du Carême en disant que les hommes devant, dans tous les temps, mener une vie conforme aux principes de la foi, c'était une superstition que de réserver une portion de l'année pour une dévotion plus grande que de coutume. Mais quand on réfléchit sur la difficulté de retenir constamment les hommes dans les bornes du devoir, on ne tarde pas à reconnaître combien il était important de fixer dans l'année un temps d'une durée raisonnable pour les obliger à rentrer en eux-mêmes et à faire de sérieuses réflexions sur leur conduite, de peur que le péché ne jette de trop profondes racines, et que les mauvaises habitudes ne deviennent trop difficiles à détruire. Il faut remarquer encore que ce pieux devoir serait bientôt négligé ou méconnu, s'il n'y avait pas un temps déterminé pour le remplir, et qu'en supposant qu'on en retirât seulement l'avantage de renoncer pour quelques semaines au péché, ce serait un commencement de résipiscence qui disposerait à discerner et à goûter les vérités de la religion, à renouveler sincèrement les vœux du baptême, et enfin à tenir les promesses qu'on a faites à Dieu.

Quant aux personnes réellement chrétiennes, la saison du Carême, loin de les contrarier, doit leur être agréable, en ce qu'elle exige une piété extraordinaire, un exercice continuel de la charité, et des examens plus sérieux de conscience; elles rectifient encore leurs penchans, se fortifient dans l'amour de toutes les vertus, méditent sur les souffrances de notre divin Rédempteur, et se disposent à s'approcher des sacremens avec fruit et à célébrer les fêtes de Pâques avec une pureté angélique et une joie céleste.

Les voyageurs ont souvent été frappés de l'air de gravité, de réserve et de tempérance qui se fait remarquer dans tous les pays catholiques à l'époque du Carême. Voici comment un Anglais protestant s'exprime à ce sujet dans une relation d'un voyage en Italie : « J'ai souvent remarqué que le peuple italien de toutes les classes se contenait singulièrement pendant le Carême. On n'entend plus comme auparavant ni blasphêmes ni propos libres. Le faste, la parure, les repas somptueux, les délices, font place à la modestie, à l'austérité, à la pénitence; tous les jours sont remplis par des sermons édifians, des quêtes abondantes en faveur des pauvres, et il y a une apparence générale de componction et d'amendement. J'avoue que c'est en Italie que j'ai le mieux appris à apprécier l'utilité du Carême, et à rendre justice aux motifs qui l'ont fait instituer. »

Ces remarques sur la nécessité morale du Carême une fois faites, on peut ajouter qu'il n'était pas au-dessous de la dignité de l'Église ni étranger à l'esprit de charité qui l'a toujours dirigée, d'avoir eu égard à la santé du corps en ordonnant l'institution du Carême; car, comme la tempérance

Le Carosse de Romyn de Hooghe.

Rachel.

et la sobriété sont les meilleurs moyens de soutenir la santé, de même l'abstinence et le jeûne sont souvent les meilleurs moyens de la rétablir. C'est par des jeûnes continuels dont l'austérité effraie notre faiblesse et paraît presque incroyable, que tant d'anciens Pères du désert conservèrent une santé vigoureuse et constante au-delà du terme ordinaire de la vie, et vécurent plus d'un siècle dans les pays chauds, où la durée de la vie est généralement plus courte que dans les climats tempérés. Saint Paul, le premier ermite, vécut cent treize ans; saint Antoine, cent cinq; saint Arsène, cent vingt; saint Jean le Silenciaire, cent quatre, etc., etc. L'historien Josèphe nous dit que les Esséniens étaient remarquables par leur longévité, et que plusieurs d'entre eux vivaient un siècle, grâce à la simplicité et à la modération de leur nourriture, qui ne consistait qu'en un peu de pain et de gruau bouilli, et la même observation est applicable aux anciens philosophes, tels que Démocrite, Hippocrate, Zénon, etc.

Une dernière remarque à faire, c'est que le printemps est la saison la plus favorable pour réparer les désordres de la santé. Les humeurs sont alors en mouvement; tout ce qui végète subit une sorte de fermentation; les herbes fraîches fournissent des sucs plus salutaires qu'en tout autre temps. On peut donc croire que le soin de notre santé corporelle a influé comme motif secondaire sur l'institution du Carême; et c'est ce que l'Église nous donne à entendre dans la prière où elle demande à Dieu la grâce d'observer dévotement le Carême, établi *pour la santé de nos âmes et de nos corps*.

Suivant saint Augustin, saint Jérôme, et la plupart des Pères du quatrième et du cinquième siècle, le Carême a été institué par les apôtres. Il est impossible de soutenir que cette institution doive son origine à une décision quelconque des conciles; le soixante-neuvième canon des apôtres, le concile de Nicée, tenu en 325, celui de Laodicée, tenu en 365, et les Pères du second siècle, en parlent déjà comme d'un usage observé dans toute l'Église.

L'opinion que le Carême est d'institution apostolique a d'autant plus de vraisemblance, que les apôtres, en l'établissant, ne firent que se conformer aux traditions les plus anciennes du peuple de Dieu. Moïse, choisi par l'Éternel pour être le législateur des Juifs, jeûne quarante jours afin de se préparer à recevoir les ordres de Dieu sur le mont Sinaï: il observe la même abstinence avant de recevoir les secondes Tables de la loi. Élie jeûne quarante jours avant que Dieu lui apparaisse sur le mont Horeb. David observe un jeûne rigoureux pendant sa pénitence; Esther se prépare par le jeûne à fléchir la colère d'Assuérus; les Ninivites jeûnent quarante jours de suite après la prédiction de Jonas; saint Jean Baptiste se dispose par le jeûne à recevoir notre Seigneur, et notre Seigneur lui-même jeûne quarante jours dans le désert avant de commencer sa mission. Tous ces exemples ne suffisent-ils pas pour démontrer que l'origine du Carême remonte aux sources de la religion elle-même?

Dès les premiers temps du christianisme, la durée du Carême a été fixée pour toute l'Église. Le concile général de Nicée désigne le Carême par le nom de jeûne de quarante jours, et en parle comme d'une pratique adoptée partout où la foi chrétienne a été reçue. Bien avant cette époque, en 250, Origène nomme le Carême un espace de quarante jours consacrés au jeûne; on en exceptait cependant les dimanches, et ce n'est que depuis Grégoire le Grand qu'on a ajouté quatre jours au Carême, afin qu'il fût de quarante jours complets. Le Carême commença dès-lors non au dimanche de la Quadragésime, mais au mercredi précédent, qu'on nomme Mercredi des Cendres.

Le jeûne consiste en deux parties distinctes: la première, c'est la restriction dans le choix des alimens, la quantité et l'espèce de nourriture; c'est ce qu'on appelle *abstinence;* la seconde, c'est la privation absolue de toute nourriture, c'est le véritable *jeûne*.

Les chrétiens des premiers siècles ne rompaient le jeûne du Carême qu'après le coucher du soleil, et ne mangeaient alors que des herbes, des racines et du pain. Ils s'abstenaient non-seulement de viande, mais encore de poisson, et généralement de tout ce qui avait eu vie; ils s'abstenaient même de tout ce qui provenait immédiatement des animaux, comme les œufs, le lait, le beurre, etc. La même défense s'étendait à l'usage du vin, qui n'était pas interdit moins rigoureusement que l'usage de la viande. Au sixième siècle la loi de l'abstinence reçut quelque adoucissement: on permit un peu de vin à ceux qui avaient l'estomac faible, comme on le voit par la règle de saint Benoît. La tolérance, dans le même siècle, s'étendit à l'usage du poisson, mais non du poisson exquis et propre à flatter le goût.

Le laitage fut défendu par des canons qui sont encore en usage en Italie, dans les pays méridionaux et dans tout l'Orient. Mais dans les pays du nord, où la saison n'est pas assez avancée à l'époque du Carême, pour fournir les herbages nécessaires, le laitage est permis. Il l'était, dès le septième siècle, dans le nord de l'Angleterre, comme on le voit dans la vie de saint Cuthbert, qui suivait la discipline de l'Église d'Écosse. Dans le reste de l'Angleterre, et dans des parties de la France,

l'usage du laitage fut autorisé au dixième siècle par des dispenses particulières. A défaut d'huile dans les contrées du nord, le beurre fut aussi toléré; mais ces permissions ne s'accordaient qu'à condition de remplacer cette partie de pénitence par des aumônes ou autres bonnes œuvres. Une des tours de la cathédrale de Rouen a retenu jusqu'à ce jour le nom de *Tour de Beurre*, parce qu'elle fut bâtie du produit des pieuses contributions des habitans, en forme de compensation pour la permission de manger du beurre pendant le Carême; permission que l'archevêque avait obtenue pour son diocèse en l'an 1489.

Au reste, pour observer saintement le Carême, il faut non-seulement se soumettre à la lettre des lois de l'Église, mais encore entrer tout-à-fait dans leur esprit, en s'interdisant tout ce qui peut exciter la sensualité. Saint Jérôme blâme ceux qui, un jour de jeûne, couvrent leur table de fruits recherchés. « Quel avantage, leur dit-il, prétendez-vous retirer de l'abstinence de l'huile, si dans le même temps vous choisissez les fruits les plus rares et les plus délicats; des figues de la Corse, des dattes excellentes, du pain fait avec la plus fine fleur de farine? Vous mettez à contribution tout ce que les plus riches enclos peuvent fournir à la sensualité; est-ce là se mortifier? Du pain commun, c'est là ce qui suffit quand on jeûne! »

La seconde partie du devoir quadragésimal consiste à s'abstenir de toute nourriture pendant un certain espace de temps. Autrefois il était de précepte rigoureux que la personne qui jeûne doit se borner à un seul repas par jour. L'heure de ce repas était fixée après le coucher du soleil, excepté les mercredis et les vendredis, jours où le repas se prenait après none, c'est-à-dire vers trois heures après midi. Tel fut l'usage universel de l'Église dans les douze premiers siècles du christianisme. Au treizième siècle l'heure de none fut fixée généralement par tous les pasteurs de l'Église, comme le temps légal où il était permis d'interrompre le jeûne. Peu à peu il devint licite de faire son premier repas à midi. Par le même ralentissement de sévérité, l'Église, qui avait d'abord voulu qu'il y eût un seul repas dans la journée du jeûne, permit enfin une légère collation pour le soir.

La première collation qui fut permise par les canons consistait en un verre d'eau; cette règle prouve assez qu'il n'était pas permis de boire hors des repas les jours de jeûne. Le saint évêque Fructuosus étant conduit au supplice un vendredi à dix heures du matin, l'an 259, refusa de boire parce qu'il n'était pas encore l'heure de rompre le jeûne; il refusa quoiqu'il eût beaucoup souffert en prison et qu'il eût besoin de force pour soutenir son courage dans ce terrible moment: « C'est aujourd'hui jour de jeûne, dit-il, je ne veux pas boire, et la mort même n'est pas capable de me faire transgresser la loi. »

Aujourd'hui les fidèles de chaque diocèse observent le Carême suivant les décrets généraux de l'Église et les ordonnances des différens évêques. On a reconnu que les lois de l'abstinence devaient varier suivant les hommes, les temps et les lieux.

Quelquefois il est nécessaire de dispenser de la loi du jeûne; trois différentes causes peuvent autoriser cette dispense: l'incapacité physique, telle que celle des enfans et des malades; l'épuisement occasioné par de grands travaux, ceux des laboureurs, des soldats en temps de guerre, des voyageurs à pied, et enfin la vue d'un plus grand bien, comme de veiller un malade, de prêcher, etc. Saint Grégoire le Grand, informé que Marinian, archevêque de Ravenne, avait vomi du sang, lui écrivit: « Je ne vous exhorte pas seulement à ne pas jeûner, je vous défends expressément de le faire. Les médecins ayant déclaré que le jeûne était nuisible dans une maladie comme la vôtre, je ne vous permets de jeûner que cinq jours dans l'année pour les principales fêtes. » Voici un exemple d'une dispense encore plus forte. Saint Spiridion, évêque de Thrimitonte, dans l'île de Chypre, avait coutume de passer plusieurs jours sans manger, ainsi que sa famille; ce qui était assez ordinaire, surtout dans la semaine sainte, aux personnes d'une piété particulière. Un étranger vint chez lui durant ce temps et réclama l'hospitalité. Spiridion le voyant exténué de fatigue et de besoin, ordonna à sa fille Irène de laver les pieds de son hôte et de lui donner à manger. Irène répondit à son père qu'il n'y avait ni pain ni farine dans sa maison, et qu'on n'en avait pas fait provision à cause du jeûne. Spiridion fit ses excuses à son hôte et pria Dieu; puis il commanda à sa fille de faire cuire de la chair de porc qu'on avait salée pour le temps pascal. Lorsqu'elle fut cuite, le saint évêque fit mettre le voyageur à table, et s'asseyant auprès de lui pour remplir les devoirs de l'hospitalité, il mangea le premier et invita son hôte à en faire autant. Celui-ci voulut s'en défendre en disant qu'il était chrétien. « C'est pour cette raison même, répondit Spiridion, que vous devez manger ce que je vous offre, puisque, suivant la parole de Dieu, tout est pur pour ceux qui sont purs. »

C'est aux pasteurs de l'Église qu'il faut s'adresser pour obtenir des dispenses; il est bon d'y ajouter l'avis d'un médecin pieux et éclairé. Un léger dérangement, une simple indisposition, ne sont pas des raisons suffisantes à alléguer; les pasteurs exigent des causes plus graves, et dans ces cas-là d'ailleurs la diète est le meilleur remède à donner.

Le jeûne du Carême a été regardé par tous les

Pères de l'Église comme une obligation de la plus haute importance. Saint Basile déclare que celui qui est en état de jeûner et qui ne jeûne pas sera appelé en jugement devant le législateur du jeûne, c'est-à-dire devant Dieu lui-même. « Négliger totalement le jeûne du Carême, s'écrie saint Ambroise, c'est un sacrilége; ne l'observer que partiellement, c'est un très-grand péché. » Et saint Grégoire de Nazianze écrivant à Célasius, lui dit: « O juge, vous vous rendez très-coupable en ne jeûnant pas. Comment ferez-vous observer les lois humaines lorsque vous violez les lois divines?» Enfin il est dit dans les Constitutions apostoliques (*canon* 69) : « Si quelque évêque, prêtre, diacre, lecteur ou précenteur ne jeûne pas pendant la sainte quarantaine et les jours de station de chaque semaine, qu'il soit déposé, à moins que la faiblesse de son tempérament ou le mauvais état de sa santé ne l'excuse. Si le transgresseur est laïque, qu'il soit excommunié. »

Un évêque anglais donne les conseils suivans sur la manière d'observer pieusement le Carême.

« Renoncez pendant le Carême à toute parure, et même à votre costume ordinaire; car c'est ainsi qu'en agissent partout ceux qui font pénitence : séparez-vous du monde autant que possible, ne faisant ni ne recevant aucune visite de simple politesse.

« Employez le temps de cette retraite à faire de pieuses lectures, à prier, à examiner votre conscience, à déplorer vos péchés, à réfléchir sur vos propres misères et sur celles du genre humain, a implorer la miséricorde divine, à compatir aux souffrances de vos frères, à méditer sur la passion de notre Seigneur, et autres exercices spirituels de ce genre, que l'on oublie aisément dans le tourbillon du monde.

« Si vous ne pouvez observer le Carême dans toute sa rigueur, retranchez du moins une partie de vos repas. Que les riches et ceux qui ont habituellement une table délicatement servie mettent des bornes à leur appétit et punissent leurs excès par des privations.

« Soulagez l'indigence; assistez souvent aux prières publiques; humiliez-vous devant Dieu et ne levez les yeux au Ciel qu'avec confusion.

« Priez en esprit, c'est-à-dire, suivant l'interprétation de Théophilacte, adressez-vous à Dieu par toutes sortes de saintes pensées et de dévotes affections, les larmes aux yeux, les genoux pliés, vous frappant la poitrine, et le suppliant, au nom de sa croix et de sa passion, de vous délivrer.

« Tremblez en pensant que vous avez souvent prié Dieu de regarder d'un œil de pitié l'affliction de votre cœur, tandis que vous n'éprouviez aucune affliction réelle. Pour expier ces fautes, renoncez à la musique, à la danse, et à tout autre amusement semblable.

« Que ceux qui sont enclins à la paresse dorment moins, afin d'avoir plus de temps à donner à la prière et à la méditation. Que les voluptueux préfèrent le lit le moins propre à flatter leur mollesse; qu'il y ait enfin une abstinence générale de toute espèce de récréation, à moins que le soin de la santé n'en exige quelqu'une et dans ce cas prenez-la en particulier.

« Abandonnez les spectacles, fréquentez les églises, ne vous arrêtez point sur la place publique; de retour chez vous, occupez-vous à régler et à mettre en ordre l'intérieur de votre maison. Saint Chrysostôme invite souvent ses auditeurs à réfléchir chez eux sur ce qu'on leur a enseigné, et à en faire le sujet de leur conversation. Tout cela sans doute n'approche pas de l'austérité primitive, mais tend du moins à mortifier la nature sensuelle qui recherche la société, les assemblées bruyantes, les fêtes, les jeux, les ris, et tous les genres de divertissement dont il faut se priver pendant la sainte quarantaine, pour se conformer au précepte évangélique : Soyez affligé, pleurez, gémissez; que vos ris se changent en larmes, et votre joie en tristesse. Humiliez-vous devant le Seigneur et il vous relèvera. »

MÉLANGES.

Monseigneur l'évêque de Poitiers vient de rétablir dans le chef-lieu de son diocèse une ancienne institution connue sous le nom de *Maison des Pénitentes*. Il n'y a rien de mieux à faire pour démontrer le but et l'utilité de ce lieu d'asile, que de citer une circulaire que monseigneur l'évêque de Poitiers vient d'adresser à ce sujet aux curés de son diocese.

« Messieurs,

« La ville de Poitiers regrettait depuis longtemps la perte du précieux établissement connu sous le nom de *Maison des Pénitentes*, où les personnes du sexe que repoussait la société à raison de leur inconduite, trouvaient un asile qui, en les mettant à l'abri de la corruption ainsi que du besoin, facilitait leur retour à la vertu.

« Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que cette perte vient d'être réparée. Sur notre demande, madame la supérieure de la Maison du Bon Pasteur, établie à Angers, a bien voulu envoyer quatre religieuses avec des sœurs converses, pour fonder à Poitiers une maison de refuge où seront reçues, pour autant de temps qu'elles le

voudront, les personnes qui, après avoir eu le malheur de s'écarter des sentiers de la vertu, désirent y rentrer.

« Un pareil établissement, qui n'est pas moins dans l'intérêt de la société que dans celui de la morale, se recommande de lui-même, et devra être mis au nombre des bienfaits dont ce diocèse est redevable à l'esprit de charité qui fait comme le caractère distinctif des habitans.

« D'après leur institut, les Dames du Bon Pasteur devraient offrir un asile et aux personnes du sexe qui sont tombées dans le désordre, et aux jeunes orphelines qui, par suite du délaissement où elles se trouvent, sont exposées aux dangers de la séduction ; mais la petitesse du local qu'elles occupent ne permettant pas d'y faire les dispositions nécessaires pour éviter des communications peu convenables, leur œuvre se bornera à la réception des filles repentantes, jusqu'à ce que les circonstances leur permettent de donner à leur établissement une plus grande extension.

« La maison de refuge que nous annonçons ne sera pas seulement utile pour la ville de Poitiers ; elle est établie pour tout le diocèse, et les personnes étrangères qui y réclameraient une place ne seraient pas repoussées.

« Nous éprouverions la crainte d'être taxé de témérité en vous annonçant que toutes les ressources du nouvel établissement sont fondées sur le *Deus providebit*, Dieu y pourvoira, si de nombreuses preuves d'une protection toute particulière ne devaient justifier à vos yeux notre confiance sans borne en la divine Providence, surtout dans une circonstance où il s'agit d'une œuvre qui doit tourner à la gloire de Dieu, en aidant la rentrée dans la bonne voie à des personnes qui s'en sont écartées.

« Vous êtes, messieurs, les canaux dont cette Providence se sert le plus ordinairement pour répandre ses bienfaits sur les différens besoins : nous vous prions donc de faire connaître cette nouvelle bonne œuvre, et de la recommander aux personnes qui sont en état de faire quelques sacrifices. Représentez-leur qu'en sus d'un loyer de 800 francs, il faudra que les Dames du Bon Pasteur fournissent à la nourriture et à l'entretien des personnes qui viendront se mettre sous leur salutaire surveillance.

« Les frais pour approprier la maison à sa nouvelle destination sont considérables, et il faut se procurer de suite le mobilier nécessaire pour un certain nombre de sujets.

« Outre les secours en argent, les Dames du Bon Pasteur recevront avec reconnaissance des meubles de toute espèce, comme tables, chaises, bois de lits, matelas, couvertures, draps, serviettes, et généralement tout ce qui peut être utile dans un modeste ménage.

« Elles désirent surtout de l'ouvrage, tant pour elles que pour les personnes sous leur direction. Elles exécuteront avec soin et feront exécuter celui qu'on leur confiera, tant en fin que sur des objets communs. Le travail manuel aura le double avantage de procurer aux pénitentes une occupation nécessaire dans leur position, et de procurer une ressource pour pourvoir aux besoins de la maison.

« Les noms des bienfaiteurs seront inscrits sur un registre particulier, et tous les jours la communauté priera pour eux.

« Croyez, messieurs, à mon sincère attachement, et à ma reconnaissance pour tous les services que vous rendez au diocèse.

« J.-B., évêque de Poitiers. »

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA SECONDE QUINZAINE DE MARS.

17 mars 1741. Mort de Jean-Baptiste Rousseau, auteur de cantiques sacrés qui sont estimés.

19 mars 1529. Les Luthériens tiennent une assemblée à Spire en Allemagne ; c'est de ce jour qu'ils commencèrent à s'appeler protestans, à cause de certains points qu'ils protestèrent de défendre, conformément à la confession d'Augsbourg.

23 mars 1682. Louis XIV confirme par un édit la déclaration du clergé de France contenant les quatre propositions sur lesquelles sont basées les libertés de l'Église gallicane.

24 mars 1455. Mort du pape Nicolas V. Ce fut sous son pontificat que la prise de Constantinople par les Turcs mit fin à l'empire d'Orient. Le chagrin que Nicolas eut de ce malheur le conduisit deux ans après au tombeau. Ce pontife, protecteur des arts et des lettres, qu'il cultiva toute sa vie, ouvrit un asile dans Rome aux savans grecs que la fureur des Musulmans obligea de quitter leur patrie ; ils apportèrent avec eux un grand nombre de manuscrits grecs et hébreux dont Nicolas enrichit la bibliothèque du Vatican.

27 mars 1378. Mort de Grégoire XI, neveu de Clément VI, le dernier pontife que le clergé français ait donné à l'Église universelle. Ce fut lui qui le premier établit au Vatican la résidence des papes.

La gravure que nous donnons aujourd'hui sous le nom de Rachel devait être accompagnée d'une pièce de vers qu'une indisposition de l'auteur nous force à remettre à une prochaine livraison.

NOTRE-DAME DE REIMS.

§ I. Histoire de l'église.

C'est vers le milieu du troisième siècle que le christianisme pénétra dans la Gaule Belgique et dans Reims, que, suivant les *Commentaires de César,* l'on désignait alors sous le nom de *Durocortorum Remorum.* Les premiers évêques de cette contrée, saint Sexte et saint Sinice, en furent aussi les apôtres. On a peu de détails sur leur vie; mais les résultats immenses qu'ils obtinrent et les nombreux convertis qui vinrent abjurer à leurs pieds le culte des faux dieux pour la loi de Jésus-Christ, sont des témoignages éclatans de leur zèle évangélique et de la mission que Dieu leur avait donnée.

A peine régénérés par le baptême des fonts sacrés, le baptême de sang vint compléter la foi des nouveaux convertis, cimenter leur pacte avec Dieu, et leur donner la couronne du martyre. Cinquante chrétiens, parmi lesquels s'en trouvaient trois dont l'Église a conservé les noms pour les inscrire dans sa légende, et les transmettre aux fidèles comme de glorieux exemples et de puissans intercesseurs; cinquante chrétiens, disons-nous, ayant pour chefs saint Timothée, saint Maur et saint Apollinaire, subirent les épreuves de la torture la plus cruelle, et reçurent ensemble la mort dans un lieu que l'on désigne encore sous le nom du *Barbâtre* (*via Barbarorum*).

A l'endroit même qu'avait baigné le sang des martyrs et lorsque la persécution fut un peu apaisée, Belauze, quatrième évêque de Reims, fit élever une église humble et pauvre qu'il consacra d'abord aux saints apôtres. Reconstruite plus tard, elle fut mise sous l'invocation de saint Symphorien, et devint ensuite collégiale.

La collégiale de Saint-Symphorien servit de cathédrale jusque vers le commencement du cinquième siècle, époque à laquelle saint Nicaise, archevêque de Reims, transporta le siége archiépiscopal dans l'église de Notre-Dame, qu'il avait fait bâtir, vers l'an 401, sur les ruines d'un temple dédié à Vénus ou à Cybèle (1).

S'il faut en croire la tradition la plus généralement répandue, c'est dans la métropole que Chlovis, converti à la foi catholique après la bataille de Tolbiac, reçut le baptême des mains de saint Remy. Plusieurs savans néanmoins ont fait observer avec justesse que, suivant l'usage des premiers siècles du christianisme, on n'admettait qu'un font baptismal dans chaque ville; que ce font baptismal se trouvait alors, comme l'attestent des témoignages irrécusables, dans une église attenante à la cathédrale d'alors, et que, par conséquent, Chlovis a dû être instruit et baptisé dans cette église. Nous croyons leurs remarques fondées.

Vers le commencement du neuvième siècle, l'archevêque Ebbon (élu en 822), voyant l'état de vétusté de sa cathédrale, la fit reconstruire sur un plan beaucoup plus vaste. *Flodoard,* dom *Marlot* et *Bergier*, historiens de la ville de Reims, rapportent que Louis le Débonnaire accorda à l'archevêque Ebbon la permission de se servir de son architecte Romualdus, artiste d'une immense célébrité à cette époque; les termes de la charte qui octroie la faveur dont nous parlons, sont même assez singuliers, car ils concèdent Romualdus *pour toute la durée de sa vie.*

Ebbon, pour bâtir son église et trouver les matériaux nécessaires, fit abattre ce qui restait des murs et des portes de la ville, démantelée un siècle auparavant, en 719, par Charles Martel. Ce prince, irrité contre l'archevêque saint Rigobert, qui avait refusé de le reconnaître et de lui ouvrir les portes de la ville, l'avait prise d'assaut et désarmée de ses fortifications, après avoir au préalable exilé le prélat en Gascogne, et lui avoir donné pour successeur Milan, simple tonsuré.

La dédicace de la métropole fut faite du vivant d'Ebbon, et bien avant que les travaux ne fussent terminés. Pour en hâter l'exécution par de riches récompenses, Ebbon engagea plusieurs artistes habiles à venir habiter Reims, et consacrer leurs travaux à la grande œuvre conçue et commencée par Romualdus. Néanmoins un entier succès ne couronna point les efforts de cet archevêque. La métropole de Notre-Dame de Reims ne fut terminée que vingt-sept ans après la pose de sa première pierre, en 846, sous l'épiscopat d'Hincmar, qui la dédia de nouveau à la sainte Vierge, en présence de ses suffragans et du roi Charles le Chauve.

Hincmar ne se montra pas moins généreux qu'Ebbon à l'égard des architectes et des sculpteurs qui travaillèrent à la métropole; il leur donna des sommes énormes pour cette époque, les combla d'honneurs, et ne les renvoya dans leur patrie (beaucoup étaient Italiens) qu'après les avoir accablés de dons.

Les anciens chroniqueurs parlent avec extase de l'église construite d'après les plans de Romualdus; ils racontent qu'on la fit couvrir en plomb, que les voûtes furent décorées de peintures, et les travées chargées d'or. Une immense mosaïque représentant des anges et des saints formait le pavé

(1) Anquetil, *Histoire civile et politique de Reims.* — Gérusez, *Histoire et Statistique de Reims.*

de la nef : les vitraux surpassaient de beaucoup tout ce que l'on avait jusqu'alors exécuté en ce genre. Flodoard énumère longuement les reliques précieuses qui se trouvaient déposées dans une chapelle souterraine construite sous la métropole et dédiée à saint Pierre et à tous les saints. On y célébrait le service divin à certains jours, et principalement à l'anniversaire du martyre de saint Timothée, de saint Maur et de saint Apollinaire. Le portail de cette basilique était décoré, dans sa partie supérieure, de statuettes et de bas-reliefs qui représentaient le couronnement de Louis le Débonnaire et de son épouse Hermangarde. Ce couronnement avait eu lieu dans la cathédrale de Reims le 28 janvier 816. Quant aux richesses que contenaient le trésor et le reliquaire, elles sont innombrables : dom Marlot en donne une liste immense et en fait une curieuse description. Avant la révolution de 1789, on montrait encore aux curieux plusieurs admirables pièces d'orfévrerie données à son église par l'archevêque Hincmar. Parmi ces objets, on remarquait un calice, chef-d'œuvre de ciselure, et qui portait encore le nom de *calice d'Hincmar*.

Au rapport du chanoine Flodoard, historien contemporain, l'église de Reims passait pour le plus beau monument que possédât la France. D'après la description qu'il en laisse, et d'après un ancien sceau conservé dans les archives de la métropole, des tours, des tourelles, des créneaux et des fortifications donnaient à ce temple l'aspect d'une forteresse.

Malgré la solidité de sa construction, l'église de Reims fut détruite de fond en comble par un incendie qui réduisit en cendres une partie de la ville, le 24 juillet 1210. S'il faut en croire dom Marlot, une des causes de ce malheur serait le bois dont on avait fait usage pour la voûte et les piliers de la cathédrale, à l'instar de quelques autres édifices du temps et de presque tous les monastères et les églises de la province de Champagne.

L'archevêque Alberic de Humbert résolut de reconstruire l'église de Reims ; mais ce n'était point une entreprise facile, car il fallait des sommes immenses, et le trésor de la métropole ne tarderait point à se trouver épuisé. Une quête fut donc ordonnée par lui dans tous les diocèses de la province ; un grand nombre de fidèles s'empressèrent d'offrir des dons considérables, et chose merveilleuse ! trente ans après sa ruine, en 1241, la veille de la Nativité de la Vierge, les chanoines commencèrent à célébrer l'office divin dans la métropole, à peu près telle qu'elle existe encore aujourd'hui, et d'après les plans de Robert de Coucy, architecte né à Reims.

Il n'est aucun édifice considérable qui présente, dans sa construction, une circonstance semblable, si l'on en excepte toutefois l'église de Saint-Paul de Londres, construite par l'architecte Christophe Wron dans l'espace de trente-cinq ans (de 1675 à 1710). On passa cent quarante-cinq ans à bâtir Saint-Pierre de Rome (de 1503 à 1648).

Les deux tours qui surmontent la façade principale ne furent tout-à-fait terminées qu'en 1430. Le cardinal Guillaume Fillastre, qui avait été doyen de l'église de Reims, donna une somme d'argent assez considérable pour bâtir la tour méridionale, dont les travaux ne furent repris qu'en 1427.

En 1445, on y fit transporter les cloches, qui étaient auparavant placées dans les tours situées aux deux extrémités de la croisée de l'église.

Tous les travaux avaient été totalement terminés, lorsque le 24 juillet 1481, la négligence de deux plombiers dont l'histoire a conservé les noms (Jean et Remy Légoïs) mit le feu à la couverture de l'édifice dans la partie au-dessus de la croisée. Bientôt la flamme dévora de toutes parts la charpente ; des ruisseaux de plomb fondu coulèrent des voûtes sur ceux qui voulaient arrêter l'incendie, et, pour comble de fatalité, le vent se mit à souffler avec violence, menaçant d'étendre la destruction sur toute la ville, dont les maisons, suivant la coutume usitée alors, n'étaient construites que de bois.

Grâce à Dieu, il n'en arriva rien cependant, et les Rémois eurent à déplorer un malheur moins grand que celui dont ils étaient menacés ; il ne résulta de l'incendie que la perte totale de la toiture de la cathédrale, et la ruine des cinq cloches dites *cloches de la croisée :* tout le corps de l'édifice fut conservé.

Rassemblés pour aviser aux moyens de réparer un si grand désastre, le conseil de la ville et le chapitre de la métropole décidèrent que l'on enverrait au Plessis-lès-Tours, près de Louis XI, une députation qui sollicitât de ce monarque les moyens de réparer les ravages du feu. On espérait d'autant plus de cette démarche que Louis XI, atteint depuis long-temps d'une longue et cruelle maladie, avait emprunté naguère à la cathédrale de Reims ses reliques les plus précieuses, et notamment la sainte ampoule ; on fit, durant plusieurs soirs, une procession aux flambeaux pour la bonne réussite des chanoines députés. Louis XI montra d'abord des soupçons sur les causes de l'incendie, et en accusa les Rémois. Désabusé bientôt jusqu'à l'évidence, il rejeta sa mauvaise humeur sur le chapitre, et dit, dans sa colère, *que s'il faisait son devoir, il mettrait de bons moines à Notre-Dame, et en chasserait les chanoines.*

La cathédrale demeura donc presque en ruines

jusqu au moment ou Charles VIII se fit sacrer (1484). Vivement touché de l'état de délabrement où se trouvait cet édifice, naguere si magnifique, le jeune prince accorda, pour que l'on pût parvenir à le réparer, une somme considérable à prélever sur les greniers à sel. Indépendamment de ces secours, on fit dans toute la métropole, et jusqu'en Flandre même, des quêtes abondantes. Les chapitres de Soissons et de Laon signalèrent, par des libéralités peu communes, leur attachement à l'église de Reims.

Les réparations furent complètement terminées en 1489. Avec les dons que fit à la cathédrale le roi Louis XII, moyennant un nouvel octroi, on construisit une galerie qui surmonte l'édifice du côté du nord. En 1515, on éleva des combles en charpente, couverts en ardoises, au-dessus des deux tours, qui, jusqu'à cette époque, avaient été terminées par des plates-formes.

Les travaux que l'on fit successivement à la cathédrale de Reims, depuis le quinzième siècle, sont de peu d'importance, et consistent en réparations qui n'ont rien changé ni à la forme ni à l'aspect de l'édifice.

La cathédrale de Reims faillit tomber sous le marteau révolutionnaire en 1793. On était sur le point de la mettre aux enchères et de la vendre à vil prix à des démolisseurs, lorsqu'un Rémois proposa d'y établir un club qui fut placé au fond du chœur avec des loges et des bancs. Cette idée sauva l'église d'une destruction certaine. Plus tard on consacra au *culte de la raison* la vieille nef où tant de rois avaient reçu l'onction sainte, où depuis tant de siècles s'élevaient les chants de la prière; et cette inscription fut placée sur le front de la cathédrale profanée :

TEMPLE DE LA RAISON.

LE PEUPLE FRANÇAIS RECONNAÎT L'ÊTRE SUPRÊME ET L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

En 1800, on fit disparaître ces mots, et l'on y substitua ceux-ci :

DEO. OPTIMO. MAXIMO. SUB. INVOCATIONE. BEATÆ. MARIÆ. VIRGINIS. DEI. PARÆ. TEMPLUM. SÆCULO. IN. XIII°. REÆDIFICATUM.

Le manque d'entretien durant vingt années rendait indispensables d'importantes réparations que l'on commença en 1809.

Ces réparations se trouvaient presque terminées en 1814, lorsqu'elles furent suspendues par l'invasion que les troupes ennemies firent du territoire français.

Ce travail ne fut repris et terminé qu'en 1815.

Telles sont les particularités les plus intéressantes de l'histoire de la cathédrale de Reims. Nous n'avons point cru devoir nous étendre davantage sur les détails qui appartiennent plutôt à l'histoire de la ville, de ses archevêques et de son chapitre, qu'à celle de l'édifice même.

Dans un article prochain, nous essaierons de donner, par la description, une idée de la basilique de Reims.

FRAGMENS DE LA MESSIADE.

Nous publions aujourd'hui deux premiers fragmens de LA MESSIADE, le plus beau poème des temps modernes. Klopstock, l'auteur de ce poème, était allemand, et est mort très-vieux au commencement de ce siècle. Son sujet, c'est la passion, la mort et la résurrection du Christ. La réputation de Klopstock est immense; mais la Messiade est peu connue, en France surtout, où il n'en existe que d'incomplètes imitations. Les fragmens qu'on va lire donnent une parfaite idée de la *poétique* de Klopstock et de la mysticité rêveuse dont tous ses vers sont empreints. Nous les devons à l'obligeante coopération d'une dame allemande qui comprend aussi bien le génie de notre langue que celui de sa langue maternelle, et qui a fait passer dans sa traduction presque toutes les beautés de l'original.

§ I. FRAGMENT DU PREMIER CHANT DE LA MESSIADE DE KLOPSTOCK.

Le Messie passe la nuit en prières sur la montagne des Oliviers, et renouvelle à son Père la promesse d'achever l'œuvre de la rédemption.

Non loin de Jérusalem s'élève une montagne qui déjà plus d'une fois a reçu sur sa cime élevee le Sauveur du monde. Il y venait passer des nuits entières en pieuses méditations, et se reposer des angoisses sans nombre que la fragile enveloppe mortelle fait éprouver à l'âme qu'elle captive, lors même que cette âme est un Dieu.

Le crépuscule enveloppe les collines des alentours, et Jésus s'avance vers le mont des Oliviers; Jean l'Évangéliste l'a suivi, mais il s'arrête près des tombeaux. Là, le saint apôtre va consacrer la nuit à la prière, car son maître lui défend de l'accompagner plus loin.

Seul et creusant l'abîme de l'éternité de toute la force de sa pensée divine, le Messie s'élève vers l'extrémité du mont. Sa tête s'entoure d'une auréole céleste, reflet du sacrifice qui doit s'accom-

plir. De hauts palmiers lui prêtent leurs ombres; un souffle mystérieux, précurseur de l'approche de l'Éternel, soulève sa chevelure.

Gabriel, l'ange envoyé sur la terre pour y servir le fils de Dieu pendant son exil, est debout entre deux cèdres majestueux. Il rêvait à l'ineffable félicité qui doit enfin devenir le partage des hommes, lorsqu'il voit le Sauveur s'avancer lentement vers lui. Le séraphin sait que le jour terrible et solennel qui rachètera les péchés du monde n'est point éloigné. Cette pensée remplit son âme d'une satisfaction mêlée de tristesse.

« Mon divin maître, dit-il à voix basse, ton corps épuisé a-t-il besoin de repos? Regarde! pour ombrager ta tête immortelle, le cèdre étend ses rameaux verdoyans; pour recevoir tes membres accablés, le baume plie ses tiges soyeuses. Au pied du mont, dans la fente des rochers où dorment les morts, croît une mousse fine et parfumée. Veux-tu que ton serviteur t'en prépare une couche? Fils de l'Éternel! la fatigue, la douleur sont empreintes sur tes traits divins! Ah! combien tu souffres sur cette terre par amour pour les enfans d'Adam! »

Le Messie ne répond que par un regard qui renferme toutes les bénédictions du Ciel, et gravit péniblement la dernière pointe du rocher la plus proche des nuages, la plus proche de Dieu! Il se prosterne, il prie, il parle à son Père.

Aux sons de la voix de Jésus la terre frémit d'espérance! Ce n'est plus la voix puissante et terrible de l'anathême, qui lui arrive des régions célestes: c'est le doux accent du Sauveur promis qui demande grâce pour elle, et qui déjà lui rend une partie de l'éclat dont elle brillait quand le péché de son premier homme ne l'avait pas encore souillée.

La pensée du Messie et de son Père sonde les profondeurs de l'infini, et ces paroles sortent enfin des lèvres mortelles d'un Dieu.

« Ils approchent, ô mon Père, les jours d'une éternelle et sainte alliance! les jours de l'accomplissement d'un grand œuvre, arrêté depuis l'instant où, d'accord avec ton fils, tu conçus la création; où, dans le silence de l'éternité, nos regards, perçant le temps et l'avenir, découvraient les hommes réduits en poussière par le péché, les hommes qui n'étaient pas encore et que nous avions créés pour l'immortalité! Je voyais leurs malheurs, leurs souffrances; toi, mon Père, tu voyais mes larmes! et tu promis d'incarner une seconde fois l'image de ta divinité dans l'homme déchu! Tu le sais, ô mon père, les cieux le savent aussi, combien depuis cet instant je soupirai après mon abaissement. Je m'estime heureux aujourd'hui; depuis trente-trois ans je suis homme. Beaucoup de justes se sont rangés autour de moi, mais c'est le genre humain qu'il faut sauver! J'attends tes arrêts. Qu'ils me jettent parmi les morts, qu'ils me réduisent en cendres, je supporterai tout avec respect, avec soumission. Aucun être créé ne saurait comprendre ni ta clémence ni ta colère: Dieu seul peut réconcilier Dieu! Apprête-toi, juge de l'univers! je suis libre encore, je puis retourner aux cieux, le chœur des anges m'y ramènerait en triomphe. Je m'offre une seconde fois! mon front prosterné se relève vers le tien, ma main touche aux nuages: je le jure par moi-même, qui suis Dieu comme toi, je veux racheter les péchés du monde! »

La voix de l'Éternel répond; elle n'est intelligible que pour le Messie:

« J'étends ma tête sur l'univers, mon bras sur l'infini. Je l'ai juré, mon fils, moi qui suis l'Éternel! les péchés du monde seront remis. »

Il dit et se tait.

Un doux frémissement agite la nature, une sainte extase saisit tous les habitans du Ciel; au fond des enfers l'orage gronde.

L'Éternel arrête encore sur le Messie ses regards où brillent déjà les arrêts terribles du juge inexorable; mais un sourire d'ineffable bonté, de tristesse divine, adoucit cette effrayante sévérité; un sourire, et une larme diaphane, immense, une larme de l'Éternel!.... la seconde que les cieux aient vu étinceler à la paupière de leur Créateur! La première, il l'a versée quand le péché d'Adam perdit le genre humain! . . . . . .

§ II. Extrait du cinquième chant de la Messiade de Klopstock.

Le Messie a rassemblé ses apôtres, il a célébré la cène avec eux. La nuit est venue, il s'est dirigé vers le mont des Oliviers. Les apôtres, excepté Judas, l'ont suivi; il leur a ordonné de l'attendre et de veiller. Accablés de fatigue, ils s'endorment, tandis que le Messie va s'offrir au Juge éternel à la place du genre humain.

Dieu s'approche de la terre. Le séraphin Éloha le suit sur un sombre nuage. De ce piédestal céleste s'échappe sourdement la voix menaçante du tonnerre. Éloha voit l'Éternel descendre vers le Thabor, et le Messie s'arrêter dans un jardin solitaire.

« Fils de l'Homme, se dit-il, ta bonté égale ta puissance! Chargé des péchés du monde, tu viens demander pour toi seul le châtiment qu'ils ont mérité tous! Rien de ce qui a été créé ne peut sonder les profondeurs de ce secret sublime!.. Ange, séraphin, adore ton créateur et tais-toi. Hommes,

La jeunesse de S.t Cloud.

Le Christ au Mont des Oliviers. (d'après le Poussin)

je vous salue! hommes, mes frères, vous allez être immortels comme moi! »

Ainsi parle Éloha : les bras étendus au-dessus de la terre, il la bénit de la pensée.

L'Éternel est arrivé sur le Thabor, enveloppe dans cette heure solennelle de la nuit que l'airain annonce à la nature par douze frémissemens mystérieux. A travers ce voile transparent pour tout ce qui n'est pas mortel, il voit la terre couverte de péchés, hérissée d'autels élevés à de faux dieux. Les crimes passés et à venir sortent des abîmes dans lesquels ils précipitent les générations qu'ils flétrissent; la voix puissante de la conscience les traîne au pied du tribunal suprême. Un murmure plaintif descend du ciel; sur l'aile tremblante des vents arrivent les soupirs de la vertu qui souffre sur la terre, et les gémissemens des victimes expirant sur les champs de bataille. Le tonnerre a prêté sa voix au sang innocent, au sang des martyrs; il crie vengeance à travers l'immensité des cieux!

Dieu pense!... Sa main soutient l'univers qui va se réduire en poussière, se perdre dans l'infini. Il se tourne vers Éloha. Le séraphin comprend l'Éternel.... Il remonte vers les cieux, mais son regard reste fixé sur le mont Thabor; sa main élève la trompette terrible qui doit un jour réveiller les morts de tous les siècles; il l'a dirigée vers la terre.

A cet appel effrayant, le séraphin ajoute ces mots :

« Au nom de celui qui tient les clefs de l'immensité, qui donne les flammes à l'enfer, la toute-puissance à la mort, est-il sous les cieux un être qui veuille comparaître devant lui à la place du genre humain? S'il existe, qu'il vienne, Dieu l'appelle. »

Le Messie, debout au pied du Thabor, entend le son de la trompette, la voix de l'Ange. Il tressaille, il s'avance, il entre au sanctuaire où l'Éternel l'attend.

Si j'avais la clairvoyance des prophètes et la voix des séraphins; si la trompette du dernier jugement était à mes ordres pour redire les pensées divines, alors même je manquerais de force pour te chanter, Sauveur du monde, quand tu luttas contre la mort, contre la colère de ton père, de ton père inexorable pour toi, par amour pour nous.

Esprit du Père et du Fils, je ne suis qu'un faible mortel; dirige ma pensée, et je verrai, je comprendrai, en dépit de mon néant, les souffrances, l'agonie du fils de Dieu!

Le Messie est prosterné dans la poussière formée par les ossemens des enfans d'Adam morts dans le péché. Il gémit, il tord ses bras avec désespoir, il voit l'enfer entre son père et lui. Il combat, il lutte contre la mort, contre le néant; l'immensité des péchés de tous les siècles l'accable. Son sang, agité par les terreurs de l'agonie, circule plus vite. Son front, sa face divine sont inondés de grosses gouttes rouges et brillantes. Ce ne fut point une sueur ordinaire qui mouilla les membres du Messie lorsqu'il souffrit pour nous. La froide sueur qui couvrait son enveloppe mortelle, c'était du sang!

Jésus, reprenant tout à coup le sentiment de sa divinité, se relève de la poussière; des larmes se mêlent au sang qui coule sur ses joues; son regard est fixé sur le ciel, il prie à haute voix :

« Le monde, ô mon Père, n'était pas encore... Bientôt nous vîmes mourir le premier homme, bientôt nous vîmes chaque seconde signalée par la mort d'un pécheur! Des siècles entiers s'écoulèrent ainsi chargés de ta malédiction! Mais elle est arrivée enfin l'heure sacrée des souffrances mystérieuses, attendue avant que l'univers ne s'ébranlât pour sa marche éternelle, avant que la mort n'immolât ses victimes! Je vous salue, vous qui dormez en Dieu, je vous salue au fond de vos tombes silencieuses; vous vous réveillerez! Ah! combien je souffre en ce moment, chargé du poids de votre fragilité; car moi aussi je suis *né!* moi aussi je dois mourir!... O toi qui suspends au-dessus de ma tête ton bras de juge, toi qui fais frémir mes os pétris de boue, accélère le vol de cette heure affreuse! rends-la plus rapide.... Tu le peux, tout est possible à toi, Éternel!... Cette coupe terrible, que tu as remplie de ta colère, de tes effrayantes terreurs, tu l'as versée sur moi! Ne la vide point jusqu'à la dernière goutte; détourne-la.... Je suis seul, isolé des anges, des hommes qui me sont plus chers encore, des hommes mes frères!... et je suis repoussé par toi... Père céleste, en nous jugeant, daigne te souvenir que nous sommes les enfans d'Adam, que je suis ton fils!.... Mais que ta *volonté soit faite et non la mienne....* »

Ainsi parle le Messie, et sa droite chancelante s'appuie sur la nuit; le jour fuit à sa gauche. Les images horribles d'une mort éternelle passent devant lui; les âmes maudites maudissent la toute-puissance; des entrailles de la terre s'élèvent les mugissemens des cataractes d'où découlent les terreurs infernales, et le murmure des ruisseaux dont le son perfide invite au sommeil trompeur du néant. Le soupir infini du désespoir accuse la création près du Créateur; il maudit le passé, le présent, l'avenir. L'Homme-Dieu a compris ce soupir.

Jésus a quitté l'humble posture d'un pécheur; il s'est rapproché de ses apôtres endormis. Revoir des hommes, des frères, suffit pour le payer de tout ce qu'il a souffert, et les cieux chantent :

« Elle est passée la première heure d'épreuve ; la première heure des souffrances sublimes qui donnent la paix à l'univers, elle est passée. » Ainsi chantent les cieux.

Le Messie, debout devant ses disciples, contemple leur sommeil.

« Pierre, mon ami, dit-il, tu dors et mon âme est accablée d'angoisses cruelles ! Ne peux-tu donc veiller une heure avec moi ? Tu le voudrais, je le sais, mais tu es fils de la terre ! Cette fange grossiere domine encore ton âme. »

Tout à coup se révèle au Messie l'heureux avenir que sa mort doit préparer au monde qu'il est venu racheter. Il s'éloigne, il se prosterne, il prie, il souffre de nouveau.....

Suspendu sur la pointe d'un roc stérile, depuis long-temps Adramelech, l'ange du mal, observe le Messie. Il voit un suicide qui s'égorge ; il s'approche de Jésus, le regarde fixement, et de son front élevé où siége l'orgueil, s'écoulent des pensées désastreuses comme les vagues du torrent formé par l'épais nuage que la foudre vient de crever. Le Messie lève vers lui des yeux ou brillent toute la puissance divine, et le second prince des enfers tombe anéanti !... Il se relève, mais il a cessé de voir la terre, le ciel, le fils de Dieu ; il est à l'entrée de l'abîme qui le reçoit en mugissant de rage, et les cieux chantent :

« Elle est passée, la deuxième heure d'épreuve ; la deuxième heure des souffrances sublimes qui donnent la paix à l'univers, elle est passée ». Ainsi chantent les cieux.

L'Éternel tient encore la balance redoutée : l'écho du ciel répète des paroles de mort et d'anathême ; pas une voix de miséricorde, de grâce, d'espérance !

Dans ses muettes angoisses, le Messie se courbe sous la main puissante qui le punit des péchés du monde. C'est ainsi que l'agneau se tord au pied de l'autel où va l'immoler le couteau du sacrificateur ; c'est ainsi qu'Abel tomba sous une main chérie, appelant en vain son père à son secours.

Le chœur des séraphins, qui jusqu'ici contemplait, adorait le Médiateur, s'envole : les forces des immortels aussi ont des bornes. Éloha, Gabriel, seuls, restent auprès de lui ; mais ils voilent leur tête du plus sombre des nuages.

Trois fois le Juge éternel parle, trois fois la terre s'élance ! trois fois aussi Jehova la retient.

Le Fils de l'homme se relève une dernière fois de la poussière ; il a vaincu, et les cieux chantent :

« Elle est passée, la troisième heure d'épreuve ; la troisième heure des souffrances sublimes qui donnent la paix à l'univers, elle est passée. » Ainsi chantent les cieux.

LA JEUNESSE DE SAINT CLOUD.

La reine Chlotilde ne pouvait se consoler de la mort des enfans de Chlodomir ; elle pleurait sur eux nuit et jour, et se frappait souvent la poitrine en s'accusant d'avoir été la cause indirecte de leur trépas. Elle avait fait chercher leurs cadavres au palais des Thermes, et les avait conduits avec une immense douleur dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, où leur tombeau avait été élevé à côté de ceux du grand roi Chlovis et de la bienheureuse sainte Geneviève.

Mais ce tombeau ne renfermait que deux corps : Théodoald et Gonthaire. Chlodoald, le dernier des enfans de Chlodomir, n'avait été retrouvé ni mort ni vivant. On disait tout bas dans Lutèce qu'il avait trouvé moyen de s'échapper pendant qu'on égorgeait ses frères, et qu'on l'avait conduit dans une retraite où le meurtrier de ses frères ne pourrait jamais le découvrir. Ces bruits étaient arrivés à l'oreille de la reine Chlotilde, qui, surmontant l'horreur que lui inspirait l'assassin, avait fait plusieurs démarches auprès du roi de Paris afin de savoir s'il n'avait en effet poignardé que deux de ses neveux ; mais le farouche Chlotaire refusait obstinément de l'entendre et se tenait invisible au fond de son palais ; car la vertu de sa pieuse mère épouvantait encore ce tyran tout couvert de sang et de crimes, et il ne se sentait pas assez d'audace pour supporter ses regards et sans doute sa malédiction.

La destinée de Chlodoald était donc couverte d'un voile impénétrable pour les yeux de la reine Chlotilde. Elle se flattait quelquefois de l'espoir qu'il était encore vivant, puisqu'on n'avait pas retrouvé son cadavre, et d'autres fois elle se demandait comment un enfant sans force et sans défense avait pu trouver moyen d'échapper au poignard du roi Chlotaire. La Providence a bien pu faire un miracle, se disait-elle ; mais si elle l'a fait pour Chlodoald, pourquoi ne l'a-t-elle pas fait pour ses frères ? Étaient-ils moins purs et moins faibles que lui ? N'étaient-ils pas comme lui le sang de ce roi Chlovis qui avait fait embrasser à tous les peuples franks la religion du Dieu véritable ? Ces réflexions plongeaient la reine dans de nouvelles incertitudes ; elle se consumait dans le désespoir et dans les larmes, et maudissait la fatale confiance qui lui avait fait jeter ses petits-fils entre les mains de celui qui devait les assassiner.

Trois mois s'étaient passés depuis le crime de Chlotaire, et la reine n'avait encore aucune nouvelle de Chlodoald ; elle avait pour ainsi dire cessé d'espérer. Comment croire en effet que ce malheureux enfant eût été sauvé, et que personne ne fût

venu l'apprendre à son aïeule? Cachée au fond de son oratoire, elle demandait à Dieu de la rappeler bientôt auprès de ses petits-fils qu'elle avait tant aimés, et en songeant à sa mort prochaine, elle pensait que dans sa nombreuse famille elle n'aurait pas une main amie pour lui fermer les yeux.

Une des femmes de la reine entre dans son oratoire pendant qu'elle était plongée dans ces réflexions sinistres, et, la dérangeant à regret de sa prière, lui annonce qu'un religieux du couvent de Saint-Jacques demande à lui parler; mais Chlotilde veut rester seule : « Allez dire à ce bon père que s'il vient solliciter de nous une aumône ou un secours, il s'adresse de notre part à notre argentier qui ne le renverra pas les mains vides; si c'est une grâce ou une faveur qu'il espère, dites-lui que la reine Chlotilde n'a plus de crédit ni de pouvoir pour qui que ce soit en France, puisqu'elle n'en a pas eu pour empêcher l'assassinat de ses petits-fils. » La suivante insiste : « Madame la reine, ce moine paraît avoir quelque chose de très-important à vous communiquer; d'ailleurs, il a prévu le cas où vous refuseriez de l'entendre, et m'a priée de vous remettre ce bracelet d'enfant qui, suivant sa pensée, doit lui ouvrir toutes les portes de votre palais. » La reine étonnée a pris le bracelet. A peine y a-t-elle jeté les yeux, elle pousse un cri de joie : « Courez, a-t-elle dit, courez! Allez chercher ce saint homme; qu'il vienne, je veux lui parler à l'instant. »

Le religieux est introduit. Il se prosterne devant Chlotilde et veut baiser le bas de sa robe, mais elle le relève avec vivacité : « Mon père, le témoignage de mes yeux ne m'a-t-il pas trompée? Ce bracelet que vous avez fait remettre entre mes mains, est-ce bien celui que j'avais attaché moi-même au bras de Chlodoald, le dernier de mes petits-fils, le dernier des enfans de Chlodomir? est-il vrai que la fureur de Chlotaire ait été trompée? que l'un de ses neveux ait échappé au massacre? Ah! parlez : Chlodoald est-il vivant?

« — Oui, madame, et je viens vous apprendre sa retraite.

« — Ah! que Dieu vous récompense, vous qui m'apportez cette nouvelle! mais vous l'avez fait attendre bien long-temps!

« — Il le fallait. Les espions du roi Chlotaire étaient postés autour de votre palais; toutes nos démarches étaient surveillées; j'ai dû attendre que la fureur de ce roi terrible se fût calmée, et que l'espoir de retrouver Chlodoald se fût évanoui dans son cœur.

« — Hé bien, oui, mon père, vous avez bien fait; mais maintenant Chlotaire a quitté Paris; j'ai cessé d'être surveillée, je puis voir mon petit-fils sans le compromettre... Ah! menez-moi vers lui, partons. »

Le religieux a pris la main de la reine et la conduit à l'une des fenêtres de son oratoire. « Voyez, madame, lui dit-il : les brouillards du soir s'étendent sur la Seine, le soleil se cache derrière Montmartre, la nuit n'est pas loin; attendez que ses ombres s'abaissent sur les murs de Lutèce; attendons l'heure où nous pourrons franchir, sans être vus de qui que ce soit, le chemin qui sépare votre palais du couvent de Saint-Jacques, et alors je vous conduirai vers votre petit-fils. »

La reine comprend combien cette précaution est nécessaire, et s'assied en dévorant son impatience. Pour abréger le temps, elle parle de Chlodoald; elle veut savoir par quelle main ce nouveau Joas a été ravi au glaive des assassins; elle veut connaître le nom qu'à l'avenir elle doit mêler, dans toutes ses pensées, au nom de son petit-fils. Le religieux répond en ces termes :

« Il y a trois mois, à l'heure où nous sommes, les religieux du couvent où j'ai prononcé mes vœux étaient réunis dans le chœur de notre église pour l'office du soir. Tout à coup un guerrier enveloppé dans une longue robe s'est élancé dans le sanctuaire; il tenait dans ses bras un jeune enfant tout en larmes, et dont le visage se cachait sous les flots de sa longue chevelure. « Asile! asile, a-t-il crié en tombant aux pieds du Crucifix. Asile pour le fils des rois aux genoux du fils de Dieu! Asile et protection pour l'enfant innocent dont le roi Herode veut répandre le sang! » Il dit, et l'enfant tend ses petites mains vers l'autel et vers nous, en criant, comme celui qui le porte : « Asile et protection! » L'office est interrompu; nous nous levons en tumulte; un de nos frères a reconnu le guerrier Sighewald, le gouverneur des enfans du feu roi d'Orléans, le très-juste et très-vaillant Chlodomir! « Oui, je suis Sighewald, répond le guerrier, madame, et c'est le dernier fils de mon maître que j'apporte au milieu de vous. » Alors il nous raconte comment vous êtes venue à Paris avec vos petits-fils; comment Chlotaire vous a engagée à lui livrer ses neveux, sous prétexte de les couronner; comment enfin, dès que ces malheureux princes ont été en sa puissance, il vous a envoyé le sénateur Arcadius avec des ciseaux et une épée nue, et ce terrible message : « Choisis, ô reine, si tu veux que tes petits-fils vivent avec les cheveux coupés ou soient sur-le-champ mis à mort. »

« — Hélas! hélas! interrompt Chlotilde, dans un premier moment de désespoir, en voyant arracher à mes enfans le royal héritage de leur père, j'ai choisi pour eux le trépas. Fatal transport! Que la Providence m'en a punie! Combien il m'a coûté de remords et de larmes! Mais poursuivez, mon père, poursuivez.

« — A mesure que Sighewald parlait, sa voix devenait plus faible. Bientôt il est obligé de déposer à terre le royal enfant, et alors il découvre à nos yeux une horrible blessure qu'il a reçue au-dessous du sein : son sang coule comme un ruisseau, les forces l'abandonnent; il peut à peine nous dire que les deux premiers fils de Chlodomir ont été assassinés, et qu'en fuyant avec le troisième il a reçu une flèche lancée par les archers du tyran... « Dieu m'a conduit jusqu'ici, achève-t-il d'une voix entrecoupée, c'est qu'il a sans doute quelque grand dessein sur cet enfant; sauvez-le donc: asile pour lui! » Alors nous avons étendu la main, et avec un cri unanime : « Sighewald, nous mourrons tous avant qu'on arrache un cheveu de la tête de Chlodoald! — Merci, ô vous qui me faites une mort si douce.... Maintenant, ma mission sur la terre est finie...» Il dit, attire à lui le prince, qu'il embrasse une dernière fois, et meurt en le bénissant.»

L'émotion de Chlotilde est à son comble ; elle lève les mains vers le ciel en pleurant : «Sighewald, Sighewald, digne et fidèle serviteur, que Dieu te récompense en faisant que ton dévouement ne soit pas inutile!»

« Le religieux continue de parler de Chlodoald; il raconte sa douleur touchante devant le cadavre de son gouverneur, les prières qu'il vient dire chaque jour sur sa tombe, sa jeune piété qui édifie les moines, et son amour pour la reine Chlotilde, dont à chaque instant il prononce le nom. Il raconte que les soldats du roi se sont présentés à la porte du monastère et qu'ils n'ont pas osé en violer l'enceinte; mais que pendant deux mois ils ont veillé autour de ses murs comme des loups rôdans qui attendent une proie. Le ralentissement de leur surveillance a permis enfin à l'abbé de Saint-Jacques d'envoyer à la reine l'un de ses moines, afin de sécher les pleurs qu'elle versait constamment sur la mort de Chlodoald; mais la fureur des assassins n'est peut-être qu'endormie, et il ne faut rien faire qui puisse la réveiller.

A ces dernières paroles, Chlotilde a serré la main du moine : « Oui, dit-elle, je connais Chlotaire; s'il était sûr que son neveu est caché dans votre monastère, la crainte d'un sacrilége ne serait pas assez forte pour l'arrêter. Oh! maintenant, mon père, je vous remercie de votre prudence, et je veux en avoir autant que vous; j'étoufferai le cri de mon amour qui me pousse vers mon petit-fils; j'attendrai que la nuit soit bien sombre, les rues bien calmes, les satellites de Chlotaire bien endormis. Chlodoald, j'ai été la cause indirecte de la mort de tes frères; je ne veux pas avoir à me reprocher la tienne! »

Cependant la nuit est venue; le ciel semble compatir aux craintes maternelles de Chlotilde; il s'est voilé de nuages sombres; la ville est muette, on peut partir. La reine se couvre à la hâte d'un manteau noir, et, appuyée sur le religieux, elle sort de son palais par une porte secrète, que la plus fidèle de ses femmes referme silencieusement sur elle. La reine et le religieux se glissent à travers les rues solitaires, et tremblent aü seul bruit de leurs pas. Il leur semble quelquefois que des rumeurs confuses arrivent jusqu'à eux... Ils écoutent, et n'entendent que le silence. Au moment de franchir la porte du monastère de Saint-Jacques, un rayon de la lune perce les nuages; Chlotilde a cru voir étinceler la hache d'armes d'un soldat; elle se serre contre son compagnon avec frayeur..; mais celui-ci n'a rien vu... Il parvient à la rassurer.

« Enfin la reine est dans l'enceinte où Chlodoald l'attend. Vaincue par la puissance de son émotion, elle est obligée de s'arrêter; son cœur palpite avec tant de violence, qu'elle le croit prêt à briser sa poitrine...; elle suit en chancelant le religieux... Il la conduit dans l'église, car, pour plus de sûreté, le fils de Chlodomir a été caché au pied de l'autel...

Tout à coup un double cri retentit.... Chlodoald a fait quelques pas au-devant de ceux qui arrivent.... Il a reconnu la reine et se jette tout éperdu dans ses bras. « Oh! je ne suis plus seul à présent; je ne suis plus orphelin; ma mère!... j'ai retrouvé ma mère! »

Chlotilde veut répondre, mais sa voix s'étouffe dans ses sanglots; elle ne peut que serrer son petit-fils sur son cœur, le couvrir de baisers et de larmes... Maintenant, que les bourreaux de Chlotaire viennent le chercher!

« Chlodoald, mon fils, mon enfant chéri, le plus chéri de tous mes enfans, dit-elle enfin d'une voix entrecoupée, oh! c'est bien toi que je vois, que je touche, que j'embrasse! Oh! j'ai tant pleuré quand je t'ai cru perdu, que je ne sais comment il me reste des larmes pour pleurer quand je te retrouve!

« — Et mes frères, mes pauvres frères, répond en sanglotant Chlodoald, tu ne les retrouveras pas ceux-là; ils sont morts, bien morts, morts presque sous mes yeux. Oh! si tu savais quels cris déchirans ils ont poussés... Oh! je crois toujours les entendre... même en ce moment, même auprès de toi. Ma mère, ma mère, n'est-ce pas que tu me protégeras? n'est-ce pas que tu ne me laisseras pas mourir comme eux? »

La reine s'est affaissée sur les marches de l'autel; elle cache son visage dans la longue et douce chevelure de son petit-fils et pleure avec amertume.

(Suite.)

« Oh! tais-toi, tais-toi, Chlodoald; tu me fais bien du mal. Sais-tu quel est le meurtrier de tes frères, de ton cher Théodoald, de ton cher Gonthaire?

« — Si je le sais, grand Dieu! c'est celui qui nous devait aide et protection : c'est notre oncle!

« — Non, c'est moi, c'est moi! Il a été le bras, j'ai été la tête! Il a porté les coups; c'est moi qui les avais commandés!

« — Toi, ma mère!

« — Moi, enfant, qui n'ai pas voulu laisser couper les cheveux des fils de Chlodomir; moi qui n'ai pas voulu voir une tonsure de moine sur ces fronts qui devaient porter une couronne de roi. Oh! malheureuse, malheureuse que je suis! Comment ai-je pu penser que Chlotaire reculerait devant l'exécution de sa menace! »

Ces paroles sont un mystère que Chlodoald ne peut comprendre. Il voit seulement que la reine est affligée; il l'embrasse et la couvre de caresses afin de la consoler. Le désespoir de Chlotilde se calme peu à peu sous ces tendres caresses, comme la neige se fond à la chaleur du soleil. L'enfant retrouve auprès de sa mère un peu de son ancienne gaîté, et un doux sourire anime ses joues pâles et amaigries.

« Et c'est dans cette église que tu as passé toutes tes journées? lui demande Chlotilde.

« — Oui, de bien longues journées, puisque je ne te voyais pas. Quelquefois on me mène promener dans le jardin du couvent; mais que me fait la promenade? je n'ai plus mes frères pour jouer et courir avec eux.

« — Et tes nuits?

« — Je les passe encore dans l'église. Vois cette peau d'ours étendue derrière l'autel : c'est là que je me couche; mais je ne dors guère... Chaque nuit cependant un religieux veille auprès de moi.

« — Et quelles consolations as-tu dans ta captivité, pauvre enfant?

« — Prier et penser à toi. Je prie pour mes frères dont je n'ai pas encore vu la tombe; mais je la verrai quelque jour, n'est-ce pas? Je prie pour mon gouverneur Sighewald qui m'a sauvé la vie et qui est mort là, à cette place; je prie pour toi qui dois être bien malheureuse, puisque tu n'as plus qu'un seul enfant.

« — Tu oublies quelqu'un dans tes prières, mon fils.

« — Qui donc?

« — Ton oncle Chlotaire.

« — Le meurtrier de mes frères!

« — Aie pitié de lui, Chlodoald; il est à plaindre, car il est méchant. »

L'enfant joint les mains avec une douce resignation et se met en prières. La reine suit son exemple et prie aussi, non pour Chlotaire, mais pour ce jeune ange que Dieu a bien voulu laisser parmi les hommes. Elle se demande s'il ne vaudrait pas mieux pour son petit-fils se consacrer entièrement au Seigneur, et passer au pied des autels une vie ignorée et sainte, que de rentrer dans le monde pour réclamer ses droits à l'héritage de son père et à une couronne dont la possession offre tant de dangers. Et pourtant l'usurpation doit-elle rester triomphante? Le fils d'un roi est-il fait pour mourir dans le cloître?... Plongée dans de cruelles incertitudes, Chlotilde supplie le Ciel de vouloir bien l'éclairer.

Soudain, un bruit de pas nombreux trouble le repos de la nuit. La porte du monastère est ouverte avec violence. Une troupe de soldats munis de flambeaux se précipite dans l'église; à leur tête est Arcadius, le digne ministre de Chlotaire.

« Le dernier des enfans de Chlodomir est ici, dit-il en s'avançant vers le religieux qui avait conduit Chlotilde : moine, par le salut de ton corps, tu vas nous le livrer!

« — Par le salut de ton âme, je te défends d'avancer d'un pas, répond le moine en présentant la croix aux profanateurs. »

La reine est éperdue au pied de l'autel; elle serre Chlodoald contre son sein. Ses bras l'entourent comme une chaîne de fer indestructible « Arcadius, dit-elle, Arcadius, oseras-tu frapper Chlodoald dans les bras de sa mère? Oseras-tu braver par un meurtre la majesté du Dieu dont ton audace profane la demeure? Viens, si tu l'oses; viens, je t'attends! »

Et l'enfant jette des cris d'effroi en implorant tour à tour la Vierge, et sa mère, et les satellites farouches d'Arcadius. Le romain voit la plupart de ses soldats tomber à genoux comme épouvantés à l'aspect du crime qu'ils sont venus commettre... Lui-même, soit que les pleurs de la reine et les cris de Chlodoald le touchent, soit que le Ciel, qui veut sauver le fils de Chlodomir, lui jette dans le cœur un effroi soudain, il recule devant cet affreux sacrilége... « Chlotilde, mon devoir serait d'amener ton fils à Chlotaire, mais je ne puis l'arracher de tes bras. Je dois cependant apprendre au roi que j'ai découvert sa retraite... Songez qu'il aurait moins de scrupules que moi... Adieu. »

Il dit et sort précipitamment de l'église. Ses soldats le suivent en désordre. Une seconde fois Chlodoald est sauvé.

Quand elle fut seule avec lui : « Mon fils, lui dit Chlotilde, promets-moi de ne jamais rien entreprendre pour venger la mort de tes frères ni pour ressaisir la couronne qu'on t'a ravie : une couronne est un cercle de fer rouge qui brûle celui qui la

touche... Enfant, ne cherche pas à la placer sur ton front!... Oh! que j'aie du moins la consolation de t'avoir conservé la vie, moi qui ai à me reprocher la mort de tes frères. Me promets-tu de couper tes cheveux, de vivre et de mourir dans l'ombre du cloître? C'est ton bonheur sur la terre et dans le ciel que j'exige de toi, mon Chlodoald! Me le promets-tu? »

L'enfant étendit la main et répondit gravement : « Je vous le promets. »

Une heure après il était caché dans une autre retraite, et quand trois ans furent écoulés, il se coupa les cheveux et se consacra au Seigneur.

Chlodoald mourut prêtre; sa vie fut courte, mais pleine d'œuvres saintes. L'église catholique honore sa mémoire sous le nom défiguré de saint Cloud. Son corps fut inhumé dans le village qui a pris son nom, et qui est devenu une résidence royale si célèbre. Saint Cloud est le premier prince du sang des rois de France que l'Église ait canonisé.

Extrait du dixième chant de la Messiade.

Les sept paroles du Messie sur la croix.

Jésus est arrivé au pied du mont Calvaire, au lieu appelé Golgotha; une foule immense l'a suivi : la croix est dressée. L'harmonie de l'univers n'est point encore troublée; mais déjà l'horizon s'obscurcit; les tempêtes sortent, avec des hurlemens affreux, des gouffres où les retenait la main de l'Éternel.

L'Homme-Dieu est au pied de la croix, il porte la main à son front, il s'incline profondément, il parle à son père, à son juge! lui seul l'entend; sa réponse mystérieuse fait tressaillir les cieux!

Les bourreaux ont saisi le Messie! Les myriades de mondes qui errent dans l'espace entrent dans les paraboles qu'ils doivent décrire pour annoncer à l'infini la mort du fils de l'Éternel. L'univers s'arrête et marque l'heure du sacrifice; l'axe de la terre reste immobile!

Le Messie est sur la croix! Ses regards, où brillent la bonté d'un Dieu, planent sur ses meurtriers et puis se lèvent vers le ciel!

«*Pardonne-leur,* mon Père, s'écrie-t-il; *ils ne savent ce qu'ils font.*»

A cette voix d'amour, une muette admiration s'empare de la foule. Tous regardent le Messie; ils voient avec effroi sa pâleur et ses souffrances; il n'était pas donné à l'œil humain de voir davantage. Les esprits célestes comprennent le combat horrible que la mort livre à la vie d'un Dieu; la mort qui eût été impuissante si l'Eternel ne l'eût autorisée à vaincre. Ils sentent toute l'horreur de cette agonie, et pourquoi coule ce sang, et quelle source intarissable de salut s'ouvre pour le genre humain avec les plaies palpitantes du Christ! Et lui, il lève ses yeux mourans, il cherche des consolations! C'est en vain, il doit mourir de la mort du coupable!

Deux criminels sont aux côtés du Messie; la volonté du Tout-Puissant l'avait condamné à ce dernier degré d'avilissement.

A sa droite est un assassin, un pécheur endurci; il raille, il insulte le Dieu qui expire pour le monde et pour lui.

A sa gauche est un jeune homme que les mauvais anges ont séduit. Prêt à quitter la vie, il apprend à connaître la plus belle, la plus douce des vertus, le repentir! Il l'exprime à haute voix, il se sent digne de trouver grâce; elle lui est accordée, car il comprend que celui qui souffre près de lui est le fils de l'Éternel. Il le salue de ce nom sacré, et le supplie de se souvenir de lui quand il sera revenu dans sa patrie céleste.

Jésus oublie ses souffrances, un sourire divin épanouit son visage :

« *Aujourd'hui, te dis-je, tu seras avec moi dans le royaume des cieux.*»

A ces mots une félicité inconnue fait tressaillir le pécheur repentant.

« Où suis-je, s'écrie-t-il, à quelle vie m'a-t-il ressuscité? lui qui meurt près de moi!... Il m'a créé de nouveau..... et il meurt!.... Sois adoré, toi que je ne puis concevoir! tu es divin plus que les premiers anges! un ange n'aurait pu ainsi rapprocher mon âme de Dieu. Sois adoré; je t'appartiens pour l'éternité! »

Et, plongé dans une sainte extase, ses regards errent du ciel sur la terre, de la terre au ciel. Tout sourit autour de lui, il s'endort pour le repos du juste.

Les souffrances du Christ augmentent, la nature est frappée de stupeur!

L'homme dont l'âme comprend les actions sublimes, regarde en silence le marbre qui couvre les restes d'un grand citoyen, l'espoir de sa patrie; l'ami contemple sans plaintes, sans larmes, la tombe de son ami; mais à cette muette douleur succède bientôt un bruyant désespoir : Ainsi se réveille la nature. Effrayée d'elle-même, elle s'enveloppe d'une nuit profonde, elle frémit! Le Golgotha ébranlé fait chanceler la croix, et des plaies du Messie coule la vie éternelle sur ses meurtriers, sur le genre humain!

Les ténèbres deviennent plus épaisses; le Golgotha tremble plus fort, et le Temple et Jérusalem avec lui; les anges même voient pâlir leur céleste éclat. Le peuple, saisi de terreur, voit couler le sang de la rédemption; il veut détourner ses regards; une force surnaturelle l'oblige à les reporter sur la croix divine.

Uriel s'élance des pôles vers les âmes, qui toutes déjà ont été enveloppées dans des corps mortels.

« Suivez-moi, leur dit le messager céleste; » et, continuant son vol, il arrive au lieu du supplice. Les âmes le suivent; le cortége solennel des siècles à naître se joint à elles. Le Sauveur sent leur approche; c'est pour toutes ces générations passées et à venir qu'il meurt; il sait les félicités qu'il leur prépare... Ses joues livides reprennent l'éclat de la vie et le perdent aussitôt pour ne plus le reprendre; sa tête, chargée des péchés du monde, s'incline, tombe sur sa poitrine; il cherche à la relever..... elle retombe...

D'épais nuages enveloppent le Golgotha comme la destruction enveloppe les tombeaux, puissante, terrible, muette! La plus sombre des nuits descend sur la croix, et avec elle le silence du néant... Silence qui effraie même les esprits immortels!...

Un bruit sinistre, horrible, qui n'est annoncé par aucun son médiateur, déchire tout à coup la terre. Les ossemens des morts s'agitent, l'ouragan se déchaîne à travers les cèdres gigantesques. Les cèdres tombent! Les tours de la fière Jérusalem tremblent, la foudre arrive, elle éclate dans la mer Morte, ses vagues dormantes se soulèvent, mugissent; l'univers mugit avec elles!

Deux anges s'approchent de la croix. Ce sont deux anges exterminateurs, envoyés par le Juge suprême. Ils s'arrêtent au pied du tertre funèbre, ils s'élèvent, ils font sept fois le tour de la croix; leur vol lent et lugubre oppresse la nature! Ainsi se gonfle la poitrine de l'ami des hommes quand il traverse un champ de bataille où des milliers de ses frères égorgés gisent baignés dans leur sang; quand il entend le râle de l'un, de l'autre, de l'autre encore, et puis le dernier soupir du dernier mourant!

Le Christ voit les anges exterminateurs, et dans le fond de son âme se forme cette humble prière: « Je connais ce vol sinistre; ce bruit lugubre, je le connais! Juge de l'univers, grâce, épargne-moi! »

Et les anges exterminateurs dirigent leur vol prophétique vers les cieux.

Le Sauveur paraît sommeiller; sa tête est restée immobile sur sa poitrine.

Ceux qui l'ont aimé, suivi pendant sa vie, errent isolément autour du Golgotha, sur lequel ils attachent leurs regards baignés de larmes; mais ils craignent de se rencontrer, et de se livrer à des plaintes qui trahiraient leur douleur.

Jean l'Évangéliste, le plus doux des apôtres, et la divine mère du Messie, seuls, ont osé rester auprès de lui. Debout au pied de la croix, tous deux sont muets de désespoir; ils n'ont point de larmes, la douceur des soupirs même leur est refusée. Le Sauveur devine leurs souffrances, il laisse tomber sur eux un regard qui ranime leurs forces, leur courage; le son de sa voix les rend à l'espérance.

Ma mère, dit-il, *celui-là est ton fils*. Et s'adressant à l'apôtre, il lui dit : *Elle est ta mère!*

Ces mots ont épuisé les forces du mourant; il peut encore changer en joie céleste la douleur des fidèles; ce qu'il souffre n'a point de remède en ce monde, même au ciel.

L'âme des anges est trop faible pour concevoir l'agonie du Messie, leur voix trop impuissante pour la chanter.

Un voile de deuil enveloppe le trône de l'Éternel, les esprits célestes qui l'entourent l'ont abandonné; ils planent au-dessus du Golgotha. Du haut de son trône obscurci, Jéhova laisse tomber à travers la nature étonnée un regard sur le Christ. Ce regard n'est vu, compris que par le Sauveur seul; il sent que Dieu n'est point réconcilié encore; il le sent avec terreur! Sa pâleur devient plus effrayante, ses yeux éteints s'arrêtent sur sa tombe déjà creusée dans le pied du roc, près d'un arbre solitaire. Son âme immortelle a conservé la faculté de la pensée, elle s'adresse à son Créateur:

«Mon père, essuie les larmes que mes souffrances font couler... Miséricorde pour tous ceux qui pleurent ton Fils, pour tous ceux qui croient en lui... Miséricorde pour eux quand tu leur enverras la mort! Elle est terrible!.. c'est l'arme la plus effrayante de ta divinité! Aucun être créé ne la connaîtra jamais telle que je la sens; mais une goutte de cet océan de douleur où tu m'as plongé peut répandre le désespoir sur le genre humain!... Miséricorde pour lui, mon Père! aie pitié du malheureux qui, tout en luttant contre l'infortune, a su rester fidèle à la vertu! Aie pitié de l'ami dévoué, sincère, qui bénit jusqu'à son ennemi; de l'homme humble et charitable, du riche puissant qui se sert des biens de ce monde pour soulager ses frères! Aie pitié de tous quand la destruction réclamera leurs corps, et toi leurs âmes!... Dieu de bonté! mon Père! au nom de cette couronne d'épines qui ensanglante mon front, au nom de l'agonie qui gèle la moelle de mes os, au nom de mes souffrances et de cet amour qui me fait mourir ici du supplice des criminels, exauce-moi! »

Tandis que la pensée du Messie dirige cette douce prière vers son père, l'envoyé terrible du Juge éternel, l'ange de la mort a quitté les cieux. Il plane sur la terre, il touche le Mont Sinaï, s'arrête un instant écrasé sous le poids de l'ordre que Dieu lui a donné, et reprend son vol. Son bras trem-

blant soutient à peine le glaive exterminateur; il tombe au pied de la croix, il adore sa victime avant de la frapper.

« Fils de l'Éternel! dit-il, donne-moi la force d'obéir à cette loi terrible qui m'anéantit! Qui suis-je, moi, que tu formas naguère d'un nuage nocturne et d'une vague de feu? Esprit créé d'hier, je dois t'immoler, toi, mon maître! Jéhova l'ordonne. »

Il dit et s'efforce de lever son glaive. La tempête mugit! la voix de la Mort est plus forte, plus puissante que la tempête! Elle continue à parler au Christ :

« La colère de Dieu est infinie! souviens-toi que tu t'es soumis à cette colère. Ta voix suppliante qui demandait grâce est arrivée au pied du trône de l'Éternel; il a détourné la tête, il t'abandonne, il te rejette! Il te livre à moi, l'ange de la plus cruelle des morts! »

Jésus relève encore une fois ses regards vers le ciel; il dit, non de la voix éteinte de l'agonie, mais de l'accent terrible du désespoir :

Mon Père! mon Père! pourquoi m'as-tu abandonné?

Le Ciel se tait devant ce secret impénétrable!

Le Fils de Dieu cède tout entier à la nature humaine; il s'écrie avec toute l'angoisse d'un mortel :

J'ai soif!

Il boit, il frémit, il pâlit; puis il soupire avec la douce confiance du juste :

Mon Père, entre tes mains je remets mon esprit!

Il ajoute avec l'énergie d'un Dieu :

Tout est consommé!!!

Sa tête retombe sur sa poitrine : il meurt!

. . . . . .

UNE PROMENADE

AU CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE.

Le vaste enclos désigné aujourd'hui sous le nom de cimetière du Père-Lachaise est situé sur les collines qui s'étendent de Belleville à Charonne, au nord-est de Paris.

Durant les premiers âges de la monarchie, ce lieu s'appela *le Champ l'Évêque,* sans doute parce qu'il appartenait à l'évêque de Paris. Au quatorzième siècle, Regnault, riche négociant, y fit construire une maison de campagne somptueuse pour l'époque, car le peuple la nomma *la Folie-Regnault.* A la mort du propriétaire, une femme pieuse acheta cette habitation et ses dépendances pour en faire don aux révérends pères de la maison professe de la Société de Jésus, établie rue Saint-Antoine. Plus tard, cet ordre religieux obtint du roi de changer la qualification de sa maison des champs en celui de *Mont-Louis,* qui fut assigné comme résidence particulière au révérend père Lachaise, confesseur de Louis XIV.

Dès-lors ce domaine, considérablement agrandi, devint une délicieuse retraite, tant par la beauté de ses sites, la fertilité de son sol, que par les embellissemens de tous genres qui y furent faits. Son château élevé d'un étage avec mansardes, eut sept croisées de front, et devant la façade s'étendait une cour d'honneur, fermée par une grille et des fossés comme aux temps féodaux.

Lors de la vente des biens des Jésuites, en 1769, MM. Baron des Fontaines firent l'acquisition de Mont-Louis; mais la révolution ayant depuis altéré leur fortune, le parc fut morcelé, le château non entretenu tomba en ruines, et tout annonçait, en 1804, qu'il n'existerait plus que des souvenirs historiques de Mont-Louis, lorsque M. Frochot, préfet du département de la Seine, l'acheta, au nom de la ville de Paris, la somme de 160,000 f., pour en faire un cimetière. L'enclos contenait alors quarante-deux arpens.

Les dispositions pour l'établissement de ce lieu funéraire se firent avec lenteur; on y vit peu de sépultures à perpétuité; mais en 1813 il commença à prendre un tout autre aspect. Deux cent quarante monumens funèbres ou pierres tumulaires furent élevés; le nombre en augmenta successivement d'années en années, au point qu'en 1828 on comptait trois mille tombeaux dans le cimetière du Père-Lachaise, dont l'érection a coûté quatorze millions.

Arrivé récemment à Paris, je voulus visiter le cimetière du Père-Lachaise; mais pour faire cette promenade, je choisis un de ces jours où le ciel est gris et nébuleux, où l'âme, sombre comme les nuages, froissée, brisée sous le choc des orages de la vie, cherche dans le recueillement et la solitude une pensée de paix, la grande et consolante pensée de l'éternité.

Triste, mais de cette tristesse vague dont on souffre et qu'on ne s'explique pas, je sentais le besoin d'émotions plus fixes, plus tranchées, et où les trouver, sinon dans l'asile de la mort? Cependant, l'avouerai-je? En entrant dans l'enceinte funèbre j'éprouvai une sorte de désappointement qui me serra le cœur. Quoi, me dis-je, une déception même ici!

Je n'avais jamais vu qu'un cimetière de village, où les dépouilles mortelles de celui qui a vécu reposent sous un humble tertre de verdure surmonté d'une croix rustique; où le silence n'est troublé que par les sanglots de l'infortuné qui accompagne

Vue prise au Cimetière du Père Lachaise.

Les sept paroles du Messie sur la Croix.

à sa dernière demeure un père ou un enfant, ou par la voix lente et grave du saint pasteur, tandis qu'il rend à la terre l'ouaille que le Seigneur vient de lui enlever. Là tout est calme et solennel, tout porte à la méditation, à la prière; tout y parle du néant, des vanités de ce monde; tout y donne un avant-goût du ciel. Aucune voix sacrilége ne fait vibrer l'air de ce sanctuaire des tombeaux, aucun regard curieux n'en profane les mystères; car quel monument de l'orgueil des hommes y viendrait-il chercher?

Je contemplais donc avec un étonnement pénible les objets si différens qui s'offraient à moi dans le cimetière du Père-Lachaise.

Étourdi par cette scène pleine de mouvement et de contraste, j'en saisis d'abord l'ensemble sans m'arrêter aux détails; et puis, cédant aux prestiges d'une imagination naturellement vive, moi, pauvre habitant de province, je me crus presque transporté dans un de ces jardins magiques dont mes amis de collége m'avaient fait de si pompeuses descriptions dans leurs lettres.

C'étaient bien ces allées lisses et sablées dont les contours sinueux formaient comme un labyrinthe inextricable; c'étaient bien ces accidens de terrain, ménagés avec art pour rompre l'uniformité des lignes et ajouter un trait plus heurté au tableau; puis ces forêts d'arbustes s'élevant en amphithéâtre sur un plan doucement incliné, ou bordant une large avenue; puis ces bocages ombreux, où se mêle le feuillage argenté du saule pleureur à la tige brillante des acacias et à la sombre verdure des sapinettes; puis enfin les émanations balsamiques de la rose, du chèvre-feuille, du lilas, de l'oranger et de la pervenche, qui saisissent délicieusement l'odorat.

Tous ces mausolées, d'un style élégant et varié, parés de fleurs et de couronnes comme pour un jour de fête, auraient pu compléter l'illusion. D'ailleurs nul cri de désespoir n'atteignait mon oreille, et pourtant, dans mon égoïsme, j'aurais voulu entendre pleurer à mes côtés; ma tristesse, refoulée en moi, avait besoin de stimulant pour s'exhaler au dehors; j'étais suffoqué de son poids. « Oh! me dis-je en passant la main sur mes paupières brûlantes, où les larmes coulent-elles si ce n'est ici!» J'oubliais alors que l'affliction a aussi sa pudeur; qu'elle se plaît à l'ombre, dans le silence, et craindrait de trahir ses secrets aux regards des indifférens.

Néanmoins, fatigué bientôt d'errer au hasard, je ralentis le pas et me mis à lire quelques épitaphes gravées sur les tombeaux : ici la jeune fille reposait à côté du vieillard, là le splendide cénotaphe du riche dominait la pierre tumulaire du pauvre; sous ce bocage touffu, les cendres de l'homme de génie se mêlaient peut-être à celles de l'être privé d'intelligence; peut-être aussi le même caveau renfermait-il les membres d'une seule famille, que l'ambition, les haines, les rivalités de gloire et de grandeur avaient divisés pendant leur vie. Puis, plus loin, se dressait fièrement le monument érigé à la mémoire de l'homme illustre dont la voix puissante avait retenti du haut d'une tribune; dont l'éloquence foudroyante, après avoir éveillé, remué tant de passions diverses, était venue s'éteindre sous la pierre froide d'une tombe; et cette pierre fastueuse ne couvrait plus, comme le cercueil de l'indigent, que quelques grains de poussière. Là tout était confondu, le rang, la fortune, l'âge, le sexe : en vain la vanité humaine avait voulu glisser ses pompes jusque dans un asile funéraire; l'équilibre était rétabli, la mort avait tout nivelé. Ainsi de tant d'êtres dont les uns achevèrent leur dernier sommeil sur le duvet et la soie, les autres sur la paille d'un grabat, tous s'étaient réveillés sous le regard de l'Éternel, tous avaient tremblé ou tressailli d'allégresse sous l'arrêt de sa justice suprême!

Oh! de quelle joie il doit être inondé à ce sublime réveil, le juste qui a été abreuvé de fiel sur cette terre, qui a souffert sans se plaindre la faim et le froid, qui n'a eu pour soulagement que des larmes jusqu'à ce que la source en ait tari! Oh! de quel éclat son âme doit resplendir lorsqu'elle s'échappe radieuse de son linceul, lorsqu'elle secoue les derniers lambeaux de la misère pour recevoir la palme des récompenses célestes!

Ces réflexions amenèrent graduellement en moi un calme délicieux. Je fus surpris de sentir succéder à l'amertume dont j'étais rempli, des idées de paix et de bienveillance. Tout ce qui m'avait choqué d'abord prit à mes yeux un nouvel aspect; tout ce que j'avais regardé comme l'œuvre de l'orgueil ne me sembla plus qu'un tribut de regret et de vénération rendu à la mémoire d'un parent ou d'un ami. « Et puis, me dis-je, pourquoi offrir la mort sous des images lugubres et repoussantes; n'est-ce pas elle qui nous ouvre les portes de l'éternité? La vie n'est-elle pas l'unique barrière qui sépare la créature de son Créateur? Aussi je voudrais qu'on représentât la mort sous la figure d'un chérubin déployant son aile azurée pour recevoir l'âme qui va prendre son essor vers les cieux. »

Ah oui! vous, dont le court passage ici-bas n'a été marqué que par des actes d'amour envers le Tout-Puissant et de charité envers vos frères, livrez votre cœur à la joie, couronnez-vous de roses, revêtez vos habits de fête, car votre pélerinage s'achève; la coupe amère est épuisée, la mort s'approche, Dieu vous tend les bras!

«Merci, Seigneur, merci!»

Cette exclamation, prononcée en ce moment à quelques pas de moi, me fit tourner la tête, et je vis avec surprise un jeune homme agenouillé sur les degrés d'un cénotaphe, les bras tendus vers le ciel. Caché derrière les branches d'un saule pleureur, je pus l'examiner sans craindre d'en être vu; d'ailleurs, il semblait plongé dans une extase qui l'isolait complètement des objets environnans. Ses formes frêles et gracieuses, ses traits d'une délicatesse remarquable, qui se dessinaient en profil sur le vert foncé des cyprès, et sa chevelure d'un blond d'enfant, livrée au caprice de la brise, lui donnaient quelque chose de séraphique. Immobile comme la figure sculptée sur le mausolée, on eût dit d'une statue de marbre, si ses lèvres n'eussent laissé échapper parfois quelques mots sans suite.

Rien dans ce jeune homme n'indiquait le désespoir; car une douce sérénité siégeait sur son front, et sa bouche souriait sans effort; néanmoins sa vue m'arrachait des larmes, et je sentais le besoin de le consoler. Enfin il se leva, détacha une rose blanche de l'unique arbuste qui s'élevait dans l'intérieur de la balustrade dorée, et la mit sur son sein après en avoir aspiré le parfum; puis il dit d'une voix lente : *Adieu, Cécile, à demain.*

Je cherchais vainement un prétexte pour lui parler, à tel point il excitait mon intérêt, lorsque je le vis se diriger de mon côté, les yeux baissés vers la terre. Presque aussitôt il chancela, étendit les bras afin de rencontrer un appui, et il serait tombé si je ne fusse arrivé à temps pour le soutenir.

«Vous vous trouvez mal? lui dis-je d'un ton pénétré.

« — Ce n'est rien, répliqua-t-il en tirant un flacon de sa poche, je suis sujet à ces défaillances.»

Et un sourire ineffable vint encore se jouer sur ses lèvres pâles. Je le fis asseoir sur un banc et me plaçai à ses côtés; puis, prenant sa main dans les miennes, je le contemplai en silence sans qu'il parût choqué de cette familiarité dans un étranger; car nos yeux s'étaient rencontrés et déjà nos âmes s'entendaient.

« Pourquoi pleurez-vous, me dit-il, comme s'il eût deviné ma pensée. Voyez, je ne pleure pas, moi!»

Je tressaillis involontairement en jetant un nouveau regard sur ce jeune visage qui portait déjà toutes les traces d'une longue douleur.

« Pourtant vous souffrez! repris-je après une pause.

« — De corps peut-être, mais je ne le sens pas.

« — Je comprends, dis-je, en indiquant du geste la tombe qu'il venait de quitter : il est des maux devant lesquels tous les autres se taisent.

«—Oh! répliqua-t-il, tandis qu'il appuyait avec force la main sur son cœur, ce mal-là m'aurait tué! Aussi j'ai dû l'immoler à Dieu, ou plutôt je le remercie de me l'avoir envoyé; car lui seul pouvait me purifier de mes fautes, lui seul pouvait me rendre digne d'une alliance éternelle avec l'ange qui m'attend là.

« — C'était.... votre fiancée? balbutiai-je.

« — C'était ma femme.... Du moins j'ai pu lui donner ce nom tout un jour.»

Sa tête tomba sur sa poitrine, et une larme furtive coula sur ses joues.

« Pardon, m'écriai-je, je vous ai affligé par une question indiscrète.

« — Affligé quand vous me parlez d'elle! Non, ne le craignez pas. M'entretenir de Cécile est la seule joie que je demande au monde; et puisque vous paraissez me porter quelque intérêt, je vais vous raconter notre histoire, qui est aussi courte que simple. Du moins, si plus tard le hasard vous ramène ici, vous pourrez venir prier sur ce monument funéraire, qui alors renfermera probablement deux cœurs que Dieu n'a séparés ici-bas que pour les unir plus étroitement dans une vie meilleure.»

Je lui serrai la main en silence, et il poursuivit ainsi :

« Je suis né le même jour que Cécile; élevés par nos parens comme les enfans d'une seule mère, nos deux âmes se confondirent dans une affection toute fraternelle, qui se forma en quelque sorte dès le berceau. Destinés l'un à l'autre, tout semblait se réunir pour resserrer nos liens; il y avait entre nous une ressemblance telle qu'on nous prenait souvent pour deux jumeaux. Comme moi, Cécile était blonde, frêle et impressionnable; comme elle, j'étais mélancolique, rêveur, et cherchais sans cesse à m'élancer, par la pensée, au-delà des limites de ce monde. On eût dit qu'une même impulsion dirigeait nos mouvemens, qu'une même sensation faisait battre nos cœurs; car je n'avais d'autres goûts que les siens, et nous tenions l'un de l'autre toutes nos joies et toutes nos peines; c'étaient enfin deux existences qui se rattachaient à un seul fil.

« Nous ne nous étions pas encore quittés, lorsqu'on parla de me mettre au collége. A cette nouvelle Cécile ne proféra pas une plainte, mais elle tomba sans mouvement aux pieds de sa mère. J'ignore ce qui se passa en moi; j'entendis seulement le cri de terreur que jeta mon père en me regardant. Dès-lors il fut convenu entre nos deux familles que l'on ne songerait plus à nous séparer; peut-être aussi ma mère craignait-elle que mes principes religieux ne souffrissent quelque atteinte quand je serais livré à des mains étrangères. Je restai donc dans la maison paternelle, et mon éducation fut confiée à un précepteur aussi pieux

qu'éclairé. Cécile assistait à toutes les leçons. Imitant son aptitude, nous faisions des progrès rapides, et à nos heures de récréation je l'accompagnais chez de pauvres familles du voisinage qui appelaient ma sœur adoptive leur bon ange. Souvent aussi nous allions prier dans l'église du hameau, où, pour la première fois, le Seigneur nous avait appelés au saint banquet où il admet les enfans de son choix.

« Nous arrivâmes ainsi jusqu'à l'âge de dix-huit ans, ne connaissant encore que les joies d'une vie innocente. Notre mariage était fixé à deux ans plus tard; mais c'était le moindre de nos soucis, car nous ne croyions pas que notre bonheur pût s'augmenter. Pourtant nous allions être appelés à apprendre que rien n'est stable dans la vie. Bientôt il se glissa au fond de nos cœurs une pensée dont nous nous défendions mutuellement l'accès avec une persévérance qui jeta entre nous une contrainte pénible.

« Souvent, après nous être regardés quelques minutes en silence, nous détournions la tête pour cacher une larme; la pâleur de nos fronts, le dépérissement qui s'opérait visiblement en nous, révélaient un secret terrible, celui d'une prochaine séparation. Cette conviction était d'autant plus douloureuse, que chacun de nous, ignorant son propre danger, ne craignait que pour l'autre. Néanmoins le mal sous lequel succombait Cécile fit en peu de temps des progrès si effrayans, qu'elle-même fut forcée d'ouvrir les yeux sur son état. Une toux sèche et opiniâtre, une maigreur excessive, indiquaient assez qu'elle était atteinte d'une phthisie pulmonaire.

« Un jour qu'elle retirait de sa bouche son mouchoir plein de sang, je ne pus contenir davantage la douleur qui me suffoquait :

« — Faut-il donc nous quitter, ma sœur?» lui dis-je en serrant convulsivement son bras.

« Trop émue pour répondre, elle me montra le ciel; puis tous deux nous tombâmes à genoux, et nos jeunes fronts se courbèrent jusqu'à terre. Après une courte et fervente prière, je l'aidai à se relever; une résignation divine rayonnait sur ses traits.

«—Te montreras-tu plus faible que moi, Émile? me dit-elle.

«—Non, Cécile, tu n'auras pas à rougir de ton frère. Dieu reprend ce qui lui appartient; *que sa volonté soit faite!*»

« Et nous nous présentâmes comme à l'ordinaire devant nos parens.

« Le lendemain, Cécile se trouvant plus faible, nous quittâmes la campagne pour retourner à Paris. En vain on appela près de la malade les plus célèbres médecins; elle fut bientôt forcée de s'étendre sur le lit de douleur, qu'elle ne devait plus quitter que pour un cercueil. Pendant le cours de ses longues souffrances, sa douceur angélique ne se démentit pas un instant; elle ne proféra pas un murmure. Je ne la quittais ni le jour ni la nuit; ma mère elle-même n'avait pas le courage de m'ordonner d'aller prendre du repos; je me couchais seulement sur une chaise-longue lorsque Cécile paraissait s'assoupir.

« Un matin elle me fit signe de me pencher sur son chevet.

« — Émile, me dit-elle d'une voix faible, le moment approche...Mais je ne t'attendrai pas longtemps; celui qui sonde les cœurs a lu dans le tien; ta résignation l'a touché.

« — Que veux-tu dire? m'écriai-je.

« — Que tu succombes sous le même mal que moi.... Je te devais bien cette confidence, à toi qui as montré tant de courage. Maintenant, ajouta-t-elle en me désignant un anneau que j'avais au doigt, fiance-moi pour l'autre monde.

« — Pas encore, » répondis-je.

« Puis, m'élançant dans les bras de ma mère, je lui dis quelques mots à l'oreille; elle sourit tristement et sortit aussitôt. Un quart d'heure après, elle rentra accompagnée du vénérable ecclésiastique qui avait assisté Cécile dans le cours de sa maladie. Lorsque la famille fut rassemblée, il prononça sur les deux fiancés la bénédiction nuptiale, alliance de deuil où la mort allait apposer son sceau.... A minuit Cécile reçut le saint Viatique, puis.... son cœur cessa de battre.

« Il y a de cela six mois. Depuis, je suis revenu chaque jour ici, où tout me parle de Cécile, où tout me rapproche de la Divinité. Souvent, assis à l'ombre des cyprès et des saules, je m'assoupis dans une vague rêverie; quand un doux frémissement agite le feuillage, il me semble entendre des soupirs harmonieux qui jettent en mon âme toute la poésie du Ciel, puis une voix mystérieuse qui me dit : Courage, Émile! Qu'est-ce que la souffrance d'un jour à côté d'une félicité sans limite? Alors je répète : *Merci, Seigneur, merci; tout ce que vous faites est bien fait!*»

Ici un violent acces de toux interrompit Émile, et sa tête se pencha sur mon épaule comme celle d'un beau lis arraché violemment de sa tige. Je passai la main sur son front : il était glacé, ses membres semblaient se raidir. Effrayé, je le soulevai dans mes bras et le portai en quelque sorte jusqu'à sa voiture qui l'attendait à la porte du champ de repos.

« Montez avec moi, » me dit-il.

Environ deux semaines après, je revins au cimetière du Père-Lachaise. J'accompagnais le corps d'Emile, qui fut déposé à côté de celui de Cécile.

L'éternité les a réunis.

POÉSIE.

Rachel, élégie biblique.

Nous donnons aujourd'hui les vers qui devaient accompagner l'une des gravures que nous avons publiées dans la dix-septième livraison. Ces vers, pleins de vérité, de fraîcheur et de grâce, sont extraits d'une suite de poèmes dont les Écritures saintes ont fourni les sujets, et que nous signalons dès à présent à l'attention du public.

..... Jacob vient de bénir la pierre de Bethel ;
Le front tout rayonnant des promesses du Ciel,
Il marche, il voit les champs de Mésopotamie :
Comme tout lui sourit sur cette terre amie !
L'air lui semble plus pur, le jour plus éclatant,
Car c'est là qu'un bonheur, un grand bonheur l'attend !
C'est là, c'est dans ces champs, sous ce ciel bleu, que brille
La timide Rachel, la douce jeune fille
Qui doit, belle de joie et belle de rougeur,
Sourire la première au jeune voyageur ;
La compagne, au cœur pur, que lui promit sa mère,
Et qu'il méritera par une épreuve amère.
Il marche, et chaque pas affermit son espoir.

Cependant au lointain, calme, s'étend le soir ;
Jacob descend au fond d'un vallon déjà sombre
Où les troupeaux lassés cherchant le frais et l'ombre,
Béans, le cou tendu, se pressent altérés
Autour de la citerne à la bouche de grès.
Une vierge au front grave à la fois et timide,
Entre ses serviteurs les ramène et les guide,
Et reçoit tour à tour le salut des pasteurs
Qui longent, à pas lents, les sentiers des hauteurs.
« Bergers, leur dit Jacob, de grâce, quelle est-elle ?
« Est-ce un esprit des cieux ou bien une mortelle ? »
« — C'est Rachel, lui dit-on ; la fille de Laban. »
« — Rachel, je suis Jacob ; je viens de Chanaan, »
Lui dit le voyageur, les bras tendus vers elle ;
L'œil humide et le cœur palpitant d'un saint zèle,
« C'est moi, votre parent ; je suis venu vers vous :
« De mon frère Ésaü j'ai dû fuir le courroux.
« Ma mère Rebecca, la sœur de votre père,
« M'a dit : « Va vers Laban ; va mon Jacob, espère.
« Demande-lui Rachel, il te la donnera ;
« Va, sois heureux par elle, et de vous il naîtra
« Une postérité sainte et pleine de gloire ;
« Le Seigneur l'a promis, au Seigneur il faut croire. »
« En me disant cela ma mère m'a béni,
« Et me voici, Rachel ; mon voyage est fini. »
Rachel baisse les yeux, pose sa main tremblante
Dans celle de Jacob, et sa voix douce et lente
Soupire comme un luth : « Votre nom m'est connu.
« Jacob, dans ce pays, soyez le bien-venu.
« Voyez, devers ces monts que le couchant éclaire,
« Ces tentes de là-bas sont celles de mon père.
« Venez, Laban aussi voudra votre bonheur ;
« Moi, je sais obéir à mon père, au Seigneur... »
Ainsi parle Rachel, cependant un jeune ange
De ces cœurs purs aux cieux porte le saint échange ;
Et Rachel, et Jacob, se tenant par la main,
Émus et recueillis, s'en vont par le chemin.....

FÉLIX DAVIN.

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA PREMIÈRE QUINZAINE D'AVRIL.

1er avril 1702. Mort du chanoine Jean-Baptiste Thiers, critique aussi hardi que savant. Ses meilleurs ouvrages sont le *Traité des Superstitions*, et le *Traité des Cloches*.

3 avril 1767. Mort de Michel-Ange Marin, né à Marseille en 1697, auteur d'une multitude d'ouvrages de piété. Il a joui d'une réputation distinguée parmi les écrivains ascétiques. La plupart de ses livres sont des romans pieux, tels que *la Comédienne convertie*, *la Fervente Novice*, etc. Le pape Clément XII honora le père Marin de plusieurs brefs plein de louanges.

4 avril 397. Mort de saint Ambroise.

5 avril 1717. Mort de Jean Jouvenet, célèbre peintre français. Ses plus beaux tableaux sont *le Magnificat* (qui est dans le chœur de Notre-Dame de Paris), *les Douze Apôtres*, fresque des Invalides ; la *Descente de Croix* et la *Résurrection de Lazare*, qui sont au Musée.

6 avril 1199. Mort de Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre. Il fit partie de la troisième croisade.

6 avril 1520 (jour du vendredi saint). Mort de Raphaël d'Urbin.

10 avril 757. L'usage des orgues dans les églises commence à Compiègne. Le premier orgue qui ait paru en France fut envoyé par Constantin Copronyme à Pépin, qui était alors dans cette ville, et qui en fit don à l'église de Saint-Corneille.

12 avril 1638. Abolition du christianisme au Japon. Saint François Xavier avait porté la religion chrétienne au Japon en 1459 : les prêtres de l'idolâtrie, jaloux des progrès de la religion catholique, obtinrent de l'empereur un édit sanglant contre les chrétiens ; mais alors se vérifia de nouveau ce mot de Tertullien, *que le sang des martyrs est la semence des chrétiens*. En 1592 les missionnaires comptaient douze mille prosélytes de plus.

Sous le règne de l'empereur Fide-Tada, les chrétiens, désespérés de voir tuer tant de milliers de leurs frères, se retirèrent au nombre d'environ quarante mille dans l'île de Xica ; ils y furent bientôt poursuivis, et le château-fort où ils s'étaient réfugiés ayant été pris, on les massacra presque tous.

Depuis ce temps le Japon fut entièrement fermé pour les Européens. On sait que les Hollandais seuls pouvaient y pénétrer, à condition de fouler aux pieds le crucifix.

15 avril 1641. Mort du Dominiquin.

VIE DE SAINT JÉROME.

I.

Peu d'existences ont été plus orageuses, plus fécondes, plus remplies que celle de saint Jérôme : tout ce qu'un cœur d'homme peut contenir de passions fermenta dans son sein ; tout ce qu'une intelligence humaine peut embrasser de connaissances, la sienne l'embrassa ; tout ce qu'une force mortelle peut supporter de luttes, d'efforts, d'angoisses, la sienne le supporta. Aussi les peintres de l'Église font-il poser dans tous les tableaux qui le représentent, un lion, symbole de la force, et personnification matérielle du génie et de la puissance.

Saint Jérôme naquit vers l'an 331 à Strinonium, petite ville voisine d'Aquilée, dans la Pannonie. Eusèbe, son père, homme riche et éclairé, consacra une partie de sa fortune à l'éducation de son fils ; il le fit d'abord élever sous ses yeux ; et tant que le jeune Jérôme put s'appuyer sur sa sollicitude éclairée et vraiment chrétienne, il demeura innocent, calme et pur ; mais lorsque son impatiente et active intelligence, ayant dévoré les élémens de chaque science et épuisé le savoir des meilleurs maîtres du pays, demanda une substance plus forte, il fallut bien que son père consentît à l'envoyer à Rome, unique foyer de tout savoir, de toute lumière, à cette époque.

Les premières années qu'il y passa furent pour lui bien fertiles ; il n'avait pas assez des heures du jour et de la nuit pour puiser à toutes les sources, emprunter à tous les trésors, s'initier à tous les mystères : l'étude de la grammaire, de la littérature grecque et romaine, de l'éloquence et de toutes les sciences alors connues était pour lui comme un élément naturel où il existait à l'aise et grandissait chaque jour. Aussi ses progrès rapides étonnèrent-ils Victorin, le célèbre Donat, si connu par ses commentaires sur Virgile et Térence, et d'autres maîtres non moins illustres : il devint bientôt leur égal.

Cependant cette énergie, cette supériorité précoces, avaient aussi leurs dangers ; jaillies d'une riche et abondante nature et d'une sève chaleureuse, elles accusaient en Jérôme une âme passionnée et combustible, et disaient que dans cette colossale organisation rien ne devait être modéré, ni les passions, ni les vertus, ni les élans, ni les chutes.

En effet, à mesure que le savoir éteignait les besoins de son intelligence, d'autres besoins s'agitaient, bouillonnaient dans son âme ; besoins effrénés, désirs immenses, émotions inconnues, et qui devaient être irrésistibles dans une jeunesse si puissante, si déchaînée, si libre au milieu de l'immonde capitale, de la ville des voluptés, du luxe, des fêtes pompeuses, de toutes les séductions.

Et puis ses maîtres étaient païens ; que leur importaient les mœurs de leurs élèves ? on ne les payait que pour enseigner les choses d'esprit, d'imagination et de science ; ils n'avaient pas charge d'âmes ; pourvu que la décence extérieure fût observée dans l'école, que pouvaient-ils demander davantage ? Et nul suc vigoureux, nulle substance morale ne s'exprimait de leurs arides leçons : c'était la littérature d'une société démoralisée, littérature sans vie et sans cœur, et qui se décomposait comme le grand empire épuisé et ses dieux dégénérés : pareils à ces gladiateurs qui s'étudiaient à tomber avec grâce, à mourir avec élégance, ils ne songeaient qu'à combiner des mots, qu'à psalmodier des périodes ; ils arrondissaient harmonieusement leurs formes.... et puis la mort venait.

Pénétrés de cette littérature délétère, les jeunes étudians, sans foi, comme leurs maîtres, dans l'avenir, se ruaient, dévergondés, dans le présent, et ignorans des voluptés de l'âme et de ses sublimes espérances, demandaient à la matière tout ce qu'elle pouvait donner.

Et tels étaient les condisciples du jeune Jérôme.

Dans les premiers temps de son séjour dans la grande ville, il vivait fort retiré et ne donnait ses courts loisirs qu'à quelques jeunes hommes de son âge, que leurs goûts studieux, modestes et graves, avaient rapprochés les uns des autres ; ils se réunissaient tous les dimanches, allaient visiter les catacombes, encore tout imprégnées de la parole des prêtres et des prières des catéchumènes ; et là, s'agenouillant à la place où s'étaient agenouillés tant de martyrs, ils aimaient à rêver à leurs beaux dévouemens, à leurs humbles vertus, à leur mort triomphante.

Ces premières impressions furent vives sans doute et profondes, puisque saint Jérôme ne les oublia jamais ; mais l'imagination, mais les sens, les exemples funestes, et tout ce que les voluptés mondaines exhalent d'enivrantes inspirations, envahirent bientôt ces saintes habitudes ; l'étincelle de la corruption partit des théâtres de Rome, de ses amphithéâtres pleins de chanteurs, de femmes abandonnées, d'impurs jeunes gens, de cyniques vieillards ; la combustion s'étendit rapidement dans l'âme de Jérôme : il rougit de ses anciens compagnons, en fit de nouveaux, d'ardens, d'altérés comme lui ; renonça à la prière, aux sacremens, aux instructions religieuses, et se plongea tout entier dans le torrent des joies sensuelles ; et comme il avait été effréné dans l'étude, comme il devait être plus tard effréné dans le re-

pentir, il fut effréné dans la débauche; comme dans tout ce qu'il fut, il y fut grand, sans bornes, terrible, tout corps et tout âme.

Quand il eut épuisé tout ce qu'il y avait à Rome de plaisirs, et qu'à force de les fouiller, de les retourner en tout sens, il en eut compris le vide; quand au milieu de ce grand désert d'hommes il se trouva seul et qu'il sentit la terre lui manquer, alors il redressa la tête et regarda le ciel.

Le ciel lui répondit, et la lumière qui en jaillit, soudaine et puissante, illumina toute son âme et ne cessa plus de l'éclairer jusqu'à son dernier jour.

La lutte n'était pourtant pas finie : elle commençait à peine.

Jérôme bondit hors du bourbier de la grande capitale et voulut aller conquérir dans toutes les provinces de l'empire ce qui s'y était conservé de vertu ignorée, de science solitaire, perles de couvens, fleurs d'ermitages, et tout ce que le soleil levant du christianisme, si fécond et si pur, avait éparpillé d'étincelles sur le monde.

Mais si son étoile s'était levée, si désormais son âme avait un guide, de fausses lueurs, d'éblouissans météores, fascinaient encore son imagination et ses sens; son sommeil était agité de rêves brûlans, et ses méditations troublées d'hallucinations impures; pour les chasser, pour cesser de les sentir éternellement entre son âme et Dieu, il fallait briser son corps par la fatigue, son âme par l'étude : il entreprit le tour du monde.

D'abord il parcourut les Gaules. Les lettres y florissaient plus qu'en aucune province de Rome, et les écoles romaines de Marseille, de Toulouse, de Bordeaux, d'Autun, de Lyon et de Trèves y jetaient un grand éclat. De toutes ces académies et prytanées saint Jérôme exprima le suc, passant les nuits à copier les manuscrits, à étudier les grands modèles, à se former une bibliothèque choisie, oubliant la nourriture et le sommeil, et ne se reposant de ses laborieuses investigations que par la prière. C'est ainsi qu'à la longue il parvint à réprimer une chair rebelle, à réunir une collection de livres fort rares pour le temps, et à détacher son âme des liens terrestres.

Ainsi il allait, conférant avec les savans, et comme toujours ramassant des livres et copiant des manuscrits et persistant courageusement dans son vœu de continence perpétuelle; puis il s'enferma dans un monastère d'Aquilée où il s'adonna exclusivement à l'étude de l'Écriture sainte.

Il commençait à y goûter un peu de repos lorsque d'impérieux devoirs de famille réclamèrent sa rentrée dans le monde : sa sœur s'était écartée des voies du salut, et il fallait la rendre à l'Église, à Dieu; il partit, et sa parole fut si éloquente, que, rougissant de ses erreurs, la jeune femme rompit soudainement avec les vanités du monde et fit vœu à son tour de chasteté perpétuelle.

Après cette victoire, il retourna à Rome pour y recueillir des matériaux qui lui manquaient; il y vécut dans une retraite profonde et ne tarda pas néanmoins à comprendre que le séjour d'une capitale était plein de préoccupations; alors s'isolant encore une fois de ce tumulte mondain qui retrouvait parfois du retentissement dans son âme, il reprit son bâton voyageur, et, accompagné du saint prêtre Évagre, traversa la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce et la Cilicie, visitant les anachorètes, grossissant son trésor et demandant leur bénédiction à tous les solitaires éminens de l'Égypte, de la Syrie et de la Palestine.

Arrivé à Antioche, il s'arrêta pour y écouter les leçons bibliques du célèbre Apollinaire.

Cependant, par momens encore, il sentait dans son cœur étinceler l'ancien incendie. Par un des vigoureux élans dont cette forte nature savait s'enlever de terre, il bondit dans l'affreuse solitude de Chalcis, en Syrie, et y resta quatre ans entiers, résistant à des macérations inouïes, à des maladies cruelles, à des travaux gigantesques : car à cette âme de feu Dieu avait donné un corps de fer; c'est là que tout l'homme se souleva bien souvent en lui; c'est là que ses combats, comme celui de Jacob et de l'Ange, se prolongeaient durant de longues nuits. Écoutez le cri de douleur que jette son âme épuisée.

« Combien de fois, depuis que j'habite le désert, me suis-je imaginé être encore au milieu des délices de Rome. Le jeûne avait rendu mon visage tout pâle, et cependant mon âme brûlait des ardeurs de la concupiscence dans un corps qui n'avait plus de chaleur. Ma chair n'ayant point attendu la destruction de l'homme entier, était déjà morte, et mes passions étaient encore toutes bouillantes. Ne sachant donc plus où trouver du secours, j'allai me jeter aux pieds de Jésus, que je baignais de mes larmes, et je tâchais de réduire cette chair rebelle en restant des semaines entières sans manger. Je me souviens d'avoir souvent passé le jour et la nuit à crier et à me frapper sans cesse la poitrine, jusqu'à ce que Dieu, commandant à la tempête, rendît le calme à mon âme; je n'approchais de ma cellule même qu'avec peine, comme si elle eût connu mes pensées; puis, prenant contre moi-même des sentimens d'indignation et de rigueur, je m'enfonçais seul dans le désert. Si j'apercevais quelque vallée sombre, quelques rochers escarpés, c'était le lieu que je choisissais pour aller prier, et pour en faire la prison de ce misérable corps; et Dieu m'est témoin qu'après avoir ainsi répandu beaucoup de larmes, et avoir tenu long-temps les yeux levés au ciel, je croyais quelquefois me voir

au milieu des chœurs des anges. Alors, plein de joie et d'allégresse, je chantais au Seigneur : *Nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums !*

Une des consolations qu'il trouvait dans sa solitude, c'était la lecture des auteurs classiques, qu'il aimait toujours avec passion ; mais s'étant aperçu que cette affection combattait dans son âme celle de Dieu, il eut le courage d'y renoncer ; et, pour rapporter complètement sa vie à l'Église, joignit aux austérités de la pénitence la plus pénible de toutes les études, celle de l'hébreu.

Les difficultés dont elle se hérissa pour lui eussent fait reculer une intelligence moins tenace que la sienne, et le sacrifice était d'autant plus grand, que lui-même, homme d'imagination, d'éloquence et de mouvement, était moins propre que tout autre à cet ingrat et aride travail. N'importe, il en vint à bout, et jetant pour jamais un voile sur les *sages préceptes de Quintilien, l'éloquence majestueuse de Cicéron, le style grave de Fronton, la douceur de Pline, et mille autres délices classiques* qui lui étaient si chères, il parvint à recueillir de l'étude de l'hébreu, *des fruits d'autant plus doux que la semence en avait été plus amère.*

Cependant des disputes de mots, des subtilités de sectes, de misérables hérésies, vinrent le poursuivre jusque dans son désert ; saint Jérôme comprit qu'il était temps de recommencer sa lutte active avec les ennemis de Dieu.

Il se rend à Antioche, s'y fait administrer le sacerdoce, avec la faculté de n'en point exercer les fonctions : car, ainsi que tous les grands génies, tous les grands saints ont douté d'eux-mêmes ; il retourne en Palestine pour y explorer tous les lieux encore pleins du souvenir de la Bible et de la grande élégie du Nouveau-Testament ; au sol il rattache la pensée, et les événemens aux vallées et aux montagnes ; compare le texte, les versions et l'histoire, et jette les fondations de cette immense et fidèle traduction de la Bible, monument long-temps incomplet et dont chaque secte avait taillé les pierres à son usage ; véritable tour de Babel dont saint Jérôme fit la plus solide colonne du christianisme.

Puis çà et là il soulevait sa massue, et d'un seul coup *écrasait ces serpens gonflés d'orgueil et de venin* qui avaient osé le provoquer.

De la Palestine et de Constantinople il entend la voix du pape Damase qui l'appelle au secours de l'Église ; il ressaisit ses armes terribles, et, du fond du monastère où il se confine dans un des faubourgs de Rome, il combat les monstres d'hérésie qui faisaient entendre de toutes parts leurs sifflemens impurs.

Le bruit de ses triomphes se répand dans le monde chrétien, et ce ne sont de tous les points de Rome, de toutes les provinces du grand empire, des quatre vents du ciel, qu'énigmes qu'on lui envoie et qu'il lui faut résoudre, doutes qu'il faut lever, consciences qu'il faut diriger, âmes qu'il faut rendre à l'espoir, au courage ; et c'est là que son repos fut actif, son immobilité militante.

Sa gloire jetait trop de rayons ; il vint des calomniateurs qui voulurent l'obscurcir, et qui s'armèrent des fautes de sa jeunesse pour flétrir sa sublime maturité. L'Église était menacée d'un grand scandale ; les voix envieuses retentissaient dans le lieu saint et interrompaient sa prière. Saint Jérôme se retira humblement devant ses ennemis et retourna dans la solitude.

Ce fut encore la ville sainte, la religieuse Jérusalem, le solitaire sépulcre, que choisit l'athlète de la Bible pour ses grandes méditations et ses patientes conquêtes ; les monastères d'Alexandrie et d'Égypte l'entendirent ensuite interroger tous leurs échos.

Puis il se fixe à Bethléem, pour y achever le grand œuvre de la reconstruction biblique, et là son monument s'élève lumineux et calme, tandis que le gigantesque empire, envahi par les germes de mort qui depuis long-temps travaillaient dans son sein, craque de toutes parts, et croule en débris et en poussière, sous les coups acharnés des hordes occidentales, et de cette nuée de Barbares que l'odeur du grand cadavre avait attirés de tous les points du globe.

Des familles entières fuient devant les Barbares et viennent refluer jusque dans la solitude de saint Jérôme ; il leur ouvre les bras, il les console, il leur rend une patrie.

L'émigration continuant, et le nombre des pélerins augmentant de jour en jour, saint Jérôme vend ce qui lui reste de son patrimoine, fait construire un hospice, et désormais assure un asile à tant de malheureux que chassait l'invasion, ou que le repentir poussait nu-pieds, et mendiant leur pain, vers les saints lieux.

C'est dans la retraite de Bethléem que saint Jérôme se sentit tout-à-fait détaché des passions de la terre ; c'est là qu'il commença à se reposer des orages de sa jeunesse et des luttes et des fatigues de sa virilité ; comme un phare bienfaisant qui épanche sa lueur à tous les environs, la piété du grand apôtre se répandait dans le monastère dont il avait la direction ; et, franchissant les murs, ses clartés divines allaient inonder bien loin tous les chaumes qui venaient se grouper à l'entour.

Que sa joie cependant était pure ! que l'hymne de reconnaissance qu'il chantait au Seigneur était touchant !

« La bourgade de Jésus-Christ est toute champêtre, disait-il, et les oreilles n'y sont frappées

d'aucun bruit, si ce n'est du chant des psaumes. De quelque côté que l'on se tourne, on entend le laboureur qui, la main à la charrue, chante *Alleluia*, ou le moissonneur qui se délasse de ses travaux par le chant des psaumes. »

Le corps du saint vieillard allait s'affaiblissant de jour en jour; n'importe, il s'était retiré au désert, disait-il, pour y pleurer ses péchés, en attendant le jour du jugement, et son application à l'étude ne le cédait point à son austérité. Couvert d'habits grossiers, exténué de veilles, et du pain bis et des herbes pour toute nourriture, ce rude champion de l'Eglise allait toujours, ferme, le bras armé de sa massue apostolique, et l'œil étincelant de ce feu intérieur qui entretenait sa vie et qui venait du ciel.

Des hydres qu'il avait terrassées, quelques-unes levèrent encore la tête, se glissèrent dans l'ombre et voulurent flétrir ses vieux jours. Les Pélasgiens, irrités contre le grand athlète, et tous froissés des coups terribles qu'il leur avait portés, fascinèrent Jean de Jérusalem, et lui persuadèrent de chasser Jérôme de son territoire. Ce prince faible y consentit; des troupes de bandits se ruèrent sur Bethléem, ravagèrent les monastères qui étaient sous la conduite du saint, le cherchèrent lui-même à grands cris, et l'eussent sans doute immolé, si Dieu n'avait pas étendu la main entre eux et son apôtre.

Cette persécution cessa. Le saint reprit ses travaux pour l'Église et gagna encore des victoires, en dépit des ennemis de la foi, acharnés de toutes parts à sa chute.

Le 30 septembre 420, le soleil levant éclairait une scène auguste dans l'église de Bethléem : un homme qu'avaient vaincu quatre-vingt-neuf années de vie, le plus infatigable et le plus redouté des soldats de l'Église, tout cicatrisé par ses luttes inouïes avec lui-même et les autres, s'était fait porter mourant au pied de l'autel, recevait encore une fois le Dieu qui avait fait sa force, et par un dernier, un sublime effort, s'élançait dans l'éternité qu'il avait conquise.

(*Nous publierons incessamment la seconde partie de cet article.*)

LA MORT DE BAYART (1).

1524.

Le christianisme, qui a des palmes pour toutes les vertus, peut s'allier à tous les caractères sociaux. C'est que, supérieur à toutes les exigences, à toutes les vicissitudes de cette vie de quelques jours, il sait retrouver l'homme partout, sous la pourpre des rois, sous les lambeaux de l'indigent, sous l'armure du soldat. Aussi la religion, cette fille du Ciel, dont la voix ne s'élève sur la terre que pour proclamer la paix et le pardon des injures, n'abandonne-t-elle point le guerrier qui, obéissant aux lois de son pays, court affronter, pour sa cause, les dangers et la mort. Quand le brave tombe frappé sur le champ de bataille, elle vient adoucir l'amertume de sa défaite et lui montrer encore un doux sourire, la patrie éternelle où son dévouement à la patrie humaine sera récompensé. On ne suit pas assez souvent la religion au milieu de ces scènes de carnage et de deuil, car les hauts enseignemens qu'elle présente toujours prennent, aux approches de la mort du soldat qui croyait en elle, un caractère encore plus grand et plus digne de sa mission.

Durant le moyen âge, la chevalerie a offert de nombreux exemples de cete union intime des idées religieuses avec celles de l'honneur; car il n'y a pas une gloire humaine qui ne leur doive quelque chose. Mais, comme toutes les institutions filles des mœurs féodales, la chevalerie, après avoir rempli de ses héroïques travaux une longue période historique, dut faire place aux nouvelles mœurs et aux nouvelles formes que la société revêtit dès le commencement du seizième siècle. Sa décadence avait commencé long-temps avant; elle s'était usée au milieu des discordes sanglantes qui, pendant les deux siècles précédens, avaient agité la France, sa terre natale. Néanmoins ses derniers momens furent beaux, et après ce jeune et brillant Nemours, que la mort était venu frapper dans les bras de la victoire, quelques nobles guerriers, conservant dans toute leur loyauté les traditions des vieux âges, se montrèrent dignes de leur héritage précieux. A dater cependant de cette ère de révolutions et d'audacieuses entreprises, où l'esprit humain, se ravissant à la direction supérieure de la foi, s'élança vers un avenir inconnu, on voit la chevalerie luttant avec peine contre les tendances sociales, succombant enfin sous les coups des idées. Il ne faut pas croire, avec beaucoup d'écrivains, que l'invention d'un nouveau mode de destruction contre lequel le courage demeurait impuissant, fut la cause principale de cet événement. L'invention des armes à feu aurait pu, tout au plus, affecter les coutumes guerrières de la chevalerie, sans porter atteinte à ses principes. C'est la réformation seule qui a tué la chevalerie, en détruisant l'enthousiasme noble et pur qui l'animait et qui se faisait comprendre des peuples, car il y avait en elle une pensée toute religieuse et qui reposait sur la foi.

Vers la fin de l'année 1523, une armée française

(1) C'est la véritable orthographe de son nom. Voir la Vie de Pierre du Terrail, par M. Alfred de Terrebasse.

Mort de Bayart.

Communion de St. Jérôme (d'après le Dominiquin.)

passa les monts dans le but de reconquérir le Milanais, héritage sanglant que Valentine de Visconti avait légué à la couronne de France. Le roi François Ier n'avait pu se mettre à la tête de ses troupes ; un grand et récent événement politique avait enchaîné sa bouillante valeur et rendu sa présence en France nécessaire au salut du trône menacé par la révolte. Alors un prince de la famille royale venait de briser tout à coup les liens qui l'attachaient à sa patrie, en allant mettre son courage et ses talens à la solde de l'Empereur, de l'heureux et puissant rival de son souverain.

En son absence, trois hommes, également fiers du titre de chevaliers français, devaient décider du sort de cette campagne. Ils résumaient en eux la chevalerie de ce temps : car, nobles et braves tous les trois, ils n'avaient ni le même caractère, ni les mêmes vertus, et la célébrité qui s'attache à leur nom ne se ressemble pas davantage.

Celui de ces guerriers que sa haute naissance plaçait au premier rang et qui ne devait point combattre sous les drapeaux de son pays, habitués à s'incliner devant lui, c'était Charles de Bourbon-Montpensier, connétable de France et l'un des plus grands hommes de guerre de ce siècle où la guerre était partout, dans la politique et dans la morale. La France, toujours enthousiaste des braves, jugea ce prince comme plus malheureux que coupable, et elle admira encore ses talens militaires lorsqu'ils lui furent devenus si funestes. Il est juste de dire que ce petit-fils de Saint-Louis, en portant les armes contre son pays, avait été entraîné à prendre une aussi violente et funeste résolution, par une foule de persécutions peu méritées qui avaient aigri son caractère hautain et dédaigneux. François avait partagé avec trop de facilité l'injuste haine que la duchesse d'Angoulême, sa mère, portait au connétable : aussi ce fut cette princesse seule que le peuple accusa d'avoir enlevé à la France le héros dont elle comptait avec orgueil les belles actions.

Peut-être la postérité aurait-elle eu pour le connétable de Bourbon l'indulgence que lui accorda sa patrie, si cruellement frappée par sa défection, si le dernier fait d'armes de ce prince ne pesait sur sa mémoire comme le souvenir d'un crime. Il tomba en effet sous les murs de Rome, livrée au pillage et aux flammes par ses ordres, dans la guerre impie qu'il osa faire au père des fidèles....

La seconde place avait été donnée, entre ces trois chevaliers, par un jeu bizarre de la fortune, à un jeune gentilhomme à qui François Ier avait confié le commandement de son armée ; il ne manquait sans doute ni de courage ni de talent, mais son élévation rapide au titre d'amiral de France n'avait été la récompense d'aucun de ces grands services qui désignent d'avance un général à la confiance de ses soldats. Ce courtisan, qui devait balancer la fortune et l'expérience militaire de Bourbon, était Guillaume Gouffier de Bonnivet.

Comme il arrive à presque tous les hommes que la faveur des cours élève tout à coup au-dessus de la foule qui s'y presse, Bonnivet a été traité avec une rigueur excessive et une partialité dont l'histoire aujourd'hui doit savoir le défendre. Jeune, spirituel et brave, il ne manqua réellement à ce brillant favori qu'un peu d'expérience et de bonheur pour être placé au rang des hommes qui ont droit à la reconnaissance des nations et au respect de la postérité ; quoique souvent entraîné par des passions qu'il aurait dû vaincre, subjugué plus encore peut-être par les seules séductions du pouvoir, Bonnivet se montre souvent dans les conseils plus homme d'état que courtisan. Ce fut à lui que la France dut, en 1521, la restitution de Tournay, et là, sur le champ de bataille, il fut toujours plus brave que prudent. On ne saurait oublier, sans être aussi injuste que ses contemporains, le courage avec lequel il sut mourir à Pavie ; affaire malheureuse qu'il avait conseillée, et à la funeste issue de laquelle il dédaigna de survivre.

Mais la renommée et l'admiration publique plaçaient fort au-dessus de ces deux chefs un simple capitaine dont le nom valait une armée, dont les mœurs pures et irréprochables, la valeur, le désintéressement, rappelaient bien mieux en effet ces preux des beaux âges de la chevalerie, qui ne trouvaient plus alors que de rares imitateurs. N'est-ce pas avoir désigné Pierre du Terrail, dont le nom de Bayart s'est mieux conservé dans la mémoire du peuple, qui l'honore des titres de *Chevalier sans peur et sans reproche* et de *bon Chevalier*. La vie de ce héros, que le Dauphiné est fier d'avoir vu naître, n'avait été qu'une longue suite d'exploits et d'actions vertueuses, quand la volonté du roi le plaça à l'avant-garde de l'armée commandée par Bonnivet. Bayart était à la fois le plus intrépide des guerriers et le meilleur des hommes : doux, simple, modeste, humain et généreux, il eut ainsi toutes les vertus d'un chevalier et toutes celles d'un chrétien. On ne peut lire sans attendrissement tout ce que ce chrétien fit pour l'humanité, tout ce que ce chevalier fit pour la gloire ; car la bienfaisance et la charité ajoutent un touchant intérêt à l'éclat imposant et pur qui environne sa renommée.

On ne s'attend pas sans doute à trouver ici de longs détails sur cette campagne désastreuse. On sait que quelques succès peu décisifs marquèrent les premiers pas des Français en Italie ; mais ces avantages momentanés furent bientôt suivis de revers, dont le plus grand ne fut pas sans doute

la perte des riches provinces qui avaient été arrosées tant de fois du meilleur sang de la France.

Après la malheureuse affaire de Rebecco, où les imprudentes dispositions de l'amiral Bonnivet avaient contraint Bayart de reculer pour la première fois devant l'ennemi, les Français effectuèrent leur retraite sur Romagnano. La défection des Suisses acheva, aux environs de cette place, de détruire tous les plans de ce général, qui du moins paya noblement de sa personne dans ces douloureuses circonstances et fut grièvement blessé au passage de la Sesia. Poursuivi par les Espagnols vainqueurs, et redoutant de tomber vivant entre les mains de Bourbon, dont la haine brûlante s'attachait à lui seul, l'infortuné Bonnivet remit le commandement au Chevalier sans peur et sans reproche. « Monseigneur de Bayart, lui dit-il, vous voyez mon état : je vous remets le commandement, comme au plus digne que j'en connaisse dans toute l'armée du roi ; au nom de l'honneur de la France, je vous conjure de sauver l'artillerie et les enseignes, que je consigne entièrement à votre valeur et bonne conduite. — Monseigneur, lui répondit Bayart, je voudrais bien que vous me fissiez cet honneur en quelque occasion où la fortune nous fût moins contraire ; mais, n'importe, je vous donne ma foi de les défendre si bien, qu'elles ne viendront pas de mon vivant au pouvoir de l'ennemi. » Ce fut avec son sang que le héros scella bientôt après cette noble promesse.

Bayart, pendant plusieurs heures, sut contenir les Espagnols et favoriser ainsi la retraite précipitée de l'armée française. « On le voyoit, dit *le loyal « serviteur,* son naïf historien, asseuré comme « s'il eust esté en sa maison, fesant marcher les « gens d'armes, et se retiroit de beau pas, tousiours « le visaige droit aux ennemis, et l'espée au « poing leur donnoit plus de craintes qu'un cent « d'entr'autres. » Ce fut dans un de ces momens, où, à la suite d'une charge, il rejoignait sa troupe après avoir fait reculer les Espagnols, que la pierre d'une arquebuse à croc atteignit Bayart dans le flanc droit et lui brisa l'épine du dos. « Hélas ! hélas ! mon Dieu ! je suis mort ! s'écria-t-il en portant aussitôt à ses lèvres la garde de son épée en guise de croix : *miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam...* » Il ne put achever ce verset du psalmiste ; « et, ajoute son historien, devint incontinent tout blesme, comme failli des esprits, et cuida tomber. » Mais il eut encore assez de présence d'esprit et de force pour se retenir à l'arçon de sa selle, et le jeune Jacques Joffroy, son compatriote et son maître-d'hôtel, accourut et le reçut dans ses bras. « Qu'on me descende au pied de cet arbre, dit le chevalier mourant, et qu'on me mette en sorte que j'aie la face regardant les ennemis ; ne leur ayant jamais tourné le dos, je ne veux pas commencer en finissant, car c'est fait de moi... »

Ce sont là les derniers sacrifices que l'héroïque Bayart fait encore à l'orgueil militaire ; dès ce moment il va mourir comme il a vécu, portant dans ses actions, à ce moment suprême, cette simplicité héroïque et chrétienne qui avait rempli sa vie. A défaut de croix, il baisa religieusement et à plusieurs reprises la garde de son épée ; à défaut de prêtre, il se confessa humblement à son maître-d'hôtel. Ses compagnons, épouvantés du vide affreux que cette mort va faire dans leurs rangs, ne songent plus qu'aux dangers du bon chevalier ; ils oublient le soin de leur sûreté et s'abandonnent à la plus vive affliction. Bayart expirant est seul calme et résigné dans cette scène d'alarmes et de douleur ; il console ses amis et ses soldats, qui viennent baiser en pleurant ses glorieuses mains ; sa voix affaiblie trouve encore le chemin de leur cœur : elle relève leur courage et leur rend l'espérance. Ils s'éloignent enfin, pour ne pas désobéir à leur chef à ses derniers instans ; et lui, sans orgueil, mais sans faiblesse, va flétrir, par quelques paroles sévères, la rebellion victorieuse.

Bourbon, qui poursuivait les Français avec acharnement, vint à passer près de cet arbre où s'éteignait le dernier rayon de la chevalerie. Il met pied à terre et s'approche du chevalier : « Ah ! capitaine Bayart, lui dit-il, vous que j'ai toujours aimé pour votre grande prouesse et loyauté, que j'ai grande pitié de vous voir en cet état ! » A ces mots, Bayart recueille toutes ses forces, et étendant vers le prince rebelle sa main déjà froide : « Monseigneur, lui répondit-il, je vous remercie ; mais ce n'est pas de moi, qui meurs en homme de bien, servant mon roi et la France, qu'il faut avoir pitié, c'est de vous qui portez les armes contre votre prince, votre patrie et votre serment... »

Tandis que Bourbon vainqueur va cacher sa honte et ses remords dans les rangs étrangers, le brave Pescaire et les soldats espagnols rendent hommage au courage et à la vertu dans la personne de Bayart. Ils dressent un pavillon sous cet arbre, où le chevalier chrétien demeure seul enfin avec un prêtre, se confesse de nouveau, et reçoit le saint viatique. Il vécut ainsi près de deux heures, et sentant approcher sa fin, il leva les yeux vers le ciel et prononça, d'une voix encore intelligible, cette prière : « Sire Dieu, tout indigne que je suis, « j'ai confiance en la promesse que tu as faite de « recevoir toujours à merci le pécheur si grand « qu'il soit, qui de bon cœur retournerait à toi. « Hélas ! mon créateur et rédempteur, si je t'ai

« offensé durant ma vie grièvement, j'en ai en « mon âme la plus vive repentance. Je sais bien « que quand je serais à la géhenne mille ans au « pain et à l'eau, ce ne serait pas assez pour avoir « entrée en ton paradis, si par ta grande et infinie « bonté, il ne te plaît ne m'y recevoir. Mon père « et mon sauveur, je te supplie d'oublier les fautes « que j'ai commises et de n'écouter que ta grande « miséricorde; veuille-moi pardonner selon les « mérites de la sainte Passion de ton fils Jésus... » Et son âme s'exhala avec ce nom adorable, le premier qu'il eût prononcé quand il se sentit blessé.

Ainsi mourut Pierre du Terrail, le chevalier sans peur et sans reproche, à l'âge de cinquante-cinq ans, le 30 avril 1524, à six heures du soir. Un de ses biographes dauphinois a dit de lui avec raison : « Bayart fut le dernier des chevaliers français, à peu près comme Caton fut le dernier des Romains. » On ne peut rien ajouter à cet éloge, qui contient une appréciation remarquable de l'époque où Bayart termina sa carrière en héros et en chrétien.

SUR LE PARADIS PERDU DE MILTON.

Si jamais composition littéraire a profondément porté l'empreinte ineffaçable de la méditation et de l'inspiration, c'est le *Paradis perdu*. Une idée morale, qui touche à la fois aux deux natures de l'homme; une leçon terrible, donnée en vers sublimes; une des plus hautes vérités de la religion et de la philosophie, développée dans une des plus belles fictions de la poésie; l'échelle entière de la création, parcourue depuis le degré le plus élevé jusqu'au degré le plus bas; une action qui commence par Jésus et se termine par Satan; Ève, entraînée par la curiosité, la compassion et l'imprudence jusqu'à sa perdition; la première femme en contact avec le premier démon : voilà ce que présente l'œuvre de Milton, drame simple et immense, dont tous les ressorts sont des sentimens; tableau magique, qui fait graduellement succéder à toutes les teintes de lumières toutes les nuances de ténèbres; poème singulier, qui charme et qui effraie.

VICTOR HUGO.

ÉLOQUENCE SACRÉE.

CONFÉRENCE DE M. L'ABBÉ VEISSIÈRE (1).

Nous donnons à nos lecteurs des fragmens d'un sermon que M. l'abbé Veissière, chanoine de Versailles, a prononcé à Notre-Dame, le dimanche des Rameaux, devant Mgr. l'archevêque de Paris et une nombreuse assemblée; nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier ce beau morceau d'éloquence sacrée; mais les extraits qu'on va lire suffiront pour donner à nos abonnés, dont le plus grand nombre n'a pu entendre M. Veissière, une juste idée de son talent. Nous sommes heureux d'opposer de pareils exemples à ceux qui montrent de si dédaigneux mépris pour le clergé français, et qui pensent que la chaire des Massillon et des Bourdaloue doit rester éternellement sans successeurs.

Nous ne croyons pas sortir du plan que s'est tracé le *Magasin Religieux* en enregistrant dans nos colonnes le discours de M. l'abbé Veissière; il nous semble qu'il doit être conservé comme un monument de l'éloquence sacrée au dix-neuvième siècle.

« Monseigneur,

« Il y a dix-huit siècles à peu près, à pareil jour, une ville dont le nom est marqué d'une tache de sang dans l'histoire, ébranlée par une commotion violente, s'agitait, se pressait en tumulte dans les rues et sur les places publiques. Un bruit sinistre de voix confuses et innombrables avait succédé tout à coup à un silence de terreur et d'angoisse. C'était comme une vive explosion de tous les sentimens contraires, qu'une force surnaturelle avait tenus quelque temps comprimés dans les cœurs. Ici des larmes, des sanglots et toutes les marques extérieures d'une douleur inconsolable; là des imprécations, des blasphêmes et la joie mal assurée d'une vengeance pourtant satisfaite.

« Quelle était donc la cause de cette universelle agitation? Quel événement si extraordinaire avait donc ainsi remué les entrailles de cette immense multitude? Messieurs, une exécution sanglante avait eu lieu aux portes de cette ville. Un homme condamné par le conseil suprême de sa nation venait d'expirer dans les tortures du dernier supplice; mais des signes étranges avaient accompagné sa mort. Le dernier cri de la victime avait ébranlé toute la nature; la terre avait tremblé sous les pieds des bourreaux, les pierres des sépulcres s'étaient brisées, le jour avait pâli, et les ténèbres d'une nuit anticipée s'étaient abaissées comme un voile de sombre douleur sur cette scène lamentable. La foule qui était accourue à ce triste spectacle, saisie d'un effroi religieux, s'éloignait et se frappait la poitrine comme si le courroux du Ciel eût déjà grondé sur elle, comme si des profondeurs du Calvaire une voix terrible eût déjà fait

(1) On sait que Mgr. l'archevêque de Paris a ouvert à Notre-Dame, le premier dimanche du carême, des conférences dont le but général était de prouver que Jésus-Christ est le fondement de la religion catholique. (J. Lacordaire)

retentir dans tous les cœurs cette menace prophétique : « Malheur, malheur au temple! malheur à Jérusalem! « *Omnis turba eorum qui aderant ad spectaculum istud et videbant quæ fiebant, percutientes pectora sua revertebantur* (1).

« Depuis que le spectacle inouï d'une pareille mort a été donné au monde, chaque génération qui passe sur la terre s'arrête aussi devant cette croix toujours immobile au milieu du mouvement universel qui emporte les hommes et les siècles. Les uns se prosternent, méditent et adorent; d'autres passent en courant, s'inclinent à peine, et quelquefois blasphêment ce qu'ils n'ont jamais compris. Les Juifs ne trouvent dans cette croix qu'un objet de scandale; l'esprit frivole et superbe des Grecs n'y voit qu'une folie; mais la force et la sagesse de Dieu, dit saint Paul, s'y révèlent à ceux qui ont été appelés, soit d'entre les Juifs, soit d'entre les nations païennes.

« Ce qui arrive de nos jours, ce besoin de vérité qui tourmente les plus jeunes intelligences, ces graves préoccupations des esprits en apparence les plus frivoles, cette activité dévorante qui voudrait enfin approfondir les mystères trop ignorés du christianisme, tout, dans cette société qui s'agite autour de nous, ne montre-t-il pas que si la foi de Jésus-Christ n'a pas reconquis sur tous les cœurs son antique et légitime empire, du moins ils sont isolés et comme perdus au milieu de notre époque, ces restes de prétendus esprits forts qui osent encore secouer la tête en présence de la croix? Tout n'indique-t-il pas que si quelquefois encore de grands scandales accusent les lâches calculs d'une sagesse impie, ce n'est plus là que l'impuissant effort de l'incrédulité philosophique du dernier siècle, qui achève d'opérer parmi nous, sous l'unanime réprobation des générations nouvelles.

« Je n'ai donc pas à craindre, Messieurs, de rencontrer aujourd'hui les préventions d'un philosophisme vulgaire en fixant vos regards sur Jésus-Christ, victime et sauveur du monde. Quel plus noble, quel plus digne sujet des méditations d'une âme généreuse et des pensées d'une raison supérieure? »

Après cet exorde, l'orateur entre en matière, et fait une peinture des péchés et des crimes qui pesaient sur le monde avant la naissance du Messie. Il montre le Fils de Dieu descendant de sa gloire éternelle pour racheter les hommes; les orages qu'il a élevés autour de lui dans toute la Judée, par ses discours, par ses miracles, par ses vertus célestes. Enfin le terme de sa mission approche; l'heure que l'Éternel a annoncée depuis quatre mille ans va sonner :

« ..... Ce ne sont plus quelques partis jaloux, quelques docteurs obscurs, quelques pharisiens humiliés qui accusent Jésus-Christ de crimes imaginaires; toutes les puissances du mal, toutes les passions de l'homme, se sont liguées, et forment ce vaste complot contre le Seigneur et contre son Christ : c'est la cause du genre humain tout entier; c'est le crime qui poursuit la vertu, qui voudrait effacer son nom de la terre. Une pareille cause est trop grande pour être plaidée dans le prétoire d'un consul romain. C'est en présence de l'univers assemblé que doivent s'ouvrir ces débats solennels. Silence! ô vous dont le sang généreux a bouillonné d'indignation à la vue de la vertu traînée sur le banc des criminels, levez-vous, saluez un accusé plus illustre qui s'avance chargé de fers, déjà couvert d'opprobres, comme s'il était coupable. La voilà devant vous, cette noble, cette grande victime! Accusateurs, parlez : dites-nous quel est son crime? . . . . . .

« Il instruit le peuple; il s'est fait le divin précepteur de cette multitude de malheureux et de pauvres, si méprisés jusque-là par tous les sages; il a révélé à ce peuple abandonné les nobles prérogatives de la misère; il lui a montré le ciel et ses espérances immortelles : de tels enseignemens ne sont-ils pas un crime? . . . . . »

L'orateur commence le récit de la passion.

« Les malheurs qui ont pesé sur Jésus-Christ, victime et sauveur du monde, ne sont pas venus le frapper ainsi qu'ils frappent d'ordinaire les hommes à l'improviste, et comme par des coups de foudre. L'avenir était pour lui sans ténèbres. Il savait tout ce que la malice des hommes lui préparait de tourmens, d'outrages. Plus d'une fois, il fit pressentir à ses apôtres les ignominies de sa longue passion. Un jour, c'était aux approches de la solennité de Pâques, un jour il les écarte de la foule, et là, dans l'abandon d'un épanchement intime, il commence à les entretenir plus clairement des derniers apprêts de son supplice. « Il faut que j'aille à Jérusalem, leur dit-il; là j'aurai beaucoup à souffrir, là seront accomplies toutes les prédictions des prophètes touchant le Fils de l'homme. Il endurera toutes sortes de tourmens, d'injures et d'outrages; il sera crucifié. » Et cependant les apôtres ne comprennent pas encore des paroles si claires : ils sentent bien qu'une grande catastrophe se prépare; mais l'inaltérable sérénité de leur divin maître, la profonde tranquillité de son âme, le calme de son langage, tout éloigne de leur esprit la pensée que ces prédictions sinistres puissent s'accomplir dans celui

(1) Toute la foule de ceux qui assistaient à ce spectacle et qui voyaient ce qui se passait, s'en retournait en se frappant la poitrine.

qui les raconte. Saisis de tristesse, ils n'osent l'interrompre. Ils craignent d'éclaircir cet affreux mystère, et ils le suivent dans un morne silence.

« Mais voici que l'heure terrible s'avance. Jésus-Christ est seul encore avec ses disciples choisis, il va déchirer le dernier voile qui cache à leurs yeux cet avenir si malheureux et si prochain. Quelle situation sublime de pathétique et de grandeur! Jésus-Christ a donné aux hommes le gage suprême de cet amour dont il les a long-temps aimés. L'ancienne Pâque n'existe plus ; la Pâque nouvelle est établie. Jésus-Christ a tout fait pour les hommes ; il ne lui reste plus qu'à mourir. Il se lève ; la nuit vient ajouter la tristesse de son ombre à l'imposante majesté de cette scène lugubre. Debout au milieu de ses apôtres consternés, il attache sur eux des regards remplis d'une ineffable douceur ; ses mains s'étendent pour les bénir, et ses lèvres divines laissent échapper ces derniers adieux : « Mes amis, leur dit-il, (mais ce titre n'est pas assez doux pour mon cœur) mes fils bien-aimés, *filioli*, je n'ai plus que quelques heures à rester parmi vous ; que cette parole ne trouble pas votre cœur ; vous ne serez pas orphelins sur la terre ; je vous laisse un dernier précepte : Aimez-vous mutuellement comme vous savez que je vous aime. S'il est vrai que vous m'aimiez aussi, conservez fidèlement tout ce que ma tendre prédilection vous a confié. Je vous laisse la paix ; non pas cette paix trompeuse que donne le monde, mais ma paix, la paix qui remplit mon cœur dans ce moment affreux, la paix du ciel, une paix divine. *Pacem meam do vobis :* encore une fois que votre cœur ne se trouble pas, ô mes disciples bien-aimés. Si le monde vous déteste, souvenez-vous qu'il m'a poursuivi le premier de toute sa haine, et cependant nul n'avait fait pour les hommes tout ce que j'ai fait pour eux. Ils ont vu mes actions et ils me haïssent. *Nunc et viderunt, et oderunt me.....* » Et cette affreuse pensée de l'ingratitude des hommes ne lui arrache pas une seule parole d'amertume : il ne songe qu'à la douleur de ses apôtres, il ne s'attendrit que sur les maux qui les attendent eux-mêmes, il ne s'occupe qu'à les consoler. Puis, avec l'accent d'une force toute divine : « Levez-vous, leur dit-il, levez-vous et marchons : *Surgite, eamus.* »

« Est-ce un homme qui s'entretient ainsi, avec ses amis en pleurs, du moment fatal où il va mourir déshonoré à la face de son pays? Non, Messieurs, un noble cœur peut bien ne pas défaillir quand la mort se présente glorieuse, quoique terrible ; mais une tranquillité d'âme si profonde lorsque l'ignominie se joint à la cruauté du supplice, une sérénité si douce sur un front qui se sent déjà cloué pour ainsi dire à la croix, il faut le dire, la force des hommes ne va pas jusque là : c'est la sérénité du ciel, c'est l'immuable tranquillité de Dieu même.

« Viennent maintenant le traître qui doit le livrer, l'apôtre qui le renie par trois fois, les pontifes et les rois qui l'accablent de leur superbe mépris, le peuple qui demande son sang, les soldats qui l'outragent, les bourreaux qui déchirent son corps, cette force divine ne se démentira pas ; sa résignation est toujours calme, inaltérable, d'un sublime qui déchire le cœur. Sur le misérable qui a trafiqué de son sang, ce n'est pas son indignation qui éclate, il laisse tomber sur lui des paroles pleines de tendresse : « Mon ami, lui dit-il, que faites-vous? Judas, vous me trahissez par un baiser. *Osculo tradis.....* » Un regard plein de tristesse autant que de douceur est le seul reproche qui rappelle au premier des apôtres ses protestations d'amour sitôt oubliées. Aux moqueries outrageantes d'Hérode et de son armée il oppose le silence d'une résignation tellement au-dessus des pensées humaines, que les hommes l'appellent folie. Soldats, ministres des pontifes, rassurez-vous : celui qui vous a renversé deux fois du souffle de sa parole se livre de lui-même ; présentez-lui des chaînes, il vous tendra les mains ; commandez-lui d'être au milieu de vous comme un roi de théâtre, il se fera jusqu'au bout le docile jouet de votre insolente audace ; osez frapper sa tête meurtrie, plein de résignation, il la courbera sous vos coups..... Allez plus loin, dites-lui de présenter sa joue à la flétrissure de vos soufflets, il vous obéira, *genas dedit vellentibus* (1). Portez l'opprobre jusqu'à ces derniers excès ; dites-lui de relever son front, et puis.... ô Dieu ! je publierai l'ineffable résignation de la victime ; mais l'infamie de l'outrage, ma bouche se refuse à la dire. *Faciem non avertit à conspuentibus* (2)..... »

L'orateur raconte toutes les douleurs de Jésus-Christ dans sa Passion, puis il s'écrie :

« Un trait rapide est suivi d'un nouveau trait rapide ; une blessure est suivie d'une blessure plus profonde ; la douleur vole après la douleur. Le cœur de la victime n'est plus qu'une plaie toute saignante ; il n'y a plus de place pour une seule des flèches divines. Attendez.... Les hommes ne savent pas faire souffrir ; malheur à celui qui tombe entre les mains du Dieu vivant ! Voyez-vous cette femme, debout au pied de la croix : c'est sa mère ! Dans le cœur du fils il n'y a plus de place pour la douleur ; Dieu en trouvera dans le cœur de la mère.... Oh ! grâce, grâce ! la loi n'est pas si impitoyable ; elle défend de sacrifier la brebis avec

(1) Il livre sa joue au soufflet.
(2) On lui crache à la figure, et il ne se détourne pas.

l'agneau. Isaac voit briller le glaive dans les mains de son père ; mais il ne voit pas sa mère se mourir près du bûcher fatal ; il ne craint pas de la couvrir du sang de son fils. Isaac n'était que la figure du sacrifice réel : il faut d'autres douleurs à une victime divine ; il faut que son père l'immole, il faut que sa mère soit immolée sous le même coup. »

Après un touchant tableau de la résignation du Christ sur la croix, l'orateur finit en ces termes :

« Jésus-Christ, victime et sauveur du monde, réconcilie la terre et le ciel. Où voulez-vous que tombent désormais les foudres de Dieu? tous les hommes sont couverts du sang de son fils. Qui voudrait réclamer encore la terrible exécution de l'arrêt qui nous condamne? Jésus-Christ s'en empare, il le met en pièces, il en attache les lambeaux à sa croix. La justice divine est satisfaite ; l'enfer lui-même, qui régnait sur le monde, est vaincu à son tour ; Jésus-Christ brise les portes de l'éternelle prison ; il enchaîne à sa croix, comme à son char de triomphe, toutes les puissances ennemies ; il écrase sous ses pieds la tête de l'antique serpent. Tout est consommé : Jésus-Christ expire, le monde est sauvé!.. *Occisus es, Domine, et redemisti nos.* Vous vous êtes immolé, Seigneur, et votre sang a racheté tous les hommes, à quelque langue, à quelque nation, à quelque pays qu'ils appartiennent : *Et redemisti nos in sanguine tuo, ex omni tribu, et linguâ, et populo, et natione.* Trois ans de votre vie remplie de bienfaits et de miracles étaient des titres assez brillans, assez solides, de votre céleste origine ; vous avez voulu qu'un prodige d'amour et de vertu imprimât plus profondément dans notre cœur une preuve de votre divinité. Vous avez voulu mourir dans les tortures et la honte du dernier supplice ; vous avez voulu mourir pour le genre humain, et vous êtes mort, et vous nous avez sauvés : *Occisus es, Domine, et redemisti nos.* Ce titre glorieux de votre divinité, l'univers l'a reconnu, l'univers pourra le lire jusqu'au dernier des jours ; car il est écrit sur la croix avec du sang, et le sang ne s'efface pas, et pour une croix qui tombe, il en est mille qui se relèvent. Honneur donc, honneur divin soit rendu à l'agneau qui s'est immolé pour le salut du monde! *Dignus est agnus accipere divinitatem.*

« Mais dans ce jour qui nous rappelle l'impérissable souvenir du sacrifice qui nous a sauvés, ne recevrez-vous, ô mon Dieu, que l'hommage stérile d'une froide admiration? Dans cette grande assemblée où sont en quelque sorte représentés tous les pays, tous les rangs, tous les âges ; parmi tant d'âmes si nobles, si généreuses, si jeunes pour la plupart, n'y aura-t-il pas une âme, une seule âme qui aura senti enfin à quel prix vous l'avez rachetée! Votre parole, dans la bouche de vos prêtres, ne serait-elle plus qu'une parole sans vie? Votre sang lui-même sera-t-il sans vertu? Ah! je ne sais quelle pensée me saisit le cœur et me fait tressaillir. Il me semble que de votre croix il coule aujourd'hui du sang pour quelques âmes que vous vous êtes choisies dans cette immense solitude. Allez, Seigneur, les remuer, les attirer vous-même ; elles n'attendent peut-être qu'un dernier rayon de votre grâce : victime du monde, soyez leur Sauveur! »

NOTICE SUR M. DE LAMARTINE.

M. Alphonse de Lamartine est né à Mâcon dans les premiers mois de l'année 1791. Son grand-père avait autrefois exercé une charge dans la maison d'Orléans, et s'était ensuite retiré en province. La révolution frappa sa famille, comme toutes celles qui tenaient à l'ancien régime par la naissance, par la reconnaissance ou par les opinions. L'enfance de M. de Lamartine fut triste ; ses souvenirs les plus reculés le reportent à la maison d'arrêt où on le menait visiter son père. Au sortir de la terreur, et pour traverser les années encore difficiles qui la suivirent, ses parens, qui avaient eu le bonheur d'échapper à l'échafaud, vécurent confinés dans cette terre obscure de Milly que le poète a si pieusement illustrée :

« Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs, assis sur leurs socs renversés,
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu!
Voilà la place vide où ma mère, à toute heure,
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et nous faisant porter ou la laine, ou le pain,
Vêtissait l'indigence ou nourrissait la faim ;
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel, ou l'olive....
Voilà le seuil à l'ombre où son pied nous berçait,
La branche du figuier que sa main abaissait ;
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore,
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens : innocence et bonheur!

M. de Lamartine passa à Milly, avec ses sœurs, une longue et innocente enfance, libre, rustique, errante ; formé à l'excellente morale et à cette perfection de cœur qui le caractérisent par une admirable mère dont il est, assure-t-on, toute l'image. Il ne quitta cette vie domestique que pour aller à Belley, au collége des Pères de la foi. Bien moins heureux qu'à Milly, il trouva cependant au collége de Belley des amis qu'il garda toujours, et des guides indulgens et faciles qui surveillèrent

son éducation avec une affabilité toute paternelle. Après le collége, vers 1809, M. de Lamartine alla vivre à Lyon, et c'est de là qu'il fit un premier et court voyage en Italie. Il vint ensuite à Paris, où il se laissa aller, bien qu'avec décence, à l'entraînement des amitiés et de la jeunesse, distrait de ses principes religieux, quelquefois obscurci dans ses croyances, mais jamais impie ni raisonneur systématique. Dès cette époque, il faisait beaucoup de vers; mais son génie, momentanément détourné de sa vocation, n'était pas encore entré dans la route où il devait trouver une gloire si sacrée et si pure. La restauration amena de grands changemens dans la destinée de M. de Lamartine. Il n'avait jamais voulu servir le gouvernement impérial; mais en 1814 il entra dans une compagnie des gardes-du-corps; puis vinrent les Cent-Jours, à la suite desquels il ne reprit pas de service. Plongé, au milieu de Paris, dans une profonde retraite, il ne s'occupa plus que d'une passion dont il a immortalisé le céleste objet sous le nom d'Elvire. Cependant la Providence lui préparait une terrible épreuve: Elvire mourut après une longue et cruelle maladie; et le poète, épuisé de fatigues et de souffrances, tomba comme elle sur un lit d'agonie, en formant le vœu de ne plus s'en relever. Un prêtre fut appelé au chevet du mourant. On ignore l'entretien qu'il eut avec lui, et par quelles paroles il parvint à faire rentrer dans son âme la résignation, le repentir et l'espoir; mais M. de Lamartine promit de vivre et de vouer sa lyre aux louanges du Dieu qui la lui avait donnée. Un des premiers actes de sa convalescence fut de jeter au feu un recueil de poésies assurément avouables devant les hommes, et qui étaient déjà un gage certain d'immortalité sur la terre, mais qui auraient été peut-être un sujet de reproche devant le Ciel. A dater de ce jour, la lyre de M. de Lamartine fut la harpe des anciens prophètes, grave et pieuse, pleine d'enseignemens, de pleurs et d'harmonies, tour à tour lamentable comme le psaume de Jérémie, mélancolique comme le chant des vierges au bord de l'Euphrate, triomphante comme l'hymne de la Rédemption; mais toujours religieuse et pure comme les concerts des anges, dont elle semble la seconde voix; et si parfois les regrets et les souvenirs donnés à la créature morte se mêlent encore aux magnifiques hommages qu'elle adresse au Créateur vivant, de ce contraste sort une prière plus déchirante, un cri plus résigné, une plus sublime leçon.

Les *Méditations poétiques*, premiers accens de cette muse sanctifiée, parurent au commencement de 1820. C'était une époque étrange et difficile à définir, pleine d'incertitude et de malaise comme tous les temps de transition. Alors, gouvernemens, lois, beaux-arts, poésie, littérature, tout chancelait et cherchait à prendre un équilibre. Une seule chose était debout: la Religion; un seul phare brillait au milieu de cette nuit d'orage: le signe de la rédemption des hommes! C'était vers ce signe divin que s'en allaient à leur insu toutes les intelligences et tous les vœux. Les *Méditations poétiques* furent un trait de lumière qui fit comprendre aux poètes et aux artistes ce qu'ils voulaient et ce qu'il leur fallait; ce fut un étendard de ralliement levé au milieu d'une armée en désordre; ce fut la victorieuse réponse de la Foi au cri d'anathême dont lord Byron venait d'épouvanter le monde. Il n'y eut qu'une voix pour s'écrier et pour applaudir, et depuis *le Génie du christianisme*, le siècle n'avait pas été témoin d'un pareil succès. L'auteur n'avait pas attaché son nom à la première édition; en quelques mois cependant ce nom parcourut tous les coins de la France, et partout il fut placé au rang des noms les plus glorieux. Gloire d'autant plus douce, hommages d'autant plus précieux, que la source en était sans tache, et que le poète pouvait être fier à la fois et de la beauté de son œuvre et de l'impulsion régénératrice qu'il venait de donner à la littérature de son pays.

La *Mort de Socrate*, les *Nouvelles méditations*, le *Dernier chant de Childe-Harold*, suivirent à peu de distance ces premières poésies. La multitude ne fut point frappée du progrès, mais les intelligences d'élite le comprirent; elles comprirent qu'il se faisait dans l'esprit du poète une révolution qui devait le conduire de l'élégie, son point de départ, au poème, à l'hymne pur, à la *méditation véritable*. Ces prévisions furent réalisées lors de la publication des *Harmonies*, qui parurent en juin 1830; c'est là que le génie de M. de Lamartine se met à l'aise, là qu'il ouvre les ailes et qu'il plane majestueux et libre, sans aucune préoccupation de la manière et de la forme. Là l'élégie, la scène circonscrite, la particularité individuelle, n'existent presque plus: on n'entend plus qu'une voix générale qui chante pour toutes les âmes empreintes à quelque degré de poésie et de christianisme. Cette voix chante les beautés de la nuit, l'ivresse virginale du matin, l'oraison mélancolique des soirs; elle devient la douce prière de l'enfant au réveil, l'invocation en chœur des orphelins, le gémissement plaintif des souvenirs d'automne, la magnifique lamentation de l'ange après la destruction du monde entier. Cette voix ne semble exprimer qu'une seule pensée: gloire à Dieu! Mais cette pensée revêt une forme toujours variée; c'est la nature, qui est toujours la même, et qui n'est jamais monotone.

On peut donc rattacher la carrière littéraire de M. de Lamartine à deux événemens principaux : *les premières Méditations* et *les Harmonies*. Les *premières Méditations* sont le chant du poète embarrassé des liens de la jeunesse et des passions, qui rapporte déjà au Ciel toutes les choses de la terre, mais qui ne peut encore absorber son esprit dans la contemplation absolue de l'Éternel et de l'éternité; les *Harmonies* sont le chant du poète devenu libre de tous ses souvenirs et de toutes ses faiblesses, et qui ne touche plus à la terre que par le son de sa voix. Tous les poèmes que M. de Lamartine a publiés entre ces deux livres ne peuvent être considérés que comme des transitions, comme les résultats accidentels du grand travail de recomposition qui se faisait en lui. Nous ne prétendons pas dire que ces morceaux soient inférieurs de forme ou de pensée à ceux qui les ont précédés ou suivis; nous voulons dire seulement qu'ils nous paraissent avoir une moins grande importance dans l'existence générale du poète.

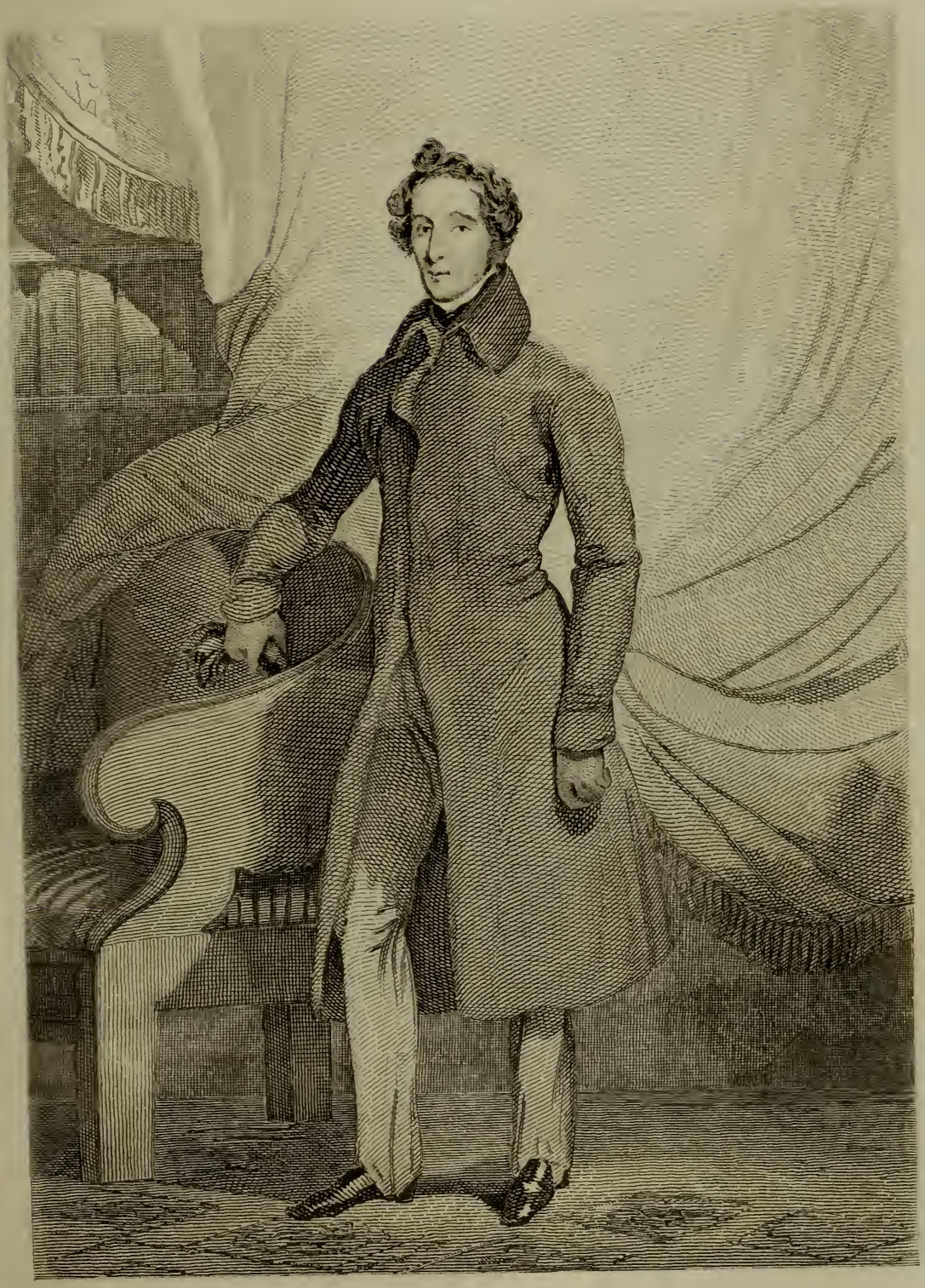
Dès l'année 1824 M. de Lamartine, docile aux désirs de sa famille, avait accepté une place dans la légation de Florence ; avant son départ, il avait fait un mariage conforme à ses goûts. Il revint à Paris, après sept années d'absence, pour sa réception à l'Académie française et la publication des *Harmonies*. Quelques mois auparavant, un accident terrible (1) lui avait enlevé sa mère; sa mère, cet ange protecteur de toutes ses années, à qui il avait élevé dans son cœur un autel à côté de celui sur lequel il brûlait des parfums si purs à la louange de l'Éternel. M. de Lamartine ne put être distrait de sa profonde douleur par le spectacle des hommages qui lui arrivèrent de tous côtés pour célébrer son retour. Ces hommages avaient pourtant droit de le surprendre. Avant de quitter la France il avait vu son génie contesté par les envieux, ses œuvres en proie aux critiques; il ne s'attendait pas à trouver à son retour sa réputation si grande et l'admiration si unanime. Il se préparait à retourner en Italie quand la révolution de juillet vint lui ravir les fonctions de ministre en Toscane, auxquelles il avait été nommé, et le rendre à la vie privée.

M. de Lamartine se retira en province, et vécut pendant deux ans dans une profonde retraite. Il publia dans cet intervalle de temps une *Ode au peuple* sur le procès des derniers ministres de Charles X, où les plus nobles pensées sont exprimées dans les plus beaux vers; une réponse à l'auteur de *Némésis*, qui l'avait scandaleusement attaqué, et une brochure intitulée : *De la politique rationnelle*. Il se présenta comme candidat à la députation dans son pays natal; mais la ville de Mâcon, qui doit être si fière d'avoir donné le jour au premier poète de notre époque, ne jugea pas à propos de lui confier le mandat de député. En 1832, M. de Lamartine réalisa enfin un projet dont il s'occupait depuis fort long-temps; il partit avec sa femme et sa fille pour faire un voyage en Grèce et en Orient. Un vaisseau qu'il avait frété lui-même le conduisit au Caire; là il mit pied à terre, et visita tour à tour l'Égypte, la Terre-Sainte, la Syrie et l'Asie mineure. A Smyrne, un malheur aussi grand que la mort de sa mère vint tomber sur lui : il perdit sa fille, sa fille unique, une enfant de dix ans. Au moment où cette fille adorée rendait le dernier soupir, il reçut des nouvelles de France qui lui apprenaient qu'une ville du département du Nord venait de le choisir pour représentant. Mais que lui importait alors ce tardif hommage rendu à son génie et à son caractère? La mort dans le cœur, il fit ensevelir sa fille; et le même vaisseau qui avait emporté en Égypte la fille et le père, rapporta en France la fille seule et morte. Son cercueil fut conduit à Saint-Point, dans la campagne où elle était née. M. de Lamartine ne pouvant plus s'occuper des études pour lesquelles il avait entrepris son voyage, hâta son retour en France. Il parut à la Chambre des Députés au commencement de la session de 1834; et l'on doit dire, à la louange de ses collègues, qu'en général sa voix y est écoutée avec le respect que doit inspirer un si magnifique talent.

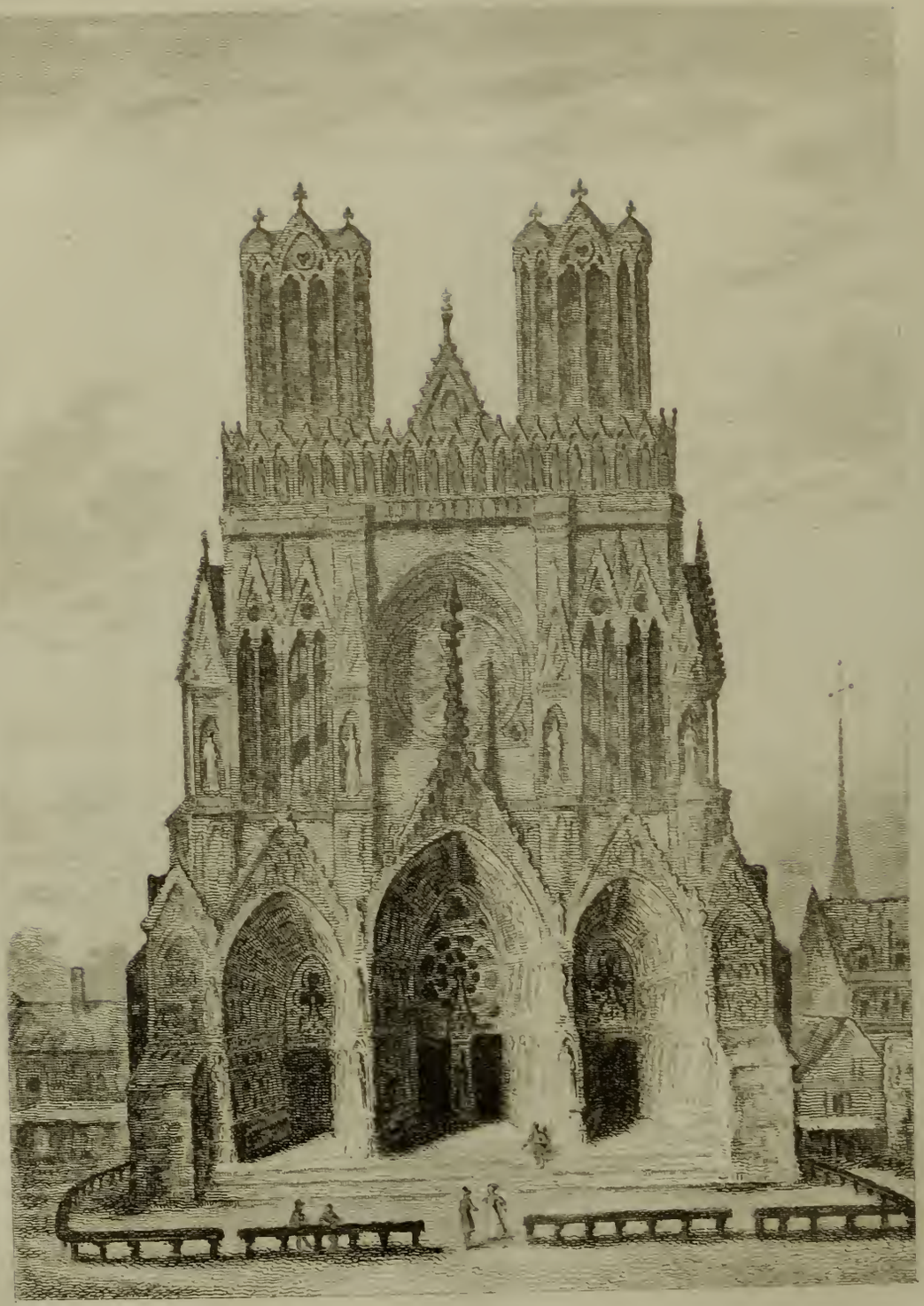
Au moment où nous écrivons, M. de Lamartine se prépare à publier l'histoire de son voyage en Orient, et un grand poème dont il s'occupe depuis vingt années. Nous occuperons nos lecteurs de ces deux publications aussitôt qu'elles auront paru. Le nom et les œuvres du grand poète dont nous venons d'esquisser la vie occupent une trop grande place dans le mouvement littéraire et religieux de ce siècle, pour que nous ne suivions pas avec un grand intérêt toutes les phases de son étincelante carrière. Tous ceux qui connaissent les pages que M. de Châteaubriand a écrites à Jérusalem, voudront savoir aussi ce que ces lieux sacrés auront inspiré à M. de Lamartine.

A notre avis, ce qu'il y a d'admirable et de particulier dans ce génie, c'est qu'il ne tient en rien à l'époque au milieu de laquelle il écrit. Sa poésie n'appartient pas plus à notre âge qu'à tous les âges; c'est quelque chose de grand, d'universel et de primitif, comme la Bible, Dante et Homère. On a dit avec raison que M. de Lamartine aurait élevé la voix et se serait révélé au monde aussi complet que nous le voyons, lors même que tous les livres connus auraient été anéantis avant sa naissance. C'est qu'il puise aux grandes sour-

(1) Madame de Lamartine mourut étouffée dans son bain.



Mr. A. de Lamartine.



Notre Dame de Reims.

ces : l'Éternité de Dieu, l'Immortalité de l'âme !

Nous empruntons à un article inséré dans l'ancien *Globe*, le meilleur journal de critique que nous ayons jamais eu, des considérations qui expliquent parfaitement comment M. de Lamartine est parvenu à conquérir l'immense popularité dont il jouit; ces considérations contiennent en outre une appréciation parfaitement exacte de son talent : «..... .. M. de Lamartine, par cela même qu'il range humblement sa poésie aux vérités de la tradition, qu'il voit et juge le monde et la vie suivant qu'on nous a appris dès l'enfance à les juger et à les voir, répond merveilleusement à la pensée de tous ceux qui ont gardé ces premières impressions, ou qui, les ayant rejetées, plus tard s'en souviennent encore avec un regret mêlé d'attendrissement. Il se trompe lorsqu'il dit que ses vers ne s'adressent qu'à un petit nombre. De toutes les poésies de nos jours, aucune n'est autant que la sienne selon le cœur des femmes, des jeunes filles, des hommes accessibles aux émotions pieuses et tendres. Sa morale est celle que nous savons; il nous répète avec un charme nouveau ce qu'on nous a dit mille fois, nous fait repasser avec de douces larmes ce que nous avons senti, et l'on est tout surpris, en l'écoutant, de s'entendre soi-même gémir ou chanter par la voix sublime d'un poète.... Nul effort, nulle réflexion pénible pour arriver où sa philosophie nous porte; il nous prend où nous sommes, chemine quelque temps avec les plus simples, et ne s'élève que par les côtés où le cœur surtout peut s'élever. Ses idées sur l'amour et sur la beauté, sur la mort et sur l'autre vie, sont telles que chacun les pressent, les rêve et les aime..... C'est une espèce d'originalité bien rare et désirable que celle qui s'accommode si aisément des idées reçues, des sentimens consacrés; qui parle de la mort comme en pense l'humble femme qui prie, comme il en est parlé depuis un temps immémorial dans l'Église ou dans la famille, et qui trouve en répétant ces doctrines une sublimité sans efforts et pourtant inouïe jusqu'à présent..... »

NOTRE-DAME DE REIMS.

§ II. Description de l'église.

Partie extérieure. Le portail de la cathédrale de Reims présente dans son ensemble une multitude de détails et d'ornemens de la plus grande richesse. Le système pyramidal généralement adopté dans l'ordonnance de la façade indique que les deux tours qui la flanquent devaient être surmontées de pyramides. On aperçoit d'ailleurs les bases de ces pyramides sur les pans de murs inclinés qui s'élèvent au-dessus des plates-formes des tours, avec une saillie d'un mètre cinquante centimètres, dans les dernières assises, dont quelques pierres ont été colorées par l'incendie de 1481; on voit encore les traces des goujons destinés à lier les pierres entre elles.

La hauteur des tours est de 253 pieds; la largeur totale de la façade, y compris les contre-portes, est de 140 pieds.

Le bas de la façade est percé de trois grandes portes pratiquées en enfoncement dans des voussures de forme ogive, surmontées de trois frontons chargés de figures et d'ornemens. On monte au vestibule des trois portes par un grand perron composé de cinq marches qui règnent dans toute la largeur de l'édifice.

Les trois portails sont décorés d'une prodigieuse quantité de statues, au nombre de cinq cent trente, représentant des sujets de la Bible et de l'Histoire de France. Lors du sacre du roi Charles X, dans la crainte mal fondée que les détonations de mousqueterie ne fissent détacher des fragmens de ces statues, on en brisa un grand nombre à coups de marteau, et on fit avec une ridicule précaution, contre la métropole de Reims, ce que n'avaient point fait un si grand nombre de siècles!

La statue de la Vierge, patronne du temple, est placée sur le trumeau qui sépare en deux la porte. Au-dessus des statues des deux faces latérales, et dans les contours de la voussure ogive du portail, il y a une rangée de petites figures, au nombre de cent-soixante, parmi lesquelles on distingue saint Louis, revêtu de son costume royal. Dans le fronton qui surmonte la porte, on a représenté l'Exaltation de la Vierge.

Les deux côtés de la porte, à droite, sont décorés de plusieurs statues plus grandes que nature, représentant des personnages de l'Ancien Testament, savoir : Jonas, Moïse, Élie, Jérémie, Habacuc, d'un côté; et de l'autre, saint Remy et trois reines dont on ignore les noms. Dans le fronton qui surmonte la porte est placée la statue du Sauveur, élevé dans la gloire au milieu des anges, et présidant au jugement dernier.

Sous le portail situé à gauche de la façade, sont plusieurs statues disposées de la manière suivante, savoir : saint Nicaise, portant sa tête entre ses mains (de même que l'on représente quelquefois saint Denis); ensuite plusieurs autres archevêques et martyrs qui, selon toute apparence, sont ceux dont on éprouva la constance dans les premiers siècles de l'établissement du christia-

nisme à Reims. Au-dessus de l'arc ogive de la porte se voit Jésus-Christ étendu sur la croix; au bas sont les saintes femmes, avec plusieurs des disciples du Sauveur. Le dessous des voussures de ces deux portails est décoré chacun de quatre-vingt-dix-sept figures, dont la plupart sont mutilées et tombent de vétusté. On voit également sur les différentes faces des pieds-droits des portes, les douze signes du zodiaque, et les travaux agricoles des douze mois de l'année qui y correspondent.

Au-dessous des frontons qui décorent la base des contre-forts des deux tours sont plusieurs bas-reliefs et statues représentant les peines éternelles de l'enfer, les sept péchés capitaux et les délices du paradis.

Les quatre grands contre-forts de la façade, ainsi que ceux en retour d'équerre, sont décorés d'obélisques soutenus par quatre colonnes et très-délicatement travaillés. Dans les entre-colonnemens se voient plusieurs statues représentant de saints personnages.

Le fond de l'arc ogive qui surmonte la porte principale est occupé par une rose magnifique découpée à jour. Au-dessus de l'ogive, dans les angles, est représenté d'un côté David, armé d'une fronde dont il est prêt d'asséner un coup sur la tête du géant Goliath; de l'autre côté, le même David, armé d'un glaive, se dispose à lui trancher la tête. Ces figures ont été réparées en 1812. Au-dessus de ces figures règne une galerie où tous les ans, le jour du dimanche des Rameaux, le clergé va chanter le *Gloria, laus*. Au centre de cette galerie sont placées les armoiries de l'ancien Chapitre : c'est un écu d'azur à la croix d'argent, semé de France aux quatre quartiers. Plus haut, on voit Clovis dans une cuve, que saint Remy baptise par immersion; près de saint Remy est un clerc qui tient une croix, et de l'autre côté un roi tenant une couronne. Sur la même ligne, et au pourtour des tours, se voit une suite de quarante-deux statues en pierre placées dans des niches, et représentant les monarques qui ont régné en France depuis Clovis, premier chrétien, jusqu'à Charles VII, sous lequel les deux tours furent achevées; ces statues, d'une mauvaise proportion, sont trop petites et grossièrement sculptées.

Au-dessus de cette galerie des rois de France, s'élèvent deux tours octogones très-délicatement construites, et percées sur chaque face d'une fenêtre séparée en deux par un meneau en pierre. Ces tours ont chacune 28 pieds carrés.

La sonnerie des cloches de la métropole rémoise est des plus célèbres, *la Richarde*, surtout, donnée par Richard de Besançon, archevêque de Reims, lequel jouissait d'une grande réputation populaire dans ce temps.

En 1793 toutes les cloches, à l'exception d'une seule que l'on conserva pour annoncer les fêtes décadaires, furent fondues et transformées en monnaie de billon. La fabrique de l'église en fit fabriquer deux nouvelles en 1803 : la plus grosse pèse 4300 livres; elle a été refondue en 1824.

Les deux tours sont terminées par des combles de forme conique, couverts en ardoises. Pour parvenir à leur sommité, on monte quatre cent vingt marches, toutes taillées avec de très-belles pierres. Les angles de la partie supérieure de chaque tour sont flanqués de quatre tourelles hexagones, évidées à jour dans toute leur hauteur, et formées d'un assemblage de colonnes également espacées, d'une légèreté admirable. Ces deux tours sont aujourd'hui presque les seules en France qui aient été construites suivant les principes de l'acoustique; car il est impossible de multiplier davantage les évidemens si favorables aux instrumens de percussion. On a pratiqué, avec beaucoup d'art et d'intelligence, dans l'une des tourelles de chaque tour, un escalier à jour en spirale, et d'une construction aussi hardie qu'élégante.

Les deux faces latérales de ce grand édifice présentent beaucoup de parties lisses qui contrastent merveilleusement avec la richesse des croisées, des obélisques à jour, et de la galerie décorée de colonnes qui surmonte ce monument dans la partie supérieure, autour du grand comble. Vingt-deux piliers boutans, dont les arcs rampans sont doubles, servent à contre-buter la poussée des voûtes de l'église, et contribuent, par leur disposition, à faciliter l'écoulement des eaux pluviales; c'est dans cette partie de l'édifice que l'architecte a mis un heureux équilibre entre la pesanteur des masses et la résistance des points d'appui. Les piliers boutans qui environnent le corps de l'édifice sont décorés d'obélisques surmontés de croix et ornés de statues tenant à la main différens attributs. Ces obélisques sont de semblable proportion et disposés avec la même symétrie que ceux des deux tours dont nous avons parlé tout à l'heure. Les statues offrent généralement beaucoup plus de correction dans les formes que toutes celles qui décorent les autres parties de l'édifice.

Le bas de la façade de la croisée septentrionale est percé de deux portes de forme ogive, faites en enfoncement, et décorées de figures et d'ornemens. Les deux faces latérales de la première porte sont ornées de plusieurs statues colossales, parmi lesquelles on remarque, d'un côté, celle de saint Nicaise, archevêque de Reims, celle de sainte Eutrope, vierge et martyre, sœur de

saint Nicaise, et celle d'un ange ; les statues placées de l'autre côté représentent saint Remy, un ange et un roi. Les contours de la voussure de ce portail sont décorés, par étages, de quarante-quatre petites statues représentant des prêtres, des religieux, des réprouvés, et plusieurs démons qui regardent d'un œil moqueur le martyre de saint Nicaise et les miracles de saint Remy.

L'autre porte voisine est fermée depuis longtemps. Dans le fond du cadre ogive, au-dessus de la porte, est représenté le jugement dernier ; les morts sortent de leurs tombeaux à demi ouverts. Les contours de la voussure du portail sont également ornés de petites figures placées par étages.

De dessus l'extrémité du rond-point du chœur s'élève une flèche couverte en plomb, vulgairement appelée le *Clocher à l'Ange*. Sa hauteur est de cinquante-cinq pieds : il a treize pieds dans son plus grand diamètre. On y monte par une grande échelle placée dans l'intérieur, où l'on voit une petite cloche fondue en 1439. La flèche est surmontée par un ange en cuivre doré, de six pieds de proportion, et tournant sur un pivot ; il tient dans la main droite une croix de six pieds huit pouces de hauteur. Cet ange fut renversé par un ouragan en 1612, et rétabli le 4 mars de l'année suivante.

La structure élégante de ce clocher n'est pas la seule chose qui doive fixer l'attention : elle se porte également sur les figures, en forme de *termes*, qui décorent le pourtour du cul-de-lampe, et dont le sujet, ignoré de la plupart de ceux qui visitent cette église, ne leur offre qu'un problème difficile à résoudre. Ces statues, de taille gigantesque, au nombre de huit, sont placées sur chacun des pans de la base octogone du clocher, et représentent des personnes punies de peines afflictives ou mortes dans les supplices. L'une tient une bourse d'où elle tire de l'argent ; une autre porte des marques de flétrissure ; plusieurs, percées de coups, présentent des livres ou des rôles d'impôts qui paraissent être la cause de leurs malheurs. Ces statues, postérieures à 1481, année de l'incendie de l'église, ont trop de rapport entre elles pour ne pas faire allusion à quelque événement connu ; or, nul ne l'était plus alors que la *mique-maque* arrivée vingt ans auparavant. La *mique-maque* est une émeute populaire qui eut lieu à Reims, le 24 septembre 1461, et dans laquelle une multitude d'habitans se portèrent à de funestes excès contre les receveurs des impôts. Il n'y eut que Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui parvint à désarmer la colère de Louis XI. C'était du reste un usage fort ancien que celui de faire entrer dans la décoration d'un édifice religieux les événemens les plus remarquables de l'époque, afin d'instruire le peuple, dont on avait besoin de frapper les sens pour l'instruire, puisque les livres, fort rares et fort chers, n'en pouvaient procurer les moyens.

Partie intérieure. En entrant dans la cathédrale de Reims, on est frappé d'admiration en considérant la vaste étendue de ce temple, témoin de tant de solennités, et enrichi dans tous les temps par la faveur et par la munificence des monarques français. Le chœur et la nef, qui ne reçoivent le jour qu'à travers une multitude de vitraux peints, présentent un aspect à la fois imposant et religieux : le clair-obscur que répandent ces peintures admirables ajoute à la majesté de la basilique, invite à la prière, et pénètre de ces paroles de Jésus rapportées par saint Luc : *Domus mea est domus orationis.*

L'église de Reims compte 438 pieds 8 pouces de longueur dans l'œuvre, et 455 pieds hors d'œuvre; sa largeur est de 93 pieds. La grande voûte s'élève à une hauteur, sous clef, de 116 pieds ; la nef s'alonge dans une largeur de 37 pieds 11 pouces. Les bas-côtés ont 22 pieds de largeur.

Les maîtresses voûtes de l'église, qui comprennent la nef, la croisée et le chœur, sont soutenues sur trente-six piliers d'une très-belle proportion, douze pour la nef, huit pour le chœur, et quatorze pour le sanctuaire et l'arrière-chœur. Chacune des travées entre deux piliers est surmontée d'une arcade ogive par laquelle on communique avec les bas-côtés de la nef. La grande voûte principale de l'église a été peinte en bleu d'azur, et semée de fleurs de lis d'or en 1825, à l'occasion du sacre de Sa Majesté Charles X.

La nef est accompagnée, de chaque côté, d'un bas-côté large et d'une dimension proportionnée à la grandeur du vaisseau. Au bas des murs de chaque côté règnent des gradins en pierre ou espèces de retraites qui servent à asseoir les fidèles les jours de fêtes. Le chœur est également accompagné d'un bas-côté ; mais il a, de plus que la nef, un rang de chapelles. Au-dessus des arcades de la nef et du chœur règne une galerie de 10 pieds de hauteur, décorée de colonnes, dans laquelle on peut aisément circuler et admirer de plus près les magnifiques vitraux peints qui éclairent cette église.

Sur le mur de face et autour de la porte principale on voit, en entrant dans l'église, cinquante-quatre statues de moyenne proportion placées dans des niches. Dans la partie supérieure est représenté le martyre de saint Nicaise. Trente-quatre autres statues de la même proportion décorent également le pourtour intérieur de chacune des portes latérales. La plupart de ces statues sont d'une fort belle exécution ; les proportions en sont heureuses et les draperies bien jetées. Toutes ces statues parais-

sent avoir été exécutées vers la fin du quinzième siècle.

La disposition du chœur de cette basilique est tout-à-fait différente de celle presque généralement adoptée dans les chœurs des autres églises. Celui-ci comprend dans son étendue toute la largeur de la croisée et trois travées de la nef, au lieu d'être circonscrit dans les bornes prescrites par sa construction. Cette disposition, extrêmement désagréable, embarrasse inutilement la nef, à laquelle on devrait rendre son étendue primitive en utilisant toute la partie de l'église située derrière le maître-autel, où les stalles seraient placées d'une manière beaucoup plus convenable, le long des travées de chaque côté, ce qui produirait un effet plus satisfaisant.

La vue du chœur était autrefois interceptée par un jubé de style gothique, construit en 1420, qui avait 29 pieds de hauteur sur 42 de largeur. Il fut démoli en 1747.

Les chapelles qui environnent le pourtour du chœur sont au nombre de neuf. Ces chapelles sont décorées d'une manière simple et noble. Les contre-retables des autels sont ornés de colonnes soutenant des coupoles demi-sphériques. Nous ne ferons point ici l'énumération des nombreux monumens funèbres que renferme l'église de Reims, ni des tableaux précieux qu'elle possède, et parmi lesquels on remarque une *Nativité* du Tintoret et une *Descente de Croix* de Taddée Zucchero.

Telle est l'histoire et la description de la cathédrale de Reims.

Nous consacrerons un dernier article au récit des solennités du sacre des rois de France, et des rites usités dans cette grande cérémonie.

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA SECONDE QUINZAINE D'AVRIL.

17 avril 168. Mort du pape saint Anicet. Il gouverna l'Église de Rome pendant onze ans, et souffrit le martyre dans la quatrième persécution.

18 avril 1506. Le pape Jules II pose la première pierre de l'église Saint-Pierre de Rome.

20 avril 1314. Mort du pape Clément V. Il était Français et ancien archevêque de Bordeaux. Ce fut sous son pontificat que le Saint-Siége fut transporté de Rome à Avignon. Le séjour des papes à Avignon dura soixante-douze ans, depuis 1305 jusqu'en 1377.

21 avril 1142. Mort de Pierre Abailard, religieux de l'ordre de Saint-Benoît.

25 avril 1676. Mort de l'abbé d'Aubignac, critique estimé.

25 avril 1770. Mort de l'abbé Nolet, célèbre physicien.

29 avril 1743. Mort de Lesueur, peintre français, auteur de la galerie de Saint-Bruno.

LA PRIÈRE EST UN ENTRETIEN AVEC DIEU.

Quoique tout le monde convienne que la prière est une source féconde de biens, que c'est elle qui nous ouvre les voies du salut et de la vie éternelle, ce n'est pas moins pour nous un devoir de vous en parler, tant pour ranimer la ferveur de ceux qui se sont fait une sainte habitude de vivre fidèles à la prière et au service du Seigneur, que pour arracher à leur tiédeur ceux qui s'en éloignent afin qu'ils puissent reconnaître le tort qu'ils se sont fait et le réparer à l'avenir. La première vérité à établir ici, c'est que la prière est un entretien avec Dieu. Il est également impossible et de nier ce principe et d'exprimer ce qu'il a d'honorable pour l'homme : c'est là un privilége que les anges ne partagent point avec lui. L'Écriture nous les fait voir prosternés, tremblans aux pieds de la majesté divine, et se cachant le visage de leurs ailes comme une marque de la frayeur dont ils sont pénétrés en présence de l'Éternel. Par là, les anges nous avertissent qu'en priant nous devons nous oublier nous-mêmes, nous anéantir dans un sentiment de crainte et de vénération profonde; nous détacher de tout ce qui nous entoure pour nous occuper de la seule pensée que nous sommes au milieu des chœurs des anges et que nous l'adorons avec eux. Celui dont la vie est consacrée à la prière s'élève jusqu'à la nature de ces esprits supérieurs; il devient membre de cette république céleste, il s'associe à leur sublime institution, il participe à leur intelligence, à leur sagesse, à leur excellence; il s'approche, sans nul intermédiaire, de la majesté divine.

(*Homélies de saint Jean Chrysostôme.*)

Si vous avez quelques bonnes qualités, croyez, pour conserver l'humilité, qu'il y en a beaucoup plus dans les autres. Il n'y a aucun risque pour vous à vous mettre au-dessous de tous, et vous risquez beaucoup à vous mettre au-dessus d'un seul. Une paix continuelle règne dans le cœur de l'humble; mais la jalousie et l'indignation troublent souvent le cœur de l'orgueilleux.

(Imitation de Jésus-Christ.)

HISTOIRE

DE LA MUSIQUE RELIGIEUSE.

Chapitre I. — *Origine de la musique*

Il n'est aucun écrivain qui, en fait d'histoire, ait la prétention de faire un livre complet, un livre où il n'y ait rien à ajouter, rien à retrancher, où rien n'ait été oublié, où chaque époque ait été appréciée suivant l'influence qu'elle a exercée sur les époques suivantes, où chaque fait ait été classé d'après son importance, où chaque homme ait été jugé selon son mérite particulier. Les immenses travaux historiques en tout genre auxquels on s'est livré de nos jours en France, en Angleterre, en Italie, et surtout en Allemagne, démontrent l'insuffisance d'une foule d'ouvrages accrédités, et que, pendant un long espace de temps, l'on avait considérés comme classiques. Mais nulle histoire ne présente, à cet égard, plus de difficultés que l'histoire de la musique. Le voile qui nous dérobe ce que cet art était dans son essence, dans ses principes et dans ses règles, chez les anciens; l'obscurité qui règne dans le langage des auteurs de l'antiquité, la diversité des systèmes diatoniques propres aux différens peuples, diversité telle, qu'un artiste habile d'une contrée ne saurait s'entendre avec un autre artiste d'une contrée éloignée; toutes ces causes et une foule d'autres contribuent à faire de l'histoire de la musique un ensemble insaisissable pour une seule intelligence, et ont condamné les écrivains qui s'en sont occupés à ne présenter que des travaux partiels.

Sans se flatter de remplir un but que tant d'esprits n'ont pu atteindre, avec beaucoup de lumières, de science et d'observation, ne serait-il pas possible de rassembler les faits principaux dans un tel ordre, et de les coordonner dans un tel corps de doctrine, que les faits accidentels, ignorés de nous ou encore inconnus, viendraient, au fur et à mesure qu'ils seraient découverts, prendre leur place dans notre cadre; de telle sorte qu'ils en rempliraient les vides sans en changer l'ordonnance? C'est ce que nous nous proposons de faire en écrivant cette histoire de la musique religieuse.

Nous nous bornerons, il est vrai, à cette partie de l'art qui, suivant sa première origine, a été destinée à célébrer les louanges de la Divinité. Nous suivrons la musique dans les temples sans nous enquérir de ce qu'elle est devenue sur les théâtres et autres lieux profanes. Mais si nous faisons voir que la musique profane emprunte sa vie, ses principes, et jusqu'à ses formes, à la musique sacrée; si, comme dit M. Fétis, celle-ci conserve et féconde celle-là; si nous démontrons que tous les progrès de l'une ont eu leur impulsion dans les progrès de l'autre, le lecteur complètera par la pensée les lacunes de notre travail, et il se convaincra que ce résumé de l'histoire de la musique religieuse renferme explicitement l'histoire de l'autre musique.

Nous ne nous arrêterons pas longuement sur la musique des anciens. Nous ferons connaître seulement l'opinion la plus commune sur son origine et sa destination.

Tous les poètes, tous les philosophes de l'antiquité sont unanimes pour attribuer à la musique une origine divine, et, par cela même, ils excluent toute idée d'invention humaine. Des dieux sont les inventeurs du chant, de l'harmonie, de la lyre: c'est Orphée, c'est Linus, c'est Maneros (1). Ces mêmes dieux fondent des cités ou en prennent d'autres sous leurs auspices; ils deviennent protecteurs de colonies et font de la musique la science universelle, le nœud des connaissances divines et humaines. Selon Diodore de Sicile et Plutarque, la musique avait été, dès le principe, consacrée aux prières et aux cérémonies religieuses, ainsi qu'à l'enseignement. Les témoignages sur ce point sont si nombreux et si éclatans, qu'il est inutile de les multiplier ici. Nul fait historique ne présente un caractère plus évident et plus avéré. Consultez l'Inde, la Chine, les Turditans, dont, à les en croire, la législation remontait à six mille ans, partout vous trouvez la confirmation sociale, légale, que la musique est un don de la Divinité; partout la croyance répandue « que les arts, comme dit Plutarque, ont été primitivement des grâces accordées par les dieux. »

Or, tout cela qu'est-ce autre chose sinon une adhésion constante, universelle, au dogme de la révélation? Qu'est-ce autre chose qu'admettre que la musique a été révélée à l'homme avec la parole? Et, loin qu'il faille pour cela faire violence à la raison, la raison ne pourrait rejeter cette vérité sans se faire violence à elle-même, tant elle est établie sur un témoignage général et imposant. Aussi le cardinal Bona parle-t-il du cantique que le premier homme chanta le jour du sabbat, c'est-à-dire le *septième jour* après la création, et le père Martini, dans son *Histoire de la Musique*, n'hésite pas à dire qu'Adam ayant reçu de Dieu une instruction universelle, reçut aussi de lui la musique, dont il se servait pour adorer et louer son Créateur. Le même historien parle ensuite de Jubal comme de l'inventeur de la musique vocale et des instrumens. A ce sujet des critiques étroits et de mauvaise foi se sont efforcés de mettre le père

(1) *Maneros*, législateur des Égyptiens, ne parait être autre chose que le *Linus* des Grecs.

Martini en contradiction avec lui-même, puisque, disent-ils, il est impossible que Jubal ait inventé une chose que Dieu avait apprise au premier homme, et qui par conséquent était déjà connue. Avec un peu d'attention ils auraient vu qu'il n'était ici question que de la musique *artificielle*, de la musique à l'état de science. Le texte sacré nomme Jubal, de la race de Caïn, *père de ceux qui chantaient sur la cithare et sur l'orgue.* Il n'était donc pas l'inventeur de la musique *naturelle.* Cette musique a été donnée à l'homme à l'état d'*élément*, et c'est lui qui, par la suite, en a formulé les principes et en a fait un corps de science. Il serait tout aussi absurde de soutenir que Dieu n'a pas donné la musique au premier homme, parce qu'un de ses descendans a été l'inventeur de la science musicale, qu'il le serait de nier que Dieu lui a révélé le langage, parce qu'il ne lui a pas donné en même temps une grammaire toute faite. C'est ici, au contraire, en quoi le Créateur a fait consister une des prérogatives qui distinguent l'homme des autres êtres créés. En lui donnant toutes sortes de connaissances, il a laissé son intelligence maîtresse de les formuler, de les coordonner; il lui a fait ces dons pour ainsi dire dans leur pure essence, en laissant à ses facultés leurs développemens et leurs progrès; il lui a révélé la musique et les autres arts comme une expression de sa pensée, comme des instrumens de ses besoins, en lui en abandonnant l'usage à sa propre liberté.

Telle est, nous le répétons, la doctrine la plus saine et la plus répandue sur l'origine de la musique et des autres arts. Cependant il s'est trouvé des hommes qui, à propos de cette question si simple de l'origine de la musique, sont venus renouveler au dix-neuvième siècle toutes les folies, les erreurs, les niaiseries des philosophes du dix-huitième, à propos du langage. Il faut les entendre pour deux raisons : la première, c'est qu'il est toujours bon de savoir jusqu'où peut aller la science humaine lorsqu'elle n'est pas guidée par des idées élevées; la seconde, c'est que ces mêmes hommes, embarrassés sans doute de conclure, ont fini par dire que de semblables *discussions avaient peu d'intérêt pour l'art*, que *notre siècle veut du positif et ne s'accommode point de conjectures.* Il faut leur montrer, d'une part, de quel côté se trouvent les conjectures vagues et de quel côté se trouvent les faits positifs; et, de l'autre, les résultats réels que l'on peut retirer de pareilles discussions, en leur faisant voir qu'il est impossible d'attribuer à la musique un but sérieux et noble, lorsque, sur la question de son origine, on fait preuve, pour ne rien dire de plus, de tant de légèreté et de frivolité; en un mot, que la question de la destination de la musique n'est autre chose que la question de son origine, que l'une ne peut être grande qu'autant que l'autre l'est aussi, et qu'envisager l'une d'une manière et l'autre d'une façon différente, c'est tomber dans une déplorable confusion d'idées, dans l'absurde.

Le premier que nous citerons est M. Stafford, dont l'*Histoire de la Musique* a été traduite par madame Adèle Fétis, tandis que M. le professeur Fétis s'est chargé de la revoir, de la corriger, de l'abréger, de l'allonger. M. Stafford donc s'exprime ainsi : « L'invention de la musique est surtout fort difficile à préciser. Les anciens, dans l'impossibilité de désigner le *mortel* qui avait enseigné aux hommes cet art divin, en attribuèrent l'honneur à leurs dieux. N'est-il pas néanmoins plus simple d'en trouver l'origine dans des causes naturelles plutôt que de l'attribuer à un *miracle?* » Et l'auteur énumère toutes les causes qui peuvent avoir fait connaître à l'homme les élémens de la musique : le chant des oiseaux, le bruit des ruisseaux, du vent, de l'orage. « Tout cela, continue-t-il, contient les élémens de l'harmonie, *et l'on peut facilement imaginer que des esprits intelligens* y ont puisé une idée des sons, que le temps et l'expérience des siècles ont érigée en système. »

Ce qui nous frappe dans ce passage, c'est que l'auteur rejette la preuve tirée du consentement général, du témoignage imposant de l'antiquité en faveur de la musique révélée, pour asseoir plus commodément son hypothèse. Quant à nous, nous ne nions pas *l'intelligence* de M. Stafford, mais nous pensons qu'il ne faut pas un grand effort d'*imagination* pour qu'*un esprit intelligent* comprenne que Dieu qui a donné le chant aux oiseaux ait pu donner aussi la parole et le chant à l'homme. Pourquoi l'homme serait-il moins bien partagé que les animaux? Vous parlez de *miracle;* mais il n'y a ici d'autre miracle que celui de la création.

Après M. Stafford, passons à son savant commentateur M. Fétis, qui se pose encore plus franchement dans l'hypothèse de l'homme sauvage. « Malgré sa capacité relative, *l'esprit humain*, dit-il, *a des bornes telles que l'idée de l'infini n'y entre qu'avec effort.* On veut trouver un commencement à toute chose, et, *dans les idées vulgaires*, la musique doit avoir une origine comme toutes nos connaissances. La Genèse ni les poètes profanes ne parlent des inventeurs de cet art; seulement on y voit les noms de ceux qui ont fait les premiers instrumens : Jubal, Mercure, Apollon et d'autres. *On pense bien que c'est la Genèse que je crois sur cet objet comme sur d'autres plus importans;* mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Quant à l'origine de la musique, *chacun l'a arrangée à sa fantaisie; toutefois l'opinion qui la place dans le chant des oiseaux a prévalu.* Il faut avouer que c'est là une idée bizarre, et que c'est avoir une opinion bien singulière de l'homme, que de lui faire trouver l'une de ses jouissances les plus vives dans l'imitation du langage de certains animaux. Non, non, il n'en est point ainsi! *L'homme chante comme il parle, comme il se meut, comme il dort, par suite de la conformation de ses organes et de la disposition de son âme.* Cela est si vrai, que les peuples les plus sauvages et les plus isolés de toute communication avaient une musique *quelconque* quand on les a découverts, lors même que la rigueur du climat ne permettait point aux oiseaux de vivre dans le pays ou d'y chanter. *La musique n'est, dans son origine, composée que de cris de joie ou de gémissemens douloureux; à mesure* que les hommes se civilisent, leur chant se perfectionne, et ce qui d'abord n'était qu'un *chant passionné* finit par devenir le *résultat de l'art.* Il y a loin, *sans doute,* des sons mal articulés qui sortent du gosier d'une femme de la Nouvelle-Zemble aux fioritures de mesdames Malibran et Sontag; mais il n'en est pas moins vrai que le chant mélodieux de celles-ci a pour *premier rudiment* l'espèce de *croassement* de celle-là. *Au reste,* termine M. le professeur, *il importe peu de savoir quelle a été l'origine de la musique* (1), etc., etc. »

Il valait bien la peine de tourmenter le langage philosophique avec autant de prétention, d'amalgamer les propositions les plus disparates, pour arriver à une conclusion toute négative. M. Fétis commence par établir, comme base de sa dissertation, que *les bornes de l'esprit humain sont telles, que l'idée de l'infini n'y entre qu'avec effort.* Or cette base est de toute fausseté : *l'idée de l'infini entre* dans l'esprit humain, quelles que soient ses *bornes,* et cela sans *effort,* comme l'idée de l'ordre, comme l'idée de Dieu. D'expliquer maintenant comment il se fait que le reste de l'argumentation de M. Fétis repose sur cette première proposition, c'est ce qu'il ne nous dit pas, et ce que nous serions tout aussi embarrassé de dire que lui-même. Quoi qu'il en soit, M. Fétis, qui n'aime pas les *idées vulgaires,* pense que le genre humain est un grand sot de *vouloir trouver un commencement à toute chose,* et d'oser croire *que la musique doit avoir une origine comme toutes nos connaissances.* Cette origine, *chacun,* ajoute-t-il, *l'a arrangée à sa fantaisie.* Nous ne savons si M. Fétis aime les *fantaisies* musicales, mais à coup sûr il aime les *fantaisies philosophiques.* Voici donc la sienne : *L'homme chante comme il parle...* Jusque là tout est bien : l'homme a reçu le chant comme il a reçu la parole, et avec le chant, la parole. Mais malheureusement M. Fétis parle ici de l'homme sauvage. Quel est donc le langage de l'homme sauvage? Il ne se compose que *de cris de joie ou de gémissemens douloureux.* Et son chant alors, que peut-il être? hélas! une *espèce de croassement.* Ainsi donc M. Fétis a tort de dire que *l'homme* (sauvage) *chante comme il parle, chante aussi comme il se meut, comme il dort;* car très-probablement M. Fétis ne chante ni ne *croasse* comme un sauvage; et, d'un autre côté, le sauvage *ne se meut ni ne dort* autrement que M. Fétis. Poursuivons : *A mesure que les hommes se civilisent, leur chant se perfectionne, et ce qui n'était d'abord qu'un accent passionné finit par devenir le résultat de l'art.* Comme on le voit, le roman continue, et M. Fétis s'abandonne ici à toutes les *fantaisies* de son imagination.

Il nous semble toutefois que le docte professeur reproduit ici les idées assurément fort *vulgaires* de quelques philosophes tels que Locke, Warburton, Condorcet, Condillac, dont la tendance au matérialisme est manifeste. Et lorsqu'il compare les sons mal articulés de la femme de la Nouvelle-Zemble aux fioritures de nos premières cantatrices, ne croyez-vous pas voir et entendre ces deux jeunes enfans dont parle M. l'abbé de Condillac, qui, à force de sons articulés et de gestes pour exprimer leurs besoins et désigner les objets, ont fini par inventer toute la langue humaine; fable ridicule que M. de Bonald a stigmatisée avec sa haute et puissante logique, et qu'il a repoussée hors du domaine de la saine philosophie, après lui avoir imprimé une indélébile flétrissure?

Pour en finir sur cette question de *l'invention* de la musique, concluons que tous les rêves de certains esprits, loin de détruire cette opinion constante et universelle que la musique a une origine *surhumaine,* la confirment au contraire, tant ils répugnent au sens commun, tant ils sont appuyés sur de vaines conjectures! Voilà pour la musique vocale *naturelle,* à l'état d'*élément.* Pour ce qui est de la musique instrumentale, de la musique *artificielle,* on ne peut douter que des causes naturelles, telles que le sifflement du vent dans les roseaux, les sons obtenus par la tension des cordes, les sons rendus par les corps creux frappés avec une baguette, n'aient fourni l'idée des divers instrumens. C'est l'opinion de Diodore, de Lucrèce et d'autres auteurs. Nous aurons à parler de ces inventions successives qui sont dues véritablement à l'activité de l'esprit humain.

JOSEPH D'ORTIGUE.

(*Les chapitres suivans seront incessamment publiés.*)

(1) *La musique mise à la portée de tout le monde,* par M. Fétis, pages 4 et 5.

VIE DU FRÈRE ATTIRET (1).

Il n'est point de dévouement que la religion chrétienne n'ait fait naître, point de sacrifice qu'elle n'ait inspiré. Elle parle, et le riche que la grâce a touché abandonne sa richesse, le puissant sa puissance, l'homme épris des délices du monde se retire dans la solitude; mais les jouissances du monde, de la puissance, de la richesse, sont pleines de dégoûts et d'amertume, et celui qui les sacrifie au Seigneur ne fait souvent qu'assurer sa félicité sur la terre en assurant sa félicité dans le ciel. Un sacrifice plus grand est celui de l'artiste, du savant, du poète, qui oublie l'intérêt de sa gloire pour l'intérêt de la religion qu'il aime, et renonce, pour travailler plus sûrement à son salut, à ce qu'il y a de plus pur et de plus beau sur la terre après cette religion sainte, les triomphes de l'art et les victoires du génie. C'est ce qu'ont fait tant de saints qui auraient pu se rendre illustres par leur esprit ou leurs lumières, et qui ont préféré ne se rendre illustres que par leur piété; c'est ce qu'ont fait surtout un grand nombre de missionnaires qui étaient appelés par leurs talens à jouer un grand rôle dans leur patrie, et qui se sont voués à une vie ignorée; heureux si au lieu des palmes qu'ils auraient obtenues dans le monde, ils obtenaient la palme du martyre dans quelque coin obscur de la terre, et s'en retournaient dans le ciel après avoir ouvert quelques âmes infidèles aux clartés de l'Évangile!

En 1737, les missionnaires de Pékin demandèrent qu'on leur envoyât un peintre français. Ces pères réunissaient avec soin autour d'eux tout ce que leur Société pouvait offrir d'illustre en savans et en artistes, afin de prouver à l'orgueilleuse incrédulité des peuples de la Chine tout ce qu'il y avait de sciences et de lumières dans les pays soumis à la religion dont ils étaient chargés d'enseigner la parole. Un jeune homme qui avait reçu les ordres depuis fort peu de temps se présenta pour faire ce voyage: ce jeune homme s'appelait Jean-Denis Attiret. Après avoir étudié la peinture sous le ciel et devant les maîtres où la peinture s'étudie, à Rome, il était revenu en France, et ses premiers ouvrages avaient obtenu de grands succès; puis, fatigué tout à coup des joies du monde et des enivremens de l'art, il s'était arrêté au milieu de ses triomphes pour entrer chez les Jésuites avec l'humble qualité de frère convers. La demande des missionnaires de Pékin le fit songer à ses pinceaux, qu'il oubliait presque au milieu des pieux exercices de son ministère; il sollicita la grâce d'être envoyé en Chine, et cette grâce lui fut accordée.

Quand il arriva à Pékin, les Pères de la mission allèrent au-devant de lui: « Mon frère, lui dirent-ils, la lettre qui nous a appris votre départ nous a fait aussi connaître vos talens, et nous fondons sur eux une grande espérance. L'empereur Kien-Long n'est pas très-favorablement disposé en notre faveur: il s'agit de conquérir ses bonnes grâces par quelque hommage digne de lui et digne du pays qui nous a vus naître: nous comptons sur vos pinceaux. » Le frère Attiret baissa les yeux avec modestie. « Priez le Ciel, répondit-il à ses collègues, de m'accorder une puissance que je n'ai jamais eue jusqu'ici. Moi, je ferai tous mes efforts pour mériter ces prières et pour justifier votre confiance. » Il se mit à l'œuvre, et avec une rapidité étonnante il peignit un tableau qui représentait l'*Adoration des Rois*.

Dès que ce tableau fut achevé, les missionnaires obtinrent pour le frère Attiret une audience de l'empereur, et il fut admis à l'honneur de lui présenter son tableau. Au premier coup d'œil l'empereur en fut frappé. « Quel est ce sujet? » demanda-t-il au missionnaire. « Ce sont de puissans rois de la terre et des sages de l'Orient qui viennent adorer un enfant né dans une étable, répondit le frère Attiret; mais sous cette frêle enveloppe l'âme d'un Dieu s'est cachée: cet enfant, c'est le Christ, le Fils de Dieu, le Sauveur du monde. » Kien-Long fut si satisfait du tableau, qu'il le fit placer dans l'intérieur de ses appartemens; et si satisfait de l'artiste, qu'il le nomma premier peintre de son palais.

A dater de cette époque, la vie du frère Attiret devint une existence toute de sacrifices. Le premier enthousiasme de Kien-Long pour la peinture européenne dura peu. Il fallut bientôt que son premier peintre abandonnât tout ce qu'il avait de plus cher au monde après ses croyances religieuses, ses croyances d'artiste; il fallut qu'il se livrât à tous les genres, suivant les ordres qu'il recevait, et qu'il se conformât aux irrégularités du mauvais goût chinois. L'empereur n'aimait pas la peinture à l'huile à cause de son vernis; les ombres, quand elles étaient un peu fortes, lui paraissaient autant de taches. Le frère Attiret fut obligé de préférer la détrempe, et dut se résoudre à ne plus faire usage que d'ombres extrêmement claires. A l'âge de trente-cinq ans, après de grands succès en Europe, et avec la conscience de son talent, il se vit forcé de recommencer en quelque sorte un cours de peinture et de prendre des leçons des peintres chinois. Ceux-ci, tout en reconnaissant la supériorité de ses talens, lui firent observer que les choses qu'il négligeait comme des minuties dans l'exacte représentation des fleurs,

(1) Voyez le Journal des Savans, lettre du père Amyot, juin 1771.

Les Anges Gardiens (d'après le Frère Allirot.)

Le Frère Attiret refuse les dignités que lui offre l'Empereur.

du feuillage des arbres, du poil des animaux, des costumes de ses personnages, des mains chinoises aux ongles longs, étaient parmi eux des détails dont la stricte précision était exigée avec rigueur, et sans lesquels on ne pouvait espérer de plaire à des yeux chinois. Peindre d'après ces principes, c'était renoncer à son art et gâter ses tableaux : le frère Attiret eu le courage de s'y résigner afin d'obtenir le suffrage du monarque et sa protection pour les missionnaires.

Depuis 1753 jusqu'en 1760, les travaux du frère Attiret furent immenses. Ces années sont les plus brillantes du règne de l'empereur Kien-Long, et il ne s'y passa pour ainsi dire pas un mois qui ne fût marqué par une victoire. Obligé de suivre l'empereur au milieu des camps, le frère Attiret peignait les batailles dont il était témoin, les généraux qui s'y étaient illustrés, les pays que traversaient les armées chinoises. L'extrême célérité qu'il mettait dans son travail lui laissait à peine le temps de songer à la nourriture et au sommeil. Sa modestie, sa douceur, son extrême docilité, obtinrent le but qu'il désirait : il devint cher à l'empereur, et ses frères furent protégés. Chaque jour l'empereur venait le visiter dans son atelier qu'on avait fait placer dans un appartement du palais. Le 29 juillet 1754, un des grands de la cour vint annoncer au frère Attiret qu'il était créé mandarin ; mais une si haute distinction effraya ce cœur simple et religieux. Son premier soin fut d'aller se jeter aux pieds du premier ministre et de le conjurer d'intercéder pour lui auprès de l'empereur, afin qu'il lui fût permis de refuser une dignité si peu en harmonie avec l'humble rang qu'il voulait toujours conserver dans l'état ecclésiastique. Le ministre, étonné d'un refus dont il n'avait jamais eu d'exemples, fit tout ce qu'il put pour l'engager à accepter cette faveur; le voyant inébranlable dans sa résolution : « Du moins, lui dit-il, vous accepterez les revenus du grade de mandarin, si vous ne voulez pas accepter les marques de sa dignité. » Mais le frère Attiret, aussi désintéressé que modeste, refusa tout avec une noble constance. Le lendemain, l'empereur, l'ayant fait appeler, lui fit un grand nombre de questions sur les motifs de son refus. Le frère se prosterna à ses pieds et sut employer des expressions si touchantes pour colorer et justifier sa résistance, qu'il eut le bonheur de ne pas irriter le monarque et d'en obtenir ce que désirait son extrême modestie. Les annales des missions étrangères contiennent un juste éloge de ce trait d'abnégation et de charité.

Le frère Attiret, épuisé de forces et consumé de travaux, mourut à Pékin le 8 décembre 1768, à l'âge de soixante-six ans. Sa vie avait été un sujet continuel d'édification pour ses collègues et pour les catholiques de la Chine; sa mort fut pour eux le sujet d'une longue douleur. L'empereur Kien-Long l'honora publiquement de ses regrets et donna deux cents onces d'argent (1500 francs) pour les frais de son enterrement; mais les missionnaires crurent rendre un plus digne hommage à sa mémoire en distribuant cette somme aux pauvres et en faisant de simples funérailles à l'ami qu'ils avaient perdu.

Le frère Attiret avait, au rapport des missionnaires, beaucoup d'esprit et de vivacité, une piété tendre et le plus aimable caractère. Nous avons de lui une seule lettre très-intéressante et très-élégamment écrite, insérée dans le recueil des *Lettres édifiantes*, tome XXVII : il y donne la description d'une des maisons de plaisance de l'empereur, et quelques considérations sur le goût de l'architecture chinoise. D'après le compte qu'il y rend aussi de ses travaux les plus habituels, on voit que pendant les premières années de son séjour à Pékin il y était spécialement occupé à peindre soit à l'huile sur des glaces, soit à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des oiseaux, des poissons, des animaux de toute espèce, rarement la figure. Les grands tableaux d'histoire ordonnés a propos des conquêtes de l'empereur sont d'une époque postérieure. Tous les ouvrages de cet artiste sont renfermés dans l'intérieur du palais de l'empereur, où personne n'est admis. Un seul fut donné aux missionnaires ; c'est le beau tableau des *anges gardiens* qui orne la chapelle des néophytes dans l'église des missions françaises de Pékin. Nous donnons aujourd'hui la copie de ce tableau. On peut voir comme l'idée en est fine et gracieuse. Les anges gardiens conduisent dans un chemin bordé de précipices les enfans qui leur sont confiés.

Le frère Attiret avait beaucoup étudié le Dominiquin, et le coloris de ses tableaux à l'huile se rapproche de celui de ce grand maître. Avant de partir pour la Chine, il avait exécuté en France un assez grand nombre de travaux, parmi lesquels on cite les fresques d'une église d'Avignon.

UNE LÉGENDE ESPAGNOLE.

LE ROI RODRIGUE ET LE ROI PÉLAGE.

(AN 718.)

I.

Espagne! je te salue comme une grande et noble reine!... Espagne! que ton nom est beau, et de quel éclat il brille parmi les nations! Ta foi vive et ardente, semblable à ton radieux soleil,

est inaltérable et pure comme les eaux de tes fleuves. C'est elle qui t'inspira ce courage chevaleresque qui a étonné le monde durant tes longs jours de gloire et de domination, et durant les jours plus longs encore de tes revers et de tes misères; elle a mis en toi cette résignation sublime aussi belle, plus belle que ta vaillance. Il n'est pas possible, héroïque Espagne, il n'est pas possible à l'écrivain qui sent son âme de parler de toi sans enthousiasme, sans éprouver pour toi une vive et entraînante sympathie.

C'est qu'en effet, au sein de cette Europe vieillie et débauchée, où depuis près de trois siècles l'orgueil de l'homme s'est levé comme l'ange rebelle pour peser dans ses faibles mains la justice de Dieu même; où les mœurs antiques ne laissent plus dans la société, avide d'illusions et de folles espérances, que des traces vagues et lointaines; où la foi, comme une plante desséchée par le vent brûlant du sud, ne trouve plus d'asile que dans quelques cœurs simples et purs, toi seule, catholique Espagne, toi seule, fidèle aux croyances de tes pères, tu conserves avec une naïve constance les traditions des temps passés.

Et cependant, ô noble Espagne! il y a des larmes dans tes yeux, et tes vêtemens de deuil voilent à peine les blessures cruelles par où s'écoule ton généreux sang. Dans ces jours de rêveuse méditation où le poète en appelle à l'histoire, comme s'il avait besoin quelquefois de s'environner des réalités douloureuses de la vie, il me semble te voir triste et solitaire au bord de quelque torrent écumeux d'une de tes sierras. Espagne! tu es là comme une veuve des temps héroïques, laissant flotter aux vents ta longue chevelure noire, belle, mais affligée, et rappelant à toi d'une voix attendrie tes enfans divisés. Et puis le sourire de l'espérance revient sur tes lèvres vermeilles, et une pensée consolante fait bondir ton sein fécond. C'est une pensée qui vient du Ciel, n'est-ce pas? car tes yeux se sont levés vers la croix du Sauveur, que tu enserres dans tes bras puissans comme l'ancre salutaire, dernier espoir du nautonnier. Oui, c'est en elle qu'est ta force et ton espérance; cette espérance ne peut être déçue, cette force ne peut être brisée, car elle ne vient pas des hommes..... et si tu crois ainsi à l'avenir, c'est qu'il y a sans doute dans quelque vieux souvenir de ton histoire, qui remplit ta pensée, une voix harmonieuse comme une voix d'ange qui te crie: « Sois fidèle! le Seigneur est avec toi! » Dans ce moment, où je te vois ainsi rayonnante d'espérance dans ta douleur sublime, je crois t'entendre jeter à la brise qui gémit dans tes bruyères parfumées, les paroles de cette antique légende.

II.

(1) Rodrigue régnait encore, Rodrigue si jeune et si beau! Rodrigue, le puissant fils des rois du Nord, qui étaient jadis venus chasser les Romains du sein d'Hispania. Oui, Rodrigue régnait encore, mais il démentait le nom de l'ancienne patrie teutonique dont sa mère l'avait salué à son berceau (2). Il était toujours brave sous ses armes incrustées d'or, il était toujours l'orgueil et la joie de ses seigneurs et de ses sujets fidèles, lorsque, s'élançant sur son beau cheval de bataille, il allait braver et combattre dans le cirque de Tolède les taureaux sauvages de la Sierra-Moréna. Mais Rodrigue, voluptueux et insouciant, se jouait sans remords de la pudeur des vierges et de la douleur des mères. Mais Rodrigue avait cessé d'être juste, et la colère des grands qui l'avaient appelé au trône quand la tyrannie de Witiza eut lassé leur patience, grondait déjà autour de lui comme un orage sombre. Et le roi Rodrigue riait de ces menaces.....

Or, parmi les dames de la reine, il y en avait une de sang illustre, dont les grâces et la beauté firent sur le roi une vive impression. Mais Caba, la fille du puissant comte Julien, élevée par une pieuse mère dans la pratique de toutes les vertus, ne se laissa point éblouir par le rang élevé de son séducteur.

« O seigneur roi! laissez-moi, laissez-moi; assez d'esclaves plus belles que la simple et timide Caba sollicitent un de vos regards. Que Dieu et les saints vous protégent, ô mon roi! j'en aime un autre que vous: c'est celui dont le trône est au-dessus de tous les trônes; c'est celui qui donne la force et la victoire aux forts et aux victorieux; c'est le Seigneur tout-puissant.... ô roi! Je suis la fiancée de Dieu.... Bientôt un long voile noir descendra pour toujours sur mon front, et mes cheveux tomberont sous les ciseaux.... »

Peu de temps après, Caba, vêtue de deuil, et le désespoir dans le cœur, s'en vint auprès du comte Julien, son père, dans le palais de Ceuta, dont il était gouverneur, et lui dit: « Mon père et mon seigneur, l'opprobre est venu dans votre maison; tuez votre fille avec votre épée; mais tuez aussi le roi don Rodrigue, car il est entré pendant la nuit dans la chambre où je sommeillais, et il m'a rendue la plus malheureuse des filles d'Espagne. »

---

(1) Tous les faits rapportés dans cette légende sont rigoureusement historiques. Voir Mariana, Fereras, etc.

(2) Rodrigue est le même nom que Roderic, *Rod-Rich* (excellent conseiller). Gloss. de Wachter.

Le comte Julien ne voulut point répandre le sang de sa fille; mais il jura sur ses cheveux et sur les cendres de ses pères, de tirer une vengeance éclatante de l'affront fait à son nom, et jamais serment plus terrible ne fut prononcé par un homme à la face du brûlant soleil de Ceuta. « Espagne! je te maudis! Oh! ne pleure plus, ma Caba, ma fille bien-aimée; les fêtes de ton hymen exécré seront grandes et belles : j'y convierai l'Orient et l'Occident! Les flammes qui dévoreront les cités d'Espagne éclaireront la marche du cortége, et au lieu du vin mûri sur les coteaux de Xérès et d'Alicante, des fleuves de sang vont couler sur l'immense table du festin. Espagne! je te maudis. »

Ce fut ainsi que parla le comte Julien, et il ne fut que trop fidèle à cet affreux serment. En ce temps-là Dieu avait permis que tout l'Orient reçût la parole de Mahomet et se courbât sous son glaive, et les khalyfes, ses successeurs, avaient conquis des royaumes et des empires.

Julien s'en alla auprès des enfans de Witiza, et ils rassemblèrent les seigneurs mécontens sur le mont Calderino; c'est à cause de cela que ce lieu a gardé le nom de Montagne de la Trahison. Ensemble ils firent un complot contre le roi Rodrigue, et ils appelèrent à leur secours l'infidèle Musa, gouverneur d'Afrique pour le khalyfe Walid.

L'an d'après, et lorsque Calpé et Algésiras furent tombées entre les mains de l'émir Tarik-Abdallah par la trahison du comte Julien, il vint d'Afrique une nouvelle armée. Le doux ciel de l'Espagne et son soleil moins brûlant avaient plu aux infidèles. Avec quel ravissement ne descendirent-ils pas sur les côtes verdoyantes de l'Andalousie! Là, plus de plages tristes et stériles, mais de beaux ombrages et de belles eaux. Qu'est devenu le vent d'Afrique qui dévore les plantes et les hommes? Oh! qu'il souffle encore dans le désert, qu'il dessèche la source tiède où le voyageur peut à peine étancher sa soif ardente! ici des brises fraîches et parfumées, partout des fleurs et des fruits! et de belles cités! et Séville et Tolède, et Cordoue la magnifique, et la blanche Xérès!

C'est ainsi que les Maures vainqueurs avaient salué les rivages d'Espagne; la renommée avait porté dans leur pays le récit des étranges merveilles que l'Espagne, trahie par un de ses enfans, avait étalées à leurs yeux. Alors il n'y eut pas dans toute la Mauritanie un seul jeune homme qui ne saillît sur son coursier en brandissant son cimeterre et en disant : « N'irai-je point aussi dans cette fertile Espagne où de belles esclaves aux longs cheveux et aux yeux languissans sont promises aux enfans du prophète? »

Ils disaient cela, et de nombreuses bandes d'aventuriers ardens, intrépides, arrivaient dans le camp de Tarik comme des essaims d'abeilles, et alors ce chef s'avança au sein de l'Espagne afin de la soumettre au khalyfe et aux lois du Coran. Que Dieu nous protége!... Cependant don Rodrigue, connaissant le petit nombre de ses ennemis, les laissait à dessein pénétrer dans le pays afin de pouvoir les envelopper et les faire périr par le glaive, de manière qu'aucun de ces étrangers ne pût aller se vanter à son foyer d'avoir vu les Espagnes. Il avait convoqué ses grands et tous les hommes de race gothique dont la vaillance était bien connue, et à la tête d'une belle et brave armée chrétienne il marcha plein d'espérance contre les Maures infidèles.

Les deux armées se rencontrèrent dans les champs de Guadaletta, non loin des rives du Xérès de la Frontera; c'était le onzième jour de novembre de l'an 712, et ce jour-là une grande et terrible bataille se donna en Espagne. Peut-être que le superbe don Rodrigue et les chrétiens, se fiant trop sur leur nombre, avaient oublié le Dieu tout-puissant qui donne à son gré la victoire! Peut-être aussi que dans ce jour de deuil il plut à la Providence de soumettre l'Espagne à une douloureuse épreuve, afin de ranimer l'ardeur de sa foi et de punir un jour avec plus d'éclat l'orgueil insensé des infidèles. Que la volonté de Dieu soit faite!

Quand le soleil eut disparu derrière les pics blanchâtres des montagnes et que les étoiles commencèrent à scintiller dans le ciel, une grande scène de carnage et de désolation se passa sur les rives du Xérès, dont les flots sanglans allèrent porter au loin cette fatale nouvelle. Les chrétiens vaincus, malgré leur nombre, avaient cédé après un long combat, et ils fuyaient vers Tolède. Un guerrier d'une taille élevée et dont la longue et lourde épée s'était baignée plusieurs fois dans le sang infidèle, se jeta entre les vainqueurs et les vaincus, et sa voix formidable retentit sur le champ de bataille, au milieu des cris des mourans et du choc des armes. D'une main il tenait la bannière royale où la croix du Sauveur était représentée comme un signe de victoire et d'espérance; de l'autre il brandissait sa redoutable épée, et les chrétiens vaincus entendirent cette grande voix et se rallièrent autour de cette bannière.

Qu'est devenu don Rodrigue? On l'ignore. Le lendemain, quand un nouveau soleil vint éclairer ce champ de carnage, et que les infidèles, ranimés par l'ardeur du butin, dépouillèrent les morts, ils cherchèrent vainement les restes du roi des Visigoths. On retrouva néanmoins son heaume d'acier et sa couronne d'or, des débris de son armure, et le cadavre de son beau cheval de bataille, d'Orélia, qui gisait au milieu de ces débris sanglans,

car le cheval favori du roi don Rodrigue s'appelait Orélia. Mais lui, le roi des Visigoths, avait disparu, et depuis ce jour fatal, nul homme sur la terre n'entendit le son de sa voix, ni sur un champ de bataille, ni dans l'enceinte d'un lieu de prières. Ainsi finit la monarchie des Visigoths.

Bien des années après, et lorsque les Espagnols régénérés chassèrent les infidèles de leur terre natale, on découvrit dans une église de Viseu une pierre sépulcrale sur laquelle une main chrétienne avait gravé ces mots : « Ici repose Roderic, le dernier roi des Goths. Maudite soit la fureur impie et opiniâtre de Julien, homme perfide, sans religion, sans crainte de Dieu, cruel à soi-même, homicide de son maître, l'ennemi des siens, le destructeur de sa patrie, coupable envers tout le genre humain: sa mémoire sera en horreur et son nom à jamais flétri ! »

III.

Que Dieu soit loué! la victoire appartient aux infidèles, mais le glaive n'est pas brisé dans les mains de l'Espagne. Il lui reste sa foi pure et vive, et le Seigneur va lui donner un héros qui sauvera l'étendard de la croix. Quel est ce guerrier qui porte la bannière sainte et qui s'est précipité entre les deux armées comme un rocher d'airain contre lequel viennent se briser les flots tumultueux des vainqueurs? C'est don Pélage, que les Goths appellent Thiod-Mir ; c'est don Pélage, dont le bras est fort, dont le cœur est plein de l'amour de Dieu.

Don Pélage était lié par le sang au roi Rodrigue ; il l'avait accompagné dans la bataille, il avait combattu auprès de lui ; et ne pouvant ravir son prince au funeste sort qui l'attendait, il entreprit de sauver l'Espagne. Une voix lui cria : « Le Seigneur t'a choisi pour être le chef de ce peuple désolé » ; il inclina son front dans la poussière, et il répondit dans son cœur : « Seigneur, votre volonté sera faite par votre serviteur. » Alors il se releva grand et menaçant sur le champ de bataille de Xérès; il montra aux chrétiens le signe du salut, et les derniers rayons du soleil laissèrent tomber une brillante clarté sur son front majestueux.

Oui, c'était lui, c'était le noble seigneur don Pélage, dont tous les guerriers visigoths connaissaient la vaillance, dont toutes les femmes de Tolède admiraient la grâce et la modestie, car il était alors jeune et beau, ce valeureux guerrier ! Des habits simples couvraient habituellement son corps endurci de bonne heure à toutes les fatigues. Quand il passait par les rues de Tolède, il partageait aux pauvres l'or que les seigneurs de son rang dépensaient en folles profusions. Si le premier il paraissait au cirque, couvert de son armure de fer, quand la trompette y appelait les braves, le premier aussi on le voyait agenouillé au pied des autels quand les fidèles accouraient aux offices du matin et du soir. Les guerriers le respectaient comme un héros, le peuple comme un seigneur juste et miséricordieux, les prêtres comme un saint. Tel était le seigneur don Pélage.

Auprès de lui, à la fin de cette journée de douloureuse mémoire, marchait un guerrier dont un léger duvet couvrait à peine les lèvres, et dont le soleil n'avait pas encore bruni le teint ; mais cet enfant venait de se faire homme ; il y avait dans ses veines du sang noble et royal ; il était brave et résolu, et il fut saisi d'une pieuse douleur en voyant l'étendard de la croix fuir devant celui des infidèles. On peut croire qu'il avait compris le grand dessein de don Pélage, car il s'agenouilla devant lui, baisa sa noble main, et lui dit : « Je suis désormais ton homme et ton fidèle. » Ce jeune homme était celui que les Goths appelaient Athanaïlde et que le peuple nommait don Alphonse, et il était de noble sang et de sang royal, car il descendait des rois Leuvigilde et Récarède, qui, autrefois, avaient régné sur l'Espagne. Tel était le compagnon que la Providence donnait à don Pélage, et le successeur qu'elle lui choisissait parmi les chrétiens.

Cependant la terreur régnait dans Tolède. La renommée y avait apporté rapidement la nouvelle de la grande bataille où l'on disait que Rodrigue avait succombé. Avant que les restes de l'armée chrétienne eussent reparu dans ses murs, déjà le récit de son désastre était connu, et le peuple épouvanté inondait les lieux saints et les places publiques en demandant pardon à Dieu. Les seigneurs et les grands prenaient la fuite en emportant leurs richesses, car l'armée des infidèles s'avançait semblable à un orage, en moissonnant les cités et les hameaux...

Quand don Pélage eut vu cela, il reconnut qu'il n'était pas temps de sauver ce peuple par l'épée, et que la main de Dieu s'était étendue sur lui ; alors il marcha vers la cathédrale où le saint archevêque Urbain priait au milieu de son troupeau désolé. Et dans ce moment un grand cri s'éleva parmi le peuple, et les mères baisaient les genoux du seigneur Pélage, et les jeunes gens le saluaient comme un chef. Il appela donc à lui tous les Espagnols qui avaient foi dans la bonté de Dieu ; et tout ce peuple, et tous ces prêtres, et tous ces guerriers, chargés des reliques des saints et des vases sacrés, dirent un long et triste adieu à la belle Tolède, et suivirent les pas de Pélage.

(Suite.)

Il les conduisit dans les montagnes des Asturies, où de profondes cavernes et des rochers escarpés leur servirent long-temps de retraite. Ce fut là qu'accoururent de toutes les parties des Espagnes en proie aux infidèles, une foule d'hommes qui venaient chercher un refuge au pied de la croix et se mettre sous la protection de l'épée de Pélage. Peu à peu il ranima, par son exemple et par sa fermeté héroïque, le courage abattu de ces fidèles Espagnols. Il partagea les terres, bâtit des villes et des églises ; et, du haut de ces montagnes, il sembla planer sur l'Espagne comme l'espérance immortelle que le malheureux cherche dans le Ciel.

Dieu ne tarda pas à signaler sa protection sur ces Espagnols fidèles par de grands miracles. Pélage eut bientôt une armée qui disputa bravement aux Maures les passages difficiles des Asturies. Oh ! quelle voix pourrait raconter les nobles actions des Chrétiens ! quels yeux ont vu leur courage et leur résignation ! Hélas ! la renommée n'illustra point ces champs de bataille solitaires, cachés dans les rochers et les profondes vallées des Asturies. Mais Dieu a tout vu et tout entendu, et il s'en est souvenu aux jours où la croix triomphante devait, comme un brillant météore, s'élever sur toute l'Espagne et guider la marche victorieuse des Chrétiens.

Un jour que don Pélage avait livré bataille à l'émyr Alkhaman, et que les infidèles fuyaient devant lui comme un troupeau effrayé, il arriva que par une marche rapide, en suivant les montagnes qui bordent le cours de la Deva, ils parvinrent à se soustraire à l'épée des Espagnols. Mais voilà que Dieu, invoqué par don Pélage, voulut montrer sa toute-puissance en faveur des Chrétiens. La montagne, arrachée tout à coup à sa base, roula sur les infidèles : aucun d'eux n'échappa à la destruction, et leurs ossemens restèrent enfouis sous cette masse énorme.

Ce fut en ce temps-là que les seigneurs et le peuple, n'espérant plus revoir le roi Rodrigue, quoique son corps n'eût pas été retrouvé sur le grand champ de bataille de Xérès, élurent don Pélage pour leur roi. Le serviteur de Dieu accepta alors cette couronne d'Espagne, comme il aurait agréé le martyre, avec une sainte résignation.

Tel fut l'instrument dont Dieu se servit pour conserver sa religion et la monarchie espagnole. Cette poignée d'hommes, parmi lesquels étaient beaucoup de prêtres et de religieux, qui d'abord n'eurent d'autre refuge que les profondes cavernes et les rochers inaccessibles des Asturies, devint la source de cette race héroïque qui fit aux infidèles une si longue guerre. Mais comme Moïse ne put entrer dans la terre promise à son peuple, ainsi le saint et vaillant Pélage ne put réaliser ces grands desseins de Dieu : il mourut le dix-huitième jour du mois de septembre de l'an 737.

Or don Pélage avait un fils nommé Favila, et une jeune fille d'une beauté remarquable nommée Ermisinde ; et pour récompenser le courage d'Alphonse, son compagnon, il lui donna la main de cette jeune et belle fille. Favila ne régna que deux ans, et mourut bien jeune à la chasse, en luttant contre un ours des montagnes. Alors les seigneurs et le peuple saluèrent roi don Alphonse, le compagnon de Pélage et l'époux de sa fille ; il chassa les Maures des royaumes de Galice, de Léon et de Castille, prit le glorieux surnom de *Catholique*, et c'est dans sa personne que recommença la grande monarchie espagnole...

HISTOIRE DE LA FÊTE-DIEU.

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle... C'est ici le pain descendu du Ciel. Ce n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée dans le désert, et qui ne les a pas empêchés de mourir. Celui qui mange de ce pain-ci vivra éternellement. »

Jésus-Christ parlait ainsi dans la ville de Capharnaüm, et préparait les siens à comprendre et à recevoir cette nourriture céleste qu'il devait laisser à son Église.

Une année s'était écoulée, et, se voyant à la veille de mourir, Jésus-Christ résolut de réaliser enfin ce grand dessein de son amour, l'institution de l'Eucharistie.

C'était le jeudi soir.

Ayant pris du pain, il le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, en leur disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui est donné et qui sera livré pour vous. »

Il prit de même la coupe et leur dit : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu en faveur de plusieurs pour la rémission de leurs péchés. »

Les apôtres exécutèrent fidèlement le commandement de Jésus-Christ, et le mystérieux sacrifice de la Cène est resté la première et la plus ancienne fête de l'Église.

Mais dans cette fête long-temps continuée sous le nom de Pâques, en mémoire du grand sacrifice de la croix, furent compris les trois mystères de l'Eucharistie, de la Passion et de la Résurrection ; le jeudi-saint lui demeura consacré, ainsi qu'aux cérémonies de l'absoute, à la bénédiction des saintes huiles et au lavement des pieds, et les choses se maintinrent en cet état jusqu'au treizième siècle, où fut créée une fête spéciale de l'Eucharistie,

qui néanmoins était célébrée tous les jours de l'année sur les autels.

Et elle fut nommée la fête du Saint-Sacrement, vulgairement Fête-Dieu.

Donc, en 1208, une jeune fille de seize ans, la bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon, religieuse hospitalière aux portes de la ville de Liége, eut une intime révélation qui la pressait de solliciter auprès des ministres de l'Église l'institution d'une fête annuelle en l'honneur du Saint-Sacrement. Vingt ans entiers, se croyant indigne, elle garda cette pensée, ou plutôt cette mission, dans son cœur. Enfin, en 1230, ayant été élue prieure de la maison du Mont-Cornillon, elle se sentit plus ferme et confia l'idée qui l'obsédait à un chanoine de Saint-Martin de Liége, très-considéré dans l'Église. Le chanoine fut pénétré, et bientôt après entraîna dans sa conviction le provincial des Jacobins de Liége, qui fut depuis cardinal; l'archidiacre de l'église de Liége; Jacques Pantaléon, de Troyes, patriarche de Jérusalem, et enfin pape sous le nom d'Urbain IV; l'évêque de Cambray, le chancelier de l'église de Paris et plusieurs autres personnages éminens.

Forte de toutes ces hautes approbations, la bienheureuse Julienne fit composer un office du Saint-Sacrement, approuvé par les principaux théologiens du pays, et en 1246 l'évêque de Liége déclara dans son synode l'établissement d'une fête particulière du Saint-Sacrement, dont il ordonna la célébration publique et solennelle dans son diocèse. Les chanoines de Saint-Martin eurent la gloire de solenniser le nouvel office dans la ville de Liége, dès l'an 1247. Puis vinrent des persécutions suscitées à la bienheureuse Julienne, qui traversèrent la célébration de la nouvelle fête.

En 1252 un décret fut publié par le cardinal Hugues, légat du Saint-Siége, en faveur de cette institution, et appuyé deux ans après par le cardinal Capoccio, successeur de Hugues. En 1258, peu de temps après la mort de la bienheureuse Julienne, une recluse qui avait été sa confidente pressa fortement le nouvel évêque de Liége de s'employer auprès du pape, et la fête du Saint-Sacrement fut définitivement instituée par Urbain IV, à l'égal des fêtes du premier ordre, et recommandée comme telle à toute l'Église. Le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte lui fut assigné, parce que c'était le premier jeudi qui fût libre des offices du temps pascal, et qu'il convenait de prendre le jour de la semaine auquel Jésus-Christ avait institué l'Eucharistie.

Les agitations de l'Église ayant fait négliger le décret d'Urbain IV sous ses successeurs, quarante années se passèrent pendant lesquelles peu d'églises, excepté celle de Liége et quelques autres, célébrèrent la nouvelle fête. Mais en 1311 le concile général de Vienne, voulant la rétablir, fit recevoir et confirma la bulle d'institution qu'avait donnée Urbain, et elle fut acceptée par tous les prélats du concile qui représentaient l'Église universelle, en présence des rois de France, d'Angleterre et d'Aragon.

L'office de cette fête, composé par saint Thomas d'Aquin, s'est maintenu dans l'Église; le peu de changemens qu'il subit ont été ordonnés par Pie V. On le regarde communément comme le plus régulier et le plus beau de tous les offices de l'Église. Tout y est admirable : l'énergie et l'onction avec lesquelles y est apprécié tout le mystère eucharistique, les proportions des parties et les rapports des figures de l'Ancien Testament aux vérités du Nouveau.

La partie la plus éclatante des offices du Saint-Sacrement, et qui contribue principalement à distinguer cette fête d'avec les autres, c'est la PROCESSION solennelle où le corps de Jésus-Christ est porté en triomphe dans les rues avec beaucoup d'appareil et une pompe très-magnifique, mais toute religieuse. Plusieurs en rapportent l'institution au pape Jean XXII, et croient qu'elle doit son origine à l'exposition du Saint-Sacrement que l'on commença d'en faire dans les lieux où l'on avait reçu la constitution publiée par Urbain IV pour l'établissement de la fête. Il est en effet certain qu'avant cette époque le corps de Jésus-Christ n'avait jamais été exposé à la vue des peuples. On le portait quelquefois en triomphe, mais toujours renfermé dans une boîte ou dans un tabernacle.

La fête du Saint-Sacrement n'appartient qu'à l'Église latine. Les Grecs et les Orientaux n'ont institué rien de semblable; on ne la trouve pas même chez les Maronites du mont Liban, quoiqu'ils fassent depuis long-temps profession de vivre soumis à l'Église romaine.

La quête au bal.

C'était à Marseille, au milieu de l'hiver le plus rigoureux qu'on eût encore subi depuis celui de 1709. Le gouverneur de la province donnait dans son hôtel un bal magnifique où était accourue toute la noblesse de la Provence. Au lieu de se réunir pour une fête, elle aurait sans doute mieux fait de visiter le chevet des pauvres et de secourir tout ce que le froid et la misère avaient fait de malheureux dans le pays; mais l'attrait du plaisir et le désir de briller l'emportent souvent sur le sentiment de la charité même dans des âmes compatissantes; et

cette foule, étourdie par l'ivresse de la fête, fermait l'oreille aux gémissemens que la misère poussait à quelques pas d'elle.

Tout à coup au milieu des bruits de la musique, du fracas des conversations animées et du tumulte des danses, l'huissier jette un nom qui excite dans l'assemblée une stupéfaction universelle : « Monseigneur l'évêque de Belloy, » a-t-il dit. Chacun regarde. C'est effectivement M. de Belloy qui vient d'entrer ; c'est bien l'évêque que chérit Marseille, le digne successeur de ce Belzunce qui a laissé dans le cœur de tous ses fidèles de si longs et de si pieux souvenirs. Il s'avance en souriant vers le gouverneur, que sa présence étonne autant que le reste de l'assemblée. « Vous, monseigneur? quelle heureuse inspiration vous amène au milieu de nous? — Je viens, dit l'évêque, vous faire souvenir que dans ma chère ville de Marseille tout le monde n'est pas riche et joyeux comme vous. Jésus vint aux noces de Cana pour y faire entendre la parole divine. Je puis bien venir à votre fête pour vous faire entendre la voix de la charité. » Puis, se tournant vers la fille du gouverneur qui était accourue auprès de son père : « Veuillez accepter ma main, mademoiselle. Si jeune et si belle, vous devez être sensible à la pitié ; il est impossible que vous me refusiez votre concours pour la bonne œuvre que je viens faire. Voulez-vous quêter avec moi pour mes pauvres? » A ces paroles, il se fit un long murmure d'approbation autour de M. de Belloy. La jeune fille à qui il venait de s'adresser saisit sa main et y appliqua un respectueux baiser. » Je suis tout à vos ordres, monseigneur, « répondit-elle ; » et voyez, je suis si heureuse de vous obéir, que je n'ai pas même songé à demander la permission de mon père. — C'est que vous saviez d'avance qu'elle vous était accordée, » répondit le gouverneur ; et donnant le premier l'exemple, il jeta plusieurs pièces d'or dans la bourse que le prélat avait apportée. On peut juger si la quête fut productive. Un grand nombre de femmes qui n'avaient pas d'argent donnèrent des bijoux ; et quand le tour des salons fut achevé, l'évêque avait en sa possession une somme suffisante pour aider tous les pauvres jusqu'à la fin de l'hiver.

Il ne voulut point partir que la musique et les danses n'eussent recommencé devant lui. Puis, quand le bal eut repris tout son éclat, il s'esquiva sans être aperçu afin de ne déranger les plaisirs de personne. Ces plaisirs étaient devenus plus vifs et plus doux ; la bonne action qu'on venait de faire les avait pour ainsi dire purifiés.

Et le lendemain, les pauvres de Marseille remerciaient les riches qui, au milieu de leurs fêtes, se souviennent quelquefois de l'infortune, et bénissaient leur excellent évêque et son ingénieuse charité (1).

PSAUME Ier DES ENFANS DE CORÉ;

TRADUIT TEXTUELLEMENT DE L'HÉBREU.

Comme une biche haletante
Tourne ses yeux vers le torrent,
Seigneur, mon âme est dans l'attente :
Écoutez son souffle mourant !
De votre présence altérée,
De votre demeure sacrée
Quand touchera-t-elle le seuil ?
O Dieu vivant ! bonté puissante !
Sur votre face éblouissante
Reposerai-je encor mon œil ?

Sous ses maux mon âme courbée
Nuit et jour gémit en un lieu
Où, dans sa souffrance absorbée,
On lui crie : « Où donc est ton Dieu? »
De pleurs nourrie en sa détresse
Elle rêve aux jours d'allégresse
Quand dans la maison du Seigneur,
Après des festins magnifiques,
Ma voix se mêlait aux cantiques
Que tout Sion chantait en chœur.

Pourquoi tomber en défaillance,
Mon âme ? En Dieu mets ton espoir :
Comme au temps de notre opulence
Nos yeux pourront encor le voir !
Sa douce présence est ma vie ;
C'est mon Seigneur ! — Gloire infinie,
Gloire à jamais à son saint nom !
— Quand reverrons-nous les rivages,
La colline, les frais bocages
Du riant Jourdain et d'Hermon ?

Seigneur, sur moi croule la cîme
Des cieux brisés et rugissans ;
Et l'abîme invoque l'abîme
Aux cris de tes flots mugissans :
De la sainte miséricorde
Qu'à ses élus le Ciel accorde
Je goûtais les précieux fruits ;
Jours brillans d'amour et de joie,
Dans les ennuis où je me noie
Vous vous êtes évanouis !

Mais du doux feu de la prière
Mon cœur sans cesse entretenu
Dit à Dieu : « Vous êtes la pierre
« Qui m'avez toujours soutenu ;
« Du fier ennemi qui m'opprime,
« Faible et languissante victime,
« Quand viendrez-vous briser mes fers?
« Vous m'oubliez ! — Hélas ! leur rage
« Me redit, pour comble d'outrage :
— « Où donc est le Dieu que tu sers ?

---

(1) M. de Belloy, dont il est question dans cet article, était né en 1709. Il mourut âgé de près de cent ans, cardinal et archevêque de Paris.

On entend sur ma triste couche
Mes os se briser de douleurs,
La mort livide est sur ma bouche,
Mes yeux sont éteints dans les pleurs :
O mon âme ! reprends courage ;
Rendons un solennel hommage
Au seul Dieu qui nous peut sauver ;
Nous reverrons son tabernacle
Et le saint temple où son oracle
Sur nous doit encor se lever.

DENNE-BARON.

LA SORTIE D'ÉGYPTE. (2)

Nous donnons aujourd'hui la copie d'un tableau de M. Roberts, artiste anglais, qui imite évidemment les compositions de M. Martin, son compatriote, mais qui les imite avec tant d'art et de bonheur, que les connaisseurs mêmes pourraient s'y tromper. M. Martin est l'auteur *du Festin de Balthazar* (1), *du Déluge, du Passage de la mer Rouge,* et de beaucoup d'autres peintures qui lui ont fait en peu de temps une grande réputation. On sait dans quel système ces peintures sont composées. Ce n'est plus, comme dans les autres tableaux, la représentation d'un lieu pris à part ou d'un fait isolé; c'est une toile immense où sont jetées des villes et des nations entières. Prenons pour exemple le tableau du *Déluge*. Poussin et Girodet avaient cru donner une suffisante idée de ce vaste bouleversement en offrant aux yeux une petite partie des eaux qui montent, et l'agonie de quelques individus; M. Martin, au contraire, s'efforce de reproduire sur sa toile le déluge même et l'agonie de tout l'univers. Il soulève comme des montagnes les vagues immenses de la mer : tantôt elles s'élancent et semblent toucher le ciel, tantôt elles retombent et semblent prêtes à inonder l'abîme ; et dans leurs horribles profondeurs, des populations innombrables, des villes étendues, des plaines sans fin, sont confusément englouties. Peintures étranges, tableaux fantastiques qui saisissent l'âme, et lui donneraient presque une idée de l'infini !

La sortie d'Égypte est une composition plus calme. Ce qu'on y admire surtout, c'est la richesse de l'architecture et l'observation parfaitement entendue des lois de la perspective. On ne pourrait affirmer que les villes égyptiennes offrissent précisément l'aspect que M. Roberts nous représente ; mais il est certain qu'on ne peut rien imaginer de plus grandiose et de plus beau. Voici la manière dont les personnages sont distribués : sur le premier plan, à gauche du tableau, le Pharaon et sa cour assistent au départ des Hébreux ; les devins accordent leurs cithares pour célébrer ce départ, qu'il considèrent comme un heureux événement pour l'Égypte. A droite, et à peu près sur le même plan, Moïse et Aaron, les conducteurs du peuple qui va chercher la Terre Promise, se tiennent debout au pied d'une colonne, et semblent passer en revue l'immense population qui se déroule à leurs pieds, emmenant avec elle des chameaux, des brebis, et toutes ses richesses. Dans le fond, on aperçoit les pyramides et les plaines du désert qui semblent déjà se mêler avec les plans les plus reculés de l'horizon.

Nous recommandons particulièrement à nos souscripteurs la copie que nous donnons du tableau de M. Roberts. Notre artiste a parfaitement reproduit les tons gris et doux de la gravure de M. Jazet, et quelque exiguës que fussent les proportions des personnages qu'il a jetés en si grand nombre sur sa planche, nous croyons que l'exécution de ces petites figures ne laisse rien à désirer. La couleur et la finesse du ciel méritent aussi des éloges.

Nous ne donnerons point un récit historique sur la sortie d'Égypte : ce récit trouvera nécessairement sa place dans un travail que nous publierons incessamment sur Moïse, considéré comme prophète, comme législateur et comme historien.

(1) Voir la douzième livraison. p. 93

(2) La gravure a été placée en frontispice — J. Seznec : "J. Martin en France" (1964)

GENEVIÈVE,

NOUVELLE.

Il était dix heures du soir lorsque Adolphe*** sortit d'une de ces maisons frappées de l'anathème des familles, où vont s'engloutir en quelques heures tant de fortunes amassées souvent par les veilles et les longs travaux d'un père tendre et économe qui, dans le cours de sa laborieuse carrière, a souri à toutes les privations en songeant au patrimoine qu'il lèguerait à ses enfans.

Oh ! si le père d'Adolphe avait pu prévoir en mourant que le fruit de sa pénible industrie serait dissipé en un soir, sur un tapis vert, quelle amertume cette pensée n'eût-elle pas jetée sur ses derniers momens ! Mais heureusement pour le vieillard, il ignorait la fatale passion de son fils : il rendit l'âme en paix.

Donc Adolphe *** sortait d'un de ces lieux où tant de fois la misère, à la face have et cadavéreuse, attend sur le seuil celui qui vient d'y entrer avec l'opulence. Ses traits étaient défigurés par une horrible contraction des muscles, et il se frappait le front de ses deux poings fortement serrés.

« Ruiné, ruiné ! » c'étaient les seuls mots qui lui

La Quête au bal.

échappaient, tandis qu'il bondissait sur le pavé des rues, en dirigeant sa course furibonde vers une des barrières, comme si l'air de Paris l'eût suffoqué. Une neige épaisse tombant sur sa tête nue inondait d'une eau glaciale son cou et sa poitrine. Mais la souffrance morale faisait taire en lui la souffrance physique; aussi il ne sentait point le froid. Il marchait, il marchait toujours, jusqu'à ce qu'enfin, hors d'haleine, il s'arrêta dans la campagne, au milieu d'une plaine où s'élevaient quelques arbres rares et dépouillés.

Aucune habitation ne s'offrait à la vue. Adolphe, pour la première fois, promena un regard autour de lui; il tira ensuite un pistolet de sa poche, l'examina avec soin, et ses yeux plongèrent de nouveau dans les ténèbres. « Ce lieu est bien choisi! » dit-il. Puis un sourire éclaira son visage; c'était celui d'un réprouvé. Enfin il allait accomplir son horrible dessein lorsque de faibles gémissemens, semblables à ceux d'un enfant qui lutte contre la douleur, arrêtèrent son bras homicide. « Qui se plaint ici, » dit-il, « quand il est si facile de mettre un terme à tous ses maux? »

Cependant l'arme meurtrière était échappée de sa main tremblante, et une secrète impulsion le poussait vers l'endroit d'où il avait entendu partir le gémissement. Était-ce la voix de l'humanité qui lui parlait en faveur d'un de ses semblables, au moment même où il s'apprêtait à trancher d'un seul coup tous les liens qui l'attachaient à la terre? Était-ce celle de sa conscience se débattant sous le poids du crime qu'il voulait porter au pied du juge suprême?

Quoi qu'il en soit, Adolphe avait déjà secoué le sentiment d'égoïsme qui quelques minutes auparavant l'isolait du monde entier; il commençait à entrevoir de plus grandes souffrances que les siennes; il se demandait s'il n'y avait pas de la lâcheté à se tuer parce qu'il se trouverait privé dorénavant des superfluités de la vie, tandis que tant d'infortunés se résignent à leur sort, même en manquant du nécessaire.

En faisant ces réflexions, qui ébranlaient du moins sa résolution, si elles ne la changeaient complètement, il arriva à quelques pas d'une croix de bois placée sur le bord d'un chemin de traverse. Là il s'arrêta pour contempler deux formes légères qui se détachaient sur la couche blanche dont la neige couvrait la terre. Malgré l'obscurité, il distingua facilement que les objets de sa curiosité étaient une femme et un enfant. La première, agenouillée au pied de la croix, ne faisait aucun mouvement; l'autre était roulé à ses côtés comme une masse noire d'où s'échappaient par intervalles quelques cris plaintifs.

« J'ai froid, Geneviève, oh! j'ai bien froid! » murmurait le pauvre être souffreteux en tendant vers sa compagne deux petites mains qui eussent paru violacées au grand jour. Mais celle-ci ne répondait pas; elle priait, elle priait avec une telle ferveur, que les plaintes de l'enfant n'atteignaient point son oreille.

Adolphe alors s'approcha : il voulut saisir le bras de la faible créature, qui, en le voyant, se jeta effrayée sur Geneviève.

« Ne crains rien, ma Jeanne, dit celle-ci, sortie enfin de sa pieuse extase, ne crains rien, j'ai prié Dieu pour toi!

« — Êtes-vous la mère de cette enfant? lui demanda Adolphe.

« — Non, elle est orpheline comme moi; c'est ma sœur.

« — En effet, autant que l'obscurité me permet d'en juger, vous me semblez bien jeune.

« — J'ai dix-sept ans.

« — Et que faites-vous ici à cette heure, par ce temps rigoureux?

« — Ce que je fais? répliqua Geneviève en attachant un regard douloureux sur sa sœur; hélas! nous n'avons point d'asile!

« — Qui vous a réduites à cet excès d'infortune? s'écria Adolphe profondément ému.

« — Ma mère était pauvre; en mourant elle a recommandé ses enfans à la protection d'un de ses frères. Depuis un an nous vivions sous son toit, mais hier il m'a dit que les récoltes ayant manqué il ne pouvait plus nous nourrir. Alors j'ai pris la main de Jeanne, et nous sommes parties.

« — N'avez-vous donc aucun autre appui, aucune ressource?

« — Rien! dit Geneviève à voix basse; mais ma mère m'a appris à ne jamais désespérer de la Providence. »

Adolphe mit avec vivacité la main dans sa poche, puis de son pied il frappa la terre avec force : le jeu lui avait tout enlevé.

« Misérable! se dit-il, pas même une pièce d'or pour soulager ces infortunées. » Et il resta pensif, les yeux baissés.

« Oh! comme j'ai froid! répéta la petite fille d'un ton déchirant. Pourquoi restons-nous ici? Allons-nous-en, Geneviève. »

Celle-ci grelottait aussi de tout son corps, ses dents claquaient; néanmoins, arrachant de ses épaules le chétif manteau qui la couvrait, elle en enveloppa les membres raidis de sa sœur et l'attira sur son sein pour chercher à la réchauffer.

« Ma mort deviendra du moins utile à quelqu'un, murmura Adolphe. Le moment en sera retardé, voilà tout. Jeune fille, ajouta-t-il en s'adressant à Geneviève, voulez-vous me suivre? je vous procurerai un asile, moi.

« — L'entends-tu, Jeanne? s'écria Geneviève en serrant convulsivement sa sœur dans ses bras. Il dit qu'il va nous donner un asile; tu ne mourras pas de froid, ma sœur. O ma mère! ce sont tes saintes paroles qui nous sauvent. « Prie, ma fille, prie avec onction, me répétais-tu chaque jour, et, quand je ne serai plus, Dieu ne t'abandonnera pas. ».

« — Eh bien! partons-nous, monsieur? ajouta-«-elle en se tournant vers Adolphe. » Puis, comme si une pensée subite eût traversé son cerveau : « Mais où me conduisez-vous? dit-elle.

« — Chez moi.

« — Vous êtes donc marié?

« — Non, je ne le suis pas; je suis maître de mes actions.

« — Oh! alors je ne puis vous accompagner. » Et sa tête retomba avec accablement sur celle de Jeanne.

« — Je me suis mal expliqué, reprit Adolphe; c'est chez vous que je veux vous conduire; car le peu que je possède encore, je vous le lègue. Je vous remettrai un écrit que vous présenterez à mes héritiers; ils sont riches : ainsi je puis sans scrupule les dépouiller d'une mince succession en faveur de deux orphelines réduites à la mendicité.

« — Je ne vous comprends pas, dit Geneviève qui le regardait d'un air stupéfait. Vous parlez comme si vous deviez mourir demain, et pourtant il n'a été donné à aucun de nous de connaître l'heure précise de sa fin.

« — Oui, quand on se soumet aux lois de la nature, répliqua Adolphe avec amertume.

« — Quoi! s'écria Geneviève en reculant tremblante vers la croix, méditeriez-vous un crime? Auriez-vous l'odieux dessein....? » Elle ne put achever.

« — Lorsqu'on n'a plus de bonheur à attendre de la vie, est-ce donc un crime que d'y mettre un terme?

« — Oh! assez.... ce langage me fait peur.... Je ne suis qu'une fille simple et ignorante; mais je connais les saints préceptes de l'Évangile. Je sais que nous n'avons pas le droit de disposer de ce que le Seigneur nous a donné; que nous devons lui rendre des actions de grâce dans l'affliction comme dans la joie. Aussi je l'ai béni, moi, sur le cadavre de ma mère; je le bénis encore en ce moment, où ma pauvre sœur va peut-être expirer de froid sur mon cœur!... Jeanne! Jeanne! s'écria-t-elle soudain, en passant avec effroi sa main sur les joues glacées de l'enfant, tu ne me dis plus rien.... Oh! vas-tu donc aussi mourir? »

Le cri qui suivit ces paroles retentit jusqu'au fond de l'âme d'Adolphe. Cette énergie chez une créature si faible, cette complète abnégation d'elle-même, lui inspiraient pour Geneviève autant de respect que d'admiration. Nulle autre femme, même sous les dehors séduisans du luxe, ne lui avait jamais causé une émotion aussi vive. Il croyait voir un ange descendu sur la terre pour l'initier à des mystères inconnus aux hommes, pour guider ses pensées vers une sphère où elles n'avaient point encore pénétré.

« Suis-moi, lui dit-il en se rapprochant d'elle avec vivacité; oh! suis-moi, et ta sœur ne mourra pas.

« — Je ne veux rien accepter pour elle d'un homme que le Ciel a maudit, » répondit Geneviève d'une voix ferme. Puis renfonçant les larmes que lui arrachait le désespoir, elle pressa plus étroitement la petite Jeanne sur son sein et se disposa à s'éloigner. Mais Adolphe la retenant :

« — Encore un mot, jeune fille, » s'écria-t-il.

Au son de cette voix, qui avait quelque chose de solennel, Geneviève s'arrêta.

« — Voulez-vous sauver la vie d'un homme égaré? poursuivit Adolphe avec force; voulez-vous m'épargner ce que vous appelez un crime?

« — Et que faut-il faire pour cela?

« — Consentir à ma demande; me suivre. »

Geneviève secoua la tête en silence, puis elle tressaillit à un nouveau gémissement de sa sœur.

« — Ne craignez rien, reprit Adolphe, c'est chez une femme respectable que je vous conduirai, chez une ancienne gouvernante de ma famille qui m'a vu naître, qui a fermé les yeux à ma mère.

« — Et me jurez-vous sur cette croix de ne plus vouloir attenter à vos jours?

« — Je vous le jure!

« — Partons, dit Geneviève. »

II.

Geneviève demeurait depuis un an chez l'ancienne gouvernante d'Adolphe ***, lorsqu'un matin, avant le lever du soleil, elle sortit furtivement avec sa sœur de cette maison qu'elle ne voulait plus revoir. Elle jeta encore un regard sur la fenêtre de la petite chambre qu'elle habitait, puis elle s'éloigna d'un pas ferme.

Cependant, Geneviève sentait son courage s'affaiblir à mesure que les rues désertes de la grande cité reprenaient, par le réveil de ses habitans, leur mouvement accoutumé. Lorsque l'œil d'un curieux s'attachait sur sa personne, elle tremblait de tous ses membres, et abaissait avec vivacité le capuchon de sa mante sur son visage : car ce qui fait l'orgueil de tant de jeunes filles lui causait un profond sentiment de honte, car elle avait été forcée de rougir, la pauvre créature, en apprenant qu'elle était belle. Oh! à cette pensée ses joues brûlaient encore, et elle accélérait sa marche avec une vi-

tesse qui permettait à peine à Jeanne de la suivre.

Pourtant la journée s'avançait, et il lui fallait prendre une détermination quelconque. Comme le soir de sa première rencontre avec Adolphe, elle n'avait pour toute fortune que les vêtemens qu'elle portait à cette époque, n'ayant rien voulu conserver des dons du jeune homme; elle ignorait même où elle abriterait sa tête pendant la nuit, et comment elle apaiserait la faim de sa sœur. Jeune et fortement constituée, elle ne pouvait se résoudre à implorer un morceau de pain de la pitié des passans; c'était à l'aide de son travail qu'elle voulait se procurer sa subsistance et celle de Jeanne. Elle frappa donc à plusieurs portes pour demander de l'ouvrage, mais toutes lui furent fermées; on refusait de recevoir une étrangère qui ne se recommandait de personne.

Après ces tentatives infructueuses, Geneviève reprit tristement sa route, et incertaine de la direction qu'elle devait suivre, elle arriva sur le pont Royal. En ce moment une foule assez nombreuse se pressait pour voir passer S. A. R. madame la duchesse d'Angoulême, qui allait à Saint-Cloud, en calèche découverte. « Son regard, qui devine les malheureux, s'arrêtera peut-être sur moi, » pensa Geneviève en hâtant le pas; mais elle se mêla trop tard aux curieux. La foule commençait déjà à se disperser lorsqu'il se fit une grande rumeur à l'entour. Plusieurs personnes venaient de s'apercevoir qu'elles avaient été volées.

Dans ce tumulte, Geneviève faillit être renversée, et ses regards inquiets cherchaient sa sœur, qui n'était plus à ses côtés, lorsqu'elle se sentit saisir fortement par l'épaule. Elle se retourna, et vit un homme du peuple qui s'écria en continuant à la retenir : « Celle-ci goûtera de la prison, quoiqu'elle soit encore novice dans le métier; » et il désignait en riant le bout d'une chaîne d'or qui s'échappait de la poche de la tremblante Geneviève. A cette chaîne, dont il s'empara aussitôt, était suspendue une montre entourée de pierres précieuses.

« Nieras-tu ce vol? ajouta-t-il, en lui secouant brutalement le bras; tu n'es pas nippée de manière à nous persuader que ce bijou t'appartient.

«—Je ne le dis pas non plus, répliqua-t-elle, tandis que son regard stupide d'étonnement s'arrêtait sur celui qui l'interrogeait.

« — Comment se trouve-t-il donc dans ta poche?

« — Je l'ignore.»

Sa tête se pencha sur son sein.

«—Tu voudrais nous faire croire qu'il y est venu tout seul.... Allons, en prison! »

Et l'infortunée fut jetée entre deux voleurs qui venaient aussi d'être arrêtés et que la garde conduisait à la Préfecture de police. Quelques minutes après, Jeanne, que la foule avait séparée de sa sœur, accourut en jetant des cris d'effroi et voulut se précipiter vers elle; mais on la repoussa avec rudesse. Jusque-là Geneviève avait paru insensible aux mauvais traitemens dont elle était l'objet; mais aux gémissemens de Jeanne, sa fermeté sembla l'abandonner; de grosses larmes roulèrent sur ses joues, et elle s'écria d'une voix suppliante : « Ma sœur! oh! rendez-moi ma sœur! Elle me suivra en prison, car elle n'a point d'asile. Pitié pour elle! »

On ne répondit à ses prières que par des éclats de rire et des injures. Si le crime paraît hideux, c'est surtout lorsqu'on croit le découvrir sous les traits d'une jeune fille; et Geneviève, qui avait perdu sa mante au milieu du tumulte, était livrée aux regards dans toute sa beauté : aussi toutes les insultes se dirigeaient sur elle, et à peine si l'on s'occupait des deux misérables qui cheminaient à ses côtés.

Enfin le cortége arriva à la Préfecture de police. Un jeune homme, vêtu avec élégance, suivit les prévenus dans la salle où ils furent introduits; il était accompagné de Jeanne, qui s'attachait avec force à un pan de son habit, et pleurait à sanglots, bien qu'il cherchât à la consoler par des paroles que l'enfant semblait ne pas comprendre. Le commissaire de police fit d'abord avancer Geneviève pour lui adresser les questions d'usage; mais avant qu'elle pût répondre, le compagnon de Jeanne, se dégageant de son étreinte, s'approcha de l'accusée, et dit d'une voix haute :

« Je me rends garant de l'innocence de cette jeune fille! »

Geneviève tressaillit et couvrit son visage de ses deux mains. Dans celui qui prenait sa défense elle venait de reconnaître Adolphe, Adolphe devenu riche par la mort d'un parent éloigné, et qu'elle devait fuir maintenant comme son plus grand ennemi!

« Quelle preuve donnez-vous à l'appui de cette assurance?» demanda le magistrat en s'adressant au jeune homme.

Adolphe s'empara de la montre que tenait le témoin qui déposait contre Geneviève.

« La preuve, la voilà, dit-il. Cette montre appartient à cette jeune femme; c'est moi qui la lui ai donnée, elle ne l'a donc pas volée comme on l'en accuse. Tenez, poursuivit-il en la présentant à Geneviève, reprenez ce qui est à vous. »

Mais repoussant son bras avec fierté :

« Je n'ai point reçu de lui ce bijou, dit-elle; j'affirme l'avoir vu en sa possession, mais voilà tout.

« — Tu te perds, Geneviève! murmura Adolphe à son oreille.

« — Prenez garde à ce que vous dites, reprit le

commissaire de police ; car si monsieur ne vous a pas donné l'objet en question, comment se fait-il qu'on l'ait trouvé sur vous? »

Geneviève baissa la tête en silence.

« — Vous ne répondez pas? poursuivit son interrogateur. Peut-être est-ce la crainte d'avouer le motif qui vous a portée à accepter ce don? »

Une noble indignation se peignit sur les traits de l'accusée.

« — Je n'ai rien fait que je ne puisse avouer devant Dieu qui m'entend, dit-elle.

« — Songez qu'il s'agit de la prison si vous persistez à nier ce que votre défenseur affirme, continua le magistrat, homme sévère, mais au cœur bon et compatissant.

« — J'ai dit la vérité, répliqua Geneviève d'un ton ferme, et il s'agirait de ma vie, que je ne la rachèterais pas par un mensonge. »

Le commissaire de police, voyant qu'il ne pouvait tirer d'autres lumières de cette affaire, se disposait, avec regret, à remplir les formalités usitées en pareil cas, lorsqu'un des hommes arrêtés en même temps que Geneviève fit quelques pas en avant, comme s'il eût été poussé par une impulsion irrésistible :

« — Un instant, monsieur le commissaire, dit-il; je suis presque honteux de l'avouer : mais cette jeune fille m'a attendri et je.... je déclare... que c'est moi qui, dans la foule, ai volé la montre de ce monsieur. » Du geste il désignait Adolphe.

« — Oui, poursuivit-il, avec plus de fermeté. Quand on m'a arrêté, j'ai glissé la montre dans la poche de cette jeune fille ; mais puisqu'elle ne veut pas faire un mensonge pour éviter la prison, je ne me sens plus le courage de l'y envoyer à ma place. D'ailleurs ce ne sera pas la première fois que j'aurai couché à la Force, tandis qu'elle, la pauvre enfant, s'y trouverait toute désorientée. »

Et il redressa la tête avec une sorte d'orgueil, surpris qu'il était d'un trait d'équité dont il se serait sans doute cru incapable avant d'avoir éprouvé l'ascendant que la vertu exerce, même sur l'homme le plus endurci dans le crime.

Rendue à la liberté, Geneviève, suivie de sa sœur, s'éloigna à pas précipités de la Préfecture de police. Parvenue dans une rue déserte, elle se sentit arrêter par une main d'homme qui se posa sur son bras : c'était celle d'Adolphe.

« Nous quitterons-nous ainsi, Geneviève? lui dit-il avec une vive émotion.

« —Encore vous!... répliqua-t-elle en cherchant à se dégager. Oh! Adolphe, voulez-vous donc porter au comble l'humiliation d'une pauvre fille qui, dans sa simplicité, n'a pas compris que dans ce monde on ne donnait rien pour rien? Et moi, ajouta-t-elle, en joignant les mains avec désespoir, je n'ai que mes prières pour acquitter ma dette envers vous... Ne me demandez donc pas davantage!

« —J'ai mérité ces dures paroles, Geneviève, pour avoir cédé un instant à un sentiment coupable. Mais maintenant croyez que je vous vénère comme une sainte; et que loin d'exiger quelque chose de vous en retour du peu que je vous ai donné, je me croirai toujours votre débiteur. Car si la fortune m'a souri de nouveau, n'est-ce pas à vous que je le dois? n'avez-vous pas arraché en quelque sorte de mes mains l'arme fatale qui, d'un seul coup, allait m'enlever le bonheur que j'étais appelé à goûter encore dans la vie? Aussi, Geneviève, la moitié de mes richesses vous appartient, et si je suis là, c'est pour vous conjurer de l'accepter.

« — Je n'accepterai plus rien de personne, que ce que j'aurai gagné à la sueur de mon front.

« — La jeune fille peut recevoir sans rougir les dons de l'homme qui la choisit pour épouse devant Dieu... Soyez ma femme, Geneviève!

« — Votre femme!.... » Et elle recula stupéfaite.

« — Oui, poursuivit Adolphe avec feu, la compagne de toute ma vie! Et où en trouverais-je une plus belle et plus pure que toi? »

La tête de Geneviève s'abaissa sur sa poitrine, ses veines se gonflèrent, et elle sembla soutenir quelques instans une violente lutte intérieure. Enfin, levant sur Adolphe ses yeux qui étincelaient d'une expression qu'il ne leur connaissait point encore :

« Nous ne devons plus nous voir, lui dit-elle, car si j'étais assez faible pour profiter d'un mouvement de générosité irréfléchi, un jour peut-être vous regretteriez d'avoir élevé jusqu'à vous une fille que le destin a jeté sur votre route comme une mendiante. D'ailleurs, j'ai assez connu du monde et de ses dangers pour apprendre à les redouter; la voie que nous sommes appelés à y suivre est différente; Dieu veuille seulement qu'elle aboutisse au même but! Adieu donc! que le ciel vous bénisse! »

Et elle s'éloigna. Adolphe voulut la suivre, mais son regard, d'abord si doux, prit une sévérité qui imposa au jeune homme. Il resta comme cloué à sa place, abîmé dans ses réflexions; bientôt il en fut tiré par la voix enfantine de Jeanne, qui lui disait aussi adieu. Alors il prit sa bourse et la mit dans les mains de la petite fille. Lorsque, d'après l'ordre de Geneviève, l'enfant revint sur ses pas pour rendre la bourse à Adolphe, il avait disparu.

(Suite.)

III.

Quatre ans se sont écoulés. — Il est à peine trois heures de l'après-midi, et pourtant la chambre d'Adolphe *** est enveloppée de ténèbres que dissipent vaguement les rayons voilés d'une veilleuse en porcelaine de Chine posée sur un guéridon. Cette chambre décorée avec luxe atteste l'opulence de celui qui l'occupe; mais la richesse de son ameublement ne sert qu'à faire mieux ressortir le tableau d'une des innombrables douleurs humaines que présente en ce moment l'intérieur de l'alcove sous ses tentures de moire bleue.

C'est que dans l'homme aux prises avec la souffrance, lorsqu'il est entouré de toutes les superfluités de la vie, l'œil trouve toujours un contraste choquant; tandis que tout semble accord et harmonie entre le malheureux qui gémit sur la dure et le dénuement qui trahit sa misère. Aussi l'habitude du mal lui rend plus légères les épreuves que Dieu lui envoie, et au plus fort de son agonie il trouvera encore la force de sourire à celui qui lui porte des consolations.

Tel n'était pas Adolphe ***: il repoussait avec rudesse tous ceux qui approchaient du lit sur lequel une cruelle maladie le retenait depuis un mois. Les soins qu'on s'efforçait de lui prodiguer l'irritaient; car il savait qu'ils étaient inutiles, que rien ne pouvait l'arracher à une fin prématurée. Il s'agitait, il mordait ses draps, il poussait des cris de rage à chaque redoublement d'angoisse; c'était une lutte horrible de la vie contre la mort dans ce jeune homme qui n'entrevoyait rien au-delà de ce monde, qui osait douter de la divinité.

Sa vieille gouvernante, celle qui avait eu pendant quelque temps Geneviève sous sa protection, pleurait en silence derrière les rideaux; elle n'osait plus se montrer dans la crainte d'être aussi repoussée de celui dont elle aurait voulu racheter les jours aux dépens des siens. Néanmoins choisissant un moment où le malade paraissait plus calme, elle s'arma de courage et s'approcha doucement de lui.

« Monsieur Adolphe, dit-elle avec timidité, le digne abbé de.... est dans l'appartement à côté; il demande à vous voir: faut-il le laisser entrer?

« — Encore!... répliqua-t-il brusquement. J'avais défendu qu'on m'importunât davantage à ce sujet.

« — Par pitié pour mes cheveux blancs, poursuivit la gouvernante, au nom de la tendresse que je vous porte, consentez à le recevoir! Ses saintes paroles apaiseront vos souffrances; elles ramèneront le calme dans votre âme.

« — Oh! dit le malade, serai-je obsédé jusqu'à mon dernier moment! » Et d'un geste impérieux il ordonna à la vieille femme de se retirer.

Le désespoir au cœur, elle alla faire part à l'ecclésiastique de ce qui venait de se passer. Puis, après avoir réfléchi: « Il me reste encore un moyen à tenter, dit-elle; veuillez revenir dans une heure, monsieur l'abbé. » Et jetant un châle sur ses épaules, elle sortit précipitamment de la maison.

Lorsque Adolphe fut livré à lui-même, il tomba dans un profond accablement, et le sommeil, qui depuis long-temps fuyait ses paupières, vint enfin lui procurer quelques instans de repos. Quand il s'éveilla, ses yeux s'arrêtèrent avec une sorte d'effroi sur une femme debout au pied de son lit qui le contemplait en silence. Elle portait le costume des sœurs de charité; sa taille était noble et imposante, et sa longue coiffe de lin encadrait un visage pâle, dont la gravité était tempérée en ce moment par un sourire doux et mélancolique. Adolphe se frotta les yeux comme s'il eut été sous l'empire d'un rêve.

« — Qui êtes-vous? » dit-il.

« — L'humble servante du Seigneur. »

Au son de cette voix, le malade tressaillit.

« Geneviève!.. » s'écria-t-il, « et que viens-tu faire ici, pauvre fille?

« — J'ai appris », répondit-elle d'un ton sévère, « qu'un homme gisant sur son lit de mort refusait les secours de la religion, et pénétrée d'une sainte horreur je viens lui demander la cause d'un tel endurcissement, et chercher, avec l'aide du Tout-Puissant, à faire entrer en lui les consolations d'en haut.

« — Toi aussi, » dit Adolphe avec amertume, « toi que j'ai connue bonne et compatissante, as-tu changé au point que tu veuilles repaître tes yeux du spectacle de mon agonie! Et quelles sont les consolations que tu m'apportes, dis? Qu'as-tu à me donner en échange de toutes les jouissances qui vont m'échapper? Tes paroles me rendront-elles la vie, cette vie que je voudrais retenir et qui s'exhale à chaque souffle de mon haleine? Tiens, regarde!.. » poursuivit-il en lui montrant son bras décharné, « le frisson de la mort parcourt déjà mes veines, il pénètre jusqu'à la moelle de mes os, il me fige le sang au cœur... Va, retire-toi, Geneviève, ta place n'est point ici.

« — Ma place est au chevet des mourans, et vous l'avez dit, Adolphe, votre heure va sonner..... Hâtez-vous donc, pauvre pécheur, d'implorer la miséricorde de Dieu, de vous réconcilier avec lui, sous peine d'être frappé de son courroux éternel.

« — N'ai-je pas déjà imploré en vain sa pitié? N'est-ce pas lui qui m'enlève tous ces biens que je regrette? A quoi me servent aujourd'hui mes richesses? Il faut quitter tout cela pour un cercueil.

Oh! mourir! » ajouta-t-il en se tordant les mains; « mourir, et je n'ai pas trente ans!...

« — Insensé! » dit la jeune sœur, « insensé qui recule maintenant devant la mort parce qu'elle lui est imposée par une autre volonté que la sienne! Avez-vous donc oublié qu'un jour la trouvant trop lente à venir, vous voulûtes l'évoquer par un crime, et croyez-vous que celui qui déploie sa main puissante sur l'univers doive obéir aux caprices de l'insecte qu'il forma d'un grain de poussière?... O Adolphe! plutôt que de murmurer contre ses décrets, acceptez-les avec reconnaissance, car le but en est adorable comme tout ce qui émane du Très-Haut, bien que l'intelligence bornée de l'homme ne puisse le saisir. Versez des larmes de sang sur vos fautes, et ce Dieu que vous avez méconnu vous recevra dans son sein.

«—Assez!.. » dit le malade, « ma tête s'affaiblit, et loin de me calmer, tes accens jettent en mon âme je ne sais quelle terreur qui me glace .. Va-t'en, Geneviève, je t'ai déjà trop long-temps écoutée. »

Elle n'eut pas l'air de le comprendre, et s'agenouillant à quelques pas du lit, elle se mit à réciter à voix haute les prières des agonisans. Après avoir terminé, elle se frappa la poitrine à plusieurs reprises, baisa trois fois la terre; puis elle dit en élevant les mains au Ciel :

« Mon Dieu! faites pénétrer jusqu'à lui un rayon de votre grâce, ôtez le bandeau de ses yeux, inondez de clarté les ténèbres qui l'entourent, et je jure de consacrer ma vie aux plus rudes travaux, de ne connaître de repos ni le jour ni la nuit, d'employer chaque heure de mes veilles à découvrir une nouvelle misère, à la soulager avec un redoublement de zèle : j'en fais le serment, ô mon Dieu, et puisse ce serment prononcé sur son lit de mort ouvrir son cœur au repentir! »

Elle cessa de parler, mais ses lèvres remuèrent encore, et elle resta quelque temps dans la même attitude.

Les regards du malade ne se détachaient pas de la jeune sœur; il n'avait pas perdu une de ses paroles, et ses mains s'étaient jointes involontairement comme s'il eut voulu se mettre de moitié dans ses prières; enfin il lui dit :

« — Approche-toi, Geneviève; ta voix est si douce que je veux l'entendre de plus près : elle résonne à mon oreille comme un écho du Ciel; elle chasse mes terreurs, elle me réconcilie presque avec la mort. »

La sœur sourit du sourire des anges, et en une seconde elle fut debout à côté du malade.

« — Où donc prends-tu tant de pouvoir? » poursuivit-il; « car tu m'as vaincu, Geneviève.

« —Tout mon pouvoir vient de là », dit-elle en montrant le Ciel. « Dieu m'a entendu; que son saint nom soit béni!

« — Il t'appartenait de sauver mon âme, à toi qui déjà m'avais sauvé la vie. »

Et il pressa avec ferveur sur ses lèvres un crucifix que lui présentait Geneviève.

« Ma mission ici est accomplie, dit-elle; adieu, nous nous retrouverons dans un monde meilleur.... » Et faisant signe à l'abbé de..., qui étai sur le seuil de la porte, de s'approcher du malade, elle disparut.

Quelques jours après l'on vit un magnifique convoi sortir de l'hôtel d'Adolphe *** et se diriger vers Saint-Sulpice. Il était escorté par les nombreux héritiers du défunt, à la tête desquels se montrait sœur Geneviève; ces héritiers n'étaient autres que les pauvres de la paroisse : Adolphe leur avait légué toute sa fortune.

L'ÉGLISE SAINT-SULPICE,

A PARIS.

La fondation de l'église Saint-Sulpice remonte à une haute antiquité. Dans un accord fait l'an 1211, entre l'évêque de Paris, l'abbé de Sainte-Geneviève et celui de Saint-Germain, l'église Saint-Sulpice est mentionnée ainsi que son curé; ce prêtre était tenu de desservir la chapelle Saint-Pierre, près de laquelle fut établi dans la suite l'hôpital de la Charité. A cette époque, l'église Saint-Sulpice était déjà paroissiale sous le patronage de Saint-Germain-des-Prés.

Au seizième siècle, la population du faubourg Saint-Germain croissant toujours, l'étendue de l'église Saint-Sulpice, principale paroisse de ce faubourg, devint insuffisante. Sous les règnes de Louis XII et de François Ier on y ajouta une nef, et en 1614 six chapelles latérales; mais ces accroissemens ne lui avaient pas encore donné les dimensions nécessaires. On tint plusieurs assemblées de paroisse où furent longuement et mûrement discutés les moyens de mettre l'étendue de l'église en proportion avec la population; enfin, en 1643, il fut arrêté qu'un nouvel édifice serait construit. Les personnes riches promirent de venir au secours des marguilliers de la paroisse, et l'on chargea de sa construction un architecte peu connu, nommé *Gamart*, qui fournit les dessins et en commença l'exécution en 1646. Pendant neuf années consécutives, les constructions se continuèrent d'après les dessins adoptés, et plusieurs parties de l'édifice étaient déjà achevées, lorsqu'on s'aperçut un peu tard que le bâtiment ne serait pas encore d'une étendue suffisante.

Alors on chargea l'architecte Louis Leveau de fournir les plans d'une église plus vaste, et l'on recommença presque entièrement l'édifice. Le 20 février 1655, Anne d'Autriche, accompagnée de toute sa cour, vint solennellement en poser la première pierre.

Peu de temps après l'architecte Leveau mourut. Les marguilliers de Saint-Sulpice confièrent la continuation des travaux à Daniel Guittard. Ce nouvel architecte voulut réformer quelques parties du plan de son prédécesseur, et notamment reconstruire la chapelle de la Vierge, dont il blâmait la forme; mais comme cette chapelle, qui avait coûté des sommes considérables, se trouvait élevée jusqu'à la corniche, les marguilliers ne voulurent point consentir à sa démolition et la firent continuer d'après les dessins de Leveau.

Dix-huit années furent employées à la construction du chœur et de ses bas-côtés. Cette partie étant achevée en 1672, on continua pendant les années suivantes la construction de la croisée; mais en 1678 les travaux furent suspendus par défaut de finances. Les marguilliers, emportés par un excès de zèle, avaient contracté pour plus de cinq cent mille livres de dettes. L'église Saint-Sulpice resta à demi construite pendant quarante ans. Enfin, en 1718, on s'occupa de l'achever, sous la direction de l'architecte Oppenord. M. Languet de Gorgy, nouveau curé de cette paroisse, montra, pour la continuation et l'embellissement de son église, une ardeur au-dessus de tous les éloges; il eut la joie de la voir terminée et consacrée le 30 juin 1745, sous l'invocation de la sainte Vierge, de saint Pierre et de saint Sulpice, par les prélats qui tenaient alors l'assemblée générale du clergé.

La partie la plus remarquable de l'église Saint-Sulpice, c'est son portail; il fut élevé sur les dessins de Servandoni. Cet habile architecte a laissé dans cette composition un monument de son talent, de la pureté de son goût, de sa belle imagination, et des preuves incontestables de sa supériorité sur les architectes qui avaient travaillé avant lui à l'édifice de Saint-Sulpice. La beauté de ce portail, son caractère simple, mâle et imposant, résultent de la continuité des lignes sans ressaut, et de l'heureuse harmonie qui règne dans toutes ses parties. Ces qualités sont d'autant plus remarquables, qu'à l'époque où il fut construit, l'architecture, comme presque tous les autres arts, était tombée en France dans un état de confusion et de barbarie.

Le portail de Saint-Sulpice est long de 384 pieds. Il se compose de deux ordonnances : le dorique et l'ionique. Aux deux extrémités sont deux corps de bâtimens carrés qui servent de base à deux tours dont l'élévation est de 210 pieds; 6 pieds de plus que les tours de Notre-Dame.

L'écueil où sont allés échouer tous les architectes modernes dans la construction de leurs églises, c'est la composition des tours et des clochers, indispensables parties d'une cathédrale chrétienne. Servandoni ne fut pas à beaucoup près aussi heureux dans la composition de ses tours que dans celle de son portique. Celles qu'il avait faites étaient beaucoup trop basses pour la hauteur de l'édifice; on jugea qu'il fallait les reconstruire. Malheureusement ce fut un architecte médiocre en talent qui fut chargé de cet ouvrage. Il fit exécuter, en 1749, deux tours, dont la première ordonnance, élevée sur un plan quadrangulaire, était octogone, et la seconde circulaire. Celle qui existe à l'angle méridional de cette façade, et dont les sculptures sont encore à faire, est l'ouvrage de cet architecte : on peut en juger.

Mais ces nouvelles tours étaient aussi discordantes que les premières avec le reste de l'édifice. En 1777, l'architecte Chalgrin fut chargé de les rebâtir; il n'en reconstruisit qu'une seule, qu'il composa de deux ordonnances; l'une sur un plan quadrangulaire, et l'autre plus élevée sur un plan circulaire, quoiqu'elle repose sur un socle carré. La tour de M. Chalgrin s'harmonise un peu mieux que les précédentes avec le dessin de l'ensemble de la façade. Elle est d'ailleurs plus élevée et d'une plus riche composition que la tour qui n'a pas été refaite et qui ne le sera probablement jamais.

Servandoni avait placé entre ces deux tours un large fronton qui commençait les ordonnances de son portique. En 1770, le tonnerre tomba sur ce fronton et le dégrada; on le remplaça par une balustrade.

Les deux tours de Saint-Sulpice nuisent beaucoup à la beauté du portail. Elles lui donnent un aspect étrange, incomplet, incorrect, et laissent entre elles un vide qui fait désirer quelque chose; cette critique peut malheureusement s'appliquer à tout l'édifice. Construit à de longs intervalles et par des architectes différens, il manque d'unité et de caractère.

La longueur totale de Saint-Sulpice est de 432 pieds, depuis la première marche de la façade principale jusqu'à l'extrémité de la chapelle de la Vierge; sa hauteur, depuis le pavé jusqu'à la voûte, est de 99 pieds.

Aux extrémités du portail et à l'aplomb des tours sont au rez-de-chaussée deux chapelles : l'une est un *baptistère*, et l'autre *le sanctuaire du viatique;* chacune d'elles est ornée de quatre statues allégoriques sculptées par Brizot et par Mouchy. Les fonts baptismaux, exécutés d'a-

près les dessins de Chalgrin, sont précieux par leur matière, élégans par leur forme.

Les portes latérales offrent à l'extérieur des niches où sont placées de belles statues de saints et d'apôtres, d'un style grandiose; ces statues ont neuf pieds et demi de proportion et sont l'œuvre de François Dumont. Le chœur, entièrement construit sur les dessins de Daniel Guittard, est de 89 pieds de longueur; il est entouré de sept arcades dont les pieds-droits sont ornés de pilastres corinthiens; cette ordonnance est aussi celle de la nef. L'autel principal, placé à l'entrée du chœur, est d'un excellent effet; on en posa la première pierre le 21 août 1732.

La chapelle de la Vierge, située au rond-point de l'église, est un tour de force architectural.

La coupole, peinte à fresque par Lemoine, représente l'assomption de la Vierge. Cette peinture, endommagée lors de l'incendie qui, en 1763, consuma la foire Saint-Germain, fut réparée par Callet. Au fond de la chapelle est une niche ajoutée à sa construction, et dont l'architecture est assurément digne de l'attention des artistes et des amateurs. Dans cette niche, assez vaste, est un groupe dont la principale figure représente la Vierge tenant l'Enfant-Jésus. Ce groupe est éclairé par un *jour céleste* dont on voit l'effet sans voir l'ouverture par laquelle il pénètre. Les décorations de cette chapelle sont de Servandoni.

Les bénitiers de l'église Saint-Sulpice sont fort curieux. Ceux qui se trouvent du côté de la principale entrée offrent deux coquilles appartenant à un poisson appelé *la tuilée*, très-remarquables par leur volume, et dont la république de Venise fit présent à François Ier.

La chaire à prêcher, placée en 1789, est d'une forme plus extraordinaire que belle. Il est à regretter que le sculpteur qui en a fourni les dessins ait sacrifié le bon goût au faux mérite de sa hardiesse.

La tribune du buffet d'orgues est soutenue par des colonnes d'ordre composite, entremêlées de statues d'un excellent effet. Ces orgues ont été fabriquées par Cliquot, célèbre facteur.

Une des choses les plus remarquables de cette église, c'est la ligne méridienne qui est établie au milieu de la croisée. Cette ligne est tracée sur le pavé avec les signes du zodiaque dans la longueur de 176 pieds; à son extrémité septentrionale elle se prolonge verticalement sur un obélisque de marbre blanc de 25 pieds de hauteur.

La fenêtre méridionale de la croisée est entièrement close, à l'exception d'une ouverture d'un pouce de diamètre, pratiquée sur une plaque de laiton. Par cette ouverture, placée à la hauteur de 75 pieds au-dessus du pavé, passe un rayon de soleil qui vient frapper la ligne tracée et y forme une image ovale d'environ 10 pouces et demi de long. Au solstice d'hiver cette image se porte sur la ligne verticale de l'obélisque et se meut avec rapidité, parcourant deux lignes par seconde. Son diamètre a 2 pouces un tiers d'étendue.

Cette ligne méridienne, l'obélisque sur lequel elle se continue, furent établis en 1743 par Henri de Sully. Le but de cet ouvrage fut de fixer, d'une manière certaine, l'équinoxe du printemps et le dimanche de Pâques.

L'église Saint-Sulpice est pleine de sculptures et de peintures d'une grande valeur. Entre les sculptures, on remarque surtout la statue de la Vierge, par Pigalle. Cette statue, d'abord fondue en argent, fut ensuite exécutée en marbre. L'ouvrage en marbre est le seul qui ait jamais été exposé dans l'église. La statue d'argent était renfermée dans la sacristie : elle a été fondue pendant la révolution. Il y avait dans le chœur et dans les ailes un grand nombre de mausolées élevés à des illustrations du clergé; quelques-uns de ces mausolées ont été transportés au Musée des Petits-Augustins, d'autres sont encore dans l'église.

On distingue dans le grand nombre de tableaux qui embellissent l'église Saint-Sulpice, des fresques exécutées, par un procédé nouveau, dans la chapelle de Saint-Maurice et dans celle de Saint-Vincent-de-Paul. Les premières sont dues au pinceau de M. Vinchon, les secondes à celui de M. Guillemot; les unes et les autres représentent les principaux actes de la vie des saints auxquels les chapelles sont dédiées. On admire encore, à Saint-Sulpice, une belle copie du saint Michel de Raphaël, et un trait de la vie de saint Fiacre, par M. Dejuinne. Ce dernier tableau est surtout fort remarquable par la richesse de la couleur et la hardiesse du pinceau.

Au résumé, l'église Saint-Sulpice peut être considérée comme un des plus beaux temples que l'architecture moderne ait construits pour les catholiques. Ce n'est pas du moins un temple païen comme ceux qu'on élève de nos jours. Une dernière observation peu connue, à faire sur cet édifice, c'est que, malgré sa masse et son étendue, il est entièrement bâti sur les Catacombes; on est obligé de réparer toutes les années les piliers qui en soutiennent les fondations.

Auprès de Saint-Sulpice, et sur l'un des côtés de la place qui porte ce nom, s'élève le séminaire Saint-Sulpice. En 1641, Jean-Jacques Ollier, abbé de Pébrac, conçut le dessein de fonder un séminaire, et en établit un à Vaugirard; mais, dans cette même année, ayant été nommé curé de Saint-Sulpice, il transféra son séminaire à Paris. Une partie des prêtres qui le composaient logeaient dans

Anne d'Autriche pose la 1re pierre de Saint Sulpice.

L'Eglise St. Sulpice à Paris.

le presbytère, d'autres dans une maison de la rue Guisarde. Cet établissement n'avait encore qu'une faible consistance et n'était pas légalement autorisé; et quoique les prêtres qui le composaient habitassent des maisons différentes, leurs exercices étaient communs. L'abbé Ollier, voyant s'accroître chaque jour le nombre de ses prosélytes, fit, en 1645, l'acquisition d'une maison et d'un vaste emplacement situés rue du Colombier, et forma un grand et un petit séminaire. Le petit séminaire fut établi dans des bâtimens contigus à la rue Férou et à l'impasse de ce nom; le second le fut dans les bâtimens élevés sur le lieu où se voit aujourd'hui la vaste place Saint-Sulpice. Ces bâtimens, qui n'avaient rien de remarquable, masquaient la belle façade de l'église Saint-Sulpice, dont ils n'étaient séparés que de quelques toises, et empêchaient de la considérer sous un point de vue convenable; vers l'an 1800 ils disparurent et laissèrent enfin à découvert le magnifique ouvrage de Servandoni.

Les sulpiciens, supprimés en 1792 et rétablis depuis 1802, ont long-temps occupé la maison située à l'angle de la rue de Vaugirard et de la rue du Pot-de-Fer, appartenant autrefois aux filles de l'Instruction-Chrétienne, dites aussi de la Très-Sainte-Vierge. En 1820, on commença pour eux la construction du grand et vaste bâtiment qu'ils habitent maintenant. Nous donnerons bientôt un article détaillé sur cette illustre et savante compagnie, et sur les immenses services qu'elle a rendus au clergé de la France et de toute la catholicité.

En 1802, l'église Saint-Sulpice fut érigée en paroisse du onzième arrondissement; elle a pour succursales l'église Saint-Germain-des-Prés, autrefois sa métropole, et l'église Saint-Séverin.

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA PREMIÈRE QUINZAINE DE MAI.

3 mai 1324. Institution des Jeux Floraux à Toulouse.

Avant l'année 1324, quelques habitans de Toulouse avaient déjà formé une académie qui fut comme le berceau de celle qu'on appela les Jeux Floraux. Depuis long-temps la poésie provençale avait été cultivée dans cette ville. Sept de ses principaux habitans, tous amateurs des beaux-arts, imaginèrent, pour exciter l'émulation, de proposer un prix à celui qui excellerait en ce genre de poésie. Ils écrivirent en vers provençaux une lettre-circulaire où, se qualifiant de la *gaie Société des sept troubadours*, ils invitaient tous les poètes des différens pays de la *Langue d'Oc* à se rendre à Toulouse pour y faire la lecture de leurs ouvrages, avec promesse de donner une violette d'or à l'auteur de la pièce qui serait jugée digne d'être couronnée. Le sujet devait être de piété, en l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge ou des Saints.

On se rendit de toutes parts, au jour marqué, dans le jardin des Faubourgs, où les *sept maintenans*, ou associés, avaient coutume de s'assembler; on y lut publiquement les différens poèmes qui furent présentés; on les examina le lendemain en particulier. Enfin, le surlendemain *lo jaya de la violetta* fut adjugée au troubadour Pierre Vidal, de Castelnaudary, qui, en même temps, fut créé docteur en *la gaie science* ou poésie.

La naissante société des Jeux Floraux reçut bientôt un nouveau lustre par l'immortelle libéralité d'une dame toulousaine. Clémence Isaure, voulant témoigner son goût pour les lettres, fonda, par son testament, une rente destinée à fournir aux frais des fleurs qu'on distribuait chaque année; ces fleurs étaient déjà au nombre de trois. Les capitouls reconnaissans lui élevèrent une statue en marbre blanc qui devait être placée dans l'église de la Daurade, sur son tombeau, mais qu'on préféra installer dans la salle où l'assemblée des sept maintenans avait été transférée. Tous les ans, le 3 mai, jour de la distribution des prix, on la couronne de fleurs.

L'académie des Jeux Floraux, considérablement accrue depuis sa fondation, n'a jamais perdu de vue les intentions de ceux qui l'ont établie; elle encourage avec une persévérance rare et méritoire dans le siècle où nous vivons, la littérature pure et morale, et ses couronnes ne tombent jamais que sur des poèmes que la religion et le bon goût peuvent également avouer; elle distribue maintenant un plus grand nombre de prix, et n'indique plus les sujets à traiter; mais, fidèle à son origine, elle consacre toutes les années un lis d'argent à la meilleure pièce qu'on lui envoie en l'honneur de la sainte Vierge.

3 mai 1758. Mort du pape Benoît XIV.

4 mai 1389. Le roi Charles VI fait faire un service à Saint-Denis, en l'honneur du connétable Bertrand Duguesclin.

5 mai 1789. Ouverture des États-Généraux.

6 mai 1678. Mort de Jansénius, évêque d'Ypres. Jansénius est devenu par ses ouvrages plus célèbre qu'il n'aurait dû l'être naturellement, et il ne l'est cependant pas assez par sa vertu qui méritait d'être connue. On en parle surtout comme de l'auteur du livre *Augustinus*, où se trouvent les cinq propositions que le pape Innocent X a condamnées; et l'on ignore assez communément qu'il mourut frappé de la peste, au milieu de son troupeau, auquel il fournissait, en digne évêque, tous les secours spirituels et temporels.

7 mai 1177. Sébastien Ziani, doge de Venise, défait l'armée navale de l'empereur Barberousse, et rend par cette victoire la tranquillité à toute l'Italie et au pape Alexandre III, alors poursuivi par l'empereur et réfugié à Venise.

En reconnaissance de ce service, Alexandre III vint sur le rivage au-devant du vainqueur, l'embrassa et lui mit un anneau d'or au doigt, en lui disant : « Servez-vous de cet anneau comme d'une chaîne pour retenir sous le joug la mer Adriatique, et comme d'un symbole d'union conjugale pour l'épouser, afin qu'elle vous soit soumise de même qu'une épouse à son époux !... »

Telle est l'origine du mariage du doge et de la mer, cérémonie qui se renouvelait avec pompe chaque année le jour de l'Ascension.

7 mai 1657. On ouvre aux indigens l'Hôpital-Général (Hôtel-Dieu), construit par l'ordre de Louis le Grand.

8 mai 1429. La ville d'Orléans assiégée par les Anglais est délivrée par la valeur de Jeanne d'Arc.

11 mai 330. L'empereur Constantin fait la dédicace de Constantinople, dont les fondemens avaient été jetés le 26 novembre de l'année précédente.

13 mai 1704. Mort de Bourdaloue.

LA LÉGENDE DE SAINT BRANDAINES (1).

Vers la fin du cinquième siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire à peu près au temps où l'épée des Barbares, après avoir percé d'outre en outre le grand empire romain, et s'être baignée dans son sang jusqu'à la garde, fondait définitivement notre monarchie française, il naquit en Irlande, *cette plaine de glace*, comme dit un écrivain latin, un enfant qui, bien que né d'une pauvre femme et dans un pauvre village, n'en devait pas moins devenir, en ces époques reculées, une des gloires de l'Église.

Cet enfant était saint Brandaines, surnommé l'*Ancien*, qui fut disciple de saint Finian, l'une des premières lumières que la science ait fait briller au sein des ténèbres épaisses et des violentes tempêtes qui accompagnèrent la chute des Césars romains.

Saint Brandaines vécut donc plusieurs années sous la conduite de saint Finian. Il passa ensuite sous celle de saint Gilles, dans le pays de Galles, et habita long-temps la célèbre abbaye de Llan-Carvan, dont le souvenir est encore en vénération parmi les catholiques anglais. Ayant fait un pélerinage aux îles Shetland, il y construisit une église afin que les ministres de Dieu ne restassent plus, en célébrant le saint sacrifice (ainsi que cela s'était pratiqué jusqu'alors dans cette contrée à demi sauvage), *exposés aux intempéries de l'air.* De retour en Angleterre, saint Brandaines fonda le célèbre monastère d'Ailech, qui subsista jusqu'à l'époque où le protestantisme, non content d'avoir pour soutiens les échafauds qui faisaient tomber les têtes, s'avisa de renverser les édifices chrétiens, comme si la religion n'était qu'une pensée écrite sur du sable, et que l'empreinte d'un pied humain doit suffire à effacer !...

Parvenu à ce point de la vie où les autres hommes sont à peine des hommes, saint Brandaines, qui avait déjà (fortifié par la main de Dieu) épuisé tout ce que les sciences humaines de son temps pouvaient lui offrir d'instruction, se mit à professer lui-même à Ros-Cabre. Le concours de ses auditeurs devint bientôt si prodigieux, qu'il se vit obligé de fonder plusieurs écoles, pour lesquelles il composa exprès une règle monastique, admirée et suivie long-temps par ses compatriotes. Ainsi, chose remarquable, tandis que notre Gaule, qui commençait à se donner le nom de France, étouffait dans les longues querelles des Chlotaires le flambeau tremblant de la civilisation, la Bretagne catholique, l'Irlande surtout, cette malheureuse terre tant opprimée de nos jours et à laquelle nous devrions rendre un peu ce qu'elle nous a prêté jadis, préparaient dans le silence et la solitude des cloîtres la régénération du monde et le dépouillement complet de l'esprit des Barbares.

Ce fut en effet des écoles établies par saint Brandaines que sortirent successivement Alcuin, ce *moult grant clert*, le plus docte des hommes de son siècle, qui vint à Paris sur l'ordre de Karl-le-Magne, pour y fonder, comme il le disait lui-même, *une nouvelle Athènes;* Jean et Paul, ces deux savans moines qui, au rapport de Christine de Pisan, dans le livre des *faits* et *dits* du bon maréchal Boucicault, s'en allaient pieds nus, criant par les rues de la Cité : « Nous sommes marchands de science; qui voudra acheter sapience viègne à nous, car cy nous sommes venus pour la vendre ! » Enfin Jean le Scott ou l'Écossais qui traduisit saint Denis l'Aréopagiste, et professa aux écoles du *Palais*, lesquelles produisirent Raban-Maur, Bède, surnommé le Vénérable, Claude l'Espagnol, Remy, moine de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui enseigna publiquement, le premier, la musique et la dialectique, etc., etc.

---

(1) On conçoit que la légende qu'on va lire et les miracles dont elle est remplie ne sont pas présentés par nous comme *des faits authentiques;* nous ne la donnons que comme un récit plein de couleur et d'intérêt. La fête de saint Brandaines ou Brondan se célèbre le 16 mai.

Mais la gloire de saint Brandaines ne se borna point là. Poussé par cet esprit religieux qui révélait déjà les croisades, excité par la vue incessante de la mer sur laquelle ses compatriotes se jouent, *comme sur un élément qui leur appartient ;* enthousiasmé par le magnifique spectacle des îles Orcades avec leurs milliers de colonnes naturelles, plantées comme autant de jalons dans l'Océan, dressées ainsi que de grands index qui vous montreraient le Ciel, et à travers lesquelles la voix sublime des ondes, soit qu'elle murmure doucement pendant le calme, soit qu'elle mugisse durant la tempête, fait entendre d'ineffables et d'harmonieux concerts, saint Brandaines, qui avait établi en ces lieux plusieurs couvens, résolut, selon les croyances naïves de ces âges primitifs, d'abandonner son pays et d'aller à la recherche de l'*île de Promission*.

Est-ce ici une allégorie tendant à nous démontrer que le vrai chrétien doit toujours chercher le Ciel, et qu'aucun sacrifice ne doit lui coûter pour obtenir cette fin? Est-ce une fiction inventée par l'imagination d'un peuple auquel devait échoir l'empire de la mer? Est-ce le récit d'une excursion véritable tentée par saint Brandaines dans les îles éloignées de l'Angleterre pour y répandre le catholicisme, ou peut-être aussi (car à cette époque la foi simple et peu éclairée matérialisait le dogme et l'Évangile) pour y découvrir réellement la terre des bienheureux? Nous ne savons. Toujours est-il que les légendes de divers saints rapportées par les Bollandistes considèrent ce voyage comme une chose certaine, et que la renommée qu'il acquit fut très-grande au moyen âge. Sur toutes les cartes, on plaça l'*île de Saint-Brandaines*, au sud de l'île Antalia, à l'ouest des îles du Cap-Vert. Peut-être n'était-ce qu'une excursion à l'île de Madère, aux Açores ou aux Canaries, dont le souvenir s'était tronqué dans les récits populaires? Les premières cartes, en effet, donnent aux Canaries le nom de *Fortunées*, et quelques-unes d'*îles de Saint-Brendan*. Quoi qu'il en soit, le récit de quelques-uns des faits qui eurent lieu durant le voyage de saint Brandaines nous a paru de nature à intéresser nos lecteurs. Jusqu'ici on n'en connaissait qu'une seule relation manuscrite, appartenant à la bibliothèque de Nuremberg; elle s'y trouve dans un recueil qui contient aussi les voyages des fameux navigateurs Marc-Pol, Mandeville, Frioul, Ulrich, et Jean Schilberger. La bibliothèque Ottobonienne à Londres contient bien une vie de saint Brandaines, également manuscrite; mais tout en confirmant tout ce que nous disions du voyage du saint, l'auteur n'en cite aucune particularité. Il nous aurait donc été assez difficile de jeter quelques lumières sur un sujet aussi obscur, si les investigations louables de quelques jeunes écrivains ne leur avaient fait découvrir dans nos propres archives des trésors jusqu'à présent ignorés. C'est ainsi que M. Achille Jubinal, élève de la nouvelle école des Chartes, dont la collaboration nous est désormais acquise pour ce qui regarde le moyen âge, a découvert, en scrutant nos manuscrits et les cartulaires de nos anciennes abbayes, une relation du *voyage de saint Brandaines*. Il est impossible de rien trouver de plus simple et qui peigne mieux l'attachement des moines pour leurs supérieurs, la confiance qu'ils avaient en eux, et les mœurs naïves des cloîtres, que le contenu et surtout le commencement de ce récit. Nos lecteurs en jugeront.

Cette relation est tirée du manuscrit 7595 de la Bibliothèque du Roi, faisant partie de l'ancien fonds de l'abbaye Saint-Germain, dispersé lors de la révolution. Nous ignorons de quelle époque date sa composition, mais l'écriture en est évidemment de la fin du douzième siècle. On croit même que ce manuscrit provient des écoles de copistes établies en Picardie, dans la fameuse abbaye de Saint-Waast, et qui répandirent parmi nous les caractères cursifs. Voici le texte :

DE SAINT BRANDAINES,

Et des mervoeilles qu'il trova en la mer d'Irlande.

« Brandaines fu uns sains homes, bons et de grant abstinenche, et nobles en vertus. Com il estoit dans son oratoire, advint que ung abbé vint à lui et le baisa. Si lui dit Brandaines : « Biaus père, porquoi avons-nous tristeche en te venue? Démonstre-nous la parole de Diu, et resjoïs nos asmes des divers miracles que tu as veu en la mer! »

Alors l'abbé raconte à saint Brandaines et à ses religieux tout le bonheur qu'il a goûté dans une île appelée *Délicieuse,* et lorsqu'il a fini de parler, saint Brandaines dit : « Allons à la réfection de nos corps! » Les moines s'en vont souper; on chante la prière du soir, et chacun se couche dans le couvent.

« Puis, cèle nuit passée, reprend l'écrivain, et prise la beneïchon de ses frères, saint Brandaines parla à eux et dist : « Mi frère, mi ami! je requiers à vous aide de conseil, car mes cuers et mes pensées sont toutes affolées en une seule volente. Jai porpensé toute cèle nuit, à conquerre la terre de promission. Quel conseil me volez doner? »

« Respondirent tos les religieux, com d'une bouche : « Sire, votre volente est nostre. Pour vous avons laissié nos pères, et nos mères, et nos héritaiges, et avons nos corps remis en vos mains. Parquoi somes appareillés d'aler avec vos soit a

mort ou a vie. Une chose est tant seulement que nous exceptons · à savoir ce qui est contre le servis. de Dieu. »

« Dont ordonèrent saint Brandaines, et tous cils qui avoec lui estoient XI jors, à juner; et quant ce temps fut passé, li frères firent adiés au prévost de l'abbaie.

« De sorte que s'en ala bien vers l'Occident XXIII frères

« Et vinrent en le deeraine partie d'une région ou seoit une haute montagne qui s'avance loinc en la mer. Saint Brandaines et cils qui estoient avoec lui prirent ferremens et bois, et s'y firent une nachièle très-légière, com est costume en ces parties, et le couvrirent de cuirs de buef tanné, et joingnirent les jointures d'autres piaus, et mirent en le nef toutes choses pourfitable à l'usage de la vie humaine; puis saint Brandaines comanda ses frères entrer en la nachièle au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

« Quant furent entrés en la nef, et come saint Brandaines fust encore au rivaige, vinrent trois frères de l'abbaie, apriès lui errant, qui cheurent as piés du saint Père, et dirent : « Biaus père? laisse-nous aler avoec toi où tu dois aller; se non, nous morrons ichi! »

« Quant li hom Dieu eut vu l'angoisse d'eux, il leur comanda entrer en le nef, et dist : «Mi filleul! vos volenté soit faite! »

Comme on le voit, rien de plus simple, ni de moins apprêté que toute cette introduction; et néanmoins quel magnifique prologue! quelle belle et sublime scène! Je sais peu de paroles, peu de longs discours qui vaillent cette disette de mots, et enserrent autant de pensées que cette briéveté d'expressions, que la belle requête de ces moines accourant par monts et par vaux auprès de leur supérieur, afin de ne pas le quitter! Mais continuons!...

« Saint Brandaines entra en le nef, et comencièrent à navigier à voile étendue, encontre le miédi.

« Ils avoient bon vent, et n'avoient autre mestier ne paine, fors tenir les voiles, quant à environ XV jors qu'ils se fussent départis, leur cessa li vens. Cy commenchièrent à nagier tant qu'ils ne peurent plus; dont se mit saint Brandaines à conforter, a monester et dire : « Biaus frères! ne veilliez mie crainte avoir, car Dieu est nos aidières et nos notonier. Metés dehors tous vos navirons et laissiés le governail, tant seulement les voiles tendus, et Dex fache ensi com il veut de ses servans et de le nef. »

« Et ainsi firent-ils

« Com ils étoient à le vesprée, ils eurent tout à coup vent, sans savoir d'où il venoit, ne où leur nef estoit portée. Quant XI jors furent passés et qu'ils eurent tout dépendu chou que il tenoit por leur vivre, il leur apparut une isle devers le septentrion, moult plaine de pière. Ils vinrent au rivaige, et virent une rive haute aussi com mur, et divers ruissiaus descendans dou soumet de ceste isle et courans en le mer, mes aucun lieu ne purent trover por chou que leur nef s'arestât, et li frères estoient mult travailliés de fain et de soif.

« Saint Brandaines, quant il eust chou veu, dist : « C'est folie, quant Diex ne veut vos démonstrer port, que quérir entrer. Volés torner voiles! »

« Et quant ils eurent alé de rechef, trovèrent à l'eure de nonne, un port. Lors se leva saint Brandaines et béneï l'entrée; et com ils aloient par les rives de la mer, uns chiens vint encontre eus par une sente, qui se cocha as piés saint Brandaines, com li chiens suèlent as piés de leurs signors. Dont dist saint Brandaines à ses frères : « A nous icelui done bon message; ensuivons-le où il vast. »

« Et suivirent le chien.

A mon sens, rien de plus attachant, de plus propre à émouvoir que cette foi naïve qui, dans les moindres événemens extérieurs, reflète à l'instant le vouloir de Dieu. On sent quelle force doit donner un pareil penser au chrétien qu'il anime!

Saint Brandaines et ses compagnons suivirent le chien, qui les conduisit à un château, où ils virent une grande salle pleine de *siéges* et d'*eau à laver les pieds*, dit l'écrivain; puis après avoir pris quelque repos, les voyageurs se mirent à table, et saint Brandaines avertit ses frères de ne pas céder à leur sensualité, de peur d'être induits en tentation.

Ici je reprends le chroniqueur : « La nuit venue, com li freres dormissent, saint Brandaines vit devant lui se liéver le dyable, juant et cantant. Li se leva aussi, et se mit en oraisons dusques à la matinée, et ly dyable saillit en disant : « Porquoi me boutes-tu dehors de mon habitation, que j'habite depuis VII ans? »

« A cèle voix saint Brandaines répondit : « Je te commande, au nom de notre Seigneur Jésu-Christ, que tu ne faches mal à nul de mes hommes! » Dont fu le dyable très-peiné.

(Suite.)

ERRATA.

Des négligences se sont glissées dans la 21e livraison (article sur M. de Lamartine), page 164, deuxième colonne; *au lieu* du grand poète, *lisez* : du poète; *au lieu* d'une trop grande place, *lisez* : une trop large place.

« Et le jor venu, quand ils eurent pris beneïthon, les frères se remirent en la mer, et commenchièrent à nager en divers lieus. Ung jor, ils virent une isle en laquelle ils s'arestèrent; et com ils aloient partout èle, trovèrent diverses fontaines plaines de poisson, et tant de brebis d'une même couleur(c'est de blanch), que terre ne peust estre vue por la multitude d'icelles. Puis apparut à eux un hom portant une corbeille plaine de pains cuits sous la cendre, et autres choses nécessaires au vivre. Quand l'eust mis devant l'om dieu, il cheut enclin devant sa face par trois fois, et dist : « O marguerite de Dieu ! je te prie qu'en ces jors tu te norrisses du labeur de mes mains ! »

« Saint Brandaines, quand il l'eust relevé de terre et baisié, dist : « Biaus fils, notre sire Jésu-Christ nous a pourveu, car véci des poissons et des brebis ! »

Puis le saint refuse cet homme, de peur qu'une nourriture trop délicate ne l'empêche, ainsi que ses compagnons, de mortifier sa chair. Les jours qui suivent, saint Brandaines visite encore plusieurs îles. Dans chacune d'elles, il lui arrive quelque aventure dont il sort victorieux, et qui toutes rehaussent encore sa piété et sa foi en la Providence. Mais il en est une surtout, empreinte d'un cachet si ancien et si poétique, que nous ne pouvons la taire : c'est la rencontre du Juif-Errant, cette malédiction vivante! Les détails de l'entrevue de saint Brandaines avec ce déicide sont curieux. Les voici sommairement :

« Un jor que le ciel étoit noir, et que l'orage menaçoit le nef, saint Brandaines et si frères aperçurent un hom qui marchoit au loinc à travers terres, allant tosjors devant lui et ne s'arrêtant jamais. Quand venu fu sur le bord d'un grand rivier qui couroit fort par d'alés vers la mer, il entra dans le fleuve sans se mouiller, et estendant ses vestimens au-dessus de sa teste en façon de voiles, il déplia les plis de sa reube au vens qui ventoit, et traversia li ondes à pied sec. Puis ayant veu Brandaines et ses frères, connut que ce fu un sains hom, et li dist : « Hom dieu! toi qui obtient del Seigneur ce que demandes, je te prie que tu intercèdes son fils Jésu-Christ, afin qu'il me lais reposer ichi jusqu'à demain, car veci bien des années que je marche, et à tant que je n'en puis plus ! »

« — Qui donc es-tu, dist le saint, toi qui ne te peus arrester? — Je sui Judas !...» Alors Brandaines et si frères se signèrent, et li saint hom dist : « La volonté de Dieu soit faite ! »

Là-dessus, comme on le pense, Judas reprit sa marche, et nos voyageurs se remirent en route. Nous ne les suivrons pas dans tous les épisodes de leurs excursions ; nous ne raconterons point ce qui leur advint dans l'*île des Oiseaux*, aux fêtes de Pâques, où un oiseau qui *résonnoit de ses aisles come tambur*, les avertit que leur pélerinage durerait sept ans, et que ce terme écoulé ils trouveraient la terre qu'ils cherchaient, mais ne l'habiteraient pas.

Nous citerons seulement, avant de finir, un dernier fragment, pris au hasard dans le précieux recueil qui contient cette relation.

« Un jor apparut à saint Brandaines une baleine molt très-grande, qui jestoit escumes par ses narines, et séparoit les ondes par son cours. Icelle les vausist dévorer. Quant li frères l'eurent vu, ils crièrent à notre Seignour : « Sire, délivrez-nous! » Le saint Père les reconforta et dist : « Hommes de peu de foi ! veilliés ne vos espoventer par petit de créance. Dieu, qui est nostre défendères, nous délivrera de la goule de ceste beste ! » Et se mist en oroisons, disant : « Sire Diex! toi qui délivras David de le main de Goliath le géant, et Jonathain d'ou ventre de le balaine, deslivres nous de ce péril ! »

« Quant il eust fini, vint usne grande baleine devers occident encontre l'autre beste, et commença la bataille. Dont dist li saint homme à ses frères : « Vées les merveilles de nostre Sauveur ! »

Enfin, après une multitude de traverses telles que celles qu'il essuya dans une île couverte de bêtes féroces qui s'élancèrent contre lui et poursuivirent ses frères ; après qu'il eut vu les habitans de plusieurs contrées, entre autres ceux d'une région où il *n'y avoit que des offichines et des fours*, où l'on *n'oyoit que le son des soufflets soufflans, ainsi que des tonnerres, et le hurtement des mailles contre le fier*, s'avancer contre lui avec des masses rougies au feu (ce qui semble rappeler la fable des Cyclopes), saint Brandaines, au dire du chroniqueur, *conquit la terre de promission*. Il y avait sept ans que durait son pélerinage.

Mais selon la prophétie qui lui avait été faite dans l'*île des Oiseaux*, le saint ne put demeurer long-temps dans cette région bienheureuse. Après y avoir séjourné *cinquante-deux jours*, il remonta par ordre de Dieu dans sa nef, et un vieillard à barbe blanche, qui l'avait accueilli dans l'île, lui fit connaître qu'on ne pourrait habiter cette terre fortunée, que lorsqu'on y *aurait été aidé par les tribulations des chrétiens*.

Saint Brandaines retourna donc en son pays, *où il fina sa vie dans le couvent qu'il avait faist bastir*.

Nous savons que ce monastère fut celui qu'il avait édifié pour sa sœur Briga, en Connacie, et qu'il mourut le 15 mai 578, le jour même où chez nous Frédégonde faisait enlever, du milieu du cinquième concile, qui se tenait dans l'église de Saint-Pierre, à Paris, le saint évêque Prétextat,

qu'elle fit immédiatement assassiner. Ainsi ce jour fut doublement fatal à l'Église. En deux royaumes différens s'éteignaient à la même heure deux des flambeaux de la Foi.

SOUVENIR DE VOYAGES.

L'an dernier, je traversais la petite ville de ***; accoudé sur une des fenêtres de l'hôtel de la poste, je regardais la place qui s'étendait sous mes yeux, résumant complètement le type de quelques villes de province de nos jours, avec le calme de leurs rues, l'air de connaissance de leurs passans, cette physionomie générale d'innocence et de naïveté qui caractérise et leurs habitans et leur sol, leurs vieilles maisons de bois dont les hauts pignons surplombent et se hérissent à côté de maisons plus jeunes bâties par le commerce ; et toutes ces choses me reposaient, me consolaient du tumulte, du luxe impur, de l'égoïsme de la grande ville, lorsqu'à l'autre coin de la place je vis paraître deux dames dont la démarche, l'ensemble, fixèrent bientôt toute mon attention. Elles se dirigeaient vers une petite église placée à quelque distance de mon hôtel, et comme la place était grande, et qu'elles marchaient lentement, je pus les examiner à loisir. Et toutes deux étaient réellement dignes d'être observées, étudiées sérieusement, intimement.

La première, qui paraissait âgée d'environ cinquante ans, portait un deuil simple et sévère; elle marchait légèrement courbée et traînant ses pas avec peine; mais il était évident que cet affaissement résultait plutôt de quelque grande souffrance morale que d'une débilité physique, et ce qu'on distinguait sur son visage, à travers son voile noir, confirmait pleinement cette interprétation. Il y régnait en effet une tristesse si profonde, si vivace, et une résignation si douloureuse, qu'involontairement vous vous sentiez le cœur serré et les yeux pleins de larmes.

La seconde, à qui l'on pouvait donner de dix-huit à vingt ans, et dont le bras servait d'appui à sa faible et accablée compagne, ne portait pas le deuil comme elle; mais ses vêtemens n'en étaient pas moins austères, et il était impossible de donner une forme plus religieuse, plus claustrale, à un costume mondain. Sa taille était évidemment parfaite, et toutes ses proportions harmonieuses; mais la discrétion de sa démarche, de ses mouvemens, en voilait rigidement l'élégance et en arrêtait la grâce toute prête à se trahir. Elle avait une de ces têtes calmes et pures que les Anges ont révélées à Raphael pour les autels de Marie. Calme, nous l'avons dit, avec de longs cils, des yeux baissés, une bouche entr'ouverte par l'innocence, un demi-sourire tout plein de la sérénité de l'âme, et l'immobilité de la contemplation ou de l'extase; car il ne semblait y avoir en elle rien de terrestre : nulle passion humaine ne paraissait l'agiter, et l'on croyait voir une de ces vierges du moyen âge que nous ont transmises les vitraux et les sculptures des cathédrales : suaves et austères, les mains jointes, avec des robes à longs plis, et priant, les genoux sur ce monde et le front dans le ciel; véritables êtres intermédiaires épurés par le cloître et n'attendant plus que la mort pour prendre des ailes et ressembler tout-à-fait aux Anges.

Les deux dames venaient de disparaître, et je restais pensif, absorbé, interrogeant cette touchante apparition. En ce moment mon hôtesse, qui avait suivi la direction de mon regard, et qui comprenait ma rêverie : « Ces deux dames vous ont ému, mon jeune voyageur? me dit-elle. Je le crois bien, et vous n'êtes pas le seul: toute la ville en est édifiée. » Et elle me conta leur histoire.

J'appris que l'une était une pauvre mère qui avait perdu son fils depuis environ dix ans, et que, nouvelle Rachel, ne voulant pas être consolée, depuis dix ans elle le pleurait et portait le deuil; pauvre mère de douleur qui expiait longuement les joies fugitives de la maternité, et qui, comme Marie au pied de la croix, gémissait et ne voulait plus rien des choses de ce monde, jusqu'à ce qu'elle retrouvât son fils, comme elle, et devînt à son tour mère d'exaltation.

La jeune femme était sa fille : la douleur de sa mère l'avait fait méditer de bonne heure, et sa raison précoce, creusant tous les bonheurs de cette terre, n'avait trouvé au fond qu'amertume, déception, vanité. Dès-lors elle s'était appliquée à combattre dans son cœur tout ce qui ne tendait pas au Ciel. Fuyant les jeux de son âge et les heureux du siècle, elle ne se plaisait qu'au milieu des êtres souffrans, qu'elle aimait à consoler, et des malheureux, qu'elle rattachait à de célestes espérances, leur consacrant la fortune de ses parens, qui était considérable, et passant dans ce vallon d'un jour non pour en cueillir les fleurs, mais pour en adoucir les misères.

Elle avait eu, un an auparavant, un grand combat à soutenir : un jeune homme, doué de toutes les grâces physiques et de quelques belles qualités morales, passant par hasard dans la petite ville où fleurissait à l'ombre cette fleur divine, avait aperçu la jeune fille à l'église, et un seul coup d'œil jeté sur ce visage angélique et recueilli avait fait naître en lui une passion profonde; et dès-lors, se fixant dans cette ville, il avait employé, pour s'en faire aimer, tout ce que la

tendresse et l'art peuvent suggérer de séductions ; puis, mettant à ses pieds un beau nom et une position honorable, il l'avait demandée à ses parens.

Les premiers obstacles étaient surmontés : Lucile l'aimait ; mais jamais amour n'avait été moins volontaire et plus pénible que le sien, jamais entraînement plus instinctif n'avait trouvé dans un même cœur autant de résistances morales : d'une part, elle souriait à tout ce qu'une union bien assortie, un amour heureux, lui promettaient de bonheur ; de l'autre, elle craignait que la tendresse de ce jeune homme ne fût plus mondaine que religieuse, et que ce lien terrestre ne devînt un obstacle à son salut. L'état de mariage est un état de pureté, se disait-elle ; mais la virginité est plus pure encore. De combien de préoccupations l'amour de son mari et de ses enfans ne pourrait-il pas être la source pour elle ! Et les félicités de ce monde ne s'achètent-elles pas toujours aux dépens des félicités futures ? Et puis sa mère qui, si sa fille la quittait, resterait livrée seule à son incurable douleur !... Cette dernière considération fut sans doute la plus puissante ; et, s'armant de ce divin courage, de cette abnégation héroïque qui firent autrefois les martyrs, elle comprima sa jeune passion, lutta six mois entiers contre les prières, les larmes, le désespoir de son amant ; le consentement, les sollicitations de sa mère, et triompha enfin de ses propres regrets et de sa passion mal éteinte.

Depuis, elle ne parut plus appartenir à la terre, dont elle avait brisé en elle les instincts et les passions, et désormais elle ressemble à une lampe d'autel qu'aucun vent n'agite et qui se consume lentement devant Dieu et s'élève au ciel limpide et brillante.

Et ce récit me fit rêver long-temps, et je me demandai si ce dévouement tout chrétien n'était pas aussi beau que celui des jeunes vierges des premiers temps de l'Église, qui s'enfermaient dans un cloître avant l'âge des passions qu'elles n'attendaient pas et dont elles ne connaissaient jamais les dangers.

BEAUX-ARTS.

LES TABLEAUX RELIGIEUX.

AU SALON DE 1834.

Un grand nombre de sujets sacrés ont été exposés au Salon de 1834. Quelques-uns ont été composés avec un sentiment religieux que nous nous plaisons à constater : c'est devant ceux-là que la foule s'est arrêtée ; d'autres accusent une absence de foi qui a été fatale à l'artiste, et ceux-là n'ont pas été épargnés par la critique. Nous avons pensé qu'une revue rapide, où le blâme et l'éloge seraient dispensés d'une main impartiale, aurait quelque intérêt pour nos lecteurs. Il est bien entendu que cette revue ne s'occupera que des sujets religieux. Ce sont justement ceux-là qui, à peu d'exceptions près, ont été le plus négligés par la presse.

La plus belle toile du Salon est le *Saint Symphorien* de M. Ingres. Voici le sujet de ce tableau : « Symphorien, fils de *Fauste*, et d'une des plus nobles familles d'Autun, avait refusé d'adorer la statue de Cybèle. Arrêté par la populace, il fut conduit devant Héraclius, le gouverneur de la province, qui était venu à Autun pour persécuter les chrétiens. Héraclius, s'étant assis sur son tribunal, demanda à Symphorien pourquoi il refusait d'adorer l'image de la mère des Dieux. Le jeune homme répondit qu'il était chrétien et n'adorait que le vrai Dieu qui est dans le ciel. Héraclius lui dit : « Vous comptez sans doute sur votre naissance, et peut-être ignorez-vous les ordres de l'empereur ? » Il lui fit lire ces ordres et lui demanda s'il persistait encore à déclarer qu'il était chrétien ; Symphorien ayant répondu qu'oui, le gouverneur le fit battre de verges et l'envoya en prison. Deux jours après il le fit appeler de nouveau et tenta de le séduire, non plus par des menaces mais par de brillantes promesses. Le saint étant resté inflexible, Héraclius ordonna qu'il fût décapité.

« Tandis qu'on le conduisait hors de la ville pour l'exécution, sa mère, qui était accourue sur le rempart pour le regarder passer, lui criait : « Mon fils, souvenez-vous du Dieu vivant, et montrez-vous courageux jusqu'à la fin ; élevez votre cœur vers le ciel et considérez celui qui y règne ; ne craignez pas la mort qui vous conduit à la vie éternelle ! »

C'est la dernière partie de ce récit que M. Ingres a mise en action. Sur le premier plan du tableau, saint Symphorien, pieds nus, vêtu d'une robe blanche symbolique, lève les bras vers le ciel et adresse à sa mère un dernier regard et un dernier adieu. La figure du saint est admirable : c'est une noble et pâle physionomie que les macérations ont légèrement amaigrie, et sur laquelle la foi du christianisme a jeté toutes ses mélancolies et toutes ses espérances. Symphorien est entouré d'une foule de peuple qui s'avance sur le même plan que lui et qui est conduite par deux licteurs. Les formes musculeuses et saillantes de ces licteurs ont été vivement accusées par la critique, et peut-être elles attirent trop les regards ; mais quelle science de dessin, quelle fidélité anatomique, quel beau contraste avec la nature délicate et noble du saint !

La figure qui domine le second plan est celle

d'Héraclius; monté sur un cheval noir, il fait un geste pour indiquer le lieu où Symphorien sera supplicié. Les paroles manquent, non pour louer cette figure, mais pour lui rendre justice : elle est d'une vigueur et d'une fermeté qui rappelle tout ce que les écoles Bolonaise et Lombarde ont produit de plus énergique. Le bras qui fait signe d'avancer sort de la toile : on lit sur la figure d'Héraclius toute la froide impassibilité d'un sévère exécuteur de la loi. Cet homme ne peut être attendri, ni par la jeunesse, ni par la beauté, ni par la vertu; son cœur est de marbre, comme son visage. Ce doit être un courtisan disgrâcié de la cour des empereurs.

Enfin, sur le troisième plan et à une grande élévation dans le tableau, on aperçoit la mère de saint Symphorien : elle se penche vers son fils du haut des remparts, et lui montre le ciel où les Anges préparent déjà les palmes du martyre. Cette figure, pleine d'énergie et de mouvement, a été l'objet d'un très-grand nombre de critiques : on a prétendu que son expression était exagérée, qu'elle avait l'air d'une mère spartiate et non d'une mère chrétienne. Nous répondrons que puisque la mère de saint Symphorien a eu le courage de venir voir le supplice de son fils, ce doit être une femme ayant au cœur beaucoup d'exaltation et d'enthousiasme. Ce ne sera pas, si l'on veut, une mère de douleur comme celle du Christ, ce sera une mère héroïque comme celle des Machabées. Pourquoi ne veut-on pas qu'il y ait du sang de Salomé dans ses veines?

Nous ne pouvons guère indiquer ici que les figures capitales du tableau. M. Ingres a jeté beaucoup de monde sur sa toile, et peut-être l'encombrement des personnages dans un si petit espace est-il un des défauts réels de son ouvrage. Toutes ces figures, prises à part, sont de véritables chefs-d'œuvre; nous signalons, pour ainsi dire au hasard, parmi les païens, celle du prêtre des faux dieux, qui a le pressentiment de la ruine de l'idolâtrie; celle du soldat qui regarde avec indignation la mère de Symphorien; celle de l'enfant qui se baisse pour lui jeter des pierres; et parmi les chrétiens, celle de la jeune fille qui se convertit en voyant la sainte résignation du martyr et celle d'un licteur qui, déjà touché d'un rayon de la grâce, ne conduit plus qu'à regret au supplice ce noble jeune homme dont il est au moment de partager la foi.

On a adressé à M. Ingres une dernière critique que nous ne trouvons pas plus fondée que les autres. La couleur grise et sévère de son tableau a été présentée comme le résultat d'un système qui ne tend à rien moins qu'à faire rétrograder l'art aux temps du Pérugin et de Giotto. Nous croyons, nous, que chaque sujet doit être traité dans le style et avec la manière qui lui convient; nous croyons que les tableaux d'église n'ont jamais été mieux faits qu'au temps des maîtres dont nous venons de prononcer les noms, et que ce sont des types qui sont restés comme les cathédrales du moyen âge; nous croyons enfin que ce serait un aussi grand anachronisme de peindre une légende chrétienne avec la couleur et l'éclat des tableaux modernes, que de raconter une vieille chronique avec le style de nos romans nouveaux.

C'est aussi une noble toile que *la Mort de Poussin*, par M. Granet. La composition en est pleine de grandeur et de simplicité. Nicolas Poussin vient de mourir; sa sœur, placée derrière lui, lève les mains au ciel; sa douleur est pieuse et muette. Le cardinal Massimo, qui lui a donné les secours de la religion, est debout au pied de son lit et contemple avec un regard profond cette tête que le génie n'a pu disputer à la mort. Nous ne donnerons pas une description plus détaillée de cet ouvrage : nos lecteurs peuvent regarder la gravure que nous publions aujourd'hui; mais ce que le graveur n'a pu rendre, c'est le calme de cette scène, c'est l'harmonie de la couleur, c'est la transparence de l'air qui circule dans le tableau. M. Granet n'était encore connu que par d'admirables tableaux d'intérieur; on ne savait pas que son pinceau pût donner à une page historique tant de noblesse et de grandeur; la mort de Poussin l'a élevé tout d'un coup au rang de nos meilleurs peintres d'histoire.

Le *Saint Georges*, par M. Ziégler, est un des plus honorables succès du Salon. L'artiste a représenté le moment où saint Georges, après avoir terrassé le monstre, descend de cheval pour l'achever. Cette toile est d'un beau coloris; l'armure d'or du saint est d'un grand effet; le cheval et le monstre sont merveilleusement bien groupés. Si la figure de saint Georges n'était pas un peu molle, et sa pose un peu prétentieuse, il n'y aurait rien à reprocher à ce tableau.

Un *Évangéliste*, autre tableau de M. Ziégler, a soulevé beaucoup plus de critiques; la figure est composée sur des proportions colossales : M. Ziégler lui-même en a été si effrayé, qu'il n'a pas voulu la représenter debout. Son Évangéliste est assis; un Ange est à sa droite et semble lui souffler l'inspiration du Ciel. La couleur ne manque pas d'éclat, mais elle n'a pas de solidité. Le dessin est encore plus lâché que dans le *Saint Georges*. Les jambes de l'Évangéliste surtout ne sont pas en proportion avec le reste de son corps.

Il y a de bonnes parties dans *le Christ au Jardin des Oliviers* de madame Deherain. La figure du Christ a de la grâce et de la résignation, mais elle manque de noblesse. Ce n'est pas là une douleur divine. Les Anges qui l'environnent sont fai-

Sir Lancelot du Lac, rescues Sir Gawain.

La mort du Poussin d'après Granet. (Salon de 1834.)

bles de dessin et de pensée; mais la couleur est bonne, le sujet est sublime, et la figure du Christ arrête beaucoup de regards.

La *Sainte Amélie* de M. Paul Delaroche est le diamant de l'exposition. La composition de ce petit tableau est fort simple. Sainte Amélie, vêtue de son manteau royal, et un diadême sur la tête, est agenouillée avec ses filles devant une image de la Vierge. Les jeunes filles prient avec ferveur; la reine semble plongée dans une pieuse extase. Un page se tient debout à quelques pas d'elle. Cette peinture est touchée avec beaucoup de grâce et de finesse. On dirait un tableau d'Albert Durer ou d'Holbein.

La *Jeanne d'Arc* de M. Saint-Èvre est bien composée. La légende rapporte qu'un jour que la vierge inspirée de Vaucouleurs s'étant éloignée de ses compagnes pour se livrer à ses méditations, sainte Catherine, sainte Élisabeth et saint Michel lui apparurent et lui prédirent les grandes choses qu'elle ferait dans l'avenir. Cette apparition est le sujet que M. Saint-Èvre a choisi. La figure de Jeanne d'Arc et celle des deux saintes sont remarquables de dessin et d'exécution; le saint Michel est un peu raide. La couleur générale du tableau est brune et rappelle avec désavantage la manière de Jouvenet.

C'est un magnifique sujet que celui sur lequel s'est exercé M. Navez, de Bruxelles; il est fâcheux que son exécution soit restée fort au-dessous de son projet. L'artiste a voulu reproduire la scène où Athalie interroge Joas.

ATHALIE.

Mais de vos jeunes ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
. . . . . .
Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Qui vous dit qu'on vous veut contraindre à l'oublier?

JOAS.

Vous ne le priez point?

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en adorer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissans Dieux!

JOAS.

Il faut craindre le mien;
Lui seul est Dieu, madame, et le reste n'est rien.

M. Navez a donné aux personnages de cette scène si grande et si noble une tournure mélodramatique qui ne sied pas du tout. Aussi pourquoi choisir un pareil sujet? Il faut une peinture bien riche et bien puissante, pour qu'elle puisse supporter la comparaison avec la poésie de Racine.

Nous avons des reproches analogues à faire au *Christ en croix* de M. Paulin Guérin, artiste fort honorable du reste et qui a déjà fait ses preuves. Son tableau est allégorique. Un Ange représentant le génie du bien est aux pieds de la divine victime et l'adore; Satan, le génie du mal, fait un mouvement de rage en voyant son empire détruit et se précipite dans l'abîme. Ce tableau a d'abord le défaut d'être froid, comme tous les tableaux allégoriques, et c'est un défaut capital dans un pareil sujet. Le dessin du Christ ne manque pas d'élégance et de correction, mais la couleur en est rose et boursoufflée. Le personnage de l'Ange mérite les mêmes critiques. Quant à celui de Satan, il est empreint d'exagération et de fausseté; le serpent qui se roule autour de sa cuisse est une idée au moins malheureuse. L'aspect général du tableau a un éclat de mauvais goût et qui fatigue l'œil.

Le tableau de M. Blondel est encore plus allégorique que celui de M. Paulin Guérin. Il a représenté *le Triomphe de la religion sur l'athéisme :* un guerrier de Constantin meurt confiant dans la foi du Christ; aidé de l'Espérance, qui lui montre le ciel, il repousse les conseils du sophiste, qui ne lui fait voir au-delà du tombeau que la destruction et le néant. La couleur de ce tableau est bonne; le dessin des personnages est pur; l'idée est digne d'arrêter l'attention, et cependant, on reste froid en le regardant: est-ce la faute du spectateur ou celle de M. Blondel?

La Malédiction de Noé par M. Signol, jeune peintre qui a remporté le grand prix de Rome il y a trois ans, est plus chaude d'exécution et de coloris. Chanaan s'étant moqué de son père pendant qu'il dormait, celui-ci le maudit lui et toute sa postérité. Le mouvement général du tableau est bien senti. Chanaan, atteré sous le poids de la malédiction paternelle, est une figure bien pensée et bien exécutée; le jeune fils de Chanaan, qui tombe à la renverse et s'évanouit, est d'une expression fort touchante. Quant au personnage de Noé, il est posé d'une manière trop théâtrale: ce n'est pas plutôt un patriarche qu'un vieillard de l'antiquité païenne; par exemple, OEdipe maudissant Polynice. Cette critique est grave, puisqu'elle porte sur la figure principale du tableau. Il nous a paru en outre que les règles de la perspective n'étaient fidèlement observées ni dans l'agencement des figures ni dans la composition du paysage qui occupe le fond.

M. Latil, autre pensionnaire de Rome, a exposé

la Bénédiction de Jacob. Isaac, étant devenu vieux, perdit la vue ; Rebecca profita de cette infirmité pour conseiller à Jacob de se faire donner, à lui, la bénédiction qu'Isaac destinait à Esaü, son frère aîné. Jacob, s'étant donc couvert d'une peau de chevreau, alla s'agenouiller devant le lit d'Isaac et lui demanda sa bénédiction. Celui-ci, l'ayant touché, crut reconnaître Esaü et le bénit; et cette bénédiction s'étendit sur Jacob et sa postérité. La Bible offre à chacune de ses pages d'admirables sujets, et celui-là n'était pas mal choisi. Mais, combien il est à regretter que M. Latil se soit si peu pénétré de la poésie de son sujet! Le personnage seul d'Isaac est convenable ; celui de Rebecca n'a pas de noblesse : elle rit avec malignité en voyant le succès de sa ruse, et ne paraît nullement comprendre toute l'importance de la bénédiction d'Isaac. Et quant à Jacob, il a bien plutôt l'air d'un homme qui se cache pour ne pas être vu, que d'un fils qui reçoit la bénédiction de son père. Ajoutons, pour faire toute la part de la critique, que les costumes et le lieu de la scène ne sont pas du tout historiques ; mais, pour faire la part de l'éloge, disons aussi qu'il y a dans ce tableau une bonne couleur et une grande facilité de pinceau.

M. Brune a peint *la Tentation de saint Antoine :* c'est un antique et un excellent sujet. Cet artiste imite Rembrandt avec plus ou moins de bonheur, et nous reconnaîtrons volontiers qu'il y a dans sa toile de bons effets de lumière et d'ombre; mais nous ne pouvons assez blâmer la physionomie comique et de mauvais goût qu'il a donnée à une de nos légendes les plus vénérées : on ne se fait pas un nom dans les arts en dessinant des caricatures.

L'*Apparition de la Vierge à saint Luc,* par M. Goyet, est un tableau d'un style froid, mais sévère. La Vierge, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, apparaît à saint Luc, qui prend ses pinceaux et copie le divin modèle. La tradition rapporte que ce portrait fut présenté à Pulchérie, impératrice d'Orient. Qu'elle soit vraie ou non, le tableau de M. Goyet n'en est pas moins composé et exécuté avec de la simplicité et du goût. Nous adresserons les mêmes éloges à une *Annonciation* de M. Caminade, dont le dessin est toujours fort correct, et à une *Assomption de la Vierge,* par M. Vauchelet, tout en lui reprochant d'avoir pris par mégarde un de ses Anges à M. Delacroix.

Nous ne croyons pas que ce soit faire une excursion hors de notre sujet que de parler du charmant tableau du *Comte de Comminges,* exposé par M. Gigoux; il nous sera d'ailleurs agréable de finir cette rapide revue par des éloges sans restriction. Le comte de Comminges s'était retiré, après de longs malheurs, dans un couvent de la Trappe. Une femme qu'il avait aimée, prit des habits d'homme, et trouva moyen de se faire recevoir comme novice dans la communauté où son amant s'était enseveli; elle y vécut auprès de lui; heureuse de le voir sans en être vue, et mourut sans se faire reconnaître. Dans le tableau de M. Gigoux, le comte de Comminges, assis sur un banc dans le jardin des Trappistes, considère avec un plaisir mélancolique le portrait de son ancienne maîtresse; celle-ci se penche sur lui et reconnaît son portrait. Nous ne saurions dire combien ce tableau est plein de grâce et de charmes. La pose du comte et le mouvement de sa maîtresse sont d'une parfaite vérité, et l'expression des figures est d'une sensibilité exquise. M. Gigoux a exposé plusieurs autres tableaux, et entre autres un portrait qui a eu un grand succès; nous estimons beaucoup tous ces ouvrages, mais c'est à celui dont nous venons de parler que nous sommes le plus fréquemment revenus.

Nous avons remarqué un assez grand nombre de vues de cathédrales et de monumens religieux. Ce qu'il y avait de mieux dans ce genre est une vue de la cathédrale de Sainte-Eulalie à Barcelone, par M. Dauzats.

PAROLES D'UN CROYANT;

PAR F. DE LA MENNAIS.

Il vient de paraître un livre qui a déjà obtenu un vaste retentissement, et dont la renommée grandit tous les jours; quoique son auteur porte un des noms les plus chers aux amis de la religion, ce n'est pas avec joie que nous signalons sa venue, et si nous nous décidons à en parler, c'est que nous croyons de la plus haute importance pour tous les catholiques de dire au sujet de ce livre leur pensée, toute leur pensée; c'est que plus l'auteur est haut placé dans l'opinion publique, plus il est nécessaire de déplorer tout haut le malheureux usage qu'il a fait du double sacerdoce qu'il exerce sur la terre, comme prêtre et comme homme de génie.

L'ordre social actuel est violemment attaqué dans le nouveau livre de M. de La Mennais ; aucune institution, si vieille, si respectée qu'elle soit, n'échappe à son amère critique ; découragé par le mal qu'il voit en toute chose, il veut tout détruire pour tout reconstituer, sans égard pour le bien qui s'unit au mal, sans égard pour les enseignemens du passé, les efforts du présent et les espérances de l'avenir.

Et d'abord, hâtons-nous de le dire, M. de La Mennais désespère trop profondément de notre époque. « La terre, dit-il, est redevenue ténébreuse et froide. Je vois sur un vaste édifice, ajoute-t-il ailleurs, à une grande hauteur dans les airs, une croix que je distingue à peine, parce qu'elle est couverte d'un voile noir. » Ce tableau est exagéré : la croix n'est point voilée de noir ; le siècle la contemple et marche à sa lueur. De toutes parts c'est un immense besoin de croyances et de prières, et notre époque s'occupe ardemment à reconstruire ce que l'époque précédente avait si brutalement renversé.

Mais ce tableau décourageant, M. de La Mennais ne le fait si sombre que pour faire apparaître plus brillante l'aurore du nouvel ordre social qu'il espère, ou plutôt la fantastique utopie qu'il rêve.

Pourquoi ne pas se l'avouer? la perfection n'est pas de ce monde, elle n'est qu'au ciel. La terre où nous sommes est une terre de travaux et de luttes contre la misère et contre le mal ; entre ce monde et l'autre, la religion est une consolante médiatrice ; c'est à elle seule, et non pas aux hallucinations dorées de la philantropie, qu'il faut demander un adoucissement à nos maux, et de la force pour achever notre dur pélerinage. Le sang de Jésus-Christ a coulé sur la croix, et ce n'est pas en vain ; ne dites donc pas qu'il y a dix-huit siècles le fils de l'homme s'écriait en pleurant sur le peuple juif : « Pardonnez-leur, mon père, car ils ne savent ce qu'ils font, et que depuis dix-huit siècles le Père n'a pas encore pardonné. »

Laissez le bien revenir dans ce monde par les transitions naturelles, par la foi, l'espérance et la charité, par la vertu et par la prière. Mais n'espérez pas qu'il revienne par la précipitation, les bouleversemens, la liberté, comme on l'entend sur la place publique.

Au lieu de conseiller à ceux qui souffrent de s'unir contre ceux qui oppriment, et d'armer l'homme contre l'homme, travaillez à épurer leurs cœurs aux uns et aux autres ; car, et vous le dites vous-même, la pauvreté et la souffrance sont filles du péché. Quand la parole sainte aura germé partout, et que Dieu n'aura plus d'iniquités à punir, alors peut-être, et seulement alors, il n'y aura plus d'oppresseurs ni d'opprimés.

Et puis cette liberté absolue, telle que vous la comprenez et la désirez pour toutes les nations, est-elle possible dans quelque organisation sociale que ce soit? Du moment où les hommes se sont constitués en famille et en société, ne leur faut-il pas un chef? N'est-ce pas déjà une espèce de servitude, et la servitude n'existe-t-elle pas en germe dans chaque société? Traduisons ces choses dans leur vrai sens, et n'appelons pas esclavage ce qui est ordre et harmonie.

Loin donc ces fausses théories d'égalité que tant de malheurs ont démontrées inapplicables, et qui ne font qu'envenimer la haine d'une portion de l'humanité contre l'autre portion! loin de la bouche d'un prêtre des paroles qui ne sont pas des paroles d'union et d'amour!

Assez de mains ennemies ont secoué les antiques liens sociaux ; assez de ruines se sont accumulées sous nos pieds ; ne portez pas le dernier coup aux institutions consacrées, vous qui êtes appelé à les défendre ; ne remettez pas tout en question, vous qui voyez les plaies actuelles et qui savez quel baume les cicatrise. Pourquoi donc ces paroles : « Tous naissent égaux : Nul en venant au monde n'apporte avec lui le droit de commander. » Et celles-ci : « C'est le péché qui a fait les princes. » Puis : « Des hommes ayant écouté la parole du serpent, se levèrent et dirent : « Nous sommes rois. »

Je vous le demande encore, est-ce à un prêtre à laisser entrevoir dans ses rêves de réforme sociale une espérance semblable à celle-ci : « Je vois vers l'occident une femme à l'œil fier, au front serein ; elle trace d'une main ferme un léger sillon, et partout où le soc passe, je vois se lever des générations humaines qui l'invoquent dans leurs prières et la bénissent dans leurs chants. »

Est-ce à un prêtre à nous présenter le tableau d'un pareil avenir : « Tenez-vous prêts, car les temps approchent. En ce jour-là il y aura de grandes terreurs et des cris tels qu'on n'en aura point entendu depuis les jours du déluge. Les rois hurleront sur leurs trônes ; ils chercheront à retenir avec les deux mains leurs couronnes emportées par les vents, et ils seront balayés avec elles. Les riches et les puissans sortiront nus de leurs palais, de peur d'être ensevelis sous les ruines. On les verra, errans sur les chemins, demander aux passans quelques haillons pour couvrir leur nudité, un peu de pain noir pour apaiser leur faim, et je ne sais s'ils l'obtiendront. »

Mais terminons ici la tâche pénible qui nous a été imposée ; après la part si large de la critique, faisons la part de l'éloge, et elle sera grande aussi, car si la chute de M. de La Mennais a été profonde, c'a du moins été celle d'un homme de génie.

A part leurs déductions et leur logique générale, les *Paroles d'un croyant* sont une des œuvres les plus remarquables de notre époque ; toute la forme de ce livre est d'une richesse, d'une couleur, d'un éclat saisissans, L'auteur, qui possède merveilleusement l'Écriture sainte, l'Évangile, les Psaumes, a emprunté des beautés de premier ordre à ces inépuisables trésors de poésie : c'est la simplicité sublime des récits de la Bible, l'onction pénétrante

des maximes évangéliques, l'élévation lyrique des cantiques et des psaumes, et tout le grandiose, le terrible des allégories apocalyptiques. Ainsi le congrès des sept *hommes vêtus de pourpre dans une nuit sombre*, lorsqu'*un ciel sans astres pèse sur la terre comme un couvercle de marbre noir sur un tombeau, et que rien ne trouble le silence de cette nuit, si ce n'est un bruit étrange, comme d'un léger battement d'ailes que de fois à autre on entend au-dessus des campagnes et des cités.* Ainsi la touchante veillée de la vieille femme et de sa fille, et ces paroles si pleines de résignation chrétienne : « Ma fille, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup. Notre espérance n'est pas ici bas ni notre amour non plus, ou, s'il y est, ce n'est qu'en passant. Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde ; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde. » Ainsi ces maximes de paix et d'amour, qui malheureusement sont contredites dans vingt endroits du livre : « Vous n'avez qu'un jour à passer sur la terre, faites en sorte de le passer en paix. La paix est le fruit de l'amour ; car, pour vivre en paix, il faut savoir supporter bien des choses. Nul n'est parfait, tous ont leurs défauts ; chaque homme pèse sur les autres, et l'amour seul rend ce poids léger. » Ainsi cette touchante prière pour laquelle M. de La Mennais a adopté la forme de la litanie : « Seigneur, nous crions vers vous du fond de notre misère.—Comme les animaux qui manquent de pâture pour donner à leurs petits. — Nous crions vers vous, Seigneur. — Comme les brebis, etc.

Voici encore d'excellentes maximes, inspirées du Nouveau-Testament :

« La justice, c'est la vie ; et la charité, c'est encore la vie, et une plus douce, et une plus abondante vie. »

« La loi de Dieu est une loi d'amour, et l'amour ne s'élève point au-dessus des autres, mais il sacrifie aux autres. »

« Aimez vos frères qui sont dans le monde, et aimez-les jusqu'à la fin. L'amour est infatigable, il ne se lasse jamais. L'amour est inépuisable, il vit et renaît de lui-même ; et plus il s'épanche, plus il surabonde. Qui s'aime plus que son frère n'est pas digne du Christ, mort pour ses frères. Avez-vous donné vos biens ; donnez encore votre vie, et l'amour vous rendra tout. Je vous le dis en vérité, celui qui aime, son cœur est un paradis sur la terre ; il a Dieu en soi, car Dieu est amour. »

Il nous est impossible de terminer nos citations par un morceau plus touchant que celui-ci :

« Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente ?

« La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

« Que faites-vous sur la terre ? et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis ?

« Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

« Votre patrie, c'est le ciel ; et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien ? est-ce que nul désir ne vous presse ? ou ce désir est-il muet ?

« Il en est qui disent : « A quoi bon prier ? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures. »

« Et qui donc a fait ces créatures chétives ? qui leur a donné le sentiment et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu ?

« Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui ?

« En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres blasphème Dieu.

« Il en est d'autres qui disent : « A quoi bon prier ? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin ?

« Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez ; car Dieu est lui-même votre premier besoin ; et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu. »

« Le père connaît les besoins de son fils ; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père ?

« Quand les animaux souffrent, quand ils craignent ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs : ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu ; et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc, dans la création, le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du créateur ?

« Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre ; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.

« Il y a toujours des vents brûlans qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent : La prière est la rosée qui la rafraîchit.

CÉRÉMONIES

DU SACRE DES ROIS DE FRANCE (1).

L'institution du sacre des rois remonte à l'antiquité la plus reculée, et l'on en retrouve les élémens dans l'histoire des peuples les plus anciens; partout le couronnement des rois s'imprima d'un caractère religieux, car on comprit partout que l'hommage de toute puissance appartenait à Dieu, et qu'il était besoin aux princes d'implorer sa protection pour la conduite si difficile des peuples. Néanmoins le sacre où l'on se servit pour la première fois de l'onction ne date que de Saül, premier roi des Hébreux. Jusque-là les prêtres se bornaient à bénir la couronne des rois : ainsi les Chaldéens, les Assyriens et les Mèdes; ainsi les Perses, qui, après la mort d'un de leurs empereurs, menaient à Persépolis, dans le temple, celui qui devait succéder au trône, accompagné des princes, des grands officiers, des prêtres et du peuple, pour y recevoir le diadême des mains de leur pontife.

Répandue par les mains d'un prêtre, l'huile sainte était l'emblême des dons mystérieux que le Ciel épanchait aux monarques : « Ainsi, dit la Bible, quand Saül eut été rejeté de Dieu, et que le nouveau roi eut reçu l'onction de Samuel, l'esprit de Dieu remplit David et quitta Saül. »

C'était aussi une consécration d'inviolabilité; et l'on se rappelle l'antique loi hébraïque : « Tu ne toucheras point à mes oints, a dit le Seigneur. »

L'onction dont on se servait pour sacrer les rois d'Israël était gardée précieusement dans le tabernacle, et Tertullien assure que, depuis que la royauté fut affermie dans la maison de David, on se servit toujours de la même onction, instituée par Samuel, laquelle dura près de neuf cents ans, c'est-à-dire jusqu'à la destruction du temple de Salomon où elle était gardée.

Cette institution fut renouvelée par le christianisme, qui l'appliqua aux premiers empereurs chrétiens. Ce ne fut pourtant qu'à Andronic le Jeune que l'onction fut administrée en 1327, bien que Théodose le Jeune et ses successeurs eussent été bénis antérieurement et qu'ils eussent reçu l'épée et la couronne de l'empire des mains du patriarche de Constantinople.

Parmi les rois de France, Clovis est le premier qui ait été sacré. On raconte qu'après son baptême, et pendant que saint Remy, archevêque de Reims, attendait les saintes huiles pour le sacrer roi, — car la foule était si grande que ceux qui les apportaient ne pouvaient parvenir jusqu'à l'archevêque, — une colombe, descendue du ciel, lui apporta jusque sur l'autel la sainte Ampoule, contenant le baume précieux dont les rois de France ont été sacrés depuis. Ce miracle arriva dans l'église Saint-Remy de Reims, la nuit de Noël de l'an 496.

Aussi l'église Saint-Remy, consacrée par un pareil prodige, fut-elle choisie de préférence par tous nos rois, à l'exception de ceux des successeurs de Clovis qui, s'étant partagé la France, n'avaient pas dans leur territoire la ville de Reims; mais ils se faisaient sacrer également dans une de leurs églises et par un de leurs prélats.

Il est certain toutefois que tous les rois de la seconde race, à commencer par Pépin, ont été sacrés à Reims; et l'on attachait une si grande importance à cette cérémonie, que les héritiers de la couronne n'étaient reconnus rois que du jour de leur sacre : jusque-là, disent nos vieilles chroniques, le roi dormait, et l'autorité royale demeurait entièrement aux grands ou au régent du royaume, dont le nom seul était marqué dans les actes. C'est pour cela que jusqu'à Charles V les grands du royaume, qui avaient intérêt à prolonger les régences et les minorités, avaient établi pour maxime que les rois ne devaient pas être sacrés avant leur majorité, qui alors n'était déclarée qu'à vingt ans; et ce fut cette raison qui engagea ce prince à ordonner qu'après sa mort son fils aîné et ses successeurs seraient réputés majeurs dès qu'ils auraient atteint l'âge de quatorze ans.

Si l'église de Reims a presque toujours été choisie pour le sacre des rois de France, presque tous les archevêques de cette ville ont tenu aussi au privilége de l'onction de ces rois, lequel leur avait été acquis par saint Remy, et que plusieurs papes leur avaient confirmé en leur conférant la primatie des Gaules et le titre de légats-nés du Saint-Siége. Ainsi les bulles d'Alexandre III et d'Innocent III, gardées dans les archives de l'église cathédrale, font défenses à tous prélats autres que les archevêques de Reims, de sacrer les rois de France ou de leur imposer la première couronne, suivant l'ancien usage. Néanmoins le choix de l'église et de l'évêque dépendait toujours de la volonté et de la dévotion des rois de France, ou des circonstances et des lieux dans lesquels ils se trouvaient; et l'on cite quelques princes qui furent sacrés dans les églises de Saint-Denis, de Soissons et quelques autres.

Dans le principe, les frais du couronnement et du festin royal qui suivait cette cérémonie étaient à la charge des archevêques de Reims, et plus d'une fois on vit un archevêque obligé d'appeler son chapitre à son aide. Au sacre de Louis VIII,

(1) Cet article est le complément de ceux que nous avons publiés sur la cathédrale de Reims.

les frais s'étant élevés à quatre mille parisis, environ 47,750 livres, somme énorme pour le temps, le roi ordonna que tous les bourgeois de Reims, ban et seigneurie de l'archevêque, en paieraient leur part. Ce fut une obligation dont resta longtemps chargée la ville de Reims, à laquelle pourtant étaient accordées comme dédommagement des franchises et des exemptions d'impôts.

Les rois de la seconde race ont souvent été sacrés plusieurs fois, et aussi quelques-uns de la troisième, mais c'est lorsqu'ils réunissaient plusieurs sceptres dans leur main : ainsi Charlemagne; ainsi Louis XI et Henri III, qui fut aussi roi de Pologne.

Les cérémonies du sacre, quoique toujours solennelles, n'atteignirent néanmoins que vers les derniers règnes tout leur degré de splendeur; en voici la description abrégée.

Le jour d'un sacre étant arrêté, et tous les ordres, convocations, invitations expédiés, le grand-maître des cérémonies partait pour la ville de Reims, escortant le mobilier de la couronne et les ornemens royaux du sacre, confiés d'ordinaire au trésor de Saint-Denis; et quand il avait tout disposé dans la ville pour l'œuvre du couronnement, le roi se mettait en route, accompagné de sa famille, des officiers de sa maison et de sa garde: il s'arrêtait à Fîmes, bourg situé en Champagne, à six lieues de Reims; donnait ses ordres aux députés de la ville, couchait dans le bourg, en partait de grand matin, et allait dîner au château de Gueux, à celui de Muize ou à quelque autre également proche de Reims. Puis il montait à cheval, recevait les clefs d'argent des trois portes, faisait son entrée dans la ville au milieu de la noblesse et des compagnies de la province, et répondait aux harangues des notabilités agenouillées : formalité dont le recteur de l'Université était seul dispensé, quand il était prêtre; il continuait sa marche sous un dais à travers les arcs de triomphe, précédé de l'Université, des Minimes, des quatre Ordres mendians avec leurs croix et leurs torches ardentes, du corps des artisans, du clergé des treize paroisses avec leurs croix et reliques, puis des corps judiciaires, du prevôt et de ses archers, des cent-suisses de la garde, leurs tambours en tête; puis des gentilshommes de la chambre, des pages, du grand-écuyer et de toute la maison royale. Cependant au son des trompettes, aux retentissantes volées des cloches, aux incessantes décharges de la mousqueterie, le roi arrivait devant le grand portail de l'église, où il était reçu par l'archevêque; il entendait un *Te Deum* et se retirait au palais archiépiscopal. Ensuite il faisait ses dévotions aux églises, aux tombeaux et à la sainte Ampoule, assistait à quelques offices et au sermon, et se réparait par la communion à l'acte suprême du sacre; souvent aussi il s'y disposait en passant la nuit dans l'église : cela s'appelait *la veille des armes*.

Le jour du sacre, dès que le soleil avait paru, une députation du roi allait chercher en grande pompe la sainte Ampoule à l'abbaye de Saint-Remy, et, après avoir prêté serment sur les Évangiles, escortait vers l'église le grand-prieur, dépositaire de la sainte fiole.

En même temps, les seigneurs qui représentaient les douze pairs du royaume, ecclésiastiques et séculiers, se rendaient à leur poste près de l'autel : c'étaient l'archevêque-duc de Reims, les évêques-ducs de Laon et de Langres, les évêques-comtes de Beauvais, de Châlons et de Noyon; puis les pairs laïques, MM. les ducs de Bourgogne, de Normandie et d'Aquitaine, et les comtes de Toulouse, de Flandre et de Champagne : les mêmes enfin qui représentèrent la France au sacre de Charlemagne. Les pairs ecclésiastiques étaient revêtus de leurs ornemens pontificaux, et les pairs laïques de tuniques de toile d'or et d'argent et de soie aurore, longues jusqu'à mi-jambe; du manteau ducal d'écarlate violette, ouvert sur l'épaule droite et enrichi à l'ouverture de boutons de diamans, doublé d'hermine, avec l'épitoge également garnie d'hermine mouchetée, et enfin le front ceint de la couronne ducale dorée surmontant un bonnet de satin violet.

Puis la reine, les princesses, les dames de la cour, étaient conduites dans les tribunes qui leur étaient réservées; puis à leur tour les cardinaux, archevêques, évêques, les quatre chevaliers du Saint-Esprit désignés pour porter les offrandes, le surintendant des finances, les secrétaires et conseillers d'État, le nonce du pape, les ambassadeurs des cours étrangères, et autres seigneurs et ministres se plaçaient suivant la hiérarchie prescrite.

Cependant l'église était parée tout entière de merveilleuses tentures; le grand-autel était couvert des magnifiques ornemens donnés la veille par le roi, et l'on voyait, disposés sur de riches carreaux de drap d'or, *la grande couronne impériale* que Charlemagne reçut des mains du pape Léon III; *l'épée* nommée *Joyeuse*, que le grand roi reçut également de Léon; le *sceptre*, haut de six pieds et d'or massif; *la main de justice*, haute d'une coudée, aussi en or, et surmontée d'une main d'ivoire; les *éperons* d'or émaillé d'azur; *l'agrafe* du manteau royal, enrichie de pierreries, de diamans et de perles; et le *livre* des prières du sacre, étincelant comme elle de pierres précieuses. Le sceptre, la main de justice et les éperons avaient, ainsi que la couronne et l'épée, servi au sacre de Charlemagne, et les sept objets, déposés dans le trésor de Saint-Denis, reparaissaient au couronnement de

tous nos rois. On voyait aussi près de ces ornemens consacrés les *sandales*, la *tunique*, la *dalmatique* et le *manteau royal* que les princes devaient revêtir après l'onction.

Chacun ayant pris séance, les deux évêques de Laon et de Beauvais allaient chercher le roi au palais archiépiscopal et suivaient une galerie dressée de l'église jusqu'au palais. Arrivés à la porte de la chambre du roi, ils y frappaient de leur bâton d'argent. « *Que demandez-vous?* leur disait-on. — « *Le roi.* » — « *Le roi dort.* » Puis ils étaient introduits, présentaient de l'eau bénite au roi, qui était couché sur un lit de parade, vêtu d'une chemise de toile et d'une camisole de satin cramoisi, ouvertes aux endroits désignés pour l'onction, sur la poitrine, aux manches et au dos; puis par-dessus une longue robe de toile d'argent. Son front était couvert d'une toque de velours noir garnie de diamans et surmontée de plumes et d'aigrettes. Les deux évêques aidaient le roi à se lever et le conduisaient à la cathédrale par la galerie, escorté d'un pompeux cortége.

A la porte royale de l'église le roi s'arrêtait, et l'un des évêques chantait la prière d'introduction; après quoi les chantres commençaient le psaume d'usage, et le roi, précédé de six trompettes d'argent, entrait dans le chœur, s'avançait vers le grand-autel, où les deux évêques le présentaient à l'archevêque de Reims; s'agenouillait pendant une oraison de ce dernier, puis était conduit sur son haut dais, vis-à-vis de la chaire de l'archevêque.

Le *Veni Creator* chanté, un bruit de trompettes et de tambours annonçait l'arrivée de la sainte Ampoule, suspendue dans un reliquaire au cou de l'abbé de Saint-Remy; l'archevêque allait la recevoir en donnant sa parole de prélat de la remettre, après la cérémonie, entre les mains de l'abbé, et le clergé rentrait dans le chœur. L'office était continué; l'archevêque allait se revêtir de ses ornemens solennels, puis assisté des évêques de Laon et de Beauvais, se présentait devant le roi et lui adressait la requête consacrée. Le roi répondait en promettant son appui à la religion; alors les évêques le soulevaient de son siége, et lui, debout, demandait aux seigneurs et au cortége s'ils le reconnaissaient pour leur roi. Le silence de l'assemblée était l'aveu prescrit. Le roi prêtait, sur les Évangiles, le serment du royaume; ensuite, au chant des psaumes et des prières, le premier gentilhomme de la chambre ôtait au roi la longue robe de toile d'argent, le grand-chambellan lui chaussait les sandales, et le duc de Bourgogne, comme premier pair, lui mettait les éperons; l'archevêque bénissait l'épée, en ceignait le prince; puis la lui ôtant, la tirant du fourreau et la lui mettant nue entre les mains, lui rappelait le saint usage qu'il devait en faire. Le roi la baisait, et la remettait entre les mains du connétable, qui la portait nue pendant toutes les cérémonies du sacre.

Ces premières formalités remplies, l'archevêque ouvrait la châsse de saint Remy, en tirait la sainte fiole, et, du bout d'une aiguille d'or, puisait du saint Chrême environ la valeur d'un grain de froment, qu'il délayait sur une patène d'or. Le roi se prosternait, et l'archevêque, imbibant son pouce droit de l'onction sacrée, en oignait le sommet de la tête du prince, son estomac, le milieu du dos, les épaules et les plis et jointures des bras, par les ouvertures pratiquées à la camisole et à la chemise. L'archevêque et les deux évêques officiant avec lui, fermaient ces ouvertures avec des lacets d'or; le roi se levait; on le revêtait de la tunique, de la dalmatique et du manteau royal, tous trois en velours violet parsemé de fleurs-de-lis d'or et représentant les habits des trois ordres de sous-diacre, de diacre et de prêtre. Le prince se remettait à genoux, et deux nouvelles onctions lui étaient administrées sur la paume des mains. Ensuite venait la bénédiction des gants, que l'archevêque donnait au roi; puis celle de l'anneau, qu'il lui passait au quatrième doigt de la main droite, en signe d'alliance avec l'Église, et enfin il lui remettait tour à tour entre les mains le sceptre et la main de justice.

Les onctions achevées, le chancelier de France montait à l'autel et appelait les pairs du royaume selon leur rang, les laïques les premiers, puis les ecclésiastiques; l'archevêque prenait la grande couronne de Charlemagne, la soutenait un instant sur la tête du roi, et tous les pairs, y portant la main, s'unissaient à cet acte. Une autre couronne, moins lourde que celle du grand roi, était fixée sur la tête du nouveau monarque, qui, le sceptre et la verge de justice en main, revêtu de ses habits royaux et escorté de ses pairs, montait enfin sur son trône. L'archevêque se prosternait devant lui, lui donnait le baiser d'union et s'écriait: *Que le roi vive éternellement!* Les autres pairs venaient à leur tour remplir cette formalité; en même temps les portes de l'église étaient toutes grandes ouvertes à la foule qui s'y précipitait pour contempler son roi; une vaste acclamation s'unissait au bruit des cloches, des trompettes, des tambours, des instrumens de musique et de la mousqueterie; des oiseaux à voix joyeuse étaient lâché en signe d'allégresse, et l'archevêque entonnai un *Te Deum*.

Après cela commençait la messe du couronnement. Pendant l'évangile, un des évêques ôtait au roi sa couronne, et, la psalmodie achevée, la lui replaçait sur la tête. L'archevêque prenait alors

le livre des Évangiles, couvert d'une enveloppe de satin blanc brodé d'or, le présentait à baiser à la reine, aux princes et princesses du sang, aux pairs, aux principaux officiers et aux ambassadeurs, et, revenant au roi, découvrait le saint livre et le lui faisait baiser à son tour. A l'offrande, le roi revenait s'agenouiller devant l'autel et présentait tour à tour à l'archevêque, en les recevant des mains de ses officiers, la *bourse*, contenant treize pièces d'or d'un poids élevé, nombre égal aux douze pairs et au roi; *le pain d'or*, *le pain d'argent*, et *le vin* dans un vase de vermeil. Autrefois la messe était terminée par la bénédiction de la bannière royale; elle se termina depuis par le baiser de paix.

La messe achevée, venait la communion du roi, qui se retirait auparavant dans un pavillon de velours pourpre où l'attendait son confesseur. Puis le cortége se reformait, et le roi retournait par la galerie au palais archiépiscopal. Rentré dans ses appartemens, il donnait ses gants et sa chemise à son premier aumônier, qui les brûlait, parce qu'ils avaient touché le saint Chrême. Un dîner solennel terminait la journée.

Le lendemain matin, le roi et la cour se rendaient à cheval à l'abbaye de Saint-Remy pour y entendre la messe; l'après-midi on allait entendre les vêpres à la cathédrale; le roi recevait de l'archevêque le grand collier de l'ordre du Saint-Esprit et en remettait la décoration à tous les seigneurs qui en avaient été jugés dignes.

Le troisième jour, le roi allait en pélerinage à Corbigny et touchait les écrouelles dans l'église de Saint-Marcoul, où les malades se rendaient en grand nombre. On sait que c'est Clovis qui le premier obtint, lors de son sacre, la puissance de guérir cette lèpre. Le pélerinage à Corbigny durait d'ordinaire neuf jours.

Puis toutes les cérémonies du sacre étaient terminées par un acte d'une haute clémence, nous voulons dire la délivrance des prisonniers et le pardon d'un grand nombre de délits.

Peu de modifications importantes ont été apportées par nos derniers rois à l'ordre que nous venons d'indiquer, et il a toujours fallu des circonstances majeures pour les motiver.

Au sacre de Louis XVI, qui fut solennisé le 11 juin 1775, la *veille des armes* fut supprimée; les six pairs laïques du royaume furent représentés par Monsieur, frère du roi, le comte d'Artois, le duc d'Orléans, le duc de Chartres, aujourd'hui Louis-Philippe Ier, le prince de Condé et le prince de Bourbon. La ville de Reims, pour rendre l'entrée de Sa Majesté plus pompeuse, fit abattre la porte de Paris, dont l'étroite ouverture aurait pu gêner, et on la remplaça par une grille ornée de pilastres. Il y eut également une galerie couverte pour conduire le roi du palais de l'archevêché à l'église.

On sait quelles circonstances empêchèrent le sacre de l'infortuné Louis XVII; des circonstances d'une autre nature, mais également graves, ainsi que des raisons de politique et de santé, ne permirent pas non plus à Louis XVIII de se faire sacrer.

La terreur, en profanant tout ce qu'il y avait de sacré dans les souvenirs de la vieille France, ne devait pas épargner la sainte Ampoule; aussi, le 17 octobre 1793, fut-il ordonné, sur une motion du représentant du peuple Rhul, au curé de Saint-Remy de Reims, de livrer le reliquaire qui la contenait. On sait communément qu'elle fut remise aux profanateurs, qui la brisèrent publiquement; mais encore aujourd'hui beaucoup de personnes ignorent qu'avant ce sacrilége une forte partie du saint Chrême avait été mise en sûreté par les soins de M. Seraine, curé de Saint-Remy; voici du reste un fragment de sa déclaration qui l'atteste: « ... Nous nous rendîmes à l'église Saint-Remy (M. Seraine était accompagné de M. Hourelle, officier municipal et premier marguillier); je tirai le reliquaire du tombeau du saint, et le transportai à la sacristie, où je l'ouvris à l'aide d'une petite pince de fer; je trouvai, placée dans le ventre d'une colombe d'or ou d'argent doré, revêtue d'émail blanc, ayant le bec et les pattes rouges, les ailes déployées, une petite fiole de verre de couleur rougeâtre d'environ un pouce et demi de hauteur, bouchée avec un morceau de damas cramoisi. J'examinai cette fiole attentivement au jour, et j'aperçus un grand nombre de traits d'aiguille aux parois du vase; alors je pris dans une bourse de velours cramoisi parsemé de fleurs-de-lis d'or l'aiguille qui servait, lors du sacre de nos rois, à extraire les parcelles du baume desséché et attaché au verre; j'en détachai la plus grande partie possible, dont je pris la plus forte, et je remis la plus faible à M. Hourelle... »

Ces parcelles conservées ont été remises entre les mains de M. de Coucy, dernier archevêque de Reims, qui les a réunies dans un nouveau reliquaire, replacé depuis dans le tombeau de saint Remy. Le saint Chrême, conservé de cette manière, servit au sacre de Charles X, ainsi que la plupart des objets consacrés, tels que la couronne, l'épée, le sceptre et la main de justice de Charlemagne, qui avaient été préservés du vandalisme et déposés au Garde-Meuble.

On fit également quelques modifications au sacre de Charles X, célébré le 29 mai 1825; il n'y eut pas non plus de veille des armes; la galerie couverte fut supprimée, ainsi que la vieille institution des douze pairs, la cavalcade à Saint-Remy, etc.

Le Rachat des Captifs.

Le Martyre de St. Pierre

L'éclat que jeta le sacre de ce prince n'est point encore oublié; on n'a pas oublié non plus l'enthousiasme qui l'accueillit à son retour dans sa capitale. Un seul jour de tempête a cependant suffi pour l'emporter lui et son trône, et Dieu seul pourrait dire quand les portes de la basilique de Reims se rouvriront pour le sacre d'un nouveau roi.

LE RACHAT DES CAPTIFS.

Ils passaient d'Europe en Afrique,
A la hauteur de l'Océan :
Dans leurs eaux croisait un Caïque,
Entre Tarife et Tétouan.
Mâts inclinés, immense antenne,
Fendant les flots comme un requin,
Pont semé de bonnets de laine :
C'était un forban marocain,
Courant sur eux la voile pleine,
Sorti d'un repaire africain.

Le capitan, né dans Larache,
Par la triple antenne d'abord
Fit glisser, armé d'une hache,
Son équipage à l'autre bord.

Le combat fut court : l'avantage
Fut pour le chef des écumeurs.
Sous l'effort de trente rameurs.
On traîna la prise au rivage.

Ce fut au bey de Mogador
Qu'on vendit les chrétiens d'Espagne ;
Puis on les jeta dans un bagne
Pour n'être rendus qu'à prix d'or.

Quand montait le soleil, quand son disque écarlate
Rougissait le palmier où s'alonge la datte ;
Lorsque, par leurs rameaux, le jour écartelé
Zébrait le grand désert entre Fez et Salé ;
Quand ses rayons dardaient dans un jaloux mirage,
Un eunuque appelait les captifs à l'ouvrage :
L'un, au chantier du bey, industrieux patron,
Aux fentes du vaisseau répandait le goudron ;
Ou, courbé sur l'enclume aux sonores murmures,
Dans un vieil arsenal réparait des armures.
Ceux dont l'esprit, orné de frivoles talens,
Charmait du bey couché les plaisirs indolens,
Esclaves au Sérail, sous des voûtes mauresques,
De traits ingénieux semaient les arabesques,
Et servaient à genoux, dans des plats de cristal,
Le couscous coloré du safran végétal.
Pauvres captifs! jamais les cloches argentines
Ne tinteront pour eux les riantes Matines,
Ni l'Angélus du soir, cantique aérien
Qui porte jusqu'au Ciel les soupirs du chrétien.
Pour eux plus de bonheur! Aux fêtes de l'année
Ils ne doivent plus voir l'église couronnée,
Ni baiser, repentans, les marches de l'autel,
Aux clartés des Flambeaux du beau soir de Noel.....
Entre ces pins qui se balancent,
Voyez-vous ces clochers égaux,
Ces trois tourelles qui s'élancent,
Et que bâtirent les rois Goths.
C'est, dit-on, l'un des monastères
D'où, pieds nus, partent, en priant,
Ceux qui vont racheter leurs frères
Tenus captifs dans l'Orient.

Rien ne borne leur zèle, et la terre est petite
Pour fatiguer jamais l'ardeur qui les excite ;
Dans la bure grossière, et sous le feutre brun,
Le frère Rédempteur, saintement importun,
De pays en pays, de royaume en royaume,
Ira dans les palais et sous les toits de chaume,
Des refus de l'orgueil, impassible martyr,
Recueillir l'or qu'épure un pieux repentir.

Sans craindre l'ouragan qui pousse
Le navire aux flancs de l'écueil ;
Sans redouter la lune rousse,
Qui dans l'orage semble un œil,
Ni cette lueur vagabonde
Qui se roule comme un serpent,
Tantôt sur l'écume de l'onde,
Tantôt sur la vergue qui pend ;
Ni ces monts ennemis du pôle,
Du marin éternel tourment,
Qui, de la magique boussole,
Détournent le rapide aimant ;
Ni la trombe, volcan liquide,
Qui, balayant les grandes mers,
Au fond de son cratère humide,
Enlève un vaisseau dans les airs.

Un d'entre eux, que Dieu l'accompagne!
Un bon frère, couvert du froc,
Partit de Palos, en Espagne,
Pour le rivage de Maroc.

Si doux étaient les vents quand il quitta la rade,
Qu'on eût cru respirer dans les champs de Grenade ;
Et lorsque le soleil eut douze fois doré
De ses jaunes rayons la cime du beaupré,
Après avoir perdu dans l'espace et la brume
Marsalquivir, Oran, villes que bat l'écume,
Le frère, descendu sur les bords africains,
Sur le tapis du bey mit les jaunes sequins,
Et des pauvres captifs, dont finirent les peines,
Au nom du Rédempteur il dénoua les chaînes.
— L'Espérance et la Foi, sœurs en humanité,
Ainsi nous préparaient les temps de liberté ;
Que j'aurais voulu vivre aux jours du moyen âge!
Voir venir, au retour d'un long pélerinage,
Les Frères Rédempteurs, précédés d'un guidon,
Entrant dans les cités à la voix d'un bourdon ;
Les captifs délivrés de leur chaîne servile,
Lentement, les pieds nus, allant de ville en ville,
Priant Dieu, racontant comme quoi Soliman
Avait soumis Candie à l'invincible Othman ;
Comment, des Sarrasins éternelle épouvante,
Don Juan coula leur flotte au golfe de Lépante ;
Comment..... Mais que ces temps sont loin de ces temps-ci!
Ah! reposez en paix, frères de la Merci (1)! LÉON GOZLAN.

---

(1) Les Frères de la Merci ou de la Rédemption des frères captifs étaient un ordre religieux qui prit naissance à Barcelone

HISTOIRE

D'ARIUS ET DE L'ARIANISME.

Arius est le plus fameux hérésiarque qui ait paru dans les premiers siècles du christianisme. Il était né dans la Libye cyrénaïque; Dieu avait donné à cet homme tout ce qu'il fallait pour devenir un des flambeaux de l'Église, car il avait une grande aptitude pour les sciences et un rare talent pour la discussion; mais ces qualités ne firent naître en lui qu'une ambition dévorante. Arius ne fut jamais occupé du désir d'étudier la vérité; il ne songea qu'à remplir la terre de sa renommée. Peut-être ne faut-il pas chercher une autre cause aux erreurs et aux crimes de la plupart des hérésiarques.

Lorsqu'Arius commença à prêcher ses doctrines, la religion du Christ venait à peine de sortir des combats et des persécutions qu'elle avait subis pendant trois siècles, et le sang des martyrs n'était pas encore lavé. Il entrait en effet dans les desseins de la Providence qu'après avoir été mutilée par la hache des empereurs, l'Église catholique fût déchirée par les querelles des hérétiques: elle ne devait s'établir triomphante et paisible qu'à la suite d'un grand nombre d'épreuves capables de prouver au monde entier tout ce qu'il y avait en elle de vitalité et de force, et quelle était la puissance infinie du bras qui la soutenait.

Arius était un homme d'une taille noble, d'une figure imposante, d'un maintien grave, et qui appelait le respect; sa conversation affable et douce inspirait la confiance. Il avait, comme nous l'avons dit, beaucoup d'éloquence et des connaissances étendues dans les sciences profanes et sacrées. Il sut captiver la bienveillance de trois saints patriarches qui se succédèrent immédiatement sur le siége d'Alexandrie : Pierre, martyrisé en 312 et qui l'ordonna diacre; Achillas, qui l'éleva du diaconat à la prêtrise, et Alexandre, qui lui donna le premier rang dans son clergé, et le chargea du soin d'une église considérable; mais dès la mort de saint Achillas, Arius, qui s'était mis sur les rangs pour le remplacer, avait conçu une violente jalousie de la préférence donnée à Alexandre: les faveurs dont il fut comblé par ce saint patriarche ne le firent pas renoncer à la résolution qu'il avait prise de saisir la première occasion de se venger. Un jour donc que saint Alexandre, conférant avec son clergé, dit qu'il y avait unité de substance dans les trois personnes divines, Arius l'accusa hautement de donner dans l'erreur de Sabellius, qui avait confondu ces trois personnes, et il soutint *que le Verbe n'était pas égal à son Père, et qu'il n'avait point été de toute éternité; mais qu'il avait été créé de rien, et qu'il était du nombre des créatures.* Ebbien, Artéma et Théodote avaient bien nié avant Arius la divinité de Jésus-Christ; mais il était le premier qui eût dit que le fils de Dieu avait été tiré du néant *et sujet au péché.* Après cette première déclaration faite devant saint Alexandre, il commença à enseigner sa doctrine nouvelle dans des assemblées particulières, et ne la produisit à la face du soleil qu'après s'être assuré d'un grand nombre de sectateurs. Alors il en fit retentir les places, les églises, tous les lieux publics; et pour la propager plus facilement dans les dernières classes du peuple, il la mit en cantiques burlesques, dont le plus fameux, connu sous le nom de *Thalie*, était fait sur le rhythme et sur la musique des chansons que le poète licencieux Sotade avait autrefois composées pour les festins et les

---

en 1223, à l'imitation de l'ordre des Trinitaires, fondé en France par saint Jean de Matha. Le second de ces ordres était placé sous l'invocation de la Sainte-Trinité, et c'est ce qui lui avait donné son nom; le premier fut placé sous l'invocation de la Sainte-Vierge. Ce n'était au commencement qu'une congrégation de gentilshommes qui, excités par le zèle et la charité de saint Pierre Nolasque, Français de la province du Languedoc, consacrèrent une partie de leurs biens à la rédemption de leurs frères réduits à l'esclavage chez les Infidèles. A cette époque les Mahométans, maîtres de la plus grande partie des Espagnes, et les pirates des côtes de Barbarie infestaient toutes les mers et tout le littoral de la Méditerranée; et on sait avec quelle inhumanité ils traitaient leurs captifs.

Le nombre des chevaliers dévoués à cette bonne œuvre augmenta bientôt; on les appela *les Confrères de la congrégation de Notre-Dame de Miséricorde.* Aux trois vœux ordinaires de religion ils joignirent celui d'employer leurs biens, leur liberté, leur vie, au rachat des captifs. Le succès rapide de cet ordre naissant engagea le pape Grégoire IX à l'approuver, et il le mit sous la règle de saint Augustin, l'an 1235. Clément V ordonna, en 1308, que cet ordre fût régi par un religieux prêtre. Ce changement causa la séparation des clercs et des laïques; les chevaliers furent incorporés à d'autres ordres militaires, et la congrégation de la Merci ne fut plus composée que d'ecclésiastiques. Elle n'en continua pas ses charitables travaux avec moins de piété et de zèle, et un grand nombre de ses membres sont honorés comme martyrs par l'église catholique.

La règle des Frères de la Merci était fort sévère: ils allaient pieds nus; ils pratiquaient exactement le recueillement, la pauvreté, l'abstinence. L'ordre était nombreux. Ils avaient deux *provinces* en Espagne, une en Italie, une en Sicile, une en France, et plusieurs en Amérique. Cet ordre a disparu comme tant d'autres. Il n'en est demeuré qu'un souvenir qui ne périra pas tant que le nom de vertu aura quelque valeur parmi les hommes. On demande s'il y a jamais eu une philosophie et une religion, autres que celles de l'Évangile, capables de faire naître une pareille institution.

L'une des gravures de cette livraison représente un rachat de captifs. Des religieux de la Merci viennent de compter à des Musulmans l'or qui délivre leurs frères. Les captifs tombent à genoux, et leurs libérateurs s'unissent à eux pour remercier le Ciel. Nous sommes heureux de nous être trouvés à même d'offrir à nos souscripteurs, en même temps que cette gravure, la belle poésie de M. Léon Gozlan.

danses profanes. Saint Alexandre, après avoir inutilement cherché à le ramener par toutes les voies de douceur que la charité put lui suggérer, se vit contraint d'en venir à l'excommunication.

Il assembla à cet effet un concile des évêques d'Égypte et de Syrie, au nombre de cent, et leur adjoignit tout son clergé. Mandé devant cette assemblée, Arius y soutint sa doctrine avec tant d'obstination, que les Pères furent obligés de le condamner. Ils anathématisèrent sa personne et celles de ses partisans, au nombre desquels se trouvaient des vierges, des diacres, des prêtres et deux évêques : Second, de *Ptolémaïde*, et Théonas, de *Marmarique*. Alexandre écrivit ensuite à tous les évêques de l'Église catholique une circulaire qui leur apprit les erreurs d'Arius et sa juste punition.

Mais cette punition n'obtint pas les effets qu'en attendait le concile d'Alexandrie. Arius ne renonça pas à ses erreurs, et ses sectateurs ne devinrent pas plus tranquilles. Tandis que le trouble se répandait dans Alexandrie et les provinces environnantes, Arius se mit à parcourir l'Égypte, la Libye, la Thébaïde et la Palestine, cherchant partout à apitoyer sur son sort, à jeter de l'odieux sur Alexandre, son ancien bienfaiteur, déguisant ses doctrines sous des formes équivoques, et n'annonçant que des dispositions pacifiques. Cette conduite hypocrite n'eut que trop de succès ; il augmenta considérablement le nombre de ses prosélytes, et parvint à entraîner dans sa cause plusieurs évêques. A leur tête on cita bientôt Eusèbe de *Nicomédie*, prélat courtisan et l'un des favoris de Constantin. Eusèbe, embrassant avec chaleur les erreurs et la défense d'Arius, réunit un concile en Bithynie et fit solennellement absoudre l'hérésiarque et ses sectateurs de l'excommunication lancée contre eux par le concile d'Alexandrie. Mais comme ces disputes troublaient tout l'Orient, et que le bruit commençait à s'en répandre à la cour de Constantin, ce prince fit consulter Eusèbe sur les causes de la division qui existait entre Arius et Alexandre, et demanda qu'on lui expliquât positivement ce que c'était que cette hérésie dont s'occupait déjà tout l'univers. Eusèbe répondit qu'il s'agissait seulement d'une querelle particulière sur une question de mots, mais que cela ne touchait point le fond de la religion, et que le plus grand mal venait de l'aversion du patriarche Alexandre pour Arius. Cependant les troubles de l'Orient continuèrent avec tant de violence, que cette réponse ne put satisfaire Constantin ; il chargea Osius, évêque de Cordoue, d'aller prendre des informations sur les lieux. Elles ne furent pas favorables à Arius, qui, toujours plein de confiance dans le crédit de l'évêque de Nicomédie, son zélé protecteur, présenta à l'empereur une profession de foi captieuse pour infirmer le rapport d'Osius. Ce fut alors que Constantin, éclairé sur l'imminence du danger, résolut d'arrêter par un moyen efficace le cours d'un si grand mal : il convoqua le concile général de Nicée, qui fut tenu en 325.

Ce concile est regardé comme l'assemblée la plus respectable qui se soit jamais tenue dans l'Église : il se composait de trois cent dix-huit évêques convoqués des différentes partie de l'Empire romain ; il s'y trouva même un évêque de Perse et un de la Scythie ; la plupart d'entre eux avaient souffert pour la foi de Jésus-Christ, et portaient encore sur leurs personnes les glorieuses marques de leur martyre.

Arius, appelé dans des conférences préliminaires, exposa sa doctrine sans détour et la soutint avec impudence ; il comparut ensuite devant le concile, où elle fut contradictoirement examinée en présence de Constantin. Arius prononça des blasphêmes si horribles contre les personnes de la Trinité, et en particulier contre le Verbe, que les évêques se bouchèrent les oreilles pour s'épargner l'horreur de l'entendre. Néanmoins Eusèbe et ses partisans prirent la parole pour attaquer l'essence divine de la Seconde personne, et comme ils cherchaient de misérables subterfuges, afin d'éviter la logique des Pères et les conséquences du texte des Écritures, l'assemblée, pour les contraindre enfin à s'expliquer nettement, déclara que le Fils est CONSUBSTANTIEL au Père. Les Ariens refusèrent d'adopter ce terme; alors les évêques s'occupèrent de rédiger le fameux Symbole qui contient tous les dogmes de la foi catholique et que les fidèles récitent tous les jours dans leurs prières ; Osius en adressa le formulaire, Hermogènes l'écrivit ; puis on prononça anathême sur Arius et ses sectateurs, et Constantin le condamna au bannissement. Dix-sept évêques qui étaient dans le même sentiment qu'Arius refusèrent d'abord de souscrire à sa condamnation et à la décision du concile ; mais douze d'entre eux se soumirent au bout de quelques jours ; et enfin ils n'en resta que deux qui furent exilés avec Arius.

Cet exil dura trois ans. Au bout de ce temps, Eusèbe et ses partisans, qui n'avaient cessé d'intriguer à la cour de Constantin, parvinrent à obtenir le rappel de l'hérésiarque. Il fut mandé à Constantinople, où il présenta à l'empereur une nouvelle profession de foi, composée d'une manière si artificieuse qu'elle pouvait exprimer à la fois et l'hérésie et la doctrine catholique. Sur cette preuve équivoque de repentir, Constantin renvoya Arius à Alexandrie, pour y reprendre possession de son église ; mais le grand Athanase, successeur d'Alexandre, et qui connaissait la fourberie d'Arius, ne voulut jamais le recevoir dans sa ville ni dans son diocèse. L'imposteur se retire,

furieux, chez des amis qui songeaient à le venger. On convoqua deux conciles, à Tyr et à Jérusalem, et les Eusébiens, qui y étaient en fort grand nombre, levèrent l'anathème prononcé contre lui, et le reçurent dans leur communion. Bientôt, et par leurs détestables intrigues, saint Athanase fut exilé d'Alexandrie et obligé de fuir comme Arius avait fui. Mais l'ambition de ce dernier n'était pas encore satisfaite : il voulait une réparation aussi éclatante et aussi solennelle que l'avait été la flétrissure du concile de Nicée ; il voulait être reçu à la communion de l'Église de Constantinople. Constantin, abusé de nouveau par les Eusébiens, fit appeler Arius auprès de lui ; il lui demanda s'il suivait la foi du concile de Nicée, formulée dans le fameux symbole, et, sur la réponse affirmative de l'hérésiarque, il fit commander au patriarche de Constantinople de l'admettre à sa communion. Celui-ci, trop faible pour s'opposer aux volontés de l'empereur et à la rage des Eusébiens, qui menaçaient de s'introduire par force dans l'église avec Arius à leur tête, se prosterna au pied de l'autel, fondant en larmes, le visage contre terre, et adressa cette prière à Dieu : « Seigneur, si Arius doit être reçu dans mon église, retirez votre serviteur de ce monde ; mais si vous avez encore pitié de votre troupeau, ne permettez pas que votre héritage soit livré à l'opprobre, ne souffrez pas qu'il soit souillé par la présence de l'hérésiarque. » Comme le saint archevêque prononçait cette prière, les Eusébiens s'avançaient en triomphe vers l'église. Au milieu d'eux, Arius haranguait le peuple, qui le suivait en foule ; il se voyait déjà au but de ses vœux et prêt à mettre le pied dans la maison du Seigneur, quand il sentit tout à coup de violentes convulsions. Il fut obligé de s'arrêter et d'entrer dans la première maison venue, où il expira au bout de quelques heures et après d'horribles tortures. Cet événement mémorable, que tous les contemporains regardèrent comme une justice du Ciel, arriva l'an 336.

Telle fut la fin d'Arius. Elle donna lieu à bien des calomnies qui ne furent jamais justifiées. Si ces calomnies avaient eu le moindre fondement, l'empereur Constantin, qui mourut entouré d'Ariens, n'aurait pas manqué de les éclaircir. Au reste, la mort de l'hérésiarque ne mit pas fin à l'hérésie ; c'est au contraire à dater de cet événement qu'elle prit une importance numérique et se répandit comme une contagion parmi un grand nombre de peuples nouvellement chrétiens.

Quant au personnage d'Arius, il n'est pas besoin d'être catholique pour le juger avec sévérité. On a pu voir, par le rapide récit que nous venons de faire, combien il mit d'hypocrisie et de duplicité dans ses rapports avec Constantin, et quelle fut son ingratitude envers saint Alexandre ; ce n'est pas avec de pareils moyens qu'on défend une cause juste. Nous établirons bientôt que les sectateurs de son hérésie n'étaient pas plus arrêtés que lui sur leurs doctrines, et nous dirons à quelles divisions ils furent livrés aussitôt après la mort de leur chef ; ce sera le sujet d'un second article.

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA SECONDE QUINZAINE DE MAI.

21 mai 1723. Mort du prédicateur Jacques Maboul. Né à Paris, d'une famille distinguée dans la robe, Maboul se consacra à la chaire, et prêcha avec distinction à Paris et dans la province. Il fut long-temps grand-vicaire de Poitiers, et devint évêque d'Alais en 1708. Ses Oraisons funèbres, plus égales que celles de Mascaron, se font lire après celles de Bossuet et de Fléchier. Il n'a ni la sublimité du premier, ni l'éclat du second ; mais on ne peut lui refuser de l'onction et une touchante simplicité.

22 Mai 387. Mort de Constantin le Grand.

24 mai 1083. Mort du pape Grégoire XII.

25 mai 1430. Jeanne d'Arc s'étant jetée dans Compiègne, assiégé par les Anglais, est faite prisonnière dans une sortie.

25 mai 1510. Mort du cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen et premier ministre de Louis XII.

27 mai 1702. Mort du père Dominique Bouhours, jésuite, justement célèbre par ses ouvrages de grammaire et de critique littéraire.

27 mai 1725. Mort du père La Rue, écrivain et prédicateur illustre. Il fit, en 1667, sur les guerres de Louis XIV, un poème latin, que le grand Corneille traduisit en vers français. Les sermens du *Pécheur mourant* et du *Pécheur mort* sont de très-beaux morceaux d'éloquence sacrée. L'Oraison funèbre du maréchal de Luxembourg soutient presque la comparaison avec celles de Bossuet.

27 mai 1564. Mort de Jean Calvin.

29 mai 1453. Les Turcs prennent Constantinople et détruisent ce qui restait de l'Empire grec.

29 mai 1809. Mort d'Haydn. Celle de ses symphonies qu'il estimait le plus a été composée sur les sept paroles du Christ mourant.

30 mai 1431. Jeanne d'Arc est brûlée à Rouen.

30 mai 1640. Mort de Rubens.

La gravure que nous publions aujourd'hui sous le nom du *Martyre de saint Pierre*, est la copie d'un chef-d'œuvre du Tintoret, et devait être accompagnée d'un article que l'abondance des matières nous force à renvoyer à la prochaine livraison.

Avis.

Nous avons l'honneur de prévenir les souscripteurs du *Magasin Religieux* qu'à dater de ce jour ils ne recevront plus qu'une gravure avec chaque livraison. Les sacrifices considérables qu'il faut faire pour s'attacher de bons graveurs aujourd'hui que les publications à bon marché leur donnent tant de travaux, nous mettaient dans la nécessité ou d'augmenter le prix de notre abonnement, comme viennent de faire quelques recueils semblables au nôtre, ou de diminuer nos dépenses. C'est à ce dernier parti que nous nous sommes arrêtés. Cette suppression nous permettra de donner à l'avenir des gravures à peu près irréprochables, et d'étendre les proportions de nos articles. Nous espérons d'ailleurs que les efforts que nous faisons tous les jours pour améliorer le texte (efforts dont plusieurs personnes nous ont déjà tenu compte) continueront à nous mériter la bienveillance de nos abonnés.

LE MARTYRE DE SAINT PIERRE.

C'était l'an 66 après Jésus-Christ.

Une troupe de bourreaux et de soldats conduisait hors des portes de Rome, sur le mont Janicule, un vieillard qu'ils allaient y crucifier.

Car ce vieillard était *une personne vile*, un Juif, et il n'avait pas droit aux honneurs de la hache et du billot.

Et à quelque distance du cortége il y avait des hommes, des femmes et des enfans qui pleuraient, et se disaient entre eux : « Le pasteur abandonne son troupeau, le père ses enfans, et qu'allons-nous devenir? »

« Il y a neuf mois qu'on l'a plongé dans les prisons du Capitole ; il a subi pendant neuf mois la torture et la captivité ; nous espérions que la cruauté de Néron l'avait oublié ; mais il s'en est souvenu pour le faire mourir. »

Un d'eux, qui n'avait encore rien dit, prit la parole : « Mes frères, ne pleurez pas sur le martyr, mais adorez les décrets de la Providence ;

« Car Jésus-Christ, le maître du saint apôtre et notre maître à tous, lui a deux fois prédit qu'il mourrait pour glorifier son nom, et le genre de mort dont il mourrait.

« D'abord, quand il apparut à ses disciples auprès de la mer de Tibériade, et dit à celui dont vous suivez le convoi funèbre : Lorsque vous étiez plus jeune, vous vous ceigniez vous-même et vous alliez où vous vouliez ; mais lorsque vous serez vieux, vous étendrez vos mains et un autre vous ceindra et vous mènera où vous ne voudrez pas. »

« Voilà la première prédiction que le Seigneur lui a faite. Voici comment il lui a fait la seconde :

« Il y a neuf mois, cédant à nos terreurs et à nos prières, notre père s'était déterminé à quitter Rome et à se dérober aux persécutions de l'empereur irrité contre lui parce qu'il avait vaincu Simon le magicien. Il nous fit ses adieux et partit avant le point du jour. Mais comme il mettait le pied hors de la porte de Rome, notre Seigneur Jésus-Christ lui apparut entrant par cette même porte. « Seigneur, demanda l'apôtre, où allez-vous? — Je viens à Rome, répondit le Seigneur, pour être crucifié de nouveau. » Alors, son ancien disciple, considérant que le fils de Dieu avait achevé depuis long-temps sa mission sur la terre, et n'était plus en état de mourir, comprit que c'était en la personne du premier des apôtres qu'il devait être crucifié de nouveau, et retourna sur ses pas. Et ce fut ce jour-là qu'il tomba dans les mains de l'empereur Néron. »

« Vous voyez donc bien que notre père devait mourir. »

Comme il parlait ainsi, tandis que les uns priaient et que les autres continuaient à pleurer parce qu'ils ne pouvaient se consoler, le vieillard et son cortége arrivèrent au mont Janicule ; et la foule qui les suivait reçut ordre de s'arrêter au pied de la colline.

Le soleil, qui venait de se lever, éclairait dans toute sa magnificence et dans toute son étendue la Rome nouvelle, la Rome de porphyre et de marbre que Néron avait fait bâtir après avoir incendié l'ancienne.

Et la grande voix de la Babylone de l'Italie se faisait déjà confusément entendre ; car tout ce qu'elle renfermait de crimes et d'infamies, de corruptions et de misères, de tyrans et d'esclaves, venait de se réveiller.

Rome, le Seigneur t'a condamnée et maudite, et les Anges se sont voilé la face en te regardant, et tu vas perdre ton bandeau de reine.

Car tu es devenue la ville de la simonie, de la prostitution et de la peur ; car tes empereurs font peser un joug honteux et sanglant sur le monde ; car tes citoyens n'ont plus de courage que pour aller applaudir au Colysée l'agonie des chrétiens qui sont livrés aux lions du désert !

Les bourreaux préparèrent les instrumens du supplice, la croix sur laquelle l'apôtre devait étendre les mains, ainsi que le Christ l'avait prédit ; les cordes avec lesquelles on allait lui ceindre le corps, ainsi que le Christ l'avait prédit ; et les clous qu'on allait lui enfoncer dans les pieds et dans les mains.

Alors l'apôtre remercia dans son cœur son divin Maître, qui lui envoyait une mort si semblable à la sienne; mais se jugeant indigne d'une telle faveur,

Il se tourna vers les bourreaux et leur dit : « Accordez-moi la grâce d'être crucifié la tête en bas, car je ne veux pas mourir comme celui qui était le Christ, moi qui ne suis qu'un indigne pécheur. »

Les bourreaux lui accordèrent en riant cette grâce; on l'attacha sur la croix ainsi qu'il l'avait souhaité : ce que voyant les fidèles qui se tenaient à quelque distance, ils se prosternèrent contre terre et adorèrent le Seigneur en connaissant l'humilité de son apôtre.

Et après une cruelle agonie, l'apôtre mourut en priant et en pardonnant comme son maître avait fait.

Or ce martyr était Simon, fils de Jean, que le Seigneur avait nommé Pierre, et qu'il avait institué prince des apôtres, en lui disant : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Édifice, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

Et pendant que saint Pierre mourait sur le mont Janicule, — à une lieue de Rome, près des eaux Salviennes, il y avait un autre juste qui rendait aussi témoignage au Seigneur; pour Néron c'eût été trop peu d'une seule victime.

Celui-là n'était pas crucifié : comme il était citoyen romain, on lui avait fait la grâce de lui trancher la tête. Il s'appelait saint Paul.

La nuit qui suivit le jour de leur exécution, les fidèles allèrent pieusement chercher leurs restes et les ensevelirent dans les Catacombes.

Or le mont Janicule est le même que le mont Vatican, et c'est à la place où souffrit le premier évêque de Rome, que s'élève la demeure royale de ses successeurs.

Et les successeurs d'un pauvre pêcheur de Palestine devaient, de Rome purifiée et rajeunie, faire une seconde fois la maîtresse du monde (1).

(1) Le *Martyre de saint Pierre*, dont nous avons donné la gravure dans notre précédente livraison, est l'un des plus beaux tableaux du Tintoret; il est placé dans l'une des chapelles de l'église de *la Madona del Orto*, à Venise.

Jacques Robusti, né à Venise en 1512, était fils de *Baptiste Robusti*, teinturier, et c'est la profession de son père qui lui fit donner le surnom sous lequel il est connu dans les arts. Placé dès son enfance dans l'école du Titien, le Tintoret fit des progrès si rapides, que non-seulement il devança tous les autres élèves, mais qu'il causa l'étonnement de ceux qui virent ses premiers ouvrages. Ce fait est prouvé par la jalousie que le Titien lui-même en conçut; et cette jalousie devint si grande, qu'il ordonna au Tintoret de quitter son école.

Cet affront ne diminua pas l'amour du Tintoret pour son art, ni son admiration pour le talent du Titien. Il résolut de diriger lui-même ses études, et arrêta dans son esprit qu'il joindrait le coloris de son illustre maître au dessin plus noble et plus pur de Michel-Ange. On dit même que, pour ne point perdre de vue cette idée, il écrivit sur les murs de son atelier : *Il disegno di Michele Angelo e'l colorito di Titiano.*

Ce plan d'études, la persévérance avec laquelle le Tintoret le suivit, et plus encore son génie, le firent bientot parvenir à une grande réputation. Il faut cependant convenir que tous les tableaux de ce Maître ne sont pas d'une égale correction; comme on lui commandait une quantité immense de travaux, il était souvent obligé de travailler avec plus de promptitude qu'il ne l'aurait souhaité. Cette inégalité donna lieu à Annibal Carrache d'écrire à Louis Carrache, son cousin, qu'il avait vu le Tintoret égal au Titien, et quelquefois beaucoup au-dessous de lui-même.

Le Tintoret regardait le dessin comme la base et le fondement de la peinture, et quoiqu'il se fût extrêmement attaché à la partie du coloris, il disait ordinairement que les belles couleurs se trouvaient dans la boutique des marchands mais que le dessin ne se trouvait que dans le génie des excellens peintres. Le Musée français possède plusieurs belles toiles de ce maître; mais les plus remarquables se voient à Venise dans l'église de *la Madona del Orto*, dans la chapelle de la confrérie de Saint-Marc, dans l'église de la Trinité, et au Palais-Ducal, où est placé le magnifique tableau du *Paradis*.

Le Tintoret a fait un grand nombre de portraits, parmi lesquels celui d'Henri III jouit d'une juste réputation. Il mourut en 1594 d'une maladie causée par un excès de travail. On l'enterra dans l'église de la *Madona del Orto*, où il repose, pour ainsi dire, au milieu de ses triomphes.

Etudes sur Moïse.

PREMIERE PARTIE.

Il en est de certains génies comme de tout ce qu'il y a de grand dans la nature, des montagnes, des précipices, des volcans, de la mer, qu'on ne peut envisager sans une sorte d'admiration qui ressemble à de la terreur, et qui nous donnent une idée accablante de la puissance de Dieu et de notre faiblesse.

Ainsi en est-il de cette imposante figure de Moïse, qui nous apparaît si lumineuse et si gigantesque au milieu de la gigantesque Égypte, arrachant les tribus d'Israël à un esclavage de deux siècles, les poussant à travers les simoums du désert, la faim, la soif et la révolte, vers les belles contrées de Chanaan; leur créant un culte, une législation, un empire, une histoire, et leur ouvrant d'un seul coup ces larges destinées qui en firent un des premiers peuples du monde.

Certes, l'intervention de la divinité ne se manifesta jamais plus magnifique, plus irrésistible, que dans l'établissement de la nationalité hébraïque : voyez comme, dans l'élévation de ce peuple favorisé, tout est surnaturel, miraculeux, divin! Oh! parmi les fils des hommes, nul ne fut marqué au front d'un signe plus éclatant que Moïse; nul

n'embrassa plus que lui toutes les lumières, toutes les forces, toutes les diverses puissances du génie, et n'imposa aux peuples, avec plus d'autorité, les volontés de Dieu dont il était l'interprète.

Joseph, fils de Jacob, était mort depuis longtemps, et les Pharaons, oubliant ce qu'il avait fait pour l'Égypte, et la reconnaissance qu'ils devaient à sa postérité, avaient réduit les Israélites en esclavage, et les usaient, par générations tout entières, à la construction de ces œuvres colossales et stériles dont chaque pierre était cimentée avec la sueur, les larmes et le sang, lorsque Dieu songea à accomplir l'alliance qu'il avait faite avec Abraham, Isaac et Jacob, et fit naître d'Amram et de Jochabed, au milieu des persécutions et des dangers les plus inouïs, un enfant qu'il abrita sous son aile, qu'il fit grandir au milieu même de ses ennemis, et qu'il institua son vengeur et l'exécuteur de ses promesses.

Effrayés de l'accroissement rapide de la population israélite, qui se multipliait sur le sol de l'Égypte en dépit des labeurs et des fatigues de l'esclavage, le Pharaon qui régnait l'an 2464 du monde ordonna que tous les enfans mâles qui naîtraient aux Israélites fussent jetés dans le Nil. La mère de Moïse le cacha durant trois mois, et le nourrit en secret jusqu'à ce que, épouvantée des perquisitions des Égyptiens, elle résolut de le déposer dans un berceau enduit de bitume, et de le confier sur le Nil à l'œil du Seigneur : car c'était le Seigneur qui lui avait inspiré cette résolution. Cependant Marie, sœur de l'enfant, veillait dans le voisinage. La fille du Pharaon Thermutis, qui, suivant sa coutume, venait se baigner dans cet endroit, aperçoit le berceau, l'envoie recueillir par ses femmes, saisit l'enfant, et, pénétrée d'une soudaine inspiration, l'emporte au palais des Pharaons et le présente à son père, qu'elle remplit de son attendrissement et de son enthousiasme. En vain le jeune Moïse, sur le front duquel le roi a posé en se jouant sa couronne, la renverse-t-il et éveille à ce présage les terreurs du palais ; il est élevé avec soin par Thermutis, et bientôt son intelligence bénie de Dieu embrasse et domine toutes les sciences égyptiennes.

Et tous les honneurs l'entouraient, et l'on déposait à ses pieds tout ce qui peut satisfaire une ambition humaine ; mais en vain le pouvoir l'accable de ses faveurs, Moïse, dans sa félicité ne voit que le malheur de ses frères, et dans son élévation ne comprend que leur asservissement. Sa pitié pour ces tribus infortunées s'accroît en même temps que sa haine contre leurs oppresseurs ; et ces deux sentimens fermentent si énergiquement dans son âme, qu'un jour, en voyant un Égyptien maltraiter un Israélite, il ne peut contenir la généreuse indignation qui l'emporte, et venge son frère.

Mais la mort de l'Égyptien ne tarde pas à être connue, et Moïse, obligé de fuir, s'enfonce dans la solitude. Jéthro l'abrite sous ses tentes, lui donne sa fille Raguel, et lui confie la garde de ses troupeaux. Moïse alors avait quarante ans.

Quarante ans encore il reste dans le désert, méditant profondément sur les misères d'Israël, lui construisant dans sa pensée une liberté, une puissance, une gloire, dont il le dotera plus tard, et attendant l'ordre du Seigneur avec cette patience calme des patriarches, devant qui les années n'étaient rien, parce que leur regard prophétique embrassait les siècles.

Cet ordre, il vient enfin.

Dans le fond le plus mystérieux de la solitude, près de la montagne d'Horeb, un jour Moïse, s'isolant de ses troupeaux, recommençait son éternelle méditation, quand tout à coup devant lui un vaste buisson s'embrase, et de ce buisson qui brûle sans se consumer il voit surgir une de ces apparitions que nul ne peut dire, parce que nul ne les a vues que les élus d'en-haut.

C'était le Seigneur.

« Je t'ai choisi, dit-il à Moïse, pour délivrer mon peuple ; va donc et dis à Pharaon de lui ouvrir les portes de l'Égypte : car c'est moi qui le veux, moi qui suis le Seigneur. »

Moïse, qui n'a pas encore cette foi énergique et ardente qui lui fit ouvrir plus tard les flots de la mer Rouge, hésite et demande à quel signe le roi d'Égypte reconnaîtra en lui l'envoyé du Seigneur.

« Marche, fils d'Amram et de Jochabed; marche, je te conduirai. »

En même temps le Seigneur se signale plus visiblement encore à son envoyé par la transmutation miraculeuse de sa verge en serpent, et la guérison soudaine d'une lèpre dont il avait blanchi soudainement sa main.

Une dernière difficulté arrête Moïse : *incirconcis des lèvres*, il craint que sa langue ne trahisse sa parole devant le roi d'Égypte ; mais le Seigneur le rassure et lui dit d'aller trouver Aaron, son frère, et de parler au Pharaon par sa bouche.

Alors Moïse comprend que l'heure est venue; il quitte la solitude où ses sublimes espérances ont mûri, entre en Égypte, se fait reconnaître d'Aaron, lui révèle les desseins de Dieu, et tous deux marchent vers le palais du roi.

« Le Seigneur nous a envoyés vers toi, lui disent-ils, nous, enfans d'Israël, pour t'annoncer que l'esclavage de nos frères va finir, et que le temps est venu pour nous de sortir de l'Égypte : ordonne donc aux tiens de laisser notre départ libre; car

nous allons, après trois journées de marche dans le désert, sacrifier au Seigneur. »

Étonné du fier langage et de l'air inspiré de ces hommes, le Pharaon, qui était le troisième roi qu'avait eu l'Égypte depuis la fuite de Moïse, leur demande quel est ce Dieu qui commande ainsi aux rois, et quels sont les signes de sa puissance.

« Notre Seigneur, répond Moïse, est le seul, le vrai Dieu, le Dieu de la terre et du ciel : malheur aux incrédules qui attirent sur eux l'œil de sa colère! »

En même temps, le miracle de la verge devenue serpent et de l'eau changée en sang confirme au Pharaon les paroles du grand vieillard; mais ses courtisans et ses devins opposent à ces effrayans témoignages de vains simulacres qui l'abusent, et les deux envoyés sortent du palais tristes, mais toujours fiers et se reposant dans la parole de Dieu.

Raffermi par leur absence et irrité par les conseils des siens, le Pharaon fait peser sur les Israélites un plus dur esclavage et les replonge en de nouvelles misères. Ces infortunés s'en prennent à Moïse de ce surcroît de maux, et commencent contre lui cette résistance aveugle, opiniâtre, qui entravera quelquefois, mais qui n'arrêtera jamais la marche de leur libérateur; car son œil ardent contemple toujours le but, et il a foi en lui-même et dans le Seigneur.

Et le Seigneur envoie contre l'Égypte la première de ces dix plaies qui doivent être autant d'avertissemens pour le Pharaon rebelle.

Quand le fléau a sévi, et que le roi est contraint de reconnaître à ce premier châtiment une main toute-puissante, il appelle Moïse. « Apaise ton Dieu, lui dit-il, et je rends la liberté à tes frères. »

Moïse, que sa puissance de volonté élève, et qui en est venu à traiter d'égal à égal avec les rois, s'adresse au Seigneur, et le fléau replie ses ailes.

Mais le Pharaon, oublie sa parole et resserre encore le joug d'Israël; et un second fléau, s'étendant sur l'Égypte, vient réveiller les terreurs de l'incrédule. Il rappelle Moïse, lui promet de nouveau la délivrance de ses frères, et le second fléau s'enfuit devant le souffle du Seigneur.

Dix fois le Pharaon trahit sa promesse, dix fois la colère de Dieu s'appesantit sur l'Égypte, et l'intervention de Moïse éclate dix fois. Enfin le jour du départ est fixé, et Moïse, dont la mission sacerdotale et législatrice commence, consacre ce grand jour par une fête fraternelle qui doit réunir toutes les tribus dans une touchante communion et leur rappeler à jamais le bienfait de Dieu en même temps que la puissance de l'amour : la Pâque, fête sublime dont un autre législateur, un législateur divin, doit faire plus tard le symbole d'une autre délivrance, d'une autre communion.

Le quinzième jour du mois abib, qui devint le premier mois de l'année des Hébreux en mémoire de ce grand événement, quatorze cent quatre-vingt-onze ans avant Jésus-Christ, les douze tribus partent de Ramescé et des autres villes de la terre de Gessen, au nombre de six cent mille hommes de pied escortant les femmes, les enfans et les vieillards, chassant devant eux leurs troupeaux, et emportant sur des chariots les vases, les meubles, les habits et tout ce qu'ils ont reçu des Égyptiens pour prix de leur longue servitude.

Et Moïse, qui marche à leur tête, les emmène dans le désert; il marche, et sa pensée, qui toujours plane dans l'avenir, rêve les lois et les mœurs qu'il donnera à ce peuple neuf dont il va faire les destinées; il marche, et la foule immense qui le suit s'enfonce confiante et calme dans la solitude. Elle ne sait pas où elle va, mais elle sait qui la conduit; et le génie d'un seul anime et emporte ces masses ondoyantes qui s'allongent dans le désert comme un serpent sans fin. Le simoum peut souffler, la solitude sablonneuse peut soulever ses vagues comme une mer courroucée, l'ardent soleil peut dessécher toutes les sources, Moïse ne craint rien pour lui ni pour les siens; il marche, marche toujours, et puis Dieu est là-haut qui veille.

La voyez-vous, cette blanche nuée qui se déroule à la tête du camp? C'est le génie de Moïse qui réfléchit les rayons du ciel; c'est l'étendard que le Seigneur donne à son peuple et qui flotte comme un blanc panache au-dessus des phalanges. Mais la nuit tombe et s'épaissit autour du céleste emblême, qui lentement renaît comme une pâle aurore, puis s'illumine et bientôt étincelle comme un soleil éclatant.

Cependant la foule voyageuse est arrivée sur les bords de la mer Rouge; là elle s'arrête, par les ordres de Moïse, de Moïse qui penche sur sa main son front rêveur et se repose, non qu'il se sente fatigué et ne sache plus où il faut aller.—Aucune des quatre-vingts années de sa vie n'a pu mordre sur cette nature si puissamment trempée, et son regard voit toujours luire au fond du désert les belles contrées de Chanaan; — mais il a besoin de contempler cette mer qui vient lécher ses pieds comme une chèvre caressante, il sait l'heure où elle doit s'ouvrir miraculeusement devant lui, et il attend.

Tout à coup des bruits confus et sourds s'élèvent bien loin de par-delà l'horizon : on dirait un ouragan qui s'avance. Puis d'immenses nuages de poussière se soulèvent, et, comme de sombres nuées, obscurcissent le lointain; de temps en temps on voit jaillir un rapide éclair, puis des clameurs

étranges s'en échappent; la nuée crève, et l'on en voit ruisseler les files étincelantes de la cavalerie égyptienne, et les lourds carrés des fantassins, et les chariots de guerre ouvrant leurs faux comme les pinces d'un vaste crustacé ou comme les ailes de la mort.

C'est le Pharaon qui, une dernière fois parjure, vient ressaisir les tribus d'Israël et les rendre à l'esclavage, aux gouffres des carrières et des canaux, aux échafaudages des palais et des pyramides.

A cette effrayante apparition, les tribus découragées s'agitent comme une ruche en désordre, se précipitent tumultueusement autour de Moïse, et lui reprochent à grands cris de les avoir entraînés hors de l'Égypte puisque leur fuite n'aura pas servi à les arracher à leurs persécuteurs, et qu'au retour leur esclavage sera vingt fois plus cruel. Moïse leur montre le ciel, et frappe de sa verge les eaux de la mer Rouge; elles s'ébranlent, se divisent, et laissent aux Israélites stupéfaits un large passage au travers de leurs vagues. Le camp entier s'y précipite; l'armée égyptienne accourt avec des hurlemens, s'arrête un instant devant ces montagnes d'eau hérissées dans les airs, puis s'élance aveuglément à la poursuite des Hébreux. La mer, complice de la vengeance du Seigneur, laisse tous les Égyptiens passer jusqu'au dernier; puis quand le dernier des Israélites a mis le pied hors de son lit, elle se réveille comme une tigresse à l'affût, bondit sur sa proie, l'enveloppe tout entière et l'engloutit.

Moïse encore une fois montre le ciel à son peuple, la foule se prosterne, et des actions de grâces, des hymnes de triomphe, retentissent sur tout le rivage. (*Cet article sera continué.*)

DES DEVOIRS DES HOMMES,

PAR SILVIO PELLICO (1).

Il y a bien peu de temps que le nom de Silvio Pellico a été livré à l'attention publique, et il y a cependant peu de noms qui aient acquis en Europe une plus honorable et une plus grande popularité. Son livre, intitulé : *mes Prisons*, traduit dans toutes les langues, a été lu dans tous les pays, et il n'est personne qui n'ait donné des larmes à ce touchant récit de ses malheurs, de ses tortures et de sa captivité; à cette Odyssée chrétienne, tout empreinte de religion et de résignation. Nous n'osons prédire un pareil succès aux *Devoirs des hommes :* car dans ce livre l'intérêt dramatique ne s'unit pas à l'intérêt philosophique; mais nous pensons qu'il n'aura pas une moins grande valeur aux yeux des chrétiens et des moralistes.

Il paraît que le nouvel ouvrage de Silvio Pellico a été médité et écrit, en grande partie, dans les cachots du Spielberg. Il y a dans cette âme généreuse tant de vertu et de charité, qu'au milieu des plus grands malheurs que le Créateur puisse envoyer à une créature, il songeait encore à l'instruction et à l'édification de ses semblables. C'était sa distraction la plus chère, son délassement le plus doux.

Le livre *des Devoirs des hommes* est une suite d'exhortations qui, prenant l'homme à l'état de jeunesse, lui tracent ses devoirs durant toutes les années de sa vie. Après avoir donné dans ses mémoires le plus parfait exemple de conduite qu'un homme vertueux puisse se proposer, Silvio Pellico formule les théories qu'il a suivies lui-même avec un respect si religieux. Il indique, pour ainsi dire, les règles qu'il faut observer pour devenir capable de la même vertu que lui, si l'on était jeté par la Providence dans des épreuves pareilles.

Il nous semble qu'il n'y a dans la littérature sacrée et profane que deux ouvrages avec lesquels on puisse comparer le nouveau livre de Silvio Pellico : l'un, c'est l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont il se rapproche par la pensée et le sentiment; l'autre, ce sont les *Épîtres de Cicéron*, qu'il égale peut-être par la grâce et la douceur du style.

Nous allons extraire de ce livre plusieurs chapitres qui diront plus en sa faveur que tous nos éloges. Nous espérons que nos lecteurs ne se plaindront pas de la longueur de ces citations; ceux qui auront lu le livre les trouveront encore trop courtes. Il est presque inutile de faire remarquer que la plume qui a traduit *les Devoirs de l'homme* est la même qui a traduit *mes Prisons*, la plume de M. Ant. Delatour; on la reconnaît tout d'abord à son élégance et à sa pureté.

CHAPITRE III. — *De la Religion.*

Dès qu'il est fortement établi que l'homme est supérieur à la brute et qu'il porte en lui quelque chose de divin, nous devons une haute estime à tous les sentimens qui contribuent à l'ennoblir; et comme évidemment ce qui l'ennoblit le plus c'est d'aspirer, malgré toutes ses misères, à la perfection, à la félicité, à Dieu enfin, force est bien de reconnaître l'excellence de la religion, et de la pratiquer.

Ne vous laissez décourager ni par le nombre des hypocrites ni par les railleries de ceux qui vous traitent d'hypocrites en vous voyant religieux. Sans force d'âme on n'acquiert aucune vertu, on n'accomplit aucun devoir d'un ordre élevé : la piété

(1) Paris, chez H. Fournier, rue de Seine.

n'est pas non plus la conquête d'un cœur pusillanime

Moins encore effrayez-vous de vous voir associé, en votre qualité de chrétien, à une multitude d'esprits vulgaires, peu capables de comprendre tout le sublime de la religion : parce que le vulgaire aussi doit être et peut être religieux, il n'est pas vrai que la religion soit chose vulgaire. L'ignorant aussi est obligé à l'honnêteté ; faudra-t-il pour cela que le savant rougisse d'être honnête ?

Vos études et votre raison vous ont amené à reconnaître qu'il n'est pas de religion plus pure que le christianisme, plus exempte d'erreurs, plus éclatante de sainteté, plus profondément empreinte du caractère de la divinité. Il n'en est pas qui ait autant contribué à faire avancer et à répandre la civilisation, à détruire ou à adoucir l'esclavage, à faire comprendre à tous les mortels leur fraternité devant Dieu, leur fraternité avec Dieu même.

Soyez attentif à tout ceci, et en particulier à la solidité des preuves historiques de la religion. Elles sont de nature à résister à tout examen désintéressé.

Et pour ne pas vous laisser prendre aux sophismes que l'on dirige contre la légitimité de ces preuves, joignez à l'examen que vous en ferez, le souvenir de cette foule d'hommes supérieurs qui en reconnurent toute la force, à commencer par quelques penseurs puissans qui appartiennent à notre époque, et en remontant jusqu'à Dante, jusqu'à saint Thomas, jusqu'à saint Augustin, jusqu'aux premiers Pères de l'Église.

Toutes les nations vous offrent des noms illustres qu'aucun incrédule n'oserait mépriser.

Le célèbre Bacon, si fort vanté dans l'école empirique, bien loin d'être incrédule comme ses plus chauds panégyristes, fit constamment profession de christianisme. Grotius était chrétien, encore qu'il se soit trompé sur bien des points ; et il a écrit un traité *de la Vérité de la Religion*. Leibnitz fut un des plus savans apologistes du christianisme. Newton n'a pas dédaigné de composer un livre sur l'*Accord des Évangiles*. Locke a traité *du Christianisme raisonnable*. Notre Volta, à nous, était un physicien de premier ordre, un homme d'une science vaste, et toute sa vie il s'est montré le plus vertueux des catholiques. Ces grandes âmes et tant d'autres attestent bien quelque peu que le christianisme est en harmonie parfaite avec le sens commun ; c'est-à-dire avec ce sens qui étend à toutes les questions ses connaissances et ses recherches, qui ne se restreint pas à plaisir, qui ne se borne pas à regarder une seule face des choses, et qui ne se laisse corrompre ni par le caprice de la moquerie, ni par l'emportement de l'irréligion.

Chapitre iv. — *Quelques citations.*

Parmi les hommes renommés dans le monde, on en compte quelques-uns d'irréligieux, et un assez grand nombre qui tombèrent dans beaucoup d'erreurs et d'inconséquences relativement à la foi. Mais qu'en est-il résulté ? C'est que tant contre le christianisme, en général, que contre le catholicisme en particulier, ils ont beaucoup affirmé sans rien prouver, et même les principaux d'entre eux n'ont-ils pu éviter, dans tels ou tels écrits, de rendre hommage à la sagesse de cette religion qu'ils haïssaient ou que si mal ils pratiquaient.

Les citations suivantes, quoique elles n'aient plus le mérite de la nouveauté, n'ont rien perdu de leur importance, et il est bon de les rappeler ici.

J.-J. Rousseau a écrit dans *Émile* ces mémorables paroles : « J'avoue que la majesté des Écritures m'étonne ; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur.... Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes ! Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ! Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord aient fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet.... Et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » . . . . . .

. . . . . .

Le grand Byron, ce génie prodigieux qui se laissa si malheureusement entraîner à diviniser, un jour le vice et l'autre la vertu, un jour la vérité et l'autre l'erreur, mais qui, après tout, était tourmenté par une soif ardente de la vertu et de la vérité, a témoigné de la vénération que lui inspirait malgré lui la doctrine catholique. Il voulut que sa fille fût élevée dans la religion catholique, et on connaît la lettre où, parlant de cette résolution, il dit qu'il l'a voulu ainsi, parce qu'en aucune Église il n'avait trouvé une si grande lumière de vérité que dans la catholique.

L'ami de Byron, le plus grand poète que possède encore l'Angleterre depuis sa mort, Thomas Moore, après avoir vécu de longues années, incertain de la religion qu'il devait suivre, fit une étude approfondie du christianisme, s'aperçut qu'on ne pouvait être chrétien et bon logicien qu'à la condition d'être catholique ; et il a écrit l'histoire de ses recherches et de l'irrésistible conclusion à laquelle il est forcément arrivé.

« Salut, s'écrie-t-il, salut, Église une et véri-

table; tu es l'unique chemin de la vie et la seule dont les tabernacles ne connaissent pas la confusion des langues! Que mon âme repose à l'ombre de tes saints mystères! Loin de moi également et l'impiété qui insulte à leur obscurité sainte, et la foi imprudente qui voudrait en sonder l'abîme! C'est contre l'une et l'autre que saint Augustin semble avoir écrit ces paroles : « Raisonne, moi j'admire; dispute, moi je vais croire; je vois la hauteur, quoiqu'il ne me soit pas donné d'atteindre aux limites de la profondeur. »

Chapitre IX. — *Le véritable patriote.*

Pour aimer la patrie d'un amour vraiment élevé, nous devons commencer par lui donner en nous des citoyens dont elle n'ait pas à rougir, dont elle puisse au contraire se faire honneur. Tourner en dérision la religion et les bonnes mœurs, et dignement aimer la patrie, ce sont deux choses incompatibles.

Si un homme insulte aux autels, à la sainteté du nœud conjugal, à la décence, à la probité, et qu'il s'écrie : « Patrie! patrie! » ne le croyez pas. C'est un hypocrite de patriotisme; c'est un mauvais citoyen.

Il n'y a de bon patriote que l'homme vertueux, celui qui comprend, qui aime tous ses devoirs, et qui s'étudie à les accomplir.

Jamais il n'ira se confondre avec l'adulateur des puissans ou le contempteur haineux de toute autorité : irrévérence ou servilité, excès des deux parts.

Si le gouvernement lui a confié un emploi militaire ou civil, le but qu'il doit se proposer, ce n'est pas sa fortune, mais bien l'honneur et la prospérité du prince et de son pays; s'il vit en simple particulier, l'honneur et la prospérité du prince et du pays sont également l'objet de ses vœux les plus ardens, et il ne fait rien qui puisse leur nuire; mais au contraire il fait tout ce qui est en son pouvoir pour arriver à ce même but.

Il sait que dans toute société il existe des abus, et il désire vivement que ces abus se réforment; mais il déteste la fureur de ceux qui voudraient les réformer par la spoliation et les vengeances sanguinaires : car, de tous les abus, ceux-là sont les plus terribles et les plus funestes.

Il n'appelle pas, il n'excite pas les discordes civiles; au contraire, par sa parole et ses exemples il se fait, autant qu'il le peut, le modérateur des opinions exagérées et le conseiller fervent de l'indulgence et de la paix; il ne cesse d'être un agneau qu'au jour où la patrie en danger réclame son bras pour la défendre. Alors il devient un lion; il combat et triomphe ou meurt.

Chapitre X. — *Amour filial.*

La carrière de vos actions commence dans votre famille; votre premier gymnase de vertu, c'est le foyer paternel. Que dire de ceux qui prétendent aimer la patrie, qui font étalage de leur héroïsme, et qui manquent à ce haut devoir de la piété filiale?

L'intelligence de l'enfant s'ouvre à peine à l'idée du devoir que déjà la nature lui crie : « Aime tes parens! »

L'instinct de l'amour filial est si puissant, qu'il n'est besoin, à ce qu'il me semble, d'aucun effort pour l'entretenir toute la vie. Néanmoins, comme déjà nous l'avons dit, il n'est pas d'instinct honnête qui n'ait besoin de la sanction de notre volonté et qui sans elle ne se détruise. La piété envers nos parens veut être cultivée avec une ferme résolution.

Si l'on se pique d'aimer Dieu, l'humanité, sa patrie, comment ne témoignerait-on pas un respect sans bornes à ceux par qui l'on est créature de Dieu, homme, citoyen?. . . . . .
. . . . . .

Honte à qui se fait le censeur rigide de quelque défaut de ses parens! Et par qui commencerons-nous à pratiquer la charité, si nous n'en avons pas pour un père, pour une mère?.....

Mon ami, ouvrez souvent votre âme à cette pensée triste, mais féconde en enseignemens de patience et de compassion : « Ces têtes blanches qui sont là, devant moi, qui sait si bientôt elles ne dormiront pas dans la tombe? » Ah! tandis que vous avez le bonheur de les voir, honorez-les et cherchez-leur des consolations à ces maux de la vieillesse dont le nombre est si grand!

Leur grand âge ne les porte que trop déjà à la tristesse; ne contribuez jamais à les attrister. Que vos manières avec eux, que toute votre conduite à leur égard soient toujours si aimables, qu'il suffise de votre vue pour les ranimer et les réjouir. Chaque sourire que vous rappellerez sur leurs lèvres antiques, chaque contentement que vous exciterez en leur cœur, sera pour eux le plus salutaire des plaisirs.

Chapitre XII. — *Amour fraternel.*

..... Pour bien pratiquer envers tous les hommes la science divine de la charité, il faut en faire l'apprentissage en famille. Quelle douceur ineffable n'y a-t-il point dans cette pensée : « Nous sommes les enfans d'une même mère? » Avoir trouvé, a peine venus en ce monde, les mêmes objets à vénérer et à chérir entre tous, quelle douceur encore! Cette communauté de sang et la conformité d'un grand nombre d'habitudes entre freres et sœurs produisent naturellement une

puissante sympathie qui ne saurait être anéantie que par un épouvantable égoïsme.

Si vous voulez être bon frère, défendez-vous de l'égoïsme; proposez-vous chaque jour d'être généreux dans les relations fraternelles; que chacun de vos frères, que chacune de vos sœurs voie que ses intérêts vous sont aussi chers que les vôtres. Si l'un d'eux commet une faute, soyez indulgent pour le coupable, non pas seulement comme vous le feriez avec un autre, mais plus encore. Réjouissez-vous de leurs vertus, imitez-les, et à votre tour excitez-les par votre exemple; faites qu'ils aient à bénir la Providence de vous avoir pour frère....

L'intimité du foyer ne doit jamais vous faire oublier d'être poli avec vos frères; soyez encore plus délicats de manières avec vos sœurs. Leur sexe est doué d'une grâce puissante; c'est un don céleste dont elles usent habituellement pour répandre la sérénité dans toute la maison, pour en bannir la mauvaise humeur et modérer les reproches qu'elles entendent parfois sortir de la bouche d'un père ou d'une mère. Honorez dans vos sœurs le charme suave des vertus de la femme; réjouissez-vous de l'influence qu'elles exercent sur votre âme pour l'adoucir; et puisque la nature les a faites plus faibles et plus sensibles que vous, soyez d'autant plus attentifs à les consoler dans leurs afflictions, à ne pas les affliger vous-même, à leur témoigner constamment du respect et de l'amour....

Chapitre xix. — *Honneur dû à la femme.*

Le cynisme insultant et vil est le génie des hommes vulgaires; c'est un démon qui va quêtant partout des calomnies contre le genre humain, pour l'amener à rire de la vertu et à la fouler aux pieds.... Comment ce génie honteux de la vulgarité, qui abhorre toute chose excellente, ne serait-il pas l'ennemi mortel des vertus de la femme, ne serait-il pas jaloux de l'avilir?

Dans tous les siècles, il s'est mis à la torture pour la peindre méprisable; pour ne voir en elle qu'envie, artifice, inconstance, vanité; pour lui refuser le feu sacré de l'amitié et l'incorruptibilité de l'amour. Toute femme de quelque vertu fut dès-lors considérée comme une exception. Mais les généreux instincts de l'humanité protégèrent la femme. Le christianisme la releva en proscrivant la polygamie et les amours déshonnêtes, et en présentant, après l'Homme-Dieu, comme la première des créatures humaines, au-dessus de tous les saints et même des anges, une femme!

La société moderne a senti circuler en elle quelque chose de ce noble esprit. Au sein de la barbarie, la chevalerie s'embellit du culte épuré de l'amour; et nous, chrétiens civilisés, enfans de la chevalerie, à nos yeux celui-là seul est bien élevé qui honore le sexe de la douceur, des vertus domestiques et des grâces....

Détournez vos pas de ceux qui, dans la femme, ne savent pas honorer leur mère; foulez aux pieds les livres qui la dégradent en prêchant la licence; restez digne, par votre noble estime pour la dignité de la femme, de protéger celle qui nous donna la vie, de protéger un jour peut-être celle à qui vous aurez donné le titre sacré de mère de vos enfans.

Chapitre xxxi. — *Courage.*

Du courage! toujours du courage! il n'y a de vertu qu'à cette condition! courage pour vaincre votre égoïsme et devenir bienfaisant; courage pour vaincre votre indolence et avancer dans toutes les voies honorables de l'étude; courage pour défendre la patrie et protéger notre semblable en toute rencontre; courage pour résister aux mauvais exemples et aux injustes dérisions; courage pour endurer et les maladies, et les peines, et les angoisses de tout genre, sans misérables lamentations; courage pour aspirer à une perfection à laquelle on ne saurait atteindre sur la terre, mais à laquelle il faut aspirer, selon la parole sublime de l'Évangile, si nous ne voulons perdre toute noblesse d'âme....

Vivre le cœur détaché des prospérités méprisables, c'est aux yeux de plusieurs un précepte trop rude et qu'on ne saurait accomplir. Il est vrai néanmoins que si dans l'occasion on ne sait pas être indifférent à ces prospérités, on ne saura vivre ni mourir dignement....

SONNET.

A SILVIO PELLICO.

Silvio, noble enfant de la noble Italie,
Deux autels sont pour toi dressés dans l'avenir;
Car les mains des tyrans et les mains du génie
T'ont couronné poète et t'ont sacré martyr:

Des hommes sans pitié s'acharnaient sur ta vie;
Mais toi, tu priais Dieu de ne pas les punir,
Et pendant les douze ans de ta dure agonie
Ta belle âme n'a su qu'espérer et bénir!

Ton livre, ô Silvio, cache un divin mystère;
C'est un sublime chant qui n'a rien de la terre,
Une inspiration que l'Esprit saint dicta;

Ou bien, quand tu rêvais ce poème si tendre,
Un ange descendait et te faisait entendre
Les paroles du Christ sur le mont Golgotha!

Ch. Lafont.

HISTOIRE

DE LA MUSIQUE RELIGIEUSE.

Chapitre II. — *Idée générale de la musique ancienne. — Ce qui la distingue de la moderne.*

Après avoir fait connaître l'opinion la plus saine, la plus raisonnable et la plus répandue sur l'origine de la musique; après avoir démontré que nul système d'invention n'est possible si l'on exclut la révélation, il semble que nous devons passer immédiatement à l'histoire de cet art dans l'antiquité. Mais dans le plan que nous nous sommes proposé, qui est de raconter les révolutions successives de la musique, depuis la formation de la société jusqu'à nos jours, en la considérant dans ses rapports avec la marche des institutions sociales et les progrès de la civilisation, il nous a paru difficile de faire comprendre tout ce que nous avons à dire, si d'abord nous ne cherchions à nous faire une idée nette et juste de l'expression de l'art, et du rôle qu'il a rempli dans les deux grandes périodes qui se partagent l'histoire tout entière, l'antiquité et le christianisme.

Le mot de *Musique* impliquait, chez les anciens, un sens collectif. Ils ne souffraient pas qu'on séparât de cet art la poésie, la déclamation, la grammaire, le geste, les mathématiques, l'astronomie, les sciences philosophiques, les cérémonies religieuses. La musique, ainsi que nous l'avons vu, se confondait avec la religion et les lois (1); elle était la science universelle.

Chez les modernes, renfermée dans ses seules limites, soumise à des règles particulières qui sont le développement des élémens qui la constituaient à son origine, elle est une science *à part*. En vertu de cette émancipation, elle n'a pas toutefois répudié les liens de parenté qui l'unissaient si étroitement aux autres branches des connaissances humaines; mais elle en a éloigné l'action, et les a rangées dans un ordre extérieur. Elle a donc son langage, ses formes, en un mot, son individualité propre.

Cette distinction est d'autant plus essentielle, que, malgré les découvertes journalières que l'on fait dans l'antiquité, on est singulièrement disposé à y chercher la place de la musique toujours en dehors des arts, des sciences, des mœurs, des coutumes religieuses et civiles dont elle était à la fois le lien et la règle. Ceux même qui ont le plus soigneusement établi ces rapports, lorsqu'il s'est agi de faire connaître sa théorie et son organisation, par un oubli inexplicable, ont entièrement isolé l'art lorsqu'ils ont voulu parler de son expression et de ses effets, sans tenir aucun compte de la puissance extérieure qu'il recevait de l'ensemble. Il ne faut pas chercher ailleurs la source des erreurs et de la confusion d'idées dans lesquelles on tombe perpétuellement relativement à la musique des anciens, ainsi que celle des préjugés qui se sont élevés contre elle avec tant de puissance.

Dieu, en constituant l'homme en société, lui donna le type d'une civilisation complète. Dans la religion, véritable expression de tous les rapports qui devaient s'établir entre lui et ses créatures, entre ses créatures entre elles, vinrent se grouper tous les ordres de vérités et de beautés. L'homme ne sépara pas d'abord *ce que Dieu avait uni*, et conserva pendant plusieurs siècles ces premiers élémens, simples et primitifs, de tout ce qui est bon en soi, sans les détacher de cette merveilleuse unité. Mais ces élémens renfermaient en eux-mêmes le germe de leur accroissement. Ce ne fut qu'après des événemens politiques qui changèrent la face des empires et fixèrent les époques du genre humain, après bien des bouleversemens et des transformations, que les diverses parties de ce tout, fécondées par tant d'élémens, prirent leur essor et se développèrent successivement. Comprises jadis dans le principe même de l'ordre social dont elles furent les bases, sous le christianisme, qui n'était que l'arbre enté sur le premier tronc, elles en devinrent l'ornement.

Ainsi tout, à l'origine, s'est trouvé à l'état d'élément; la science s'est formée plus tard (1). La théorie du chant ancien, considéré comme le principe de l'art que nous possédons aujourd'hui, se rapportait, en quelque manière, à la *Méthode d'intuition*, fondement de la philosophie orientale (2). Et comme, dans sa propre énonciation, l'harmonie comprenait des idées d'ordre, d'union, d'accord, on l'appliquait au système universel des connaissances humaines.

« La musique, dit Aristide Quintilien, est, pour rendre ma pensée en peu de mots, répandue dans toute la matière; elle embrasse l'immensité, soit qu'elle orne l'âme de la beauté de l'ordre, soit qu'elle forme le corps à l'harmonie du rhythme. Elle convient aux enfans, en ce qu'elle leur fait connaître les avantages du chant. Lorsqu'ils sont plus avancés en âge, elle leur enseigne les charmes d'une élocution cadencée, et généralement

(1) Cum divinarum rerum cognitione esse conjunctam. *Quint. Inst.*. lib. II, cap. 16.

(1) Et erat illa, quidem (musica scilicet).... præbens secundum harmoniam compositionem et concinitatem quandam potiùs, quàm scientiam. *Plat.*, *de Rep.*, lib. VII.

(2) Les Orientaux distinguent deux méthodes : la méthode *d'intuition* et la méthode *logique*. Les deux états successifs de la musique peuvent se rapporter a ces deux méthodes.

tout l'art du discours. Plus tard elle leur explique la nature des nombres et la variété des proportions, ainsi que les rapports harmonieux qui en résultent dans tous les corps. Mais ce qui est plus grand et plus merveilleux encore, elle leur dévoile les mystères de l'âme, qui sont impénétrables pour tant de gens, et leur révèle les raisons tant des phénomènes particuliers que des phénomènes généraux. J'en ai pour garant le divin témoignage de Panacme le pythagoricien, cet homme d'une si haute sagesse, qui dit que la musique n'est pas seulement l'art de combiner des sons entre eux, mais encore de soumettre aux lois de l'harmonie tout l'ensemble de la nature (1).»

Selon Platon et Pythagore, les mouvemens des corps célestes et les rapports des astres entre eux sont la musique des yeux, comme l'art de combiner les sons forme l'harmonie de l'oreille. C'est en ce sens qu'ils disaient que l'astronomie et la musique sont sœurs. Au reste, Platon ne faisait pas plus de cas des musiciens qui ne voyaient dans leur art que des sons, que des astronomes qui ne voyaient dans le ciel que des étoiles. Tout en distinguant en eux-mêmes les élémens des diverses connaissances, il ne voulait point qu'elles fussent indépendantes les unes des autres; et, en établissant entre elles une sorte de parenté, il s'efforçait de les amener de toutes parts à l'unité dans laquelle le beau et le vrai viennent se confondre.

Feu M. Villoteau a commenté la même doctrine. Ses paroles sont remarquables :

« Si ces deux philosophes (Pythagore et Platon) disent que la musique et l'astronomie sont sœurs, ce n'est pas qu'ils pensent que l'une et l'autre de ces deux sciences produisaient une harmonie de sons; mais c'est que toutes deux concourent, quoique par des moyens différens, à exciter en nous *le sentiment de l'ordre et à nous faire concevoir l'idée de son admirable beauté:* parce que l'une enchante les yeux par son harmonie, de même que l'autre charme l'oreille par la sienne; parce qu'enfin, toutes deux ont quelque chose de mystérieux qui élève notre âme vers cette sagesse éternelle, *qui a fondé sur l'ordre l'existence de tout ce qui est bien et beau.* En un mot, si les Égyptiens (2) établirent entre ces deux sciences des rapports aussi philosophiques et aussi étendus, c'est que ces peuples, qui s'appliquaient sans cesse à diriger toutes leurs connaissances vers un seul et même but, celui du bonheur social et de la prospérité publique, avaient découvert *le lien qui les unit ensemble les uns aux autres*, et qu'ils cherchaient toujours à le resserrer de plus en plus. C'était là le principal objet de leurs lois (1).»

Les observations que l'on peut faire sur les instrumens dont les anciens nous ont donné la description, conduisent au même résultat. Le *monochorde*, connu dès la plus haute antiquité, et qui paraît être la lyre à une seule corde inventée par Mercure, était regardé comme le prototype du système musical, parce qu'on l'employait à démontrer la division harmonique de la corde, et il représentait l'emblême de tout le système de l'harmonie universelle et astronomique. Aujourd'hui encore les Arabes regardent l'*é-oud*, instrument dont on attribue l'invention à Platon, comme le symbole de l'harmonie de toute la nature (2).

Le *dichorde*, qui était la même lyre augmentée d'une corde, était le symbole des deux moitiés de l'année. Celle à trois cordes, ou *trichorde*, correspondait aux trois saisons : le printemps, l'été et l'hiver. Lorsque l'année fut partagée en quatre saisons, la lyre à quatre cordes se rapporta à cette nouvelle division (3). La lyre à sept cordes répondait aux sept planètes, et celle à douze cordes aux douze signes du zodiaque. Les mêmes idées reparaissent encore dans les écrits du moyen âge; mais après la découverte de l'harmonie, on n'en découvre plus que de légères traces.

Maintenant, si l'on veut établir des rapprochemens plus directs avec les principes de l'ordre social, il n'y a qu'à consulter Platon, qui rapporte que tous les chants et même les danses des Égyptiens étaient consacrés par des lois, et même en portaient le nom; que chez les Grecs le mot de *lois* était synonyme de *chants* (4). Les lois de Charondas étaient chantées. Lycurgue avait défendu qu'on écrivît les lois, pour qu'on les chantât. Aristote assure que les Agathyrses transmettaient les leurs de la même manière. Les Turditans, les Perses, les Indiens, les Germains, suivant Tacite, en faisaient autant. Chez les Israélites, les premières charges de l'état étaient données à ceux qui étaient chantres et poètes à la fois. Il en était de même pour les *Eumolpides*, à Athènes. On sait que le héros égyptien qui vint disputer le trône d'Athènes à Erec-

(1) *Arist. Quint.*, lib. I, pp. 2 et 3. *Meibonius*, in-4°. Amst., 1652.

(2) Nous allons voir que cette idée n'était pas particulière aux Égyptiens.

(1) *Mémoire sur la musique de l'antique Égypte. Descript. de l'Égypte. Antiquités*, tome I, page 397. — Voir *le Songe de Scipion.*

(2) *De l'état actuel de la Musique en Égypte*, par Villoteau. *Description de l'Égypte ; état moderne*, tome I, p. 849.

(3) Les anciens Chinois avaient un instrument à peu près semblable.

(4) *Plat.*, *de leg.*, lib. II.— Chez les Égyptiens, les règles de l'architecture étaient également fixées par des lois. *Diod. Sic.*, *Biblioth. hist.*, cap. 98.

thée, et qui institua dans ce pays une classe sacerdotale à l'instar de celle des hiérophantes égyptiens, fut appelé *Eumolpe*, mot qui signifie *agréable chanteur;* ses descendans furent appelés *Eumolpides*. Enfin, parmi les druides, les bardes, comme les chantres égyptiens, jouissaient de très-grandes prérogatives; on nommait *Archi-Barde* celui qui était chargé de diriger la musique à la cour des rois.

Remontons-nous plus haut encore : les mêmes idées apparaissent encore dans le culte qu'on rendait à la musique. On lit dans le *Li-Ki :* « Voulez-vous être instruit? étudiez la musique avec soin... *La musique est l'expression et l'image de l'union de la terre avec le ciel....* Avec le cérémonial et la musique rien n'est difficile dans l'empire (1). »

On lit dans le *Lopi :* « *La musique n'est autre chose que l'union de deux principes,* l'un actif, nommé *Iang*, l'autre passif, nommé *In*, sur lesquels roulait la conservation du monde visible (2) ». Écoutez *Hoai-Nan-Tse :* « Les deux premiers instrumens, nommés *seng* et *hoang*, servaient à *Niu-Va* pour communiquer avec les huit vents. Par le moyen des *kouen*, ou des flûtes doubles, elle réunit tous les sons à un seul, et accorda le soleil, la lune et les étoiles : c'est ce qui s'appelle un concert parfait, une harmonie pleine. Sa lyre était à cinq cordes : elle en jouait sur les collines et sur les eaux; le son en était fort tendre. Elle augmenta le nombre des cordes jusqu'à cinquante, afin de s'unir au ciel pour inviter l'Esprit à descendre; mais le son en était si touchant qu'on ne pouvait le soutenir. C'est pourquoi elle les réduisit à vingt-cinq, pour en diminuer la force; et alors il n'y eut plus rien de si caché dans l'univers ni de si délicat qui ne fût dans l'ordre (3). »

On le voit : toujours les mêmes notions d'ordre, d'union, d'unité, qui percent à travers le voile de cette poésie hiéroglyphique et de cette théologie fabuleuse.

A ces témoignages n'oublions pas d'ajouter une preuve qui nous convaincra que le chant était aussi nécessaire aux poèmes anciens que le *rhythme* est indispensable à la poésie moderne. Outre ces mots : *Je chante*, par lesquels les Grecs commençaient tous leurs poèmes, tradition qui s'est conservée jusqu'à nous, le mot *ode*, qui dans leur langue signifiait *chant*, se retrouve dans la dénomination de presque toutes leurs poésies. Ainsi les mots *rhapsodie*, *palinodie*, *psalmodie*, *épode*, etc., indiquent par eux-mêmes l'usage où l'on était de chanter ces divers poèmes.

(1) *Mémoires sur les Chinois*, t. I, p. 257.
(2) *Disc. prélim. du Chou-King*, p. xcvij.
(3) *Ibid.*, p. cxi.

Résumons : La musique participait de l'art du dessin, de l'architecture, de la sculpture et des autres arts d'imitation, par les divers modes auxquels elle était assujettie et qui correspondaient aux différens ordres d'architecture. Ainsi le mode dorien, qui prêtait à la musique un accent énergique et guerrier, se retrouvait, pour l'architecture, dans l'ordre dorique. Le mode lydien se rapportait à l'ordre ionien, etc., etc. Elle participait de la poésie, de la danse et du geste, par le rhythme qui leur était commun. Elle participait de la religion et des mystères, en ce qu'elle était universellement regardée comme un don de la divinité et comme le langage le plus propre à chanter ses bienfaits. Elle participait enfin de la philosophie, qui embrassait toutes les connaissances morales et naturelles, en ce qu'elle impliquait éminemment les idées de lien commun, d'ordre et d'ensemble, dont elle était sur la terre la plus sensible image.

A l'aide de ces notions générales, peut-être nous sera-t-il facile de nous faire une idée juste de son caractère et de la nature de son expression chez les anciens. L'homme, être à la fois intelligent et sensible, a nécessairement des rapports avec les autres êtres de même nature que lui, et avec Dieu, de qui émanent toute nature et toute intelligence. L'expression extérieure ou sensible de ces divers rapports appartient aux beaux-arts. Or cette expression, qui existait chez les anciens pour les autres arts, n'a pas toujours existé pour leur musique. La raison en est simple : ayant fait de cet art le lien commun de tous les autres, ils lui avaient ôté son individualité, sa personnalité propre. Invariablement fixée par les paroles, assujettie au rhythme, soumise aux divers modes, circonscrite dans des limites d'intervalles et de modulations qu'il ne lui était pas permis de franchir, forcée de s'interdire tout ornement accessoire, accompagnée par des instrumens dont l'emploi se bornait à soutenir la voix, la mélodie n'avait d'expression que ce qu'elle empruntait à ce concours de forces agissantes. On conçoit très-bien que des chants toujours simples, qui tenaient toute leur variété de la variété du poème ou du changement de mode et de rhythme, devaient sans doute ajouter à l'expression des paroles qu'ils suivaient fidèlement, mais sans en changer la nature, et venaient se confondre dans le sens et la signification littérale. Ce qui prouve encore que ces chants étaient invariables, et le respect avec lequel on les conservait, c'est qu'ils n'étaient jamais écrits. Ils se transmettaient successivement des peres aux enfans, et, comme l'observe Villoteau, *la réunion de ces arts formait un faisceau qui constituait la tradition orale.* La raison des prodiges merveilleux opérés par la musique, prodiges qui ont trouvé

tant d'incrédules parmi des gens d'esprit qui ont cru sérieusement à des choses bien autrement inexplicables, se trouve tout entière dans l'importance de cette antique institution.

Que ne devaient pas produire, en effet, sur des hommes accoutumés dès l'enfance à régler les mouvemens du corps par la mesure et la cadence, comme aussi à modérer par l'harmonie les penchans déréglés de l'âme, ces chœurs religieux, solennels, dont l'exécution était fortifiée de toute l'énergie du rhythme et de cet entraînement irrésistible d'une multitude de voix qui toutes obéissaient au même sentiment, à la même pensée, au même élan? Que n'éprouvaient-ils pas surtout à ces transitions inattendues, déterminées par un changement de mode suivant le caractère des paroles, qui les faisaient passer subitement à des impressions tout opposées, et réveillaient dans leurs cœurs une foule d'émotions nouvelles? Si nous jugeons de ces effets par cette puissance et cet ascendant magique attachés à toute manifestation spontanée d'un sentiment ou d'une volonté unanime, qui nous transporte quelquefois malgré nous, nous y regarderons à deux fois avant de taxer, avec notre sourire français, toute l'antiquité de folie. Mais, nous le répétons, malgré la grandeur de ces effets, la musique agissait moins par sa propre expression, par une force inhérente à sa nature, que par une expression d'emprunt et, en quelque sorte, collective.

Denys d'Halicarnasse a beau nous dire, dans son *Traité de l'arrangement des mots*, que les paroles doivent être subordonnées au chant et non le chant aux paroles. Que peut signifier cela, si ce n'est que les paroles doivent être cadencées et accentuées de manière à former avec le chant l'harmonie la plus douce et la plus naturelle? C'est ce qu'Aristote reconnaît dans sa *Poétique* lorsqu'il dit « qu'un moyen qui ne contribue pas peu à relever l'élocution sans la rendre moins claire, c'est d'allonger les mots, de les raccourcir, d'y changer des lettres et des syllabes. » Qu'après cela, Aristote dise ailleurs « qu'il est nécessaire d'imiter avec le chant plutôt encore qu'avec les paroles, » cela ne peut point s'entendre évidemment en ce sens que les paroles recevraient toute leur expression du chant; car il faudrait alors supposer une chose absurde, c'est que les paroles n'auraient aucune signification par elles-mêmes, tandis que le chant en aurait une déterminée. Or Platon dit positivement qu'il est très-difficile d'assigner un sens à une mélodie sans paroles, et il veut que celles-ci fixent son expression. C'est donc de l'énergie et de la force d'expression qui naissent du concours du rhythme et du chant réunis qu'Aristote aura voulu parler. Du reste, Denys d'Halicarnasse, loin de subordonner les paroles au chant, met au contraire celui-ci dans une dépendance très-étroite de celles-là, en consacrant, dans le même *Traité*, le principe universellement reconnu par tous les orateurs et les poètes, de ne jamais abaisser ni élever la voix au-dessus ni au-dessous d'une quarte ou d'une quinte tout au plus. Et ce principe, il est d'autant plus essentiel de le constater ici, que nous pourrons en tirer plus tard des conséquences graves.

Nous croyons avoir suffisamment établi que la musique des anciens, relativement à la nôtre, s'est trouvée pendant long-temps à l'état d'élément. Ce ne fut qu'après une longue suite d'âges, et lorsque les nations chez lesquelles elle avait brillé d'un si vif éclat, tombées dans l'esclavage ou la barbarie, conservaient à peine quelques traces de cette institution primitive de transmettre les grands événemens par les chants, que l'on commença, sous le christianisme, à décomposer, pour ainsi dire, cet être collectif; qu'on en isola le germe de notre musique; qu'on la soumit à l'analyse, et qu'on la porta peu à peu à cet état fixe et régulier où nous la voyons depuis plusieurs siècles. Nous dirons bientôt par quelles révolutions et quelles vicissitudes l'art a passé pour arriver à ces nouveaux résultats. Mais il est nécessaire de nous renfermer quelques instans encore dans le cercle de l'observation, pour nous faire une idée claire de son caractère et de son expression modernes.

JOSEPH D'ORTIGUE.

NOTICE SUR M. FRAYSSINOUS,

ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS.

M. Luc-Denis Frayssinous est né en 1765 à Currières, arrondissement d'Espalion, dans le Rouergue. La piété de ses parens développa en lui de bonne heure le goût des choses saintes; et un vif attrait pour l'étude se joignant en lui à cette heureuse disposition de l'âme, il fit connaître de bonne heure à son père le désir qu'il avait de se vouer au service des autels. Cette vocation ne trouva pas d'obstacles dans ses parens, et quelque regret qu'ils eussent de se séparer si tôt de leur enfant, ils l'envoyèrent à Paris, au collége des *Robertins;* nom vulgaire que la reconnaissance des générations avait donné à l'institution du vénérable chapelain et confesseur de saint Louis, Robert de Sorbonne. M. Frayssinous y fit ses humanités et sa théologie avec cette ardeur généreuse de jeune homme qui veut justifier auprès de ses parens le choix qu'il a fait et se rendre digne d'une auguste mission.

Passage de la mer rouge.

Mr. de Frayssinous.

Il mérita cette confiance par les succès obtenus dans ses différens *cours* d'études, qu'il parcourut avec une grande distinction, et spécialement ceux de philosophie et de théologie, où il déploya, dans la discussion des questions les plus ardues qui se rattachent à ces deux sciences, cette sagacité d'esprit, cette rectitude de jugement et cette clarté d'élocution qui sont devenues dans la suite le cachet particulier de son talent comme orateur et comme écrivain.

La ferveur de sa piété, relevée par une grande variété de connaissances ecclésiastiques et littéraires, détermina aisément ses supérieurs, qui aimaient en lui un de leurs plus sages et de leurs plus brillans élèves, à lui faire conférer le sacerdoce. Il venait de passer avec éclat sa thèse de bachelier en théologie et se préparait à rentrer dans la lice pour obtenir le titre de licencié, lorsque les événemens de la révolution, qui se présentait de jour en jour avec des symptômes plus graves, l'engagèrent à retourner en province auprès de sa famille. Il y trouva sinon cette paix et ce calme qui sont l'effet du bonheur commun et de la prospérité générale, au moins des loisirs favorables à l'étude et aux graves méditations. En voyant la spoliation de son *ordre* opérée sous la sanction d'un grand acte public, M. Frayssinous put juger que le clergé catholique de France était entré dans une phase nouvelle, où il ne lui resterait plus que l'influence pacifique de ses sanctuaires et de ses vertus personnelles. Il était encore dans la destinée des prêtres français de ne pouvoir jouir de ce dernier avantage qu'après avoir passé par les plus terribles épreuves.

La constitution civile qu'un pouvoir violateur de l'indépendance de l'Église voulut imposer au clergé, en le plaçant dans l'alternative de l'apostasie ou du martyre, lui donna le courage d'abandonner ses temples et de se résigner à mourir pour sauver le dépôt des doctrines et le laisser intact à de nouvelles générations. Si M. l'abbé Frayssinous, trop jeune encore et tout-à-fait inconnu, ne fut pas appelé aux honneurs de la persécution, il eut du mois la gloire d'avoir résisté à l'entraînement de la défection, dont une faible portion du clergé avait donné le malheureux exemple. Il sortit de la tourmente révolutionnaire fidèle à la cause de la foi, et par là même plus digne de la confiance de l'Église et de l'estime des Catholiques.

Quand Bonaparte eut relevé les autels et rendu au culte son libre exercice et ses pasteurs légitimes, M. l'abbé Frayssinous revint à Paris. Une seule congrégation avait survécu à la suppression des ordres religieux et des anciens corps enseignans : c'était celle de Saint-Sulpice, qui depuis un siècle et demi s'était consacrée à l'éducation cléricale et avait donné à l'Église gallicane tant de grands et de saints évêques. L'illustre abbé Émery, qui en était alors le supérieur, y attira M. Frayssinous, dont il appréciait la science, et lui confia une chaire de théologie. Les succès du jeune professeur justifièrent pleinement le choix de M. l'abbé Émery, qui regretta de ne pouvoir l'attacher à sa congrégation par d'autres liens que ceux de l'estime et de l'amitié. La Providence avait d'autres desseins sur M. Frayssinous.

La France commençait à respirer sous son nouveau gouvernement. La privation des consolations religieuses, durant de longues années, en avait fait plus vivement sentir le besoin ; on se précipitait dans les temples pour y trouver un soulagement à de cruelles adversités. Quelques écrits de M. de Bonald avaient secondé ce mouvement général des esprits ; mais l'apparition du *Génie du Christianisme* était venue leur donner une plus grande impulsion, en montrant que « la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres ; que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël..., et qu'il n'y a point de honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine. » Cependant le retour à la religion n'était pas universel. Un grand nombre de personnes, dominées par le souvenir des moqueries surannées de Voltaire et de ses adeptes, nourrissaient contre elle encore d'opiniâtres préventions ; et même le temps n'était pas loin où l'athée Cabanis, saisi d'un accès frénétique d'impiété, à la lecture d'un rapport de Bernardin de Saint-Pierre, s'était écrié dans une séance de l'Institut : « Je jure qu'il n'y a pas de Dieu ! et je demande que son nom ne soit jamais prononcé dans cette enceinte ! » et cet affreux blasphème, qui eût été puni de mort dans les anciennes républiques de la Grèce, avait reçu l'assentiment presque unanime du premier corps savant de la France, dans une délibération spéciale, consignée dans ses registres.

M. l'abbé Frayssinous, à la vue des heureux résultats obtenus par deux laïques en faveur de la religion, pensa que le moment était arrivé de la venger des insultes des philosophes, et de dissiper les doutes de ceux qui cherchaient avec bonne foi la vérité, en présentant le christianisme comme une nécessité de la société. En conséquence, il ouvrit, en 1803, à Saint-Sulpice, des conférences dans la chapelle dite *des Allemands*. Le succès prodigieux dont elles furent suivies dès le début, l'engagea à les transférer dans l'église des Carmes de la

rue de Vaugirard, pour la commodité du plus grand nombre des auditeurs, qui appartenaient à ce quartier. La parole du prêtre catholique dut tomber bien puissante sur son auditoire, lorsque, développant les preuves du christianisme, il montrait le pavé de cette chapelle encore teint du sang des nouveaux martyrs; et cet enclos où les Dulau, les La Rochefoucauld, l'abbé de La Pannonie, et tant d'autres saints prêtres, avaient renouvelé naguère l'héroïsme des Photin, des Denis et des Éleuthère, pour la gloire du Christ et de son Église. Aussi le nombre des fidèles qui accouraient de toutes parts à ses instructions, augmentant de jour en jour, il fallut choisir un local plus central et plus vaste; et désormais elles furent continuées dans l'église de Saint-Sulpice, où elles avaient pris naissance : l'élite de la capitale s'y rendait. Des personnes instruites, prises dans tous les rangs de la société; des hommes de lettres, des ministres, des ambassadeurs, se pressaient autour de M. de Frayssinous et venaient se convaincre, sous l'autorité d'un beau talent rehaussé par une admirable bonne foi dans la discussion, que la religion chrétienne est la source des lumières et de la civilisation; qu'elle seule fait la force et la gloire des empires, est le lien le plus puissant qui unisse les hommes, fonde le bonheur et la prospérité des familles, affermit le courage de l'homme contre les revers, et offre de douces consolations et des compensations infinies aux maux inévitables de cette vie. Les jeunes gens que leurs études attiraient à Paris, et qui ne connaissaient la religion que par les sophismes ou les calomnies des philosophes du dix-huitième siècle, apprenaient enfin « qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale; rien de plus aimable, de plus pompeux, que ses dogmes, sa doctrine et son culte ; qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste. » Et c'est aux éloquentes démonstrations de l'orateur apologiste, qu'est due, en grande partie, la régénération de la jeunesse en France, et son retour vers les idées religieuses.

Cependant la direction que prenaient les esprits, sous l'influence de l'orateur chrétien, vint alarmer le gouvernement impérial. La modération et la prudence de M. l'abbé Frayssinous ne purent le protéger contre les inquisitions d'une police ombrageuse ; deux fois il fut appelé dans le cabinet de Fouché pour justifier ses paroles. Dans le dernier entretien, le ministre, qui de même que son maître ne voyait dans un homme que de la *chair à canon*, poussa l'inconvenance jusqu'à inviter le prédicateur à *prêcher en faveur de la conscription;* mission étrange que M. Frayssinous repoussa, en alléguant que, *s'il l'acceptait, tout le monde déserterait ses instructions*. De ce moment on le laissa tranquille.

Mais en 1809, lorsque le pape, arraché de ses états, fut traîné en exil par Napoléon, le gouvernement, craignant que le concours immense de fidèles que ces *conférences* attiraient ne prît le caractère d'une muette mais sévère protestation contre le persécuteur du chef de l'Église, fit défense à M. l'abbé Frayssinous de les continuer. A cette époque s'organisait l'Université impériale. M. de Fontanes, qui s'excusait auprès de Napoléon d'y introduire des ecclésiastiques, en disant *qu'il prenait le mérite où il le trouvait*, nomma M. l'abbé Frayssinous inspecteur de l'Académie de Paris. L'espoir de faire quelque bien auprès de la jeunesse, qüi avait confiance dans ses vertus et dans ses talens, le détermina à accepter cette fonction. C'était d'ailleurs une espèce de dédommagement du refus que Napoléon avait fait d'approuver sa nomination à un titre de chanoine au chapitre de Notre-Dame, à Paris, et d'après lequel M. Frayssinous n'était que chanoine honoraire, sans pouvoir prendre part aux délibérations de ce corps sur lequel l'Empereur redoutait l'influence du nouvel élu.

Les événemens de 1814, en rendant la liberté au souverain Pontife et ramenant la race de nos anciens rois, permirent à M. Frayssinous de reprendre le cours de ses *conférences*, qui furent continuées sans interruption jusqu'en 1822, au milieu d'une affluence toujours croissante. C'est dans cet intervalle que le vénérable et saint archevêque de Bordeaux, Mgr Daviau du Sanzay, fit un appel au zèle de M. Frayssinous, qui alla donner dans cette ville une suite de *conférences* qui produisirent les fruits les plus heureux et ont laissé de longs souvenirs.

Au mois de février 1815, Louis XVIII le nomma inspecteur-général des études; mais le retour de Napoléon laissa cette ordonnance sans exécution. Une commission d'instruction publique ayant été créée par le roi, pour former le conseil du grand-maître de l'Université, M. l'abbé Frayssinous en devint membre par une ordonnance du mois d'août 1815. De graves motifs l'obligèrent à donner sa démission quatre ans après, et il ne conserva plus que le titre de censeur royal, qui lui avait été conféré à la fin de l'année 1814.

Le concordat de 1817 avait rencontré une vive opposition dans une partie des membres des deux chambres, et il en était résulté au dehors une polémique dont un écrit de M. le comte Lanjuinais avait donné le signal, et à laquelle avaient pris part tour-à-tour M. Bernardi, l'abbé Dillon, l'abbé Clausel de Montals, actuellement évêque de Char-

tres. L'année suivante, M. Frayssinous apporta à cette discussion, où s'agitait la cause de l'Église de France, le tribut de ses lumières, et publia son ouvrage des *Vrais principes de l'Église Gallicane*, qui produisit une grande sensation. La matière ainsi éclaircie par ces écrits lumineux, les difficultés s'évanouirent, et le concordat, après avoir reçu quelques légères modifications, fut exécuté en 1819.

Cinq ans après, le roi voulant s'attacher plus particulièrement un homme du mérite de M. Frayssinous, lui obtint du pape le titre d'évêque *in partibus* d'Hermopolis, et le fit son premier aumônier. Ce n'était que le prélude à une plus haute marque de confiance.

Depuis trente ans le clergé était placé dans les attributions d'un ministre laïque : la bienveillante sollicitude de Louis XVIII détermina ce roi à créer dans son conseil un représentant spécial des intérêts des catholiques, dans la personne d'un prélat qui, par son rang dans l'Église, pût mieux apprécier les besoins de nos diocèses, et y pourvoir avec plus de célérité et de convenance ; et monseigneur l'évêque d'Hermopolis fut nommé, au mois d'août 1824, ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, réunissant ainsi la double surveillance des églises de France et de l'éducation de la jeunesse, à laquelle de récentes expériences avaient fait sentir la nécessité d'imprimer une autre direction. Les gens de bien applaudirent, comme le clergé, à ce choix qui donnait à la religion un protecteur prudent et éclairé. Si dans son ministère M. Frayssinous n'a pas déployé ces vues larges, et créé quelqu'une de ces grandes choses qui résument dans un homme toute une époque, on ne peut lui contester le mérite d'avoir introduit d'utiles améliorations dans l'Université, et surtout d'avoir placé sur les siéges épiscopaux des pasteurs dignes de la confiance et du respect des peuples par leurs lumières et leur sagesse. « *Il nous faut des curés mitrés,* » disait-il, et ce mot annonce qu'il a l'intelligence de son siècle. Jamais, à cet égard, aucune considération personnelle n'influa sur ses nominations. Un haut personnage s'avisa un jour de jeter le poids de son nom à côté d'un refus qu'il faisait d'un évêché suffragant pour lequel il était désigné, prétendant trouver dans sa naissance le droit d'arriver d'un seul bond à un siége métropolitain. Le ministre, indigné de voir intervenir de misérables calculs de vanité dans une question de conscience, déclara que tant qu'il serait chargé de la présentation pour les évêchés, il ne le nommerait à aucune dignité ecclésiastique, et il a tenu parole. Le roi le nomma pair de France en témoignage de sa satisfaction.

Louis XVIII étant mort, il fut invité à composer son Oraison funèbre, qu'il prononça le 25 octobre 1824, à Saint-Denis, et dans laquelle on remarque un grand nombre de traits d'éloquence et un style d'une élégance parfaite. M. Frayssinous sut éviter avec bonheur le danger de fournir un aliment aux passions politiques et de blesser des intérêts nouveaux. Il s'était essayé déjà dans ce genre de composition par l'oraison funèbre du cardinal de Périgord, prononcée en 1822. Durant son ministère il fit imprimer, sur les instances des amis de la religion, ses *Conférences*, qui ont fait sa réputation et l'ont rangé parmi les plus éloquens apologistes du christianisme.

A la formation du ministère Martignac il cessa d'être ministre à porte-feuille, et ne conserva plus que la présentation aux titres ecclésiastiques ; bientôt même il se démit de cette charge et se retira des affaires. Lorsque la révolution de 1830 éclata, il passa en pays étranger et alla demeurer quelque temps à Rome, où il reçut un accueil des plus distingués de la part du souverain Pontife et des membres du Sacré-Collége. Mais tous ces honneurs ne pouvaient remplir dans son cœur attristé le vide de la patrie absente. Voyant quelque calme renaître en France par le retour des esprits à de plus justes appréciations, il rentra en 1832, et vint se fixer dans son pays natal, où il s'enveloppa dans une modeste obscurité.

C'est dans cette retraite qu'est venue le chercher la marque de confiance la plus honorable. Les exilés de Prague ont mis entre ses mains la direction de l'éducation de monseigneur le duc de Bordeaux. Fidèle aux Bourbons dans les jours de leur infortune comme il l'avait été dans les jours de leur puissance, il s'est rendu sur-le-champ auprès d'eux. On a pu voir que cette notice ne voulait parler de M. Frayssinous que comme écrivain et comme prélat, et qu'elle a laissé de côté l'homme politique. Il ne nous appartient donc pas de donner un avis ou d'émettre un vœu sur le nouveau rôle qui lui est imposé ; mais nous répondons d'avance qu'il fera de son élève un prince capable de passer le front haut à travers toutes les révolutions que l'avenir réserve encore à la France et à l'Europe.

DE L'USAGE DE L'EAU BÉNITE.

C'est une coutume très-ancienne dans l'Église catholique de bénir par des prières, des exorcismes et des cérémonies, l'eau dont elle fait des aspersions sur les fidèles et sur les choses qui sont à leur usage. Dans les *Constitutions apostoliques*, rédigées sur la fin du quatrième siècle, *l'eau bénite* est appelée un moyen d'expier le péché et de mettre en fuite le démon. Les témoignages de saint

Cyprien, de saint Ambroiseede saint Augustin, de saint Basile, se réunissent pour prouver que l'usage de l'eau bénite est de tradition apostolique, et il a été conservé chez les Orientaux, qui sont séparés de l'Église romaine depuis plus de douze cents ans.

Dans toutes les religions on a compris que, pour rendre notre culte agréable à Dieu, il faut nous purifier du péché par des sentimens de componction, puisque Dieu a promis de pardonner au pécheur qui se repentirait. Or, se reconnaître coupable, sentir le besoin qu'on a d'être purifié, et en faire l'aveu, est déjà un commencement de pénitence. Le témoigner par le signe extérieur de purification, afin d'exciter en nous le regret d'avoir péché et le désir de nous corriger est donc une pratique religieuse utile et louable, et c'est la leçon que l'Église fait aux fidèles en bénissant de l'eau afin qu'ils s'en servent dans ce dessein.

Les protestans ont prétendu que l'usage de *l'eau bénite* est un abus, une corruption de l'eau *lustrale*, une superstition du paganisme renouvelée par l'Église chrétienne; c'est une grande erreur. Les païens avaient, il est vrai, un vase d'eau lustrale à la porte de leurs temples, mais ils s'imaginaient que cette eau les purifiait par elle-même, sans qu'il fût besoin de se repentir et de changer de vie; les chrétiens au contraire savent fort bien en se servant de l'eau bénite, que c'est de Dieu seul, et non de l'eau, qu'il faut attendre la pureté d'âme, et que l'action de prendre de l'eau bénite n'a d'autre but que de demander à Dieu cette pureté.

L'usage de l'eau bénite est très-fréquent dans les cérémonies de l'Église catholique : on bénit l'enfant qui vient de naître, le jeune homme qui se marie, le vieillard qui est au moment d'entrer au tombeau; on le bénit même dans le cercueil où son corps est déposé. Pendant *les Rogations* on bénit l'eau des puits, des citernes, des fontaines, en priant Dieu d'en rendre l'usage salutaire aux fidèles.

On croit que les prières qui se prononcent lors de la bénédiction de l'eau ont été composées par le pape saint Alexandre, qui vivait au troisième siècle. L'une de ces prières nous apprend les heureux effets qu'on a lieu d'attendre de l'aspersion de l'eau bénite.

« O Dieu! répandez la vertu de votre bénédiction sur cet élément qui est préparé pour diverses purifications, afin que votre créature servant à vos mystères reçoive l'effet de votre grâce divine pour chasser les démons et les maladies; que tout ce qui sera aspergé de cette eau dans les maisons et dans tous les autres lieux où seront des fidèles soit préservé de toute impureté et de tous maux; que cette eau en éloigne tout souffle pestilentiel, tout air corrompu; qu'elle écarte les piéges de l'ennemi caché, et tout ce qu'il pourrait y avoir de nuisible à la santé ou au repos de ceux qui y habitent; et qu'enfin cette santé que nous demandons par l'invocation de votre saint nom, nous soit conservée contre toutes sortes d'attaques. »

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA PREMIÈRE QUINZAINE DE JUIN.

1er juin 1772. Mort de l'abbé de La Bletterie, traducteur de Tacite, auteur de l'*Histoire de l'empereur Julien*, critique distingué, savant aimable. Il était de l'Académie des Belles-Lettres.

4 juin 1620. Le cardinal de Richelieu fait rebâtir le palais de la Sorbonne, cette compagnie justement appelée par Mézeray le concile perpétuel des Gaules, l'aréopage de l'Église et le flambeau de la foi.

7 juin 1654. Louis XIV est sacré à Reims.

9 juin 1048. Le pape Clément VI achète de Jeanne, reine de Naples, la ville d'Avignon avec ses faubourgs, son territoire et ses confins, pour la somme de quatre-vingt mille florins. Avignon n'a été définitivement réuni à la France qu'en 1791.

11 juin 1145. Départ de Louis-le-Jeune pour la seconde croisade.

14 juin 379. Mort de saint Basile.

15 juin 455. Les Vandales prennent Rome et la pillent pendant quatorze jours. Le pape saint Léon, moins heureux cette fois que dans son ambassade auprès d'Attila, avait cependant obtenu de leur roi Genséric, qu'on ne commettrait ni meurtres ni incendies, et qu'on ne toucherait point aux trois principales basiliques.

15 juin 1755. Mort de l'abbé de Vertot. Ses ouvrages sont : l'*Histoire des Révolutions romaines*, celle des *Révolutions de Suède*, celle *de Malte*, et celle des *Révolutions de Portugal*, qui fit dire à Bossuet : *Voilà une plume taillée pour la vie du maréchal de Turenne.*

Un défaut qui empêche les hommes d'agir, c'est de ne sentir pas de quoi ils sont capables. Trois choses les en empêchent : la crainte pour ne s'être pas éprouvés; la paresse pour ne vouloir pas travailler; l'application ailleurs pour satisfaire sa légèreté. La crainte présuppose un bon principe, le désir de bien faire : il le faut animer, la paresse est une lâcheté, il faut la combattre, l'application ailleurs vient de différentes causes; il faut se captiver. (*Pensées de Bossuet.*)

LES OUVRAGES DE SAINT JÉROME.

La liste complète des écrits de saint Jérôme serait celle de ses combats, de ses triomphes et de ses gloires.

Sa plus belle œuvre est sans contredit son immense travail sur l'Ancien et le Nouveau Testament; lui seul était capable de l'entreprendre et de l'exécuter. Ce n'était pas tout d'avoir consumé de pénibles veilles dans l'étude de l'hébreu, d'avoir parcouru tous les lieux où s'étaient passés les grands événemens de la Bible et de l'Évangile; d'avoir renié, comme infidèles, ces mille versions qui variaient autant que les provinces chrétiennes, qui avaient adopté chacune la leur; il fallait s'ensevelir, durant de longues années, dans une solitude profonde, s'absorber dans une seule idée, se prendre corps à corps avec la Bible d'alors, ce Protée qui revêtait toutes les formes, et ne s'exhumer de son désert et ne se remontrer au monde que le *livre sacré* à la main, rendu à sa pure origine, à sa céleste unité : et c'est ce que fit saint Jérôme.

On ne se servait, avant lui, que d'une version incomplète et multiforme, connue alors sous le nom d'*Italique;* saint Jérôme la corrigea, réforma le texte grec d'après l'hébreu, qu'il appelle la *Vérité hébraïque,* donna une version nouvelle de tous les livres reconnus pour canoniques par les Juifs, et produisit enfin *les Septante;* puis il épura les deux livres de Judith et de Tobie, et les arma de victorieuses apologies.

Le Nouveau-Testament n'était pas moins à refondre que l'Ancien; il y en avait aussi presque autant de versions différentes que de manuscrits répandus dans l'Église. Saint Jérôme fit passer le grand fleuve de la vérité sur cette fange de mensonges.

A tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, outre ses préfaces, il joignit des commentaires et des dissertations, la plupart en forme de lettres, où il en expose l'historique, réfute ou prévient les objections, éclaircit les difficultés, développe les sens analogiques, et n'omet rien de ce qui peut percer les anciennes ténèbres et créer de nouvelles clartés.

Et de ces deux grands travaux naquit la version employée aujourd'hui dans la grande famille catholique sous le nom de *Vulgate.*

On peut ranger, parmi ses commentaires sur l'Écriture, une foule de lettres où il résout avec autant de solidité que d'érudition les questions diverses qui lui étaient adressées de toutes parts sur les passages les plus difficiles de la Bible.

Puis vient un Traité biographique, religieux et littéraire sur tous les apôtres et écrivains ecclésiastiques qui ont illustré l'Église jusqu'à lui; Saint Jérôme composa ce Traité pour répondre aux calomnieux dédains qui accusaient le christianisme de manquer de philosophes et d'orateurs. Essentiellement homme de génie, d'éloquence et de style, saint Jérôme était capable, mieux que personne, de relustrer et d'enchâsser tout ce qu'il y avait de diamans et de perles dans les œuvres de ses devanciers.

Il écrivit ensuite une continuation de la Chronique historique d'Eusèbe, poursuivie depuis la vingtième année du règne de Constantin jusqu'au sixième consulat de Valens et au second de Valentinien, c'est-à-dire jusqu'en l'an 378 de l'ère vulgaire, avec d'importantes corrections de la première partie. Ce livre est resté une des meilleures chroniques historiques de l'Église.

Puis des traités de controverse contre Helvidius, qui attaquait la virginité perpétuelle de la Mère de Jésus-Christ, et qui prétendait qu'après la naissance du Rédempteur elle avait eu d'autres enfans de saint Joseph; contre les erreurs diverses de Jovinien, et principalement celle par laquelle il établissait que l'état de mariage était aussi parfait que celui de la virginité; contre Ruffin, à l'occasion de l'*Origénisme* et sa traduction du *Periarchôn;* contre Vigilance, de Barcelone, qui taxait de superstition le culte des saintes reliques et l'invocation des saints; contre le schisme des Luciférien et l'hérésie de Pélasge. Nous avons dit la vengeance de ce dernier, à laquelle saint Jérôme n'échappa qu'à grande peine dans sa solitude de Bethléem.

Puis une collection de lettres, divisées en plusieurs classes, et dont plusieurs sont de véritables traités. Il y a dans quelques-unes de ces lettres des instructions à une mère sur la manière d'élever ses enfans, ses filles surtout, qui sont, avec le livre de Fénelon, le meilleur traité d'éducation chrétienne.

Parmi les lettres de saint Jérôme, il faut citer surtout celle qui est adressée à Léta, belle-fille de sainte Paule. Rien de touchant comme les conseils qu'il lui donne sur la manière dont elle doit élever Paule, sa fille. « Vous devez, lui dit-il, l'élever dans le temple, comme Samuel, et dans la solitude, comme Jean-Baptiste, pour que rien de profane et d'impur ne frappe ses oreilles. Écartez de sa personne toutes les femmes qui sont animées de l'esprit du monde; choisissez-lui des compagnes, afin qu'elle soit excitée par l'émulation, l'accoutumant à ne point s'attrister des progrès d'autrui, mais à s'en réjouir et à les admirer, tandis qu'elle se reproche sa négligence. Ayez soin qu'elle n'apprenne jamais ce qu'elle voudrait ensuite ne pas savoir; surveillez ses premières impres-

sions : l'éloquence des Gracques dut sa perfection à la pureté et à l'élégance avec lesquelles s'exprimait la mère de ces illustres Romains. »

Plus loin, il établit en principe qu'une femme ne peut être sauvée qu'autant qu'elle forme ses enfans à la vertu, et il rend les parens responsables des vices des enfans.

Il veut qu'une jeune fille ne sorte jamais qu'avec ses parens, et qu'elle imite la Vierge, *qui trembla à la vue d'un ange, parce qu'il lui apparaissait sous la figure d'un homme.*

Ailleurs il détourne un ami du voyage de Jérusalem, parce que cette démonstration devenait de plus en plus abusive, et que l'on s'imaginait qu'un séjour dans la ville sainte suffisait au salut. « On ne mérite pas, lui dit-il, de louanges pour avoir résidé dans cette ville, mais y avoir bien vécu. La Jérusalem où l'on doit souhaiter de demeurer n'est pas celle qui a tué les prophètes et a versé le sang de Jésus-Christ, mais *celle qu'un fleuve réjouit par l'abondance de ses eaux,* et qui, du haut de la montagne où elle est située, se montre à tous les regards. A Dieu ne plaise, reprend-il plus loin, que je mette des bornes à la divine toute-puissance, et que je prétende renfermer dans un petit coin de terre celui que toute l'étendue des cieux ne saurait contenir.... *Dieu est esprit; il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité....* Le Sauveur, parlant à ses disciples, dans le temple, leur dit un jour : « *Levez-vous; sortons d'ici;* » et aux Juifs : « *Vos maisons demeureront désertes.* » Le ciel n'est pas moins ouvert aux insulaires de la Grande-Bretagne qu'aux citoyens de Jérusalem, parce que *le royaume de Dieu,* dit Jésus-Christ, est au-dedans de vous. »

Admirable explication de cette loi fondamentale du christianisme, l'égalité.

Car c'est surtout à l'esprit d'égalité que saint Jérôme s'attache : « Quand vous faites l'aumône, dit-il dans une lettre à Eustochium, n'ayez pour témoin que Dieu seul; quand vous jeûnez, ayez un visage gai et joyeux, nul désir de paraître ni plus dévot ni plus humble qu'il ne faut; ne cherchez point la gloire en faisant semblant de la fuir. »

Il veut, dans l'exercice des vertus chrétiennes, de la bonne foi et de la simplicité, nulle exagération, nulle ostentation, rien de cette *rusticité cynique qui fait peut-être* toute la sainteté des esprits durs et farouches.

« Embrassons, dit-il encore à Rustique, la pauvreté, pour en recueillir le mérite, non pour en ressentir les rigueurs. Je ne connais rien de riche comme cet évêque qui porte le corps de Jésus-Christ dans une corbeille d'osier et son sang précieux dans un vase de terre. »

« O sainte magnificence! s'écrie Massillon à ce propos. O faste vraiment épiscopal et digne d'un ministre de la croix! »

Une autre fois, en faisant à Gaudence le tableau des vices du temps, il s'écrie avec un effrayant mouvement d'éloquence : « Juste ciel! le monde s'écroule de toutes parts, et nos crimes subsistent toujours parmi ses ruines. Rome, cette illustre cité, la capitale de l'empire Romain, vient de s'anéantir dans les flammes d'un vaste incendie. Ses citoyens, exilés de ses murs, couvrent toute la surface de la terre; ses temples, si saints et si augustes, ne présentent plus qu'un amas de cendres et de poussière; et nous n'en sommes pas moins les esclaves de l'avarice! »

Dans sa lettre à Agéruchie, il revient avec force sur cette idée : « Si nous avons échappé aux calamités publiques, nous qui en sommes les pitoyables restes, c'est à la miséricorde du Seigneur et non à nos propres mérites que nous en sommes redevables. » Et il part de là pour faire l'énumération des épouvantables désastres qui viennent de bouleverser la terre : chutes d'empires, peuples entiers réduits en esclavage; les Gaules, l'Italie, l'Espagne, livrées aux Barbares; et, nouveau Jérémie, il verse des larmes amères sur toutes les Jérusalem qui tombent autour de lui.

Sa modestie égale son savoir. En adressant à Paul et à Eustochium son commentaire sur l'épître aux Galates : « Ce n'est là, dit-il, qu'un bien faible ruisseau qui s'échappe sans bruit de sa source. Hélas! on dédaigne la simplicité des apôtres; il faut ouvrir une école et rassembler des auditoires où l'on puisse obtenir des applaudissemens.... »

Ainsi cet orateur, cet écrivain si riche d'éloquence et de style, reconnoît lui-même la vanité de ses talens, si rares et toujours si admirés, et en vient à regretter la *rigoureuse précision* des paroles des Pères.

Écoutez pourtant comme elle se lève haut, cette éloquence, quand elle peint les triomphes de l'Église :

« L'étendard de la croix flotte avec honneur parmi nos légions; et ce signe de salut relève la pourpre des rois et l'éclat de leurs diadèmes. l'Égypte devenue chrétienne a consacré au vrai Dieu les dépouilles de Sérapis. Jupiter tremble pour ses autels. Peuplées de solitaires, l'Inde, la Perse, l'Éthiopie, répandent au loin ces saintes colonies. Les Huns font retentir leurs déserts du chant de nos sacrés cantiques; l'Arménien a mis bas son carquois; les Gètes se rassemblent sous leurs tentes, comme dans autant d'églises, pour chanter les louanges du Seigneur.... »

Ailleurs encore cette éloquence s'enrichit de tous les trésors de l'Écriture-Sainte; et pourtant lui, ce roi de la science biblique, avait répété, après

Socrate : « *Ce que je sais, c'est que je ne sais rien.*

C'est au pape Damase qu'il écrit :

« Aujourd'hui que l'Orient, agité par ses anciennes et violentes contestations, déchire et met en pièces la robe sans couture de notre Seigneur ; que la vigne de Jésus-Christ est en proie aux renards, et que parmi tant de citernes entr'ouvertes qui ne sauraient garder l'eau, on a de la peine à découvrir où est la fontaine scellée et le jardin fermé de l'Église, j'ai cru devoir m'adresser à la chaire de Pierre, consulter cette foi dont l'apôtre saint Paul disait qu'elle était déjà célèbre par tout le monde, et chercher la nourriture de mon âme dans le lieu même où j'ai été revêtu de Jésus-Christ. La vaste étendue de terres et de mers qui me séparent du lieu où vous êtes, ne m'a point arrêté dans le projet d'acheter à tout prix la perle précieuse dont parle l'Évangile. En quelque lieu que soit le corps, les aigles s'y rassemblent ! »

Rien de saisissant comme l'admirable emploi de ces figures toutes bibliques ; certes, saint Jérôme a été aussi l'aigle de la Bible, et il a trouvé la perle de l'Évangile.

Pour compléter l'éloge de saint Jérôme, il suffit de dire qu'il fut canonisé de son vivant et mis en parallèle avec saint Paul.

Il est, parmi les Latins, ce qu'Origène est parmi les Grecs. Son style, dans ses commentaires, est pur, simple et clair, mais accompagné d'une certaine sécheresse : car il croyait que la dignité des divins oracles se suffit à elle-même ; et en luttant contre eux, il refoulait violemment les élans de son imagination.

On ferait plutôt le reproche contraire à ses autres ouvrages : là son style bondit comme un torrent qui se fait des armes de tout ce qu'il rencontre, reflète, terrible, les éclairs du soleil, et roule et gronde, et ne s'arrête que lorsque l'obstacle est renversé.

Les plus beaux traits des chefs-d'œuvre classiques dont il était profondément pénétré étincellent dans la plupart de ses écrits, marqueterie merveilleuse et dont toutes les parties, unies entre elles avec un art et une cohésion parfaite, forment un tout solidement homogène. C'est le propre des écrivains de génie de mêler ainsi leur substance à celle de leurs devanciers pour en faire un ciment indélébile.

Du reste, tour à tour abondant et concis, il marche comme les flots larges de la mer, du pénètre comme un acier aigu ; ses images sont éblouissantes et sa logique irrésistible. On a reproché à son caractère de la prévention, de la passion, un entraînement aveugle ; c'est le propre des grandes âmes, des énergiques natures, de ne rien faire avec calme, modération, examen, d'éclater comme les volcans à la première étincelle, de bondir comme les chevaux indomptés au premier coup d'éperon, et souvent de dépasser le but, comme le lion élancé, sa proie.

Quoi qu'il en soit, saint Jérôme est resté un des plus grands saints et des écrivains les plus illustres du christianisme.

Les Bénédictins ont publié, en cinq volumes *in-folio*, une édition complète de ses œuvres, sous ce titre : *Hyeronimi opera ;* édit. Joh. Martianay, *et congregatione sancti Mauri* (*et Anton. Poujet, ejusdem sodalitatis.*)

SALON DE 1834.

SCULPTURE.

Saint Michel vainqueur de Satan.

Les délais apportés par l'un de nos artistes à l'exécution de la gravure que nous publions aujourd'hui, nous font arriver un peu tard pour parler de la sculpture de M. Jean Duseigneur ; mais cet ouvrage est trop remarquable, et les doctrines artistiques d'après lesquelles il a été composé rentrent trop précisément dans celles que le *Magasin religieux* a soutenues jusqu'ici, pour que nous ne nous regardions pas comme obligés d'en entretenir nos lecteurs.

Il s'est fait dans les quinze dernières années que nous venons de traverser une révolution à peu près complète dans les arts. La peinture et la poésie ont été des premières à secouer le joug de la forme mythologique et à spiritualiser leurs productions. La statuaire, au contraire, obstinément fidèle aux traditions que lui ont laissées les sculpteurs de la Grèce, ne songeait pas à donner aux œuvres de son ciseau quelque chose de plus élevé que la beauté purement matérielle ; la statuaire, convertie au christianisme pendant toute la période du moyen âge, était redevenue païenne dès la fin du seizième siècle et n'avait pas encore suivi les autres arts dans la route nouvelle où ils étaient entrés. A part quelques vierges sans caractère, quelques célébrités contemporaines péniblement revêtues de notre costume moderne, les sujets mythologiques étaient généralement adoptés par les sculpteurs, et l'on continuait à nous donner des statues dont la nudité, bien placée sous le ciel chaud de la Grèce et au milieu des croyances de ses habitans, frissonne dans notre froide atmosphère et choque tous les principes de notre religion.

Il s'est rencontré un jeune artiste à qui la Foi

a fait sentir tout ce qu'il y avait de pénible et d'inconvenant dans ce contraste, et à qui son génie a révélé tout le parti qu'il y aurait à tirer d'un sujet chrétien composé et exécuté avec des idées purement chrétiennes. Cet artiste, c'est M. Jean Duseigneur, et le sujet qu'il a choisi, c'est l'archange saint Michel vainqueur de Satan. Il, s'est mis à son œuvre avec une conscience et un courage bien rares dans le temps où nous sommes; il est resté deux ans avant de l'achever. Mais, hâtons-nous de le dire, ses travaux ont eu la récompense qu'il était en droit d'attendre; quelque hardie que fût son entreprise, le succès l'a couronnée, et nous sommes sûrs maintenant que l'exemple qu'il a donné sera suivi. A côté de la sculpture païenne, la sculpture chrétienne s'élèvera au moins comme rivale.

L'antique tradition de l'Ange du mal terrassé par l'Ange du bien est, depuis longues années, en possession d'inspirer le génie des peintres; et l'exemple de Raphaël, qui l'a retracée avec son divin pinceau, n'a point effrayé ses successeurs. On sait comment ce grand maître a compris son sujet. Dans son tableau, l'archange saint Michel, doué de cette beauté idéale de formes que Raphaël savait donner à ses figures, vêtu d'une cuirasse et armé d'une lance, vient de remporter la victoire sur Satan; mais à la manière dont le vainqueur terrasse le vaincu, on voit que le combat a dû être long et incertain : ces idées de lutte entre le génie du bien et le génie du mal étaient bien de l'époque où vivait Raphaël. Alors l'Église, déchirée par les querelles de Luther et de Calvin, l'Église aussi était militante et obligée de se défendre avec toutes ses armes; mais à notre époque, où l'Église n'a plus d'autorité que celle de ses vertus et de ses divins préceptes, ce n'est pas ainsi que ce sujet devait être conçu. M. Duseigneur l'a bien senti : entre ses deux anges il n'y a point de lutte; le génie du bien a triomphé parce qu'il s'est montré et qu'il a étendu la main; le génie du mal, terrassé par la seule majesté de son regard, n'a pas même songé à se défendre.

Voici la manière dont l'artiste a groupé ses personnages :

Sur le sommet d'un rocher d'où il vient de chasser l'ange rebelle, l'archange saint Michel, vêtu d'une robe parsemée d'étoiles, sans couture et sans fin, un glaive flamboyant à la main, une auréole d'or sur le front, pèse sur Satan de toute la puissance de sa mission divine. Il étend la main pour annoncer le règne de Dieu et pour faire entendre à son adversaire qu'il ne se relèvera plus. Ses formes, gracieuses et nobles, participent à la fois de celles de l'homme et de celles de la femme : et en effet, suivant les saintes Écritures, les anges tiennent de l'homme par la force et la puissance, et de la femme par la grâce et la douceur. Cette figure de saint Michel nous paraît excellente de sentiment et de composition; nous blâmons seulement la main gauche qui nous a paru un peu raide.

Couchée sous les pieds de l'ange et cherchant en vain à se rattacher aux aspérités du rocher du haut duquel il va tomber dans l'abîme, la figure de Satan ne mérite pas moins d'éloges : elle est composée avec une véritable science d'anatomie. Voyez comme toutes les mauvaises passions de l'humanité sont bien exprimées sur ce front bas et déjeté, dans ces yeux enfoncés et sombres, sur ces lèvres orgueilleuses, sur tout ce corps enfin où la force physique est représentée dans toute sa brutalité. Entre ces deux figures, le serpent, autre personnification du mal, dresse contre l'archange sa tête venimeuse et cherche à prêter secours à Satan vaincu; mais l'archange ne semble pas même faire attention à ce nouvel ennemi, qui va être englouti avec son maître dans les profondeurs de l'abîme. Nous avons regretté que la nécessité de lier ensemble les deux personnages de son groupe ait forcé M. Duseigneur à y mêler cette troisième figure qui, dans la réalité, est tout à fait inutile. Le serpent n'est autre chose que Satan lui-même; et comment Satan aurait-il pu prendre cette figure à l'époque de son combat avec l'ange, à l'époque où le monde n'était pas encore créé?

On voit que l'admiration bien sincère que M. Duseigneur nous inspire, et l'intérêt que nous prenons à son avenir, ne nous aveuglent pas sur les imperfections qu'on peut reprocher à son ouvrage. Tel qu'il est, son groupe est l'une des sculptures les plus remarquables qui aient été exposées en France depuis bien des années. Puisse cet artiste, encouragé par l'honorable succès qu'il a obtenu, persévérer dans la voie qu'il a choisie et continuer à puiser ses sujets dans les saintes annales de notre religion! Le Gouvernement, qui a fait élever plusieurs églises nouvelles, songera-t-il à faire l'acquisition de l'ouvrage de M. Duseigneur pour quelques-unes de ces églises? Nous l'espérons, et il nous semble que la place de ce beau groupe est marquée d'avance dans le temple de la Madeleine.

LA FILLE CHRÉTIENNE;

NOUVELLE CONTEMPORAINE.

C'est un amour énergique et profond que celui d'une fille pour sa mère. — C'est un amour que Dieu nous mit au cœur en même temps que la vie.

Dans la pension où j'ai été élevée, j'ai connu une jeune fille qui était alors la plus gaie, la plus folle, la plus turbulente de toute la maison. Soutien des élèves rebelles, tourment des maîtresses, Clémence était toujours prête à troubler le recueillement de la chapelle ou le silence des classes.

Cependant elle avait un cœur aimant et bon, et sa raison devait éclore d'une bien triste expérience.

Durant les insoucieuses années de sa première enfance qu'elle avait passée dans la maison maternelle, Clémence n'avait jamais compris que le malheur pesait sur cette maison, que sa mère gémissait en secret : l'enfance prend si facilement la tristesse pour le sérieux de l'âge ! D'ailleurs comment aurait-elle pu deviner le chagrin de cette bonne mère, qui avait toujours pour sa fille un sourire ou une caresse?

Ce fut seulement en entrant en pension que Clémence comprit toute la tendresse qu'elle portait à sa mère : les semaines qui s'écoulaient loin d'elle étaient des siècles d'impatience et d'ennui, et chaque soir son cœur se gonflait de larmes ; car elle allait s'endormir sans avoir reçu le baiser maternel, ce baiser de récompense et d'encouragement qui donnait tant de charmes à son sommeil.

Pour elle maintenant plus d'encouragemens et plus de caresses, si ce n'est quand madame de M*** venait la voir. Le matin de ce jour qui lui promettait tant de joie, Clémence se levait avant toutes ses compagnes, et lorsque le coup de la cloche avait retenti, lorsqu'une voix connue résonnait dans le long corridor, oh ! comme elle courait au-devant de sa mère, avec quel bonheur elle se précipitait dans ses bras !

Monsieur de M*** venait aussi quelquefois au pensionnat : il apportait à Clémence de jolis cadeaux ; mais entre eux rien de tendre et de touchant, c'étaient des caresses froidement données et froidement reçues ; jamais la jeune fille n'abordait son père avec joie et battement de cœur, car jamais elle ne l'avait vu avec sa mère, que sa tendresse exaltée ne pouvait soupçonner d'aucun tort.

Après quelques années, Clémence quitta la pension et revint demeurer avec sa mère. Un soir elles étaient chez une de leurs amies ; la conversation errait sur mille sujets différens : « Savez-vous la nouvelle? dit un jeune homme ; M. G.... vient de se séparer de sa femme

— Et pourquoi ? demanda-t-on.

— Pourquoi?..» reprit-il avec un sourire railleur ; puis il s'arrêta, et ses yeux se portèrent sur le visage de madame de M*** qui pâlissait. Clémence aussi pâlit, son sein se souleva avec violence ; car dans le sourire du jeune homme il y avait du mépris, et pour la première fois elle se dit avec effroi : « Ma mère aussi est séparée de mon père ! » Cette dérision, ce blâme dont on couvrait la femme éloignée de son mari, devaient-ils donc également s'attacher à celle qui avait tout son respect, qui lui avait donné le jour, qu'elle aimait avec idolâtrie ! Pauvre Clémence ! tout était confus dans cette pensée qui venait soudain se jeter au travers des rêves brillans de sa jeunesse. Elle comprit seulement qu'elle ne lui offrait que douleur dans l'avenir, et que désormais elle ne devait plus vivre que pour chérir et consoler sa mère des injustices du monde. Ainsi un instant suffit pour donner à sa raison toute la prudence de l'âge mûr.

Quelques jours se passèrent ; on était au mois de septembre ; il faisait un temps admirable, et Paris, tout inondé de soleil, présentait un spectacle animé aux alentours de la place Louis XV : une foule religieuse se dirigeait vers Surênes.

Ce jour-là c'était la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. On se rendait en pélerinage au mont Valérien, retraite des missionnaires, lieu de dévotion et d'indulgences.

De leurs fenêtres madame et mademoiselle de M*** virent cette foule empressée et matineuse. Dieu sans doute laissa en ce moment tomber sur elles un regard de compassion paternelle ; car il leur mit au cœur le désir de connaître le Calvaire. Elles partirent donc pour Surênes, et gravirent péniblement cette montagne où elles devaient trouver Jésus crucifié qui leur tendait les bras et les appelait à lui.

Les cérémonies de la neuvaine sont simples et touchantes. Dans l'aspect de cette réunion de fidèles qui exaltent leurs âmes vers le Ciel et courbent leurs fronts au pied de la croix de notre Seigneur, il y a je ne sais quelle puissance d'entraînement que l'impie lui-même est forcé de reconnaître. L'encens qui fume et monte vers les nuages, la voix des assistans qui frappe l'air d'actions de grâces, semblent s'élever ensemble jusqu'au trône de l'Éternel.

Et puis cette confusion indistincte du rang et de l'âge, cette dévotion ardente qui joint les mains tremblantes du vieillard à celles de la jeune fille agenouillée devant la sainte Table ; ce rocher, image du Calvaire, où le supplice de notre seigneur Jésus-Christ est représenté dans toute sa sublimité ; ces chapelles éparses sur la montagne où la Passion est dite avec éloquence, les accens des pieux missionnaires, les saints cantiques, les confessions multipliées comme dans un jour de péril ; Dieu enfin est là ; il se montre dans toute sa splendeur, dans toute sa force ; son regard maîtrise, subjugue ; il réchauffe l'âme tiède, il dissipe les ténèbres de l'incrédule. Après la neuvaine du Calvaire, il faut être persévérant ou converti.

Mademoiselle de M*** s'agenouilla devant l'autel; elle ouvrit un petit Paroissien de maroquin rouge à tranches d'or, et, après avoir lu quelque temps, elle sentit le besoin de laisser parler son cœur en présence de ce Dieu qui devait s'emparer de tout son être, et qui lui disait : «Viens à moi!»

Elle ferma donc son livre, puis elle baissa la tête en signe de confusion, car ne comprenant pas encore toute la bonté du Dieu qu'elle avait méconnu, elle n'entrevit que sa puissance et dit intérieurement : « Mon Dieu, que vous êtes grand! »

Une jeune fille priait à ses côtés; ses cheveux blonds, rejetés en arrière, laissaient à découvert son visage rayonnant d'une pieuse extase.

On chanta des cantiques.

La jeune fille sortit un livre de son long sac noir, et lorsqu'elle eut entendu les premières paroles, elle le posa sur sa chaise et chanta de mémoire.

Alors tournant les yeux vers les deux dames placées auprès d'elle, elle leur offrit le livre, que Clémence accepta.

Le cantique! Quelle est l'âme qui ne se sente saisie d'un saint transport à cette prière naïve et fervente, à cette musique simple et expressive? — Le cantique! C'est la prière dans toute sa poésie, c'est la parole dans toute sa grâce, c'est la supplication dans toute son ardeur.

Aussi, après les premiers couplets, lorsque les voix firent entendre ces mots :

Qu'il est heureux celui qui te contemple,
Et qui soupire au pied de tes autels!
Un seul moment qu'on passe dans ton temple
Vaut mieux qu'un siècle au palais des mortels.

La conviction brilla aux regards de mademoiselle de M***, et long-temps après que les chants avaient cessé, elle redisait encore, en attachant ses regards sur le Saint-Sacrement exposé :

Qu'il est heureux, etc.

Le reste de la journée se passa pour elle dans un pieux recueillement. Le lendemain, elle obtint de sa mère de retourner au mont Valérien; et le troisième jour elles avaient loué un petit appartement dans les environs, pour s'isoler tout-à-fait du monde pendant ces momens de sanctification.

Il ne faut qu'un regard comme celui que notre Seigneur adressa, plein de reproche, à saint Pierre, pour toucher l'âme qui s'est éloignée. Celle de Clémence n'avait pas senti jusqu'alors une religion qui devait remplir sa vie; mais un seul rayon de la grâce avait suffi pour l'initier à ces mystères qu'elle ignorait. Elle comprit qu'au Dieu qui avait offert sa vie en sacrifice d'expiation, nous ne pouvions refuser la nôtre en sacrifice de reconnaissance.

Et puis sa mère, pleurant à ses côtés, venait alarmer son repos.—Oh! plutôt que de douter de sa mère, elle eût choisi tous les malheurs; et cependant, sans le vouloir, elle répétait tout bas : « Résignée à vous, mon Dieu, et à votre justice, au monde et à ses exigences, j'offre ma vie pour racheter le bonheur de ma mère. »

Sa vie, c'est-à-dire tous les biens qu'elle en devait attendre : ses joies de jeune fille, ses joies d'épouse et de mère.

Elle se voua au cloître.

Une mélancolie continuelle vint absorber toutes les heures de son existence, et bientôt elle résolut de quitter le monde et de prendre le voile. Il s'était fait en elle un changement si complet, que cette détermination ne l'effrayait en rien.

Mais où trouver le courage de se séparer de sa mère? Comment l'aborder pour lui dire adieu? Comment se résoudre à la laisser seule après avoir espéré si long-temps qu'elle consolerait sa vieillesse, elle lui tiendrait lieu de tout ce qui lui manquait?

Ce courage, elle le trouvera dans la grâce qui lui crie : « Pour toi, pour elle peut-être, voilà le chemin du salut! »

Nous ne dirons rien de la séparation de ces deux êtres unis l'un à l'autre par ces liens de nature et d'habitude qui fondent en une seule deux vies et deux âmes. Ce qu'elles éprouvèrent en consommant ensemble ce sacrifice est un de ces mystères que la parole ne saurait exprimer, et que la pensée ose à peine comprendre.

Clémence entra aux Carmélites de la rue d'Enfer. Elle y redevint calme et heureuse : elle se figurait que ce temps d'épreuves était son purgatoire, où elle prierait pour sa mère; et le Ciel lui parut le terme assuré où toutes deux devaient se réunir.

Elle ne comptait encore que parmi les novices au voile blanc, lorsqu'un jour M. de M*** vint la demander au parloir.

Clémence y parut sans embarras et sans crainte de reproche, quoique M. de M*** lui eût envoyé son consentement, sans assister à la cérémonie de la prise d'habit: elle avait demandé, avec soumission, la permission de son père, qui la lui avait accordée avec froideur.

M. de M*** était grave et cependant plus affectueux que de coutume. Il regarda avec tristesse ces chambres nues et pauvres où se révélaient de tous côtés les privations; ce vêtement lourd que portait sa fille au cœur de l'été; ces doubles robes de serge, ce linge de laine, mortification continuelle, et, comme elle le disait elle-même, purgatoire anticipé.

Pour la première fois, M. de M*** éprouva quelque chose de paternel en faveur de cette en-

fant qui avait vécu éloignée de lui; pour la première fois, il songea qu'en séparant du sien l'avenir de madame de M***, en compromettant sa vie, il avait attaqué aussi la vie et l'avenir de sa fille.

Son cœur se serra, et le remords fit couler de ses yeux toujours secs une larme de repentir.

« — Clémence, lui dit-il avec hésitation, tu croyais donc indispensable au salut de ton âme le sacrifice que tu as fait? »

« — Non pas indispensable, mon père, mais utile. »

« — N'as-tu pas songé à mes regrets?

« — J'ai songé au Ciel et à ma mère.

« — Ne pouvais-tu gagner le Ciel au milieu de nous? dit M. de M*** avec une sorte d'embarras; être une digne mère de famille comme tu fus une bonne fille. »

«—La voie du monde est difficile: j'ai craint ses dangers.... que je soupçonne, si je ne les connais pas.

« — Ses dangers ne sont pas insurmontables; ta mère a vécu irréprochable dans ce monde que tu redoutes, et toi tu pourrais y vivre heureuse.»

« — Elle fut irréprochable! s'écria la jeune sœur en adressant au Ciel un regard de reconnaissance; irréprochable, mon père! Alors sa croix fut lourde à porter..... » Et dans la voix de la jeune fille il y avait presque un accent de reproche : M. de M*** la comprit.

Il se fit un moment de silence pendant lequel M. de M***, les yeux baissés, sembla réfléchir à ce qu'il allait répondre. Clémence, heureuse d'un aveu qui dégageait son âme d'un doute accablant, quoiqu'elle n'eût jamais osé s'en rendre compte, remerciait Dieu de lui avoir appris la vérité.

«—Ainsi donc les chagrins de ta mère, dit enfin M. de M***, ont déterminé ta résolution. »

Clémence pencha la tête et son voile couvrit ses yeux.

« —Je t'en prie, ma fille, réponds-moi, reprit-il avec émotion.

« — Les chagrins de ma mère m'avaient d'abord inspiré l'obligation de vivre pour elle; puis enfin j'ai cru que le sacrifice de ma vie engagerait le Ciel à lui rendre le bonheur qu'elle a perdu.

« — Et si, au contraire, le bonheur de ta mère demandait ton retour, si lui seul pouvait la consoler de ses longues douleurs... »

La novice tressaillit.

« — Quitte ce cloître, poursuivit M. de M***, reviens auprès de ta mère, et tu verras si ton père est digne de toi. »

Une larme trembla dans les yeux du vieillard. Il se leva.

« — Je ne dois pas t'en dire davantage. Tu m'as deviné, ma fille : notre avenir à tous est dans tes mains : ta décision déterminera la mienne. »

Il sortit, laissant la jeune sœur en proie à une violente agitation. Elle se rendit à l'église; et cette pensée vint interrompre sa prière : « Quitter l'habit! quitter nos sœurs, ma retraite !.... O ma mère !... » Et elle retombait dans cette vague inquiétude qui ne permet de rien résoudre.

Elle demanda la permission de passer la nuit devant le Saint-Sacrement; on la lui accorda. Là, dans le silence et la solitude, elle écouta pendant de longues heures la voix intérieure qui jadis, durant les fêtes solennelles du mont Valérien, lui avait dit: « Viens à moi. »

Mais cette voix divine lui répondit cette fois: Je te dégage : ta mission t'appelle ailleurs. »

Le lendemain, elle déposa dans le sein de son directeur le secret qui l'oppressait; celui-ci, après lui avoir donné quelques conseils, lui dit de les soumettre à sa supérieure.

Le dimanche suivant, M. de M*** se présenta de nouveau au parloir.

Il était inquiet et presque suppliant. Clémence s'approcha de la grille qui les séparait, et s'inclinant devant lui :

«—Mon père, dit-elle, je suis prête à vous suivre; mais c'est chez ma mère que vous me ramenez, et nous ne la quitterons plus, n'est-ce pas?

« — Non, s'écria M. de M***, non, nous ne la quitterons plus! Ange de paix! c'est toi qui nous réunis, toi qui as tant souffert de nos divisions. Moi seul je fus coupable, mais je ne veux plus songer à mes torts que pour les réparer. Tu ne me hais donc pas, Clémence?

« — Ma mère, répondit-elle avec vivacité, m'a toujours appris à vous respecter.

« — Nous l'aimerons ensemble, et tu obtiendras d'elle mon pardon. Viens donc, mon enfant; viens faire la consolation de nos vieux jours et jouir de ton ouvrage. »

Clémence en effet eut la satisfaction, bien douce pour un cœur comme le sien, de rapprocher ses parens. A partir de cette époque on la vit prier au milieu d'eux, et donner au monde, où elle n'était rentrée qu'à regret, l'exemple de toutes les vertus chrétiennes.

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA SECONDE QUINZAINE DE JUIN.

16 juin 956. Mort de Hugues-le-Grand, comte de Paris et père de Hugues Capet, qui fut le chef de la troisième race des Rois de France.

Il fut surnommé le Grand à cause de sa taille et de ses belles actions; le Blanc, à cause de son teint, et l'Abbé, parce qu'il était abbé laïque de Saint-

Denis, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Martin, de Tours.

17 juin. Le calendrier judaïque marque pour le 17 juin le jeûne le plus solennel de tous, car Moïse brisa, ce jour-là, les Tables de la loi; le sacrifice perpétuel cessa; Jérusalem fut prise.

17 juin 1741. Mort du père Porée. Charles Porée, jésuite, célèbre par son esprit et par ses vertus, fut professeur de rhétorique au collége Louis-le-Grand. L'Université l'enviait fort aux Jésuites. Voltaire avait été son élève, et le père Porée, en entendant parler de ses succès et de son irréligion, disait quelquefois : *C'est ma gloire et ma honte.* Voltaire, en lui envoyant son *Œdipe*, lui adressa une lettre infiniment plus honorable pour le maître que pour le disciple, parce que ce dernier a trop souvent oublié depuis les sages leçons de son professeur.

Le père Griffet a donné une édition des tragédies et des comédies latines du père Porée. Il y a des scènes touchantes dans ses tragédies; Voltaire a copié dans son *Brutus* quelques traits de *Brutus* de son ancien maître. On rencontre aussi dans ses comédies des scènes gaies et spirituelles.

24 juin 1768. Mort de Marie Leczinska, reine de France. Marie Leczinska, reine de France, fille de Stanislas Leczinski, roi de Pologne, née le 23 juin 1703, suivit son père à Wissembourg en Alsace, quand il fut obligé de quitter la Pologne. Elle y demeurait depuis six ans, lorsqu'elle fut demandée en mariage par le roi Louis XV; elle épousa, le 5 septembre 1723, ce monarque, dont elle eut deux princes et huit princesses. Instruite par un père sage et éclairé, elle fut sur le trône le modèle des vertus chrétiennes, ne s'occupant qu'à mériter la tendresse du roi son époux, à inspirer des sentimens de religion aux princes et princesses ses enfans, et à répandre des bienfaits sur les églises, et dans le sein des malheureux.

La Providence lui fournit une occasion bien propre à signaler sa magnanimité, lorsque les intérêts politiques, qui président au mariage des rois, firent choisir pour l'épouse du dauphin la fille du prince même qui avait renversé du trône son père; mais la vertu généreuse de la reine de France et l'ingénieuse délicatesse de la jeune dauphine triomphèrent des vains murmures de la nature, et elle la regarda toujours comme sa fille chérie. Ennemie des intrigues de cour, Marie coulait des jours tranquilles au milieu des exercices de piété; mais la mort prématurée du dauphin, son fils, père de Louis XVI, suivie bientôt après de celle du roi Stanislas, la pénétra d'une douleur qui la conduisit au tombeau.

25 juin 1190. Départ du roi de France Philippe-Auguste pour la troisième croisade.

26 juin 363. Mort de l'empereur Julien, dit l'Apostat.

28 juin 1245. Le pape Innocent IV, étant au concile de Lyon, donna le chapeau rouge aux cardinaux pour marque de leur dignité et de l'obligation qu'ils avaient contractée de donner leur sang pour la cause de Dieu et de son église.

29 juin 1610. Obsèques de Henri IV.

30 juin 1670. Mort d'Henriette d'Angleterre, fille de Charles Ier, première femme de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, qui a été immortalisé par ce grand monument d'éloquence que Bossuet a consacré à la gloire.

L'opinion publique protestante refuse à ses ministres ce respect pieux que tous les peuples ont attaché au caractère sacerdotal. Elle n'exige pas d'eux non plus ces vertus supérieures que le catholicisme impose au prêtre; et elle ne les exige pas par un sentiment de justice, parce qu'il serait inique de vouloir une conséquence dont on a détruit le principe. Cette équitable indulgence perce souvent d'une manière fort naïve. J'en choisis un exemple entre mille, et je le prends dans l'anglicanisme, qui cependant a conservé mieux que les autres sectes le simulacre du sacerdoce. Le docteur Burnet, racontant l'assassinat juridique de Charles Ier, convient que l'évêque Juxon, qui l'assista à ses derniers momens, « s'y prit d'une « manière si sèche et si triviale, qu'il n'eût garde « de lui communiquer aucune élévation de sen- « timens. » Ce qui n'empêche pas l'historien mitré d'affirmer qu'il *fit son devoir en honnête homme.* Supposez que l'abbé Edgeworth de Firmont se fût conduit comme Juxon, concevriez-vous qu'un prélat français, écrivant l'histoire de la Révolution, vînt nous dire qu'en face de cet échafaud dont le pied était baigné du sang des martyrs et au-dessus duquel le Ciel s'ouvrait, le confesseur du fils de saint Louis fit son devoir en honnête homme? Cette supposition seule révolte le sentiment catholique; à ses yeux tout prêtre qui, en descendant de l'autel, ne serait qu'un honnête homme, serait un monstre.

L'abbé Ph. Gerbet.

LES FAUX PROPHÈTES.

I.

« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de la peau de brebis, et qui au-dedans sont des loups ravissans (1). »

« Et lorsqu'il était assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples s'approchèrent de lui en particulier, et lui dirent : Dites-nous quand ces choses arriveront, et quel signe il y aura de votre avénement et de la consommation des siècles.

« Et Jésus leur répondit : Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise.

Parce que plusieurs viendront sous mon nom, disant : Je suis le Christ; et ils en séduiront plusieurs.

« Vous entendrez aussi parler de guerres et de bruit de guerres; mais gardez-vous bien de vous troubler, car il faut que ces choses arrivent, mais ce ne sera pas encore la fin.

« Car on verra se soulever peuple contre peuple, royaume contre royaume; et il y aura des pestes, des famines, des tremblemens de terre, en divers lieux.

« Et toutes ces choses ne seront que le commencement des douleurs.

« Il s'élèvera un grand nombre de faux prophètes qui séduiront beaucoup de personnes (2). »

Serait-ce donc, Seigneur, que les temps marqués par votre parole vont s'accomplir ? Serait-ce que nous n'avons pas trouvé grâce devant le Père qui est aux cieux, et que l'ayant lassé de notre profonde perversité, nous n'avons plus à attendre que sa justice? De toutes parts, dans le ciel et sur la terre, semblent se montrer les signes de votre avénement, tels que sur la montagne des Oliviers vous les avez révélés à vos disciples. Les loups ravissans viennent à nous couverts de la peau de brebis, et depuis deux siècles et la première période du siècle où nous sommes, leur voix retentit dans nos villes et nos campagnes, et partout les peuples se sont émus en faveur des faux prophètes qu'ils n'ont pas su reconnaître à leurs œuvres. Il y en a beaucoup parmi ces peuples qui se sont donnés à eux, et la foi de tous les autres a pâli comme la lumière d'une lampe que le vent du soir fait vaciller auprès d'un lit de mort!

Serait-ce donc, Seigneur, que les temps marqués par votre parole vont s'accomplir?... Oh! c'est vainement que toutes ces choses ont été prédites; il en est venu plusieurs sous votre nom qui ont dit : Je suis le Christ; et leur imposture a été accueillie, et ils en ont séduit beaucoup. Nous avons entendu parler de guerres terribles; des villes et des peuples ont été moissonnés par l'épée; les chevaux ont foulé aux pieds les biens de la terre; la désolation a parcouru les montagnes, et les plaines et les vallées; la flamme a dévoré les palais des grands et les cabanes du pauvre, et l'histoire est toute pleine des désastres et des destructions qui ont été faites. De nos jours voilà que des bruits de guerre s'élèvent encore et grondent comme le tonnerre lointain qui précède l'orage. Nous nous troublons malgré nous, car les voix qui s'élèveraient pour nous rassurer seraient étouffées par ces bruits et iraient expirer sans écho au sein des foules agitées qui courent vers l'avenir, semblables à ces torrens impétueux qui descendent en mugissant des lieux élevés, et dont aucune digue ne peut contenir les eaux.

Serait-ce donc, Seigneur, que les temps marqués par votre parole vont s'accomplir? on voit se soulever peuple contre peuple et royaume contre royaume. Des voix inconnues agitent les foules des villes, et le soldat, insensible aux malheurs du temps, essuie froidement son épée teinte du sang de son père et de ses frères. La justice des hommes, passionnée, cruelle comme eux, a quitté la balance pour le glaive, et vainement des cris de douleur et de désespoir s'élèvent contre elle du fond des cachots. Les familles sont divisées : le frère porte témoignage contre son frère; partout des haines violentes ont banni la charité; partout le mal semble devoir engendrer un mal plus grand. L'esprit de vertige et d'erreur s'est emparé des rois et des nations. Il y a eu des pestes qui ont passé sur la terre comme un vent de colère et qui n'ont laissé après elles que des cercueils et des gémissemens. L'homme a connu les angoisses de la faim et il a dévoré l'herbe des champs, et dans sa profonde misère il a cru que son dernier jour était venu, et il a blasphémé; il a maudit le soleil dont la lumière avait cessé de jaunir les fruits et les moissons. Alors le serviteur a élevé la voix contre son maître et il lui a dit : « Je n'ai pas même du pain pour prix de mes sueurs; mon enfant crie dans son berceau, et toi tu as des fêtes et des banquets, et ton enfant grandit dans l'abondance et dans la joie. » Mais le maître n'a point entendu la voix du serviteur; le serviteur a été égaré, le maître a été dur et impitoyable, et ceux qui avaient faim ont péri par l'épée, et ceux qui avaient des fêtes et des banquets se sont réjouis, et nul n'a eu des pleurs pour ces grandes misères. Il y a eu aussi des tremblemens de terre, et en divers lieux la mer a lancé hors de son sein des îles nouvelles et de grands continens; mais ces

(1) Évangile selon saint Mathieu, VII, 14.
(2) *Id.*, XXIV, 3 et suiv.

terres n'augmenteront point les domaines de l'homme : frappées de stérilité elles surgissent au sein de l'Océan, dépouillées de verdure, signes muets d'un avenir sans espérance. Toutes ces choses sont arrivées et bien d'autres encore, et cependant elles ne sont que le commencement des douleurs; mais déjà il s'élève encore un grand nombre de faux prophètes qui séduisent beaucoup de personnes.

Serait-ce donc, Seigneur, que les temps marqués par votre parole vont s'accomplir?

C'est ainsi qu'en méditant sur le sens profond des saintes Écritures, nous avons senti tomber sur nos yeux un voile de tristesse, et qu'une pensée douloureuse a brisé notre cœur. Nous nous sommes demandé si l'humanité était assez avancée dans sa destinée pour que tout fût bientôt fini pour elle. En considérant l'ignorance présomptueuse qui domine les classes éclairées et leur éloignement pour la religion, nous avons compris que le peu de foi des hommes venait de leur peu de lumières. Jouet facile de toutes les promesses trompeuses, de toutes les paroles qui flattent ses passions ou ses préjugés, on dirait que l'homme n'a de penchant que pour l'erreur. Et cependant il y a en lui une puissante faculté de discernement et de liberté qui devrait le défendre contre les surprises dont il est l'objet. Mais dans l'orgueil de sa chute il dédaigne la vérité, qui, simple et naïve, se présente à lui sans le cortége brillant dont le mensonge aime à s'entourer. Il repousse du pied cette pierre qui l'aurait aidé à franchir l'abîme; il met sa main devant ses yeux pour que sa vue ne soit pas affectée par les rayons de ce soleil.

Beaucoup regarderont donc la paraphrase qui précède comme le jeu d'une imagination en délire, comme l'expression fantastique d'une puérile crainte; ils ne verront pas que toutes ces choses sont écrites dans le texte saint, et que nulle part le langage de celui qui a dit : « Les cieux et la terre passeront, mais ma parole ne passera pas, » n'a été plus humainement clair et intelligible, c'est-à-dire plus approprié à notre faiblesse. Non-seulement ce texte formel s'adresse à l'esprit, mais encore il parle à nos sens; il est pour nous une épreuve aussi décisive que celle de saint Thomas, qui, tourmenté par le doute, voulut *voir avec ses yeux* les pieds et les mains où se trouvaient encore les traces sanglantes de la grande expiation. Et pourquoi aujourd'hui ne *voyez-vous pas avec vos yeux* que votre histoire a été lue par le Christ au travers des siècles? Si la sublimité de sa parole ne prouvait pas la divinité de sa mission, l'étonnant rapport qui existe entre les faits sociaux depuis sa venue sur la terre et ses prophétiques paroles, mérite au moins d'être examiné avec l'attention qu'on accorde à la solution des problèmes scientifiques. Si jusqu'à présent toutes les promesses du Christ se sont accomplies, si tous les maux dont il prévoyait que l'humanité serait frappée sont en effet tombés sur elle, n'est-ce pas une raison pour penser que rien de ce qu'il a annoncé ne demeurera enseveli dans le secret des temps? Lisez donc et jugez.

Ce n'était point certainement aux hérésies et aux douleurs qui ont affligé l'Église durant les quinze premiers siècles de sa marche sur la terre, que le Christ faisait allusion sur la montagne des Oliviers, en prédisant la venue des faux prophètes. Déjà il avait annoncé à ses disciples ce que souffriraient pour lui eux et leurs successeurs; il les avait préparés au martyre et aux persécutions qu'ils eurent à supporter pour rendre témoignage de sa mission divine. Les paroles rapportées par l'apôtre s'appliquent évidemment à un âge bien plus éloigné de l'époque où elles furent prononcées : il les a laissées tomber de sa bouche comme une dernière révélation qu'il venait faire au monde; il les a données comme des *signes* de son avénement : signes consolans ou terribles du jour qui n'aura point de lendemain, et où tout sera consommé!

D'ailleurs, en ne consultant un moment que les preuves humaines ou historiques de l'impossibilité qu'il y a de rattacher à des temps déjà loin de nous les paroles du Sauveur, et, par conséquent, de les considérer comme accomplies sous plusieurs rapports, on acquiert aussitôt la preuve formelle que les hérésies du moyen âge ne constituent point cette époque critique où l'humanité est évidemment arrivée. Nous allons avoir recours à ce moyen, car c'est pour les hommes de peu de foi surtout, que la vérité doit se produire avec tous ses avantages, et qu'elle ne doit pas craindre les discussions les plus difficiles en apparence.

Aucun schisme réellement important et décisif n'a affecté l'Église jusqu'aux prédications de Luther et à la manifestation du protestantisme. Le schisme grec, quelque douloureux qu'il soit pour elle, n'a nullement compromis les bases essentielles de la foi; quelques graves points de discipline ont seuls été méconnus par la séparation de l'Église d'Orient d'avec l'Église de saint Pierre. Peut-être arrivera-t-il un temps où cette plaie sera cicatrisée, et où les chrétiens des deux Églises s'uniront dans la même communion.... Mais toutes les hérésies, dont les principes altéraient la foi, n'ont eu qu'une courte durée d'existence; la plupart même n'ont pas survécu aux hardis novateurs qui ont osé les exposer. Depuis Arius jusqu'à Luther, tous les efforts tentés par le mauvais principe pour ébranler les dogmes ont été impuissans; ils n'ont enfanté qu'un vain bruit qui s'est perdu

bientôt dans un monde où nul écho ne l'a reproduit, où nulle intelligence n'en a fécondé la cause.

Il ne faut point non plus envisager la loi que Mahomet apporta dans l'Orient, et qu'il établit par le glaive, comme une fausse interprétation de la loi divine que le Christ a établie par la parole. Ce n'est pas ici qu'il convient d'examiner le Coran comme manifestation religieuse et sociale ; il serait nécessaire, pour arriver à l'intelligence de cette production, de réformer un trop grand nombre de faits historiques qui ont été mal présentés, et de combattre trop d'opinions respectables quoique erronées, malgré le principe dont elles découlent. Il a été écrit que les enfans d'Ismaël planteraient leurs tentes aux yeux de leurs frères et qu'ils persisteront jusqu'au dernier jour. Cela suffit pour nous autoriser à dire que Mahomet n'est point un faux prophète, dans le sens des paroles du Sauveur, et que ce n'est point à la mission de cet homme extraordinaire qu'il est possible d'appliquer la prédiction qu'elles renferment.

L'Église jouissait d'une profonde paix, lorsque, vers l'an 1517, un moine obscur se leva dans un coin de l'Allemagne, et annonça aux peuples qu'il venait rétablir le règne du Christ, en expliquant sa loi et la débarrassant des souillures de la Babylone moderne : c'était ainsi qu'il désignait Rome, la ville de saint Pierre. On connaît trop la cause première de l'incendie qu'allumèrent les prédications de Martin Luther, pour qu'il soit utile à notre plan d'en suivre chronologiquement les développemens et la marche. Il s'agit de savoir si l'époque où il apparut et où il répandit ses paroles dans le monde, comme une graine amère qui devait altérer la pureté et la douceur nourricière de la moisson évangélique, est bien celle où commencent à surgir parmi les peuples ces fatales séductions contre lesquelles le Sauveur a voulu nous prémunir. Nous nous en assurerons en caractérisant le mouvement religieux et intellectuel du protestantisme, d'après sa parole et d'après ses œuvres. Nous suivrons ensuite cette première manifestation de la liberté humaine contre la foi dans toutes ses déductions philosophiques, et de cette discussion toujours loyale et dirigée par l'esprit de paix et de persuasion qui nous anime, surgira pour nous la juste application, à quelques hommes de notre temps, de ces paroles augustes : « Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de la peau de brebis, et qui, au-dedans, sont des loups ravissans. »

(Cet article sera continué.)

LA SAINTE-CHAPELLE.

Il y a dans l'une des cours du Palais-de-Justice, à gauche du grand escalier, près de la Conciergerie, de la Cour d'assises et du Tribunal de police correctionnelle, ces repaires de toutes les misères et de toutes les hontes de l'humanité, un bâtiment long, élevé, gothique, dont la svelte architecture contraste avec les formes lourdes de l'immense édifice auquel il est lié, et qui élève gracieusement ses flèches ciselées, ses fenêtres en ogives, ses galeries audacieuses et ses fragiles colonnettes à côté des escaliers pesans, des voûte massives, des larges colonnes du palais moderne où s'est établi le sanctuaire de la justice et des lois ; ce bâtiment si malheureusement placé, nous dirons presque si étrangement dépaysé, c'est LA SAINTE-CHAPELLE.

« La Sainte-Chapelle, dit M. Michelet, le savant auteur du meilleur travail qui ait encore été publié sur l'histoire de France ; la Sainte-Chapelle est, pour ainsi dire, un abrégé de la vie poétique et religieuse de saint Louis. Ses pieuses larmes, ses mystiques extases, ses mystères de l'amour divin, tout cela est dans la merveilleuse petite église de saint Louis ; église toute mystique, toute arabe d'architecture, qu'il fit bâtir au retour de la croisade par Eudes de Montreuil, qu'il y avait mené avec lui. Un monde de religion et de poésie, tout un Orient chrétien est en ces vitraux, fragile et précieuse peinture que l'on néglige trop, et que le vent emportera quelque jour. »

Au commencement du treizième siècle, l'empereur Baudouin régnait à Constantinople. Il avait épuisé ses soldats et ses finances à repousser les perpétuelles attaques des Turcs ; ces attaques se renouvelaient, et il fallait les repousser encore : Baudouin songea à engager les précieuses reliques que possédait son église de Constantinople, entre les mains de saint Louis, ce pieux monarque qui remplissait déjà tout l'univers du bruit de sa sainteté. Il lui envoya donc un ambassadeur chargé de lui expliquer la situation déplorable où il se trouvait, et de lui proposer l'acquisition de la sainte couronne d'épines. Le roi Louis, qui par sa sagesse et son économie avait toujours entretenu dans un excellent état les finances de son royaume, agréa la proposition de Baudouin, et envoya à Constantinople trois moines chargés de conclure le marché et de rapporter la précieuse relique. Ce fut le 10 août 1239 qu'elle arriva à Villeneuve-l'Archevêque, où saint Louis et toute sa famille étaient allés l'attendre avec une grande solennité. Trois cassettes placées l'une dans l'autre

contenaient la sainte couronne (1) : la première cassette était de bois, la seconde d'argent, la troisième d'or. Elles furent toutes trois ouvertes, et devant une foule immense on découvrit la couronne. Quand cette reconnaissance eût été faite, le roi Louis, et Robert, comte d'Artois, le plus âgé de ses frères, prirent la relique, et, pieds nus, vêtus d'une simple tunique, la portèrent jusqu'à Sens ; de là elle fut transférée à Paris, où elle arriva le 18 août. Exposée d'abord devant l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs sur un échafaud tendu de riches étoffes, elle y reçut les hommages de tout le peuple et de tout le clergé de Paris et des environs; puis le roi et son frère vinrent la prendre de nouveau et la portèrent à la chapelle du Palais dite *chapelle de Saint-Nicolas*, où sa place définitive était préparée.

Quelques années après, l'empereur Baudouin fit proposer au roi de France plusieurs autres reliques : c'étaient un morceau du bois de la vraie croix, le plus grand qui existe ; le fer de la lance dont le Sauveur fut percé, le roseau qui lui tint lieu de sceptre pendant sa Passion, l'éponge trempée dans le fiel dont on voulut l'abreuver et les clous qui percèrent ses mains. Ces trésors furent reçus par Louis IX, le 14 septembre 1245, avec la même solennité que l'avait été la couronne d'épines : on les plaça à côté d'elle dans la chapelle de Saint-Nicolas. Ce fut alors que le roi, trouvant cette église trop étroite et trop simple pour les richesses qu'elle contenait, résolut de bâtir à sa place l'édifice qui fut connu depuis sous le nom de Sainte-Chapelle.

Celui que Louis IX choisit pour exécuter son projet fut Eudes de Montreuil, le meilleur architecte de son temps et l'un des plus célèbres qui aient brillé dans la période artistique du moyen-âge. Eudes de Montreuil était l'un de ces artistes pleins de vie et de poésie, qui puisaient l'originalité et l'énergie de leur style dans leurs méditations religieuses, et qui, dans la construction de leurs basiliques, ne songeaient qu'à traduire les pensées, les mystères et les symboles de la religion qui devait y installer ses cérémonies ; il justifia pleinement la confiance du roi. Notre-Dame et Saint-Denis, édifices contemporains auxquels il avait travaillé, ont, par le fait même de leur étendue, plus de grandeur et de majesté que la Sainte-Chapelle ; mais aucune église ne présente autant que celle-ci une expression riche, pure et achevée de la foi ardente et féconde de ces siècles chrétiens.

Commencée en l'an 1242, la Sainte-Chapelle fut achevée dès l'année 1248. Tout devait être merveilleux dans la construction de ce chef-d'œuvre : l'architecture en était d'une telle légèreté, que lorsqu'on mit les sept cloches en branle, toute l'église remua, et les ouvriers qui y avaient travaillé, craignant d'être accusés de négligence ou d'inhabileté, furent obligés, au dire des chroniqueurs, de se cacher pendant plus d'un an. La consécration eut lieu le 25 avril 1249, et fut faite par Eudes, évêque de Tusculum.—Une description fidèle de la Sainte-Chapelle doit présenter aujourd'hui d'autant plus d'intérêt que, depuis la révolution, les portes en sont fermées, et qu'on n'est admis à pénétrer dans l'intérieur qu'avec une très-grande difficulté.

L'église est double ; on la divise en *haute* et *basse Sainte-Chapelle*. On monte à la chapelle supérieure par quarante-trois degrés : l'entrée est précédée d'un vestibule en ogives, d'un portail décoré de sculptures représentant le jugement dernier, l'histoire du prophète Jonas ; surmontée de reliefs hermétiques, d'hiéroglyphes parmi lesquels on distingue encore un ange la main droite dans un nuage, et l'autre dans un vase ; au-dessous s'élève un lis marié aux armes de Castille, figurant l'écusson de la reine Blanche, mère du fondateur.

La chapelle est composée d'une seule nef en ogives très-hautes ; le corps de l'édifice, soutenu par des colonnettes minces, très-sveltes, de plus en plus rapprochées vers le rond-point du chœur, reçoit la lumière par des croisées fort longues. Les vitraux sont le monument le plus précieux de la peinture sur verre au moyen âge, art perdu depuis, et retrouvé aujourd'hui ; ces vitraux à personnages sont remarquables par la variété et l'inconcevable vivacité des nuances : au point que jadis on comparait un vin d'une teinte bien transparente *aux vitres de la Sainte-Chapelle*. Nos ancêtres étaient si pénétrés de la différence de leurs édifices avec ceux du Seigneur, que les mystères dont ces derniers étaient remplis leur semblaient devoir briller d'une lumière surnaturelle ; il est certain que ce jour nuancé, réfléchi sur les murs, glissant sous les voûtes, ajoute beaucoup de grandeur aux cérémonies chrétiennes.

La basse Sainte-Chapelle servait de paroisse

(1) Selon la tradition latine à Jérusalem, la couronne de Jésus-Christ fut prise sur l'arbre épineux, *lycium spinosum*. Mais le savant botaniste Hasselquist croit qu'on employa pour cette couronne le *nabka* des Arabes ; la raison qu'il en donne mérite d'être rapportée.

« Il y a toute apparence que le *nabka* fournit la couronne que l'on mit sur la tête de notre Seigneur ; il est commun dans l'Orient. On ne pouvait choisir une plante plus propre à cet usage, car elle est armée de piquans, ses branches sont souples et pliantes, et sa feuille est d'un vert foncé comme celle du lierre. Peut-être les ennemis de Jésus-Christ choisirent-ils, pour ajouter l'insulte au châtiment, une plante approchant de celle dont on se servait pour couronner les empereurs et les généraux d'armée.

Vue intérieure de la Ste Chapelle.

L'Archange St. Michel vainqueur de satan.
(Salon de 1834)

aux gens du roi, des chanoines, du chapelain, etc.; on y entrait par une porte latérale masquée aujourd'hui par des échoppes. Cette seconde église, plus sainte, plus primitive, plus mystique, plus religieuse peut-être encore que l'autre, était composée d'une grande nef en ogives fort larges entre deux demi-nefs, dont la première moitié, de courbe ascendante, allait toucher le mur; supportée par des piliers grêles, élégans, placés à l'intersection des deux branches d'ogives qu'ils soutenaient ensemble; ces colonnes etaient plus minces encore que celles de l'étage supérieur. Il semblait voir un édifice se soutenant tout seul, et coupé par des piliers servant de simples ornemens. Cette partie de l'église était aussi remarquable par une grande quantité de tombeaux. Chaque dalle, pour ainsi dire, couvrait les restes de quelque personnage illustre dans le clergé, la robe ou la chevalerie depuis Louis IX, et la plus ancienne des inscriptions était celle d'Eudes de Montreuil, l'architecte de la basilique.

La Sainte-Chapelle fut de tout temps l'objet de la vénération et des libéralités des rois de France. Saint Louis établit en 1246, pour la desservir, un collége d'ecclésiastiques qui se composait de cinq chapelains et de deux marguilliers qui devaient être diacres ou sous-diacres; ce roi fit construire dans le trésor de la chapelle un lieu sûr et commode pour y déposer sa bibliothèque, composée de livres pieux, et notamment des écrits des Saints-Pères, qu'il avait fait copier à grands frais. Son fils, Philippe-le-Hardi, y fonda une chapelle pour le repos de l'âme de son père, et la dota d'un tabernacle construit à l'image de l'édifice, en vermeil orné de pierreries. L'orfèvre chargé de l'exécution de cet ouvrage fut anobli, en récompense de la beauté de son travail; il se nommait *Raoul*.

Philippe IV y fit ériger la chapelle de saint Clément, ainsi qu'une autre chapelle dédiée au roi Louis IX, dont il obtint de Boniface VIII la canonisation en 1297. Enfin ce monarque ayant cédé son palais au parlement, pour le rendre sédentaire à Paris, alla habiter le Louvre. C'est sous ce règne que la justice mit le pied dans le palais qu'elle devait plus tard envahir totalement.

Louis XI enrichit la Sainte-Chapelle de dorures, de présens, de priviléges, de reliques, et fit peindre le plafond de son vestibule en lapis-lazuli *adorné* d'étoiles d'or, dont les marques sont encore visibles.

Aux deux côtés de l'entrée du chœur, on voyait deux autels décorés de deux tableaux en émail divisés chacun en plusieurs sujets représentant la Passion de notre Seigneur; ces émaux précieux avaient été exécutés, sur les dessins du Primatice, par Léonard de Limoges (1). Toutes les reliques que Saint Louis avaient achetées de l'empereur Baudouin étaient contenues dans une châsse d'or placée derrière le maître-autel, et à laquelle on arrivait par deux petits escaliers. A gauche, en entrant, il y avait un bas-relief représentant une Notre-Dame de Pitié, ouvrage du célèbre Germain Pilon, qui fut endommagé par la négligence de ceux qui furent appelés, dans la succession des temps, à veiller à l'entretien de la Sainte-Chapelle.

Le trésor de la Sainte-Chapelle renfermait une grande quantité d'objets riches et curieux: une grande croix de vermeil qu'Henri III avait fait fabriquer et dans laquelle était un morceau du bois de la vraie croix; le buste de saint Louis couronné, grand comme nature et soutenu par deux anges de vermeil; des livres d'église dont les couvertures étaient enrichies d'or et de perles; un calice d'or avec sa patène de même métal; deux burettes en cristal de roche; une grande croix toute en or, couverte de filigrane et de pierres précieuses; enfin le plus grand camée qui soit connu. Ce camée, de forme ovale, et fait d'une seule agate-onyx, avait un pied de long sur dix pouces de larges; c'était le roi Charles V qui en avait fait don à la Sainte-Chapelle (1).

La Révolution a fait de l'oratoire de saint Louis ce qu'elle a fait de presque toutes nos cathédrales: elle en a profané le sanctuaire, dispersé les prêtres et pillé les richesses. Du moins, lorsque des jours plus calmes ont lui sur la France, nos anciennes basiliques ont été rendues au culte; mais il n'en a pas été ainsi de la Sainte-Chapelle. Il manquait au greffe du Palais-de-Justice une succursale: alors on a rouvert les portes élégantes de la basilique d'Eudes de Montreuil; on a couvert d'armoires et de rayons ses croisées si légères, ses murailles semées de sculptures si délicates, et la chapelle où la couronne de Notre-Seigneur fut exposée pendant six cents ans aux regards des fidèles, s'est trouvée convertie en un magasin de dossiers. Les annales de la chicane ont envahi la nef; le sanctuaire, la place où était l'autel, la place où Louis IX s'agenouillait pour prier, et les plaques de marbre sous lesquelles reposent tant d'ossemens profanés. C'est une triste chose que l'indifférence qu'il y a dans le cœur des puissans de ce siècle, pour tout ce qui a été grand et sacré dans les autres siècles: les sanctuaires de la religion, les asiles des morts et les chefs-d'œuvre des arts.

Tout le monde aujourd'hui peut voir et admi-

(1) Ils sont maintenant au Musée des Petits-Augustins.

(1) Pendant l'incendie qui se manifesta au Palais, le 7 mars 1618, cette pierre magnifique fut malheureusement rompue en deux parties. Elle a été réparée, et on la voit aujourd'hui dans le cabinet des antiquités de la Bibliothèque royale.

rer l'extérieur de la Sainte-Chapelle ; en outre de son élégance et de sa légèreté, il est remarquable par la couleur noire qui l'enveloppe comme un manteau de deuil : c'est que la Sainte-Chapelle a été vingt fois entourée et menacée par les incendies qui ont dévoré le Palais-de-Justice. Elle est pourtant restée debout sans avoir besoin de réparations, tandis que les monumens placés à côté d'elle tombaient successivement en ruines; mais chacune de ses pierres doit être calcinée jusqu'au cœur.

Ce que personne ne peut plus voir, c'est l'intérieur de la Sainte-Chapelle, toute pleine qu'elle est de liasses et de papiers. Nous nous félicitons donc de nous être trouvé à même d'offrir à nos souscripteurs une gravure qui leur donnera une parfaite idée de ce que c'était que le dedans de cette fragile et délicate église. Ils pourront juger par eux-mêmes si l'on n'a pas commis une aussi grande profanation envers les arts en la cachant aux yeux des connaisseurs, qu'envers la religion en la fermant à la piété des fidèles.

TAQUENDA,

HISTOIRE JAPONAISE.

I.

Le christianisme, dont la morale sublime a été prêchée jusque dans les contrées les plus reculées de l'univers, jeta long-temps une lueur pure et brillante parmi les ténèbres de l'ignorance qui enveloppaient les peuples du Japon. Une foule innombrable de ces hommes égarés, cédant à la voix puissante, à l'éloquence inspirée des pieux missionnaires, brisèrent leurs idoles et reconnurent le Dieu des chrétiens. Forts de l'esprit divin qui les animait, on les vit au moment de la persécution accuser hautement leur nouvelle croyance, la soutenir, au milieu des tourmens, avec une constance, un héroïsme que rien ne put ébranler.

En 1602, le roi de Fingo résolut d'abolir le christianisme dans ses états; à cet effet, il ordonna qu'on fît la recherche la plus rigoureuse de ceux qui l'avaient embrassé. Taquenda, Japonais distingué par ses vertus, son rang et sa fortune, était chrétien; il vivait, avec sa mère et sa femme, dans une maison de plaisance située à quelque distance de la ville capitale de sa province. Heureux du chaste amour de sa jeune compagne, que les missionnaires avaient baptisée du nom d'Agnès, il fuyait le monde, ses faux plaisirs; et chaque soir il pouvait offrir à Dieu sa journée, car elle avait été marquée par un nouveau bienfait envers ses semblables.

Taquenda ignorait encore la funeste détermination du roi. Un après-midi il se promenait avec sa femme sous les frais ombrages de son jardin, lorsque leur entretien fut interrompu par la brusque arrivée d'un jeune homme de la ville. Ce jeune homme, ami de Taquenda, s'approcha de lui d'un air mystérieux et donna à entendre qu'il avait à lui parler sans témoin; aussitôt Agnès se retira.

Les deux amis eurent ensemble une assez longue conférence, et lorsque Taquenda vint rejoindre sa femme, elle tressaillit involontairement en jetant les yeux sur lui : car son visage, d'ordinaire si calme, était agité, et son sourire contraint. Néanmoins, voyant qu'il cherchait à dissimuler son trouble, elle n'osa lui en demander la cause.

Le soir, selon l'habitude, la famille et les serviteurs de la maison se réunirent pour faire la prière en commun. Après l'avoir récitée, Taquenda parut se recueillir un instant, puis il adressa à l'assemblée une exhortation sur les devoirs du chrétien. Sa voix, d'abord lente et grave, s'anima graduellement, et ce fut avec une sorte d'enthousiasme qu'il fit entendre ces paroles :

« C'est surtout au moment de l'adversité que les sentimens religieux doivent paraître dans tout leur éclat, retremper l'âme des fidèles, lui imprimer une énergie qui l'élève à la hauteur des plus cruelles épreuves. Et qui sait si, tandis que nous sommes tranquilles, à l'abri d'un toit hospitalier, l'heure de la persécution n'est pas prête à sonner? si bientôt nous ne serons pas appelés à la gloire d'arroser de notre sang la voie illustre que nous ont tracée tant de martyrs?... car, je me plais à le croire, aucun de ceux qui m'écoutent n'aurait la lâcheté de renier son Dieu à l'aspect du danger; ou plutôt, j'en suis convaincu, tous affronteraient avec joie les tourmens, tous tendraient la tête en souriant à la couronne du martyre.... »

Il parla long-temps encore; jamais son éloquence n'avait été si persuasive, si entraînante. L'assemblée était vivement émue, des pleurs coulaient de tous les yeux; Agnès seule semblait morne et glacée : un sombre pressentiment lui révélait comme une certitude ce que Taquenda avait présenté sous la forme du doute. Ce n'était pas pour son compte qu'elle tremblait : car, fortement attachée à sa croyance, elle aurait sans pâlir livré ses membres délicats aux tortionnaires; mais Taquenda, l'époux de son choix, meurtri, déchiré par le fer des bourreaux, c'était une pensée qu'elle n'osait envisager, qu'elle repoussait en frémissant.

La nuit ne rendit aucun calme à son esprit troublé par d'aussi lugubres images; et le matin, quand son mari lui annonça qu'une affaire importante l'obligeait à s'absenter pour quelque temps, la malheureuse Agnès se précipita sur son sein avec tous les signes d'un violent désespoir.

« — Oh! ne me quitte pas, Taquenda! s'écria-t-elle en s'attachant fortement à lui; ne me quitte pas! »

« — Que signifie cette douleur, Agnès? Ne t'ai-je pas dit que nous nous reverrions bientôt? »

« — Tu me trompes; c'est en vain que tu voudrais cacher ton émotion, elle m'en dit plus que tes paroles... C'est la mort que tu vas chercher, Taquenda! »

« — La mort... ! » s'écria-t-il, et son regard s'arrêta avec fixité sur sa jeune femme, pour s'assurer si elle n'avait pas jeté ce mot au hasard.

« — Oui, la mort...! poursuivit Agnès; mais je la partagerai avec toi. Jésus-Christ a dit de la femme : « Elle quittera son père et sa mère pour suivre son mari; et je te suivrai, Taquenda! »

« — Le Sauveur du monde a aussi prescrit à la femme l'obéissance envers celui auquel il a confié sa faiblesse, et je vous ordonne de rester, Agnès! »

L'infortunée courba la tête en silence; ses bras, qui entouraient la taille de Taquenda, tombèrent sans force à ses côtés. A la vue de sa femme prête à expirer de désespoir, le héros chrétien se sentit chanceler; cependant, par un effort surhumain, il s'arracha à ce spectacle après avoir déposé un baiser d'adieu sur le front décoloré d'Agnès. Sa mère, à laquelle il la confia, lui donna ses soins et chercha à la ranimer par de pieuses consolations : c'était un sublime exemple de fermeté chrétienne, car la mère de Taquenda avait eu un long entretien avec son fils, et il lui avait tout révélé...

II.

Taquenda venait peut-être de triompher de la plus rude épreuve qu'il eût à subir. Son cœur s'était déchiré en voyant les angoisses d'Agnès qu'il aimait avec une tendresse égale à celle qu'elle lui portait; mais dès qu'il l'eut quittée, qu'il ne sentit plus l'impérieuse nécessité de se contraindre, il paya aussi son tribut à la faiblesse humaine : quelques larmes s'échappèrent de ses yeux. Cependant, après s'être agenouillé pour prier, il se releva calme, animé d'une énergie nouvelle. Son ami lui avait fait connaître, la veille, l'édit que le roi lançait contre les chrétiens; et voulant épargner aux délateurs le soin de le dénoncer, Taquenda résolut de confesser publiquement sa croyance. C'est dans ce noble et courageux dessein qu'il se rendit à la ville.

Arrivé sur la place publique, il se mêla à la foule et ressentit un secret orgueil de pouvoir avouer hautement son Dieu en présence de si nombreux témoins. Montant sur une estrade, il annonça par un signe de la main qu'il voulait parler; puis, lorsque de nombreux regards se furent portés sur lui, il dit d'une voix forte et retentissante : *A tous ceux qui m'entendent, mbi, Taquenda, je déclare que je suis chrétien.* Aussitôt plusieurs hommes se précipitèrent sur lui et l'emmenèrent chez le gouverneur.

Ce seigneur, qui aimait Taquenda, tenta tous les moyens que l'estime et la compassion purent lui suggérer pour le sauver. Il le garda dans sa maison en attendant les ordres du roi, et profitant des instans où ils étaient ensemble, il employa tour à tour le langage de l'affection et des menaces pour le décider à manifester quelque signe équivoque de respect envers les idoles; mais Taquenda se montra également insensible aux séductions de l'amitié et aux dangers qu'on lui faisait entrevoir.

Sur ces entrefaites, le gouverneur reçut de son souverain l'ordre de jeter le courageux Japonais dans un cachot, et de le faire mourir dans un court délai, s'il ne rétractait publiquement son audacieux aveu. Son protecteur crut alors devoir aller trouver sa mère et sa femme. Ce fut à la première qu'il s'adressa d'abord :

— « Madame, lui dit-il, je suis forcé de rendre compte au roi des dispositions de votre fils : je n'exige de lui qu'une légère complaisance, qu'une vaine démonstration de respect pour notre culte, qu'il conserve sa croyance au fond du cœur, mais qu'il se soumette en apparence; c'est tout ce que je lui demande, et voilà, s'il vous est cher, le conseil salutaire que votre amour doit lui donner. »

La mère de Taquenda, qui aurait été digne de figurer parmi les héroïnes de la primitive Eglise, répondit sans hésiter :

— « Assurément il m'est cher, et plus que ma vie, tant qu'il ne souillera pas la sienne par une lâcheté; mais mon affection n'est qu'à ce prix. »

Et elle croisa les mains sur son sein pour étouffer les sentimens maternels qui se soulevaient en elle contre de telles paroles.

— « Songez, reprit le gouverneur, songez que cette obstination va conduire Taquenda à la mort, et que vous en serez le complice et le témoin. »

— « Alors, je n'aurai plus qu'un souhait à former, ce sera de pouvoir mêler mon sang au sien, de partager une gloire que j'envierai. »

Le gouverneur, voyant qu'il n'avait rien à gagner de ce côté, se tourna vers la femme de Taquenda.

« Et vous, madame, dit-il, aurez-vous cette barbare inflexibilité?»

Agnès jugea que Taquenda était perdu, car elle aussi préférait le voir mourir plutôt que de l'engager à commettre un parjure. Pour toute réponse, elle conjura le gouverneur de la conduire dans les

bras de son mari, afin qu'elle pût lui dire un dernier adieu. L'exemple de sa belle-mère avait relevé son courage, et ce fut presque d'un pas ferme qu'elle se dirigea vers la prison. Néanmoins, lorsque la lourde porte du cachot cria sur ses gonds, que ses yeux plongèrent sous les voûtes sombres et humides pour y découvrir celui qu'elle venait chercher, elle se sentit défaillir, et se soutint à un pilier, ne pouvant faire un pas de plus.

Taquenda, tout entier à une pieuse méditation, n'avait rien entendu; cependant il tressaillit au bruit d'un profond soupir, et son regard, en se promenant autour de lui, s'arrêta sur le vêtement blanc de la jeune femme.

« Oh! dit-il en se précipitant vers elle; Agnès.., est-ce toi? » Il voulut la prendre dans ses bras; mais elle, se jetant à ses genoux :

« Pardon, s'écria-t-elle, pardon; je t'ai désobéi. »

Son mari ne répondit rien, car son émotion le rendait muet.

« J'ai mérité votre courroux, ajouta timidement Agnès; mais dites-moi que vous me pardonnez, et je me retire.

— Reste, Agnès, dit Taquenda en la relevant; reste, nous avons si peu de temps à être ensemble! seulement cache-moi tes larmes.

— Ne crains plus ma faiblesse, s'écria la jeune femme électrisée par le son de cette voix à la fois si douce et si solennelle. Le Dieu que nous servons est aussi en moi; comme toi je serais fière de verser tout mon sang pour lui!... Que dis-je? j'aurais même la force d'assister à ton supplice, de t'exhorter à souffrir si tu venais à chanceler!... Oh oui! je suis forte, va, plus forte que toi, car tu ne pourrais me voir mourir. »

Cette exaltation d'Agnès fit sourire tristement Taquenda. Puis soudain l'idée qu'elle serait peut-être enveloppée dans son destin; que cette créature si jeune, si belle, tomberait sous le glaive du bourreau; cette horrible idée lui causa un tremblement universel, et son bras s'étendit involontairement sur la tête de sa femme comme pour la protéger. Agnès, ne comprenant pas ce qui se passait en lui, crut qu'il voulait prendre dans ses mains les longues tresses de ses cheveux qu'il avait si souvent admirées.

« Elles n'ont plus de prix pour moi, dit-elle, c'est un ornement qui me sera désormais inutile; aussi je veux t'en faire le sacrifice comme tu fais à Dieu celui d'une courte et fragile existence. »

Elle tomba de nouveau à genoux et lui présenta des ciseaux. Taquenda, regardant cette action d'Agnès comme un mystérieux avertissement du sort qui la menaçait, repoussa sa main.

« Non, dit-il, garde tes cheveux, Agnès; ils te rappelleront combien j'aimais à les voir orner ton front aussi pur que l'est ton âme.

— Ne me refuse pas, poursuivit-elle avec enthousiasme, car s'il ne m'est pas permis de partager ton martyre, je jure à tes pieds, par tes vertus et ma tendresse, de consacrer le reste de mes jours à ce Dieu juste et bienfaisant qui déjà te prépare la couronne immortelle. »

Vaincu par les sollicitations de sa femme, dans lesquelles il crut reconnaître la volonté d'en haut, Taquenda adressa mentalement une humble prière à l'Éternel : « Si c'est de mes mains, dit-il, que vous voulez recevoir cette touchante victime, acceptez-la, ô mon Dieu, car nulle autre ne peut vous être plus agréable! »

Puis saisissant les ciseaux, il coupa la chevelure blonde d'Agnès, et quand il eut fini, il prit dans ses mains ces cheveux si beaux et les mouilla de quelques larmes qu'il n'avait pu retenir; puis ouvrant ses vêtemens, il les plaça sur son cœur.

« Maintenant, Agnès, nous allons nous séparer. J'ai encore une tâche à remplir qui me rend la solitude nécessaire.

— Nous nous reverrons, dit-elle.

— Oui, *demain!* »

C'était le jour fixé pour son supplice.

Taquenda passa la nuit en prières. Agnès, de son côté, veilla aux pieds d'un Crucifix jusqu'à l'heure où la mère de son mari vint lui dire de la suivre à la prison. Les deux femmes se présentèrent avec calme et dignité devant la victime. Aucun signe d'émotion ne leur échappa; c'était le moment solennel, et elles ne voulaient pas amollir l'âme du martyr par la vue de leurs larmes; nulle tache ne devait obscurcir la gloire dont il allait se couvrir. Arrivé au lieu du supplice, Taquenda s'agenouilla devant sa mère pour lui demander sa bénédiction.

« Bienheureuses les entrailles qui t'ont porté, dit-elle en étendant les bras vers lui : je suis fière de toi, mon fils! »

« — Bénissez aussi votre fille, ma mère, poursuivit Taquenda, car elle est digne de vous. » Du geste il désignait Agnès, qui avait également fléchi les genoux devant l'illustre chrétienne.

Cet acte accompli, Taquenda pressa sur son sein sa mère et sa femme; puis, après avoir pardonné à ses bourreaux, il leur livra sa tête....

A quelque temps de là, Agnès et sa belle-mère furent à leur tour conduites à la mort; elles avaient été condamnées au supplice de la croix. Lorsque les membres de la jeune femme furent étendus sur le bois fatal, les clous s'enfoncèrent dans les chairs d'un cadavre. La mère de Taquenda n'expira qu'après une longue agonie.

LES FAUX PROPHÈTES.

II.

Des choses étranges se passaient dans le monde quand le protestantisme s'y manifesta, et vint apporter de nouveaux élémens de troubles au milieu des luttes sociales, suscitées alors de toutes parts en Europe par les modifications profondes qui affectaient les lois et les mœurs publiques. Le schisme auquel l'histoire a donné le nom de réformation, n'aurait pu éclater ni avant, ni après le siècle prodigieux où l'esprit de mensonge et d'orgueil leva sa bannière comme un signe de guerre : avant, la hiérarchie sociale, garantie par de fortes institutions, ne pouvait permettre aucune atteinte à la hiérarchie religieuse, comme la foi des princes et des peuples aurait repoussé avec horreur toute explication des dogmes contraire aux enseignemens et à la suprématie de l'Église; après, les progrès logiques de la raison humaine, qui se révélaient par de sublimes découvertes dans les sciences, auraient brisé la réformation dès ses premiers pas, comme une œuvre funeste à leur développement, et surtout comme la déduction de principes faux, puisque d'abord ces principes n'eurent en vue que de combattre des formes qu'ils ne purent atteindre sans se heurter violemment contre des dogmes fondamentaux. Mais il semble qu'au seizième siècle l'humanité fût entrée dans une période historique où tout était possible à l'audace, et où une sorte d'entraînement enthousiaste guidait sa marche vers l'avenir. L'Europe, où les lettres venaient de renaître, où la science de l'administration commençait, avec l'unité monarchique, à s'asseoir sur les ruines de la féodalité, était surtout saisie de ce paroxysme de rénovation dont nous la voyons atteinte aujourd'hui que les mêmes tentatives contre les croyances catholiques, se renouvellent presque dans les mêmes circonstances sociales.

A cette époque, disons-nous, le mouvement général des esprits semblait favoriser la lutte qui allait s'engager entre le passé et l'avenir, entre l'orgueil de la raison et la paisible confiance de la foi. Un monde perdu venait d'être retrouvé par-delà les solitudes de l'Océan; l'art typographique ouvrait une carrière nouvelle et immense aux séductions de la parole; et un moyen terrible de destruction qui anéantissait pour toujours l'ancienne supériorité de la chevalerie sur les champs de bataille, allait établir l'égalité des armes entre les masses populaires et les nobles féodaux. Si ces grandes découvertes affectaient vivement l'ordre social, les progrès des sciences et des arts ne frappaient pas moins les intelligences par des expériences hardies et des chefs-d'œuvre.

C'est au milieu de cette fermentation générale de tout ce qu'il y a d'intelligence et de passion dans l'homme, qu'un moine hardi, opiniâtre, enthousiaste, doué d'une éloquence véhémente, attaqua publiquement les droits du Saint-Siége. La puissance qui l'envoyait aux hommes avait reçu de Dieu le droit de préparer sa route; il s'y engagea en aveugle, et bientôt tous les appuis humains vinrent s'y trouver, et des princes de la terre se firent ses complices; et croyez bien qu'il ne manque à Luther aucun des caractères sous lesquels le Seigneur avait dit que les faux prophètes viendraient dans le monde. Ses premiers pas ne sont d'abord marqués que par de vagues déclamations contre la vénalité de l'Église; ils constituent un simple acte d'insubordination, pour lequel le Saint-Siége avait des conseils et des pardons à accorder. Mais voilà bientôt le missionnaire de la révolte et du mensonge qui porte des coups plus décisifs et qui se dépouille brusquement de sa peau de brebis. Des populations nombreuses, avides de sa parole séditieuse, courent au-devant de lui. Il fait brûler sur les places publiques la bulle qui porte sa condamnation et usurpe partout l'autorité du vicaire de Jésus-Christ : il envahit les évêchés et les confère audacieusement à ses sectaires; il visite en maître les églises et les monastères; il les dépouille de leurs biens, corrige, punit et récompense; et s'intitulant le *saint du Seigneur,* il notifie fièrement sa prétendue mission aux peuples et aux rois. Si quelques-uns d'entre eux, choqués de tant d'audace, et comprenant enfin que leurs trônes ne sont pas moins ébranlés que la foi par le souffle brûlant de la révolte et de l'hérésie, veulent s'armer contre le novateur, de l'autorité des lois, il se lève dans toute la force de son orgueil, et foulant aux pieds leurs édits, il défend aux peuples d'obéir *à ces tyrans impies, à ces nouveaux Hérodes qui voulaient étouffer Jésus-Christ au berceau.*

Et pour qu'il ne manquât rien au prestige dont il lui avait été permis de s'entourer pour donner à sa parole plus d'autorité, c'est que cet homme avait des mœurs pures, et qu'il ne descendit jamais aux bassesses de l'intérêt. Il vécut et mourut dans un état voisin de l'indigence, lui qui avait enrichi tant de laïques des dépouilles de l'Église.

Un écrivain du dernier siècle remarque avec raison qu'à la mort de Luther comme à celle d'Alexandre, tous ses soldats voulurent être rois Une foule de sectes sortirent du sein du luthéranisme, et achevèrent, dans toute la chrétienté, son œuvre de désordre et de destruction.

Zwingle, en Suisse, nie la présence réelle dans l'eucharistie et rejette tous les dogmes que Luther lui-même avait respectés. Calvin, dépassant tous

les systèmes des réformateurs, opère une révolution à Genève, et devient le chef spirituel et le fondateur de cette république. Cet homme sombre et dur, enivré par la possession d'un pouvoir usurpé, ne tarde pas à exercer de la manière la plus cruelle cette intolérance qu'il osait reprocher à l'Église, en faisant brûler vif Michel Servet, dont tout le crime avait été de comprendre ses principes et de les développer avec logique. Une nouvelle secte sort du bûcher de Servet; le socinianisme est établi par Lelio Socin, et Fauste, son neveu.

Enfin les anabaptistes, implacables logiciens, vinrent, le fer et la flamme à la main, traduire le protestantisme en langage social. Il avait renversé toute hiérarchie, rejeté la tradition, les conciles, et admis pour unique règle de foi l'Écriture Sainte interprétée selon son sens. Les anabaptistes transportèrent dans l'ordre temporel cette indépendance spirituelle; ils se plaignirent qu'un petit nombre de riches profitassent avec dureté de leurs travaux; car les hommes qui adoptèrent les principes désorganisateurs de cette secte étaient tous des ouvriers, des paysans, las de leurs maîtres et de leurs seigneurs. A nous, disaient-ils, à nous toutes les peines, aux riches fainéans tous les plaisirs; à nous les sueurs et un pain trempé de nos larmes, à eux le repas et toutes les jouissances du luxe; à eux enfin le pouvoir, à nous l'esclavage! Leur cri de guerre fut *Égalité!* Trente mille hommes, exaspérés par les prédications de Fauste et de Muncer, se confédérèrent en Westphalie, et se levèrent en armes pour briser toutes les subordinations qui entretiennent l'harmonie de la société. Aux premiers fondateurs de cette secte succéda Jean de Leyde, garçon tailleur, qui, peu conséquent avec les principes qu'il proclamait, se fit le roi de ses disciples. Jean de Leyde, prophète et roi comme David, prétendait gouverner comme lui le nouveau royaume d'Israël, et avoir aussi la faculté d'annoncer l'avenir à ses sujets, inspirés comme lui de l'esprit de Dieu. A la tête d'une vile et ignorante populace, le prophète de la colère et du sang ravagea une partie de l'Allemagne, s'empara de Munster, et périt enfin avec un nombre considérable de ses farouches disciples.

Telles furent les premières conséquences et les développemens nécessaires du protestantisme, qui avait prétendu remplacer la foi par l'examen, et l'infaillibilité traditionnelle de l'Église par celle de la raison humaine. Cet argument de la réformation qu'on ne doit point croire ce qu'on ne comprend pas, était en effet propre à séduire la multitude, et surtout ce nombre considérable d'hommes à demi éclairés qui sont très-fiers de leur raison, dont cependant ils font peu d'usage. Ce principe intellectuel, malgré les sévérités de Calvin et les décisions dogmatiques des synodes protestans, devait produire l'indépendance individuelle en matière de foi; mais il devait aussi, par une application inévitable et immédiate aux choses de ce monde, porter un coup terrible à toutes les institutions sociales, en brisant les hiérarchies politiques et en développant dans les masses ce penchant irrésistible à secouer toute espèce de joug, et à considérer comme une tyrannie toutes les entraves que la raison a dû opposer à la licence.

Nous allons voir successivement le principe dogmatique et le principe philosophique de la réformation dominer tour à tour dans l'ordre religieux et dans l'ordre social, les tentatives des novateurs, auxquels il a été permis jusqu'à ce jour de tromper les hommes par d'insidieuses promesses, afin de leur faire oublier les promesses augustes de celui qui est venu pour les sauver. Et déjà n'a-t-on pas remarqué l'étrange et effrayant rapport qui existe entre les dogmes des anabaptistes et les préceptes publiquement prêchés par les faux prophètes de nos jours, par ceux dont les œuvres ont inspiré ces réflexions? Un Jean de Leyde manque encore à cette mission de désordre et d'impiété, mais elle a ses Luther, ses Calvin, ses Muncer et ses Fauste.

Avançons rapidement dans les temps, et oublions, comme le monde les a oubliées, ces attaques isolées que la religion eut à repousser durant le dix-septième siècle et une grande partie du dix-huitième. La France n'avait point accepté la réformation, qui n'avait réussi à entraîner quelques populations que dans un petit nombre de ses provinces. L'esprit du mal avait besoin d'employer contre elle d'autres armes que celles dont le protestantisme s'était d'abord servi. Pour y détruire la foi, il ne fallait pas y présenter une interprétation nouvelle des saintes Écritures: l'intelligence du peuple ne se prête pas aisément à des discussions métaphysiques; c'est un peuple d'action qui ne comprend bien que les faits. Pour que la religion succombât en France, il fallait briser le saint respect dont elle était environnée; il fallait aussi s'en prendre à l'ordre social, et montrer que ses imperfections n'étaient que le résultat des croyances antiques de la nation.

Le faux prophète se montra donc à la France, non plus dans un seul homme, mais sous la forme d'une association avec mille têtes, mille bras et une seule pensée. Il put ainsi pénétrer dans les palais des grands et sous le toit du pauvre, et, parlant à chacun son langage, semer partout le doute et les illusions de l'orgueil. Il ne prit point un caractère religieux, ne revêtit point la robe de docteur, et ne parla point un langage inspiré. Il se couvrit

des brillans vêtemens du monde, n'affecta que des vues sociales, et parla une langue nouvelle à laquelle il donna le nom de philosophie; puis, dédaigneux de toute croyance, le sarcasme et l'injure à la bouche, il se mit à établir sa doctrine. L'absence de toute doctrine présenta la foi comme une cause d'abrutissement, la religion comme une des chaînes les plus honteuses qui pesassent sur l'humanité. Ecraser l'infâme, tel fut le cri de ralliement de ses sectaires. L'infâme!.. c'était la religion de Jésus-Christ dont il tourna en ridicule toutes les pratiques, dont il accusa les ministres de tous les maux qui avaient désolé le monde jusqu'à l'époque de la rénovation qu'il venait annoncer. Il s'attacha surtout à étouffer dans le cœur de l'homme cette universelle et sainte révélation d'une autre vie, qui agrandit son intelligence en lui annonçant une destination supérieure. Cette vie périssable et passagère lui fut montrée comme son seul but et le seul objet dont il eût à s'occuper. Une fois dépouillé de son âme, il fut facile de lui prouver qu'aucune cause nécessaire et antérieure à lui n'existait dans l'univers, et que l'aveugle hasard de qui tout provenait réglait aussi toutes choses.

C'est ainsi que se manifesta *l'esprit encyclopédique*, déduction rationnelle des principes fondamentaux du protestantisme. Et pour que la parole du Christ s'accomplît, il devait en séduire beaucoup. Ce ne fut pas seulement le peuple, ce furent les docteurs et les grands qui l'accueillirent avec le plus d'empressement et de faveur. Insensés! qui ne voyaient pas l'abîme où les conduisait leur nouveau maître; ils s'endormaient en riant dans les bras de l'erreur, ils devaient se réveiller au bruit formidable de la tempête qui allait briser l'ordre social, et remplacer les garanties qu'ils avaient méprisées par ces théories absurdes dont ils avaient accueilli la production avec un aveugle enthousiasme...

La révolution française fut ainsi préparée dans les mœurs et dans les intelligences par cette philosophie railleuse et désespérée qui crut un moment à son triomphe, et sut contempler le naufrage de la religion du haut des ruines sanglantes amoncelées par sa parole. On ne s'attendra pas à nous voir combattre ici les opinions prétendues philosophiques du dix-huitième siècle; elles ont accompli leur mission de destruction, mais elles n'ont pu survivre à leur victoire. Convaincues aujourd'hui d'ignorance et de mauvaise foi, elles qui avaient fait appel à la science et à la raison, elles ne peuvent soutenir l'examen, et sont devenues le seul partage des classes les plus abjectes de la société, à qui leur avide et stupide matérialisme peut encore convenir, car il n'exige aucune autre intelligence que celle des besoins les plus égoïstes de notre organisation.

Quand la révolution eut fermé les temples et renversé les autels, une voix forte se fit entendre du sein de l'anarchie pour parler de Dieu et de morale à ces foules enivrées et sanglantes qui suivaient son char en criant des blasphêmes. L'œuvre des faux prophètes était accomplie, mais elle avait été dépassée par les faits, dont la logique est irrésistible. Il n'y avait pas moyen de conserver un ordre de choses quelconque avec les principes faméliques qui avaient détruit l'ancien. Les peuples, armés de leur incrédulité et de leur droit d'examen, pouvaient se lasser même des saturnales de leur liberté farouche, et il fallait qu'une réaction s'opérât dans l'esprit de mensonge, qui avait été trop loin. Son nouveau prophète devait donc à la fois applaudir à la chute du christianisme et combattre les principes de l'Encyclopédie, ou du moins les conséquences rigoureuses qui en avaient été tirées. Ce missionnaire, dont le nom est demeuré terrible dans la mémoire des hommes, proposa le culte de l'*Être Suprême*, aberration monstrueuse au milieu des aberrations de ces temps de malheur. Ce culte avait pour ministres tous les hommes dont le même décret avait proclamé l'âme immortelle : il avait pour temple la nature, et pour autel les tréteaux où les tribuns de la France désolée venaient étaler le luxe effronté de leur puissance. Mais si ce spectacle est affligeant pour l'humanité, il est du moins curieux de voir en quels termes l'apôtre de cette nouvelle tentative de régénération religieuse parlait des encyclopédistes; car il y a toujours dans le triomphe momentané de l'erreur quelque aveu précieux de sa propre faiblesse. « Cette secte, disait cet homme, en matière de politique, resta toujours au-dessous des droits du peuple; en matière de morale, elle alla beaucoup au-delà de la destruction des préjugés religieux. Ses coryphées déclamaient quelquefois contre le despotisme, et ils étaient pensionnés par les despotes; ils faisaient tantôt des livres contre la cour, et tantôt des dédicaces aux rois, des discours pour les courtisans et des madrigaux pour les courtisanes; ils étaient fiers dans leurs écrits et rampans dans les antichambres. Cette secte propagea avec beaucoup de zèle l'opinion du matérialisme, qui prévalut parmi les grands et parmi les beaux esprits; on lui doit, en partie, cette espèce de philosophie pratique qui, réduisant l'égoïsme en système, regarde la société humaine comme une guerre de ruse, le succès comme la règle du juste et de l'injuste, la probité comme une affaire de goût et de bienséance, le monde comme le patrimoine des fripons adroits..... »

Et quel est l'homme qui stigmatise ainsi la philosophie révolutionnaire? Quel est l'homme qui caractérise ses résultats avec une si parfaite

netteté d'idées, au milieu de tous ceux qui n'étaient parvenus à s'asseoir sur les débris de l'ordre social qu'à l'aide de ses sophismes? Il fallait que la déception qu'ils amenaient à leur suite fût bien amère et bien profonde, ou que cet homme fût alors bien puissant. Il y avait de tout cela dans cet orateur : c'était le pontife de la religion nouvelle, c'était Robespierre.....

Nous avons vu comment, depuis la réformation, ses principes s'étaient successivement modifiés pour arriver à l'athéisme et revenir ensuite à un culte arbitraire dont la morale était une sorte de métaphysique et d'idéologie, les cérémonies, des représentations fastueuses et scéniques. Laissons de côté les rêveries de Catherine Théot et les folies des théophilanthropes : ces manifestations, qui avaient pour but de tromper les esprits religieux par l'étalage bizarre de quelques idées morales mêlées à des profanations sacriléges, n'ont eu qu'une durée passagère. Ce sont des orages d'un jour qui ont passé sur la religion éternelle. Il nous reste à aborder un ordre de faits plus graves et des tentatives plus prononcées, accompagnées de toute la force qu'elles puisent dans les circonstances sociales où nous nous trouvons.

(La fin incessamment.)

NOTICE SUR TERTULLIEN.

Quintus Septimus Florens Tertullianus naquit à Carthage vers le milieu du deuxième siècle. Son père était centenier dans une légion du proconsul d'Afrique; il apprit l'éloquence, la philosophie, la jurisprudence, et devint célèbre dès sa jeunesse. Il avait été élevé dans le paganisme et s'était marié ; mais peu de temps après leur union, les deux époux, ayant été touchés de la grâce divine, abjurèrent l'idolâtrie et se firent chrétiens. On dit que ce qui contribua le plus à la conversion de Tertullien, ce fut la vue du supplice des martyrs et l'impression que produisit sur lui la constance héroïque avec laquelle ils bravaient les douleurs et la mort. La piété de Tertullien était donc née du sang des martyrs ; aussi fut-elle toujours fort exaltée, et c'est à cette exaltation, non à de mauvais penchans, qu'il faut attribuer ses erreurs. Le mariage de Tertullien étant resté stérile, les deux époux se séparèrent afin d'être plus libres de se livrer chacun de leur côté au culte de la religion qu'ils avaient embrassée : Tertullien, qui se sentait appelé par son génie à être un de ses plus éloquens défenseurs, entra dans l'état ecclésiastique.

Ce fut vers l'an de Jésus-Christ 194, sous le règne de Sévère, à l'époque des persécutions ordonnées par Plautien, indigne favori de cet empereur, que Tertullien publia son *Apologétique*, ce monument sur lequel est fondée son immortelle renommée, et qui est resté l'un des plus éloquens plaidoyers en faveur du christianisme. L'*Aplogétique* fut adressée aux magistrats romains, aussi bien à ceux qui siégeaient à Rome qu'au proconsul et aux autres officiers qui venaient d'installer à Carthage leur sanglant tribunal. La lecture de cet éloquent ouvrage est une des plus intéressantes que l'on puisse faire quand on veut parfaitement connaître l'état de la primitive Église dans l'empire romain, les mœurs des fidèles de cette époque, l'espèce de *mise hors la loi* qui avait été prononcée contre eux, et les innombrables difficultés que la religion eut à surmonter avant de s'établir souveraine des souverains du monde.

Le début de l'Apologétique est une noble et courageuse apostrophe aux juges qui condamnent les chrétiens sans les entendre.... « La vérité ne demande point de grâce, parce que la persécution ne l'étonne pas ; étrangère ici-bas, elle s'attend bien à y trouver des ennemis. Fille du ciel, c'est là qu'elle a son trône et son berceau, ses espérances, son crédit et son triomphe. Pour le présent, tout ce qu'elle demande, c'est de ne pas être condamnée sans être entendue. Qu'avez-vous à craindre pour vos lois en lui permettant de se défendre dans le siége de leur empire? Ne vous serait-il pas plus honorable de ne condamner la vérité qu'après l'avoir entendue? Au lieu qu'en la condamnant sans l'entendre, outre la haine que votre injustice vous attire, vous donnez lieu de croire que vous ne lui permettez pas de se défendre, parce que vous ne pourriez plus la condamner si vous l'aviez entendue ! »

Le premier objet sur lequel Tertullien appelle l'attention des juges, c'est la monstruosité des procédures qui se font contre les chrétiens. « Quand vous auriez la certitude que nous sommes vraiment criminels, pourquoi nous traitez-vous autrement que nos pareils, c'est-à-dire que les autres coupables? Que des citoyens soient accusés des mêmes crimes qu'on nous suppose, ils ont le droit de se défendre, soit par eux-mêmes, soit par l'organe vénal d'un avocat. Les chrétiens sont les seuls à qui il soit interdit de parler pour justifier de leur innocence et prévenir des arrêts iniques. Tout ce qu'on leur demande, c'est l'aveu de leur nom; car pour la preuve du crime, il n'en est pas question. Mais quand il s'agit de tout autre prévenu, il ne vous suffit pas pour motiver un jugement qu'il se soit déclaré lui-même homicide, sacrilége, incestueux, ennemi public (car ce sont là les beaux titres dont on nous honore) ; il vous faut de plus l'enquête rigoureuse des circonstances, de la qualité du fait, du lieu, du temps, de la manière, des témoins qui déposent des complices que le cou-

pable peut avoir eus. Rien de tout cela dans les jugemens des chrétiens. Ne devrait-on pas également arracher de leur bouche l'aveu des crimes qu'on leur impute si calomnieusement? Il faudrait vérifier combien d'enfans l'on a déjà égorgés pour en savourer la chair; combien d'incestes déjà commis dans l'obscurité des nuits..... Quelle gloire pour le magistrat qui serait venu à bout de découvrir un chrétien signalé déjà par cent infanticides! »

L'apologiste fait remarquer ensuite l'injustice et l'aveuglement de la haine qu'on porte aux chrétiens : « Nos ennemis ne sauraient dire du bien d'un chrétien sans y mêler la censure de son nom. L'honnête homme que Caïus Saïus! disent-ils; c'est bien dommage qu'il soit chrétien! — Un homme aussi sage que Lucius s'être fait chrétien! Je n'en reviens pas! — Et personne ne remarque que Caïus n'est un honnête homme et Lucius un sage, que parce qu'ils sont chrétiens, ou qu'ils ne sont devenus chrétiens que parce qu'ils étaient sages et vertueux. D'autres fois, en parlant de tels ou tels qui, avant de s'être convertis au christianisme, s'étaient signalés par une vie dissipée, dissolue, scandaleuse même, on cherche à les décrier par de satiriques rapprochemens qui tournent à leur éloge : la haine est si maladroite! on dit : Voyez cette femme galante, ce jeune homme voluptueux, ce coureur de plaisirs, les voilà chrétiens! On ne voit pas que c'est faire à ce nom honneur de leur changement... Il est donc vrai que l'on hait un nom innocent dans des hommes irréprochables, et cette haine va si loin, qu'un grand nombre la satisfait aux dépens de ses propres intérêts : un mari chasse sa femme, qui est devenue sage et dont il n'est plus jaloux; un père désavoue son fils, qui lui est maintenant soumis et dont il souffrait auparavant; un maître éloigne de ses yeux un esclave qui lui est fidèle. Quiconque se corrige en devenant chrétien déplaît, et la haine de notre nom l'emporte sur tout le bien qui en revient! »

Que ce tableau est plein d'énergie et de vérité! Quand on songe à tous ces obstacles, à toutes ces préventions, à toutes ces persécutions que l'Église catholique a surmontées, on ne peut s'empêcher de voir le doigt de Dieu marqué dans cette victoire, et l'on prend en profonde pitié les hommes qui viennent dire aujourd'hui que la religion doit succomber aux mesquines attaques qui ont été dirigées contre elle.

Après avoir démontré combien est injuste la haine qu'on porte aux chrétiens, et combien sont iniques les poursuites qu'on dirige contre eux, Tertullien prouve que la secte à laquelle il appartient n'a jamais été persécutée que par les tyrans. C'est sous Tibère que le Christ est condamné à mort; c'est sous Néron que meurent les apôtres et que les proscriptions commencent; Domitien suit son exemple; mais quels princes! leur mémoire n'est-elle pas exécrée et flétrie par les païens eux-mêmes? Quelle gloire d'avoir eu de pareils persécuteurs! Et quant aux empereurs sages et révérés que l'Éternel a jetés tour à tour sous la pourpre romaine, Marc-Aurèle, Trajan, Adrien, Vespasien lui-même, qui avait pourtant détruit les Juifs, en est-il un seul qui ait ordonné la mort d'un chrétien?

Après ces préparations, Tertullien entre en matière, et discute une à une toutes les calomnies par lesquelles on a cherché à flétrir les serviteurs du Christ. Il ne néglige ni les plus absurdes, ni les plus infâmes; et cette partie de son plaidoyer est d'autant plus admirable, qu'à chaque instant la défense est forcée de prendre le caractère de l'attaque, et que l'apologie du christianisme devient l'accusation du paganisme. « Vous nous accusez de tuer des enfans dans la célébration de nos mystères, de faire des repas de chair humaine, de nous souiller par des incestes; mais non-seulement vous n'avancez aucune preuve de ces crimes, ce qu'il y a de plus odieux, c'est que vous vous les permettez en secret et en public, et c'est pour cela peut-être que vous nous en croyez capables! En Afrique on immolait publiquement les enfans à Saturne, jusqu'au proconsulat de Tibère, qui fit crucifier les prêtres de ce Dieu sur les arbres mêmes du temple où se commettaient ces affreux sacrifices; j'en prends à témoin les soldats de mon pays qui exécutèrent les ordres du proconsul. Mais on ne laisse pas de faire encore en cachette ces sacrifices impies; les parens mêmes offrent à Saturne de pauvres enfans, et les caressent au moment où on les immole, pour les empêcher de pleurer. Chez les Gaulois, ce ne sont plus des enfans qu'on égorge en l'honneur de Mercure, ce sont des hommes faits. Vos théâtres peuvent vous apprendre ce qui se passait dans la Tauride. A Rome enfin, dans la ville la plus religieuse de l'univers, chez les descendans du pieux Énée, vous avez un Jupiter qu'on arrose de sang humain dans les jeux célébrés en son honneur! — C'est, m'allez-vous dire, du sang de criminels condamnés aux bêtes! Parce qu'ils sont criminels, cessent-ils d'être hommes? Oh! que ce Jupiter doit vous sembler chrétien! qu'il est bien, pour la cruauté, le digne fils de son père! »

Mais l'accusation principale qu'on portait contre les chrétiens était de ne pas adorer les dieux de l'empire, et de ne pas offrir de sacrifices pour les empereurs. Tertullien répond que les chrétiens ont cessé d'adorer les dieux du paganisme depuis qu'ils ont reconnu que ces dieux n'avaient jamais

existé ou n'étaient que des hommes. « On accorde qu'ils ont été des hommes ; mais on prétend qu'après leur mort ils ont été mis au rang des dieux. Et par qui ? Par un Dieu antérieur à tous, sans doute. Mais ce Dieu qui a conféré la divinité à tant de misérables créatures, quelles raisons a-t-il eues de leur faire un don si magnifique ? Est-ce parce qu'il avait besoin de leurs services ? Cela est si absurde, que vous ne pouvez pas même le supposer. Vous prétendez que la divinité a été donnée pour récompenser la vertu et le mérite ; de bonne foi, voyez si ceux qne vous appelez dieux ont mérité d'être élevés au ciel ou abîmés dans l'enfer, car c'est en enfer qu'on place les enfans dénaturés, les incestueux, les adultères, les ravisseurs ; ceux qui tuent, qui dérobent, qui trompent; en un mot, tous ceux qui ressemblent à quelqu'un de vos dieux ! Et quand ils auraient été bons et vertueux, combien y a-t-il d'hommes plus excellens que vous laissez entre les morts ! un Socrate, un Aristide, un Thémistocle ! Lequel de vos dieux est plus sage que Caton, plus juste et plus brave que Scipion, plus éloquent que Cicéron ? Ne nous accusez pas de refuser nos hommages aux dieux de l'empire. Je ne vois dans leurs personnes, criminelles pour la plupart, et je n'entends dire sur leur compte que des fables ridicules ; et quant aux idoles qui nous les représentent, j'y vois seulement les matières qui sont employées dans la composition des choses les plus communes. »

Après avoir démontré que ces dieux aux pieds desquels les païens voudraient voir les chrétiens s'agenouiller, ne sont pour les païens eux-mêmes que des sujets d'insulte et de mépris, Tertullien met en parallèle le culte qu'il professe avec celui de ses adversaires ; il oppose son Dieu à leurs dieux, il explique ce qu'il croit après avoir expliqué ce qu'il ne croyait pas, et ici sa parole, s'élevant à la hauteur de son sujet, prend encore plus d'éloquence et de majesté. Corneille a imité plusieurs parties de ce morceau dans le discours de Polyeucte à Félix.

« Ce que nous adorons est un seul Dieu unique qui, pour annoncer sa majesté suprême, a créé de rien cette masse immense de tout ce qui existe : sa parole a commandé, sa puissance a fait exécuter, sa sagesse a ordonné. Invisible, quoique partout il se manifeste ; impalpable, quoique sa grâce nous trace son image ; incompréhensible, quoique l'intelligence humaine puisse arriver jusqu'à lui. Voulez-vous qu'on vous prouve son existence par cette foule d'excellens ouvrages de ses mains qui nous soutiennent, qui nous conservent, qui nous réjouissent, par ceux même qui nous impriment sa crainte, par le seul témoignage du sens intime ? Interrogez votre âme elle-même : du fond de cette prison du corps qui l'enchaîne, du sein de tous les préjugés qui arrêtent son essor, de la fange même de ces passions terrestres qui l'énervent lorsqu'elle s'éveille, elle proclame Dieu, elle l'invoque sous le seul nom qui lui convienne : *Grand Dieu! Bon Dieu! Je me repose sur Dieu ; Dieu me rendra justice :* O témoignage de l'âme naturellement chrétienne! Et quand elle tient ce langage, ce n'est point le Capitole qu'elle regarde, mais le ciel, parce qu'elle sait bien que c'est là que réside le Dieu vivant, et de là qu'elle-même tire son origine. »

L'histoire et l'explication des mystères de la religion chrétienne viennent naturellement à la suite de cette définition du Souverain Être. Ici l'*apologie* prend un nouveau caractère, et devient un acte de propagande évangélique. Tertullien raconte l'origine du peuple juif, la protection marquée que lui accorda la Providence, sa prospérite et puis sa chute. Il raconte les prophéties qui ont annoncé l'arrivée du Christ, sa naissance, sa mission, les miracles qui ont signalé sa vie, les prodiges qui ont signalé sa mort, et il montre le dogme de la révélation planant sur toutes les phases du christianisme.

Après avoir établi les éternelles vérités de la religion persécutée, en opposition à tous les mensonges du culte persécuteur, Tertullien s'occupe incidemment du reproche qu'on a fait aux chrétiens d'être les ennemis de l'empereur. Il prouve par une multitude de faits et par les paroles mêmes du Fils de Dieu, qui a dit : *Rendez à César ce qui est dû à César*, que non-seulement les chrétiens ne conspirent pas contre l'empereur, mais encore qu'ils sont ses sujets les plus fidèles. Ils n'implorent point pour sa conservation et sa prospérité de faux dieux qu'ils méprisent, mais le vrai Dieu, le Dieu éternel, le Dieu qu'ils adorent. Est-ce là de la rebellion ? Et quand l'empire a besoin de leur courage, est-ce le dernier rang qu'ils occupent dans l'armée ? Sont-ils les moins hardis devant le danger ? Refusent-ils à César l'appui de leur bras et de leur épée ? Ah ! le courage des chrétiens est aussi bien connu que leur constance. Ils ont donné des preuves de l'un aux armées et devant les juges ; de l'autre, lorsque, malgré tant de persécutions, d'injures et de cruautés, ils ont refusé vingt fois les occasions qui leur étaient offertes de se venger !

A dater d'ici, l'œuvre de Tertullien rentre tout-à-fait dans son titre et devient l'*Apologie* des fidèles. Il justifie leurs réunions, qu'on traite de factieuses et qui n'ont pour but que la prière ; leurs *agapes* ou repas du soir, qui ne sont que des œuvres de charité ; il exalte la pureté de leurs mœurs, la sublimité de leur morale, si supérieure à celle même de Platon et de Socrate, la simplicité de leur vie, et l'héroïque fermeté avec laquelle ils

souffrent le martyre. Puis il finit, comme il avait commencé, par une apostrophe aux magistrats chargés de juger les chrétiens, et cette éloquente péroraison couronne dignement l'apologétique.

« O magistrats, qui nous traitez de désespérés à cause de ce mépris de la mort qui a couvert de gloire Scévola, Régulus, Anaxarque, et tant d'autres qui sont des héros pour vous, condamnez-nous encore, ô magistrats ! assurés comme vous l'êtes des applaudissemens du peuple, tant que vous lui immolerez des chrétiens, condamnez-nous, déchirez nos corps, appliquez-les à la torture, foulez-nous sous les pieds ! Vos barbaries sont les preuves de notre innocence, et c'est pourquoi Dieu permet que nous soyons persécutés. Chacun de nos jugemens découvre en nous une nouvelle vertu; et dernièrement encore, en condamnant une femme chrétienne à être exposée dans un lieu infâme plutôt qu'à être déchirée dans l'amphithéâtre, vous avez reconnu que la perte de la chasteté est pour nous le plus grand des supplices, et quelque chose de plus affreux que la mort elle-même !

« Mais à quoi aboutiront enfin tous vos raffinemens de cruauté? A enflammer de plus en plus le désir d'embrasser notre religion; nous multiplions à mesure que vous nous moissonnez, *et le sang des martyrs est la semence des chrétiens !* Plusieurs de vos philosophes ont écrit des traités pour engager à supporter les douleurs et la mort, mais l'exemple de nos frères est bien plus éloquent que tous leurs discours ! Cette obstination dont vous nous faites un crime est une instruction puissante pour les âmes encore infidèles : en la voyant, on est ébranlé, on veut en pénétrer la cause, on vient à nous, et bientôt on désire, comme nous, de souffrir pour se réconcilier à Dieu et pour acheter par son sang le pardon de tous ses péchés. De là vient que nous vous rendons grâce de vos arrêts; lorsque vous nous condamnez, le Ciel nous absout, car les jugemens de Dieu sont tout autres que les jugemens des hommes ! »

Quand on connaît de pareils morceaux, on ne s'étonne plus de l'enthousiasme avec lequel le grand Bossuet parlait de Tertullien ; on ne s'étonne plus de lire dans les œuvres de M. de Châteaubriand cette phrase que nous avons déjà citée : « Tertullien, ce Bossuet de l'Afrique....» Assurément s'il eût été dans les desseins de Dieu que les persécutions contre son Église durassent moins long-temps, l'*Apologétique* devait les faire cesser. Mais elle s'adressait à des hommes dont l'esprit du mal avait fermé les yeux et bouché les oreilles; il était écrit qu'ils resteraient insensibles à la lumière et à la vérité. La persécution continua; mais il paraît que Tertullien ne fut pas poursuivi : chose étonnante quand on songe aux expressions et aux images hardies dont il avait rempli sa défense.

Il suffirait de l'*Apologétique* pour donner à Tertullien une des premières places parmi les Pères de l'Église, et pour faire durer son nom aussi long-temps que l'Église catholique; mais ce n'est pas à beaucoup près le seul titre qu'ait ce puissant écrivain à la reconnaissance et à la vénération des fidèles. Nous allons donner la liste de ses travaux dans l'ordre où l'on présume qu'ils ont été composés.

Le *Traité des prescriptions* est, après l'*Apologétique,* le plus célèbre des ouvrages de Tertullien. Il est inouï qu'un homme ait pu se jeter dans une hérésie et dans un schisme après avoir détruit par un raisonnement aussi invincible tous les schismes et toutes les hérésies. Le terme de *prescription* est, comme on sait, tiré de la jurisprudence, et signifie une fin de non-recevoir que le défendeur oppose au demandeur, et en vertu de laquelle celui-ci est déclaré non recevable à intenter son action, sans qu'il soit besoin d'entrer dans le fond des moyens de la cause. Ainsi notre auteur écarte à la fois et convainc d'hérésie toutes les sectes ennemies de l'Église, sans s'embarrasser d'aucun de leurs argumens. Cet ouvrage avait été annoncé dans l'*Apologétique* : « A tous les corrupteurs de l'Évangile nous opposons, dit Tertullien, l'argument de la prescription. La seule religion est celle qui, enseignée par Jésus-Christ, nous a été transmise par ses disciples, et l'antiquité de nos doctrines est une preuve de leur vérité, comme la nouveauté de la doctrine dans l'hérésie en démontre l'erreur. » Le mérite de ce livre consiste particulièrement dans un plan aussi heureusement conçu que rigoureusement rempli. Vincent de Lérins en a dit : « Il faut se rendre malgré soi, tant l'argumentation est vive, animée, entraînante ; autant de mots, autant de traits qui percent ou accablent. Pour l'auteur, chaque combat est une victoire, et son génie est la foudre elle-même. »

Le livre du *Baptême* fut écrit à l'occasion d'une femme nommée *Quintille*, de l'hérésie des Caïnites, qui voulait combattre la nécessité du baptême. Ce livre est divisé en deux parties, dont la première concerne le dogme, et la seconde, la discipline : il établit l'antiquité de l'institution du baptême, sa consécration par le Christ et les apôtres, et les avantages qui en résultent pour les chrétiens.

Dans le livre de la *Pénitence,* Tertullien traite d'abord de cette vertu en général, et soutient qu'elle est nécessaire pour tous les péchés de corps ou d'esprit, d'action ou de pensée. Puis il parle de la pénitence qui prépare au baptême, et dit qu'il écrit principalement pour les catéchumènes qui, se voyant assurés de la rémission de leurs péchés par le baptême qu'ils espèrent, profitent du temps qui

leur reste pour se livrer à leurs passions. Après avoir assuré que Dieu n'ouvrira pas à ceux-là les trésors de sa miséricorde, il passe à la pénitence qui suit le baptême, et témoigne qu'il n'en parle qu'à regret, attendu que les chrétiens ne devraient connaître que la première.

Dans le livre de la *Prière*, il reprend quelques superstitions qui s'introduisaient entre les fidèles. Il vante l'excellence des prières, et surtout de l'*Oraison dominicale*, qui est la meilleure de toutes, puisqu'elle a pour auteur notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui l'a enseignée de sa bouche sacrée à ses disciples. Elle est l'abrégé de tout le christianisme; c'est par elle que doivent commencer et finir toutes les demandes faites à Dieu.

Les deux livres de Tertullien *à sa femme* sont des conseils qu'il lui lègue dans le pressentiment d'une mort prochaine. Ils ne doivent être cités dans nos chaires qu'avec précaution. On commence à y reconnaître cette morale outrée qui précipita bientôt l'auteur dans les erreurs des Montanistes, et qui, en exagérant la sévérité de la loi, ne la viole pas moins que le relâchement. La question qu'il agite est celle des secondes noces. Il est indubitable que la doctrine constante des premiers siècles fut que les chrétiens mariés une fois ne se croyaient pas permis de convoler à de secondes noces. Il engage vivement sa femme à ne point se remarier dans le cas où il mourrait le premier. L'état de chasteté lui paraît bien plus favorable pour la chrétienne qui veut travailler à son salut que l'état de mariage. Il finit par déclarer à sa femme que, si elle veut se remarier, elle doit n'épouser qu'un chrétien, et prouve qu'il n'est pas permis aux fidèles de contracter mariage avec des infidèles. Quelques exemples de ces unions illicites avaient déterminé Tertullien à écrire sur ce sujet, et la douleur qu'il en avait éprouvée est peut-être la cause des principes exagérés qu'il soutient (1).

Le traité sur les *Spectacles* fut écrit l'an 204, à propos des jeux séculaires que l'empereur Sévère fit célébrer à Rome : c'est l'un des ouvrages les plus célèbres de Tertullien. Il ramène tout d'abord la question à son vrai point de vue, en posant ces deux principes : Qu'est-ce que le chrétien ? Qu'est-ce que le théâtre ? Peut-il y avoir un rapprochement entre deux choses si opposées ? Le livre de Tertullien, écrit avec beaucoup de force et de logique, est encore parfaitement vrai pour l'époque où nous sommes, et il est impossible de rien voir de plus concluant contre une institution à laquelle on n'a certes pas donné, depuis Tertullien, plus de décence et de moralité. Il est à remarquer, au reste, que les chrétiens n'allaient pas au théâtre.

Dans le traité de l'*Idolâtrie*, Tertullien condamne, non-seulement tous les actes qui peuvent passer pour un hommage aux faux dieux, mais encore toutes les professions ; tous les travaux qui peuvent concourir à la construction ou à l'ornement des temples et des autels du paganisme. Le livre adressé *aux Confesseurs* est une consolation spirituelle où il les félicite de ce que le Seigneur les a choisis pour glorifier son nom, et où il les exhorte à ne pas se diviser entre eux. Dans le traité de la *Patience*, il exalte cette vertu, il montre qu'elle est la sœur de toutes les vertus chrétiennes ; il attribue à l'impatience des hommes la plupart de leurs vices et de leurs passions, et finit par un beau parallèle entre la patience chrétienne et le courage mondain.

Le traité de l'*Ornement des femmes* forme deux livres : dans le premier, Tertullien combat le luxe de la parure, qui est le crime de la vanité ; dans le second, les recherches de la coquetterie, qui sont le crime de la séduction. Le traité du *Voile* a pour objet de prouver que les vierges ne doivent jamais quitter cette partie de leur vêtement. Ces deux ouvrages sont pleins d'excellens détails sur la vie intérieure des femmes chrétiennes aux premiers temps du christianisme. L'*Exhortation à la chasteté*, le traité *de la Monogamie* et celui *de la Pudicité* ont été composés dans le même esprit d'austérité que les deux livres à sa femme, et quoiqu'ils soient pleins de conseils bons à suivre, on ne saurait les approuver entièrement. Il est vrai qu'à l'époque où Tertullien écrivait, la corruption des maîtres du monde était telle, qu'il devait être difficile à une âme sincèrement vertueuse de ne pas se jeter dans l'excès contraire.

C'est à peu près à cette époque, vers l'an 206 de Jésus-Christ, que la rigueur extrême des principes de Tertullien et la sévérité presque fanatique de ses mœurs le jetèrent dans les rangs des Montanistes. Il paraît que l'envie que les clercs de l'Église romaine conçurent contre lui, quelques affronts qu'ils lui firent, et par-dessus tout l'exemple de deux ou trois absolutions qu'il trouva trop facilement accordées par le pape Zéphyrin, pontife doux et tolérant, contribuèrent à le faire sortir du sein de l'Église catholique. D'ailleurs l'austérité de Tertullien s'accommodait parfaitement de l'austérité des Montanistes, espèce d'illuminés qui n'attaquaient point les dogmes principaux, mais qui relevaient excessivement la continence, défendaient d'éviter le martyre, lors même qu'on pouvait le faire sans faiblesse, et commandaient plus de jeûnes et de prières que l'Église catholique.

(1) Il paraît que c'est après les livres à sa femme que Tertullien écrivit l'*Apologétique*. Nous en avons parlé d'abord, parce que c'est l'ouvrage capital de ce grand écrivain et celui dans lequel on est toujours tenté de le résumer.

Mais une fois qu'on a fait un pas hors de la vérité, qui sait où l'on pourra s'arrêter ? Tertullien ne différait dans l'origine, de la communion catholique, que sur quelques points de discipline ; il finit par avancer que l'âme était corporelle.

Le premier livre qu'il écrivit depuis sa chute fut le *Traité contre Marcien,* hérétique qui, après avoir été un chrétien zélé, s'était fait excommunier et chasser de l'Église pour un crime public. Marcien, rhéteur de l'école de Pythagore et de Platon, soutenait le système des deux principes : selon lui, le bon principe, c'était l'esprit ; le mauvais, c'était la matière ; il soutenait que Jésus-Christ n'avait revêtu que les apparences de l'humanité et n'avait pu souffrir ni mourir réellement (1). Donc le mérite de la Rédemption était anéanti. La réfutation que Tertullien fit de ce système est tout-à-fait sans réplique, et c'est en même temps une réponse victorieuse à l'accusation de platonisme dont on a voulu charger tous les Pères.

Les livres contre *Praxéas,* contre *Hermogènes* et contre *les Valentiniens*, réfutent des hérésies encore plus oubliées et encore plus absurdes que celle de Marcien ; le traité *de la Chair de Jésus-Christ* est encore une des plus éloquentes réponses qui aient jamais été faites à ceux qui prétendent que le fils de Dieu n'avait revêtu qu'une apparence de corps. Le traité de la *Résurrection de la chair* fut composé contre les Valentiniens, qui n'admettaient que la résurrection de l'âme ; il renferme des morceaux que Bossuet et Bourdaloue ont souvent imités. Le traité *de l'Ame* est de tous les ouvrages de Tertullien celui où son hérésie s'explique le plus clairement. Il conçoit l'âme sous l'image d'une *substance* plus déliée, plus agile, plus pénétrante que les corps exposés à la perception des sens ; distinction subtile, mais qui admet néanmoins que l'âme est corporelle et forme par conséquent une complète hérésie.

Le *Scorpiaque* est un écrit dirigé contre les gnostiques, qui décriaient le martyre ; mais Tertullien, en exagérant l'éloge du martyre, dont il fait presque une nécessité pour les fidèles, tombe dans un excès contraire. Le livre *contre les Juifs* est une réponse à ceux de cette nation qui prétendaient que Jésus-Christ n'était pas le Messie annoncé par les prophètes ; c'est un des plus beaux ouvrages de Tertullien. La lettre à *Scapula*, proconsul d'Afrique, est une exhortation à faire cesser la persécution et fut écrite dans les premiers temps de Caracalla. Les traités de la *Monogamie* et des *Jeûnes* sont composés ouvertement contre l'Église catholique : l'un réprouve les secondes noces que l'Église approuvait ; l'autre soutient les nouvelles lois que les Montanistes voulaient établir en matière de jeûne. Le traité de la *Pudicité* combat la pratique de l'Église, qui recevait à pénitence ceux qui après le baptême étaient tombés dans le péché de la chair. Enfin le traité *sur la Fuite en temps de persécution*, dernier ouvrage de l'illustre apologiste, est un petit écrit où il montre, mieux peut-être que partout ailleurs, tout ce que son génie avait d'austère et de rigoureux.

On ne sait à quelle époque et dans quel rang de composition placer : 1° le *Témoignage de l'âme*, livre que Tertullien écrivit pour prouver que toutes les vérités du christianisme, l'existence et l'unité de Dieu, l'existence et l'immortalité de l'âme, sont des idées dont nous avons l'intime pressentiment, et qui sont en quelque sorte nées avec nous ; 2° le livre *sur la Couronne,* qui justifie au soldat chrétien de s'être présenté à une fête de l'empereur avec sa couronne à la main au lieu de la porter sur sa tête ; 3° le livre *du Manteau*, où Tertullien explique, d'une manière très-vive et très-spirituelle, pourquoi il a quitté la longue toge romaine adoptée à Carthage, pour le manteau plus court des philosophes. Ces trois traités complètent la liste des ouvrages de Tertullien.

Cette nomenclature, que nos lecteurs auront peut-être trouvée un peu longue, nous a paru nécessaire pour donner une idée exacte de sa fécondité, de sa variété, de son érudition immense. La vie de Tertullien étant au reste fort ignorée, on ne peut guère parler que de ses ouvrages. Malgré les hérésies dont quelques-uns sont entachés, on peut dire que c'est une des mines où ont le plus fréquemment puisé et les Pères de l'Église ancienne, et tous les écrivains illustres de la moderne.

Les services immenses que les écrits de Tertullien ont rendus à l'Église catholique ne peuvent le justifier complètement des erreurs qu'il a soutenues ; mais sa mémoire n'en est pas moins chère aux fidèles. La plupart de ces erreurs ne portèrent que sur des points de discipline, et il ne fut véritablement hérétique que lorsqu'il nia l'immatérialité de l'âme. On peut dire encore qu'il ne s'est jamais trompé que de bonne foi, et non par intérêt ou par orgueil. Un grand nombre de Pères et d'écrivains sacrés ont fait son éloge. Saint Augustin et saint Jérôme vantent sa prodigieuse érudition, son éloquence mâle et généreuse, forte en raisonnemens, en images, en mouvemens pathétiques. Saint Cyprien ne passait jamais un jour sans le lire ; Vincent de Lérins le nomme sans difficulté le premier écrivain de l'Église latine, et nous avons déjà dit ce qu'en pensent Bossuet et M. de Châteaubriand.

(1) Ce système a été reproduit par Bayle. Les hérétiques n'ont jamais fait que se copier.

L'hérésie des Montanistes, qui ne portait pas sur les points fondamentaux de la foi, fut sans durée; Tertullien avait fini par s'en séparer et par former la secte des *Tertullianistes*. Du temps de *saint Augustin*, qui vivait au cinquième siècle, il en restait encore quelques débris. Différens écrivains placent à l'an 208 la mort de l'auteur de l'*Apologétique*; d'autres prétendent qu'il mourut beaucoup plus tard. On peut tirer un grand nombre d'excellentes leçons de la lecture de ses ouvrages; on peut tirer un enseignement non moins frappant du spectacle de ses erreurs : c'est que si grande et si belle que soit l'intelligence d'un homme, elle a besoin d'être contenue dans de justes règles pour ne porter que des fruits bienfaisans; c'est qu'il ne faut point s'abandonner avec trop d'impétuosité aux mouvemens de son caractère, quand même ces mouvemens seraient puisés dans les sentimens les plus généreux; c'est qu'enfin les plus grands hommes ont failli, une fois qu'ils ont mis le pied hors de ce vaste chemin de l'Église catholique que la Providence nous donne à suivre à tous tant que nous sommes, grands et petits, faibles et puissans.

La meilleure édition des œuvres de Tertullien a été donnée par Rigault, jurisconsulte; Paris, 1634. Cette édition est accompagnée d'un glossaire fort utile pour bien comprendre l'idiome que parle Tertullien, et de notes dont il faut se défier. La plus élégante et la plus fidèle traduction de l'*Apologétique* est due à M. l'abbé de Gourcy.

CONVOI DE SAINT LOUIS.

C'était la quatrième croisade : préoccupé de la pieuse pensée qu'il garda toute sa vie et qui lui disait d'aller enlever le saint sépulcre aux Infidèles et de délivrer les chrétiens qui gémissaient dans leurs fers, saint Louis avait dirigé une expédition contre les puissances barbaresques qui retenaient aussi un grand nombre de chrétiens, et que l'on croyait alors le bras droit de l'empire Musulman; le début de cette expédition avait été couronné d'un beau triomphe, et la prise de Carthage semblait promettre de plus grands succès, lorsque tout à coup une peste terrible fondit sur la contrée et se répandit dans l'armée française avec une rapidité effrayante. Les morts s'amoncelaient de toutes parts, et bientôt la contagion s'étendit des soldats aux chefs de l'armée; le prince royal, comte de Nevers, fut emporté en trois jours; une quantité de seigneurs le suivirent; Philippe lui-même, héritier présomptif de la couronne, fut dangereusement atteint, et tous ces malheurs furent comblés par la maladie du roi, qui, dès les premiers instans, s'annonça pour devenir mortelle.

Le pieux monarque le sentit lui-même, et ne songea plus dès-lors qu'à mourir saintement et à laisser à la France un digne successeur de ses vertus.

Les instructions qu'il a laissées à son fils, écrites de sa propre main, sont restées un modèle à consulter pour tous les souverains.

D'abord il lui recommande d'aimer Dieu, de le servir avec ardeur et de fuir le péché comme le plus grand des maux. « Si Dieu t'envoie quelque infortune, ajoute-t-il, supporte-la avec patience : c'est qu'assurément tu l'as méritée; si au contraire c'est du bonheur qu'il te donne, reçois-le avec modestie et plutôt comme une faveur que comme une récompense de tes mérites. Maintiens les bonnes coutumes du royaume, dit-il plus loin, et supprime les mauvaises; ménage ton peuple, et ne lui impose de charge que dans le cas de nécessité. Fais tous tes efforts pour détruire le péché et le chasser de cette partie de la terre dont Dieu t'a confié le commandement; combats surtout les hérésies, juremens et blasphêmes; cherche la compagnie des bons, fuis celle des mauvais; écoute volontiers les paroles de Dieu et les retiens en ton cœur; aime ton honneur et ta vertu et préserve-les de toute souillure; ne souffre pas devant toi de médisances ni calomnies; prends en main la cause du faible et du pauvre; sois juste pour tous tes sujets; ne cède dans tes jugemens à aucun motif personnel ou étranger, et décide en ta propre question comme le feraient les autres juges; s'il se présentait quelque affaire embarrassante, alors entoure-toi de gens éclairés qui puissent t'aider à découvrir la vérité. » Puis, revenant sur les devoirs d'un roi envers son peuple : « Défends et maintiens fermement, dit-il, les franchises et coutumes de tes bonnes villes : par-là tu demeureras toujours en état de résister honorablement à tes ennemis; tu te feras craindre des étrangers et respecter de tes pairs et féaux. Porte honneur et révérence à ta mère; reçois mes bénédictions et prie Dieu qu'il te conserve sa protection et au royaume de France. »

Ce devoir rempli, saint Louis demanda les Sacremens et les reçut plusieurs fois. Il s'adressait souvent à saint Denis comme au principal protecteur du royaume, et lorsque la maladie lui eut ôté la parole, on voyait par ses regards levés vers le ciel, et le mouvement de ses mains affaiblies sur sa poitrine, qu'il continuait mentalement ses prières. Quand il sentit sa fin approcher, il fit comprendre qu'il voulait être déposé sur un lit de cendres, comme un pénitent; car telle était son humilité, bien que toute sa vie eût été remplie de piété et d'actions édifiantes. On fit ce qu'il voulait : on l'é-

tendit sur un lit de cendres disposé en forme de croix, et c'est là qu'il reçut l'extrême-onction et rendit le dernier soupir, le 25 août 1270, âgé de cinquante-cinq ans, et après un règne de quarante-quatre.

Sa mort fut une grande douleur pour toute l'armée, qui oublia ses souffrances pour ne songer qu'à cette affliction; et ce fut un deuil général dans toute la France quand on y apprit cette fatale nouvelle; car jamais roi n'avait conquis chez son peuple autant d'amour et n'avait comme lui pratiqué les maximes de religion et d'humanité. Bien des princes appelèrent sans doute plus de gloire mondaine autour de leur couronne, mais nul autant que saint Louis n'eut des intentions justes et bienfaisantes; nul, dans des circonstances aussi difficiles, ne fit autant de bien à ses sujets, et ne prit à son égal, dans des siècles d'orgueil et de tyrannie féodale, la défense des faibles et des humbles. Le chêne de Vincennes est resté long-temps dépositaire de la reconnaissance de la nation, et la mémoire ordinairement si fugitive des peuples conservera toujours le souvenir de saint Louis.

Le premier soin de Philippe fut d'embaumer le corps du roi, et d'envoyer en France Geoffroy de Beaulieu et Guillaume de Chartres, de l'ordre de Saint-Dominique, recommander des prières publiques pour le repos de son père.

Les chairs furent séparées des ossemens; elles furent confiées au roi de Sicile, qui les fit porter à l'abbaye de Montréal, près de Palerme; les os et le cœur allaient être envoyés en France, lorsqu'au moment de leur départ, Philippe fut saisi d'une douleur si vive, qu'il ne put consentir à s'en séparer. Il résolut donc de les garder près de lui jusqu'à ce qu'il lui fût possible de rentrer en France.

Cependant la contagion continuait ses ravages, et le roi de Tunis, qui en souffrait autant que l'armée française, fit offrir la paix à Philippe, promettant de payer les frais de la guerre et de rendre tous les captifs chrétiens. Philippe y consentit et s'occupa aussitôt du retour de l'expédition.

Rien dans l'histoire de plus triste, de plus solennel et en même temps de plus religieux que ce grand convoi de toute une armée have et défaite, descendant de vaisseaux désemparés, escortant les plus illustres de ses morts, et, devant elle, son roi marchant morne entre les cercueils de son père, de sa femme et de son enfant, de son frère et de son beau-frère.

Ce funèbre convoi traversa toute l'Italie et rentra en France, comme ces pélerins qui, se chargeant des péchés de leurs frères, revenaient de Terre-Sainte, mutilés et pliant sous le faix de l'expiation.

Les moines de Saint-Denis ont conservé une lettre que Philippe III leur écrivit de cette époque, et où se réfléchissent les instructions de saint Louis, qui avaient déjà porté leur fruit dans l'âme du nouveau roi.

L'objet de cette lettre était de recommander sa femme aux prières de l'abbaye.

« Élevé au-dessus de sa douleur, dit Félibien, auteur de l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Denis,* il est le premier à consoler ceux à qui il semblait demander d'abord quelques consolations : il dit que c'est dans les grandes adversités que nous devons particulièrement nous animer de l'esprit de force, conformer notre volonté à ce qu'il plaît à Dieu d'ordonner de nous, et chercher en lui seul la consolation dont nous avons besoin. »

Partout où passa le grand convoi, qui marchait vers Paris, accoururent les populations, et la route ne fut en quelque sorte qu'une longue haie de fidèles agenouillés, pleurant leur père et priant pour lui.

Le cortége arriva à Paris le 21 mai; il fit une station dans l'église Notre-Dame, tendue de noir, et y demeura toute la nuit, chantant aux flambeaux et priant autour des cercueils, auxquels on avait joint le corps d'Alphonse de Brienne, comte d'Eu, fils du fameux Jean de Brienne, roi de Jérusalem, et celui du chevalier Pierre, chambellan du roi saint Louis, également morts de la contagion.

Au point du jour, le clergé, les religieux et une grande quantité de peuple partirent en procession pour conduire le convoi à Saint-Denis, où le roi avait voulu être déposé. Quatre des principaux seigneurs de la cour s'étant approchés pour porter le corps, Philippe prit la place de l'un d'eux et voulut rendre cet éclatant témoignage au roi, au chrétien, à son père; tout le cortége fut saisi de recueillement et d'admiration, car cette action fit comprendre, bien mieux que tout le reste, le mérite d'un prince à qui un pareil hommage était rendu; et l'on conçut dès-lors de grandes espérances sur le nouveau roi, lui qui appréciait ainsi son prédécesseur, et qui par cet acte d'humilité sublime promettait solennellement de marcher sur ses traces.

Sur la route et dans tous les environs la foule était immense; mais au milieu de ces masses respectueuses aucun bruit indiscret ne s'élevait, et l'on n'entendait que le chant des psaumes qui montait pieusement vers le Ciel.

Le convoi s'arrêta plusieurs fois en chemin, et à la place où s'était faite chacune de ces stations il fut ensuite élevé des croix qui perpétuèrent long-temps le souvenir de la mémorable action de Philippe.

On était à une demi-lieue de Saint-Denis, lors-

que l'on vit venir au-devant du cortége tous les religieux de l'abbaye, couverts de leurs chappes et un cierge à la main; les archevêques de Sens et de Paris leur remirent le corps du roi; les chants recommencèrent et le cortége se remit en marche.

Arrivés à la porte de l'église, les deux archevêques durent quitter leurs ornemens pontificaux et tous les insignes de leur autorité; car l'abbaye ne relevait pas de leur puissance, et leur entrée en grand costume dans l'église eût été considérée comme un dangereux précédent et une atteinte à l'indépendance d'un ordre dont l'institution toute royale ne connaissait point d'égale en France.

On chanta l'office des morts, qui fut suivi d'une messe solennelle, et les ossemens du roi furent inhumés derrière l'autel de la Trinité, dans un cercueil de pierre, joignant le tombeau de Louis VIII, son père, et de Philippe-Auguste, son aïeul.

Saint Louis avait recommandé, dans son testament, qu'on ne fît aucune dépense pour lui élever un tombeau, voulant ainsi rendre un dernier témoignage d'humilité chrétienne; mais son fils ne crut pas devoir obéir littéralement à cette prescription, et la pierre de saint Louis fut surmontée d'un magnifique sarcophage que respectèrent les siècles, et que firent tomber en un jour d'aveugles profanations.

POÉSIE.

Ma Mère.

Une pierre, une grille, un saule, et quelques fleurs
Qui s'ouvrent au soleil dans ces lieux de douleurs,
Plus belles de fraîcheur qu'en un riant parterre,
Voilà donc ce qui couvre et ce front vénéré,
Et ce cœur si souvent contre le mien serré!..
O ma mère! ma mère!

Et je ne croirait pas! Et lorsqu'au Ciel vers toi
La foi m'ouvre un chemin, j'écarterais la foi!
O mon Dieu! que mon cœur dans ce monde fragile
Où votre voix renverse et relève à son gré
Et le faible et le fort, que mon cœur déchiré
Lui soit un saint asile.

Que tout ce qui m'entoure et frappe mon regard
Ait une voix pour dire: Il est un monde à part,
Un monde tout d'amour, sans larmes, sans souffrance!
Voir mourir ce qu'on aime, et puis douter après!
Oh! cela ne se peut! Le cœur a ses regrets;
Mais l'âme a l'espérance.

Et si cette âme, hélas! appartenait au sort
Comme ici-bas la vie appartient à la mort,
Dans quel but, ô mon Dieu! les hommes et le monde?
Et que resterait-il d'une création
Qui n'aurait pour pivot que la destruction?
Rien, qu'une boue immonde.

Et la vie est si longue et si faite de pleurs,
Que s'il fallait mourir, sans que de nos douleurs
Dieu n'eût ailleurs pitié, mieux vaudrait à la vie
Dès l'enfance opposer le calme du néant.
Mais le néant n'est pas! C'est un mot impuissant
Que tout repousse et nie;

Un mot qui clôt la vie et qui place à sa fin,
Au lieu d'éternité, des bornes au destin;
Un mot où tout périt, où tout tombe et s'engouffre;
Un mot que par pitié l'on devrait renoncer
(Que l'on y croie ou non) à jamais prononcer
Devant l'être qui souffre.

Car cette éternité que dérobe à ses yeux
L'obscurité des nuits, ou la pompe des cieux,
Lui promet un bonheur auquel il aime à croire:
Oh! pourquoi donc, raillant ces rêves d'avenir
Que Dieu mit dans son cœur, se plaire à les ternir
D'un souffle dérisoire?

Elle m'attend!.. Mon Dieu, que de fois ces deux mots
N'ont-ils pas de mon cœur endormi tous les maux!
Elle m'attend!.. oh! oui! mes larmes, ma prière,
Rien n'est perdu pour elle, et sa voix parle en moi,
Et je sens qu'elle dit: « Je veille encor sur toi!.. »
O ma mère, ma mère!

Et je ne croirais pas! Et jamais l'avenir
Ne s'offrirait à moi pour me faire bénir
Le Dieu qui me la garde et près d'elle m'appelle,
Le Dieu qui tout enfant se révélait à moi,
Lorsqu'aux pieds de ma mère, à genoux, avec foi
Je le priais pour elle;

Pour elle, qui m'aimait du plus profond amour;
Pour elle, que jamais je ne quittai d'un jour;
Car loin d'elle, mon Dieu, la vie était amère!
Et maintenant, hélas! que mon cœur dans ton cœur
Ne peut plus épancher sa joie ou sa douleur,
Que ferai-je, ô ma mère?

Que ferais-je en ce monde, où tu m'as dit adieu,
Si je ne croyais pas? si je doutais de Dieu?...
Mais Dieu, c'était ma mère, et je l'adore en elle:
Ma foi, toute d'instinct, attire au Ciel mon cœur;
C'est là qu'est le repos, c'est là qu'est le bonheur;
C'est là que tout m'appelle.

Madame Mélanie Waldor.

Septembre 1833.

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA PREMIÈRE QUINZAINE DE JUILLET.

3 juillet 987. Hugues Capet est couronné roi de France.

3 juillet 1187. Bataille de Tibériade, où Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, est fait prisonnier par Saladin. La vraie croix, qu'on avait portée à cette bataille, tomba entre les mains des Musulmans, comme autrefois l'arche entre les mains des Philistins. Omar, neveu de Saladin, en la présentant à ce prince, lui dit: « Il paraît, par la désolation des Francs, que ce bois n'est pas le moindre fruit de ta victoire. »

Tombeaux des rois de Juda.

Convoi de Saint Louis.

Après ce triomphe, Saladin s'empara de Jérusalem, où les Français avaient régné pendant quatre-vingt-neuf ans, depuis que Godefroy de Bouillon, chef de la première croisade, en avait fait la conquête sur les Musulmans.

5 juillet 1618. Sur la demande qu'en avait faite Louis XIII, le pape Paul V donne un bref pour la célébration de la fête de saint Louis dans toute l'étendue du royaume. Saint Louis avait été canonisé en 1297 par le pape Boniface VIII. Le bref de Paul V fut publié à Paris le 8 août 1618. Le 25 du même mois, la fête fut célébrée à Paris avec la plus grande solennité.

6 juillet 1535. Henri VIII, roi d'Angleterre, fait décapiter Thomas Morus.

Lorsque Henri VIII, entraîné par sa passion pour Anne de Boulen, eut rompu tous les liens qui unissaient l'Angleterre au Saint-Siége, il obligea tous ses sujets à lui prêter un nouveau serment, qu'on appela le serment de suprématie. Le célèbre Morus, qui avait été grand-chancelier, refusa de prêter ce serment, c'est-à-dire de reconnaître Henri VIII pour le pape de l'Angleterre; le roi, qui n'ignorait pas combien la résistance de Morus allait décréditer sa nouvelle religion, mit tout en œuvre pour le gagner; les promesses et les menaces furent également inutiles. Les amis de Morus lui représentant qu'il ne devait pas être d'une autre opinion que le grand-conseil d'Angleterre : « J'ai pour moi toute l'Église, répondit-il, et le grand-conseil des chrétiens. » Sa femme le conjurait d'obéir au roi, et de se conserver pour elle et pour ses enfans; il avait alors soixante-deux ans. « Combien d'années, lui dit-il, croyez-vous que je puisse vivre encore? — Plus de vingt ans, répondit-elle. — Et c'est contre vingt ans de vie, reprit Morus, que j'échangerais l'éternité! »

Marguerite Morus, sa fille, digne d'un tel père, lui écrivit pour lui persuader d'obéir au roi; mais elle avait espéré que sa lettre serait interceptée; ce qui arriva, et en conséquence, on lui accorda la permission qu'elle sollicitait, d'aller consoler et servir son père dans sa prison. Alors elle l'affermit dans sa courageuse résistance, lui promit de suivre son exemple s'il en était besoin, et d'être fidèle à sa religion au péril de sa vie. Après la mort de son père, elle racheta sa tête de l'exécuteur, et chercha sa consolation dans la foi dont il était mort le martyr, et dans les lettres, qu'il avait cultivées avec gloire.

6 juillet 1476. Mort de Régiomontanus, célèbre mathématicien allemand et archevêque de Ratisbonne. Il fut, dit Lalande, le premier restaurateur de l'astronomie, et le premier qui ait compris qu'il fallait observer et non pas commenter Ptolémée, comme on faisait depuis des siècles.

7 juillet 1456. Les commissaires nommés par le pape Calixte III cassent et annullent le procès fait à la Pucelle d'Orléans, et ordonnent qu'au Vieux-Marché de Rouen, lieu de l'exécution de cette héroïne, sera plantée une croix, en mémoire de la barbarie commise envers elle par les Anglais et l'évêque de Beauvais.

8 juillet 1108. Mort de Pierre l'Ermite, gentilhomme d'Amiens, en Picardie, prédicateur, et un des chefs de la première croisade.

« Ceux de nos auteurs modernes, dit M. Moreau, historien des croisades, pour qui toute entreprise religieuse est un objet de raillerie, et ceux qui ont été plus frappés des désordres que nos croisés se permirent en Orient, que de la grandeur et de la noblesse du projet qui les réunit, ont voulu faire de Pierre l'Ermite un fou enthousiaste, un homme qui eût mérité d'être enfermé. Ceux qui réfléchissent plus froidement, ceux qui, pour juger des actions, se transportent au siècle qui les a produites, ont dû se former une tout autre idée de cet homme singulier. Pour moi, j'avoue que son génie m'étonne, et que son courage me paraît approcher de celui qui fait les héros dans tous les genres. Je le vois arriver de Jérusalem à Rome, parcourir ensuite l'Italie, la France, l'Allemagne, et ne manquer son but nulle part. Quelle devait être l'élévation de ses idées, la force des images dont il savait les revêtir, la rapidité de ses mouvemens, le feu de ses expressions! »

En convenant avec M. Moreau du courage, de la force d'esprit de Pierre l'Ermite, il sera toujours permis de désirer avec le sage Fleury que le zèle de la religion ne l'eût pas fait pécher quelquefois contre les règles de la prudence.

11 juillet 1707. Le duc de Savoie, ayant fait une irruption en Provence, s'empara de la ville de Fréjus, et M. de Fleury, alors évêque de cette ville, répondit au prince, qui voulait exiger de lui le serment de fidélité : « Votre altesse royale doit être bien convaincue que je ne manquerai jamais à ce que je dois à Louis le Grand, mon légitime et mon unique souverain; d'ailleurs ce n'est pas la peine de reconnaître votre altesse pour le peu de temps qu'elle doit séjourner ici. »

13 juillet 1775. Mort du père Neuville, jésuite, et l'un des plus célèbres prédicateurs du dix-huitième siècle.

Les sermons du père Charles Frey de Neuville jouissaient d'une grande célébrité long-temps avant l'impression : ils n'ont rien perdu à paraître au grand jour; le public les a fort accueillis; il s'en est fait plusieurs éditions en peu de temps. Cet orateur a une manière à lui, et ne ressemble à personne. Ses deux oraisons funèbres, l'une du cardinal de Fleury, l'autre du maréchal de Belle-

Isle, n'ont pas moins réussi que ses sermons, surtout la première, dans laquelle, parmi des tableaux de la plus grande force, le tableau ingénieux et antithétique du jansénisme n'a pas trop déplu aux jansénistes mêmes.

« Jours de présomption et d'indocilité où, par un raffinement de souplesse et de dissimulation profondes, l'erreur, vaste et hardie dans ses projets, timide et mesurée dans ses démarches, condamne l'Église, et ne la quitte pas; reconnaît l'autorité, et ne plie pas; dédaigne le joug de la subordination, et ne le secoue pas; respecte les pasteurs, et ne les suit pas; dénoue imperceptiblement les liens de l'unité, et ne les rompt pas; sans paix et sans guerre, sans révolte et sans obéissance. »

On y remarque surtout un portrait de la cour, dont les traits sont sentis, qui est d'un courtisan profond autant que d'un orateur éloquent, et qui finit par ce trait supérieur encore à tous les autres : « *Séjour où les heureux n'ont pas d'amis, puisqu'il n'en reste pas aux malheureux.* »

14 juillet 1723. Mort de l'abbé Fleury, précepteur du duc de Bourgogne et confesseur de Louis XV, son fils. Son *Histoire de l'Église* est le plus estimé de ses ouvrages.

14 juillet 1780. Mort de l'abbé Batteux, critique fort estimé.

15 juillet 1099. Prise de Jérusalem par les croisés. (*Voir notre première livraison, page* 5.)

FRAGMENT DE LA MESSIADE

DE KLOPSTOCK.

L'ENFER.

Extrait du deuxième chant.

Le Messie a délivré un grand nombre de possédés. En voyant arriver aux enfers les démons qui tourmentaient ces malheureux, Satan, indigné de leur fuite, est venu lui-même sur la terre; il est entré dans le corps de Samma qu'il a voulu tuer sous les yeux du Messie; mais un regard du Sauveur est tombé sur lui, et l'a forcé d'abandonner sa victime. Furieux et désespéré, il retourne aux enfers.

Entouré de sombres vapeurs, de nuages sinistres, Satan traverse la vallée de Josaphat. Dans son vol impétueux, inégal, il effleure tantôt les vagues immobiles de la mer Morte, tantôt les pointes arides des rochers qui se perdent dans les nues. Le souvenir du regard que le Messie a jeté sur lui, et devant lequel son pouvoir s'est évanoui comme le mensonge meurt devant la vérité, le poursuit et l'accable. Il s'arrête épuisé sur la cime verdoyante du mont Carmel. Mais le repos n'a de charmes que pour les esprits qui peuvent, sans crainte et sans remords, se reporter vers le passé.

Satan a repris son vol; il traverse les vastes champs de l'infini, son regard en mesure l'étendue, sa pensée s'indigne de leur beauté et médite la perte de l'univers. Des projets de destruction ont ranimé ses forces, il s'est approché des cieux! Mais dans cette atmosphère de paix et de justice il sent tout le poids de sa dégradation et se précipite à l'extrémité des mondes connus. Là, un vide immense, ténébreux, s'ouvre devant lui : c'est l'entrée de ses états.

Les rayons des astres qui peuplent l'espace ou règnent la lumière et la vie, s'affaiblissent et meurent en tombant dans cette nuit profonde, dans ce néant sans bornes. Il ne leur est pas permis de franchir les ténèbres qui séparent le ciel et l'enfer; l'enfer, que l'Éternel a placé loin de ses créatures, loin de la terre, où sa clémence n'a pas voulu trouver de place pour un lieu de supplice sans fin.

Après l'avoir tiré du chaos durant trois nuits mystérieuses, il le lança jusqu'aux confins de la création et en détourna son regard pour toujours. Deux anges héroïques, armés d'une étincelle de la puissance divine, reçurent l'ordre de veiller sur cet empire des ténèbres, et de le maintenir dans les bornes qu'une justice immuable lui avait assignées pour l'accomplissement de ses secrets desseins.

Du portail gigantesque dont les pas aériens des anges mesurent sans cesse les dimensions, s'élève vers les mondes célestes une longue traînée de lumière, douce, bienfaisante comme les ondes d'un fleuve qu'aucun obstacle n'irrite dans son cours. C'est par cette voie étincelante que les divins exilés communiquent avec leur père; qu'ils en reçoivent la force qu'exigent leurs fonctions et les récompenses qu'elles méritent.

Satan évite avec soin cet unique rayon d'espérance et de bonheur qu'il n'a pu détourner des abîmes de la perdition. La vue du sombre portail qui s'ouvre de lui-même à son approche, lui rappelle qu'ici tout obéit à sa pensée; mais il n'a point oublié qu'il a été contraint de fuir devant le Messie. L'orgueil blessé, la rage, le désespoir l'entourent de leurs noires vapeurs; ils montent avec lui les degrés de son trône redouté et annoncent à ses innombrables sujets le retour de leur prince. Une muette terreur les saisit; car le voile dont il s'enveloppe leur présage sa colère. Tout à coup ce voile tombe, et le roi des ténèbres leur apparaît dans tout l'éclat effroyable d'une divinité déchue.

Zophiel, le héraut le plus actif de Satan, n'a pas besoin que son maître lui communique ses ordres, il les

lit dans ses yeux. S'élançant sur les ailes de l'ouragan, il traverse les entrailles des montagnes qui ferment les enfers, et s'élève au-dessus d'un cratère où tous les vices, tous les crimes, s'unissent et se confondent pour éclater en éruptions périodiques, que les habitans de la terre appellent guerre, famine, peste, tyrannie, révolte.

A peine le pied de Zophiel touche l'extrémité des monts, que sur tous les points de leurs chaînes immenses s'échappent à la fois des sources de feu; elles coulent avec abondance, elles inondent les profondeurs et les changent en mers enflammées.

Éclairés par ce vaste incendie, les habitans du royaume des ténèbres aperçoivent dans le lointain leur terrible monarque. Les esclaves obscurs accourent pour se précipiter aux pieds du trône; les puissans se hâtent de venir prendre leurs places sur les degrés.

Adrémelech arrive le premier. Esprit orgueilleux, farouche, il n'a pu encore pardonner à Satan de l'avoir prévenu dans sa révolte contre le Tout-Puissant. S'il a soutenu ses efforts, s'il les soutient toujours, ce n'est point pour affermir l'autorité de son maître, mais pour s'en emparer un jour. Guidé par la soif du pouvoir, il s'est construit un temple où il se fait rendre un culte mystérieux. Le cœur bouillonnant de haine et de rage, il a quitté ce temple pour venir s'asseoir sur le trône de l'enfer qu'il partage avec Satan.

Moloch le suit de près. Guerrier intrépide et craintif tout à la fois, il suppose toujours l'Éternel prêt à venir assiéger l'abîme, et s'apprête à repousser ses attaques en entassant sans cesse des montagnes nouvelles sur le sommet des régions élevées qu'il habite. Quand un des fragmens de rochers dont il construit ses gigantesques remparts se détache, le craquement de l'édifice ébranlé du roc qui se brise en tombant, le fait tressaillir, car ce bruit, répété par le vide incommensurable, lui semble la voix puissante et terrible de Jéhova. En son absence, les habitans des enfers rient de ses terreurs, de ses éternels préparatifs de guerre; mais dès qu'il paraît tout fuit devant son armure, lourde comme le glaive de la mort, sombre comme le nuage qui enveloppe la foudre. Triste et pensif, Moloch s'avance et s'arrête au pied du trône.

Belielel se présente après lui : agricole passionné, il déchire en vain le sol stérile de la damnation. Un printemps éternel embellissait le paradis terrestre; l'échange des saisons fertilise toujours l'héritage moins beau qu'après son péché l'homme reçut de la clémence divine. Mais le chaos informe qui renferme les anges déchus n'offre que des prairies sans verdure, des forêts sans feuillage, des lacs noirâtres dont une seule goutte portée sur la terre la force à produire d'elle-même des plantes vénéneuses; c'est au milieu de ces campagnes effroyables, que Belielel maudit sa destinée. L'espoir que Satan vient annoncer un triomphe, un changement quelconque, l'amène en hâte au pied de son trône.

Du fond de la mer Morte, où il fait sa résidence, Magog a vu l'incendie, signal redouté du retour du prince des enfers. Il s'est élevé au-dessus des vagues immobiles; elles mugissent; au bruit des tourbillons qui se forment sous ses pas, se mêlent les accens de sa voix menaçante. Il maudit Jéhova, il maudit Satan, il se maudit lui-même. En touchant le rivage, son pied lance toute une contrée fertile au fond des eaux, et, satisfait de lui-même, il s'approche du trône d'un maître qu'il hait plus encore qu'il ne le craint.

Comme les îles flottantes d'un lac que le vent du nord a poussées vers le même roc, tous les princes des enfers se sont pressés autour de leur monarque. Mille fois mille esprits infernaux les ont suivis; leurs voix, semblables aux croassemens de l'oiseau de mort, chantent les vices qui déshonorent, les crimes qui immortalisent. Des harpes brisées et dont les cordes détendues reproduisent les sourds gémissemens de l'agonie, les cris étouffés du désespoir, les accompagnent. De pareils sons effraient parfois les enfans de la terre, quand, à la douzième heure de la nuit, le sol que le démon des conquêtes a mouillé de sang humain redit les cris des guerriers qui ont tué, les soupirs des guerriers qui sont morts!

Saisi d'une joie sauvage, Satan se lève; et la portée de son regard s'étend sur tout l'espace immense où s'agitent ses sujets enivrés de l'effroyable harmonie des enfers.

Au milieu de cette foule, un petit groupe se distingue par son attitude froidement moqueuse : ce sont les athées, plus grands qu'eux tous et de taille et de démence. Gog, leur chef, est à leur tête; il soutient leur courage en leur répétant sans cesse que la divinité est un rêve, que le prince des ténèbres est la création fantastique d'une imagination malade. Pour se réveiller de ce rêve, pour s'arracher à ce délire, ils s'excitent, se tordent, se frappent avec rage, et s'appliquent ainsi eux-mêmes les châtimens auxquels les a condamnés la justice divine. Satan les contemple en silence et sourit avec une ironie dédaigneuse; car, en dépit de sa dégradation, il sent que l'Éternel existe. Écrasé sous le poids de cette certitude, il se rassied lentement : c'est ainsi que la nuée menaçante, fatiguée de la foudre qu'elle porte, se pose et s'arrête sur la cime du mont Sinaï.

Satan parle : sa voix est celle du tonnerre.

« Hordes innombrables et terribles! et vous surtout qui m'avez secondé dans nos trois effroyables

journées de combat contre le ciel, silence! écoutez-tous ; Que l'enfer s'anéantisse, que celui qui sortit l'univers du chaos se retrouve dans l'isolement où il languissait avant le jour de la création, plutôt qu'aucun d'entre nous consente à céder son empire sur les races humaines! Restons des dieux invincibles, maîtres de nous-mêmes, toujours tyrans, jamais esclaves! Eh! que nous importe ce Messie dont les pas chancelans ne laissent pas sur la poussière qu'il foule une empreinte plus profonde que celle du dernier des enfans de la terre. Pouvez-vous croire qu'en effet *celui* que nous haïssons ait envoyé son fils pour racheter les hommes qui nous appartiennent de droit? Ce fils, sorti du sein d'une femme mortelle, oserait-il s'élever contre nous, maîtres absolus de l'ange exterminateur qui doit nous livrer sa mère! Déjà plusieurs d'entre vous ont cédé à de vaines terreurs; ils ont quitté la boue animée que je leur avais assignée pour demeure, dès que la voix de Jésus leur a dit : Cette boue est mon frère. Lâches! voilez vos traits jusqu'à ce qu'un triomphe éclatant vous lave de cet affront! Apprenez devant quelle idole vos fronts superbes se sont inclinés, quelle est son origine et quel sera son avenir.

« Depuis un temps immémorial, une prophétie circule parmi les peuples d'Israël. Eh! qui ne sait point que de tous les peuples celui-là fut toujours le plus accessible aux croyances absurdes! Cette prophétie lui annonçait qu'un jour il sortirait de sa race un sauveur de toutes les races humaines.

« Or, vers le milieu du siècle où nous sommes, des insensés ou des fourbes ont raconté qu'ils avaient vu une troupe céleste sur la cime du Thabor, et que cette troupe répétait le nom de Jésus devant lequel le palmier agitait son feuillage immobile, le cèdre inclinait sa tige orgueilleuse, le Thabor tremblait dans ses fondemens.

Bientôt après, Gabriel descendit dans la demeure de Marie, la salua comme on salue les immortels, et lui annonça qu'elle serait mère d'un fils, héritier du royaume de David, rédempteur promis au monde...

« J'attendais avec terreur la naissance de ce roi divin. Il croîtra, me disais-je, plus vite que la pensée d'un Dieu! Il couvrira d'un pied la profondeur des mers et de l'autre la surface de la terre! Il pèsera dans sa droite le soleil, dans sa gauche l'étoile polaire. Entouré de tempêtes inconnues, sorties des mondes nouveaux qui naîtront sous ses pas, il marchera de victoire en victoire!..

« Oui, princes, mes frères, c'est ainsi que je pensais. Jésus cependant restait un enfant faible et pleurant comme les fils des hommes, et ses premières années s'écoulaient dans l'inaction et l'obscurité.

« Il annonce enfin aujourd'hui qu'il est venu racheter les hommes... Que serions-nous s'il accomplissait une telle œuvre? Les esclaves soumis de l'Homme-Dieu!.... Cet empire que l'Éternel n'a pu nous arracher avec sa toute-puissance, Jésus, sans armes et courbé sous une enveloppe mortelle, nous en priverait-il?... Accessible à la mort, il veut en affranchir le monde! Eh bien! que l'ange de la mort qui n'obéit qu'à nous, qui *seul* peuple cet empire, l'immole à notre vengeance! Qu'il meure, je l'ai juré; qu'il soit réduit en cendres! et je dirai à ceux qui n'auront plus d'yeux pour voir: Regardez, les morts ressuscitent! et je dirai à ceux qui n'auront plus d'oreilles pour entendre : Écoutez, les morts ressuscitent! et je sèmerai la poussière des os de Jésus depuis l'entrée de mon royaume jusqu'au pied du trône de l'Éternel! C'est ainsi que se venge Satan et que doit triompher l'enfer!.. »

Frémissant d'horreur, Abdiel, appuyé contre les marches du trône, écoutait en silence. Un instant d'égarement le poussa jadis à prendre part à la révolte de Satan contre Dieu. Lui seul, dans ce séjour de perdition, connaît le repentir; plus malheureux et moins coupable qu'eux tous, il ose s'élever contre son maître. L'indignation et le désespoir respirent sur ses traits, éclatent dans l'accent de sa voix.

« Je te hais, Satan, dit-il, plus encore que je ne me hais moi - même. Ah! tu la connais bien, la divinité du Messie? Pour immoler un simple mortel tu n'aurais pas ainsi convoqué toutes les puissances des ténèbres. Mais qu'est-ce donc que ces puissances? Regarde-nous, regarde ton image réfléchie sur le bouclier brillant de Moloch! Reconnais les stigmates de la damnation dont la main puissante de l'Éternel a marqué nos fronts! Qui sommes-nous pour oser nous soulever contre son fils et détruire à jamais tout espoir de miséricorde et de salut!... Je te le prédis, Satan, aussi vrai que nous sentons redoubler nos souffrances quand tu appelles ces cavernes ténébreuses une demeure royale; aussi vrai tu seras repoussé par le Messie, couvert de honte et de malédictions nouvelles! »

Transporté de rage, Satan saisit un rocher pour exterminer Abdiel, mais sa main tremblante de colère retombe sans force, ses yeux s'obscurcissent, sa bouche reste muette.

L'ennemi de Dieu, des hommes, de Satan, le terrible Adramelech, répond au séraphin déchu :

« Vil esclave, dit-il, fuis l'empire où nous t'avons traité en égal. Tu ne peux mourir! Eh bien! que ton immortalité te serve à te créer dans le vide un royaume de larmes, un trône de soupirs! Que

ce trône t'élève jusqu'aux portes du Ciel, qui resteront éternellement fermées pour toi; car lorsqu'elles s'ouvraient encore devant nous tous, comme nous tu te croyais un Dieu; comme nous tu combattis l'Éternel parce qu'il se disait notre maître. Fuis, misérable qui regrettes l'esclavage!... Et toi, Satan, viens, je t'offre l'appui de mon bras; que pourrais-tu faire de grand sans lui? Que nos actions soient comme la foudre qui éblouit, frappe et tue à la fois! Déjà mon cerveau enfante un projet immense, un labyrinthe où la mort attend le Messie; aucun guide ne l'en fera sortir; ce labyrinthe n'aura point d'issues. Terre, étoiles, ciel, tremblez!.. Malheur à l'homme qui veut détruire notre règne! malheur au sol qui l'a nourri! trois fois malheur à l'Éternel s'il ose le défendre!»

Satan, sa cour et ses sujets, jurent avec Adramelech la mort du Christ!...

Les cieux se voilent, l'univers s'arrête dans sa marche, et dans l'éternité commence une ère nouvelle.

Adramelech et Satan descendent les degrés du trône; l'incendie s'éteint; les deux princes s'avancent dans les ténèbres; ils franchissent les limites de l'enfer, et l'écho répète le sourd mugissement des abîmes sans fond qui s'entr'ouvrent sous leurs pas, et les cris de triomphe des damnés...

LES FAUX PROPHÈTES.

III.

Tandis que l'empirisme philosophique du dix-huitième siècle se levait hardiment dans le monde, et que, pour établir à jamais sa domination sur les hommes et les idées, il songeait à mettre la main sur l'ordre social et à se faire pouvoir, l'esprit d'orgueil et d'erreur enfantait un nouvel ennemi à l'Église et à la foi. Une secte d'autant plus dangereuse que son langage est religieux, sa marche circonspecte, son prosélytisme environné de précautions et de mystère, devenait tout à coup nombreuse et puissante sous la direction d'un homme qui s'était fait son chef et se proclamait son prophète. Le philosophisme encyclopédique n'avait pu exercer son influence que sur des esprits déjà préparés, par le désordre des mœurs publiques, au néant de ses doctrines. Mais il avait été inhabile à attirer hors des voies pures de la religion une foule d'hommes timides, mais sincères dans leur foi et dans leur piété, que l'audace de ses dogmes avait frappés d'horreur. Il fallait pour les séduire des théories dont le danger et la perfidie fussent pour ainsi dire cachés sous des apparences religieuses, et dont le principe philosophique, loin de contrarier brutalement, comme l'empirisme, le spiritualisme chrétien, lui donnât au contraire un développement assez exagéré pour le pervertir. Telle fut la mission du mysticisme, dont Louis-Claude de Saint-Martin posa les bases dogmatiques dans le livre *des Erreurs et de la Vérité*, livre qui se termine par ces étranges lignes: « Il y a une vérité, mais je peux m'adresser mieux qu'à des hommes pour la connaître. »

Ce serait se faire une idée peu exacte du système de ce sectaire et de la funeste influence qu'il exerce encore sur beaucoup d'esprits religieux, que de le confondre avec le mysticisme philosophique. Celui de Saint-Martin et de sa secte n'est point une déduction rationnelle d'aucun principe transcendantal; c'est au contraire la négation de toute spontanéité intellectuelle dans l'homme; et bien que son point de départ soit au pôle opposé de l'empirisme, il arrive néanmoins au même résultat en soumettant l'homme et sa raison à une puissance fatale, à une sorte de prédestination au sein de laquelle il végète sans liberté.

Nous ne voulons point faire ici l'histoire du mysticisme; il peut être dangereux de n'en révéler qu'à demi les secrets monstrueux, et l'espace nous manque pour aborder un pareil sujet avec les développemens qu'il comporte; mais il nous paraît au moins nécessaire d'en dessiner les traits principaux, et de détourner ainsi les fidèles des piéges de cette secte infernale. La religion des mystiques repose sur des révélations continuelles dont ils sont les interprètes sur la terre: ainsi ils ne nient point la révélation faite aux hommes par Jésus-Christ; mais ils croient qu'elle est devenue incomplète, et que d'ailleurs ils sont en possession de l'*esprit de vérité* annoncé par le Christ. D'ailleurs cette religion est complètement renfermée dans des pratiques spéciales comme leurs prières, dont les termes ne peuvent être compris que des initiés. A l'aide de certaines paroles, auxquelles ils attribuent le pouvoir qui est en Dieu seul, ils prétendent évoquer les âmes de ceux qui ont vécu, et parvenir ainsi à la découverte de tous les secrets de l'avenir et de la nature. Les anges jouent un grand rôle dans cette théurgie; ils apparaissent à la voix des mystiques, soumis qu'ils sont à la puissance de leurs paroles magiques. Leur croyance est un mélange absurde de panthéisme et de christianisme; leur prétendue science n'est qu'un résumé de toutes les folies de l'astrologie judiciaire et de l'alchimie. Ils ont les idées les plus fausses et les plus bizarres sur l'origine et la destination de l'homme, et cachent tous leurs dogmes sous le voile de certains nombres mystérieux dont on n'obtient la clef, comme dans la franc-maçonnerie, qu'après de longues épreuves. La franc-maçonnerie elle-

même est une œuvre du mysticisme, œuvre usée et dont les pratiques tombent chaque jour davantage sous les coups du ridicule.

On se demandera sans doute comment l'absurdité du mysticisme ne défend pas les esprits les moins éclairés contre ses séductions. On se tromperait fort si l'on pensait que les folles aberrations dont nous venons de parler étaient exposées par les sectaires dans un langage aussi positif et aussi clair. Le mysticisme agit fortement au contraire sur les imaginations par l'emploi des exhortations les plus chaleureuses du zèle religieux. Voilà pourquoi il s'empare avec plus de facilité des esprits pieux, mais isolés dans un ascétisme exagéré qui les laisse sans défense contre des pratiques dont rien ne semble d'abord mettre en doute la pureté et l'orthodoxie. Les effets qu'il produit alors sont rapides et décisifs. Il exploite avec habileté cette vague terreur que les pensées d'avenir excitent en nous, cette curiosité instinctive qui porte l'homme à la découverte de tout ce qui est resté un mystère pour sa raison; et quand la victime est ainsi préparée, le mysticisme la transporte dans un monde idéal où il l'environne de visions et de craintes puériles. La raison de l'initié subit successivement toutes les modifications nécessaires aux vues du mysticisme; bientôt sa religion et sa morale deviennent une religion et une morale nouvelles qui lui semblent tellement supérieures, qu'il prend en profond mépris tout ce qui ne ressemble pas à leurs déplorables excès. Dans cet état, la guérison de l'initié devient à peu près impossible; car il n'est plus susceptible de comprendre aucune vérité, toutes les facultés de son entendement sont perverties, et la logique est sans puissance contre les illusions funestes auxquelles il est en proie. C'est alors, et quand la raison de l'initié est complètement dégradée, que le mysticisme se découvre à lui dans toute sa nudité; mais alors ses yeux sont éblouis par de fausses clartés, et il est perdu sans retour.

Le mysticisme compte encore de nos jours de nombreuses victimes, et nous allons voir qu'il s'est d'ailleurs divisé en sectes qui paraissent étrangères les unes aux autres, mais qui s'étendent autour de nous comme un vaste réseau. Le meilleur moyen de résister aux tentations de ce perfide ennemi de la foi, c'est de rejeter, au moins comme inutiles, toutes les pratiques et toutes les prières que l'Église ne prescrit pas; c'est de suivre droit le chemin où la foi nous conduit sur cette terre de passage, confiant dans les promesses de la seule religion qui nous conseille de demeurer étrangers aux orages de l'ambition, aux passions qui troublent le monde, et à ces désirs orgueilleux de pénétrer dans les secrets de la Providence.

On a pu voir que, depuis l'invasion du protestantisme, la parole des faux prophètes s'est toujours élevée en faveur des intérêts sociaux, c'est-à-dire qu'elle s'est surtout adressée aux passions humaines, dont il est si facile d'éveiller la sympathie pour les choses de la terre. C'est d'ailleurs là le type caractéristique de toutes les religions inspirées par la haine de celui qui a dit: *Mon royaume n'est pas de ce monde.* On reconnaît en principe, dans cette tendance inévitable des sectes anti-chrétiennes, la réaction perpétuelle de la matière contre l'intelligence. En effet, c'est surtout dans ce qu'il y a de mortel en nous que se développent avec le plus d'énergie les conséquences de notre chute, et c'en serait fait de l'homme et de ses augustes destinées si la matérialisation complète de son être pouvait avoir lieu. Tel est le but de toutes les doctrines qui sont jetées dans le monde pour pervertir le christianisme et faire sortir l'humanité des voies de délivrance où la rédemption la conduit.

Il était réservé à notre époque, où la société, brisée par les tempêtes, dépouillée à la fois des plus saintes espérances et des plus douces illusions, ressemble à un navire sur lequel la mort a passé, ne laissant après elle ni pilote ni matelots, et que les vagues poussent au loin sur l'océan, de voir proclamer ces doctrines dans toute l'audace de leur nudité désolante. Oui, au milieu de ces foules avides de jouissances inconnues, pour lesquelles il n'y a plus de réalités intellectuelles, et qui songent à se délasser de l'orgie de la veille dans l'orgie du lendemain, cadavres vivans qui nient les mystères de la tombe en dansant sur leurs cercueils, une voix s'est écriée: « Il est temps de recommencer l'œuvre de la chute, qui peut-être s'en allait finir; il est temps de glorifier la chair! » Et cette voix trouva de nombreux échos; elle fit battre bien des cœurs, elle poussa bien des foules sur le bord de l'abîme, car l'esprit de mensonge avait choisi ses faux prophètes parmi les jeunes hommes les plus beaux et les plus forts, doués de toutes les puissances de la parole, de toutes les formes que peut ennoblir la virilité d'un ardent enthousiasme.

Le *saint-simonisme* d'abord ne se produisit que comme une école d'économie politique; il n'était pas même une secte; peu à peu la logique inflexible de ses doctrines lui fit subir une transformation complète, et il se manifesta comme une révélation nouvelle. Mais Dieu permit qu'il abusât trop tôt de ses victoires, car il en avait remporté de bien grandes. Après avoir ramené toutes choses à l'homme, après avoir divinisé jusqu'à ses passions les plus honteuses et les plus coupables, il voulut demander pour ses visions d'avenir la foi qu'il avait combattue comme un sentiment absurde. Cette foi ne vint point à lui.

Et maintenant vous avez vu ses apôtres menteurs, désignés aux railleries atroces de la vile populace, vous les avez vus supporter avec un cynisme qui ressemblait au calme de la vertu et de la conscience, les persécutions du pouvoir et les injures des hommes; vous les avez vus proscrits et errans de ville en ville, de pays en pays, et vous croyez que leur fatale mission est accomplie. Détrompez-vous et ralliez contre le saint-simonisme toutes les forces de votre raison, toute la fermeté de votre foi, parce qu'un jour viendra où sa lutte avec la religion de Jésus-Christ sera plus sérieuse encore que celle qui a marqué ses premiers pas. Déjà ses principes sociaux se sont infiltrés avec une étrange rapidité dans la politique des partis les plus opposés; l'idiome bizarre et mystique dans lesquels ils ont été exposés est passé en grande partie dans la langue usuelle. Les ouvriers sont des *prolétaires* que des maîtres durs, avides et cruels, privent sur cette terre du fruit de leur labeur; la hiérarchie sociale n'est autre chose que l'*exploitation* de l'homme par l'homme; et enfin on arrive à penser que le mariage pourrait bien n'être qu'un *adultère* consacré par d'absurdes lois, et la propriété qu'une *spoliation* injuste du puissant sur le faible.

Toutes ces folies ont déjà été prises au sérieux, et du sang a coulé pour elles... Mais n'armez point la force matérielle contre ces doctrines de mort et d'impiété, au milieu desquelles le nom de Dieu est quelquefois jeté comme un remords dans la conscience du coupable. N'opposez aux erreurs que la vérité, la foi aux tentations, le pardon aux injures; mais ne vous endormez pas dans une imprudente quiétude, car votre ennemi veille, et le poids de ses chaînes semble assouplir encore ses membres vigoureux. Il est écrit *que beaucoup de gens seront séduits*, et l'esprit de mensonge et de révolte qui a suscité le protestantisme et lui a fait successivement revêtir toutes les formes, suivant les modifications qu'éprouvait l'humanité, continuera son œuvre et se présentera à vous sous tous les costumes, comme il empruntera tous les langages.

Ici vous le verrez, sous l'antique habit des chevaliers du Temple, parodiant avec impunité les solennités de l'Église, et s'efforçant de tromper les esprits simples et crédules par le luxe indigent de ses représentations scéniques. Les hommes de cette secte vous diront qu'ils viennent vous rendre la pureté traditionnelle de la foi primitive; mais, grâce à Dieu, vous ne trouverez point parmi eux les apôtres du saint-simonisme avec leur dangereuse éloquence, avec leur esprit audacieux et novateur. Les prétendus successeurs des Templiers ne préconisent qu'un panthéisme grossier; ils n'ont du reste aucunes vues élevées, aucune pensée d'avenir; lutter contre l'Église est leur seul but, et jeter le doute dans les consciences peu éclairées est peut-être leur seule mission.

Là un prêtre dépouillé de l'autorité de son saint ministère s'en est donné une nouvelle à laquelle le souvenir du caractère qu'il a méconnu prête quelque force. Celui-là a la prétention de créer une église dans l'Église même, et la foule se porte aux profanations sacriléges dont il se rend coupable. Il prêche hardiment contre la divinité de Jésus-Christ, lui qui ose promettre l'immortalité en son nom; il explique l'Évangile suivant les passions humaines; il met le divin législateur sur le même rang que Spartacus, qui, après avoir brisé ses chaînes d'esclave, les trempa dans le sang de ses oppresseurs. Mais Jésus n'a jamais parlé que de la libération de l'esprit; mais il est mort sur une croix en priant pour ses bourreaux, en respectant les pouvoirs humains que son souffle aurait pu renverser!...

Vaines et impuissantes objections contre les prophètes de la matière, qui expliquent la lettre par la lettre, et qui cherchent à faire sortir la vie du néant des mots! C'est ainsi que, depuis les prédications de Luther, si l'on a suivi avec quelque attention la marche progressive de la réaction anti-chrétienne dans ce rapide tableau, on a dû voir le mensonge puiser aux sources de la vérité. Mais de nos jours, déjà si éloignés de ceux où la lutte a commencé, il manquait à ces tristes doctrines l'autorité d'un grand nom et d'un grand talent. Il fallait qu'un véritable ministre de la religion s'emparât de toutes ces folies, et les livrât aux méditations de ceux qui n'avaient point encore été ébranlés dans leur foi. Il fallait que parmi les fils de l'Église il y en eût un qui levât la main sur sa mère; et ce scandale a eu lieu, et le faux prophète a surgi, lançant dans le monde agité une sombre et sanglante Apocalypse, sur laquelle les partis se sont jetés avec une joie délirante!

Ce livre, qui nous est apparu dans des temps de calamités, et qui semble venir en aide à toutes les idées qui sont déduites du protestantisme, repose sur l'interprétation la plus erronée des saintes Écritures. Notre intention n'est pas de réfuter une à une les *Paroles d'un croyant;* nous ne pouvons qu'indiquer ici l'erreur générale dont elles sont le fruit.

La mission de Jésus-Christ a-t-elle été une mission sociale? Mais celui qui marchait sur les flots de la mer soumis à sa parole, celui qui rendait la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, la vie à ceux qui dormaient dans la tombe, a vécu pauvre et sans pouvoir; il a choisi parmi les pauvres ceux qui devaient répandre sa doctrine. Entre tous les misérables qui souffrent sur la terre,

aucun n'a éprouvé plus de misères, n'a essuyé plus d'affronts, n'a supporté plus d'injures. Lié avec des cordes comme un vil criminel, il a été l'objet de tous les outrages et de tous les mépris; et au sein de tant de maux et de tant d'injustices, sa parole, qui commandait aux élémens, qui éloignait les orages, qui faisait reculer la mort, ne s'est élevée que pour prier et bénir! C'est qu'il n'y avait en lui aucune passion humaine, et qu'il n'était pas venu pour commander aux hommes, mais pour leur apprendre à souffrir; c'est qu'il n'était pas venu pour leur enseigner à jouir des choses de ce monde périssable, mais pour leur révéler le dogme divin de la rénovation de l'esprit. Il est donc insensé de vouloir traduire sa parole en langage humain, et de traduire sa loi d'amour et de libération de l'intelligence, en loi politique. Non, l'égalité chrétienne n'est pas cette puissance aveugle et frénétique qui veut passer un niveau sanglant sur la société; non, la liberté chrétienne n'est pas cette autre puissance qui agite le monde comme une passion! S'il en était autrement, l'œuvre du christianisme serait accomplie, et les hommes seraient à la fois ou bien stupides ou bien ingrats, de venir s'élever contre elle après lui avoir dû leur victoire. Depuis les grandes luttes du seizième siècle, le pouvoir féodal n'a-t-il pas été brisé? l'*égalité* n'a-t-elle pas été posée comme base essentielle de l'ordre social? D'un autre côté, l'intelligence n'a-t-elle pas été humainement émancipée? Nulle barrière ne s'oppose plus à sa marche désordonnée, la *liberté* ou le droit d'examen a pris la place de la foi. Était-ce là ce qu'annonçait le christianisme, ce que devait produire l'Évangile? D'où viennent donc alors ces haines profondes, ces agitations sanglantes, ces menaçantes rumeurs, ces imprécations terribles qui bruissent parmi nous comme les grandes eaux de l'océan soulevées par la tempête?... D'où viennent donc ces misères si hideuses, si logiquement déduites de nos fastueuses institutions, qu'aucune charité ne peut les soulager, aucune sévérité en étouffer les cris douloureux?... La société ressemble, dans son orgueil, à un mendiant qui cache ses haillons et ses ulcères sous un manteau de soie dérobé quelque part.

C'est que la mission du christianisme n'est point achevée; c'est que jamais il n'est venu pour dire aux hommes où se trouvait l bonheur sur cette terre, parce que le bonheur n'est pas le but de leur vie. Tout cela est arrivé au contraire par la perversion de ses doctrines, et c'est à ces signes sociaux que tous les faux prophètes se font reconnaître. Sans doute le christianisme a en lui une action sociale, mais cette action civilisante et féconde s'exerce sur un plan opposé; elle procède de l'intelligence à la matière, et ne peut faire un but à l'humanité de ce qui ne doit être pour elle qu'un moyen d'accomplir les destinées dont l'Évangile lui a apporté la révélation.

Lorsqu'en commençant ce résumé douloureux des erreurs de l'homme, nous avons dit d'une voix attristée : « Serait-ce donc, Seigneur, que les temps marqués par votre parole vont s'accomplir?» nous n'avons voulu que jeter un cri d'alarme, et avertir ceux qui persévèrent dans la foi, de tous les dangers qui les menacent. Le plan que nous nous étions tracé s'est agrandi malgré nous, et nous regrettons de laisser inachevée la plus grande partie d'une discussion qui touche aux plus hauts problèmes de la philosophie de l'histoire moderne. Ce travail, nous le complèterons autant que cela nous sera possible et que notre voix aura trouvé des échos; mais il résulte, du moins nous l'espérons, de ces rapides appréciations, que nul siècle ne ressembla jamais, dans l'histoire et dans les traditions humaines, à celui dont nous avons vu les premières années emportées par des orages; qu'à aucune époque l'homme ne se prit corps à corps avec sa destinée dans un désespoir plus profond, dans des vues plus hardies, dans la préoccupation d'un avenir plus prochain. Ces symptômes étranges de quelque grand événement providentiel méritent d'être examinés avec toute la maturité de l'étude, avec toutes les lumières de la religion.

GÉOGRAPHIE BIBLIQUE.

L'ancienne Jérusalem.

Si, voulant reconstruire dans notre pensée la Jérusalem d'autrefois, nous en demandions quelque vestige à la Jérusalem de nos jours; si, la contemplant telle que l'ont laissée les conquérans qui ont passé sur elle, telle surtout que l'ont faite l'aveuglement et l'infidélité du peuple juif et la colère de Dieu, nous y cherchions quelque témoignage de cette antique magnificence qui en avait fait une des premières villes de l'Asie, nous n'y trouverions rien : nulle ruine auguste, nul de ces débris gigantesques qui, en attestant la destruction, attestent aussi la grandeur; rien que des minarets mahométans, des coupoles d'étain surmontées du croissant profane, des caravansérails pleins de marchands et d'esclaves, de sombres maisons, des rues tortueuses où rampent peureusement de vils Juifs, une ville silencieuse et morte; et la campagne, au lointain, morte aussi et silencieuse; car autour du tombeau du Christ il fallait un grand deuil, une solitude immense.

Vue de Jérusalem. (entrée du temple)

Josué arrêtant le soleil.

Donc ce n'est pas au présent qu'il nous faut demander l'ancienne Jérusalem; c'est aux siècles qui ne sont plus, aux patriarches de l'Église, aux saintes Écritures, qui elles du moins ont conservé intacts tous les trésors de la belle Judée, son temple aux mille colonnes, ses palais aux lambris étincelans, ses hautes murailles aux galeries souterraines, ses quatre enceintes réunies, avec leurs murs, leurs tours et leurs portes; la pompe de ses sacrifices, les masses de ses guerriers, les richesses de son peuple, les troupeaux de ses vastes plaines, les fruits de ses féconds oliviers, les lis de ses montagnes et les roses de ses vallées.

Jérusalem fut fondée l'an du monde 2023, par le grand prêtre Melchisédech; il la nomma *Salem*, c'est-à-dire *la paix*. Cinquante ans après sa fondation elle fut prise par les Jébuséens, descendans de Jébus, fils de Chanaan; ils bâtirent sur le mont Sion une forteresse à laquelle ils donnèrent le nom de Jébus, leur père, et la ville prit alors le nom de *Jérusalem*, ce qui signifie *vision de paix*.

Josué s'empara de la ville basse de Jérusalem la première année de son entrée dans la Terre Promise : il la donna à la tribu de Benjamin. Les Jébuséens demeurèrent les maîtres de la ville haute ou de la citadelle de Jébus. Après la mort de Josué, la tribu de Juda s'empara de Jérusalem et s'y établit à côté de ceux de Benjamin. Ce ne fut que sous le règne de David et vingt-quatre ans après leur entrée dans la cité de Melchisédech, que les Jébuséens furent chassés de leur forteresse. David choisit Jérusalem pour capitale de son royaume, suivant l'ordre de Dieu, qui voulait que cette ville fût sa demeure : il l'augmenta, il y fit bâtir un palais et un tabernacle, et lui donna son nom. Salomon continua l'ouvrage de son père et éleva ce premier temple dont l'Écriture et l'historien Josèphe racontent les merveilles, et pour lequel Salomon lui-même composa de si beaux cantiques.

A dater de cette époque, l'histoire de Jérusalem se confond tellement avec l'histoire du peuple sacré, que ce n'est pour ainsi dire plus qu'une même chose. Forcés à nous renfermer dans des bornes étroites, nous n'indiquerons que les points principaux de cette grande et douloureuse histoire.

Cinq ans après la mort de Salomon, Sesac, roi d'Égypte, attaqua Roboam, prit et pilla Jérusalem. Elle fut encore saccagée cent cinquante ans après par Joas, roi d'Israël; envahie de nouveau par les Assyriens, Manassé, roi de Juda, fut emmené captif à Babylone. Enfin sous le règne de Sédécias, Nabuchodonosor renversa Jérusalem de fond en comble, brûla le temple et emmena les Juifs à Babylone. Saint Jérôme, pour peindre la solitude qui dut régner alors dans cette ville désolée, dit qu'on n'y voyait pas voler un seul oiseau.

Après les soixante-dix ans de captivité, Zorobabel commença à rebâtir le temple et la ville : interrompu pendant quelques années, cet ouvrage fut successivement achevé sous Esdras et Néhémie. Quatre-vingt-deux ans après, l'an du monde 3583, Alexandre le Grand passa à Jérusalem après la prise de Tyr, et offrit des sacrifices dans le temple. Tombée, à la mort de ce prince, au pouvoir des rois d'Égypte, elle souffrit long-temps des jalousies et des guerres des Ptolémées. Antiochus le Grand reprit la Judée sur les rois égyptiens, et sema Jérusalem d'embellissemens. Puis vint Antiochus Épiphane, qui saccagea de nouveau Jérusalem et plaça dans le temple l'idole de Jupiter Olympien; mais alors Dieu, pour venger cette profanation, suscita la vaillante race des Machabées, qui chassèrent tous les étrangers et rendirent la liberté à leur pays.

Malheureusement Aristobule et Hircan, fils de Simon Machabée, se disputèrent la couronne. Ils eurent recours aux Romains, qui, par la mort de Mithridate, étaient devenus les maîtres de l'Orient. Pompée accourut à Jérusalem; introduit dans la ville, il assiégea et prit le temple. Crassus ne tarda pas à piller ce monument auguste que Pompée vainqueur avait respecté.

Hircan, protégé de César, s'était maintenu dans la grande sacrificature. Antigone, fils d'Aristobule, que les pompéiens avaient empoisonné, fit la guerre à son oncle Hircan, et appela les Parthes à son secours. Les Parthes fondirent sur la Judée, entrèrent à Jérusalem et emmenèrent Hircan prisonnier; mais cette victoire ne profita pas à Antigone : Hérode le Grand, fils d'Antipater, officier distingué de la cour d'Hircan, s'empara du royaume de Judée par la faveur des Romains. Le sort des armes fit tomber Antigone entre les mains d'Hérode, qui l'envoya à Antoine. Le dernier descendant des Machabées, le roi légitime de Jérusalem fut attaché à un poteau, battu de verges et mis à mort par ordre d'un citoyen romain.

Alors Hérode demeura seul maître de Jérusalem et la remplit de monumens superbes. Ce fut sous le règne de ce prince que Jésus-Christ vint au monde; ce fut Hérode Antipas, son fils, tétrarque de la Galilée et de la Pérée, qui fit trancher la tête à saint Jean-Baptiste et renvoya Jésus-Christ devant Pilate. Hérode Antipas mourut à Lyon, où il avait été exilé par Caligula.

Après la mort d'Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand, dernier roi de Judée, ce pays fut réduit en province romaine. Les Juifs s'étant révoltés contre leurs maîtres, Titus assiégea et prit Jérusalem. Deux cent mille Juifs moururent de faim pendant ce siége. Depuis le 14 avril jusqu'au 1er juillet de l'an 71 de notre ère, cent quinze mille huit cents cadavres sortirent par une seule porte de Jérusa-

lem. On en vint à se nourrir de foin et des ordures qu'on cherchait dans les égouts de la ville : une mère mangea son enfant. Onze cent mille Juifs périrent à Jérusalem dans ce siége, et deux cent trente-huit mille quatre cent soixante dans le reste de la Judée ; le reste de la nation fut emmené en esclavage ou condamné aux travaux publics ; un grand nombre parurent dans les amphithéâtres de l'Europe et de l'Asie, où ils s'entre-tuèrent pour l'amusement du peuple romain. Ceux qui n'avaient pas atteint l'âge de dix-sept ans furent mis à l'encan avec les femmes, et on en donnait trente pour un denier. Le sang du juste, dit M. de Châteaubriand, où nous puisons une partie de notre récit, le sang du juste avait été vendu trente deniers à Jérusalem, et le peuple avait crié : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros. Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans !* Horrible vœu, fatale prière, qui fut si rigoureusement exaucée, et dont l'accomplissement put avoir pour témoin un grand nombre de ceux qui l'avaient entendu faire, puisque la ruine de Jérusalem et la démolition du temple n'eurent lieu que trente-huit ans après la mort de Jésus-Christ.

Ici finit l'histoire de l'ancienne Jérusalem. La ville qui lui fut substituée et qui porte aujourd'hui son nom ne fut point bâtie sur ses ruines ; ses ruines avaient disparu sans laisser aucun vestige, et la charrue romaine avait passé sur elles ; car il fallait que les prédictions du Messie fussent accomplies à la lettre, et que son sang versé sur une croix infâme fût vengé comme il devait l'être !

La ville de Jérusalem était bâtie sur deux collines et tout environnée de montagnes, *montes in circuitu ejus :* au sud c'était la montagne d'Érogé ; au sud-est, celle d'Acheldama ; à l'est, le mont des Oliviers ; au nord-est, celui de Gorel, le Golgotha et le Calvaire. De profondes vallées couraient autour de ces montagnes : c'étaient, aux environs du mont Érogé, la vallée d'Hennon ; puis, au pied du mont des Oliviers, cette symbolique vallée de Josaphat, où la trompette des anges doit sonner à l'heure de la résurrection ; et enfin *la région de la mort*, qui s'étendait entre le Golgotha et cette autre montagne des exécutions au sommet de laquelle devait s'élever le signe de la rédemption, la croix régénératrice. L'intérieur de la ville et ses environs étaient arrosés par les fontaines de Gihm et de Siloé, par le torrent de Cédron, qui coulait aux pieds des murailles, et plus tard par les eaux d'Eltham, que Pilate amena dans la ville au moyen d'aqueducs.

En face de la montagne d'Érogé s'élevait la première enceinte : c'était la ville des Jébuséens ; elle était petite et bâtie sur un terrain aride et pierreux. Au nord de cette première enceinte s'étendait la seconde, nommée *Cité de David*. Bâtie par ce prince sur la montagne de Sion, elle était d'abord séparée de la première par la vallée de Mello, qui fut comblée plus tard par Manassé : le temple s'élevait sur le mont de Moria, un des coteaux de la montagne de Sion ; le palais et les jardins du roi en étaient voisins ; et cette enceinte, nommée dès-lors *Cité royale*, était devenue la métropole de la Judée. Une troisième enceinte, appelée *la Seconde Ville*, et construite sous le règne de Manassé, dominait les deux premières à l'ouest. La quatrième, bâtie comme les deux premières sur une colline, s'avançait vers le nord, et, commencée sous les Machabées, s'était achevée depuis ; on la nommait *la Nouvelle Ville*. Enfin une quatrième colline, nommée Bézéta, avait été jointe au tout par Agrippa, dans la direction nord du temple, le long du torrent de Cédron. Ce fut donc l'époque où Jérusalem avait acquis sa plus grande étendue et atteint sa plus haute prospérité, que l'Éternel choisit pour en faire un monceau de décombres ; car il voulait faire de sa chute un grand enseignement pour le monde. Jérusalem devait mourir comme l'impie, au milieu des joies de l'orgueil, du bruit des fêtes et de l'ivresse des festins.

Nous n'avons pas jugé à propos de décrire dans cet article les édifices publics et particuliers de Jérusalem, ni le temple même, dont nous donnons aujourd'hui la vue principale. Cette description est faite dans les saintes Écritures avec une exactitude et une précision qu'il est impossible d'égaler ; et tout ce que nous aurions pu faire, ç'aurait été de copier le texte sacré. Les principaux édifices qui se sont vus à Jérusalem furent, après le temple, le palais et le tombeau de David, les piscines, le théâtre qu'avaient bâti les Romains, le palais de Manassé, et beaucoup d'autres palais qui furent tour à tour élevés et détruits. Aujourd'hui il n'en reste pas une pierre, et l'on ne voit que la place où ils ont existé. Il y a assurément quelque chose de divin dans cette disparition complète de tous les vestiges du passé. Rome, Athènes, Palmyre et Thèbes ont conservé des ruines presque aussi antiques que leur naissance ; Jérusalem n'a pu conserver une ruine aussi récente que sa mort.

Mais ces lieux et la campagne sans vie qui les environne n'en sont pas moins les plus intéressans qu'un chrétien puisse parcourir. Cette hauteur, qu'abritent encore quelques oliviers, c'est la colline fatale où le calice fut présenté au Rédempteur du monde avec toutes ses amertumes ; cette autre colline, c'est le Golgotha ; voici le tombeau de la Vierge et voilà le Saint-Sépulcre. Toute cette terre est pleine des souvenirs de la passion de notre Sauveur ; souvenirs ineffaçables que l'on n'aborde qu'en pleurant et en frémissant, et qui, en passant

à travers les siècles, ne perdront jamais rien de leur terreur, de leur tristesse et de leur sublimité.

LE MARIAGE DE SAINTE-RADEGONDE.

Sainte Radegonde était fille de Berthaire, roi de Thuringe, en Germanie. Ce prince, païen comme son peuple, fut assassiné par Hermenfroy, son frère, et en mourant laissa aux mains du meurtrier Radegonde, qui n'avait pas encore dix ans, et un fils un peu plus âgé qu'elle. Son trépas ne tarda pas à être vengé. Théodoric, roi de Metz, et Chlotaire, roi de Soissons, qui avaient tous les deux à se plaindre d'Hermenfroy, entrèrent en Thuringe, remportèrent sur leur ennemi une victoire complète, et, après l'avoir tué sur le champ de bataille, pillèrent ses trésors, réduisirent en esclavage ses parens et ses serviteurs, et mirent tout son royaume à feu et à sang.

Les plus considérables des prisonniers qu'ils emmenèrent dans leur pays furent les deux enfans de Berthaire, Radegonde et Sigefroy. Captifs dans les camps d'Hermenfroy, leur oncle, ils n'avaient fait que changer d'esclavage ; mais ce changement ne pouvait empirer leur sort. Y avait-il un sort plus cruel que d'avoir toujours sous les yeux l'assassin de leur père ? D'ailleurs, ils avaient été élevés dans les pratiques de l'idolâtrie, et chez leurs nouveaux maîtres on allait les initier aux mystères de la foi chrétienne.

Quand les rois d'Austrasie et de Soissons furent arrivés à Metz, ils se partagèrent leur butin. Radegonde et Sigefroy échurent au roi Chlotaire. Frappé de la beauté naissante de Radegonde, ce prince la fit conduire et élever solitairement dans le château d'Athiès, avec le dessein de l'épouser un jour si sa jeunesse tenait les promesses de son enfance. Quant à Sigefroy, c'était un gage de la fidélité des Thuringiens à observer les traités que le vainqueur avait faits avec eux : Chlotaire le retint auprès de lui, et les deux enfans grandirent séparés l'un de l'autre, mais se chérissant toujours et pouvant s'embrasser quelquefois.

— A l'époque où commence la série de faits que nous allons raconter, huit années se sont écoulées depuis que les orphelins de la Thuringe ont été emmenés hors de leur patrie. Radegonde, élevée dans la solitude, a grandi avec la piété et avec l'innocence. Orpheline, elle bénit une religion qui lui a donné un père immortel à la place de celui qu'elle a vu mourir ; captive, elle qui était née dans le palais d'un roi, elle se console de sa destinée en écoutant l'Évangile qui lui prêche le néant des biens de la terre. Sa beauté, ensevelie dans la retraite, est semblable à la fleur du désert qui a un éclat plus vif et des parfums plus doux. Sigefroy est un jeune homme plein de grâce et de force, et parmi les guerriers du roi Chlotaire aucun ne sait manier ses armes avec autant de dextérité, aucun ne dompte un cheval avec autant de hardiesse, aucun n'envoie plus sûrement un javelot ou une flèche vers le but qui a été fixé. Pourtant le prince de Thuringe n'a point le caractère de ses compagnons farouches ; son esprit conçoit d'autres fêtes que celles du sang et des batailles, et les plus heureux jours de sa vie sont les jours que le roi Chlotaire lui permet de passer auprès de Radegonde. Oh ! ces jours-là, comme son cheval l'emporte avec rapidité vers le château que sa sœur habite ! comme il bondit de joie quand son pied quitte l'étrier et qu'il saute sur le portique ! Et Radegonde n'est pas moins heureuse que lui ; elle reconnaît de loin et les pas du cheval et la voix de celui qui le monte ; elle court au devant de son frère, et puis elle l'emmène dans les jardins solitaires de sa demeure ou dans quelque appartement bien reculé. Là, seuls ensemble, les mains unies, les yeux noyés de larmes, ils se confient longuement leurs plaisirs et leurs peines ; ils se parlent de leurs espérances et de leurs souvenirs, et jamais ils ne se quittent sans s'être agenouillés ensemble et avoir adressé à Dieu cette prière : « Mon Dieu, veillez sur Radegonde ! — Mon Dieu, veillez sur Sigefroy ! »

Le prince de Thuringe a eu dans la soirée d'hier un long entretien avec le roi Chlotaire. Chlotaire, en le congédiant, lui a dit : « Tu partiras demain avant le jour ; » et l'accent avec lequel cet ordre était donné rendait toute réponse impossible. Le jeune homme vient d'obéir. Dès le point du jour, il est monté sur son cheval fidèle. En reconnaissant la route que son maître lui faisait prendre, l'animal intelligent a voulu s'élancer ; mais Sigefroy l'a retenu. Il n'est pas impatient comme de coutume, et quand, après un long espace de temps, il arrive au château d'Athiès, il semble ne franchir qu'à regret ces degrés et ce portique qu'il avait franchis jusqu'ici avec tant de joie et de vivacité.

Les habitans d'Athiès manifestent leur surprise en voyant Sigefroy. Ce n'est pas l'heure où il est habitué de venir, et peu de jours s'étaient écoulés depuis sa dernière visite. Une des femmes de Radegonde lui dit en s'inclinant : « Tu ne peux voir ta sœur en ce moment, ô prince ; car elle est devant le Seigneur ; mais je vais te conduire dans l'allée solitaire où chaque jour Radegonde va se promener après les prières du matin. Là, tu pourras l'attendre et l'entretenir. »

Le prince de Thuringe ne répond que par un signe de la main ; car une grave pensée le préoccupe. Il se laisse conduire, à travers une longue

file de salles vastes et sombres, dans le parc du château d'Athiès ; il arrive enfin dans une avenue formée par des chênes qui s'entrelacent, et sa rêverie est si profonde, qu'il ne s'aperçoit pas de la disparition de son guide. Après une heure d'attente et de silence, un bruit de pas retentit ; il se retourne, et il a ouvert les bras pour y recevoir sa sœur.

« Sigefroy, Sigefroy, que Dieu est bon ! tout à l'heure je lui demandais de te voir, et voilà qu'il exauce si vite ma prière ! »

Le prince de Thuringe couvre de baisers le front pur de Radegonde, et pour un moment il oublie la nécessité fatale qui l'a amené. « Que tu es belle ! » lui dit-il.

Mais Radegonde baisse les yeux et détourne la tête. « Pardonne, a continué Sigefroy ; je sais que tu ne tiens pas à ce frivole avantage de la beauté du corps ; tu n'as cultivé que celle de ton âme. Eh bien, si tu es belle, c'est que la pureté de ton âme se réfléchit sur ton visage, et ton frère peut bien être fier de toi.

« — Je ne sais si ce que tu dis est vrai, répond Radegonde ; je ne sais si effectivement Dieu a voulu que je fusse belle. Si cela est, je suis peut-être réservée à de cruelles épreuves. »

A son tour, Sigefroy pâlit et détourne les yeux.

« Mon frère, je t'ai dit tout à l'heure que je venais de faire au Ciel une prière ardente pour qu'il t'amenât dans ma solitude. C'est que j'ai un important dessein à te soumettre ; c'est que j'ai mon bonheur dans ce monde et dans l'autre à te demander. Mon frère, je veux prendre le voile. »

Le prince de Thuringe pousse une exclamation où il y a moins de surprise que de douleur. « Tu veux prendre le voile ! prononcer des vœux éternels ! y as-tu bien songé, Radegonde ?

« — Depuis que Dieu m'a donné la raison, c'est le projet de tous mes jours, c'est le rêve de toutes mes nuits ; l'Éternel m'a envoyé des anges qui m'ont dit tout bas : « Tu seras l'épouse du Christ ! » Écoute, Sigefroy, je ne suis qu'une pauvre orpheline élevée par la pitié d'un roi ; au premier jour je puis manquer d'asile et de protecteur. Peux-tu m'indiquer dans le monde un asile plus sûr que le cloître et un protecteur plus fidèle que le Seigneur ? Donne-moi donc ton consentement au projet que je médite ; car tu es mon frère aîné, et tu as sur moi la puissance qu'aurait eue notre malheureux père.

« — Radegonde, c'est un pieux sentiment qui t'anime, et ton frère doit l'approuver ; mais dans cette solitude n'as-tu pas toujours été parfaitement libre de tes actions et de tes prières ? ne peux-tu consacrer au Seigneur autant d'heures du jour que tu le veux ? ton ingénieuse et infatigable charité ne s'exerce-t-elle pas sur un assez grand nombre de pauvres ? Que feras-tu de plus dans le cloître ?

« — Rien de plus, mon frère ; mais j'aurai la certitude de faire cela toute ma vie. Oh ! ne me détourne pas d'une vocation sainte ! Va trouver le roi Chlotaire, qui est après Dieu et après toi le maître de ma vie, et supplie-le de choisir le monastère où il lui plaira de me faire entrer.

« — Ma sœur, dit Sigefroy après une rêverie, je te donnerais volontiers le consentement que tu demandes ; mais, comme tu l'as dit, le roi Chlotaire est ton maître, et jamais il ne souffrira que tu prennes le voile.

« — Lui ! et pourquoi ?

« — Parce qu'il veut t'épouser. »

La sœur de Sigefroy le regarde avec terreur, et cherche dans ses yeux la confirmation de cette étrange nouvelle. L'embarras et la pâleur du prince ne lui permettent pas d'en douter. Elle chancelle, et le tremblement qui s'empare de tous ses membres la contraint à s'appuyer sur son frère.

« Chlotaire veut m'épouser ! dit-elle à voix basse.

« — Oui, et c'est lui qui m'envoie ; c'est à ce mariage que je viens te préparer.

« — Alors, retourne vers lui, mon frère ; porte-lui ma réponse. Quelle que soit sa puissance et quelle que soit ma faiblesse, cette union ne s'accomplira jamais.

« — Et pourtant, répond Sigefroy d'une voix mélancolique, pourtant il faut qu'elle s'accomplisse.

« — Qu'oses-tu dire ? mais tu ne songes donc pas à ce que tu viens me proposer ? Ah ! je ne suis pas le juge de Chlotaire, et c'est à Dieu seul de peser ses crimes et ses vertus dans la balance éternelle ; mais enfin le bruit de ses crimes a rempli ma solitude, et je n'ai pas entendu parler d'une seule de ses vertus. Oublies-tu si vite le jour où il nous fit ses captifs ? Ne vois-tu pas la ville incendiée, les morts amoncelés, le sang dont il était couvert ? Ne te souvient-il plus qu'il nous amena dans les Gaules à travers les ruines de notre malheureux pays livré au fer, à la flamme, au pillage ? Il vengeait notre père, diras-tu ; mais quelle horrible vengeance ! et, pour ne citer qu'un seul de ses autres crimes, n'est-ce pas lui qui a poignardé les deux fils de Chlodomir, ses neveux, deux enfans qui lui demandaient grâce ? Moi, que j'unisse ma main à la main de ce meurtrier !

« — Radegonde, tu veux donc qu'à tous ses crimes il joigne encore l'assassinat de ton frère ?

« — Que dis-tu ?

« — Je dis que je suis seul comme toi, et sans appui comme toi. Je dis que si tu consens à l'épouser, le roi Chlotaire me rendra la Thuringe, où régnait mon père ; et que si tu le refuses, le roi Chlotaire me tuera. Choisis.

« — O mon Dieu!

« — Et choisis vite, car celui qui m'envoie a quitté Soissons une heure après que je l'ai quitté; et il s'est mis en marche vers ce château pour te demander lui-même quelle est ta réponse. O Radegonde! nous sommes bien malheureux, je le sais; et je n'ai pour ainsi dire pas la force de te donner un conseil. Mais pourtant il est possible que tu te trompes en croyant que ta mission sur la terre est de prendre l'habit des recluses et de chanter les louanges du Seigneur à l'ombre de son autel. L'Éternel t'a réservé peut-être une tâche plus rude, mais dont la récompense n'est que plus sûre. Peut-être tu fus destinée par lui à devenir le génie tutélaire de notre race, qui est abaissée, et des Gaules, dont le roi Chlotaire est le tyran. Dis : crois-tu qu'au jour de ton jugement, ce ne serait pas une belle vie à présenter au Seigneur que celle qui pourrait se résumer ainsi : j'ai renoncé à tout le bonheur que j'avais rêvé sur la terre pour sauver mon frère et lui rendre sa couronne; et, grâce à mon influence, le roi Chlotaire, dont j'étais devenue l'épouse, s'est repenti de ses crimes et les a presque réparés.

« — Sigefroy, dit Radegonde après un silence, ta sœur sera reine; prie pour elle. »

Quelques instans après que la princesse de Thuringe eut adopté cette résolution, une troupe de Leudes et de guerriers arriva sous le portique du château d'Athiès; celui qui les commandait, c'était le terrible roi de Soissons. Il était revêtu de la longue robe de pourpre que portaient les rois franks en temps de paix, et un large poignard de chasse pendait à sa ceinture. Il descendit de cheval et s'avança d'un pas rapide vers le principal appartement de la royale demeure. Sigefroy s'était rendu au-devant de lui; Radegonde l'attendait, et, tremblante, se pressait contre la plus chérie de ses femmes.

Quand le roi Chlotaire eut soulevé le voile dont elle avait couvert son visage, et qu'il l'eut vue belle de tous ses charmes et plus belle encore de sa pudeur et de son effroi : « Par l'âme de mes pères! s'écria-t-il, le rapport de mes serviteurs fidèles était encore au-dessous de la vérité. Sigefroy, voici huit années que je n'avais vu ta sœur; elle a tenu tout ce qu'alors elle promettait. Elle est belle comme devait l'être Chlotilde, notre mère bien-aimée, lorsqu'elle convertit son époux au christianisme. Radegonde, j'ai fait pour toi ce que Chlotilde a fait pour mon père. C'est à moi que tu dois d'avoir été tirée de l'idolâtrie; et si je crois ce qu'on m'a dit de ta piété, je n'avais pas vainement des droits à ta reconnaissance. Aujourd'hui je veux en avoir à ton amour. Te plaît-il de quitter cette triste solitude pour le palais où j'habite, et cet humble voile de jeune fille pour la couronne d'une reine? Si cela te plaît, il faut seulement accepter l'anneau que je te présente.

« — Je l'accepte, dit Radegonde.

« — Sigefroy, je te remercie; tu as rempli fidèlement ta mission, j'acquitterai fidèlement ma promesse. Guerriers, inclinez vos fronts et vos framées devant Radegonde, reine de Soissons, et, s'il plaît à Dieu, bientôt reine de toutes les Gaules! »

II.

Le mariage de Radegonde n'eut pas les résultats que son frère avait espérés. Chlotaire ne se pressait pas de remettre la Thuringe entre les mains de son roi légitime; et l'exemple des vertus de la reine ne l'avait pas arrêté dans ses cruautés et dans ses débauches. Pour se débarrasser de Sigefroy, dont la présence lui reprochait chaque jour l'oubli qu'il avait fait de sa parole, il l'avait envoyé avec une troupe de guerriers au roi Childebert, son frère et son allié, et la malheureuse Radegonde, perdue au milieu de sa cour dissolue et impie, comme un ange au milieu de l'enfer, n'ayant auprès d'elle personne qui pût recevoir et comprendre ses larmes, passait une partie de sa vie au pied des autels et employait le reste dans des actions de charité. Que de fois elle avait regretté, au milieu des pompes sauvages de sa cour, la douce solitude du château d'Athiès, ses rêves de jeune fille, et son existence si ignorée et si heureuse! Quelques efforts qu'elle eût faits pour cacher ses larmes à son époux, à plusieurs reprises il les avait aperçues; et ces larmes, Chlotaire les lui faisait expier tantôt par l'excès de ses dédains, tantôt par les transports de sa jalousie. La conduite de la reine était le sujet des railleries coupables de ses compagnons d'orgies et de combats : « Ce n'est pas une reine que vous avez pour femme, lui disaient-ils; c'est une religieuse, et l'on a bien raison de parler de la vocation qu'elle avait pour le cloître, puisqu'elle a fait un monastère de votre cour. » Ces paroles achevaient d'aigrir le caractère déjà si emporté de Chlotaire, et Radegonde, dédaignée et délaissée, en proie à toutes les souffrances qui naissent d'une union mal assortie, faisait son devoir, offrait au Ciel ses tortures, et attendait.

Cependant l'expédition pour laquelle Sigefroy fut envoyé auprès de Childebert étant terminée, Sigefroy, à qui la renommée avait parlé vingt fois des malheurs de Radegonde, se hâta de revenir à Soissons. Introduit secrètement dans le palais que sa sœur habite, il pénètre dans son oratoire solitaire. Radégonde jette un cri en l'apercevant, et son cœur oppressé se soulage par un torrent de larmes; ces larmes ont tout appris à son frère.

« — On ne m'a donc point trompé? lui dit Sigefroy. Ah! tu dois être bien à plaindre, puisque tu n'as pas même la force de me cacher tes larmes, à moi le premier auteur de ton infortune, et pour qui ces larmes sont un si cruel reproche!

« — Sigefroy, lui dit Radegonde, loin de moi l'idée de te faire un reproche! Depuis que tu es parti, j'ai gardé presque toutes mes larmes. Ne t'étonne donc pas si elles coulent en abondance. Devant toi, j'éprouve du plaisir à les verser.

« — Oh! tu es malheureuse!

« — Non, je ne suis pas malheureuse, tu es revenu!

« — Il faut absolument que ton supplice ait une fin. Chlotaire te maltraite parce qu'il te croit sans protecteur et sans appui. Le lâche a compté sur les chances de la guerre; et sans doute il espérait que je ne reviendrais plus; mais me voici : c'est bien.

« — A quoi songes-tu?

« — Radegonde, à réparer le mal que je t'ai fait. Chlotaire m'avait solennellement promis de me replacer sur le trône de la Thuringe, si je te déterminais à lui accorder ta main : cette promesse, qu'il fait semblant d'oublier, je vais la lui rappeler devant toute sa cour. S'il veut rester parjure, il le peut : chacun est maître de son honneur. Mais alors je me croirai dégagé de tout lien envers lui; je partirai, ma sœur : avec une poignée d'amis dévoués et braves, je me rendrai en Thuringe; et pour peu que le nom de mes pères y soit encore respecté, je ne désespère pas de reprendre ma couronne avec la pointe de cette épée. Nous verrons si le roi de Soissons osera faire couler les pleurs de sa femme quand il aura le roi de Thuringe pour beau-frère. S'il l'ose, malheur à lui!

« — Sigefroy, lui dit Radegonde épouvantée, renonce à ce projet; c'est à la mort que tu cours. Ah! voici la plus grande de toutes mes infortunes! Ton amour pour moi causera ta perte!

« — Non, ma sœur, car notre cause est juste; et Dieu, qui ne laisse jamais l'impie triompher dans l'autre monde, ne le laisse même pas toujours triompher dans celui-ci!.. »

Sigefroy essaie de calmer Radegonde, et après un entretien qui dure deux heures, et pendant lequel il a mûri sa résolution, il la quitte en lui promettant de se conduire avec prudence; mais à peine a-t-il mis le pied hors de son oratoire et cessé de subir l'influence de paix et de pardon qu'il éprouvait auprès d'elle, le sang lui monte au visage, ses yeux s'allument, et le désir d'une réparation éclatante est le seul sentiment qui lui reste. Il se dirige vers l'appartement de Chlotaire et entre dans une vaste salle où le roi des Franks, entouré de courtisans et de guerriers, est assis à un immense festin qu'il a donné au retour d'une chasse. Il y a déjà deux heures que les convives sont réunis; le vin circule avec rapidité dans les grandes coupes, les paroles sans frein éclatent de tous côtés, et plus d'une fois l'intervention de Chlotaire a été nécessaire pour arrêter des querelles prêtes à naître et pour retenir des mains qui allaient saisir la hache ou tirer le glaive hors du fourreau.

Sigefroy s'arrête à la porte et jette sur l'assemblée un regard de mépris. Chlotaire est le premier qui s'aperçoive de la brusque apparition de son beau-frère.

« — Sigefroy! Sigefroy à Soissons sans m'en avoir averti, sans avoir reçu mes ordres! et depuis quand as-tu quitté le roi mon frère?

« — Depuis qu'il n'a plus besoin de mes services.

« — Ah! la guerre qu'il soutenait est déjà achevée? je suis heureux de l'apprendre; il a donc de bien terribles guerriers?

« — Oui, car ses guerriers aiment mieux passer leur vie debout, au milieu des camps, qu'assis ou couchés dans la salle des débauches. »

Un murmure sourd répondit au sarcasme de Sigefroy. Chlotaire s'est levé, pâle de colère.

« — Sigefroy, mes guerriers croyaient avoir appris à toi et aux tiens qu'ils sont redoutables à la guerre autant que qui que ce soit parmi les fils des Franks. Si tu ne connais pas leurs exploits, va les demander à la Thuringe : la Thuringe esclave te répondra.

« — Je suis bien aise, répond Sigefroy sans que son émotion se trahisse autrement que par un léger tremblement dans sa voix, je suis bien aise que tu me rappelles toi-même le but de ma visite : Chlotaire c'est de mon royaume que je viens te parler. Oui, la Thuringe a été vaincue une fois, c'est vrai; et depuis ce temps Dieu a voulu qu'elle fût ta sujette; mais tu m'avais juré que tu lui rendrais la liberté en lui donnant pour chef un fils de ses anciens rois. Ce chef, ce devait être moi. Ton serment, tu l'as prononcé sur l'Évangile, et il fut le prix de l'hymen de ma sœur. Aujourd'hui j'ai deux comptes à te demander : Qu'as-tu fait de ma sœur et qu'as-tu fait de ton serment? »

Un silence profond règne dans la salle; les Leudes les plus farouches sont étonnés eux-mêmes de l'audace de Sigefroy.

« — Vraiment, répond Chlotaire, l'aiglon a grandi; voilà l'enfant qui fait l'homme et l'esclave qui commande au maître. Il faut répondre avec condescendance : Je n'ai pas oublié mon serment, jeune homme; explique-moi toi-même comment tu veux qu'il soit rempli, et j'exécuterai tes ordres; — après nous parlerons de ta sœur. Que veux-tu?

« — La liberté de retourner en Thuringe avec

les cinq cents guerriers que j'avais amenés dans le camp de ton frère.

« — Les cinq cents ne sont plus complets, sans doute ; plusieurs ont succombé ?

« — J'en ai perdu dix.

« — Eh bien ! je veux que ceux-là soient remplacés par dix des plus braves qui sont assis à cette table. Tu jugeras s'ils méritent le reproche que tu leur adressais tout à l'heure.

« — Chlotaire, répond Sigefroy, j'ignore si tu es sincère ; si tu l'es, je regrette mes paroles ; mais ma sœur....

« — Tais-toi, ce n'est pas encore le moment d'en parler. Guerriers, celui que vous voyez là, celui qui fut mon prisonnier et mon esclave, je lui ai promis qu'un jour je replacerais sur son front la couronne de Thuringe : devant vous tous il est venu me rappeler ce serment ; devant vous tous je l'ai tenu. Approche, Sigefroy : tout monarque allié doit siéger à ma droite et boire dans ma coupe. Assieds-toi et bois. Debout, guerriers, debout ! Honneur au roi de Thuringe ! »

Le frère de Radegonde s'avança lentement et prit la coupe que lui présentait Chlotaire ; mais comme il la portait à ses lèvres, le roi saisissant sa francisque lui fendit le crâne. Sigefroy tomba mort à ses pieds ; et comme une rumeur terrible s'élevait parmi les Leudes indignés de cette trahison : « Je l'ai fait roi de Thuringe, s'écria Chlotaire, parce qu'un chef des Franks doit tenir sa parole ; je l'ai tué parce qu'il était revenu à Soissons sans mon ordre, et qu'un chef des Franks doit faire respecter la discipline. Maintenant si l'un de vous veut me demander compte du sang que j'ai versé, qu'il se lève, je lui répondrai ! »

III.

Deux jours après que cet horrible meurtre eut été consommé, saint Médard, évêque de Noyon, l'un des prélats les plus vénérés de la Gaule, achevait l'office divin et s'apprêtait à descendre de l'autel, lorsqu'une femme vêtue de noir entra dans son église et vint se jeter à ses pieds. Les longs cheveux de cette femme cachaient une partie de son visage ; ce qu'on en voyait était d'une pâleur livide. Saint Médard, habitué au spectacle de toutes les misères, reconnut dans celle qui se présentait à ses yeux quelque chose de plus profond et de plus désespéré que toutes celles qu'il avait secourues jusque-là.

« — Que voulez-vous ? dit-il à l'infortunée qui se courbait sur le pavé.

« — Je veux que vous me donniez le voile.

« — Et qui êtes-vous ? »

L'inconnue releva la tête en écartant les cheveux qui lui couvraient le front.

« — Mon père, je suis la reine de France. »

Saint Médard recula de trois pas : « Vous, la reine !... vous, Radegonde !.. Comment se fait-il que l'épouse d'un roi si puissant n'ait pas avec elle une seule de ses femmes et se cache sous ces vêtemens humbles ? Comment se fait-il que cette Radegonde qui a séché tant de larmes et relevé tant de malheureux prosternés devant elle, pleure à son tour et vienne se jeter à mes pieds ?

« — Ah ! c'est qu'à son tour la reine de France est bien malheureuse ; c'est qu'elle a besoin de toutes les consolations du Ciel, maintenant qu'elle a perdu toutes ses espérances dans le monde !

« — Que vous est-il donc arrivé ?

« — Mon père, je puis vous le dire, car c'est une confession que je commence... Hé bien ! mon frère est mort, et c'est mon mari qui l'a assassiné !

« — Et vous avez fui le meurtrier ?

« — Dieu ne me commandait pas de rester avec lui, n'est-ce pas, mon père ?

« — Mais que prétendez-vous ?

« — Je vous l'ai dit : être admise parmi les filles du Seigneur, prendre le voile ; je veux passer toute ma vie à pleurer la mort de mon frère, et peut-être à prier Dieu qu'il pardonne à son assassin ; mais je demanderai cette grâce plus tard,... quand j'en aurai la force...

« — Oui, ma fille, dit saint Médard, en serrant dans ses mains les mains de la reine, Dieu vous donnera de la force, car il aime et soutient les faibles. C'est pour cela qu'il ne faut point adopter sur-le-champ une résolution désespérée... Restez auprès de moi, je vous indiquerai une sainte retraite où, dans la solitude et la prière, vous vous remettrez du terrible coup qui vient de vous atteindre... Je verserai le baume de la religion sur les blessures de votre pauvre âme déchirée ; mais quant au projet de prendre le voile...

« — Ce projet, mon père, rien ne peut le changer. Ah ! vous ne savez pas que c'est une vocation sainte, une vocation qui date de mon enfance, qui est née en moi avec le sentiment de la raison. Je n'avais épousé le roi que pour sauver les jours de mon frère, et ce frère était l'unique lien qui existait entre nous deux. Chlotaire a rendu mon sacrifice inutile, il a brisé le seul nœud qui m'attachait à sa personne ; eh bien ! notre union est brisée avec lui ! Je rentre dans la route que j'avais quittée ; je ne suis plus femme de Chlotaire, je ne suis plus reine de France, je suis une orpheline qui n'a plus que Dieu sur la terre et qui veut se jeter tout entière dans ses bras !

« — Mais vous êtes mariée, répondit saint Médard ; votre mariage a été formé devant l'autel,

et tant que devant l'autel il n'aura pas été rompu, je ne puis vous donner le voile...»

En ce moment on entendit des clameurs confuses et un galop de chevaux qui accouraient vers la cathédrale. «Les entendez-vous? s'écria Radegonde; ce sont les envoyés de Chlotaire, sans doute; ils viennent me chercher... Vous ne voulez pas me donner le voile, mon père? eh bien! nous verrons si tout à l'heure vous aurez la force de me le refuser!»

En disant ces mots, la reine, quittant sa posture de suppliante, traversa à la hâte le sanctuaire, et entra dans la sacristie. Elle prit des ciseaux, et de ses mains tremblantes elle coupa sa magnifique chevelure. Quand ce sacrifice fut achevé, elle se couvrit d'un voile et revint auprès de saint Médard. Devant la grille du chœur il y avait une troupe de guerriers que Radegonde reconnut.

«— Inghebald, dit-elle à celui qui les commandait, votre mission ne peut être remplie. Vous êtes venus chercher la femme de votre maître; celle qui vous parle est l'épouse du Seigneur, et vous ne l'arracherez pas du sanctuaire!» Puis se retournant vers saint Médard: «Je suis religieuse d'habit et de cœur, lui dit-elle; c'est le Ciel qui l'a voulu, et les paroles que vous allez prononcer sur moi ne sont qu'une formalité nécessaire aux yeux des hommes. Si vous refusez encore de prononcer ces paroles... devant le souverain Pasteur des âmes, je vous rends responsable de mon salut (1)!

«— Ma fille, répondit saint Médard, votre vocation me paraît telle, que je me serais déterminé peut-être à vous donner le voile, même sans le consentement de votre époux... Mais tous mes scrupules sont levés: Inghebald n'est point venu pour vous faire prisonnière; il est venu avec des paroles de paix. Le roi, qui est touché de votre douleur, et qui comprend bien qu'entre vous et lui il y a maintenant un abîme, m'ordonne de vous obéir dans tout ce que vous me demanderez. Cet ordre est un consentement au divorce; que votre divorce soit donc prononcé, et que la volonté de Dieu soit faite!»

Alors il imposa les mains sur Radegonde, la bénit, et prononça les paroles qui la consacraient au Seigneur.

—A dater de ce jour, le Seigneur protégea Radegonde; il la préserva des poursuites du roi Chlotaire, dont la passion n'était pas éteinte, et qui, à plusieurs reprises, voulut la replacer sur le trône. Libre enfin de ces poursuites par la mort de son ancien époux, Radegonde fonda à Poitiers un monastère où elle ne prit, elle qui avait été reine, que l'humble rang de religieuse. Elle eut une vie longue et pleine d'œuvres saintes, et fut heureuse autant qu'elle pouvait l'être avec les douloureux souvenirs de sa jeunesse. L'an 587 et le 13 août, jour auquel sa mémoire est honorée dans l'Église, Dieu lui envoya une mort sans souffrances, et la rappela auprès de lui et auprès du frère qu'elle avait tant aimé.

(1) Historique.

JOSUÉ.

LA BATAILLE DE GABAON.

On ne peut lire les derniers versets du Deutéronome sans éprouver une émotion profonde; la Bible ne renferme rien de plus touchant que les naïves et sublimes paroles dans lesquelles elle raconte le dernier jour de Moïse. Avant de descendre dans la tombe, le législateur providentiel des Hébreux s'en va sur la montagne de Nébo, d'où le seigneur lui fait voir le pays qu'il a promis à la race d'Abraam. Après quarante années d'épreuves, arrivé aux limites du désert avec ce peuple souvent séditieux, toujours ingrat, qu'il a enfin courbé sous l'autorité de sa loi, Moïse s'arrête et contemple du haut de la montagne, dans un ravissement mélancolique, cette terre sacrée où il a été écrit que les yeux de l'homme ne verront jamais l'empreinte de ses pas. Il obéit au décret de l'Éternel, et lui rend enfin cette vie si grande et si remplie par les travaux d'une mission dont les derniers hommes s'entretiendront encore, quand les temps seront accomplis et que l'heure suprême sonnera.

Les sentimens des Pères de l'Église sur la question de savoir à quelle époque ces derniers versets ont pu être écrits sont fort contradictoires. Quelques-uns pensent qu'on les doit à Moïse lui-même, qui aurait ainsi raconté sa mort comme un évènement dont il lui avait été donné de prévoir toutes les circonstances. D'autres pensent au contraire, et cette opion paraît plus probable, que les douze versets qui terminent le Detuéronome furent intercalés dans cette partie de la loi par Esdras, après la captivité de Babylone. Ces paroles: «Nul homme, *jusqu'aujourd'hui*, n'a connu le lieu où il a été enseveli,» semblent indiquer que ce n'est pas même sous les premiers successeurs de Moïse que cette intercalation a eu lieu; et celles-ci: «Les enfans d'Israël le pleurèrent dans la plaine de Moab durant trente jours,» comme toutes celles qui suivent, ne paraissent point en effet être l'ouvrage de Moïse.

Quoi qu'il en soit, ce long séjour du peuple hébreux dans le désert et cette mort de Moïse en présence de la Terre Promise, événemens qui ont paru si peu explicables aux ennemis de la foi, sont cependant liés entre eux par une admirable et logique conséquence de la mission du prophète-législateur. Il ne faut certainement pas quarante

ans pour traverser l'étendue de pays qui existe entre le Delta du Nil et la Palestine, mais il ne s'agit point ici du voyage d'une caravane ordinaire. Un peuple qui a une idée traditionnelle mais confuse de l'unité de Dieu, quand toute la terre est plongée dane le polythéisme, et qui recèle ainsi dans son sein les destinées de l'humanité, est tout à coup délivré de l'esclavage par un seul homme. Nécessairement ce peuple, qui s'est uni à son libérateur par un sentiment naturel au malheureux qui rompt sa chaîne, a dû contracter sur la terre étrangère des mœurs et des habitudes qui ne s'useront en lui qu'avec le temps et après plusieurs générations. Vainement il reçoit, durant cette miraculeuse migration, la législation la plus puissante qui puisse jamais être donnée à des hommes. Supposez qu'il entre aussitôt dans cette terre que les traditions de ses pères lui ont faite si fertile et si belle, les guerres qu'il aura à soutenir pour prendre possession de ces domaines promis à ses ancêtres, son mélange nécessaire avec d'autres populations, lui feront perdre en peu de temps le souvenir de sa loi; il ne sera plus qu'un peuple dont l'histoire conservera à peine le nom. Mais si son législateur, qui a déjà donné des preuves si éclatantes de sa haute mission, le retient durant une longue suite d'années dans des pays stériles, où son existence ne dépendra que de l'intelligence de cet homme divin et de la Providence qui l'inspire, il sera forcé de se courber sous le joug des institutions qui doivent le sauver et dont il ignore le pouvoir. Il ne faut pas que tous ceux qui sont venus d'Égypte avec Moïse passent le Jourdain. Pour réprimer l'impatience des vieillards et l'ardeur des jeunes hommes, Moïse lui-même renonce au bonheur de respirer l'air de la contrée vers laquelle il guide son peuple, et par l'ordre du Seigneur il déclare qu'il la verra, mais qu'il n'y passera pas. Et si à ces explications si rationnelles vous ajoutez cette considération importante que le moment est venu où il ne faut plus à Israël un législateur et un juge, mais un chef militaire qui achève par l'épée l'œuvre commencée par la parole et la religion; il n'y aura plus rien dans l'histoire de ce peuple qui ne puisse être apprécié par l'esprit le plus simple : car le doigt de Dieu se montre en effet dans toutes ces choses antiques...

Lorsque Moïse, âgé de *six-vingts ans*, sentit qu'il approchait de sa fin et que sa mission était finie, il chercha autour de lui l'homme aux mains puissantes entre lesquelles il allait remettre la destinée d'Israël. Il appela Josué, fils de Nun, et posant ses glorieuses mains sur la tête du nouveau chef, il lui dit : « Soyez ferme et courageux, car c'est vous qui ferez entrer ce peuple dans la terre que le Seigneur a juré à leurs pères de leur donner, et c'est vous aussi qui la partagerez au sort. Le Seigneur, qui est votre conducteur, sera lui-même avec vous; il ne vous laissera point et ne vous abandonnera point : ne craignez point et ne vous laissez pas intimider. »

Voici comment Josué, fils de Nun, fut établi le chef d'Israël, et c'est à lui que finit la première période de l'Histoire-Sainte, celle de la loi; en lui commence la seconde période, celle de la conquête de la terre promise à Abraham.

A peine Moïse a-t-il cessé de vivre, que Josué se prépare à exécuter les volontés de Dieu. Il envoie devant lui des hommes pour reconnaître le pays et éclairer sa marche; car si l'on voit encore le Seigneur renversant devant Israël tous les obstacles qu'il n'aurait pu surmonter dans l'état d'enfance où il se trouvait, si sa protection se manifeste encore par d'éclatans prodiges, le chef ne prend pas moins toutes les précautions dictées par la prudence humaine.

Après le passage du Jourdain et le sac de Jéricho, événemens merveilleux qui expriment par de brillantes figures la confiance d'Israël dans le Dieu de ses pères, et la profonde terreur dont les peuples de la Palestine furent frappés à la nouvelle de l'invasion, tous les chefs du pays, à qui l'Écriture donne le nom de rois, se rassemblent. Ici commencent des opérations militaires et une marche stratégique décrites dans le livre de Josué avec une précision et un soin remarquables. Plus de quinze siècles avant que la civilisation eût fait éclore les sciences chez les Grecs, la géographie de l'Écriture retrace les distances et décrit exactement les lieux que parcourt Israël, voyageur et conquérant. On ne peut comparer ces indications exactes et auxquelles la science moderne n'a rien trouvé de contraire à ses découvertes, aux informes essais d'Hérodote et même des écrivains de l'école de Thalès. D'un autre côté, l'Iliade n'a point d'images aussi belles que les poétiques paroles de ce récit; l'Odyssée n'a point de détails plus naïfs, plus vrais, qui intéressent plus vivement. On reproche aux Hébreux leur manière cruelle d'user de la victoire : ils renversent les murailles des villes, ils passent au fil de l'épée des populations entières, coupables seulement, dit-on, de posséder un sol auquel ils n'avaient d'autre droit humain que celui de la force. Mais est-ce bien à une époque, fière de sa civilisation, et où cependant la politique prend soin de justifier les attentats les plus odieux, les sévérités les plus impitoyables, qu'il est possible de faire sérieusement une pareille objection? Dieu avait défendu au peuple d'Israël de faire alliance avec ceux qui demeuraient dans la Terre Promise, de peur qu'à leur exemple il n'abandonnât son culte et ne s'adonnât à l'idolâtrie. Ce serait méconnaître entièrement le but immense de la législation de

Moïse et la pensée d'avenir et d'immortalité qui la domine, que de juger cette prescription sévère et absolue, d'après des principes généraux d'humanité que le suprême législateur d'Israël ne pouvait avoir en vue. La conduite de Josué et de son peuple dans ces circonstances est une conséquence inévitable de la loi; c'est elle qu'il faut en accuser, si l'on se croit en état de peser dans une main humaine les décrets de la Providence.

Un grand événement se rattache à l'histoire de la bataille que Josué livra près de Gabaon aux cinq rois de la Palestine qui avaient uni leurs forces pour repousser l'invasion des Israélites. Les habitans de cette ville avaient trouvé grâce devant Josué, et ce fut contre elle que les rois alliés marchèrent d'abord. Ici toutes les circonstances sont graves et importantes, et nous allons laisser parler l'auteur sacré (1).

« Or, les habitans de Gabaon voyant leur ville assiégée, envoyèrent à Josué, qui était alors dans le camp près de Galgala, et lui dirent : « Ne refusez pas votre secours à vos serviteurs; venez vite, et délivrez-nous par l'assistance que vous nous donnerez; car tous les rois des Amorrhéens qui habitent dans les montagnes se sont unis contre nous. »

« Josué *sortit donc de Galgala,* et avec lui tous les gens de guerre de son armée, qui étaient très-vaillans. Et le Seigneur dit à Josué : « Ne les craignez point, car je les ai livrés entre vos mains, et nul d'eux ne pourra vous résister. » Josué étant donc venu *toute nuit de Galgala,* se jetta tout d'un coup sur eux. Et le Seigneur les épouvanta et les mit tous en désordre à la vue d'Israël; et il les frappa d'une grande plaie près de Gabaon. Josué les poursuivit *par le chemin qui monte vers Béthoron* et les tailla en pièces *jusqu'à Azéca et Macéda.* Et lorsqu'ils fuyaient devant les enfans d'Israël et qu'ils étaient dans la *descente de Béthoron,* le Seigneur fit tomber du ciel de grosses pierres sur eux jusqu'à Azéca; et cette grêle de pierres qui tomba sur eux en tua beaucoup plus que les enfans d'Israël n'en avaient passé au fil de l'épée. Alors Josué parla au Seigneur en ce jour auquel il avait livré les Amorrhéens entre les mains des enfans d'Israël, et il dit en leur présence : *Soleil, arrête-toi sur Gabaon; Lune, n'avance point sur la vallée d'Aïalon.* Et le *Soleil et la Lune s'arrêtèrent* jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis. N'est-ce pas ce qui est écrit au livre des justes? *Le Soleil s'arrêta-donc au milieu du ciel, et ne se hâta point de se coucher durant un jour. Jamais jour, ni avant ni après, ne fut si long que celui-là.* »

Tel est le récit qui a inspiré à un artiste anglais la composition dont la gravure qui accompagne cette livraison du *Catholique* reproduit l'effet général. Mais notre dessein n'est pas d'appeler l'attention de nos lecteurs sur cette production remarquable. Une question plus importante appelle toute notre sollicitude : il s'agit de faire triompher par le secours de la science la religion sainte du Christ, qui ordonne d'accorder une foi implicite aux saintes Écritures, même dans les choses qui semblent le plus étonner notre raison. Il s'agit de réduire au silence les incrédules de notre temps, qui, dans l'orgueil de leur ignorance, ont souvent pris ce texte de Josué pour sujet de leurs coupables railleries. Nous venons donc démontrer que ce phénomène qui paraît si contraire aux lois de la nature n'est cependant qu'un résultat de ces mêmes lois; que cet événement historique dont on rejette le récit comme une fable absurde, est complétement d'accord avec toutes les traditions des autres peuples, avec tous les monumens géologiques et historiques, et que, bien plus, il n'existe dans aucune histoire un fait dont l'existence soit démontrée avec plus de certitude.

Dans cette discussion purement scientifique, nous laisserons intacte la question de foi, il ne nous est pas permis de l'aborder; mais sa solution ressortira de l'ensemble de nos réflexions. Nous ne venons donc pas prouver aux incrédules que l'événement qui a marqué la bataille de Gabaon fut un *miracle;* mais nous venons leur démontrer la réalité de cet événement, et leur prouver que le Soleil *a dû* s'arrêter sur Gabaon et la Lune sur la vallée d'Aïalon : c'est probablement promettre beaucoup plus qu'ils ne nous croient capables de tenir. Mais nous jetons notre défi à tous ceux qui se croiront capables de discuter avec nous, et nous les prévenons que notre intention est de ne reculer devant aucune parole du texte, et de prouver que non-seulement l'Écriture a rapporté un fait incontestable, mais encore qu'elle l'a rapporté dans le langage rigoureux de la science; langage que les récentes découvertes en astronomie et en géologie rendent encore plus remarquable dans l'auteur sacré.

(1) Traduction des Bénédictins, édition de Liége, in-fol., 1701. Il est important pour l'intelligence des explications scientifiques que nous nous proposons de donner de cet événement, et pour éviter des répétitions de texte, de remarquer les passages soulignés.

BIEN FAIT A L'HUMANITÉ PAR UN PRÊTRE.

La direction de la Société Montyon et Franklin, dit le *Journal des Flandres,* a décidé de décerner à M. le chanoine Triest, non-seulement sa magnifique *médaille d'or des Bienfaiteurs de l'Humanité,* ce qui déjà a eu lieu, mais en outre, de

faire graver son portrait, accompagné d'une notice très-développée. Jusqu'à présent, si nous ne nous trompons, cette honorable distinction n'avait eu lieu, pendant la vie des *hommes utiles* qui en sont l'objet, que pour M. Paillette, chevalier de la légion-d'honneur, qui, dit sa notice biographique, « a sauvé plus d'hommes, Français ou étrangers, que le plus terrible soldat de toutes les armées de la république ou de l'empire ne pourrait se vanter d'en avoir tué de sa main. »

Voici des renseignemens entièrement neufs et positifs que nous nous sommes procurés sur le nombre des institutions fondées par notre *saint Vincent de Paul,* et l'on verra qu'il n'y a peut-être pas maintenant en Europe un homme, soit prince, soit simple particulier, qui ait mieux mérité la juste distinction de la Société Monthyon et Franklin.

Depuis 1803 il a été créé quinze maisons desservies actuellement par deux cents sœurs de la Charité de Jésus et de Marie. Servir les malades des deux sexes, soigner les femmes aliénées, instruire les sourdes-muettes, diriger des pensionnats de filles, élever enfin des orphelins et d'autres enfans pauvres, tel est le vœu de ces bonnes sœurs. Ces quinze maisons renferment une population d'environ 1800 individus; elles sont établies à à Gand, où l'on en compte trois; à Lovendeghem, Eecloo, Bruges, Courtrai, Saint-Genois, Renaix, Berleghem, Saffelaer, Melsele, Anvers, Beerthem et Bruxelles. M. Triest est sur le point de faire construire, au rempart des Moines de cette dernière ville, pour les aliénés et les incurables, un *hôtel* dont tous les plans sont déjà tracés.

Ces mêmes sœurs ont encore à Gand deux pharmacies parfaitement tenues; l'une à l'hospice des femmes aliénées, l'autre à l'institut des sourdes-muettes : elles y distribuent gratis aux pauvres les médicamens qui sont fournis par le bureau de bienfaisance.

Si nous passons maintenant aux institutions desservies par les frères de la charité de Saint-Vincent de Paul, qui sont au nombre de soixante-dix, nous trouvons qu'ils possèdent dix maisons, dont cinq sont situées à Gand, et les cinq autres à Froidmont, près de Tournai, à Anvers, Louvain, Bruges et Saint-Trond. L'établissement de cette dernière ville recevra aussi, avant la fin de l'année, des vieillards, des aliénés et des orphelins.

Ces dix maisons comptent plus de 2500 individus; ainsi les vingt-cinq établissemens fondés ou dirigés par M. le chanoine Triest, renferment plus de 4200 personnes, sans y comprendre 270 sœurs et frères de la Charité. Ceux de ces établissemens dont la disposition et l'étendue des locaux le permettent, donnent asile à plusieurs classes d'infortunés, mais toujours du même sexe. C'est ainsi, par exemple, que la maison de Tournai, érigée dans le vaste local de l'ancien séminaire, et dont la population est de plus de 250 individus, est divisée en trois corps de bâtiment bien distincts : l'un est pour les incurables, un autre pour les aliénées, et le troisième pour les orphelines; à Gand, la maison-mère, établie dans l'abbaye de Terhaeghen, est affectée à l'institut des sourdes-muettes ainsi qu'aux incurables. Depuis trois ou quatre ans M. Triest y a même fait construire un local pour les aveugles; mais jusqu'à présent on n'y a présenté qu'une petite fille. Comme elle est seule, elle est élevée avec les sourdes-muettes. Il n'y a rien d'attendrissant comme de voir *causer* cette intéressante et spirituelle enfant avec des infortunées privées de l'ouïe et de la parole. On lui a créé un langage à part : elle formule ses idées, même les plus déliées, en palpant soit les mains, soit les vêtemens de ses compagnes, qui lui répondent de la même manière. Tout le monde sait que les sourds-muets expriment toutes les lettres de l'alphabet à l'aide des mains, ressource dont est privé l'aveugle.

Si nous faisons la statistique rapide des diverses espèces d'institutions desservies par les sœurs de la Charité de M. Triest, nous en trouvons 11 pour les incurables, 2 pour les aliénés, 2 pour les sourdes-muettes, 2 écoles de pauvres filles, 5 pensionnats de jeunes demoiselles, 2 hospices d'orphelines, 1 maison d'aveugles, 5 écoles d'externes, 3 ateliers de travail, 1 hôpital; total, 34. Les institutions desservies par les frères sont au nombre de 12; savoir : 2 hospices d'aliénés, 1 institut royal de sourds-muets, 6 écoles de pauvres, très-nombreuses, 1 d'orphelins, 1 école d'externes paysans, 1 de vieux hommes; ensemble, 46 institutions fondées dans 25 maisons. Le vénérable prêtre, qui croit n'avoir rien fait tant qu'il reste quelque chose à faire, exécute encore en ce moment de grands projets, et il est probable que sous peu de mois ses pieux établissemens serviront d'asile à environ cinq mille individus.

(*Extrait de l'Univers Religieux.*)

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA SECONDE QUINZAINE DE JUILLET.

16 juillet 622. C'est de ce jour que date l'ère mahométane. Ce jour-là les magistrats de la Mecque chassèrent de leur ville Mahomet et ses disciples; c'est pourquoi l'ère mahométane a pris le le nom d'*Hégyre,* qui signifie fuite.

17 juillet 855. Mort du pape Léon IV, célèbre

par le courage avec lequel il défendit la ville de Rome contre les Sarrasins; il fit réparer les murailles, élever des tours, tendre des chaînes sur le Tibre; il arma les milices à ses dépens; il employa les trésors de l'Église à la défense de la capitale du monde chrétien; il visita lui-même tous les postes et se présenta fièrement aux Sarrasins à leur descente. « Il était né Romain, dit un auteur moderne; le courage des premiers âges de la république revivait en lui, dans ces temps de lâcheté et de corruption, semblable à un de ces beaux monumens de l'ancienne Rome, que l'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. »

Les Sarrasins furent repoussés jusque dans leurs vaisseaux, et la tempête ayant dissipé la moitié de leur flotte, une partie de ces Barbares furent mis à la chaîne. Le pape rendit sa victoire utile, en faisant travailler aux fortifications de Rome et à ses embellissemens les mêmes mains qui devaient la détruire. Il donna son nom à un quartier de Rome, qui fut appelé la *Cité Léonine*.

18 juillet 1100. Mort de Godefroy de Bouillon, roi de Jérusalem, général en chef de la première croisade. Il n'avait régné qu'un an.

19 juillet 1099. Mort du pape Urbain II, sous lequel on publia la première croisade. Il mourut avant d'avoir appris le succès de l'entreprise dans laquelle il était entré pour une si forte part.

22 juillet 732. Charles Martel défait dans les plaines de Poitiers, Abdérame et les Sarrasins, qui menaçaient déjà d'envahir toute la France.

25 juillet 1593. Henri IV embrasse la religion catholique.

Voici comme le *Journal de l'Étoile* rapporte cette conversion de Henri IV, qui contribua autant que ses victoires à lui aplanir le chemin du trône.

« Le dimanche 25 juillet, le roi, sur les huit heures du matin, revêtu d'un pourpoint et chausses de satin blanc, d'un manteau et chapeau noir, assisté de plusieurs princes, grands seigneurs, des officiers de la couronne et autres gentilshommes en grand nombre, précédé des Suisses de sa garde, des gardes-du-corps écossais et français, de douze trompettes, est allé à la grande église de Saint-Denis : les rues étaient tapissées et jonchées de fleurs, le peuple répétant mille fois : *Vive le roi!*

« A l'entrée de l'église était l'archevêque de Bourges, assis en une chaire couverte de damas blanc aux armes de France et de Navarre; le cardinal de Bourbon et plusieurs évêques, et tous les religieux de Saint-Denis qui l'attendaient avec la croix, le livre des Évangiles et l'eau bénite.

« L'archevêque de Bourges lui a demandé quel il était; le roi lui a répondu : *Je suis le roi.* — *Que demandez-vous?* — *Je demande,* dit le roi, *à être reçu au giron de l'Église catholique, apostolique et romaine.—Le voulez-vous sincèrement?* — *Oui, je le veux et je le désire.* Et à l'instant le roi s'est mis à genoux, et a fait sa profession en ces termes :

« *Je proteste et je jure devant la face du Tout-Puissant, de vivre et mourir en la* RELIGION CATHOLIQUE, APOSTOLIQUE et ROMAINE, *de la protéger et défendre envers tous, au péril de mon sang et de ma vie, renonçant à toutes hérésies contraires à icelle.*

« Laquelle profession, écrite dans un papier, il a donnée signée de sa propre main. L'archevêque ayant pris ce papier, lui a donné à baiser son anneau sacré, et puis l'absolution et la bénédiction; après qu'il a été conduit au chœur de ladite église par les évêques de Nantes, de Séez, de Digne, de Chartres, du Mans, etc. Le roi s'est mis à genoux devant l'autel, a réitéré sur les saints Évangiles sa profession et son serment.

« Le roi a été relevé par le cardinal de Bourbon et l'archevêque de Bourges, et conduit à l'autel, qu'il a baisé; puis il a passé derrière ledit autel, où l'archevêque de Bourges a ouï sa confession, pendant que la musique chantait le *Te Deum.*

« Après la confession, ledit archevêque l'a conduit sur un oratoire couvert de velours cramoisi-brun, semé de fleurs-de-lis d'or, sur lequel il s'est mis à genoux et a entendu la grand'messe, célébrée par l'évêque de Nantes. Autour du roi se sont placés les susdits princes, évêques et docteurs, et messieurs des cours souveraines. A l'Évangile, le cardinal de Bourbon lui a apporté le livre des Évangiles à baiser, et le roi a été très-dévotement à l'offrande.

« Après la messe, il a fait jeter au peuple des sommes d'argent, et s'est retiré à son logis avec la même cérémonie qu'il était venu, suivi d'un peuple infini, qui a crié *Vive le roi!* »

28 juillet 754. Pépin, dit le Bref, est sacré à Soissons, roi de France, par le pape Zacharie.

31 juillet 1556. Mort de saint Ignace de Loyola.

NOTE.

Quelques fautes se sont glissées dans la notice sur Tertullien :

1° Page 244, 1re colonne, *au lieu de :* Tertullien qui se sentait appelé par *son* génie à être un de ses plus éloquens défenseurs; *lisez :* à *en* être un des plus éloquens défenseurs;

2° Page 246, 1re colonne, *au lieu de :* Je ne vois dans leurs personnes criminelles pour la plupart; *lisez :* Je ne vois dans leurs personnes *que des hommes* criminels pour la plupart.

3° Page 247, 1re colonne, *au lieu de :* chacun de *nos* jugemens découvre en nous une nouvelle vertu; *lisez :* chacun de *vos* jugemens.

BEAUX-ARTS.

SAINT-PIERRE DE ROME.

Saint-Pierre de Rome est l'un de ces édifices géans qui résument en eux non un siècle ou une époque, mais une civilisation tout entière; un de ces édifices si au-dessus des ouvrages ordinaires des hommes, qu'on est tenté de se demander, en le regardant, si un plus puissant ouvrier n'en a pas été l'architecte; un de ces édifices destinés, comme les pyramides et le Colysée, à voir d'un œil impassible les révolutions et les ruines s'accumuler autour d'eux, sans que le temps et les révolutions puissent les détruire; un de ces édifices tels qu'après leur construction, Dieu a pu dire au génie de l'humanité : Tu n'iras pas plus loin.

Bâti pendant deux siècles, et à l'époque de la renaissance de tous les arts, il n'est pas sur la terre un seul monument qui ait subi autant de modifications que Saint-Pierre de Rome. L'histoire de l'art est écrite tout entière dans son architecture, dans ses peintures et dans ses statues. Il est à peu près impossible de donner par le récit une idée de cette église. Pour bien apprécier Saint-Pierre de Rome, il faut l'avoir visité; il faut, en arrivant à Rome, avoir aperçu de loin sa gigantesque coupole qui s'élève dans les airs comme si elle était supportée par la main des génies; il faut, avant d'entrer dans son enceinte, avoir parcouru cette immense et magnifique colonnade qui lui sert d'avenue; et pour connaître toutes les merveilles que son intérieur renferme, il faudrait y revenir chaque jour pendant plusieurs années. L'article que nous allons donner sur Saint-Pierre de Rome contiendra l'histoire de l'édifice et les principaux détails de son architecture; mais nous ne nous flattons pas d'écrire sur ce sujet un travail complet; il faudrait, pour faire ce travail, des volumes et une vie entière.

L'église de Saint-Pierre est située à l'extrémité nord-ouest de la ville de Rome, au-delà du Tibre, au pied du mont Vatican, vers l'endroit où étaient les jardins de Néron et l'ancienne voie triomphale. Vers l'année 323 de l'ère chrétienne, Constantin le Grand avait fait bâtir à cette place une église considérable et qui était élevée sur les reliques de saint Pierre et de saint Paul; mais quoique cette église eût été reconstruite plusieurs fois, quoiqu'elle fût d'une riche architecture et pleine de superbes ornemens, dès le commencement du quinzième siècle elle n'était plus en harmonie avec le Vatican et les autres monumens que le génie de la renaissance élevait déjà sur différens points de Rome. Le projet de la refaire sur des bases entièrement nouvelles avait déjà occupé le pape Nicolas V, homme à grandes entreprises, savant en architecture et du génie le plus élevé. Il avait même fait plus que projeter : au chevet de l'ancienne basilique il avait commencé de faire bâtir ce qu'on appelle *la tribuna* en Italie et ce que nous appellerions le rond-point ou l'hémicycle. Bernard Rosellini avait fourni les dessins du nouveau temple, et la construction était déjà de quatre à cinq pieds hors de terre lorsque Nicolas V mourut. Bientôt le projet et les constructions tombèrent dans l'oubli. C'était vers le milieu du quinzième siècle.

Au commencement du seizième, Jules II, cet homme de pensée et d'exécution, ce pape qui fut le protecteur assidu de tous les arts, au même moment qu'avec sa parole il faisait trembler le monde; ce grand génie qui fut envoyé tout exprès par la Providence pour présider un siècle où devaient briller tant de grands génies; Jules II voulut se faire construire un tombeau : car, au milieu de ses grandeurs inouïes, et sous la tiare du Souverain Pontife, il avait toujours devant lui la pensée de la mort, cette pensée que le faible et le fort ne doivent jamais abandonner. Il suffit de nommer l'artiste qu'il choisit pour exécuter ce tombeau, pour donner à la fois l'idée de la justesse de son goût et de la beauté du projet qui fut présenté; cet artiste était Michel-Ange. Michel-Ange, cherchant un emplacement pour le tombeau qu'il allait faire, retrouva *la tribuna* de Nicolas V, et proposa au pape de terminer cette construction et de la couvrir, moyennant une somme de cent mille écus romains. *Deux cent mille, s'il le faut*, répondit le pape enchanté. Et sur-le-champ il manda deux célèbres architectes de son temps, Julien de San-Gallo et le Bramante, pour examiner le local et faire les dessins.

Une idée conduit souvent à une autre. Celle-ci réveilla dans l'esprit de Jules II le grand projet de la reconstruction de Saint-Pierre. Il ne fut plus question de la tribune de Nicolas V, que pour reprendre dans son entier le plan dont elle était une petite partie. Jules II consulta les plus habiles architectes du temps; mais au vrai le combat fut entre Julien de San-Gallo et le Bramante. Ce dernier l'emporta, et d'un grand nombre de projets qu'il fit, le pape désigna celui sur lequel Saint-Pierre fut commencé. C'était l'an 1503, et c'est véritablement de cette époque qu'il faut dater la construction de Saint-Pierre.

Le dessin du Bramante, adopté par Jules II, fut mis à exécution avec une hardiesse et une impétuosité dont l'artiste et le pontife étaient seuls capables. L'ancienne basilique ayant été complètement démolie, la première pierre de la nouvelle fut posée par Jules II à l'endroit où est le pilier de *Sainte-Véronique*. Bientôt on vit s'élever les

piliers du dôme ; les quatre grands arcs furent cintrés et l'hémicycle du fond terminé ; mais les proportions du plan du Bramante n'avaient pas été bien combinées : de sorte que le seul poids des voûtes fit de toutes parts fléchir leurs supports, et que l'édifice n'avait encore, dans la partie destinée à soutenir la coupole, ni la moitié de son élévation, ni le quart de sa charge, que déjà il menaçait ruine. Le Bramante mourut assez à temps pour ne pas assister à la chute de son ouvrage et au changement de ses projets.

San-Gallo, le frère Giocondo da Verma et Raphael lui succédèrent ; ils ne songèrent tous trois qu'aux moyens de réparer le travail du Bramante et à renforcer les piliers qui soutenaient la voûte. Deux d'entre eux moururent trop tôt pour suivre cet ouvrage ; le frère Giocondo quitta Rome ; enfin en 1546, Paul III, successeur de Jules II, confia le soin d'achever Saint-Pierre à l'artiste qu'on aurait dû en charger depuis long-temps, à Michel-Ange.

Michel-Ange avait alors soixante-douze ans ; mais son génie n'avait rien perdu de son énergie et de sa grandeur : pareil à Moïse, dont la statue est son chef-d'œuvre, il ne devait sentir en aucune manière l'affaiblissement qui vient à la suite de la vieillesse, et jusqu'au jour de sa mort ses contemporains auraient pu le croire immortel. Il commença par examiner le modèle en bois qu'avaient laissé ses prédécesseurs, le critiqua avec une grande rapidité de jugement, et démontra qu'il entraînerait une énorme dépense d'argent et de temps. En quinze jours il fit un nouveau dessin qui resserrait les plans déjà donnés et réduisait l'église à la forme d'une croix grecque (1). Il ajouta de la majesté à toute l'ordonnance et imagina une nouvelle coupole qui devait avoir encore plus de hauteur que la première. L'idée de cette coupole est dans un mot du célèbre artiste. Quelques amis se promenaient avec lui près du Panthéon et lui faisaient admirer les proportions de ce gigantesque édifice : *Hé bien,* dit-il, *cette masse qui est appuyée sur la terre, quelque jour je l'élèverai dans le ciel.* Ce projet devait être réalisé.

Paul III fut si enchanté des dessins de Michel-Ange, qu'il rendit un bref pour défendre d'y jamais rien changer, sous des peines très-graves, et pour assigner à l'architecte une pension de six cents écus tant qu'il travaillerait à la basilique. Michel-Ange refusa cette pension, et pendant les dix-sept dernières années de sa vie il travailla sans émolumens à un ouvrage qui avait enrichi tous ses prédécesseurs. Il renforça pour la troisième fois les piliers de la coupole et en couronna les arcs d'un entablement aussi riche que bien proportionné.

Mais la construction de l'église de Saint-Pierre ne devait encore s'achever ni sous lui ni sous Paul III; ce fut Jacques Dellaporta qui posa la dernière pierre de la coupole en 1587, sous le pontificat de Sixte-Quint. Dix-huit ans après, Paul V fut élevé au trône pontifical et voulut avoir la gloire d'achever l'édifice dont ses prédécesseurs s'occupaient depuis un siècle. Il nomma à la charge d'architecte de Saint-Pierre, Charles Maderne, Lombard. Charles Maderne termina l'œuvre de Michel-Ange ; mais les changemens qu'il fut forcé d'y faire ont trop d'importance pour que nous ne nous y arrêtions pas.

On convient assez que dans la conception générale de son projet, et dominé par la pensée de l'unité d'où il voulait faire résulter l'impression de grandeur, Michel-Ange avait un peu oublié d'introduire dans son ensemble certaines pièces dont la liturgie chrétienne réclame impérieusement l'emploi. Il n'avait désigné, dans l'intérieur, aucun endroit pour le chœur des chanoines, pour la sacristie, etc., et l'extérieur du monument ne pouvait se prêter aux additions que ces accessoires auraient exigées. Ces considérations parurent si concluantes, que le pape Paul V résolut de donner au plan de l'édifice une extension qui ne pouvait avoir lieu que du côté de la branche orientale de la croix grecque, c'est-à-dire du côté de l'entrée, qui n'était pas terminé, et où l'on avait toute la liberté de s'étendre.

Charles Maderne mit en exécution les idées du Souverain Pontife. Il allongea de trois arcades, de la même hauteur, de la même ordonnance et de la même élévation de voûtes que celles de Michel-Ange, la partie orientale de la croix grecque, et présenta un dessin tout-à-fait nouveau du portique ; attendu que, dans celui de Michel-Ange, ce grand artiste avait oublié la place de la loge extérieure d'où le pape, selon les rites les plus anciens, devait donner au peuple de Rome et à tout l'univers la bénédiction connue sous ce nom : *Urbi et Orbi.*

De ces changemens, peut-être indispensables et dont il ne faut pas en tout cas accuser Charles Maderne, il est résulté un défaut grave. Saint-Pierre de Rome n'a pas cette *unité* qu'avait voulu lui donner Michel-Ange ; la longueur de la grande nef nuit à l'effet de la coupole. On éprouve, en entrant dans l'église, deux impressions différentes : l'une qui naît de la grandeur de la nef orientale, l'autre, de la grandeur de la coupole. Saint-Pierre de Rome n'est plus uniquement dans cette miraculeuse coupole ; l'œuvre de Michel-Ange est

(1) C'est-à-dire que les quatre nefs auraient été de la même grandeur.

restée, mais sa pensée a disparu. Après cela, le travail de Charles Maderne a tant de majesté, et l'église est si admirable dans toutes ses parties, qu'on oublie bien vite ce défaut qui plane sur l'ensemble. D'ailleurs le véritable malheur de cette basilique, c'est d'avoir été plus d'un siècle à se terminer. Pendant ce temps, le goût avait subi de tels changemens, qu'il eût été impossible de lui conserver en entier sa primitive architecture. En 1614, tous les travaux furent achevés et l'église fut ouverte au peuple de Rome, à peu près telle qu'on peut la voir aujourd'hui.

Après avoir donné l'histoire de l'église de Saint-Pierre, il convient de donner celle de la place qui la précède et de la colonnade qui a été élevée autour de cette place, les deux monumens s'étant confondus au point de n'en faire qu'un seul. Ce fut le pape Alexandre VII qui, au milieu du dix-septième siècle, conçut l'idée de décorer d'une manière aussi grande que magnifique les avenues de la basilique du Vatican; il confia son projet au cavalier Bernin et le chargea de l'exécuter. Les portiques de la place Saint-Pierre furent bientôt entrepris: c'est la fameuse colonnade qui seule eût suffi pour immortaliser le nom du Bernin, sous lequel elle est aussi connue que sous celui de Saint-Pierre. Depuis les vastes entreprises des empereurs romains, où les richesses de l'univers étaient venues s'engloutir, jamais l'architecture n'avait rien produit de si grand et de si somptueux; peut-être même est-il permis de douter que l'empire Romain ait jamais offert, pour la décoration d'aucun édifice, un ensemble aussi riche et aussi complet. La première difficulté attachée à cette conception était de faire une place dont les dimensions fussent dans un juste rapport avec le monument pour lequel elle était faite, et c'est en quoi le Bernin a réussi d'une manière supérieure; la seconde, c'était d'établir un rapport de proportion entre les galeries et le temple, tel que ces deux choses ne se nuisissent point l'une à l'autre. Il fallait conserver au temple toute sa grandeur, et il ne fallait point que le temple, par l'immensité de sa masse, rapetissât trop les portiques qui allaient lui servir d'avenue; et certes on peut dire que le Bernin a rencontré le point milieu d'une manière si juste, qu'en vain l'imagination chercherait entre ces deux objets d'autres proportions et un meilleur accord.

La colonnade de Saint-Pierre, commencée en 1661, est formée par deux grands portiques de cinquante-six pieds de largeur. Quatre rangées de colonnes doriques forment dans chaque colonnade trois allées, dont celle du milieu est assez large pour que deux voitures puissent y passer. Les colonnes ont quarante pieds de hauteur, y compris les chapiteaux et les bases; elles soutiennent un entablement ionique surmonté d'une balustrade, au-dessus de laquelle on a placé des statues de saints et de saintes. Ces figures ont quinze pieds et demi avec leurs bases, et donnent au total de la galerie soixante-cinq pieds de hauteur au-dessus du pavé de la place.

Il est à regretter que le pape Alexandre VII n'ait point borné à cette colonnade les ornemens qu'il voulait faire à l'église de Saint-Pierre. Il fit construire sous la coupole de Michel-Ange et au-dessus du maître-autel un *baldaquin* (1) que le Bernin fut chargé d'exécuter. Cet ingénieux artiste lutta vainement contre la difficulté qu'il y avait à enfermer un petit édifice dans un plus grand sans faire sauter aux yeux le mauvais goût de l'alliance. Le baldaquin de Saint-Pierre est le plus grand ouvrage de bronze qui soit connu. Le dais ou couronnement est posé sur quatre grandes colonnes torses composites qui ont quarante-huit pieds d'élévation. La hauteur du monument entier, depuis le pavé de l'église jusqu'au sommet de la croix qui le couronne, est de cent vingt-deux pieds. Les sculptures dont il est couvert sont d'une grande richesse; mais, nous l'avons dit, tout magnifique que soit cet ouvrage, on ne peut le voir sans déplorer qu'Alexandre VII se soit cru dans la nécessité de le faire élever. C'est encore une des principales raisons qui font que l'intérieur de Saint-Pierre n'a point une véritable unité.

Au milieu de la place Saint-Pierre s'élève un grand obélisque de granit rouge surmonté d'une croix: c'était le pape Sixte-Quint qui l'avait fait transporter à cet endroit bien avant qu'on songeât à construire l'avenue du Bernin. De chaque côté de l'obélisque, jaillissent deux majestueuses fontaines qui complètent richement la décoration, soit qu'on les considère pendant le jour quand les rayons du soleil brisés dans leurs eaux y forment de brillans arcs-en ciel, soit qu'on vienne pendant la nuit y contempler la blanche image de la lune, et chercher les pieuses rêveries que fait naître leur murmure perpétuel.

L'intérieur de la basilique de Saint-Pierre est décoré avec une profusion d'ornemens qu'il faut renoncer à décrire. On y voit les tombeaux de tous les papes qui se sont succédés sur le trône pontifical depuis la construction de la célèbre basilique. Des groupes de marbre, dus au ciseau des Michel-Ange, des Bernin, des Canova, des Thorwalsden, remplissent les nom-

(1) On appelle ainsi un dais posé sur des colonnes au-dessus du grand autel. L'institution de cette pièce d'architecture remonte aux premières basiliques; on lui donnait alors le nom de *ciboire*.

breuses chapelles disposées çà et là dans les nefs; des copies en mosaïque des meilleurs tableaux des principaux maîtres de l'Italie, s'étalent de tous côtés et donnent aux spectateurs enchantés l'assurance que ces chefs-d'œuvre des arts ne périront plus; des fresques de Giotto et des peintres de la renaissance ornent le portique; enfin l'église de Saint-Pierre est non-seulement la plus belle de toutes les cathédrales, c'est encore le plus complet de tous les musées.

Quand on songe que Saint-Pierre et sa fameuse colonnade ne sont qu'une partie de cet immense monument qu'on appelle le Vatican, et qui contient des palais, des églises, une ville entière dans une autre ville, on est frappé d'admiration et on reconnaît tout ce que le génie des Souverains Pontifes avait de puissance et de majesté. Rome a été la mère des peuples non-seulement en les menant dans les voies du salut éternel, mais encore en faisant renaître parmi eux les arts et la civilisation.

Depuis la dernière ouverture du musée du Louvre on admire dans le premier salon une vue intérieure de Saint-Pierre, peinte avec un goût et une science de perspective admirables. Nous ne saurions trop recommander ce beau tableau à ceux de nos lecteurs qui sont à même de le voir; ils pourront y puiser une idée complète de l'incomparable monument dont nous avons à peine esquissé les principaux traits dans cet article.

POÉSIE.

CONSUMMATUM EST.

Et la mère était là, la mère désolée,
Heurtant le sol impur de ses genoux meurtris;
Elle était là, muette, et la tête voilée,
Et les bras tendus vers son fils.

Or, quand la croix monta sur le haut du Calvaire,
C'était la sixième heure, et d'informes brouillards,
Des ténèbres sans nom, plus froides qu'un suaire,
Descendirent de toutes parts.

Et les cieux se cachaient, et le grand astre même
S'abîmait sous des flots d'un pourpre menaçant,
Et l'on eût dit, à voir son rouge diadême,
Qu'il plongeait dans un lac de sang.

Et les rumeurs du jour désertaient l'étendue;
Seulement sur les rocs épars et foudroyés
Des aquilons sans bruit chassaient l'aigle éperdue
Et les nuages effrayés.

Et d'instans en instans, les pâles sentinelles
S'interrogeaient des yeux à défaut de la voix;
Car on avait déjà cru voir de blanches ailes
Passer au-dessus de la croix.

Et la victime sainte élevait sa prière;
Et ses lèvres planant sur ce peuple insensé
Murmuraient à voix basse : O mon père, ô mon père!
Pourquoi m'avez-vous délaissé?

Point de bruit à l'entour; mais le désert sans borne,
Le désert vacillait semblable au vieux Sina,
Point de bruit alentour : le silence était morne
Quand la neuvième heure sonna.

Alors du sein des monts, du milieu des grands arbres
Du milieu des grands bois, battus comme une mer;
Du milieu des tombeaux qui secouaient leurs marbres
Se brisaient et lançaient des cadavres dans l'air,

Une voix s'éleva, voix perçante et profonde,
Comme si la nature allait se désunir,
Et le drame funèbre acheva de finir
Dans les convulsions du monde!

Édouard Turquety

GLORIA PATRI.

J'ai vu du roi du ciel la lumière mourante
Tomber avec amour dans la mer de Sorrente;
Ses rayons prolongés sur le vaste élément
Au bout de chaque flot mettaient un diamant,
Et du vieil Océan la voix insaisissable,
En murmurant un hymne expirait sur le sable....
Les barques des pêcheurs, au sillage léger,
Rasaient la vague, comme un oiseau passager,
Et le refrain confus des voix napolitaines
Fuyait à l'horizon sur les brises lointaines...
Les petits rossignols s'accompagnaient en chœur
Comme font à l'autel les vierges du Seigneur,
Et de chaque buisson, de chaque brin de mousse
Il sortait une voix mystérieuse et douce,
Car c'était le concert unanime et puissant
Que la nature chante à la nuit qui descend.....

Et mon cœur, palpitant d'une ivresse profonde,
S'unissait comme un luth à l'orchestre du monde·
Et je disais tout bas : Seigneur, soyez béni,
Car vous avez pour l'homme un amour infini.
Vous avez fait de lui, chétive créature,
Le centre intelligent de toute la nature,
Et parmi les esprits dont l'hymne sans pareil
Célèbre votre gloire au coucher du soleil,
Entre toutes ces voix dont l'éternel hommage
Chante le Créateur en chantant son ouvrage,
Et qui montent vers vous par le même chemin,
Comme des âmes sœurs qui se donnent la main,
Pas une voix, Seigneur, et pas une prière
N'arrive avant la sienne à votre sanctuaire!

Ch. Lafont.

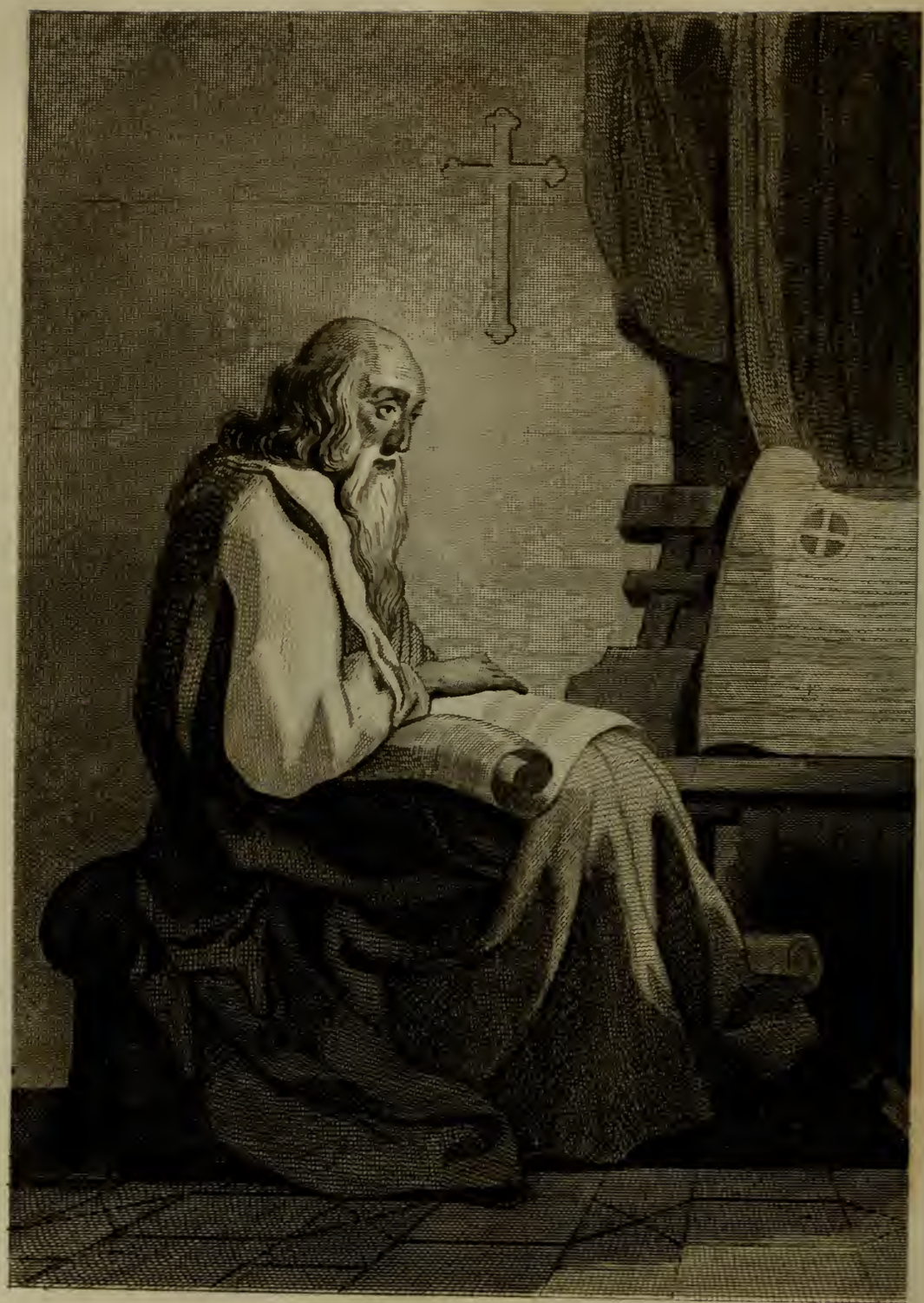
HISTOIRE SAINTE.

JOSUÉ.

II.

La poésie a de belles paroles pour la religion; la mélancolie sublime des inspirations du christianisme, la rêveuse méditation dans laquelle nous plonge la contemplation de ses mystères, la grandeur de ses espérances et de ses promesses, se traduisent en une ravissante harmonie dans les chants du poète. Mais dans un siècle comme le nôtre, où

Vüe de la Colonnade et de l'Eglise St. Pierre à Rome.



Tertullien.

(d'après une médaille du musée de Naples.)

tant de douloureuses réalités pèsent de tout leur poids sur les cœurs vides et attristés, dans un siècle où la vérité et la vertu sont souvent traitées comme des mensongères illusions, quand elles ne s'appliquent pas à des faits sociaux ou matériels; il est convenable d'envisager quelquefois la religion sous un point de vue moins opposé aux tristes sympathies humaines. La science est venue lui offrir le tribut de ses découvertes et de ses graves travaux; elle est ainsi remontée vers sa source : car la première fois que l'homme put se rendre compte d'un phénomène quelconque et en saisir les lois, le mouvement qui s'opéra dans son entendement fut une révélation. Cela est si vrai que dans les connaissances qu'on appelle exactes, parce qu'elles reposent sur des principes dont la réalité indestructible est démontrée à la raison, on ne peut s'élever que par l'abstraction à une perception claire et évidente de la vérité. L'expérience, c'est-à-dire l'application des principes des faits à leur forme apparente, ne saurait précéder cette perception primitive qui naît dans la spontanéité de l'intelligence. Aussi la philosophie empirique, qui a long-temps régi la marche des connaissances humaines, s'opposait à toute espèce de progrès, par cela même qu'elle voulait attribuer exclusivement à l'expérience des fonctions créatrices dont elle ne peut servir qu'à développer les résultats. Il est arrivé de l'abandon de cette méthode, outrageante pour la raison de l'homme, que les sciences ont pris tout à coup un développement considérable, et qu'à mesure qu'elles avancent dans leur immense domaine, le monde se dépouille de ses erreurs et de ses préjugés, comme d'un vêtement incommode. Ainsi le savoir et la religion se rencontrent aujourd'hui dans des pôles communs, et il n'est plus permis qu'à l'ignorance de justifier, par le témoignage grossier des sens, les absurdes objections de l'incrédulité. Nous espérons prouver la justesse de ces observations par la discussion rapide à laquelle nous allons nous livrer, d'un antique événement dont il est utile à l'affermissement de la foi d'établir la réalité.

En prenant l'engagement de prouver, qu'au temps de Josué, le soleil et la lune ont dû paraître s'arrêter tout à coup, et que, par rapport à la Palestine et à la position qu'occupait l'armée d'Israël au moment de la destruction des Amorrhéens, ce phénomène a été exactement décrit par l'auteur sacré, nous n'avons point eu la prétention de présenter les premiers aux méditations des hommes éclairés une explication scientifique nouvelle. Nous ne ferons au contraire que réunir, dans l'intérêt de la vérité, les travaux déjà appréciés d'André de Luc, de Georges Cuvier, et enfin de M. Chaubard, sur la géologie, qui, grâce à ces illustres écrivains, commence à s'élever au rang de science.

Expliquons-nous sur le texte même de la Bible, dans le passage qui retrace ce grand événement; car ce texte, pris dans une acception littérale, a donné lieu à diverses objections dont il est nécessaire, avant tout, de débarrasser la discussion à laquelle nous allons nous livrer. Voici la principale : En ordonnant au soleil de s'arrêter, Josué prouvait qu'il n'avait aucune idée du système du monde, car dans ce système le soleil est immobile au centre de l'univers; conséquemment ou ce système est faux, ou l'événement que raconte la Bible est une fable.

On n'insistera nullement sur le peu de conformité qui existe, même de nos jours, entre les mouvemens réels des astres, et le langage dans lequel on les expose : on sait que ce langage est toujours celui qui résulte des apparences. Il n'y a point de lever ni de coucher du soleil; mais, relativement à nous, ces apparences phénoméniques sont bien certainement des réalités, et l'on se sert généralement de cette locution pour désigner le mouvement diurne de la terre. En astronomie on dit encore indifféremment : La terre fait en vingt-quatre heures une révolution entière sur son axe, ou bien le soleil, la lune, etc., accomplissent leur révolution dans le même espace de temps. Mais les paroles que la Bible met dans la bouche de Josué n'ont heureusement aucun besoin de ce commentaire : elles sont claires et précises, et telles que la science moderne s'en servirait dans une circonstance semblable. Josué ne dit point seulement au soleil de s'arrêter : ce qui aurait supposé en effet que cet astre a un mouvement de rotation autour de la terre, ou du moins que le chef d'Israël le croyait; mais il dit : *Soleil, arrête-toi au-dessus de Gabaon, et toi, Lune, au-dessus de la vallée d'Aïalon.* Il est évident qu'en faisant mention de la lune et en désignant les lieux au-dessus desquels il désirait que s'arrêtât le cours apparent de ces astres, Josué s'est exprimé dans les termes qu'emploieraient les astronomes modernes, et que ses paroles équivalent à celles-ci : Terre, arrête-toi, pour que le soleil demeure au-dessus de Gabaon, et la lune au-dessus de la vallée d'Aïalon. Ceci nous semble incontestable. Ainsi les paroles de la Bible sont loin d'être posées dans le sens du système qui fait la terre immobile; elles tendent évidemment, au contraire, à conduire à l'idée du vrai système du monde.

Mais au surplus, de ce que Josué aurait ignoré ce système, ou de ce qu'il se serait exprimé dans le langage approprié aux préjugés ou aux erreurs

de son temps, quelle conséquence pourrait-on tirer de ces circonstances contre le fait en lui-même? Les livres saints, œuvres d'une haute révélation, ne sont nullement destinés à enseigner aux hommes les procédés des sciences, dont la découverte appartient à la raison humaine, et est peut-être un de ses buts sur la terre. Nous venons de voir cependant que Josué ne pouvait s'exprimer autrement qu'il l'a fait sous ce point de vue purement scientifique; mais nous le répétons, la forme contraire ne prouverait absolument rien contre la réalité du fait en lui-même: réalité sur laquelle devrait toujours se concentrer la discussion. De quelque manière que le phénomène se soit produit, la question sera toujours de savoir si effectivement il a eu lieu.

Ainsi la connaissance que nous avons du vrai système de l'univers nous détermine à penser que, pour que, dans un temps donné, le soleil et la lune se soient arrêtés sur des lieux de la terre également donnés, il a fallu dans la réalité que la terre elle-même cessât de tourner sur son axe. C'est ce que nous prétendons établir.

La cessation instantanée du mouvement de la terre doit, si elle a eu lieu, avoir produit des résultats tels qu'on en trouvera nécessairement des traces ailleurs que dans les livres sacrés, où ce grand événement est rapporté; livre dont nous admettrons un instant que le témoignage isolé est insuffisant. Les preuves qu'on peut en apporter à l'appui du texte de ce livre seront de deux sortes: des preuves historiques, c'est-à-dire des relations identiques puisées dans l'histoire des autres peuples; et des preuves géologiques, c'est-à-dire l'existence de terrains tertiaires dont la formation a dû être le résultat d'un cataclysme de ce genre. Il devra résulter de la concordance de ces deux ordres de faits: en premier lieu que. postérieurement au déluge universel, il y a eu un cataclysme nouveau, dont la durée n'a été que de vingt-quatre heures seulement; en second lieu, que la cessation du mouvement diurne de la terre, pendant la durée d'un jour, en a été la cause. Enfin, et en dernier lieu, que le cataclysme a été accompagné de violentes commotions du globe terrestre, dont l'effet a été de rompre en quelques lieux les couches solides de sa surface, ou du moins d'en rouvrir les anciennes fissures.

L'histoire physique de la terre a été inconnue aux anciens; de nos jours elle a été l'objet des travaux d'un grand nombre d'hommes éminens par leur caractère et leur savoir. Il résulte des découvertes générales de cette science nouvelle, qu'à diverses époques le globe terrestre a subi de profondes modifications qui ont affecté sa forme et la contexture de sa surface solide: ceci est maintenant hors de toute discussion. Les plus savans géologues, d'accord sur ce point, sont seulement divisés sur l'époque présumée de ces divers cataclysmes. Néanmoins l'histoire des deux peuples qui ont le plus contribué à la civilisation de l'Europe moderne, les Égyptiens et les Grecs, atteste que l'homme a gardé le souvenir de deux événemens de ce genre; l'histoire des Hébreux, conservée dans les livres qui servent de base à notre foi, rapporte les mêmes faits. Ces divers documens sont présentés chez ces trois anciens peuples, sous des points de vue fort différens; mais cette différence même est pour ainsi dire une manifestation providentielle de la vérité.

Les déluges de Deucalion et d'Ogygès sont identiques: la tradition de l'un était établie chez les Hellènes, celle de l'autre dans l'Attique; et, dans tous les cas, l'un et l'autre ne peuvent qu'être un déluge partiel différent de celui de Noé. D'ailleurs, en adoptant la chronologie vulgaire, le cataclysme de Noé est antérieur de plus de huit cents ans à celui de Deucalion; mais si l'on consulte celle de la Bible, dans la version des Septante ou dans le texte samaritain, comparés avec les marbres d'Arondel, l'intervalle qui sépara ces deux déluges est bien plus considérable. Malgré ces divergences chronologiques, faciles d'ailleurs à expliquer, il ne résulte pas moins de l'histoire des Grecs qu'il y a eu chez eux un déluge partiel.

Platon rapporte dans le *Timée* une conversation de Solon avec les prêtres égyptiens, et dans laquelle ces derniers reprochent aux Grecs cette confusion des deux déluges. « Vous autres Grecs, disent-ils, vous n'avez conservé la mémoire que d'un déluge, cependant il y en a eu plusieurs. » Et après avoir parlé de divers peuples qui habitaient une grande île appelée Atlantide, ils ajoutent: « .....Un déluge, accompagné de tremblemens de terre, qui dura l'espace d'un jour et d'une nuit (vingt-quatre heures), engouffra toutes ces nations belliqueuses, et l'Atlantide elle-même, abîmée sous les flots, disparut entièrement. »

On trouve dans Apollodore et dans Diodore de Sicile la preuve que ce dernier déluge dont parlaient les Égyptiens remontait à l'époque de l'organisation des sociétés en Grèce, c'est-à-dire à Deucalion. Nous sommes ainsi fixés sur la durée de ce dernier cataclysme, et sur les effets qu'il a dû produire. L'histoire des Hébreux va nous en révéler les causes, en nous apprenant que le soleil et la lune ont suspendu leur course pendant un jour entier. On ne peut nier la relation qui existe entre ces deux événemens, car la terre ayant cessé de tourner sur son axe pendant douze heures, il a dû en résulter un déluge précisément

de même durée que celui de Deucalion. Et enfin ces deux événemens ayant eu lieu à la même époque, il y a dû nécessairement avoir entre eux identité de cause et de résultat. Examinons d'abord le texte sacré.

Josué et son armée, poursuivant les Amorrhéens dans la direction d'Ajéca et de Macéda, se trouvèrent ainsi vers la position de Béthoron l'inférieur, au moment où le soleil s'arrêta (1), et relativement aux Israélites, le soleil était sur le vertical de Gabaon. Pour déterminer la position respective de ces deux dernières villes, on n'a qu'à mesurer l'angle qu'on obtiendrait en traçant, par le point de Béthoron, deux lignes sur la carte de Sanson, l'une parallèle à l'équateur, l'autre passant par le point de Gabaon. Cet angle est ce qu'on appelle en astronomie, *amplitude ortive*, et il se trouvera d'environ 24 degrés 10 minutes.

Ainsi la ville de Gabaon, vue de Béthoron, devait être rapportée à un point de l'horizon éloigné du point Est d'environ 24 degrés 10 minutes d'amplitude ortive Nord, lorsque, vu de Béthoron, il paraissait au-dessus de Gabaon, selon l'expression du texte. En suivant les déductions de ces données astronomiques, on peut déterminer avec précision le jour et l'heure où le phénomène eut lieu.

D'après la carte dont nous nous servons, Béthoron était à 31 degrés 53 minutes de latitude. Pour ceux qui se trouvaient placés vers ce point, comme nous avons vu que l'étaient Josué et les Israélites, deux fois dans l'année le soleil devait paraître se lever derrière Gabaon : l'une de ces deux époques correspond à notre 20 mars, l'autre au 24 juillet. Mais le jour indiqué par le texte sacré, le soleil s'étant levé un peu plus du côté du Nord de Gabaon, puisqu'au moment où il s'arrêta il était déjà au vertical de cette ville, il est évident que le jour de l'événement doit être postérieur au 20 mars, et antérieur au 24 juillet. Selon les paroles de l'Écriture, le passage du Jourdain eut lieu dans le temps de la moisson des orges, temps où le fleuve regorge par-dessus ses bords, c'est-à-dire au commencement d'avril. La bataille de Gabaon ne put avoir lieu que plusieurs mois après ce passage, puisque cinq chapitres de Josué sont consacrés à raconter des événemens nombreux qui exigent au moins le temps compris entre le commencement d'avril et le 24 juillet. Josué commanda aussi à la lune de s'arrêter : le soleil et la lune paraissent, selon le texte, l'un au-dessus de Gabaon, l'autre au-dessus de la vallée d'Aïalon ; ils étaient l'un et l'autre près de l'horizon. Ils avaient peu de hauteur horizontale, le soleil se trouvant vers l'orient d'été, la lune vers l'occident d'hiver : or, une telle position suppose évidemment que la lune avait passé le plein, et se trouvait dans son troisième quartier. On sait que ce fut quatre jours après le passage du Jourdain, que les Israélites célébrèrent la Pâque ; or, cette solennité avait toujours lieu dans le temps de la pleine lune. Elle dut être dans cette position du 1er au 2 avril, et comme depuis le 2 avril jusqu'au 2 juillet on compte trois fois vingt-neuf jours, douze heures, quarante-quatre minutes, ou trois lunaisons entières, elle venait de passer le plein, et se trouvait à son troisième quartier le 5 juillet ; ce serait donc à ce jour qu'il faudrait fixer la date de l'événement. En calculant ensuite, pour un spectateur placé à Béthoron, l'heure à laquelle le soleil se leva le 5 juillet, on trouve qu'il lui fallut de 26 à 27 minutes pour parvenir au vertical de Gabaon. Ainsi le jour où le soleil s'arrêta à la voix de Josué, et où arriva le cataclysme de Deucalion, doit être le 5 juillet de l'an du monde 2,504, à 3,272 ans de notre époque, 26 ou 27 minutes après le lever du soleil.

Mais quelques personnes difficiles à convaincre ont objecté de ces paroles du texte : « Le soleil s'arrêta dans le *milieu* du ciel » que ce fut à midi que le phénomène eut lieu. Cette objection n'est pas sérieuse ; car le milieu du ciel est dans tous ses points, et d'ailleurs cette locution vicieuse, et qui n'est peut-être qu'une imperfection des traducteurs, ne saurait modifier ce qu'il y a de précis et de positif dans le reste du récit. « Josué ayant marché toute la nuit tomba à l'improviste sur le camp des ennemis. » Il s'agit évidemment ici de la fin de la nuit ou du commencement du jour. La victoire ne fut pas un moment disputée, l'ennemi épouvanté de cette charge imprévue prit aussitôt la fuite. Ce fut dans ce moment que Josué dit au soleil de s'arrêter sur Gabaon ; c'est donc au commencement et non au milieu du jour que le phénomène a eu lieu.

Il ne saurait y avoir eu un double jour dans le pays des Cananéens sans que dans un pays plus occidental on n'ait éprouvé une double nuit. Les traditions des Grecs et des Latins ont conservé le souvenir d'un pareil phénomène, que ces peuples ont expliqué suivant leur génie. Ce fut pendant cette double nuit qu'Hercule fut conçu dans le sein d'Alcmène. Toute l'antiquité a cru à la réalité de ce phénomène, et il importe peu que pour elle Jupiter soit descendu sur la terre et qu'il ait ordonné à la nuit de s'arrêter dans sa course pour favoriser ses desseins. Cette tradition mythologique repose évidemment sur un fait réel : on la retrouve mentionnée par des écrivains qui vivaient à une

(1) Si l'on veut vérifier l'exactitude de ces détails géographiques ou en suivre l'application, on peut consulter l'atlas de Sanson, et choisir la carte intitulée : *Regnum Salomonicum.*

époque assez éloignée de l'événement auquel elle se rapportait, pour qu'ils eussent négligé de parler d'un fait aussi merveilleux, aussi inexplicable, s'il n'eût été qu'une invention humaine. Ovide, l'un des hommes les plus instruits dans cette partie de l'histoire profane, en parle avec détails (*Amor.*, *lib.* 7); Properce (*lib.* 2 et 22) et enfin Lucain (*Phars.*, *lib.* 6.) le rapportent également.

Il reste maintenant à savoir si, lorsque le soleil s'arrêta dans sa course au-dessus de Gabaon, il faisait encore nuit pour la Grèce et pour l'Italie.

La Grèce est située à 11 degrés plus à l'occident que Béthoron l'inférieur; comme le soleil parcourt 15 degrés par heure, cette distance est donc de 44 minutes. Or nous avons vu que, quand le soleil s'arrêta sur cette position, il n'était levé que depuis 26 ou 27 minutes: il est donc évident qu'il n'était point encore levé pour la Grèce et à plus forte raison pour l'Italie, les Gaules et les contrées encore plus occidentales. Le double jour de la Palestine devait donc être une double nuit pour la Grèce; l'existence de cette double nuit étant attestée par des traditions qui remontent toutes, malgré les divergences des chronologies anciennes, à l'époque de Moïse ou de Josué, il en résulte qu'il y a identité parfaite entre ces deux événemens, et qu'ils se constatent l'un par l'autre, comme un développement nécessaire des lois des astres.

Le fait historique de ce double jour pour Israël et de cette double nuit pour les Grecs nous étant maintenant aussi bien démontré qu'aucun des autres faits de l'histoire dans ces temps reculés, il n'y a aucune raison de douter de son authenticité, quelque extraordinaire qu'il paraisse. Mais ce fait a dû avoir des conséquences nécessaires, inévitables, car la suspension d'une des lois du monde ne peut avoir lieu sans affecter profondément tout son système. Cherchons donc quelles ont pu être ces conséquences, et si effectivement elles ont eu lieu telles que l'exigent les lois générales de l'univers.

On a déjà dit que la marche du soleil et de la lune n'est qu'une apparence d'optique, et qu'en réalité le mouvement diurne de la terre sur son axe produit le jour et la nuit et trompe ainsi nos sens. Il est donc hors de doute que l'Ecriture, en disant que le soleil et la lune suspendirent leur course vers le couchant pendant la durée d'un jour entier, a établi que, pendant ce temps, le mouvement diurne de la terre demeura suspendu, c'est-à-dire qu'elle cessa de tourner sur son axe.

Voici quelles sont les conséquences inévitables de la suspension de ce mouvement: l'immensité des eaux, conformément aux lois de l'accélération, doit continuer à subir l'impulsion du mouvement qui lui était commun avec celui du globe, et comme elle est animée de toute la quantité de mouvement qui faisait tourner la terre, elle doit se répandre immédiatement sur les continens. D'un autre côté le globe cessant d'être sollicité à s'aplatir vers les pôles par ce mouvement, tend à reprendre sa forme sphérique originelle, c'est-à-dire à se renfler vers les pôles, à se contracter vers l'équateur. Cette réaction violente ne peut avoir lieu sans être accompagnée de convulsions qui se manifestent par des tremblemens de terre et conséquemment par des ruptures de sa surface solide, au travers desquelles s'échappe la matière fluide de son intérieur. Voilà ce qui a dû arriver par suite du phénomène dont parle Josué. Dans une semblable perturbation des lois de la nature, il y a beaucoup d'accidens anomalistiques qui peuvent survenir; même dans les parties de la terre que leur position met à l'abri de l'invasion des eaux. Ainsi cette pluie d'aérolithes que Dieu fit tomber sur les Amorrhéens, peu d'instans avant la cessation du mouvement diurne de la terre, pourrait encore humainement et scientifiquement s'expliquer. Il résulte donc des démonstrations qui précèdent, qu'au temps où les Israélites pénétraient dans la Terre Promise, les eaux de la mer furent violemment jetées sur les continens et qu'ainsi, il y eut un déluge dont la durée fut de vingt-quatre heures; et qu'enfin d'après la position du soleil et de la lune, au moment où les causes du cataclysme se développèrent subitement, la direction du courant diluvien dut être d'occident en orient. La question de savoir si le déluge de Deucalion ou d'Ogygès, si celui dont les prêtres égyptiens avaient conservé le souvenir, et qui suivant eux aurait engouffré l'Atlantide; enfin, si le déluge qui a dû arriver sous Josué, sont trois faits identiques, c'est-à-dire ne sont qu'un seul et même fait, n'est plus qu'une question de chronologie.

On ne peut espérer de trouver à une époque aussi éloignée que celle où l'on place la date de ce grand événement, une concordance parfaite dans la chronologie des divers peuples qui le rapportent, avec le caractère propre à leur civilisation. Les déluges ne sont pas des événemens assez fréquens dans l'histoire du monde, ils ne peuvent pas être assez restreints à celle d'une seule nation, pour qu'on puisse douter de l'identité du même fait, qui, suivant différentes versions, serait arrivé dans le cours d'un siècle sur des lieux différens. Si, du reste, ce fait est accompagné de toutes les circonstances nécessaires, de tous les phénomènes qui sont la conséquence absolue de son accomplissement, il est bien évident que l'obscurité des traditions et l'incertitude des chronologies, loin d'établir des préventions fondées contre la réalité de

ce fait, lui donnent au contraire un caractère inattaquable de certitude historique. Il ne faut que posséder des notions générales de l'histoire de l'astronomie, pour savoir que la division du temps n'a point été la même chez toutes les nations de l'antiquité, et que même nous ignorons complètement, pour plusieurs, comment il faut entendre leurs supputations. C'est nécessairement de l'absence de tout monument authentique et avéré sous ce rapport, que sont nées les exagérations chronologiques que nous sommes en droit de reprocher à divers peuples qui se vantent d'une antiquité chimérique. Mais ici la chronologie vulgaire se trouve admirablement d'accord dans les points principaux avec celle de la Bible. Selon cette chronologie, le déluge de Deucalion remonte à l'an 2504 du monde, ce qui correspondrait à la quarante-quatrième année de Josué, puisque, selon ce document, ce grand chef d'Israël serait né l'an 2460. Ainsi les dates du déluge de Deucalion et de celui de Josué s'accordent de telle manière, qu'il n'est pas permis de douter qu'ils ne soient qu'un seul et même fait. Un nombre considérable de documens historiques conduisent, au reste, à la même conclusion. Les annales de Cedrenus, écrites dans le seizième siècle et composées sans aucune critique, renferment des extraits de beaucoup d'ouvrages anciens, que cet écrivain a recueillis et rapportés sans autre but que celui de rassembler des faits; mais ce travail est aujourd'hui fort important. Le savant Scaliger l'a fait remarquer dans un de ses écrits (sur Eusèbe, n° 236); et il résulte de ses observations chronologiques, qu'Ogygès vivait dans le temps où Moïse achevait sa mission. On voit par tout ce que les anciens racontaient de cet Ogygès et de Deucalion, que, malgré la différence des noms, ces deux personnages ne sont réellement qu'un même individu; ainsi il y a un rapport constant entre toutes les traditions et le texte biblique, car il est à peu près inutile de faire observer que l'existence d'Ogygès ou de Deucalion, du temps de Moïse, s'accorde parfaitement avec celle de Josué, son successeur. D'un autre côté, le cataclysme de Deucalion n'aurait duré que vingt-quatre heures; c'est aussi la durée de celui de Josué: ils sont donc un fait constamment identique. Ces cataclysmes sont d'ailleurs accompagnés des mêmes catastrophes. Les convulsions violentes qui durent résulter de la cessation du mouvement de la terre sont exprimées dans la tradition égyptienne par le souvenir d'un tremblement de terre, dont la terrible puissance anéantit l'Atlantide. La tradition grecque fait concourir le déluge d'Ogygès ou de Deucalion avec un dérangement dans le cours des astres. La tradition hébraïque parle d'une pluie de pierres; tous ces faits s'enchaînent tellement, qu'il faudrait plus d'habileté pour prouver leur indépendance les uns des autres qu'il n'en faut pour en démontrer l'identité. Enfin, selon le récit des prêtres égyptiens, les matières que les géologues appellent *meubles*, provenant de la destruction de l'Atlantide, furent voiturées par la mer à l'entrée du détroit de Gibraltar, qui, navigable auparavant, en fut encombré (1). Ce fait suppose certainement que la direction des eaux de ce déluge était d'Occident en Orient, et l'on a vu plus haut qu'il en a dû être ainsi d'après l'événement arrivé sous Josué.

Il existe donc entre le déluge des Grecs, celui des Égyptiens et celui de Josué, conformité dans les dates, parité dans la durée du cataclysme, identité dans les catastrophes et les diverses circonstances dont ils furent accompagnés. Jamais un plus grand nombre de preuves aussi palpables, aussi concluantes, ne se réunirent en faveur d'aucun événement humain pour démontrer que ces trois faits, qui, au premier aspect, paraissent si étrangers les uns aux autres, ne sont réellement qu'un fait unique et identique.

Nous n'avons jusqu'à présent qu'indiqué rapidement la conséquence qu'a dû avoir la cessation momentanée du mouvement diurne de la terre; il nous reste à expliquer, avec un peu plus de détails, cet effet nécessaire de la subversion d'une loi générale de notre système, pour compléter cette discussion.

La forme du globe terrestre, qui est un sphéroïde aplati sur ses pôles, n'a d'autre cause que sa rotation diurne sur son axe. La vitesse de cette rotation est égale à deux fois celle d'un boulet de canon. Or, un pareil mouvement ne saurait être imprimé à un globe comme la terre sans qu'il ne s'aplatisse sur ses côtés de rotation et se renfle sur son équateur. La cause cessant, l'effet cesse de même; le globe ne tournant plus sur son axe est disposé à reprendre sa forme originelle: par conséquent il tendra à se renfler sur les pôles et à se contracter sur l'équateur. Que doit-il résulter de ces deux mouvemens simultanés, et qui sont mutuellement la conséquence l'un de l'autre?

En se renflant, les pôles du globe doivent exhausser les mers polaires; leurs eaux, se trouvant élevées au-dessus de leur niveau, doivent conséquemment se répandre avec impétuosité et produire une multitude de courans rayonnans des pôles vers tous les points de l'équateur. La contraction des contrées équinoxiales ayant lieu simultanément, favorise évidemment ce mouvement des eaux du pôle. Il y a inondation partout où des

(1) Unde illud mare trajectu difficile est, quum lutum ad huc copiosum ex insula illius reliquiis remanserit.

(Plato, *in Timeo.*)

élévations trop considérables ne font pas dévier les courans, qui, par suite de leur direction, charrient vers l'équateur tout ce qu'ils ont pu entraîner sur leur passage. De là ces mystérieuses traînées de cailloux plus ou moins roulés, ces dépôts de sables, de galets formés de roches primitives, intermédiaires ou secondaires; ces débris végétaux, ces restes d'animaux emportés loin de leur pays, dont les dernières découvertes géologiques ont établi la classification.

Douze heures après, le globe recommençant à tourner sur son axe doit reprendre sa première forme en se dilatant sur les contrées équatoriales et se contractant sur les contrées polaires. De nouveaux courans s'établissent par ce mouvement également violent, et au contraire des précédens, ils entraînent tout ce qui se trouve sur leur passage. De là l'accumulation définitive des débris du règne animal sur les rivages des mers voisines des pôles, et le mélange, si peu explicable autrement, des animaux originaires de ces contrées glacées avec ceux qui ne peuvent vivre que sous la zone torride.

Ainsi partout la terre a conservé l'empreinte de cette grande révolution. S'il existait en effet une contrée dans le voisinage des mers équinoxiales, cette contrée, saisie à deux reprises différentes, dans l'espace de vingt-quatre heures, par les convulsions en sens inverse qui ont agité cette partie du globe, a dû s'engouffrer et disparaître sous les flots. Telle est la mystérieuse histoire de l'Atlantide. Les eaux des tropiques ont dû envahir l'Afrique et y faire ces immenses transports de sables, de débris de coquillages qui ont sans doute transformé en déserts des contrées auparavant peut-être fertiles et riantes. La partie de l'océan Atlantique poussée sur les côtes d'Europe a rencontré des hauteurs suffisantes pour arrêter son invasion, et n'a pu dégrader que les côtes orientales de cette contrée : de là les dépôts de sable qu'on remarque sur les côtes de France, de Portugal, de Hollande.

La Méditerranée et les autres mers intérieures, placées à de grandes distances de l'équateur, n'ont dû éprouver qu'une marée considérable. La Grèce et la Basse-Égypte ont été inondées: mais les fureurs du cataclysme ont expiré sur les côtes de la Palestine; conséquemment la Syrie et l'Asie Mineure n'ont pu en ressentir les effets.

Malgré l'identité des causes qui ont dû amener le déluge de Noé et celui de Deucalion, il ne faut pas croire que les effets du cataclysme aient pu être les mêmes. Entre ces deux déluges il y a une grande et importante différence, c'est que l'un, celui de Noé, a été une submersion totale et de longue durée, tandis que l'autre, celui de Deucalion, n'a été qu'une invasion passagère et de très-courte durée, et qui par conséquent a été partielle.

Telles sont les preuves difficiles à détruire d'un événement extraordinaire à la vérité, mais dont l'existence a été long-temps niée comme contraire aux traditions historiques et à tous les principes de la science. Cependant l'histoire et la science sont venues apporter en sa faveur d'irrécusables témoignages. Il est à remarquer que chaque nouveau progrès des connaissances humaines semble ne se développer sur la terre que pour confirmer les antiques paroles de la Bible et ajouter des certitudes pour ainsi dire matérielles à l'exposition des faits qu'une révélation supérieure a soumis à notre vénération. Nous nous sommes constamment appuyé sur l'opinion des écrivains les plus respectables; mais nous ne devons pas terminer cet article sans déclarer que nous devons surtout beaucoup aux travaux récens de M. L.-A. Chaubard. Ce géologue distingué a discuté la question dont nous nous sommes occupé avec un remarquable talent et des connaissances supérieures auxquelles nous aimons à rendre hommage.

En commençant cette discussion, nous avons dit que nous ne toucherions point à la question de foi qu'elle soulève; mais cette question nous semble résolue par ce formidable ensemble de considérations élevées qui se rattachent à l'événement dont nous avons eu surtout en vue de constater l'authenticité. On se demandera maintenant si le peuple hébreu, témoin de ce phénomène qui s'accomplit à la voix de son chef, a pu le considérer autrement que comme une manifestation de la toute-puissance divine en sa faveur, c'est-à-dire comme un miracle. Dieu, dit-on, qui venait déjà d'écraser les ennemis de son peuple sous une pluie d'aérolithes, n'avait pas besoin de troubler, d'une manière si grave, les lois de la nature pour achever la défaite d'une armée en pleine déroute. D'ailleurs en supposant que Dieu ait néanmoins agi ainsi dans des vues qui sont cachées dans le mystère de sa puissance, pourquoi n'a-t-il pas borné le résultat de ce phénomène, et quel rapport pouvait avoir avec la destruction des Amorrhéens la destruction d'une foule d'autres peuples qui ont été victimes du même cataclysme? Cette objection nous paraît peu logique et par conséquent peu embarrassante; elle se résume dans cette impossibilité où nous sommes de nous expliquer les motifs par lesquels Dieu manifeste sa puissance d'une manière plutôt que d'une autre. Mais si nous nous trouvons dans la même impossibilité en présence d'une multitude de phénomènes qui étonnent notre raison, il serait plus extraordinaire encore que nous ne l'éprouvions pas pour expliquer le miracle de Josué. Il est certain que dans cet événement l'ordre de la nature a été troublé; or, cette déviation des grandes lois de l'univers n'a

pu être permise que par l'être qui les a posées. Il est d'ailleurs fort raisonnable de croire que tout ce qui arrive indépendamment de ces lois, n'arrive que par la volonté de Dieu. Ainsi sous le point de vue scientifique, il est démontré jusqu'à l'évidence que du temps de Josué le soleil et la lune se sont arrêtés durant un jour; et sous le point de vue religieux, bien qu'il ne soit pas permis de sonder la profondeur des desseins de Dieu, on doit regarder cet événement comme une manifestation éclatante de sa protection envers le peuple qui avait reçu la révélation de sa sainte unité, et dans le sein duquel devait naître le Sauveur des hommes.

HISTOIRE

DE LA MUSIQUE RELIGIEUSE.

Chapitre iii. — *En quoi consiste l'expression de la musique moderne.*

Ce grand changement qui renouvela tout le système de la musique et qui lui donna cette puissance inconnue d'agir sur les esprits, fut dû entièrement à la découverte de l'harmonie. Ce fut l'harmonie qui doubla, tripla, multiplia d'une manière prodigieuse, par la science des accords et la composition, les ressources propres à la mélodie; et, plus tard, lorsque s'emparant des progrès des arts mécaniques, elle créa l'instrumentation, anima des *corps morts* (1), fixa à chacun d'eux un langage, un accent particulier, distribua leurs rôles, leur assigna leur place et leur ordre, et combina ces moyens si variés avec les voix humaines; elle découvrit un monde imaginaire où l'âme alla puiser des émotions délicieuses, et suppléa en quelque sorte à cette antique et magnifique alliance de la musique avec les beaux-arts et les hautes sciences, qui l'avait élevée à un rang si supérieur dans les premières sociétés.

Avec de telles ressources, toute personne qui n'est pas initiée aux mystères de l'art s'imaginera que la musique peut exprimer tout ce qu'elle veut; il n'en est pourtant pas ainsi. Sa puissance est nulle dans l'ordre de l'entendement, de la pensée, de l'idée. Mais elle est illimitée dans l'ordre de l'imagination et du sentiment. Rien ne peut suppléer le langage pour l'expression de la pensée; mais outre la pensée, il y a dans l'âme le sentiment qui se modifie, qui se nuance à l'infini; il y a ce vague habituel, cette fluctuation, ce *je ne sais quoi* que tout le monde sent et que nul langage ne saurait définir. Or, cela, la musique l'exprime et l'exprime seule, en sorte que la puissance de la musique commence à se manifester à cet ordre intime qui est inaccessible aux autres langages. Donc la musique est une parole véritable, puisqu'elle fait connaître un côté réel de l'âme.

On conçoit toutefois que cette parole doit varier suivant la manière particulière de sentir propre à chaque individu. Elle est telle pour vous; elle peut être toute différente pour moi. Je puis en être affecté tout autrement que vous, tout autrement même que le compositeur. A l'exception de la musique *imitative*, toujours bornée à quelques effets naturels que la portée des voix et des instrumens peut atteindre, la musique n'a pas d'expression déterminée; et si nous ajoutons qu'il peut exister, à raison de l'emploi des diverses parties qui constituent l'harmonie, une expression double ou complexe, il sera plus difficile de comprendre que cette expression puisse être positive, quelque réelle, quelque significative qu'elle soit en elle-même, et qu'elle ait ce degré de clarté qui fait naître tel sentiment à l'exclusion de tout autre, et s'oppose, par cela même, à toute interprétation différente.

Cette impuissance de la musique de ne rien reproduire de positif tient nécessairement à la nature des élémens qui la constituent. Elle est naturellement vague; c'est là son essence, et l'on ne peut la changer. Mais si l'âme elle-même est vague, son affinité avec la musique n'a plus besoin d'être démontrée; quelque mystérieuse, quelque magnétique que soit la puissance de l'art, elle est incontestable.

L'homme a décomposé la lumière; il a étudié ses propriétés, ses nuances, ses effets. Elle lui a fourni les couleurs (1), au moyen desquelles il a représenté ces mêmes effets; mais les sons, de quelque manière qu'on les conçoive, à l'état de séries (2) ou divisés en combinaisons d'après des intervalles donnés par la nature elle-même, ne représentent rien à l'extérieur. Mis en rapport avec la voix humaine et l'étendue des intonations qu'elle peut parcourir, ils agissent nécessairement sur l'âme sensible dont *la voix*, nous dit

---

(1) Terme de mépris dont se servaient les anciens pour indiquer les instrumens, à l'égard de la voix humaine.

(1) On pourrait dire que les couleurs sont les *sons* de la peinture, de même que les sons peuvent être regardés comme les *couleurs* de la musique. Les uns sont aux yeux ce que les autres sont à l'oreille. Les mots *dessin*, *coloris*, *tons faux*, etc., s'appliquent également aux deux arts. Le mot chromatique, qui exprimait chez les Grecs un des deux genres de leur musique, et qui s'est conservé jusqu'à nous, signifie *couleur*.

(2) On connaît la définition de la musique de saint Jean Damascène : *une suite de sons qui s'appellent*,

un Oriental, *est la lumière*, et participent en quelque sorte du langage. Les notions intellectuelles qui ont présidé à leurs combinaisons diverses doivent nécessairement établir des rapports intimes entre le moyen qui produit les sensations et l'âme qui les perçoit; s'il en était autrement, les effets de la musique sur nous seraient à jamais inexplicables, et les mystérieuses rêveries de Palestrina, les suaves accens de Mozart, l'harmonie sublime et fière de Beethoven, ne nous feraient pas plus d'impression que le gazouillement des oiseaux qui récrée notre oreille sans pénétrer jusqu'au cœur.

La musique répond à ce besoin vague et constant du cœur de l'homme. Comme elle ne reproduit rien de déterminé, elle se prête aux perpétuelles fluctuations de l'âme. Il s'établit entre eux une sympathie réelle, car elle se glisse, oserons-nous dire, par tous les pores de notre être. Toutes les fois que nous ne sommes pas accablés par une douleur profonde ou sous le poids des remords, elle est toujours la bien-venue. Nous la chargeons de nos peines, de nos joies, de notre mélancolie. Tout lui est bon; elle devient notre confidente, elle est le miroir du cœur. Que deux virtuoses fassent successivement entendre le même chant; que Baillot ou Paganini exécutent tour-à-tour le même morceau; tous les deux, sous l'empire d'un sentiment différent, produiront une impression différente. Ce seront bien les mêmes notes, mais sera-ce le même langage (1)?

Lorsqu'une musique a déjà pleuré avec nous, elle ne reparaît plus que les yeux baignés de larmes. Vous avez entendu, pour la première fois, tel air dans une circonstance où votre cœur était tourmenté. C'en est fait, le chagrin est oublié; mais vous n'entendrez plus sans attendrissement cet air auquel vous avez confié votre tristesse. Ainsi il y a des idées associées. Parcourez tel site avec un ami, une personne qui vous est chère. Retournez-y seul: le bonheur s'est évanoui; le sentiment reste; seulement il s'y joint une douce mélancolie. Combien de fois est-il arrivé à celui qui écrit ces lignes de visiter un lieu, de traverser une rue, préoccupé d'une pensée musicale, d'une réminiscence de Beethoven ou de Weber. Revenait-il au même endroit, la pensée musicale se présentait d'elle-même à son esprit, sans nul effort de sa volonté, sans l'intermédiaire du souvenir. Le vieillard glacé par l'âge sera insensible aux pathétiques accens de Rossini. Redites-lui la simple et naïve chanson amie de son enfance, de sa jeunesse; le présent s'effacera un instant de sa pensée pour faire place à l'illusion du passé; le mouvement de sa tête et de sa main marquera la mesure de cet air favori dont ses lèvres tremblantes bégaieront les paroles; et quelques pleurs s'échapperont à travers les rides de son visage.

Ceci explique pourquoi, en général, toutes les personnes sensibles à la musique, sans excepter la plupart des musiciens eux-mêmes, s'obstinent, au moment où elles avancent en âge, et où leur sensibilité commence à s'affaiblir, à voir une décadence dans les formes nouvelles que prend la musique à toutes les époques marquées par un mouvement quelconque dans l'ordre intellectuel, au lieu de n'y voir qu'une nécessité des temps. Relativement à chaque homme en particulier, la meilleure musique est celle qui a agi le plus directement sur son âme et ses organes alors que toutes ses facultés étaient en pleine vigueur. Refroidies par les années, les facultés perdent peu à peu de leur souplesse et de leur élasticité si nécessaires pour établir des relations avec des formes inusitées. De plus, comme on ne peut exiger de tous les hommes qu'ils portent leur vue au-delà de ce qui les entoure et les touche immédiatement, ils se font, pour le plus grand nombre, sur leur art, et d'après leurs propres impressions, un système particulier et un type de perfection auquel ils s'arrêtent définitivement. Ce point indique toujours le plus haut point de maturité où ils sont parvenus.

Dans les contrées où il n'y a pas, à proprement parler, une musique artificielle, c'est-à-dire où cet art n'est pas arrivé à l'état régulier de science, mais où l'on trouve des chants populaires, et par conséquent une musique naturelle, les hommes sont insensibles à toute espèce de musique qui n'est pas la leur. Les habitans de la Suisse, hors de leur pays, n'ont qu'une pensée, qu'un sentiment, celui de leur patrie. S'agit-il de combattre sous d'autres drapeaux que les leurs, les corps de musique des autres nations ne produisent sur eux aucune impression. Mais si les hautbois ou les cors viennent à faire entendre le *Ranz des vaches*, ils fondent en larmes, jettent leurs fusils à terre; ils demandent leurs avalanches, leurs glaciers, leurs forêts. Cette musique, fille de l'inspiration, et que l'art ne peut qu'imiter, fait partie de leur langage.

A ce sujet, écoutons un noble montagnard, M. le comte de Montlosier:

« Boudant comme science la musique *que je n'avais pas voulu apprendre et que je n'avais pas pu deviner*, mais portant toujours en moi une passion de chant indéfinissable, j'admirais le

(1) Les chansons sont un exemple frappant de ce que nous disons ici. Chaque couplet a nécessairement un sens différent, quelquefois opposé à celui qui précède ou qui suit. L'air ne change pas et suit fidèlement le sens des paroles.

charme naturel de ces airs indigènes que l'âme seule, sans aucun art, avait produits..... » A cet égard, une singularité remarquable, c'est que les airs de la partie d'Auvergne qu'on appelle Limagne sont tous dans la mesure à deux temps; ceux des montagnes, sans exception, sont dans la mesure à trois temps (1). Ces airs, leur origine, leur analogie, sous le rapport de la simplicité, avec nos anciennes romances françaises, m'ont occupé beaucoup alors..... Là, étendu sur une belle pelouse verte, je parcourais à mon aise, de mes regards, l'horizon immense qui se découvrait devant moi.... Alors des larmes couraient dans mes yeux, et, comme dit saint Augustin, j'éprouvais du bien de ces larmes : « *Et currabant in oculis lacrymæ et benè mihi erat cum eis.* » Alors aussi m'arrivaient des inspirations de chant auxquelles je m'abandonnais avec délices.

« En fréquentant les spectacles, j'avais appris facilement les airs de nos opéras; je les sais encore. Je me plaisais quelquefois à les chanter avec mes amis. Seul sur nos montagnes, quand ces airs me revenaient à la pensée, je n'avais aucun goût à les rendre. Je n'aurais eu à chanter que les sentimens des autres. Pour comprendre quelque chose de cette situation, il faut penser à un cœur souffrant qui aurait eu tant de besoin d'épanchement, et qui, n'ayant aucun confident de ses peines, ne pouvait s'épancher. »

La musique, en effet, et c'est encore ici une pensée de M. de Montlosier, est la parole de l'âme sensible, de même que le langage est la parole de l'âme intellectuelle. *Ce que l'âme sent,* nous a dit Emmanuel Kalos, *l'âme le met en lumière.* Il faut observer encore, toujours avec M. de Montlosier, qu'il y a, comme pour le langage, de véritables *sourds-muets* pour la musique. Assez ordinairement même ces êtres naissent dans les familles qui ont produit de grands musiciens. La même chose a lieu dans les familles de poètes. Ces hommes, relativement à la musique, sont véritablement à l'état de *mutisme*, et c'est d'eux que l'on dit spécialement qu'ils n'ont *pas d'oreille.* C'est aux physiologistes à prouver s'ils ne sont pas privés d'un sens (2).

La disposition d'esprit influe beaucoup plus qu'on ne pense sur la manière de sentir en musique. Tel morceau qu'on a écouté avec indifférence dans un moment d'entière préoccupation fera verser des larmes dans une autre circonstance. On a dit que la musique adoucit les peines les plus cuisantes. Nous ne craignons pas d'avancer que ceux qui parlent ainsi sont médiocrement sensibles à ses effets. Les personnes chez lesquelles le sentiment musical est développé dans une grande extension en jugent tout autrement. Quand il s'agit de douleurs, son pouvoir n'opère que sur les douleurs physiques : elle soulage et ne console pas. Pour calmer un cœur amèrement affligé, il faut quelque chose de réel; l'espérance même ne suffit pas; comment le vague le pourrait-il?

La musique concentre l'homme tout entier, et met à nu toute l'âme. Elle irrite la sensibilité, et découvre des blessures qu'il faudrait cacher. Elle ne saurait apaiser la douleur; elle la renouvelle, elle la double, elle en est l'écho. Dans le cours d'une nuit bien longue, des malheureux consumés par des peines dévorantes, penchés sur leur grabat, livrés à d'affreuses insomnies, ont entendu le bruit d'une sérénade lointaine qui faisait les délices de l'homme paisible dont elle interrompait le sommeil; et, tout échevelés, ils ont pris la fuite, et sont allés chercher, sous l'épaisseur des murailles, un asile contre les harmonieux accords de la troupe ambulante, qui retentissent dans leur âme comme une cruelle ironie du malheur. Non, la musique n'est pas une *distraction.*

Madame de Staël, qui s'est rarement trompée chaque fois qu'elle s'est laissé guider par le sentiment exquis dont elle était douée, n'a pas laissé échapper cette occasion. Salomon avait dit : *Musica in luctra importuna* (1). Il voulait absolument parler de la défense qni avait été faite de son temps, de faire entendre de la musique instrumentale à la mort des rois. Sans rechercher si l'on pourrait rapporter l'origine de cet usage à un sentiment confus de la vérité que nous venons exprimer, il est vrai que ces paroles conviennent éminemment à notre art. Mais laissons parler l'auteur de *Corinne :*

« Oswald, depuis son malheur, ne s'était pas encore senti le courage d'écouter la musique. Il redoutait ces accords ravissans qui plaisent à la mélancolie, et font un véritable mal quand des chagrins réels nous oppressent. La musique réveille des souvenirs que l'on s'efforçait d'appaiser (2). »

Parmi les auteurs modernes qui ont écrit sur la musique, on ne trouve guère que Grétry qui

(1) La romance si connue de M. de Châteaubriand : *Ah! que j'ai douce souvenance*, etc., est sur un de ces airs.

(2) On a vu pourtant de ces êtres se plaire à l'audition d'une musique guerrière ou imitative. Dans le premier cas, le rhythme seul exerçait cette puissance; dans le second, ils étaient frappés de la ressemblance avec l'objet de la comparaison. Ce qui change la question.

(1) Eccles., cap. 22, v. 8.

(2) Ce que nous disons ici de l'audition de la musique ne s'applique point à la lecture. Celui qui lit un chant ou une partition, se livre à une opération purement intellectuelle. Il n'y a que les sons qui, par l'ébranlement qu'ils communiquent aux sens, puissent agir sur l'âme.

ait attribué à cet art le pouvoir d'exprimer tous les sentimens. Cet homme, si justement célèbre d'ailleurs, aimait passionnément la musique ; il se faisait illusion sur sa propre sensibilité. Tous les autres ont entrevu la difficulté ; pas un seul, que nous sachions, ne l'a résolue. L'un, cherchant inutilement dans l'expression musicale un sens déterminé et mathématique, l'a mise sans façon *au rang des chimères* (1). Un autre l'a appelée un caméléon. Madame de Staël, soit dans son livre sur l'Allemagne, soit dans ses autres écrits, nous parle éternellement de *ce vague de la musique qui se prête à tous les mouvemens de l'âme ;* de cette mélodie dans laquelle *chacun croit retrouver, comme dans l'astre pur et tranquille de la nuit, l'image de ce qu'il souhaite sur la terre* (2). »

Mais la pièce la plus curieuse que nous connaissions en ce genre ; c'est une *lettre* insérée dans la *Revue musicale* (3). Rien de plus divertissant que ce mélange d'enthousiasme et d'embarras du dilettante observateur. La voici presque en entier :

« La poésie et la musique sont deux arts qui éveillent en nous les plus vives émotions ; mais les moyens qu'elles emploient diffèrent essentiellement. La première, se servant des termes *dont le sens est bien déterminé, ne nous présente que des idées fixes et précises ;* et s'il est vrai que l'imagination s'élance au-delà des expressions qui lui sont soumises, toujours est-il que le langage lui offre d'une manière non équivoque la matière de ses créations. L'ébranlement produit sur notre organe, soit que nous lisions, soit que nous entendions réciter une œuvre poétique, est si peu de chose, qu'il est inutile d'en tenir compte (4) : le plaisir est ici tout spirituel. La musique, au contraire, s'adresse plutôt aux sens. *Son langage vague et mystérieux nous entraîne, sans que nous devinions la cause de ce pouvoir ; elle n'offre qu'un caractère général de gaîté et de tristesse* : c'est sur ce fonds immense, *et presque sans limites*, que l'imagination doit dessiner. Notre âme, doucement bercée, s'abandonne à une douce rêverie ; *elle erre dans un monde de chimères ;* elle cherche à créer un objet à ses sensations, et une foule d'idées apparaissent à la fois. Qui se chargera de remonter à la source de ce plaisir ? *Il échappe à l'analyse*, comme le parfum qui flatte notre odorat. *Le musicien, aussi ignorant que ses auditeurs sur le secret de cette inexplicable jouissance*, se livre à l'inspiration, et il *devine* le plaisir dont il va les enivrer. Chose étonnante ! *il travaille sans but précis, et il sent quand il l'a atteint !* Une idée lui a souri ; *il ne sait pourquoi ;* mais un infaillible instinct lui assure qu'elle produira sur les autres la même impression (1). Le motif de son choix *est une énigme, comme celui de notre émotion* (2).

« Ainsi, la poésie et la musique ont *chacune une puissance qui leur est propre.* Elles se suffisent à elles-mêmes, et si la poésie est capable de nous ravir d'admiration, la musique avec ses seules ressources pourra nous plonger dans l'extase.

« Toutefois, l'union de ces deux arts est si naturelle, qu'on ne saurait en trouver l'origine dans l'histoire. La voix, organe du chant et de la parole, a dû bientôt les allier.... Quoi qu'il en soit, ces deux arts, en réunissant leurs efforts, ont dû *augmenter leurs jouissances.* Dès lors *les pensées de la poésie flatteront agréablement l'oreille ;* les douces modulations de la mélodie auront un objet précis et arrêté ; les plaisirs de l'intelligence se joindront à ceux de la sensation. Aussi est-ce dans la musique sacrée, dans la musique dramatique, que nous trouvons les émotions les plus vives. »

Ce n'est point ici le cas d'examiner jusqu'à quel point l'expression musicale acquiert de puissance lorsqu'elle est réunie aux paroles, en d'autres termes, jusqu'à quel point la musique dramatique est supérieure à la musique instrumentale. Nous ne voulons pas rechercher non plus s'il est bien exact de dire que ces deux arts, *en réunissant leurs efforts, ont dû augmenter leurs jouissances*, et *que les pensées de la poésie flatteront agréablement l'oreille.* Il faut passer ces expressions, tant soit peu *mystérieuses* et *énigmatiques*, à un musicien qui *travaille sans but précis*, et qui *se plaît à errer dans un monde de chimères.* Il nous suffit d'avoir démontré les rapports de la musique avec le cœur de l'homme si incertain, si irrésolu, si flottant, si tristement combattu par

(1) Boyé.

(2) *Corinne.*—Voir *de l'opéra en France*, par M. Castil-blaze, tome I : *De l'expression*, et tome II, p. 2 et 3.

(3) *Revue musicale* de M. Fétis, première année, n° 13.

(4) C'est l'effet du rhythme, dont on doit *tenir compte*, et qui n'est pas tout *spirituel.*

(1) L'auteur suppose ici que tout le monde sent de la même manière, ce que l'on pourrait aisément contester.

(2) On n'en peut plus douter : les musiciens sont sorciers, et c'est ce qui désespère M. de Montlosier, qui, ainsi qu'il nous l'a avoué lui-même, n'ayant pas *voulu* apprendre la musique, n'avait pas *pu* la deviner : ce qui en effet eût été beaucoup plus commode, et qui de plus, à en croire l'auteur de la *lettre*, ne l'aurait pas *devinée* davantage, alors même qu'il l'aurait *apprise.* Or, voilà une *situation* embarrassante, et nous pouvons deviner à présent pourquoi *il boude la musique comme science*, et partant, tous les musiciens *savans* qui ne *s'occupent pas d'airs indigènes*, même ceux qui *s'occupent d'airs d'opéras*, bien que M. le comte *apprenne facilement ces airs et qu'il se plaise à les chanter avec ses amis.*

des désirs vagues et contradictoires, cherchant sans cesse la fixité, comme dit saint Augustin, *et ne sachant où se poser.* Or, c'est dans ces rapports que l'on doit chercher la cause des effets de la musique sur nous, et la base d'une large esthétique destinée à remplacer bientôt ces théories étroites, matérielles et déjà usées qui, en faussant les notions premières de l'art, en corrompant son essence, en méconnaissant son origine et sa destination, l'avait séparée de la vie morale de l'homme, pour en faire un vain et triste objet de frivolité et de luxe.

JOSEPH D'ORTIGUE.

NOTICE SUR EUSTACHE LESUEUR.

Jamais le caractère d'un écrivain ou d'un peintre ne s'est représenté dans ses ouvrages avec autant de fidélité que celui d'*Eustache Lesueur.* Il avait sur l'une des faces de son esprit cette douceur, cette simplicité, cette grâce, qui donnent tant de charme à ses tableaux; et sur l'autre, cette sensibilité profonde, cette foi vive et pure, cette élévation de pensées, qui lui ont assigné une des premières places parmi les peintres de sujets chrétiens.

Eustache Lesueur naquit à Paris en 1617. Fils d'un sculpteur originaire de Montdidier, il montra de bonne heure des dispositions qui déterminèrent son père à lui faire étudier la peinture; il fut placé chez *Simon Vouët.* Simon Vouët, peintre trop estimé de son époque et trop oublié de la nôtre, avait beaucoup de qualités, de celles surtout qui forment de bons élèves : une composition sage, un dessin sévère et qui se ressouvenait de ses études en Italie, mais une couleur terne, et peu de chaleur dans l'exécution. Il fut le fondateur de l'école française, qui eut le malheur de suivre quelques-uns de ses défauts en perfectionnant toutes ses qualités; et sa plus grande gloire, après tout, est d'avoir été le maître de Lesueur et de Lebrun, comme la plus grande gloire du Pérugin est d'avoir été le maître de Raphaël.

Les progrès de Lesueur furent rapides. Employé, sous la surveillance de Vouët, dans les nombreux travaux de peinture que commandait le cardinal de Richelieu, fidèle protecteur des arts, même au milieu des crises les plus orageuses de son ministère, on confondit d'abord ses ouvrages avec ceux de son maître; mais bientôt la vue de quelques toiles de Raphaël ayant imprimé une nouvelle direction à ses études, il commença à donner à ses figures l'expression et la grâce, deux qualités que n'avait pas le pinceau de Jouvenet. Dès lors la différence entre le maître et l'élève fut tracée: l'un avait du talent, l'autre du génie.

A vingt-deux ans, Lesueur se maria. Sa femme, peu favorisée des avantages de la fortune, ne lui apporta en dot que les vertus qui font une bonne épouse. Lesueur n'ayant que son talent pour vivre, et se voyant obligé de soutenir son ménage, dut se fixer à Paris. Il renonça à faire le voyage d'Italie, ce voyage si nécessaire aux peintres, surtout aux peintres français, et qui eût assurément donné à son pinceau les seules qualités qui lui manquèrent : un coloris plus vigoureux et une science plus profonde du clair-obscur. D'un caractère timide et réservé, Lesueur ne chercha pas à se produire; il ne courut pas après la réputation, il attendit qu'elle vînt le chercher : aussi fut-il rarement employé dès l'abord à des ouvrages de peinture. Il exécuta un grand nombre de sujets destinés à la gravure : des *thèses* de théologie, des *frontispices* de livres, entre autres une *Annonciation* pour un Office à l'usage des Chartreux, une *Sainte Famille* qu'il grava lui-même, enfin quelques sujets moraux ou allégoriques et de circonstance : *Minerve et la reine Anne d'Autriche, Louis XIV et le cardinal Mazarin, la Vertu au roi, etc.* Ces premiers travaux, peu utiles à la gloire de Lesueur, contribuèrent cependant à lui donner cette haute science de dessin qu'on admire dans ses ouvrages. Il peignit aussi dans cet intervalle de temps quelques tableaux et un assez grand nombre de portraits dont la plupart nous sont inconnus.

Lesueur avait à peine vingt-six ans lorsque *l'Académie de Saint-Luc,* compagnie à laquelle succéda notre Académie des Beaux-Arts, crut de son devoir de l'appeler dans ses rangs. Il peignit pour sa réception un grand tableau représentant *saint Paul guérissant les malades et délivrant un possédé devant l'empereur Néron;* et cet ouvrage, le premier où son génie se fût déployé avec une entière liberté, donna la mesure de ce qu'il pouvait faire.

C'est à cette époque de son histoire qu'il faut placer l'origine de ses relations avec le Poussin, cet autre grand artiste plein de foi et de conscience comme Lesueur, et qui fut plus heureux que lui. Charmé du talent de Lesueur, le Poussin conçut pour lui une de ces nobles amitiés de grand homme à grand homme que n'altèrent jamais la jalousie, l'intérêt et toutes ces petites passions de l'humanité. Malheureusement, comme il n'était venu en France que pour recevoir sa nomination de premier peintre du roi, il ne fit qu'un court séjour à Paris. Mais, de retour à Rome, il prenait la peine de dessiner des croquis de modèles du meilleur style, qu'il envoyait à Lesueur; Lesueur étudiait ces croquis et corrigeait avec simplicité les parties défectueuses de son dessin.

Ces relations intimes avec un artiste aussi illustre

étaient bien faites pour consoler Lesueur des persécutions et des dégoûts qu'un autre rival, moins honorable que le Poussin, commençait à lui susciter. Lebrun, ancien camarade de Lesueur dans les ateliers de Vouët, ne voyait pas sans un violent dépit la gloire naissante de son rival. Intrigant et actif, habitué au monde autant que Lesueur était simple et habitué à la solitude, il savait bien que la plupart de ses succès n'étaient dus qu'à l'approbation du roi, auquel il avait su plaire, ou bien aux immenses relations qu'il entretenait avec la société la plus brillante de l'époque. Les succès de Lesueur, inconnu et retiré, ne pouvaient au contraire être attribués qu'à son génie. D'ailleurs, le hasard qui avait voulu que ces deux hommes si différens de caractère, d'habitudes et de talent, se trouvassent en même temps à la tête de l'école française, les opposait constamment l'un à l'autre et ne fit cesser leur rivalité qu'avec leur vie. Mais de cette longue querelle Lesueur devait emporter l'estime de ses contemporains et de la postérité; Lebrun, au contraire, devait s'attirer le blâme universel, et souiller sa mémoire d'un soupçon dont elle ne se relèvera jamais.

Ce fut en 1645 que Lesueur, nommé premier peintre de la reine-mère Anne d'Autriche, fut chargé par elle de décorer le cloître de la Grande-Chartreuse de Paris, et qu'il peignit cette célèbre galerie de *Saint-Bruno* à laquelle il a attaché son nom, comme Raphaël a attaché le sien aux loges du Vatican. C'était un travail noble et digne de lui que de peindre la vie de Bruno, ce grand saint, cet austère cénobite; un travail qui convenait parfaitement à Lesueur, dont le caractère offrait tant d'analogies avec celui de saint Bruno. Aussi fit-il une suite de tableaux où l'on ne sait ce qu'il faut le plus louer de l'exécution ou de la pensée. La galerie de la Grande-Chartreuse accusait dès les premiers ouvrages bien moins un élève de Vouët qu'un disciple de la grande école romaine; mais, dans les suivans, Lesueur ne marcha plus sur les traces de personne : c'est lui, c'est son génie pur et facile, c'est son élégance mélancolique, sa ravissante harmonie de tons, sa précision sans sécheresse, sa grâce sans affectation. Les nombreux tableaux de cette galerie, qui fut exécutée en trois ans, ne sont pas tous de sa main; mais il en a fourni tous les dessins, et il en a retouché la plus grande partie. Les connaisseurs ont été fort longtemps avant de faire le choix des tableaux les plus remarquables parmi cette réunion de merveilles; et s'il y en a quelques-uns qui soient effectivement supérieurs aux autres, les plus faibles n'en sont pas moins des chefs-d'œuvre : tous se distinguent non-seulement par leur disposition grande et simple, par la justesse et la naïveté des expressions, la vérité des attitudes, le jet aisé et noble des draperies, mais par une délicatesse de correction et une suavité de ton parfaitement analogues aux sujets des tableaux. Ceux que la gravure a le plus souvent reproduits, et qui passent pour les plus remarquables, sont : 1° *Saint Bruno prosterné devant un crucifix;* admirable figure, profondément recueillie, d'une simplicité qui pénètre, d'une expression qui fait penser. Les draperies de la robe sont divinement touchées. 2° *Saint Bruno distribuant ses biens aux pauvres.* Ce tableau forme une sorte de contraste avec le précédent; il est composé de plusieurs groupes parfaitement agencés, tandis que l'autre n'a qu'une seule figure; il est parfait de vérité et de naturel. 3° *La Mort de saint Bruno entouré de ses religieux.* Ce tableau est un de ceux, malheureusement trop rares, où Lesueur a présenté d'énergiques effets de clair-obscur. La vigueur des ombres est ici parfaitement en harmonie avec les parties sombres du sujet; mais ce qui frappe le plus le spectateur, ce sont les différentes expressions répandues sur tous les visages, dans toutes les attitudes, jusque dans la tournure de tous ses vêtemens uniformes et de la même couleur que portent les religieux. La tête du saint est d'une sublimité inouïe : c'est bien la mort du juste; on voit qu'il a expiré sans remords, sans souffrances, comme on s'endort pour une nuit, et que son dernier soupir n'a été que le signe de son départ pour le séjour auquel il aspirait depuis long-temps. 4° *L'Apothéose de saint Bruno, emporté au ciel par les anges;* admirable groupe, plein de légèreté et de grâce, et qu'on voit véritablement s'envoler.

A toutes les qualités que nous avons déjà dites, Lesueur joignait cette facilité qui est, suivant notre avis, le cachet particulier des grands peintres. La galerie de Saint-Bruno fut achevée en 1648. Lesueur était alors dans toute la vigueur de son talent; sa renommée, long-temps voilée par d'injurieuses intrigues, par de basses jalousies, commençait à se dégager de ses ombres et à briller de cet éclat si pur qu'elle devait répandre sur la postérité. C'est à cette époque que l'Académie de peinture fut créée; Lesueur, qui en faisait partie, fut un des douze anciens membres ou professeurs chargés de peindre le tableau que présentait, au premier mai, le corps des orfèvres de Paris à l'église de Notre-Dame. L'émulation, plutôt que le modique prix de quatre cents francs attaché à ce travail, fit produire à Lesueur le *saint Paul prêchant à Éphèse,* son chef-d'œuvre et celui de l'école française. Jamais le pinceau de ses prédécesseurs ou de ses contemporains ne s'était élevé à tant de hauteur. (*Suite.*)

Le sujet du tableau de Lesueur est dans ces versets des Actes des apôtres (chapitre 19, § 2) :

18. Et plusieurs de ceux qui avaient cru venaient confesser et déclarer ce qu'ils avaient fait de mal.

19. Il y eut aussi beaucoup de ceux qui avaient exercé les arts curieux, qui apportèrent leurs livres et les brûlèrent devant tout le monde ; et quand on en eut supputé le prix, on trouva qu'il montait à cinquante mille livres d'argent.

20. Ainsi, la parole de Dieu se répandait de plus en plus et se fortifiait puissamment.

Nous nous abstiendrons de donner une description de ce magnifique tableau, puisque nous en publions une gravure qui le reproduit fidèlement dans ses moindres détails. Mais nous ferons remarquer, au milieu de tant de perfections, la beauté et la simplicité de l'ordonnance, la majesté du principal personnage ; et nous rappellerons que le coloris de cet ouvrage, plus ferme et plus chaud que celui des autres peintures de Lesueur, est presque aussi parfait que le dessin et la composition.

Le grand succès du tableau de *saint Paul* valut à Lesueur autant de travaux qu'il en pouvait désirer; il peignit un grand nombre de tableaux pour les églises de Paris et de la province. On cite parmi ces ouvrages : *Saint Gervais et saint Protais, conduits devant le consul Arbase pour sacrifier aux idoles*; *le Martyre des deux mêmes saints* : ces tableaux, peints pour l'église de Saint-Gervais à Paris et qui en décoraient la nef, sont aujourd'hui au Musée ; *le Martyre de saint Laurent*, *et Jésus chez Marthe et Marie*, peints pour l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, et qui, vendus dès avant 1750, ont malheureusement disparu dans un incendie; *la Messe de saint Martin*, peinte pour le monastère de Marmoutiers : une hostie rayonnante passe sur la tête du prêtre qui officie et fait éprouver aux assistans divers sentimens de piété, de surprise et d'admiration. Ce tableau est aussi au Musée. On n'en finirait pas si l'on voulait donner la liste exacte de tous ces chefs-d'œuvre ; et s'il fallait formuler un jugement sur chacun d'eux, on serait forcé de répéter toujours les mêmes paroles : beau, admirable, sublime.

Mais tous ces travaux, auxquels Lesueur s'appliquait sans relâche, fatiguaient ses organes, épuisaient ses forces. Un cruel malheur acheva d'attaquer en lui les principes de la vie : il perdit sa femme ; et il ne lui resta personne auprès de qui se consoler des persécutions de l'envie. Dégoûté d'un monde où son âme simple et modeste ne trouvait point d'âmes intelligentes, il se retira chez ces mêmes Chartreux dont il avait orné les galeries, et dont la reconnaissance lui avait offert plusieurs fois un asile. Une mélancolie invincible et profonde s'empara de lui et ne tarda pas à le conduire au tombeau : il mourut à l'âge de trente-huit ans, désenchanté de la gloire, dégoûté de la vie. Lebrun, qui n'avait cessé de le poursuivre de sa haine passionnée, et qui avait surtout contribué à entretenir l'injustice de Louis XIV à l'égard de son rival, osa venir le voir à ses derniers momens; il feignit une douleur qui n'était point assurément dans le fond de son cœur et reçut les adieux de Lesueur, qui lui pardonna du regard et du geste. Mais quand cette belle âme se fut envolée vers le ciel, Lebrun, ne pouvant retenir sa joie, murmura ces paroles si affreuses et si connues : *La mort vient de m'ôter une grande épine du pied !*

Il faudrait peut-être quelque chose de plus que ces paroles et que l'excès de la jalousie de Lebrun pour justifier l'accusation d'empoisonnement dont on a flétri sa mémoire. Il est certain néanmoins que Lesueur avait des ennemis acharnés qui ne l'abandonnèrent pas, même après sa mort, et le poursuivirent jusque dans ses chefs-d'œuvre. Des mains jalouses ayant endommagé plusieurs peintures du cloître des Chartreux, les religieux furent obligés de les couvrir de volets fermant à clef. On remarqua que ces dégradations, qui depuis ont été réparées, indiquaient dans ceux qui les avaient commises une grande connaissance de la peinture : ainsi les endroits effacés ou abîmés étaient les plus beaux et les plus difficiles à refaire. Si toutes ces observations n'attaquent pas directement la personne de Lebrun, elles attaquent au moins ses élèves, et il est bien permis de croire qu'ils ont agi sous son inspiration.

Lesueur fut inhumé à Saint-Étienne-du-Mont, où la simple épitaphe qui couvrait son tombeau est aujourd'hui effacée. Un plus digne monument a reçu la cendre de Lebrun à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et un autre a été érigé au Poussin dans le Panthéon romain, à côté de Raphaël. La postérité, plus juste que ses contemporains, a mis Lesueur au rang du Poussin et bien au-dessus de Lebrun. On lui a donné, à cause de l'élévation de son génie, de la pureté de son dessin et de la beauté de ses ordonnances, le nom de *Raphaël français*. Ajoutons que ces qualités, jointes à son harmonie, à sa grâce, à sa sensibilité, auraient pu le faire appeler le *Racine de la peinture*.

Lesueur ne s'est guère exercé que sur des sujets sacrés. Il est impossible cependant de donner une connaissance exacte de la vie et du talent de cet artiste sans parler des peintures qu'il exécuta concurremment avec Lebrun dans l'hôtel du président de Thorigny, connu depuis sous le nom d'hôtel Lambert. C'étaient une suite de sujets mythologiques où Lesueur peignit avec autant

de grâce que de décence les Amours, les Nymphes, les Muses et des compositions allégoriques bien supérieures à celles de Lebrun, qui se piquait cependant d'exceller dans ce genre. On rapporte, à ce sujet, que le nonce du pape étant venu voir avec Lebrun les peintures de l'hôtel Lambert, commencées depuis quelques années, celui-ci doublait le pas en traversant les pièces peintes par Lesueur : « De grâce, arrêtons-nous, dit le nonce; voilà de bien belles peintures! » On conçoit qu'une semblable préférence, de la part d'un grand, de la part surtout d'un cardinal italien, dut vivement choquer celui qui se croyait le premier artiste de son siècle et qui cherchait à s'attirer exclusivement, par l'allégorie de ses louanges, les bienfaits et la faveur de Louis XIV.

Lesueur, qui n'avait d'autres élèves que ses trois frères et deux peintres nommés Laurent Colombel et Claude Lefèvre, ne forma point d'école, tandis que Lebrun eut de nombreux disciples : c'est que l'un avait trouvé moyen de fixer sur lui l'attention de tout le monde, et que l'autre ne songeait qu'à travailler suivant sa conscience et suivant l'art. Les traits de Lesueur ont été rarement reproduits; il existe cependant un très-beau portrait de lui qui se trouve aujourd'hui dans la galerie d'un amateur célèbre, et qui mériterait d'être gravé. Lesueur s'est peint tranquillement assis sur un lit de repos, tandis que son seul génie terrasse la Calomnie et met en fuite l'Envie : voilà la seule vengeance qu'il se soit jamais permise contre ses ennemis. Le fond du tableau représente un vaste jardin d'une perspective riante : image paisible de l'avenir, qui a rendu enfin une justice éclatante à ce génie modeste, en réunissant dans le palais de nos rois quarante de ses productions les plus belles, échappées à l'injure des hommes et des révolutions.

LE DROIT D'AINESSE,

TRADITION DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

On donnait autrefois le nom de comté d'Albon à une vaste contrée située entre le Rhône et l'Isère, et au sud-ouest de la grande chaîne granitique des Alpes; c'est à la fois le berceau des Dauphins et celui de la civilisation de la noble province à laquelle ces princes imposèrent le doux nom d'une de leurs épouses. Vienne, la ville des saints, l'antique métropole de la Gaule romaine, était comprise dans ce comté; maintenant ses ruines mélancoliques couvrent au loin les campagnes de leurs muets souvenirs. Le voyageur qui descend des Alpes aime à s'asseoir sous les ombrages du comté d'Albon, où des sites pittoresques et variés, dans une nature plus calme, viennent reposer son imagination des scènes merveilleuses et terribles que renferment ces masses géantes. En quittant la riante et féconde vallée de Tullins, qui semble fière de ses belles eaux, de ses collines agrestes, de ses prairies si heureusement coupées par des plantations de hautes vignes, on entre dans une vaste plaine, au sein de laquelle les blanches murailles de Saint-Marcellin, à demi voilées sous un double rideau de peupliers et de mûriers, apparaissent de loin comme une riante hôtellerie, dont un ardent soleil fait désirer l'abri protecteur. La vallée, c'est le printemps avec ses brises et ses fleurs; la plaine, c'est l'été avec son ciel bleu et ses fécondantes chaleurs. A droite de Saint-Marcellin, une grande ligne de verdure qui ferme l'horizon s'étend dans une forme demi-circulaire comme une île dans une mer paisible : ce sont les restes mutilés de Chamboran, antique et majestueuse forêt dont la hache moderne a impitoyablement éclairci les futaies séculaires, sans respect pour les pieuses traditions dont elle semble pleurer l'oubli dans sa vieillesse désolée. A gauche de cette ville, fille d'une abbaye des premiers âges chrétiens, car ce sont des moines qui fécondèrent jadis les falaises de Chamboran, la scène est encore plus majestueuse et plus grande : l'Isère se roule comme un immense serpent au travers des prairies, et ses ondes grisâtres baignent la base des montagnes sablonneuses d'Albon, où nous allons pénétrer.

Les pelouses aromatiques qui couvrent les versans ondulés de cette région se dessinent d'abord dans le lointain comme une zone d'azur; mais cette illusion d'optique se modifie peu à peu quand on approche de ses combes boisées. Alors les couleurs du paysage se nuancent de teintes d'une inexprimable beauté : le riche manteau d'émeraudes, semé de veines bleuâtres, qui semble jeté sur ces collines, s'étend au loin comme une draperie fantastique : les prairies émaillées de fleurs, les champs couverts de jaunes épis, les coteaux plantés de vignes ou de majestueux maïs, qui déploient au vent parfumé leurs longues feuilles de palmier, semblent s'entrelacer comme les nattes coloriées d'un tapis, comme les tresses d'une guirlande que couronnent de vieilles forêts de sapins dans leur triste mais éternelle verdure. L'aspect romantique de ce pays est encore poétisé par les ruines religieuses et féodales qui gisent çà et là sur les hauteurs : le christianisme des temps héroïques, la chevalerie du moyen âge, debout sur ces collines solitaires, s'y montrent partout avec leurs inspirations et leurs souvenirs.

C'est là qu'on trouve le délicieux vallon de Sainte-Marie, où les eaux vives de la Galaure

semblent dormir dans leur lit verdoyant, ombragé de saules et de peupliers. Ses abords sont fermés des deux côtés par des ruines qui rappellent toute son histoire. Au nord, les vieilles tours de Montfalcon, étendues sur le sommet de la montagne, comme des ossemens blanchis, sont tout ce qui reste de la noble famille qui les éleva jadis ; elle avait emprunté son nom au nom populaire de *mont du Faucon,* que la tradition avait imposé à ce lieu. Au midi, le sol est couvert des débris d'un saint prieuré, fondé par le dauphin Guigues IV, en l'année 1146. A cette époque déjà reculée, ce vallon, peuplé de bois, s'appelait le Mal-Val ; car de sinistres histoires en éloignaient les voyageurs et contribuaient à environner la formidable demeure des Montfalcon de tout le prestige que la crainte pouvait ajouter à leur puissance féodale. Mais quand le vieux Guigues eut fait construire à l'extrémité du Mal-Val une demeure aux frères de saint Bruno, le pays changea bientôt d'aspect : les bois s'éclaircirent, de fécondes prairies s'étendirent sur les deux versans du vallon ; des fermes s'élevèrent au milieu des falaises incultes, et de riches moissons vinrent bientôt disputer le sol fécondé aux ronces et aux broussailles qui le couvraient. Les Chartreux placèrent leur monastère sous l'invocation de la reine des anges ; alors le Mal-Val devint le Val de Sainte-Marie : la religion, en prenant possession de ces solitudes agrestes, y apporta l'espérance et le bonheur. L'humeur sombre et guerrière des chevaliers du mont du Faucon s'adoucit aux chants des religieux, et un lien mystérieux, mais puissant, s'établit entre le manoir féodal et l'abbaye.

Le monastère a survécu quelque temps au château ; mais aujourd'hui il ne reste plus debout, au milieu de ses ruines, qu'un tombeau où les branches errantes du lierre disputent au marbre une inscription latine, qu'on peut rendre par ces mots: « *Divisés dans la vie, réunis dans la mort, ici reposent jusqu'au jour du jugement, deux frères qui furent ennemis et qu'il a plu à Dieu de réconcilier dans son sein. Priez pour les derniers seigneurs de.....*: Le temps a effacé les mots qui auraient pu expliquer le sens de cette énigme funèbre. Peut-être la Providence n'a-t-elle pas permis qu'un souvenir de la vie pût troubler quelquefois la paix de ce tombeau ; mais il y a des passions et des misères humaines dans ces tristes paroles, et l'on sent malgré soi qu'il existe encore quelque secrète sympathie entre les ruines de Montfalcon et les ruines de l'abbaye. La tradition populaire est d'accord avec cette étrange révélation que vous fait la mort dans cette enceinte silencieuse. Voici ce que j'ai appris d'elle.

Vers le milieu du dix-septième siècle et à l'époque où le puissant Louis XIV régnait dans tout l'éclat de sa gloire, la maison de Montfalcon, épuisée d'hommes par les guerres du siècle précédent, réduite à un fief dont les revenus bornés ne lui permettaient plus de soutenir son rang, paraissait toucher au moment de sa chute. Mais ce nom brillait dans trop de pages de l'histoire du Dauphiné, le peuple l'avait prononcé avec respect depuis trop d'années, dans le pays surtout où son origine se perdait dans les plus anciennes traditions, pour que ses malheurs eussent alors porté aucune atteinte à la haute considération qui l'environnait. Le roi lui-même avait souvent manifesté le plus vif intérêt en sa faveur, et l'on ne doutait pas qu'il ne vînt tôt ou tard au secours de cette noble famille. Elle n'était plus alors représentée que par trois personnes : un vieillard et ses deux fils. Le baron de Montfalcon, dans l'espoir de refaire la fortune de ses ancêtres, en avait appelé comme eux à son épée : il était venu à Paris, il avait quitté les tours féodales de ses pères pour les salons de la cour, il avait renoncé à la vie austère d'un noble châtelain pour la vie facile et dissipée d'un gentilhomme et d'un courtisan ; mais l'orgueil de sa race chevaleresque ne l'avait point abandonné. Il mit autant de soins et d'habileté à cacher sa misère, qu'il aurait fallu en employer pour la faire connaître au monarque. Sa fierté ne lui permettait pas de descendre jusqu'à un emploi lucratif qui lui eût paru faire injure à son écusson. Il acheva d'user ainsi ses dernières ressources dans une ostentation que des préjugés, respectables au fond, semblaient lui imposer, et il revint en Dauphiné, honoré de la faveur du roi, mais plus pauvre qu'avant son départ. Cependant il rapportait avec lui des espérances que son fils aîné pouvait réaliser, en se montrant seulement à la cour, comme il avait daigné le faire lui-même.

Malheureusement Guy de Montfalcon n'annonçait aucune disposition favorable à l'ambition de son père : c'était un grand et pâle jeune homme, triste, méditatif, studieux ; le vallon de Sainte-Marie était pour lui le monde, qu'il ignorait, qu'il ne voulait pas connaître. Sa paisible jeunesse avait grandi comme les arbres du voisinage ; comme eux il n'avait essuyé d'autres orages que ceux du Ciel, et cependant il y avait de la force et de l'énergie dans cette âme calme et pure : la bienfaisance et la charité, ces douces vertus chrétiennes, embrasaient son noble cœur comme des passions. Pauvre, il donnait aux pauvres; car, dans la simplicité de sa vie, sans besoins il avait toujours du superflu. Enfant du vallon, il connaissait les vertus de toutes les plantes qu'il produisait, il secourait les malades avec les sucs généreux qu'il en exprimait. Souvent, au milieu de la nuit et durant l'hiver, l'em-

preinte de ses pas restée dans la neige indiquait le chemin du château à quelque humble chaumière des environs où des cœurs affligés avaient appelé sa présence. Il y avait bien des années que la bannière des Montfalcon n'était tombée dans de telles mains, et sans doute, s'il eût vécu dans d'autres temps, le jeune Guy n'eût porté qu'à regret, dans les tournois et les batailles, la lance de ses pères.

Tel n'était point Albert, le second fils du vieux baron. Ardent à tous les plaisirs, à toutes les folies, ignorant par orgueil, violent et emporté, mauvais maître et plus mauvais frère, il n'y avait de repos au château que lorsque Albert, avec ses chiens et ses piqueurs, dans la compagnie de quelques gentilshommes voisins dont les mœurs ressemblaient aux siennes, était parti pour la chasse. « Oh ! disaient ses compagnons de débauche, voilà un noble jeune homme ! un vrai Montfalcon; et cependant ce n'est pas celui qui doit hériter du nom et du domaine de ses pères ! » Ces réflexions provoquantes remplissaient d'amertume le cœur d'Albert. Quelquefois déjà il avait vaguement songé à l'avenir que les lois lui destinaient; quelquefois il avait songé que son frère viendrait se placer entre le monde et lui, appuyé sur un droit qu'aucune puissance alors n'aurait pu briser. Il en avait conçu quelques passagers sentimens de colère; mais comme il avait toujours méprisé son frère, que le peuple des environs appelait le saint du château, il ne concevait pas que Guy poussât jamais l'audace jusqu'à lui disputer dans la maison de leurs ancêtres une autorité dont il avait su s'emparer dès sa plus tendre jeunesse. Il attendait l'avenir avec confiance, et continuait à exercer avec une cruelle rigueur, sur quelques pauvres vassaux, ce reste de puissance seigneuriale que les révolutions avaient laissée entre les mains des nobles.

Guy de Montfalcon, qui gémissait des excès de son frère, ne lui avait jamais dénié un pouvoir dont il se montrait si jaloux; une fois cependant il osa élever la voix en faveur de son droit d'aînesse, et ce fut pour le fougueux Albert une effroyable lumière de l'avenir qui pénétra dans son cœur passionné. Le fier gentilhomme était entré avec colère dans la triste demeure d'un vassal du château, en retard de payer la rente qu'il devait à ses seigneurs; mais l'infortuné, en proie à une maladie mortelle, gissait sur la paille de son grabat : autour de lui, sa femme et ses enfans en pleurs demandaient à Dieu de lui sauver la vie. Albert ne fut point ému par ce triste tableau : il exigea la redevance avec sa dureté habituelle; il s'emporta, et repoussa brutalement cette famille malheureuse qui arrosait ses mains de larmes. Dans ce moment, Guy se montre au milieu de cette scène · semblable à l'ange du Seigneur qui vient recompenser et punir, la rougeur de l'indignation colorait son noble front.... « Arrêtez, monsieur, dit-il à son frère d'un ton de voix ferme et sévère qui fit tressaillir Albert; arrêtez, et ne songez point désormais à parler en maître dans les domaines de notre père. Sortez de ma présence, car moi seul ici je puis légitimement prononcer; et c'est mon bon plaisir, entendez-vous, que ces braves gens soient exempts de toute redevance, non-seulement pour cette année, mais durant cinq autres encore. Allez; cela sera ainsi, car je le veux. » Puis il vint s'agenouiller auprès du mourant.

Ces paroles si étranges, si nouvelles dans la bouche de Guy, allèrent briser dans le cœur d'Albert sa dernière espérance, et l'arracher pour toujours à la confiance que le caractère de son frère lui avait inspirée. Dès ce moment, sombre et dévoré par la haine et la jalousie, Albert ne respira plus que la vengeance; et cependant, quelques heures après ce douloureux évènement, Guy cherchait partout son frère, pour qu'il lui pardonnât les paroles altières qui étaient sorties de sa bouche, et qui alarmaient non son courage, mais sa conscience. Albert ne consentit ni à le voir ni à l'entendre. Tout était fini; entre eux désormais il y avait un crime. Ainsi, dans cette famille, le droit d'aînesse n'appartenait ni à Caïn ni à Esaü.....

Ce fut sur ces entrefaites que le vieux baron de Montfalcon, usé par l'âge et le chagrin, revint pour mourir dans le château de ses pères. Il ne tarda pas à s'apercevoir de l'inimitié qui divisait ses fils. Le caractère d'Albert lui plaisait mieux que celui de Guy, son fils aîné, l'héritier de son nom. Ses préjugés lui cachaient les vices odieux de ce jeune homme, ou plutôt les lui montraient comme des qualités essentielles à un gentilhomme. Mais son respect pour les droits de son fils aîné l'emportait encore sur son aveuglement paternel; car aucun avantage de l'esprit ou du cœur ne pouvait balancer à ses yeux celui de la naissance : axiome de fer du droit féodal. Cependant il se laissait souvent aller avec son cher Albert à de cruelles railleries sur les habitudes de Guy : « Ce sera, disait-il avec amertume, et en osant lever vers le ciel des yeux presque éteints, ce sera le premier baron de Montfalcon qui aura été garde-malade ».

Et cependant le jour fatal approchait rapidement; le vieillard, objet des soins empressés de son fils aîné, touchait à ses derniers momens. A cette heure solennelle, il fit appeler ses deux fils : il voulait mourir en vrai Montfalcon, entouré de tous les souvenirs de ses pères et de leur puissance féodale. Un de ses serviteurs portait la bannière antique, qui autrefois ne sortait qu'accompagnée de cent bonnes lances; un autre son casque, d'au-

Saint Fiacre refusant la couronne.

Saint Paul à Ephèse (tableau de Lesueur)

tres les diverses parties de son armure de fer. Ses fils s'agenouillèrent devant lui; il demanda alors son épée, qu'il tira hors du fourreau, et le vieillard mourant releva avec dignité sa tête pâle et décharnée, mais empreinte encore de tout l'orgueil de sa race.

« Adieu, dit-il, mes fils; adieu, vassaux de la maison de Montfalcon: que la dernière heure de votre seigneur soit toujours présente à votre pensée! Guy de Montfalcon, mon fils aîné, prenez cette épée que tant de nobles mains ont fait briller sur les champs de bataille; qu'elle vous rappelle toujours le nom que vous portez. Au nom de Dieu et de mon droit, je vous fais chevalier, baron de cette châtellenie et seigneur absolu de toutes les terres et domaines qui ont appartenu à mes ancêtres. Quand vous aurez fermé mes yeux, allez à la cour du roi Louis, et rappelez-lui les promesses qu'il m'a faites pour vous; défendez jusqu'à la dernière goutte de votre sang l'honneur et les droits de votre maison; brillez partout au premier rang, et conduisez-vous toujours enfin en brave et noble Montfalcon. Que Dieu vous ait en garde! Quant à vous, Albert, je vous ordonne de renoncer au monde et d'entrer dans l'Église: c'est dans l'espoir que vous exécuterez fidèlement ma volonté, que je vous donne ma bénédiction..... »

Le vieillard expira; mais à peine sa dépouille mortelle fut-elle rendue à la tombe, que le farouche Albert s'approcha de son frère et lui dit: « Je n'ai point voulu troubler les derniers instans de notre père; mais écoutez bien, Guy, vous qu'il a fait mon seigneur, je ne lui obéirai pas, et je vous hais. Non, ce n'est point comme un mendiant que je consentirai jamais à entrer dans la demeure de mes pères. Il y a dans ce pays une femme jeune et belle; je l'aime, Guy, et elle sera ici la maîtresse et la souveraine. Ne vous trouvez jamais plus près de moi que de la longueur de votre épée, si vous n'êtes pas un lâche; et si, comme je le crois, vous n'êtes bon qu'à prier avec de vieilles femmes, tremblez! je rapprocherai encore la distance.... »

Il y avait du sang dans ces menaces... Un douloureux sourire vint effleurer les lèvres de Guy; puis il pria sincèrement, et demeura ensuite long-temps plongé dans une profonde méditation. Peut-être les préjugés du monde s'élevaient-ils encore dans son noble cœur contre quelque généreux dessein. Il employa la nuit tout entière à écrire; et le lendemain, quand le jour vint frapper les antiques vitraux de son appartement, il relut ce qu'il avait écrit, puis déchira le papier, dont il jeta aux vents les nombreux débris. Appuyé sur la balustrade en pierre qui garnissait la terrasse ouverte sur les grandes fenêtres en ogive de cette partie du château, Guy de Montfalcon, en proie à une rêverie douloureuse et mélancolique, promenait au loin sur le vallon ses regards attristés. A l'horizon, la croix qui s'élevait sur le clocher de Sainte-Marie sortait du sein des nuées blanches que forment le matin les vapeurs condensées, en se jouant sur les collines comme des fantômes. Cette croix, image d'une espérance éternelle, appelait toutes les pensées du jeune seigneur de Montfalcon sur la solitude paisible où l'antique abbaye apparaissait de loin comme un vaste tombeau.... Dans ce moment un homme se présente devant Guy, un homme agité par la pensée du crime ou par celle du remords. Guy frémit malgré lui.... Cet homme était le serviteur favori de son frère, un garde-chasse cruel aux pauvres et débauché comme son maître. — « Messire, dit-il d'une voix agitée et en se découvrant avec respect, au nom de Dieu, ne sortez point du château aujourd'hui. — Et pour quelle raison, Marcellin, répondit le jeune homme, me faites-vous cette prière? Quelqu'un a-t-il de mauvais desseins contre moi?—Mon noble et généreux maître, reprit le garde-chasse d'une voix de plus en plus troublée, vous me méprisez sans doute, je vous fais horreur, et vous n'ajouterez point foi à mes paroles.... ; mais c'est la vérité que je viens vous dire.. . Cette nuit le seigneur Albert est sorti pour la chasse; je l'ai accompagné suivant l'usage.... O pardon, pardon !... Il m'a dit que votre heure était venue, et dans le bois qui avoisine le chemin du hameau où vous passez tous les jours, il m'a contraint de creuser une fosse.... ; c'est la vôtre...., ne sortez pas, ou c'est fait de vous....

—Que Dieu pardonne à mon frère Albert cette affreuse pensée! s'écria Guy en croisant les bras sur sa poitrine.... Calmez-vous, Marcellin; ce crime horrible ne s'accomplira pas : un noble Montfalcon ne trempera point ses mains dans le sang de son frère.... »

Il congédia cet homme, en appelant sur lui les bénédictions du Ciel qui avait déjà touché son cœur, puis il descendit gravement l'escalier tournoyant du château jusqu'au caveau où reposait son père. Il tenait à la main l'épée qu'il lui avait remise en mourant; il s'agenouilla près de son tombeau, puis se relevant tout-à-coup, il brisa cette arme sur son genou et en déposa les morceaux sur la pierre sépulcrale.

Ce fut là le testament de Guy de Montfalcon; on ne sut jamais ce qu'il était devenu: car depuis cet instant il disparut pour toujours. Ses serviteurs en larmes le cherchèrent vainement dans tous les lieux qu'il avait l'habitude de visiter. Les habitans du pays, qui perdaient en lui leur protecteur, leur seigneur bien-aimé, s'abandonnèrent à un profond désespoir. On retrouva dans les bois voisins une fosse fraîchement creusée; mais cette fosse était

demeurée ouverte, et rien n'indiquait qu'une scène de violence et de meurtre eût rendu nécessaires ces sinistres apprêts. Cependant de sourdes rumeurs circulèrent au loin dans le pays sur ce mystérieux événement, et bientôt enfin la voix du peuple s'éleva forte et menaçante contre Albert, et comme la voix de Dieu, le poursuivait partout en lui demandant comme à Caïn : « Qu'as-tu fait de ton frère? » enfin le parlement de Grenoble fut informé de ces circonstances, et il envoya plusieurs de ses membres à Montfalcon, pour s'assurer de la personne d'Albert, ou du moins pour recueillir tous les renseignemens propres à éclairer la justice. Une longue et minutieuse enquête eut lieu; mais elle n'amena aucun résultat, et il fut facile à Albert de prouver son innocence. Elle fut solennellement proclamée, et quelques mois après il fut mis légalement en possession des biens et des titres de la maison de Montfalcon, dont il était désormais le dernier représentant.

Albert était enfin parvenu à réaliser toutes les espérances de sa jeunesse dissipée : il était le maître de cette terre qu'il avait voulu posséder jusqu'au prix d'un fratricide. Mais la main de fer du malheur ne tarda pas à s'affaisser sur lui. Vainement la justice des hommes l'avait absous, la justice de Dieu s'attacha à lui, et bientôt son cœur altier fut brisé par tant de douleurs, que l'orgueilleux gentilhomme eut fait pitié aux malheureux même qu'il avait autrefois traités avec tant de cruauté. Cette femme qu'il aimait, et qui devait régner en souveraine dans le château de ses pères, eut horreur de son amour et se donna à un autre. Albert ne pouvait sortir sans que la population des hameaux voisins ne s'enfuît à son approche, comme si une bête féroce eût parcouru la campagne. Ses vassaux abandonnèrent ses propriétés, qui demeurèrent incultes; et lui-même, en proie à une sombre mélancolie, portait dans son cœur une torture toujours renaissante. Si le jour il parcourait, dans un silence douloureux, ses domaines désolés, une voix semblait sortir du silence des bois et bourdonnait à son oreille le nom de fratricide; cette voix troublait son sommeil rempli de songes terribles, et lui criait encore dans la tristesse de ses nuits : « Fratricide! »

Cinq ans s'étaient écoulés, et Albert, abandonné aux soins d'un seul serviteur demeuré fidele à son infortune, n'était plus que l'ombre de lui-même. Sa jeunesse s'était flétrie comme une fleur du printemps; ses traits pâles et amaigris, ses cheveux blanchis avant l'âge, lui donnaient l'aspect d'un vieillard dont les jours ont été troublés par de hideuses passions. Tous ses amis l'avaient délaissé, et il ne restait au seigneur de Montfalcon que les tours muettes et solitaires qui rappelaient encore le souvenir mourant de ses pères. D'abord il avait blasphémé contre Dieu et les hommes, il s'était plongé dans tous les excès d'une dégradante débauche, triste remède pour un cœur souffrant. Le mal secret et terrible dont il était tourmenté se changea enfin en une silencieuse et noire mélancolie; il cessa d'espérer dans l'avenir : le nom de Dieu n'était point encore venu à sa pensée.

Un jour cependant le hasard fit tomber entre les mains du malheureux Albert un livre de piété qui avait appartenu à son frère. Il l'ouvrit avec indifférence; mais il tressaillit en voyant les marges couvertes d'une écriture qu'il ne pouvait méconnaître : c'était celle de Guy. Des larmes coulèrent de ses yeux à l'aspect de ces caractères devenus sacrés pour lui; il y porta ses lèvres brûlantes, et, pour la première fois depuis tant d'années, il respira avec plus de facilité; son cœur battit moins douloureusement dans sa poitrine brûlante. Enfin ses yeux tombèrent sur les paroles écrites de la main de Guy et qu'il relut plusieurs fois avec un étrange ravissement : « Je souffrais, ô mon Dieu! et votre parole a endormi ma douleur.... Heureux celui qui se repent de ses fautes, car vous le consolez...! Mon Dieu! faites que je sois aimé de mon frère, et que votre colère ne tombe que sur moi; car il néglige votre loi, il ne connaît point la douceur de la prière qui calme les passions, comme une douce pluie tempère la chaleur des jours d'été..... »

Le lendemain un homme qui paraissait accablé sous le poids de l'infortune et de la souffrance pénétrait, en se soutenant avec peine sur le bras d'un serviteur, dans l'église de l'abbaye de Sainte-Marie. Là il congédia son compagnon et s'agenouilla dans un confessionnal, où bientôt un religieux vint s'asseoir auprès de lui. Quand cet homme eut achevé sa confession, il se jeta la face contre terre et pleura amèrement en attendant l'arrêt que le ministre de Dieu allait prononcer. — « Oh! s'écria-t-il, mon père, ayez pitié de moi, mes fautes sont grandes et nombreuses; mais il ne peut y avoir au-delà de la tombe des peines plus cruelles que celles que j'éprouve, et jamais il n'y eut dans le cœur d'un coupable un repentir plus sincère que dans le mien.... au nom de Dieu, mon père, quelques paroles de consolation..... »

Alors le religieux se leva, les larmes inondaient son visage, et il dit d'une voix émue et tremblante : — « Que Dieu pardonne au pécheur repentant! que Dieu bénisse le frère qui se souvient de son frère absent. »

Les accens de cette voix firent tressaillir le pénitent; une sueur froide coula de son front; ses dents s'entrechoquèrent: il lui sembla que la tombe

s'entr'ouvrait et qu'un grand mystère s'accomplissait pour lui; car cette voix lui était connue, il l'avait entendue dans son enfance, elle lui rappelait à la fois toutes ses fautes....

— « Grand Dieu! murmura-t-il en frappant la terre de son front, que votre volonté soit faite! mais n'est-ce pas l'ombre de mon frère qui vient se placer entre vous et moi?...

— Albert de Montfalcon, reprit le religieux, relevez-vous.... Ce n'est point de la colère, mais de la clémence que Dieu vous envoie aujourd'hui... relevez-vous et venez dans mes bras : car le prêtre vous absout et le frère vous pardonne! »

Cette tombe que je visitai dans ma jeunesse, triste et préoccupée des souvenirs d'un autre âge, renfermait ainsi les restes des derniers maîtres de Montfalcon; j'y murmurai une courte mais fervente prière. « Divisés dans la vie, réunis dans la mort! » Oh! que ces simples mots gravés sur un cercueil renferment d'éloquence! Telle est la puissance du christianisme. Jamais cette religion sainte n'apparaît plus consolante et plus belle dans sa mélancolique grandeur, que dans la solitude et parmi les ruines oubliées par les hommes. Quand tout passe, quand tout est silencieux autour d'elle, sa pensée triomphante semble s'élancer du tombeau et vient remplir notre âme de joie et d'espérance en lui révélant son immortalité..... Je m'étais reposé le matin sur les débris du manoir féodal, et quand je relevai la croix de pierre brisée par les orages que de pieuses mains avaient autrefois placée sur la demeure éternelle des deux frères, les pâles rayons du soleil couchant tombaient mourans sur les ruines qui m'environnaient et remplissaient d'une mystérieuse et suave beauté ce paysage solitaire; un majestueux silence régnait dans le vallon, le vent frais du soir se jouait dans la cime des arbres, et le bruissement harmonieux de leurs feuillages se perdait dans les airs avec le murmure des blanches eaux de la Galaure.

VIE DES SAINTS.

SAINT FIACRE,

SOLITAIRE DU DIOCÈSE DE MEAUX.

Après les saints qui se sont distingués en France, soit par la gloire de leur martyre, soit par les grands emplois qu'ils ont occupés dans le gouvernement de l'Église, il en est peu dont le culte soit devenu plus célèbre dans tout le royaume que celui de *saint Fiacre;* il en est peu cependant dont l'histoire soit aussi incertaine.

Saint Fiacre, anciennement appelé *Fèfre*, naquit vers l'an 600 d'une illustre famille d'Irlande: quelques auteurs assurent même que ses parens étaient les souverains d'une partie de cette île. Plein de mépris pour les avantages que pouvaient lui procurer sa naissance et sa position, saint Fiacre quitta de bonne heure sa patrie, où il ne pouvait, à cause de son rang, se livrer au culte de Dieu avec une parfaite liberté, et vint en France pour y vivre dans l'oubli, dans la prière et dans la solitude. Arrivé dans le diocèse de Meaux, il alla trouver le saint évêque Faron, qui lui assigna pour sa demeure un lieu écarté dans la forêt de Breuil, environ à deux lieues de Meaux.

Le saint, après avoir défriché une certaine étendue de terrain, se construisit une cellule avec un oratoire en l'honneur de la mère de Dieu; il se forma aussi un petit jardin, qu'il cultivait de ses propres mains. Sa vie était extrêmement austère; il n'y avait que la nécessité ou la charité qui pussent lui faire interrompre l'exercice de la prière ou de la contemplation. Il partageait avec les pauvres les fruits de son travail. Le bruit de sa sainteté s'étant répandu, on commença à venir le consulter de toutes parts, et il fit bâtir, avec les aumônes qu'il recueillit, une espèce d'hôpital pour les étrangers, placé à peu de distance de sa cellule. Il y servait les pauvres lui-même, et leur rendait souvent la santé par la vertu de ses prières. Mais suivant la règle inviolable des moines irlandais, il n'admettait jamais de femmes dans l'enceinte de son ermitage. Saint Fiacre ne se départit pas de cette loi : aussi fut-il, après sa mort, érigé en coutume que les femmes ne pourraient entrer ni dans le lieu où il demeurait à Breuil ni dans la chapelle où il fut enterré. Anne d'Autriche, reine de France, y étant venue en pélerinage, se contenta de faire ses prières à la porte de son oratoire.

Saint Fiacre mourut le 30 août 670, après une vie dont les faits ne sont guère connus, mais qui fut un continuel sujet d'instruction et d'édification pour le pays qu'il habitait; il fut enterré dans son oratoire. Les moines de Saint-Faron entretinrent long-temps deux ou trois prêtres à Breuil, pour desservir sa chapelle et assister les pélerins; enfin ils y fondèrent un prieuré qui ne fut détruit que lors de la révolution, et qui dépendait de l'abbaye de Saint-Faron. Son nom devint bientôt célèbre dans toute la France, et on compte un grand nombre d'églises qui ont été dédiées sous son invocation. En 1558, on transporta dans la cathédrale de Meaux la plus grande partie de ses reliques; elles y sont encore aujourd'hui.

Tels sont les seuls documens positifs qu'on puisse donner sur la vie de ce saint. On en trouve beaucoup d'autres épars çà et là dans les légendes et les chroniques; mais ils ne sont appuyés d'aucun témoignage véritablement respectable. L'a-

necdote qui fait le sujet de la gravure publiée aujourd'hui par *le Catholique*, est cependant racontée par un grand nombre d'auteurs; nous la raconterons à notre tour. On peut la considérer sinon comme prouvée, au moins comme très-probable.

Les parens de saint Fiacre étant morts, la couronne qu'ils occupaient en Irlande devint vacante, et leurs sujets songèrent à se choisir un roi. Leurs vœux se portèrent vers ce même *Fèfre* qui avait quitté leur pays depuis si longues années, mais dont les vertus privées avaient laissé parmi eux un immortel souvenir. Une députation de nobles irlandais se mit en voyage, et arriva en France à l'ermitage de saint Fiacre. Ils trouvèrent l'ancien héritier de leurs rois, les instrumens du jardinage en main, occupé à cultiver le petit enclos où il avait établi sa demeure. « Prince, lui dirent-ils en s'avançant vers lui, les Irlandais se sont souvenus de toi; et quoique tu les aies quittés depuis un grand nombre d'années, ils ont voulu respecter tes droits à la couronne paternelle. Voici les attributs du pouvoir suprême, que notre suffrage et ta naissance te confèrent d'un commun accord. Quitte cette retraite, et viens régner sur nous. »

Saint Fiacre, quoique déjà instruit de la mort de son père, ne s'était cependant pas attendu au message qui lui arrivait. Il répondit avec douceur : « J'ai oublié le monde, et je croyais en être oublié; l'offre de cette couronne ne me tente pas. Remerciez en mon nom les peuples qui vous ont envoyés, et dites-leur que, du fond de mon ermitage, chaque jour j'élèverai pour eux mes prières vers l'Éternel; mais le seul royaume où j'aspire maintenant, c'est le royaume des cieux, qui sera partagé entre tous les serviteurs de Jésus-Christ. » Les envoyés irlandais, étonnés d'un pareil dédain des gloires mondaines, essayèrent en vain de fléchir la modeste répugnance de saint Fiacre; et ils s'en retournèrent dans leur pays, qu'ils consolèrent du mauvais succès de leur mission en publiant la sainteté du pieux solitaire auquel leur île avait donné le jour.

Heureux temps pour la religion et pour les fidèles! Alors les peuples, ruinés par les invasions des Barbares, décimés par la tyrannie de leurs chefs, placés entre la mort d'une civilisation décrépite et la naissance d'une civilisation nouvelle, se jetaient avec ardeur dans les bras de la foi chrétienne qui leur offrait, elle seule, consolation et appui. Toutes les âmes choisies de ces siècles barbares se réfugiaient dans la paix des cloîtres et des ermitages; et c'est ainsi que commença ce grand mouvement d'études qui devait pendant mille ans entretenir a l'ombre des autels le feu sacré des arts et des sciences, pour les répandre sur les peuples quand le jour en fut venu.

Le trait de la vie de saint Fiacre que nous avons raconté est le sujet du tableau de M. Dejuinne dont nous donnons la copie, et qui est placé dans l'une des chapelles de l'église de Saint-Sulpice à Paris. Ce tableau nous a paru trop remarquable pour n'être pas reproduit par la gravure; il est d'ailleurs peu connu, et nous sommes heureux d'appeler l'attention du public sur cet artiste et sur cet ouvrage.

ÉPHÉMÉRIDES RELIGIEUSES

POUR LA PREMIÈRE QUINZAINE D'AOUT.

1er août 1469. Institution de l'ordre de Saint-Michel.

Depuis long-temps Louis XI avait conçu le projet de cette institution. L'ordre de l'Étoile, institué par Jean le Bon, paraissait entièrement tombé dans l'oubli; il était plus aisé d'en créer un nouveau que de faire revivre la splendeur de l'ancien. La dévotion que le roi avait pour saint Michel l'engagea à le choisir pour patron de cette confrérie guerrière. La devise de l'ordre était : *Immensi tremor Oceani.* Louis XIV angmenta le nombre des chevaliers jusqu'à cent. Depuis Henri III, on ne pouvait être reçu dans l'ordre du Saint-Esprit qu'on n'eût été auparavant décoré de celui de Saint-Michel.

1er août 1501. Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, fit fondre, par Jean Lemasson, la grosse cloche qui avait pris son nom, et que l'on voyait dans une des tours de la cathédrale. Elle pesait trente-six mille livres et avait trente-six pieds de circonférence. On prétend que l'ouvrier mourut, quelques jours après, de joie d'avoir réussi dans un si grand ouvrage.

2 août 1780. Mort de l'abbé de Condillac

6 août 1221. Mort de Dominique.

10 août 258. Mort de saint Laurent.

11 août 1100. Bataille d'Ascalon, où Godefroy de Bouillon battit le calife d'Egypte qui venait avec toutes les forces de ses états tenter de reprendre Jérusalem. Cent mille Mahométans périrent dans cette défaite.

12 août 1689. Mort du pape Innocent XI, sous lequel le clergé de France décréta les quatre fameux articles (*Voir* notre Notice sur Bossuet). L'origine des dissensions qui s'étaient élevées entre lui et Louis XIV était la perception de la *régale;* droit qu'avaient depuis fort long-temps les rois de France de toucher les revenus des évêchés pendant qu'ils étaient vacans, et de nommer aux bénéfices dépendans de l'évêque.

NOTICE SUR LA VIE DU PÈRE LENFANT,

CONFESSEUR DE LOUIS XVI.

Le dix-huitième siècle sera à jamais célèbre par l'audace des novateurs dont il a vu commencer et finir la fatale mission : mission fatale en effet, que celle de tout détruire et de se poser après, sur des ruines sanglantes, entre le ciel et la terre, comme l'ange déchu au-dessus de l'abîme ! Mais à cette époque où l'intelligence ne semble plus servir qu'à tout confondre, et la science même à remettre en question toutes les découvertes de l'humanité ; à cette époque où les apôtres du mensonge étaient accueillis, avec une sorte d'aveugle frénésie, par tout ce que la société renfermait de plus intéressé à la conservation de la vérité, Dieu permit qu'il s'élevât aussi, du sein de cette foule en délire, des hommes suivant son esprit, puissans par la parole et la pureté de leur foi. Parmi ceux de ces apôtres dont la religion conserve les noms avec le plus de vénération et d'amour, le père Lenfant brille, sans doute, au premier rang ; car il eut la gloire et le bonheur d'unir aux palmes victorieuses d'un éloquent apostolat les saintes palmes du martyre.

Alexandre-Charles-Anne Lenfant naquit à Lyon, le 6 septembre 1726 ; sa famille, qui appartenait à l'ordre de la noblesse, était originaire de l'ancienne province du Maine, et s'était établie dans cette ville depuis quelques années. Le jeune Lenfant fut confié aux soins des pères Jésuites, qui dirigeaient alors un célèbre collége à Lyon. Il annonça de bonne heure des dispositions supérieures pour les sciences, et des habitudes de piété qui attirèrent sur lui tout l'intérêt de ses régens ; ses succès dépassèrent bientôt toutes les espérances qu'il avait fait concevoir à ses illustres maîtres, puisque que dès l'année 1741 il fut admis au noviciat d'Avignon. Peu d'années après, le père Lenfant fut envoyé à Marseille par ses supérieurs, avec la mission d'occuper une chaire de rhétorique. Il ne tarda pas à acquérir une brillante réputation dans le professorat de cette branche importante des hautes études. Ce fut alors que le père Lenfant appliqua à la prédication les heureuses inspirations de son génie et les connaissances profondes qu'il avait acquises en matière de foi. Son début fut un triomphe qui fit tressaillir de joie l'Église, veuve de ses Bossuet, de ses Massillon, de ses Bourdaloue, et les chefs de son ordre le fixèrent exclusivement dans cette carrière, où il venait d'entrer en maître. Dès ce moment commença pour le père Lenfant cette vie de luttes et de fatigues au terme de laquelle l'attendait la grande et douloureuse épreuve à laquelle Dieu ne soumet sur cette terre qu'un petit nombre de ses élus.

Les populations religieuses des principales villes de France eurent soif des paroles du père Lenfant ; il se rendit à leur vœu avec empressement, mais avec cette modestie chrétienne, douce vertu de l'apostolat, qui ne l'abandonna jamais au sein même des triomphes les plus faits pour exciter l'orgueil d'un noble cœur. Ses œuvres furent grandes, ses conquêtes immenses ; il marcha de triomphe en triomphe, et lui surtout put souvent s'écrier dans le mystère de la prière : « Seigneur, que votre nom soit béni ! la moisson que vous m'avez donnée à faire a été abondante. » Au nombre de ses plus beaux succès, le père Lenfant dut compter la conversion d'un ministre anglican, ami du célèbre Young, conversion qu'il opéra à Malines.

On sait qu'en 1770 la société des Jésuites fut emportée en France dans un de ces mouvemens politiques qui annonçaient déjà les progrès que l'esprit de désordre faisait dans la nation ; progrès douloureux auxquels le gouvernement s'associa imprudemment dans cette circonstance. C'était l'éclair précurseur de l'orage. Nous allons laisser parler maintenant un des meilleurs biographes du père Lenfant.

La suppression de sa société le lança dans une nouvelle sphère à l'âge de quarante-sept ans ; il avait été l'ornement du cloître : il ne fut pas déplacé dans le monde, où il continua le cours de ses bonnes œuvres et les fonctions de son apostolat. Plusieurs souverains s'empressèrent de l'attirer auprès d'eux ; les philosophes eux-mêmes assistèrent à ses discours. Le père Lenfant prêcha plusieurs stations à Lunéville, à Vienne et à Versailles. Diderot et d'Alembert le suivirent pendant un carême entier à Saint-Sulpice ; et après un *sermon sur la foi*, le premier dit à l'autre : « Quand on a entendu un discours semblable, il devient difficile de rester incrédule. » Diderot, qui subissait alors la puissance de l'éloquence et de la vérité, oubliait que la puissance de l'orgueil le tenait enchaîné, avec tous les encyclopédistes, au char du mensonge. Ces deux hommes, ébranlés un moment par les objections du père Lenfant, persistèrent néanmoins dans les tristes erreurs qu'ils n'étaient que trop parvenus à populariser en France.

Ceux qui ont entendu le père Lenfant, ajoute le biographe, conviennent qu'il électrisait son auditoire, non par la pompe du débit, mais par l'harmonie de sa voix, la profondeur de sa conviction, et par la force de ses compositions. En 1791 il prêchait le carême à la cour, où il remplissait auprès du pieux Louis XVI de hautes et saintes fonctions ; mais il fut obligé d'interrompre la station par suite de son refus de serment à la constitution

civile du clergé. Le 30 août 1792, surpris dans la retraite où il vivait, il fut conduit à la prison de l'Abbaye ; et le lendemain il commença, pour ainsi dire, ses dispositions testamentaires, en remettant à un huissier l'argent qu'il avait sur lui. « Le « 3 septembre, à dix heures du matin, dit un té- « moin échappé au massacre (que nous croyons « être Journiac de Saint-Méard, célèbre par la « publication de l'écrit intitulé : *mon agonie de « trente-six heures*), l'abbé Lenfant et l'abbé « de Rastignac parurent dans la tribune de la « chapelle qui nous servait de prison ; ils annon- « cèrent que notre dernière heure arrivait et nous « invitèrent à nous recueillir pour recevoir « leur bénédiction. Un mouvement électrique « qu'on ne peut définir nous précipita tous à ge- « noux, et, les mains jointes, nous la reçûmes. »

Après l'égorgement de plusieurs prêtres, du comte de Montmorin et des Suisses, l'abbé Lenfant fut appelé devant l'espèce de tribunal que les meurtriers avaient établi ; horrible magistrature qui confondait dans le même homme le juge et le bourreau ! En le voyant paraître, le peuple demanda qu'il fût épargné. Les assassins le lâchèrent : on lui criait de tous côtés : « Sauvez-vous ! sauvez-vous ! » Il était hors de la foule, et déjà même, dit-on, dans la rue de Bussy, lorsque des femmes le trahirent en disant indiscrètement : « C'est le confesseur du roi ! » Il est saisi de nouveau et ramené à l'Abbaye. Il lève les mains au ciel, et profère ces paroles évangéliques, les dernières qui sortirent de sa bouche : « Mon Dieu, je vous remercie de pouvoir vous offrir ma vie, comme vous avez offert la vôtre pour moi. » Il se met à genoux, et il expire sous les coups des bourreaux.

Ainsi mourut, fidèle à Dieu et à son pays, ce vertueux et célèbre prédicateur : Dieu le trouva digne du martyre ; son pays conservera long-temps le souvenir de son éloquence et de ses talens. L'Église honorera à jamais ses vertus et ses travaux apostoliques.

On a de l'abbé Lenfant : 1° Oraison funèbre du Dauphin, père du roi Louis XVIII, prononcée à Nancy en 1766 ; 2° Sermons pour l'avent et pour le carême, Paris, nouv. édit. 1818, in-12, 8 vol. ; 3° Oraison funèbre de M. de Belzunce, évêque de Marseille, prononcée en latin, et imprimée avec une traduction française. 1756, in-8°.

Tous les biographes du père Lenfant ajoutent que sa famille possède en manuscrits près de quarante sermons, et une correspondance fort intéressante écrite dans les premières années de la révolution, dont il fut une des plus touchantes victimes. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que cette correspondance vient d'être livrée à l'impression, et qu'elle est publiée dans ce moment par l'éditeur du *Catholique* (1). Cette publication est destinée à un grand succès ; le père Lenfant a déposé dans ces lettres, qu'on a réunies en forme de mémoires, ses dernières pensées ; elles sont empreintes à la fois des inspirations de son génie et de la douce et naïve bonté de son cœur. Tout est nouveau, spontané, attachant dans cette œuvre *intime*, où les personnes pieuses trouveront une lecture d'un puissant intérêt, et de justes notions sur les événemens les moins connus de l'époque orageuse qui précéda de si peu de temps la catastrophe révolutionnaire.

LITTÉRATURE.

LE PAUVRE HONTEUX.

NOUVELLE.

La charité est sans contredit la plus belle des vertus chrétiennes, car elle les renferme toutes ; mais qu'il est difficile de comprendre la véritable acception de ce mot, de le mettre en pratique dans tout ce qu'il révèle de désintéressé, de sublime ! Aimer son prochain de cet amour dont le Sauveur du monde nous a enseigné l'exemple, n'est-ce pas étouffer en soi tout sentiment d'égoïsme, oublier ses propres maux pour ne voir que ceux de ses frères en Jésus-Christ ; trouver dans le soulagement, dans l'appui qu'on leur donne, la seule gloire, les seules joies qu'il nous soit permis de goûter sans amertume ici-bas ?... *Oh ! l'homme qui aurait une étincelle de la vraie charité sentirait bien que tout n'est que vanité sur la terre* (2) !

Où est-il celui-là qui à cette question terrible du Juge Suprême : « Comment as-tu employé les biens que je t'ai donnés ? » pourra répondre : « Je les ai distribués, Seigneur, à ceux qui m'ont dit : Comme vous, je fais partie de la grande famille ; comme vous, Dieu me nomme son fils, et pourtant, tandis que l'abondance règne sous votre toit, je n'ai point d'abri où reposer ma tête, point d'alimens pour apaiser ma faim. »

Mais ce n'est pas assez pour le riche d'ouvrir sa bourse à l'infortune lorsqu'elle vient se jeter éplorée sur son chemin ; il faut encore chercher celle qui se cache, qui se replie en elle-même dans la crainte d'être repoussée, ou d'attirer sur ses haillons un regard de mépris et de dégoût. Le pauvre honteux a droit surtout à la sympathie : plus il

---

(1) *Mémoires* ou *Correspondance secrète du père Lenfant*, pendant les années 1790, 1791 et 1792. 4 vol. in-8. Les deux premiers volumes sont en vente. (Les manuscrits sont déposés chez un notaire.)

(2) Imitation de Jésus-Christ, liv. Ier, chap. XV.

s'entoure de mystère, plus on doit mettre de soin à le découvrir, à le consoler sans blesser sa fierté; car il veut des ménagemens, lui qui ne vous a pas demandé, lui qui allait mourir faute d'un morceau de pain, si vous n'étiez venu lui apporter les restes de votre table.

Si l'opulent comprenait toute l'étendue de la tâche qui lui a été imposée, il n'aurait pas un moment de repos, il n'oserait user d'aucune des jouissances que donnent les richesses, sans se dire : « Peut-être qu'à quelques pas de moi une famille entière succombe sous le poids de toutes les privations, tandis que pour la soulager il me suffirait de renoncer à une des mille superfluités qui m'entourent. »

A l'appui de ces réflexions nous citerons un fait venu à notre connaissance, en taisant toutefois le nom des personnes qui y figurent. Il s'est passé durant les premières années de la restauration.

Madame la marquise de *** était venue habiter depuis son mariage un magnifique hôtel situé rue de Verneuil. Jeune, riche, adulée dans le monde élégant où son rang la plaçait, aucun mécompte, nulle pensée sérieuse n'avait encore attristé sa vie. Le malheur était pour elle un mot vague qui lui causait plutôt de l'étonnement que de la crainte; car, outre qu'elle se croyait hors de sa portée, elle n'en avait jamais compris les angoisses. Cependant on citait ses nombreux bienfaits; sa bourse se déliait pour tous ceux qui réclamaient son assistance; mais la souffrance qui veut être devinée, qui s'enveloppe de sa pudeur, passait inaperçue devant les regards distraits de madame de ***. Pour arriver jusqu'à son cœur généreux et compatissant, il fallait qu'elle prît une voix, qu'elle eût recours à ces formules qui s'arrêtent sur des lèvres inhabiles à les prononcer.

D'ailleurs, livrée au tourbillon du grand monde, la marquise avait peu de temps à donner aux malheureux; elle trouvait donc plus commode de confier la distribution de ses aumônes à des subalternes. Si parfois elle interrogeait ses actions, si sa conscience, naturellement timorée, lui faisait quelques reproches, il lui suffisait pour la tranquilliser de se dire que ses mœurs étaient irréprochables et qu'elle consacrait en charité une partie des sommes énormes que son mari laissait à sa disposition. Alors, avec un redoublement d'ardeur, elle se lançait dans cette existence agitée, tumultueuse et pourtant pleine de vide et de désœuvrement.

Cependant le carême approchait, ce temps consacré par l'Église aux mortifications, au recueillement et à la prière. La marquise, imbue dès l'enfance de principes religieux, qui étaient plutôt refroidis en elle que détruits, résolut de se préparer, dans la retraite, au grand jour où tant de pécheurs vont au pied des autels se réconcilier avec Dieu, qui a toujours un pardon pour l'homme contrit et repentant. Elle fit défendre sa porte, et ne sortit plus de son hôtel que pour assister aux offices de sa paroisse.

Souvent la parole chaleureuse, insinuante, d'un pieux prédicateur lui arrachait des larmes, ranimait dans son âme une ferveur qu'elle croyait à jamais éteinte. Ce fut aussi avec surprise qu'elle sentit succéder aux violentes émotions qui l'agitaient durant le cours de sa vie dissipée, un calme, une sérénité de tous les instans. Sa santé altérée par les veilles se fortifia visiblement, grâce à des habitudes uniformes et paisibles, et elle songea presque sérieusement à persister dans cette réforme à laquelle elle s'était soumise plutôt pour satisfaire à un devoir de conscience que par un véritable entraînement.

Son directeur, homme éclairé, craignant qu'une transition trop brusque n'amenât à sa suite la tiédeur et le découragement, entretenait le zèle de sa pénitente sans l'exciter; il voulait tout devoir à l'expérience et rien à l'exaltation. Il abandonnait donc en quelque sorte la marquise à ses propres impulsions, convaincu d'ailleurs que Dieu avait de secrets desseins sur elle, et qu'un jour elle se donnerait à lui sans réserve.

Depuis sa reclusion, madame de *** venait souvent s'asseoir sur une terrasse qui régnait sur le côté de l'hôtel où était située sa chambre à coucher. Là, elle aimait à contempler les merveilleux phénomènes d'un ciel de mars qui s'offrait tantôt sombre et menaçant, tantôt nuancé de teintes riches et harmonieuses, ou enveloppé dans un brillant réseau de lumière; puis les arbres de son jardin, dont les feuilles commençaient déjà à se développer sous les rares rayons du soleil.

Un jour que ses regards erraient incertains autour d'elle, ils s'arrêtèrent sur une maison voisine dont on n'apercevait de ce côté que la partie supérieure, percée par la fenêtre d'une mansarde. Cette fenêtre venait de s'ouvrir lentement, et une jeune fille se montra aussitôt tenant dans ses mains un rosier du Bengale qu'elle posa sur l'appui de la croisée. Alors arrachant une à une les feuilles flétries de la plante étiolée, elles furent portées par le vent jusque sur la terrasse de l'hôtel.

La marquise suivait avec intérêt tous les mouvemens de la jeune fille. Blanche et frêle comme les roses qu'elle cherchait à redresser sur leur tige, on eût dit qu'elle aussi manquait de soleil, que l'hiver avait passé avec toutes ses rigueurs sur sa tête d'enfant. « Pauvre petite! peut-être manque-t-elle du nécessaire! » se dit madame de ***, et elle jeta en même temps un coup d'œil inquiet sur le riche ameublement de sa chambre à coucher. « Mais

non, il n'est pas un pauvre dans le quartier que je n'aie secouru avec empressement lorsqu'il m'a fait connaître sa misère, et assurément si cette jeune fille se trouvait dans la même situation, elle se serait adressée à moi, ou du moins à ma femme de confiance. »

Cette réflexion rassura madame de***. D'ailleurs la fenêtre de la mansarde s'étant refermée, elle alla s'asseoir tranquillement sur une causeuse placée devant un bon feu dont la chaleur lui sembla d'autant plus agréable que l'air s'était considérablement refroidi. Là, entourée de toutes les commodités du luxe, elle oublia bientôt la mansarde, la jeune fille et le rosier du Bengale.

Cependant, deux semaines après, tandis que la marquise se promenait encore sur sa terrasse, la jeune inconnue se présenta tout naturellement à son imagination, et aussitôt ses yeux se portèrent avec une sorte de curiosité vers la maison voisine; mais la fenêtre resta fermée, et elle ne vit plus que le rosier courbé, desséché faute de culture.

« *Elle* a sans doute changé de logement, » fut la première pensée qui s'offrit à l'esprit de madame de***. En effet, la croisée sans rideaux et les vitres couvertes d'une épaisse couche de poussière autorisaient une telle supposition.

Le soir, la marquise se rendit à Saint-Roch pour entendre prêcher la Passion par le célèbre abbé ***. L'auditoire était si nombreux, qu'elle ne put se placer dans l'intérieur de la nef; elle fut donc forcée de s'asseoir à une assez grande distance de la chaire. Néanmoins, toute attention, toute oreille, elle devinait ce qu'elle ne pouvait entendre, d'après les diverses modulations que le prédicateur imprimait à ses accens riches et sonores.

S'il racontait l'aveuglement, la rage des bourreaux du Dieu fait homme, sa parole s'échappait vibrante, énergique : elle résonnait comme les éclats de la foudre sur la tête des auditeurs; elle allait se perdre en longs échos dans les chapelles les plus reculées du saint lieu. Alors autour de lui c'était l'immobilité du tombeau; on eût dit que chacun était frappé de stupeur, d'effroi; que chacun s'accusait des outrages commis sur le Sauveur du monde; tous, les regards tournés vers le visage inspiré, étincelant, de l'abbé ***, semblaient implorer sa pitié, lui demander grâce.

Aussitôt, par une transition habilement ménagée, les cordes de sa voix s'adoucissaient graduellement; elles n'articulaient plus que des sons touchans et plaintifs; elles avaient des larmes pour redire la patience, l'humilité, la douce résignation du Fils de Dieu dans les plus cruelles angoisses.

Alors encore vous eussiez vu toutes les poitrines se gonfler, vous eussiez entendu un concert de sanglots : c'était une douleur acérée, cuisante; douleur qui pour la terre n'a point de nom, point de langage, car elle serait restée inconnue à l'homme si elle n'avait découlé des plaies sacrées de Jésus-Christ.

La marquise, vaincue aussi par l'éloquence de l'abbé ***, baissa son voile pour cacher les pleurs qui ruisselaient sur son visage; et, le sermon achevé, elle attendit pour se retirer que la foule fût écoulée. Non loin de là, cachée en partie par un pilier, était agenouillée sur la pierre une femme qui jetait souvent un regard furtif sur madame de ***. Fluette, allongée, sa taille semblait se replier sur elle-même, peut-être par suite d'une constitution faible ou d'une croissance hâtive; car, d'après la souplesse de ses mouvemens, cette femme était évidemment fort jeune. L'ensemble de sa personne offrait une élégance remarquable; pourtant ses vêtemens, mal adaptés à la saison encore froide, décelaient la pauvreté, et on croyait voir ses membres grelotter sous la légère mousseline qui les couvrait.

La marquise l'examinait avec une attention mêlée d'un profond intérêt, car c'était bien la jeune fille de la mansarde; elle l'avait reconnue à ce profil si pur, à ces traits enfantins empreints d'une pâleur maladive et de cette gravité mélancolique qui fait mal à saisir sur un visage de quinze ans. Madame de *** aurait voulu lui parler, s'informer de ses moyens d'existence; mais comment oser lui faire une de ces propositions qui ne peuvent être acceptées qu'à titre d'aumône de la part d'une étrangère?

Elle restait donc indécise à sa place, luttant entre le désir de soulager une créature souffrante et la crainte d'humilier une fierté peut-être susceptible. D'ailleurs, habituée à être prévenue dans ces sortes de circonstances, madame de *** ignorait encore que toutes les avances doivent être du côté du riche quand le pauvre se tient à l'écart et refuse d'écarter le voile qui dérobe à l'indifférent le secret de ses douleurs.

Enfin la marquise se disposait à quitter l'église, lorsqu'elle vit la jeune fille se lever par un mouvement brusque et s'avancer de son côté avec vivacité, quoique d'un pas mal assuré. Arrivée près de madame de ***, qui soudain s'arrêta, elle s'appuya sur le dos d'une chaise, comme si les forces lui eussent manqué; puis, après quelques minutes de silence, ces mots s'échappèrent de ses lèvres en sons inarticulés :

« — Pardon, madame, si j'ose vous importuner; mais je... je... ma mère... »

Et cachant son visage dans ses mains, elle recula comme effrayée de ses propres paroles.

« — Rassurez-vous, mon enfant, lui dit la mar-

Moïse et les Tables de la Loi.

l'Assomption.

quise avec bonté; j'avais deviné votre malheur, et si une fausse timidité ne m'eût retenue, j'allais moi-même...

« — Je ne vous demande rien, interrompit l'inconnue en repoussant avec véhémence la pièce d'or que lui tendait la marquise. Je ne suis pas riche, c'est vrai; mais mendier!... oh! jamais, jamais!

« — La pauvreté n'est pas un crime; en rougir serait un orgueil mal entendu. Acceptez-donc ce léger secours, et croyez qu'en vous l'offrant mon intention n'est pas de vous humilier.

« — Vous m'avez mal comprise, madame; je vous le répète : je ne suis point une mendiante.

« — Cependant, si je ne me trompe, vous aviez quelque chose à me demander.

« — En effet... je me rappelle... Oh! oui, c'est cela!»

Et s'avançant pour prendre sur une chaise le Paroissien à fermoir d'or ciselé de madame de ***:

« — Tenez, madame, ajouta-t-elle, en le lui présentant, vous alliez oublier ce livre, et je voulais vous en prévenir.»

Alors souriant de ce sourire qui cache une horrible angoisse, elle salua la marquise et se dirigea vers une des portes latérales de l'église. Là elle s'arrêta pour respirer, ses jambes semblaient plier sous elle. Cependant l'air frais du soir ayant ranimé ses forces, elle s'éloigna de Saint-Roch, choisit les rues les plus désertes et arriva enfin devant une maison de chétive apparence, située derrière l'hôtel de la marquise. Alors, parcourant une allée obscure, elle monta ensuite les cinq étages d'un escalier raboteux, ouvrit sur le palier une petite porte qui céda sans peine à ses efforts, et vint tomber haletante près d'un lit sur lequel était couchée une femme aux traits creusés et amaigris.

Cette femme, accablée par la maladie, était enveloppée dans une mauvaise couverture de laine; aucun vestige de linge ne paraissait autour d'elle, et les rayons d'une veilleuse projetant une lueur terne, mélancolique, dans l'intérieur de la mansarde, éclairaient seuls ses murs grisâtres, et son misérable ameublement qui se composait de deux chaises, d'un vieux fauteuil en tapisserie, d'une table en bois blanc et de quelques ustensiles de cuisine.

« — Tu as été bien long-temps absente, Noémie,» dit la malade à la jeune fille. Et comme aucune réponse ne lui fut faite, elle avança la tête avec anxiété hors du lit.

« — Ma fille, qu'as-tu?... s'écria-t-elle. Oh! quel tremblement! quelle pâleur!

« — C'est seulement un peu de fatigue.

« — Tu me trompes... Pourtant, après avoir atteint le dernier degré du malheur, je croyais n'avoir plus rien à redouter.

« — En effet, la mesure est comblée, dit Noémie avec amertume. Ainsi rassurez-vous, ma bonne mère : le pire qui puisse nous arriver est de rester dans la même situation... Mais comment vous êtes-vous trouvée pendant mon absence?

« — Bien, très-bien; c'est toi qui m'inquiètes. Oh! cache-moi ce sourire, il me fait mal. Dis-moi plutôt ce qui t'afflige : a-t-on insulté à ta misère? Parle, ta mère trouvera peut-être encore un mot de consolation pour son enfant.

« — Vous me mépriseriez, vous repousseriez votre fille si vous saviez jusqu'à quel point elle a failli s'abaisser.

« — T'abaisser! toi?... Non. Ton âme, noble comme le nom que tu portes, ne se souillera jamais d'aucune tache; et jusqu'à ma dernière heure je bénirai l'enfant sur lequel s'est concentré tout mon orgueil en ce monde.

« — Arrêtez, ma mère... Je ne mérite point ces éloges, car, faut-il vous l'avouer?... votre fille a tendu la main;... elle a été sur le point de mendier; mais le courage lui a manqué.»

Les joues livides de la malade se colorèrent soudain d'un vif incarnat; pendant quelques minutes elle sembla avoir perdu l'usage de la parole. Néanmoins, maîtrisant par degrés le sentiment qui l'agitait, ses yeux se portèrent avec attendrissement sur sa fille, dont le maintien décelait la confusion, et, l'attirant sur son sein :

« — Tu m'aimes donc bien? lui dit-elle d'une voix à peine intelligible; car, je le sais, plutôt que de songer à implorer pour toi la pitié des passans, tu aurais souffert toutes les horreurs de la misère.

« — Vous m'auriez donc pardonné si...?

« — Espérons que le Ciel nous épargnera une telle humiliation, interrompit madame d'A... avec vivacité. Jusqu'à présent le travail de nos mains avait suffi pour nous nourrir, et sans cette cruelle maladie...!

« — On ne doit point rougir de sa misère, m'a dit la jeune dame dont j'ai repoussé les secours; et peut-être est-ce pour punir un orgueil coupable, que Dieu nous envoie d'aussi rudes épreuves.»

Madame d'A... ne répondit rien; sa tête retomba sur son traversin; et Noémie, croyant qu'elle voulait dormir, se livra en silence à ses tristes réflexions.

Cependant cette scène avait eu un témoin : la marquise venait d'entendre, derrière la porte restée entr'ouverte, toute la conversation de la mère et de la fille. Lorsque mademoiselle d'A... l'avait quittée à Saint-Roch, son désespoir était

trop visible pour qu'elle n'en fût pas frappée. Comprenant qu'une fausse honte l'avait seule empêchée d'accepter son offrande, elle renvoya sa voiture qui l'attendait à la porte de l'église, et suivit Noémie jusqu'à l'entrée de la triste mansarde.

Le lendemain, la malade était entourée de toutes les commodités que réclamait sa situation. Étendue sur de moelleux matelas que recouvraient des draps éblouissans de blancheur, livrée aux soins d'une garde attentive, ses regards se portaient à chaque instant sur sa fille qui, assise à ses côtés, semblait aussi surprise que sa mère du changement subit survenu dans leur situation.

A partir de ce jour, un médecin vint chaque matin visiter madame d'A... ; il était toujours suivi d'un domestique sans livrée, qui portait des provisions dans une corbeille. Enfin la malade fut bientôt en état de se lever, et c'est alors qu'elle témoigna avec chaleur sa reconnaissance au docteur; car c'était à lui qu'elle croyait devoir tant de bienfaits.

« —Vous vous trompez, madame, lui dit-il : dans tout ceci, je n'ai fait qu'exécuter les ordres d'une personne qui serait venue elle-même vous rendre des soins, si des motifs de délicatesse ne l'en eussent empêchée.

« — Oh ! dites-moi son nom, son adresse, s'écria Noémie : je veux aller la remercier, embrasser ses genoux ; car sans elle je n'aurais plus de mère. »

Le médecin, cédant à ses instances réitérées, la conduisit chez la marquise. Mademoiselle d'A... reconnut facilement la dame de Saint-Roch, et elle allait se jeter à ses pieds, lorsque sa bienfaitrice la prit dans ses bras. — « Pauvre petite, se dit-elle : que n'ai-je suivi les mouvemens de mon cœur lorsque je la vis pour la première fois ; je lui aurais épargné bien des peines, et à moi un remords qui, du reste, me sera salutaire à l'avenir. »

Six mois après, madame d'A... et sa fille étaient logées dans un appartement décent, rue de Verneuil. La mère de Noémie avait raconté son histoire à la marquise ; histoire que nous croyons devoir passer sous silence, car elle allongerait ce récit sans y ajouter aucun intérêt. Qu'il suffise de savoir que madame d'A..., veuve d'un homme disgracié par Louis XVIII, avait néanmoins droit à une pension du gouvernement. Le mari de sa bienfaitrice, qui était très-bien en cour, la lui fit aisément obtenir, et elle fut désormais, ainsi que sa fille, à l'abri du besoin.

Quant à la marquise, elle avait trop bien compris tout le bonheur qu'on trouve à soulager l'humanité souffrante, pour confier plus long-temps à d'autres le soin d'exercer ses charités. Cette tâche, qu'elle remplit avec un zèle toujours croissant, lui prend à la vérité beaucoup de temps ; elle en a peu à donner au monde, mais jamais on ne l'entend s'en plaindre.

HISTOIRE SAINTE.

Etudes sur Moïse.

DEUXIÈME PARTIE.

Le Seigneur a révélé sa puissance en faveur d'Israël ; il lui a ouvert une route dans les flots de la mer, et son peuple a marché au fond des abîmes, où jamais la voix de l'homme n'avait éveillé d'écho. Israël a quitté la terre de l'exil, et il va chercher au travers des plages brûlantes et infécondes du désert, la patrie qui a été promise à ses pères. Ainsi s'est accomplie l'alliance faite sur la montagne entre Dieu et son serviteur Abraham ; mais c'est vainement qu'à ces signes éclatans de miséricorde et d'amour, Israël a pu reconnaître l'auguste mission de son chef, c'est vainement que, dans sa joie, il a fait retentir les rivages de la mer de ses cantiques et de ses prières, et qu'il s'est écrié : « Le Seigneur est ma force et le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon sauveur. » Bientôt ce peuple ingrat et rebelle oubliera dans les fatigues de son pélerinage celui qui l'a tiré de la terre d'Égypte, il murmurera contre son Dieu, et ses plaintes séditieuses s'élèveront aussi contre Moïse, l'auguste dépositaire de ses destinées, et d'un avenir qui verra se lever le dernier soleil et pâlir les dernières étoiles. Image antique des passions tumultueuses qui remplissent le cœur de l'homme, des misères et des faiblesses qui marquent tous les jours de sa vie, Israël ne parviendra pas à lasser la clémence de Dieu, et son histoire sera, durant les siècles, une source féconde d'espérance pour ceux mêmes qui méritent le moins d'y rafraîchir leurs lèvres altérées.

Le désert de *Suez* déroule devant Israël ses solitudes brûlantes et s'étend au loin comme un océan immobile dont jamais nul esquif n'a sillonné la surface. Le soleil, dont le verdoyant ombrage d'aucun arbre ne tempère l'ardeur, laisse tomber sur le peuple voyageur ses rayons enflammés. De l'eau ! de l'eau ! Mais il n'y en a point qui coule claire et limpide dans cette terre désolée ; celle que quelque pluie rare et antique a déposée dans le sable, celle que renferme la citerne de Mara, est d'une amertume qui augmente la soif au lieu de l'étancher.

Moïse, confiant dans les promesses du Seigneur,

marche ferme et résolu à la tête d'Israël, et après avoir invoqué l'assistance éternelle, jette dans les eaux saumâtres du désert un *bois* qui les rend douces comme le lait des jeunes brebis. Bientôt il montre aux enfans d'Israël l'oasis d'*Élim*, dont le vent agitait les palmiers, et où douze fontaines mêlaient leurs eaux bienfaisantes ; ce fut là qu'Israël planta ses tentes. Mais il fallut s'arracher aux délices d'Élim, dont les palmiers n'avaient plus de fruits, dont les eaux commençaient à se tarir, et le peuple entra dans le désert de *Sin*, qui sépare cette fraîche oasis du Sinaï.

Le désert, plus aride encore, reparaît avec ses immenses vallées de sable où nulle plante ne respire la vie en recevant la rosée du matin, où la plage muette et brûlante n'offre aucun abri contre le soleil, aucun lieu où la tente du voyageur puisse dérouler son voile hospitalier durant la nuit. Alors Israël se répand en injures et en reproches contre Moïse et contre Aaron, contre le prophète du Seigneur, contre le prêtre du Seigneur. « Oh ! pourquoi, s'écrie-t-il, nous avez-vous conduits dans ces lieux horribles, pour que les enfans d'Israël y meurent de soif et de faim? Rendez-nous à l'Égypte, à nos pénibles travaux, à notre servitude cruelle ; elle est plus douce pour nous que la liberté funeste dont vous nous avez fait présent. Quand nos corps étaient brisés par les fatigues de l'esclavage, quand la sueur ruisselait sur nos fronts courbés sous le bâton de nos maîtres, au moins nos femmes et nos enfans mangeaient le pain que nous avions gagné ; et maintenant, malédiction sur nous ! qu'avons-nous à donner en échange de leurs larmes? des larmes encore et le désespoir... »

Moïse entendit ces tristes paroles, et il supplia le Seigneur de pardonner à son peuple ; car il est pour l'homme mortel de telles misères, qu'elles brisent son âme et le rendent semblable à la brute par les besoins énergiques et aveugles qu'elles excitent en lui ; et Moïse comprit, dans son cœur, que le Seigneur avait pardonné. Alors il fit assembler le peuple et il dit : « Approchez-vous devant le Seigneur, car il a entendu vos murmures ; c'est contre lui que vous vous élevez ; car pour nous, qui sommes-nous? Ce soir vous aurez de la chair en abondance, et demain au lever du soleil Dieu vous enverra le pain que vous lui demandez. » Israël s'humilia devant le Seigneur son Dieu ; et quand le soir fut venu, une multitude innombrable d'oiseaux du ciel s'abattirent sur le camp, et le lendemain une manne céleste et nourrissante était tombée aux environs. Depuis ce jour, ce dernier prodige se renouvela pour Israël jusqu'au moment où, laissant le désert derrière lui, il put s'asseoir au foyer de son père Abraham, dans la terre de Canaan.

Du désert de *Sin*, les enfans d'Israël allèrent camper à *Raphidim*, où l'eau vint de nouveau à leur manquer, et où ils se répandirent encore en violens murmures contre Moïse. Cette fois leur fureur séditieuse ne connut point de bornes, et peu s'en fallut qu'ils ne levassent la main contre leur juge et leur chef. Dieu voulut, dans cette circonstance, donner une preuve éclatante de sa protection envers son serviteur. Par l'ordre du Seigneur, Moïse marcha devant le peuple avec les anciens d'Israël ; et tenant en main la verge mystérieuse qui avait frappé les eaux du Nil et les avait changées en sang, il alla ainsi jusqu'à la pierre d'Horeb, sur laquelle il étendit sa verge, et il en surgit aussitôt une fontaine d'eau limpide.

En ce temps-là, les peuples qui habitaient au-delà du désert eurent connaissance de la marche d'Israël ; les Amalécites résolurent de s'y opposer. Moïse ordonna au jeune Josué d'aller au-devant de l'ennemi à la tête des hommes les plus vaillans des douze tribus, et lui, monta sur la colline en levant ses mains vers le ciel comme pour y puiser la force dont son peuple avait besoin. Le Seigneur donna la victoire aux enfans d'Israël, et la nation Amalécite se dispersa devant eux comme les grains de sable que transporte au loin le vent du désert.

Moïse va-t-il profiter de cette victoire pour s'emparer immédiatement de la Terre-Promise? Ainsi l'aurait ordonné la prudence humaine : mais les temps ne sont pas accomplis ; Israël n'a point encore de lois qui répriment ses mœurs violentes et ses habitudes séditieuses. Trop peu de jours ont passé sur sa chaîne brisée, car Israël est libre, mais il a encore un cœur d'esclave : de longues épreuves et de longues misères manquent à sa vie du désert, et Dieu n'a pas versé sur lui tous les trésors de sa colère et tous ceux de sa clémence.

Cependant tout se prépare pour un grand jour dans Israël, qui après avoir reçu de Moïse divers enseignemens relatifs aux solennités des sacrifices, le suit dans le désert de *Sinaï*, où va s'accomplir le mystère d'une alliance éternelle entre le Dieu créateur et l'humanité. Quand le peuple se fut purifié, et que le moment fut venu, Moïse gravit la montagne où le Seigneur lui avait révélé qu'il se manifesterait à lui en présence de tout son peuple. Soudain la foudre déchire les nuages avec un bruissement terrible, plus fort que la voix des tempêtes qui amoncellent les flots des mers. Les éclairs qui scintillent dans le ciel environnent la montagne d'une auréole de feu ; car nul autre que Moïse ne peut pénétrer dans cette enceinte redoutable, et Israël, arrêté au pied de ce rempart brûlant, tombe la face contre terre en entendant le son de la trompette qui ne retentira plus qu'une fois sur la terre, quand se lèvera l'aurore du dernier jour. Alors une

grande voix prononça les dix paroles qui renferment les bases de l'ancienne loi...

Ce fut à cette époque que Moïse passa de longs jours dans la solitude de la montagne et qu'il reçut du Seigneur les deux *Tables du témoignage*. Mais tandis qu'il méditait, dans le silence solennel de la révélation, sur l'avenir d'Israël, le peuple ingrat que Dieu lui-même avait daigné visiter devait se souiller d'un crime abominable. Ainsi l'homme livré à lui-même n'a d'énergie que pour le vice et l'erreur. L'absence de Moïse fait croire au peuple qu'il ne reviendra plus; il a hâte de sortir du désert, et il veut des dieux qui marchent devant lui; et revenant aux souvenirs de l'Égypte, il s'élève contre Aaron en lui demandant une idole. Le prêtre du Seigneur espère détourner Israël de son coupable dessein, en opposant à ses passions une passion plus forte dans son cœur, celle de la possession des richesses de la terre, et il dit au peuple: « Apportez-moi les bracelets d'or et les pendans d'oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles. » Mais le peuple égaré fit ce qu'Aaron avait prescrit; et quand Moïse descendit de la montagne et qu'il revint sous les tentes de son peuple, il le vit agenouillé devant le veau d'or et adressant des vœux à cette idole insensible. Le saint législateur n'est plus qu'un juge sévère et inflexible; il renverse cet autel impur et en appelle au glaive humain contre Israël coupable. Les enfans de Lévi, qui ne s'étaient point éloignés du Seigneur, exécutent sa volonté, et le sang lave cette plage du désert où l'alliance avait été sitôt jurée et violée. La voix du prophète retentit grande et forte dans le camp: ce peuple qu'il a tant aimé; ce peuple, qu'avec l'aide de Dieu il a tiré de la captivité, est maintenant indigne de son amour et de ses lois; et dans sa sainte colère il brise les tables où les dix paroles étaient écrites.

Alors une sombre terreur s'empare d'Israël; la main de l'Éternel s'étend sur lui, et la colère du prophète passe sur son front comme un orage. Il se courbe dans la poussière, il déchire ses vêtemens et crie encore au Seigneur de lui pardonner son offense. Il pleure, et Moïse, touché de sa douleur, intercède pour lui. Mais après un tel événement, il faut que le peuple soit soumis de nouveau à une grande épreuve; il faut qu'il apprenne à garder sa foi en l'absence du prophète. Moïse adresse donc à Israël de tristes et sévères paroles; il lui renouvelle ses commandemens, et il s'en va de nouveau sur la montagne, pour supplier le Dieu tout-puissant de pardonner à la race d'Abraham, et méditer en sa présence les institutions qui doivent l'enchaîner à jamais dans la voie où il veut le conduire.

Moïse prépare de nouvelles tables de pierre, et obéissant à la voix du Seigneur, il gravit une seconde fois le Sinaï et s'enferme dans ses solitudes. Quarante jours et quarante nuits s'étaient écoulés, lorsque le peuple le vit descendre, portant entre ses bras ces tables où le doigt de l'Éternel avait rétabli la loi; car l'Éternel, touché du repentir de son peuple et des prières de Moïse, son prophète, avait renouvelé avec lui l'alliance d'Abraham et de Jacob. Israël fut frappé de la majesté qui environnait son libérateur. Le saint vieillard, grand et calme, quittait lentement les hauteurs de Sinaï; de blanches nuées s'écartaient sur son passage, comme on voit le soleil apparaître à l'horizon dans un ciel pur, quand les dernières vapeurs du matin se dissipent devant sa lumière. Il marchait ainsi vers son peuple dans un ravissement paisible, et deux rayons lumineux sortaient de son front...

« Tous les enfans d'Israël vinrent aussi vers lui, et il leur ordonna toutes les choses qu'il avait entendues du Seigneur sur la montagne de Sinaï. »

Ces choses sont grandes: c'est toute l'œuvre de Moïse; et pour qu'Israël s'habituât à les respecter, il fallut que son pélerinage dans le désert durât quarante ans.

La gravure jointe à cette livraison du *Catholique*, reproduit cette circonstance de la vie du législateur hébreu. Jusqu'à présent le caractère de cet homme prodigieux, celui de ses institutions immortelles, et la marche de son peuple au travers des plages brûlantes et infécondes du désert, n'ont été envisagés dans ces études, que sous un point de vue purement historique. Les faits principaux, tels qu'on les trouve dans l'Écriture, ont été seulement exposés dans un ordre nouveau, qui permet peut-être d'en embrasser l'ensemble et d'en suivre les développemens plus facilement que dans le texte sacré, où ils sont mêlés à des prescriptions législatives et à des incidens multipliés. On n'a point eu la pensée de porter une main audacieuse sur ce texte d'une si admirable beauté; mais ce premier travail était nécessaire pour en recueillir la *pensée*, dont il s'agit maintenant de tirer des conséquences *exégétiques*. Il nous reste donc à considérer Moïse sous son double caractère de législateur et de prophète, et ses institutions dans leur double but politique et religieux. Tel sera l'objet de prochains articles, dont l'introduction est maintenant tout entière sous les yeux de nos lecteurs.

ERRATA.

Page 287, 1re colonne, ligne 49, *au lieu de* deux qualités que n'avait pas le pinceau de *Jouvenet*, lisez: le pinceau de *Vouët*.

L'AUMONIER DU RÉGIMENT.

Les armées de la république et de l'empire, qui, par la permission de Dieu, ont accompli tant de faits glorieux, fières si long-temps de leurs éclatans succès, avaient oublié, comme la nation qu'elles représentaient sur les champs de bataille, celui qui peut seul dispenser la victoire. Leur désespoir fut grand au jour des revers, parce que le nom du Très-Haut n'était ni sur leurs drapeaux, ni dans leurs cœurs. Les désordres de la révolution française avaient porté leurs fruits, et les déplorables doctrines philosophiques qui les avaient enfantés n'avaient rien perdu de leur désastreuse influence. La religion, nominativement rétablie dans son culte et ses ministres, n'exerça point, durant ce temps de deuil pour la foi, une influence assez indépendante du principe du gouvernement, pour s'opposer victorieusement aux envahissemens toujours croissans des progrès de l'incrédulité. Les armées de la restauration, composées des glorieux élémens de la grande armée, héritèrent de cette répulsion vague qui existait en France contre la bienfaisante intervention de la religion hors de ses temples. Les soldats, et surtout ceux que d'honorables et vieux services désignaient à la reconnaissance du pays, ne virent pas, sans éprouver un profond mécontentement, le rétablissement, dans les divers corps de l'armée, de l'antique et prévoyante institution des aumôniers, qui remonte au règne de Charlemagne.

L'anecdote qu'on va lire, et qui repose sur les faits les plus authentiques, servira à prouver à la fois, d'une manière touchante, et l'injustice de cette haine aveugle, et l'heureuse influence que la religion peut exercer sur les esprits les plus prévenus.

Au commencement de 1817 il y avait en garnison à Amiens un régiment de dragons, remarquable par sa belle tenue; il était en partie composé de vieux soldats qui avaient fait la longue et sanglante guerre de la Péninsule. Sur la demande du nouveau colonel, un aumônier fut attaché à ce beau corps. Cette circonstance excita aussitôt de vives rumeurs parmi les soldats: dans la profonde ignorance où ils étaient pour la plupart des premiers enseignemens de la religion, ils n'envisagèrent cette sage mesure que comme une sorte d'outrage fait à la dignité militaire, comme un attentat à la liberté de leur conscience; elle servit de texte aux quolibets et aux plaisanteries les plus obscènes, et donna même lieu à des menaces inquiétantes.

Celui de tous qui se distingua le plus, au milieu de ce débordement général de mauvaise humeur et de colère, fut le maréchal-des-logis Bertrand, dont les longues moustaches commençaient à grisonner et qui portait fièrement sur sa poitrine la croix de la Légion-d'Honneur, obtenue par lui pour une action d'éclat sur le champ de bataille, et trois chevrons d'or sur le bras gauche, qui attestaient ses longs services. Cet homme, d'une taille colossale et dont le visage, sillonné par les profondes cicatrices d'anciennes blessures, portait l'empreinte de cette mélancolie austère naturelle aux vieux soldats, était respecté comme le drapeau du régiment, et exerçait sur ses camarades une grande influence. Tous les mécontens se groupèrent autour de lui, et il fut résolu que l'aumônier essuierait de leur part tant de refus brutaux et d'humiliations, qu'il renoncerait de lui-même à des fonctions devenues trop pénibles.

L'ecclésiastique qui venait parmi ces soldats remplir son évangélique mission de conciliation et de paix, était un jeune homme nouvellement promu aux ordres sacrés, et que, pour obéir à des considérations dont on comprendra la convenance, nous appellerons l'abbé Lubbert. Destiné d'abord lui-même à la carrière militaire, élève de l'école Polytechnique, la grâce était venue visiter le nouvel aumônier au milieu des graves études pratiquées dans cette institution célèbre. Homme doux et bienveillant, mais aussi homme de courage et de science, l'abbé Lubbert, connaissant d'avance les irritans préjugés qui allaient l'accueillir dans la carrière à laquelle il se dévouait, ne se laissa point effrayer par les symptômes menaçans d'un orage que sa conscience lui ordonnait de braver.

La conduite de l'abbé Lubbert, pleine de prudence et de charité, ne tarda pas, sinon à désarmer la haine, du moins à prouver l'exagération des craintes que sa présence avait soulevées. Il se borna à remplir strictement les devoirs de son saint ministère et évita de fournir des armes à la calomnie et à la mauvaise foi en manifestant un zèle qui était sans doute dans son cœur, mais que d'intempestives démonstrations auraient pu compromettre au sein de ce troupeau si peu préparé à recevoir sa parole. Il se conforma ainsi aux augustes enseignemens du Sauveur, en ne semant point le bon grain parmi les ronces du chemin, en ne jetant point la vérité au hasard dans un champ stérile où elle n'aurait pu germer. En conséquence il ne se montra pas trop empressé à exciter dans des cœurs glacés la douce et féconde chaleur de la foi; il attendit tout du temps et de sa persévérance, se reposant sur Dieu du soin de lui créer des œuvres pour sa charité.

Croira-t-on cependant qu'une réserve aussi sage aliéna plus de cœurs à l'abbé Lubbert que n'aurait pu le faire un zèle imprudent et outré!... Affable et poli avec tous ceux qui lui adressaient la parole,

il n'allait point au-devant des hommes, non par défiance de lui, ni par crainte des autres, mais seulement dans l'espoir de faire disparaître peu à peu les préventions attachées autour de lui au saint habit qu'il portait. On l'accusa d'une honteuse duplicité, et l'on mit sur le compte d'une dissimulation profonde la religieuse candeur de sa prudence. D'un autre côté, le colonel du régiment, mu sans doute par quelque intérêt humain plus vif et plus prononcé qu'un sentiment vraiment religieux, s'avisa de reprocher à l'abbé Lubbert le peu de zèle qu'il mettait à répandre parmi les soldats l'instruction religieuse, recommandée, disait-il, par les circulaires du ministre de la Guerre. Le ministre de Dieu et de la paix lui répondit avec douceur, mais avec dignité, que la religion ne pouvait être ni enseignée ni suivie comme une chose de discipline militaire ; que, quant à lui, il s'applaudissait chaque jour du succès de la marche qu'il avait adoptée dans les graves intérêts dont il était le dépositaire : car le petit nombre de cœurs qu'il avait conquis à Dieu, lui étaient du moins volontairement et sincèrement dévoués.

On avait parlé à l'abbé Lubbert de l'influence de Bertrand et de l'importance que son exemple pouvait avoir aux yeux de ses camarades ; il songea à conquérir cet homme : le mot n'est pas exagéré quand on se fait une idée de l'âpreté de caractère et des longues habitudes anti-religieuses du vieux maréchal-des-logis ; mais Dieu devait au jeune aumônier la récompense de son évangélique patience, et il ne tarda pas à la lui accorder. Deux événemens, funestes en apparence, qui arrivèrent à peu de distance l'un de l'autre, donnèrent à l'abbé Lubbert l'occasion de remporter une victoire signalée sur les ennemis de la religion.

Depuis l'arrivée de l'aumônier au régiment, Bertrand n'avait pas cessé de déployer contre lui une opposition tellement injurieuse, que les lois de la discipline militaire l'auraient châtié sévèrement si l'abbé Lubbert n'eût couvert ses fautes d'une indulgence toute chrétienne. Jamais le maréchal-des-logis ne saluait l'aumônier quand il passait auprès de lui ; et lorsqu'il commandait le poste de garde à l'entrée du quartier, il donnait l'ordre à la sentinelle de se détourner quand il se présenterait, afin de ne pas lui rendre les honneurs militaires auxquels il avait droit. Puis, quand l'abbé, tristement affecté de ces preuves d'un hostile mépris, avait fait quelques pas, il était poursuivi par des éclats de rire ironiques et d'insolentes huées. Mais Bertrand poussa plus loin l'aveugle brutalité de sa haine. Un jour, le maréchal-des-logis, chargé de porter quelque ordre de ses chefs, sortait à cheval du quartier ; il aperçut l'aumônier à peu de distance de l'entrée. Il était fort habile à manier son cheval ; il le fit caracoler et se dresser, comme si un caprice de cet animal l'emportait sur son expérience, et il le dirigea contre l'abbé, qui fut rudement renversé et reçut à la tête une large blessure. Quelques soldats accoururent et le relevèrent tout sanglant, tandis que son meurtrier s'éloignait en riant. Mais l'aumônier, quoiqu'il souffrît cruellement durant plusieurs jours, ne fit point connaître la véritable cause de son accident, et Bertrand, qui, connaissant bien les suites naturelles que ce guet-apens devait avoir pour lui, se préparait à les subir, put se vanter impunément à ses camarades de cet exploit contre un prêtre auquel, dans la langue licencieuse des casernes, il donnait un autre nom !

A quelques jours de là, et lorsque l'abbé gardait encore le lit, un attentat du même genre, commis contre un officier, causa dans le régiment une fermentation extraordinaire ; mais il eut des conséquences plus graves. Un jeune lieutenant, vif, emporté, usant quelquefois peut-être sans justice et sans modération de son autorité envers des vétérans à qui son inexpérience le rendait peu respectable, reçut un soir, à peu de distance du quartier où il allait remplir quelque devoir de son grade, une de ces humiliations pour lesquels les lois militaires veulent du sang. Il fut assailli par derrière, renversé sur le pavé ; on lui arracha ses épaulettes et son épée qu'on brisa en mille pièces, et l'on accompagna cet acte de violence du traitement le plus injurieux. Deux sous-officiers étaient seuls absens du quartier à l'heure où ce crime militaire avait été commis : c'étaient Bertrand et un autre ; mais il fut constaté que Bertrand était rentré le dernier à la caserne ; d'ailleurs, le lieutenant outragé déclara, sous la foi du serment, qu'il croyait bien le reconnaître pour l'auteur de l'attaque dont il avait été l'objet ; et le vieux maréchal-des-logis fut condamné à mort ; il avait montré devant les juges une complète indifférence sur son sort, et n'avait voulu ni avouer, ni nier la faute dont il était accusé.

Le vétéran attendait, en fumant tristement sur la paille de son cachot, le moment de son exécution, que les opérations du conseil de révision ne retardaient que de quelques heures, lorsque l'abbé Lubbert se présenta devant lui.

« — Ah ! dit-il sans manifester aucune émotion, c'est vous qui venez sans doute me reprocher le mal que je vous ai fait : hé bien ! je n'en suis pas fâché, parce que je ne vous aime pas.... Mais n'êtes-vous pas satisfait ? demain à cette heure-ci, il n'y aura plus de Bertrand !.... C'est assez dur, j'espère, de finir comme cela après trente ans de service !

« — Mon ami, répondit l'abbé Lubbert avec son

calme et sa douceur habituels, vous vous trompez entièrement sur les motifs de ma visite. Dieu vous pardonnera le mal que vous m'avez fait sans aucun motif, parce que je vous l'ai pardonné moi-même; qu'il n'en soit plus question entre nous. J'ai appris votre malheur avec un vif chagrin : vous devez souffrir, Bertrand : je viens souffrir avec vous; vous n'avez pas maintenant un ami plus sincère et plus dévoué que moi.

« — C'est inconcevable! murmura le vétéran en secouant sur un de ses ongles la cendre de sa pipe et en regardant le prêtre avec étonnement. Comment, vrai, vous venez me voir par amitié ?

« — N'en doutez pas, Bertrand, et en signe de réconciliation, donnez-moi votre main; donnez; et, comme je ne méritais pas votre haine, dites-moi que vous ne me haïssez plus....

« — Me suis-je donc trompé, murmura le vieux soldat avec émotion, tandis qu'il tendait une main à l'aumônier, et que de l'autre il ôtait son bonnet de police. Mon aumônier, vous êtes un brave homme, et moi, je suis.....

« — N'achevez pas, mon ami, reprit l'abbé, et causons ensemble comme deux frères qui se revoient après une longue absence, et, ajouta-t-il d'une voix moins assurée, qui sont sur le point de se séparer pour toujours...

« — Je le veux bien, mon aumônier. »

Ils s'assirent tous deux sur la paille qui jonchait le sol humide du cachot, et, après un court moment de silence durant lequel Bertrand parut plongé dans une méditation rêveuse, l'abbé reprit de nouveau la parole.

« — Je suppose, mon cher Bertrand, lui dit-il, que vous ne craignez pas la mort, et que vous la recevrez en homme qui l'a bravée tant de fois sur le champ de bataille; non, je ne doute pas de votre courage. Mais n'avez-vous jamais pensé qu'il restait quelque chose de nous après notre mort, et qu'il y avait un Dieu qui nous demanderait un compte sévère de toutes nos actions?

« — Jamais, répondit le maréchal-des-logis; cela ne me regarde pas.

« — Vous vous trompez, Bertrand, reprit vivement l'aumônier : la durée de cette vie n'est rien comparativement à celle de notre âme, qui ne doit pas mourir. Descendez en vous-même : vous y trouverez cette pensée d'immortalité qui est la seule espérance de l'homme. Par exemple, Bertrand, la faute que vous allez si cruellement expier est grande sans doute, mais elle n'a entraîné pour vous une peine aussi forte que parce que vous avez été jugé d'après des lois que les hommes ont crues nécessaires, mais dont Dieu, notre père suprême, ne saurait approuver la sévérité. Ne faut-il pas qu'il y ait un juge entre vous et les hommes? ne faut-il pas que vous trouviez au-delà de la vie une réparation de cette injustice ?

« — Oui, dit Bertrand avec gravité, tout ce que vous me dites, je le comprends, parce que, voyez-vous, mon aumônier, malgré ce qui s'est passé entre nous, et dont je vous demande pardon maintenant de tout cœur, je ne suis point un méchant homme...

« — Mon frère, mon ami, s'écria l'abbé Lubbert, je suis heureux de vous voir dans ces bons sentimens. Si vous saviez combien il faut peu de chose pour toucher ce Dieu de miséricorde et de bonté! Durant votre vie militaire vous avez dû commettre beaucoup d'actes de violence que les lois de la guerre, c'est-à-dire les préjugés des hommes, sont loin de blâmer... Mais Dieu ne les approuve pas. Ce Dieu, au nom duquel je vous parle, est le protecteur des opprimés et des malheureux; il ne faut pas que leurs larmes, que leur sang s'élève contre vous quand vous paraîtrez devant lui..... Repentez-vous, mon frère, repentez-vous dans votre cœur : une courte prière vous méritera votre pardon, parce que vous n'avez point agi avec des intentions criminelles, et que vous avez seulement obéi à ceux que Dieu avait faits vos supérieurs sur la terre.

« — Ah ça! mon aumônier, dit Bertrand avec une vive émotion, ne parlez plus ainsi, je vous prie, vous me faites pleurer, et il faut que je meure comme j'ai vécu, en vrai soldat...

« — Laissez couler, mon frère, laissez couler sur mon sein ces précieuses larmes : elles me prouvent que Dieu vous a touché; appui éternel des infortunés, il est descendu dans ce cachot, il est avec nous, il nous voit, il nous entend Il fut un temps où tous les hommes étaient condamnés dans sa justice; comme vous il n'y a qu'un instant, ils n'avaient point recours à lui dans leurs peines; ils n'honoraient point son nom; ils mouraient avec désespoir. Alors, dans son inépuisable bonté, il envoya son fils sur la terre; son verbe, sa pensée qui revêtit une enveloppe humaine pour apprendre aux hommes à souffrir, à aimer, à prier... Et ce fils de Dieu, notre Rédempteur, a subi toutes les humiliations sans se plaindre : les hommes lui ont craché à la face, ils l'ont battu de verges, ils l'ont attaché à une croix sur laquelle il est mort en priant pour ses bourreaux... Voilà sa sainte image, ô mon frère, ajouta l'aumônier avec une véhémente onction, en tirant un crucifix de son sein; agenouillez-vous devant lui... je suis le ministre de sa sainte loi, et j'ai reçu le pouvoir de remettre leurs fautes à ceux qui implorent sa miséricorde... Bertrand, mon frère, vous pleurez, et vous croyez, n'est-ce pas ?

« — Comment voulez-vous donc que je vous résiste,

mon aumônier? dit le vieux soldat ; je ne connaissais pas les armes dont vous vous servez : vous me renversez comme je vous ai renversé avec mon cheval... Je ferai tout ce que vous voudrez.

« — Agenouillez-vous donc, mon frère, répondit l'abbé Lubbert dans un pieux ravissement; faites sur vous le signe de la rédemption, et ouvrez-moi votre cœur en présence de Dieu. »

Bertrand obéit à ces invitations de l'aumônier avec la précision militaire ; mais il éprouva quelque difficulté à faire le signe de la croix : l'abbé prit sa main droite et lui indiqua les moyens d'accomplir ce signe symbolique de la foi.

« — Pardon, mon aumônier, dit Bertrand en souriant et dans le langage de son état, je suis encore gauche comme une recrue, mais cela viendra.... »

La confession de ce vieux soldat révéla à l'abbé Lubbert un de ces beaux caractères militaires dont les écarts sont l'œuvre d'habitudes violentes, le résultat d'une vie aventureuse exposée tous les jours aux chances de la mort, mais qui offrent dans leur expression intime de nobles sentimens d'honneur et de probité. Il était désormais facile à l'aumônier de modeler ce bronze qui s'était amolli sous sa main : il fit au vieux cavalier les plus touchantes exhortations, et parvint à lui faire comprendre qu'il y avait plus d'héroïsme à pardonner une injure qu'à s'en venger brutalement. Il lutta victorieusement contre tous ses préjugés de soldat, et le maréchal-des-logis, pur et soumis comme un jeune enfant, semblait en revêtir l'innocence à mesure que les paroles du prêtre pénétraient dans son cœur; mais l'abbé avait remarqué avec peine que Bertrand ne lui avait point parlé du fait qui avait motivé sa condamnation : il lui demanda plusieurs fois s'il n'avait rien à ajouter. Le soldat lui répondit toujours que non. Alors l'aumônier le bénit et reprit avec lui la conversation amicale qu'il avait eue avant sa confession.

« — Eh bien! Bertrand, lui dit-il, qu'éprouvez-vous maintenant? ne vous sentez-vous pas moins affligé et mieux préparé à mourir sans faiblesse?

« — C'est vrai, répondit Bertrand. Ils peuvent venir maintenant : défendez-leur de m'apporter de l'eau-de-vie, vos paroles m'ont fait trop de bien. Je vous reverrai, n'est-ce pas? vous m'accompagnerez.

« — Jusqu'au dernier moment, mon frère, je resterai auprès de vous, murmura l'aumônier d'une voix émue.

« — Oh! je le vois maintenant; oui, vous êtes mon seul et mon meilleur ami..... Pourquoi donc avez-vous pris tant d'intérêt à moi, qui avait si mal agi envers vous? qui a pu vous inspirer tant de bonté pour un homme qui le méritait si peu?

« — C'est la religion, mon ami; c'est la parole de celui qui est mort pour nous sur la croix, et qui nous a recommandé d'aimer les hommes comme nos frères, et ceux qui sont malheureux plus que tous les autres....

« — C'est une belle théorie que celle-là! s'écria Bertrand..... Ainsi, il faut donc pardonner à tout le monde?....

« — Oui, sans doute; et rappelez-vous toujours la prière que je vous ai apprise, et qui commence par ces consolantes paroles : « Notre père qui êtes aux cieux!.... » Mais vous avez encore quelque chose à me dire, mon ami, j'en suis certain ; je vous vois encore rêveur et agité.... Parlez, au nom du Ciel!....

« — Eh bien! mon aumônier, c'est que je vous admire de plus en plus, vous qui êtes venu me voir, me consoler, m'apprendre à connaître une autre vie quand on va m'arracher celle-ci; vous que j'avais offensé! et l'homme pour qui je meurs m'abandonne lâchement! il n'est pas même venu aux barreaux de ma prison pour me dire « Merci, Bertrand! » et tout mon sang va couler pour sa propre faute.... car je suis innocent, mon aumônier, voyez-vous; je n'avais qu'un mot à dire pour me sauver, mais ce mot perdait un ancien camarade : je n'ai pas voulu le prononcer.

« — Vous êtes innocent! s'écria l'abbé Lubbert, et vous avez tant tardé à me le dire! O mon Dieu! je vous remercie! Achevez, Bertrand; dites-moi la vérité, toute la vérité....

« — La voilà, mon aumônier. Comment a-t-on pu penser qu'un vieux soldat comme moi aurait ainsi manqué tout à coup à la discipline? cela n'était pas possible. Nous rentrions le soir avec Perrin, maréchal-des-logis comme moi; nous venions du cabaret, mon aumônier, mais nous avions été sobres. Nous avons tout à coup aperçu le lieutenant qui marchait à quelques pas devant nous. « Attends, me dit Perrin, je m'en vais le corriger. » Je voulus l'arrêter; il n'était plus temps; et la malheureuse affaire eut lieu en moins de temps que je n'en mets à vous la raconter; puis il prit la fuite; moi, je m'en allai lentement, et j'engageai plusieurs bourgeois, qui ont ensuite déposé contre moi, à secourir le lieutenant. Voilà pourquoi je suis rentré si tard, et c'est moi qu'on a condamné....

« — Non! non! s'écria l'aumônier en se levant précipitamment, vous ne mourrez pas! Le mensonge n'a pas souillé vos lèvres dans ce moment suprême... Non! vous vivrez, Bertrand, pour servir d'exemple à vos camarades, et pour témoigner de la bonté de Dieu.... Mais pardonnez à votre

coupable ami ; pardonnez-lui les maux que vous avez supportés pour sa faute ; prouvez-moi que votre cœur généreux est pur maintenant comme celui d'un ange, en remerciant Dieu de l'épreuve à laquelle il vous a soumis.

« — Vous le voulez, mon aumônier, mon frère maintenant ? je lui pardonne de tout mon cœur !.... Puis il ajouta d'une voix émue : « Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit béni ! »

On doit ignorer quels moyens employa l'abbé Lubbert pour faire parvenir la vérité aux juges ; mais ce jour même le conseil de révision cassa le jugement qui condamnait à mort le maréchal-des-logis Bertrand, et le déclara innocent, en le rétablissant dans son grade. Il est probable que sa déclaration fut faite avec assez de circonspection pour qu'en démontrant l'innocence du condamné, elle ne compromît point le vrai coupable, qui ne fut point inquiété. Il est impossible de décrire l'effet que produisit cette nouvelle sur le brave Bertrand : il voyait tomber ses chaînes au son de cette voix harmonieuse et tendre qui était venue le consoler dans son affliction ; et, dans la simplicité de son âme, il dut penser qu'en effet son aumônier avait reçu un pouvoir supérieur à celui des autres hommes.

Mais à peine Bertrand eut-il recouvré sa liberté, que ses préjugés militaires reprirent un moment sur lui toute leur influence. Il alla trouver Perrin et lui reprocha en termes énergiques son indifférence et sa lâcheté... Ces paroles furent suivies d'un duel ; mais à peine les deux champions avaient-ils mis le sabre à la main, que l'aumônier parut sur le champ de bataille.

« Eh quoi ! Bertrand, lui dit-il avec sévérité, avez-vous déjà oublié votre promesse ? un serment fait à Dieu !... Et vous, Perrin, apprenez que cet homme doit être sacré pour vous ; vous en savez la raison, et si son sang coule encore dans ses veines ce n'est pas à vous qu'il le doit. Redevenez amis, et oubliez le passé. »

Les deux vétérans jetèrent leur sabre, se tendirent la main et embrassèrent plusieurs fois avec une chaleureuse effusion celui qui venait de les réconcilier.

Le respect et la vénération que les deux plus anciens sous-officiers du corps montrèrent dès-lors pour l'abbé Lubbert favorisèrent les pieux travaux de ce jeune ecclésiastique. Il parcourait les chambrées, il assistait aux manœuvres, et toujours il était accueilli avec empressement, écouté avec fruit. Il était souvent même obligé de modérer le zèle et l'admiration que les vétérans lui témoignaient

« Mes amis, leur disait-il, je vous remercie ; mais ce n'est pas moi qu'il faut aimer, c'est Dieu dont je suis les commandemens ; ce n'est pas moi qu'il faut admirer, c'est sa loi qui m'inspire les actions que vous trouvez bonnes. »

Lorsque quelques jeunes soldats se permettaient derrière l'abbé Lubbert quelques propos inconvenans, quelques gestes grossiers, Bertrand les réprimandait vertement, non sans laisser échapper quelques juremens énergiques. Alors l'abbé se retournait et disait à Bertrand, en lui montrant le ciel :

« Mon cher Bertrand, laissez-les dire, le Juge de toutes les actions humaines est là-haut... Ne jurez pas ainsi, quoique ce ne soit pas pour vous un grand péché, parce que ces paroles malheureuses ne sont chez vous que la conséquence d'anciennes et mauvaises habitudes ; mais c'est toujours une faute que d'oublier la modération qui nous place au-dessus des injures... »

Depuis ce temps nul chef ne fut plus respecté parmi les dragons que l'*aumônier du régiment*.

LITURGIE.

L'ASSOMPTION.

Si la faute d'une femme avait déchu l'humanité de sa pureté primitive, de la vie éternelle et des délices du paradis terrestre, par une femme aussi l'humanité devait être rachetée de la mort et du péché ; personnifiées dans la vierge Marie, les souffrances de la terre devaient relever comme elle leurs têtes éplorées, et à la mère de douleur devait succéder la mère d'exaltation. Recueillie par le premier homme, cette consolante prophétie, où Dieu, même en punissant, révélait son paternel amour, passa à travers les siècles comme une blanche étoile qui promet l'aurore ; toujours elle brilla au-dessus des ténèbres que les générations épaississaient autour d'elles, jusqu'au jour où l'aurore de la rédemption, dont elle était le message, vint resplendir sur le monde.

On se souvient de la vision céleste qu'eut autrefois saint Jean l'évangéliste, lorsque, jouissant des douceurs d'une sainte retraite en l'île de Pathmos, et s'entretenant avec Dieu, il fut ravi en extase, et vit paraître au ciel un signe prodigieux : ce fut une femme, environnée de lumière et de gloire, qui tenait la lune sous ses pieds et portait en sa tête une couronne de douze étoiles.

Belle figure de la vierge Marie qui, seule entre toutes les femmes, a été environnée du soleil de pureté ! La lune qui est sous ses pieds est le symbole du monde, dont elle est la protectrice ; et la couronne de douze étoiles marque les douze mystères qui ont consacré sa vie.

Son immaculée conception ; lorsqu'après avoir été de toute éternité dans le dessein de Dieu, elle

fut conçue dans les entrailles de sa mère, Anne, femme de Joachim; et alors elle ne fut point souillée de la tache originelle, parce que, suivant la belle expression du cardinal Pierre Damien, elle devait servir à Dieu comme d'un lit de repos, après le péché de l'ange et de l'homme.

Sa nativité, dont se réjouit toute la terre, comme d'une première révélation de la grâce; *sa présentation à Dieu* dans le temple, trois ans après sa naissance, et la consécration de son jeune cœur comme un innocent autel. *Son mariage* à l'âge de quinze ans avec un juste, le charpentier Joseph. Cette mystérieuse *annonciation* qui jeta tant de trouble et de joie dans son chaste cœur. *Sa visitation* à sa parente Élisabeth, lorsque après avoir franchi les montagnes de Judée avec ferveur, elle entra chez la sainte, qui s'écria en la voyant: D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur daigne me visiter? Sa *délivrance* dans la crèche de Bethléem et la contemplation extatique de ce qui se passait en elle. Sa *purification*, quarante jours après avoir enfanté le fils de Dieu; non qu'elle y fût obligée, puisqu'elle avait toujours gardé sa pureté, mais parce qu'elle voulait obéir à la loi. Sa *passion* en celle de son fils, et les sept plaies qui traversèrent son cœur. Sa *mort* ou plutôt ce doux assoupissement qui servit de prélude à un sublime réveil. Son *assomption*, lorsqu'à peine déposée dans sa tombe de Gethsémani, elle fut transportée au ciel sur les ailes des anges. Et enfin son *couronnement* dans le ciel au milieu des saintes phalanges qui chantaient sa gloire.

Ce sont ces deux derniers mystères que l'Église a voulu consacrer en instituant une fête annuelle qui fut d'abord célébrée le 18 janvier, puis définitivement arrêtée au 15 août. Elle subsiste depuis les premiers temps de l'Église, à laquelle ses pasteurs l'ont transmise de siècle en siècle avec le sacré dépôt de la foi. Une suite non interrompue de passages clairs et précis des Pères les plus respectés atteste l'origine et le maintien de cette fête mémorable, la première de toutes celles que l'Église célèbre en l'honneur de la Vierge.

La fête de l'Assomption se célébrait avec une grande solennité, avant le dixième siècle, dans l'Église latine et dans l'Église grecque; l'empereur Constantin Porphyrogénète décrit la procession solennelle que la cour et le clergé de Constantinople faisaient à la grande fête du *repos* ou assomption de la bienheureuse vierge Marie. L'empereur Maurice ordonna, en 602, de célébrer le repos de la sainte Vierge; il s'agissait d'une loi par laquelle ce prince autorisa la translation de la fête, du mois de janvier au mois d'août, faite par plusieurs évêques. Les capitulaires rédigés à Aix-la-Chapelle en 817, sous Louis le Débonnaire, fixent cette fête au 18 avant les calendes de septembre, c'est-à-dire au 15 août; cette translation ne fut pourtant reçue que fort tard dans quelques églises.

Louis XIII, par son édit du 10 février 1638, mit sa personne et son royaume sous la protection de la sainte Vierge, et ordonna qu'il se fît tous les ans une procession solennelle à Notre-Dame de Paris, pour renouveler la mémoire de cette consécration. Cet édit, depuis étendu à tout le royaume, fut le fruit de la pieuse reconnaissance de Louis XIII, qui le publia lorsqu'il fut assuré de la grossesse de la reine, dont il n'avait point eu d'enfans, et qui accoucha de Louis XIV le 5 septembre de cette année. La procession se fit à Paris pour la première fois, le 15 août, jour de l'Assomption. Louis XIV, par sa lettre écrite au conseil souverain d'Alsace, le 31 août 1682, ordonna que la procession solennelle du jour de l'Assomption se ferait dans toutes les églises de cette province en vertu de l'édit de Louis XIII.

Dans les anciens eucologes cette fête est appelée indifféremment l'*assomption*, le *passage*, ou le *repos de la vierge Marie*.

Elle est la première de toutes les fêtes de la Vierge, parce que c'est la consommation de tous les mystères de son admirable vie. C'est là que commence sa véritable gloire et que sont couronnées toutes les vertus que nous révérons simplement dans ses autres fêtes.

Quelle ne dut pas être en effet la joie des anges, des séraphins et de tous les habitans du ciel, en contemplant la beauté divine dont Marie venait d'être revêtue! « Quelle est celle-ci, disaient-ils, qui monte du désert, remplie de délices, et appuyée sur son bien-aimé? »

Récompense complète des mérites de sa longue vie, de sa constante fidélité aux grâces du Seigneur, des soins fervens qu'elle lui rendit pendant son séjour sur la terre, de ses souffrances au pied de la croix, et des longues années d'attente qui suivirent.

Mais aussi quelle n'avait pas été la tendresse du fils pour sa mère! « Vous m'avez, lui dit-il, servi plus que tous les autres dans mon état d'humiliation, et moi, je vous ferai participer, plus que tous les autres, à ma gloire; j'ai reçu de vous mon humanité, et je vous communiquerai les richesses de ma vie immortelle. »

Ainsi la femme se relève et brise la tête du serpent.

Quand la Vierge était sur la terre, ses prières avaient sans doute une grande efficacité, et l'emportaient même sur celles d'Abraham, de Job et d'Élie; maintenant qu'elle est assise sur le trône élevé à son humilité, combien son intercession doit être plus puissante!

« Vous avez droit d'approcher de Dieu avec confiance, dit saint Bernard, puisque vous avez la Mère pour avocate auprès du Fils, et le Fils pour médiateur auprès du Père. La Mère montre au Fils le sein qui le nourrit, et le Fils présente au Père ses plaies et son côté ouvert. »

Voici quelles sont les recommandations de l'Église pour répondre à ses vues; et telle doit être la nature des prières de l'Assomption : — Remercier Dieu de ce qu'a fait sa miséricorde en faveur de la sainte Vierge ; — pratiquer les vertus dont elle nous a donné l'exemple ; — implorer la bonté divine par son intercession.

SAPRICE ET NICÉPHORE,

HISTOIRE TIRÉE DE LA VIE DES SAINTS.

Le pardon des injures est l'un des plus sublimes préceptes que l'Évangile soit venu enseigner au monde ; c'est une de ces vertus dont l'antiquité païenne soupçonnait à peine l'existence, et que le Christ seul pouvait révéler aux hommes, lui qui la poussa jusqu'à ses dernières conséquences, et qui devait mourir sur une croix en disant à son père : *Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font!* Les païens avaient déclaré que la vengeance était le plaisir des dieux ; le Christ prêcha que le pardon et l'oubli des injures étaient le premier devoir des hommes ; il joignit l'exemple au précepte. Aussi ce précepte fut-il un de ceux que les chrétiens de l'Église primitive observèrent avec la plus rigoureuse fidélité ; et ce qui étonnait le plus leurs persécuteurs, c'était de voir leur union inaltérable et constante ; c'était de voir des ennemis acharnés devenir entre eux comme des frères, sitôt qu'ils avaient embrassé la religion nouvelle ; c'était de voir tous les martyrs expirer comme leur divin maître, en priant Dieu pour leurs bourreaux !

L'histoire ecclésiastique a enregistré dans ses annales un grand nombre de traits de charité et d'amour du prochain, poussé jusqu'à l'abnégation de soi-même ; ce n'est pas un fait de cette sorte que nous allons raconter. Le sujet de notre article est au contraire l'histoire d'un chrétien, d'un prêtre qui refusa, jusqu'au moment de la mort, de pardonner à son ennemi; mais cette histoire, pour ainsi dire, est unique dans les souvenirs de l'Église primitive, et la morale qui en découle est si frappante, qu'on ne saurait trouver une preuve plus complète de l'importance qu'il y a pour un chrétien à oublier les injures et à pardonner à ceux qui l'ont offensé; un seul sentiment de haine et de vengeance envers le prochain peut effacer aux yeux du Seigneur le mérite de tous les dévoumens et de toutes les vertus.

Vers l'an 260 de l'ère chrétienne, il y avait dans Antioche, capitale de la Syrie, et à cette époque de tout l'Orient, un prêtre nommé Saprice et un laïque nommé Nicéphore qui étaient unis depuis plusieurs années par les liens de l'amitié la plus tendre. Après avoir entretenu long-temps cette merveilleuse correspondance d'habitudes et de pensées que la charité formait entre eux, un incident dont personne à Antioche ne connut la cause, amena entre les deux chrétiens une rupture ouverte, et changea leur amitié en une haine déclarée. Ceci dura un temps considérable ; à la fin cependant, Nicéphore rentra en lui-même, et soit que sa conscience l'accusât des premiers torts, soit qu'il sentît que, simple laïque, il devait des marques de soumission et de déférence à son ancien ami revêtu du caractère de prêtre, il résolut de faire cesser le scandale que leur rupture avait causé, et de se réconcilier avec Saprice. Il pria donc quelques personnes qui avaient la confiance de tous les deux, d'aller le trouver de sa part, pour l'assurer de la sincérité de son repentir et de l'offre qu'il lui faisait de toutes les satisfactions possibles ; mais Saprice ne fut point touché de cette démarche et ne voulut pas entendre parler de réconciliation. Nicéphore ne se rebuta point : il fit une seconde, puis une troisième tentative, mais toujours sans succès. Saprice ferma opiniâtrément l'oreille non-seulement aux sollicitations des hommes, mais à la voix même du Sauveur qui lui criait : *Pardonnez, et l'on vous pardonnera.* Enfin Nicéphore, voyant qu'il n'avait rien obtenu par l'entremise d'autrui, surmonta les dernières répugnances de son amour-propre, et alla trouver Saprice. Il se jeta à ses pieds, avoua sa faute avec humilité, et le supplia, au nom de Jésus-Christ, de vouloir bien lui pardonner ; mais ni la vue d'un ancien ami, ni le spectacle de cette humiliation, ni les larmes de Nicéphore, ne touchèrent le cœur de Saprice. Il se retira froidement et dédaigneusement, après avoir déclaré qu'il ne se réconcilierait jamais avec celui qui l'avait outragé.

Sur ces entrefaites, Dieu suscita une nouvelle persécution à son Église. Les empereurs Valérien et Claudien transmirent aux gouverneurs des provinces de l'empire l'ordre d'arrêter par tous les moyens possibles les progrès toujours croissans de la secte chrétienne. En sa qualité de prêtre, Saprice fut le premier fidèle qu'on arrêta dans Antioche ; il fut conduit devant le gouverneur, qui lui demanda s'il était vrai qu'il fût chrétien, et que parmi ces ennemis de César il occupât le rang de prêtre. Saprice ayant répondu affirmativement à ces deux questions, le gouverneur le

fit mettre à la torture, afin d'obtenir de lui une apostasie ; mais l'ennemi de Nicéphore supporta les tourmens avec beaucoup de fermeté, et le gouverneur, voyant qu'il avait affaire à un homme inébranlable, le condamna à perdre la vie.

Saprice entendit cette sentence avec une sainte joie, et demanda qu'on le conduisît sur-le-champ au lieu où elle devait s'exécuter. La plupart des habitans d'Antioche accoururent sur son passage. Tout à coup Nicéphore sortit de la foule et vint se jeter aux pieds de Saprice en lui disant : « Martyr de Jésus-Christ, pardonnez-moi de vous avoir offensé ; que votre pardon, prononcé sur moi à votre heure suprême, soit un gage de celui que je demande au Ciel pour cette faute-là, et pour toutes celles que j'ai commises. » Mais Saprice ne lui répondit rien et continua sa route. Nicéphore, s'étant relevé tout chancelant et désespéré, prit une rue de traverse et alla se placer une seconde fois sur le passage du martyr. Lorsqu'ils furent vis-à-vis l'un de l'autre, il se jeta de nouveau à ses pieds et employa pour le fléchir les expressions du repentir le plus déchirant ; mais Saprice, dont le cœur s'endurcissait de plus en plus, à mesure que son esprit s'exaltait davantage, ne voulut pas même le regarder. Les soldats, lassés d'entendre Nicéphore répéter toujours la même chose, lui disaient : « Nous n'avons jamais vu un homme plus insensé que toi ; il va mourir, et tu lui demandes pardon ! — Vous ne savez pas l'importance de ce que je demande au confesseur de Jésus-Christ, leur répondait Nicéphore. Dieu le sait, et il me juge autrement que vous ; » et tout en suivant Saprice jusqu'au lieu où le martyr devait avoir la tête tranchée, il redoublait ses supplications avec une ardeur toujours nouvelle sans que cet homme endurci se départît de son inflexibilité. Dieu, qui pesait dans ses mains le cœur de ces deux hommes, voyant d'un côté tant d'humilité et de repentir, de l'autre tant de dureté et d'orgueil, résolut de les récompenser l'un et l'autre ainsi qu'ils le méritaient : il refusa donc à Saprice les honneurs du martyre et commença par lui retirer sa grâce.

Le moment du supplice étant arrivé, les bourreaux commandèrent à Saprice de se mettre à genoux pour recevoir la mort. Son courage l'abandonna tout-à-coup. « Arrêtez, cria-t-il, ne me frappez pas ; je ferai ce que vous voudrez et ce qu'ordonnent les empereurs, je suis prêt à sacrifier aux dieux. — Mon frère, interrompit Nicéphore, que faites-vous ? Ah ! mourez si vous voulez sans m'accorder le pardon que je vous demande avec tant d'instance, mais gardez-vous bien de renier la foi de Jésus-Christ, notre divin maître ; au point où vous en êtes, est-ce le moment de fléchir ? » Mais Saprice, sans se retourner : « Délivrez-moi de cet homme, dit-il aux soldats, et faites que je ne l'entende plus. » Alors les soldats se préparèrent à repousser Nicéphore et à briser les liens du prêtre apostat. « Ne m'éloignez pas de cette place, dit Nicéphore en pleurant amèrement la chute de son ancien ami ; c'est ici que je dois rester et que je dois mourir, puisque je suis chrétien et que je crois au Dieu que ce malheureux vient de renoncer. Me voici prêt à subir son supplice. » A cette déclaration si peu attendue, un des officiers du gouverneur, qui était venu pour assister à l'exécution, courut au palais pour y prendre des ordres. Le gouverneur, ayant entendu son rapport, ordonna qu'on mît en liberté Saprice, et que Nicéphore fût puni du dernier supplice s'il persistait à refuser son hommage aux dieux immortels. Nicéphore étant resté inébranlable, l'ordre du gouverneur fut exécuté dans toute sa cruauté, et l'ami de Saprice reçut la palme du martyre qu'il avait bien méritée par son humilité et par sa charité. Pour Saprice, qui s'en était rendu indigne par l'inflexible dureté de son cœur, il dut revenir de l'exécution de Nicéphore non-seulement avec le remords de son apostasie, mais encore la pensée terrible qu'en refusant de pardonner à son ami, il s'était fermé à tout jamais les portes de la miséricorde de Dieu.

La mémoire de Nicéphore est surtout honorée dans l'Église grecque. On célèbre sa fête le 9 février.

POÉSIE.

Voici un sonnet très-beau et très-peu connu sur cette question de savoir si Jésus-Christ témoigna plus d'amour pour l'humanité par sa naissance que par sa mort. L'auteur de ce sonnet était une femme, mademoiselle de Saint-Firmin ; elle vivait au commencement du dix-septième siècle. Il est à regretter qu'on n'ait conservé qu'un très-petit nombre de ses ouvrages ; elle avait assurément un talent très-élevé.

Voir naître et voir mourir l'auteur de la nature,
Voir un être éternel commencer et finir,
Ces deux extrémités parfaitement s'unir
Le créateur se joindre avec la créature ;

Voir un Dieu renfermé sous l'humaine figure,
Celui qui contient tout se laisser contenir,
Celui de qui le bras peut seul tout soutenir,
Être sans mouvement dans une sépulture ;

Ces miracles, offerts à mes sens étonnés,
Au salut des humains ont été destinés :
L'un commence l'ouvrage et l'autre le consomme.

Mais l'amour au premier a bien plus fait d'effort ;
Car du ciel à la terre, et de Dieu jusqu'à l'homme,
L'espace est bien plus grand que de l'homme à la mort.

Avis.

A dater de ce jour, la rédaction générale du *Catholique* va recevoir d'importantes modifications, dont nous nous empressons de soumettre l'esprit et l'ensemble à nos souscripteurs. Nous n'avons pas besoin de dire que ces changemens n'affecteront en rien nos principes religieux, que nous maintiendrons dans la ligne de l'orthodoxie la plus pure, et que nous continuerons à exposer dans leurs divers développemens, avec toute la constance et tout le zèle de la foi ; il n'est ici question que de forme et de méthode. Depuis long-temps les vœux qui nous ont été exprimés, les avis bienveillans qui nous ont été transmis, avaient appelé notre attention sur ces parties importantes de notre œuvre ; et en entreprenant aujourd'hui de lui imprimer une direction à la fois plus élevée et plus utile, nous ne faisons que donner au public une nouvelle preuve du désir, que nous avons toujours manifesté, de remplir toutes les exigences de notre titre.

Le *Catholique* avait un double but à atteindre : le premier était d'offrir aux ecclésiastiques, et surtout aux vénérables pasteurs des villes et des campagnes, un délassement à leurs pénibles travaux, en même temps que des sujets de méditations utiles à leur saint ministère ; le second était de créer pour les familles et les personnes pieuses un recueil spécial où elles trouvassent, dans l'exposition des principes et des œuvres de la religion, une lecture intéressante et variée. Nous pensions aussi, dans l'intérêt de cette religion vers laquelle la Providence semble ramener la société fatiguée de ses luttes, effrayée du néant de l'incrédulité, que le *Catholique* devait présenter assez d'attraits dans ses formes littéraires pour éveiller l'attention des gens du monde.

Sous divers rapports le succès de notre recueil a réalisé nos plus vives espérances, et des suffrages précieux n'ont pas manqué à nos efforts. Mais parmi les observations qu'un intérêt que nous sommes heureux d'avoir inspiré nous a fait adresser, il en est dont nous ne craindrons pas de reconnaître publiquement la justesse. On a reproché à notre recueil de manquer d'unité et de plan ; on a trouvé que les nombreux articles remarquables qu'il renferme n'avaient entre eux aucune liaison logique, aucune suite nécessaire, et enfin que la plupart des sujets étaient traités dans des articles d'une étendue disproportionnée avec l'espace que nous avions à remplir.

C'est à nos lecteurs que nous laissons le soin de juger si nous n'avons pas plutôt exagéré qu'atténué la force de ces critiques ; nous y avons du moins trouvé des raisons assez concluantes pour nous déterminer à adopter une marche nouvelle.

Les nombreux sujets qui peuvent être traités dans le *Catholique* seront à l'avenir classés d'après les trois divisions générales suivantes : 1° LA SCIENCE RELIGIEUSE, OU LA THÉOLOGIE GÉNÉRALE ; 2° LA PHILOSOPHIE DU CHRISTIANISME ; 3° LA LITTÉRATURE ET LES BEAUX-ARTS, etc.

Dans la première partie seront compris tous les articles relatifs à l'histoire ancienne et moderne de l'Église, à l'archéologie, comme les voyages aux anciennes abbayes, la description des cathédrales et des monumens religieux ; à l'agiographie, ou vie des saints et des martyrs ; aux recherches sur les travaux des premiers Pères de l'Église, de ses philosophes, de ses orateurs, de ses savans ; à l'examen théologique des hérésies les plus célèbres ; à l'exégèse ou explication du texte sacré ; à la géographie et à l'histoire naturelle de la Bible, à l'histoire des papes et des conciles, etc.

La seconde partie renfermera, dans une suite d'articles, la morale de la religion appliquée aux faits sociaux ; l'analyse critique des productions les plus importantes, contraires à l'esprit du catholicisme ; des études religieuses sur l'histoire sociale, la philosophie de l'histoire ; des leçons tirées des sermons des plus célèbres prédicateurs de nos jours ; des théories de l'éducation.

La troisième partie sera consacrée à des nouvelles historiques et religieuses, à reproduire les traditions et les légendes des provinces, à la poésie religieuse, à la biographie des hommes qui ont honoré la religion par leur vie et leurs œuvres.

A ces divisions méthodiques qui formeront la base essentielle de nos travaux, nous ajouterons souvent une quatrième partie, sous le titre de VARIÉTÉS, MÉLANGES, où nous reproduirons des sentences morales, des extraits ou des pensées des auteurs les plus favorables à la religion, et enfin les nouvelles qui peuvent intéresser les catholiques.

Tel est le plan général que nous avons adopté ; nous veillerons avec soin à ce qu'il règne dans son exécution une constante unité de vues et de principes. Chaque livraison, qui contiendra au moins un article pris dans l'une des divisions générales que nous venons d'établir, formera ainsi un tout complet. Nous allons donc redoubler d'efforts et de moyens en agrandissant notre plan, en nous adjoignant de nouveaux collaborateurs, et nous espérons trouver, dans la haute approbation des princes de l'Église et dans l'estime des gens de bien, la plus douce récompense de nos travaux et des sacrifices que nous nous sommes imposés.

GÉOGRAPHIE BIBLIQUE.

Les tombeaux des rois de Juda.

En sortant de Jérusalem par la porte d'Éphraïm, on marche pendant un demi-mille sur le plateau d'un rocher rougeâtre où croissent quelques rares oliviers. On rencontre ensuite, au milieu d'un champ, une excavation assez semblable aux travaux abandonnés d'une ancienne carrière; un chemin large et en pente douce vous conduit au fond de cette excavation, où l'on entre par une arcade. On se trouve alors au milieu d'une salle immense taillée dans le roc. Cette salle, c'est le vestibule des tombeaux des rois de Juda; ces tombeaux souterrains, sans appareil extérieur, sans cyprès, sans fontaines, semblent avoir été placés à dessein hors du regard de l'homme, comme pour attester au voyageur qui pénètre jusque-là, tout ce qu'il y a de vanité dans les pompes de ce monde. Tandis que tous les peuples d'Orient marquent au moins d'une pierre blanche la place où sont enterrés leurs morts, le tombeau des rois d'Israël n'est couvert que d'une poussière grise et monotone, comme tout ce pays de désert et de solitude, où la nature est morte avant le temps, et pour qui le jour du jugement dernier semble déjà être arrivé.

On distingue, en entrant dans le vestibule, une niche profonde élégamment décorée de sculptures dans le style grec. C'est au fond de cette niche, du côté du levant, qu'est placée la porte des souterrains. Malgré les éboulemens qui ont obstrué le passage, l'ouverture est encore assez large pour qu'un homme s'y traîne en rampant. Armé d'une torche de résine, il peut ensuite visiter ces chambres de pierre bleue, séjour silencieux de ces rois qui tinrent sous leur domination tout le pays qui s'étend des rives de l'Euphrate aux frontières de l'Égypte. Ces sépulcres sont devenus l'asile des chauves-souris que la lumière éveille, et qui sortent de ces retraites silencieuses pour commencer leurs cercles funèbres, dont le reflet, projeté sur les parois du roc, vient mêler une image d'agitation et de vie à des pensées de mort et d'immobilité.

Ces pièces souterraines sont au nombre de huit, et toutes d'inégales grandeurs. Des trous de six pieds de long sur trois pieds de large sont pratiqués dans les murailles pour y placer les cercueils. Une de ces grottes, plus basse que les autres, et où l'on descend par six degrés, semble avoir renfermé les principaux cercueils. Ils étaient généralement disposés de la manière suivante : le plus considérable était au fond de la salle, en face de la porte d'entrée, dans la niche ou dans l'étui qu'on lui avait préparé. Des deux côtés de la porte, deux petites voûtes étaient réservées pour les morts les moins illustres qui devaient, pour ainsi dire, servir de garde à ces rois, dont les cadavres n'avaient pourtant besoin d'aucun secours.

La gravure de cette livraison, qui représente, suivant d'anciennes traditions, l'une des salles des tombeaux des rois de Juda, est de la plus grande fidélité, et a été copiée dans le *Voyage pittoresque de la Syrie*, par M. Casas. Un voyageur vient de pénétrer dans ces demeures funéraires; l'attitude de ce voyageur exprime tout ce que ces lieux lui inspirent de terreur religieuse et de mélancoliques réflexions sur le néant des grandeurs humaines. Un de ses guides approche une torche du mieux conservé de tous les cercueils, et lui permet de l'examiner à loisir. Nous devons dire, au reste, qu'on ne trouve plus, dans les souterrains des rois, que de grands fragmens de leurs tombeaux, et peut-être pas un tombeau tout entier; celui qui est représenté dans cette gravure donne plutôt une idée de ce qu'ils étaient autrefois, que de ce qu'ils sont maintenant.

Ce qu'on admire le plus dans les sépultures, ce sont les portes de chaque chambre; elles sont de la même pierre que la grotte, ainsi que les gonds et les pivots sur lesquels elles tournent. C'est ce qui a fait croire à beaucoup de voyageurs qu'elles avaient été taillées dans le roc même; mais la réflexion et un examen plus attentif rendent cette supposition impossible. Le travail n'en est pas moins miraculeux.

On a fait de longues recherches sur la question de savoir quels rois avaient été enterrés dans ces tombeaux, appelés, improprement peut-être, tombeaux des rois de Juda. M. de Châteaubriand, après une discussion lumineuse, penche à croire qu'ils ne furent construits que sous le règne d'Hérode le tétrarque, qui vivait sous Caligula. Cependant, d'après un passage des Paralipomènes, et d'après quelques autres endroits de l'Écriture, on peut présumer que les tombeaux des rois de Juda étaient dans la ville même de Jérusalem. *Dormivitque Achas cum patribus suis et sepelierunt eum in civitate Jerusalem : neque enim receperunt eum in sepulchra regum Israël. Achaz s'endormit avec ses pères, et il fut enseveli dans la cité de Jérusalem : mais ils ne le mirent pas dans les tombeaux des rois d'Israël* (Paral. II, 28, v. 27.). Ce texte ne trancherait peut-être pas la question; mais un fait qui semblerait du moins attester la construction plus récente de quelques-unes de ces sépultures, c'est que le ciseau grec s'y fait reconnaître dans toutes les sculptures et dans presque tous les ornemens.

Quels que soient les princes dont ces tombeaux,

aujourd'hui anéantis, aient renfermé les cendres, on croit que le plus grand des rois de Jérusalem n'y fut pas enseveli. David avait sa sépulture sur la montagne de Sion, suivant l'historien Josèphe, qui en a laissé une description magnifique dont nous ne sommes pas à même de vérifier l'exactitude, puisqu'il n'en reste plus une seule trace. Benjamin de Tudéla, chroniqueur du douzième siècle, raconte, au sujet du tombeau de David, une légende qui nous a paru assez curieuse pour mériter d'être rapportée; nous la copions dans toute sa naïveté :

« Un jour, un des murs de l'église chrétienne qui avait été construite sur la montagne de Sion, croula ; le patriarche de Jérusalem donna ordre à un prêtre de le faire réparer avec les pierres qui se trouvaient dans les fondemens de l'ancienne ville. Pour cet effet, le prêtre fit marché avec vingt ouvriers, parmi lesquels il se trouva deux hommes amis et de bonne intelligence. L'un d'eux mena un jour l'autre dans sa maison pour lui donner à déjeûner. Étant revenus après avoir mangé ensemble, l'inspecteur de l'ouvrage leur demanda pourquoi ils arrivaient si tard ; à quoi tous les deux répondirent qu'ils compenseraient cette heure perdue en restant une heure de plus à leur travail. Pendant donc que le reste des ouvriers étaient à dîner, et que ceux-ci faisaient le travail qu'ils avaient promis, ils levèrent une pierre qui bouchait l'ouverture d'un antre, et se dirent l'un à l'autre : « Voyons, s'il n'y a pas là-dessous quelque trésor caché. » Après y être entrés, ils avancèrent jusqu'à un palais soutenu par des colonnes de marbre, et couvert de feuilles d'or et d'argent. Au devant il y avait une table avec un sceptre et une couronne dessus : c'était là le sépulcre de David, roi d'Israël; celui de Salomon, avec les mêmes ornemens, était à la gauche, aussi bien que plusieurs autres rois de Juda de la famille de David, qui avaient été enterrés en ce lieu. Il s'y trouva aussi des coffres fermés; mais on ignore encore ce qu'ils contenaient. Les deux ouvriers ayant voulu pénétrer dans le palais, il s'éleva un tourbillon de vent qui, entrant par l'ouverture de l'antre, les renversa par terre, où ils demeurèrent comme s'ils eussent été morts, jusqu'au soir. Un autre souffle de vent les réveilla, et ils entendirent une voix semblable à celle d'un homme, qui leur dit : *Levez-vous, et sortez de ce lieu.* La frayeur dont ils étaient saisis les fit retirer en diligence, et ils rapportèrent tout ce qui leur était arrivé au patriarche, qui le leur fit répéter en présence d'Abraham de Constantinople, le pharisien, et surnommé le Pieux, qui demeurait alors à Jérusalem. Il l'avait envoyé chercher pour lui demander quel était son sentiment là-dessus ; à à quoi il répondit : « que c'était le lieu de la sépulture de la maison de David, destiné pour les rois de Juda. Le lendemain, on trouva ces deux hommes couchés dans leurs lits, et fort malades de la peur qu'ils avaient eue. Ils refusèrent de retourner dans le même lieu, à quelque prix que ce fût, assurant qu'il n'était permis à aucun mortel de pénétrer dans un lieu dont Dieu défendait l'entrée ; de sorte qu'elle a été bouchée par le commandement du patriarche, et la vue en est restée cachée pour toujours. »

Suivant une autre tradition, populaire dans l'Orient, la porte du vestibule qui conduisait aux souterrains s'ouvrait d'elle-même à certains jours de l'année et à certaine heure, et se fermait peu de momens après; en tout autre temps on l'aurait plutôt rompue que de l'ouvrir.

VIE ET OEUVRES DE MAURICE DE SULLY,

FONDATEUR DE NOTRE-DAME.

Vers la fin du douzième siècle, naquit au fond du Hurepoix, dans un pauvre village nommé Sully (*Solliacum*), situé au bord de la Loire, un enfant qui, au dire de plusieurs écrivains, aurait senti de bonne heure sa haute prédestination. Né de parens pauvres et saisi dès son entrée dans la vie par la misère, le jeune Maurice, selon Vincent de Beauvais et Guillaume de Nangis, aurait refusé, un jour, une aumône qu'on lui présentait, parce qu'on voulait, en plaisantant, qu'il renonçât, pour la recevoir, *à devenir jamais évêque.* Ce fait, qui révélait au moins de l'énergie chez cet enfant, et la conscience de lui-même, devait se trouver un jour justifié par la position de son auteur. Les écrivains qui le rapportent ne nous disent pas, en effet, comment Maurice, dont la pénurie était telle qu'on lui offrait des aumônes, vint à Paris ; mais nous ne l'y retrouvons pas moins enseignant et prêchant avec succès quelques années plus tard. Il obtint même de tels applaudissemens dans cette double carrière d'orateur en la chaire et aux écoles, étrange position qui, pour le dire en passant, réunissait à elle seule, chez nos aïeux, toutes les portes ouvertes à l'intelligence humaine dans les sociétés modernes, à savoir, la littérature et la tribune politique : car tout alors aboutissait à la chaire ; c'était là qu'on allait prendre les envoyés aussi bien que les ministres ; Maurice, disons-nous, réussit tellement dans la double voie qu'il s'était ouverte, qu'on le nomma promptement chanoine de l'église de Bourges. Peu de temps après, nous le revoyons à Paris pourvu de la dignité d'archidiacre, et recommençant avec plus d'éclat que jamais le cours de ses prédications.

C'est ici le lieu de placer une anecdote qu'on lit

dans un sermon attribué à saint Bonaventure, et que rapporte Du Boulay dans son Histoire de l'Université de Paris. Ce trait, qui dut avoir du retentissement dans le peuple, ne contribua point médiocrement à la promotion de Maurice à l'épiscopat ; promotion qui suivit de près, et qui offrit elle-même un fait non moins singulier, mais dont la tradition est également appuyée de témoignages recommandables.

Un jour que Maurice prêchait, dans une des églises de Paris, en présence d'une foule considérable, et devant un auditoire choisi, on vit entrer dans cette capitale de la richesse et du luxe une pauvre femme vêtue d'une petite tunique de bure et ayant un bâton blanc à la main (*cum baculo, et in tunicellâ de burello*), dit le texte. Cette femme qui venait de faire un long voyage, et dont la chaussure était couverte de la poussière des chemins, s'informa, auprès de quelques dames, du lieu où elle pourrait trouver le docteur Maurice. Alors *dixerunt illi matronæ : « Quid vultis de eo ?» Respondit : « Ego sum mater sua. »* Que lui voulez-vous? Elle répondit : Je suis sa mère.» Là-dessus les personnes auxquelles elle s'était adressée, craignant que Maurice fût honteux de la revoir dans l'état où elle se trouvait, lui donnèrent un manteau et la conduisirent auprès de son fils. *Tunc illa dixit : « Ego sum mater tua. » Respondit magister : « Ego non credo, quia mater mea est paupercula, et consuevit solum habere tunicellam de burello.*— « Alors elle dit : Je suis ta mère. Le docteur répondit : Je ne le crois pas, parce que ma mère est pauvre et qu'elle a l'habitude de porter un vêtement de bure. »

La pauvre femme demeura tout interdite, et pensa que la grandeur avait changé le cœur de son fils ; mais les dames qui lui avaient ôté son vêtement primitif, l'ayant reconduite en leur maison, lui remirent son bâton et sa tunique. Dans ce costume elle revint trouver Maurice. Dès que celui-ci l'aperçut, il se découvrit, l'embrassa et lui dit : « Pour le coup je vois bien que vous êtes ma mère. »

Peu de temps après, Pierre Lombard, évêque de Paris, vint à mourir. Il fallut procéder à son remplacement. On sait que, dans l'origine, c'était le peuple qui choisissait ses chefs spirituels. A l'époque dont nous parlons, il était déjà privé de ce droit ; mais au moins le voyait-il remis aux mains d'un assez grand nombre d'électeurs. Ceux-ci n'ayant pu s'accorder sur le choix du prélat, convinrent entre eux d'investir trois membres de leur propre assemblée du droit de nommer définitivement l'évêque. L'opinion de ces trois électeurs fut aussi inconciliable que les différens avis de l'assemblée qu'ils représentaient. Afin de sortir d'embarras, ils résolurent de concentrer leurs pouvoirs dans la personne de l'un d'eux seulement, et ils choisirent Maurice de Sully. Voici alors, selon le récit de Césaire d'Heisterbach, moine de Cîteaux, comment agit ce dernier. Après de graves et longues réflexions, il adressa à ses deux collègues, la déclaration suivante : « Je ne dois choisir pour évêque qu'un homme qui me soit parfaitement connu, que je croie dévoré du désir d'être utile et non poussé par l'ambition de commander. Or, quoique je veuille bien supposer cette disposition dans quelques-uns des candidats, comme je ne puis sonder les consciences, et que je ne lis que dans la mienne, afin de ne rien hasarder, c'est Maurice de Sully que je nomme. »

Sans disserter ici sur le plus ou moins de certitude des deux faits que nous venons de rapporter, constatons chez ceux qui les admettent la conviction que Maurice de Sully était, sous tous les rapports, digne de l'épiscopat. Quant à ceux qui les rejettent, ils ne refusent pas non plus au docteur Maurice de hautes qualités.

A peine évêque (en 1165), Maurice de Sully fut appelé à l'insigne honneur de baptiser un roi de France, et ce roi quel était-il? le fils et le successeur de Louis le Jeune, Philippe-Auguste!... Philippe-Auguste et Bouvines, deux grands noms ; un grand roi et une grande chose. Puis, pour tête à cette vie d'homme qui devait amener un si grand événement, un grand évêque! magnifique et glorieux triangle qui se retrouve trop rarement dans l'histoire.

En 1188, la huitième année du règne de Philippe, Maurice, qui ne pouvait rien refuser à celui dont il était le père spirituel, approuva avec plusieurs autres prélats, dans un concile tenu à Paris, *la dîme Saladine* que le roi voulait établir pour subvenir aux frais des croisades. Son consentement ne fut pas universellement approuvé. Pierre de Blois trouva fort étrange qu'on dépouillât l'Église en prétendant combattre pour elle. Cette raison est assez bonne ; mais n'y aurait-il pas pourtant quelque chose à y opposer, d'autant plus que Philippe-Auguste, auquel l'ancien Paris doit la plupart de ses embellissemens, son pavé et son enceinte, ne fit point un mauvais usage du tribut? Toutefois, lorsque l'évêque Maurice eut des contestations à soutenir, il prouva bien qu'il ne négligeait point les intérêts temporels de son épiscopat, et il fit éprouver sa fermeté, même au chapitre de sa cathédrale.

Cependant, au milieu des soins que réclamait son ministère et du temps qu'ils lui prenaient, Maurice de Sully se livra toujours avec zèle à l'enseignement de la théologie. Il fut un des plus ardens défenseurs du dogme de la résurrection des corps ; et lorsqu'il mourut, le 11 septembre 1196, dans l'abbaye de Saint-Victor. où une inondation

de la Seine l'avait forcé à se retirer, il fit placer sur sa poitrine un écriteau contenant les paroles du livre de Job qui font allusion à la résurrection.

On lisait autrefois sur sa tombe une épitaphe en vers, d'Étienne de Tournay; elle fut remplacée plus tard par une simple inscription. Aujourd'hui que sont devenues les cendres de Maurice de Sully? — *Desiderantur!...* Les hommes sont comme les chacals, ils fouillent quelquefois les tombeaux!... — Maurice de Sully, bien qu'il ne se trouve mêlé à aucune des grandes affaires civiles de son siècle (et c'est peut-être pour cela), n'en est pas moins resté un des plus grands prélats de l'Église de Paris. On a de lui un assez grand nombre de Chartes pleines d'intérêt, quelques lettres adressées au pape Alexandre III, concernant l'affaire de saint Thomas de Cantorbéry, un livre de *canone Missæ,* que nous ne retrouvons plus, et dans l'intitulé duquel il était qualifié de *sanctus Mauritius;* chose qui prouve encore en faveur de sa réputation de vertu. Enfin il a laissé aussi un recueil de sermons dont nous parlerons tout à l'heure; mais avant, nous donnerons quelques détails sur le principal événement de sa vie, et son principal titre de gloire; nous voulons parler de la fondation de Notre-Dame de Paris.

Après avoir établi les abbayes d'Hérivaux, d'Hermière, de Gif, d'Hyères et de Saint-Antoine-des-Champs, Maurice de Sully entreprit la fondation de la cathédrale : il en fit poser la première pierre en 1163 par le pape Alexandre III, et, durant trente années consécutives, il consacra tous ses soins à pousser avec vigueur l'achèvement de ce vaste temple, qui, selon la parole de nos anciens chroniqueurs, ressemble, avec ses deux hautes tours, aux mâts de notre vieille cité taillée en vaisseau, et qui, conformément à la parole de Sauval, *mole suâ terrorem incuti spectantibus.* Les moyens que Maurice de Sully employa pour le succès de ses desseins paraîtraient aujourd'hui bien singuliers : comme il n'avait point de patrimoine et que le revenu de son évêché était consacré aux pauvres, il imagina de remettre en tout ou en partie, en échange de contributions pécuniaires, la pénitence aux coupables. Par cette industrie spirituelle, *hâc spirituali industriâ,* dit le père Morin, il réussit à subvenir à une dépense qui eût épuisé le trésor d'un prince. On couvrait déjà le chœur de Notre-Dame lorsque le pieux évêque mourut.

Les sermons de Maurice de Sully, qui forment un volume in-8°, sont un monument très-précieux sous le rapport du langage : leur publication ne pourrait que fixer l'origine d'un grand nombre de mots, d'usages et de tournures. Sous le point de vue religieux, d'ailleurs (comme jalon de la direction et du point d'arrêt des idées chrétiennes au douzième siècle), ils n'offrent pas moins d'intérêt : malheureusement ils sont hérissés d'abréviations qui rendent fort difficile la lecture du manuscrit. Il y a encore quelque chose en eux de plus important que les considérations que nous venons de présenter, et dont on ne s'était point douté jusqu'à ce jour. Voici les faits : nous prions nos lecteurs de les lire avec toute l'attention qu'ils méritent.

Depuis long-temps une grande contestation s'agite parmi les érudits, sans qu'aucune preuve valable fasse avancer ni reculer la question : il s'agit de savoir à quelle époque notre langue commune ou romane a commencé à être entendue du vulgaire. Malgré la translation des évangiles latines en *consonantie et léonine du langage français,* comme dit Fauchet, faite par le moine Olfrid au neuvième siècle; malgré les fameux sermens prêtés à peu près à la même époque (842), à l'assemblée générale de Strasbourg, par Louis, roi de Germanie, et par Charles le Chauve; malgré le quatorzième capitulaire de Karle le Magne, qui ordonne aux évêques et aux pasteurs de prêcher de telle sorte que le vulgaire puisse profiter de leurs instructions, on soutient encore aujourd'hui que le peuple assemblé n'entendait que très-difficilement le *roman.* Du moins nous possédons en français des sermons de saint Bernard, que l'on prétend, par cette raison, avoir été prononcés en latin et n'être qu'une traduction. Comme nous avons aussi en latin les sermons de Maurice de Sully, il va sans dire qu'on a dirigé contre eux les mêmes raisonnemens. Par malheur, la *prétendue traduction* française étant excessivement rare, puisqu'elle n'avait pas, ainsi que l'édition latine, plus recherchée des lettrés, les bibliothèques des couvens pour se mettre à l'abri, il s'ensuit que ceux qui en ont parlé jusqu'à présent, ne l'ayant pas eue sous les yeux, ont été obligés de raisonner sur les fragmens qu'en a cités Montfaucon. C'est ainsi que, dans la *Biographie universelle,* on lit que les sermons de Maurice de Sully furent prêchés en latin, ou du moins que la leçon romane n'en est qu'une traduction. Le savant auteur de cet article eût certainement pensé autrement s'il eût été à même de lire comme nous le texte suivant, qui se trouve dans un exemplaire français (le seul que l'on connaisse à Paris), acheté récemment par la Bibliothèque royale : il est tiré d'un sermon où Maurice paraphrase le *Pater noster;* et, selon nous, il tranche net la difficulté, non-seulement pour les écrits du grand évêque, mais encore peut-être par analogie pour ceux de saint Bernard, qui sont de la même époque. Voici ce fragment, qui pourra donner une idée du langage et de l'argumentation de nos aïeux :

« Entre tostes les paroles et les orisons (1) qui furent oncques establies ne dites en terre, si est li plus sainte et li plus haute la *Pater noster,* quar ceste noméement (2) establi Deu meismes et comanda à dire à ses apostres, et par ses apostres le comanda à dire à tos ceux qui en lui croient. Por ce est-ele plus dite, et plus doit estre en sainte église que nule autre orisons : mais ce saciés por voir (3), que tels poés vos estre que plus demandés vos mal que bien à votre ues (4) quant vos dites la *Pater noster,* et por ce que vos saciés que vos dites et que vos demandés à Deu quant vos dites la *Pater noster, si vos dirons et demosterrons en romans, ce que la latre* (5) *a en soi*, et ce que ele nos ensègne quant nos disons la *Pater noster.* »

MORALE RELIGIEUSE.

Le Suicide.

I.

Au milieu des misères de ce temps, il en est une qui surgit plus grande et plus triste, et qui agite le monde d'un profond sentiment de deuil et d'effroi ; il en est une qui, parmi tant de voix façonnées au blasphême, élève une voix sanglante et funèbre pour nous demander des prières et des larmes ! Cette misère n'est qu'une idée, mais cette idée fatale sillonne la société comme un fléau, et partout elle marque par une catastrophe déplorable la trace de son passage. C'est le suicide enfin !.... Oh ! comprenez-vous tout ce que ce mot renferme d'audace, de délire et de poignante douleur ?.. Comprenez-vous qu'une créature de Dieu, douée de toute sa raison, forte de toute sa liberté providentielle, ose porter ses mains sur elle-même et s'arrache une vie qu'elle n'a pu se donner... La vie, ce court moment qui n'est peut-être laissé à l'homme, voyageur sur cette terre, que pour y chercher le chemin de sa patrie céleste et éternelle... La vie qui, dans les principes même de la plus triste philosophie, est au moins un mystérieux phénomène dont il n'a pas été donné à l'homme de trouver la solution, qui doit lui rester à jamais inconnue !

Et cependant ce ne sont plus seulement de grandes douleurs qui, aveuglées par un coupable désespoir, viennent demander à la tombe que Dieu devance pour elles l'heure du jugement. Ce ne sont plus seulement des âmes flétries par de vives souffrances qui, de loin en loin, s'arrachent violemment à la terre dans l'espérance insensée de se réfugier en un monde meilleur, de s'endormir sur un lit de ronces pour se réveiller sur une couche de fleurs. Non, le suicide, dans son abnégation sombre et sauvage, dans sa conviction sacrilége du néant, frappe indistinctement à la porte des hôtels splendides et des plus humbles demeures ; il est devenu tour-à-tour le dernier mot d'une foule de vies, qui commençaient riantes et belles, qui s'en allaient finir pures et honorées. Sa brûlante pensée s'empare à la fois de la jeunesse rêveuse et poétique, de l'âge mûr préoccupé de fortune et d'avenir, de la vieillesse avide de dérober quelques heures à la marche du temps.... Ouvrons un moment ses funèbres annales.

Et d'abord repoussons, avec toute l'énergie de la conscience et de la raison, ce précepte misérable qui n'a pu surgir que dans des esprits sans lumières et sans foi, qu'il faut jeter un voile sur ces tristes excès de l'humanité en délire. Non, non, toutes les clartés de la religion sur les erreurs de l'homme, la justice du Ciel sur les crimes de la terre ! Ils vous disent, ces docteurs, épouvantés du néant de leur science, que l'homme, semblable aux animaux, se laisse entraîner au besoin matériel de l'imitation, et que l'entretenir du suicide, c'est lui inspirer l'idée de le commettre.... Orgueilleux blasphémateurs de la toute-puissance de Dieu et de la majesté de l'homme ! ignorez-vous donc que c'est l'oubli des principes éternels de la morale, la perversion de la raison, qui amènent ces horribles sacrifices ? Ignorez-vous que, s'il y a dans l'homme assez de puissance pour honorer l'erreur et commettre le crime, il y a aussi en lui une force divine qui l'entraîne vers la vérité et le courbe sous les lois austères de la vertu ? Mais le moment n'est pas venu d'aborder cette discussion physiologique, hâtons-nous seulement de dire que nous ne reconnaissons nullement le suicide comme une maladie.... Quelle absurde dérision ! Ce n'est pas la parole morte d'Haller et de Bichat qui peut arrêter la marche d'un tel mal ; c'est la parole vivante des Bossuet et des Fénelon !

Il n'est que trop vrai ; depuis quelque temps les feuilles publiques enregistrent chaque jour quelque nouvelle preuve de l'étrange découragement qui s'est emparé de notre époque, preuve douloureuse et sanglante de l'insuffisance des institutions humaines et de l'abandon coupable des saints enseignemens de la Religion. Ici c'est un jeune poète qui, doutant de l'avenir, déjà attristé du présent, éveillé de son rêve de gloire, se couronne de fleurs pour s'endormir dans la mort. Là c'est une jeune fille timide, mais passionnée, ver-

(1) Oraisons. *Oratio.*
(2) Surtout. *Nominatim.*
(3) En vérité. *Per verum.*
(4) Escient, volonté.
(5) Lettre.

tueuse, dit-on, car il ne s'élève contre elle que sa propre voix dans le délire funeste où l'a plongée le désir impatient de jeter au loin sa robe virginale. De ce côté celui qui succombe à un frénétique et inexplicable désespoir est un homme honoré dans la cité, riche de tout le bonheur qu'il est donné à l'homme de saisir sur cette terre où il n'y a de réalité que l'espérance, de vertu que la charité, de certitude que la foi. Plus loin c'est un vieillard, dont la vie fut irréprochable, suivant le monde, qui se présente tout-à-coup et couvert de son sang devant Dieu, dont la voix l'allait bientôt appeler. Et pour comble de douleur et d'effroi, n'a-t-on pas vu l'enfance même, l'enfance s'arrachant à ses jeux, à sa folle et naïve insouciance, se livrer aux noires vapeurs de cette mélancolie cruelle qui affaisse l'intelligence sous ses idées de mort. Arrête enfant! aucune voix amie ne t'a donc appris à prier, quand au sortir du berceau tu commenças à balbutier le doux nom de mère. Oh! pour toi sans doute, des prières et des larmes, car tu ne peux être coupable de ton crime, ni aux yeux indulgens de ton Dieu, ni aux yeux des hommes dont le funeste abandon a laissé flétrir dans le bouton naissant la fleur que le soleil du jeune âge devait revêtir de brillantes couleurs. Ton sang ne retombera pas sur ta tête; mais malheur à ceux qui n'ont pas versé dans ton jeune cœur l'idée de Dieu et de l'avenir!...

On dit que déjà, à diverses époques de l'histoire, le suicide est apparu dans le monde, avec tous les caractères d'une maladie; ceci est surtout avancé par ceux qui voudraient animaliser l'espèce humaine. Mais d'ailleurs a-t-on toujours bien expliqué la causalité de ce phénomène historique? La secte stoïcienne avait fait de grands progrès à Rome, vers les derniers temps de la république et sous les empereurs. Alors, sans doute, le suicide était fréquent. Mais est-il raisonnable d'attribuer le principe déterminant de cette funeste manie aux malheurs de l'empire, à la tyrannie des empereurs? Certes plus d'un cruel tyran s'est assis sur le trône sanglant de Constantinople, et jamais, plus que dans les jours orageux du bas-empire, de plus grands malheurs n'accablèrent les nations. D'où vient qu'à cette dernière époque le suicide n'apparaît plus que rarement et comme un acte spontané, isolé, qui excite l'horreur générale? C'est que le christianisme avait remplacé la philosophie païenne, et que les malheureux alors avaient une espérance plus douce à concevoir que la sombre et désolante pensée du néant. Si l'on recherchait successivement, d'après ces principes rationnels, les causes réelles des suicides qui, dans des temps plus rapprochés de nous, ont tout à coup épouvanté nos villes par leur fréquence; on trouverait, sinon les mêmes raisons de les expliquer, du moins des raisons aussi plausibles de les attribuer à un tout autre principe que celui de l'imitation.

Mais pourquoi environner inutilement cette douloureuse question de difficultés que ne présente point sa solution? Les causes véritables des suicides qui se renouvellent aujourd'hui avec une si désolante rapidité sont à la fois morales et sociales. En examinant sous ces deux points de vue les faits désastreux qui nous inspirent ces réflexions, on reconnaît bientôt que les causes sociales qui les ont déterminés ne sont elles-mêmes qu'une déduction logique de causes morales antérieures et prédominantes.

Où va la société? de quel côté les nuages menaçans qui obscurcissent le ciel iront-ils verser l'orage! De toutes parts les mêmes signes, précurseurs providentiels d'un avenir terrible mais inconnu, inspirent les mêmes craintes et dictent les mêmes doutes. C'est que tout repose aujourd'hui parmi nous sur des principes purement humains, et qu'aucune direction supérieure ne se révèle aux esprits pervertis des masses et même des pouvoirs, entraînés, par l'attraction puissante des idées générales, dans une sphère d'activité où leur insuffisance éclate à chaque instant. A quelle époque, dites-moi, les révolutions politiques ont-elles laissé après elles une plus longue suite de misères, de déceptions, d'irritantes causes de désordre et de confusion? Les momens de calme apparens de la société sont ceux-là mêmes où les dangers et les maux de notre situation se manifestent avec plus d'énergie. Alors l'œil attristé de l'homme, en proie aux douleurs du passé et aux craintes de l'avenir, contemple les restes des naufragés que les flots de de l'Océan ont jetés sur ses rivages. Il plonge avec horreur dans le cratère noir et fumant encore du volcan au sein duquel la lave bouillonnante n'est pas enchaînée pour toujours par quelque puissante main. Si bien que notre paix recèle toutes les agitations de la guerre, et notre prospérité factice toutes les réalités cruelles de la ruine et de la misère. Un ordre apparent a réglé le désordre, mais il y a au fond des choses un principe intellectuel plus puissant que les faits, qui maintient une sourde fermentation là où la force et la violence semblent comprimer avec plus de succès cet élément orageux de l'avenir et d'une vie sociale abandonnée aux caprices de l'imagination des hommes.

Si de ces faits généraux on descend à l'examen des faits particuliers qui s'en déduisent naturellement, on verra que les conditions sociales de la vie privée sont aussi tristes et aussi alarmantes. On verra qu'un ordre social menteur ne peut enfanter que des déceptions, et qu'après avoir appelé à lui

toutes les ambitions et toutes les idées, il ferme la carrière à ces ambitions délirantes, et refoule dans les cœurs ces idées dont cependant, par un progrès inconcevable de contradiction et d'erreur, il a reçu lui-même la force et la vie. Alors, dans le monde ainsi bouleversé, il n'y a plus ni principe, ni but; la tristesse et le dégoût d'une vie qui se consume en impuissans efforts surgissent comme ces plantes étiolées que le soleil dessèche au désert. Alors dans ce monde le poète qui a rêvé la gloire dit un funèbre adieu à son rêve; l'artisan, que le mirage d'une égalité impossible a déçu dans sa soif d'orgueil, se retrouve haletant sous le toit qui abrite sa misère. Alors, dans ce monde, tous les rangs, tous les âges, tous les sexes sont émus des mêmes douleurs, quoique dans des circonstances différentes. Un sombre désespoir s'empare simultanément de tous les cœurs vides et trompés, et l'on dirait qu'un épais et funèbre nuage se déroule au-dessus de l'homme comme un immense linceul qui lui dérobe la vue du ciel. L'espérance morte sur la terre ne se reveille pas en lui dans une pensée d'avenir immortel. Alors le suicide renferme toute la philosophie de l'histoire.....

Mais ces agitations, ces déceptions, ces douleurs, ne sont-elles pas l'œuvre de l'homme qui s'en prend à elles dans son désespoir pour maudire son existence et prononcer sur lui l'anathème du sang? Quelle cause puissante a dominé ces causes? quelle voix harmonieuse et pure a été étouffée pour que cette voix fatale parlât si haut dans le monde? On a dit tout-à-l'heure, en jetant un regard sur l'histoire, que le christianisme avait changé dans le monde romain les principes matérialistes de la philosophie stoïcienne et mis fin par conséquent aux préjugés violens de cette philosophie, qui, apprenant à mépriser la vie, rendait le suicide une action logique et vertueuse. Il s'est fait dans le monde une réaction opposée; et ce christianisme si puissant sur les idées est aujourd'hui combattu par une philosophie plus stérile et plus triste que le stoïcisme, mais qui amène des résultats identiques, parce que les fins de l'homme sont bornées par deux principes, d'où découlent toutes les combinaisons possibles de son intelligence, la vérité ou l'erreur.

Oui, c'est de l'abandon de la religion que naissent tous les maux sociaux, et c'est elle seule qui est appelée à les guérir. La religion sainte du Christ qui assiste au premier jour de l'homme, comme la mère tendre qui veille au berceau de son nouveau-né, qui l'accompagne dans tous les autres jours qu'il compte sur la terre, et qui l'aide à sa dernière heure à passer dans une vie sans orages et sans douleurs; la religion le défendrait contre ce désespoir fatal qui l'entraîne au suicide. Elle seule a des réalités pour toutes les espérances, des consolations pour toutes les peines. Et, telle est la sublimité de sa pensée divine que, sévère à l'homme qu'aveugle la prospérité, elle ne réserve ses douceurs et ses consolantes paroles que pour celui qui pleure et qui souffre. Elle dirait au poète dont le génie accablé repousse un lendemain sans soleil pour lui, que la pensée immortelle doit planer au-dessus de ce monde périssable, et que la gloire que donnent les hommes n'est qu'un vain reflet de leur orgueil. Elle lui dirait que par-delà ce monde dont il envie les suffrages, il est un monde d'harmonie éternelle où la foi garde une place au génie qui s'est empreint de ses inspirations, animé de ses vertus. Elle dirait à la jeune fille dont une passion humaine a trompé les espérances, qu'il existe un amour pur et suave dont toutes les pensées virginales ne connaissent ni les regrets ni les larmes. Elle dirait à l'homme que la satiété a conduit lentement à chercher dans la tombe une volupté nouvelle et inconnue, qu'il n'était point né pour la joie passagère de ce monde, et qu'il y a dans la vertu un bonheur et une joie que ne vient troubler aucun remords, qu'aucune lassitude ne surprend dans le chemin de la vie. Elle dirait au vieillard que son jour est proche, et que Dieu ne l'a point appelé plus tôt à lui parce que l'épreuve à laquelle il nous soumet n'est point la même pour tous.... Elle dirait à tous ceux qui souffrent : Appelez la prière sur vos lèvres brûlantes, et votre soif sera apaisée, et vos douleurs cesseront : un moment de foi et de repentir vous promet une éternité d'espérance et de bonheur; ne détruisez pas par un crime cet immense avenir dans lequel il vous est possible d'entrer libre et joyeux, comme une esclave dont la chaîne est tout à coup brisée, sans qu'un doute cruel vienne jeter une invincible horreur sur vos derniers momens.

Et nous à qui il a été donné de marcher jusqu'à ce jour dans le droit sentier de la foi, nous qu'une sainte espérance soutient au milieu des orages et des douleurs de notre siècle, n'abandonnons point nos frères égarés; prions pour ceux qui succombent, et soutenons ceux qui chancellent. Profondément affligés des malheurs qui nous sont chaque jour signalés, nous avons éprouvé le besoin d'élever le plus tôt possible notre voix au milieu des cris d'alarme que nous avons entendus. Nous avons abordé la question du suicide en chrétiens attristés, mais confians dans les promesses de Dieu; nous n'avons point achevé notre œuvre et nous la reprendrons bientôt avec plus de calme et d'étendue.

SCIENCES RELIGIEUSES.

ESSAIS

SUR L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME.

§ I.

Impuissance religieuse de l'antiquité païenne.

Il semble que Dieu ait voulu, durant quatre mille ans, punir l'homme de son orgueil. Comme l'enfant qui brûle d'échapper à la surveillance paternelle, l'homme, se défiant de la sagesse divine, avait, contre la défense du Seigneur, porté la main sur l'arbre de la science. Il eut tout loisir de sentir la vanité de la sagesse humaine. Dieu l'abandonna à cette fausse science, lui donna les fleuves et les montagnes, les terres et les mers. « Tu ne veux point de mon aide : marche, la nature est à toi ; tu seras roi du monde. Mais il te faudra des dieux créés à ton image : pétris la boue dont je t'ai fait, et adore l'œuvre de tes mains. » Puis il rentra dans son repos.

Et l'homme, ange déchu, à qui les ailes manquaient pour remonter au ciel, resta effrayé au milieu de cette immense solitude que remplissait tout à l'heure l'esprit de Dieu. Nu, tremblant de froid et de crainte, il s'accroupit à terre.

Puis l'orage passa et il adora l'orage.

Le chêne et la montagne ne courbèrent point leurs cimes sous l'orage, et il les crut plus forts que l'orage, et il les adora.

Le soleil dispersa les nues amoncelées, fit taire le vent, illumina la montagne, et il adora le soleil.

Puis il en vit qui ne craignirent ni l'orage ni la foudre, et il adora les puissans; il leur éleva des autels, il leur sacrifia des victimes ; et quand il regarda dans la pierre où il avait couché ces dieux-hommes, après leur apothéose, et qu'il n'y trouva que de la cendre, il se dit : Les dieux sont morts! Et alors s'élevèrent des murmures confus, des cris et des grincemens de dents, des rires et des malédictions ; on le vit dans les places publiques se rouler à terre en criant avec désespoir : Non, il n'y a plus de dieux !

Mais les temps étaient accomplis. De la nue sortirent ces paroles qui terrifièrent les amis de Job : « Où étais-tu, toi qui me renies; où étais-tu quand j'ai créé le ciel et la terre?

« Où étais-tu quand j'ai attaché le soleil et les étoiles au firmament?

« Où étais-tu quand j'ai dit aux vagues de rentrer dans le sein de la mer ; à la terre, de se couvrir de verdure; aux animaux, de naître; à toi, de sortir du néant? »

Dieu avait enfin pitié du monde ; il avait laissé les hommes se convaincre eux-mêmes de leur impuissance ; il étendait désormais sa main sur eux ; il allait leur envoyer la *bonne nouvelle.*

§ II.

Juifs. — Idée de l'unité divine.

A l'extrémité de la Méditerranée, sur la limite de l'Europe et de l'Asie, se trouve une contrée stérile, montagneuse, où la mer n'ouvre pas un port, et que le désert enferme de sa ceinture de sables : terre de désolation auprès des rives fertiles de l'Euphrate et du Nil. Là vint se réfugier, loin des séductions de l'Égypte, un peuple d'anciens pasteurs qui, abandonnant sa vie nomade, s'immobilisa dans les montagnes de la Judée. Ce n'est pas sans étonnement qu'à côté de tous ces grands empires d'Asie auxquels la critique moderne n'a pu encore donner une histoire, on rencontre une petite peuplade pauvre et inconnue à l'ancien monde, qui a consigné toute son histoire dans des annales écrites, qui eut pour législateur un homme animé de l'esprit de Dieu, et qui enfin au milieu de l'antiquité païenne, professa seule le dogme d'un Dieu unique et moral. Aujourd'hui que ce peuple a accompli sa tâche, la plus belle que jamais peuple ait été appelé à remplir, il erre, brisé par de longues infortunes, au milieu des nations qui lui doivent leur religion ; il erre marqué au front d'un signe ineffaçable : car lorsque le Sauveur montait au Calvaire, Ahasverus lui a refusé quelques gouttes d'eau et le Sauveur l'a maudit; il a attaché à ses pieds et à ceux de ses frères la fatigue d'une course éternelle; et jusqu'au jour du jugement le Juif Errant et ceux de sa race seront comme un monument de la vengeance céleste. Respect cependant à ce peuple, respect à lui avant tous les autres, car dans sa destinée il y a le signe d'une mission divine : entouré de tous côtés par l'idolâtrie dont il peut, du haut de ses montagnes, entendre les chants voluptueux quand Tyr ou Sidon fêtent le retour d'Adonis, il résiste aux séductions, et garde au fond du Saint des Saints, enfermé dans le tabernacle, l'idée de l'unité de Dieu qu'il donnera au monde quand le monde sera fatigué de ses dieux d'or et de pierre. En reconnaissant quel précieux dogme il était chargé de défendre et de conserver, on s'explique cette insociabilité dont si souvent on lui a fait un crime ; on comprend la sévère austérité des lois mosaïques, et l'on n'est plus tenté de crier anathème sur ces hommes si prompts à faire couler le sang, à massacrer les vaincus, et leurs frères mêmes lorsqu'ils prostituaient leur encens aux idoles : car cette nation devait être séparée du reste des nations, n'importe à quel prix.

Cependant il fallait que Jéhova sortît du sanctuaire, car l'humanité n'était point déshéritée à tout jamais de la vérité religieuse. Les temps fixés par Dieu étaient arrivés; ce petit coin de terre, pauvre, infécond, battu de tout le vent des misères humaines, qu'on appelait la Judée, s'illumina tout à coup d'une céleste lumière; les murs de l'ancien temple croulèrent, le Saint des Saints s'abîma: car le pavé du nouveau temple devait être la terre, sa voûte le ciel, ses autels les montagnes, et son sanctuaire le cœur de l'homme juste. Quand la stupeur où cette grande révélation jeta le monde se fut un peu dissipée, l'on regarda et l'on vit une croix, et au pied de cette croix un monde nouveau.

§ III.

Rome. — Unité politique.

Les Juifs sont le peuple de l'unité religieuse; les Romains, celui de l'unité politique. Ce peuple, à qui les oracles avaient promis l'empire du monde, *peritura regna*, fut trempé comme l'acier. C'est d'abord une poignée d'hommes héroïques, de brigands, n'importe le nom, car le brigand est le héros des temps barbares, qu'il soit Achille, ou Thésée, ou le Siegfried des Niebelungen, tous ravisseurs de jeunes filles, qui font la guerre pour la guerre, et aussi pour l'or, et aussi pour les femmes qu'ils rencontrent, lorsqu'ils parcourent le monde *par la force de leur bras*. Ces *banditti* de la primitive Italie vinrent, avec leur chef Romulus, se jeter audacieusement entre les belliqueuses populations du Latium et de la Sabine, et la molle et riche Étrurie. Là ils se construisirent, sur quelques collines qui bordent le Tibre, un camp retranché qui leur servit de retraite, et d'où ils s'élançaient, comme d'un repaire, sur tout ce qui passait à leur portée. Nés de la guerre, ils ne pouvaient vivre que par la guerre; ils la firent éternelle. Dans l'espace de sept cent vingt ans ils ne purent fermer que trois fois les portes de leur temple de Janus.

Comme le pirate northman du moyen âge, qui, sur sa barque à peine fermée, couvrait les mers orageuses du Nord, et abordait là où le poussait le vent; ainsi, chaque été, les Romains sortaient de leur ville, pour aller, au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest, moissonner en armes les terres de leurs voisins. Leurs progrès furent lents; après trois cents ans ils possédaient à peine quelques lieues de territoire; mais ce qu'ils avaient une fois fait l'était pour toujours : ils n'abandonnaient une ville qu'après l'avoir effacée du sol, un peuple qu'après l'avoir brisé, broyé, mis sur la roue en quelque sorte, afin qu'il ne pût jamais se relever et se servir de ses bras contre lui. Aussi le nid de l'aigle était au loin entouré de débris et de ruines au milieu desquelles rampaient les vaincus qui avaient eu permission de vivre; car, comme ce prudent oiseau de la fable qui engraissait ses prisonniers, mais leur arrachait les membres pour qu'ils ne pussent courir et s'échapper, Rome nourrissait, flattait ceux qu'elle croyait à jamais vaincus. C'est ainsi qu'en s'avançant pas à pas, sans jamais laisser un ennemi derrière elle, elle dompta successivement tous les peuples de l'Italie, et après eux le monde. Lorsque Rome porta ses armes hors de la péninsule italique, la Grèce avait déjà vécu un âge de peuple, et l'Orient, abâtardi sous les successeurs d'Alexandre, à moitié grec et à demi barbare, avait perdu toute sa force vitale. Rome toucha du doigt ces magnifiques monarques, aux surnoms d'Épiphanes et de Théos (illustre, dieu), ces rois impies qui n'avaient pas craint de porter la main sur le temple du Seigneur, et ils tombèrent devant elle, frappés, comme leur ministre Héliodore, de la colère divine. L'Occident résista davantage : les belliqueuses tribus de l'Espagne, des Gaules et de la Germanie firent sentir plus d'une fois aux légionnaires la pesanteur des épées barbares; mais il fallut que l'Occident, comme l'Orient, cédât à l'opiniâtreté romaine et pliât le genou devant la *reine des cités*.

Ainsi, de l'Euphrate à l'océan Germanique, du Danube au pied de l'Atlas, tout se soumit aux ordres de magistrats nommés dans une ville d'Italie. Ces peuples, si différens de mœurs, de langue, de civilisation, furent étrangement étonnés de parler tous la même langue, de porter tous le même nom. Avant Rome, jamais aussi grande unité n'avait paru au monde : de grands empires s'étaient élevés, mais aucun n'avait étendu aussi loin ses frontières; jamais non plus, et c'est là un fait immense plus important que la conquête même, jamais les nations n'avaient ainsi perdu leur caractère national sous la main du conquérant. Ce résultat fut l'œuvre du droit romain, qui partout se substitua aux législations particulières; car chaque année les préteurs et les proconsuls allèrent dans les provinces établir des tribunaux où les vaincus étaient jugés d'après les lois faites sur la place publique ou dans le sénat de Rome. Rien ne pouvait mieux et plus promptement amener l'unité politique commencée par la conquête; puisque ce qui constitue une société véritable, c'est de n'avoir qu'une seule et même législation. Ajoutez que les légions, en se retirant, avaient laissé partout derrière elles, surtout dans les parties occidentales de l'empire, des colonies romaines qui, restant au milieu des vaincus, les initiaient aux mœurs, et leur faisaient parler la langue de la grande métropole, tandis

que la langue grecque, portee par Alexandre jusqu'à l'Indus, devenait vulgaire en Orient et s'enseignait dans toutes les écoles de l'empire.

Ainsi une ville s'était assimilé le monde : ce fut l'ouvrage de sept siècles. Lorsqu'au commencement du huitième, Auguste, par sa victoire d'Actium, eut enfin donné à l'empire la paix politique dont il avait faim et soif après de si longues guerres, il se fit comme un grand silence pour entendre la voix qui s'élevait sur le Calvaire, et qui apportait au monde la paix morale.

Il y a sans doute quelque chose de triste à voir une seule ville enlever successivement leur liberté à tous les peuples de l'ancien continent, à ces Celtibériens qui préféraient se brûler eux-mêmes plutôt que d'être traînés à Rome en triomphe; à ces Germains, ces Gaulois, contre lesquels le plus grand homme de Rome usa dix ans de sa vie. Mais qu'importe au monde cette sauvage indépendance de l'homme barbare, s'il ne peut entrer dans la voie de la civilisation, de la moralité, qu'en sacrifiant sa liberté? Eh bien, qu'elle disparaisse pour quelque temps, elle ne périra point : car c'est le feu sacré, indestructible, qui jaillit des ruines du temple, malgré tous les efforts de l'impie.

Rome avait une mission sainte à remplir : il fallait qu'avec l'épée des légions, passant le niveau sur le monde, elle renversât toutes ces nationalités qui élevaient des barrières insurmontables entre les peuples; il fallait qu'elle fît de toutes ces nations hostiles les unes aux autres un seul peuple, ayant même langue, mêmes lois, même civilisation : société uniforme sur laquelle le christianisme vint s'étendre; qu'il vivifia de son souffle, comme le prophète, le fils de la veuve.

DE MARIE ET DE SON CULTE.

Ave, maris Stella!
HYMNE.

I.

La miraculeuse prédication de Jésus avait commencé dans les intelligences une révolution inouïe, que sa mort et sa croix léguée à ses disciples achevèrent bientôt. Ce fut une profonde commotion qui secoua le monde. Les hommes levèrent la tête et regardèrent à l'Orient. Toutes les nations se traînaient brisées sous le joug des Romains, fatigués eux-mêmes de la gloire et sans croyance en leurs divinités. Le vieil univers, quoique ébloui des pompes de l'empire, attendait encore cependant quelque chose de plus puissant que Rome antique, la grande divinité du temps, foudre qui menaçait toujours et écrasait au moindre cri d'affranchissement. Le monde se débattait sous Rome ainsi que Prométhée sous le vautour. Il y avait de grandes ténèbres sur les esprits, et dans l'humanité des douleurs incurables, si une main divine ne chassait les unes et ne touchait les autres. La religion chrétienne s'éleva donc comme un soleil dont l'on s'empressa de chercher les rayons bienfaisans; et ceux qui restèrent dans les ombres ne purent s'empêcher d'y attacher leurs regards, ne fût-ce que pour blasphémer et maudire.

Quelle ravissante mélodie en cette voix divine qui descendit d'abord sur les pauvres et donna ses parfums aux carrefours, comme le cinnamome et la myrrhe! C'était l'écho de la voix du fils de Marie, Homme-Dieu, synthèse vivante de toute puissance morale et de toute infirmité physique, venant tout guérir et fortifier en purifiant tout. Le premier autel que la reconnaissance fit dresser à côté des siens, fut celui de sa mère, fleur durable et belle qui s'était élevée d'une racine desséchée. L'esprit du Seigneur se reposa sur elle, calice merveilleux choisi de toute éternité! Comme Jésus était le type de l'homme par tous les degrés de la vie, Marie fut le modèle de la femme. Ainsi le christianisme embrassa, dès l'origine, l'humanité tout entière. C'est la pensée que nous développerons dans un second article sur l'*Imitation de Marie;* aujourd'hui nous tracerons les faits.

C'est à l'an 48 qu'on rapporte la mort de la Sainte-Vierge. Elle avait pu voir les miracles opérés au nom de son fils, la première persécution de Jérusalem, les deux conciles des apôtres et leur séparation, en l'année 36, pour prêcher l'évangile par tout le monde. Les prestiges magiques de Simon et d'Apollonius de Thyane, en Cappadoce, étaient venus jusqu'à elle. La plupart des bourreaux de son fils étaient morts dans l'infamie. (La prière divine les attendait-elle à l'autre vie!) Pilate se tua comme Judas. Elle avait compati aux malheurs des Juifs, soit lorsque, en Mésopotamie ou vers Babylone, on en massacra plus de cinquante mille; soit au temps de la famine prédite par Agabe; mais elle eut encore la douleur de voir en mourant la persécution d'Hérode Agrippa, qui fit trancher la tête à l'évêque de Jérusalem, saint Jacques le Majeur. Pendant la vie de Marie, tous les fidèles l'avaient entourée de leur vénération. On la considéra toujours comme le tabernacle vivant du Seigneur; mais à sa mort on commença dans la Judée à lui rendre un culte qui, malgré les hérésies et les persécutions, s'est maintenu comme celui du Christ lui-même.

Jusqu'au quatrième siècle aucune voix n'interrompit l'hymne de ses louanges. Alors vinrent les hommes qu'on appelle *Antidicomarianites*, contradicteurs de Marie, et qui attaquèrent sa virginité. Mais Dieu lui suscita un de ces puissans

défenseurs qui triomphent également par l'éloquence de la parole et par la sainteté de la vie. L'erreur avait cours principalement en Arabie; saint Épiphane l'y détruisit en écrivant à tous les fidèles de cette province une lettre admirable de vigueur et de raison.

Dans le même temps et dans la même contrée passa de la Thrace et de la haute Scythie une erreur tout opposée, mélange du christianisme et des fêtes païennes; elle fut surtout embrassée par les femmes. Au plus beau mois de l'année et pendant plusieurs jours on ornait magnifiquement un char sur lequel était placée une statue de la Vierge; on lui offrait des gâteaux appelés en grec *Collyrides,* d'où les partisans de cette secte furent appelés *Collyridiens.* Ils prenaient leur part de ces gâteaux comme une communion et ils adoraient la Vierge comme une Divinité. Saint Épiphane combattit aussi cette nouvelle erreur dont il prouva l'idolâtrie. « Marie, dit-il, simple créature, née d'Anne « et de Joachim, selon le cours ordinaire de la « nature, doit être honorée, jamais adorée. » Et parce que les femmes s'étaient principalement établies prêtresses de cette superstition, il annonce que dans le christianisme on leur retirera la part que dans toutes les autres religions elles avaient au sacerdoce; dans la primitive Église il y avait des diaconesses, etc. La distinction, simplement nominale, de chanoinesse est seule restée; mais pourquoi l'interdiction jugée nécessaire au temps de Saint Épiphane prescrirait-elle pour l'avenir?

Au cinquième siècle naquit l'hérésie de Nestorius, qui attaqua plus la divinité de Jésus-Christ que l'inviolabilité de la Vierge. Le prêtre Anastase, *Syncelle* de l'évêque Nestorius, avait dit que la sainte Vierge n'était pas mère de Dieu θετονος, mais d'un homme, instrument de la Divinité, vase qui la portait, θεοφορος. Il fut soutenu par l'éloquence de Nestorius. Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, s'éleva contre l'évêque de Constantinople. Mais Nestorius eut ses jours de triomphe. Il abusa momentanément de sa puissance et de l'autorité de son talent. Il succomba bientôt, fut déposé, relégué dans un monastère, puis envoyé en exil, où, après d'incroyables agitations, il mourut de misère et d'infirmités.

Malgré les *Contradicteurs*, on peut dire que le culte de la sainte Vierge s'établit dans le monde sans mélange et sans peine. Liée intimement à la divinité du Christ, partout où le Christ fut reconnu, sa mère fut vénérée, mais non d'une manière aussi uniforme qu'aujourd'hui. Par exemple on n'a pas toujours cru à son assomption; elle a été en question aussi bien que l'élévation intellectuelle de ses filles. Saint Adaman, écrivain du septième siècle, a composé une description des lieux saints, sur la relation d'Arculfe, évêque de Gaule, qui avait fait le voyage de Jérusalem. Il décrit une église de la vallée de Josaphat, où l'on montrait le sépulcre vide de la sainte Vierge: « mais, dit-il, on ne sait en quel temps, par « qui, ni comment son corps a été ôté, ni en quel « lieu il attend la résurrection. » On croyait alors seulement que la sainte Vierge était morte à Jérusalem, contre la tradition qui la fait mourir à Éphèse, dans un âge fort avancé. Mais en plein concile général, Rodrigue Ximenez, archevêque de Tolède, soutint en 1215, comme une croyance canonique, l'assomption corporelle de Marie.

Cette fête et celle de la Conception immaculée soulevèrent toujours quelques doutes; cette dernière aussi n'a commencé qu'au douzième siècle. On rapporte au temps de la condamnation d'Abeilard, c'est-à-dire à l'an 1140, ou environ, la fameuse lettre de saint Bernard aux chanoines de Lyon, touchant la fête de la Conception, nouvellement introduite chez eux. Il dit que c'est ôter à Jésus-Christ sa prérogative singulière en la donnant à sa mère, et par conséquent c'est diminuer la gloire de la Vierge au lieu d'y ajouter. Le privilége d'être conçu sans la tache originelle a été réservé à celui seul qui devait sanctifier tous les autres. Malgré saint Bernard, l'Église adopta cette croyance; car nous voyons en 1521, que la faculté de théologie de Paris, entre autres propositions de Luther, a censuré celle-ci : *La contradictoire de cette proposition, la Sainte Vierge a été conçue sans péché originel, n'est pas rejetée.*

Ces disputes rares, et cependant importantes; cet accroissement des fêtes de la Vierge, montrent quelle fut toujours pour elle la vénération des fidèles. Les écrits de Pierre Damien, qui vivait au onzième siècle, nous apprennent que le petit office de la sainte Vierge était déjà établi de son temps; que le samedi lui était consacré, parce que Dieu se reposa ce jour-là, et qu'il était très-juste et convenable de le dédier à la sainte Vierge, où la sagesse s'est reposée par le mystère de l'incarnation. Saint Uldaric d'Augsbourg récitait au dixième siècle cet office. Pierre Damien le recommanda à tous les moines, racontant, à ce sujet, des histoires d'un genre assez bizarre dans leur naïveté : celle-ci par exemple, d'un clerc de Nevers, qui, étant à toute extrémité, fut visité par la sainte Vierge, laquelle, pour le récompenser d'avoir été fidèle à dire chaque jour son office, fit couler de son lait dans sa bouche et le guérit à l'instant. Le pape Urbain, dans le concile de Clermont en 1096, ordonna de réciter cet office, que s'imposaient nombre de fidèles et de congrégations.

Depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours le culte de Marie n'a donc jamais été interrompu, et

n'a même presque jamais été réellement attaqué, sinon par le protestantisme, qui n'a pu l'arracher de nos mœurs. Son influence s'est fait sentir autant sur les nations en masse que sur les individus séparément. Il est devenu partie inhérente et essentielle de la religion, comme la femme de l'humanité; l'humanité, dont le nom même n'existait pas avant le Christ, et qui n'a commencé qu'avec lui à se sentir dans tous ses membres, dans tout son être vivifié.

Le jour s'ouvre et se ferme au nom de Marie; si elle annonce les fatigues de la journée, elle annonce aussi le repos de la nuit. Si elle parle des nécessités dures de la vie, elle inspire aussi le courage pour les supporter; elle montre, en souriant du haut du ciel avec son fils dans ses bras, le lieu de rafraîchissement et de paix où l'on ne peut arriver qu'en passant par l'eau et le feu, suivant les paroles des saintes lettres. Et quoi de plus poétique que cette voix du matin qui réveille les campagnes au lever du soleil, aux chants de l'alouette, au moment où les fleurs donnent leurs premiers parfums; et cette autre voix consolante du soir, qui appelle la famille à se réunir autour du foyer rustique ou de la table qui répare les forces des travailleurs. Nos villes ont trop de bruits; Marie, qui se tait dans ce tumulte, y a moins de charmes et de puissance, en France surtout; mais allez en Italie, pas une Madone qui soit sans prières; allez surtout en Espagne, et vous verrez à l'heure de la salutation angélique, comme tout s'arrête pour prier ou écouter une sainte inspiration. Au premier coup de cloche, les querelles ou les chants joyeux, les danses et l'orchestre, les promeneurs grands et petits, les somptueux carrosses, tout fait silence en l'honneur de Marie.

Pour le catholicisme, Marie est la religion, l'Église personnifiée. Si, comme il a été dit, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle, il est certain que le culte de Marie ne cessera point. Aurore resplendissante, elle est montée du désert, belle et pure comme le soleil. Image sacrée du christianisme, elle pose ses pieds sur la lune, au-dessus des mondes, et se couronne d'étoiles. Quelques nuages s'élèvent à l'entour; mais aucun ne cache ses divins regards. Pas un royaume, pas une cité, pas un village qui n'ait des autels à Marie et ne proclame des exemples merveilleux de sa protection.

Qui n'a suivi dans son enfance ces longues processions de la Vierge, où les jeunes filles, avec leurs robes et leurs bannières blanches, avec leurs couronnes de bluets et de roses, menaient les saints cantiques par les chemins du village, entre les troënes, les églantiers et les aubépines! Qui n'a vu, aux pays de ses premiers beaux jours, ces offrandes à la Vierge, ces prémices des fruits déposés à ses pieds, ces quenouilles de lin, symboles du travail que les jeunes femmes attachaient à sa statue; ces vieilles chapelles vénérées où venaient en pélerinage, à des époques mémorables, les fidèles des villes et des hameaux? Qui n'a vu sur les côtes de France ces Notre-Dames de Bon Secours, où les naufragés échappés aux tempêtes, grâces à Marie, venaient apporter leurs présens, où le matelot à la voix rude s'est agenouillé, humble et soumis comme un enfant!

Nos souvenirs les plus doux, les mieux empreints du baume des fleurs et de sensations angéliques, nous viennent de ces fêtes qui enchantaient nos jeunes imaginations, et des prières que nos mères nous apprenaient le soir, à la Reine des anges, et qui nous les rendaient par suite elles-mêmes plus sacrées; car elles étaient la première image que nous avions pour nous représenter Marie. Oh! elle est dans toutes les mères comme dans les vierges, et la religion de la famille serait moins cordiale, moins sentie, sans le culte de celle qui est le salut des infirmes et la consolation des affligés. Culte puissant qui s'approprie à la famille isolée comme à l'humanité tout entière! Elle est la simple épouse de Joseph, ornée des plus précieuses vertus domestiques, la rose mystérieuse, le lis entre les épines; mais elle est en même temps l'étoile du matin qui luit sur l'univers, le chemin qui conduit au ciel, l'aurore du soleil de justice, la porte du paradis; elle est surtout la femme forte, celle qui a écrasé la tête du serpent et brisé l'image de l'esclavage antique du genre humain. Elle compatit à toutes les douleurs, elle les a toutes ressenties. Elle sanctifie toutes les joies et y mêle une sainte mélancolie; car toutes ses joies, à elle, ont été sur la terre dans une sublime résignation, depuis celle où l'ange lui révéla sa mission de sacrifice et de gloire, jusqu'à celle qu'elle dut éprouver en revoyant son fils ressuscité, mais qui l'abandonnait pour retourner à son Père. Pas une donc qui n'ait eu quelque amertume comme celles qui nous viennent ici-bas à nous, pauvres voyageurs qui cheminons sous le nuage, pareils à l'Hébreu dans le désert.

Salut à vous, fleur des vierges, reine des cieux, arc de l'alliance, symbole impérissable d'une religion de merveilles et de bienfaits!

Salut à vous, mère de miséricorde, sanctuaire de l'amour chaste et pieux de nos printemps fleuris, vie, douceur, espérance!

Salut à vous! tous les gémissemens qui montent de cette terre touchent votre cœur, et votre main mystérieuse vient essuyer les pleurs des pauvres exilés qui vous invoquent dans cette vallée de larmes.

Étoile des mers, brillez toujours sur notre ciel orageux.

Salut à vous, ô douce Vierge Marie!

HISTOIRE MODERNE DE L'ÉGLISE.

PIE VII ET NAPOLÉON.

Napoléon le Grand!... et ce n'était point un de ces titres arrachés à la servile admiration de quelques courtisans; un de ces titres que les rois vivans cachent sous leur diadême et que la postérité brise sur leur front dans leur cercueil. Ce n'étaient pas seulement les peuples sur lesquels la Providence l'avait appelé à régner qui le saluaient de ce nom : c'était l'Europe, qui s'usait dans sa lutte avec lui; c'était le monde, étonné de sa gloire et qui redisait ses paroles, comme un immense écho où sa renommée se trouvait encore à l'étroit.

C'était au temps où la victoire couronnait ses plus audacieuses entreprises, où sa grande armée se déroulait au loin comme un nuage qui recèle la tempête, la tempête obéissante à un geste de sa main, à un son de sa voix. Oh! sans doute alors il était grand, car en quelques années de sa vie orageuse et rapide il avait accompli bien des choses que l'humanité n'aurait pas crues possibles à la puissance humaine. C'est qu'en effet l'esprit de Dieu avait été un moment avec lui. Et celui qui pourrait le nier, a-t-il donc oublié ce jeune homme inconnu qui apparut tout-à-coup au milieu de ces foules armées que la France, en proie à d'affreuses convulsions, lançait sur les champs de bataille? Le voyez-vous sur ce piton neigeux des Alpes d'où l'Italie se découvre à lui comme une réalisation des pensées qu'il a rêvées. Ne dirait-on pas qu'un rayon de lumière, en tombant sur ce front pâle et mélancolique, ne fait qu'y précéder d'un instant la couronne impériale. Mais il a besoin d'arriver au pouvoir par le chemin de la gloire, la gloire, seul prestige qui reste encore aux Français de toutes les croyances de leurs pères. Alors est-ce un seul homme qui, sans l'assistance de la Providence divine, descend en Italie comme une avalanche, écrase les armées, passe de grands fleuves, fait tomber les remparts des villes, et, simple, frugal et modeste dans ces premiers jours d'éclatans triomphes, semble dédaigner les pompes de la victoire, comme si un avenir plus beau s'était déjà révélé à lui? Et quand toutes ces grandes choses furent faites, quand il fut arrivé au pouvoir comme à un but mystérieux fixé à sa destinée, il se hâta de confirmer les promesses de sa mission: ce fut sa main puissante qui rouvrit les portes des temples profanés.... La France avait besoin de prier, et lui, comprenait que Dieu seul avait pu le conduire au trône au travers des champs de bataille. Oui, alors il était vraiment grand, car l'esprit du Seigneur était avec lui.

Mais c'est une page plus triste que nous venons extraire de cette merveilleuse histoire. Nous allons le voir, cet homme si fort et si puissant, lutter avec toute l'énergie d'une volonté aveugle contre le chef visible de l'Église; nous allons voir Saül s'élever contre Samuel, l'oint du Seigneur contre le prêtre qui avait répandu l'huile sainte sur son front; d'un côté, Napoléon, isolé dans l'ivresse de son orgueil, entouré de rois humiliés et de ses armées victorieuses; de l'autre un vieillard, dont les trois couronnes pacifiques ne brillent sur son front que comme un symbole, dont la réalité n'appartient pas à ce monde.

Napoléon, premier consul de la République Française, avait rendu aux Français la religion de leurs ancêtres; le chef de l'Église universelle voulant donner à Napoléon, empereur, une touchante marque de sa reconnaissance paternelle, avait passé les monts, comme jadis Étienne II, pour sanctionner au nom de Dieu l'élévation du nouveau Pépin. On sait qu'alors le Saint-Père, heureux de voir rentrer dans le sein de l'Église cette grande nation française dont les déplorables excès avaient coûté tant de soupirs à son cœur, tant de ferventes prières à sa charité, avait ouvert en cette occasion solennelle le trésor des grâces apostoliques; il avait consenti à se départir, dans ces circonstances extraordinaires, de quelques-uns des droits que l'Église, durant tant de siècles, avait mis plus de zèle à défendre. Mais ces concessions une fois faites à l'exigence des temps, le successeur de saint Pierre se crut d'autant plus obligé de maintenir dans toute son intégrité ce qui lui restait de la puissance temporelle et spirituelle de ses prédécesseurs. Ce fut cette conduite sage et modérée, digne en tout du chef visible de l'Église, qui devait bientôt exciter la colère de l'empereur et renouveler les scandales de la guerre des Guelfes et des Gibelins.

Le Saint-Père, dans sa naïve candeur, s'était facilement laissé surprendre par les séduisantes qualités dont Napoléon était doué. La parole brillante de l'empereur avait trouvé, sans efforts, le chemin de son cœur : il admirait la gloire qui environnait son nouveau fils; il était étonné par ce génie puissant qui se pliait avec une si merveilleuse facilité à toutes les idées sociales, et qui semblait résumer en lui toutes les forces de l'humanité, comme le cristal façonné par l'opticien s'empare des rayons du soleil, qui pénètre jusqu'à son foyer, d'où il s'échappe brûlant. Il l'aimait

tendrement ; et quand, de retour à Rome, il cessa ainsi de se trouver sous l'influence directe du prestige qui l'avait séduit, il put s'exprimer, en toute liberté, au milieu du sacré collége : il ne cessa pas de manifester, avec la même ardeur et la même simplicité d'âme, l'admiration que Napoléon lui avait inspirée.

Tandis que le Saint-Père s'abandonnait ainsi au charme de ces sentimens affectueux, des combinaisons politiques, qui devaient en altérer la touchante harmonie, troublaient la pensée de l'empereur. Le Patrimoine de saint Pierre demeurait seul, en Italie, séparé de l'empire Français ; placés entre le royaume de Naples, où régnait Joachim Murat, et l'Italie du Nord, constituée en royaume ou divisée en départemens français, les États Romains avaient, sur la Méditerranée, des ports où pouvaient aborder les flottes de l'Angleterre. Cette pensée préoccupait constamment Napoléon ; car il serait injuste d'attribuer au désir d'ajouter quelques lieues de territoire à ses vastes états, la plus grande faute que cet homme, si supérieur du reste, ait pu commettre.

L'Angleterre ! elle était la seule ennemie qui n'eût pas encore fui devant l'aigle : c'est elle qui lui suscitait partout de nouveaux combats ; c'est elle qui, présente ou invisible, s'attachait au char triomphal de Napoléon, comme l'esclave qui venait rappeler aux consuls de Rome, sur le chemin du Capitole, qu'ils n'étaient que des hommes, et que la roche Tarpéienne était voisine du chemin jonché de palmes où le peuple romain les saluait de ses acclamations. C'est elle qui, en 1809, avait précipité l'Autriche dans une nouvelle guerre. Alors, bien que l'armée commandée par l'archiduc Jean, en Italie, eût été défaite à Eckmühl, Napoléon avait vu avec douleur à quels dangers l'exposait l'indépendance des États Romains, où l'archiduc avait pu pénétrer et se mettre en communication avec les Anglais. Tel est le point de vue humain sous lequel l'histoire doit envisager les causes de l'événement que nous allons décrire.

Mais des causes supérieures dominent les destinées des empires ; ces causes providentielles, qui se manifestent surtout dans l'histoire de Napoléon, se révèlent indépendamment de tous les faits qui semblent accomplis dans le domaine restreint de la raison humaine. Dès le jour où Napoléon, vainqueur de l'Europe, et n'ayant plus en face qu'un seul ennemi qui ne lui présentait que la mer pour champ de bataille, eût porté ses regards sur l'Espagne, où sa déloyauté alluma un effroyable incendie, il semble que sa mission est finie et que l'homme, abandonné aux ressources de son génie, va lutter seul contre le monde, que l'empereur, avec l'aide de Dieu, avait parcouru en vainqueur et en maître. Depuis lors le grand but de civilisation qui s'était rattaché à sa fortune va se perdre dans son système politique. La Providence s'est retirée de lui et son épée finira par se briser dans sa main.

Depuis quelque temps les relations diplomatiques entre le Saint-Siége et l'empereur avaient, de la part de ce dernier, un caractère d'aigreur et de récrimination qui cachait des projets fortement arrêtés dans sa pensée : il se plaignait vaguement que le Saint-Père se laissât diriger par les ennemis de la France ; il affectait d'accuser l'autorité spirituelle du pape d'entraver sans cesse par de nouvelles exigences la marche de son gouvernement. Il n'en était rien cependant, et le Saint-Père, en maintenant les priviléges de l'Église en France, d'après les principes posés dans le concordat, se montrait, sous le rapport temporel, fidèle exécuteur des traités, et, sous le rapport spirituel, étranger à toutes vues personnelles et digne pasteur des âmes.

Tout-à-coup, après la bataille d'Eckmühl et la prise de Vienne, l'empereur fit représenter au pape, par son ambassadeur à Rome, la nécessité absolue où il se trouvait d'exiger qu'il fermât ses ports au commerce anglais et celle de se joindre à lui contre l'Autriche et l'Angleterre. La réponse du pape respire une noble et pieuse fermeté : « Je suis, dit-il, le père de toutes les nations chrétiennes, et je ne puis, sans manquer à ce titre, me faire l'ennemi d'aucune d'elles. » Néanmoins, et pour éviter tout prétexte d'agression à l'empereur, il consentit à entrer dans le système continental. Mais Napoléon ne fut point satisfait de cette déférence du Saint-Père à ses projets politques : il osa taxer d'obstination le refus du Saint-Père de prendre part à aucune hostilité, et il fit occuper par ses troupes Ancône et Civita-Vecchia. Sa colère ne devait point se borner à ces premiers actes d'une injuste violence : le 2 février 1809, le général Miollis entra dans Rome à la tête d'un corps de troupes françaises ; il l'occupa militairement, désarma et licencia la garde du Saint-Père, et transmit l'ordre à tous les cardinaux français ou nés dans des parties du territoire de l'empire, de se retirer dans leurs patries respectives. Napoléon espérait que Sa Sainteté, livrée ainsi à elle-même et séparée des conseils du Conclave, se montrerait plus docile à ses volontés ; mais l'illustre souverain pontife avait en lui une puissance qu'aucune force humaine ne pouvait abattre, et il puisa dans le saint caractère dont il était revêtu les nobles inspirations contre lesquelles Napoléon ne trouva plus que d'odieuses violences.

Le 17 mai de cette année, Napoléon, faisant remonter sa légitimité à Charlemagne, publia un décret qui réunit les états du Saint-Siége à son empire. Dans cet acte audacieux, Napoléon, qui portait la main sur le domaine temporel de saint

Pierre, voulut aussi porter atteinte à la vénération que devait lui inspirer le caractère spirituel de son successeur, en évaluant en argent la puissance qu'il venait lui ravir.

Le Saint-Père fut affligé mais non abattu par ce coup hardi; et le soir même où Rome retentit de la proclamation qui apprenait aux Romains ce changement imprévu dans leur situation politique, il demanda justice à Dieu et se saisit des armes spirituelles qu'il tenait de lui. Un bref d'excommunication, écrit en entier de la main du Saint-Père, et scellé par lui de l'anneau du pécheur, retrancha l'empereur de la communion des fidèles; on y lisait ces paroles, qui rappellent les temps où l'Église a été obligée de manifester son autorité suprême : « Que les souverains apprennent encore une fois qu'ils sont soumis, par la loi de Jésus-Christ, à notre trône et à notre commandement, car nous exerçons aussi une souveraineté, mais une souveraineté bien plus noble, à moins qu'il ne faille dire que l'esprit doit céder à la chair et les choses du ciel à celles de la terre. » Ainsi parlait le souverain pontife dans sa sainte colère; néanmoins il était trop bien inspiré pour que cette bulle sévère pût ressembler à celles que ses prédécesseurs avaient fulminées dans des occasions semblables : Sa Sainteté eut soin d'y expliquer qu'il n'entendait infliger à l'empereur qu'un châtiment spirituel.

Cependant, quoique les temps ne fussent plus où les arrêts du Saint-Père entraînaient les conséquences politiques les plus graves, Napoléon se montra violemment irrité de ce qu'il appelait l'audace du pape, et il ne garda plus de mesure avec lui. Dans la nuit du 5 au 6 juillet, des soldats français, commandés par le général Rodet, envahirent le palais Quirinal, et cet officier, se présentant tout à coup devant le Saint-Père, vint lui intimer, avec toute la rudesse d'un soldat d'Attila, l'ordre de renoncer sur-le-champ aux biens temporels du Saint-Siége. Pie VII était en ce moment agenouillé dans son oratoire; il acheva sa prière, et, s'asseyant sur son siége, il répondit avec autant de calme que de fermeté : « Je ne dois, ni ne veux, ni ne puis faire une pareille cession. J'ai fait serment à Dieu de conserver dans leur intégrité les possessions de la sainte Église; je ne violerai pas mon serment.— En ce cas, répliqua le général avec la même arrogance, il faut vous préparer à quitter Rome : telle est la volonté de l'empereur, que je suis disposé à faire exécuter par tous les moyens possibles. » Le vénérable pontife leva les yeux au ciel et s'écria : « Je suis prêt à souffrir, mais ce n'est pas à votre empereur que j'obéirai; il reconnaît mal aujourd'hui mon extrême condescendance envers l'Église gallicane et envers lui. Peut-être, sous ce rapport, ma conduite est-elle blamable aux yeux de Dieu, et maintenant il veut m'en punir; je me soumets humblement à sa divine volonté. »

Quelques heures après, le pape Pie VII, le chef visible de l'Église, vénérable pontife chargé d'ans et d'infirmités, fut jeté, par les soldats de Rodet, dans une voiture où un seul cardinal obtint la faveur de monter avec lui. A la *porte du Peuple*, la voiture s'arrêta, et le général réitéra ses ordres au Saint-Père, qui dédaigna alors de répondre; la voiture continua sa route.

Le cardinal Pacca fut séparé de Pie VII à Florence, et là ce fut aussi un officier de gendarmerie qui prit la place du général Rodet. Ainsi fut traîné comme un malfaiteur, au milieu des populations désolées, le père commun des fidèles; ainsi Napoléon déshonora sa gloire et sa puissance, en épuisant sur cet auguste vieillard toute la colère et toute la violence dont le Directoire s'était souillé en exerçant le même sacrilége sur la personne de son illustre et infortuné prédécesseur.

L'histoire n'a qu'un mot à ajouter ici pour rattacher aux décrets de la Providence les événemens humains les plus extraordinaires : SAINTE-HÉLÈNE!

MÉLANGES.

— La reine régente d'Espagne a, dit-on, demandé au Saint-Père son assentiment à une réforme du clergé dans toute l'Espagne. C'est la seule nouvelle qui puisse intéresser les catholiques, et qu'on trouve dans les divers journaux de l'Europe.

— L'ouvrage de M. l'abbé de la Mennais est toujours l'objet, dans le monde, d'une vive polémique et des sévères avertissemens de l'autorité épiscopale dans l'Église.

Dernièrement le mandement de monseigneur l'archevêque de Toulouse, qui avait été affiché aux portes de l'église Saint-Jérôme, a été croisé d'une double bande noire, et au-dessus on a écrit en gros caractères : GLOIRE A L'ABBÉ DE LA MENNAIS!

L'*Univers religieux* attribue ce délit à des jeunes gens qui appartiennent à un parti politique peu habitué de se préoccuper ordinairement d'idées religieuses.

Croire, aimer, souffrir, voilà le christianisme!

Mme A***.

Le christianisme, toujours d'accord avec les cœurs, ne commande point des vertus abstraites et solitaires, mais des vertus tirées de nos besoins et utiles à tous. Il a placé la charité comme un puits d'abondance dans les déserts de la vie.

CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme.*

MORALE RELIGIEUSE.

UN PHILOSOPHE.

Charnois (Jean-Charles Le Vacher de), chaud partisan de la philosophie moderne, auteur de divers écrits, et ancien rédacteur de la partie des spectacles dans *le Mercure*, succéda, en 1791, à MM. Delandine et de Fontanes dans la rédaction du journal intitulé *le Modérateur*, et fut arrêté, après le 10 août 1792, à cause des opinions politiques qu'il avait osé professer dans cette feuille.

Conduit dans une des salles de la Mairie, où se trouvait déjà un grand nombre d'autres détenus, de Charnois jette ses regards attristés sur ses compagnons d'infortune, et demeure frappé d'étonnement à la vue du désespoir des uns et de la parfaite tranquillité des autres. Ces derniers étaient des ecclésiastiques, formant un groupe à part dans l'une des parties de la salle; ils étaient calmes et résignés, et semblaient se préparer par la prière à recevoir la couronne du martyre. Le philosophe s'approche de l'un d'eux et lui dit : « D'où vient, monsieur, l'extrême différence que je remarque dans ce lieu de désolation? Là ce sont des pleurs, des cris, des hurlemens, qui portent dans l'âme la tristesse et l'épouvante; ici vous paraissez tranquilles, et semblez même vous réjouir de la détention que vous partagez avec nous. — « Cette différence est facile à expliquer, répond le prêtre en fixant avec intérêt celui qui l'interroge et qu'il a reconnu : mes confrères et moi, nous ne pouvons oublier ceux dont les exemples et les savans écrits nous ont fortifiés dans la foi de nos pères, et dont la persécution qui nous rassemble ici nous rend les heureux imitateurs. Nous voyons devant nous une éternité de bonheur promise au confesseur fidèle qui aura eu le courage de souffrir pour la religion de Jésus-Christ. Cette vie, qui est tout pour les philosophes du siècle, nous la regardons comme un voyage très-court dont le but est le ciel: ils ne voient au contraire devant eux que le néant, et ils n'ont, pour s'encourager et se consoler, que l'exemple des Brutus, des Caton, des Sénèque, qui ont froidement disserté sur des chimères. Nous avons devant nous la croix de Jésus-Christ, son Évangile scellé de son sang, scellé de celui de ses apôtres, de ses disciples et des grands hommes qui ont honoré le christianisme par leurs vertus et par leur doctrine; nous sommes sûrs que nos persécuteurs, en nous tourmentant, nous procurent pour l'avenir une immensité de gloire; les leurs les frappent tout entiers; leur âme abattue par le malheur ne voit aucun dédommagement dans un avenir dont elle a toujours écarté la consolante idée... Que sais-je même s'ils croient qu'il y ait un Dieu vengeur du crime et rémunérateur de la vertu.

« — Pardonnez-moi, replique de Charnois; je professe les principes de la philosophie, et pourtant je crois à un Dieu souverain dominateur de tous les êtres, qu'il laisse se multiplier, et qu'il abandonne à leur nature et à leur intelligence; à qui rien n'est caché, pour qui le vice et la vertu ne sauraient être indifférens; mais je ne puis croire que l'homme se survive à lui-même, et qu'il soit destiné à souffrir des maux éternels pour des fautes d'un moment.

« — Oui, c'est bien là la philosophie de nos jours, reprend l'homme de Dieu, je la reconnais à ce langage; mais, en reprenant vos propres mots, monsieur, en disant comme vous que le vice et la vertu ne peuvent être indifférens au souverain maître de la nature, comment supposer que son éternelle justice traite tous les hommes d'une égale manière? Comment supposer qu'il n'y ait point une autre vie où le châtiment soit infligé à l'un, et une récompense digne de ses sacrifices réservée à l'autre? Pour nous, tout nous atteste cette vérité consolante; c'est la certitude que nous en avons qui fait ici notre paix; c'est le doute, ou peut-être la crainte de cette vérité, qui fait aussi votre tourment. Réfléchissez-y, monsieur, dans ce moment où la Providence, en vous associant à notre captivité, vous rend témoin de l'extrême différence qu'il y a, dès cette vie, entre la religion et l'incrédulité, réfléchissez-y, je vous en conjure, et je vais demander à ce Dieu puissant, qui ne fait rien en vain, qu'il vous éclaire davantage. »

Alors l'ecclésiastique s'éloigne et va se mettre en prière, tandis que le philosophe, après l'avoir contemplé de loin, va lui-même se placer à l'écart et se livrer à une profonde méditation.

Quelques heures s'étaient à peine écoulées, qu'on vint prendre les noms de tous ceux qu'on allait transférer à l'Abbaye où on devait les massacrer le lendemain. De Charnois était du nombre des victimes désignées aux bourreaux. Par une faveur de la Providence, il se trouva réuni dans la même voiture à l'ecclésiastique avec lequel il s'était d'abord entretenu, et n'en fut pas séparé en arrivant à l'Abbaye, quoique le lieu où on les enferma fût spécialement destiné aux prêtres.

« Pouvez-vous douter des desseins de Dieu sur vous? lui dit son nouvel ami en le serrant dans ses bras; vous êtes le seul des laïques qui ait été réuni à nous, dont vous avez envié la tranquillité dans la salle de la Mairie. Ah! je vous en supplie, que cette réunion ne vous soit pas inutile. Vous entendez ces cris : « On va nous égorger. » Vous subirez le même sort avec nous; nous recevrons la récom-

pense de notre courage à défendre la religion. Comme nous, vous en fûtes le disciple dans votre enfance; comme nous, vous pouvez aujourd'hui en devenir le martyr. Croyez-moi, ne renoncez pas à votre part de la couronne qui nous est destinée; le Ciel nous a réunis dans cette prison, ne vous refusez pas à une réunion bien plus précieuse dans le sein de Dieu. »

Profondément touché de ces paroles, de Charnois passa le reste du jour et la nuit suivante plongé dans la méditation, et résolut enfin d'abjurer ses funestes erreurs; il allait le lendemain annoncer à son ami le changement qui s'était opéré dans son cœur, lorsqu'un vénérable vieillard interrompit leur entretien en invitant ses compagnons à la prière. « C'est aujourd'hui dimanche, leur dit-il; nous célébrerions ou nous entendrions tous la messe si nous étions libres : puisque nous ne pouvons avoir ce bonheur, unissons-nous au sacrifice offert en ce moment par quelque prêtre de Jésus-Christ : il y a grande apparence que ce sera notre dernière messe, que nous ne la dirons plus que dans le ciel; prions pour nos ennemis. »

Aussitôt tous les prêtres se mettent à genoux, et le vieillard commence les prières de la liturgie. De Charnois contemple avec ravissement cette réunion de saintes victimes priant pour ceux qui vont les immoler. Entraîné par ce sublime exemple, il prie lui-même avec une ferveur qui fait verser des larmes de joie à celui qui avait si efficacement travaillé à sa conversion, et qui bientôt eut le bonheur de recevoir l'humble aveu de ses fautes. Jamais de retour plus sincère, de pénitence moins équivoque : le nouveau converti semble animé d'un feu divin. La hache est suspendue sur sa tête, et pourtant il est heureux; les larmes qu'il répand sont délicieuses : il ne voit plus la vie, il contemple l'éternité!

Bientôt les assassins se font entendre. Alors le vénérable ecclésiastique qui, peu d'instans auparavant, avait appelé ses compagnons à la prière, se place au milieu d'eux et leur donne l'absolution générale : c'était le père Lenfant, confesseur du vertueux Louis XVI. Qu'on se représente, s'il se peut, cette scène qui peint si bien l'héroïsme de la religion : soixante prêtres à genoux autour du saint vieillard; celui-ci levant les yeux au ciel, et les bénissant, tandis que d'une voix commune ils font le sacrifice de leur vie. De Charnois près d'eux, fondant en larmes, reçoit aussi sa part de cette bénédiction.

En ce moment même les meurtriers enfoncent la porte; déjà ils se précipitaient sur leurs victimes, lorsque Manuel, réclamant l'un des prêtres renfermés, parvient à suspendre un instant leur rage. On appelle le prisonnier à plusieurs reprises : il n'est pas dans la salle; ceux qui répètent son nom ne le connaissant pas, de Charnois pourrait aisément profiter de cette circonstance pour se soustraire à la mort; mais, fortifié par l'exemple des confesseurs de la foi, qui tous gardent le silence, il ne veut pas non plus racheter sa vie par un mensonge, et, tombant avec eux sous les coups des assassins, il va dans la céleste patrie partager avec eux la palme du martyre.

VIE DES SAINTS.

LA CONVERSION DE SAINT GÉNÈS.

I.

L'an 303 de l'ère chrétienne et le 24 août, il y avait à Rome plus de bruit et plus de confusion que de coutume. Les Romains de tous les âges et de toutes conditions avaient quitté leurs demeures et s'entretenaient des fêtes magnifiques qui allaient être données pour célébrer le retour de l'empereur Dioclétien dans la capitale du monde, ses victoires remportées sur les Perses, et le vingtième anniversaire de l'avénement à la pourpre de Maximilien Hercule, son royal associé. C'était le lendemain, 25 août, que ces fêtes devaient commencer. Le cirque était prêt; les gladiateurs qui devaient s'entr'égorger dans l'arène étaient choisis; les lions que l'on devait donner pour adversaires à de malheureux esclaves gaulois étaient déjà depuis deux jours privés de nourriture, et pour que rien ne manquât à ces réjouissances, un comédien avait fait une nouvelle pièce de théâtre à la représentation de laquelle l'empereur Dioclétien avait promis d'assister.

Le sujet de cette comédie était puisé dans les croyances et dans les usages de la religion qui comptait déjà de si nombreux prosélytes : c'était une satire amère et passionnée du christianisme et des chrétiens; car, à cette époque comme dans la nôtre, on se servait déjà de toutes sortes d'armes pour combattre la religion de l'Évangile. L'auteur de cet ouvrage devait, suivant la coutume, y remplir le principal rôle : c'était un jeune homme appelé Génès. Élevé dans les préjugés de l'idolâtrie et dans l'étude des lettres païennes, il détestait sans la connaître cette religion qui venait renverser des dieux qu'avaient chantés ses poètes, et réformer des mœurs où il trouvait tant de jouissances et de voluptés. Mais l'aveuglement de son esprit et les égaremens inséparables de la profession qu'il avait embrassée n'avaient pas encore étouffé les qualités que la Providence avait mises dans son cœur, et il ne fallait qu'un rayon de la grâce divine pour

dissiper les ténèbres dont son âme était enveloppée, et la rendre au culte de la vertu et de la vérité.

A la chute du jour, Génès, qui venait de répéter avec ses compagnons la comédie qui devait être jouée le lendemain, sortit du théâtre et se dirigea vers sa demeure. Il était près d'en franchir le seuil, lorsqu'il aperçut dans la rue, à quelques pas de lui, un homme vêtu d'habits sombres et dont l'attitude indiquait une profonde méditation. Il suffit à Génès de jeter un regard sur cet homme pour reconnaître en lui Marcus Aufidius Scipion, l'héritier de l'une des plus anciennes familles du sénat, le compagnon de son enfance et de ses études, l'ami qu'il avait perdu de vue depuis plusieurs années. Il était bien changé pourtant : ses traits avaient pris une expression sévère; sa démarche était devenue grave; ses vêtemens n'étaient plus ceux de ce jeune et brillant Aufidius qui avait fait dans les premières années de sa jeunesse les délices de la haute société romaine; mais il y avait eu entre lui et Génès des rapports si intimes, une amitié si fraternelle, des sympathies si douces, que le jeune patricien eût-il été changé bien plus encore, son ancien ami l'aurait aussi vite reconnu.

« — Aufidius, Aufidius Scipion! » cria-t-il en courant à lui.

Aufidius leva les yeux et ouvrit silencieusement ses bras à Génès. Celui-ci s'y jeta en fondant en larmes : « Oh! mon cher Aufidius, murmura-t-il d'une voix entrecoupée, je te retrouve donc tel que je t'ai connu.

« — Non, non, grâce au Ciel, répondit Aufidius avec un triste sourire; je ne suis plus le jeune insensé que tu as connu; tout est changé dans mon cœur et dans mon esprit, excepté mon amitié pour toi.

« — Qu'as-tu donc fait pendant notre longue séparation, Aufidius?

« — Génès, dis-moi auparavant ce que tu as fait toi même?

« — Tu demeures bien éloigné de cette société romaine où nous allions ensemble autrefois, puisque le triste bruit de mon nom n'est pas venu jusqu'à toi... Ce que j'ai fait, Aufidius? j'ai presque honte de te le dire, car je sens bien que tu vas me désapprouver : eh bien! j'ai suivi la passion irrésistible qui m'entraînait vers le théâtre; je fais des comédies comme Plaute et Térence, dont nous admirions tous deux les ouvrages; et, comme le premier de ces grands hommes, je joue les principaux rôles des pièces que j'écris.

« — Infortuné! dit Aufidius après un silence.

« — Je savais bien que tu me blâmerais.

« — Je te plains plus que je ne te blâme... es-tu heureux, Génès?

« — Heureux! oh! non. Le bonheur est un fantôme après lequel je cours depuis bien des années, et je ne crois pas que je l'atteigne jamais : je l'ai cherché dans l'étude, dans la poésie, dans les fêtes; j'espérais le trouver sur le théâtre où je me suis déterminé à monter. Vains efforts! mon cœur est resté aride et souffrant. Je n'ai jamais goûté qu'une ivresse mensongère, que des joies pleines de cendres. Oh! non, Aufidius, je ne suis pas heureux.

« — C'est que ton âme aspire à quelque chose de plus élevé et de plus noble que tout ce qu'elle a connu jusqu'ici. Il y a trois années, Génès, j'étais dans une disposition d'esprit à peu près semblable à celle que tu viens de décrire. J'étais dégoûté du monde, de l'étude, de la vie. J'allais mourir peut-être. Mais un rayon de lumière m'est venu d'en haut. J'ai vécu, et j'ai béni le Dieu qui me faisait vivre.

« — Aufidius, explique toi...

« — Génès, je suis chrétien.

« — Toi!

« — Et quand tu m'as rencontré je me rendais aux catacombes, où se célèbrent les mystères de notre religion.

« — Toi, chrétien! toi le dernier héritier des Scipion!

« — Génès, celui qui a fondé notre religion sainte est mort sur une croix comme un malfaiteur, et c'était le fils de Dieu!

« — Comment peux-tu croire à ces rêveries de fanatiques, toi, l'une des lumières de nos écoles; toi, si spirituel, si éloquent, si sceptique?

« — Et toi, Génès, dont le nom était cité avec plus d'éloge que le mien, comment peux-tu croire aux dieux de ton Olympe, à ces dieux tout couverts de crimes et de vices? Est-ce ainsi que ta raison te représente les maîtres de la nature?

« — Qui te dit que j'y croie, Aufidius? répondit dédaigneusement Génès.

« — Ne crois-tu pas au moins à l'existence d'un Être suprême? Ah! Génès, veux-tu que je t'apprenne pourquoi tu n'es pas heureux? C'est que tu as trop de raison pour adorer les dieux de l'idolâtrie, et que tu n'en as pas assez pour reconnaître celui des chrétiens.

« — Cela est possible. Alors mon malheur durera long-temps; car, autant que je puis le savoir, le dieu des chrétiens est un dieu de sévérités et de vengeances, et je l'outrage trop cruellement pour qu'il me pardonne jamais.

« — Que veux-tu dire?

« — Sais-tu le sujet de la comédie que je viens d'écrire et que je jouerai demain? C'est la religion même dont tu es l'un des néophytes.

« — Insensé, qui calomnie ce qu'il ne connaît pas :

« — Ce que je ne connais pas, Aufidius! peut-être.

« — Oh! non, tu ne connais pas notre religion, puisque tu prends notre dieu pour un dieu de vengeances. C'est un dieu souverainement juste, mais souverainement bon; et de quelques égaremens qu'une créature se soit rendue coupable, il ne lui est jamais permis de dire : Dieu ne me pardonnera pas!

« — Tu veux déjà me convertir, Aufidius; c'est une tâche dificile.

« — Si Dieu le voulait, Génès, ce serait l'œuvre d'un moment.

« — Moi, chrétien! moi, converti à la religion contre laquelle je viens de composer une comédie! Pour le coup, ce serait là un miracle.

« — Dieu le fera peut-être. La conversion de saint Paul aussi fut un prodige....

« — Aufidius, au revoir; cessons cet entretien : je vois bien que notre amitié ne peut plus être aussi intime qu'autrefois. Il y a dans nos idées trop de différences : poursuis ton chemin vers les Catacombes; moi, je rentre dans mes pénates où je vais étudier mon rôle une dernière fois. Veux-tu que je te l'avoue? j'ai maintenant regret de le jouer. Mes attaques contre le christianisme seront pour ainsi dire des attaques contre toi; mais l'empereur Dioclétien a indiqué lui-même le sujet de cette comédie, et il ne faut pas songer à lui désobéir.

« — Oui : Dioclétien n'a pas assez de ses bourreaux et de ses rhéteurs, il lui faut encore des satires.

« — Me pardonnes-tu, Aufidius?

« — C'est un des premiers devoirs imposés par cette religion que tu vas livrer aux risées du théâtre. Je te pardonne, Génès, et je vais prier pour toi. »

Ils se séparèrent : Aufidius triste, Génès rêveur.

II.

Le lendemain, à l'heure où le soleil étincelle dans toute sa splendeur, une foule immense, et pourtant silencieuse, était réunie sur les gradins circulaires du théâtre, au-dessus desquels s'élevaient des pavillons de pourpre brochés d'or. Des senteurs embaumés circulaient dans les conduits des galeries, et parfumaient la brise qui de temps en temps soufflait du rivage; tout enfin, dans cette brillante assemblée, annonçait la présence de l'empereur Dioclétien. Le maître de Rome et du monde venait effectivement d'entrer dans une loge magnifique et s'était assis au milieu d'une troupe de courtisans et de grands de l'empire. Le spectacle allait commencer.

Au bout de quelques instans, les comédiens parurent. Suivant l'usage ils portaient tous de longues robes traînantes et un masque sur le visage. Génès, arrivé en scène avec ses compagnons, était heureux de cacher sous ce masque son trouble et son émotion; car l'entretien qu'il avait eu la veille avec Aufidius Scipion ne lui était pas sorti de l'esprit.

Dès les premiers vers de la comédie de Génès, les applaudissemens dont l'empereur lui-même donnait le signal éclatèrent avec frénésie. Ce peuple qui riait et battait des mains aux martyrs dévorés dans l'arène, déchirés dans les tortures ou décapités sur les échafauds, retrouva encore des rires et des battemens de mains pour une satire faite contre des infortunés auxquels on ne pouvait refuser du moins ce que les philosophes de l'antiquité païenne avaient appelé l'héroïsme. Ces applaudissemens, loin de remettre le calme dans l'âme agitée de Génès, achevèrent de lui faire comprendre combien son ouvrage était quelque chose de lâche et d'odieux; mais le peuple écoutait, l'empereur était là; il fallait à tout prix continuer la pièce.

Le principal personnage de la comédie était un païen sans intelligence et sans instruction, qui se laissait convertir à la religion chrétienne : c'était le rôle que jouait Génès; il feignit de se trouver indisposé, et se coucha au milieu du théâtre en disant : « — Je me sens un grand poids sur la poitrine, je voudrais être soulagé.

« — Quel service pouvons-nous te rendre? répondirent ses interlocuteurs; Hippocrate indique-t-il un remède à tes maux?

« — Non, c'est mon âme qui est en souffrance et non pas mon corps; ce sont mes fautes qui me pèsent sur la conscience. Je veux mourir chrétien.

« — Pourquoi?

« — Afin qu'en ce grand jour Dieu me reçoive comme un fugitif. »

Pendant que Génès prononçait cette partie de son rôle, sa voix faible et altérée parvenait à peine aux spectateurs; mais les spectateurs croyaient que c'était un artifice de comédien, et l'applaudissaient davantage. On fit venir un prêtre et un exorciste, c'est-à-dire des comédiens qui en jouaient le personnage; ils s'assirent à côté du lit de Génès et lui dirent :

« — Mon enfant, pourquoi nous as-tu envoyé chercher? »

Génès garda un moment le silence; il s'agita sur son lit comme un homme en proie à une violente émotion; puis il répondit d'un ton sérieux et sous l'influence d'une inspiration divine :

Arrestation du Pape Pie VII.

Conversion de St. Pierre.

« — Parce que je veux recevoir la grâce de Jésus-Christ. »

Alors ses compagnons, poursuivant leur comédie sacrilége, lui jetèrent de l'eau sur le front, accomplirent toutes les cérémonies du baptême, et quand on l'eut revêtu d'habits blancs, des soldats le prirent et l'amenèrent devant la loge de l'empereur, afin qu'il répondît aux questions que Dioclétien daignerait lui faire.

Quand Génès fut libre et dégagé de ceux qui l'entouraient, il ôta son masque et tomba à genoux en regardant le ciel; puis il rebaissa ses regards et les promena silencieusement sur l'assemblée. L'assemblée entière, immobile d'étonnement, comprit que les paroles qu'allait prononcer Génès n'étaient plus dans sa comédie. L'empereur se pencha vers lui avec les signes d'une vive curiosité.

« — Écoutez, dit Génès à voix haute et avec un accent qui n'était plus celui d'un acteur débitant un rôle; écoutez, empereur et peuple, grands et petits, insensés et sages. Jusqu'ici, toutes les fois que j'avais entendu prononcer le nom de chrétien, je riais avec pitié ou je me reculais avec horreur, et entre vous tous il n'y a pas un homme qui haïsse la religion nouvelle autant que je l'ai haïe; j'ai méprisé cette religion jusqu'au point d'apprendre tous ses mystères afin d'en composer une comédie et de livrer à vos risées ceux que vous persécutez. Cela était infâme, n'est-ce pas? Eh bien! voici comment m'a puni le Dieu des chrétiens, qui est un Dieu de bonté et de miséricorde. Tout à l'heure, pendant cette horrible profanation qui vient de se passer devant vous, quand l'eau m'a touché, quand j'ai répondu : Je veux recevoir la grâce de Jésus-Christ; j'ai vu au-dessus de moi des anges lumineux qui lisaient dans un livre toutes les fautes que j'ai commises depuis mon enfance. Après avoir achevé de lire, ils ont jeté sur ces pages quelques gouttes de l'eau dont j'ai été arrosé en votre présence, et puis ils m'ont montré le livre plus blanc que la neige; c'est le symbole du baptême des chrétiens, qui purifie et qui régénère. Grand empereur, et vous, peuple, qui avez ri de ces mystères, n'en riez donc plus, et changez comme je change : l'acteur Génès est chrétien! »

Alors il s'arrêta, et le peuple, furieux de cette déclaration et furieux de voir ses plaisirs interrompus, s'écria : « Au supplice le chrétien! au supplice! au supplice! » Dioclétien, non moins indigné que tous les spectateurs, fit un signe à ses soldats, qui se précipitèrent sur le théâtre et s'emparèrent de Génès.

On le conduisit chez le préfet Plautien, où il souffrit courageusement la torture, et du palais de Plautien au lieu où il devait avoir la tête tranchée. Comme il marchait au supplice, au milieu des huées et des insultes du peuple de Rome, il rencontra Aufidius Scipion à la même place où il l'avait rencontré la veille. Les soldats ne purent empêcher qu'ils se jetassent dans les bras l'un de l'autre.

« — Génès, Génès, s'écria le jeune patricien; je te l'avais bien dit que notre Dieu pardonnait toutes les offenses! Oh! c'est aujourd'hui que tu es bien véritablement mon frère!

« — Aufidius, répondit le martyr, c'est toi qui as préparé mon esprit à recevoir les trésors de la grâce divine. Ami, sois béni pour cette vie périssable que tu m'ôtes, et pour la vie éternelle que tu me donnes.

« — Nous nous rejoindrons bientôt, » dit Aufidius; puis se tournant vers un officier du préfet, qui accompagnait Génès : « Je suis chrétien, dit-il à voix haute; conduisez-moi devant votre maître. Génès, au revoir dans le ciel.

« — Au revoir dans le ciel, » répondit en souriant le martyr.

DÉSESPOIR ET RÉSIGNATION,

NOUVELLE.

— Mon Alfred avait dix ans! quelle jeune et fraîche espérance la mort est venue briser dans mes mains! Il avait la beauté de sa mère, sa douceur, la sensibilité chaleureuse, expansive, dont elle est douée.. mais aussi déjà sa raison était forte, voyez-vous... Ce n'était pas un enfant ordinaire! Ses jeux, à lui, c'était l'étude; son meilleur ami, c'était moi, c'était son père!... Oh! il eût été un homme.... C'était mon seul espoir, mon orgueil, mon bonheur, et il est mort!... innocente et noble créature! Mort en quelques heures, sans que la science ait pu détourner un instant le coup qui l'a frappé. La science! vaine folie de l'homme, impuissante chimère qu'on admire dans notre monde comme un soleil, ce n'est qu'un pâle flambeau, dont le souffle d'un faible enfant suffit pour éteindre la flamme vacillante. Non, non, je ne crois plus à la science, elle n'a pu me conserver mon Alfred!... Dieu, dites-vous?... Ah! c'est cela.... Je m'y attendais... On me l'a dit tant de fois! Mais ne savez-vous donc pas que mon Alfred est mort... lui, mon enfant chéri!... Qu'avait-il fait pour mourir si tôt, cet être qui naissait à peine à une vie d'espérance et de bonheur! Si votre Dieu existe, votre Dieu cruel et impitoyable, je le hais... Je le méprise comme la science... Malédiction! désespoir!...

Et le malheureux père, égaré par la douleur, accompagnait ces blasphèmes d'un éclat de rire étrange, et qui glaçait d'effroi ceux à qui s'adressaient ces déchirantes paroles. L'affliction d'un

père qui pleure son premier né, a quelque chose de grave et d'imposant... Mais le monde ne comprenait point celle de cet homme. Et cependant on le plaignait, et son épouse, la mère d'Alfred, et ses amis étaient inquiets de la situation d'esprit dans laquelle il était depuis la mort prématurée de cet enfant. C'est qu'il n'avait pas versé une seule larme... Ses yeux étaient demeurés secs et brûlans... Ses traits, pâles et amaigris, révélaient une partie de ses souffrances; ses cheveux commençaient à devenir blancs, et cependant il était encore dans la force de l'âge: mais les angoisses du désespoir, qui torturaient son âme, semblaient avoir sillonné son corps, comme la foudre quand elle dépouille tout à coup un arbre jeune et verdoyant de l'écorce sous laquelle se formait sa sève vigoureuse. Avant cette déplorable catastrophe, il était ce qu'on appelle un homme heureux : il avait une grande fortune, et de nombreux amis venaient fouler chaque soir les tapis de ses salons. Ses amis ne l'ont point abandonné, parce qu'il n'a perdu que son fils; mais la voix d'aucun d'eux n'a pu pénétrer jusqu'à son cœur, pour y ranimer une espérance évanouie, un reste de vie prêt à s'éteindre. Chacun a pleuré autour de lui, ses amis, ses serviteurs, son épouse surtout dont il est tendrement aimé, mais un poids douloureux oppresse son cœur, et lui n'a point trouvé de larmes; la science qu'il méprise l'a condamné à mourir prochainement, et il a ri en proférant de nouveaux blasphèmes. Sa douleur a pris un caractère sombre et sauvage; comme un insensé il se soustrait à la surveillance bienveillante dont il est l'objet. Où va-t-il donc chaque jour?

Chaque jour il va secrètement nourrir ses déchirans regrets de tout ce qui peut lui rappeler son malheur. Il se dirige, par des chemins détournés, vers le lieu où repose son Alfred, et il passe de longues journées sur le tombeau qu'il lui a fait élever; plongé dans une rêveuse tristesse, insensible aux rayons ardens du soleil comme aux bruissemens de l'orage, il est là immobile et silencieux, semblable à un pâle fantôme; il ne sait pas prier, mais il rêve du passé et quelquefois un sourire douloureux vient crisper ses lèvres flétries, c'est qu'alors il croit voir son fils.... Vaine illusion qui se dissipe bientôt! et l'affreuse réalité, froide comme le marbre sous lequel Alfred est endormi pour toujours, vient le rappeler aux misères de sa vie solitaire et triste.

Malgré les sombres préoccupations dont il était accablé, il s'aperçut un jour que la terre avait été fraîchement remuée auprès du tombeau d'Alfred; une croix en bois, sur laquelle on avait posé une couronne d'immortelles blanches, s'élevait au-dessus du sol; elle portait une inscription qu'il eut la curiosité de lire; elle était ainsi conçue : *Marie L..., âgée de six ans : c'était un ange qui est remonté au ciel!* Ces simples et touchantes paroles portèrent le trouble dans son cœur; malgré lui et pour la première fois il leva vers le ciel son regard accablé, puis il dit avec effort : —Je ne suis donc pas seul malheureux!

Le lendemain, une femme jeune encore et dont le long voile noir ne cachait qu'à demi la ravissante beauté, vint s'agenouiller auprès de cette croix. Elle pria long-temps, et il crut voir que les larmes qui inondaient d'abord son visage avaient cessé de couler quand elle se releva. En passant auprès de lui, les yeux de cette femme rencontrèrent les siens. Il y avait dans ce regard quelque chose de céleste et de puissant : il exprimait à la fois une tendre sympathie pour sa douleur et une résignation religieuse et sublime; il semblait dire : « Nos deux cœurs sont brisés par la même affliction, que Dieu vous bénisse et vous console comme moi! »

Le lendemain et les jours suivans, cette dame revint à la même heure; mais peu à peu la tombe de Marie se couvrit de fleurs qu'elle cultivait avec une pieuse attention. Elle arrosait celles que les rayons du soleil avaient flétries; elle donnait un soutien à celles que l'orage avait couchées; elle en apportait de nouvelles: elle parait cette tombe modeste de la jeune vierge, comme un autel que sanctifiaient ses prières et ses regrets maternels. A les voir tous deux ainsi, le père silencieux et sombre, la mère toujours tendre et calme, et cependant frappés tous deux du même coup, en proie à la même douleur, on aurait dit que le malheur de l'un était irréparable, tandis que l'autre n'éprouvait qu'une séparation passagère. *Elle*, représentait l'espérance et la religion; *Lui*, le désespoir et l'incrédulité.

Il résolut de lui parler; et un soir, au moment où elle se disposait à se retirer, et qu'elle jetait un dernier regard sur la tombe de Marie, il s'approcha d'elle. « — Madame, lui dit-il, qui vous amène ainsi chaque jour dans ce funèbre champ de la mort et de la douleur? — J'étais sa mère, répondit-elle en montrant d'une main tremblante la tombe de la vierge. — Sa mère!.. oh! je vous comprends; pardonnez ma curiosité; mais moi aussi, moi aussi!... mon Alfred est là sous cette pierre... — Pauvre père! — Pauvre père, sans doute; mais dites-moi, madame, pourquoi vous quittez toujours cet horrible lieu, plus tranquille... j'allais dire plus heureuse; pourquoi vos larmes ne coulent plus alors: car vous pouvez pleurer, vous... tandis que moi, je ne viens ici que pour user plus vite une vie qui m'est insupportable, et que souvent je n'en sors qu'avec l'idée d'en finir avec elle,

de mettre un terme à cette existence pour qui le monde n'est plus qu'un désert affreux, et de me coucher là pâle et sanglant, auprès de mon Alfred... — Oh! silence! s'écria-t-elle en frémissant et en levant avec dignité sa noble et belle tête; silence! au nom de Dieu! ne troublez pas la cendre des morts; ne profanez pas ce saint asile par ces tristes paroles.... J'avais deviné vos tourmens, et souvent j'ai prié pour vous le Dieu tout-puissant et miséricordieux dont la main m'a frappée, et m'a soutenue dans mes peines....—Dieu! toujours Dieu! murmura-t-il en frappant violemment la terre du pied; mais que lui avait donc fait mon fils, mon Alfred? tandis que tant d'êtres infâmes et pervers souillent impunément l'air que nous respirons; tandis que d'autres résistent longuement à d'affreuses souffrances objets d'horreur et de dégoût pour tout ce qui les approche; c'est lui qu'il est venu choisir, lui si doux et si bon, lui si jeune et si tendrement aimé!... — C'est que cette terre n'est pas notre seule patrie; c'est qu'elle n'est pas la dernière demeure des anges et des bons. Et savez-vous si les deux jeunes enfans que nous regrettons, tendres fleurs qu'un moment d'orage a brisées sur leur tige, savez-vous si de grands malheurs ne les attendaient pas plus avant dans la vie, si de cruelles passions ne seraient pas venues troubler leur existence chérie? Ne croyez pas que la vie soit toujours un bienfait: car Dieu, dans sa bonté, en retirant aux créatures sorties de ses mains le souffle léger qui les anime, ne fait souvent qu'abréger pour celles qu'il aime cette épreuve passagère, à laquelle il avait voulu les soumettre... — Mais mon Alfred était bon, madame; son cœur était pur comme le ciel qui se déroule au-dessus de nos têtes: oh! si vous aviez vu comme il était beau, comme il aimait son père!... il l'aimait aussi, ce Dieu jaloux qui me l'a enlevé; il le priait chaque soir, chaque matin... — C'était un ange qui essayait ses ailes pour retourner vers son Père dans l'éternité.... Et ma jeune et belle Marie, n'était-elle donc pas la joie de sa mère? Pure innocence, candeur naïve, elle avait la beauté de l'âme et celle du cœur, et elle est morte aussi!.. morte pour moi, mais pour peu de temps... car je te reverrai, n'est-ce pas, ma vierge chérie, mon amour? je te reverrai dans un séjour où il n'y a point de larmes, point de regrets, où tout est pur et frais comme les pensées de ton enfance, comme la vive et sainte espérance qui remplit le cœur de ta mère? — Et moi, je ne verrai plus mon Alfred!... — Vous le reverrez aussi, je l'espère; vous briserez la barrière qui vous sépare de lui; Dieu aura pitié de vous.... Tenez, voyez, il manque quelque chose au tombeau de votre fils, comme il vous manque dans le cœur une pensée.... demain, demain, vous me comprendrez mieux.... espérez....

Et elle s'éloigna rapidement. Il était vivement ému; un trouble inconnu, qui ne ressemblait plus aux poignantes angoisses de sa sombre douleur, agitait son cœur. C'était un premier et doux rayon d'espérance qui tombait sur ce père désolé, comme on voit le matin une lueur insensible dissiper lentement à l'orient les ombres de la nuit.

Le lendemain il revint auprès du tombeau d'Alfred... Une main pieuse, et qu'il ne pouvait méconnaître, y avait placé une croix. Il s'arrêta tout à coup, passa la main sur son front inondé de sueur, puis il croisa ses bras sur sa poitrine et considéra quelque temps, dans un muet recueillement, ce signe vénérable qui venait de lui révéler un autre avenir... « — Oh! s'écria-t-il d'une voix altérée, quelle puissance existe donc dans ce symbole merveilleux?... — Une puissance contre laquelle viennent échouer toutes les douleurs humaines, dit une douce voix: c'est un symbole d'espérance et d'immortalité... Celui qui pouvait tout, celui dont une seule parole pouvait réduire en poussière ce monde de misère et de pleurs, est mort sur cette croix pour nous apprendre à souffrir; il a pleuré en la portant sur ses épaules déchirées par les verges des bourreaux, pour nous apprendre à pleurer... A genoux! à genoux! Voyez votre Alfred qui vous tend les bras du haut de sa demeure éternelle et céleste; il vous prie, au nom de votre amour de père, de croire en Dieu et de le bénir, si vous voulez jouir un jour de la félicité dont il savoure déjà les inexprimables délices... Priez, vous, qui souffrez, et dites avec moi les sublimes paroles du Juste, au jour de ses misères et de ses douleurs. »

Il tressaillit, son cœur se brisa, deux ruisseaux de larmes coulèrent de ses yeux; il tomba à genoux, et dit d'une voix étouffée par les sanglots: « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté; que son saint nom soit béni!

Quand il rentra dans sa demeure, on fut étonné du calme de son esprit, de la sérénité qui brillait sur son front: il prit la main de son épouse, qu'il aimait sincèrement aussi, et à laquelle il avait causé de bien vives alarmes; puis il lui dit: « Ne craignez plus pour moi... je reverrai mon Alfred... Il n'y a de consolation que dans la prière; j'ai appris à prier et je connais l'espérance... Non, mon amie, ne craignez plus pour moi; je ne mourrai pas de ma douleur, j'ai appris à pleurer!... »

POÉSIE.

Le *Catholique* ouvre aujourd'hui la carrière à un de ces poètes qui se révèlent par le talent dans l'obscurité de leur infortune, comme ces humbles

fleurs de la solitude que leur parfum fait découvrir. C'est un jeune homme, un jeune homme pauvre et inconnu ; mais c'est une touchante histoire que celle de sa vie de mystiques espérances, d'illusions dont aucun homme ne saurait bien comprendre la mystérieuse puissance. Nous ne pouvons encore que dévoiler une partie de cette secrète et forte organisation. L. Pora, dont le cœur noble et pur ne comprend que la charité, vous dira lui-même, avec une modeste résignation, qu'il est né aux *Quinze-Vingts*, religieuse institution où le malheur de son père a trouvé depuis long-temps un asile. Mais ce père est pour lui un type apostolique qu'il divinise, pour ainsi dire, dans ses rêves poétiques. Dans ses rêves, car il faut vous le dire, cet infortuné jeune homme, obligé de se faire artisan quand son esprit ardent avait soif de science et de poésie, de façonner le bois et la pierre quand son âme ne se nourrissait que d'intelligence et de pensées d'avenir, était tombé dans un état de somnambulisme naturel dont les crises périodiques se reproduisaient avec des circonstances effrayantes. Nous parlons au passé de cette particularité extraordinaire, car depuis quelque temps une main bienfaisante s'est étendue sur Pora, une voix amie l'a appelé dans le désert de la vie artificielle où il aimait à porter l'amertume de ses douleurs. Cette maladie n'a pas persisté : grâces aux soins qu'il a reçus, il a pu revoir dans l'état de veille les vers qu'on va lire, et qu'il a composés dans l'état de songe ou de somnambulisme. Voici donc l'œuvre première d'un jeune homme, d'un ouvrier qui, malgré tout ce qu'il a besoin d'acquérir encore pour continuer la vie littéraire qu'il commence, s'occupe déjà d'une traduction du Dante, le poète de ses affections, qu'il appelle son *vieux Dante* et qu'il comprend en homme fort.

L'ORGUE ET LA PRIÈRE.

L'airain vibrant des tours appelle au sanctuaire
La foule, dont le cœur se nourrit de prière :
Devant le tabernacle un prêtre est prosterné ;
Le Christ se montre aux yeux sur la croix éclatante
Et l'encens se déroule en spirale flottante
Sur son front couronné !

Éveille-toi, puissante, idéale pensée,
Trop long-temps endormie en mon âme glacée !...
Ouvre tes ailes d'or au souffle inspirateur
De l'orgue, modulant d'harmonieuses plaintes,
S'exhalant par le temple, ainsi que des voix saintes,
Aux autels du Seigneur.

Du jour qui baisse et fuit voici l'heure dernière,
Où le soleil inonde, en longs jets de lumière,
Les magiques vitraux des portes du saint lieu.
Voici l'heure sacrée où toute la nature
Élève son auguste et sublime murmure
Vers l'Éternel, son Dieu.

Orgue divin ! redis un chant du roi prophète ;
Exalte-nous celui qui lance la tempête.
Que tes sons inspirés aillent, au fond des cœurs,
Remuer puissamment notre foi qui sommeille,
Et verse, en doux accords, ce que puise l'abeille
Au calice des fleurs.

Écoutez ! — Les élans que dicte le génie
S'écoulent de son sein en fleuve d'harmonie ;
Le temple retentit de célestes concerts :
Et l'on croirait entendre une voix solennelle
S'écrier dans les cieux : A toi, gloire éternelle,
Ame de l'univers !

Tantôt triste et pensif, il se plaint et soupire
Aussi pur que le vent qui dans les bois expire.
Tantôt il dit les chœurs des anges émanés ;
Ou bien sa voix, unie à celle de la foule,
Ressemble au bruit confus de l'Océan, qui roule
Tous ses flots mutinés.

Oui, Seigneur ! nous chantons ta divine puissance,
L'éclatante beauté de ta magnificence.
A toi retourne un jour notre esprit immortel ;
Et là, sans cesse il nomme, en paroles fécondes,
Saint, saint, saint, le Dieu fort, le Créateur des mondes
Et le Verbe éternel !

Lui seul est pour les cœurs la splendide lumière,
Qui jaillit et pénètre en leur ombre grossière ;
De sa grâce il soutient ceux qui suivent sa loi.
Vous, qui reconnaissez sa grandeur immuable,
La suprême bonté de sa main secourable,
Il vous donne la foi.

Jamais la nuit d'erreur dans laquelle nous sommes
Ne fut abandonnée au caprice des hommes.
Comme au temps d'Israël, son œil veille sur nous.
S'il verse au siècle impur un souffle de vengeance,
C'est à nous, chrétiens, fiers de notre délivrance,
De l'invoquer pour tous.

Source vive d'amour où s'abreuvent nos âmes,
Éteins de tes enfans les criminelles flammes,
Qui s'infiltrent en eux en levains de plaisirs !
Donne-leur la voix forte et les harpes antiques
Qui célébraient du ciel les trésors magnifiques
Créés par tes désirs.

Montez toutes vers lui, prières abondantes,
Et mêlez-vous au chœur des étoiles ardentes,
Vaisseaux d'or, naviguant aux océans des cieux :
Répandez-vous au trône où résident les anges,
Unissez à jamais à leurs saintes louanges
Vos chants harmonieux.

L. Pora.

L'homme pieux et l'athée parlent toujours de religion : l'un parle de ce qu'il aime, l'autre de ce qu'il craint ; le but de l'un est d'en inspirer l'amour, et l'objet de l'autre est de la détruire dans l'esprit des hommes. Montesquieu.

SCIENCES RELIGIEUSES.

ESSAIS

SUR L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME.

§ IV.

Le Christianisme, unité morale.

Bien que le Christ ait dit : « Rendez à César ce qui appartient à César », et encore : « Celui qui se servira du glaive périra par le glaive », cependant il n'apportait point au monde une paix éternelle; car il ne pouvait encore proscrire la guerre : la guerre, qui mêle les peuples et les idées; la guerre, qui allait amener au pied de la croix ces populations vierges arrêtées par l'empire derrière le Rhin et le Danube, et qui devaient faire couler, dans les veines épuisées du colosse romain, un sang plus jeune et plus pur. Pour une religion nouvelle, il fallait des hommes nouveaux, des âmes qui ne fussent point encore corrompues par cette civilisation molle et dégradante qui avait fait tomber si bas les Romains de l'empire; et ces véritables enfans du christianisme, c'était la guerre seule qui pouvait les tirer de leur barbarie pour les élever à la moralité chrétienne. Mais ce que le Christ légua au monde en remontant au ciel, c'est la paix morale, c'est l'unité des croyances, c'est la religion *catholique* selon le sens étymologique du mot. « Allez, dit-il à ses disciples, et baptisez les nations en mon nom; » et les douze fidèles partirent pour accomplir la parole du maître. De leurs fortes mains ils ébranlèrent tous ces Olympes qu'avait créés l'imagination païenne; et, de l'Égypte à l'île de Mona, ils firent trembler les faux dieux sur leurs autels.

La confusion était grande alors parmi toutes ces divinités inconnues, hostiles les unes aux autres. Rome, qui croyait que tout devait céder à une volonté forte, avait voulu établir la paix et l'unité religieuse comme elle avait établi la paix et l'unité politique; mais là n'était point sa mission : il lui avait été donné de vaincre toute résistance armée, de jeter, à travers quatre ou cinq cents lieues de pays, des voies indestructibles qui marquaient, comme d'un sceau d'esclavage, les contrées qu'elles traversaient; en un mot elle devait unifier le monde. Mais soumettre ce monde vaincu à un même culte était chose plus difficile : elle l'entreprit, et succomba à la peine. D'abord elle crut y parvenir en montrant une tolérance universelle, en élevant son Panthéon pour être l'asile de tous les dieux auxquels elle donnait droit de bourgeoisie. Si tolérante était-elle que, pour mieux plaire aux vaincus, elle abandonna ses vieilles divinités, trop rudes, trop grossières, pour n'être pas facilement éclipsées par les dieux brillans de la Grèce. C'est ainsi qu'elle laissa détrôner son vieux Saturne, le grand dieu du Latium, par le grec Zeus, l'ambitieux Jupiter; elle fit de Mars, ce dieu sanglant des Sabins, l'amant de la voluptueuse Vénus, adora Apollon, et sa sœur, Diane la chasseresse, en qui Janus-Djanus ne put reconnaître sa vieille épouse Djana. Lorsque César eut écrasé la Gaule par une guerre de dix ans et l'extermination de plus d'un million d'hommes, cette malheureuse contrée perdit, avec son indépendance, sa nationalité. Les légionnaires l'avaient parcourue dans tous les sens : ils avaient pénétré dans ces sombres et mystérieuses forêts où les druides faisaient leurs sanglans sacrifices; ils avaient pris Carnutum, le centre de la religion druidique, et ils avaient appris les noms de toutes les divinités du pays. Leurs chefs, pour mieux tenir dans la dépendance cette belliqueuse population, confisquèrent ses dieux avec sa liberté : Hésus et Néhalenia entrèrent dans Rome; le terrible Kirk, le dieu des vents et des tempêtes, prit un costume romain, et Auguste lui éleva des autels; puis tout se mêla, et le Gaulois alla sacrifier, dans des temples élevés par les vainqueurs, à Mars-Camul, à Diane-Arduinna, à Belen-Apollon.

Ainsi Rome voulait devenir le centre de toutes les religions, le sanctuaire de toutes les divinités. Toutefois sa tolérance se démentit à l'égard des dieux de l'Orient; elle craignait d'instinct ces cultes qu'elle ne pouvait comprendre; elle sentait que là naîtrait la lumière devant laquelle devaient disparaître toutes ces vaines créations de l'erreur. De bonne heure elle poursuivit ceux qui essayèrent de les importer en Italie. Déjà, deux cents ans avant la fin de la république, Caton le Censeur voulait fermer Rome à ces religions orientales, d'ailleurs trop vastes pour s'enfermer dans l'étroit Capitole du mont Tarpéien. Les premiers empereurs suivirent cette politique : les prêtres d'Isis et de Sérapis, les Juifs et les chrétiens furent persécutés. Cependant, pour que l'homme fût bien convaincu de son impuissance, tant qu'il ne voulait compter que sur lui-même, il fallait que Rome usât toutes les formes religieuses inventées par le paganisme de l'Orient et de l'Occident, avant que la parole sainte arrivât jusqu'à elle. Déjà, dans son cosmopolitisme religieux, elle avait, de sa puissante main, attiré à elle toutes les religions de l'Occident; elle les avait englouties, défigurées, frappées de mort, comme ces immenses reptiles qui saisissent ce qui passe à leur portée, l'enveloppent de leurs replis, le brisent, le broient et le laissent tomber ensuite sans vie, sans forme, sans couleur : masse inerte qui se putréfie bientôt au so-

leil. Ce ne fut qu'au commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne que les cultes de l'Orient prirent solennellement possession de Rome. Ils n'y entrèrent point cette fois furtivement, mais en plein jour, sous le soleil, conduits au Capitole par un empereur, par Élagabal, jeune Syrien, grand-prêtre de Baal, qui vint conduisant son dieu avec lui : c'était une pierre noire conique; elle était portée sur un char; et, durant toute la marche, le jeune pontife, soutenu sur les bras de ses ministres, se penchait la tête en arrière, pour ne point perdre des yeux le symbole de sa divinité. Rome fut étrangement surprise quand elle vit ce jeune empereur, revêtu d'une robe sacerdotale d'or et de soie, couvert de bracelets et de colliers, les sourcils et la figure peints de blanc et de noir. Ce spectacle, et plus encore ce qui suivit, fit horreur. L'Orient, ses cultes, les empereurs qu'il envoyait à Rome, furent maudits; et les orgies monstrueuses, les crimes de chaque jour, les saturnales de chaque nuit, continuèrent. Elle continua aussi la persécution contre les justes. « Aux lions! criait le peuple, aux lions le chrétien! » Et les martyrs couraient avec joie rougir de leur sang le sable de l'amphithéâtre; ils venaient d'eux-mêmes s'offrir en foule aux persécuteurs, car alors il était doux de mourir. A cette époque de foi sincère et de vive espérance, l'âme se sentait à l'étroit dans sa prison de chair; elle aspirait à la mort comme à la liberté. « Je vous écris vivant, disait saint Ignace, évêque d'Antioche, aux chrétiens de Rome; je vous écris vivant, mais amoureux de la mort. Laissez-moi devenir la pâture des bêtes; je suis le froment de Dieu; que je puisse, broyé sous leurs dents, être trouvé le vrai pain du Seigneur!... Oh! puissé-je jouir des bêtes qu'on me prépare! » Que pouvaient contre ce saint enthousiasme Néron, Domitien, Septime Sévère, Dèce, Galérius? ils eurent beau faire : *le sang des martyrs était comme une semence de chrétiens* (1). La religion, flagellée, proscrite, grandissait sous les coups, et enveloppait peu à peu toute cette vieille société qui s'efforçait encore à raidir contre elle ses bras impuissans. Enfin, l'an 313, le christianisme triomphant s'assit, avec Constantin, sur le trône impérial, et l'humanité commença une vie nouvelle. Ce vide de l'âme, cette effrayante désorganisation morale que le polythéisme mourant avait laissé derrière lui, allaient faire place à une vive et ferme croyance, à une vie d'amour et de charité.

Mais derrière l'empire, sur toutes les frontières, il y avait les Barbares qui, eux aussi, voulaient s'asseoir à la table du festin servi pour Rome; ils arrivaient de l'Orient et de l'Occident, poussés par une impulsion fatale. Déjà l'on entendait le bruit de leurs pas; ils étaient au pied du *Castra Strativa* (1), et mesuraient des yeux la hauteur des retranchemens romains. La religion osa braver cette mer orageuse; elle alla au devant des Barbares, les baptisa, les fit chrétiens, et scella avec eux cette alliance d'où sont sortis le moyen âge et les temps modernes. Enfant docile, le Barbare crut ce que lui enseigna l'Église; il n'alla point, comme les Grecs subtils et disputeurs d'Alexandrie ou de Constantinople, demander raison de tous les mots de son Évangile; il courba la tête sous la main du prêtre, brûla ce qu'il avait adoré, et adora ce qu'il avait brûlé (2). « Heureux les pauvres d'esprit, dit le Seigneur, car ils auront le royaume des Cieux. » Et ne l'ont-ils pas eu sur la terre ces simples enfans de la Germanie, qui, durant sept cents ans, restèrent abrités sous le manteau de la religion et reposèrent sur son sein? Qui pourrait dire aujourd'hui leurs joies intimes, leurs douces espérances? N'aurons-nous pas quelques regrets pour ce temps, malgré toutes ses misères, nous, hommes d'une civilisation avancée, nous qui avons toutes les jouissances du bien-être matériel, mais dont on a desséché l'âme en lui arrachant une à une toutes ses croyances; nous qui n'osons plus, dans nos peines, lever les yeux vers un ciel qu'on nous a fait si désert? Cette incertitude, ce doute plein d'angoisse, ce trouble de l'esprit, qui attristent toutes les âmes aujourd'hui, comme aux derniers siècles du paganisme, les hommes du moyen âge ne les connaissaient pas. Les hérésiarques qui avaient paru dans les premiers temps de l'Église s'étaient tus; et l'Europe entière, malgré la différence des peuples, louait le Seigneur dans la même langue, dans les mêmes prières : merveilleuse unité, qu'il était donné au monde de voir pour la première fois. L'œuvre de Rome avait disparu; les barrières s'étaient relevées plus hautes entre les peuples, entre les tribus; les nations étaient redevenues inconnues les unes aux autres mais le pauvre pélerin pouvait, en sûreté, traverser, d'une extrémité à l'autre, tout le monde chrétien. Au signe de la croix on le reconnaissait pour un frère; il était partout accueilli, respecté, et ne payait que d'une bénédiction, d'une prière au Ciel, l'hospitalité qui lui était offerte. C'est surtout dans les croisades qu'éclata cette unité morale de toutes les nations chrétiennes, alors que la pa-

(1) Tertullien.

(1) Camps retranchés que les chrétiens avaient construits sur le Rhin et le Danube pour protéger leurs frontières.

(2) Paroles de saint Remy à Clovis en le baptisant : « Mitis depone colla, Sicamber; incende quod adorasti, adora quod incendisti. » Grégoire de Tours; l. II, c. 31.

role d'un pauvre prêtre se répandit d'un bout à l'autre de l'Europe, comme l'étincelle électrique : le mouvement fut immense. Ces hommes du onzième siècle, que la féodalité avait aussi fortement enracinés au sol que les châteaux dont la terre était partout hérissée, se levèrent à la voix de Pierre l'Hermite. Tous voulurent partir : nobles et serfs, jeunes et vieux, quittèrent manoirs et chaumières, pour aller prier au tombeau du Christ; ils vinrent par cent mille de chaque point de l'Europe : de la Scandinavie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France surtout; hommes de vingt langues différentes, ils s'entendaient sans se comprendre, et marchaient, réunis sous une même bannière, à une conquête commune.

Ainsi le christianisme A CONSTITUÉ LE MOI EUROPÉEN; il a révélé l'Europe à elle-même; il n'en a fait qu'une grande famille, où il y a des aînés, mais pour tendre la main aux plus jeunes, marcher devant eux et déblayer la route qu'ils doivent parcourir : union sainte que le Christ a bénie. Voyez-le sur sa croix, dans l'agonie de la mort; c'est vers nous qu'il penche sa tête, c'est vers l'Occident qu'il tourne ses regards; car là, il le sait, sa parole ne sera pas portée en vain : elle y a longtemps régné. Trop long-temps, dites-vous; qu'elle se taise aujourd'hui! O vous! les savans! les forts! dites-le-moi, un AUTRE a-t-il parlé?

DE MARIE ET DE SON IMITATION.

II.

Ainsi qu'aux fentes de la pierre,
Ou parmi les creux d'un rocher,
Une colombe est solitaire,
Pourquoi te plaire à te cacher?
(*Cantique des Cantiques.*)

Comme un rayon du soleil passe à travers le cristal, ainsi l'enfant divin sortit du sein de la Vierge, qui devait réunir en elle le contraste de toutes les merveilles et de toutes les humilités, toutes les douleurs, toutes les joies et toutes les gloires.

Cette brillante et suave image de l'enfantement sacré est une pieuse tradition fondée sur le sentiment que tout dut être merveilleux et privilégié dans Marie, ou peut-être sur le besoin d'expliquer à l'enfance, curieuse et insatiable, ce qui passe toute intelligence : c'est ainsi du moins qu'elle nous fut transmise; et ces *illustrations* des mystères ne s'effacent plus. Mais que pourrions-nous présenter de plus beau, de plus grand, de plus prodigieux à l'âge de raison et au siècle lui-même, que l'adorable simplicité des Écritures, ces quatre ou cinq pages du texte évangélique où est contenue toute l'histoire de Marie? Nous ne pourrions sans doute rien faire de mieux que de les rapporter, si elles n'étaient dans toutes les mémoires : on se les rappellera donc à mesure que nous en tirerons les développemens nouveaux qui jailliront à jamais de cette source intarissable. Nous avons montré le culte, *la dévotion* à Marie, qui fut l'apanage du passé: sachons conquérir sans rien perdre de notre héritage; n'ôtons pas une fleur aux autels de Marie; mais connaissons mieux les fleurs mystiques, grâces de son âme, et que la nôtre doit cultiver à l'avenir. Aujourd'hui que les femmes espèrent être nées à une ère nouvelle, qu'elles ont du moins le pressentiment confus de plus grandes destinées, qu'elles n'oublient pas que Marie est toujours leur type, leur modèle; que l'Imitation de Marie doit être immortelle comme celle de Jésus. Et que lui manque-t-il à cette Ève nouvelle, cette mère des vivans, mère de douleur, femme obscure et glorifiée; cette femme où se réunissent, dit l'auteur du Génie du Christianisme, *les deux états les plus divins de la femme, la vierge et la mère?* Qu'elle soit le modèle de la jeune fille, cette pieuse, douce et modeste Marie qui s'ignore elle-même, qui prie, et se dérobe dans le temple, charme ses parens, prend leurs leçons, et grandit paisible, et pourtant toute prête à l'ange qui lui viendra!

Cet ange véritable pour elle ne devait pas être un mortel, et si nous osions ajouter quelque chose à la raison bien juste et bien connue qui voulait que la mère de Dieu, l'épouse du Saint-Esprit, fût si pure et distinguée entre toutes les créatures, nous dirions que, si Marie ne nous a pas offert un modèle d'amante, c'est qu'elle fut mère bien jeune; elle n'avait que quinze ans lors de la salutation angélique, et la maternité absorba sa vie. N'y a-t-il pas là un enseignement admirable? Si elle n'eût été mère qu'à vingt ou vingt-cinq ans, les simples femmes pourraient dire : « Elle n'est point notre exemple pendant ces années de la plus vive et forte jeunesse; nous ne pouvons, comme elle, les passer dans une prière et un recueillement aussi parfaits. » Mais elle est mère, et dès-lors la femme est complète; pas une ne pourra dire que cette mère est trop parfaite, trop dévouée, trop retirée du reste du monde et consacrée à son enfant. L'enfant, c'est l'essence même de la femme; une fois mère, sa vie à elle est finie : elle ne vit plus que par renaissance. Aussi, s'il y a de l'indulgence et des excuses pour les autres femmes, quelles que puissent être les apparences; s'il ne faut point les juger sans connaître la profondeur et l'enchaînement des causes qui ont pu les pousser à l'abîme, on ne conçoit pas que rien puisse absoudre les mères évapo-

rées, celles qui veulent encore vivre pour elles-mêmes, avoir leur roman, leurs chagrins, leurs félicités en dehors de l'être à qui elles ont dû transmettre, avec la vie, toute leur vie, sous peine d'être plus criminelles que celles qui les étouffent au berceau. Jésus-Christ a pris la défense de la femme adultère et de la Madeleine, mais nous ne voyons pas qu'elles fussent mères.

Nous avons encore dans Marie, comme épouse, une merveille, dont l'on n'a vu jusqu'à présent qu'un aspect. Sans doute il fallait qu'elle fût l'épouse vierge, parce qu'elle devait être mère divinement; mais, après cette haute prérogative, il y a aussi le côté accessible, et fait pour nous. Il y a, ce nous semble, la solution d'une grande question de ce temps-ci : nous ne ferons que l'indiquer.

Combien ne dispute-t-on pas sur le mariage! Que de manifestes! d'accusations! de plaidoyers pour et contre, qui tous ont du vrai peut-être, sans aboutir à rien, parce qu'ils se placent, les uns au point de vue exclusivement social, les autres exclusivement naturel, très-peu au point de vue religieux. De la sorte, on se croise, chacun dit sa vérité en passant à côté de celle de son adversaire; on se combat sans s'entendre, on sépare trois choses qui doivent être inséparables, et, si quelqu'une d'elles vient à clocher par l'imperfection inévitable de notre condition, la religion est là du moins, la religion toujours pure, sublime, parfaite, pour tout concilier, tout relever, guérir et harmonier. Combien de temps se battra-t-on encore au nom de la nature et de la société, comme s'il n'était pas essentiellement naturel d'être social; comme si les lois sociales n'entraînaient pas celles de la nature!—Mais vous l'avez depuis dix-huit siècles, le modèle de l'union conjugale! mais commencez donc à y faire attention. Bien supérieure à l'usage établi, et qui ne soulevait encore aucune opposition, l'union de Marie et de Joseph était regardée comme une exception; aujourd'hui que vous cherchez mieux que vous n'aviez, voyez donc que cette exception doit devenir la règle, et que la perfection consiste à s'en rapprocher de plus en plus. Mais voyez donc que tout est là, et ne cherchez pas ailleurs à résoudre ce grand problême de la soumission et de la liberté, du bonheur de l'un et de la dignité de l'autre, de la vie sociale et de la vie intime. Mais voyez un peu. Marie, jeune fille, au sortir du temple et des mains de ses parens, a besoin d'un appui, d'un guide, d'un gardien de sa jeunesse et de toute sa vie; voilà ce que le monde lui impose, quels que puissent être les vœux de son cœur. Elle accepte donc un maître devant le monde; elle satisfait ainsi à la loi sociale; elle est la femme soumise, elle obéit à Joseph : il la mène où il veut, à Jérusalem, en Égypte, à Bethléem, où il n'y a point d'hôtelleries pour leur pauvreté; il la ramène dans sa maison, où elle le sert suivant les convenances de leur situation; mais dans cette maison même il y a un sanctuaire où l'œil du monde ne peut pénétrer, et qui n'appartient qu'à Marie. Là elle est libre et maîtresse : il n'y a plus de maître; c'est à *Joseph* d'être soumis, d'attendre l'heure et la grâce de son amie; il doit toujours plaire, toujours mériter, pour recevoir toujours. Et voyez l'épouse des cantiques; tant il est vrai que nous trouvons tout dans les livres sacrés! l'époux l'appelle sa sœur et sa colombe autant que sa bien-aimée; et rappelez-vous comme, une fois, elle le laisse à la porte, et l'oblige à s'en aller, parce qu'elle a lavé ses pieds, et ne veut les souiller pour aller lui ouvrir.

Marie, on le sait assez, devait rester toujours vierge; mais ce n'est pas ici le fait particulier à elle qui nous occupe, c'est le principe; principe fécond autant que sacré et inaliénable, qui sert chacune suivant le sort où elle se trouve; par lui la femme la plus soumise et la plus fidèle s'appartient toujours, et par conséquent peut se donner toujours. C'est le grain de sable étonnant, opposé à l'arbitraire et aux emportemens de l'homme. — Vous viendrez jusqu'ici; vous n'irez pas plus loin.

Marie et Joseph sont le modèle des époux.

Cette religieuse théorie du mariage pourrait se développer beaucoup plus; nous ne voulions ici que l'indiquer.

Si vous dites que cette liberté négative ne saurait satisfaire à tout; qu'avec elle, il peut manquer beaucoup encore et la chaîne rester bien lourde et bien longue à traîner; je vous répondrai, comme je vous en ai prévenu, que la religion est là; elle est là pour combler bien des vides, soutenir les défaillances, raffermir les pas et conduire au but, qui n'est pas le bonheur en ce monde. Oui, il faut la porter cette chaîne; elle n'est pas éternelle et Dieu prend soin lui-même de la briser quand il en est temps. Tout s'arrangera une autre fois, et ceux qui sont mal partagés aujourd'hui peuvent bien s'ajourner à la vie prochaine.

Cependant, tout en suivant la loi de résignation pour les maux de cette vie nécessairement incomplète, ne cessons pas de chercher les améliorations et de tendre ardemment au progrès. La mine est profonde et vaste encore; nous n'en trouverons jamais les limites. O vous, femmes, qui avez reçu le *talent* à faire valoir, qui comprenez le lien intime de la famille et de la société, et les rapports merveilleux du visible et de l'invisible; vous qui avez des vérités à répandre autant que du bonheur à donner; vous que le zèle dévore et qui suffiriez à tout, dans l'ardeur de votre âme immense, aux plus tendres soins comme aux plus sublimes; femmes rares et d'élite, qui apparaissez dans cha-

Le Sermon sur la montagne.

Vision de St. Jean.

que siècle pour ouvrir la marche, éclairer et guider vos sœurs, sortez des rangs, montrez-nous la blanche bannière, suivez l'étoile, et que rien ne déconcerte votre courage. Ayez confiance en Marie! Long-temps l'homme vous a dit comme le Christ à sa mère éprouvée : — Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? ne faut-il pas que j'accomplisse les œuvres du Très-Haut? » Mais cette Marie, humiliée ici et si souvent cachée et silencieuse, est la même que l'inspiration délie et ravit tout d'un coup au plus sublime lyrisme. Elle magnifie le Seigneur qui a fait en elle de grandes choses; elle tressaille de joie, parce que tous les siècles l'appelleront grande et bienheureuse. Ne craignez rien. La pauvre et timide Marie sera assez glorifiée. — Elle reçoit les hommages des rois aussi bien que ceux des bergers. — C'est à sa demande que le Seigneur fait son premier miracle; et confiante dans le prodige, elle ordonne à ceux qui l'attendent, avec ce qu'il y a de plus exquis dans le sentiment et la manière : — *Faites tout ce qu'il vous dira.*

Du haut de la croix, Jésus la confie à son disciple bien-aimé, et le lui confie à elle-même. *Femme, voilà votre fils. — Fils, voilà votre mère.* La foi de l'Église a étendu ces paroles au genre humain tout entier; c'est lui qui a été donné à l'adoption de Marie, et elle est bien dans toute la force et le sens le plus immense de l'expression : — *Mater dolorosa.*

Après les trois jours de la plus grande douleur, au jour de la résurrection, c'est à elle la première que le Christ apparaît. Quand il est remonté aux cieux, elle va dans le cénacle avec les apôtres; elle préside ce premier concile où les pêcheurs miraculeux, ceux qui vont devenir pêcheurs d'hommes par leur parole scellée de leur sang, attendent le Saint-Esprit; elle en est déjà remplie. — Son martyre à elle sera celui de l'amour. — Elle en vit et elle en meurt, consumée du désir de revoir son adoré, son Seigneur, son enfant, son Dieu et son tout. Ah! ne demandez rien autre à Marie pendant ces trop longs jours de son exil; elle aime et c'est tout; elle est bien femme et elle est bien mère, elle n'a qu'une pensée. En vain elle est remplie de tous les dons; elle a plus que tous les autres la science inspirée, la force dans la douceur, la vertu des miracles, l'intelligence du ciel et de la terre; mais le cœur l'emporte, elle ne sait plus qu'aimer jusqu'à mourir.

Et c'est toujours ainsi qu'il en sera des femmes dans la souffrance, quels que soient leurs facultés, leur élan vers la vie et la gloire elle-même; on pourra toujours les éteindre et les faire mourir par le cœur.

Mais celui qui blesse parce qu'il peut guérir, celui qui perd et ressuscite, celui seul qui sait ce qu'il fait en donnant la vie ou la mort, le rédempteur prend enfin pitié des larmes de sa plus tendre et noble créature et sa mère à la fois; il la rappelle à lui, et se plaît à nous la montrer dans la gloire. A peine la mort ose-t-elle la toucher : le tombeau n'a point de droits sur elle; les anges l'emportent resplendissante dans les cieux : — *Assumpta est Maria in cœlum.*

LA VISION DE SAINT JEAN.

Le Seigneur avait voulu que Jean, fils de Zébédée, son disciple bien-aimé, passât de longs jours sur cette terre. Il lui fut donné de voir commencer l'œuvre de la rédemption et d'assister aux premiers combats qui furent livrés pour la loi nouvelle. Il s'était assis avec le Christ et les apôtres sous le feuillage fleuri de l'arbre majestueux que *la parole* allait féconder, et il put goûter les premiers fruits qui mûrirent sur les branchages verdoyans et touffus. Il avait vu jeter la semence en terre et il assista aux premiers jours de la moisson.

Quand Pierre et Paul, ces deux grands types providentiels de la puissance de l'Évangile, le premier, représentant la loi ancienne qui devait se confondre dans la loi nouvelle, le second, le polythéisme qui allait fuir pour jamais devant la révélation du Seigneur, eurent rendu témoignage pour celui dont ils avaient reçu leur sainte mission, Jean quitta la Judée et s'en alla aussi parmi les Gentils annoncer la bonne nouvelle et préparer l'humanité à ses grandes destinées. Il établit son siége à Éphèse et fonda ainsi la première des sept églises d'Asie. La persécution l'attendait au milieu de son troupeau encore timide et peu nombreux; elle allait tomber sur lui, non comme la foudre qui brise et détruit, mais comme la rosée bienfaisante qui rafraîchit et fertilise. Ce fut en vain qu'au nom de l'empereur Domitien Jean fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante; Dieu permit que la rage des bourreaux s'épuisât vainement sur son serviteur : le feu s'éteignit sous le vase d'airain, et le liquide brûlant devint froid comme l'onde glacée d'une source. Les officiers de l'empereur et les bourreaux frémirent, et ils inclinèrent leur front devant l'apôtre triomphant, et les brebis de son troupeau se sentirent au cœur le courage du lion, et la voix des Gentils s'éleva pour la première fois vers le ciel, comme un concert harmonieux qui annonçait la victoire de l'Évangile et sa diffusion sur la terre.

Alors Jean fut relégué dans l'île de Pathmos; c'était en ce temps un lieu désert et stérile où les empereurs romains envoyaient en exil ceux qu'a-

vaient épargnés les haches de leurs licteurs. C'est une petite île montagneuse, nommée aujourd'hui Palmosa, située dans l'archipel de la Grèce, au Sud-Ouest de Samos. Maintenant elle est devenue fertile et riante; Dieu a voulu que la parole féconde de son apôtre bien-aimé changeât en bocages fleuris les lieux les plus déserts, comme elle devait porter dans les cœurs des pensées de rénovation et d'immortalité. Ce fut là que Jean, les yeux tournés vers son église chérie, et vers ses sœurs de Smyrne, de Pergame, de Tyathire, de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée, écrivit cette révélation mystérieuse et grande par la poésie sublime dont elle est empreinte, et à laquelle l'Église a donné le nom d'*Apocalypse*. « Heureux celui qui lit et écoute les paroles de cette prophétie, et qui garde les choses qui y sont écrites, car le temps est proche. » C'est ainsi que l'apôtre prélude aux chants harmonieux qu'il va faire entendre; c'est ainsi que, lisant dans l'avenir de quelles insolentes clameurs l'esprit du mal et d'incrédulité poursuivrait son œuvre, il indique d'avance aux fidèles son importance et sa grandeur. Mais déjà l'apôtre a été plus loin encore; le premier verset du livre ne peut laisser aucun doute sur l'inspiration qui l'a dicté : « La révélation de Jésus-Christ, qu'il a reçue de Dieu pour découvrir à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt, et qu'il a manifestée par le moyen de son ange envoyé à Jean, son serviteur. » Ainsi, nous disent les plus savans docteurs de l'Église, Jésus-Christ est le véritable auteur de cette prophétie; c'est lui qui parle et ordonne presque partout, qui apparaît à saint Jean par le ministère de son ange. Ainsi la Très-Sainte-Trinité révèle tous les mystères de ce livre à l'humanité de Jésus-Christ, Jésus-Christ à l'ange, l'ange à saint Jean, et saint Jean à l'Église.

Saint Augustin et tous les interprètes reconnaissent que ce livre est très-difficile à expliquer : la plupart croient que les figures qui y sont représentées marquent tout ce qui s'est maintenant passé depuis le premier avénement de Jésus-Christ, et tout ce qui doit encore se passer jusqu'au second, et tous les combats de l'Église, qui est la cité de Dieu, contre la Babylone, figure de la cité du démon, jusqu'à ce que la première de ces cités soit élevée dans le ciel et l'autre anéantie.

On ne doit donc aborder la lecture de ce livre qu'avec une pieuse résignation dans la volonté de Dieu, et un saint respect dans ses promesses. Souvent, et dans une direction d'esprit bien opposée, des hommes célèbres par leur savoir ou leur talent ont voulu pénétrer dans le profond mystère de cet écrit; mais les uns et les autres ont succombé devant lui. Ils n'ont pu trouver que quelques appréciations plus ou moins ingénieuses des paroles prophétiques qu'il renferme, en les appliquant aux faits sociaux dont ils étaient les témoins. Le grand Newton et le grand Corneille, tous deux au déclin de la vie, ont voulu paraphraser l'*Apocalypse*, l'un dans le sens des erreurs du protestantisme, l'autre dans celui du catholicisme; mais le travail imparfait de ces deux beaux génies atteste l'impuissance de l'homme en présence d'un tel sujet.

Ce serait imiter l'orgueil des uns et la faiblesse des autres que de vouloir entreprendre un pareil travail. Nous devons nous en tenir aux explications que les docteurs de l'Église ont cru pouvoir donner de ce livre merveilleux, explications simples et satisfaisantes qui s'harmonisent du moins avec la grande pensée du christianisme. Ainsi, quand l'apôtre dit que le temps est proche où les prophéties qu'il va révéler s'accompliront, l'Église ne pense point qu'il s'agisse ici d'une période plus ou moins longue, car il n'y a ni temps ni espace pour celui qui a tout fait. Le temps que saint Jean dit être proche est le temps des tentations et des persécutions, le temps de la vengeance de Dieu contre les méchans, le temps où chacun devra rendre compte à Dieu de ses pensées, de ses paroles, de ses actions, qui est toujours proche pour les chrétiens. Par la voix forte et éclatante comme une trompette que Jean entendit, il faut entendre la voix de la prédication de l'Évangile, qui s'est fait entendre dans tout le monde, et qui a appelé tous les hommes à connaître la vérité; et par l'épée à deux tranchans qui sort de la bouche de *quelqu'un qui ressemblait au fils de l'homme*, il faut entendre encore l'Évangile, qui est une parole de salut pour ceux qui croient et une parole de condamnation pour les incrédules.

A part son importance religieuse et la grandeur du mystère qu'elle renferme, la vision de saint Jean dans l'île de Pathmos offrait à l'art une des inspirations les plus belles qu'il pût saisir. L'artiste anglais dont *le Catholique* a déjà plusieurs fois reproduit la pensée en a fait le sujet d'une page merveilleuse, empreinte de toute la mélancolique puissance de son talent.

A l'aspect de ce vieillard qui a été si tendrement aimé du Seigneur, qui a reçu de lui sa parole, et qui, dans cette île solitaire où l'a jeté la colère d'un pouvoir humain, est encore visité par lui, on éprouve cette indéfinissable émotion qui saisit notre cœur à l'approche de quelque grand événement. Il y a dans l'ensemble de cette composition une pensée triste, mais profonde, qui semble empruntée au génie du christianisme. L'Apocalypse déroule devant nous sa mystérieuse vision, et nous avons besoin, pour nous rendre compte de l'impuissance de notre imagination à saisir les rap-

ports qui existent entre ces merveilles et notre destination, de nous rappeler ces paroles consolantes du Sauveur : « J'enverrai après moi l'esprit de vérité, par qui toutes choses seront expliquées. »

LITTÉRATURE.

DESCENTE DU CHRIST AUX ENFERS.

Extrait du seizième chant de *la Messiade* de Klopstock.

Après sa résurrection, le Christ a réuni tous ceux qui sont morts avant lui. Il les a jugés sur le mont Thabor. Leur sort est décidé, sa mission est remplie; mais avant de monter au ciel il doit descendre aux enfers.

..... Le Christ se tourne vers Éloha.

— « Viens, » lui dit-il.....

L'ange suit son divin maître, et l'immensité de la création s'ouvre devant eux. Les étoiles brillent d'un éclat plus beau, le miroir immobile des mers réfléchit des images célestes, de suaves parfums s'échappent des entrailles de la terre.

Le Messie et le Séraphin sont à l'entrée de l'enfer; l'enfer tressaille; une terreur mystérieuse, insurmontable, retient tous ses habitans muets et immobiles.

Abdiel seul comprend l'approche du Sauveur du monde, du juge suprême. Un mélange confus de craintes et d'espérances saisit l'Ange déchu; il se précipite au portail: les verroux tombent, les gonds crient, et l'abîme s'ouvre avec impétuosité.

A leur sifflement aigu, répété mille fois par les échos de son affreuse demeure, Satan et ses innombrables sujets pressentent enfin la présence du Rédempteur, du fils de l'Éternel qu'ils ont méconnu.

Le vainqueur de la mort et du péché s'avance dans le royaume des ténèbres. Sous ses pas, le sol aride de la damnation se couvre de verdure et de fleurs; il redevient désert effrayant quand ses pieds cessent de le fouler.

Il s'approche du trône de Satan, dont le sinistre ombrage couvre le temple de l'orgueilleux Adramelech.

Le Messie s'est arrêté: la toute-puissance siége sur son front élevé; un calme divin respire dans ses traits sublimes. Il récompense sans enthousiasme, il punit sans colère. Les princes des ténèbres veulent fuir: un pouvoir irrésistible les retient. Ils appellent la mort: vain espoir! l'ange exterminateur a cessé d'être leur esclave docile. Le glaive incliné vers la terre, il se tient à la gauche de son nouveau maître, qui, seul désormais, a le droit de lui dicter des ordres.

Éloha, debout à la droite du Messie, le regarde avec une attention pénible: la pénétration d'un Séraphin est insuffisante pour deviner la pensée divine.

Tout à coup le trône de Satan et le temple d'Adramelech s'écroulent. Une colonne de fumée s'élève à la place qu'occupaient ces monumens de leur grandeur infernale. Une flamme bleuâtre sillonne cette colonne et la disperse; bientôt elle éclaire toute l'étendue des abîmes.

Satan et ses complices cherchent en vain, à travers cette clarté inconnue, les images de leur puissance et tombent anéantis. La flamme pétille; elle s'agrandit, elle gagne les rochers qui forment cette effroyable enceinte. Ils se fendent avec des craquemens horribles.

A ce bruit menaçant le guerrier Molloch, artisan de ces remparts gigantesques, s'arrache à la stupeur où l'avait jeté l'arrivée du Christ. Il veut lancer un rocher contre le fils de l'Éternel, mais ses forces ne répondent point à sa volonté; il tombe et reconnaît son impuissance devant le maître céleste dont naguère il osa voter la mort!

« — Que tardes-tu, lui crie-t-il, fils de Jéhova? prends tes foudres destructives; qu'elles anéantissent l'enfer et ces remparts que ma folle présomption éleva contre ton père et toi! Que la pesanteur de ces monts m'écrase! C'est trop de m'y enchaîner inactif, furieux! »

Les hurlemens de Molloch ont frappé l'oreille de Satan.

« — Qui ose se plaindre ici, dit-il, quand moi, prince souverain de ces lieux, je suis jeté immobile au milieu de cette destruction immense? »

Adramelech, attaché sur le roc où s'élevait son temple, couvre leur voix de ses cris de rage.

« — Quel anathême est tombé sur moi? l'image de la mort enveloppe mon âme immortelle! »

Un immense cri d'horreur répond à la voix d'Adramelech, et sur toute l'étendue de la Géhenne se roulent et se tordent plus de mille fois mille squelettes!

Le Christ a disparu; mais, avant de quitter ces ténébreuses régions, il a frappé de vertige tous ces esprits maudits: ils croient leurs corps changés en amas d'os décharnés. Cette terrible illusion a épargné, du moins en partie, Abdiel, ange déchu, qui connaît le repentir. Aux yeux des démons comme aux siens, il a conservé ses formes habituelles; mais il voit tous ceux qui l'entourent tels qu'ils se voient eux-mêmes. Sa pensée, loin de murmurer contre l'arrêt dont le Messie vient de punir l'enfer, en adore la justice. Passer toute l'éternité entouré de pareils êtres ne lui paraît point un châtiment trop grand du crime qu'il commit jadis en s'associant à la révolte de Satan. Déjà sa soumission est payée d'un rayon d'espérance, vague, incertain, comme l'éclat d'un astre mystérieux qu'on devine,

sans le voir encore, au milieu des nuages qui l'enveloppent.

Satan s'est levé par un effort convulsif ; une seconde fois, il promène ses regards sur ses nombreux sujets. De sa main crispée par le désespoir, il se frappe le crâne avec violence. Ses os s'agitent, se heurtent; leur craquètement sinistre lui rappelle que son corps aussi n'est qu'un squelette hideux, et sa rage s'exhale en imprécations contre ses complices.

« — Que la foudre de Jéhova vous réduise en cendres! que le tremblement de l'abîme bouleversé, que le souffle de la tempête déchaînée, que les vagues de la mer en fureur réunissent, reforment cette cendre, pour que la foudre la brise de nouveau! Je sais pourquoi vous êtes transformés en carcasses horribles, que la destruction lasse de ronger abandonne à l'enfer! C'est parce que vous l'avez tué, *lui*, le fils de Jéhova! c'est parce que vous l'avez cloué sur la croix!... »

Il dit, chancelle, tombe et se roule dans les flammes, espérant y trouver la fin de ses tourmens : il oublie que ce feu, créé pour des supplices éternels, brûle et ne consume pas.

A ces cris de fureur, de désespoir, se mêle la voix plaintive de Bélielel.

« — J'ai vu les prairies émaillées, les jardins fleuris de l'Éden éclore sous les pas du Christ, et le sol qu'il cessait de fouler redevenir sec, horrible comme nous! nous, condamnés à dessécher toujours sans jamais mourir!... L'abîme des abîmes est placé trop bas: il ne s'y trouve plus de gouffre pour nous engloutir!...»

Indigné de ces accens douloureux, Adramelech a rassemblé ses forces; il est debout.

O terreur des orgueilleux! il retombe, et la poussière des lambeaux de chair qui couvraient encore ses ossemens l'enveloppe d'un épais nuage.

Moloch se soulève à son tour; s'appuyant d'une main sur le roc, il tend l'autre à Magog.

« — Le feu d'en haut brûle la moelle de mes os! s'écrie-t-il; l'ouragan hurle dans mon crâne!.... qu'importe? je veux me relever. »

Il se redresse, arrache Magog du sol où il était étendu et l'élève jusqu'à lui. Magog jette autour du squelette de Moloch les deux chaînes osseuses qui naguère étaient des bras nerveux.

« — Détruisons mutuellement nos corps horribles, dit-il; que dans un dernier embrassement tes os réduisent les miens en poudre! que le même choc broie les tiens, et la tempête dispersera sans peine nos légers débris! »

Ils s'entrelacent, se frappent, s'abattent, se relèvent et se frappent de nouveau. Leurs crânes se fendent et se rejoignent à l'instant. Les ressorts mystérieux qui donnent la force et le mouvement à leurs membres sans chair, sans veines, sans nerfs, se brisent et reprennent aussitôt leur pouvoir magique. Fatigués de cette lutte terrible, qui leur fait éprouver mille fois les angoisses de la mort sans leur en procurer le repos, les deux princes des enfers se précipitent au fond des abîmes et tombent au milieu des innombrables squelettes qui les remplissent. Tous sont muets, sans mouvement, mais ils ont conservé le souvenir et la pensée!

Semblable au torrent des montagnes dont les flots écumans envahissent la vallée avant que le voyageur surpris ait eu le temps de fuir, la terreur descend des sombres nuages que le souffle de l'Éternel pousse au-dessus des enfers; elle répand ses vagues empoisonnées sur les anges déchus et sur tous les habitans de ces affreuses demeures.

Gog seul veut résister encore; sa bouche vomit des blasphèmes :

« — Non, il n'est point de Dieu...!»

Il dit, et ses mains, que tordent les convulsions de la mort, croient saisir le néant!...

Sous l'étreinte de la rage, du désespoir, ce noir fantôme se réduit en fumée!... L'athée comprend l'éternel!.... Il comprend quel est celui qui mourut sur la croix! ..

Abdiel, inspiré par un éclair céleste, élève la voix; elle tonne, majestueuse et terrible, à travers cette plaine immense couverte d'ossemens blanchis.

« — Habitans de la Géhenne, s'écrie-t-il, levez-vous : l'heure du jugement est passée! Le Christ nous a frappés de vertiges pour nous apprendre à le connaître, à mériter sa miséricorde quand viendra le jour du dernier jugement, quand finira le monde! l'enfer! le temps!!!...»

MÉLANGES.

— On a de tristes nouvelles des missions d'Orient. On lit dans *l'Univers religieux :*

La Cochinchine et le Tong-King sont devenus depuis peu le théâtre des plus tristes événemens, par suite des succès qu'y ont obtenus les missionnaires de la foi. L'un d'eux, M. Gagelin, prêtre français, a été mis à mort d'une manière violente : il a été étranglé. M. Jaccard, l'un de ses collègues, depuis long-temps prisonnier à la ville royale, a été condamné à porter la *cangue*, et on craignait qu'il ne succombât à tant de maux.

Un religieux espagnol, leur compagnon dans les travaux apostoliques, a aussi été condamné à mort avec deux prêtres du pays. Les autres missionnaires sont errans ou dispersés, et marquent par leurs souffrances leur passage dans cette terre de tribulation qui leur fut donnée en héritage le jour ou ils promirent, à la face des autels, de devenir des hommes de conquête, pour ressembler à Jésus-Christ.

SCÈNE BIBLIQUE.

LA MORT D'ÈVE, NOTRE MÈRE.

Et Adam donna à sa femme le nom d'Ève, parce qu'elle était la mère de tous les vivans.

Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tirés ; car vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre.

Genèse, ch. III, v. 19, 20.

I.— Le monde, jeune encore, nageait dans une atmosphère de pureté et d'allégresse. Il en était à son premier hymne ; il ouvrait aux yeux du Seigneur les fleurs qu'il en avait reçues ; il aimait et s'exaltait devant le Seigneur. La colline ne se courbait pas encore sous les feux du volcan ; l'arbre ne frissonnait pas de froid ; le vent prolongé ne traversait pas les grandes solitudes. Un air calme baignait de toutes parts la terre : de loin, elle eût semblé, émaillée et parée, un trône digne de Jéhova ; de près, une vierge assise avec son voile sur le seuil de sa maison, attendant l'époux dans un silence de bonheur.

II.— Dans la création, mille et mille voix partaient unies d'intention et tendaient toutes à s'élever vers le maître. Bien qu'il ne se montrât plus, son ombre descendait encore sur les hauts lieux, et de là se répandait sur l'espace habité. L'univers vivait de l'adoration. Il n'avait jamais songé à dire : « Mes genoux sont fatigués de se plier, mes mains de se tendre vers le ciel. » Et si, d'après l'arrêt inflexible porté dans l'Éden, la fertilité ne lui venait plus que par le travail, le soir, sa tâche terminée, il regardait tranquille, plein d'espoir, du côté de l'Orient où dormait le Paradis fermé aux hommes, gardé par l'ange.

III.— Le monde était jeune encore ; mais Adam était vieux, Ève condamnée à une fin peu éloignée. Adam se rapprochait de la terre d'où il était sorti ; et déjà Ève y allait rentrer. Un matin qu'elle pénétrait dans l'enceinte de l'autel, elle se vit entourée d'une vive lumière. Elle baissa la tête, pria et dit : « Seigneur, j'attends votre volonté. » Une voix éclatante lui cria : « Femme, ouvre les yeux et regarde. Me connais-tu? suis-je de ta race? » Elle regarda et vit un ange au front couronné de sept étoiles, les ailes étendues, et le corps revêtu d'une robe de couleur sombre. Elle répondit : « Vous étiez là où j'ai été créée ; vous vîntes à moi en me souriant, et moi j'étendis tout de suite mes bras vers vous avant même de savoir qui j'étais ; vous m'appelâtes votre sœur. Mais, ô saint envoyé, vous êtes resté le même, et moi je n'ai pas compris pendant long-temps que chaque jour dont je remerciais le Seigneur me vieillissait encore. J'attends sa volonté. »

IV.— L'ange lui répondit : « Te rappelles-tu la prédiction? vivre dans la souffrance et t'éteindre après comme le soleil semble s'éteindre le soir. La première d'entre les femmes, tu dois subir la peine de ta faute. Tout ce que tu as aimé, connu et touché disparaîtra de tes yeux ; hâte-toi de voir encore autour de toi, car tes yeux se fermeront dans trois jours, et ensuite tu seras devant ton créateur. »

V.— Ève frappa sa poitrine en invoquant pour elle les prières de l'ange : « Saint envoyé, si je dois reprendre le chemin de l'Éden, conjure la pitié de ton frère qui en garde l'entrée ; puisse-t-il abaisser cette épée flamboyante dont il nous menaça ! » L'ange montra en silence l'autel à Ève et disparut ; elle pensa que la prière lui avait peut-être obtenu le pardon. En rentrant dans sa retraite, elle se coucha et dit : « Voici ma fin venue ; Jéhova me l'a annoncée. Dans trois jours je ne serai plus parmi vous. » Adam se couvrit de poussière et joignit les mains sur son front vénérable.

VI.— Quand Ève lui parut sommeiller, le vieillard se leva, et appelant ses quatre derniers fils, tous jeunes et forts, les seuls qu'il eût gardés près de lui, il leur dit : « Allez sans prendre de repos, sans essuyer votre sueur, sans vous baigner dans les fleuves, allez trouver les enfans du premier homme ; ceux qui bâtissent des villes, ceux qui échangent leurs troupeaux, ceux qui creusent des sillons ; appelez-les en criant du côté de leurs demeures : Frères! frères! voici que notre mère à tous va mourir! venez recevoir sa bénédiction ! »

VII.— Les fils d'Adam prêtèrent tous l'oreille au cri de douleur des jeunes enfans. Énoch quitta sa ville, Seth la sienne, Tubalcain ses ouvrages d'airain ; l'un déposa son arc, l'autre abandonna le soc ; tous ceignirent la corde autour de leurs reins et se mirent en route. Ils se joignirent à la hâte par les chemins, par les forêts ; et quand ils furent rassemblés, ils faisaient le bruit des grandes eaux. Adam, plongé dans la douleur, ne les entendait pas arriver. Évanam, son dernier né, le tira par le vêtement : « Père, les voici ! » Le vieillard se leva et alla à la rencontre de sa race. En l'apercevant, tous s'agenouillèrent sans quitter leurs bâtons de voyage ; tous se pressaient pour toucher le bout de sa robe. Il secoua tristement la tête et dit : « Gardez vos baisers pour celle qui s'en va d'entre vous. »

VIII.— Quelques heures après Ève s'éveilla : elle se souleva sur le coude, appelant Évanam. — « Quoi! mère, tu quittes ton doux lit de mousse? — Je veux respirer l'air du matin. — Mais le soir va tomber.— Déjà ! je ne mesure donc plus de l'œil la course du temps? à présent je suis comme à ma

naissance; je regarde avec étonnement, presque sans voir; tout m'est nouveau. — Mère, prépare-toi, tes enfans sont là. — Je le sais; l'esprit saint m'a visitée en songe et m'a appris cette bonne nouvelle. Évanam, toi le plus jeune, c'est toi qui soutiens la plus ancienne de la terre..... Allons, Évanam. »

IX.— Quand Ève parut, un silence sombre l'accueillit : il semblait que la douleur, la souffrance, se fussent pour la première fois révélées, et que tous les hommes, neufs sur la terre, vissent par leur mère commune le triste héritage qu'ils légueraient à leurs enfans. Ils s'agenouillèrent aussitôt pour recevoir la bénédiction d'adieu. Debout au milieu de ces fronts penchés, Ève était semblable au vieux pasteur qui, accablé de maux, garde encore et protége les brebis Ses cheveux tombaient le long de ses épaules, argentés comme les rayons de la lune; son bras étendu en avant commandait l'attention, et son regard calme, le respect. Elle pria et dit : « Vous êtes tous les bienvenus; votre vue a rafraîchi mon cœur et réjoui mes yeux. Enfans, je vais mourir. Vous me chercherez et vous ne me trouverez plus; vous penserez souvent : Voici où elle venait s'asseoir. Mais je ne viendrai plus prendre place sous votre toit ni à l'ombre de vos arbres.

X.— « Je serai comme la fumée qui s'envole, le bruit qui cesse, la cendre qui reste seule d'un palmier brûlé. Vous me chercherez long-temps jusqu'au jour où les vôtres vous chercheront aussi. J'étais pourtant née immortelle; ma faute vous a perdus. Je ne puis vous raconter les joies du Paradis. Dès que l'entrée nous en fut interdite, le souvenir s'en effaça pour nous. Peut-être irai-je là, d'où je suis venue, et vous y attendrai-je avec du lait et des fruits. » Seth demanda : « La mort, ô mère, n'est-ce pas l'immobilité? — Oui, mon fils. — Tu seras donc comme Abel, Abel qui dort toujours et ne nous a jamais répondu? »

XI.— Aussitôt que Seth eût nommé Abel, Ève tressaillit et chancela. Ses joues devinrent rouges comme une fleur d'églantier; ses genoux se choquèrent comme deux roches qui vont tomber l'une sur l'autre. Elle montra de la main gauche un petit tertre peu éloigné. Tous entendirent ce muet langage; ils la prirent dans leurs bras croisés et la déposèrent sur le tombeau d'Abel où Dieu avait fait croître les plus belles fleurs, l'herbe la plus verte. Car c'était la dernière demeure du Juste; et lorsqu'un ange avait à se reposer sur la terre, il dirigeait son vol vers ce tombeau.

XII.— Ève resta d'abord la tête inclinée. Quand tout ce qui l'entourait s'affligeait de la perdre, elle ne songeait plus qu'à son fils bien-aimé, ravi si tôt à ses embrassemens. « Ici, murmura-t-elle, il est ici; c'est nous qui l'y avons déposé, nous! O chère victime, tu tombas en tenant les dons que tu allais offrir. Le Seigneur te trouva si pur, qu'il te retira soudain à lui. Alors, n'est-ce pas, Adam? il coula de nos yeux des gouttes d'eau nombreuses, que nous avons nommées larmes, et nous apprîmes que ces yeux ne nous ont pas été donnés seulement pour voir. »

XIII.— Comme ces paroles avaient jeté tous ses fils dans un grand abattement, Ève, qui avait peu de temps à rester avec eux et leur devait ses conseils, releva la tête, et, leur montrant les richesses qui s'étendaient autour d'eux multipliées dans un vaste horizon, leur dit : « Voyez cette terre, jeune, fraîche, abondante; votre mission est de l'entretenir dans cette constante jeunesse, puis d'aller reposer; une partie de l'œuvre de Dieu reste ici, l'autre s'en va... Soutenez-moi, pour que je puisse admirer encore tant de merveilles. Oh! tout cela est né avec moi; le monde et moi nous sommes ensemble, à la fois, éclos de la main de Dieu.

XIV.— « Mais pour vous, mes chers enfans, ce n'est plus ainsi : la faiblesse a été le premier signe de votre naissance; les arbres se sont de même reproduits faibles; vous avez eu besoin de grandir, eux de prendre racine. Déjà les êtres qui viennent de nous sont sujets à souffrir; le seront-ils à s'aimer moins? Je ne veux pas prévoir... Aidez-vous constamment; relevez celui qui tombe; offrez vos fruits à celui qui a faim, de l'eau dans le creux de votre main à celui qui a soif. Bien que vous habitiez des contrées distantes, ne devenez jamais étrangers les uns envers les autres. Que ne puis-je rester éternellement sur la terre, afin que mes enfans reconnaissent par moi leur commune origine. »

XV. — Cependant le soir commençait à laisser tomber son voile sur la terre reposée; la lumière s'étendait encore en longs jets qui sillonnaient le ciel du côté de l'occident; elle teignait les fleuves et le haut des arbres d'une couleur de feu partout réflétée. Ce fut Éve qui fit admirer ce calme à sa pieuse famille. Elle respirait avec enivrement les derniers flots d'air qui dussent se jouer autour d'elle, en disant : « Si jamais la création se couche pour l'éternité, que ce soit dans une sérénité pareille: comme l'eau vient en s'affaiblissant mouiller le sable de la rive, de même, que l'homme soit porté doucement aux pieds de son créateur. »

XVI. — Mais il se fit soudain un grand changement. Les rayons sur lesquels les hommes attachaient leur vue, se retirèrent, comme repris tous à la fois par une main puissante. Une chaleur inconnue appesantit l'air; des nuées sombres et gigantesques s'accumulèrent comme des rochers noirs suspendus sur la terre et prêts à l'écraser. Les vents, retenus jusque alors par Jéhova, s'élancèrent mu-

gissans au travers du monde et en balayèrent la surface. Un roulement inconnu se fit entendre; tout ce qui vivait poussa des cris d'alarme. Les éclairs rendirent à l'horizon une vive clarté; la foudre alla rouler dans le creux des vallons et parcourut avec avidité la terre, qu'elle ne connaissait pas.

XVII. — Pâles et consternés, les enfans d'Ève se serraient, attendant d'abord en silence la sévère manifestation de Dieu. Ils se prirent à murmurer, courbés qu'ils étaient sous la lutte des élémens inconnue pour eux : « Quel bruit! disaient-ils, quel bruit! quelle nuit profonde? Quels sont ces feux? Pourquoi ce haut cèdre vient-il de tomber? Nous n'avons jamais rien entendu, rien vu de semblable. A peine pouvons-nous distinguer notre voix... O seigneur! nous frapperez-vous aussi, allez-vous nous renverser devant votre colère? n'étions-nous donc nés que pour souffrir? nous ne pouvons plus respirer; notre cœur s'emplit de crainte; pourquoi, Seigneur, oubliez-vous que nous sommes vos enfans? »

XVIII. — Ève, bien que touchant à ses derniers momens, entendit ces murmures, ces paroles de doute. Elle leva les yeux au ciel et n'y vit que l'orage; partout le désordre. Alors elle soupira profondément et dit : « Ce trouble dans leur âme et dans la nature me présage bien des maux; la prédiction s'accomplira. Les hommes seront un jour divisés entre eux; ils ne se reconnaîtront plus dans la nuit de leur haine; ils ne répondront au nom de frère que par la menace. J'ai semé le mal; il a été cueilli par mon premier-né. Mon égarement ne sera pas stérile; le sein de la femme a engendré : de même sa faute engendrera. Le serpent ne mourra pas avec moi. » Ayant parlé ainsi, Ève s'éteignit pleine de douleur.

XIX. —Tous ses enfans, distraits de leurs craintes par la mort de leur mère, priaient auprès d'elle. Soudain la nue se déchira, l'éclair jaillit à l'horizon, le tonnerre tomba encore en retentissant... A cette lueur effrayante on vit au loin, au loin, un homme qui fuyait, les cheveux hérissés, les vêtemens en désordre, poursuivi par la tempête...

XX. — Et cet homme, c'était Caïn.

LE SERMON SUR LA MONTAGNE.

L'empire romain venait d'envahir le monde, tantôt imposant ses dieux aux vaincus, tantôt accueillant les leurs. Les antiques croyances populaires, ébranlées par cette multitude toujours croissante d'êtres prétendus divins, auxquels la dépravation héréditaire de l'humanité prêtait toutes ses faiblesses et tous ses vices, faisait place à l'esprit de doute et d'examen. Quelques hommes sortaient du milieu de la foule, et de temps à autre leurs voix, d'abord faibles et méconnues, puis ensuite fortes et retentissantes, criaient : « Il n'y a point de dieux! » La foule étonnée jetait en tremblant ses regards vers le ciel; mais le ciel restait muet. Jupiter se laissait enlever son tonnerre sans foudroyer l'audacieux qui renversait son trône; le soleil continuait d'éclairer la terre, quoique le char d'Apollon fût brisé; et les flots, toujours soumis aux lois immuables du Créateur, n'envahissaient point la demeure des hommes, malgré la colère de Neptune. Bientôt la foule elle-même s'écria : « Il n'y a point de dieux! » bientôt l'aveugle Destin demeura le seul maître de l'univers, et il n'y eut plus ni crime ni vertu.

Rappelant au fond de son cœur toutes les passions qu'il avait naguère déifiées et dont il avait peuplé les espaces, l'homme s'enivra d'orgueil au milieu de ces enfans du néant et de l'enfer. Ce fut alors un étrange spectacle : les ténèbres devinrent la lumière, la folie devint sagesse et le mensonge vérité. Calomniateurs et ennemis de Dieu, superbes, altiers, inventeurs de nouveaux moyens de faire le mal, les hommes se livrèrent sans frein à leurs désirs insensés; sans prudence, sans foi, sans miséricorde; envieux, meurtriers, remplis d'injustice, de méchanceté et de débauches, ils se déshonorèrent par des actes tellement détestables et infâmes que l'Ange de la pudeur fut forcé de voiler sa face en rougissant.

C'est au milieu de ces temps d'aveuglement et de corruption qu'une étoile apparut à l'Orient : le Verbe s'était fait chair, et la parole de Dieu allait de nouveau se faire entendre.

Quel est cet homme qu'une grande multitude de peuple accompagne au-delà du Jourdain? Pauvre et inconnu, qui peut faire naître le respect dont chacun est saisi à son approche? C'est Jésus de Nazareth; Jésus dont la voix, loin d'inviter aux jouissances de la vie terrestre, commande le repentir et la pénitence. Ce n'est pas un simple interprète de la loi de Moïse; c'est au nom de son Père céleste, c'est au sien même qu'il parle en maître, qu'il enseigne avec autorité. La puissance qu'il déploie n'a rien d'humain; il n'a, pour faire exécuter ses ordres, ni ministres ni soldats, et cependant le peuple s'émeut à son aspect, abandonne ses foyers pour le suivre, et oublie jusqu'aux besoins les plus impérieux de la nature. La doctrine qu'il vient annoncer est donc bien douce et bien consolante? Les fruits qu'elle promet sont donc bien abondans et bien faciles à cueillir? Non, car il n'a prédit que malheurs et persécutions. « Vous serez maudits à cause de moi, a-t-il dit à

ses disciples; mais réjouissez-vous, parce qu'une grande récompense vous attend dans le ciel. » C'est ainsi qu'il a traversé Galilée, Décopolis, Jérusalem, toute la Judée, entouré de cette masse de peuple qui s'accroît à chaque instant.

Mais Jésus est monté sur une montagne, suivi seulement des douze disciples qu'il a nommés ses Apôtres; il parle, et la foule s'arrête silencieuse et attentive.

— « Bienheureux les simples d'esprit, dit-il, parce que le royaume du Ciel est à eux!

« Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde!

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu!

« Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice, parce qu'ils entreront dans le royaume du Ciel!

« Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi ou les prophètes; je ne suis pas venu pour les détruire, mais pour les accomplir.

« Car je vous dis en vérité que le ciel et la terre ne passeront pas que tout ce qui est dans la loi ne soit accompli parfaitement, jusqu'à un seul iota, à un seul point.

« Celui donc qui violera l'un de ces moindres commandemens et qui apprendra aux hommes à les violer, sera regardé dans le royaume du Ciel comme le dernier; mais celui qui fera et enseignera sera grand dans le royaume du Ciel.

« Donnez à tous ceux qui vous demanderont.

« Ne repoussez pas celui qui veut vous emprunter.

« Traitez les hommes de la même manière que vous voudriez vous-mêmes qu'ils vous traitassent.

« Vous avez appris qu'il a été dit : « Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. » Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient; afin que vous soyez les enfans de votre père qui est dans le ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, et donne la pluie aux justes et aux pécheurs.

« Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on, puisque les gens de mauvaise vie aiment aussi ceux qui les aiment?

« Faites du bien à tous et vous serez les enfans de Dieu, parce qu'il est bon aux ingrats même et aux méchans.

« Soyez donc pleins de miséricorde, comme votre père est plein de miséricorde.

« Mais prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés; autrement vous ne recevrez pas de récompense de votre père qui est dans les cieux.

« Lors donc que vous donnerez l'aumône, ne faites pas sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites, dans les rues, pour être honorés des hommes. Je vous dis en vérité qu'ils ont reçu leur récompense.

« De même, lorsque vous priez, ne ressemblez pas aux hypocrites qui affectent de prier debout dans les synagogues ou dans les rues, pour être vus. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense.

« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis et qui au dedans sont des loups ravissans.

« Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. L'arbre qui produit de mauvais fruit n'est pas bon, et l'arbre qui produit de bon fruit n'est pas mauvais.

« Ceux qui me disent : Seigneur! Seigneur! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux; mais ceux-là seulement qui font la volonté de mon père.

« Quiconque entend les paroles que je dis et les pratique sera comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre; et lorsque la pluie est tombée, que les fleuves se sont débordés, que les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur la pierre.

« Mais quiconque entend mes paroles et ne les pratique point est semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. Lorsque l'orage est tombé sur cette maison, elle a été renversée, et la ruine en a été grande. »

Jésus dit encore beaucoup d'autres grandes choses, et tous ceux qui l'entendaient restèrent frappés d'admiration. « Quel est donc cet homme », se demandaient-ils aussi les uns aux autres? Cet homme c'était le Sauveur du monde, le verbe de Dieu desce du sur la terre pour révéler aux hommes le but de leurs destinées; il commençait ainsi sa céleste mission, et une ère nouvelle se levait pour l'humanité. Tel est le sujet de la gravure qui accompagne cette livraison du *Catholique*.

LA JOLIE MARGUERITE,

SIMPLE HISTOIRE.

Si jamais vous avez traversé cette contrée de la riche Bourgogne, sillonnée par une longue chaîne de verdoyantes collines qui courent de l'est au nord, contrée pittoresque qui a conservé le nom celtique de *Morvan*, vous avez dû être frappé de la situation enchanteresse du village de Lucy. C'est du moins sous ce nom que je dois, pour des raisons étrangères à l'exactitude géographique, vous désigner ce lieu charmant. N'est-ce pas que dans la France si belle vous n'avez jamais trouvé un site plus remarquable, ni dans le Midi avec ses champs

d'oliviers et ses bruyères odorantes, ni dans le Nord avec ses larges plaines et ses immenses forêts? Voyez en quelles riantes ondulations se déploient au loin ces bois de chênes, du sein desquels s'élève la flèche mince et festonnée du clocher gothique de Lucy; voyez comme cette petite rivière aux flots blancs et rapides serpente ensuite mollement dans ces vertes prairies; comme elle mêle, avec une paisible fierté, les perles de ses vagues à l'émeraude de ses rives. Le village est jeté à mi-côte entre les bois, les vignes et les prairies, sur un plateau légèrement incliné d'où l'on découvre une vue délicieuse. Un peu au-dessus des maisons les plus élevées, se dessine un château qui semble l'œuvre de plusieurs générations, et dont l'architecture rappelle les goûts inconstans des âges passés. Ici des tours massives, dont les créneaux dégradés et les étroites fenêtres courbées en ogive disparaissent sous des touffes de graminées et de lierre; là une façade plus moderne avec de grandes croisées à larges carreaux, ouvertes sur d'élégans balcons garnis de vases; ici la demeure féodale du seigneur des temps anciens; là l'habitation somptueuse et commode du gentilhomme du dernier siècle.

Je jouissais dans une rêveuse méditation du calme et de la beauté de ce site; déjà mon imagination le peuplait de créations idéales, mais harmonieuses et pures comme le ciel bleu qui se déroulait au-dessus de nos têtes: car je n'étais pas seul, quoique je fusse plongé dans une admiration solitaire et extatique. L'heure du soir descendait lentement sur les collines de Lucy, un océan de nuages grisâtres tourbillonnait à l'horizon et interceptait les rayons du soleil couchant, qui, se faisant jour quelquefois au travers de ces voiles jaloux, jetaient de temps en temps de fugitives clartés sur les collines, comme s'ils eussent voulu dire adieu à ce paysage enchanteur. La fraîche brise des derniers jours de septembre soufflait dans le feuillage jaunissant des arbres; et des bruits vagues et lointains unissaient leurs sons graves aux modulations de cette vaste harmonie. Oh! c'est alors que l'imagination, comprimée par un tel spectacle, abandonne ses rêves capricieux pour d'augustes réalités; c'est alors que l'âme, déployant ses ailes diaphanes, s'élève par la prière jusqu'à son sublime auteur; c'est alors que les pompes de la terre lui révèlent les espérances du ciel, et que dans les phénomènes majestueux d'un monde passager elle trouve un reflet du grand mystère de son immortalité...

Tout à coup le véhicule plébéien dans lequel je voyageais, la diligence, puisqu'il faut subir les exigences prosaïques de notre vie sociale, fit entendre un affreux craquement. Des cris de terreur s'élevèrent de l'intérieur de cette lourde et malencontreuse machine, et nous fûmes jetés assez rudement sur le gazon, émaillé de blanches paquerettes et de boutons d'or, qui bordait la route. Le digne curé de Lucy, le garde-champêtre, le charron et une troupe de malins enfans accoururent aussitôt sur le lieu de la catastrophe. On s'aperçut bientôt que toutes les conséquences de l'accident seraient supportées par la voiture même, et le charron prononça gravement qu'il fallait au moins trois heures pour réparer les flancs brisés du navire, échoué sans tempête sur une côte sans récifs. Quand les voyageurs se furent bien assurés qu'ils n'avaient réellement aucun mal, chacun s'arrangea pour passer le plus gaîment possible ces trois heures, dévolues au marteau et à la scie du charron. Pour moi, je ne pris aucun parti, et quand j'eus secoué la poussière qui couvrait mes vêtemens, et que je levai les yeux autour de moi, je remerciai Dieu d'un événement qui aurait pu avoir des suites si funestes, et qui me permettait de me livrer, au sein d'un paysage si beau, à toutes les folles rêveries, à toutes les fantastiques inspirations d'un artiste. Dans ce moment le soleil majestueux, triomphant de la faible barrière que les nuages lui opposaient, inonda l'horizon des flots de sa lumière pourprée. Le sentiment religieux, qui vient toujours au secours de l'homme, soit qu'il se trouve trop faible pour supporter les sensations de la douleur ou de l'enthousiasme, soit qu'exalté par l'orgueil il brise un moment sa chaîne terrestre et qu'il promène autour de lui un regard puissant et souverain; ce sentiment profond et mystérieux qui a une voix et un langage pour notre âme, s'empara de moi. Je m'inclinai devant l'auteur de toutes choses en présence de son œuvre immense et magnifique, et je murmurai ces paroles: « Mon Dieu, que vous êtes grand! mon Dieu, je vous bénis! »

En relevant mon front qui s'était incliné durant ma prière, il me sembla voir une figure pâle et triste se glisser derrière les vertes branches d'une haie de coudriers, qui bordait un chemin étroit ouvert sur la route et s'en allait en tournoyant sur la colline du côté du château. Je fixai mes regards sur cette apparition qui réveillait en moi une foule de souvenirs. Cette figure belle encore, mais sillonnée, flétrie par une profonde douleur, était celle d'une femme jeune, et riche, suivant les apparences, que j'avais rencontrée dans le monde; ce n'était point une illusion de mes sens. Son regard mélancolique était tombé sur moi, mais peut-être ne m'avait-elle pas reconnu, me disais-je; c'était bien pourtant cette femme séduisante et capricieuse que j'avais vue entourée de toutes les séductions du luxe et des arts. Cette créature, si frêle et si puissante, si naïve et si spirituelle, que la calomnie sans doute était venue blesser sur son trône de

fleurs, comme l'aiguillon venimeux de la guêpe profane quelquefois le calice odorant de la rose, oh! c'était bien elle. Voilà le personnage qui manquait à ce paysage: il y a un drame tout entier dans cette apparition. La voilà qui se glisse comme un fantôme le long des coudriers; une robe de serge noire est à peine serrée autour de sa taille; elle s'arrête quelquefois..., et que regarde-t-elle avec tant de tristesse et d'amour? quel est l'objet qu'elle tient dans sa main et qu'elle porte en gémissant à ses lèvres pâles et contractées? on dirait que c'est un bouquet de fleurs desséchées.... Qu'elle est belle encore lorsqu'elle lève douloureusement vers le ciel ses yeux fixes et ardens!... Les larmes ont creusé deux sillons le long de ses joues.., des larmes amères sans doute! Elle est folle!...

« Enfant, quelle est cette femme? vois-tu, cette femme vêtue de noir qui vient de passer près de nous?»

L'enfant me regarda d'une manière étrange, puis il sourit malicieusement de mon ignorance, comme si je lui avais demandé le nom d'une plante des champs voisins; cependant il me répondit: «C'est la jolie Marguerite;» et puis il rejoignit en courant le groupe de ses compagnons, qui se mirent à me poursuivre de leurs rires, comme ces oiseaux moqueurs de l'Amérique qui fatiguent le voyageur de leur caquetage insolent. Je me décidai à suivre le même chemin que le fantôme, ou plutôt que la jolie Marguerite, dont les enfans de Lucy me faisaient un crime de ne pas savoir le nom; mais une personne était restée près de moi, c'était le curé. Je le saluai avec respect: c'était un homme d'un âge mûr, d'un aspect doux et prévenant, et dont le saint ministère semblait se révéler dans des traits calmes et beaux, dans un maintien plein de modestie et de dignité. Au sourire de bienveillance qui effleurait ses lèvres, et à la direction de ses regards, je compris qu'il venait d'être témoin de la scène où j'avais excité les railleries des enfans, et qu'il avait la bonté de s'intéresser à moi. Je lui fis aussitôt la question que j'avais adressée au petit garçon, et il ne parut point mécontent de la naïveté de mon empressement.

« Je satisferai votre curiosité, me dit-il; mais sachez pourquoi je suis demeuré près de vous. Attiré sur le lieu de votre chute, dans la douloureuse pensée que j'aurais des secours ou des consolations à donner, je vous ai vu, seul de tous les voyageurs échappés au danger, lever vos yeux vers le ciel, et j'ai pensé que vous remerciiez Dieu de vous avoir protégé. Vous êtes artiste, n'est-ce pas? Je l'avais deviné. Mais j'en suis certain aussi, vous êtes un de ces artistes qui ne refusent point à l'art la sublimité de l'inspiration religieuse... » Je serrai avec expression la main du pasteur: il avait lu dans mon cœur, quelques mots lui suffirent pour comprendre toute ma vie: puis nous suivîmes le chemin des coudriers comme deux anciens amis qui se revoient après un long voyage.

« L'être infortuné qui vous a apparu, me dit-il, et que vous ne vous trompez pas quand vous croyez l'avoir vu, naguère dans le monde, dans un état si différent de la profonde misère où il se trouve aujourd'hui, est un de ces exemples affligeans de l'impossibilité où est l'homme de s'emparer du bonheur qui se présente à lui dans cette vallée de larmes, comme le mirage trompeur du désert, comme une déception désolante. Oui, l'on dirait que la Providence choisit dans la foule une de ses plus humbles créatures pour l'entourer de toutes les félicités que l'homme peut rêver dans son orgueil; elle la place comme sur un trône; et quand le souffle puissant qui la soutenait se retire d'elle, toutes les conditions humaines du bonheur s'écroulent sous ses pieds, et elle retombe plus malheureuse dans son obscurité première. O jeune homme! Dieu est bon, mais il est le père commun des hommes, il leur doit à tous ces grandes leçons; heureux ceux qui servent d'instrument à sa justice... Voyez-vous cette femme infortunée, assise à quelques pas de nous sur ce fragment de granit que la mousse a recouvert de son humble verdure? elle s'appelait autrefois la jolie Marguerite, et ce nom lui est demeuré; le peuple ne lui en donne pas d'autre, quoiqu'elle soit maintenant la propriétaire légitime du château et de la terre de Lucy. Vous pouvez d'ici entendre les soupirs qui s'exhalent avec peine de sa poitrine brûlante; à l'aide de ce dernier rayon du jour qui tombe sur le paysage, vous pouvez voir les larmes qui inondent son visage flétri. Voici son histoire:

« Madame la comtesse de Lucy, veuve du général de ce nom et dernier représentant des anciens seigneurs de ce domaine, n'avait qu'une fille qui s'appelait Amanda. C'est tout ce qui restait d'une nombreuse et puissante famille décimée par la révolution. Aucun enfant ne fut jamais plus tendrement chéri, aucun peut-être ne fut entouré, dès son berceau, de plus de soins maternels, quoique madame de Lucy, d'un tempérament faible et délicat, eût besoin de tout l'héroïsme de la tendresse de mère pour supporter de telles fatigues. Amanda, dont il est difficile de se faire une idée autrement que par cette figure dont on abuse tant, c'est-à-dire qu'elle était un ange de grâces et de vertus, fut élevée dans les principes de piété éclairée héréditaire dans sa noble famille; mais la jeune fille, mélancolique comme sa mère, tendre et aimante comme elle, possédait une imagination plus vive, plus ardente: elle se livra de bonne heure aux pratiques dangereuses, à cause de la délica-

tesse de sa santé, d'une dévotion exaltée. Combien de fois, monsieur, ai-je essayé de lui prouver qu'il ne fallait pas donner à Dieu plus qu'il ne nous demandait : elle avait toujours, l'aimable jeune vierge, quelque douce et sage parole à me répondre ; et d'ailleurs elle avait une de ces frêles mais nerveuses organisations que le moindre choc peut briser ou jeter dans un effrayant paroxisme d'excitation. Il fallait la ménager. Oh ! si vous l'aviez vue alors sous les grands arbres de la terrasse, avec sa robe blanche et ses longs cheveux blonds flottant au gré du vent, avec sa taille mince comme la tige d'un lis, simple, timide, ignorant sa ravissante beauté, vous l'eussiez prise, notre sainte Amanda, pour une créature éthérée, pour un rayon d'espérance descendu du ciel!..

« Amanda avait à peu près douze ans lorsqu'un jour, en se promenant avec sa mère dans le chemin que nous venons de quitter, elle vit une jeune fille qui pleurait, assise sur ce bloc de rocher, à l'endroit même où vous voyez que pleure cette femme plongée dans le deuil et le désespoir. Mademoiselle de Lucy s'approcha précipitamment de la jeune étrangère, car elle portait un costume qui permettait de le supposer ; elle pouvait avoir deux années de moins qu'Amanda, et sous le grand chapeau de paille qui ombrageait ses traits hâlés, madame de Lucy crut voir une de ces créations merveilleuses que supposent les poètes ou ceux qui rêvent du ciel. Elle était vêtue de haillons ; ses pieds nus, faibles et délicats, étaient ensanglantés; et vous pouvez penser quel vif et touchant intérêt cette jeune fille inspira soudainement à notre Amanda. Voici ce que répondit la jeune fille, dans un langage fortement accentué, aux premières questions qui lui furent adressées : « Hélas ! mes bonnes dames, je viens de loin, de bien loin, de la Savoie... Je m'appelle Marguerite. Mon père et ma mère sont morts, et j'étais partie avec des gens du pays pour aller à Paris, où l'on m'avait dit que je pourrais me placer. Il y a deux jours.... la chaleur était bien forte, j'avais soif et sommeil, on s'est arrêté auprès d'un bois où je me suis endormie sous des arbres. Quand je me suis éveillée, j'étais seule, on m'avait pris ma vielle, mon petit havresac... Mon Dieu! mon Dieu! et voilà, mes bonnes dames, que depuis deux jours et deux nuits je cours et j'appelle... Je m'arrête pour pleurer et prier la sainte Vierge, la bonne vierge Marie, mais personne ne me répond.

« — Vous vous trompez, Marguerite, s'écria Amanda en prenant dans sa main celle de la jeune fille désolée ; la bonne Vierge vous a entendue, on ne l'implore pas en vain. Venez avec nous, votre voyage est fini.... Venez, Marguerite, vous n'avez plus de famille, je serai votre sœur...»

«J'abrégerai les détails de cet événement dont vous devez deviner l'issue : c'est ainsi que la jolie Marguerite entra au château de Lucy ; elle révéla bientôt une intelligence supérieure et un caractère qui la rendirent plus chère à ses bienfaitrices. Amanda ne voulut pas malheureusement qu'on lui rappelât quelquefois, en lui inspirant des habitudes de travail, la situation d'où sa bonté l'avait tirée. On lui donna tous les maîtres qu'Amanda avait elle-même, et elle fit de si rapides progrès, que deux années après il eût été impossible de reconnaître dans la jolie Marguerite cette humble fille des montagnes dont la charité avait essuyé les larmes. L'amitié la plus tendre unit bientôt ces deux cœurs purs et bons. Amanda ne pouvait se passer un moment de Marguerite : elles priaient ensembles, elles sortaient, elles travaillaient ensemble ; elles semblaient vivre de la même vie. Il faut le dire, Marguerite méritait alors la tendre affection dont elle était l'objet. Amanda était pour elle quelque chose du ciel ; elle était réellement la vierge divine qu'elle avait invoquée dans sa misère ; Marguerite était bonne, bienfaisante et pieuse. Hélas! monsieur, j'ai pu lire dans ces deux âmes, et Dieu n'a jamais permis à une de ses créatures de rien connaître sur cette terre de plus pur, de plus céleste...

« Amanda avait vingt ans, Marguerite environ dix-huit ; elles avaient grandi comme deux rosiers qui entrelacent leurs rameaux flexibles et mêlent leurs feuillages et leurs fleurs. Malheureusement alors madame de Lucy s'éteignait tous les jours ; sa vie n'était plus que cette lueur vacillante que jette une lampe dont les alimens sont usés. A cette époque, des parens éloignés de la famille vinrent visiter le château ; on parla d'emmener les deux jeunes filles à Paris... Il existe ici, monsieur, des circonstances que je dois passer sous silence, et que d'ailleurs la suite de cette histoire ne vous révèlera que trop. Marguerite partit seule avec les parens de madame de Lucy. Amanda souffrit beaucoup pour se séparer de son amie ; mais la santé de sa mère ne lui permettait pas de quitter le château ; sa religion, sa piété filiale, purent seules la déterminer à supporter une absence qui devait être au surplus d'une courte durée.

« Il paraît que la veille du fatal départ Amanda et Marguerite parcoururent ensemble les collines voisines, témoins de leurs premiers jeux, de leurs tendres affections, de leurs pensées virginales. J'ai su depuis que, pour la première fois, Marguerite écouta Amanda d'un air distrait et rêveur ; elle marchait auprès d'elle, mais elle s'arrêtait de temps en temps pour cueillir les violettes dont les gazons étaient émaillés. Elles se firent leurs adieux à la place où Amanda avait vu Marguerite pour la première fois ; là où Marguerite est agenouillée

dans ce moment; car c'était à peu près à cette heure, et elle prie, l'infortunée !

« — Donne-moi ces fleurs que tu viens de cueillir, Marguerite, dit tristement Amanda; donne-les-moi comme un dernier gage de ton amitié, avec ce crucifix d'ivoire que tu as porté, et que je vais échanger contre le mien.

« — Mon Amanda, mon bonheur et ma vie, répondit Marguerite, en baisant avec piété l'image du Sauveur, échangeons nos croix, car c'est un symbole d'immortalité; mais ces fleurs, pourquoi les comparer à notre amitié? elles seront flétries demain.

« — C'est une idée triste qui est en moi, reprit Amanda: ô donne-moi ces violettes qui ont fleuri comme nous dans la solitude; je les mettrai sur mon cœur, elles ne me quitteront plus, et peut-être un jour seront-elles tout ce qui me restera de toi: je ne m'en séparerai qu'à la mort. »

« Les jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, elles confondirent leurs larmes...

« Trois ans après cet événement, monsieur, madame de Lucy était remontée au ciel, et la pauvre Amanda, à qui ses idées religieuses avaient fait refuser de nombreux et brillans partis, était seule, triste et languissante dans le château de ses pères, dont elle était désormais l'unique maîtresse. Un profond désespoir s'était emparé d'elle; elle ne trouvait de soulagement que dans la prière... Le croiriez-vous? non-seulement Marguerite, qui ne lui écrivait plus depuis deux ans, était perdue pour elle, mais elle l'était aussi pour la vertu, pour ce Dieu que, dans des jours d'innocence et de pureté, elles avaient prié ensemble... Ah! cela est triste.

« Ce fut cette idée qui développa chez mademoiselle de Lucy le germe d'une maladie cruelle qui fit de rapides progrès. Oh! combien de fois, monsieur, j'ai pleuré avec cet ange inconsolable que Dieu voulait rappeler à lui... Enfin le terrible moment approcha : Amanda avait fait son testament; mais elle exigea de moi un dernier devoir, et j'obéis.

« Un soir, monsieur, un ecclésiastique se présenta tout à coup dans le salon de madame *** l'une de ces femmes honteusement célèbres à Paris par leur beauté, leur esprit et leur fortune.... cette femme, c'était Marguerite; cet ecclésiastique c'était moi. Ma présence fit un étrange effet dans ce salon doré, inondé de la clarté des bougies parfumées... Je m'avançai gravement vers la maîtresse de ce séjour de la folie et du luxe; elle me reconnut... elle pâlit...

« — Vous ici! s'écria-t-elle!... vous,... ô mon Dieu! qu'est-il donc arrivé? »

« Je ne répondis pas: la volonté d'Amanda m'avait interdit la parole; tant elle craignait encore pour sa coupable amie la juste sévérité d'un ministre de Dieu. Je remis dans sa main tremblante un bouquet desséché de violettes, avec un crucifix d'ivoire. A la vue de ces objets, Marguerite éprouva une de ces secousses terribles qui décident de notre vie; elle ne pleura pas, elle ne s'évanouit pas; elle baisa avec transport ces gages sacrés d'une amitié jadis si sainte et si pure; elle arracha les roses et les diamans qui paraient son front d'ange déchu, puis elle se jeta à mes pieds sans pouvoir proférer une seule parole.

« Deux jours après, notre voiture entrait dans la cour du château de Lucy. Nous entrâmes précipitamment dans la chambre d'Amanda. Oh! que la sainte me parut majestueuse et belle à cette heure suprême : ses yeux étaient encore entr'ouverts, un léger incarnat revêtait ses joues creusées par la souffrance;... elle vit Marguerite, elle la reconnut... Hélas! elle l'attendait pour mourir. Nous vîmes une larme briller dans ses yeux, un léger sourire effleurer ses lèvres... c'était son dernier soupir.

« Et maintenant, ajouta tristement le curé en étendant la main du côté de la pécheresse repentante, pleure Marguerite, pleure jusqu'au jour où il plaira à Dieu de mettre fin à tes peines. Oh! ne crains rien, il y a dans le ciel une voix pure et sainte qui prie pour toi; cette voix, qui fut fidèle à Dieu, est celle de ta bienfaitrice, de ton amie. Triste objet de repentir et de douleur, achève ton pénible voyage sur cette terre où de funestes passions t'égarèrent un moment; nous te pardonnons le mal que tu nous as fait, car c'est toi, c'est ton péché qui a tué Amanda. »

« — Amanda!... Qui parle d'Amanda?... Mon Dieu! mon Dieu! pardonne-moi! »

Et l'insensée passa devant nous comme une ombre... Mais l'écho répétait au loin mon nom; l'heure du départ était venue. J'étais profondément ému, et quand j'appliquai mes lèvres sur la main du bon curé de Lucy, il dut sentir une larme qui s'échappa de mes yeux.

Au pied de la colline où j'avais recueilli ces touchans souvenirs, il me sembla voir encore la femme infortunée dont je connaissais maintenant l'histoire. La lune brillait alors dans le ciel, un rayon de sa tremblante lumière tomba sur son visage pâle au moment où la voiture passa devant elle aussi rapidement que l'éclair. Jamais je n'oublierai la tristesse profonde de son regard et le caractère mélancolique de cette tête naguère si belle; elle me parut froide et inanimée comme le marbre d'une statue. J'ai su, depuis, que sa misère avait fini ce soir-là; elle était morte, la jolie Marguerite!...

— Le plaisir de faire du bien nous paie comptant de notre bienfait.

MASSILLON, *Petit-Carême.*

MORALE RELIGIEUSE.

DÉCEPTIONS!

L'œuvre que nous avons à accomplir dans ce monde est grande encore pour notre faiblesse. Le chemin sur lequel nous marchons péniblement vers le terme de notre voyage de quelques jours, est semé de ronces et d'épines qui meurtrissent et ensanglantent nos pieds; ses rives sont bordées d'abîmes et de précipices qui épouvantent nos regards. Oh! sans doute, il faut quelquefois au chrétien une foi vive et pure, une ardente espérance, pour supporter avec résignation les blessures cruelles qui viennent sillonner sa vie de combats et d'étranges misères. Mais le *Père qui est dans les cieux* ne refuse jamais son appui fort et tutélaire à ceux qui l'invoquent dans la lutte; il donne la victoire à celui qui se sent près de faillir, il étanche la soif ardente qui dévore celui qui a long-temps marché dans le désert de la vie, il fait naître tout à coup des fleurs riantes et embaumées sur les grèves stériles où le malheureux s'est arrêté pour pleurer: car les larmes, sachez-le, sont fécondes comme les prières.

Et cependant, dites-vous, jeune homme au cœur ardent et généreux, il est de ces épreuves accablantes pour les âmes les plus fortes; il est dans la vie sociale de ces coups terribles qui brisent comme un verre fragile la plus puissante énergie. Que faire contre ces amères déceptions qui nous saisissent comme un vertige douloureux, qui troublent notre sommeil comme des ricanemens de démons? Quel dictame précieux peut endormir cette fièvre brûlante, quelles consolantes paroles peuvent assoupir ces angoisses? Oh! ces espérances aimées qui se flétrissent comme des fleurs, qui s'évanouissent dans l'air comme ces substances volatiles dont l'odorat a de la peine à saisir le capricieux arome; cet avenir qui nous fuit au moment où nous allions le saisir; cette vive lumière qui s'éteint tout à coup et nous laisse seuls au milieu des ténèbres; ces illusions si douces et si trompeuses enfin qui font aimer cette vie et font rêver de l'autre, laissent dans l'âme un vide désolant que rien ne peut remplir....

Oui, je vous comprends; jeune encore, vos traits pâles et flétris attestent une triste et précoce expérience. Écoutez-moi. Vous entrâtes dans la vie brillant d'espérance et de vertus; votre cœur s'ouvrait à tous les nobles sentimens; il ne croyait ni à l'envie basse et rampante, ni à la trahison lâche et honteuse. Vos yeux ne voyaient point la perversité des hommes au travers des voiles dorés dont ils savent la recouvrir. Merci, disiez-vous à celui qui vous tendait la main avec un sourire sur les lèvres; merci, à celui qui vous donnait de bienveillans conseils et semblait heureux de la gloire promise à vos jeunes talens; merci, à ces nombreux hôtes qui vous visitaient avec un visage joyeux dans les jours où votre fortune paraissait inépuisable; merci, merci surtout à celui qui le premier vous pressa sur son cœur au nom de l'amitié sainte!... Et maintenant que tout a disparu autour de vous, les hôtes empressés et les amis long-temps fidèles, maintenant que votre voix solitaire ne trouve plus d'écho, vous n'avez que des paroles de haine et de malédiction pour ce monde qui vous a trompé.

Haïr et maudire!... Ce n'est point là, mon frère, l'adieu que doit faire un chrétien aux visions décevantes de la vie mondaine; ce n'est point ainsi qu'au sortir du sommeil agité des passions et des jouissances terrestres il doit se réveiller dans les bras de la foi. Pourquoi les souvenirs des tempêtes qui l'ont assailli sur l'océan fougueux, où il a erré long-temps parmi tant de débris, le suivraient-ils sur l'onde paisible et pure où désormais les plus fraîches brises du ciel doivent pousser son esquif! Écoutez ces paroles : — « Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous outragent et qui vous persécutent. »

« — Afin que vous soyez enfans de votre père qui est dans les cieux; car il fait lever son soleil sur les méchans et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. » Comprenez-vous l'harmonie sainte et sublime de cette morale, vers laquelle le divin législateur a voulu que l'humanité marchât, comme vers un but de rénovation et de salut? Méditez ces divines paroles, et vous verrez que pas une seule pensée de votre cœur n'échappera à ce *criterium* sévère.

De tout ce que vous avez perdu, que regrettez-vous réellement et qu'avez-vous à regretter? sont-ce bien ces hôtes empressés et aimables qui vous manquent aujourd'hui, ou leurs discours flatteurs qui vous trompaient sur votre propre mérite? Grâce à leur ingratitude, vous vous trouvez seul en présence de votre conscience, et le démon de la vanité ne vient plus jeter un voile sur vos yeux. L'abus de confiance qui a diminué votre fortune excite encore vos plaintes les plus amères; mais ne pleurez-vous pas plutôt ces richesses perfides à l'aide desquelles vous pouviez satisfaire vos caprices et vos désirs, que vous ne pleurez sur la mauvaise action qui vous les a fait perdre? Enfin vous aviez concentré toutes vos affections dans un seul homme; votre amitié inquiète et dévouée prévenait ses moindres vœux; vous souffriez de ses pei-

nes, vous étiez heureux de ses plaisirs, vos biens étaient à lui, vous comptiez vos jours par les siens, et cet homme vous a trompé ! et cet ami perfide s'est éloigné de vous à la première heure de malheur que vous ayez comptée ; il n'a eu aucun souvenir à cette heure pénible de tous les jours heureux qu'il a dus à votre tendre et fidèle affection. Oh ! cet homme est coupable : un jour viendra qu'une voix puissante l'éveillera dans la tombe et lui demandera compte de toutes les larmes que vous a arrachées son lâche abandon quand vous avez crié vers celui que vous aviez tant aimé, et qu'il a été sourd à votre voix. Mais vous, n'aviez-vous aucun reproche à vous faire? Vous n'aimiez qu'un seul homme parmi tous ceux qui passent et qui souffrent sur la terre : la religion vous prescrit de les aimer tous comme vos frères. Et peut-être n'est-ce pas non plus cet ami lui-même que vous regrettez ; vous avez été puni de votre égoïste et stérile vertu, car cet ami sans doute avait des qualités qui vous plaisaient : il était indulgent et faible pour vous, il approuvait vos actions les moins louables, au lieu que le monde indifférent, mais sévère, les juge maintenant telles qu'elles sont. Ah ! si au lieu de cette liaison unique, dont la perte vous laisse maintenant isolé au milieu des hommes, vous aviez partagé entre plusieurs ces nobles et purs sentimens qui vous inspiraient ; si vous aviez soulagé beaucoup d'infortunes, si vous aviez essuyé beaucoup de larmes, vous auriez sans doute encore fait quelques ingrats, mais vous ne seriez pas seul sur la terre, des mains se tendraient à votre infortune, des larmes se mêleraient à vos larmes, des voix répondraient à votre voix, et du moins aucun regret amer du passé ne viendrait ajouter à vos peines ; heureux de vos souvenirs, vous vous présenteriez plus fort devant le malheur....

Telle est l'austère grandeur de la loi chrétienne, qu'elle condamne comme une faute une vertu trop restreinte ; elle nous fait un devoir de l'amour qui embrasse son immense famille ; elle condamne celui qui s'attache à un seul de ses membres, parce que ce sentiment stérile étouffe en nous la charité, sans laquelle le chrétien ne saurait accomplir ses plus saints devoirs.

Cette vie est triste, et il est peu d'hommes qui ne la comptent pas par de mauvais jours ; mais le christianisme, comme un astre toujours brillant et paisible dans un ciel orageux, nous transporte par l'espérance et la foi dans un ordre de réalités où pâlissent devant ses rayons les clartés mensongères que les passions humaines projettent dans la vie. Sous l'abri tutélaire de sa loi suprême, il n'est plus de déception douloureuse qui puisse venir flétrir notre cœur ; ces deceptions mêmes, ces folles illusions tant de fois déçues, sont pour elle autant d'occasions où se manifeste sa puissance : car ces écueils où vous vous brisez, elle vous les avait signalés ; ces joies dont vous vous nourrissiez, elle vous en avait montré le néant ; ces espérances qui vous fascinaient, elle vous les avait fait voir légères comme le souffle du vent ; ces richesses que vous aimiez, elle vous avait dit de les mépriser ; elle vous a dit enfin : que votre père est dans les cieux et que son royaume n'est pas de ce monde !

LE JEUNE VENDÉEN,

NOUVELLE

C'était en octobre 1793 : Charette, qui commandait les royalistes dans la Basse-Vendée, envoyait courrier sur courrier au conseil de la grande armée pour solliciter de prompts secours ; car, accablées par le nombre, affaiblies par de fréquentes désertions, ses troupes menaçaient de ne pouvoir long-temps se soutenir sur ce malheureux théâtre de la guerre civile. Enfin, ayant obtenu ce renfort si désiré, il rassembla son armée dans la ville de Chollet, et fit un appel énergique au courage des Vendéens, afin qu'ils vinssent se réunir sous ses drapeaux.

Le soir où commence cette histoire, le tocsin faisait entendre ses lugubres tintemens dans un petit bourg situé près de Clisson ; le cri d'alarme se répétait au loin en longs échos. Tous les habitans, quittant leurs chaumières, se pressaient tumultueusement sur une place circulaire en face de l'église, tous semblaient animés par une même pensée, guidés par une même impulsion.

Les uns étaient armés de piques, de fusils ; les autres, de bâtons ferrés ou d'instrumens aratoires. Les vieillards, que des infirmités condamnaient à l'inaction, retrouvaient encore le feu de la jeunesse pour encourager leurs fils à vaincre ou à mourir dans la lutte qui se préparait ; mais en même temps ils détournaient la tête afin de dérober aux regards la larme silencieuse qui mouillait leur visage octogénaire.

On voyait aussi de faibles enfans essayer de soulever des armes plus pesantes qu'eux, et se débattre dans les bras de leurs mères qui cherchaient à réprimer leur précoce témérité. C'était une scène imposante que présentait cette multitude avec ses vêtemens grossiers, son idiôme antique et ses poses pleines d'une poésie naïve et forte, scène plus pittoresque, plus bizarre que neuve, car ces temps de trouble et de dissension n'en offraient que de trop nombreux exemples parmi les paysans vendéens, qui formaient en quelque sorte un peuple isolé, dont les mœurs avaient conservé toute leur vigueur primitive, loin du centre de la civilisation,

Cependant un silence profond succéda tout à coup aux clameurs et aux menaces ; la foule s'ouvrit pour donner passage à un homme d'une soixantaine d'années, et chacun s'apprêta à écouter avec respect et soumission les paroles qui allaient sortir de ses lèvres.

Ce nouveau personnage formait un contraste frappant avec ceux qui l'entouraient, tant par son costume que par ses manières ; une longue chevelure blanche encadrait ses traits calmes et doux, et dans sa contenance il y avait ce mélange de dignité et de modestie d'un homme qui a la conscience de ses vertus, et qui néanmoins veut se soustraire aux éloges. Il tenait dans la main droite un Crucifix, et après avoir promené ses regards sur la foule, un nuage de tristesse altéra la sérénité de son front.

C'était l'abbé D....., curé du hameau, où commence ce récit.

«—Votre bénédiction, mon père ! » s'écrièrent plusieurs des assistans en s'agenouillant simultanément devant lui.

« —Je vous la donne, mes enfans, dit-il, car vous allez combattre pour le rétablissement de l'autel et du trône : c'est une cause sainte et glorieuse, et, s'il le faut, l'on me verra à votre tête, réchauffer votre zèle s'il venait à chanceler..... Mais gardez-vous d'imiter ces hommes sanguinaires qui crient : Point de quartier !.... Voilà, poursuivit-il avec feu, en agitant sur sa tête le signe sacré de notre rédemption, voilà celui que vous devez prendre pour modèle : *Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font !* Que ces paroles du Christ mourant, que ce mot sublime de pardon retentisse sans cesse à vos oreilles, et puisse-t-il vous apprendre à n'être pas moins généreux après la victoire qu'intrépides pendant le combat ; ouvrez vos bras à l'ennemi qui vous crie : merci, si vous ne voulez que Dieu vous repousse à son tour, lorsque vous viendrez implorer sa miséricorde éternelle..... »

Le digne curé parla long-temps encore ; il n'y avait pas un des spectateurs qui ne l'écoutât avec une religieuse attention : car chacune de ses paroles rappelait une des vertus qu'ils lui voyaient mettre sans cesse en pratique ; et puis leur amour, leur vénération pour lui, s'étaient accrus en raison des persécutions auxquelles les ministres de l'Évangile étaient en butte à cette époque désastreuse. Tous jurèrent de défendre, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, celui qui depuis tant d'années s'était montré à la fois leur consolateur spirituel et leur bienfaiteur.

Un seul cependant resta muet.... Il était pâle, il tremblait, et ses yeux abaissés vers la terre semblaient craindre de rencontrer un regard ; oh ! oui, car ce regard, n'eût-ce été que celui d'un enfant, aurait amené la rougeur de la honte sur son front de jeune homme, lui aurait présenté sous un jour plus odieux encore le tableau de son ingratitude, de sa timidité !...

« — Suis-moi, Sébastien ! »

Ces mots, prononcés doucement par le curé à l'oreille du jeune Vendéen, le firent tressaillir, et sa main tomba glacée dans celle du vieillard, qui l'entraîna rapidement vers le modeste presbytère qu'ils habitaient près de l'église.

Lorsqu'ils furent entrés :

« Mets-toi là, mon fils, lui dit le bon curé, en lui désignant une chaise de paille, j'ai à te parler.

« — Je vous écoute... » Il allait dire : Mon père ; mais ce mot expira sur ses lèvres.

Le curé l'examina quelques minutes en silence, puis d'une voix lente et grave :

«Tu as dix-sept ans accomplis, Sébastien, lui dit-il ; il y en a par conséquent douze que je t'ai recueilli sous ce toit... Privé de tes parens à un âge si tendre, j'ai compris tout ce que devait attendre de moi l'orphelin que la Providence me confiait. J'ignore si j'ai rempli cette tâche dans toute son étendue ; mais je puis certifier, du moins, que ma sollicitude, ma tendresse pour toi, ont été celles d'un père.

« — Je sais tout ce que je vous dois, interrompit le jeune homme, d'une voix à peine articulée.

« — Ne parlons point de cela, mon enfant ; d'ailleurs tu m'as rendu au centuple le peu que je t'ai donné. Ne vois-tu pas l'orgueil qui brille dans mes yeux quand j'entends vanter ta piété, ta douceur, ta charité, et les pleurs qui les mouillent lorsque je me dis : Ce jeune homme, dont j'ai formé le cœur à la vertu, c'est mon fils adoptif, la consolation, l'appui de mes vieux jours, celui qui s'agenouillera près de mon lit de mort... Ose donc dire encore que tu me dois quelque chose, Sébastien !... »

Un cri étouffé sortit de la poitrine du jeune homme, et il allait se précipiter aux pieds du bon curé, les arroser des larmes du repentir, lorsque les sons redoublés du tocsin le retinrent sur son siége : sa pâleur prit une teinte livide, et il ne sentit même pas la main de son protecteur qui serrait la sienne avec force.

« — Voilà ce que je craignais, dit l'abbé de...., en jetant un regard douloureux sur le jeune Vendéen. Sébastien, poursuivit-il, d'où vient que je n'ai pas remarqué en toi la même ardeur qui anime les braves habitans de ce village ? Ton bras est-il trop faible pour porter un fusil, ou bien une terreur indigne d'un homme causerait-elle chez toi ce tremblement, cette pâleur ? »

Sébastien, pour toute réponse, couvrit son visage de ses deux mains.

« — Tu as peur, enfant?.... Eh bien ! je te pardonne, car cette peur provient moins d'une âme pusillanime que d'un vice de constitution, d'une santé délicate : rassure-toi donc, tu resteras ici ; je trouverai quelque prétexte pour excuser ton absence des rangs de mes courageux Vendéens ; je dirai que tu n'as pas voulu me laisser sans un protecteur pour me défendre en cas de danger... »

En ce moment une grande rumeur se fit entendre au-dehors : « Aux armes ! aux armes ! Dieu et le roi », criaient mille voix.

Quelques instans après, une vive fusillade succéda à ces cris. Un combat meurtrier venait de s'engager entre les habitans du petit bourg et les Mayençais qui formaient la plus grande partie des troupes républicaines, que commandait le général Kléber.

Sébastien, les cheveux hérissés, l'œil hagard, se précipita à l'une des fenêtres du presbytère ; mais un nuage de poussière et de fumée enveloppait les combattans. Il ne put rien voir... Cependant, la victoire ne tarda pas à se décider ; battus, repoussés par l'ennemi, les Vendéens, après des efforts héroïques, furent contraints de chercher leur salut dans la fuite.

« — Les bleus sont maîtres du village, sauvons-nous ! s'écria Sébastien en s'élançant vers une porte de derrière.

« — Arrête ! Tu cours à une mort certaine, dit le curé qui le retint par le bras. Mes cheveux blancs te serviront de sauvegarde... Reste avec moi, mon fils.

« — Et ne savez-vous pas que leur rage se porte principalement sur les prêtres !...

« — Eh bien ! je te ferai un rempart de mon corps ; je me présenterai le premier à leurs coups, et après avoir assouvi leur fureur sur un vieillard, ils auront peut-être pitié d'un enfant.... Au nom de ma tendresse, au nom du Ciel, ne me quitte pas, Sébastien ; s'il faut mourir, du moins mourons ensemble ! »

Mais le jeune homme ne l'entendait plus : arrivé dans le jardin, il escalada la haie qui l'entourait ; puis regardant avec précaution autour de lui, il prit un sentier tortueux, et atteignit un bois taillis où les regards ne pouvaient venir le chercher.

Assis derrière un buisson, il se mit à réfléchir sur ce qu'il devait faire. Retourner à la cure était impossible, car le village livré aux flammes n'offrait plus déjà qu'un vaste incendie qui éclairait la campagne d'une lueur rouge et sinistre. C'est alors que l'image de son bienfaiteur se présenta à son esprit troublé : il le vit au pouvoir des républicains, prêt à être massacré par eux, et appelant à grands cris son fils adoptif, qui l'avait si lâchement abandonné.

Cette idée jeta une nouvelle amertume en son âme ; mais la peur étouffant en lui tout autre sentiment, il se détermina, après quelque hésitation, à embrasser le parti le plus fort, c'est-à-dire, à combattre comme volontaire dans l'armée républicaine. Cette décision prise, il se mit en marche, et, à l'aide de la connaissance parfaite qu'il avait des localités, il arriva vers le matin à Clisson, dont les républicains s'étaient rendus maîtres....

Quelques heures après, Sébastien était enrôlé sous les drapeaux du général Kléber, et, le cœur gros de remords, il marchait dans les rangs d'une colonne destinée à attaquer l'armée vendéenne, qui s'était retranchée entre Tiffauges et Chollet. Bientôt un combat à outrance s'engagea près de Torfou, dont il prit le nom. Après des prodiges de valeur, Charette et Bonchamp restèrent maîtres du champ de bataille ; Kléber, grièvement blessé, aurait été fait prisonnier sans l'intrépidité de deux de ses grenadiers qui l'emportèrent hors de la mêlée.

Peu de temps après, les républicains essuyèrent une nouvelle défaite à Montaigu ; leur commandant Beysser, atteint par un biscayen, tomba : on le crut mort. Cet événement augmenta encore la haine de ses troupes contre les Vendéens ; réfugiées à La Sormière, elles ne respiraient que vengeance, lorsqu'un détachement des leurs, resté en arrière, vint les rejoindre. Il traînait à sa suite quelques prisonniers royalistes faits pendant le combat.

Le sort de ces prisonniers fut bientôt décidé ; d'ailleurs ils avaient lu en chemin leur sentence sur le front de leurs juges : c'étaient des paysans vendéens ; leurs traits, vigoureusement dessinés, offraient un mélange d'insouciance et de dédain remarquable. Aux injures ils opposaient un froid mépris, et aux menaces, un flegme imperturbable ou une sombre ironie qui semblait frapper d'impuissance la rage de leurs bourreaux ; car il ne peut y avoir de vengeance là où la victime paraît insensible aux coups qui lui sont portés. Cependant on reconnaissait en eux un côté vulnérable ; c'était lorsque leurs regards s'arrêtaient sur un de leurs compagnons : alors il fallait les voir détourner douloureusement la tête ; alors on les aurait plaints, ces hommes si intrépides, si grands en face de la mort, et qui restaient sans force pour envisager le supplice d'un autre.

Cet autre, ce cinquième acteur du drame sanglant qui allait se dénouer, portait le costume ecclésiastique. Quoique affaibli et usé par l'âge, sa belle physionomie ne trahissait aucune émotion. Un sourire, qui déjà semblait ne plus appartenir à la terre, éclairait ses traits pâlis par une profonde contusion, laquelle traçait un sillon cramoisi sur ses longs cheveux blancs.

Condamné le premier à être fusillé, il marcha d'un pas ferme et assuré sur le lieu de l'exécution. C'était un champ entouré de haies vives, et ombragé çà et là par des bouquets de saules auxquels l'automne avait déjà enlevé une partie de leur feuillage argenté.

Là le digne abbé D...., qu'on a sans doute reconnu, se recueillit un moment pour offrir à Dieu la dernière pensée d'une âme ornée de toutes les vertus évangéliques ; puis il bénit ses compagnons en leur montrant le ciel, et tous tombèrent à genoux.

Mais à l'instant où le peloton de soldats se rangeait en file pour accomplir son lugubre office, un cri étouffé sortit de la poitrine du curé, et il se frotta les yeux pour s'assurer s'il n'était pas le jouet d'une trompeuse illusion. Un second regard, jeté sur l'objet dont la vue produisait en lui une sorte d'égarement, le convainquit d'une terrible réalité... Alors deux larmes brûlantes roulèrent le long de ses joues; ses paupières s'abaissèrent, car au milieu de ses meurtriers, il venait de reconnaître Sébastien...

« — Mon Dieu ! murmura-t-il, en croisant les bras sur sa poitrine, cette épreuve est cruelle ! mais bénie soit votre volonté ! »

Et il s'apprêta à recevoir le coup mortel.

Le fatal signal allait être donné ; déjà l'on couchait en joue les victimes, lorsqu'un jeune soldat, se détachant des rangs, jeta avec violence son fusil loin de lui, et se précipita sur l'abbé D....

« —C'est moi, s'écria-t-il en le serrant convulsivement dans ses bras, c'est moi qui vous ferai un rempart de mon corps! vous l'avez dit : Nous mourrons ensemble... ; mais avant, votre pardon, mon père...! oh ! votre pardon !»

Surpris et touchés peut-être par un acte aussi inattendu, les soldats baissèrent le canon de leur fusil; puis des yeux ils interrogèrent la contenance de leur chef, frappé comme eux de stupeur.

« — Eh bien! poursuivit Sébastien, en leur montrant son visage qui étincelait d'enthousiasme et de résolution, eh bien ! vous qui alliez de sang-froid assassiner un vieillard aussi respectable par ses vertus que par la mission sainte qu'il remplit sur la terre, n'osez-vous verser le sang d'un jeune homme parce qu'il s'est couvert d'infamie, en désertant sa cause pour servir dans vos rangs !»

Sa voix fut couverte par de vives clameurs, et aussitôt deux grenadiers, sur l'ordre de leur lieutenant, s'avancèrent vers le jeune Vendéen.

« — Vous êtes un insensé, lui dirent-ils ; suivez-nous.

« — Pour voir tomber ce vieillard sous mes yeux, n'est-ce pas? Oh! ne l'espérez pas; ou plutôt si toute humanité n'est point éteinte en vous, laissez-moi prendre sa place, accordez-lui la vie; vous aviez désigné cinq victimes, le nombre n'en sera pas changé. »

Ceux qu'il avait nommés ses camarades ne lui répondirent qu'en cherchant à l'attirer loin de son bienfaiteur. Celui-ci parut enfin revenir au sentiment de sa situation, car un instant il avait tout oublié en pressant contre son cœur son fils adoptif; mais, à la voix des grenadiers, il le repoussa par un mouvement brusque.

« —Ils ont raison, dit-il, tu es trop jeune pour mourir !»

Sébastien soutenait une lutte trop inégale pour ne pas succomber ; entraîné par les soldats, il était pâle, il tremblait comme le jour où il avait quitté le presbytère, mais ce n'était pas de crainte ; oh non! un sentiment plus noble, plus généreux, faisait battre son cœur.

Enfin, voyant que ses efforts sont infructueux, que le vieillard qui lui a servi de père va mourir séparé de ses compagnons d'infortune, il s'écrie d'une voix forte et retentissante :

« — Dieu et le roi! Anathême sur tous ceux qui combattent contre une aussi sainte cause! »

Les républicains frémissent de courroux; ils lâchent le jeune homme, qui se précipite de nouveau sur le sein du curé.

« — Eh bien ! qu'il meure aussi... »

Ces mots sont à peine prononcés, qu'une violente détonation retentit dans les airs; les balles sifflent...

Frappés en même temps, l'abbé D.... et Sébastien tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils rendirent ensemble leur dernier soupir en remerciant le Ciel de les avoir réunis.

LITTÉRATURE.

LE PORTRAIT DES DOUZE APOTRES.

(Extrait du troisième chant de *la Messiade* de Klopstock.)

Le Messie s'est rendu au mont des Oliviers ; ses disciples l'ont suivi jusqu'à l'entrée des tombeaux. Jean l'évangéliste a seul obtenu la permission de s'y rendre avec lui. Les autres apôtres se promènent aux environs du mont. Inquiets de sa longue absence, ils le cherchent de tous côtés. Leurs anges gardiens, invisibles pour eux, les accompagnent.

Sélia, séraphin, chargé de compter les larmes que le Messie versera sur la terre durant les heures d'épreuves qui doivent précéder sa mort, est descendu sur le mont des Oliviers. Il a trouvé le Messie endormi. Craignant de troubler son

repos, il s'éloigne, aperçoit les anges gardiens des apôtres, et s'arrête près d'eux.

. . . . . — « Je vous salue, amis célestes, dit Sélia; combien je suis heureux de vous trouver sur cette vallée de larmes! Dites-moi, je vous prie, quels sont ces hommes qui se promènent à pas lents auprès du mont? Une douleur douce, profonde, voile leurs traits et ne les obscurcit point; c'est ainsi que s'affligent les belles âmes. Ils pleurent sans doute la mort d'un ami vertueux.

Orion, l'ange protecteur de Simon Pierre, s'empresse de répondre.

« — Félicite-toi, Sélia, tu vois les douze bienheureux apôtres que le Rédempteur a daigné choisir pour amis, et dont il nous a confié la garde.

« — Les voilà donc, s'écrie Sélia, ces amis de Jésus, dont les Séraphins envient la gloire? Oui, elle est digne d'envie, cette gloire! Le fils de l'Éternel les traite en frère.... Un jour ils seront assis près de son trône sur des siéges d'or, d'où ils jugeront avec lui les peuples et les rois de la terre! Depuis long-temps j'ai vu leurs noms briller sur les pages sacrées du livre de vie. Que j'apprenne par vous à connaître ceux qui les portent. Quel est celui qui promène ses regards étincelans et semble demander à tout ce qui l'entoure le maître chéri dont la longue absence l'inquiète? »

« — Ce disciple, répond Orion, est le plus grand des douze : c'est Simon Pierre, confié à ma garde. Je suis près de lui quand il écoute avec un saint ravissement les leçons du Messie; je l'observe qnand loin de lui son cœur s'abandonne aux pressentimens des mystères sublimes qui vont s'accomplir. Pour l'apprécier tout entier, il faudrait, comme moi, pouvoir lire au fond de son âme, et cependant, Jésus lui-même l'a dit, il le reniera trois fois! Révélation funeste! Pierre! mon ami, mon frère, quand tu l'entendis sortir de la bouche de ton maître, tu juras que jamais tu ne te rendrais coupable d'un pareil crime. Le Fils de l'Éternel répéta les mêmes paroles, et son regard s'arrêta sur toi plein d'une ineffable bonté : le pardon déjà brillait dans ce regard sublime !.... Infortuné Pierre, ta faute est donc certaine? Quel esprit parfait peut répondre de lui, puisque tu dois faillir! Mais quel pécheur aussi doit désespérer de la miséricorde d'un Dieu graciant d'avance le disciple qui doit le renier! »

Touché de la douleur d'Orion, Sélia cherche à le consoler.

« — S'il faut qu'il tombe, dit-il, ce cœur noble et généreux, il se relèvera plus beau, plus fort que jamais. Mais nomme-moi cet homme qui s'approche de lui avec une tendre sollicitude. »

« — C'est son frère André, répond l'ange gardien de cet apôtre, d'abord disciple de Jean; un seul mot du Messie suffit pour l'attacher à lui; il est prêt à verser tout son sang pour son maître. »

L'ange Libaniel prend la parole et désigne un troisième apôtre qui s'avance vers les deux frères.

« — Regarde, ami Sélia, dit-il, c'est Philippe. Quelle sérénité céleste embellit son visage! son cœur est tout amour, sa pensée est un hymne continuel à la gloire de l'Éternel! Sa vue seule suffirait pour toucher, pour convaincre, et cependant il a reçu le don de l'éloquence! Les douces paroles qui charment, consolent, persuadent, découlent de ses lèvres, comme la rosée tombe du ciel dès les premières heures du jour, comme les plus suaves parfums s'échappent le soir du calice des fleurs. »

« — Quel est cet autre qui se promène silencieux et solitaire à l'ombrage des cèdres? demande Sélia. »

« — C'est Jacques, le fils de Zébédée, répond son ange gardien; l'ambition du sage, tu le sais, mon frère, n'aspire qu'à des triomphes célestes. Paraître grand et sans tache en face de toutes les générations le jour où les morts sortiront de leurs linceuls, tel est l'unique désir de Jacques. Il suit les pas du Messie, moins en simple mortel qu'en saint qui déjà pressent des hautes destinées. Touché des vœux que forme son âme divine, le Ciel ne tardera pas à les exaucer. Bientôt il remportera une victoire éclatante à la vue de l'univers; Jacques jouira le premier, parmi les douze apôtres, de la gloire du martyre.

« — Ami Sélia, dit l'ange Megiddon, jette un regard bienveillant sur ce jeune homme que tu vois assis là bas sur une pierre; c'est Simon le Chananéen. Autrefois humble berger à Saron, Jésus s'arrêta dans sa modeste chaumière. Simon se hâta de tuer le plus aimé de ses agneaux, et d'en servir un repas au divin prophète qui l'avait honoré en daignant se reposer sous son humble toit, et quand le Messie lui dit : *Suis-moi*, il abandonna son troupeau, et se donna tout entier au maître dont son cœur sent la divinité sans que son esprit puisse la comprendre. »

L'ange Adoram prend la parole et dit :

« Mon frère Sélia, ne remarques-tu pas le noble Jacques, fils d'Alphée, qui en ce moment s'approche des autres disciples? Son air sévère, son maintien grave, annoncent une vertu rigide, mais silencieuse. Sa bouche laissera peu de leçons aux siècles à venir, mais sa vie leur lèguera de grands exemples. Les hommes pourront l'oublier, mais l'Éternel lui réserve ses plus belles couronnes. »

L'ange gardien de Thomas saisit la main de Sélia.

« — Vois-tu, lui dit-il, mon jeune protégé sor-

tir du milieu des sombres rochers où souvent il s'abandonne en méditations au-dessus de ses forces? Dans chaque pensée son esprit trouve toujours une pensée nouvelle. Il se serait perdu dans ce chaos si le Messie n'avait daigné l'appeler à lui. Sa tête méditative cherche encore à sonder les profondeurs de l'inconnu.

« — Je vais t'instruire à mon tour du rare mérite de Mathieu, dit son divin protecteur à l'ange Sélia. Élevé au sein de l'opulence, formé à l'amour de l'or, un regard du Messie l'a relevé de cet état abject. C'est ainsi qu'un héros, quand la patrie l'appelle, s'arrache aux charmes dangereux de la mollesse; mais ce n'est point une gloire mortelle que celle qu'attend Mathieu! Dans l'armée, où la vertu combat avec le péché, chaque victoire de Mathieu sera inscrite dans les cieux.

« — L'ange Siona désigne à Sélia un vénérable vieillard dans l'attitude de la méditation.

« — C'est Barthélemy, dit-il. Comme la piété, le calme qu'annoncent ses traits, sont bien en harmonie avec sa tête blanchie, siége de pensées sublimes, de vertus célestes! Sa vie, et plus encore son trépas, attireront les regards de peuples nombreux. Au milieu d'une cruelle agonie il sourira à ses frères, à ses meurtriers! Oh! alors, mes célestes amis, nous nous hâterons d'essuyer son visage ensanglanté, afin que les hommes voient le sourire du martyre, et que ce sourire leur fasse connaître celui qui le premier mourut pour eux.

« — Et ce jeune homme, au front pâle, aux lèvres silencieuses, est Lebbée, dit l'ange de ce disciple; il n'est point d'âme plus tendre, plus aimante que la sienne, pas même celle des anges! Quand l'Éternel m'ordonna de faire sortir cette âme des régions qu'elles habitent avant de se rendre sur la terre et de comprendre leur existence, je me rendis sous l'ombrage épais et mystérieux que vous connaissez tous. Là, j'ai trouvé l'âme de Lebbée enveloppée d'un nuage paisible : elle avait plus d'une fois écouté nos plaintes, vu couler nos larmes sur les vices et les misères humaines; et cette impression de tendresse, de mélancolie céleste, resta la substance dominante de l'âme de Lebbée! Je la confiai en soupirant au souffle caressant d'une brise matinale qui l'apporta sur un lit de douleur où gémissait une mère expirante : Lebbée naquit! En vain j'écartai de son berceau tous les maux qui assiègent l'enfance; Lebbée pleura davantage que ne pleurent ordinairement les mortels. L'adolescence, la jeunesse, au lieu de la gaîté folâtre qui les caractérisent, n'avaient pour lui que douleurs et regrets. Insensible à ses propres souffrances, celles des autres déchiraient son cœur. Aujourd'hui disciple du Messie, son excessive sensibilité s'est augmentée encore par l'attachement sans bornes qui l'unit à son divin maître. Je te l'avoue, Sélia, je tremble pour lui. Les tourmens, la mort terrible que doit souffrir le fils de l'Éternel, briseront le cœur de Lebbée!..... Le voici qui dirige ses pas chancelans vers nous, il cherche Jésus; de profonds soupirs soulèvent sa poitrine, ses regards mouillés de larmes ne sauraient nous voir lors même qu'il nous serait permis de nous montrer à des yeux mortels. »

L'ange, entouré de ses célestes amis, parlait encore, et déjà Lebbée est au milieu d'eux. Mais les immortels se dispersent devant ce disciple dont la bouche exhale des gémissemens plaintifs. C'est ainsi que, dans une douce nuit de mai, se divise l'air embaumé frappé par les accens mélancoliques du rossignol.

Bientôt les Séraphins entourent le jeune disciple qui, se croyant seul, lève les bras vers le Ciel, et sa douleur s'exhale en mots entrecoupés.

« — Jésus! mon maître, mon ami, mon frère, où es-tu? Serais-tu tombé au pouvoir de tes ennemis?.... Oui, les hommes pervertis que la vertu effraie t'ont immolé à leur fureur!... Tu n'es plus, et je n'ai pu adoucir ton agonie par les soins, les consolations de l'amitié!... Mes yeux n'ont pu voir ton dernier sourire d'amour, de miséricorde, et se fermer pour toujours à l'instant où les tiens auraient cessé de voir. Ce cœur, que torturent des angoisses cruelles, ne peut-il cesser de battre? Mon âme créée pour les tourmens comme la sombre nue pour l'orage, ne peut-elle s'endormir du sommeil de la mort!... »

Il dit; épuisé par la douleur, il tombe évanoui au pied d'un olivier. Brisant aussitôt une branche de l'arbre de la paix, les anges l'agitent au-dessus de la tête de l'apôtre. Son visage glacé se réchauffe, une légère teinte d'incarnat anime ses traits; il revient à la vie. Un sommeil bienfaisant va ranimer ses forces épuisées; un rêve prophétique, en lui montrant le Messie entouré d'une gloire céleste, va rendre à son âme l'espérance et le bonheur. Sélia le contemple avec une tendresse fraternelle; mais tout-à-coup la vue d'un disciple qu'il ne connaît point encore attire son attention.

« — Quel est cet homme, dit-il, qui se promène sur le penchant du mont. La beauté mâle de son visage sévère est imposante. Sa tête s'élève au-dessus de celles des autres disciples comme le sombre pin s'élève au-dessus du bouleau embaumé. Son épaisse chevelure bouclée tombe avec grâce sur ses robustes épaules; tout en lui annonce la force, l'énergie.... Cependant.... dois-je vous le dire, mes frères, il y a de l'orgueil dans la noblesse de son maintien. Une expression d'inquiétude farouche se mêle à sa fierté, et cette inquiétude semble plutôt appartenir aux combats intérieurs

d'une conscience alarmée qu'à la crainte de perdre le maître chéri qu'il n'a pas même l'air de chercher.... Vous ne répondez pas, mes frères?... Vous aurais-je offensé en osant douter de la vertu de ce disciple?.... Moi-même déjà je me reproche mes injustes soupçons. Je lui en demanderai pardon devant vous, quand, entouré de la gloire des martyrs, je le verrai près du trône de l'Éternel. »

L'ange Ithuriel gémit profondément.

« Le silence, dit-il, conviendrait mieux à ma douleur! Mais tu le veux, Sélia, je te parlerai de lui. Judas Ischariote est son nom. Je détournerais avec indignation mes yeux du coupable, si jadis son âme n'avait pas aimé la vertu, si le Messie ne l'avait point choisi pour apôtre. Je comprends enfin pourquoi l'Éternel ordonna au plus grand des Séraphins d'étendre un nuage sinistre sur un des siéges d'or destinés aux douze disciples du Christ qui n'étaient pas encore nés. Je comprends pourquoi Gabriel se voila le visage lorsque je passai près de lui emportant sur la terre l'âme d'Ischariote, dont l'enveloppe mortelle allait être mise au monde par une mère délaissée à cette heure affreuse?..... Infortuné Judas! Pourquoi as-tu reçu le jour, puisque tu devais flétrir le nom sublime d'apôtre du Christ! »

Ithuriel se tait, Sélia l'interroge de nouveau.

« —Achève, mon frère, lui dit-il, tes révélations me font frémir, et cependant je brûle de tout savoir. »

Ithuriel rappelle son courage.

« —L'amour de l'or, des distinctions, l'a perdu, dit-il; cette passion a fait naître l'envie, et tous les vices corrupteurs qui naissent avec elle. Égaré par son délire, il hait les autres disciples, et Jean surtout, car il s'imagine que c'est lui que le Messie préfère. Que dis-je, il hait le Messie lui-même! Il croit qu'il est venu fonder un empire terrestre et craint que les autres apôtres ne reçoivent une part plus grande de richesses, de titres, de puissance, seuls biens qui peuvent flatter sa coupable ambition. Je cherche à le détourner des criminels projets que forme son esprit fasciné, mais Satan le suit partout, il l'inspire, il le guide, il rit de mes vains efforts pour rendre cet infortuné sourd à la voix maudite qui le perd! Ah! s'il pouvait entrer dans les décrets de l'Éternel de retenir Satan captif au fond des abîmes, Ischariote redeviendrait digne de la miséricorde du Messie..... Le Messie l'aime encore!.... et cependant il connaît le crime horrible dont il doit se rendre coupable!.... Éloignons-nous, je ne puis supporter plus long-temps l'aspect du traître! »

L'âme remplie de tristesse, les Séraphins se rapprochent des tombeaux. Salem, l'ange gardien de Jean, qui connaît le sujet de leur affliction, les aborde :

« —Mes frères, dit-il, bannissez vos sombres pensées, contemplez le fils de l'Éternel sous cette voûte humide dont la rosée glacée tombe sur des ossemens humains; il veille et médite! Près de lui Jean, le plus aimable, le plus aimé de ses apôtres, s'est assoupi. Arrêtez vos regards sur son visage si doux, et vous oublierez Ischariote. Quand l'âme de Jean, cette fille chérie du souffle de l'Éternel, fut confiée à ma garde, je savais que la vertu découlerait de son essence comme la lumière s'échappe de la nuée brillante que teint le premier rayon du jour naissant. Je lui choisis une enveloppe aussi parfaite que la matière peut l'être, et cependant elle redeviendra poussière! mais le son de la trompette redoutée ranimera cette poussière. Parfait et beau comme les Anges, Jean sortira de sa tombe pour aller s'asseoir près du trône de son maître. »

Salem se tait, et les Séraphins entourent le disciple avec une muette et douloureuse admiration.

MÉLANGES.

Voici une anecdote, rapportée par les journaux anglais, et qui mérite d'être reproduite à une époque où la déplorable et hideuse manie du suicide cause chaque jour dans la société de nouveaux scandales et de nouvelles douleurs.

Un pauvre homme étant allé ramasser du bois dans la forêt de Hyde-Park, vit un jeune homme bien mis, ayant une épée au côté et une cocarde au chapeau, qui se promenait d'un air triste et rêveur. Ce pauvre homme, croyant que c'était un officier qui venait là pour se battre en duel, se cacha derrière un rocher. Le gentilhomme s'approcha de cet endroit, ouvrit un papier, qu'il lut avec l'air fort ému, et qu'il déchira. Il tira de sa poche un pistolet, regarda l'amorce et cassa la pierre avec une clé. Après avoir jeté son chapeau à terre, il appuya le pistolet sur son front; l'amorce prit, le coup ne partit point. L'homme qui s'était caché s'élance sur l'officier et lui arrache son pistolet. Celui-ci mit l'épée à la main, et voulut en frapper son libérateur, qui lui dit tranquillement: « Frappez! je crains aussi peu la mort que vous; mais j'ai plus de courage et de résignation : il y a plus de vingt ans que je vis dans les peines et dans l'indigence, et j'ai laissé à Dieu le soin de mettre fin à mes maux. » Le gentilhomme, frappé de cette réponse, resta un moment immobile, puis répandit un torrent de larmes, et tira sa bourse, qu'il donna à ce vieillard. Il prit ensuite son nom, son adresse, et lui fit jurer de ne faire aucune perquisition à son sujet, si le hasard les faisait se rencontrer encore.

PHILOSOPHIE DU CHRISTIANISME.

DE L'ESPRIT ET DE LA MATIÈRE.

Lorsque Dieu voulut créer le monde, il laissa sans doute tomber ses regards sur l'abîme, et la terre sortit du néant avec ses forêts et ses montagnes, ses mers et ses fleuves, et son riche vêtement de verdure. Mais c'était une œuvre morte, et Dieu voulait une chose qui se sentît elle-même, et connût qu'elle avait été créée; une chose qui joignît le ciel à la terre, l'œuvre au créateur; une chose enfin qui pût aimer la main qui l'avait tirée du néant: car Dieu avait besoin d'amour; et il fit l'homme. Il prit un peu de poussière, et l'anima de son souffle; et il se trouva ainsi qu'une parcelle de l'esprit céleste, de l'âme immortelle, descendit au sein de la matière pour la vivifier: belle mais dangereuse union de deux principes, tous deux forts et puissans, tous deux voulant impérieusement se dominer l'un l'autre: à l'un les élans vers le ciel, les sublimes jouissances; à l'autre les plaisirs rapides, passagers, et qui ne laissent souvent après eux que l'amertume. Si l'homme avait toujours marché droit dans la voie du Seigneur, cette prison de chair, qui a si longtemps pesé de tout son poids sur lui, il ne l'aurait sentie que comme une légère enveloppe, comme un vêtement qu'avait pris son âme pour s'abriter ici-bas; et l'esprit, tenant sous lui la matière à jamais vaincue et domptée, aurait paru, au dernier jour, devant son juge, pur de toute souillure et digne de l'éternelle béatitude: mais la force manqua au premier homme. Dieu lui avait dit: « Je te donne la terre et ses jardins et tous ses fruits; mais tu ne mangeras point des fruits de l'arbre du bien et du mal, et si tu le fais, tu mourras certainement. » Or le Seigneur avait donné à l'homme une compagne; elle se laissa séduire par les paroles de l'ennemi, elle mangea du fruit défendu, et les menaces du Seigneur s'accomplirent. La femme, symbole de la nature sensuelle, l'avait emporté sur Dieu dans le cœur de l'homme; l'esprit avait été vaincu par la matière; il en resta long-temps l'esclave, car Dieu, qui avait soumis l'homme à cette première épreuve, l'ayant trouvé trop faible, voulut qu'il bût jusqu'au bout cette coupe enivrante où il avait une fois trempé ses lèvres, pour qu'il sentît qu'elle n'était que de fiel et d'absinthe, qu'elle ne versait que la honte et la mort. L'ivresse fut longue. Durant quatre mille ans, l'humanité, comme une folle bacchante, couronnée de fleurs qui bientôt se flétrissaient sur sa tête, courut d'autel en autel porter son encens aux dieux impurs du naturalisme. Encore si c'eût été la matière purifiée et divinisée par son union avec ce que certains philosophes ont appelé *l'âme de l'univers;* s'ils avaient regardé le monde comme un être vivant, intelligent, ainsi qu'on l'a cru dans quelques parties de l'Orient, ce panthéisme, tout immoral qu'il aurait été, les aurait cependant arrêtés quelque peu sur l'abîme. Lorsque l'Indien disait: « Cet univers est Brahm, il vient de Brahm, il subsiste dans Brahm, et il retournera dans Brahm, » il pouvait bien, comme conséquence de cette croyance, s'abandonner à la nature, se laisser aller à tous ses charmes, à toutes ses séductions, sans faire un effort contre elle; mais il pouvait aussi tuer par la logique cette nature écrasante, dire que si Dieu est tout, la matière n'existe pas, car Dieu n'est qu'esprit, et s'élever alors, par l'abstinence et le mépris de la nature, à une haute pureté morale. Que sera-ce donc en Grèce et à Rome? là où ces immenses systèmes cosmogoniques, prodiges de la raison humaine, ne peuvent être compris; là où les grands dieux de l'Orient sont démembrés en petites divinités, à la taille de l'homme. N'y cherchez point la croyance à une âme universelle du monde, à un dieu peut-être unique et toujours le même dans la variété de ses manifestations; non, il suffira d'un dieu du tonnerre, d'un dieu du vin, de l'amour, de l'argent; d'une déesse de la chasse, d'une autre des plaisirs sensuels. Voyez, il n'y a point place dans cet Olympe pour aucun dieu représentant une idée morale: c'est le complet triomphe de la plus indigne partie de notre être. Si quelques hommes essaient de réclamer, ils sont bien vite obligés de dire comme les autres: « Non, vertu, tu n'es qu'un mot. » Le commentaire de ces dernières paroles d'un Romain qui voulait être vertueux, serait le tableau de cette société romaine avec son goût effréné du luxe et des plaisirs, et sa corruption dégradante; de cette société où la dissolution la plus hideuse, les excès les plus extravagans, les plus cruels plaisirs, régnaient d'une extrémité à l'autre de l'empire; où il n'y avait plus ni foi, ni croyance à rien, ni dévouement, ni sacrifice, ni amour, ni pitié, où l'homme enfin se débarrassait sans scrupule de la vie quand il croyait ne pouvoir plus en jouir dans de monstrueuses orgies. C'est à ce degré d'avilissement que le culte de la nature avait fait tomber l'homme. La mesure était comblée; Dieu envoya son fils pour rappeler à l'homme qu'il n'était point ce qu'il s'était fait lui-même, et lui montrer une voie nouvelle. Aux paroles si pures et si douces du Christ et des siens, le monde, comme un homme à qui l'on présente un miroir où il voit, pour la première fois, toute

sa difformité, recula d'effroi devant son image, et autant il avait aimé, adoré la matière et ses grossières jouissances, autant elle lui fit horreur désormais. Conduit par ce divin rayon de lumière, qui avait dissipé les ténèbres de son âme, il vint aux pieds du Christ; il le vit au jardin des Oliviers suer une sueur de sang; il le vit injurié, flagellé, couronné d'épines; il le suivit au Calvaire, où la sainte victime avait livré son corps aux bourreaux; et quand il comprit que cet homme était le fils de Dieu, et qu'il était descendu sur la terre pour racheter les hommes en versant goutte à goutte tout son sang dans d'indicibles douleurs, il se prit, à l'exemple du maître, d'un souverain mépris pour ce peu de poussière qui emprisonne l'âme et la souille par son contact. Affamé de douleurs, il courut à l'amphithéâtre, il appela les bourreaux, qui vainement épuisèrent toute leur science sur son corps; ils ne pouvaient l'atteindre, le torturer, car son corps n'était pas lui, et les bourreaux n'avaient pas d'instrumens qui pussent aller jusqu'à l'âme. Au milieu des tortures, elle s'élevait, joyeuse et pleine d'espérance, vers le ciel, dont elle croyait déjà entendre les saints cantiques et les voix des anges qui lui criaient : « Venez à nous, ma sœur! »

Le christianisme avait dompté la matière triomphante avant lui; il avait écrasé la tête du serpent, selon les paroles de l'Écriture; cependant, comme Dieu avait donné un corps à l'homme, comme il avait voulu faire de cette vie une vie d'épreuve, il fallait bien, pour que l'homme devînt méritant, que les tentations restassent près de lui et en lui : aussi le christianisme n'affranchit pas l'homme de la matière, seulement il lui apprit à la maîtriser et à lui résister; il fit plus, il réhabilita la matière en lui imprimant un cachet sacré. Il était à craindre que quelques hommes, malgré la grande leçon donnée sur le Calvaire, ne retombassent dans leurs premières faiblesses et ne se laissassent trop aller aux séductions de la nature; le Christ voulut qu'en elles ils rencontrassent encore leur Dieu. Avant de monter au ciel, il fit une cène avec ses disciples, et leur dit, en prenant le pain et le vin : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Ce n'a donc plus été par l'esprit seulement que l'homme communiqua avec Dieu, ce fut aussi par la matière. Dès ce moment ou Dieu avait choisi le pain et le vin pour se manifester et se donner à nous, la matière fut purifiée, sanctifiée, et la religion bénit tous les actes de notre vie ou nous communions avec la nature.

Ainsi, grâce au christianisme, l'esprit humain, dégagé de sa honteuse servitude, put reprendre sa force et sa pureté primitive; et le corps, d'esclave qu'il était de ses appétits grossiers, n'osa plus se souiller de tant d'excès, maintenant qu'il était devenu le tabernacle du Seigneur.

HISTOIRE ANCIENNE DE L'ÉGLISE.

LA MORT DE DIOCLÉTIEN.

313.

Tandis que la puissance romaine marchait rapidement vers son déclin, et que déjà la pourpre impériale, jetée au hasard par les soldats sur les épaules d'obscurs aventuriers, tombait quelquefois dans la fange où des esclaves se la disputaient, comme une meute avide se rue sur une proie sanglante, le christianisme poursuivait son œuvre de rénovation et d'avenir. Le monde de fer et d'oppression que l'épée romaine avait façonné se couvrait d'une rouille épaisse; mais un monde nouveau se préparait dans les intelligences. Au milieu de ces foules usées par la débauche, avilies par la tyrannie de leurs indignes maîtres, qui remplissaient les cirques, et n'allaient plus chercher dans les temples fastueux qu'un spectacle de plus, on voyait s'élever des familles que la *bonne nouvelle* était venue visiter. Celles-là fuyaient les spectacles barbares où les Romains dégénérés battaient des mains aux angoisses des gladiateurs expirans sous la dent des lions; elles se rassemblaient dans des cryptes secrètes et profondes, et là elles écoutaient, dans un ravissement sublime, les paroles d'espérance et de mystère que des pasteurs pieux et révérés faisaient tomber sur elles. Tandis que le sang coulait sur les autels des dieux du vieil Olympe, la prière seule s'inclinait devant l'autel auguste du Dieu inconnu qu'invoquaient avec ferveur les hommes de la foi nouvelle. Simples dans leurs habits, dans ces temps de faste et de luxe; sévères dans leurs mœurs, dans ces jours de débauches; prêchant le pardon des injures, sous un régime d'injustice et de violence, ces hommes réalisaient non-seulement dans la vie publique et dans la vie privée toutes les vertus définies par les anciens sages, mais encore ils en pratiquaient de nouvelles qui avaient paru jusqu'alors au-dessus des forces de l'humanité.

C'est ainsi que les chrétiens se préparaient à la lutte la plus terrible qui ait jamais précédé le triomphe de la vérité. Plusieurs fois déjà de cruels empereurs et des proconsuls plus cruels avaient trempé leurs mains dans le sang des fidèles, mais c'étaient plutôt des chrétiens que le christianisme qu'ils avaient cru frapper. Le chris-

tianisme n'était encore regardé que comme une idée philosophique dont on ne soupçonnait ni la puissance ni l'avenir. Le temps était venu cependant où une grande manifestation des promesses du Christ devait avoir lieu dans le monde, et où devaient s'accomplir ces mélancoliques paroles : « Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom ; mais celui qui persévèrera jusqu'à la fin, c'est celui-là qui sera sauvé. »

Vers la fin du deuxième siècle après la mort du Sauveur, ces choses arrivèrent ainsi qu'il l'avait dit à ses disciples. En ce temps-là il y avait dans les armées de l'empire un Dalmate, qui se nommait Caius Valerius ; il était renommé par sa bravoure, et fils d'un esclave affranchi. Il s'était rapidement élevé par son mérite à une haute dignité militaire. Numérien, fils de Carus, étant tombé sous le poignard d'Aper son beau-père, toute l'armée fut indignée de ce crime, qui cependant menait alors ordinairement au pouvoir ; elle chercha dans ses rangs un nouveau maître pour le monde, qui assistait, silencieux et soumis, à ces crimes effroyables dont il était le prix. Le choix des soldats tomba sur Caius Valerius, le Dalmate et le fils d'esclave, et il fut salué empereur ; il prit le nom de Dioclétien, de la ville de Diocle où il avait reçu le jour.

Ce n'était point un de ces méprisables tyrans qui tremblaient sous la pourpre, en se faisant adorer comme des dieux. Celui-là était un de ces hommes austères et forts, tels que d'anciens souvenirs retraçaient les vieux Romains de la république. Dans les desseins de Dieu, il ne fallait pas que l'empereur dont les édits devaient imposer aux chrétiens le baptême de la persécution, fût un de ces lâches aventuriers qui avaient déjà passé sur le trône, exemples frappans de l'aveuglement des factions et de la fragilité des destinées humaines. Dioclétien était digne de la pourpre impériale, et sa main puissante arrêta un moment l'empire sur le penchant de l'abîme, vers lequel le poussaient les folies de ses maîtres et la profonde dégradation des peuples.

Tout à coup, au milieu de ses triomphes éclatans, et quand ses sages lois ramenaient l'ordre et la justice dans ses vastes états, Dioclétien conçut le projet de relever les autels déserts des dieux de l'ancienne Rome. L'univers n'avait qu'un maître, il voulut le courber sous les pratiques du même culte. L'empereur, qui avait arrêté aux frontières la marche des hommes du Nord, crut qu'il pouvait aussi facilement arrêter la marche de l'esprit humain. C'était le commencement de cette lutte sérieuse où le christianisme devait entrer avec la conscience de sa haute mission. Dès qu'on sut que l'empereur attribuait au prosélytisme des chrétiens la tiédeur qu'on montrait de toutes parts pour la religion de l'état, et que plusieurs fois de terribles menaces contre eux étaient sorties de sa bouche, la flatterie et la cupidité excitèrent les délateurs, qui remplirent l'esprit de leur maître des plus funestes préventions. « Voyez, lui disait-on, ces impies Nazaréens, qui appellent tous les jours sur l'empire la colère des dieux par leurs mystiques profanations. Pour eux le puissant Jupiter n'a point de foudres ; ce n'est pas Apollon qui guide le char du Soleil ; ils ont horreur des plus saints mystères, ils méprisent les divinités protectrices du monde, ils insultent aux imposantes solennités qui attirent l'admiration et les respects des nations. » Et puis d'autres disaient : « La haine de l'empire inspire les chrétiens : si quelque sédition s'élève, on est certain de les rencontrer parmi les mécontens, les excitant au meurtre et à l'incendie ; ce sont eux qui poussent souvent l'audace et l'insolence jusqu'à briser les images glorieuses de l'empereur ; leurs prêtres fanatiques, rassurés par l'impunité dont ils ont joui jusqu'à ce jour, sèment partout, avec le poison de leurs doctrines, la désunion et l'esprit de vertige dont ils sont animés. »

Et cependant les flatteurs de Dioclétien, qui accablaient les chrétiens de ces infâmes calomnies, osaient ajouter : « Qui sont-ils donc, ces ennemis irréconciliables de la prospérité de l'empire ? Le nombre en est si peu considérable, qu'il serait facile de les exterminer en un jour. Ce sont, pour la plupart, quelques faibles vieillards, des femmes, des enfans, dont on a séduit l'innocence. » L'empereur ajouta foi à ces chimériques accusations, et, la dixième année de son règne, le 23 février de l'an 303, un édit de colère et de sang fut publié contre les chrétiens : l'ère des martyrs commença.

« Jamais, dit un ancien historien, l'Église ne triompha avec plus de gloire que quand on la vit combattre contre toute la puissance des hommes. On peut juger de la multitude des martyrs par ceux de Nicomédie, où Dioclétien et Galère, qu'il avait associé à l'empire, faisaient leur résidence. L'évêque Anthime eut la tête tranchée, et il fut accompagné dans son triomphe par les fidèles et les ministres de son église. Les chrétiens furent pris en si grand nombre, qu'on était obligé de les partager en diverses troupes pour les enfermer chacune dans un bûcher, auquel ensuite on mettait le feu ; les esclaves étaient jetés dans la mer avec une pierre au cou. En un seul jour, mille chrétiens, citoyens de cette ville, furent livrés au martyre. Après la publication d'un édit particulier, qui ordonnait de mettre en prison les chefs et les ministres de toutes les églises, ces lieux en furent si

remplis, qu'il n'y restait plus de place pour les criminels. L'ordre portait expressément de tourmenter, par tous les supplices imaginables, ceux qui refuseraient de sacrifier aux idoles. Aussi l'on vit dans tout l'empire une multitude d'évêques et de prêtres souffrir avec courage les plus terribles tourmens. Il semblait que toute l'Église se hâtât de quitter la terre pour aller au ciel...

« Dans certains pays on déchirait à coups de fouet les martyrs : ensuite on les exposait aux lions, aux ours, aux sangliers, que l'on excitait avec le fer et le feu. En d'autres lieux, on leur faisait souffrir les dents de fer, et on les brûlait. Ailleurs, au lieu d'ongles de fer, on se servait de têts de pots cassés pour les déchirer par tout le corps jusqu'à ce qu'ils expirassent.

« Eusèbe dit avoir appris qu'en un jour on avait coupé tant de têtes que le fer en était émoussé, et que les bourreaux étaient si las de tuer, qu'ils se relevaient les uns les autres. »

Vaines et inutiles cruautés! ces flots de sang répandus, ces supplices horribles donnèrent à la foi une sainte et puissante énergie : ses clartés vinrent visiter les hommes les plus prévenus contre elle. A l'aspect de tant d'innocentes victimes qui semblaient mourir avec joie, et qui allaient au devant des bourreaux en chantant des hymnes, une foule immense demanda le baptême et reconnut la divinité du christianisme dans la sainte confiance qu'il inspirait aux chrétiens au milieu des tortures. Bientôt la liste sanglante des martyrs s'accrut des noms les plus respectés dans l'empire : la bonne nouvelle, prêchée par des pêcheurs et accueillie par des pauvres, pénétrait dans les palais des grands. Des dignitaires de l'empire, des officiers du palais subirent le martyre. Des hommes de tous les rangs et de toutes les classes rendirent témoignage de la mission du Sauveur. Vénustianus, gouverneur de Toscane, qui avait fait rechercher et tourmenter les chrétiens, fut saisi de respect et d'admiration devant leur fermeté, comme Boniface, jeune patricien, qui avait été livré à tous les désordres du grand monde; Afre, femme impudique et débauchée; Génès, comédien, qui tournait en ridicule sur le théâtre les mystères du christianisme; tous s'inclinèrent devant le Dieu qu'ils avaient blasphémé, tous moururent dans les tourmens en bénissant son nom, en glorifiant sa loi.

« Dieu cependant, ajoute l'historien que nous avons cité plus haut, après tant d'expiations, fit éclater sa justice sur les empereurs et sur l'empire. Une sécheresse extraordinaire dévora les moissons, et la famine vint frapper à la porte des palais. La peste, comme un fléau vengeur, décima les bourreaux des chrétiens : les rues des villes étaient couvertes de corps morts auxquels on ne donnait plus la sépulture; la famine faisait périr les pauvres, la peste atteignait ceux que leurs richesses avaient mis à l'abri de la famine. Au sein de ce deuil général, les chrétiens seuls firent paraître de l'humanité, et leur ardente charité s'appliqua surtout à secourir ceux qui leur avaient fait le plus de mal; on les voyait chaque jour occupés, les uns à inhumer ce nombre infini de morts abandonnés à la voracité des chiens errans, les autres à rassembler les pauvres de leur ville et à leur distribuer de la nourriture. »

On s'est plu à accuser d'exagération ces sinistres tableaux; mais les relations des historiens contemporains, à quelque religion qu'ils appartiennent, sont trop unanimes pour laisser le moindre doute sur la réalité de cette affreuse persécution. Enfin, dans l'espoir d'en faire mieux encore ressortir l'imposture, on a représenté Dioclétien comme un sage, abandonnant sans regret les pompes du trône et les séductions du pouvoir pour les douceurs de la solitude et du repos. Approchons-nous des jardins de Salone, et demandons-leur le secret des dernières pensées du persécuteur des chrétiens.

Dioclétien, dépouillé de la pourpre et dévoré par la crainte que devait lui inspirer le successeur qu'il s'était donné, passait les derniers jours de sa vie dans de cruelles agitations; ses jours étaient troublés par des pensées de regret et de terreur; ses nuits étaient pleines de songes vengeurs. Il entendait les cris des martyrs qu'il avait fait livrer à la torture, et souvent, quand pour obéir aux besoins de la nature il approchait de sa bouche les mets préparés par ses esclaves, il lui semblait voir les membres palpitans de ses victimes et sa coupe pleine de leur sang.

Telles étaient les angoisses de cette vie solitaire que l'univers admirait dans le grand empereur Dioclétien. La justice de Dieu l'avait suivi dans la retraite, et le remords vengeur s'était attaché à lui comme un vautour affamé à sa proie, qui se débat en vain sanglante et déchirée sous ses serres cruelles. Mais quand l'empereur déchu eut appris les conquêtes et l'avénement de Constantin, que Dieu envoyait à l'Église pour essuyer ses larmes et guérir ses blessures, son désespoir fut horrible. On avait abattu ses images, c'était une grande douleur pour son orgueil; mais la plus grande de toutes était l'idée que ses cruautés mêmes avaient amené le triomphe de la religion sainte du Christ. Il tomba alors dans un délire dont le terme n'arriva qu'avec sa dernière heure. Dans le silence des nuits, des voix accusatrices l'appelaient sur sa couche : il se levait furieux, les cheveux en désordre, pâle et maigre, le front plissé par la vieillesse et la terreur...; il se croyait encore Caius Valérius. empe-

reur toujours auguste ; il appelait ses gardes, se revêtait des ornemens impériaux : mais il recouvrait des intervalles de raison pour reconnaître en lui le vieux Dioclétien, déchu, abandonné et visité seulement dans sa misère par les ombres des glorieux martyrs qu'il avait livrés aux bourreaux. D'autres fois le coupable vieillard croyait voir Jésus-Christ assis sur son trône, prêt à le juger; alors il arrachait les vêtemens de poupre dont il s'était couvert, il les foulait à ses pieds avec les insignes de sa puissance éclipsée pour toujours, et comme s'il eût été appliqué à la question, il s'écriait avec désespoir : « Ce n'est pas moi, ce sont les autres qui l'ont fait. » Et une voix lui répondait : « Les autres n'étaient que tes esclaves; ce ne sont pas leurs bras qui ont frappé, c'est ta parole cruelle... Les rois sont responsables des pleurs que de vils geôliers font couler dans les cachots confiés à leur garde ; ils sont responsables du sang qui coule sous la hache des bourreaux.... » Long-temps Dioclétien voulut en vain mourir ; il prit du poison qui lui déchira les entrailles sans réaliser sa funèbre espérance. Cependant son délire prit le caractère de la folie, ses yeux lui sortirent de la tête à force de se la frapper contre la muraille... Enfin Dieu eut pitié de lui : Dioclétien, triste exemple de la punition anticipée qu'il plaît quelquefois à l'Éternel d'envoyer aux tyrans et aux persécuteurs sur cette terre, succomba au milieu d'un de ces violens accès... Il mourut, torturé de remords et poursuivi par le souvenir des effroyables cruautés qu'il avait ordonnées.

LITTÉRATURE.

LÉGENDE AVIGNONNAISE.

LE PONT DE SAINT-BÉNÉZET.

A l'ouest d'Avignon, le Rhône forme de nombreuses îles, dont *la Bartelasse* est à la fois la plus grande et la plus fertile. Sur sa pointe méridionale viennent se rencontrer deux ponts de bois, dont l'un appartient au département de Vaucluse et l'autre à celui du Gard. C'est par là qu'on se rend à Villeneuve-lez-Avignon, jadis forteresse avancée d'où les rois de France surveillaient le territoire papal : un magnifique pont de pierre unissait autrefois les deux rivages; mais depuis bien des années, les eaux en ont renversé toute la partie qui tenait à la rive droite. L'autre moitié de cette construction a bravé jusqu'ici la violence furieuse du *mistral*. Ces ruines pittoresques, qui s'avancent jusque vers le milieu du fleuve, gênent beaucoup la navigation et la rendent même assez périlleuse; mais le peuple respecte les débris d'un ouvrage auquel la tradition assigne une origine miraculeuse. Voici cette tradition, religieusement conservée par la piété de nos aïeux, et recueillie dans les archives de la ville.

En l'an 1076, un jeune berger nommé Bénézet gardait dans la campagne le petit troupeau de sa mère; tout à coup il entendit ces mots prononcés trois fois :

« — Bénézet, mon fils, écoute la voix de Jésus-Christ. »

L'enfant étonné répondit :

« — Où êtes-vous, Seigneur mon Dieu? j'entends votre voix, mais je n'aperçois personne.

« — Écoute sans crainte, reprit la voix : je suis ce Dieu qui créa d'un mot le ciel, la terre, la mer et le monde entier.

« — Eh bien, mon Dieu! que dois-je faire?

« — Laisse là ton troupeau, et va à Avignon, où tu dois bâtir un pont sur le Rhône.

« — Seigneur, j'ignore où est Avignon et ou coule le Rhône, et je n'ose abandonner le troupeau que m'a confié ma mère.

« — Ne t'ai-je pas dit de croire? Va donc sans crainte; je ferai garder ton troupeau et je te donnerai un guide fidèle.

« — Ah! Seigneur, reprit Bénézet, je ne possède que six oboles, comment puis-je faire bâtir un pont?

« — Tu le sauras, mon fils; je t'en apprendrai le moyen. »

Obéissant alors à la voix de Dieu, l'enfant se mit en route, et bientôt il rencontra un bel ange du Ciel en habit de pélerin, le bâton à la main, la besace sur le dos, qui lui dit : « Cher enfant, suis-moi sans crainte; je te conduirai au lieu où tu dois bâtir un pont, et je t'enseignerai ce que tu as à faire. » Cela dit, ils arrivèrent en un instant auprès du Rhône. A l'aspect du lit du fleuve, l'enfant fut frappé de stupeur, et se prit à dire qu'il était impossible d'y faire un pont. « N'élève aucun doute, mon fils, lui répondit l'ange avec douceur; l'esprit de Dieu est avec toi. Voilà une barque pour traverser le fleuve; va à Avignon, et fais-toi connaître à l'évêque et au peuple. » A ces mots l'ange disparut.

Bénézet, s'approchant de la barque, pria le batelier de le conduire à l'autre bord pour l'amour de Dieu et de la vierge Marie. Le batelier était juif : « Je n'ai que faire de ta vierge Marie, lui dit-il; elle n'a aucun pouvoir sur la terre ni dans le ciel : j'aime mieux trois deniers que toute la protection de la vierge Marie. » L'enfant lui donna alors trois oboles, dont le batelier se contenta faute de mieux, et il le transporta à la porte de la ville.

Bénézet, étant entré, trouva l'évêque occupé à prêcher au peuple la parole de Dieu. S'adressant à lui à haute voix, il dit : « Écoutez tous, et réfléchissez sur mes paroles : le Seigneur m'envoie ici pour construire un pont sur le Rhône. »

L'évêque, examinant la tournure du personnage, 'adressa au viguier pour qu'on le châtiât s'il était un imposteur. L'enfant, sans s'émouvoir, se présenta au viguier : « Le Seigneur, dit-il, m'envoie ici pour faire un pont. » A quoi le viguier répondit : « Comment un être aussi vil que toi, misérable berger, élèverait-il un pont sur le Rhône, ce que les hommes les plus puissans, et même l'empereur Charlemagne, n'ont pas osé entreprendre? Toutefois, comme les ponts se composent de pierres et de chaux, je veux te montrer une pierre qui se trouve dans mon palais; si tu peux la porter, je croirai alors que tu viendras à bout de ton dessein. »

Bénézet, plein de confiance en Dieu, retourna auprès de l'évêque lui faire part de la proposition du magistrat. « Allons à l'instant, dit le prélat, voir la merveille que tu nous annonces ; » et, suivi de tout le peuple, il se rendit au palais du viguier. Là Bénézet souleva l'énorme pierre, que trente hommes réunis n'auraient pu remuer, la chargea sur ses épaules avec autant de facilité qu'un petit caillou; s'avançant ainsi à la tête de tout le peuple, il vint placer cette pierre pour fondement au lieu où commence le pont.

Ravi d'étonnement, le peuple célébra la puissance de Dieu et ce grand prodige. Le viguier de la cité s'agenouilla le premier, saluant Bénézet du nom de saint, et lui donna trois cents sous. Le berger, sans quitter la rive du fleuve, recueillit des assistans cinq mille sous pour être consacrés à la construction du pont. « Ainsi, ajoute la tradition avignnonaise, fut commencé le pont d'Avignon, entreprise continuée par des moyens humains, et entièrement achevée onze ans après cet événement miraculeux. »

LE PRÊTEUR SUR GAGES.

NOUVELLE.

Le vent glacial de janvier soufflait avec force sur les larges quais entre lesquels la Seine roulait, avec un mugissement monotone, les épais glaçons dont elle était couverte. Le ciel était enveloppé de sombres nuages, et un brouillard humide permettait à peine de distinguer la pâle lumière des réverbères. Le silence des rues, quoique l'heure ne fût pas encore très-avancée, n'était troublé de temps en temps que par le bruit d'une rapide voiture, qui transportait sans doute quelques heureux de la terre au sein d'un bal ou d'un théâtre. Hélas! cette saison si triste au pauvre, qui sent bien cruellement sa misère durant de longues et froides nuits, qui se cache tremblant sous ses haillons, c'est la saison des fêtes et des plaisirs pour le riche indifférent, que l'art, vil esclave de la fortune, entoure encore de fleurs quand celles des champs et des jardins ont été emportées par les brumes de l'hiver.

Ce soir-là une pauvre femme pleurait assise sur la borne voisine d'un de ces établissemens sur la porte desquels on lit en gros caractères ces mots : MONT-DE-PIÉTÉ, qui semblent dire aux malheureux: ESPÉRANCE! Mais ce n'est là qu'une amère déception, une lâche insulte que la civilisation veut faire au misérable. Le pauvre, pour lequel cette institution menteuse a été créée en apparence, n'y trouva jamais ni la douce parole qui console, ni le morceau de pain qui lui manque pour souffrir quelques jours de plus. On ne prête là que sur gages ; c'est ainsi que la charité des banquiers explique la charité chrétienne. Un commis insolent et distrait ouvre avec dédain le lambeau de toile dans lequel un malheureux a enveloppé en gémissant son dernier vêtement; il le regarde un moment, puis il le lui jette à la face, en lui disant avec dureté : « On ne prête pas sur de pareils haillons! » Hélas! ce haillon, c'était un habit de fête auquel se rattachaient peut-être de pieux ou de doux souvenirs; mais il faut au *Mont-de-Piété* le châle précieux de la courtisane, les bijoux du joueur; sans ce gage, il n'ouvre point les trésors de son épargne d'usurier.

Cette femme venait sans doute d'éprouver un refus de ce genre; elle se désespérait en regardant avec tristesse, à la lueur de la lanterne suspendue à la porte du *Mont-de-Piété*, une petite croix d'or à l'anneau de laquelle elle rattachait un cordon usé de soie noire, que le commis avait sans doute enlevé pour s'assurer du poids de *l'objet:* il avait été trouvé trop léger dans sa balance. Les vêtemens de cette infortunée n'annonçaient point précisément l'indigence, mais ceux d'une classe inférieure de la société; elle paraissait au reste avoir eu recours déjà à l'industrie de l'établissement d'où elle sortait avant d'y porter sa dernière et précieuse ressource, car elle n'était point suffisamment couverte pour la saison rigoureuse dans laquelle on était. Sa robe de toile brune flottait au vent; un mouchoir de la même étoffe garantissait avec peine son sein des injures de l'air, et la dentelle grossière de son bonnet de mousseline mal plissé tombait sur ses joues pâles et maigres. Elle n'était déjà plus jeune, mais il eût été facile de voir que le malheur et les privations avaient, plutôt que les années;

flétri son visage empreint d'une naïve candeur. « Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, il mourra donc, le brave homme; il mourra sans que je puisse le soulager...! O mon Dieu!... venez à mon secours! »

Dans ce moment, un passant qui n'entendit probablement que ses dernières paroles s'arrêta devant elle, et croyant sans doute aussi qu'elle implorait la pitié publique, mit précipitamment dans sa main une petite pièce de monnaie; mais la femme se leva avec une espèce de terreur, et lui rendit aussitôt son aumône.

« — Merci, monsieur, merci, dit-elle en sanglotant et avec un accent provincial fortement prononcé, vous vous trompez.... je ne demande rien!»

Le passant reprit la pièce de monnaie qu'il lui avait offerte, mais il regarda cette femme avec attention, comme s'il eût voulu lire dans ses traits la cause de sa douleur et de son refus. C'était un homme d'un âge déjà avancé; il était enveloppé d'une ample redingote noire, et un chapeau à larges bords cachait en grande partie son visage.

« — Pardonnez-moi, répondit-il avec émotion, je n'ai point eu le dessein de vous offenser; je vois en effet que je m'étais trompé.... Cependant vous paraissez souffrante et malheureuse; ne pourrais-je donc rien faire pour vous?

« — Ah! s'écria-t-elle, en levant vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, le bon Dieu m'a-t-il entendue? Hélas! monsieur, il est vrai que je suis malheureuse, bien malheureuse, si vous saviez!... J'ai été plusieurs fois dans cette maison, j'y ai porté tout ce que je possédais: il ne me restait plus que cette croix; mon pauvre père me l'avait donnée, il y a bien long-temps, quand j'ai fait ma première communion. Il fallait avoir des besoins bien pressans pour me séparer de toi, mon amour, ajouta-t-elle, en baisant la croix avec transport: eh bien, monsieur, on m'a refusée ici; j'ai été dans plusieurs maisons du même genre, partout on m'a dit que ma croix, monsieur, la croix d'or que m'a donnée mon père, ne valait pas *trois francs!* Pauvre moi! je suis revenue ici, mais ils m'ont encore refusée; et comme je priais de m'accorder en grâce quelque chose, et que je pleurais.... ils m'ont chassée de leur bureau, en me disant que j'étais folle.... »

La personne qui écoutait en silence ce simple et touchant récit, en parut profondément touchée.

« — Consolez-vous, ma bonne femme, tout le monde ne sera peut-être pas aussi difficile que ces commis: faites-moi voir votre croix.... Oh! vous avez raison, ce gage est précieux; il le sera pour moi, du moins, si vous voulez me le confier contre cette légère avance.... »

Puis il tira deux pièces d'or de sa poche et les donna à la femme, qui saisit sa main et la baisa avec transport....

« — Ce n'est pas possible, s'écria-t-elle avec joie, tout cela pour ma croix.... oh! que je suis heureuse! je vais donc pouvoir le soulager, un médecin viendra le voir!... Merci! merci! mais, ajouta-t-elle à voix basse, ne vous trompez-vous pas, monsieur?

« — Non, mon enfant, non, je ne me trompe pas maintenant; mais nous autres prêteurs sur gages, nous sommes cependant abusés quelquefois: il faut que vous me fassiez connaître votre nom et votre demeure... Et puis vous avez parlé, je crois, de secourir quelqu'un; vous avez prononcé le nom de médecin.... ce n'était donc pas pour vous seule que vous aviez besoin de secours....

« — Hélas! monsieur, reprit la femme avec embarras, je crains que vous ne vous repentiez de ce que vous faites pour moi, mais c'est cependant une bonne action.... Je vous rendrai cet argent, monsieur, je vous le rendrai bien certainement.

« — Je ne me repens point de ce que j'ai fait, et je crois entièrement à votre promesse; mais répondez-moi, je vous en prie...

« — Eh bien! monsieur, je vais tout vous dire. Je m'appelle Catherine Gervais; je suis née dans la Bresse, et il y a bien trente ans, car j'en ai maintenant quarante-cinq, que je suis entrée au service d'un riche négociant de Mâcon. Il avait une femme bonne et vertueuse et quatre enfans, que j'ai élevés et que j'aimais tendrement. Durant bien des années, nous avons été très-heureux, si ce n'est que monsieur avait eu un procès avec son frère qui était dans les ordres. Que voulez-vous? je crois que ce frère avait tort, et je prie Dieu qu'il lui pardonne. Cependant c'est mon pauvre maître que la Providence a semblé punir.... »

Celui qui s'était donné le titre de prêteur sur gages tressaillit; il passa sa main sur son front, un profond soupir s'exhala de sa poitrine, mais la bonne Catherine ne parut point s'apercevoir de cette circonstance, et elle continua en ces termes: « Voilà que tout à coup monsieur perdit en deux années ses quatre enfans, qui étaient grands et beaux; ma maîtresse mourut aussi, la chère dame; et il ne resta plus que moi, dans cette maison désolée, pour servir mon bon maître et pleurer avec lui. Peu de temps après, monsieur éprouva de grandes pertes, si bien qu'il y a à peu près huit mois nous avons quitté Mâcon pour venir ici. Monsieur espérait trouver à Paris des amis qu'il avait obligés quand il était riche, des négocians avec lesquels il avait eu des relations; il parlait aussi d'obtenir une place.... Rien de tout cela n'est arrivé: monsieur a été mal reçu par ses amis,

et lui, qui est fier et sensible, n'a pas voulu les revoir. Peu à peu nous avons épuisé toutes nos ressources, et puis l'hiver est venu, et mon pauvre maître est tombé malade.... J'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui cacher notre misère; j'ai dépensé toutes mes économies: c'était bien peu de chose, monsieur; car mon bon maître avait mis mes gages dans son commerce, et ils ont été perdus avec sa fortune.... Nous demeurons rue de la Vieille-Draperie.... Voilà, monsieur, pourquoi je pleurais.... »

Le prêteur sur gages garda un moment le silence; un violent combat s'élevait dans son cœur, ou bien quelque souvenir douloureux l'agitait...

« — Catherine, dit-il enfin d'une voix émue, votre maître ne s'appelle-t-il pas Jacques Dumont?

« — Cela est vrai, monsieur, répondit la pauvre fille toute tremblante; il se nomme ainsi... D'où le connaissez-vous?... Mon Dieu! vous paraissez inquiet... Tenez, monsieur, voici votre argent....

« — Non, non, noble et généreuse fille, s'écria le prêteur sur gages: courez auprès de votre maître, portez-lui les premiers soulagemens que vous pouvez lui procurer; n'allez point chez un médecin, dans quelques instans il y en aura un auprès de lui. » Puis il se découvrit avec respect devant cette humble servante; et étendant sa main sur sa tête, il ajouta d'une voix émue, mais grave et solennelle comme celle d'un ministre du Seigneur: « Catherine Gervais! que Dieu vous bénisse comme je vous bénis en ce moment!... »

Le lendemain un vénérable ecclésiastique entra dans l'allée d'une obscure et triste maison de la rue de la Vieille-Draperie; il monta jusqu'au cinquième étage, et s'arrêta devant une porte vermoulue à laquelle il frappa; ce fut Catherine qui vint ouvrir...

« — Le voilà, monsieur! le voilà, dit-elle avec transport à un homme couché sur un grabat, et qui se souleva péniblement pour le voir; voilà celui qui vous a envoyé un médecin et qui m'a bénie au nom de Dieu... Qu'il soit le bienvenu!... »

L'ecclésiastique s'approcha du malade; il mit sa main sur ses yeux pour essuyer une larme... et le malade balbutia quelques mots de remercîmens...

« — Éprouvez-vous du mieux? lui dit l'ecclésiastique en prenant sa main brûlante...

« — Hélas! monsieur, répondit le malade avec tristesse, c'est là qu'est mon mal, c'est dans mon cœur que je souffre. Quand on n'a plus d'espérance... Comment pourrai-je reconnaître jamais votre généreux procédé...? car Catherine m'a tout dit, et vous n'êtes point un prêteur sur gages...; mais je vais mieux, merci! merci!...

« — Écoutez, reprit l'ecclésiastique, guérissons d'abord les souffrances de l'âme, celles du corps disparaîtront bientôt. Nous nous connaissons, monsieur, nous nous connaissons beaucoup, mais depuis bien des années nous ne nous sommes vus!

« — Vous! s'écria le malade. en le regardant avec étonnement tandis que Catherine le soutenait dans ses bras.

« — Moi? répondit-il. Eh quoi! Jacques, vous ne retrouvez pas en moi les traits de votre frère Joseph?... Je suis votre frère...

« — Oh! pardon! pardon!... dit Jacques, en s'efforçant de cacher son visage sous sa couverture... Pardon, mon frère, Dieu m'a cruellement puni... Viens-tu pour me maudire?...

« — Au nom de Dieu, pardon, s'écria Catherine, en se jetant aux pieds de Joseph Dumont...

« — Frère, reprit celui-ci, en regardant avec attendrissement cette sainte fille, nous avons sous les yeux un grand exemple; c'est celui de la vertu d'autant plus pure et plus belle qu'elle semble s'ignorer elle-même; livrons-nous aux doux sentimens qu'elle doit nous inspirer. Tu m'as injustement privé de l'héritage de notre père; mais cette faute est moins grande que celle que tu as commise en me cachant ton malheur, en oubliant que tu avais par le monde un frère voué au Seigneur, et dont la mission sur la terre est d'apprendre aux autres hommes à aimer et à pardonner... »

Les deux frères tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et Catherine, levant les mains vers le ciel, pleurait de ravissement et de bonheur...

Un moment après, Joseph lui présenta une belle croix d'or, et lui dit avec un doux sourire: « Catherine, mon frère et moi nous ne nous séparerons plus désormais; acceptez ce présent, et conservez-le comme un doux souvenir de votre dévouement envers un de vos frères. Vous serez notre sœur, n'est-ce pas, Catherine? Je garde votre croix; elle sera pour moi un gage sacré et aussi un souvenir du respect qu'on doit à la vertu. »

Catherine baissa modestement les yeux, attacha à son cou la croix d'or, et murmura ces douces paroles: « Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit béni! »

Le monde est si faible, que les hommes honnêtes qui n'ont pas de religion me font frémir avec leur périlleuse vertu, comme les danseurs de corde avec leurs dangereux équilibres.

De Lévis, *Supplément aux maximes et réflexions.*

SCIENCES RELIGIEUSES.

ESSAIS

SUR LA PHILOSOPHIE DU CHRISTIANISME.

« Aimer Dieu et le prochain, c'est là toute la loi. » La Charité, mot nouveau, idée descendue dans le monde avec Jésus, c'est le pivot et le centre du christianisme; c'est là qu'est le nœud de ses mystères et le foyer de sa morale. Sans vouloir épuiser ce sujet inépuisable, cherchons à en mettre en lumière quelques points de vue. Nous partirons de la morale, du côté pratique de la religion, pour nous élever progressivement à la spéculation philosophique.

La morale a pris, dans l'antiquité païenne, trois formes principales et opposées, que la religion chrétienne a transformées et réconciliées. Une de ces formes, c'est la *recherche du plaisir;* c'est la morale des sophistes, la même qu'enseigna Aristippe dans la voluptueuse Cyrène, qui grandit sous l'ombre des jardins d'Épicure, qui se développa, on sait avec quelle puissance, dans la corruption de Rome.

L'asservissement à la nature brutale, le paganisme lui-même s'en est détourné en rougissant, pour se réfugier sous la loi austère du stoïcisme, c'est-à-dire la *conformité au devoir.* C'est ici le moment héroïque de l'antiquité; mais l'héroïsme est un effort, c'est l'âpre résistance à un monde ennemi; ce n'est point la paix et l'harmonie du monde. La morale stoïcienne est essentiellement solitaire; le sage n'écoute rien que la voix de sa conscience dans le silence des passions; tout bruit du dehors le trouble et le fatigue. Il se retire en soi loin de l'atteinte de Dieu et des hommes; il se suffit à lui-même : n'a-t-il pas en lui sa loi et sa fin dernière? Que lui importe le reste? il n'y regarde que pour s'en préserver, pour se raidir contre toute influence : *Souffre et abstiens-toi,* c'est son dernier mot (πασχου καὶ απεχου.)

L'épicurien avait dit: *Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.* Ainsi l'un et l'autre, partis de points si opposés, sont venus se rencontrer dans une formule purement négative. L'individu, dans les deux systèmes, est à lui-même son monde et son Dieu. Pourquoi l'âme s'épuiserait-elle donc à agir, puisque toute action lui est une cause de douleur ou de désordre? Il faut s'endormir, s'il se peut, dans une absolue inertie; c'est le but même de toute action.

La morale platonique a fait un pas de plus; elle a cherché la *conformité avec Dieu;* elle s'est élancée vers un idéal placé hors de la sphère étroite de la personnalité. Pour remonter vers Dieu, il faut que l'âme s'épure; il faut que le feu de l'amour consume tous les liens qui la retiennent dans le monde de la matière; qu'il dissipe tout ce qui lui cache la beauté infinie. Cette morale est déjà presque chrétienne. Un profond sentiment de l'harmonie du monde rallie l'individu à la cause suprême : le devoir n'est plus une loi personnelle et relative à la conscience de l'homme; c'est le bien et le beau absolu, proposé comme fin à sa volonté. Mais cette fin, comment l'âme la réalisera-t-elle? Seule à seul avec Dieu, comment s'unira-t-elle à lui? Est-ce par l'action? Non, car les diversités de la pratique écartent de l'unité suprême. C'est donc en se simplifiant, en se dépouillant successivement de tout ce qui la rattache aux êtres finis. Alors, réduite à son essence pure, elle s'identifiera avec Dieu même dans une oisive contemplation. C'est le mysticisme indien renouvelé au moyen âge, et depuis encore sous le nom de quiétisme. Ne pouvons-nous sortir de la sensation épicurienne et de l'étroite conscience du stoïcisme, sans tomber dans cet abîme du panthéisme. Qui trouvera le point intermédiaire entre l'infiniment petit et l'infiniment grand?

La *charité* résout ce problème.

Le christianisme a considéré l'humanité non comme une espèce unie seulement par des caractères communs à tous les individus, mais comme une famille étroitement liée par des affections et des devoirs. Sur quel principe repose cette idée? C'est ce que nous examinerons plus tard, en y rattachant toute la métaphysique chrétienne. Il nous suffit maintenant de cette seule base : « Vous êtes tous des frères; vous avez tous péché en un même père. » Désormais l'homme n'a plus une destinée purement individuelle; il vit en *communion* perpétuelle avec tous; il vit de la vie générale; il faut que sa conscience réfléchisse la conscience universelle; qu'il souffre du péché de ses frères, qu'il les pleure, qu'il les rachète par le repentir pour se racheter lui-même. Nul n'a sa fin en soi; plus d'égoïsme stoïque ou épicurien. L'homme n'est plus seul à seul avec Dieu; plus de solitaire quiétude, plus d'absorption de la liberté dans le sein de l'infini. L'homme n'arrive à Dieu que par l'humanité; pour rentrer au paradis perdu, il faut qu'il remonte la longue chaîne des fils d'Adam; qu'il s'associe dans le passé et même dans l'avenir à toute l'histoire de la chute et de la rédemption.

Mais à quel point de vue faut-il qu'il la ramène? Chacun est-il à son tour pour lui-même le centre de tous les rapports qui le rattachent à l'association humaine? Est-ce en vue de soi-même et de son salut qu'il doit aimer? Non; il est dit : « Aime ton prochain comme toi-même et Dieu plus que toi-même. » Le centre de tous les rapports, de toutes

les affections, de tous les devoirs, en un mot la source infinie de la charité, c'est Dieu; la fin commune de tous, la fin suprême de chacun, c'est l'accomplissement de la volonté divine. C'est ici qu'il y a religion, *religatio,* union de toutes les volontés dans une même volonté, harmonie de toutes les libertés dans une providence.

Ce qui unit le mieux les hommes, c'est la communauté de souffrances. Le passage du chrétien sur la terre est, comme celui de Jésus-Christ, un temps d'épreuve et de douleur. Il faut qu'il recommence la passion que le Rédempteur a soufferte pour tous; qu'il se cloue lui-même sur la croix du Calvaire. Mais lui, il a des frères qui entrent en partage de ses maux, il y a entre eux *compassion :* c'est ce caractère simple et profond qui répand une teinte de tristesse sur les affections chrétiennes. Selon le mot d'un poète, il y a trois cordes à la lyre des archanges : amour, infini, douleur. « Douleur, douleur, douleur, voilà le mot que je sais le mieux, et amour celui qui me plaît le plus, et infini celui qui me fait tant soupirer. » Au moyen âge surtout, on entend vibrer dans les légendes comme dans les poèmes, et gémir sous les sombres ogives, cette triple harmonie.

Ainsi les chrétiens montent ensemble le rude sentier encore sanglant des traces de Jésus-Christ. Ils montent s'entr'aidant l'un l'autre, le fort soutenant le faible, tous pleurant d'une même faute, soupirant pour la même céleste cité; ils montent comme ces âmes du Dante qu'élève de sphère en sphère la puissante attraction de l'amour.

Mais dans cette initiation progressive, quelle est la part de la volonté, de la liberté? Cette question nous conduit à un second point de vue, de la Charité à celui de la Grâce.

LITTÉRATURE.

VISION D'ADAM.

JUGEMENT D'ABDIEL.

(Extrait du dix-neuvième chant de *la Messiade* de Klopstock.)

Adam est au nombre des habitans du ciel qui entourent sans cesse le Messie pendant son exil sur la terre. Il a manifesté le désir de voir une partie des bienfaits que la rédemption doit répandre sur le genre humain. Le Christ fait descendre sur lui un songe dans lequel le dernier jugement se développe à sa pensée.

. . . . . .

. . . . La trompette du dernier jugement a réveillé les morts de tous les siècles. Des millions de générations ont été jugées. Le repentir, la faiblesse, l'erreur même, ont trouvé grâce. Ce n'est que pour l'orgueil, pour la cruauté, qu'un Dieu de douceur et d'humilité n'a point de miséricorde.

Une terreur, que pas une voix mortelle ne saurait décrire, qu'aucune pensée humaine ne saurait comprendre, s'est emparée de la foule innombrable que le Christ a fait ranger à la gauche de son tribunal suprême. Des anges, aux regards inexorables, déploient leurs longues ailes noires au-dessus de cette foule, et la conduisent vers la sombre demeure de la nuit éternelle.

Un de ces lugubres messagers s'avance vers Abdiel, dont l'arrêt n'a pas encore été prononcé. A son approche le séraphin déchu, que le tourment d'une attente cruelle avait retenu dans une muette stupeur, redresse sa tête courbée, relève ses regards obscurcis. Un long cri de désespoir lui échappe.

A ce cri, les générations réunies, et le juge qui pèse leurs destinées, se tournent vers Abdiel. Le séraphin déchu parle; l'assemblée solennelle l'écoute en silence.

«—Juge suprême, dit-il, puisque tout est terminé, puisque ce jour terrible finit ce qui est, commence ce qui sera, permets qu'une dernière fois j'élève mes regards vers toi! Reconnais-tu, dans mes yeux éteints, les larmes qui, depuis ma chute, n'ont cessé de sillonner mes joues? reconnais-tu, sur mes traits flétris, les marques qu'une douleur surhumaine a pu seule y graver? Oui, car jadis, habitant de la terre, tes yeux ont pleuré, ton âme a souffert! Au nom de ces larmes, de ces souffrances, jette un regard clément sur la plus misérable de tes créatures! Ne crains pas qu'elle veuille solliciter sa grâce; dans son abaissement, trop bien mérité, elle se borne à te demander le néant!... Homme-Dieu, mon maître, souverain de l'univers! mille foudres sont à tes pieds : saisis la plus lourde, lance-la sur moi, et qu'elle efface de la création jusqu'au souvenir de mon existence, de mon crime, de mes remords! Qu'Abdiel soit oublié pour toujours! Que les débris de son immortalité servent à créer un esprit moins faible et plus heureux!... Aucune voix ne répond à la mienne! Mon juge et les témoins de mes angoisses restent également muets!... Je comprends ce silence terrible! Ne pas être est un sort trop doux pour le coupable! Je dois exister, exister pour l'enfer!... Pour l'enfer! non, Rédempteur divin, j'espère en ta clémence infinie. Tu me sépareras des races maudites; tu souffriras que je gémisse éternellement, mais seul, ici, sur cette place, où je pourrai me répéter sans cesse : Là fut le trône de Jésus; là les justes s'élevèrent avec lui vers les demeures célestes; là je fus jugé!... Exauce-moi, fils de Dieu, ou voile les cicatrices des plaies d'où

coula jadis le sang de la rédemption! Je l'ai vu couler sur la croix, ce sang divin; je l'adorai sans rien en attendre pour moi, et cependant il me criait : Espère!... »

Abdiel tombe épuisé. Les anges exterminateurs le couvrent de leurs ailes, et interrogent du regard le regard du Christ. L'univers se tait... Abdiel se relève. Il sent de nouveau qu'il existe; et, du haut des cieux entr'ouverts, une voix, qui n'est intelligible que pour lui, fait entendre ces mots :

« Je vois le reptile avant qu'il ne rampe, je devine le séraphin avant qu'il ne pense! Je te connais : je suis ton créateur!

« — Oui, répond la pensée d'Abdiel, ton regard pénètre l'éternité : il n'a jamais cessé de lire dans mon âme. Tu sais tout ce que j'ai souffert! Si mon crime fut trop grand pour trouver grâce, mes remords t'ont paru trop cruels pour ne pas y mettre un terme!... Je vais mourir!... Sombre néant, je te salue; séparation cruelle de tout ce qui existe, je te reçois comme un bienfait!... Quand les astres sortirent du chaos, ils s'élancèrent dans leurs immenses paraboles, où des chants de triomphe interrompirent enfin le silence de l'infini. Ce jour-là, tu te dévoilas devant ta création tel que tu fus toujours, et tu ne pensas plus, pour toi seul, tes hautes pensées! Ce jour-là, je reçus l'existence! j'en mesurai la durée d'après les époques incalculables de l'éternité! Je comptais les heures de félicité d'après les œuvres de la puissance, de la miséricorde divine!... Tout est terminé pour moi, je vais cesser d'être!... Mort, je t'attends! viens dissoudre cet esprit immortel qui se prosterne humblement aux pieds de son maître!... »

Abdiel a cessé de penser. Un silence solennel règne sur la terre; un voile épais enveloppe le ciel, et descend sur le front du juge suprême. Les apôtres, les martyrs, tremblent sur leurs siéges d'or....

Le voile des cieux est devenu plus diaphane; les anges ont entouré leur frère malheureux de nuages transparens qui le soulèvent et le rapprochent du trône de Jésus; et, à travers le silence de l'infini, une voix divine murmure ces mots :

« — Viens, Abdiel; le Dieu de miséricorde est mort sur la croix pour pardonner au repentir...!!! »

BATAILLE DE TOLBIAC.

Il y a dans l'histoire un petit nombre d'événemens qui, peu importans par eux-mêmes, enfantent néanmoins d'immenses conséquences. L'action de l'homme y paraît bornée à l'accomplissement d'un fait presque inhérent aux habitudes sociales, d'un fait qui, par son analogie avec une multitude d'autres, aurait dû se perdre avec eux dans l'océan des temps. Mais, après l'action de l'homme, la volonté providentielle dont elle a été l'œuvre agrandit tout à coup le but humain, et rattache un immense avenir à une lutte de quelques heures. C'est ainsi qu'une bataille, en consolidant les droits de Constantin à l'empire, décida de la puissance sociale du christianisme. Constantin et Maxence se faisaient une guerre purement politique; le fils de Constance Chlore et celui de Maximien Herculæus se partageaient les vœux des peuples; tous deux commandaient des soldats formés sous la même discipline et également habitués à vaincre. Mais tandis que Maxence, enfermé dans Rome, immolait des victimes aux dieux du Capitole, et que, renouvelant les plus détestables sacrifices du polythéisme, il faisait égorger des femmes enceintes pour lire l'avenir dans les entrailles palpitantes de leurs enfans, la croix du Sauveur apparaissait à Constantin, et il marchait contre son compétiteur, plein de confiance dans le Dieu des chrétiens, et montrant à ses légions le *labarum* comme un signe de la victoire promise à sa cause. Supposez deux autres compétiteurs à l'empire, n'ayant en vue que la pourpre; la force matérielle et le talent militaire, la pensée humaine, en un mot, décidera seule de l'action et en bornera les conséquences. Mais dans la lutte entre Constantin et Maxence, la pensée religieuse ou divine s'empare de l'événement, elle en dirige les circonstances et en détermine les résultats. Ce ne sont plus deux empereurs qui vont se disputer un trône; le champ de bataille n'est plus seulement une sanglante arène où les intérêts humains se courberont sous les lois du plus fort et reconnaîtront l'autorité du droit de l'épée. Deux principes, dont l'un tient au passé de la civilisation, l'autre à son avenir, vont se rencontrer, se combattre sur un terrain qui n'a d'autres limites que celles du monde. Les armées ne représentent qu'une force passagère et variable; les deux empereurs résument en eux tout ce que l'humanité peut concevoir de glorieuses espérances de rénovation ou d'attachement aveugle à de vieilles croyances et à de vieilles formes. Si Maxence triomphe, l'humanité est arrêtée dans sa marche, et long-temps encore le christianisme voilera ses saints mystères, et ne fera entendre sa parole vivifiante qu'au sein des catacombes. Mais Dieu a prononcé, et sa providence va faire pencher la balance des destinées humaines... Ainsi s'accomplissent sur la terre des événemens, inexplicables sans ce concours supérieur de la volonté divine, qui, sans gêner le cours de la libre volonté de l'homme, lui imprime néanmoins une direction puissante vers le but qu'elle doit atteindre.

Ces grands caractères se retrouvent dans un événement qui occupe peu de place dans les annales primitives de notre histoire nationale, mais qui en occupera une immense dans celle du christianisme et de l'humanité. La bataille de Tolbiac eut par elle-même si peu d'importance, ce fut une chose si peu grave par ses résultats matériels, que le nom du lieu où elle s'accomplit s'est entièrement effacé de la mémoire des hommes, et que les géographes et les historiens modernes ne peuvent que vaguement le désigner aujourd'hui; tant les premiers chroniqueurs qui parlèrent de cette vulgaire mêlée de barbares se montrèrent peu frappés de sa gravité providentielle. Clovis, en effet, avait déjà remporté de plus éclatantes victoires avant celle de Tolbiac; il assista plus tard à des batailles plus sanglantes, et les hommes ont l'habitude de ne juger de l'importance des faits que par celle des élémens qui les ont produits. Mais l'histoire, en s'avançant dans les voies de la science, a dû voir au-delà de ce cercle étroit.

Les diverses tribus des Franks vivaient éparses dans le nord des Gaules sous des chefs particuliers, tandis qu'à l'est, au sud et à l'ouest, les nations qui les avaient devancées sur ce territoire où elles étaient venues chercher une patrie, formaient déjà une puissante monarchie: les Franks se trouvaient ainsi exposés, au nord, aux invasions des peuplades allemandes, pour qui le Rhin était une barrière qu'elles brisaient en se jouant; et du côté du sud, les Goths ne leur permettaient pas d'agrandir leurs domaines. En dehors de ces intérêts politiques, il était d'autres intérêts pour lesquels les Franks étaient appelés à combattre; mais ces intérêts alors ils ne pouvaient les comprendre, et la Providence devait, en un seul jour, les mettre sur la voie de leur mission sociale et sur celle de leur mission religieuse.

Depuis plusieurs années, Clovis était l'époux de Clotilde; mais le front altier du chef frank ne se courbait encore que devant les sanglans autels des dieux de ses pères. Tout à coup, en l'année 496, une multitude d'Allemands pénétrèrent dans les Gaules, et menacèrent d'une entière destruction les récens établissemens des Franks. Il fallait que le danger fût grand pour que les différentes tribus comprises sous les noms génériques de Saliens et de Ripuaires étouffassent les ressentimens d'anciennes luttes et d'anciennes rivalités, en marchant de concert contre leur redoutable ennemi. Les deux armées se rencontrèrent à Tolbiac, qu'on suppose aujourd'hui être Zullich ou Zulpich, à quatre lieues de Cologne, la Colonia Agrippina des Romains. Au premier choc, les Franks plièrent de toutes parts; Sigebert, le roi des Ripuaires, qui résidait dans cette ville, tomba mortellement blessé; les Allemands poussèrent des cris de victoire, et les Franks commencèrent à fuir en désordre. Ce fut dans ce moment que Clovis, le roi des Saliens, contemplant avec douleur ce désastre, qui aurait pu mettre fin à l'histoire des hommes de sa race, leva les yeux vers le ciel pour y chercher un appui, et il promit au Dieu de Clotilde d'embrasser son culte avec ses guerriers s'il lui donnait la victoire. Déjà sans doute la mission de Clovis et de sa nation était arrêtée dans les décrets de la Providence; le juge suprême des actions et des pensées des hommes vit sans doute aussi que la résolution de Clovis était sincère, et que le moment était venu de lui tendre la main pour qu'il commençât un grand avenir.

Aussitôt les chances de la bataille sont changées. A la voix de leur roi et animés d'un nouveau courage, les Franks se rallient et s'élancent sur leurs ennemis; le roi des Allemands tombe sous la hache à deux tranchans, et ses soldats épouvantés jettent leurs armes en demandant la vie et en reconnaissant Clovis pour leur roi. Ainsi les conséquences de cet événement furent la constitution de la nationalité française, qui devait amener le triomphe de l'Église dans toutes les Gaules. Désormais tranquille pour les frontières du nord, Clovis marcha vers le sud pour renverser l'arianisme, représenté en occident par la monarchie des Goths.

Nous avons déjà reproduit ce grand événement sous une forme littéraire différente (Voy. *le Catholique*, 10e liv., pag. 77 et suiv.), et nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile au but d'utilité et d'instruction que nous nous proposons, d'accompagner des rapides considérations qu'on vient de lire la gravure que nous donnons aujourd'hui, et qui forme le pendant de celle qui représente la solennité du baptême du roi Clovis.

L'histoire, dont les fonctions ont été long-temps réduites aux proportions de la narration, a pris depuis quelques années un essor plus élevé. On s'attachera moins désormais à l'exposition littérale des faits qu'à l'examen des idées dont ils sont la déduction inévitable. Peu à peu la raison se fait jour au travers des tristes préjugés que le philosophisme du dix-huitième siècle avait répandus en France; les esprits sérieux et éclairés se tournent vers les idées religieuses comme vers un phare lumineux qui brille dans la profonde nuit du siècle. Voici un exemple remarquable que nous nous plaisons à citer de ce mouvement religieux et philosophique de notre époque; il est tiré de l'introduction d'un récent ouvrage historique sur la révolution française, et puisé dans le sujet même que nous venons de traiter.

« En 497, un an après ce baptême, Clovis in-

vita les Armoriques à s'allier avec lui, et, par l'inspiration des évêques, elles le reconnurent pour administrateur de la chose militaire... . Les troupes romaines qui étaient cantonnées vers la Loire et dans le Berry, ne voulant pas, disent les chroniques, se donner aux ariens, imitèrent les cités; elles se donnèrent aux Franks et aux Armoriques. Alors la nationalité française fut constituée.

« Nous croyons qu'il résulte de la narration qui vient de finir, que l'établissement de la monarchie française ne fut pas le résultat d'une conquête; qu'elle fut appelée par la nécessité toute gauloise de fonder un centre de conservation nationale; enfin, que le principe d'union qui fit une société *une* de tant d'élémens hétérogènes fut le principe catholique : en sorte que c'est avec raison que la loi salique déclare que la nationalité française a été instituée par Dieu, et que ce fut exactement vrai de dire que la France avait été construite par les évêques des Gaules. »

L'ENFANT DE CHOEUR.

NOUVELLE.

I.

Sur la rive gauche de l'Aube et non loin de la petite ville d'Arcis, célèbre par les désastres qu'elle eut à essuyer durant la guerre d'invasion de 1814, il est un village situé d'une manière pittoresque entre la rivière et les collines vineuses qui semblent en dessiner le cours. Il a repris, depuis l'époque funeste dont nous venons de faire mention, l'aspect agréable et gai qu'il avait autrefois, et partout la main industrieuse des habitans a effacé les traces de dévastation et de deuil que les malheurs de la guerre lui avaient imprimées. Peu de temps après l'élévation de Napoléon à l'empire, une voiture s'arrêta un soir, à peu de distance du village, à la porte d'une maison alors habitée par une jeune veuve qui, sans être riche, avait cependant une certaine aisance qu'elle augmentait chaque année par son industrie et son économie. Suzanne Joubert, c'était son nom, avait perdu son mari par un de ces événemens douloureux et imprévus qui semblent ajouter encore aux regrets que cause une telle infortune : elle ne la supporta point avec une entière résignation; mais elle rejeta avec horreur les propositions qu'on lui fit de contracter de nouveaux nœuds. Suzanne était aimée dans le village, quoique depuis son malheur elle vécût dans une solitude complète; on ne la voyait guère que le dimanche à la messe, où elle ne manquait jamais d'assister dans son costume de veuve, qu'elle n'avait point voulu quitter. Elle était bonne et charitable, mais vive et emportée, et le curé du village eut seul le pouvoir de lui faire entendre des paroles de consolation. On fut donc d'autant plus surpris de la visite extraordinaire que recevait Suzanne Joubert; car un riche et brillant équipage ne s'arrête pas impunément à la porte d'une ferme, dans un pays dont aucun habitant n'a de relations qui fassent trouver cette circonstance toute naturelle.

On glosa beaucoup à la Croix-Blanche, c'est le nom que nous croyons devoir donner au village où vont se passer les événemens de cette histoire; mais on se perdit en conjectures sur cette étrange visite. Ce fut bien autre chose quand, le dimanche suivant, Suzanne conduisit à la messe un bel enfant, âgé d'environ cinq ans, et vêtu avec assez d'élégance pour qu'on pût supposer qu'il appartenait à de riches parens. Nul n'avait garde de questionner Suzanne à ce sujet : on savait qu'elle était peu disposée à faire de ses affaires privées un sujet de conversation; on sut cependant, quoique d'une manière assez vague, que l'enfant s'appelait Séraphin, ou que du moins Suzanne l'appelait ainsi. Cette circonstance parut un moment lui faire oublier ses chagrins; ses traits, habituellement pâles et mélancoliques, s'animèrent d'un vif incarnat, et elle redevint belle comme avant son veuvage. On remarqua aussi que le curé, le digne M. Benoît, que son noble caractère, sa piété éclairée, son zèle pour son troupeau, mettaient à l'abri de toute médisance, allait plus fréquemment à la ferme de Suzanne, et l'on en conclut qu'il avait bien voulu se charger de l'éducation de l'enfant. Tout s'oublie, même au village, où l'uniformité de la vie engendre le caquetage et les sots propos; et les gens de la Croix-Blanche s'habituèrent à voir Séraphin sans s'occuper des circonstances qui l'avaient amené parmi eux, comme ils s'étaient habitués à la solitude dans laquelle Suzanne, autrefois communicative et joyeuse, passait désormais sa vie.

Deux années s'écoulèrent ainsi : Séraphin grandissait en révélant les plus heureuses dispositions; il paraissait tendrement aimer Suzanne et profitait avec une rare intelligence des leçons de M. Benoît; mais cet enfant était habituellement triste et silencieux : il semblait né pour l'étude et la méditation; durant les instans qui n'étaient pas consacrés à ses leçons, il allait s'asseoir sous les saules qui bordent les rivages de l'Aube, et il paraissait tomber dans une sorte de ravissement extatique au sein de la riante scène de la nature qui l'environnait. Son cœur s'ouvrait avec une douce prédilection aux inspirations de la religion. Suzanne l'avait habitué à faire à haute voix sa prière; et lorsque, agenouillé devant la petite croix en bois ornée de buis bénit, suspendue au chevet de son lit, il priait pour son père et sa mère, qu'il ne connaissait point sous

d'autre nom, sa voix prenait un accent particulier de sensibilité et d'harmonie, et souvent des larmes inondaient son visage. Il était d'une beauté ravissante ; mais dans ce moment une haute et sublime inspiration embellissait ses nobles traits et justifiait le nom que lui avait donné Suzanne. Le bon curé, qui s'attachait tous les jours davantage à son jeune élève, avait pensé que, dans l'intérêt de sa santé et en même temps pour dissiper la profonde tristesse dans laquelle il paraissait toujours plongé, il devait se livrer à quelques exercices physiques comme tous les jeunes gens de son âge, dont il n'avait jamais paru qu'il désirât partager les jeux. Il obéit néanmoins, se mêla, évidemment pour être agréable au curé et à Suzanne, aux joyeuses bandes des enfans du village qui parcouraient, en remplissant l'air de leurs cris, comme une volée d'étourneaux, les collines voisines et les bords verdoyans de l'Aube. Il leur prouva plusieurs fois qu'il ne manquait ni de force ni d'adresse, et plusieurs de ceux qui voulurent le railler eurent à se repentir de leurs attaques ; mais ces plaisirs du premier âge n'avaient point d'attraits pour lui. Comme ses compagnons, il était habile à la course et à la lutte ; il savait franchir les haies et les larges fossés ; il savait monter en peu de temps jusqu'aux branches les plus élevées des poiriers ; mais Séraphin se séparait comme malgré lui de ses bruyans et aventureux amis. La solitude paraissait avoir pour lui un charme inexprimable. Le pauvre enfant! quelles pensées pouvaient agiter son jeune cœur, lorque assis auprès de quelques vieux arbres, il levait les yeux vers le ciel comme pour y chercher cette douce paix qu'il ne trouvait pas autour de lui.

Deux années se passèrent encore ; mais alors la sombre mélancolie qui avait un moment abandonné Suzanne ramena de nouveau la pâleur sur son visage : souvent Séraphin la surprit sous le berceau du jardin qui avoisinait sa maison, versant d'abondantes larmes et demandant à Dieu de la rappeler à lui. L'enfant pleurait avec elle, puis il prenait ses mains, les couvrait de baisers, et cherchait en vain dans sa tendresse pour elle, et dans sa jeune raison, les consolations qu'il aurait voulu donner à sa mère adoptive. Hélas! ce fut en vain : Suzanne avait été frappée d'un coup trop cruel, sa blessure s'était rouverte, elle devait succomber. Un changement aussi prompt qu'effrayant s'opéra en elle, et des symptômes trop certains annoncèrent sa mort prochaine. Le curé ne la quitta pas dans ces momens solennels où le chrétien mourant n'appartient déjà plus à ce monde que par la douleur. Enfin, profitant d'un instant où Séraphin était allé dans le jardin pour cacher ses larmes à sa bienfaitrice, la malade se souleva péniblement sur son lit et s'adressant au curé : « Mon père, lui dit-elle d'une voix défaillante, j'ai compté sur votre charité pour que le jeune ange qui m'a été confié ne demeure pas sans protecteur sur cette terre quand je ne serai plus. Le secret de ses parens ne m'appartient pas, et je ne puis le confier même à vous qui venez de m'ouvrir le ciel, et lui ne devra peut-être jamais le connaître. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai été la sœur de lait de sa noble mère, et que mon Séraphin est son fils légitime... N'est-ce pas que vous n'abandonnerez point au monde cette créature si douce et si bonne? C'est le fruit d'un hymen malheureux ; mais un jour, je l'espère et je le demande à Dieu au moment de paraître devant lui, on viendra le réclamer.... O mon père! faites qu'aucune malédiction ne puisse outrager ma tombe...

« — Je prends devant Dieu et les hommes l'engagement que vous me demandez, répondit le curé : votre enfant adoptif deviendra le mien...

« — Mon Dieu! que votre nom soit béni, s'écria Suzanne, je n'ai plus qu'à m'en aller à vous... »

Dans ce moment, Séraphin vint s'agenouiller devant le lit de la mourante ; elle retrouva assez de force pour lui sourire et pour le bénir, puis elle tomba dans une profonde léthargie et rendit le dernier soupir.

II.

Près d'une année s'était écoulée depuis cette triste journée. La douleur de Séraphin avait été grande ; mais la voix de la religion, dont il comprenait déjà les enseignemens et les consolations sublimes, pénétra dans son cœur et y versa cette résignation paisible et mélancolique dont elle a le secret. Deux fois par jour l'enfant allait prier sur la tombe de sa bienfaitrice ; il allait arroser les fleurs que ses jeunes mains y avaient plantées, et dès-lors il ne fut plus possible de lui faire partager les jeux de ses anciens compagnons. Il se livrait à l'étude avec une ardeur sans exemple et ne la quittait que pour aider son pieux précepteur dans les fonctions de son saint ministère. Un jour cependant le curé emmena Séraphin à la promenade : ils étaient sur les bords de l'Aube, dont les flots paisibles et purs réfléchissaient les derniers rayons du soleil. Le temps était calme et le ciel pur.

« Séraphin, dit le curé, j'ai voulu vous mettre en présence de cette merveilleuse scène dans laquelle éclate la puissance de Dieu, parce que j'ai à vous parler de choses graves. Écoutez, mon fils, répondez-moi avec votre cœur... Oh! ne rougissez pas ainsi : je sais que le mensonge n'a jamais souillé vos lèvres ; mais vous pouvez être entraîné par le sentiment de la reconnaissance à me faire

une réponse telle que vous ayez un jour à vous en repentir : c'est votre pensée intime que je veux connaître.

« — Mon excellent père, s'écria Séraphin avec émotion, puis-je donc en avoir une seule que vous ne connaissiez déjà ?... Je suis bien malheureux, si vous doutez de moi.

« — Non, mon enfant, reprit le curé, je suis habitué à lire dans votre âme, et ne soyez point orgueilleux de cela, il n'y en a pas de plus pure parmi les anges; mais c'est à votre raison que je dois parler aujourd'hui. Séraphin, je ne connais point vos parens mieux que vous-même; vous en avez été séparé par des circonstances qui doivent être bien graves, car je suis certain qu'ils vous aiment tendrement. Un jour, et Dieu vous doit cette récompense de vos jeunes vertus, ils se souviendront de vous, ils vous ouvriront leurs bras, ils viendront me demander un compte sévère de votre éducation. Vous êtes avancé dans vos études; mais il vous reste à acquérir beaucoup de connaissances sur lesquelles je n'ai que de faibles notions et qui sont utiles dans le monde, où je ne doute pas que vos talens et l'élévation de vos sentimens ne vous appellent à y jouer un rôle distingué. Mon dessein est de vous envoyer au lycée de Reims.

« — Me séparer de vous! s'écria Séraphin. Non, mon père, non; cela n'est pas possible, n'est-ce pas? Vous ne voulez pas que je meure.

« — Enfant, dit le curé attendri, ne m'avez-vous donc pas compris? Ne voyez-vous pas que cette séparation, aussi cruelle pour moi que pour vous, est une preuve de ma vive tendresse?.. Voulez-vous que je dispose de votre avenir?

« — Mon avenir, oh! Dieu ne veut pas qu'il soit remis en d'autres mains que les vôtres... Mon père! mon père! ne m'abandonnez pas.

« — Réfléchissez bien, Séraphin, mon enfant chéri, le moment est venu pour vous de choisir une carrière.

« — Une carrière!... ô mon père! s'écria Séraphin avec enthousiasme, celle qui s'ouvre devant moi aujourd'hui n'est-elle pas la plus belle qu'un homme puisse suivre? Élevé par vous aux pieds de l'autel, je veux m'y rendre digne de recevoir un jour la mission que vous accomplissez; il n'y a pas d'autre ambition dans mon cœur. Qu'ai-je besoin pour cela des connaissances dont vous parlez? faire le bien comme vous, prier et consoler les affligés, n'est-ce pas toute la science que Dieu exige de ses ministres?

« — Cher enfant! reprit le curé d'un ton grave, est-ce bien là votre détermination dernière? Songez que Dieu vous entend, et que c'est vous qu'il punira si jamais vous veniez à vous repentir et à vous plaindre de ma faiblesse pour vous.

« — Oh! jamais! jamais, mon père!... bénissez-moi et exaucez mes prières.

« — Séraphin, je vous bénis et je reçois vos vœux comme l'expression pure et vraie de vos plus chers désirs. »

Séraphin se précipita dans ses bras, et dès le lendemain il quitta ses vêtemens laïques pour prendre ceux de son noviciat au saint ministère; ses études furent dirigées vers le but qu'il avait choisi pour sa vie. Pendant quatre ans l'enfant de chœur accomplit avec un zèle qui ne se ralentit point tous les devoirs qui lui étaient imposés : sa piété et sa charité les dépassèrent souvent. Si quelquefois le bon curé était obligé de lui adresser quelques réprimandes paternelles, c'était seulement pour modérer son zèle et pour lui apprendre qu'il ne faut pas donner à Dieu plus qu'il ne nous demande. En grandissant, Séraphin développa les brillantes qualités dont il avait plu à Dieu de déposer le germe dans son cœur. Chargé par le curé d'instruire les jeunes garçons du village, il accomplissait ce devoir avec autant d'intelligence que de bonheur. Doux, tolérant et charitable, il était aimé de tous; ami des pauvres et des malades, il consacrait aux premiers le produit de ses épargnes, aux autres ses nuits et ses jours; on venait de loin pour le voir, et l'enfant de chœur de la Croix-Blanche, l'humble Séraphin avait acquis dans toute cette partie de la Champagne une réputation de sainteté qui faisait la joie de son bienfaiteur, de son père adoptif. A cette époque Séraphin n'était plus un enfant, c'était un grand et beau jeune homme, mais simple et modeste; il paraissait ignorer de quels avantages Dieu l'avait doué. Quand le curé le louait de quelque belle action, il baisait sa main et s'écriait douloureusement : « Pourquoi ma bonne Suzanne n'est-elle pas là? »

C'était au milieu de l'année 1811 : le moment était venu où Séraphin devait cependant se séparer du curé; l'enfant de chœur allait entrer au séminaire pour se préparer à recevoir les ordres. Un matin une chaise de poste s'arrêta devant l'ancienne maison de Suzanne Joubert, occupée maintenant par quelques-uns de ses parens qui avaient été ses héritiers. Quelques instans après, la voiture traversa rapidement le village et entra dans la cour du presbytère. Il en descendit un homme d'une taille élevée, d'un extérieur noble et imposant, et qui portait le costume d'un haut grade militaire. Ce fut Séraphin qui le reçut.

« — Monsieur Benoît? dit l'étranger rapidement.

« — Veuillez entrer, monsieur, répondit l'enfant de chœur; il est chez lui dans ce moment. »

Ce personnage paraissait inquiet et troublé, et Séraphin éprouva un serrement de cœur inexprimable lorsqu'il le vit entrer dans le presbytère. Les regards de cet étranger s'étaient un moment arrêtés sur lui, et il avait fait un étrange signe de mécontentement en disant à voix basse : « Impossible ! » Était-ce donc pour lui qu'il venait au presbytère? Qui était-il? que lui voulait-il? Une foule de pensées tristes et tumultueuses surgirent aussitôt dans l'esprit de Séraphin ; une larme vint mouiller sa paupière, son cœur se serra, une émotion indéfinissable l'agita. Ses perplexités ne durèrent pas long-temps : il n'y avait pas dix minutes que l'étranger était enfermé avec le curé, lorsque la voix de ce dernier appela Séraphin : son cœur battit plus fort; il monta lentement l'escalier qui conduisait au salon ; la porte en était ouverte, et il vit le curé, assis et à demi renversé sur son fauteuil, qui tenait un mouchoir sur ses yeux ; l'étranger, le coude appuyé sur une table, promenait autour de lui son regard fier et impatient... Tous deux se levèrent quand Séraphin parut.

« — Séraphin, dit le curé d'une voix attendrie, la volonté de Dieu détruit aujourd'hui votre ouvrage et le mien ; il vous rappelle au monde, il vous rend une famille et un rang... Voici votre père....

« — Mon père !... » s'écria le jeune homme en pâlissant ; puis il salua l'étranger avec respect, et se jeta dans les bras du curé.

« Que faites-vous, mon enfant ? dit M. Benoît ; ne vous ai-je pas dit que M. le général comte d'A..... était votre père?

« — Je ne suis nullement offensé, monsieur le curé, répondit le général avec dignité, de la conduite de ce jeune homme ; elle est toute naturelle ; il ne me connaît encore que par un abandon qui a dû lui paraître bien cruel quand il a eu assez de raison pour comprendre sa position.... Pauvre Charles ! nous te ferons oublier les chagrins de ton enfance : une mère tendre et bonne t'attend pour te nommer son fils, pour te presser sur son cœur.... elle sera fière de toi.... Sais-tu que tu lui ressembles, Charles?... et moi qui suis ton père, ne me diras-tu rien, ne me pardonnes-tu pas?....

« — Oh ! monsieur.... mon père, dit le jeune homme en recevant les embrassemens du général, le Ciel m'est témoin du bonheur que j'éprouve en apprenant que j'ai le bonheur de vous appartenir ; mais une inquiétude cruelle me dévore en même temps : que voulez-vous faire de moi? »

Le curé baissa la tête en croisant les bras sur sa poitrine.

« — Charles, répondit le général, des circonstances que tu connaîtras bientôt t'avaient privé des caresses et des soins de tes parens, pour qui ta naissance avait été cependant un jour de joie et de bonheur. Ne veux-tu pas répondre aujourd'hui à leurs plus chers désirs? ne veux-tu pas essuyer des larmes qui coulent depuis dix-huit ans?

« — Quitter ce pays et pour toujours ! s'écrie Charles, quitter mon père adoptif, la paix et le bonheur! ô jamais! jamais !....

« — Il le faut cependant, et cela à l'instant même, répliqua le général avec douceur, mais avec fermeté.... Charles, quand tu seras au sein de ta famille, tu comprendras les devoirs qui te sont imposés : tu ne peux suivre la carrière que tu avais choisie, j'attends de toi ce dévouement à ma volonté : tu ne commenceras pas à démentir par une désobéissance à ton père les sentimens religieux dont tu parais animé....

« — Vous l'entendez, mon fils, dit le curé ; la voix d'un père est celle de Dieu même. Vous seriez indigne du saint ministère auquel vous désiriez vous vouer si vous osiez lui résister. Que la volonté de Dieu soit faite ! Adieu, mon Séraphin, mon fils bien-aimé ; obéissez à votre père, et songez quelquefois dans le monde à celui qui a eu pour votre enfance sa tendresse et son amour.

« — Mon père, bénissez-moi, » reprit Charles, après un moment de silence et d'hésitation, en s'agenouillant devant le curé, qui posa sur sa tête ses mains tremblantes ; puis il se leva et dit avec effort au général : « Monsieur, je suis à vos ordres.... »

Un instant après, la chaise de poste entraînait l'enfant de chœur loin de la Croix-Blanche.

(La suite au prochain numéro.)

MÉLANGES.

— S'il est impossible de nier que l'homme espère jusqu'au tombeau ; s'il est certain que les biens de la terre, loin de combler nos souhaits, ne font que creuser l'âme et en augmenter le vide, il faut en conclure qu'il y a quelque chose au-delà du temps.

M. de Chateaubriand, *Génie du christianisme.*

— L'athéisme n'est bon à personne, ni à l'infortuné auquel il ravit l'espérance, ni à l'heureux dont il dessèche le bonheur, ni au soldat qu'il rend timide, ni à la femme dont il flétrit la beauté et la tendresse, ni à la mère qui peut perdre son fils, ni aux chefs des hommes, qui n'ont pas de plus sûr garant de la fidélité des peuples que la religion. Le même, *ibid.*

— Le doute est une mer agitée dont la religion est l'unique port. De Lévis.

SCIENCES RELIGIEUSES.

AGIOGRAPHIE.

SAINT VINCENT DE LÉRINS.

Quand la lumière eut pénétré la barbarie des Gaules et de la Germanie, quand elle eut percé la profondeur des forêts druïdiques, les solitudes d'Occident se peuplèrent à leur tour d'hommes pieux et chrétiens, qui, attachés au sol par le travail, confondaient, sous la conduite d'un vénérable père *abbas*, leurs pénitences et leurs labeurs, défrichaient la terre et priaient en commun.

C'est ainsi que la plupart des moûtiers furent construits : échelonnés sur le flanc des montagnes, on voyait bien vite se grouper autour d'eux les cabanes des serfs et des tenanciers ; l'esclave de la terre venait s'abriter à l'ombre de l'esclave de Dieu. Alors que tout était courbé sous la servitude féodale, les religieux prenaient en main la cause du pauvre peuple, et bien souvent la croix du monastère fut plus puissante contre la dévastation et le malheur que le donjon seigneurial.

Plus d'une fois aussi quelque puissant du monde, sentant l'âge glacer sa main et la mort frapper au seuil de son palais, venait agenouiller ses vanités aux marches du sanctuaire. Il quittait la pourpre pour revêtir la bure et le cilice, et couvrait du sublime linceul du repentir une vie passée dans la débauche et l'oubli des choses saintes.

Entre tous ces monastères s'éleva comme un astre de lumière et de piété le monastère de Lérins. Sur les beaux rivages de la Méditerranée, à deux ou trois lieues d'Antibes, il est une île que d'antiques ruines couvrent de toutes parts : c'est Lérins, où, vers l'an 410, saint Honorat, qui avait conversé avec les solitaires de la Thébaïde, fonda, à l'imitation des monastères de l'Orient, cette glorieuse abbaye qui donna à l'Église douze archevêques, douze évêques et plus de cent martyrs. Personne avant lui n'avait voulu habiter cette île, parce qu'elle était peuplée de toutes sortes de reptiles venimeux. Saint Honorat, qui ne cherchait pas les commodités de la vie présente, mais la mortification de tout ce qui peut flatter les sens, jugea que cette plage infréquentée serait très-propre à sa pieuse entreprise. Il y débarqua avec ses compagnons.

C'est à Lérins, dans cette *académie de sainteté*, cette *île bienheureuse*, cette *terre des miracles*, cette *île des saints*, cette *demeure de ceux qui vivent en Christ* (1), que saint Vincent vint prendre l'habit monastique, et qu'il fut élevé à la dignité du sacerdoce. « Long-temps ballotté, dit-il dans le prologue de son *Commonitorium peregrini*, par les rudes et divers tourbillons de la vie séculière, je me suis enfin abrité au port de la religion, refuge hospitalier des misères humaines. Là, déposant toute pensée d'orgueil et de vanité, apaisant Dieu par le sacrifice de l'humilité chrétienne, je cherche à éviter non-seulement les naufrages de la vie présente, mais encore les flammes de la vie future. » Les détails de sa vie sont enveloppés d'une obscurité séculaire qu'on n'a pu parvenir à dissiper entièrement. Il paraît cependant qu'il avait suivi d'abord la profession des armes, et qu'ensuite il occupa dans le monde des emplois distingués. Sa première éducation avait été soignée ; il était instruit dans les lettres humaines et y avait fait de grands progrès. Arrivé au monastère, il étudia les saintes Écritures, lut les ouvrages des Pères et devint un théologien profond. Gennade, dans ses *Hommes illustres*, le représente comme un homme d'une sainteté rare, d'une grande éloquence, et éminemment versé dans les sciences ecclésiastiques. L'ouvrage le plus remarquable qu'ait publié Vincent est intitulé : *Commonitorium peregrini*, Commonitoire du pélerin. Cet ouvrage, d'une juste et sévère dialectique, a toujours été, pour les dissidens de bonne foi, le guide qui les a ramenés au sein de la véritable Église. Voici la règle que, dans ses trois premiers paragraphes, Vincent établit pour distinguer la vérité de l'erreur, suivant les principes pratiqués par l'Église catholique.

« Souventes fois, dit-il, je me suis enquis avec grande sollicitude auprès de bien des personnages éminens en sainteté et en savoir, de quelle manière je pourrais, par une sorte de voie générale et régulière, discerner la vérité de la foi catholique d'avec la fausseté des hérésies perverses, et ils m'ont toujours répondu d'un commun accord : « Que si moi ou autres voulions démêler les impostures des hérétiques, nous préserver de leur contagion et demeurer saints et entiers dans une foi pure et immaculée, il fallait, moyennant l'aide de Dieu, affermir notre croyance d'abord par l'autorité des saintes Écritures, puis ensuite par l'interprétation de l'Église. Ici peut-être me dira-t-on : Puisque la loi divine est parfaite, qu'elle est de foi suffisante et plus que suffisante à toutes choses, qu'est-il donc nécessaire d'y joindre l'autorité de l'interprétation ecclésiastique ? C'est que, vu la profondeur de l'Écriture sainte, tous ne la prennent pas en un seul et même sens ; mais que les mêmes paroles sont expliquées autrement par l'un, autrement par l'autre ; de sorte qu'autant il y aurait de personnes, autant on en pourrait tirer

(1) C'est ainsi que l'ont appelée saint Hilaire d'Arles, saint Césaire, Sidonius de Clermont, etc. Voyez *Gallia Christiana*, tome II.

l'interprétations diverses. Autrement, par exemple, se prononce Novatien, autrement Photin, autrement Salullien, autrement Donatin, autrement Apollinaris Prescillianus, autrement Jovinien, Pélage, Céleste, autrement enfin Nestorius. Alors donc il est bien nécessaire, au milieu de tous ces détours et de toutes ces erreurs, que la ligne de l'interprétation des prophètes et des apôtres soit dirigée suivant la règle du sens ecclésiastique et catholique; mais en l'Église catholique on doit avoir grand soin de s'en tenir à ce qui a été cru dans tous les lieux, dans tous les temps, par tous les fidèles. *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus traditum est.* »

Tertullien, dans son *Traité des Prescriptions,* avait déjà prouvé qu'on ne doit point discuter avec les hérétiques, mais leur opposer la tradition et l'autorité de l'Église. Vincent, dans son admirable opuscule, se montre le digne rival de l'*Apologétique;* son style, sans avoir l'éclat de celui de Tertullien, en a toute la mâle vigueur. Il argumente, suivant l'expression d'un de ses plus vieux traducteurs, « avec une telle subtilité, qu'il ne se trouve pas moins forçant par la violence et picquant amas de ses raisons, que persuadant par la douceur et naïfveté de son éloquence. » En effet, il enlace son adversaire dans un réseau à mailles de fer, et l'y froisse par la force de sa logique jusqu'à lui faire crier merci.

Vincent composa le *Commonitorium* en 434, trois ans après le concile d'Éphèse, où le *Nestorianisme* fut condamné. Il existe un grand nombre de traductions de ce petit et admirable livre, mis avec raison au rang de ce qui nous reste de plus excellent de l'antiquité. Le P. Labbe le qualifie de *livre d'or,* et Bellarmin, à cause de sa brièveté, l'appelle *Mole parvum, sed virtute maximum.*

Par une de ces fatalités qu'il faut peut-être expliquer par l'humilité même de saint Vincent, cet illustre solitaire dont le livre devait avoir un si long retentissement, est mort presque inconnu au monde sous le règne de Théodose et de Valentinien.

ARCHEOLOGIE RELIGIEUSE.

NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES.

Sur le sommet de la verdoyante colline qui fut le berceau de Lyon, et au pied de laquelle la Saône roule gracieusement ses ondes paresseuses, s'élève une antique chapelle que Pie VII rendit, en 1805, au culte de la mère de Dieu. On dirait qu'elle a été posée là, sur le point culminant de la noble cité, comme pour recevoir les vœux de sa population pieuse et les porter vers le ciel. Elle sert de sanctuaire à une statue de la Vierge consacrée par les prières et les bénédictions de tous les âges. Ses murs sont tapissés de tableaux touchans, quoique sans art, qui retracent de merveilleuses espérances et des guérisons plus merveilleuses encore. Là, toutes les angoisses de l'âme sont venues s'épancher aux pieds de celle qui éprouva d'inexprimables douleurs. Ici c'est une mère qui présente à la mère du Sauveur un fils unique près de mourir; la Vierge sourit et la rassure, et, dans un angle du tableau, on voit un berceau où un bel enfant dort d'un sommeil paisible. Les couleurs de la santé et de la vie ont remplacé la pâleur de la mort. Là un vieux paralytique, conservé à la tendresse de ses enfans et petits-enfans, suspend près de l'autel les deux béquilles qu'il croyait ne quitter qu'avec la vie. Plus loin une barque emportée par les vagues du Rhône se brise sur les écueils; en vain les mariniers opposent à la violence du courant leurs forces affaiblies; entraînés par les flots, ils vont périr: mais Notre-Dame-de-Bon-Secours apparaît au-dessus du fleuve, leur prête jusqu'au rivage sa protection et son appui. Oh! comme l'on se sent imprégné de religion et de poésie sous la voûte de la vieille Chapelle-aux-Miracles!

Du haut de la *montagne des Pélerins*, comme les chroniques appellent le coteau de Fourvières; du haut de cette montagne, toute peuplée de marchands de chapelets, d'images et d'*ex-voto,* Lyon se déroule aux regards comme un magnifique panorama. On voit son immense enceinte qui descend des hauteurs pour embrasser l'espace entre la Saône et le Rhône; on la voit se prolonger sur les deux fleuves, couvrir leurs rives, et étendre ses faubourgs au-delà même du Rhône. Qu'on est singulièrement ému en pensant aux misères de sa population laborieuse, pauvres tisseurs de ces belles étoffes de soie connues dans l'univers par l'éclat de leurs couleurs, la richesse et la perfection du travail! C'est avec leurs larmes et leurs prières qu'ils attendrissent le pain dur de leurs sueurs: car ici l'ouvrier croit encore à la religion de ses pères. Des doctrines désolantes n'ont point flétri ses croyances, et dans le naufrage de toutes ses espérances ici-bas, il élève ses regards au-delà de la tombe. Grande et noble cité! le sang des saints et des héros a rougi, à plus d'une époque, le pavé de tes rues et les belles eaux de tes fleuves, et, dans ces tristes jours où le philosophisme a mis partout l'empreinte de ses ravages, tu as su garder ta foi dans toute sa primitive pureté!

Après les derniers troubles qui ont désolé la seconde ville du royaume, les Lyonnais ont senti redoubler l'ardeur de leur dévotion pour Notre-

Dame de Fourvieres, dont le temple venait, par une faveur insigne, d'échapper à la destruction : tous les vœux se sont réunis, il n'y a eu qu'un cri : « A Marie! à Marie! un tribut solennel de gratitude et d'amour! »

Pour favoriser cette ferveur, une souscription fut ouverte afin de se procurer les fonds nécessaires à l'embellissement et à l'agrandissement de Fourvières. M. Ponchon, dans une brochure (1) que nous avons sous les yeux, s'élève contre ce projet avec une religieuse ardeur. Il s'est ému en apprenant que le marteau allait frapper l'antique chapelle, que le clocher de Fourvières devait être renversé, que la nef vénérée se perdrait dans le vaisseau d'une église plus vaste, et que l'on voulait détruire sans pitié les traces de tant de pieux souvenirs. M. Ponchon veut que les formes primitives de ce lieu de pélerinage soient conservées avec un religieux scrupule : car, dit-il, « un pélerinage est un lieu dès long-temps positif, circonstancié, plein de traditions religieuses plus ou moins touchantes, plus ou moins sublimes, plus ou moins enveloppées de générations et de siècles; un lieu dont le contact, dont l'approche, dont la vue, échauffant les imaginations, réveillant les esprits, touchant les cœurs, augmente l'énergie de la pensée de Dieu, imprime de l'activité à la foi, donne de la ferveur à la prière, et de la sorte autorise celui à qui elle est adressée, si nous osons ainsi parler, à interrompre là plus souvent qu'ailleurs, en faveur des supplians, les lois immuables que lui-même a dictées à la nature. »

Que l'on se garde donc bien de toucher à cette vieille chapelle, à cette masure et à ces ruines; elles sont mille fois plus éloquentes que le plus magnifique édifice, que le monument le plus somptueux.

« D'ailleurs, poursuit M. Ponchon, bâtir des églises! nous oserons le dire : qui est-ce qui n'en bâtit pas aujourd'hui des églises, depuis le patriarche de Ferney jusqu'à nos campagnards philosophes? Quelle est la commune si minime qui ne prétende bâtir sa nouvelle église, ou agrandir ou défigurer l'antique église qu'elle possède? Quel est le maire, quel est le conseil municipal que le zèle de la place publique de son *endroit* ne dévore jusqu'à lui faire voter gaîment des centimes additionnels pour y ériger un monument, aujourd'hui sous le nom d'église ou de temple, sauf par la suite à déterminer son nom et son usage, selon les temps et les progrès des lumières?

« Mais tout cela, qu'est-ce? De la pierre, de la chaux, du sable entassés, du malaise de cœur, de la vanité, de l'amour-propre, et rien que cela. C'est une façon comme une autre de hauts-fourneaux, de chemins de fer, de ponts suspendus, et pas davantage. Ah! ne prenons pas le change ici : la pensée de Dieu n'a rien de commun avec cette agitation convulsive de la matière et des esprits : appliquons-nous bien plutôt, nous autres faibles restes d'Israël, à préserver de toute atteinte le petit nombre de monumens qui reflètent encore la physionomie et les traditions des anciens jours; nous dont toutes les croyances, dont tout l'avenir, ne sont qu'une conséquence des souvenirs vivans des temps passés. Et puis, sous le rapport du goût même, faire des débris, disperser des ruines, des ruines consacrées, pour introniser à leur place la vulgaire, la triviale nouveauté aux embrassemens adultères, la nouveauté, impudente ennemie des hommes et de Dieu, quelle méprise! »

M. Ponchon n'interdit pas cependant à la dévotion générale de se manifester par un témoignage éclatant; lui aussi a son plan propre à satisfaire toutes les pieuses exigences. « Qu'au prix de notre or, dit-il, disparaisse sur une large surface tout ce qui la dérobe aux regards; qu'une riche et vaste grille demi-circulaire limite cet espace à l'occident, au sud et au septentrion; et qu'au milieu de cette enceinte mystérieuse resplendisse comme un diamant précieux la maison de Marie. Si ce plan modeste ne paraît point suffire aux âmes tendres pour signaler leur jubilation, il est encore facile de les satisfaire : qu'au sud et à une certaine distance de l'antique chapelle, mais toujours dans l'enceinte qui lui est consacrée, s'élance dans les airs une immense colonne, et que de son sommet parte, étincelant d'or, pour commander le vaste horizon et en recevoir les hommages, le signe sacré de la rédemption des hommes.

« Qu'elle parte donc en tout bien tout honneur, cette croix! qu'elle s'élance au plus haut des airs! que nul étranger n'ait à passer dans nos murs sans qu'elle ne frappe ses regards! que du sommet des Alpes le voyageur l'aperçoive scintillante au zénith de l'immense horizon, et qu'il s'écrie plein d'enthousiasme : La voilà bien, la voilà bien, cette croix de la cité croyante! Qu'elle ombrage nos fleuves, nos quais, nos ponts, nos places publiques! qu'elle protége nos temples, nos demeures et nos tombeaux! Et, quand les vents déchaînés pousseront de l'occident ces nuées sombres et brûlantes qui portent la terreur dans les âmes, quand les mères tremblantes rassemblent autour d'elles leur jeune famille éperdue, quand hommes, femmes, vieillards, enfans, tous, les plus braves comme les plus timides, sentent faiblir leur courage et leur cœur se resserrer, qu'il sera consolant, qu'il sera secourable de la voir,

(1) *Du pélerinage de Fourvières*, à Lyon, chez Chambet fils, quai des Célestins. Prix, 1 franc, au profit de Fourvières.

à la clarté des éclairs, cette croix lumineuse, se dessiner sur le noir horizon, conjurer la foudre et faire brèche au fort des tempêtes! Et dans les tempêtes politiques, et dans les tempêtes des passions, et dans toutes les tempêtes de la vie et de la mort, qui dira, ô croix triomphale! ô croix de prédilection! ce que tu répandras dans les cœurs de résignation, de prudence et de courage! »

Tel est le vœu, tels sont les plans que M. Ponchon a développés avec éloquence. Et nous aussi, nous nous unissons de cœur et d'âme à ce digne interprète de la foi lyonnaise. Que ce vandalisme qui édifie, non moins barbare que celui qui renverse, n'efface pas encore du sol de la vieille France l'une de ces saintes maisons, aujourd'hui si peu nombreuses, et qui apparaît comme une larme mystique que la religion a laissée tomber sur cette ville de misères et d'amour.

LITTÉRATURE.

LE BARDE IRLANDAIS.

I. — Quand la nuit sombre descend sur les rivages d'Antrim, et que les grandes colonnes basaltiques de la Chaussée des Géans ressemblent de loin aux rayons de la lune qui se projettent dans les eaux écumeuses de la mer du Nord, une voix triste et mélancolique soupire dans les échos de ces grèves solitaires. Est-ce donc le chant plaintif d'un oiseau étranger égaré sur ces plages, qui regrette les arbres et les graines nourricières de sa patrie? Cette douce et tremblante harmonie, qui se mêle aux fraîches brises du soir, et qui se perd dans les lointaines vallées, est-ce la voix d'un esprit ou le bruit du vent qui soupire, en glissant dans les intervalles de la gigantesque colonnade de laves?

II. — C'est la voix d'un enfant de la verte Erin, la voix sainte du poète qui gémit ainsi dans le silence du soir. Comme le Barde antique assis sur les rochers que de temps en temps viennent couvrir les vagues écumeuses de la mer, et pressant sur son sein la harpe gallique qui réjouissait autrefois les échos de l'Irlande, il raconte en paroles mélodieuses les choses passées et les misères actuelles de la noble terre sur laquelle la sombre et fanatique Albion a fait germer la misère et l'esclavage. Oh! la misère dans tes flancs fertiles, noble mère de tant de braves hommes! l'esclavage pour toi, belle et noble Erin! pour toi dont le front libre s'élevait parmi les nations tout rayonnant du signe sacré de la Rédemption, et chargé des lauriers de cent batailles!

III. — Hélas! ainsi le Seigneur le voulut dans ces temps déjà lointains où le roi angevin, accompagné de ses barons normands au corselet de fer et à la lourde épée, vint réclamer comme son domaine tout le pays depuis le cap Malin jusqu'au cap Clear, depuis les fertiles bords du Shannon jusqu'aux côtes sauvages d'Antrim. Désolation! désolation! et ce fut un pontife romain, un Saxon, dont les Normands avaient opprimé les pères, qui te livra à la fureur des Normands, toi mon Irlande chérie! Adrien, serviteur des serviteurs de Dieu, que le Seigneur te pardonne le bref sanglant que, dans un moment d'erreur, tu adressas à Henri d'Anjou, lui disant: « Prends l'Hibernie avec ses peuples, je te les donne pour le denier de saint Pierre!.... »

IV. — Comme le fils de l'homme fut vendu par l'apôtre infidèle, ainsi, noble Erin, tu fus livrée par le père commun des fidèles, toi si religieuse et si tendre! Et tu devais aussi porter ta croix dans ce monde, tu devais être foulée aux pieds des soldats grossiers, exposée aux injures de la populace, et tu devais plusieurs fois tremper tes lèvres pâles et mourantes dans le calice d'amertume; tu as été ainsi choisie pour une seconde expiation; et, au milieu de tes souffrances, tu as levé vers le Ciel tes yeux humides, pour y chercher le courage et l'espérance...

V. — Oh! combien de fois, depuis ces jours de deuil, l'Eglise n'a-t-elle pas pleuré sur toi, dont la voix suppliante, malheureuse Irlande, s'élevait vers elle du sein de l'abîme de maux où tu fus plongée! Ses larmes se sont mêlées aux tiennes; ses prières ont monté avec les tiennes jusqu'au trône de l'Éternel, et une pensée d'avenir est tombée sur ton front pâle, comme un doux rayon du soleil du printemps fait germer la fleur odorante au sommet de tes montagnes neigeuses.

VI. — Et cependant l'Irlande ne tomba pas, comme le pin verdoyant, sous la hache du bûcheron: elle se leva frémissante de colère quand les chevaux des Normands hennirent dans ses vallées, quand les bannières ennemies se déployèrent sur ses collines. Il fallut qu'un de tes fils, aux bras forts et nerveux, se révoltât contre sa mère, pour que tu pliasses le genou devant un suzerain, mon Irlande chérie! Honte éternelle sur ton nom, roi de Laghoniagh, Dermot, fils de Morrogh! toi dont la voix sacrilége appela l'étranger à ton secours, parce que, trop faible contre un brave rival, il n'y avait pas dans ton clan assez d'épées qui se levassent pour toi. O lâche!....

VII. — Non, l'Irlande ne descendit point sans gloire dans l'abîme profond du malheur; de braves enfans moururent pour elle; et bien des fois, devant son épée victorieuse, elle vit fuir l'Anglais épouvanté; bien des fois un cri de colère et de

liberté retentit dans les échos de ses montagnes; bien des fois la voix de son peuple mugit comme l'Océan aux approches de la tempête; et alors, Albion, tes lords orgueilleux, les ministres infidèles et corrompus de ta foi morte, tes avides marchands, tes soldats mercenaires ont frémi. Déjà ils croyaient voir la harpe irlandaise sur les vieux créneaux de la Tour de Londres, accompagnant un chant de mort!

VIII. — Albion, qu'as-tu fait de ta sœur, la belle et noble Erin? Tu l'as saisie par sa longue chevelure, tu l'as frappée au visage et au cœur, tu as bu son sang, tu as savouré ses larmes, tu as ri de ses cris de détresse, tu as contemplé d'un œil sec et froid la lèpre de sa misère. Et lorsque, oubliant tes crimes et tes cruautés, la pauvre Erin te demandait merci, et qu'elle essayait de te donner un nom d'amour, tu lui as répondu par des paroles de haine; tu as ajouté de longs et pesans anneaux à la chaîne de fer dont tu avais chargé ses membres brisés par la torture; tu as été insensible à des infortunes dont le récit fait pleurer les nations les plus lointaines; et riant comme Satan au milieu du luxe menteur qui t'environne, tu as demandé de l'or!... De l'or pour tes nobles seigneurs, pour tes fiers représentans dont la conscience a un prix comme les épices de l'Inde; de l'or pour toi qui vieillis et trembles sur un monceau d'or!

IX. — Vois-tu, Albion, tu seras renversée de ton char comme l'impie Antiochus, tu seras battue de verges comme Héliodore; tu pleureras solitaire au sein des mers, comme Venise qui a été grande et cruelle comme toi. Le Seigneur prendra pitié des malheureux que tu as faits; le vent de sa colère soufflera sur toi; il dispersera tes flottes, il remplira ton sein d'une mystérieuse terreur; ta voix impérieuse deviendra plus impuissante que le souffle léger du vent qui soulève à peine les pétales flétris des fleurs de l'églantier. Et nul ne te plaindra; nulle prière ne s'élèvera pour toi vers le Ciel irrité. Il n'y aura point d'écho pour les beuglemens de Jean Taureau; et une voix inflexible te poursuivra partout dans tes jours sans soleil, dans tes nuits brumeuses, en criant par le monde : Albion! qu'as-tu fait de ta sœur, la belle et noble Erin?

X. — Pardon, pardon, Seigneur! si ces paroles amères sortent de la bouche du poète, comme les flots irrités des torrens qui vont grossir les eaux du Shannon; c'est qu'il aime tendrement sa mère, et que sa mère a tant pleuré!... c'est que la plainte ne console pas; c'est que la patience ne guérit pas le cœur qui souffre... c'est qu'il est des misères trop grandes pour tes créatures.... Mais pourquoi douter, ô mon Dieu! de ta justice et de ta bonté? tu ne pardonneras qu'à ceux qui pardonnent... Eh bien! qu'Albion prospère; mais qu'Erin soit libre! Oh! tu pardonneras, Seigneur! si une voix irlandaise crie vers toi : Dieu sauve l'Angleterre!... Notre Père qui êtes dans les cieux, prenez pitié de l'Irlande catholique et résignée, que ses larmes et ses misères soient mises dans la balance de votre justice, et que des jours sans orages descendent sur ses collines... Amen! Amen!

XI. — Et maintenant, ô mère des saints et des héros, mon Irlande bien-aimée! ton poète qui chante dans l'ombre des nuits ta colère et tes espérances, te demande aux échos des grèves d'Antrym; viens le visiter dans ses songes d'avenir; viens comme une apparition bienfaisante réaliser sa pensée d'amour et de dévouement. Oh! n'est-ce point toi, ma mère, n'est-ce point toi qui, agenouillée sur le rivage, pries le Seigneur ton Dieu pour tes tristes enfans? n'est-ce point toi dont les mains chargées de chaînes pressent encore sur ton cœur la croix du Sauveur? Salut, ma noble mère!

XII. — Oh! que tu es belle encore, mon amour, dans ta douleur sublime! Quelle vive et sainte espérance brille dans tes yeux bleus, qui cherchent dans le ciel un refuge pour ta misère! La brise soulève ta longue chevelure, et les vagues expirantes de l'Océan viennent mouiller les plis de ta blanche robe. Une sainte et ravissante harmonie t'environne; car le malheur est sacré... La pâleur de ton front atteste tes longues souffrances; mais quel délicieux sourire vient froisser tes lèvres.... Ne sont-ce point les mélodieuses paroles d'un hymne d'espérance que, d'une voix attendrie, tu mêles aux accords de ma harpe, jusqu'au moment où le soleil, descendant sur ces grèves désolées, finit le songe du poète? Alors tout disparaît, hélas! excepté sa douleur; et les derniers accens de sa voix vont porter dans les échos les plus lointains ces mots que le Seigneur entendra!... Irlande! Irlande! que Dieu te protége!

(*Voyez* la gravure.)

L'ENFANT DE CHOEUR.

(Suite.)

III.

Plusieurs fois déjà une main bienfaisante avait renouvelé les fleurs qui croissaient sur la tombe maintenant solitaire de Suzanne Joubert. Aucune nouvelle de Séraphin n'était parvenue au bon curé de la Croix-Blanche, car le fils du comte d'A.... était toujours pour lui l'enfant qu'il avait vu grandir au sein du sanctuaire, et il continuait dans ses prières et dans ses souvenirs à lui donner le nom

sous lequel il l'avait connu. Il est vrai qu'une somme assez importante lui avait été envoyée de la part des parens de son fils spirituel, pour lui tenir lieu des dépenses que son éducation lui avait occasionées; les pauvres du village en avaient reçu la plus grande part au nom de cet enfant chéri; mais on avait évité dans la lettre d'envoi de lui parler de lui. Il avait été profondément affecté de ce cruel procédé, dont il était loin d'accuser Séraphin : il savait qu'il ne pouvait être ingrat, et il souffrait d'autant plus de son silence, qu'il craignait qu'on n'eût fait violence à ses sentimens. Oh! sans doute, pensait-il, mon enfant est malheureux : on lui interdit la consolation de m'écrire afin qu'il oublie les saintes affections de sa jeunesse, peu d'accord avec les devoirs qui lui ont été imposés. Si je savais du moins où il peut être, certainement j'irais le voir : à pied et un bâton à la main, je traverserais toute la France s'il le fallait pour le revoir un moment, et nul n'aurait ni le courage ni la puissance de l'arracher de mes mains.

Le pasteur désolé aimait à parcourir seul les lieux qu'il avait souvent visités avec son élève. Il allait sur les bords de l'Aube comme pour le chercher sous les arbres où il s'était assis avec lui, et quand il s'était bien assuré que sa faiblesse n'aurait d'autre témoin que Dieu, il donnait un libre cours à ses larmes, en songeant au temps où son élève épanchait toutes ses pensées dans son sein, où il lui ouvrait son cœur d'ange et lui promettait de vivre et de mourir sous son abri tutélaire. Ces doux projets d'avenir qui souriaient à la vieillesse du pasteur s'étaient évanouis comme des songes; il était seul maintenant, et le chêne qui avait résisté à bien des orages était plus faible que l'arbrisseau qui avait grandi sous son feuillage.

Cependant, vers le milieu de l'année 1812, le curé reçut une lettre timbrée d'Allemagne; il jeta précipitamment un regard sur la suscription et reconnut l'écriture de Séraphin. Son cœur battit avec force en brisant le cachet, et les larmes qui inondèrent ses yeux lui permirent à peine de lire les lignes suivantes :

« Mon Père,

« Me pardonnerez-vous le long silence que j'ai gardé avec vous? Hélas! ce silence cruel m'était imposé par les ordres les plus sévères, et je ne pouvais vous écrire sans désobéir en même temps à une volonté que vous m'avez appris à respecter. Enfin je suis libre, et, à peine rendu à moi-même, j'ai besoin d'ouvrir mon cœur à celui qui, après Dieu, avait le droit d'y lire toutes mes pensées. Mon cœur n'est pas changé.... mais, ô mon Père! reconnaîtriez-vous aujourd'hui votre élève, condamné à vivre au milieu des scènes de violence et d'horreur que la guerre enfante? Il l'a fallu : ma mère m'a dit qu'elle mourrait si je ne suivais pas la carrière où mon père s'est distingué... Alors j'ai pris des armes, et je me suis élancé avec résignation dans cette route sanglante qui, dit-on, mène à la gloire. Mon Père, vous m'aviez appris à aimer les hommes, et bien souvent j'ai senti mon cœur se glacer à leur aspect depuis que je suis dans le monde, comme la première colombe que Noë envoya sur la terre après le déluge, et qui ne trouva point d'endroit où elle pût se poser. Oh! que le monde est triste, et combien je regrette la douce paix de mon enfance, mes fleurs, mes pauvres, les chants sacrés des jours de solennité, et même la tombe de ma bienfaitrice, de ma bonne Suzanne!... Maintenant, mon Père, je vous écrirai souvent, et vous me répondrez, n'est-ce pas? Vos saintes paroles me consoleront dans l'abîme où je suis tombé, elles adouciront le chagrin que j'éprouve au milieu des cris de sang et de colère qui s'élèvent autour de moi. Nous allons entrer en Russie; je ne cherche point à connaître le sort que Dieu me réserve; mais vous savez que ce n'est point la mort que je crains quand je gémis sur les affreux devoirs qui me sont désormais imposés : mon Père, priez pour moi. »

Les principaux habitans du village, les bonnes gens qui venaient souvent au presbytère demander des nouvelles de l'enfant de chœur, eurent connaissance de cette lettre, qui, un moment, rendit le curé si heureux. Il alla la lire sur le tombeau de Suzanne Joubert; il la pressait sur son cœur; il croyait entendre la voix de son élève chéri; mais bientôt il songea aux dangers que Séraphine allait courir; et quand il lui semblait que ses lettres étaient en retard, il lisait avec avidité les papiers publics pour connaître la marche de l'armée, lui qui était si étranger aux choses de la politique! Après la bataille de Smolensk, le curé cessa de recevoir aucune nouvelle de son élève; et quand la nouvelle des affreux désastres qui marquèrent la fin de cette campagne parvint en France, il ne douta plus qu'il n'eût succombé.....

Dieu avait voulu punir de son orgueil l'homme qu'il avait autrefois pris par la main pour le conduire au trône. Aux jours de victoire avaient succédé ses jours de revers; la France, épuisée par quinze années de guerre, avait perdu ces fortes armées qui avaient si long-temps enchaîné la victoire sous leurs drapeaux. Tout ce qui avait été en état de porter les armes avait été enlevé à l'agriculture et au commerce, et la France n'était plus défendue que par des bras peu habitués à combattre. Les étrangers franchirent de toutes parts les frontières, et parmi les provinces françaises où la

guerre marqua son passage par de plus sanglans excès, la Champagne, devenue le champ de bataille où devait se décider le sort de l'Europe, se présente surtout à nos souvenirs avec ses villes incendiées, ses champs ravagés et son héroïque population résistant comme un seul homme aux armées étrangères.

On était au mois de mars 1814 lorsqu'une nuée de Cosaques, soutenue par un corps nombreux de Russes et de Prussiens, apparut sur les bords de l'Aube. On sait quels efforts surhumains firent à cette époque les soldats français et l'homme pour lequel la nation avait fait de si douloureux sacrifices. Nous n'essaierons point de retracer ici ces grandes et terribles scènes. Du 20 au 21 mars, deux fois la petite ville d'Arcis-sur-Aube fut prise et reprise par les Français et l'ennemi. Le village de la Croix-Blanche eut une large part dans les misères qui sont la suite de ces horribles luttes. Ses rues étaient couvertes de cadavres et de débris d'armes, d'affûts brisés, de blessés surtout qui remplissaient l'air de cris déchirans. Au sein de cette désolation. le curé, aidé du petit nombre d'habitans qui n'avaient pu prendre les armes, avec les femmes et les enfans, s'efforçait de secourir les victimes de cette guerre epouvantable. Toutes les maisons étaient encombrées de malades, et la plupart ayant été pillées plusieurs fois, n'offraient aucune ressource à la charite du vénérable pasteur. Le presbytère, et la grande cour plantée d'arbres qui l'avoisinait, avaient été transformés en hôpital, où il donnait tous les soins qu'il lui était possible d'administrer, dans ces funestes circonstances, à tous les malheureux qu'il avait pu y faire transporter, sans distinction et sans préférence, car la charité ne s'arrête point devant une langue, elle les comprend toutes, ni devant la forme d'un habit, elle sait que tous les hommes sont venus au monde nus et souffrans.

Tout à coup des cris affreux se firent entendre, le peu d'habitans qui avaient survécu aux malheurs de la guerre et aux fatigues dont leur pasteur leur avait donné l'exemple, pénétrèrent, en levant avec désespoir leurs mains vers le ciel, dans la cour du presbytère. Le curé s'informe avec sang-froid de la cause de ce tumulte, et il apprend qu'un sérieux engagement de cavalerie avait lieu à l'entrée du village, entre les Français et un pulk de Cosaques: ces derniers étaient alors les maîtres du champ de bataille; ils signalaient leur victoire par le meurtre et l'incendie; la plupart des maisons étaient déjà la proie des flammes. Ils ne tardèrent pas à environner le presbytère, et ils se précipitèrent sur la foule qui était venue y chercher un asile, en faisant passer leurs chevaux sur les corps des blessés. A cet affreux spectacle le saint prêtre s'élance au-devant des barbares, dans le vague espoir qu'il pourra modérer leur rage; mais ils l'entendent sans le comprendre, et déjà vingt sabres sanglans sont levés sur sa tête. Dans ce moment la trompette retentit, les Cosaques poussent d'effroyables clameurs. Un escadron de hussards français a pénétré dans le village; l'officier qui le commandait le dirige vers le presbytère, et, plus prompt que l'éclair, et embrassant d'un coup d'œil la scène d'horreur qui s'y passait, il fond sur les Cosaques, il frappe des coups terribles, et renverse ceux qui menaçaient la vie du curé, agenouillé, déjà inondé de sang; puis il descend de cheval et saisit le pasteur entre ses bras... « Mon père! mon père! s'écrie-t-il »; et il le presse sur son cœur. Le curé jette sur son sauveur des regards de mourant: il le voit à peine au travers du voile de sang qui couvre son visage... Mais ce n'est point une illusion, il a reconnu cet officier. « Séraphin! mon fils! » s'écrie-t-il, et il s'évanouit. « O malheur! malheur! » dit le jeune homme qui jette son sabre à terre et s'efforce de rappeler le vieillard à la vie. Le vieillard ouvre encore les yeux, il revoit son élève et lui sourit tristement... « Capitaine, à cheval! vous n'avez pas un moment: voici la cavalerie prussienne, nous sommes débordés de toutes parts! » s'écrie un cavalier; mais le jeune homme ne l'entend plus; il continue à donner des soins au vieillard blessé, à lui prodiguer les noms les plus doux... «L'enfant de chœur! l'enfant de chœur!» s'écrient les gens du village qui avaient entouré le pasteur. Mais les Français s'étaient éloignés, la cavalerie ennemie était rentrée dans le village. On aperçoit l'uniforme de Séraphin, on se précipite sur lui, on l'arrache des bras du curé qui retombe lourdement sur le pavé, et il disparaît bientôt entraîné par les vainqueurs au milieu d'un nuage de poussière et de poudre...

IV.

Faites, ô mon Dieu! que ces tristes souvenirs soient les derniers que nous puissions léguer aux générations futures. Faites que les ravages de la guerre ne viennent plus sillonner de sang et de ruines le doux pays où votre providence nous a appelés à naître.... Il faut qu'il y ait un principe bien puissant dans les sociétés, pour que les traces sanglantes des invasions et de la guerre s'effacent si vite. Au printems de 1816, deux ans seulement après ces terribles événemens, le joli village de la Croix-Blanche était sorti de ses ruines. La vigne bourgeonnait sur les collines voisines, les arbres étaient en fleur, et la paix, comme la parole créatrice de Dieu, répandait de nouveau l'abondance et la vie dans nos provinces désolées. Le licenciement des armées avait rendu à la popu-

lation épuisée des campagnes une foule de bras robustes qui avaient repris la charrue, et peu à peu le passé s'effaçait avec les ruines et les misères, pour faire place à l'espérance avec ses fleurs et son doux sourire, qui se levait sur la France comme un astre bienfaisant.

Le curé de la Croix-Blanche n'avait point succombé à ses blessures; la rapidité avec laquelle se passèrent les derniers événemens politiques qui mirent fin à la guerre, ne permit pas le renouvellement des horribles scènes dont la Champagne avait été le théâtre. Sa guérison fut lente, car il avait dans le cœur une blessure plus cruelle que celle qui avait fait couler son sang : Séraphin, car il ne pouvait consentir à lui donner un autre nom, lui était apparu comme un ange protecteur au milieu du carnage et de la désolation. Qu'était-il devenu? Le généreux jeune homme avait-il trouvé la mort en voulant le sauver? Les journaux avaient bien parlé de la mort du général d'A.... qui était tombé à Brienne avec une foule d'autres braves; mais son fils n'occupait pas dans l'armée un rang assez élevé pour que la renommée eût daigné s'occuper de lui. Ce souvenir était bien triste pour le vieillard souffrant. D'ailleurs, tant d'épreuves cruelles avaient usé sa vie, ses forces étaient épuisées, et les douleurs physiques, triste cortége des derniers jours que nous avons à passer sur la terre, se joignaient en lui aux peines de l'âme, et achevaient de lui rendre bien difficiles les fonctions de son saint ministère; enfin on lui annonça qu'un vicaire allait lui être envoyé pour partager ses travaux, pour l'aider à achever la sainte mission qu'il remplissait depuis si long-temps.

C'était un dimanche matin, le soleil s'était levé brillant dans un ciel pur; le curé, assis devant la porte du presbytère, était entouré d'habitans du village dont l'appui lui était nécessaire pour se rendre à l'église. « Mes enfans, leur disait-il, il faudra bientôt nous séparer, je sens qu'il ne me reste plus que peu de temps à vous voir ainsi réunis autour de moi. Aimez celui qui me succèdera comme vous m'avez aimé »... Puis il essuya quelques larmes qui roulaient dans ses yeux, et il ajouta en soupirant : « Hélas! Dieu n'a pas voulu me donner la joie de mourir après vous avoir confié à celui que j'avais choisi dans mon cœur, celui que j'ai aimé aussi tendrement que vous aimez vos fils.... Mon Séraphin, qu'es-tu devenu? voici le beau soleil qui nous trouvait si souvent ensemble sur les bords de l'Aube; mais toi, qu'es-tu devenu? Il n'y a plus ici que moi, un pauvre vieillard dont un étranger fermera les yeux...

« — Monsieur le curé, dit quelqu'un, vous nous avez dit bien souvent qu'il ne fallait jamais désespérer des bontés de Dieu; ne nous avez-vous pas appris à souffrir? éloignez ces idées qui vous font mal »...

Il se tut tout-à-coup; il avait tourné par hasard les yeux du côté de la route, et, à l'extrémité de l'avenue, il avait aperçu un ecclésiastique qui s'avançait lentement sous les arbres, suivi d'un homme qui portait une valise. Tous les regards se tournèrent de ce côté. Le plus profond silence régnait autour du curé; on n'osait le prévenir de cet incident.... L'ecclésiastique paraissait marcher avec peine, il s'appuyait souvent contre les arbres, s'arrêtait et regardait avec émotion cette scène d'un autre âge. Enfin le curé l'aperçut, un triste sourire effleura ses lèvres; il essaya de se lever, mais ses jambes affaiblies plièrent sous le poids de son corps, et il retomba sur son siége.

L'ecclésiastique se découvrit en s'approchant de lui, il croisa ses bras sur sa poitrine et parut le regarder avec attendrissement. « Soyez le bienvenu, mon ami, murmura le curé: vous le voyez, ces braves gens aiment leur pasteur; vous serez heureux ici, je l'espère, comme je l'ai été si long-temps »... Le jeune ecclésiastique se jeta à ses genoux, il prit ses mains tremblantes et les couvrit de baisers et de larmes. « Assez, assez! mon ami, mon frère, s'écria le curé attendri, je ne mérite point ces marques d'attachement et de respect que vous me donnez. Oh! qui donc êtes-vous? — Je suis l'enfant que vous regrettez, dit le jeune homme d'une voix étouffée : mon père, bénissez-moi, car je reviens à vous et pour toujours, je suis Séraphin l'enfant de chœur! »

MÉLANGES.

— Détruire les idées de l'immortalité de l'âme, c'est ajouter la mort à la mort.

Mme de Souza.

— Le bonheur est un fruit savoureux. On peut le cueillir dans toutes les saisons de la vie; mais il vient rarement à parfaite maturité. La plupart des hommes n'en connaissent que la fleur, qui est le plaisir. H. L.

— Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles.

Massillon, *Petit Carême.*

— La flatterie est comme la fausse monnaie, elle appauvrit celui qui la reçoit.

Mme Woillez.

— La croix est l'étendard de la civilisation.

M. de Chateaubriand, *Mélanges politiques.*

SCIENCES RELIGIEUSES.

ESSAIS

SUR L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME.

§ V. *Changemens apportés par le christianisme dans la condition des femmes* (1).

Au jour de la solennelle épreuve où Dieu voulut voir si l'homme savait résister au démon, ce fut la femme qui, par ses séductions, lui fit perdre les éternelles béatitudes promises à son obéissance. Elle tomba avec l'homme, mais plus bas que lui, car elle était la cause de sa chute. Elle fut dégradée, avilie, et devint le symbole de la nature sensuelle. L'homme en fit sa servante et son esclave; il s'en servit comme d'un jouet pour amuser ses voluptueux loisirs. Voyez-la dans l'Orient : combien sa destinée est humble, misérable! Son maître et seigneur lui jette à peine une part au festin conjugal qu'elle doit partager avec cinq ou six autres épouses. Pour lui, la liberté et l'indépendance; pour lui, le travail et ses jouissances, la vie agitée, les nobles passions, le plaisir, de la renommée et de la gloire; à elle, la reclusion, la solitude et l'ennui du sérail; à elle, le vide de l'âme et du cœur : elle vivra inconnue, invisible à tous les yeux; elle n'aura pas un nom; elle ne sera mère que pour donner le jour à des fils qui ne la connaîtront pas et qu'elle-même oubliera bientôt.

Lorsque l'humanité s'avance de l'Inde et de la Perse vers les contrées plus libres de l'Occident, vers ces lieux où la fatalité physique qui pesait si lourdement sur elle aux bords du Gange et de l'Euphrate s'affaiblit et laisse se dresser devant elle la liberté humaine; lorsque l'homme commence à s'affranchir de la nature et réclame contre elle les droits qu'il tient de Dieu, c'est à peine s'il admet la femme à partager son émancipation. Elle est encore achetée comme un arpent de terre, et le gynécée remplace le sérail. Cependant elle aussi commence à se relever de sa dégradation.

Dans la Grèce, où l'homme, tout à la fois orateur et guerrier, ne fait que passer d'un combat à un autre, il ne peut aller chercher ses plaisirs dans la vie molle et voluptueuse de l'Asie. L'amour d'une femme suffit à son cœur, que déjà tant d'autres passions remplissent; et appelé qu'il est à chaque instant du jour sur la place publique, il lui faut bien laisser celle qu'il a prise pour femme veiller sur le berceau de leurs enfans; aussi la femme sait là ce que c'est qu'être mère, et elle s'asseoit seule avec son époux au foyer domestique. Mais ce fut tout ce que l'antiquité païenne put faire pour la femme.

La Grèce, monde de l'art et de la beauté, avait aimé la femme comme une belle chose qu'elle craignait de flétrir. A Rome, ville de soldats qui ne connaissaient et ne voulurent connaître que la guerre, peuple d'airain dont le cœur ne s'amollit jamais devant la beauté d'une femme, l'épouse n'eut d'autre mérite que de fournir à l'état des guerriers robustes. Là elle est seule dans la maison conjugale, mais elle y est au-dessous du père de famille, elle est en sa main, *in manum viri;* s'il veut, il pourra la céder, car elle est son bien : qu'elle boive du vin, dérobe les clefs ou commette un adultère, il lui sera permis de la mettre à mort sans juges, sans témoins. Encore si la femme avait pu garder cette place au foyer domestique, peut-être un jour aurait-elle su adoucir la loi; mais elle y est bientôt coudoyée par une femme étrangère. Rome, en effet, n'avait pu impunément dompter le monde; elle le tenait enchaîné sous elle, mais il s'en vengea en lui donnant ses vices. L'Orient surtout, à cette époque honteusement dégradée, infiltra goutte à goutte dans les veines du colosse sa corruption et ses impuretés. Alors tout s'en alla; les vieilles mœurs, les vieux droits s'effacèrent. Autrefois, des cérémonies symboliques, le gâteau rompu avec la fiancée, *confarreatio,* l'airain payé par lui, *coemtio,* liaient la femme à l'homme, en faisaient sa chose, *res*, sa propriété. La jouissance, *usus*, la possession d'une année, de trois nuits, *anni continui, trinoctium usurpatio,* suffiront désormais. Mariage dérisoire! et cependant la femme s'en réjouit; elle croit toucher à l'indépendance et ne voit pas qu'elle perd en dignité ce qu'elle gagne en licence; que le mariage, maintenant qu'il a perdu son caractère légal, ne pourra plus servir de frein à des hommes qui ont respiré l'air énervant de l'Asie. Le vieux Caton, ce rigide censeur des mœurs, n'a-t-il pas déjà souillé les regards de ses fils par un commerce honteux avec une esclave? Que sera-ce donc des autres, si celui-là même donne l'exemple du scandale, à qui le peuple tout entier crut devoir élever une statue avec ces mots : « A l'honneur de Caton, « pour avoir, par de salutaires ordonnances et de « sages institutions, relevé dans sa censure la ré- « publique romaine, que l'invasion des mauvaises « mœurs avait mise sur le penchant de la ruine! » Oui, pendant sa longue vie de près d'un siècle, il combattit le mal avec courage; mais à quatre-vingts ans, fatigué de la lutte, il laissa déborder par-dessus lui le torrent qui inonda Rome jusqu'au cœur; et ce peuple dont le sénat avait paru une

(1) Voyez les 41 et 43e livraisons du *Catholique*, pag. 321 et 337.

assemblée de rois, se rua dans la fange comme une bête immonde.

Dès-lors plus de femme qui pût lever un front chaste dans Rome. L'ancienne matrone est devenue la Messaline du poète ou la grande prostituée de l'Apocalypse, qui, couverte de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierres précieuses et de perles, tient en ses mains un vase d'or plein d'abominations et d'impuretés, où les hommes viennent s'enivrer du vin de la prostitution. Instrument de cette corruption effrénée, la femme en fut punie par le mépris de ceux-là même dont elle servait les honteux plaisirs; ils craignaient de se souiller en élevant jusqu'à eux cet être dégradé; et il fallut, pour que l'on vît encore quelques unions légales, qu'Auguste et ses successeurs donnassent des primes au mariage (1).

Mais voici qu'un grand prodige apparut dans le ciel. « Je vis, dit le disciple bien-aimé, je vis une femme, vêtue du soleil, avec la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles; puis un dragon immense qui avait sept têtes et dix cornes, et sept diadêmes sur ses sept têtes, s'arrêta devant elle pour dévorer le fils qu'elle allait enfanter; mais l'armée des anges descendit du ciel, il y eut un grand combat, et le démon, encore une fois vaincu, fut précipité dans l'abîme : c'était le Christ qui s'était fait chair pour mieux apprendre aux hommes à dompter le démon de la chair. Lui, le Dieu fort, éternel, infini, il était descendu au sein d'une vierge. Ce corps mortel, il aurait pu le prendre lui-même par le simple effort de sa volonté toute-puissante; mais pour que la faute d'Ève fût effacée, pour que la femme tombée si bas fût relevée, il ne fallait pas moins qu'une d'elles parût au monde comme la mère de Dieu et resplendissante de toutes les gloires de son fils. Par Marie, la femme fut dignifiée.»

(La suite dans un prochain article.)

LA VISION DE SAINT BENOIT,

PAR LESUEUR.

Après que saint Benoît eut peuplé de douze monastères les solitudes de Sublac, dans la campagne de Rome, il se retira au mont Cassin pour échapper à d'horribles calomnies qui se publiaient contre lui, et auxquelles il ne voulait opposer que la douceur et le silence du chrétien dans sa plus grande perfection.

Il y avait, sur le sommet du mont Cassin, un ancien temple et un bois consacrés à Apollon. Ces restes de l'idolâtrie enflammèrent le zèle de Benoît; il brisa l'idole et coupa le bois. Ayant ensuite démoli le temple, il éleva sur ses ruines deux oratoires ou chapelles, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de saint Martin. Telle fut l'origine du célèbre monastère du mont Cassin, dont saint Benoît jeta les premiers fondemens en 529, et où se renouvelèrent toutes les merveilles des solitudes de l'Orient.

Ce fut au mont Cassin que saint Benoît écrivit sa règle, uniquement inspiré par l'esprit de Dieu; car il était peu versé dans les lettres humaines, et cependant il fut le père de la plus laborieuse et la plus vaste famille de savans. Le pape saint Grégoire était touché à un tel point de l'esprit de sagesse et de discernement qui règne dans cette règle, qu'il ne balançait pas de la préférer à toutes les autres, et qu'il représente saint Benoît comme un homme dont l'ignorance était accompagnée d'une vraie lumière et d'une vraie sagesse; ce saint était pour lui comme un autre Moïse conduisant un peuple d'élus dans la vraie terre promise. De nos jours même, l'ordre de Saint-Benoît est le plus vivant, le plus susceptible de perpétuité; car, par une prévision bien admirable, surtout à cette époque, le saint fondateur n'avait point retranché de sa règle l'élément progressif; il n'avait point posé de limites, mais il laissait à ses successeurs le soin d'ajouter et de perfectionner selon les temps.

C'était alors celui des miracles, prodiges sensibles qui pouvaient seuls frapper et convaincre des esprits grossiers encore peu séparés de l'ancien culte, tout extérieur, et les amener à la grande réaction spirituelle opérée par le christianisme. Dieu se plut à déclarer la mission de saint Benoît par le don des miracles et par celui de prophétie. Plus d'une fois, par la seule vertu du signe de la croix, il mit en fuite les démons ou les tentations qui cherchaient à séduire ses religieux. La nature docile lui obéissait, et les choses futures se dévoilaient à ses yeux. L'usage qui s'est conservé parmi les bénédictins de faire le signe de la croix sur leur verre avant de boire, vient de ce que saint Benoît l'ayant fait sur un breuvage empoisonné qu'on lui avait servi, le verre se cassa sur-le-champ, à la grande confusion et terreur de ses ennemis, qu'il pouvait perdre; mais il se contenta de s'en éloigner.

Totila, roi des Goths, étant entré en Italie, fut frappé des merveilles qu'on lui raconta de saint Benoît. Il lui manda qu'il l'irait voir; mais,

(1) Loi Julia, rendue 17 ans avant J.-C. Elle ordonnait le mariage et récompensait par la concession de certains priviléges ceux qui le contractaient. Pour multiplier les unions légales, Auguste alla jusqu'à permettre aux patriciens d'épouser des filles d'affranchis.

au lieu de lui-même, il envoya un de ses officiers qu'il fit revêtir de ses habits royaux et accompagner d'un magnifique cortége. Il voulait par là éprouver, dans saint Benoît, ce sens miraculeux dont on lui avait tant parlé. A peine Benoît eût-il aperçu l'officier, qu'il lui cria de quitter un rôle qui n'était pas le sien. Totila, informé de ce qui s'était passé, vint alors en personne visiter le serviteur de Dieu, et se prosterna pour lui témoigner son respect; mais il fut bien étonné quand il l'entendit parler de la sorte :

« Vous faites beaucoup de mal, et je prévois « que vous en ferez encore davantage. Vous « prendrez Rome, vous passerez la mer et ré- « gnerez neuf ans; mais vous mourrez dans la « dixième année, et serez cité au tribunal du juste « juge, pour lui rendre compte de toutes vos « œuvres. »

Toutes les parties de cette prédiction furent vérifiées par l'évènement. Totila, effrayé, se recommanda aux prières du saint, et lui promit d'être moins cruel.

La sœur de saint Benoît, sainte Scholastique, frappée de bonne heure par l'exemple de son frère, avait suivi ses traces, et la plus tendre comme la plus sainte amitié les unissait. Elle avait fondé, à trois lieues environ du mont Cassin, à Piombariole, un couvent de femmes, qu'elle menait dans les voies d'une haute sainteté, sous la direction de son frère; il venait souvent la voir, et ce serait chose admirable si de tels entretiens pouvaient être reproduits; mais l'on ne sait qu'un trait du dernier. Ils avaient passé la journée ensemble, et sainte Scholastique voyait approcher, avec plus de peine encore que de coutume, le moment de la séparation. Elle avait eu en ce jour la prophétie de sa mort prochaine; il lui semblait que c'était la dernière fois qu'elle voyait son frère, et, sans lui dire cette idée, la sainte le pria de ne pas la quitter encore, et de ne retourner au mont Cassin que le lendemain. Mais saint Benoît, rigide et premier observateur des règles qu'il avait établies, refusa de passer la nuit hors de son monastère.

« Hé bien! prions encore un instant, dit sainte Scholastique, avant que vous partiez, et donnez-moi votre bénédiction. »

Ils se mirent à genoux. A peine avaient-ils été un quart d'heure, qu'il s'éleva un furieux orage de vents, de tonnerre et de pluie : toutes les cataractes du ciel semblaient ouvertes, et la foudre se sillonnait.

« Qu'avez-vous fait? demanda saint Benoît à sa sœur, en interrompant sa prière.

« — Je vous ai demandé une grâce, lui répondit-elle, vous me l'avez refusée, et voilà Dieu qui me l'accorde. »

En effet la pluie continua de telle sorte, qu'il n'y eut pas moyen pour saint Benoît de s'en retourner. Il passa la nuit tour à tour en méditation avec sa sœur, et dans des entretiens où la sainte l'étonna lui-même. Il ne savait pas qu'elle était plus près que lui de l'éternité, et que déjà elle en participait davantage que de ce monde. Ils redirent beaucoup ensemble cette parole que saint Benoît emporta dans sa solitude, en telle sorte que dans la suite elle sembla toujours gravée sur son front, et illuminer tous ses traits pendant ses prières : *Videnti Creatorem, angusta est omnia creatura!* à celui qui voit le Créateur, oh! que toute la création est peu de chose!

Il quitta sa sœur le lendemain, après de tendres et graves adieux, plus empreints d'onction et de solennité encore qu'à l'ordinaire, quoiqu'il ne les crût pas les derniers; mais sa pensée ne le quitta point, et il ne savait pourquoi il y pensait ainsi. Toujours il repassait en lui-même les merveilleuses choses que sa sœur lui avait dites et comme révélées.

Il s'en occupa comme cela pendant trois jours, après lesquels sainte Scholastique mourut; et, dans le même moment, saint Benoît, qui était en oraison, eut la vision de l'âme de sa sœur emportée au ciel par les anges : deux jeunes filles soutenaient, au-dessus de sa tête, des couronnes de roses blanches, symbole de la virginité.

C'est ainsi, du moins, que Lesueur a représenté ce sujet, qui est le secret du Ciel; mais il le lui a dérobé autant que possible. Ses figures sont pleines de grâce et de lumière. Il n'a pas conservé à la sainte son habit monastique; il lui a donné un costume idéal, le plus possible éloigné de tous ceux de la terre, à laquelle elle n'appartient plus; et, à moins d'appliquer la froide analyse à cette céleste figure, on n'en peut dire autre chose, sinon qu'elle se revêt de gloire à mesure qu'elle monte, tandis que saint Benoît la suit des yeux dans une extase qui le transforme et l'enlève lui aussi. Mais il y a cette différence, qu'on sent pour lui que cette transfiguration n'est que passagère, n'est que d'un éclair, et qu'il va bientôt retomber sur la terre et dans ses ténèbres.

La belle ordonnance de la composition, le coloris si suave, si aérien d'une part, si vigoureux et si *réel* de l'autre, sont depuis long-temps célèbres. Ce tableau fut peint pour l'abbaye de Marmoutiers, près de Saverne, dans la Basse-Alsace.

Cependant saint Benoît ne survécut pas longtemps à sainte Scholastique; le ciel, qu'il avait vu entr'ouvert, l'attirait trop fortement, et

d'ailleurs sa mission était accomplie. Mais il mourut debout, après six jours seulement d'une maladie à laquelle il avait assigné ce terme. Le même jour il se fit porter à l'église pour y recevoir la communion. L'ayant reçue, il se leva comme un homme prêt à partir, et, s'appuyant sur un de ses disciples, il pria, les yeux et les mains levés vers le ciel. Quand ses mains retombèrent, il avait rendu son âme à son créateur.

Quelques-uns de ses ossemens furent apportés en France vers la fin du septième siècle. On les déposa dans la célèbre abbaye de Fleury; ce qui lui a fait porter long-temps le nom de *Saint-Benoît-sur-Loire;* témoignage de la vénération des peuples.

Saint Benoît, lui, avait donné un dernier témoignage de tendresse et d'admiration à sa sœur chérie, en donnant son nom à l'un de ses monastères de Sublac où l'on voit encore l'*Abbaye de Sainte-Scholastique.*

BIOGRAPHIE RELIGIEUSE.

LE CURÉ ET LE GENDARME (1).

1793.

« Ici vous êtes en sûreté, ces maudits bleus ne vous ôteront pas un seul cheveu de la tête; car, voyez-vous, j'ai de la poudre et du plomb, puis bonne envie de ne pas les manquer, disait, en 1793, un fermier breton à un curé proscrit à qui il venait de donner asile.

« — Je vous remercie, cher Quidney, répondit le pasteur; mais je n'exposerai pas vos jours, ceux de votre femme, de vos enfans, pour sauver les miens. Non, non, Dieu me garde d'une telle lâcheté; le sang même de mes ennemis doit m'être précieux; ce sont des hommes, ce sont mes frères, et j'aime mille fois mieux tomber entre leurs mains que de les exposer au moindre péril... Ah! laissez-moi plutôt reprendre ma route à travers les marais qui me sont bien connus; si la Providence veut que j'échappe aux persécutions exercées contre moi, elle daignera m'y soustraire; si non, je saurai mourir.

« — Mourir! c'est bientôt dit, reprit le fermier; il faut du moins tâcher que ce soit le plus tard possible, et puis c'est charité que de tuer ces gens-là pour les empêcher de mal faire.

« — Mon ami, ce n'est pas à nous à être leurs juges, encore moins leurs bourreaux; de vrais chrétiens ne doivent combattre leurs ennemis qu'en priant pour eux. Ah! promettez-moi, je vous en conjure, si les bleus me surprenaient ici, de ne leur faire aucun mal.

« — Quoi! il faudrait tranquillement vous laisser égorger ou vous laisser prendre? Mais, monsieur le curé, vous n'y songez pas. J'ai un cœur d'homme, voyez-vous, et tant que vous serez dans ma maison, où je vous conseille bien de rester, Dieu aidant, je ferai mon devoir.»

Il faut fuir, se dit tout bas le pasteur; cet homme braverait tout pour me sauver, le sang coulerait pour moi... Non, je n'achèterai pas l'existence à un tel prix; demain je m'éloignerai secrètement, j'irai chercher un asile dans quelque lieu sauvage, et si je tombe au pouvoir de mes persécuteurs, je n'aurai du moins compromis la vie de personne.

Le lendemain, en effet, M. Lefebvre, ainsi se nommait le vertueux curé, se leva au point du jour, offrit à Dieu sa fervente prière et s'échappa furtivement sans oser prendre congé de son hôte, qui n'eût point consenti à ce brusque départ.

Déjà il a franchi la haie qui sert d'enclos au verger de la ferme, lorsque, jetant au loin ses regards pour choisir la route qu'il doit suivre, il voit, à une assez grande distance, plusieurs hommes armés se diriger vers la maison qu'il vient de quitter, et qui se trouve isolée de plus d'un quart de lieue du village. Plus de doute, c'est lui, c'est lui qu'on cherche; il va tomber au pouvoir de ses persécuteurs. Il n'est qu'un seul moyen d'échapper au danger qui le menace : il n'a point été vu; il peut retourner sur ses pas, traverser la maison du fermier et s'enfuir de l'autre côté.. oui, mais ce moyen de salut va compromettre l'homme hospitalier qui l'a accueilli dans sa détresse.

« Plutôt mourir! s'écrie-t-il; montrons-nous à ces soldats: ils ont mon signalement, bientôt ils me reconnaîtront, ils me poursuivront, et le brave Quidney sera ainsi à l'abri de tout danger. »

Quittant aussitôt la haie qui le dérobe encore à la vue des hommes armés, il se montre hardiment à eux, traverse un champ, puis un autre, avec une incroyable vitesse, se jette ensuite au milieu de vastes marais où se trouvent des mares profondes; les soldats l'y poursuivent, et font sur lui une décharge complète de leurs armes... Vains efforts, le plomb meurtrier ne peut l'atteindre; son agilité lui a donné une avance considérable sur ses ennemis; un seul parmi eux s'acharne à le

(1) Le fait historique qui fournit le sujet de cet article rappellera, aux lecteurs du *Catholique* le trait de charité et de courage del'abbé Aurain, rapporté dans la 10e livraison, p. 74, de notre recueil. La seule identité qui existe cependant entre ce récit et celui que nous donnons aujourd'hui, c'est qu'à peu près à la même epoque, et dans le même pays, deux ecclésiastiques ont simultanément donné un exemple admirable de la plus belle vertu dont le christianisme possède l'inspiration, la charité. Ce sont là au surplus de ces actions qu'on est heureux d'avoir à reproduire.

poursuivre; bientôt il l'entend derrière lui haletant de fureur, et, pour comble de maux, une large mare arrête en ce moment sa course. Redoublant de courage cependant, et habitué d'ailleurs à franchir ces mares à l'aide de longues perches placées ordinairement sur les bords, il en saisit une et s'élance de l'autre côté. Son ennemi voulant suivre son exemple, tombe dans la vase, s'y débat, s'y enfonce; il va périr... Non, non: l'homme de Dieu a vu son danger, il retourne sur ses pas, se jette après lui, le ramène à bord et lui dit:

« J'avais cent pas d'avance, je vais les reprendre.

« — Malheur sur ceux qui m'ordonnent de poursuivre un si brave homme! s'écrie le soldat, les yeux baignés de larmes; monsieur le curé, je m'appelle Robert, et c'est entre nous deux maintenant à la vie, à la mort. Heureusement les autres là-bas ne peuvent nous voir; je vais leur faire une histoire pour les éloigner, mais partez vite, adieu, que le Ciel vous conserve! »

En finissant ces mots, il serre avec une profonde émotion la main du pasteur, le regarde encore, puis se hâte de chercher un gué pour repasser la mare.

Qui dira le sentiment de bonheur qui était alors dans l'âme du fugitif! Il venait de sauver un de ses semblables; il venait, par sa noble action, d'exciter dans son cœur un vif regret de s'être montré son ennemi, et cette douce pensée lui fit presque oublier tous les périls qui l'environnaient encore. Bientôt cependant le besoin et la lassitude l'en firent cruellement souvenir; car, forcé de fuir tous les lieux habités, il manqua d'abri pour reposer sa tête, et de nourriture pour apaiser la faim qui le dévorait. Enfin la Providence, qui veillait sur lui, dirigea ses pas vers les côtes qui avoisinent Saint-Malo: là une barque le reçut et le transporta dans l'île de Jersey, d'où il passa en Angleterre et ensuite dans la capitale de l'Autriche.

Exilé sur la terre étrangère, M. Lefebvre y porta cette douce bienveillance, cette ardente charité qui, de tout temps, avaient fait battre son cœur à la vue d'un malheureux quel qu'il fût. Il y porta aussi cette noble énergie que l'adversité ne peut abattre quand elle prend sa source dans la religion, et, faisant usage de toutes les ressources que lui offraient et son savoir et ses talens, il put encore satisfaire son penchant à la bienfaisance, et essuyer les larmes de l'infortune.

Un jour qu'il venait de faire l'aumône, à la porte d'une église, à une pauvre femme accablée sous le poids des années et de la misère, il l'entendit s'écrier en regardant la pièce de monnaie qu'elle venait de recevoir: « Oh! si j'avais le double de cela, je pourrais lui faire du bouillon!

« — Du bouillon? Vous avez donc quelqu'un de malade?

« — Hélas! oui, monsieur; un pauvre prêtre de votre nation: il mourait de faim dans la rue, je lui ai offert mon grenier et la moitié de mon pain; mais il est si faible, si souffrant, et moi si pauvre!

« — Digne femme! conduisez-moi vers lui, je vous en supplie.

« — Oh! pour cela, bien volontiers! »

Et en même temps montrant du doigt une vieille masure située à quelques pas, elle y fait entrer M. Lefebvre, monte avec lui un escalier raboteux, près de tomber en ruines, et dit en entrant, à un infortuné gisant sur un peu de paille dans le coin le plus reculé du grenier!

« Allons, du courage, monsieur, voici un Français qui vient vous voir.

« —Un Français! répond le mourant en soulevant avec peine son œil apesanti. O mon Dieu! vous avez exaucé ma prière! »

Profondément ému, M. Lefebvre serre avec la plus tendre bienveillance la main de l'infortuné et lui dit: « Oui, c'est un Français, c'est un prêtre, un ami, qui espère être assez heureux pour soulager les maux qui vous accablent. »

En un instant tout est changé dans le galetas de la mendiante. Un médecin est appelé; tous les secours sont prodigués au pauvre malade, et huit jours après il était installé dans le modeste logement de son bienfaiteur ou plutôt de son nouvel ami, qui lui procura ensuite d'honorables moyens d'existence en l'associant à divers travaux littéraires dont il était chargé.

Depuis lors aussi la bonne vieille ne mendia plus, car les deux amis travaillaient pour elle comme pour eux: c'était un devoir; ils surent l'accomplir, et tous deux y mirent un tel zèle qu'ils parvinrent à placer sur la tête de l'excellente femme une petite somme qui mit sa vieillesse à l'abri du besoin.

Ils étaient donc heureux? Non, car ils songeaient à la France, à cette patrie si chère qu'on essaierait vainement d'oublier sur la terre d'exil.

« O mon pays! ne vous verrai-je donc plus? » disait souvent M. Lefebvre en laissant échapper des larmes.

« O mon pauvre père! faudra-t-il donc mourir loin de vous, loin de ces montagnes où ma jeunesse s'éleva à l'ombre du sanctuaire? » disait son ami, qui était un ancien moine de l'abbaye de Saint-Bernard; et tous deux alors, se serrant la main, jetaient sur le sol étranger des regards pleins de tristesse.

Enfin l'horizon politique s'éclaircit; beaucoup d'émigrés français obtinrent leur radiation de des-

sus la liste fatale; et d'autres, n'ayant personne pour solliciter cette faveur, essayèrent de franchir nos frontières à l'aide de quelque déguisement : les deux amis furent du nombre de ces derniers. Fatigués d'un exil qui chaque jour leur devenait plus insupportable, ils partirent, espérant que la Providence daignerait seconder leurs vœux. Les fatigues de la route, qu'ils durent faire à pied, les privations qu'ils eurent à souffrir, rien ne put ralentir l'ardeur dont ils étaient animés. Déjà ils avaient quitté l'Allemagne et traversé une partie de la Belgique conquise par la France; encore quelques lieues, et ils allaient toucher le sol de leur patrie. Mais, hélas! un obstacle invincible vient tout à coup anéantir leur plus chère espérance. De nouveaux ordres ont été donnés sur les frontières; partout s'exercent de rigoureuses recherches, et les deux exilés n'osent plus avancer ni retourner sur leurs pas. Une caverne profonde, au milieu d'un bois, devient pendant plusieurs jours leur unique asile, et, pour comble de maux, M. Lefebvre a la douleur d'y voir tomber son ami dans un état d'anéantissement qui semble annoncer sa fin prochaine.

« O mon Dieu! je me soumets à votre sainte volonté; mais laisserez-vous périr celui qu'une fois déjà vous avez permis que j'arrachasse à la mort? » dit-il un matin en considérant avec effroi cet infortuné; puis, sortant de la caverne, il se décide à braver tous les dangers pour aller lui chercher au village voisin quelques secours qui relèvent ses forces.

D'abord sa propre faiblesse rend sa marche lente et difficile; mais la pensée qui l'anime soutient son courage, et déjà il a atteint la lisière du bois, lorsque soudain une voix lui crie : « Halte-là! où allez-vous? » En même temps un brigadier de gendarmerie se présente à lui, et le regarde fixement.

« Vous vous nommez Lefebvre, vous êtes prêtre et émigré?

« — Cela est vrai, répond sans hésiter le vertueux curé, et vous m'arrêtez sans doute?

« — Mon devoir comme gendarme serait de le faire, mon devoir comme homme est de vous sauver si je le peux. »

Pour la première fois alors M. Lefebvre jette les yeux sur la figure du brigadier dont il n'avait remarqué jusque là que l'uniforme : cette figure, couverte de cicatrices, est animée d'une profonde émotion.

« Vous me regardez et ne me reconnaissez pas; avez-vous donc oublié les marais où un pauvre soldat, qui avait tiré sur vous et qui vous poursuivait, allait se noyer sans votre secours? lui demande le militaire en lui prenant la main. Eh bien, il vous reconnaît, lui : vos traits sont restés gravés dans son cœur avec votre noble action!

« — Se peut-il, mon ami?

« — Oui, votre ami; car, je vous l'ai dit, c'est entre nous à la vie, à la mort. » Et le prêtre et le gendarme se jettent dans les bras l'un de l'autre.

« Ce n'est pas le tout, reprend ensuite ce dernier; on fait en ce moment de nouvelles poursuites contre les émigrés et les prêtres réfractaires : cela ne durera pas; mais cependant si vous étiez découvert, ce serait fait de vous. Écoutez; je suis marié dans le village ici près, j'y commande la brigade; le maire est l'oncle de ma femme, il vous donnera un passeport; venez avec moi, vous serez le bienvenu dans ma famille : elle sait combien de fois j'ai souhaité cet heureux moment..... Eh bien! hésiteriez-vous à vous confier au brigadier Robert? sachez qu'il n'a jamais trompé personne.

« — Robert, vous vous méprenez sur mon hésitation. A Dieu ne plaise qu'il s'élève dans mon cœur un seul doute sur votre loyauté; mais mon sort est lié à celui d'un ami, d'un compagnon d'exil que je n'abandonnerai pas dans sa détresse, et que je n'ose vous prier de sauver avec moi. »

Ici Robert porte la main à son front, et semble hésiter à son tour; mais bientôt la générosité de ses sentimens l'emporte. « Après tout, dit-il, comme répondant à une objection qu'il venait de se faire à lui-même, tout cela peut se faire avec adresse; ils n'en sauront rien, et c'est leur épargner un nouveau crime.... Puis, regardant M. Lefebvre : « Allons, j'en sauverai deux au lieu d'un, sans cela je vois bien que vous ne seriez pas content, et que je ferais pour vous une chose inutile.

Quelque temps après les deux exilés revirent la France, emportant au fond de leur cœur le souvenir du brave Robert. Ce dernier eut depuis le bonheur d'aller se fixer avec sa famille près de son noble ami, qui, rendu à ses paroissiens, les édifie encore chaque jour par son zèle, ses vertus et sa touchante bonté.

MORALE RELIGIEUSE.

ESPÉRANCE!

Le christianisme a fait de l'espérance une vertu, après avoir placé tant de rudes épreuves sur le chemin de l'immortalité. Il a voulu que les joies éternelles fussent payées d'un grand prix, sans doute, mais il s'est plu à faire germer quelques fleurs parmi les ronces qui déchirent les pieds nus de l'homme voyageur. Lorsque le soleil du matin le surprend déjà las de sa journée qui commence,

il y a une voix aussi douce que celle d'une mère qui lui dit : « Marche, marche, mon fils, car il te reste encore une longue route à parcourir; tu ne sais pas tout le courage qui est en toi, toute la puissance dont le Seigneur t'a doué pour accomplir ta laborieuse destinée. Marche, enfant; le prix qui est réservé à ta persévérance dépasse tout ce que tu peux rêver de glorieux et de beau.... et je soutiendrai tes pas chancelans, et je te dirai : Prends garde; le chemin étroit que tu suis est entre deux abîmes. Et je remplirai ton cœur d'un sentiment délicieux et consolateur qui agrandira tes jours, afin que tu puisses finir ta tâche, qui guérira les blessures que tu recevras dans le combat, qui fera tomber un sommeil réparateur sur tes paupières humides, qui sera enfin pour toi comme une vie mystérieuse toute de joie et de repos, au sein de la vie réelle toute de luttes et de peines amères! »

N'est-ce pas ta voix, espérance sainte! qui se fait ainsi entendre à l'homme dans le secret de son cœur brisé? N'est-ce pas ainsi que tu réponds à ses gémissemens, lorsque dans le désert du monde ils iraient expirer sans écho, comme le murmure du vent ou le bruit léger des vagues? O malheur! malheur à celui qui n'a point voulu se nourrir de ta manne bienfaisante et salutaire quand la faim cruelle lui donnait des vertiges, qui n'a point humecté ses lèvres des gouttes limpides de son onde fraîche et abondante quand la soif brûlante desséchait sa poitrine! celui-là aura passé sur la terre comme un jour sans soleil, comme un orage désastreux. Il n'aura point à se prévaloir des maux qu'il aura endurés, lorsque le Juge éternel lui demandera compte de sa mission; parce qu'au milieu de ses peines il aura souvent blasphémé et jeté son fardeau; parce que l'envie et l'orgueil auront tour à tour rempli son cœur de leur trompeuse énergie....

Hélas! l'espérance n'est qu'a ceux qui la méritent, car il n'est point de vertu qu'on puisse acquérir sans peine. Ne prenez donc point pour l'espérance ces angoisses déchirantes qui accompagnent l'attente d'un événement heureux ou malheureux; ne prenez point pour elle cette confiance aveugle qu'on apporte quelquefois dans des œuvres qui nous paraissent bonnes parce qu'elles sont sorties de nos mains. Le méchant blasphème quand il ose dire : J'espère! Voyez la pâleur mortelle qui couvre le front plissé du joueur, alors même que le démon dont il est agité sourit à ses désirs frénétiques; celui-là dit aussi : J'espère! mais il ment, car il souffre! Voyez le criminel, qui a rassemblé toute l'énergie de son audace pour tromper son juge et échapper au glaive des tribunaux humains; on ne le voit pas trembler, mais de temps en temps de froides sueurs sillonnent son front, et un serrement convulsif arrête les battemens de son cœur : celui-là ment aussi quand il dit qu'il espère. Ils mentent aussi tous ceux qui ont mis leurs joies dans la satisfaction de leurs sens ou de leurs passions; car leur attente audacieuse est un crime, et ce n'est pas pour eux que l'espérance, ange pur et immortel, est sortie du sein de Dieu; ce n'est pas pour eux que, déployant ses ailes d'or, elle descend sur la terre afin de répandre quelques grâces du printemps sur les pas de la tempête et des hivers.

Elle ne s'arrête point dans les palais pour y verser son parfum sur la tête des rois et des grands de la terre; elle fuit les festins et les joyeuses assemblées où retentissent les éclats d'une joie factice. Ici la pensée soucieuse et triste s'assied au chevet de l'homme puissant, elle agite ses songes après avoir rempli ses veilles; là, parmi ces foules riantes et qui boivent la vie comme une liqueur enivrante, la mort se promène et compte d'avance ses victimes, et cependant tous ces hommes insensés ou coupables rêvent tous un lendemain au gré de leurs passions... Oh! sans doute, n'est-ce pas là l'espérance que vous avez appelée une folle illusion, philosophes orgueilleux? N'est-ce pas ce sentiment que vous rejetez comme une chimère sans puissance et sans réalité? Et vous avez cru qu'en mettant le doigt dans la plaie, en faisant crier le malade, vous lui apporteriez sa guérison! Vous avez cru qu'en renversant avec le souffle le fragile édifice de la volonté humaine, vous briseriez aussi l'espérance qui vient du ciel. Non, l'espérance n'est pas cette illusion que vous avez déchirée dans vos mains comme les tissus légers d'un voile de femme, c'est la seule réalité de cette vie de mensonge et d'erreur.

L'espérance chrétienne, c'est ce sentiment profond, inaltérable, paisible, d'un immortel avenir, qu'on acquiert par la prière et par la charité; c'est cette vertu qui est la fille et la sœur de la foi, par laquelle se calment les douleurs les plus vives, s'effacent les pertes les plus cruelles. Par elle le malheur a encore un charme puissant et doux qui rend son fardeau plus léger, comme le miel est en principe dans les étamines amères des fleurs; par elle la pauvreté souffrante et abandonnée a aussi ses richesses et ses plaisirs; par elle les tristes jours de notre vie mortelle passent comme des songes pour faire place à un réveil où leur douloureux souvenir ne viendra pas même se mêler à l'éternité de nos joies, aux réalités indestructibles de notre bonheur. Cherchez-la donc, cette espérance divine, dans la solitude des cachots, où elle allége les fers de l'innocent, dans le deuil de ces asiles ouverts aux misères dont l'aspect troublerait les plaisirs égoïstes et insoucians de la foule; cherchez-la sous le toit obscur où le génie épuré par la religion s'es-

saie, en souriant de l'injustice des hommes, à reprendre son vol vers les cieux ; cherchez-la partout où la douleur est venue éprouver une âme confiante dans les promesses du Sauveur, partout où une humble voix en appelle à Dieu des cruautés des hommes, partout où l'innocence et la vertu, comme de blanches colombes sous la serre sanglante du vautour, semblent un moment devenir la proie facile du crime et du vice.

Là vous la trouverez avec son doux sourire et sa voix harmonieuse, belle et timide comme une jeune vierge, mais grande et forte comme l'ange à l'épée foudroyante qui précipita Satan dans l'abîme quand il conçut la pensée de porter sa main sur le trône de l'Éternel. Dieu a voulu que l'espérance se révélât à nous par d'heureuses pensées et de touchans symboles, afin que l'homme qui la repousse la trouvât jusqu'à sa dernière heure en lui et hors de lui. L'espérance, c'est la prière qui fortifie et console ; c'est le sentiment du devoir ; c'est la révélation de notre avenir ; c'est aussi la plante qui fleurit sur des grèves désertes et stériles; c'est la brise fraîche et embaumée qui se lève après une chaude journée ; c'est la vibration mélodieuse qui s'exhale des cordes d'une harpe ; c'est un rayon de soleil après un orage; c'est l'étoile qui brille dans le ciel au sein des nuits les plus sombres: elle sourit dans le premier sourire de l'enfant au berceau, dans le regard sublime du mourant, dans la croix qui s'élève sur le tombeau du chrétien !

POÉSIE.

MÉDITATION.

— Harpe du roi David, viens sous ma main tremblante
Résonner les accords de mon âme souffrante.
Redis à cette terre, où je marche isolé,
Comme un nuage obscur sous un ciel étoilé,
Tout ce qu'on boit d'amer à suivre de la foule
Le torrent vaste et fort qui toujours droit s'écoule.

Oh ! sentir sa pensée aux régions des cieux,
Et ramper sur ce sol comme un reptile affreux !
Entendre dans son cœur vibrer la voix secrète,
Qui sans cesse vous dit : « Eh! n'es-tu point poète?
Ne peux-tu des humains chanter les longs malheurs,
Et par de hauts récits faire couler des pleurs?... »

— C'est que la vie est dure à qui sent la misère
S'attacher à son corps comme un rongeant ulcère ;
C'est qu'à boire toujours la lie et non le vin,
On finit par ployer les jarrets en chemin,
Et sentant le dégoût se glisser en son âme,
Il n'est plus de bonheur qui l'enivre et l'enflamme.

Marche donc, insensé ! dans la route des pleurs ;
L'âme se purifie au creuset des douleurs.
Poète, tu gémis pour un peu de misère :
Qui ne sait pas souffrir ne sait rien de la terre ;
Son cœur est le champ mort où la flamme a passé,
L'oiseau mélodieux que la flèche a blessé.

Marche donc, et regarde au front des nobles têtes
Les sillons qu'a creusés le souffle des tempêtes !
Voyageurs des lieux saints, ils se sont revêtus
Du modeste manteau des plus rares vertus ;
Ils ont usé leur vie à vouloir de ces mondes
Saisir, puis expliquer les énigmes profondes.

Mais toi, qu'as-tu donc fait ? — Ah ! pour quelques soupirs
Ton front veut être ceint du bandeau des martyrs!
Tu veux que le bonheur inonde ta pensée !
Que du souffle divin elle soit caressée !
Va donc, enfant déchu ! marche en portant ta croix...
Élu du Dieu vivant, ferme la bouche et crois !

Alors tu deviendras la vivante harmonie,
Éternisant des cieux la splendeur infinie,
Le miroir reflétant la forte humanité
Marchant vers le soleil de la Divinité.....
Et ton âme sera la harpe éolienne
Que le vent fait vibrer sous sa mourante haleine !

— Hé bien !... courbé, Seigneur, aux marches de l'autel,
J'invoquerai pour tous ton amour paternel ;
Tu verseras sur moi les flots de ta parole,
Et soudain je dirai de la voix qui console :
« Si la vie aux méchans est un vase de fiel,
Pour l'âme qui te cherche, il est rempli de miel. »

L. Pora.

MÉLANGES.

Dieu cache un mérite sous chaque peine, pour qu'on la supporte avec courage et résignation.

Abel Dufresne.

La simple observation du culte extérieur est inutile et nuisible, si elle n'est intérieurement animée par l'esprit d'amour et de religion. Dieu veut être honoré du cœur et non des lèvres ; les cérémonies servent à exprimer notre religion et à l'exciter, mais les cérémonies ne sont point la religion même. Dieu cherche des adorateurs en esprit et en vérité; il n'a pas besoin de nos paroles, de nos postures, ni même de notre argent : ce qu'il veut, c'est nous-mêmes.

Fénelon, *Éducation des Filles.*

L'âme religieuse traverse doucement la vie entre l'espérance et la résignation : la première fleurit, parfume et charme le voyage; la seconde fortifie contre les aspérités de la route, et préserve des chutes désespérées. Abel Dufresne.

Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons.

Bossuet. *Oraisons funèbres.*

LITURGIE.

INSTITUTION DES ROGATIONS.

Stella matutina, ora pro nobis.

A l'époque où les fruits de la terre commencent à se montrer, comme une espérance, dans les fleurs qui en recèlent le germe, quand le soleil plus brillant répand sa chaleur fécondante sur les champs dont la verdure réjouit les regards du laboureur, une voix forte et solennelle semble s'élever vers le ciel, et l'on dirait que le monde s'incline devant son Créateur. C'est qu'une froide brise de la nuit peut dessécher la sève de ces tendres fleurs; c'est qu'il suffit d'un orage pour que la verdure des champs pâlisse avant le temps.... Aussi de tristes pressentimens se mêlent-ils à l'espoir du laboureur; aussi des songes effrayans viennent-ils troubler son sommeil; il rêve de la tempête et des pluies qui inondent au loin les vallées et sillonnent les flancs déchirés des collines; il rêve de ces gelées subites qui apparaissent un matin de printemps, le lendemain d'un jour de soleil, et ruinent l'espérance d'une année. Alors la religion, tendre lien du ciel et de la terre, éveille au cœur de l'homme et du plus simple une de ces harmonies qui existent entre elle et la nature, et tout, dans les campagnes, chante vers le ciel; tout semble s'animer à la voix de l'homme et demander avec lui les tièdes rosées, les soleils tempérés, tous les gages enfin de ce pain quotidien pour lequel il nous a été prescrit de travailler et de prier.

Le mot *rogation* dérive immédiatement du latin *rogare*, demander. L'usage de ces prières est de toute ancienneté, car de tout temps les hommes ont pensé à demander au ciel la conservation des fruits de la terre, et particulièrement dans le temps de nos rogations, où la rouille est plus à craindre pour les moissons.

Il est probable que les peuples idolâtres, qui avaient coutume de faire des prières publiques à leurs faux dieux pour la prospérité des moissons, étant devenus chrétiens, adressèrent naturellement leurs prières au vrai Dieu pour le même sujet; et rien n'égale le charme d'innocence, de fraîche et suave poésie, de filiale confiance, qui fut ajouté par l'inspiration de la religion véritable à ces cérémonies où retentit surtout le nom de Marie.

Il est vrai que les processions et stations d'une église dans l'autre n'ont pu être pratiquées dans les premiers temps du christianisme, où il n'y avait point encore d'églises; mais l'on commença à en bâtir dans les villes vers l'an 118, et dans les villages vers l'an 400: d'ailleurs, les prières des rogations ont pu être établies avant que le nombre des églises se fût beaucoup multiplié. Les processions de chaque église faisaient le tour des champs de leur territoire, d'où elles ont été appelées *supplicationes amburbiæ*, supplications par les villes, ou par les champs, *ambarvales*.

L'usage des rogations s'étendit rapidement parmi les églises d'Afrique, d'Orient et des Gaules; on faisait des processions et des prières publiques hors des villes et aux tombeaux des martyrs. Mais les abus ou le relâchement sont si prompts à s'introduire partout où il y a de l'homme! il a tant besoin de vigilance auprès des choses saintes! il lui faut être rappelé si souvent à la pureté des institutions primitives! Saint Augustin commençait déjà à se plaindre à cet égard; et Sidoine, qui vivait peu de temps après, en parle de même, en racontant la réforme qu'apporta saint Mamert. « Ces processions, dit Sidoine, se faisaient encore avant saint Mamert, mais avec négligence et sans ordre ni règle. On ne s'y comportait plus décemment; on n'y observait plus le jeûne qui avait d'abord été établi. »

Saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné, rénova donc ces prières et ces processions qui ne répondaient plus à leur pieuse origine; la pensée terrestre qui s'y trouvait nécessairement mêlée, devenait trop prédominante, et il fallut lui opposer le jeûne et l'abstinence pour rappeler les esprits à tout ce qu'il y a de grave en même temps que de doux dans la pensée chrétienne.

Pour cet effet, saint Mamert assembla un concile à Vienne, non pas en 452 comme dit Adon, ni en 477 comme le disent quelques auteurs, mais en 474; et ce ne fut pas pour établir le jeûne des rogations, mais pour le rétablir; car il était déjà dans la première institution par l'Église, toujours si sage, si prévoyante, si conforme aux besoins des temps. Ce jeûne s'est maintenu jusqu'à la révolution; l'abstinence seule est aujourd'hui prescrite.

Le concile d'Orléans, tenu en 511, qui fut la dernière année du règne de Clovis, ordonna pour toute la France la même chose que saint Mamert avait ordonnée dans son diocèse; et le pape Léon III, qui siégeait sur la fin du huitième siècle et au commencement du neuvième, ordonna le même chose pour toute l'Église. Ce fut saint Mamert qui choisit, pour faire les rogations, les trois jours avant l'Ascension.

Voulant éprouver la ferveur de son peuple, il marqua, pour le terme de la procession, l'église la plus voisine de la ville; mais ce chemin parut trop court à la dévotion des fidèles. Quelques églises des Gaules imitèrent cet exemple; après avoir fait leurs processions à différens jours, elles s'accordèrent à les faire en même temps. Léon III fut le premier pape qui établit les rogations dans

l'Église romaine : l'exemple de ces prières n'avait pu venir peut-être d'une contrée où la terre est si naturellement féconde, la vie si facile, que l'homme y peut oublier plus que chez nous le travail et le secours que lui prête la prière. Aussi celle-ci fut-elle nommée au commencement *la Litanie Gallicane*, ou *les Petites Litanies*, pour les distinguer des *Grandes Litanies*, qu'on célébrait le 25 avril en l'honneur de saint Marc.

Si les continuateurs de Moreri donnent aux processions des Rogations le nom de *litanies mineures*, ce n'est pas la dignité de l'instituteur qui a fait distinguer les litanies ou processions, mais l'époque de leur institution. En France, où les processions des Rogations sont les plus anciennes, on les a appelées *litanies majeures*, et on les appelle ainsi à Paris; au lieu qu'on appelle *litanie mineure* la procession du jour de saint-Marc, qui n'a été instituée qu'en 590. Au contraire, à Rome, où la procession de saint Marc est plus ancienne que celle des Rogations, on l'appelle *litanie majeure*, et les processions des Rogations *litanies mineures*. Ainsi ces termes *majeures* et *mineures* doivent être entendus relativement aux temps et aux lieux.

Nous rappellerons, au sujet des Rogations, un usage qui se pratiquait autrefois dans l'église de Notre-Dame de Paris. On y portait aux processions des Rogations la figure d'un grand dragon d'osier qui avait la gueule béante. Le peuple prenait plaisir à jeter en passant, dans la gueule du dragon, des fruits et des gâteaux. On tient que c'était en mémoire d'un serpent monstrueux, ou dragon, dont saint Marcel, évêque de Paris, délivra cette ville, ainsi qu'il est écrit par Fortunat. Quelques-uns ont dit aussi qu'un dragon faisait de grands ravages sur le quai de la Mégisserie, et que c'est de là que ce quai fut appelé *la Vallée de Misère;* mais il est plus probable que ce nom, qui pouvait lui convenir à plus d'un titre, fut donné à ce bord de la rivière à cause surtout des inondations dont il était souvent incommodé, le terrain étant alors fort bas.

Le dragon que l'on portait à la procession était sans doute le symbole du démon, que l'on représentait ainsi dans plusieurs églises, où l'on porte encore de semblables figures de dragons en procession, pour en inspirer l'horreur. Quoi qu'il en soit, on avait cessé à Notre-Dame de Paris, plus de vingt-cinq ans avant la première révolution, de porter le dragon à la procession des Rogations. On continua seulement l'usage de bénir la rivière, de même que dans les campagnes on bénit les champs et les productions de la terre.

Après cette esquisse historique des Rogations, que pouvons-nous de mieux que de renvoyer le lecteur à ses souvenirs! Qui n'a suivi, du moins dans son enfance, l'étendard des saints, l'antique bannière des temps chevaleresques, la Vierge blanche et la croix ouvrant la carrière au troupeau qui entoure son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques; on franchit de hautes barrières, des *échaliers;* on voyage le long d'une haie d'aubépine, où bourdonne l'abeille, où sifflent les bouvreuils et les merles. Tous les arbres, au défaut de leurs feuilles, étalent l'espérance de leurs fruits; la nature entière est un bouquet de fleurs. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent, tour à tour, les hymnes des laboureurs qui suivent les replis de l'écharpe diaprée que la main du Créateur a jetée sur les campagnes. Et quelle poésie dans ces chants, dont le sentiment, sinon les paroles, est compris de tous! Quelle poésie dans ces voix sans art qui s'élèvent du cœur! comme elles semblent véritablement bien pénétrer le ciel! Rien n'est beau comme de voir les hommes réunis dans un sentiment pur et vrai; et jamais ils ne sont plus grands et plus libres qu'en se montrant plus simples et plus soumis à la religion.

LA VEILLÉE DES MORTS (1).

2 NOVEMBRE.

I. Le vent gémit sur la colline, et passe en sifflant dans le branchage des arbres dont il emporte au loin les dernières feuilles. Des brumes épaisses et froides se répandent dans les airs comme le voile d'une veuve. Aucune étoile ne scintille dans le ciel silencieux et sombre. Dans une chaumière où naguère la mort a passé, deux enfans veillent seuls à la clarté vacillante d'une lampe. Plusieurs mois se sont écoulés depuis que leurs lèvres se sont imprimées pour la dernière fois sur la main froide de leur mère; bien des nuits se sont écoulées depuis l'heure triste où ses adieux éternels les laissèrent seuls sur la terre.

II. Pauvres enfans! ils sont jeunes tous deux, et ils paraissent beaux dans leur douleur, comme les anges du Seigneur qui veillent sur leur sort. Mais quelle soudaine et religieuse terreur semble maintenant les agiter? ce n'est pas la première fois, hélas! depuis qu'ils sont seuls sur la terre, qu'ils se sont retrouvés à cette heure de la nuit auprès

(1) C'est ainsi que dans la plus grande partie des provinces de France on désigne la nuit du 1er au 2 novembre. On a cherché, dans cette paraphrase du *Dies iræ*, l'un des plus beaux hymnes de l'Église catholique, à reproduire les diverses croyances populaires qui se rattachent à la pieuse solennité de la commémoration des morts

de leur foyer, jadis égayé par les doux récits de leur mère. Ils ont pleuré bien souvent en pensant à elle, mais jamais leur solitude ne leur a paru plus triste, et pâles tous les deux, ils se regardent en frémissant.

III.—Mon frère! n'as-tu pas entendu un grand cri qui a été répété par tous les échos du vallon? il m'a semblé que la terre bruissait sous les pas d'un fantôme gigantesque, et que son souffle avait ébranlé la porte de notre chaumière... Le souffle des morts est froid... je tremble. — Et moi, ma sœur, j'ai entendu comme des voix lointaines qui murmuraient des paroles étranges... Ne tremble pas ainsi; ne suis-je donc pas avec toi? — O mon frère! prions la sainte Vierge afin qu'elle éloigne les morts de notre demeure.

IV.— Mais notre mère est peut-être parmi eux : elle vient nous visiter dans son linceul, notre mère bien-aimée!... car, vois-tu, ma sœur, c'est à cette heure que les morts sortent de leurs tombeaux... Ouvrons la porte, afin que notre mère vienne prendre au coin du foyer sa place favorite...— Mon frère, comme la nuit est sombre, comme le vent est froid et humide!... Entends-tu quels gémissemens poussent les morts autour de la chaumière... Oh! ferme, ferme la porte!

V.—Rassure-toi, ma sœur, j'ai jeté dans le feu le buis de la Pâque fleurie afin d'éloigner les mauvais esprits, et notre mère viendra seule. — Mais comment sera-t-elle, mon frère? on dit que les morts font peur à voir, que leur chevelure est tombée, que leurs yeux sont creux, et que, quand ils marchent, leurs ossemens s'entrechoquent... Notre mère est-elle donc ainsi? — Non, elle viendra avec les traits que nous aimions, avec le doux sourire qui nous accueillait au retour des champs, avec la voix qui nous appelait quand le soir nous surprenait loin de notre demeure.

VI. — Qu'elle vienne donc, notre mère bien-aimée, son repas est préparé, et elle ne sera point irritée contre moi, car tout est rangé dans l'ordre qu'elle aimait... Mais, qu'as-tu, mon frère? voilà que tu trembles comme moi. — Vois-tu, ma sœur, ces pâles lumières qui surgissent dans le lointain, ce sont les morts qui vont s'asseoir au festin qui leur est servi... Entends-tu les tintemens funèbres de la cloche du village... Écoutons! Écoutons! On dirait que des voix humaines se mêlent à celles des trépassés.

VII. « O jour de colère et de vengeance, qui fera paraître dans le ciel l'étendard de la croix, et qui réduira en cendre tout l'univers!

« Quelle sera la frayeur des hommes, lorsque le souverain juge paraîtra pour examiner toutes leurs actions selon la rigueur de sa justice!

« Le son éclatant de la trompette qui se fera entendre jusque dans les tombeaux, rassemblera tous les morts devant le tribunal du Seigneur!

« Toute la nature, et la mort même, seront dans l'étonnement et l'effroi, lorsque les hommes ressusciteront pour paraître devant ce juge terrible.

« On ouvrira le livre où est écrit tout ce qui doit-être la matière de ce jugement formidable.

« Et quand le juge sera assis sur son trône, on verra à découvert tout ce qui était caché, et aucun crime ne demeurera impuni. »

VIII.— Quelles effrayantes paroles, mon frère! est-ce que cette nuit est la dernière du monde? et pas un mot d'espérance ne se mêlera-t-il à ces redoutables menaces? O ma mère, ma mère!...— Silence, ma sœur, vois-tu les pâles lueurs qui guident les morts, sillonner encore l'horizon; entends-tu les tintemens prolongés de la cloche? Les chants funèbres continuent : écoutons, ma sœur, écoutons encore.

IX. « O roi dont la majesté est si redoutable, Dieu qui sauvez vos élus par une miséricorde toute gratuite, sauvez-moi, ô source de toute bonté!

« Jésus, plein de tendresse pour les hommes, souvenez-vous que c'est pour moi que vous êtes descendu du ciel sur la terre; ne me condamnez pas en ce jour terrible.

« Séparez-moi de ces maudits que vous chasserez de devant vous, et que vous condamnerez à des supplices rigoureux, et appelez-moi avec les bénis de votre père.

« Jour redoutable, auquel l'homme coupable sortira de la poussière du tombeau pour être jugé par celui qu'il a offensé! Pardonnez-lui, ô Dieu de miséricorde! »

X.—Seigneur-Jésus, plein de bonté, donnez-leur le repos éternel! murmurèrent ensemble les deux enfans. Soudain la porte se referma tout à coup violemment comme si elle avait été poussée par une main vigoureuse; les enfans tressaillirent, et le craquement des solives qui soutenaient le toit de la chaumière sembla annoncer la chute de ce frêle bâtiment. Soudain la lampe s'éteignit, et un gémissement plaintif se mêla au bruit du vent qui sifflait dans les crevasses de la toiture...

XI. Et les bonnes gens du hameau disent que le lendemain, quand le curé qui, au nom du Père qui est aux cieux, servait sur la terre de père à ces orphelins, vint frapper à la porte de la chaumière, il les trouva agenouillés auprès de la couche où il avait fermé les yeux à leur mère. Le Seigneur leur avait envoyé un doux sommeil, et ils ne se souvenaient plus de leur terreur que la prière avait dissipée, mais ils se souvenaient d'une vision qui est un mystère du ciel...

LITTÉRATURE.

LA TRAHISON DE JUDAS.

(Extrait du poème de *la Messiade* de Klopstock.)

Tandis que les apôtres cherchent le Messie sur le mont des Oliviers, Judas Ischariote s'est assoupi sous un cèdre; Satan, qui suit partout ses pas, attend dans une caverne voisine que le disciple soit entièrement endormi.

Elle a sonné l'heure solennelle qui termine le jour écoulé, qui commence un jour nouveau, et sur toute une cité endormie la peste déploie lentement ses ailes sombres, immenses, terribles! Sur leurs extrémités, soutenue par les murs qui ferment l'enceinte, la mort s'est accroupie; elle souffle autour d'elle des vapeurs empoisonnées, et la ville dort toujours. Mais, à la faible clarté de sa lampe nocturne, le sage veille et médite. Près du flacon rempli d'un vin généreux dont l'usage modéré épanouit le cœur, de nobles amis s'entretiennent de la douceur du sentiment qui les unit. Le jour paraît enfin, et avec lui la désolation, le désespoir! Les gémissemens de la jeune fiancée, suivant le convoi funèbre de celui qui devait la conduire à l'autel, remplissent l'air; les orphelins délaissés demandent en vain de douces caresses, un abri, du pain, au cadavre glacé qui fut leur père! En expirant au milieu des restes inanimés de ses enfans, la mère maudit le jour qui les vit naître, le jour où elle naquit elle-même; le fossoyeur, pâle et défait, les yeux enfoncés dans leurs orbites, se promène lentement à travers les monceaux de cadavres que ses bras épuisés n'ont plus la force d'enfouir : il meurt le dernier! Du haut des nuées menaçantes, l'ange exterminateur descend sur cette tombe immense; il s'y arrête pensif, silencieux, seul et satisfait!....

C'est ainsi que Satan plane sur Ischariote endormi : le cœur du disciple bat plus vite; il se façonne au crime, et son cerveau s'enflamme du feu terrible des passions haineuses. Ithuriel, son ange gardien, est près de lui. Prévoyant l'horrible tentation que le prince des ténèbres prépare à l'apôtre du Messie, il lève les yeux vers l'Éternel, comme pour le supplier de lui pardonner s'il fait plus qu'il ne devrait pour sauver l'infortuné confié à sa garde, et trois fois son aile touche le cèdre sous lequel Judas est endormi. Le feuillage s'agite et murmure comme le bruissement de la tempête à travers une épaisse forêt; la tige, ébranlée dans les racines, frémit et craque comme la foudre quand elle éclate et tombe. Mais Judas dort toujours! Trois fois l'ange passe près de lui : sous ses pas puissans le sol s'ébranle et gronde; mais Judas dort d'un sommeil léthargique, la pâleur de son visage devient à chaque instant plus effrayante, ses traits s'altèrent, une froide sueur couvre son front.

Ithuriel s'éloigne, un long et sourd gémissement lui échappe : c'est l'hymne de mort, de deuil, que les cieux chantent sur l'âme immortelle prête à devenir la proie des ruses de Satan.

A peine l'ange a-t-il quitté Judas, qu'un songe infernal l'initie aux mystères du royaume des ténèbres : il croit voir son père, il croit l'entendre lui adresser ces perfides paroles :

« Judas Ischariote, mon fils, tu dors d'un sommeil paisible, comme si tu n'avais rien à redouter de l'avenir! apprends enfin à le connaître, je vais le dévoiler à tes regards; viens, suis-moi; ne chancèle point.... nous voilà sur le sommet du mont.... Regarde! comme il se déroule à tes yeux le vaste, l'éclatant empire que le Messie va fonder pour lui, pour ses bien-aimés. Vois-tu, sous tes pieds, cette chaîne de montagnes boisées, dont l'ombre embellit une brillante vallée?... La fertilité de ce sol enchanté t'étonne. Tu le serais davantage si tu pouvais distinguer les monceaux d'or renfermés dans le sein de ces montagnes verdoyantes! Cette source inépuisable de richesses, c'est le partage de Jean, le disciple chéri du Messie.

« Et ces collines chargées de grappes pourprées, et ces champs couverts de moissons, que le plus léger souffle fait ondoyer comme les vagues de l'Océan : c'est l'héritage de Simon Pierre.

« Arrête tes regards sur cette vaste étendue de pays. Quelle population nombreuse s'agite dans ces brillantes cités, dignes sœurs de la royale Jérusalem! Les cent bras d'un nouveau Jourdain baignent leurs remparts, et ses flots paisibles leur amènent, sans obstacles et sans dangers, les trésors immenses que l'univers apporte en tribut. C'est là que le Messie choisira les royaumes qu'il destine à ses disciples. Maintenant examine cette contrée lointaine : elle est sauvage, déserte, inculte. De longues nuits, des vents glacés, enveloppent sans cesse le sol rocailleux qui nourrit à peine une végétation languissante et sombre; une neige éternelle dort dans les ravins, les oiseaux de nuit gémissent dans les crevasses des arbres, des rochers que la foudre a frappés : c'est là, Judas, le partage qui t'attend! Tu frémis de colère, de rage!... Eh bien! ose devenir l'artisan de ta fortune, de ta grandeur! Les chefs d'Israël haïssent le nouveau roi qui s'obstine trop long-temps à rester pauvre, méprisé! Ils projettent sa mort!... feins de seconder leurs desseins; livre-leur le Messie; ne crains point qu'ils l'immolent : n'est-il pas le

fils de l'Éternel! Force-le à se montrer enfin dans sa toute-puissance par l'anéantissement de ses ennemis, par la fondation de cet empire florissant dont il vous parle sans cesse. Alors tu seras le disciple d'un maître redouté. Il te donnera enfin la part qu'il te destine. Quelque misérable qu'elle soit, à force de travail et d'industrie, tu pourras prospérer, car l'or des ennemis de Jésus t'aura enrichi d'avance, et tôt ou tard ton royaume surpassera en éclat, en splendeur, celui de tes rivaux. Ne repousse point cet avis paternel; ne me réduis point à retourner parmi les morts le cœur navré de douleur; ne me condamne pas à pleurer éternellement la honte, l'opprobre de mon fils! Éveille-toi, va, fais ce que ton père t'ordonne! »

La vision disparaît; Judas s'éveille et se lève avec précipitation.

« C'était mon père! s'écrie-t-il, mon père enseveli! .. c'était sa voix, ses traits!... c'est lui que j'ai vu, que j'ai entendu!... Il est donc vrai, Jésus me hait; les morts même le savent!... Oui, je ferai ce que les morts m'ordonnent, puisque eux seuls s'intéressent encore à moi.... Trahir Jésus! mon maître!... et sur la foi d'un songe!... Ce fantôme, qui vient de me conseiller un crime, était-ce en effet mon père?... Depuis long-temps des pensées envieuses, coupables, me poursuivent, m'agitent malgré moi. Si le prince des ténèbres, jaloux de la gloire destinée aux disciples du Messie, m'entourait de séductions!... Éloignez-vous, doutes pusillanimes! timides enfans de la crainte, je ne succomberai point à vos molles attaques. La soif des grandeurs, de la vengeance, dévorent mon âme énergique. Si, en effet, Satan cherche à me séduire, comment pourrai-je résister, moi dont le cerveau brûlé n'enfante plus que des pensées dignes de lui. Qu'elle soit maudite la place où je me suis endormi! que là un fils égorge son père; que là une victime de l'enfer éteigne elle-même le flambeau de sa vie! Qu'il soit maudit le jour où Jésus me reçut au nombre de ses disciples!... unique jour riant de mon affreuse existence, qu'aucun mortel ne te nomme jamais! que l'Éternel lui-même t'oublie!... l'Éternel!... à ce nom redouté, quelle terreur ébranle mes os!... Judas! qui donc es-tu? Judas! souviens-toi que ton noble orgueil, ton ambition royale, t'élèvent au-dessus de l'amitié partiale du Messie, au-dessus des piéges du Démon! »

Poussé par la puissance infernale qui s'est emparée de son âme, Ischariote promène son délire tantôt à travers des rochers stériles, tantôt à travers des campagnes fleuries, mais toujours loin des habitations humaines. L'aspect d'un être malheureux l'aurait sauvé en excitant sa pitié : c'est dans la solitude qu'il doit se mûrir au crime.

Sa perte est consommée quand l'instinct du mal le ramène à Jérusalem, au palais de Caïphe, où des mortels aveuglés se sont arrogé le droit de juger un Dieu!

Ischariote est introduit dans cette assemblée dont Satan aussi inspire et dirige les pensées. Les juges arrêtent des regards sombres et surpris sur le disciple du Messie, qui traverse leurs rangs d'un pas grave et tranquille. Il s'approche du grand-prêtre et lui parle à voix basse. Une joie soudaine épanouit les traits du pontife; il se tourne vers l'assemblée et dit :

« Il reste encore en Israël des hommes nobles et pieux; ils ne plient point le genou devant l'idole qui veut renverser la loi de Moïse. Judas Ischariote est un de ces hommes. Vous saurez plus tard quel généreux dessein il vient confier à ma foi. Offrons-lui en attendant un faible tribut de notre reconnaissance. Judas, continue-t-il en s'adressant au disciple, ce n'est point par ce peu d'or qu'Israël espère s'acquitter envers toi : achève ton ouvrage, et tu auras des droits éternels à l'estime, à l'admiration du peuple de Dieu; il aura soin de ta gloire, de ta fortune. »

Le prix du sang de Jésus, qu'on vient de remettre à Judas, ne répond point à son attente; mais les éloges pompeux, les brillantes promesses du grand-prêtre l'éblouissent; il s'éloigne gonflé d'orgueil, parcourt à pas lents les rues de Jérusalem, et arrête ses regards hautains et farouches sur tous les hommes qu'il rencontre; car déjà il se croit le plus riche, le plus honoré d'entre eux.

Le crépuscule du soir commence à étendre son voile douteux, quand Judas aperçoit le Messie et ses disciples qui rentrent dans la royale cité. Il se joint à eux, silencieux, mais fier.

Jésus s'avance à pas lents : la majesté d'un Dieu dont la pensée dirige l'avenir, et la douce tristesse d'un ami qui voit pour la dernière fois, réunis autour de lui, les objets chers à son cœur, respirent sur ses traits, dans son regard. Les apôtres le suivent, accablés sous le poids d'un pressentiment douloureux.

Le Messie a passé, sans daigner les regarder, auprès des palais des riches; il entre dans l'humble demeure d'un homme de bien, pauvre et méconnu. C'est là qu'il a fait préparer le dernier repas qu'il prendra sur la terre. Les disciples le suivent, se rangent à table autour de lui. Tous, sans en excepter Judas, obtiennent un sourire céleste, un regard fraternel de Jésus.

« Mes bien-aimés, leur dit-il, le temps approche, les prophéties vont s'accomplir! Je connais ce qui était, ce qui sera. Il est encore au-dessus de vos lumières de comprendre cette vérité! Je vous ai réunis pour puiser au milieu de vous la

force de souffrir, d'expier les péchés du monde! C'est pour la dernière fois que nous prenons ensemble et la chair de l'agneau nourri dans la vallee, et le joyeux produit du cep au fruit pourpré. Nous allons bientôt nous séparer.... Ne pleurez point, mes frères, vous retrouverez le Messie dans les vastes régions d'une paix éternelle! Là vous célèbrerez avec lui et les pères de la nouvelle alliance, des fêtes qui ne seront plus troublées par de tristes adieux! »

(La suite incessamment.)

LE VIEUX PAUVRE.

NOUVELLE.

Au seuil de la cathédrale de Saint-Jean de Lyon, on remarquait naguère un vieux pauvre qui depuis vingt-cinq ans venait régulièrement chaque jour s'asseoir à la même place. Les fidèles étaient si accoutumés à le voir, qu'il leur semblait en quelque sorte faire partie de l'ornement du portail de la sainte basilique, comme les statuettes de pierre nichées dans l'encadrement gothique. Jean-Louis était son nom. Sous ses haillons perçait un reflet de dignité qui révélait une éducation supérieure à celle qui généralement accompagne la misère. Aussi, au milieu de cette clientelle délaissée par les populations, que chaque église abrite sous ses ailes maternelles, le vieux pauvre jouissait-il d'une certaine considération, fortifiée d'ailleurs par son équité dans le partage des aumônes, seule bienfaisance du pauvre envers le pauvre, et par son zèle à apaiser les querelles qui s'élevaient quelquefois entre ses compagnons de misère. Sa vie et ses malheurs étaient un mystère pour tout le monde; une seule chose était connue : Jean-Louis ne mettait jamais le pied dans l'église, et Jean-Louis était catholique. Au moment des cérémonies religieuses, alors que la prière s'élevait fervente vers le ciel avec le parfum des fleurs et l'encens des jeunes lévites; que les chants pieux retentissaient sous la large voûte de la nef gothique, que la voix grave et mélodieuse de l'orgue soutenait le chœur solennel des fidèles, le vieux pauvre se sentait entraîné à confondre sa prière avec celle de l'Église. Le charme profond attaché à l'aspect sombre et recueilli de la vieille cathédrale, le reflet fantastique du soleil à travers les vitraux coloriés, l'ombre des piliers, posés depuis des siècles comme un symbole de l'éternité de la religion, l'autel élevé sur de nombreux gradins, et qui lui apparaissait dans la profondeur de la nef tout resplendissant de la lumière des cierges et de l'émail des fleurs, tout frappait le vieux pauvre d'une inexprimable admiration; des larmes coulaient en ruisseaux dans les rides de son visage. Un grand malheur, ou un profond remords semblait agiter son âme. Au temps de la primitive Église, on l'eût pris pour un criminel condamné à s'exiler de l'assemblée des fidèles, et à passer, ombre silencieuse, au milieu des vivans!

Un vieux prêtre se rendait chaque matin à Saint-Jean pour célébrer la messe. Il faisait d'abondantes aumônes, et parmi les pauvres habitués de la vieille cathédrale, Jean-Louis était devenu pour lui l'objet d'une sorte d'affection privilégiée.

Un jour Jean-Louis ne parut pas à sa place accoutumée. L'abbé Sorel, jaloux de ne pas perdre son aumône devenue une rente quotidienne, cherche la demeure du vieux pauvre; et quelle est sa surprise de trouver, au lieu d'un misérable réduit, un somptueux appartement, et dans un coin, au milieu de tous ces objets de luxe inventés pour le riche heureux, un peu de paille où gisait le vieux mendiant!...

La présence du prêtre ranima le vieillard, qui, d'une voix pénétrée de reconnaissance, s'écria! « Monsieur l'abbé, vous daignez donc vous souvenir d'un malheureux!

— Mon ami, répond l'abbé Sorel, un prêtre n'oublie que les heureux du monde. Je venais savoir si vous aviez besoin de quelques secours.

— Je n'ai plus besoin de rien, reprend le vieux pauvre; ma mort est prochaine; ma conscience seule n'est pas tranquille!

— Votre conscience! auriez-vous une grande faute à expier?

— Un crime, un crime énorme, pour lequel toute ma vie a été une cruelle et inutile expiation; un crime sans pardon!

— Un crime sans pardon, il n'en existe pas! s'écrie le prêtre avec enthousiasme. Douter de la miséricorde divine serait un blasphême plus horrible que votre crime même. La religion tend ses bras au repentir. Mon frère, mettez votre confiance en Dieu, et si vous avez beaucoup péché, il vous sera beaucoup remis; car le pécheur qui se repent a encore plus de droit à la miséricorde divine, que l'homme qui n'aurait jamais failli.

— Eh bien! dit le mendiant après quelques pénibles efforts, vous allez entendre une horrible histoire, mais ce n'est pas à un prêtre que je veux la confier, c'est à un homme qui me tend une main amie dans ce moment affreux; car, voyez-vous, je suis indigne des sacremens et des prières de l'Église. Oh! cependant, ajouta-t-il, et un rayon d'espérance passa sur son pâle visage; cependant, quand vous m'aurez entendu comme homme, si vous croyez pouvoir me bénir comme prêtre... je vous obéirai... je m'humilierai devant vous... et vous m'aiderez à mourir.

« Je suis le fils d'un pauvre vigneron de la Bourgogne, honoré de l'affection du seigneur de notre village. Aussi, dès mon enfance, fus-je accueilli au château de M. le comte et destiné à devenir le valet-de-chambre de son fils. L'éducation qu'on me donna, mes progrès rapides dans l'étude, et surtout la bienveillance de mes maîtres, changèrent mon état; je fus élevé au rang de secrétaire. J'entrais dans ma vingtième année quand la révolution éclata. Éclairée par les idées du jour, mon ambition se fatigua de ma position précaire. De Paris, la fureur des révolutionnaires déborda bientôt en province. M. le comte, redoutant d'être arrêté dans son château, congédia ses domestiques, et vint avec sa famille se réfugier à Lyon. Il espérait, au milieu de cette vaste population, échapper par l'oubli à l'échafaud. Enfant de la maison, je l'avais suivi. La terreur régnait dans toute sa puissance, et personne n'avait le secret de la retraite de mes maîtres. La confiscation avait dévoré leurs biens; mais peu leur importait: ils étaient tous réunis, tranquilles, inconnus. Animés d'une foi vive dans la providence, ils attendaient un Ciel plus clément. Vaine espérance! La seule personne en position de révéler leur secret et de les arracher à leur asile eut la lâcheté de les dénoncer. Ce délateur, c'est moi!...

« Le père, la mère, deux filles, anges parés de leur beauté et de leur innocence, un jeune garçon de dix ans, furent jetés ensemble dans un cachot. Le prétexte le plus futile suffisait alors pour envoyer l'innocent à la mort; cependant l'accusateur public avait peine à trouver un motif de poursuite contre cette noble et belle famille : un homme se rencontra, initié aux confidences du foyer domestique; il incrimina les circonstances les plus simples de leur vie, et inventa le crime de conspiration contre la république. Ce calomniateur, c'est moi!...

« L'arrêt fatal fut prononcé; le jeune fils fut seul épargné. Malheureux orphelin destiné à pleurer toute sa famille et à maudire son meutrier, s'il l'avait jamais connu!

« Résignée et se consolant par ses vertus, cette famille infortunée attendait la mort dans les prisons. Un oubli se glissa dans l'ordre des exécutions, et si un homme, impatient de s'enrichir de quelques dépouilles, ne se fût pas trouvé là, leur vie échappait à l'échafaud : on était à la veille du 9 thermidor. Mais cet homme se rendit au tribunal révolutionnaire et fit rectifier l'erreur; son zèle fut décoré d'un certificat de civisme. Ce révélateur, c'est moi!...

« Le soir du même jour, le tombereau fatal traîna à la mort cette noble famille. Le père, le front chargé d'une douleur profonde, cachait dans ses bras sa plus jeune fille; la mère, femme forte et chrétienne, pressait sur sa poitrine sa fille aînée, et tous, confondant leurs souvenirs, leurs larmes, leurs espérances, répétaient les prières des morts. Comme il était tard, l'exécuteur des hautes-œuvres, las de son travail, avait confié à l'un de ses valets cette terrible exécution : peu accoutumé à l'horrible manœuvre, le valet, en cheminant, implora l'assistance d'un passant; un homme de bonne volonté se prêta à l'aider dans son ignoble ministère. Ce passant qui se fit bourreau, c'est moi!...

« Le prix de tant de crimes, le voilà! Toutes ces richesses, qui avaient appartenu à mes anciens maîtres, et qui me semblaient couvertes de leur sang, je me suis ici enfermé avec elles pendant vingt-cinq ans, pour que les cruels remords qu'à chaque instant elles ravivent dans mon âme, commençassent mon expiation. Parmi les hommes, j'ai voulu paraître comme un misérable mendiant, et, couvert de haillons, souffrir, l'une après l'autre, toutes les humiliations de la pauvreté. La charité publique me dota d'une place à la porte de l'église où j'ai passé tant d'années? Le souvenir de mon crime était si poignant que, désespérant de la bonté divine, jamais je n'osai implorer les consolations de le religion ni souiller le sanctuaire de ma présence. Oh! qu'il a été long et profond, mon repentir; mais qu'il a été impuissant! Monsieur l'abbé, croyez-vous que je puisse espérer mon pardon de Dieu?

« — Mon fils, votre crime est épouvantable; les circonstances en sont atroces. Les orphelins, privés de leurs parens par la révolution, comprennent mieux que personne de quelles douleurs furent abreuvées vos victimes. Une vie entière passée dans les larmes n'est pas trop pour l'expiation d'un tel forfait. Cependant les trésors de la miséricorde divine sont immenses. Grâce à votre repentir, ayez confiance dans l'inépuisable bonté de Dieu. »

Le vieux pauvre, comme animé d'une vie nouvelle, se lève, et allant vers un tableau : « Voyez, mon père, l'image de mes victimes, dit-il en arrachant le crêpe qui le couvrait. Croyez-vous qu'elles n'empêcheront pas mes prières d'aller jusqu'à Dieu? »

A cette vue, l'abbé Sorel de Valriant laisse échapper ces mots : « Mon père! ma mère! »

Le souvenir de cette horrible catastrophe, la présence de l'assassin, la vue de ces objets empreints d'un charme déchirant, saisissent l'âme du prêtre, et, cédant à une défaillance involontaire, il se laisse tomber sur une chaise. La tête appuyée dans ses mains, il verse des larmes abondantes; une blessure profonde venait encore de saigner dans son cœur!...

Le vieux pauvre, attéré, n'osant lever ses regards sur le fils de ses maîtres, sur le juge terrible et irrité qui lui devait sa colère plutôt que le pardon, se roulait à ses pieds, les arrosait de pleurs, et répétait d'une voix désespérée : « Mon maître! mon maître! »

Le prêtre s'efforçait, sans le regarder, de comprimer sa douleur.

Le mendiant s'écrie : « Oui, je suis un assassin, un monstre, un infâme... Monsieur l'abbé, disposez de ma vie : que dois-je faire pour vous venger?

— Me venger! répond le prêtre rendu à lui-même par ces paroles; me venger, malheureux!...

— N'avais-je donc pas raison de dire que mon crime était au-dessus du pardon? Je le savais bien que la religion elle-même me repousserait. Le repentir n'est rien pour un criminel de mon espèce. Plus de pardon, n'est-ce pas, plus de pardon? »

Ces dernières paroles, prononcées d'une voix déchirante, rappellent dans l'âme du prêtre sa mission et ses devoirs. La lutte entre la douleur filiale et l'exercice du pouvoir sacré cesse aussitôt. La faiblesse humaine avait réclamé un instant les larmes du fils attristé, la religion relève l'âme forte du prêtre. Il s'empare du Christ, héritage paternel tombé aux mains de ce malheureux, et, le présentant au vieux pauvre, il dit d'une voix forte et émue :

« Chrétien, votre repentir est-il sincère?

« — Oui, mon père.

« — Votre crime est-il l'objet d'une horreur profonde?

« — Oui, mon père.

« — Dieu, immolé sur cette croix par les hommes vous accorde votre pardon. »

Alors le prêtre, une main levée sur le pénitent, tenant dans l'autre le signe de notre rédemption, fait descendre la clémence divine sur l'assassin de toute sa famille.

La face tournée contre terre, le vieux pauvre demeurait immobile aux pieds de l'ecclésiastique. Celui-ci lui tend la main pour le relever; il était mort!

MÉDITATION.

Que je suis bien dans le creux de ce néflier sauvage! qu'il m'est doux d'être enlacé des plis grimpans du chèvre-feuille qui retombe en touffes embaumées sur mon front! Quel silence, quelle paix en ces lieux écartés! Oh! que la solitude est bonne à un cœur malade, quand elle vient de ses brises caressantes, de ses parfums, de sa verdure, et avec une tendresse de mère, pacifier un sein battu d'orages!

Arbre chéri, témoin des premières joies et des premières inquiétudes de mon cœur, qu'as-tu fait, dis-moi, de ta belle couronne de feuillage, où tant de rossignols enchantaient de leur ramage ces bords déserts? Comme te voilà aujourd'hui silencieux et fané, arbre toujours chéri! Mais sous ton écorce livide dort une sève active et fraîche, n'est-ce pas? qui plus tard circulera dans tes veines; et mon œil charmé te verra rajeunir et reverdir, quand la nature, rejetant son manteau de frimats, reprendra sa verdoyante parure du printemps! Car tout naît et meurt pour revivre, commence et finit pour recommencer. Oui, tout passe, change, se renouvelle, se transforme; tout, excepté Dieu, âme de ce qui est, unité immuable à la surface de laquelle les accidens, les phénomènes, les expressions innombrables de l'existence universelle s'agitent légèrement sans en troubler le calme profond, la paisible et éternelle sérénité.

Et moi aussi, mon beau néflier, je touche à mon automne! Il y a déjà long-temps que j'ai pris la robe virile et que j'ai vu s'évanouir les songes charmans, les décevantes illusions du printemps de la vie!... Tant de soupirs se sont échappés de ma poitrine! tant de larmes ont coulé de mes yeux, qu'à la fin il faudra bien que je succombe! Ce frêle corps est bien chancelant, et déjà, si Dieu qui l'habite ne le soutenait, ce temple en ruines, battu des vents, aurait croulé. Le moment n'est pas loin peut-être... Sans doute il peut venir, je suis prêt autant qu'aucun homme. Quand mon heure sera venue, je me retirerai sans murmure. Mais, que dis-je! Et mon rôle ici-bas, l'ai-je bien fait? Me suis-je assez recueilli en Dieu pour aimer et pour savoir, pour souffrir et pour prier? Mon cœur s'est-il assez fondu en extases pieuses au sein de cette atmosphère lumineuse où siége le Seigneur dans sa radieuse majesté?

Seigneur, les perplexités de mon âme vous sont connues; qu'un rayon de votre miséricorde en adoucisse l'amertume! Humble et soumis devant votre volonté souveraine, je ne puis qu'humilier mon front dans la poussière, me taire, faible mortel, et adorer.

Adieu, mon beau néflier! souvent je viendrai recueillir mes pensées sous tes rameaux, abriter mes douleurs sous ton ombre, et lorsque le vent du soir gémira à travers tes feuilles, je prêterai une oreille religieuse à l'hymne éternel qui, de la nature entière, s'élance incessamment jusqu'à Dieu, d'où tout vient, où tout retourne, le Créateur et le conservateur de cette vie universelle, dont il est l'âme et le sublime couronnement!

SCIENCES RELIGIEUSES.

ESSAIS

SUR LA PHILOSOPHIE DU CHRISTIANISME.

Des changemens apportés par le christianisme dans la condition des femmes.

(Deuxième article.)

Lorsque l'homme veut se mettre à la place de Dieu et faire son œuvre, lorsqu'il veut devancer les temps, il ne produit que des choses sans vie, et sa présomption est punie par le mépris et la dérision. Plus hautes ont été ses prétentions et plus bas il tombe. De nos jours, les nouveaux apôtres, je dirais presque les nouveaux Messies n'ont pas manqué. Est-il besoin de dire ce qu'il est advenu d'eux? Quelques-uns, parmi ces faiseurs de religions, ont cru que le christianisme n'avait pas assez fait pour la femme; et voici qu'ils s'en vont proclamant que la femme, jusqu'ici esclave ou servante de l'homme, doit être libre et trouver place à côté de son époux partout où lui-même vient s'asseoir. C'était par trop méconnaître la nature des devoirs qui sont répartis entre les deux sexes, selon leur organisation physique. Aussi les femmes elles-mêmes n'ont pas voulu de cette prétendue égalité; elles n'ont pas demandé plus que le christianisme ne leur avait donné : c'est qu'il avait trouvé pour elles la vraie liberté. Tous, avait-il dit, sont égaux devant Dieu; la prière de l'homme fort et puissant ne montera pas plus légère au pied du trône de l'Éternel, que celle de la pauvre fille, simple de cœur et d'esprit, qui demandera au Ciel secours et assistance; pour elle aussi le temple s'ouvrira, et le prêtre ne dira plus comme le pontife romain au moment du sacrifice : *Hors d'ici l'étranger, l'esclave et la femme.* Bien plus, il l'admettra, comme ses frères, à la table sainte, et le Fils de Dieu ne dédaignera point de se donner à elle comme à celui qui porte le plus haut nom parmi les hommes. Au pied de la croix toutes les distinctions se confondent : à la droite du Christ les âmes pures et vertueuses; à sa gauche, celles qu'a flétries le péché. Les vieux poètes n'admettaient dans leurs Élysées que les héros, les législateurs, ceux qu'ils appelaient les sages; pour la femme, c'est à peine s'ils consentaient à lui laisser les tourmens du Tartare. Le christianisme leur ouvrit le ciel comme il leur avait ouvert le temple sur la terre, et même, à elles les places les plus nombreuses, les plus près du Seigneur; car elles savent mieux aimer, et Dieu a besoin d'amour. Mais ce qui consacra la femme, si je puis dire ainsi, ce fut le mariage. Nous avons dit combien c'était devenu chose dérisoire chez les Romains : l'Église nouvelle éleva le mariage jusqu'à la sainteté d'un sacrement. Les successeurs des apôtres appelèrent les époux à l'autel, et sous l'œil même de Dieu bénirent leur union. Devoirs réciproques, fidélité mutuelle, propriété commune, tout, la joie comme la douleur, fut égal entre eux. Et ce n'était point une concession de l'homme, une liberté provisoire qu'il octroyait par faiblesse; désormais il reconnaissait que la femme avait des droits égaux aux siens, et il promettait, sur le corps du Christ, de les respecter. Ainsi Ève était relevée de son abaissement; quatre mille ans de souffrances et d'humiliation avaient expié sa faute. Cependant l'œuvre du Christ n'aurait pas été complète, si, comme ces dieux inexorables des religions païennes qui laissaient le coupable sans avenir et sans espérance, le Christ, content de relever l'âme pure et la vierge sans tache, avait frappé le pécheur d'une éternelle réprobation. La terre était souillée par la dégradation de la femme : fallait-il condamner sur la terre le vice et l'erreur à une éternité de peines? Dans son immense charité le Christ embrassa le monde. Son sang coula pour tous, et du pied de sa croix jaillirent les flots de la grâce divine, qui rendirent la vie à ceux qui étaient morts par le péché. Il ne repoussa pas la pécheresse de l'Écriture, il ne prononça point anathème sur la prostituée; il la laissa venir au Calvaire recevoir ses dernières paroles, mêlée aux saintes femmes; et elle monta sainte au ciel parmi les anges; car le repentir ouvrit désormais les portes du ciel. La femme païenne qui avait fait une première faute ne pouvait plus se relever. Quel Dieu en effet, dans cet Olympe, recevait les larmes du repentir et soutenait les pas chancelans de celle qui voulait rentrer dans une voie meilleure? Cette honte qui la consacrait au vice, elle en faisait bientôt gloire et métier, car parmi ses divinités n'en avait-elle pas une dont elle pouvait se dire la prêtresse, à qui elle rendait un culte par ces honteux débordemens, qui ne servaient qu'à rendre plus méprisable encore aux yeux de l'homme un sexe qui se dégradait ainsi de lui-même. Dans la société chrétienne il se trouva aussi de folles femmes qui vendirent leur corps et leur âme au démon. Mais elles savaient que l'Église les appelait chaque jour à elle avec les paroles adressées par le Sauveur à Madeleine pénitente et plus d'un saint homme ne craignit pas d'aller au milieu des pécheresses porter la parole de Dieu, pour ramener vers leurs sœurs ces brebis égarées du droit chemin. Ainsi le bienheureux Robert d'Arbrissel allait enseigner dans les plus odieux séjours la clémence de Dieu. « Un jour qu'il était

venu à Rouen, il entra dans un mauvais lieu, et s'assit au foyer pour se chauffer les pieds. Les courtisanes l'entourent, croyant qu'il est venu pour faire folie ; lui, il prêche les paroles de vie, promet la miséricorde du Christ. Alors celle qui commandait aux autres, lui dit : « Qui es-tu, toi qui dis de telles choses? Tiens pour certain que voilà vingt ans que je suis entrée en cette maison pour le crime, et qu'il n'y est jamais venu personne qui parlât de Dieu et de sa bonté. Si pourtant je savais que ces choses fussent vraies!... » A l'instant il les fit sortir de la ville ; il les conduisit, plein de joie, au désert, et là, leur ayant fait faire pénitence, il les fit passer du démon au Christ. »

Ainsi le christianisme, poursuivant son œuvre de réhabilitation, porta le remède là où était le mal : il avait élevé la femme jusqu'à l'homme ; il lui avait ouvert son temple ici-bas et promis à sa piété les béatitudes célestes ; il alla la chercher jusque dans son ignominie, lui tendant ses bras miséricordieux ; car, comme dit un grand poète :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

Ce ne fut point par d'arides préceptes, par d'obscurs enseignemens, que Dieu indiqua à la femme la voie qu'elle devait suivre ; au bout de sa route, il plaça la Vierge-Mère, symbole éternellement vivant de toutes les vertus de la femme chrétienne, étoile lumineuse qui trace le chemin dans les ténèbres de la vie humaine. « Voilà ta mère, disait le Christ à son disciple bien-aimé, qui, près du Dieu mourant, était le représentant de l'humanité tout entière. Voilà ta mère, » et il lui montrait Marie. Oui, l'humanité reconnut sa mère dans cette patronne de toutes les âmes tendres, cette Vierge, modèle de toutes les mères, médiatrice de grâce, placée entre l'homme et son Dieu pour rendre plus douce la prière qui passe par ses lèvres. C'est elle, qu'aux temps de la force brutale, invoquent le faible et l'opprimé ; elle qui reçoit les pleurs de l'orphelin et calme les angoisses de la veuve ; c'est elle qui, dans la tempête, rend l'espérance au nautonier. Voyez-les, échappés au naufrage, ces hommes forts de l'Océan ; voyez-les, ils s'en vont, sur la colline voisine de Brest ou de Toulon, porter une offrande à l'autel de Notre-Dame-de-Bon-Secours ; car, dans l'orage, c'est une faible femme qu'ils ont invoquée, et elle a intercédé pour eux, et les vents se sont tus, et les flots se sont calmés ; tant douce et irrésistible a été sa prière près de son divin Fils !

Au moyen âge, dans ces temps de souffrances où l'humanité ne laissa aucune douleur au fond de la coupe qui lui était servie, c'était à la Vierge que s'adressaient toutes les prières. On aurait dit alors que le pécheur n'osait lever les yeux jusqu'à Dieu même qui n'apparaissait aux hommes qu'au milieu des foudres et des éclairs du Sinaï. Marie, la mère des sept douleurs, était pour lui moins redoutable; elle avait appartenu à l'humanité et porté une lourde croix ; ne devait-elle point savoir guérir les douleurs, elle qui avait tant souffert? Aussi le culte de la Vierge fut-il universel au moyen âge. Il semblait alors que l'humanité enfant bégayât, aux genoux de sa mère, les prières adressées au père commun. Elle devint, si jose dire, le dieu du monde, de cette humanité enfant qui n'osait s'adresser encore à Dieu même. Cette confiance en Marie eut d'importans résultats sociaux : la femme devait nécessairement grandir aux yeux des hommes de toute la dignité que répandait sur elle la Vierge céleste. Habitués dès leur enfance à recourir, dans leurs misères, à la mère de Dieu, tous ces nobles, tous ces chevaliers respectèrent celles qui cherchaient ici-bas à imiter les vertus de leur patronne. La piété se tourna beaucoup en enthousiasme de galanterie chevaleresque, et l'on vit bientôt la femme intervenir dans les choses de ce monde et les diriger peu à peu.

Elles paraissent dans les actes publics, et les rois datent leurs chartes du couronnement de leurs femmes aussi bien que du jour où ils ont pris eux-mêmes à Reims le sceptre et la main de justice ; dans les cours de justice elles siégent à l'égal de leurs maris. « Devant vous seront portés les procès, dit Louis le Jeune à Ermengarde, comtesse de Narbonne ; la coutume de notre royaume est plus douce que celle des temps anciens, elle permet aux femmes de succéder et d'administrer leur héritage. » En effet, au douzième siècle elles obtiennent partout le droit d'hériter, de posséder des comtés, des duchés, des royaumes ; elles deviennent comtesses de Flandre et de Hainaut, duchesses d'Aquitaine, reines d'Angleterre, de Castille, d'Aragon, de Jérusalem, etc. Par leurs mariages, elles portent les états dans les maisons étrangeres : elles mêlent le monde et aident à déraciner du sol cette société féodale, sans mouvement et sans vie. Que viennent maintenant les législateurs, et ils n'auront plus à écrire dans leurs codes que ce que le christianisme a établi longtemps avant eux. *Il n'y aura qu'une même loi pour tous.*

HISTOIRE DE LA PRIMITIVE ÉGLISE.

LE LABARUM.

Si quelque chose prouve la divinité d'une religion, c'est bien certainement sa diffusion rapide dans l'univers, lorsque ses prédicateurs n'ont pour eux rien de ce que le monde admire, ni

l'éclat des richesses, ni la puissance du talent, et qu'ils marchent dans le feu des persécutions, sans l'espoir d'un lendemain sur la terre, n'ayant devant les yeux que les instrumens du supplice qui les attend. En se faisant les disciples du *maître*, ils devaient s'attendre à partager ses souffrances ici-bas, puisque la gloire du ciel leur était promise; et de même que toutes ses paroles d'avenir s'étaient accomplies en lui, il fallait aussi qu'elles eussent en eux leur entier accomplissement. Que de fois le grain semé par le Christ, au moment où il jetait quelques racines, a été emporté par les vents, sans être anéanti! Que de fois les tempêtes ont ébranlé jusqu'aux fondemens cette Église qui ne mourra point!

Les persécutions commencent d'abord par les Juifs; *car ils n'ont pas compris le Verbe*. Etienne le Diacre reçoit la première couronne, puis Jacques le Majeur et Jacques le Mineur. Les Césars n'entraient pas encore dans la lutte: les chrétiens étaient si peu nombreux, qu'une province, avec ses haines, suffisait au combat. Bientôt ces quelques hommes sont des géans, et les empereurs se lèvent contre eux avec toute la puissance romaine. Avant le premier édit du massacre, la vierge Thècle est égorgée dans l'amphithéâtre d'Iconium. Néron couronne la ville impériale d'un diadème de feux et accuse les chrétiens de cet incendie. Ils lui semblaient déjà si redoutables, qu'il fallait ce grand prétexte pour les donner aux bourreaux. Les deux principaux martyrs sont, Paul décapité en citoyen romain, et Pierre crucifié, la tête en bas, sur le mont Janicule. Alors dans les jeux publics on jette les chrétiens aux bêtes féroces; et par les jardins et les places publiques, le soir, leurs corps enflammés servent de torches aux promeneurs. A peine les premières plaies de l'Église commencent-elles à se fermer, que Domitien, le frère de Titus, de celui que les peuples appelèrent *les délices du genre humain*, renouvelle les édits de Néron. L'apôtre Jean est plongé dans de l'huile bouillante à la porte Latine, puis exilé à Pathmos. Le consul *Acilius Glabrion* est mis à mort, comme *Flavius Clemens*, neveu de Vespasien, qui sortait du consulat. Au commencement de la troisième persécution, la femme de ce dernier héros, *Flavia Domitilla*, est brûlée dans son palais, où l'on égorge ses serviteurs. *Évariste*, quatrième successeur de saint Pierre; Siméon, deuxième évêque de Jérusalem; Ignace, troisième évêque d'Antioche, périrent sous Trajan. Je ne cite que les principaux, pour montrer quels grands hommes comptait déjà le christianisme parmi les martyrs.

Des misérables cabanes du pauvre qu'elle émancipait, la religion avait pénétré dans les palais des grands et des empereurs; de l'ignorant qui l'avait acceptée comme sa lumière dans les ténèbres de la vie, elle était montée jusqu'aux rhéteurs et aux philosophes, qui se croyaient leur propre lumière, leur propre sagesse. Les persécutions ne servent qu'à l'étendre. Neuf ont déjà passé sur elle. Des flots de sang ont coulé; mais comme les bords d'un grand fleuve s'embellissent de plantes vivaces qu'ils fertilisent, de ces flots jaillissent aussi de belles fleurs du ciel qui s'épanouissent pour les brises parfumées ou pour les vents de la tempête; de nouveaux chrétiens, qui marchent au martyre ou au triomphe. Aurélien meurt; les sanglans édits ne s'exécutent plus qu'à de rares intervalles; pendant les règnes de Tacite, Probus, Carus, Carin et Numérien, l'Église reprend de nouvelles forces, et elles lui étaient bien nécessaires; car *l'ère des martyrs* va commencer avec Dioclétien. Celui-ci, quoique vaincu à Margus en Mœsie, voit son rival Carin tué par un tribun, au milieu de sa victoire, et reste seul le maître, lui, fils d'un affranchi, mais aussi grand homme qu'Auguste. Prudent et modéré de caractère, il ne pense qu'à former un nouvel empire par son adroite politique; mais les néoplatoniciens de la secte ecclectique, poussant toujours à la persécution, avaient beaucoup de crédit auprès de Maximien Hercule, que, malgré son ignorance et ses vices, Dioclétien avait associé au pouvoir, et plus particulièrement auprès de Maximin son neveu, et du pâtre Galérius, élevé au titre de César. Par leurs ouvrages et dans les écoles, les philosophes pressent l'empereur d'en finir avec les chrétiens. On fait parler les oracles, tous les restes du paganisme se soulèvent, et un juge même, Hiéroclès, gouverneur d'Alexandrie, entre dans la lutte et compose un écrit violent contre les chrétiens.

Alors dans le monde s'entend un immense cri de douleur auquel répond le chant des anges, qui viennent au-devant des martyrs avec des palmes cueillies aux plaines infinies des cieux. L'Église à peine sortie des catacombes et des souterrains y retourne en deuil pour sauver les choses sacrées de la profanation, et se conserver quelques membres. Hélas! qu'il y eut en ces jours mauvais de honteuses défections! Aussi que de courages merveilleux se révélèrent dans les tourmens qu'inventa la tyrannie! Mais une main dont les coups sont inattendus frappe Dioclétien. Galérius et Maximin l'obligent à abdiquer avec Maximien. Bientôt Dieu appelle à l'échafaud de sa justice l'infâme Galérius. Il est pendant dix-huit mois dévoré par un ulcère. Tout son corps n'est qu'une plaie infecte, et il expire à Sardique, au milieu des plus atroces douleurs, confessant en quelque sorte ses crimes par un édit en faveur des chrétiens. Maximin et

Maxence n'en tinrent pas compte et continuèrent la persécution.

Mais dans les trésors de sa bonté Dieu réservait un Sauveur. Constantin marche contre le tyran Maxence. En deux batailles, à Turin et à Vérone, il défait deux corps de cinquante à soixante mille hommes chacun et il s'avance vers Rome où une armée formidable et supérieure à la sienne lui reste à combattre; ses troupes sont harassées de fatigue, et celles qu'il doit attaquer, fraîches et bien déterminées, ne se laisseront vaincre, aux portes de leur capitale, qu'après des efforts inouïs de courage. Maxence n'a plus que cet espoir. Sa valeur devra redoubler avec celle de ses soldats. Cette bataille sera solennelle, et quelles hautes pensées roulent en ce moment dans l'esprit des deux empereurs! Centurions, tribuns et soldats, tous cheminent pensifs par les plaines solitaires des campagnes de Rome. C'était l'heure du midi. Le jour augmentait le poids des armes du poids de sa chaleur étouffante. Tout à coup au-dessus du soleil, dans le bleu limpide d'un ciel sans nuage, paraît une croix autour de laquelle ces trois mots sont écrits en caractères lumineux : *In hoc signo vinces* (*tu vaincras par ce signe*). Toute l'armée est témoin de ce prodige qui centuple ses forces.

La nuit suivante le fils de Dieu, tenant le même signe à la main, se montre dans un songe à l'empereur et lui ordonne d'en faire une image, pour s'en servir dans les batailles. L'empereur à son réveil exécute cet ordre. Telle fut à peu près l'enseigne connue sous le nom de *Labarùm*. Une longue pique revêtue d'or avait une traverse en forme de croix. En haut était une couronne d'or et de pierres précieuses, renfermant le symbole du nom du Christ, les deux premières lettres X et P. Un petit drapeau de pourpre tissue d'or et de pierreries, pendait à la traverse de la croix. Au-dessus de ce drapeau et au-dessous du monogramme, les bustes de l'empereur et de ses enfans étaient représentés en or. Constantin choisit parmi ses gardes cinquante hommes des plus braves et des plus pieux qui eurent la charge de porter alternativement cette enseigne sacrée.

Elle fut comme la foudre pour le tyran. Le combat se livra près du pont Milvius, où, malgré les promesses de victoire faites par tous les oracles, Maxence vit ses troupes brisées, s'enfuit avec elles sur le pont de bateaux qu'il avait construit de manière à ce qu'il pût se rompre au milieu en ôtant quelques chevilles de fer, et pour tendre un piége à ses ennemis. Il fut cause de sa perte: les bateaux s'enfoncèrent, Maxence et une partie de son armée disparurent ainsi dans les flots. Le Tibre rejeta son corps. La tête en fut coupée et portée dans Rome, qui ouvrit ses portes au vainqueur au milieu des acclamations du triomphe. Partout l'empereur voulut que le monogramme figurât dans les emblèmes de sa victoire. La statue qui lui fut élevée dans une place publique avait, en guise de lance, une longue croix à la main. Constantin fit mettre à la base cette inscription : *Par ce signe salutaire, vraie marque de courage, j'ai délivré votre ville du joug du tyran et j'ai rétabli le sénat et le peuple romain en leur ancienne splendeur.*

Avec ce grand homme la religion monta sur le trône du monde. Désormais la lutte était à peu près terminée; le travail du martyr était à sa fin; les jours de bonheur promis avaient leur accomplissement. Tout est expliqué par ce symbole étrange du Labarum que les philosophes chrétiens auraient dû mettre en relief, au lieu de se perdre en misérables arguties pour répondre aux objections contre l'authenticité de ce prodige qui, vrai, n'ajoute que de la gloire à la gloire du christianisme, et faux, ne porterait aucunement atteinte à sa vérité, appuyée sur des principes incontestables. Qu'auraient trouvé de plus frappant et de plus poétique les Égyptiens, par exemple, accoutumés à peindre les faits par des images?... C'est donc au moins un mythe sublime que cette croix apparaissant dans les cieux au-dessus du soleil, après avoir été cachée pendant plus de trois cents ans dans les catacombes et les prisons!

LITTÉRATURE

LA TRAHISON DE JUDAS.

(Suite.)

Jésus se tait. Les apôtres ont compris enfin qu'il va mourir; mais leur faible raison ne trouve point d'expressions pour rendre les pensées sublimes que ses paroles ont fait naître dans leur âme. Judas a perdu l'audace du crime; dans cette sainte réunion il se fait horreur. Le Messie le regarde avec une tendre pitié; détournant aussitôt les yeux de cet objet de regrets et de douleur, il les promène sur l'assemblée avec une vive émotion, et ces paroles prophétiques sortent de ses lèvres :

« Je vous le dis, mes bien-aimés, un d'entre vous me trahira! »

Saisi de terreur, chaque disciple répond de soi par une acclamation spontanée. Le traître proteste le premier de son innocence, et le Messie répète avec l'accent imposant du juge suprême :

« Je vous le répète, un de vous me trahira! Le fils de l'Homme n'en suivra pas moins la route que l'Éternel lui a tracée. Mais malheur à l'homme qui a pu le trahir! En vérité, je vous le dis, il eût mieux valu pour lui qu'il ne naquît jamais! »

Le sombre nuage qui vient d'obscurcir un instant le front de Jésus est bientôt dissipé par la douce pensée du bonheur que sa mort doit répandre sur le monde. Redevenu tout amour, toute miséricorde, il se lève, prononce les paroles sacrées de la nouvelle alliance, rompt le pain, et verse le vin symbolique. Une auréole céleste entoure sa tête, la coupe que sa main soulève brille d'un éclat surnaturel.

En célébrant ainsi le souvenir de la mort du maître encore vivant au milieu d'eux, les apôtres sentent toute la puissance de sa divinité. Judas seul ne frémit point d'une sainte terreur. Pour le pécheur endurci, ce pain, ce vin, ne sont point une nourriture céleste qui l'identifie avec Dieu, mais un feu dévorant qui le voue à l'enfer. Cependant Ischariote s'est prosterné aux pieds du Messie avec les autres disciples. Jésus tend la main à Simon-Pierre, il essuie les larmes de Lebbé, il presse Jean sur son cœur; il a une douce parole, un sourire consolateur pour tous. Ses yeux enfin s'arrêtent sur Judas.

« Je connais tous mes bien-aimés, dit-il; un d'entre eux m'a trahi! il a brisé lui-même sa couronne!... Lève-toi, Judas,» ajoute-t-il d'un ton d'autorité sévère.

Judas obéit. Furieux, hors de lui, il quitte la sainte réunion que souille sa présence, et dirige ses pas vers le palais du grand-prêtre. En traversant les rues silencieuses et désertes de Jérusalem, sa muette rage s'exhale enfin en paroles.

« Il sait, dit-il, il connaît mon crime!... Tous le savent... Eh bien! qu'ils tremblent tous!... Lève-toi, Judas, m'a-t-il dit! quelles dures paroles!... Ce n'est point ainsi qu'il parle aux autres... Il est vrai qu'on ne commande pas aux rois... Avant de les adorer comme tels, je veux les voir captifs... Mais que signifient ces sinistres adieux, ces apprêts de mort?... Une ruse inventée pour fléchir mon courroux... Ne t'attendris point, Judas, n'oublie point que tu es dédaigné. Comment ferait-on mourir Jésus? Il est immortel! Qu'un instant du moins il soit chargé de fers, alors peut-être il aura un sourire gracieux, une prière pour le disciple qu'il a méprisé!... Les maîtres d'Israël m'attendent; je suis leur confident; ils m'ont proclamé le plus grand d'entre eux!...»

Les dernières heures de cette nuit terrible pèsent encore sur la terre, et déjà Judas est à la tête d'une troupe de soldats farouches. Il cherche avec eux le Messie qu'il a promis de livrer à ses bourreaux. Le bruit de leurs pas interrompt le repos solennel du mont Thabor, et la flamme de leurs torches jette une clarté rougeâtre au milieu des ténèbres que modifient déjà les premiers rayons du jour naissant. Mais le regard étincelant d'Ischariote cherche en vain le Messie à la place où il sait qu'il passe les nuits en prières.

Les apôtres seuls y sont réunis, et attendent le retour du maître qui s'est rendu sur la cime du mont. Sans attendre le signal de leur nouveau chef, les soldats saisissent avec des cris de joie les disciples sans défense. Tout à coup le Messie paraît.

« Qui cherchez-vous? » demande-t-il sans effroi et sans colère.

« Jésus de Nazareth, » répondent les soldats en brandissant leurs glaives et leurs torches.

Et le Messie répond de cette voix puissante qui impose silence aux vagues mugissantes de la mer, qui commande au reptile de mourir, qui tire du néant l'âme immortelle du séraphin :

« Jésus de Nazareth, c'est moi! »

A ces accens sur-humains, les soldats tombent anéantis. Ischariote tombe avec eux, mais il se relève aussitôt. Satan veille auprès de lui; invisible, mais triomphant, il suspend au-dessus de la tête de Judas une couronne de feu; elle effleure son front; elle le marque du sceau de la réprobation, au moment où ses lèvres impriment sur les joues divines de son maître le baiser infernal. La plus horrible des trahisons est accomplie; les soldats connaissent la victime qu'ils doivent saisir.

« Judas! dit le Messie en le regardant avec une tendre compassion, tu me trahis par une marque de tendresse!... Infortuné! pourquoi cette heure terrible a-t-elle sonné pour toi?...»

Et se tournant vers les soldats, il leur tend les mains pour qu'ils les chargent de liens. L'intrépide Simon-Pierre ne peut plus contenir son indignation; il se précipite sur les téméraires qui osent porter une main sacrilége sur son maître. Il blesse l'un d'eux, mais Jésus guérit aussitôt cette blessure.

« Si je demandais des secours à mon père, dit-il au vaillant apôtre, des légions d'anges descendraient des cieux pour me servir. Résigne-toi, mon ami, les temps sont accomplis.»

Il dit et s'abandonne aux soldats qui le conduisent au palais du grand prêtre. Judas le suit de loin avec une joie insensée. Mais bientôt le délire, les illusions qui l'ont ébloui s'affaiblissent. Après l'avoir poussé jusqu'au point où il n'est plus pour lui de salut possible, Satan l'abandonne à lui-même, et lui permet de voir l'énormité du forfait qu'il a commis, l'étendue du danger où il a plongé le Messie.

Judas a entendu prononcer l'arrêt de mort de son maître, il l'a vu traîner au supplice; mais ce n'est point le remords, le repentir, c'est le désespoir qui a remplacé dans son cœur la fureur du

crime. Il a dirigé ses pas tremblans vers le temple. En s'avançant sous ces voûtes silencieuses son visage devient plus livide; ses dents se choquent, tout son corps frémit. C'est en vain que sa pensée cherche une prière : son âme est fermée à cette douce consolation. Jetant avec égarement aux pieds des prêtres l'or qu'il a reçu pour prix du sang de Jésus, il s'enfuit épouvanté. Sa frénésie le pousse vers le même lieu où le prince des ténèbres l'égara par un rêve perfide. Là, il s'arrête et s'écrie :

« Meurs ! Tes angoisses finiront avec la vie... Mais le Dieu de Moïse a dit : « Tu ne tueras point ! » Eh ! que m'importe le Dieu de Moïse? Je ne le connais plus!... Le désespoir, voilà le Dieu du traître; il m'ordonne de mourir!... Meurs donc, misérable!... Tu trembles!... L'amour de la vie s'éveille en toi!... Tu veux vivre quand une tombe creusée par tes mains t'enveloppe de toutes parts!... Et toi, âme de boue qui parles en moi, comme si tu étais éternelle, n'espère point pour perpétuer mes souffrances, ma punition, vivre après ma mort!... Tu périras avec ce corps dont tu fus l'esclave... Qu'un dernier crime te voue au néant!... »

Deux habitans du ciel ont suivi Judas; ils l'observent en silence. L'un d'eux, affligé de la perte certaine de l'infortuné confié à sa garde, soupire profondément.

« Je te l'abandonne, dit-il à son ami céleste; je te l'abandonne à toi, Abaddon, ange de la mort! J'ai voulu le voir une dernière fois, car je l'aimais... je l'aime encore!.. cependant je te l'abandonne : l'Éternel l'exige. Accomplis ses décrets immuables, terrible agent de sa colère. Il t'appelle quand il punit; ma tâche est de bénir, de protéger; elle finit là où commence la tienne. »

L'ange Ithuriel s'enfuit en se voilant le visage. Abaddon fixe ses regards sombres et pénétrans sur Ischariote, et lui adresse ces paroles terribles :

« Que le sang que tu vas verser retombe sur ta tête! homme de poussière, tu vas éteindre ton soleil! La mort et la vie étaient devant toi, tu as choisi! Riant soleil, éteins-toi! Arrivez, terreurs des agonisans. Entr'ouvre-toi, tombe glacée! Destruction, reçois le suicide! »

Judas entend la voix de l'immortel, et dans son délire il croit reconnaître les accens du Messie mourant sur la croix.

« Tu demandes mon sang! prends-le, le voici!... »

Il dit, et, le regard fixe, les cheveux hérissés, la poitrine haletante, les lèvres pliées par un sourire sardonique, ses mains déchirent les entrailles inhumaines qui sont restées muettes quand il a trahi son ami, son maître, son Dieu!

L'ange de la mort recule saisi d'horreur. Le cœur de Judas se brise; il cesse de battre, et son âme ébranlée se cramponne plus fortement au corps qui lui servait de demeure. D'un geste Abaddon lui ordonne d'abandonner le front du mourant. Le principe de la vie se sépare aussitôt du cadavre. Ce principe devient un être léger, faible, imparfait. Il retrouve la faculté de penser, de sentir, mais il n'est accessible qu'à la douleur.

« Qui suis-je? dit-il, Judas vient de mourir, et Judas vit de nouveau! Elle est encore là, à mes pieds, froide, inanimée, mon affreuse dépouille! Mes formes nouvelles sont vagues, ténébreuses, sinistres comme mes sensations... Suis-je le fils de la nuit et du chaos?... Quelle est sur ce tertre cette ombre menaçante? Elle brille d'un éclat effroyable!... C'est le juge de l'univers!... Anathême sur toi, Judas! fuis!... »

Abaddon le saisit de sa main puissante, et l'entraîne au milieu d'un sombre nuage qui bientôt s'arrête au-dessus du Golgota. La droite de l'ange qui tient le glaive formidable s'incline vers la croix où le fils de l'Éternel expie les péchés du monde. Le regard de Judas est forcé de suivre cette direction.

« Contemple l'agonie, les souffrances de ton maître, de ton Dieu, lui dit l'ange de la mort. Tu te tords en vain sous mes pieds, misérable vermisseau! Compte chaque goutte du sang de la rédemption. Il efface les péchés du monde : pour toi seul il n'est point de miséricorde! Que les crimes des générations passées qui en ce moment pèsent sur le Messie, retombent sur toi!... Le Christ a vaincu! Entends-tu les chœurs d'anges célébrer sa victoire! ne troublons point leurs sainte extase. »

Et l'entraînant de nouveau, il erre avec lui à travers les étoiles lointaines. Tous deux s'arrêtent enfin sur un astre inconnu dont la douce lueur éclaire l'immensité silencieuse de la création. Abaddon désigne les cieux au sombre esprit qui fut Judas.

« Voilà le séjour des amis du Christ, lui dit-il, un crêpe funèbre le voile encore, mais tu peux entrevoir une partie des félicités ineffables que tu as perdues. Un de ces douze siéges d'or était le tien. Un apôtre plus digne de ce nom remplira le trône que ton crime a laissé vacant. »

Le désespoir qui s'était emparé d'Ischariote à la vue de la croix, du Christ mourant, l'avait anéanti; le regret des biens qu'il a perdus lui rend la force de souffrir. Il gémit, il se tord, il cherche à se soustraire par la fuite au pouvoir de l'Ange; Abaddon le retient.

« Reste, misérable, s'écrie-t-il, sois immobile à l'entrée des cieux comme le rocher l'est au fond de la mer! compte les jouissances qui te sont refu-

sées, et tu auras la mesure des tourmens qui t'attendent!

A ces mots il monte au sanctuaire de l'Éternel, il adore sa puissance, sa justice. Après une longue et fervente prière il revient près de Judas et le conduit aux confins de l'univers. Là, un bruit confus, menaçant, part d'une masse immense, informe; rebelle à toutes les lois du mouvement, de l'ordre, de l'harmonie; elle s'élance et se précipite à travers l'espace qui lui fut désigné dans l'infini. Tout à coup elle interrompt sa course vagabonde : elle attend l'hôte que l'ange de la mort lui amène. Abaddon s'y élance, il traîne Judas jusqu'au sinistre portail. Les deux séraphins qui en gardent l'entrée reconnaissent le traître, et le portail s'ouvre. Aucun sentier visible ne conduit dans l'abîme hérissé de monts stériles que sillonne une pluie de feu. Au milieu des ravins qu'elle a creusés, la terreur aux cheveux épars, au teint livide, aux yeux égarés, s'avance vers Judas. Le réprouvé comprend toute l'horreur de son éternité! Il se débat avec fureur. Abaddon le saisit d'une main, de l'autre il incline la pointe de son glaive au-dessus de l'abîme.

« Voilà le séjour de la damnation, le tien. C'est pour sauver les enfans d'Adam de ces horreurs, que le Christ est mort sur la croix; mais son sacrifice ne rachète que ceux qui le chérissent, qui l'adorent, qui espèrent en lui. Tu l'as méconnu, tu l'as trahi, tu l'as vendu!... »

Il dit, précipite Judas au fond de la géhenne, et revient aux pieds du trône de l'Éternel attendre de nouveaux ordres.

ÉPILOGUE.

Le pelerin qui revient des saints lieux qui a suivi tour à tour de rudes chemins et traverse de riantes contrees, qui a vu de beaux soleils dorer la cime des montagnes et de noirs orages attrister les vallées, aime, en saluant sa terre natale, à recommencer par la pensée son voyage lointain. Il a oublié les fatigues et les dangers du désert : il ne se souvient plus de ces momens ou en essuyant la sueur qui inondait son front, il se prenait à pleurer, et sentait le cœur lui manquer pour achever sa longue route. C'est que le pelerin a rencontré bien des hôtes inhospitaliers; c'est que bien souvent les oisifs des villes ont insulté à sa pieuse et touchante confiance dans la bonté du Seigneur; c'est que durant bien des jours l'espoir d'atteindre un but désiré a dû manquer à sa foi vive et sincère... Mais aussi le pélerin a été souvent accueilli par la piété indulgente et bonne comme une bonne mère; souvent des voix saintes et favorables lui ont crié de loin : Courage! courage! et l'espérance, douce sœur de la foi qui l'inspirait, de la charité qui embrasait son âme, semblait mêler ses suaves inspirations à l'arome des fleurs qui souriaient au ciel pur et calme sous lequel il marchait, à la brise parfumée du soir qui se jouait dans les arbres du chemin.

Et nous aussi, voyageurs aux saints lieux, nous qui nous sommes promis de guider des foules chrétiennes vers le but fixé à l'homme, pélerin sur cette terre, nous trouverons quelque charme à porter nos regards en arrière, au moment où nous touchons à un des termes du voyage, où nous voyons se lever un jour qui marque pour nous la fin d'une lutte et le commencement d'une lutte nouvelle. Et d'abord grâces soient rendues à ceux qui ont entendu nos voix quand nous les avons appelés, à ceux qui ont répété dans leur cœur les doux chants d'espérance et d'amour du Seigneur que nous avons appris à des échos dès long-temps solitaires et muets, à ceux qui ont prié avec nous quand nous avons revêtu la blanche robe du lévite!

Hélas! le champ que nous avions à parcourir est immense, et s'il a plu à Dieu de nous accorder une abondante moisson, nous n'avons pas moins à déplorer la faiblesse qui nous a fait laisser tant de gerbes à cueillir. Mais le temps est à nous, et le courage ne nous manquera pas pour accomplir notre œuvre, dont nous éprouvons le besoin de retracer rapidement les principales pensées.

Après avoir visité l'antique abbaye de Saint-Denis, où se confondent l'empreinte du marteau des barbares et celle du levier des furieux qui vinrent disputer à la paix de la tombe la poussiere de trois races royales, nous demandâmes à l'histoire l'héroïque souvenir de la conquête de Jérusalem. Dans le récit des maux que deux fléaux terribles verserent sur la France à deux epoques différentes, nous avons montre l'épiscopat, toujours fidèle à sa sainte mission, priant et consolant ces foules pâles et frappees de terreur, que la mort décimait. Bossuet, cet homme de foi ardente, nous apparut ensuite avec son éloquente parole, et saint Thomas Becket, ceint de la palme du martyre, nous rappela que de tout temps l'Église se jeta, mère tendre et dévouée, entre la misère des peuples et la colère des rois.

Entrons maintenant dans les Catacombes, ou les chretiens célèbrent les saints mystères, et ou Prisca et Valerie, la fille et l'épouse du maître de la terre, vont échanger les ornemens impériaux contre la couronne du martyre. Une voix mélancolique et triste comme celle du repentir retrace ensuite les charmes de la solitude et nous guide vers l'antique monastère où saint Bruno et ses compagnons retrouvèrent les austérités de la Thé-

baïde. Puis nous voyons mourir deux rois de France, tous deux martyrs, l'un sur les plages brûlantes d'Afrique, l'autre sur l'échafaud. Ici, demandant à la foi de plus hauts enseignemens, nous voyons la philosophie chrétienne séparer avec autorité les choses du ciel des choses de la terre, la charité de la philanthropie; là, empruntant aux chroniques de la vieille France leur naïf mais énergique langage, l'histoire nous retrace ce grand événement de la conversion et du baptême du premier roi des Franks. Plus loin, sainte Geneviève laisse tomber du ciel un rayon de sa gloire sur son cercueil, et le mal cruel des ardens cède à son invocation. Voici une douce et touchante solennité qui nous rappelle un des plus beaux jours de la vie du chrétien, la première communion; et puis entendez-vous les harpes d'Israël qui gémissent sur les fleuves de Babylone, et qui répètent les paroles terribles que le prophète adresse à l'impie Balthazar.

Revenons au sein des antiques basiliques que la piété de nos pères éleva avec tant d'art et de patience dans l'enceinte de ces villes dont le nom rappelle les plus nobles traditions de notre histoire. Notre-Dame de Reims se distingue parmi ces monumens vénérables comme les hautes tours d'une cathédrale au-dessus des toits d'une cité. C'est là que le fier Sicambre courba sa tête, et que les rois, ses successeurs, vinrent à leur tour recevoir l'onction sainte. Entrons maintenant dans la solitude où le grand saint Jérôme composa ses écrits immortels, et, traversant rapidement les siècles, admirons sur le champ de bataille la mort chrétienne de Bayart, le dernier des chevaliers français. Josué, dépositaire de la puissance que Dieu avait donnée au premier chef de son peuple, accomplit à Gabaon les œuvres du Seigneur; et il ne suffit pas de sa victoire pour attester sa mission, il faut encore que les grandes lois qui régissent le monde soient suspen ues à sa voix. Ainsi tour à tour scrutant, par l'histoire, la pensée des siècles passés, résumée dans le christianisme, et saisissant par la littérature et les beaux-arts les grandes inspirations de la foi, aucune révolution sociale, aucun fait, aucun monument ne peuvent échapper à la puissance providentielle qui mène l'humanité. Si le christianisme éclaircit tous les mystères de l'histoire, l'histoire lui prête à son tour son appui pour montrer les manifestations éclatantes de cette grande révélation dans toutes les pensées, dans toutes les œuvres de l'homme.

Une méthode rigoureusement chronologique ne nous aurait point fourni tout à coup cet assemblage prodigieux des faits qui concourent tous à prouver la divinité du christianisme, nous continuerons à les choisir ainsi dans toutes les époques et à étudier ses inspirations dans toutes les œuvres de l'esprit. Sans doute la foi naïve et pure, dans sa majestueuse simplicité, est au-dessus de toutes les connaissances humaines; mais la religion fait un devoir à tous les hommes qui peuvent acquérir la science de chercher dans son sein des armes tutélaires contre ce doute cruel qui vient souvent saisir les cœurs les plus droits et les esprits les plus soumis, dans un temps surtout où l'orgueil du faux savoir s'efforce de ternir l'éclat de la vérité : étudier et prier, espérer en Dieu et développer son intelligence, tels sont les devoirs et les buts du chrétien sur cette terre.

Après avoir ainsi jeté un rapide regard sur nos travaux accomplis, et nous être assurés de leur utilité, il nous semble que des forces nouvelles nous sont données pour continuer notre tâche : la science, la philosophie du christianisme, l'histoire, la littérature et les beaux-arts ouvrent de nouveau devant nous une immense carrière, où nous entrerons avec la même résolution, la même soumission aux dogmes enseignés par l'Église, mais avec le désir de multiplier encore nos tableaux et d'agrandir le cercle de nos investigations. Nous nous proposons principalement de donner plus d'étendue à nos recherches sur l'histoire des abbayes, des mœurs ecclésiastiques, des institutions religieuses; mais partout nous sommes certains de retrouver le christianisme fidèle à lui-même, vivifiant les pensées du génie, et étendant sur tous les hommes, par sa morale divine, les bienfaits de la civilisation.

Que ceux qui nous aiment demeurent donc avec nous, car notre voyage est à peine commencé. Nous n'avons fait jusqu'ici qu'essayer nos forces, nous devons maintenant nous en servir avec plus d'autorité. Forts de notre consciencieux dévouement, de l'approbation des gens de bien, de la bénédiction des ministres de l'autel, nous pourrons un jour, avec la volonté de Dieu, nous appliquer ces paroles : « — Et la pluie est tombée, et les torrens se sont débordés, et les vents ont soufflé, et sont venus fondre sur cette maison-là : elle n'est point tombée, car elle était fondée sur le roc. »

FIN.

TABLE PAR LIVRAISONS.

1re Livraison. — Introduction. — Chronique de l'abbaye de Saint-Denis. — Sur la Création du monde. — Sur la perte de l'Anio. — Prise de Jérusalem par les Croisés. — Les trois religieuses de Cambray. — Mélanges.

2e Livraison. — L'image de la Vierge. — Les deux pestes. — De la secte des Anabaptistes. — Éphémérides religieuses. — Le tombeau de Néron. — Mélanges.

3e Livraison. — Histoire de Bossuet. — Ode sur la Destruction des Croix. — Sur l'Avent. — Corneille Schut. — Vie de saint Boniface. — Mélanges.

4e Livraison. — Thomas Becket. — Les fêtes de Noël au moyen âge. — Mélanges.

5e Livraison. — Le vrai courage. — La naissance de Jésus-Christ. — L'expiation. — Éphémérides religieuses. — Sur la pauvreté.

6e Livraison. — Souvenirs de la Grande-Chartreuse. — Des missions en général et des missions du Paraguay. — Chronique de l'abbaye de Saint-Denis. — Éphémérides religieuses. — Mélanges.

7e Livraison. — Souvenirs de la Grande-Chartreuse. — Attila devant Léon le Grand. — La mort de saint Joseph. — Le dimanche.

8e Livraison. — Souvenirs de la Grande-Chartreuse. — La captivité de saint Louis. Le 21 janvier. — La sœur de Charité. — Mélanges.

9e Livraison. — De la Charité et de la Philanthropie. — Le tableau du Moine. — De la prétendue antiquité des Chinois. — Histoire de Judith. — Mort de saint Jean Népomucène. — Éphémérides religieuses. — Mélanges.

10e Livraison. — De l'étude des Écritures Saintes. — L'abbé Aurain. — Le jugement de Salomon. Histoire naturelle de l'Encens. — Mariage et baptême du roi des Franks Hlode-Wig. — Une anecdote sur la vie de Grégoire XVI.

11e Livraison. — De l'étude des Écritures Saintes. — Le mal des Ardens. — La châsse de sainte Geneviève. — Épitaphe. — Intronisation du pape Léon XII. — Des Cloches. — Les deux Racine. — Des conversations.

12e Livraison. — La première Communion. — Un trait de la vie de Pie V. — Le festin de Balthasar. — La peinture sur verre. — Éphémérides religieuses.

13e Livraison. — A nos Souscripteurs. — La Providence veille sur nous. — La prise de Voile. — Le massacre de Thessalonique. — Éphémérides religieuses.

14e Livraison. — La vie de La Trappe. — Le Christ aux enfans. — Le Curé de campagne. — Le livre de Henri VIII. Éphémérides religieuses. — L'Angélus. — Pensées diverses.

15e Livraison. — La trève de Dieu et l'Interdit. — Notre-Dame de Grâce. — Les ouvrages de Bossuet.

16e Livraison. — Les ouvrages de Bossuet. — Notice sur M. de Cheverus, archevêque de Bordeaux. — Le Pénitent.

17e Livraison. — Le Pénitent. — Une gravure de Romyre Hooghe. — Sur l'institution du Carême. — Mélanges. — Éphémérides religieuses

18e Livraison. — Notre-Dame de Reims. — Fragmens de la Messiade. — La jeunesse de saint Cloud.

19e Livraison. — La jeunesse de saint Cloud. — Fragmens de la Messiade. — Une promenade au cimetière du Père-Lachaise. — Rachel. — Éphémérides religieuses.

20e Livraison. — Vie de saint Jérôme. — La mort de Bayart. — Sur le Paradis perdu de Milton. — Conférence de M. l'abbé Veissière.

21e Livraison. — Conférence de M. l'abbé Veissière. — Notice sur M. de Lamartine. — Notre-Dame de Reims. — Éphémérides religieuses. — La Prière est un entretien avec Dieu. — Mélanges.

22e Livraison. — Histoire de la Musique religieuse. — Vie du frère Attiret. — Le roi Rodrigue et le roi Pélage.

23e Livraison. — Le roi Rodrigue et le roi Pélage. — Histoire de la Fête-Dieu. — La quête au bal. — Psaume des enfans du Coré. — La sortie d'Égypte. — Geneviève.

24e Livraison. — Geneviève. — L'église Saint-Sulpice. — Éphémérides religieuses. — Le Légende de saint Brandaines.

25e Livraison. — La Légende de saint Brandaines. — Souvenirs de Voyage. — Les Tableaux religieux au Salon de 1834. — Paroles d'un Croyant.

26e Livraison. — Cérémonies du sacre des rois de France. — Le rachat des Captifs. — Histoire d'Arius et de l'Arianisme. — Éphémérides religieuses.

27e Livraison. — Avis. — Le martyre de saint Pierre. — Études sur Moïse. — Des devoirs des hommes, par Silvio Pellico. — Sonnet à Silvio Pellico.

28e Livraison. — Histoire de la Musique religieuse. — Notice sur M. Frayssinous. — De l'usage de l'Eau bénite. — Éphémérides religieuses. — Mélanges.

29 Livraison. — Les ouvrages de saint Jérôme. — Saint Michel vainqueur de Satan. — La Fille chrétienne. — Éphémérides religieuses. — Mélanges.

30e Livraison. — Les faux Prophètes. — La Sainte-Chapelle. — Taquenda.

31e Livraison. — Les faux Prophètes. — Notice sur Tertullien.

32e Livraison. — Notice sur Tertullien. — Convoi de saint Louis. — Ma mère. — Éphémérides religieuses. — Fragment de la Messiade.

33e Livraison. — Fragment de la Messiade. — Les faux prophètes. — L'ancienne Jérusalem. — Le mariage de sainte Radegonde.

34e Livraison. — Le mariage de sainte Radegonde. — Josué. — Bien fait à l'Humanité par un prêtre. — Éphémérides religieuses.

35e Livraison. — Saint-Pierre de Rome. — *Consummatum est.* — *Gloria patri.* — Josué.

36e Livraison. — Josué. — Histoire de la Musique religieuse. — Notice sur Eustache Lesueur.

37e Livraison. — Notice sur Eustache Lesueur. — Le droit d'aînesse. — Saint Fiacre. — Éphémérides religieuses.

38e Livraison. — Notice sur la vie du père Lenfant. — Le Pauvre honteux. — Études sur Moïse. — Mélanges.

39e Livraison. — L'Aumônier du régiment. — L'Assomption. — Saprice et Nicéphore. — Poésie.

40e Livraison. — Avis. — Les tombeaux des rois de Juda. — Vie et œuvres de Maurice de Sully. — Le suicide.

41e Livraison. — Essais sur l'histoire du Christianisme. — De Marie et de son culte. — Pie VII et Napoléon. — Mélanges.

42e Livraison. — Un philosophe. — La conversion de saint Génès. — Désespoir et Résignation. — L'Orgue et la Prière. — Mélanges.

43e Livraison. — Essais sur l'histoire du Christianisme. — De Marie et de son Imitation. — La vision de saint Jean. — Fragment de la Messiade. — Mélanges.

44e Livraison. — La mort d'Eve. — Le Sermon sur la montagne. — La jolie Marguerite. — Mélanges.

45e Livraison. — Déceptions. — Le jeune Vendéen. — Fragment de la Messiade. — Mélanges.

46e Livraison. De l'esprit et de la matière. — La mort de Dioclétien. — Le pont de Saint-Bénézet. — Le Prêteur sur gages. — Mélanges.

47e Livraison. — Essais sur la philosophie du Christianisme. — Fragment de la Messiade. — Bataille de Tolbiac. — L'Enfant de chœur. — Mélanges.

48e Livraison. — Saint Vincent de Lérins. — Notre-Dame de Fourvières. — Le Barde irlandais. — L'Enfant de chœur. — Mélanges. 380

49e Livraison. — Essais sur la philosophie du Christianisme. — La Vision de saint Benoît. — Le Curé et le Gendarme. Espérance. — Méditation. — Mélanges.

50e Livraison. — Institution des Rogations. — La Veillée des morts. — Fragment de la Messiade. — Le vieux pauvre. — Méditation.

51e Livraison. Essais sur la philosophie du Christianisme. — Le Labarum. — Fragment de la Messiade. — Épilogue.

TABLE MÉTHODIQUE.

SCIENCES.

Philosophie et morale du Christianisme.

	Pages
Charité et philanthropie.	65
Déceptions.	352
Des devoirs des hommes.	213
De l'esprit et de la matière.	361
Espérance.	390
Essais sur la philosophie du Christianisme.	369, 401
Les faux prophètes.	233, 241, 257
Un philosophe.	329
Sermon sur la montagne.	347
Suicide.	318, 360
Vision de saint Jean.	341

AGIOGRAPHIE.

Saint Benoît.	386
Saint Boniface.	22
Saint Brandaines (Légende de).	190, 193
Saint Fiacre.	295
Saint Génès.	330
Saint Jean Népomucène.	70
Saint Joseph.	53
Saint Jérôme.	153, 225
Saprice et Nicéphore.	311
Saint Thomas Becket.	25
Saint Vincent de Lérins.	377

Astronomie. — Histoire naturelle. — Géographie.

Ancienne Jérusalem.	260
De l'encens.	76
Josué (Explication astronomique du miracle de).	276, 281
Les tombeaux des rois de Juda.	314

Histoire et philosophie de l'Histoire Ancienne et Moderne.

Anabaptistes.	15
Ardens (le mal des).	83
Arius et l'Arianisme.	206
Attila devant Léon le Grand.	52
Bataille de Tolbiac.	371
Bayart (la mort de).	156
Captivité de saint Louis.	59
Convoi de saint Louis.	250
Dioclétien (la mort de).	302
Essais sur l'histoire du Christianisme.	321, 337, 385
Études sur Moïse	210, 302
Expiation (l').	37
Festin de Balthazar.	91
Henri VIII (le livre de).	109
Josué. — La bataille de Gabaon	269, 276
Judith.	69
Labarum (le)	402
Louis XVI (la mort de).	61
Mariage et baptême de Clovis.	77
Massacre de Thessalonique.	101
Missions.	42, 362
Pestes (les deux).	12
Pie VII et Napoléon.	306
Prise de Jérusalem.	5
Sacre des rois de France.	201
Trève de Dieu (la) et l'Interdit.	113

Archéologie. — Architecture.

Abbaye de Saint-Denis.	2, 46
Chapelle (Sainte-).	235, 249
Cloches (histoire des).	86
Notre-Dame de Fourvières.	378
Notre-Dame de Reims.	107, 165
Sulpice (Saint-).	186
Tombeau de Néron.	16

LITURGIE.

Angélus.	112
Assomption.	309
Avent	20
Carême.	132
Communion.	49
Dimanche.	55
Eau bénite.	223
Fête-Dieu.	177
Marie et son culte. — Son imitation.	323, 339
Naissance de Jésus-Christ.	36
Noël.	31
Rogations.	393

DOGMATIQUE.

Éloquence sacrée. — Moralités et Mélanges.

Antiquité des Chinois.	68
Avis.	209, 313

Pages
Bien fait à l'humanité par un Prêtre. 370
Catholique. 12
Conférence de M. l'abbé Veissière. 159, 161
Conversation. 88
Création du monde. 5
Curé (le) de campagne. 108
Épilogue. 407
Etude des Écritures Saintes. 73, 81
Exemple. 72
Haine. 24
Ignorance (dangers de l'). 8
Ingratitude. 8
Introduction. 1
Maison des pénitens. 135
Paix. 64
Paradis perdu. 159
Pauvreté. 40
Prière (la). 168
Promenade (une) au cimetière du Père-Lachaise. 148
Quête (la) au bal. 178
Religion. 32
Respect. 232

SCIENCES LITTÉRAIRES.

Biographie religieuse. — Bibliographie et Anecdotes.

Aurain (l'abbé). 74
Bossuet. 17, 118, 121
Cheverus (de). 122
Curé (le) et le gendarme. 388
Frayssinous (M. de). 220
Grégoire XVI. 80
Lamartine (M. de). 162
Lamennais (M. l'abbé de). 198
Lenfant (le père). 297
Maurice de Sully. 315
Pie V. 91
Racine (les deux). 87
Tertullien. 144, 249

BEAUX-ARTS.

Attiret (le frère). 172
Christ (le) aux enfans. 108
Horace Vernet. 85
Lesueur (Eustache). 287, 289, 386
Musique religieuse (histoire de la). 169, 217, 280
Peinture sur verre. 94
Pierre (Saint-) de Rome. 273
Ribéra (Joseph) ou l'Espagnolet. 53
Robert. 180
Romyre de Hooghe. 131
Salon de 1834. 195, 227
Schut (Corneille). 21
Tableau du moine. 67

HISTOIRES ÉDIFIANTES.

Aumonier (l') du régiment. 305
Courage (le vrai). 33
Désespoir et résignation. 333
Droit (le) d'aînesse. 290
Enfant (l') de chœur. 373, 381
Fille (la) chrétienne. 228
Geneviève. 180, 185
Image de la Vierge. 9
Jeune (le) Vendéen. 354
Jeunesse (la) de saint Cloud. 142, 145
Jolie (la) Marguerite. 348
Mariage (le) de sainte Radegonde. 263, 265
Pauvre honteux (le). 298
Pauvre (le) vieux. 395
Pénitent (le). 125, 129
Providence (la) veille sur nous. 97
Souvenirs de la Grande-Chartreuse. 41, 49, 57
Souvenirs de voyage. 194
Taquenda (histoire japonaise). 238
Trois (les) trois religieuses de Cambray. 7
Vie (la) de La Trappe. 105

POÉSIE ET LITTÉRATURE RELIGIEUSES.

Anio (sur la perte de l'). 5
Barde (le) irlandais. 380
Charité (la sœur de). 64
Consommatum est. 276
Croix (destruction des). 20
Epitaphe. 85
Gloria patri. 276
Ma mère. 25
Méditation. 392, 400
Messiade (fragmens de la). 139, 254, 343, 357, 370, 396, 404
Mort (la) d'Ève. 345
Notre-Dame de Grâce. 117
Orgue (l') et la prière. 336
Prise (la) de voile. 85
Pont (le) de Saint-Benezet. 365
Psaume 1er des enfans de Coré. 179
Rachat des captifs. 205
Roi (le) Rodrigue et le roi Pélage. 173, 177
Salomon (jugement de). 75
Sonnet à Silvio Pellico. 216
Sonnet sur Jésus-Christ. 312
Veillée (la) des morts. 394

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Abbaye de Saint-Denis (Chronique de l'), p. 2 et 46.
Ainesse (le droit d'), p. 290.
Anabaptistes (de la secte des), p. 15
Angélus (l'), p. 112.
Anio (sur la perte de l'), p. 5.
Ardens (le mal des), p. 83.
Arius (histoire d') et de l'Arianisme, p. 206.
Assomption (l'), p. 309.
Attila, devant Léon le Grand, p. 52.
Attiret (vie du frère), p. 172.
Aumônier (l') du régiment, p. 305.
Aurain (l'abbé), p. 74.
Avent (sur l'), p. 20.
Avis, p. 209 et 313.

Balthazar (le festin de), p. 91.
Barde irlandais (le), p. 380.
Bayart (la mort de), p. 156.
Becket (Thomas), p. 25.
Benezet (le pont de Saint-), p. 365.
Benoît (la vision de saint), p. 386.
Boniface (la vie de saint), p. 22.
Bossuet, p. 17 et 118.

Cambray (les trois religieuses de), p 7.
Captifs (le rachat des), p. 205.
Carême (sur l'institution du), p. 132.
Chapelle (la Sainte-), p. 235.
Charité (la sœur de), p. 64.
Charité et philanthropie, p. 65.
Chartreuse (souvenirs de la Grande-) p. 4, 49 et 57.
Cheverus (Notice sur M. de), p. 122.

Chinois (de la prétendue antiquité des), p. 68.
Christ aux enfans (le), p. 108.
Christianisme (Essai sur l'histoire du), p. 321, 337 et 385.
Christianisme (Essais sur la philosophie du), p. 369, 401.
Cloches (des), p. 86.
Cloud (la jeunesse de saint), p. 142.
Communion (la première), p. 89.
Conférence de M. l'abbé Veissière, p. 159.
Consummatum est, p. 276.
Conversations (des), p. 88.
Coré (Psaume des enfans de), p. 179.
Corneille Schut, p. 21.
Courage (le vrai), p. 33.
Création du monde, p. 5.
Croix (Ode sur la destruction des), p. 20.
Croyant (Paroles d'un), p. 198.
Curé de campagne (le), p. 108.
Curé et le gendarme (le), p. 388.

Déceptions, p. 353.
Désespoir et résignation, p. 353.
Devoirs (des) des hommes, par Silvio Pellico, p. 213.
Dimanche (le), p. 54.
Dioclétien (la mort de), p. 362.

Eau bénite, p. 228.
Écritures saintes (de l'étude des), p. 73 et 81.
Égypte (la sortie d'), p. 180.
Encens (histoire naturelle de l'), p. 76.
Enfant de chœur (l'), p. 373 et 381.
Éphémérides religieuses, p. 16, 40, 48, 72, 96, 104, 112, 136, 152, 168, 189, 208, 224, 231, 252, 271 et 296.
Épilogue, p. 402.
Épitaphe, p. 85.
Espérance, p. 390.
Esprit et de la matière (de l'), p. 361.
Ève (la mort d'), p. 345.
Expiation (l'), p. 37.

Fête-Dieu (la) p. 177.
Fiacre (saint), p. 295.
Fille chrétienne (la), p. 228.
Fourvières (Notre-Dame de), p. 378.
Frayssinous (Notice sur M.), p. 20.

Génès (la conversion de saint), p. 330.
Geneviève, p. 180.
Gloria patri, p. 276.
Grâce (Notre-Dame de), p. 117.
Grégoire XVI (une anecdote de la vie de), p. 80.

Henri VIII (le livre de), p. 109.
Hlode-Wig (mariage et baptême du roi), p. 77.

Introduction, p. 1.

Janvier (le 21), p. 61.
Jean Népomucène (la mort de saint), p. 70.
Jean (la vision de saint), p. 341.
Jérôme (vie de saint), p. 153 et 225.
Jérusalem (prise de), p. 5.
Jérusalem (l'ancienne), p. 260.
Jésus-Christ (la naissance de), p. 36.
Joseph (la mort de saint), p. 53.
Josué, p. 268 et 276.
Juda (les tombeaux des rois de), p. 314.
Judith (Histoire de), p. 68.

Labarum (le), p. 402.
La Chaise (une promenade au cimetière du Père-), p. 148.
Lamartine (Notice sur M. de), p. 162.
Lenfant (Notice sur la vie du père), p. 297.
Lesueur (Notice sur Eustache), p. 287.

Louis (la captivité de saint), p. 59.
Louis (convoi de saint), p. 250.

Marguerite (la jolie), p. 348.
Marie (de), p. 323 et 339.
Mélanges, p. 8, 16, 24, 32, 48, 64, 72, 135, 232, 304, 328, 336, 344, 352, 360, 368, 376, 384 et 392.
Mère (ma), p. 252.
Messiade (Fragmens de la), p. 139, 146, 254, 343, 357, 370 396, 404.
Michel (saint), vainqueur de Satan, p. 227.
Milton (sur le Paradis perdu de), p. 159.
Missions (des), p. 42.
Moine (le tableau du), p. 67.
Moïse (Études sur) p. 210 et 302.
Morts (la veillée des), p. 394.
Musique religieuse (Histoire de la), p. 169. 217 et 283.

Néron (le tombeau de), p. 16.
Noël (les fêtes de), au moyen âge, p. 31.

Orgue (l') et la prière, p. 336.

Pauvreté (sur la), p. 40.
Pauvre (le) honteux, p. 298.
Pauvre (le vieux), p. 398.
Pénitent (le). p. 125.
Pensées diverses, p. 112.
Pestes (les deux), p. 12.
Philosophe (un), p. 329.
Pie V (un trait de la vie de), p. 91.
Pie VII et Napoléon, p. 326.
Pierre (le martyre de saint), p. 209.
Pierre (Saint-) de Rome, p. 273.
Prêteur (le) sur gages, p. 366.
Prêtre (bien fait à l'humanité par un), p. 270.
Prière (la), p. 168.
Prise (la) de voile, p. 101.
Prophètes (les faux), p. 233, 241 et 257.
Providence (la) veille sur nous, p. 97.

Quête (la) au bal, p. 178.

Rachel, p. 152.
Racine (les deux), p. 87.
Radegonde (le mariage de sainte), p. 263.
Reims (Notre-Dame de), p. 137 et 165.
Rodrigue (le roi), p. 173.
Rogations (institution des), p. 393.
Romyre Hooghe (une gravure de), p. 131.

Sacre des rois de France (cérémonie du), p. 201.
Salomon (le jugement de), p. 75.
Salon de 1834, p. 195.
Saprice et Nicéphore, p. 311.
Sermon (le) sur la montagne, p. 347.
Sonnet à Silvio Pellico, p. 216.
Souscripteurs (à nos), p. 97.
Suicide (le), p. 318.
Sully (Vie et OEuvres de Maurice de), p. 315.
Sulpice (l'église Saint-), p. 186.

Taquenda, p. 238.
Tertullien (Notice sur), p. 244.
Thessalonique (le massacre de) p. 101.
Tolbiac (bataille de), p. 371.
Trappe (la vie de La), p. 105.
Trève (la) de Dieu, p. 113.

Vendéen (le jeune), p. 354.
Verre (la peinture sur), p. 94.
Vierge (l'image de la), p. 9.
Vincent (saint) de Lérins, p. 377.
Voyage (souvenirs de), p. 194.

FIN DES TABLES.